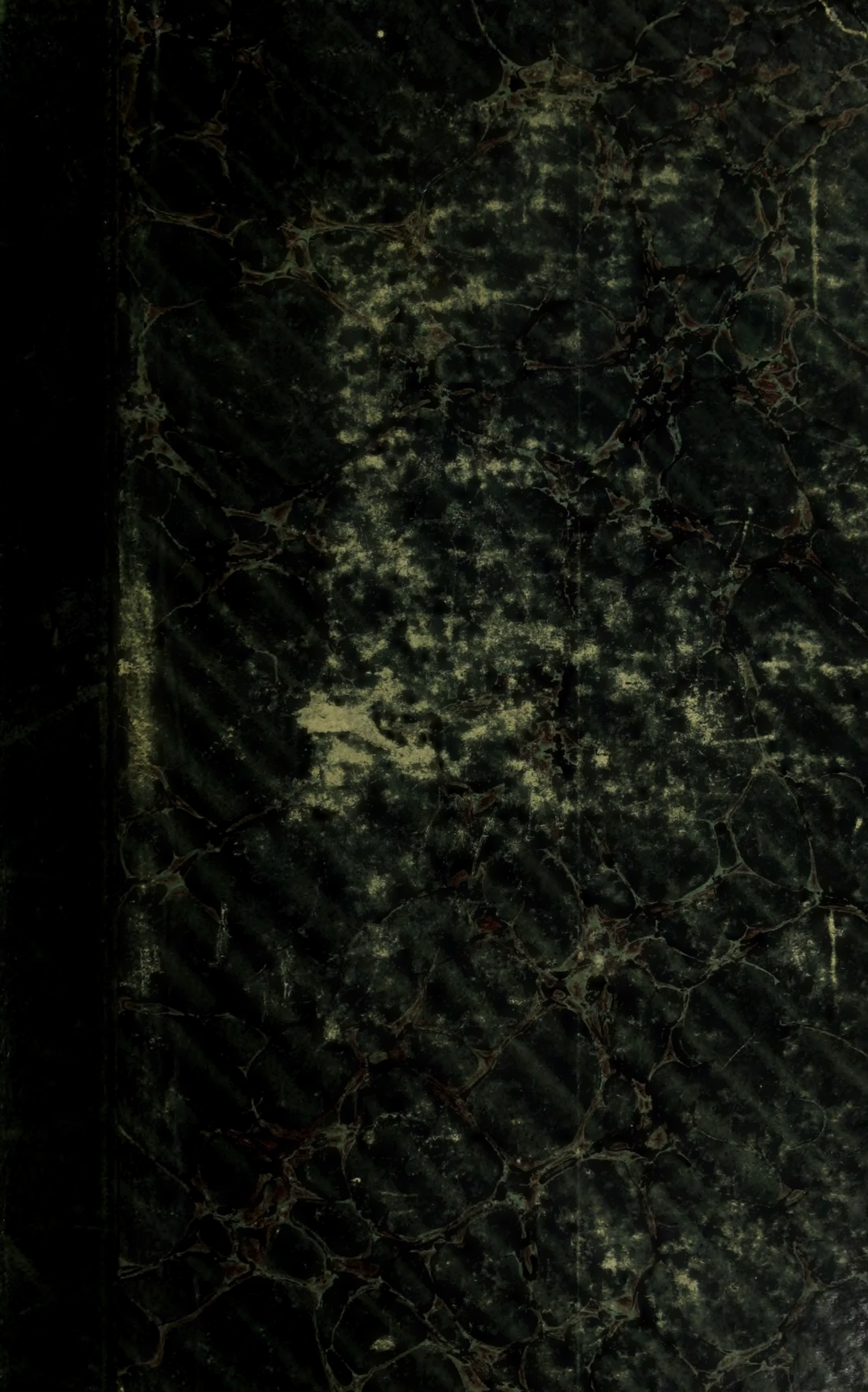
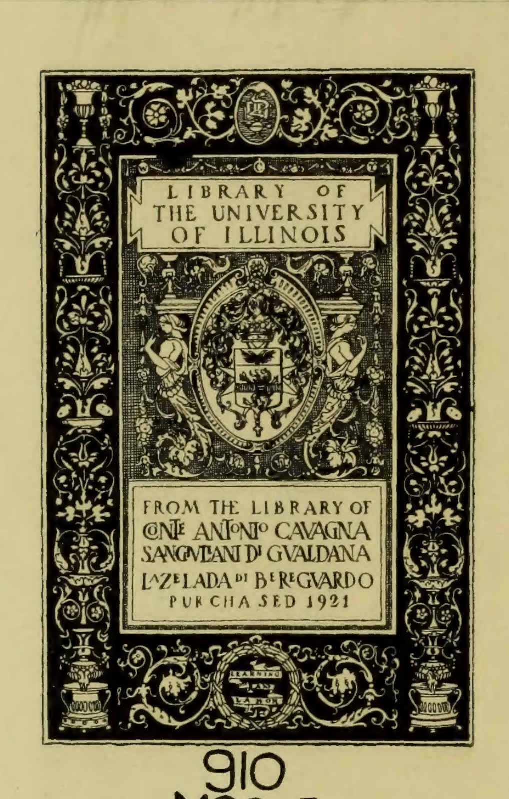
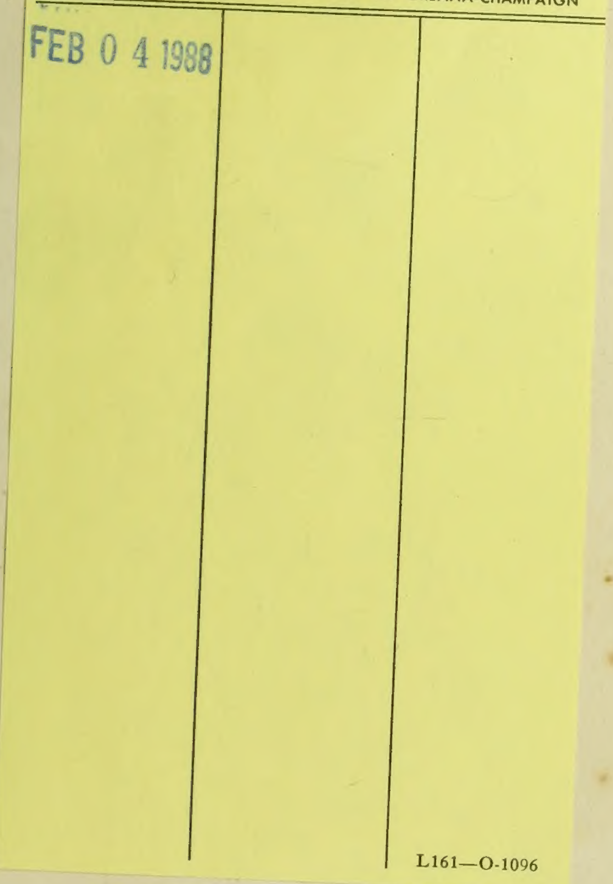



LIBRARY OF
THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS
FROM THE LIBRARY OF
CONTE ANTONIO CAVAGNA
SANGIULIANI DI GUALDANA
LAZELADA DI BEREGUARDO
PURCHASED 1921


FEB 04 1988
L161—O-1096

GÉOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

TOME II.

SAINT-GERMAIN-EN-LAYE,
IMPRIMERIE DE BEAU,
RUE AU PAIN, 61.

GÉOGRAPHIE
UNIVERSELLE,

OU

DESCRIPTION DE TOUTES LES PARTIES DU MONDE

SUR UN PLAN NOUVEAU

D'APRÈS LES GRANDES DIVISIONS NATURELLES DU GLOBE;

PRÉCÉDÉE

de l'Histoire de la Géographie chez les peuples anciens et modernes,
et d'une théorie générale de la Géographie mathématique physique et politique,

PAR

MALTE-BRUN

CINQUIÈME ÉDITION

REVUE, CORRIGÉE, ET AUGMENTÉE DE TOUTES LES NOUVELLES DÉCOUVERTES

PAR M. J.-J.-N. HUOT

TOME DEUXIÈME.

DESCRIPTION DE L'EUROPE.

PARIS

FURNE ET CIE, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

55, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS.

1847

GÉOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

AVERTISSEMENT DU CONTINUATEUR.

Dans la première édition de cet ouvrage, nous avons dû nous astreindre à terminer l'œuvre de Malte-Brun au huitième volume, parce que l'engagement en avait été pris vis-à-vis du public. Aussi, tout en assignant à la description de la France une plus grande étendue qu'à celle des autres pays, ce qui était une nécessité dans un ouvrage français, l'espace ne nous a pas toujours permis de donner à notre travail les développements nécessaires. Nous avons donc cru devoir, dans cette nouvelle édition, réunir tout ce qui nous a paru digne d'intérêt ou propre à faire mieux connaître les ressources et les richesses du sol français. Aucun renseignement statistique n'a été négligé pour arriver à ce double but. On reconnaîtra facilement que la vérité a présidé à nos descriptions et que nous avons dû vérifier par nous-même une grande partie des objets que nous faisons passer successivement sous les yeux du lecteur.

La description de la France est précédée d'une Introduction à l'Europe : c'est celle que Malte-Brun a donnée dans le tome VI des éditions précédentes. Nous n'y avons ajouté que les développements qui nous ont paru essentiels, surtout dans tout ce qui concerne la statistique et l'histoire naturelle, sciences auxquelles la géographie emprunte tant d'instruction et d'intérêt. Nous avons cru cependant devoir entrer dans de plus grands détails relativement à l'hydrographie de l'Europe ; présenter la superficie de ses mers et de la plupart de ses lacs ; profiter des travaux les plus modernes pour modifier ce que l'illustre géographe avait dit des montagnes de cette partie du monde ; donner un nouveau tableau de la longueur des fleuves et des principales rivières, tableau que Malte-Brun avait dressé d'après des renseignements inexacts et que nous avons corrigé à l'aide de cartes dignes de confiance ; ajouter un tableau qui présente les pentes des principaux cours d'eau ; rectifier, d'après les meilleures autorités, le tableau de la hauteur des montagnes, et faire à ce tableau de nombreuses additions ; donner celui des lacs les plus élevés de l'Europe, celui des hauteurs auxquelles s'élèvent les villes les plus connues, et augmenter celui des plus hauts édifices européens ; offrir d'après M. de Humboldt le tableau des lignes isothermes ; présenter la population européenne classée par cultes ; rectifier et compléter tout ce qui se rapporte à son importance comparée à la superficie des États ; donner un nouveau tableau des charges des contribuables dans les divers pays de l'Europe, ainsi que le nombre de soldats relativement à la population de chacun de ces pays ; enfin ajouter des notes à tous les passages qui nous ont paru demander ces sortes d'additions.

LIVRE QUARANTE-HUITIÈME.

Description de l'Europe. — Introduction générale. — Considérations sur la géographie physique de cette partie du monde. — Mers, lacs, rivières et montagnes.

« La nature n'a donné à l'Europe ni les dimensions imposantes de l'Asie et de l'Amérique, ni la masse compacte de l'Afrique. Simple appendice du vaste continent asiatique, notre péninsule tout entière n'offrirait pas un bassin assez large au Nil, au Kiang, à l'Amazone; nos montagnes les plus imposantes n'égalent ni en élévation ni en étendue les Cordillères ou l'Himalaya; toutes nos landes, nos dunes réunies, n'augmenteraient pas sensiblement les immenses mers de sable de l'Afrique, et nos archipels ne seraient remarquables ni par la beauté ni par la grandeur parmi les labyrinthes maritimes de l'Océanie. Les productions des trois règnes offrent en Europe peu d'originalité, et en général peu d'éclat, peu de majesté. Nos mines n'abondent pas en or, et le diamant ne se mêle point parmi nos cailloux. Sur 1,100 à 1,200 espèces de mammifères connues, il en est tout au plus 80 qui nous appartiennent exclusivement; encore ce sont pour la plupart de petits animaux de peu d'apparence. Notre industrie a singulièrement perfectionné quelques races animales, telles que le cheval, le bœuf, le mouton et le chien; mais nos meilleures productions naturelles semblent généralement avoir été importées des autres parties du monde. Le ver à soie nous est arrivé de l'Inde; la laine fine, de la Mauritanie; le pêcher, de la Perse; l'oranger, de la Chine; la patate, de l'Amérique: nous ne sommes riches que d'emprunt et de pillage.

» Mais telle est la puissance de l'esprit humain: cette région indigente, âpre et sauvage, que la nature n'avait ornée que de forêts, n'avait enrichie que de fer, s'est complétement métamorphosée par une civilisation d'environ 4,000 ans, civilisation interrompue plus d'une fois, mais toujours renaissante sous la main de peuples non moins industrieux que belliqueux. La science cherche en vain à y distinguer les bienfaits de l'art, des produits indigènes; la culture en a changé jusqu'au climat; la navigation y a apporté les végétaux de toutes les zones; cette Europe, où le castor bâtissait en paix ses digues et ses cabanes au bord des fleuves solitaires, s'est peuplée d'empires puissants, s'est couverte de moissons et de palais; cette médiocre péninsule est devenue la métropole du genre humain et la législatrice de l'univers. L'Europe est présente dans toutes les parties du monde; un continent entier n'est peuplé que de nos colonies; la barbarie, les déserts, les feux du soleil ne soustrairont pas longtemps l'Afrique à nos actives entreprises; l'Océanie semble appeler nos arts et nos lois; l'énorme masse de l'Asie est presque traversée par nos conquêtes; bientôt l'Inde britannique et la Russie asiatique se toucheront, et l'immense, mais faible empire de la Chine, ne saurait résister à notre influence s'il échappe à nos armes. L'Océan tout entier est le domaine exclusif des Européens ou des colons de l'Europe; tandis que même les nations les plus policées des autres parties du monde n'osent s'éloigner de leurs rivages, nos hardis navigateurs suivent d'un pôle à l'autre les routes que leur traça du fond de son cabinet un de nos géographes. Seuls nous soumettons à nos volontés les forces même les plus redoutables de la nature; la foudre de la terre est entre les mains de nos guerriers, et celle du ciel tombe enchaînée aux pieds de nos savants. Nous essayons même la conquête de l'atmosphère, et si nous ne foulons pas encore sous nos pieds les nuages comme les ondes, si nous ne pouvons dégager nos corps des liens qui l'attachent à cette planète, du moins notre pensée libre et immortelle embrasse l'immensité de l'espace et l'immensité des siècles. L'arbre de la science est notre patrimoine, et seuls nous possédons et les moyens de le conserver à jamais, et le secret d'en perfectionner les fruits.

» L'Europe demande une méthode de description plus complexe que les parties du monde moins changées par la main de l'homme; les souvenirs historiques nous y poursuivent, les idées morales et politiques nous assiègent:

mais c'est néanmoins par un aperçu général de la géographie naturelle que nous devons commencer.

» L'Europe n'est point circonscrite dans des limites tracées par la nature : à l'ouest et au sud, l'Atlantique et la Méditerranée la séparent, il est vrai, de l'Amérique et de l'Afrique; au sud-est elle est limitée par l'Hellespont, le Bosphore, la mer Noire et la mer d'Azof; mais sur quelques points de ces frontières naturelles, il faut encore tracer une ligne imaginaire ; ainsi, quelques géographes ont voulu que Malte et les petites îles de Gozzo, Comino, Lampedouze et Linoza appartinssent à l'Afrique; et ce qui prouve combien les notions géologiques qui se rattachent à la géographie physique sont utiles dans la solution des différentes questions de cette nature, c'est que par elles seules on peut décider que ces différentes îles font partie de l'Europe. En effet, comme elles ne sont, à dire vrai, que des plateaux de montagnes, elles doivent être considérées comme la continuation de celles de la Sicile, puisque le sol bas du nord de l'Afrique ne permet point de les rattacher à cette partie du monde. Il faut suivre aussi à travers l'Archipel grec l'espace où les îles sont moins nombreuses ; celles de Naxos, Stampalie et Scarpanto, doivent être regardées comme européennes, tandis que Ténédos, Mitylène, Scio, Samos, Nicaria, Cos et Rhodes, font nécessairement partie de l'Asie. La Crimée appartient aussi à l'Europe ; mais dans la direction de l'ouest à l'est, la ligne de démarcation entre ces deux parties du monde paraît être arbitraire. Le désir de coordonner sur cette question les opinions des anciens et des modernes, avait fait choisir pour limite le plus bas niveau de l'isthme du Caucase ; niveau indiqué par le cours de deux rivières, le Manytch et la Kouma ; et comme la première se jette dans le Don, à 20 lieues au-dessus de l'embouchure de ce fleuve, une partie du Don ou du Tanaïs conservait l'antique prérogative de séparer l'Europe de l'Asie. Mais plusieurs géographes ont choisi une frontière naturelle plus importante, plus facile à déterminer : c'est la ligne de faîte de la chaîne du Caucase. Ainsi, d'après cette opinion qui a prévalu, le versant septentrional de cette chaîne est entièrement européen ; en conséquence, les trois provinces russes, le Daghestan, la Circassie et le Caucase, qui, suivant la ligne de démarcation précédente, seraient asiatiques, appartiennent à l'Europe, et celle-ci tient à l'Asie au sud sur une ligne de 213 lieues [1], et à l'est sur une de 831 lieues géographiques de longueur [2], c'est-à-dire qu'en côtoyant la mer Caspienne depuis le Caucase, on suit les limites de l'Europe jusqu'au fleuve Oural, qui, avec la chaîne dont il porte le nom, et la petite rivière de la Kara, en Russie, forme jusqu'à l'Océan glacial le reste du contour oriental de cette partie du monde [3].

» Lorsque l'Islande, dépendance naturelle du Groenland, fut découverte, le nouveau continent n'était pas encore connu ; on crut alors devoir placer ces terres parmi les îles voisines de l'Europe. Les liaisons historiques et politiques ont long-temps conservé cette classification ; mais aujourd'hui un coup d'œil sur le globe ne suffit-il pas pour montrer que l'Europe se termine au nord-ouest avec les îles Fœroë ? Séparées de nous par l'Océan, les terres arctiques, qu'elles se composent d'îles ou de presqu'îles, doivent être considérées comme un appendice de l'Amérique septentrionale.

» Renfermée dans les limites que nous venons de tracer, l'Europe doit avoir au moins une superficie de 485,000 lieues carrées (de 25 au degré équatorial), et une population actuelle de 228,000,000 d'habitants. Dans les incertitudes que nos descriptions spéciales feront connaître à l'égard des mesures et des dénombrements, il serait inutile de vouloir fixer autrement qu'en chiffres ronds les sommes totales. L'accroissement annuel de la population est, d'après les estimations les moins favorables, d'un million. »

De tous les caps de notre continent, il en est cinq qui méritent spécialement d'être relatés ici : tels sont le cap Nord à l'extrémité septentrionale de la Norvége, le cap Matapan qui termine la Morée au sud ; c'est le *Tæna-*

(1) 95 myriamètres. — (2) 333 myriamètres. — (3) Ce passage, extrait de notre partie descriptive du *Traité élémentaire*, a été substitué par nous à ce que dit Malte-Brun, qui prétend que la rivière de l'Oural et les monts du même nom, la mer Caspienne et le cours du Manytch et de la Kouma, forment la limite naturelle entre l'Europe et l'Asie. Nous avons, au contraire, adopté l'opinion généralement reçue aujourd'hui, en prenant au lieu de ces deux rivières la crête du Caucase pour limite. J. H.

rium promontorium des anciens, le point le plus méridional de l'Europe; le cap Saint-Vincent qui forme le point sud-ouest du Portugal; le cap Finistère, l'ancien *Artabrum promontorium,* le point de l'Espagne le plus avancé au nord-ouest dans l'Océan atlantique; enfin le cap de Leuca, *Iapygium promontorium*, à l'extrémité sud-est de l'Italie, formant la séparation entre la mer Ionienne et le canal d'Otrante.

Voici les dimensions de l'Europe les plus remarquables :

	Lieues.	Myr.
En longueur. Du cap Saint-Vincent aux monts Ourals près d'Iékaterinbourg. .	1,215	540
— De Brest à Astrakhan.	860	382
En largeur. Du cap Gata au cap Ortegal (péninsule hispanique). . . .	210	93
— Du Port Vendres à Bayonne (isthme des Pyrénées, premier resserrement de l'Europe).	95	42
— Du cap delle Colonne en Calabre, au cap Wrath en Écosse (en partie sur l'eau).	615	273
— De la mer Adriatique à la mer du Nord (deuxième resserrement). . .	210	93
— Du cap Matapan au cap Nord (plus grande largeur de l'Europe) . . .	870	387
— De la mer Noire à la mer Baltique (troisième resserrement).	268	119
— De la mer Caspienne à la mer Blanche (quatrième et dernier resserrement).	485	216

» Parmi les grandes villes de l'Europe, Varsovie occupe la position la plus centrale; mais parmi les régions dessinées par la nature même, le bassin de la *Bohême* doit être remarqué comme le point central physique, puisqu'il termine vers le nord le grand système de pays montagneux qui compose la haute Europe, ainsi que nous le verrons dans la suite.

» Les mers et les golfes nombreux qui baignent la péninsule européenne sont un des traits caractéristiques de notre partie du monde; ces grandes masses d'eau, interposées parmi les terres, manquent à l'Asie, à l'Afrique, à la Nouvelle-Hollande, et même à la majeure partie de l'Amérique; elles influent sur la température, qu'elles rendent humide et variable : sur le commerce, dont elles multiplient les communications, et sur la liberté des nations, auxquelles, conjointement avec les chaînes de montagnes, elles offrent des remparts naturels trop souvent négligés.

» L'*Océan occidental* ou *atlantique* baigne notre partie du monde du côté de l'ouest, et même, dans le langage rigoureusement géographique, du côté du nord; car la mer au nord des îles Britanniques, entre le Groenland et la Norvége, ne mérite pas d'être distinguée sous le nom d'*Océan septentrional,* dont quelques navigateurs l'ont décorée. Quant à la dénomination de *mer Glaciale*, quoique reçue, elle ne convient peut-être à aucune partie des mers européennes, puisqu'il n'y en a aucune, pas même celle entre le cap Nord et le détroit de Vaïgatch, qui habituellement se couvre de champs de glace étendus. L'agitation constante de ces mers ouvertes leur assure cet avantage sur celles qui baignent la Sibérie et l'Amérique. Les eaux qui entourent le nord de l'Europe jusqu'à la Nouvelle-Zemble ou *Nouvelle Terre* (Novaïa Zemlia), appartiennent évidemment à l'*Océan glacial arctique.*

» La *mer Blanche,* golfe qui reçoit les eaux douces de trois rivières considérables, a le plus de disposition à se geler, surtout dans la partie occidentale, semée d'îlots et d'écueils. Ses rivages, généralement peu élevés, présentent presque partout des rochers inhospitaliers ou des marais tourbeux. La mer Blanche est, comme la mer de la Nouvelle-Zemble, exposée à des tempêtes épouvantables qui, venant du nord-est, poussent contre les extrémités septentrionales de l'Europe la masse entière des mers inconnues au nord de la Sibérie.

» Après avoir doublé le cap Stat, pointe occidentale de la Norvége, nous voyons un golfe, nommé la *mer du Nord* ou *d'Allemagne,* s'étendre depuis les îles Shetland jusqu'au détroit de Calais, et des côtes d'Angleterre jusqu'à l'entrée du canal de Jutland. Ses rivages, formés d'abord par les rochers norvégiens et écossais, deviennent ensuite des plages très basses, sablonneuses, et quelquefois limoneuses, exposées à des inondations et à des affaissements. La côte de la basse Écosse et de l'Yorkshire présente encore aux flots la barrière de leurs collines; dans le petit golfe nommé le *Wash,* la mer roule souvent ses eaux agitées par-dessus les terres pendant un espace de plus d'un mille, où elle laisse des traces de ses ravages. Le *Nore,* ou l'embouchure de la Tamise, a éprouvé ces dévastations dans un moindre degré; mais toutes les côtes des Pays-Bas en portent les traces, et ne se maintiennent dans leur configuration actuelle que par

les digues que l'industrie a élevées partout où les flots eux-mêmes n'ont pas entassé des dunes. Dans le treizième siècle, une effroyable irruption changea le lac Flévo, uni à la mer par des fleuves, en ce golfe ouvert qui s'appelle le *Zuyder-zée*. Le petit golfe le *Dollart*, près l'embouchure de l'Ems, ne s'est pas non plus formé sans la coopération de la mer. Les côtes du Holstein et du Sleswig ont été déchirées par les flots plus d'une fois; les débris de l'île de Nordstrand, engloutie en 1634, attestent ces révolutions qui ont également réduit la terre sainte d'Héligoland à un seul rocher. Mais dans cette partie de la mer nommée par les marins le *golfe d'Hambourg*, le limon fécond, déposé sur les rivages, accroît de nouveau la terre. Plus au nord, un double rempart de bancs et de collines sablonneuses défend aujourd'hui le Jutland, qui jadis peut-être avait des côtes plus dentelées. Nous avons souvent vu des brouillards épais s'élever du sein de cette mer, s'amonceler en formes bizarres, s'étendre sur les rivages, et tomber, comme une rosée saline, sur les arbres, dont elle arrête la croissance, tandis que les herbes semblent en tirer une verdure plus éclatante.

» La portion de la mer comprise entre la Norvége et le Jutland porte chez les navigateurs anglais et hollandais le nom *the Sleeve*. C'est à tort qu'on lui applique la dénomination de *Skager-rack*, qui dénote seulement le passage de Skagen : on pourrait mieux la désigner sous le nom de *canal de Norvége* ou *de Jutland*. Très profond près de ses rivages septentrionaux, ce canal est resserré au midi par le grand promontoire sablonneux du Jutland, qu'environnent des bancs de gravier et des rochers très dangereux, même pour les navigateurs indigènes.

» Au sud de la pointe extrême du Jutland, le *cap Skagen*, un second canal plus resserré, rempli d'îlots et de rochers, sépare le Jutland de la Suède. C'est le *Kattegat*, qui se termine par les trois détroits, le *Sund*, le *Grand* et le *Petit Belt*, dont les nombreux embranchements baignent l'archipel danois.

» Tous ces détroits conduisent dans la petite méditerranée du nord, nommée généralement *mer Baltique*, mais qui, chez les nations scandinaves et germaniques, porte le nom de *mer Orientale*, et que l'on pourrait appeler *Méditerranée scandinave*. Le bassin de la mer Baltique est dans sa partie méridionale environné de plaines sablonneuses ou de falaises de craie peu élevées; la côte orientale de la Suède et la côte méridionale de la Finlande présentent une ceinture de rochers et d'écueils; mais nulle montagne tant soit peu considérable n'est baignée par ces eaux peu profondes, peu salées, et souvent couvertes de glaces. Cette mer reçoit le superflu de tous les lacs dont la Finlande, l'Ingrie et la Livonie sont remplies; c'est dans son sein que s'écoulent la moitié des rivières de la Pologne et de l'Allemagne orientale; enfin, les nombreux fleuves du nord de la Suède y portent les eaux fournies par les neiges des monts Dofrines. Aucune mer ne reçoit, proportion gardée, un si grand nombre d'affluents d'eau douce; aussi la Baltique participe-t-elle de la nature d'un lac : la fonte des neiges y détermine dans l'été un courant qui se verse dans la mer du Nord par le Sund et les Belts, tandis qu'aux autres époques de l'année les courants ordinaires entrent et sortent selon les vents dominants. Le *golfe de Bothnie*, qui forme comme un lac à part, et le *golfe de Finlande*, qui ressemble un peu à un fleuve, et qui de jour en jour s'encombre des sables de la Néva, envoient presque toute l'année des courants dans le grand bassin de la Baltique. Entraînées par cette direction générale des eaux, les glaces de l'intérieur de la Baltique viennent souvent se joindre et s'arrêter dans les détroits du Danemark comme dans le débouché d'un lac.

» En retournant dans la mer du Nord, nous voyons le *détroit de Douvres* ou *Pas-de-Calais* nous ouvrir le bras de mer connu sous le nom de *canal Britannique* ou de *la Manche*. Peu profond, étroit, mais ouvert à tous les grands mouvements de l'Océan atlantique, il éprouve des marées montantes très considérables, qui produisent à l'embouchure de la Seine ces *barres* si redoutables à l'approche des équinoxes.

» Le *golfe de Gascogne* ou de *Biscaye* ne se distingue guère du reste de l'Atlantique dont il fait partie On peut seulement remarquer le contraste entre ce golfe et les parages de Terre-Neuve, situés exactement sous le même parallèle : là, les glaces polaires, en s'arrêtant par suite de la direction des courants, répandent, même dans l'été, des brumes éternelles; ici, la configuration des côtes

exclut même les glaçons flottants, tandis que le mouvement continuel de l'atmosphère modère même l'humidité naturelle à un climat maritime.

» Le *détroit de Gibraltar,* moins large de moitié que celui de Calais, mais conservant les caractères d'une rupture qui, en séparant l'Europe de l'Afrique, détruisit l'une des plus grandes Caspiennes qui aient existé sur notre globe, nous conduit dans la *Méditerranée,* grande série de mers intérieures, que leur situation, leur caractère physique et leur célébrité historique rendent également intéressantes. Le premier bassin de la Méditerranée se termine au cap Bon et au détroit de Messine; il est lui-même partagé en deux parties inégales par les îles de Corse et de Sardaigne; mais on ne désigne guère aujourd'hui sous des dénominations particulières que le *golfe de Gênes,* et quelquefois celui *du Lion* (*sinus Leonis*), que tant de géographes s'obstinent à appeler *golfe de Lyon,* comme s'il portait le nom de la seconde ville de France. La profondeur de ce bassin va jusqu'à 1000 et même jusqu'à 1500 brasses, dans les parages où les eaux baignent les pieds des Pyrénées, des Alpes et des Apennins. La partie orientale, qu'on peut nommer la *mer d'Italie*, est semée d'îles volcaniques, telles que celles de Lipari, l'île Ponce et autres, sans doute liées au même foyer qui nourrit les feux du Vésuve et de l'Etna. Le deuxième bassin de la Méditerranée, d'une étendue presque double, et généralement dépourvu d'îles, de rochers, d'écueils, se prolonge sans interruption des côtes de Sicile et de Tunis jusqu'à celles de Syrie et d'Égypte. Il forme au nord deux bassins particuliers, aussi célèbres dans l'histoire que remarquables en géographie: celui de la *mer Adriatique*, dont le fond, examiné avec soin, a paru n'offrir qu'un lit de calcaire et de coquillages, et celui de l'*Archipel* ou de la *mer Blanche* des Turcs, où des îles nombreuses, pittoresquement groupées, couvrent un vaste foyer volcanique. Le premier de ces bassins n'étant pas d'un tiers plus considérable que le golfe de Bothnie, mérite-t-il bien le nom de mer? Au midi, le golfe de la *Grande Syrte* pénètre en Afrique: c'est presque la seule côte sablonneuse et plate que baigne la Méditerranée; il paraît même que de vastes lagunes, en changeant souvent d'étendue au milieu des sables mobiles, confondent ici en quelque sorte les limites de la terre et de la mer. Mais le plus remarquable des bassins dépendants de la Méditerranée, c'est sans contredit celui de la *mer Noire,* dont le *détroit des Dardanelles,* la petite *mer de Marmara* ou la *Propontide,* et l'étroit *canal de Constantinople* ou le *Bosphore,* forment le magnifique vestibule. Cette mer, nourrie par les plus grands fleuves de l'Europe centrale, reçoit encore, par le *détroit de Caffa* ou *Kefa,* jadis le Bosphore Cimmérien, les eaux limoneuses de ces Palus-Méotides, si ridiculement qualifiées de *mer d'Azof* par les modernes. Tel est à présent le terme de cette série de mers intérieures qui, en séparant l'Europe de l'Asie et de l'Afrique, servent de route de communication à une grande partie de ces trois sections de l'ancien continent. Peut-être un antique détroit, successivement encombré de gravier par les torrents du Caucase, liait-il, même long-temps après les dernières grandes catastrophes du globe, la mer d'Azof, et par conséquent la mer Noire, à la mer Caspienne.

» Les eaux très salées et très profondes de la Méditerranée proviennent principalement du Nil, du Danube, du Dnieper et d'autres fleuves de la mer Noire, du Pô, du Rhône et de l'Ebre; de sorte que les neiges de l'Abyssinie, de la Suisse et du Caucase y contribuent également. Malgré cette abondance d'eaux affluentes, on a cru généralement que la Méditerranée recevait plus d'eau de l'Océan atlantique qu'elle n'y en envoyait; on a donné comme preuve l'existence d'un grand courant perpétuel qui entre par le milieu du détroit de Gibraltar, tandis qu'il n'en sort, du moins à la surface, que deux faibles courants latéraux. Mais cet influx apparent de l'Océan dans la Méditerranée n'est que l'effet de la pression d'une masse fluide plus grande sur une masse plus petite, pression qui déplace nécessairement les couches supérieures de la petite masse, comme ayant la moindre force d'impulsion collective. Un courant inférieur qui se fait sentir aux vaisseaux dès qu'ils laissent tomber une ancre, emporte vers l'Océan le surperflu des eaux de la mer intérieure.

» Le mouvement général de la Méditerranée se dirige de l'est à l'ouest, mais la réaction des eaux contre les côtes fait naître plusieurs *remous* ou courants latéraux contraires. Les

détroits donnent aussi naissance à des courants locaux très variables ; le *Phare* de Messine ou la *Charybdis* des anciens, et l'*Euripe* entre le continent et l'île de Négrepont, méritent d'être distingués. Les marées ne se font sentir que très légèrement ; on a cru les remarquer dans la mer Adriatique et le golfe des Syrtes. »

La *mer Caspienne* baigne l'Europe depuis l'extrémité du Caucase près de Derbent, jusqu'à l'embouchure de l'Oural ; mais comme les trois autres quarts de la circonférence de cette mer appartiennent à l'Asie, nous la décrirons avec cette partie du monde. C'est du côté européen que la mer Caspienne reçoit la plus grande quantité de ses eaux. Son niveau est inférieur de 30 mètres à celui de l'Océan.

« Les mers que nous venons de parcourir bordent le continent de l'Europe sur une ligne de 5,635 lieues, tandis qu'il ne tient au continent d'Asie que sur une ligne de 880 lieues. Ces mers sont d'une haute importance pour les Européens ; au nord, elles nous séparent des terres glaciales du pôle arctique ; au midi, elles nous garantissent des chaleurs de l'Afrique : partout elles ouvrent un accès au commerce, à la navigation ; elles nous rendent voisins de toutes les parties du monde, en même temps qu'elles nous fournissent une variété de poissons suffisante pour nourrir la cinquième partie de la population européenne. La superficie totale des mers entourées par des terres est d'environ 243,750 lieues carrées. On a estimé de la manière suivante la masse de chacune d'elles :

		Lieues carrées de 25 au degré.	Myriam. carrés.
La *Méditerranée* dans son entier. .		131,980	26,070
1° Partie d'ouest jusqu'au cap Bon et au détroit de Messine.	42,680		8,431
2° L'*Adriatique*.	8,180		1,616
3° L'*Archipel* avec la Propontide.	10,120		1,999
4° Partie d'est ou grand bassin.	71,000		14,024
La *mer Noire* avec la mer d'Azof. .		23,750	4,691
La *mer Caspienne*.		18,600	3,674
La *mer Blanche* ou l'Archipel. . .		5,000	988
La *mer Baltique* dans son entier. .		20,300	4,010
Le *golfe de Bothnie* séparément.	5,100		1,007
Le *golfe de Finlande*, *idem*.	2,300		454
Le *Codan* (le Cattegat, avec le Sund, les deux Belts, et tous les bras de mer entre les îles danoises et entre celles-ci et le Holstein; enfin, avec le canal entre le Danemark et la Norvége, jusqu'au cap Lindesnœs).		2,680	529
La *mer Blanche* ou d'Arkhangel et de Laponie.		2,340	462
La *mer d'Allemagne* ou du nord (en la bornant par le cap Stat, en Norvége, les îles Shetland et le promontoire de Lindesnœs). . .		32,000	6,321
Le canal d'Irlande.		3,400	672
La *Manche* ou le canal Britannique.		3,700	731

L'Europe renferme quelques régions remarquables par l'abondance d'eaux douces réunies en grands et petits lacs, trait que la géographie physique doit remarquer avec soin ; toutefois ces amas d'eau n'égalent pas ceux de l'Amérique septentrionale.

La première de ces régions est celle qui a les sources du Volga au sud, la mer Baltique à l'ouest, et la mer Blanche au nord-est. On y trouve les lacs suivants :

	Lieues carrées.	Myr. carr.
Le lac Ladoga.	830	164
Onéga (Olonetz).	430	85
Vigo (*id.*).	70	14
Sig (*id.*).	60	12
Lekcha (*id.*).	15	3
Vodla (*id.*).	50	10
Latcha (*id.*).	25	5
Ando, Rangozero, Kartuschevo, Sodder et une douzaine d'autres plus petits dans le gouvernement d'Olonetz. . .	150	30
Le lac Woja (Novgorod).	30	6
Belo-Ozero (*id.*)	70	14
Ilmen (*id.*)	60	12
Plusieurs petits lacs entre Kargapol et la mer Blanche.	80	16
Le lac Peipous	150	30
Pskov (Pleskov).	45	9
Vingt autres dans le gouvernement de Pleskov.	60	12
Le lac de Wirtz (Livonie)	10	2
Koubinskoé (Vologda). . . .	40	8
Saima (Finlande).	210	41
Kuopio (*id.*).	80	16
Pajjœne (*id.*).	120	24
Pielisjœrvi (*id.*).	85	18
Kolki (*id.*).	70	14
Uleatrask (*id.*).	60	12
Haukivesi (*id.*).	35	7
Puruvesi (*id.*).	40	8
Lexa (*id.*).	30	6
Ulea (*id.*).	30	6
Orivesi (*id.*).	20	4
Kulluvesi (*id.*).	15	3
Tavaché (*id.*).	20	4
Une douzaine d'autres	60	12
Le lac Topozero (Arkhangel)	100	20
Imaudra. (*id.*).	100	20
	3,250	645

	Lieues carrées.	Myr. carr.
Report.	3,250	645
Le lac Piavozero (Arkhangel).	90	17
Kordozero (*id.*).	90	17
Topozero (*id.*).	40	7
Okladnikoro (*id.*).	35	6
Niouk (*id.*).	25	5
Kamennoé (*id.*).	25	5
Keret (*id.*).	25	5
Total.	3,580	707

Il y a donc dans ces lacs une masse d'eau presque égale à celle de la Manche.

» La Scandinavie est remplie de lacs, moins cependant que la région précédente. Celui de Véner a 280 lieues carrées ; celui de Vetter, 110 ; celui de Mœlar, 100 ; et tous les lacs de la presqu'île de Scandinavie, 7 à 800 lieues carrées. Ils sont, à un ou deux près, tous placés sur les penchants méridional et oriental de la chaîne de montagnes qui parcourt cette contrée. Tous ceux de la Russie septentrionale sont, au contraire, sur les penchants occidentaux de ce pays. Ces lacs s'écoulent donc, les uns et les autres, dans la Baltique ; ils peuvent être regardés comme les sources de cette mer intérieure.

» Les plaines au sud de la mer Baltique offrent deux ou trois contrées qui sont comme semées de petits lacs. Dans le Mecklenbourg, dans l'ancienne Marche de Brandebourg, dans l'intérieur de la Poméranie et de la Prusse orientale, on compte au-delà de quatre cents lacs, dont une partie n'ont point d'écoulement vers la mer. Ce sont plutôt des étangs que des lacs. Ils occupent pour la plupart des creux formés par l'éboulement des terres argileuses ou sablonneuses.

» La chaîne des Alpes est accompagnée de moins de lacs que celles des monts scandinaves ; ceux qu'on trouve sur les penchants méridionaux sont les suivants :

	Lieues carrees.	Kil. carr.
Le lac Majeur (Lago Maggiore)	20	395
Lugano	10	197
Côme (Como).	13	257
Garda.	20	395
Iséo	4	79
Quelques autres petits lacs	13	257
Total du versant méridional.	80	1,580

Les pentes septentrionales des Alpes offrent beaucoup plus de lacs que les pentes opposées.

	Lieues carrées.	Kil. carr.
Le lac de Constance.	30	592
de Zurich.	13	257
de Wallenstadt.	4	79
de Lucerne ou des Quatre-Cantons.	13	257
de Zug.	4	70
de Bienne.	3	59
de Thun.	5	99
de Neufchâtel.	15	296
Quelques autres petits lacs de la Suisse.	3	59
Cinq ou six dans la haute Souabe.	2	40
Le lac d'Ammer, en Bavière.	4	79
de Chiemm (*id.*).	6	119
Une douzaine d'autres en Bavière.	3	59
Le lac d'Atter, en Autriche.	4	79
d'Aber ou de Saint-Wolfang (*id.*).	2	40
Le Mondsée, le Traun, le Trummer, le Waller, le Zeller, le Halstadt et quelques autres de l'Autriche.	9	177
Total du versant septentrional.	120	2,370
Les pentes orientales offrent à leur extrémité deux lacs considérables.		
Le lac Neusied.	18	356
Balaton.	26	513
Différents lacs des Alpes styriennes, carniques et juliennes.	16	316
Total du versant oriental.	60	1,185
Les pentes occidentales sont les moins fournies d'eau rassemblée en lacs.		
Le lac de Genève.	32	632
d'Annecy.	3	59
du Bourget.	2	40
Divers autres petits lacs.	3	59
Total du versant occidental.	40	790

» La presqu'île italique ne renferme que quatre ou cinq lacs un peu considérables ; ils se trouvent tous ensemble vers le milieu de la chaîne des Apennins. Ils sont tous d'une forme circulaire, et entourés de falaises considérables. Des géologues italiens les ont regardés comme des monuments d'une révolution volcanique, qui aurait surtout affecté le centre de la presqu'île.

» Dans toute l'Europe occidentale, nommément dans le Portugal, l'Espagne, la France et l'Angleterre, on trouve extrêmement peu de lacs. En passant en Irlande on voit le contraste le plus frappant : quatre ou cinq lacs, dont un égale celui de Zurich, une dizaine de plus petits, peut-être un centième du terrain occupé par des amas d'eau douee, sans même y comprendre les *bogs* ou terrains spongieux sont nous parlerons dans la description particulière.

» Les fleuves de l'Europe, dont le cours est évalué et compare dans un *tableau* joint à ce

livre, présentent quelques résultats généraux dignes d'attention.

L'ensemble de toutes les eaux courantes de l'Europe, pris pour unité	1,000
Celles qui s'écoulent dans la mer Noire sont.	0,273
Dans la Méditerranée, y compris l'Archipel et l'Adriatique.	0,144
Dans l'Océan atlantique.	0,131
Dans la mer du Nord.	0,110
Dans la Baltique	0,129
Dans l'Océan septentrional.	0,048
Dans la mer Caspienne.	0,165

» Si l'on veut comparer à part chaque système hydrographique, on trouve les résultats suivants pour les six grands fleuves de l'Europe :

Les eaux entraînées par le *Volga*..	0,144
par le *Danube*.	0,124
par le *Dnieper*.	0,061
par le *Don*.	0,052
par le *Rhin*.	0,030
par la *Dvina*.	0,021

» Ces évaluations ne sont fondées que sur la longueur du cours de chaque fleuve avec ses affluents ; mais il serait nécessaire d'y joindre l'estimation des lacs qui s'y déchargent. Malgré cette imperfection, nos calculs indiquent assez bien les six grands fleuves de l'Europe, les seuls auxquels on ferait attention dans une autre partie du monde. Ceux qui les suivent de plus près, savoir le *Pô*, le *Rhône*, l'*Ebre*, le *Guadalquivir*, le *Tage*, la *Loire*, l'*Elbe* et la *Vistule*, n'équivalent guère tous ensemble au seul Volga. La barbare et obscure Kama, simple affluent du Volga, supasse de plus de 20 lieues le Rhin, si cher à l'histoire et à la poésie. La Seine, avec toutes ses rivières secondaires, ne forme que 0,009 de toute la masse d'eau courante de l'Europe.

» Ce sont à présent les chaînes et massifs de montagnes qui demandent notre attention. Un vaste groupe, celui des *monts Ouraliens* ou *Ourals*, nous est commun avec l'Asie ; il sera décrit avec cette partie du monde. Considéré du côté de l'Europe, c'est moins une chaîne qu'un plateau s'élevant insensiblement du milieu de la Russie, dans la direction est et nord-est, mais qui, étant couronné d'une crête peu marquée, placée sur une base déjà élevée, paraît égaler dans son niveau absolu les montagnes de Silésie et de Saxe. Il n'arrive qu'à 2,300 mètres tout au plus. Aucune des suites de collines ou de rochers qui traversent la Russie ne lie distinctement le système des monts Ouraliens aux autres systemes européens. Le système *caucasique* ou du Caucase qui appartient également plutôt à l'Asie qu'à l'Europe, trouvera sa véritable place dans la description de la première de ces deux parties du monde. »

Les montagnes européennes forment sept systèmes distincts dont nous allons déterminer les limites.

« Le *plateau de Valdaï*, d'où descendent le Volga vers la Caspienne, la Dvina vers la Baltique, et le Dnieper vers la mer Noire, n'est qu'une plaine élevée, couronnée de collines de 400 à 450 mètres d'élévation au-dessus du niveau de la mer. Ce plateau, qui forme un système particulier, appelé *Sarmatique*, s'abaisse même tellement du côté de la Pologne, que les sources de la Bérésina, du Niémen, du Pripecz, se trouvent dans une plaine sans pente sensible, et à peine élevée de 65 mètres au-dessus des mers où s'écoulent les eaux de ces rivières. L'escarpement granitique, dépendant des monts Karpathes, et qui coupe le cours du Dnieper, est également d'une élévation à peine sensible, et se perd tout-à-fait vers les bords de la mer d'Azof.

» Les *Dofrines*, qu'on appelle aussi les *Alpes de Scandinavie*, présentent un système mieux caractérisé que l'Oural, mais aussi parfaitement isolé du reste des montagnes européennes. Il a été désigné sous le nom de *Système scandinavique*. L'ensemble s'étend depuis le cap Lindesnœs, pointe méridionale de la Norvége, jusqu'au cap Nord dans l'île Mageröe. C'est la partie du milieu, ou les Dofrines propres, qui seule offre le véritable caractère d'une chaîne ; la Laponie et le sud-ouest de la Norvége sont deux plateaux couronnés de chaînons isolés. Des rochers sourcilleux, des abîmes taillés à pic, d'immenses chutes d'eau, des glaciers, tout rappelle ici l'aspect des grandes chaînes du globe ; c'en est même une des plus riches en beautés pittoresques ; mais ses sommets les plus élevés n'atteignent que 2,000 à 2,300 mètres. Une branche inférieure, les *monts Sèves* ou *Sevons*, après avoir servi de limite entre la Norvége et la Suède, entre dans ce dernier royaume et se termine en collines. Des hauteurs à peine sensibles traversent la Laponie et se lient aux collines rocheuses de la Finlande, qui se per-

dent en serpentant entre les nombreux lacs de ce pays.

» Les *monts Grampians* ou *Calédoniens* forment, comme ceux du pays de Galles, un groupe isolé de plusieurs petites chaînes parallèles, dont l'élévation ne surpasse guère 1,300 mètres. Ces chaînes se lient sans doute au-dessous de la mer aux rochers des îles Orcades, des îles Shetland, dirigés généralement du sud-ouest au nord-est, et peut-être aux îles Fœrõe.

» Les *montagnes Cambriques*, dans la principauté de Galles, et celles du nord-ouest de l'Angleterre, forment un autre groupe. Les petites chaînes dont l'Irlande est hérissée en constituent un qui, avec les précédents, compose le *Système britannique*.

» Le nord et l'est de l'Europe, depuis l'Irlande jusqu'à la mer Caspienne, présentent donc une plaine au-dessus de laquelle la Calédonie et la Scandinavie s'élèvent comme des groupes de montagnes isolées. Le midi et le centre offrent un caractère tout différent. Depuis les colonnes d'Hercule jusqu'au Bosphore, depuis l'Etna jusqu'au Blocksberg, toutes les montagnes ne composent au fond qu'un seul et unique système de terres élevées. Plusieurs raisons physiques, d'accord avec l'usage et la commodité, exigent pourtant qu'on y distingue quatre massifs de montagnes.

» Le plus célèbre et le plus central de tous est le *Système alpique*, dont la chaîne principale renferme le Mont-Blanc, le sommet de l'Europe. La longueur de la chaîne, prise depuis le mont Ventoux, en Dauphiné, jusqu'au mont Kahlenberg, en Autriche, est d'environ 100 myriamètres. L'élévation des sommets est de 3,000 à 5,000 mètres, et celle même des passages à travers les chaînes principales, est généralement de 1,500 à 2,000 mètres. Mais les plaines au nord des Alpes, en Bavière, en Suisse, sont élevées de 300 et même 600 mètres, tandis que celles de Lombardie et de Hongrie, qui bordent ce système au sud et à l'est, s'élèvent peu au-dessus du niveau des mers. Les glaces perpétuelles qui commencent entre 2,400 et 2,800 mètres d'élévation, forment dans la partie centrale du système des Alpes, des mers glacées comme celles des pôles. Passé 3,500 mètres, la glace même ne peut plus se former; les vapeurs de l'atmosphère, retombant déjà gelées, couvrent tout de neiges éternelles. L'énorme profondeur des lacs situés dans les hautes Alpes est encore un trait caractéristique de cette chaîne, le lac d'Achen, entre autres, a 570 mètres de profondeur. Mais les phénomènes que présente la structure de ces célèbres montagnes, les beautés imposantes qu'offrent leurs aspects divers, l'influence qu'elles exercent sur la température, celles qu'elles ont eue sur les mouvements des nations, ne doivent pas encore occuper notre attention spéciale; il n'est question ici que de leur situation générale. »

Le système alpique peut se diviser en cinq groupes : le *central* ou *helvétique*, dont le point culminant est le Mont-Blanc, comprend la chaîne du Jura, dont la cime la plus élevée, le Reculet, ne dépasse guère 1,680 mètres.

L'*occidental* ou *franco-celtique*, comprenant la chaîne des *Cévennes* avec ses dépendances, les monts Dor, les Vosges, les Ardennes et l'Eifel, est séparé des groupes précédents par l'étroite vallée du Rhône. Au sud il offre des sommets de 1,700 à 1,900 mètres, et au nord plusieurs cimes de 1,200 à 1,400 mètres.

« Au sud, l'*Apennin*, avec ses diverses dépendances que nous appellerons les *Sub-Apennins*, forme la branche méridionale du système des Alpes, branche qui s'élève de 1,300 à 2,900 mètres, tandis que les montagnes des îles voisines vont au-delà de 3,250. Celles de la Sicile sont visiblement une appendice de la chaîne des Apennins : aussi l'ensemble de toutes ces montagnes forme-t-il un groupe auquel nous donnons la dénomination de *méridional* ou *italique*. »

Une branche orientale des Alpes passe entre les affluents du Danube et la mer Adriatique, en réunissant ainsi sans interruption les Alpes aux monts Hémus. Cette branche, en Carniole et en Dalmatie, est souvent très étroite; mais elle a des sommets de 2 à 3,000 mètres d'élévation. Les autres branches ou chaînes qui s'y rattachent, et qui, dans la même direction que le Danube, vont se terminer à la mer Noire et à celle de Marmara, ou qui, se dirigeant vers le sud sous les noms poétiques de l'*Olympe*, le *Pinde*, l'*OEta*, le *Parnasse*, l'*Hélicon* et le *Lycée*, traversent la Grèce, le Péloponèse, et se propagent dans les îles de l'Archipel, forment avec les précédentes le groupe que nous

appelons *Oriental* ou *Slavo-hellénique*. Quelques unes des cimes des monts Helléniques rivalisent en hauteur avec les sommets les plus élevés des Apennins.

Le groupe des *monts Karpathes* et *Hercyniens* n'est séparé des Alpes et des monts Hémus que par le bassin du Danube ; et, dans deux endroits, savoir en Autriche ainsi qu'entre la Servie et la Valachie, les branches respectives resserrent le lit du fleuve au point de former de véritables défilés. Ces montagnes ne sont donc que l'avant-terrasse des Alpes : c'est pourquoi nous les considérons avec leurs ramifications comme appartenant au système alpique dont elles forment un groupe que nous appelons *Septentrional* ou *Slavo-germanique*. Aucun de ses sommets ne dépasse 3,000 mètres, tandis que l'élévation générale est de 1,300 à 1,600 mètres, c'est-à-dire égale aux passages des chaînes alpines ; mais ce groupe présente une grande largeur, il renferme de grands plateaux ou bassins élevés et fermés, tels que la Bohème et la Transylvanie. C'est la chaine européenne la plus riche en or, en argent, en cuivre et en sel gemme. Peu élevées, ces montagnes n'ont pas de glaciers ; peu escarpées, elles ne présentent pas ces creux profonds où se forment les lacs des Alpes et des Dofrines. Les principales parties de ce groupe sont les monts de Transylvanie, aujourd'hui sans nom général, mais connus des anciens sous le nom d'Alpes bastarniques ; les *monts Krapacks* ou *Karpathes*, entre la Hongrie et la Pologne ; les *monts Sudètes* ou *des Géants*, entre la Silésie et la Bohème ; les *monts Métalliques* ou l'*Erz-gebirge*, entre ce dernier pays et la Saxe ; enfin les diverses petites chaines de l'Allemagne centrale, jadis comprises dans la *forêt Hercynienne* (1).

(1) « Il est possible, disait ici Malte-Brun dans les éditions précédentes, que des observations multipliées et perfectionnées engagent les géographes-physiciens à considérer l'ensemble des monts Karpathes et des monts Hémus comme de simples dépendances du système général des Alpes, tandis que la péninsule des Pyrénées resterait à part comme un système indépendant, distingué par son plateau central élevé qui ressemble à celui de l'Asie-Mineure ; mais avant que nous n'ayons un plus grand ensemble d'observations, un changement de classification fatiguerait sans aucun fruit l'attention de nos lecteurs. »

Nous avons cru que le moment était venu d'adopter pour cette nouvelle édition une classification de montagnes qui pût en faciliter la connaissance. M. Bruguière, qui nous a devancé dans cette tâche, nous a servi de guide pour l'Europe. Nous n'avons fait que modifier sa classification ; mais ce qu'il a fait pour notre continent, nous l'avons essayé pour les trois autres. J. H.

Arrivons à la péninsule hispanique, qu'on peut considérer comme formée d'un plateau central, ayant de 300 à 500 mètres d'élévation, et sur lequel sont placées diverses chaînes distinctement marquées, et d'autres qui constituent plutôt des groupes. Les *Pyrénées* se présentent au nord, et les *Alpujarras* ou la *Sierra Nevada* au sud, comme deux boulevards extérieurs de ce plateau ; les premières ayant 2,900 à 3,250 mètres, les secondes de 3,250 à 3,280 mètres d'élévation dans leur partie centrale. Mais cette élévation ne se soutient pas dans une grande ligne comme dans les Alpes, et la largeur de ces chaînes est aussi beaucoup moins considérable, ce qui diminue ici tous les phénomènes des glaces et des neiges perpétuelles. Les chaînes intermédiaires, telles que la *Guadarrama*, entre les deux Castilles, la *Sierra Morena*, au nord de l'Andalousie, et l'*Estrella*, dans le Portugal, n'ont guère que la moitié de cette élévation, et c'est dans la description spéciale des contrées respectives que nous discuterons leurs liaisons, en partie très douteuses. Nous remarquerons seulement que les Pyrénées et toutes les montagnes de la péninsule forment un système que nous appelons *hispanique*, et que les prétendues liaisons de ce système avec le mont Atlas, ou même avec les Açores et les Canaries, ne sont que des hypothèses étrangères à la géographie.

La faible distance qui sépare la Sardaigne de la Corse, l'analogie qu'offrent leurs montagnes sous le point de vue géographique, leur direction dans le même sens, portent à regarder celles-ci comme inséparables ; l'impossibilité de les rattacher à aucun système oblige à les considérer comme en formant un séparé, que l'on appelle *Sardo-Corse*. Les principaux sommets de la Sardaigne ne dépassent guère 1,800 mètres, tandis que ceux de la Corse en atteignent 2,700.

« L'examen des vallées de l'Europe présente peu de généralités qui soient particulières à cette partie du monde. Elles sont naturellement moins étendues que celles d'Asie, d'Afrique et d'Amérique. La vallée du bas Danube, comprenant les plaines de la Valachie et la Bul-

garie, et la vallée du Danube moyen, formant la Hongrie, sont les plus considérables; la dernière est peut-être de toutes celles qu'on connaît sur le globe la plus fortement caractérisée, comme ayant été le bassin d'un lac saumâtre desséché. La vallée du Pô vient en troisième ligne pour la grandeur; mais rien n'égale ses riches cultures. On peut comparer le bassin circulaire de la Bohème à la fameuse vallée de Cachemire. Toutefois le premier paraît avoir dû former une mer fermée de toutes parts, une Caspienne avant la dernière retraite des mers. Entre Bâle et Mayence, la vallée du Rhin présente un bassin formé en ovale, d'un aspect assez magnifique. Le Valais ou la vallée du haut Rhône est la plus grande de la chaîne alpine proprement dite; mais la Carinthie, moins vantée, le surpasse peut-être en beautés variées. Ce serait anticiper sur les descriptions spéciales, que de vouloir énumérer d'autres vallées moins considérables; mais nous devons remarquer le caractère de celles de Norvége et d'Ecosse, dont le bassin long et étroit est d'ordinaire occupé au milieu par un lac de la même forme.

» En résumant ces principaux faits de l'*orographie* européenne, on est conduit à considérer notre partie du monde comme divisée naturellement en deux moitiés, la *haute* et la *basse Europe*. Division non moins importante pour l'histoire de l'homme que pour la géographie physique! Depuis Paris et Londres jusqu'à Moscou et Astrakhan, une grande plaine s'ouvre aux invasions des peuples asiatiques et aux influences alternatives de l'atmosphère sibérienne et de l'atmosphère océanique; le peu d'élévation de ces terres les rend moins froides et plus habitables que le plateau de la Tatarie, situé sous la même latitude. De Lisbonne à Constantinople, une suite de terres hautes présente au contraire une grande variété de coupes et de pentes, les unes exposées aux vents froids du nord, les autres aux tièdes haleines du sud; partout des obstacles naturels séparent les nations, ce sont des défilés à passer, ce sont des golfes à franchir; c'est là surtout que le caractère particulier de cette partie du monde se prononce. Sans des chaussées dispendieuses, les pays au nord et au sud de la chaîne des Alpes n'auraient, dans toutes les saisons, que des communications difficiles. Dans les grandes plaines de la basse Europe, rien n'arrête en hiver la lourde charrette ni le traîneau rapide. Aussi les peuples du nord sont-ils voyageurs, et ceux du midi sédentaires. L'une et l'autre parties sont favorisées par la nature; mais la haute Europe réunit naturellement à peu près toutes les productions de ce continent, parce que la pente septentrionale et les points élevés des chaînes centrales reproduisent le climat froid des latitudes plus hautes de la basse Europe, tandis que cette dernière partie, renfermant plus de plaines, présente une culture plus égale, mais plus bornée quant aux espèces. »

N'anticipons pas sur ces objets réservés pour un livre suivant; n'ajoutons qu'une seule remarque. L'Europe septentrionale serait sous les eaux, si l'Océan s'élevait de 500 à 530 mètres; le Pont-Euxin et la mer Caspienne joindraient la Baltique et la mer du Nord; mais l'Europe méridionale, dépassant le niveau de ce nouveau déluge, formerait une ou deux grandes îles montagneuses. Il faut toutefois ne pas trop généraliser ce contraste; car les deux grandes vallées de la Hongrie et de la Lombardie, et les deux pays élevés de la Norvége et de l'Ecosse, interrompent l'uniformité de l'une et de l'autre de ces deux moitiés de l'Europe.

« Les tableaux suivants exposent avec plus de précision les faits que nous venons de rapprocher.

TABLEAU *des fleuves et des principales rivières de l'Europe divisés par bassins* (1).

I. BASSIN DE L'OCÉAN GLACIAL ARCTIQUE.

Partie européenne.

Versants.	Cours d'eau.	Longueurs en lieues géogr.	Longueurs en myriamètres.
1. Versant N. O. des monts Ourals	PETCHORA. .	330	147
2. Versant septentrional du plateau de Valdaï, dans la mer Blanche. . . .	DVINA. . .	150	65
	MEZEN. . .	160	71
	ONEGA. . .	90	40
3. Versant N. E. de la Laponie.	*Voronia* . .	45	20
	Tana . . .	55	24

II. BASSIN DE LA MER BALTIQUE.

Versants.	Cours d'eau.	Longueurs en lieues géogr.	Longueurs en myriamètres.
1. Versant E. de la Scandinavie, et O. de la Finlande. Bassin du golfe Bothnique	TORNEA. . .	140	62
	Muonio. . .	60	26
	Liusna . . .	90	40
	Dal. . . .	110	49
	Kemi . . .	100	44
	Dix à douze autres de 50 à	60	26

(1) Les MAJUSCULES indiquent les fleuves, et les *italiques* leurs affluents et les rivières qui, se jetant dans la mer, ne méritent pas le titre de fleuve.

Versants.	Cours d'eau.	Longueurs en lieues geogr.	Longueurs en myriamètres.
2. Versant S. de Finlande, O. de l'Ingrie. Bassin du golfe de Finlande. . .	NEVA, le Bosphore de Ladoga . . .		
	Kimène, écoulement des lacs de la Finlande. .		
3. Versant O. du plateau central de la Russie. .	DVINA ou Duna. . . .	180	80
	NIÉMEN. . .	160	71
4. Versant N. des Karpathes et des Sudètes. . .	VISTULE . .	260	115
	Bug ou Bog. .	130	58
	Narew. . .	70	31
	ODER . . .	220	98
	Wartha . .	150	67
	Netze . . .	50	22
5. Côtes méridionales de la Suède, etc.	Ecoulement de quelques lacs.		
III. BASSIN DE LA MER DU NORD.			
1. Bassin du Codan : Versant S. de la Norvège, O. de la Suède, N. E. du Danemark, etc. . . .	GLOMMEN. .	120	53
	Gœtha-elf, y compris le *Clar* et le lac Wener . .	120	53
2. Versant N. des Sudètes et des monts Hercyniens, c'est-à-dire de l'Allemagne septentrionale. . .	ELBE. . . .	270	120
	Saale . . .	70	31
	Sprée avec Havel. . .	90	40
	WESER. . .	120	53
	Aller . . .	50	22
	EMS. . . .	80	35
3. Versant O. de l'Allemagne, N. de la Suisse, E. et N. de la France et de la Hollande.	RHIN. . . .	330	147
	Reuss . . .	50	22
	Aar. . . .	60	26
	Neckar. . .	70	31
	Mein . . .	70	31
	Moselle. . .	120	53
	Lippe . . .	40	18
	MEUSE. . .	160	71
	ESCAUT. . .	86	38
4. Versant E. de la Grande-Bretagne.	TAMISE. . .	89	39
	Trent ou *Humber* . .	80	35
	Tay . . .	50	22
5. Versant O. de la Norvége.	Des torrents.		
IV. BASSIN DE L'OCÉAN ATLANTIQUE. *Partie européenne.*			
1. Versant O. de la Grande-Bretagne.	SAVERNE . .	93	41
2. Versant O. d'Irlande. .	*Shannon* . .	83	37
3. Bassin de la Manche, versant N. O. de la France.	*Somme*. . .	40	18
	SEINE . . .	170	75
	Marne. . .	97	43
4. Versant O. de la France.	ORNE. . . .	30	13
	VILAINE. . .	45	20
	LOIRE. . .	220	98
	Allier. . .	90	40
	Cher . . .	78	35
	Vienne. . .	75	33
	Creuse. . .	60	26
	CHARENTE. .	85	38
	GARONNE. .	130	58
	Dordogne. .	106	47
	Lot. . . .	60	26
	Tarn . . .	75	33
	Adour. . .	70	31

Versants.	Cours d'eau.	Longueurs en lieues geogr.	Longueurs en myriamètres.
5. Versant N. de l'Espagne.	*Minho*. . .	65	29
	DUERO ou *Douro* . .	165	73
	Esla . . .	50	22
6. Versant O. de l'Espagne.	TAGE . . .	225	100
	GUADIANA. .	200	88
	GUADALQUIVIR	120	53
	Genil. . .	50	22
V. PREMIER BASSIN DE LA MÉDITERRANÉE. *Partie européenne.*			
1. Versant E. de l'Espagne.	SEGURA. . .	70	31
	JUCAR. . .	90	40
	EBRE . . .	150	67
	Segra . . .	60	26
2. Versant S. de la France.	RHÔNE. . .	190	84
	Saône. . .	110	49
	Doubs. . .	90	40
	Isère . . .	68	30
	Durance . .	80	35
3. Versant O. des Apennins, avec leurs branches	*Arno* . . .	60	26
	TIBRE . . .	60	26
	Volturno. .	30	13
VI. BASSIN DE LA MER ADRIATIQUE.			
1. Versant E. des monts Apennins	*Ofanto*. . .	30	13
2. Versant S. E. des Alpes.	PÔ	170	75
	Tanaro. . .	30	13
	Tessin, avec le lac . .	40	18
	Adda. . .	50	22
	Oglio. . .	40	18
	ADIGE . . .	90	40
3. Versant S. de la Dalmatie.	*Narenta*. . .	60	26
	Moraca. . .	25	11
4. Versant O. du mont Hémus.	*Drin* septentrional. .	70	31
	Voioussa. .	40	18
VII. DEUXIÈME BASSIN DE LA MÉDITERRANÉE. *Partie européenne.*			
1. Bassin immédiat de la Méditerranée; versant S. de la Sicile, de la Calabre, de la Morée, etc., etc.	*Aspropotamo*.	50	22
	Alphée, environ. . .	30	13
	Eurotas ou Vasili-Potamo, *id.* .	30	13
2. Bassin de l'Archipel, côté européen; versant E. et S. de la Grèce, de la Macédoine, etc., etc. .	VARDAR ou *Axius* . .	110	49
	MARITZA ou *Hebrus*. .	90	40
	Strymon . .	40	18
	Pénée ou *Salembria*. .	30	13
VIII. BASSIN DE LA MER NOIRE. *Partie européenne.*			
	DANUBE. . .	680	302
	Lech. . . .	50	22
	Isar ou Iser.	70	31
	Inn. . . .	100	44
	March ou *Morava* (de Moravie). . .	60	26
	Wag . . .	60	26
	DRAVE. . .	160	71
1. Versant E. des Alpes, et	*Muhr* . . .	80	35

Versants.	Cours d'eau.	Longueurs en lieues géogr.	Longueurs en myriamètres.
S. des Sudètes et des Karpathes	*Save*	110	49
	Morava (de Servie)	70	31
	Theiss	165	73
	Maros	150	67
	Aluta	90	40
	Sereth	100	44
	Pruth ou Prout	200	88
2. Versant méridional de la Russie et de la Pologne centrale	DNIESTER	200	88
	DNIEPER	450	200
	Bog ou Boug	140	62
	Desna	200	88
	Pripet ou Pripecz	140	62
3. Bassin particulier de la mer d'Azof; versant S. de la Russie	DON	420	187
	Khoper	160	71
	Medvieditza	120	53
	Manytch	190	84
	Donetz	140	62
	Ilovla	70	31

IX. BASSIN DE LA MER CASPIENNE.

Partie européenne.

1. Versant S. de la Russie centrale, et S. ou E. des monts Ouraliens	VOLGA	840	373
	Mologa	100	44
	Oka	280	124
	Kliazma	130	58
	Wetluga	130	58
	Soura	110	49
	Kama	350	155
	WIATKA	150	67
	Samara	100	44
	OURAL ou Jaïk, frontière de l'Europe à l'est	700	311

TABLEAU *de la surface de quelques bassins, en mille carrés allemands, et en lieues géographiques.*

	Milles carrés.	Lieues carrées.	Myriam. carrés.
Bassin du *Volga*	30,154	83,828	16,558
du *Danube*	14,423	40,075	7,916
du *Don*	6,088	16,924	3,343
de la *Dvina*	5,890	16,374	3,234
du *Rhin*	3,598	10,002	1,976
de la *Vistule*	3,578	9,946	1,984
de l'*Elbe*	2,800	7,784	1,537
de la *Loire*	2,378	6,640	1,311
de l'*Oder*	2,072	5,760	1,138
du *Douro*	1,638	4,553	899
de la *Garonne*	1,443	4,011	792
du *Pô*	1,410	3,919	774
du *Tage*	1,357	3,772	745
de la *Seine*	1,236	3,436	679

Ce tableau est tiré de Liechtenstein (*Cosmographie et Statistique générale*, I, p. 328). L'auteur indique comme termes de comparaison quelques fleuves des autres parties du monde, par exemple :

	Milles carrés.	Lieues carrées.	Myriam carrés.
Bassin de l'*Obi*	63,776	177,297	35,022
du *Saghalien*	53,559	148,894	29,411
du *Saint-Laurent*	62,330	173,277	34,227
de l'*Amazone*	88,305	245,487	48,491
de la *Plata*	71,665	199,228	39,354

TABLEAU *de l'élévation au-dessus du niveau de l'Océan, des principaux cours d'eau de l'Europe, dans les différents points de leur course* (¹).

		Toises.	Mètres
ADLER	à sa source	402	784
	à son embouchure	103	200
ALLIER	à sa source dans la forêt de Mercoire, sur la montagne de la Lozère	730	1423
	à Langogne	460	896
	à Monistrol	294	573
	à Saint-Arcons	257	500
	à Langeac	250	488
	à la Voulte	236	460
	à Vezezoux	200	390
	au pied de la montagne de Boulade, près d'Issoire	179	349
	à Pont du Château	161	313
	à Maringues	131	225
	à Vichy	123	240
	à Vendres	98	191
	à sa perte dans la Loire	86	168
BOBER	à Landshut	206	402
	à Rudelstadt	197	383
	à Hirschberg	166	323
	à Löwenberg	129	252
	à Bunzlau	123	240
	à Sagan	51 1/2	100
DANUBE	à sa source à Donaueschingen	341	664
	à Tuttlingen	322	628
	à Siegmaringen	282	549
	à Ulm	239	467
	à Donawert	176	343
	à Ingolstadt	167	325
	à Ratisbonne	162	315
	à Passau	131	255
	à Lintz	115	224
	à Vienne	80	156
	à Presbourg	52	101
	à Raab	43	84
	à Pesth	36	70
DOUBS	à sa source	443	863
	à Pontarlier	416	811
	à Morteau	379	739
	à Saint-Ursanne	221	431
	à Saint-Hippolyte	193	396
	à Pont-de-Roide	165	322
	à Baume-les-Dames	135	263
	à Besançon	121	236
	à Dôle	101	197
	à son embouchure dans la Saône	88	171
EGER	à Hohenberg	217	423
	à Mühlbach	199	388
	à Eger	197	384
	au confluent de la Tepel	176	343
	à Postelberg	80	156
	à sa perte dans l'Elbe	64	125
ELBE	à sa source	692	1349
	à Königgratz	103	200
	à Podiebrad	78	152
	à Melnik	71	138

(¹) Extrait de l'*Orographie de l'Europe*, par M. Bruguière.

	Toises.	Mètres.
ELBE à Kopist	64	124
à Tetschen	57	111
à Pirna	47	92
à Pilnitz	45	88
à Dresde	43	84
à Mühlberg	36	70
à Magdebourg	21	41
à Tangermunde	14	27
à Rosenhof	11	21
à Losenrade	8	15
à Muggendorf	7	13
à Hitzacker	3	6
FELDA à sa source	331	645
à Kalten-Nordheim	222	433
à Langsfeld	132	257
GLOMMEN au lac d'Oresund	333	650
près du village de Tolgen	298	581
au village de Tönset	244	475
à Stor-Elvedal	123	240
à Aamodt	120	234
à Elverum	96	187
à Strœin	70	137
à Kongsvinger	68	134
à Nœs	63	123
au lac d'Oyeren	52	102
à la chute de Sarp	11	21
LIUSNA ou LIUSNE au lac de Liusna	457	891
au-dessus de Vallarne	365	711
au pont de Liusnedal	302	589
près de Lassen	284	554
au hameau de Langås	230	449
près de Hedekyrkia	224	437
près de Viken	221	431
près de Ransjön	218	425
près de Nissvalen	198	386
près de la maison de Kälsatt	191	372
près de la partie supérieure de la cascade de Laforssen	127	248
près de Ferilla	89	173
près d'Ierfsöe	77	150
près d'Arbrœ	73	142
près de Bollnœs	43	84
près de Bervecken	40	78
MOLDAU à Friedberg	344	670
à Hohenfurt	271	528
à Budweis	188	366
à Klingenberg	151	294
à Worlik	134	261
à Kameik	124	242
à Ziwohausst	101	197
au confluent de la Zassava	91	177
à Prague	85	166
MOSELLE à sa source sur les Vosges, entre Bassan et Orbé	372	725
à sa source à Saint-Maurice	279	544
au Tillot, près de Château-Lambert	261	508
à Remiremont	203	396
à Épinal	162	317
à Metz	76	148
à Grevenmachern	65	127
au confluent de la Saar	64	126
à Trèves	63	124
à Coblentz	23	45

	Toises.	Mètres.
NECKER à sa source, près du village de Schwenningen	358	698
à Rottweil	283	552
à Oberndorf	234	456
à Sulz	219	427
à Horb	200	390
à Bieringen	181	353
à Rottemburg	173	337
à Tubingen	163	318
à l'embouchure de l'Echaz	158	308
à Necker-Tenzlingen	148	288
à Nurtingen	140	273
à Plochingen	129	251
à Esslingen	120	234
à Kannstadt	110	214
à Besigheim	92	179
à Laufen	84	164
à Heilbron	78	152
à Jaxtfeld	74	144
à Gundelsheim	72	140
à Eberbach	59	115
à Heidelberg	50	97
à Mannheim	47	92
NEISSE à sa source	455	887
à Schreibersdorf	246	479
à Mittelwald	219	427
à Altweistritz	193	376
à Habelschwerd	187	364
à l'embouchure de la Biele	158	308
à Glatz	152	296
à Steinwitz	141	275
à Morischau	135	263
à Wartha	124	242
à Camenz	114	222
à Neisse	99	193
à Loeven	80	156
à Schürgast	73	142
ODER à sa source	165	321
à l'embouchure de l'Oppa	109	212
près Oderberg	98	191
Ratibor	92	179
Oppeln	80	156
Brieg	70	136
Ohlau	65	127
Breslau	61	119
à l'embouchure du Weistritz	58	113
près Leubus	47	92
Gr. Glogau	35	68
Francfort	19	37
OIGNON à sa source à Château-Lambert	356	694
à St-Barthélemy, au pied du mont de Vanne	179	349
à Voray	119	232
au bas de Pêmes	106	207
à son embouchure dans la Saône	99	197
RHIN. Source du Rhin inférieur sur le col d'Ober-Alpe	1029	2005
Le Rhin à Chiamut	894	1742
à Sedrun (Tavetsch)	729	1421
à Dissentis	593	1156
à Surrein	462	914
à Trons	442	904

	Mètres.	Toises.
Rhin à Reichenau	308	600
à Ragatz	257	501
à Gambs	235	458
à Constance	204	397
à Stein.	200	390
à Diessenhofen	198	378
à Laufen, au-dessous de la chute.	179	349
à Bâle.	127	247
à Brisach	102	199
à Sassbach	96	187
à Kehl:	70	136
à Mannheim.	47	92
à Mayence.	43	84
à l'embouchure de l'Ahr. . . .	27	53
à Bonn.	23	45
à Cologne.	19	37
Rhône source supérieure sur la montagne de Sass	903	1,759
source au pied du glacier. . .	855	1,666
à l'embouchure du Geren, près Oberwald.	728	1,408
— de l'Egginen, près Im-Loch.	676	1,317
— du Viesh.	576	1,122
— de la Binne, près Graniols. .	520	1,013
— de la Massa, près l'église des Itauntes-Roch.	390	760
— de la Saltine, près Brigg . .	342	666
— de la Viège.	318	619
— de la Lonza, près Gampil. .	310	604
— de la Turtman.	303	590
— de la Dala, près Louëche. .	290	565
— de la Naviscence, près Cipis.	275	535
— de la Rapille, pres Saint-Léonard	268	522
— de la Borne, près Brémis . .	265	516
— de la Morge, près Vétroz . .	260	506
— de la Prinze, près Nenda . .	258	502
— de la Lizerne, près Ardon. .	256	498
— de l'Isérable, près Rida. . .	251	489
— de la Dranse, près Martigny.	238	463
— du Trient, près Vernayes. .	236	459
— de la Pisse-Vache, près Miéville	233	454
— de l'Avençon, près Bex. . .	220	428
— de la Vièze, près Monthey. .	215	419
— de la Grande-Eau, près Aigle.	203	395
— du Rhône, dans le lac Léman.	193	376
sortie du Rhône, aux chaînes de Genève	191	372
embouchure de l'Arve, près Genève.	185	360
à Peney-Dessus, pied E. du Reculet	179	348
embouchure de la London, près Russin.	161	313
— de la Laire, près Chancy . .	158	307
au pont de Lucey, à sa perte. .	150	292
embouchure de la Valserine, audessous de l'ancienne perte du Rhône	135	263
à l'embouchure des Usses, près Bassi	126	245
— du Fier, près Châteaufort. .	121	235
— du canal de Savière (du lac du Bourget).	116	226

	Toises.	Mètres.
Rhône à l'emb. du Seran, près Cressin.	115	224
— du Furan, près Folaterre. .	110	214
— du Guier, près Saint-Genis. .	103	200
— de l'Ain, près Saint-Maurice.	90	175
— de la Saône, à Lyon. . . .	81	157
à Condrieu.	65	116
à l'embouchure de l'Isère. . .	53	103
à Valence	51	99
à Loriol.	46	89
à Montélimar	31	60
à Caderouze.	20	38
à Avignon	10	19
à Tarascon.	6	11
Saône sa source à Vioménil	203	396
— à Darney	126	246
— à l'embouchure de l'Amance.	119	232
— à Gray	107	209
— à l'embouchure de l'Oignon.	99	197
— à l'embouchure du Doubs. .	87	171
— à Tournus.	80	156
— à l'embouchure de la Seille. .	78	152
— à Mâcon.	77	150
— à Lyon	72	140
Saar ou Sarre sa source au pied du grand Donnon.	276	538
à Ebersweiler.	155	302
à Saarbourg.	119	232
à Saaralb	112	218
à Sarguemines	103	201
à Saarbrück.	96	187
à Sarre-Louis.	87	170
à Mertzig	83	162
à son embouchure dans la Moselle	64	126
Seine sa source près Chanceaux . . .	223	435
— à Troyes.	52	101
— au canal du Loing.	29	50
— à Corbeil.	23	45
— à Rouen.	4	8
— à Paris.	17	34
Streu à sa source.	364	709
à Fladungen.	166	323
à Ostheim.	143	279
Sieg à sa source.	294	573
à Siegen.	128	250
à Kirchen.	101	197
à l'embouchure du Heller. . . .	97	189
à Wissen.	84	164
à l'embouchure de la Niester. . .	83	162
à Herrschen.	54	105
à Eitorf.	52	101
à Bösdinger.	44	86
Au château d'Allener.	38	74
à son embouchure dans le Rhin.	19	33
Waag à ses sources, 780 à 875 mètres.		
à Belanzko.	397	774
à Vichodna.	383	748
à Saint-Miklos.	282	550
à Rosemberg.	225	439
à l'embranchement de l'Arva. .	205	400
à Freystadt.	78	140
à son embouchure.	62	120
Werra à sa source.	430	838
à Eissfeld.	248	483

		Toises.	Mètres.
Wzbra	à Hildburghausen.	178	347
	à Meinungen.	139	271
	à Barchfeld.	130	253
	à Tiefenort.	119	232
	à l'embouchure de la Felde. .	114	222
	à Vach.	112	218
	à Gerstungen.	100	195
	à Kreutzbourg.	91	177
	à Mihla.	88	171
	au prieuré de Zell.	85	166

Tableau *de l'élévation absolue des principales montagnes de l'Europe (en mètres).*

SYSTÈME SCANDINAVE.

Chaîne *Thulienne* (Norvége occidentale).

	Mètres.	Autorités.
Guter-field.	1,455	*Hagelstam*, carte
Hardanger-field, 1er sommet.	1,495	physique,
Hardanger-field, 2e sommet.	1,755	Schow, etc.
Glacier de *Hallingdal.* . .	1,954?	
Gousta.	1,885	*Smith.*
Folgefond.	1,717	De Buch.
Fille-field.	1,462	*Smith.*
Suletind.	1,794	De Buch.
Sogne-field.	2,189	Hagelstam.
Lang-field.	2,011	*Id.*
Snée-Brœen (dôme de neige).	1,949	*Id.*
Le plateau, base de cette chaîne.	974	*Id.*
Passage d'*Aarhuus* (dans le Wattendalsfield). . . .	1,296	Naumann.
Passage de *Sœlhœfond.* . .	1,442	Smith.
Mugnafield.	2,199	Forselle.
Koldetind.	2,208	Keilhau.
Söndre Skagestöltind. . . .	2,469	*Id.*
Nordre Skagestöltind. . . .	2,306	*Id.*
Lomseg.	2,027	Naumann.
Skastol Tind.	2,191	*Id.*
Regnedalvand (diocèse de Bergen).	809	*Id.*
Blaavand (*idem*).	1,099	*Id.*
Miösvand (près Christiansand).	867	Smith.

Promontoires orientaux du plateau.

Lauderdal ou *Laurdal.* . .	1,010	*Id.*
Jonsknuden, près Konsberg. .	880	De Buch.

Monts *Dofrine*, *Kœlen*, Norvége centrale et nord-ouest de la Suède.

Kœl-field, au N. du lac Oresund.	1,905	Hagelstam.
Tron-field.	1,789	*Id.*
Sylt-field ou *Syltfjallet.* . .	1,976	*Id.*

Promontoires d'une chaîne secondaire.

Areskutan (Jemptie). . . .	1,439	*Id.*
Sulitelma (Laponie). . . .	1,883	Wahlenberg.
Ekorndör (passage). . . .	984	Hisinger.
Kendalsfield.	1,277	Hagelstam.
Ankenœs.	1,485	Wahlenberg.
[illegible]io.	1,725	*Id.*

	Mètres.	Autorités.
Tulpayegna (passage). . .	1,234	Wahlenberg.
Almajalos (*id*).	1,690	*Id.*

Monts *Sevons*, entre la Norvége et la Suède.

Swucku (vallée du Dal oriental).	1,431	Hagelstam.
Hemfyellet, mont près de Transtrand.	922	Hisinger.
Gamla Sölerfyellet.	975	*Id.*

Entre le *Dal*, le *Klar*, les lacs *Wener* et *Mœlar*.

Plateau au S. de Nœs. . .	297	Hagelstam.

Chaîne maritime de la Laponie.

Ost *Vaagen*, le glacier. . .	1,168	*Id.*
— *Hindœn* (*id.*), Guttesfiord.	1,188	*Id.*
— *Lœdingsaxel* (même île).	472	De Buch.
— *Fisberg*, *idem.*	974	*Id.*
Ile de *Rogla.*	974	*Id.*
— *Senjen* (sommet). . . .	891	Hagelstam.
— *Fuglöe* (écueil). . . .	649	De Buch.
— *Vanöe.*	974	*Id.*
— *Arenöe.*	974	*Id.*
— *Mageröe* (Honingsvegfield.	353	*Id.*
Joke-field (péninsule). . .	1,210	Hagelstam.
Seiland (île de), le glacier. .	1,158	*Id.*
Cap Nord (île *Mageröe*). . .	1,570	
— *Fugelöe.*	647	?
Mont *Lommijaur*, *idem.* . .	690	Wahlenberg.

Plateau de la Suède méridionale.

Kinnekulle (Westro-Gothie).	280	Thomson.

Iles.

Ostergern (île Gottland). .	59	Oersted.
Ritterknegten (île de Bornholm).	156	*Id.*
Ile d'Oeland.	42	*Id.*

SYSTÈME BRITANNIQUE.

Ben-Nevis (Écosse). . . .	1,335	Jameson, etc.
Cain-Gorm.	1,244	Playfer.
Ben-Wyvis.	1,134	Smidt.
Ben-More.	1,164	A. View.
Ben-Lawers.	1,202	*Id.*
Ben-Voirlich.	978	*Id.*
Ben-Lomond.	973	*Id.*
Cheviot-Hill.	818	A. Boué.
Cross-Fell (Cumberland). .	1,031	Jameson.
Helwylln.	1,010	*Id.*
Bontomand.	986	*Id.*
Snowden (pays de Galles). .	1,084	Roy.
Carnedd-Llewellyn. . . .	1,058	W. Smith.
Carnedd-David.	1,045	*Id.*
Cader-Idris.	1,082	Jameson.
Aran-Wouddwy.	901	W. Smith.
Holme-Moss (Angleterre). .	566	C. Smith.
Lords-Seat.	534	*Id.*
Brown Clay-Hill.	550	W. Smith.
Carran-Tual, point culminant de *Macgillycuddy* (Irlande).	1,040	Nimmo.

	Mètres.	Autorités.
Chroag-Patrick (Irelande.)	809	Jameson.
Knock-Mele-down (*ibid.*) (Waterford)	822	*Id.*
Mangerton (*ibid.*)	778	Nimmo.
Nephin	806	Jameson.
Ile d'*Isla*	457	Boué.
— de *Jura*	737	Pennant.
— (*ibid.*) (Ben-Oir)	752	*Id.*
— de *Mull* (Ben-More)	945	Boué.
— de *Skye* (Cuchullin)	913	Mac-Culloch.
— de *South-Uist* (Hecla)	915	Boué.
— de *Lewis* (Suaneval)	823	*Id.*
Snea-Fell (île de Mann)	530	C. Smith.
Queffell (île d'Arran dans les Hébrides)	874	Playfair.
Sommet de l'île *Hoy* (Orcades)	366	*Id.*
Ile *Mainland* (mont Rona) dans les îles Shetland	1,095	Laing.
Mont *Skaling* (île Stroemoe) (dans les îles Fœroe)	662	Stain.

SYSTÈME ALPIQUE.

Les Cévennes, etc., etc.

Extrémité méridionale de la chaine.

Le roc qui domine *Sorèze*	537	D'Aubuisson.
Sommet du *Pic de Montant*	1,040	*Id.*
Pic d'Arfan	830	*Id.*
Pic du faux Moulinier	622	*Id.*

Branches centrale et septentrionale.

Mont *Mezin* (source de la Loire)	1,774	Cordier et Ramond.
Mont *Tartas*	1,345	Deribier.
Lozère	1,490	Delambre.
Puy de Montocelle	1,652	Delambre.
Pilat (près Lyon)	1,072	Berghaus.
La *Croix Toullée*	1,012	*Id.*
Montagne de *Tarare*, au sud	1,450	Vasel.
Mont *Salvy* (près Rhodez)	824	?

Branche occidentale.

Le *Cantal* (le Plomb)	1,858	Delambre.
Puy Mary	1,660	*Id.*

Monts-Dômes.

Puy du Dôme	1,476	Ramond.
Petit Puy ou *Dôme*	1,276	*Id.*
Puy Chopine	1,192	*Id.*
Grand Sarcouï	1,048	*Id.*
Grand Suchet	1,249	*Id.*
Puy de Pariou	1,223	*Id.*
Puy de Côme	1,273	*Id.*

Monts-Dor.

Pic de Sancy, sommet du Mont-Dor	1,897	*Id.*
Puy Gros	1,806	*Id.*
Puy de Montchar	1,199	*Id.*
Cacadogne	1,807	*Id.*
Puy Ferrand	1,864	*Id.*
Puy de l'Angle	1,752	*Id.*
Puy de la Haute-Chaux	1,715	*Id.*

	Mètres	Autorités.
Roche Vendeix	1,181	Ramond.
Roche Sanadoire	1,290	*Id.*

LES ALPES.

I. *Alpes maritimes, Cottiennes et Grecques.*

Caoume (près Toulon)	795	Saussure.
Saint-Pilon (sommet de la Sainte-Beaume)	1,002	Stat. des Bouch.-du-Rh.
Mont de *Lure*	1,754	Lupon, *idem.*
Mont *Ventoux*	1,959	M. Delcros.
Mont *Cristol*	821	Guérin.
Le *Charence* (près Gap)	1,493	M. Héricart de Thury.
Le Col de Tende	1,795	Ann. du Bur. des Long.
Le *Parpaillou* (près Barcelonette)	2,722	M. Héricart de Thury.
Le Col de Longet (au S. du mont Viso)	3,153	Welden.
Sainte-Victoire (près d'Aix)	953	De Zach.
Montagne du *Cheval-Blanc*, à l'E. de Digne	1,091	Stat. des Bouch. du-Rhône.
L'*Infernay*, au-dessus de Briançon	2,930	Janson.
Chaberton-sur-Briançon	3,126	Bon de Welden.
Mont *Pelvoux*, au S.-O. de Briançon	3,941	*Id.*
Monte Pelvo, au S. du mont Viso	3,035	*Id.*
Le Col entre Maurin et Fouillouse	2,401	Guérin.
Mines de charbon de *St-Ours*	2,160	D'Aubuisson.
Le *Chaliot-le-Vieux*	2,397	Janson.
Mont *Viso de Ristolas*	3,836	Plana.
Mont *Viso* (un autre sommet)	2,524	De Welden.
Pic de Servière	2,333	De Zach.
Mont *Genèvre*	3,592	Berghaus.
Le Col de ce mont	1,974	De Zach.
Mont *Chaberton*	3,127	Ingén. français.
L'*Aiguille-Noire*	3,200	*Id.*
Glacier d'Ambin	3,372	*Id.*
Mont *Cenis* (roche Saint-Michel)	3,493	Brousseau et Nicolet.
Passage du mont Cenis	2,065	Ingén. français.
La roche d'Asse sur le mont Cenis	2,896	Saussure.

Chainon dauphinois qui aboutit au Rhône.

Pic de Belladone	3,140	Héricart.
Le *Chevalier* (mont de Chalande)	2,651	*Id.*
Les *Richardières*	2,352	*Id.*
Le *Chamechaude*	2,091	*Id.*
Le *Gardgros*	1,462	*Id.*
Mont des *Trois-Ellions*	3,882	*Id.*
Mont des *Grandes-Rousses*	3,041	*Id.*

II. *Chaîne du Mont-Blanc* ou *des grands Pics* (Alpes pennines).

Mont *Iseran*	4,045	Corabœuf.
Mont *Valaisan*	3,332	Albanis-Beaumont.
Passage du *Petit St-Bernard*	2,192	Saussure.

	Mètres.	Autorités.
Le Sommet.	2,923	Saussure.
Col de la Seigne.	2,462	*Id.*
Col de Bonhomme.	2,446	*Id.*
Le *Cramont.*	2,734	Pictet.
Col de Géant.	3,405	*Id.*
Le *Géant.*	4,206	Saussure.
Le *Mont-Blanc.*	4,795	*Id.*
L'*Aiguille du Gouté.*	3,717	*Id.*
Le *Montanvert.*	1,869	*Id.*
Prieuré de Chamouny.	1,020	*Id.*
Le *Buet.*	3,109	Coraboeuf.
Aiguille de l'Argentière.	3,707	Saussure.
Le *Grand Saint-Bernard.*	3,371	Zumstein. Welden.
La *Dent du Midi.*	3,185	Ebel.
Passage du Grand St-Bernard.	2,426	Zumstein. Welden.
Le *Mont Rosa.*	4,618	Saussure.
Le *Mont Cervin* ou *Matter-Horn.*	4,522	*Id.*
Passage du Mont-Cervin.	3,383	*Id.*
Breithorn.	3,902	*Id.*
Route du *Simplon* (près de l'hospice).	2,005	*Id.*
Simplon ou *Monte Leone.*	3,518	Oriani.

III. *Groupe du Saint-Gothard.*

Pesciora, un des sommets.	3,229	Tralles.
Fieudo, *idem.*	3,075	*Id.*
Passage du Saint-Gothard.	2,075	Saussure.
Furca (passage entre le Valais et le canton d'Uri).	2,656	Tralles.
Stella.	3,254	Schow.
Piz Valrhein.	3,313	*Id.*
Gallenstock.	3,804	Tralles.
Gletscherberg.	3,410	A. de Gy.

IV. *Première chaîne helvétique* (entre Berne et le Valais.)

Siedelhorn, point culminant du Grimsel.	2,809	Tralles.
Passage du Grimsel.	2,561	Frey.
Finster-aar-horn (pic sombre d'Aar).	4,294	Tralles.
Schreckhorn (pic terrible).	4,080	*Id.*
Wetterhorn.	3,914	Tralles, etc.
Lamerhorn.	3,346	Hoffmann.
Alte-els-horn.	3,713	*Id.*
Eigher.	3,986	Tralles.
Monch (le Moine).	4,114	*Id.*
Iungfrau (la Vierge).	4,181	*Id.*
Doldenhorn.	3,664	*Id.*
Blumlis, Alpes.	3,700	Hoffmann.
Breithorn.	3,800	*Id.*
Passage du Gemni.	2,257	Tralles.
Oldenhorn.	3,128	Hoffmann.
Diablerets.	3,106	Tralles.
Dent de Morcle.	2,974	A. de Gy.
Mont *Gries* (sommet).	3,074	Muller.
Hangendhorn.	3,410	Tralles.
Rizhorn	3,280	*Id.*

	Mètres.	Autorités.

V. *Deuxième chaîne helvétique* (entre Berne et Uri).

Mutthorn.	3,323	Tralles.
Gallenstock.	3,804	*Id.*
Sustenhorn.	3,518	*Id.*
Spizliberg (petite aiguille).	3,444	*Id.*
Titlis.	3,479	*Id.*
Steinberg.	3,015	*Id.*
Bizistock.	1,920	Muller.
Jouchli.	2,187	Wahlenberg.
Scheinberg.	1,986	Muller.
Hohgant.	2,220	Tralles.
Mont *Pilate*, près Lucerne.	2,150	*Id.*
Schlossberg.	3,172	Muller.
Wallenstokke.	2,625	Wahlenberg.
Wendistock.	3,071	Tralles.
Blackenstock.	3,098	Muller.
Spannœrter.	3,239	Hoffmann.
Balmhorn.	3,711	Tralles.

VI. *Troisième chaîne helvétique* (entre les quatre cantons et les Grisons).

Trithorn.	2,962	Tralles.
Ober-Alpe.	3,331	*Id.*
Dodi.	3,586	*Id.*
Kistenberg.	3,378	Ebel.
Hausstock.	2,699	*Id.*
Hohekasten.	1,799	
Scheibe.	3,096	Hoffmann.

Branche qui suit le Rhin jusque vers le lac de Constance.

Kamor.	1,766	Wahlenberg.
Hochsentis.	2,491	*Id.*
Leiskamm.	2,095	Muller.
Schnee-Alpe.	1,657	Wahlenberg.

Branche occidentale, dans le canton de Schwitz.

Scheerhorn.	3,313	Tralles.
Klariden-Alpe.	3,573	Hoffmann.
Ross-Stock.	2,501	Muller.
Ruffi ou *Roszberg.*	1,583	Hoffmann.
Righi.	1,875	Wahlenberg.
Sauren.	3,096	Muller.

VII. *Grande chaîne Rhétienne* (Grisons et Tyrol).

Passage d'Airolo à Medel.	2,181	?
Piz Valrhein ou *Vogelberg.*	3,313	Tralles.
Badous ou *Sixmadun.*	2,950	*Id.*
Galanda.	2,857	Hoffmann.
Kallerberg.	2,548	Tralles.
Le *Moschelhorn*, l'une des pointes du *Vogelberg.*	3,294	*Id.*
Le *Ramit.*	284	*Id.*
Apporthorn.	3,304	Partie du M. *Adule.*—Muller.
Bernardino (passage).	2,138	M. de Welden.
Tombo-Horn.	3,181	Muller.
Passage du Splugen.	2,077	Ingénieurs autrichiens.
Passage du *Julier.*	2,479	De Buch.
Ortler.	3,917	M. de Welden.
Tchernowand.	3,783	Fallon.
Zebru ou *Kœnigs-Spitz.*	3,740	Ingénieurs autrichiens.

	Mètres.	Autorités.
Platey-Kogel	3,167	Rel. des Glac. du Tyrol.
Greiner	3,500	Mémorial topograph.
Schneeberg (près Sterzing)	2,522	Fallon.
Le *Brenner*	2,066	De Buch.

VIII. *Petites chaînes Rhétiennes du nord* (Grisons, Bavière, Salzbourg).

Schweinfer-Ioch	3,742	Fallon.
Scesa-Plana	2,990	Rœch.
Hochvogel	2,582	Fallon.
Solstein, au N. d'Inspruck	2,958	*Id.*
Watzmann	2,942	Beck.
Breithorn	2,367	Miltenberg.

IX. *Petites chaînes Rhétiennes du sud.*

Sasso del Fero, près Lavenno	1,084	Oriani.
Pizzo di Orsera	982	*Id.*
Mont *Gordona*	1,431	*Id.*

Chaînons de la Valteline.

Scala di Fraele, près Bormio	1,985	Topogr. della prov. di Sondrio.
Legnoncello	1,731	Oriani.
Mont *Tresero*	3,617	Ingénieurs autrichiens.
Mont *Gavio*	3,582	Oriani.
Mont *delle Disgrazie*	3,676	Ingénieurs autrichiens.
Mont *Confinale*	3,376	*Id.*
Mont *Legnone*	2,600	*Id.*

Monts Euganéens.

La *Finestra*, cime du mont *Baldo*	2,150	Comte de Sternberg.
Mont *Maggiore*	2,228	*Id.*
Mont *Altissimo di Nago*	2,078	Fallon.

X. *Alpes Noriques* (Autriche).

Le *Grand Glockner*	3,894	Schiegg.
Le *Greiner*	3,500	Mémorial topograph.
Le *Hohenwartshœhœ*	3,367	De Zach, Corresp.
Fuschberg	3,666	Mémorial topograph.
Ferner-Waizfeld	3,308	Fallon.
Duc-Ernst	3,066	*Id.*
Hohesechorn	2,561	Férussac.
Raucheck (à l'E. de Salzbourg)	2,390	?
Stang-Alpe (confins du Salzbourg)	2,319	Archid. Rainier.

Haute-Autriche.

Thorstein	2,934	*Marcel de Serres.*
Kappenkarstein	2,457	*Schultes*, et autres.
Kalmberg	1,803	*Id.*
Geissemberg	2,722	Archid. Raynier.

Styrie et Basse-Autriche.

Pic de *Windfeld*	2,234	Moll.
Hoch Gailing	3,183	*Id.*
Schneeberg	1,834	Burg.
Eisenhut (confins de la Styrie)	2,421	Archid. Raynier.
Passage du *Semmering*	1,014	Fallon.

XI. *Chaînes Carniques, Juliennes et Dinariques.*

Marmolata	3,508	Fallon.
Cima di Lagorei	2,612	*Id.*
Monte Cormula	2,212	Almani genovese.
Keppas ou *Miungs-Kogel*	2,099	De Buch.
Terglov	3,311	Hassel.
Monte Corno	2,671	Fallon.

Alpes Dinariennes.

Snisnik ou *Schnéeberg*	2,273	Miltenberg.
Kleck, rocher	2,111	
Plissivitza	1,750	Demian.
Mont *Badany*	1,355	
Mont *Dinara*	2,273	
Mont *Scardus*	3,118	Félix Bonjour.
Mont *Athos*	2,066	Gaultier.

Chaîne du Rhodope.

Mont *Menikion* (Cernina)	1,949?	Félix Bonjour.

Chaîne du Pinde.

Mont *Mezzovo*	2,728	*Id.*
Mont *Othrys*	1,949?	*Id.*
Mont *Kissovo* ou *Ossa*	1,754	*Id.*
Mont *Pélion*	1,559?	*Id.*
M. *Chelmos* ou *Cyllène* (Morée)	1,754?	*Id.*
Mont *Taygète* (*idem*)	1,559?	*Id.*

Iles de l'Archipel.

Mont *Jupiter* (île de Naxos)	1,006	Gaultier.
Mont *Psilorit* (Ida, île de Candie)	2,339	Sieber.
Mont *Ligrestosowo* (*idem*)	2,308	*Id.*

XII. *Chaînes Subalpines de nord-ouest.*

Jura.

Ier chaînon.

Le *Reculet*	1,717	Gy.
Le *Dôle*	1,681	Ingénieurs français.
Le *Chasserale*	1,610	Osterwald.
Mont Dor	1,462	Gy.
Hasemate (Soleure)	1,456	Buchwalder.
Röthifluh	1,405	*Id.*
Moron (Delemont)	1,346	*Id.*

IIe chaînon.

Rive droite du Doubs.

Le *Larba*	1,332	Gy.
La *Sale* (Bellelei)	1,343	
Gros Taureau (Pontarlier)	1,326	Osterwald.

	Mètres.	Autorités.
IIIe chaînon.		
Entre le Doubs et le Rhône.		
Le mont d'*Ain* (près Nantua).	1,048	Stat. du dép. de l'Ain.
Le *Chalame*. . (*idem*). .	1,404	*Id.*
Apremont. . . (*idem*). .	1,121	*Id.*
IVe chaînon.		
Depuis le confluent de l'Ain et de la Bienne jusqu'à celui du Doubs et du Désoubre.		
La côte d'*Evillers*.	920	Gy.
La montagne des *Miroirs*. .	971	*Id.*
Ve chaînon.		
Depuis le confluent de l'Ain et de la Valouse jusque près de Salins.		
Le mont *Charvey*.	772	
VIe chaînon.		
Depuis Bourg en Bresse jusqu'à Bâle		
Montagne de *Tronchats* (près Bourrignon).	990	Gy.
Mont *Poupet*.	850	*Id.*
Jorat.		
Mont *Pèlerin*.	1,246	*Id.*
Tour de Gourze.	895	*Id.*
Le Cole.	926	*Id.*
Vosges.		
Montagne d'*Hircey*. . . .	700	Gy.
Idem de *Sapeau*.	885	*Id.*
Ballon de Servance. . . .	1,210	*Id.*
Ballon de Lure.	1,134	*Id.*
Les *Chaumes*.	1,281	*Id.*
Bressoir.	1,234	Ingén. français.
Le *Champ de Feu*.	1,078	Oyenhausen.
Le *Grand Donnon*. . . .	1,010	Ingén. français.
Ballon d'Alsace.	1,257	Gy.
Haut d'Honec.	1,341	*Id.*
Côte-d'Or.		
Mont *Moresol*.	520	Berghaus.
Mont de *Montoillé*, au N.-O. de Pouilly.	532	Gy.
Mont *Tasselot*.	602	*Id.*
Mont *Afrique*.	571	*Id.*
Plateau de Langres.		
Sommité de *Montaigu*. . .	497	*Id.*
Part. des eaux près de *Langres*	452	*Id.*
Montagne de *Montlandon*. .	390	*Id.*
Monts Faucilles.		
Côte des *Fourches*.	491	*Id.*
Montagne de *Saint-Balmont*.	417	*Id.*
Idem de *Harol*.	421	*Id.*
Chaînon qui unit les monts Faucilles aux Vosges.		
Mont *Permont* (près Remiremont).	600	
Montagne entre Erival et Remiremont.	768	
Idem de *Valdajol* (près Plombières)	622	
Alpes germaniques.		
Fichtel-gebirge.		
Le *Schneeberg* (entre la source du Mein et celle de l'Eger)	1,055	Goldfuss et Bischof.
L'*Ochsenkopf* (entre la source du Mein et celle de la Naab).	1,039	*Id.*
Le *Kossein*.	994	*Id.*
Alpes de Souabe.		
Le *Hohenberg*.	1,027	Böckmann.
Le *Deilingerberg*.	1,015	*Id.*
Schafberg	1,013	*Id.*
Plattenberg	1,008	*Id.*
Schwarzwald ou Forêt Noire.		
Feldberg (la plus haute sommité de l'Allemagne occidentale).	1,425	Bohnenberger.
Leintzkircher-Hutte (sur le Feldberg).	1,307	Oyenhausen.
Le *Blauenberg*.	1,165	Wild.
Le *Belchenberg*.	1,415	Ingén. français.
Kohrkopf.	1,179	Wild.
Le *Kohlgarten* (entre le Belchen et le Blauen). . . .	1,231	*Id.*
Le *Stockberg*, *idem*. . . .	1,084	*Id.*
La *Sirnitz*.	1,076	*Id.*
Le *Katzenkopf*.	1,169	Bohnenberger.
Odenwald.		
Le *Katzenbuckel*.	610	Munke.
Le *Culmberg* (au N. du Mein).	737	Reichard.
Le *Sieglitzberg* (*idem*). . .	713	*Id.*
Thuringerwald.		
Le *Blessberg*.	838	Féer.
Le *Schnéekopf* ou *Béerberg*. .	868	Lindenau.
Le *Gebrannte-Stein*. . . .	871	Miltenberg.
Harz-gebirge.		
Le *Brocken* (point culminant du Harz et de l'Allemagne sept.).	1,115	Rosenthal.
Heinrichshöhe.	1,039	Hoffmann.
Grand Kœnigsberg. . . .	1,008	Berghaus.
Le *Bruchberg*.	986	Hoffmann.
Spesshardt.		
Heilige-Kreuzberg.	922	*Id.*
Le *Dammersfeld*.	837	Moll.
Le *Sturmberg*.	869	Sartorius
Vogels-gebirge.		
Oberwald ou *Sieben-Ahorne*.	741	Schmidt.
Le *Geisselstein*.	709	*Id.*
Le *Hœrdlerberg* (au S. de *Schnealenberg*).	748	Emmerich.

	Mètres.	Autorités.
Le *Kahle-Astenberg*, près Winterberg	825	Emmerich.
La *Hunau*	808	*Id.*

Westerwald

Le Galgenberg ou *Salzburger-kopf*	846	Becher.
Le *Neukirch*	633	*Id.*
Le *Galfinstein*	519	Schmidt.

Sieben-gebirge.

Le *Lœvenberg*	617	Nose.
Le *Gansehals*	503	Benzenberg.

Chaîne du Taunus.

Le *Grand-Feldberg* (au N.-O. de Fiunefus)	846	Schmidt.
L'*Altkœnig*	780	*Id.*
Le *Petit-Feldberg*	799	*Id.*

MONTS HERCYNIO-KARPATHIENS.

Alpes Bastarniques ou *Karpathes orientales.*

Ruska-Poyana	3,021	Balbi, prospetto.
Gailuripi	2,923	*Id.*
Buthest (de Transylvanie)	2,651	
Idem (de Valachie)	2,077	Lerchenfeld.
Lentschitz	2,578	Malte-Brun.
Uénokoe	2,401	*Id.*
Retirzath (vallée Hatzur)	2,592	*Id.*
Kukuratza	1,520	*Id.*
Sural (Szurul)	2,308	*Id.*
Budislaw	2,237	*Id.*

Karpathes proprement dites.

Le *Kriwan* de Thurecz	1,721	Wahlenberg.
Lomnitz	2,580	*Id.*
Gerlsdorf	2,372	*Id.*
Kriwan	2,448	*Id.*
Viszoka	2,534	*Id.*

Le Gesenke-gebirge (monts abaissés).

Alt-Vater	1,462	MM. Kalupa et Mosch.
Klapperstein	1,122	Charpentier.
Schnéeberg	1,458	Carte minéralogique du comté de Glatz.
Le *Kammkoppel*	1,300	Charpentier, *der Globus*, carte manuscrite.
Le *Mittelberg*	1,191	*Id.*
La *Hohe-mense*	1,051	Carte manuscr.
Hackscha	1,325	*Id.*
Le *Petit Schnéeberg*	1,259	*Id.*
Les bruyères de Brunel	1,332	?
Lissa Hora (près Teschen)	1,385	?

Sudètes ou Riesen-gebirge, etc.

Le *Riesen-Koppe* ou *Schnée-Koppe*	1,644	Hoser.
Le *Borenberg*	1,530	*Id.*
Le *Grand-Rad*	1,530	*Id.*
Le *Lahnberg*	1,465	Hoser.
Le *Grand-Sturmhaube* (grand Casque)	1,489	*Id.*
Le *Kleine-Koppe*	1,407	Charpentier
Vallées du comté de Glatz	422	?
Tafelfichte	1,152	*Id.*

Monts Métalliques ou Ertz-gebirge.

Le *Sonnenwirbel*	1,257	David.
Schnec-Kenstein	933	Héron de Villefosse.
Auersberg	1,035	Dechen.
Petit-Fichtelberg (près Joachim-sthal)	1,132	Charpentier.

Intérieur de la Bohème.

Monts Hercyniens. — *Boehmer-Wald.*

L'*Arber*	1,403	David.
Le *Haydelberg*	1,407	Hoser.
Le *Kubaniberg*	1,370	Kiemann
Rachelberg	1,390	Comte de Sternberg.
Drey-Sesselberg	1,234	*Id.*
Kreuzberg (entre Bohème et Moravie)	662	Bory de Saint Vincent.
Le *Steinberg* (près de Buchners)	1,070	David.
Schusterberg	1,066	Kiemann.
Stœgerberg	1,099	*Id.*
Rocher de Hohenstein	1,306	*Id.*
Jauerling	926	Triesneker.

SYSTÈME ALPIQUE.

Apennins.

Partie septentrionale.

Colmo di Lecco, sommet delle Bocchette	1,064	Bull. univ. des Sciences, n° 7.
Monte di San Pelegrino	1,573	*Id.*
Col *di Pietra-Mala*	1,004	Schouw.
Le *Monte Ferrato*, près de Prato (Gabbro)	715	Haussmann.
Monte Capanne, sommet de l'île d'Elbe	800	Ingén. français
Monte Tesio	932	*Almanacco Genovese.*
Monte Amiata	1,766	Schouw.
Monte Soriano, à l'E. de Viterbe	1,071	*Nuova Carta*, etc.
Monte Romano, au S. de Toscanella	826	De Prony.
Monte Sorracte (aujourd'hui monte San-Oreste)	692	Schouw.
Monte Occa	695	Statistique de Montenotte.
Monte Luserto	680	*Id.*
Monte Grino	712	*Id.*
Monte Cimone	2,126	Schouw.
Monte Barigazzo	1,206	*Almanacco Genovese.*
Monte Cavigliano	1,099	Schouw.

Partie centrale.

	Mètres.	Autorités.
Monte Pennino.	1,575	De Prony.
La plus haute cime de la *Sibilla*.	2,198	Schouw.
Monte Vetora, près de Castelluccio.	2,479	*Id.*
Monte Velino, pointe occidentale (C. et Sch.). . .	2,494	*Id.*
Idem, pointe orientale. . .	2,428	*Id.*
Monte Corno, sommet de la montagne dite *il Gran Sasso d'Italia*.	2,902	*Id.*
Monte Fionchi, au S.-E. de Spoleto	1,351	De Prony.
Passage d'*Avezzano*. . . .	1,047	Schouw.
Monte Gennaro.	1,275	De Zach, *Alm. Genov.*
Monte di Palombara. . . .	980	De Prony.
Rocca di Mezzo.	1,298	Schouw.
Monte Cavo.	963	De Zach.
Monte Artemisio.	920	De Prony.
Mont Cacume.	1,069	*Id.*
Monte di Carpegna. . . .	1,400	*Id.*
Monte Catria.	1,692	*Id.*

Partie méridionale.

	Mètres.	Autorités.
Monte Cuenzzo.	1,592	Schouw.
La *Sila*.	1,504	*Almanacco Genovese.*
Le mont *Vésuve*.	1,052	Comte de Minto.
Monte Bolgario (principauté de Salerne).	1,199	*Almanacco Genovese.*
Monte Amaro, sommet de la Majella	2,783	Schouw.
Monte Calvo, somm. du groupe nommé *Monte Gargano*. (C.).	1,614	Doct. Nobili.

SYSTÈME HISPANIQUE.

Chaîne Pyrénaïque.

Pyrénées Gallibériques.

	Mètres.	Autorités.
Pic *Peyrie* ou pic de Prigue, au fond de la gorge d'Orla.	2,780	Reboul et Vidal.
Pic *Lanoux*, au fond de la vallée de l'Arriège. . . .	2,856	*Id.*
Pic *Pédrous*, à l'E. du port de Puymoreins, vallée de l'Arriège.	2,899	D'Aubuisson.
Col de *Puymoreins*	1,920	Reboul et Vidal.
Pic de *Fontargente*. . . .	2,856	*Id.*
Pic de la *Serrère*, au fond de la vallée de l'Arriège. . .	2,940	*Id.*
Pic du port de Siguier. . .	2,930	*Id.*
Port de Rat, au fond de la vallée de Vicdessos . . .	2,278	Charpentier.
Mont Calm, vallée de Videssos.	3,250	Reboul et Vidal.
Pic d'*Estats*	3,234	*Id.*
Pic de Montvallier, au fond de la vallée du Sallat. . .	2,219	*Id.*
Pic de *Montouléou* au *Tuc de Mauberme*, au fond de la vallée de Castillon. . . .	2,893	Reboul et Vidal.
Pic de *Rious*, au S. d'Artiés, dans la vallée d'Arran. .	2,932	*Id.*
Port de *Viella*.	2,506	Charpentier.
Port de la Picade, au fond de la vallée de Luchon. . .	2,423	*Id.*
Port de Venasque.	2,413	*Id.*
Port de la Glère.	2,323	*Id.*
Crabioules, au fond du vallon de Lys.	3,214	Reboul et Vidal.
Tuque de Maoupas, même vallon.	3,147	*Id.*
Pic *Fourcanade*.	3,057	*Id.*
Port d'Oo, au fond de la vallée de Larboust. . . .	3,000	Charpentier.
Port de Clarabide, au fond de la vallée de Louron. .	3,002	Reboul et Vidal.
Port de Lapez.	2,465	Charpentier.
Port de Plan, au fond du vallon de Rioumajou, vallée d'Aure	2,243	Reboul et Vidal.
Pic de *Baroudes*, au fond de la vallée d'Aure.	2,983	*Id.*
Montagne de *Troumouse*. .	3,199	*Id.*
Port Viel, entre la vallée de la Cinca et celle d'Estaubé.	2,561	Charpentier.
Port de Pinede.	2,516	Ramond.
Pic de la *Cascade*.	3,275	Reboul et Vidal.
Tour du Marboré.	3,037	*Id.*
Brèche de Roland (pour une mesure trigonométrique). (M. de Charpentier n'a trouvé que 1,460 toises.)	3,004	*Id.*
Le *Taillon*.	3,113	*Id.*
Port de Gavarnie.	2,333	*Id.*
Viguemale, au fond de la vallée de Cauteretz. . .	3,353	Reboul et Vidal.
Pic de *Badescure*, au fond de la vallée de Bun. . . .	3,147	*Id.*
Pic d'*Arrieu-Grand*, au fond du val d'Azun.	2,984	*Id.*
Le som. de *Soube*.	3,132	Junker.
Port de Canfranc.	2,046	Bory de Saint-Vincent, *Diction. classique.*
Pic d'*Anie*, nommé *Ahuga* par les Basques, et *Ania-Larra* (par les Espagnols, (à l'origine des vallées d'Aspe et de Bartous). . (M. Junker n'a trouvé que 1,250 toises.)	2,584	Reboul et Vidal.
Montagne d'*Arlas*.	1,910	Bory de Saint-Vincent.
Montagne d'*Hory*, au fond de la vallée de Soule. . . .	2,009	Reboul et Vidal.
Port de Roncevaux. . . .	1,759	Bory de Saint-Vincent.
Le *Canigou*, pic méridional. (Suivant M. Méchain, 1431 t.; et suivant Rocheblave, 1442 t.)	2,786	Reboul et Vidal.
Le *Trezevent*.	2,313	Rocheblave.
Le *Pastor de Canigou*. . .	1,814	*Id.*

	Mètres.	Autorités.
Le pic de *la Soque*. . . .	1,561	Rocheblave.
Montagne du *Roc Blanc*, au fond de la vallée de l'Aude.	2,536	Reboul et Vidal.
Montagne de *Mousset*. . .	2,408	*Id.*
Pic de *Saint-Barthélemy*, à l'E. de Tarascon.	2,333	*Id.*
Montagne de *Rancié*. . . .	1,598	D'Aubuisson.
Pic d'*Endron*.	2,052	*Id.*
Montagne de *Crabère*, au fond du vallon de Mels. .	2,638	Reboul et Vidal.
Pic *Quairat*, entre le vallon de Lys et la vallée de Larboust.	3,037	Charpentier.
Pic de *Montarouye*. . . .	2,803	*Id.*
Pic des *Hermittans*, entre la vallée de Larboust et celle de Louron.	3,027	Reboul et Vidal.
Pic d'*Arré*, supérieur. . .	2,909	*Id.*
Pic d'*Arré*, inférieur. . .	2,834	*Id.*
Cirque de *Troumouse*. . .	2,066	Charpentier.
Brèche de *Tuque rouge*. . .	2,904	Ramond.
Borne de *Tuque rouge*. . .	2,378	Ramond.
Col de *Pimené* ou brèche d'*Allanz*.	2,532	Bruguière.
Sommet du *Pimené*. . . .	2,861	*Id.*
Pic d'*Aiguillon*.	2,952	Reboul et Vidal.
Pic *Long*.	3,226	*Id.*
Pic de *Neouvieille*.	3,092	*Id.*
Pic *Cambielle*, vallée de Gèdre	3,234	*Id.*
Pic d'*Eyre*, au-dessus de la vallée de Bastan. . . .	2,469	Ramond.
Port de *Cambielle*.	2,598	Charpentier.
Pic d'*Arbizon*, vallée d'Aure.	2,845	Reboul et Vidal.
Pic de *Montaigu*.	2,333	*Id.*
Pic de *Bergons*, près de Luz	2,112	Charpentier.
Col de *Tourmalet*.	2,194	Ramond.
Penna de *Léris*, à l'entrée de la vallée de Campan. .	1,598	*Id.*
Péguère, montagne qui domine Cauteretz.	2,264	Bruguière.
Col de *Saoussède*.	1,494	*Id.*
Pic de *Gabisos*.	2,577	Flamichon.
Col de *Tortes*.	1,748	Bruguière.
Montagne d'*Arvase*. . . .	1,948	*Id.*
Col d *Arvase*.	1,780	*Id.*
Col de *Loubie*.	1,730	Parrot.
Pic du *Rey*, près Loubie. .	1,353	Flamichon.
Le pic d'*Aule*, au N.-O. du pic du Midi.	2,930	Reboul et Vidal.
Pic du *Midi*.	2,967	*Id.*
Montagne d'*Haoussa*. . . .	1,300	Junker.
Puig secalm Rodos. . . .	1,514	Méchain et Delambre.
Puig-Rodos.	1,056	*Id.*
Sommet oriental de la *Maladetta*, appelé *Pic de Nétou*, du nom d'un village espagnol situé à sa base. . .	3,482	Reboul et Vidal.
Arête accessible à l'O. du pic de Nétou.	3,310	Parrot.
Pic du glacier de la Maladetta (10 septembre 1811).	2,672	Reboul et Vidal.
que de *Cieyo*, vallon d'Astos et Venasque. . . .	2,729	*Id.*

	Mètres.	Autorités.
Pic *Posetz*, en face du port d'Oo.	3,437	Reboul et Vidal.
Punta de Lardana, ou pic d'Irré, entre la vallée de l'Essera et celle de Gestain.	2,604	Reboul et Vidal
Pic de *Biedous* ou de *Batoa*.	3,052	*Id.*
Col de *Fanlo*, en face du port de Pinède.	2,516	Ramond.
Mont *Perdu*.	3,404	Reboul et Vidal.
Cylindre du *Marboré*. . .	3,368	*Id.*
Plateau de *Millaris*, sur le versant méridional du Marboré.	2,339	Ramond.

Pyrénées Cantabriques.

Sierra d'Aralar.	2,144	Bory de Saint-Vincent.
Sierra de Salinas.	1,754	*Id.*
Sierra de Altube.	1,949	*Id.*

Pyrénées Asturiques.

Sierra de Séjos	1,754	*Id.*
Point culminant de *las sierras Albas*.	2,144	*Id.*
Peñas de Europa.	2,924	*Id.*
Pena de Peñaranda (vers le nœud de la sierra d'Elstredo).	3,362	*Id.*
Sierra d'Elstredo. . . .	2,202	*Id.*
Sierra de Peñamarella (vers le col de Piedrafita). . .	2,885	*Id.*
Ceña Trevinca, à l'extrémité S.-O. de la sierra d'Elstredo).	2,924	*Id.*
Sierra de S. Mamed. . . .	2,351	*Id.*
Le plus haut sommet de la serra de Montezinho, au N. de Bragança.	2,275	Balbi.
Mont *Gaviarra*, dans la serra de Suazo.	2 403	*Id.*

Pyrénées Callaïques.

Sierra de Mondoñedo. . . .	897	Bory de Saint-Vincent.

Groupe Méridional.

Chaîne Pœni - Bétique.

Nostra Senora de las Nieves (serrania de Ronda). . .	1,832	Bory de Saint-Vincent.
Sierra Tejada.	2,339	*Id.*
Pic de *Veleta*.	3,470	D. Rojas Clemente.
Cerro de Mulhacen. . . .	3,554	*Id.*
Le *Gador*.	2,004	*Id.*

Chaîne Marianique.

La *Foya*, point culminant de la sierra de Monchique.	1,243	Franzini, cité par Balbi.
Cumbre de *Aracena*. . . .	1,676	Bory de Saint-Vincent.
Sierra Sagra	1,793	*Id.*

	Mètres.	Autorités.
Chaîne Oréto-Herminienne.		
Sierra de Guadalupe.	1,559	Bory de Saint-Vincent.
Oñaca	766	Humboldt.
Groupe central.		
Chaîne Carpeto-Vettonique.		
Sommet de *l'Estrella*	2,294	Franzini.
Sierra de Gredos	3,216	Bory de Saint-Vincent.
Peña Lara	2,506	Bauza.
Chaîne Ibérique.		
La *sierra de Oca*	1,657	Bory de Saint-Vincent.
Sierra de Molina	1,368	*Id.*
Le point culminant du *Cerro de Poyales*	1,390	Antillon.
SYSTÈME SARDO-CORSE.		
Hauteurs mesurées dans les montagnes de la Corse.		
Monte Paglia-Orba	2,650	*Carte de la Corse*, publiée par le dépôt de la guerre.
— *Rotondo*	2,764	*Id.*
— d'*Oro*	2,652	Perney de Villeneuve.
— *Cardo* ou *Cervello*	2,500	*Id.*
— *Artica*	2,440	Carte de la Corse
— *Padro*	2,458	*Id.*
Hauteurs mesurées dans les montagnes de la Sardaigne.		
Monte Genargentu, la cime dite *Punta Schiuschiù*	1,830	Alb. de la Marmora.
Le mont *Gigantinu*, dans les Limbarra	1,217	*Id.*

Nota. *Voyez la description de l'Asie pour les montagnes qui séparent l'Europe de cette partie du monde.*

TABLEAU *des lacs les plus élevés de l'Europe.*

	Mètres.	Autorités.
Lac de Caldera sur le Mulhacen	3,082	D. Rojas Clemente.
Étang blanc, à la naissance du vallon de Gourbit (Pyrénées)	1,795	Charpentier.
Étang de Lers (*id.*)	1,253	*Id.*
Étang du Toro de Viella (*id*)	2,015	*Id.*
Étang du port de Venasque (*id.*)	2,216	*Id.*
Lac d'Espingo (*id.*)	1,816	*Id.*
Lac glacé du port d'Oo (*id.*)	2,684	Parrot.
Lac de Seculejo (*id.*)	1,399	Charpentier.
Petit lac du pic du Midi (*id.*)	2,688	Reboul et Vidal.
Lac d'Oncet (*id.*)	2,313	*Id.*
Lac de Gaube (*id.*)	1,788	Bruguière.
Lac d'Albe (*id.*)	2,212	Reboul et Vidal.
Lac du mont Perdu (*id.*)	2,560	Parrot.
Lac de Loubassou (*id.*)	2,204	Ramond.
Lac de St-Front (Cévennes)	1,228	Deribier.
Lac du Bouchet (*id.*)	1,197	*Id.*
Lac du Puy de la Goutte (Monts-Dômes)	1,073	Ramond.
Lac Pavin (Monts-Dor)	1,208	*Id.*
Lac Chambon (*id.*)	882	*Id.*
Lac d'Aidat (*id.*)	850	*Id.*
Lac de Guery (*id.*)	1,247	*Id.*
Lac sur le ballon de Sultz (Vosges)	1.047	Oyenhausen.
Lac de Bienne (Jura)	439	A. de Gy.
Lac de Joux (*id.*)	994	*Id.*
Lac Dentre (*id.*)	772	*Id.*
Lac de Castelletto (Alpes Cottiennes)	423	De Zach.
Lac supér. d'Avigliana (*id.*)	368	De Luc.
Lac infér. (*id.*)	306	*Id.*
Lac de la Fraix (*id.*)	952	Parrot.
Lac du M. Cenis (Alpes Grecq.)	1,914	Saussure.
Lac de plaine Joux (Alpes Pennines)	1,350	Nicollet.
Lac de Chède ou de Joux (*id.*)	728	*Id.*
Lac de Flaine (*id.*)	1.430	*Id.*
Lac de Genève (Alpes Helvét.)	375	Ingén. géog.
Lac de Brienz (*id.*)	580	Tralles.
Lac de Thun (*id.*)	579	*Id.*
Lac de Berne (*id.*)	507	Hoffmann.
Lac de Soleure (*id.*)	429	*Id.*
Lac d'Arrau (*id.*)	370	*Id.*
Lac de Pilate	1,826	Wahlenberg.
Lac de Sentis (*id.*)	1,232	*Id.*
Lac de Trubsée (Alp. Helvét.)	2,183	Ebel.
Lac de Ober-Alpe (*id.*)	2,021	Wahlenberg.
Lac de Farnen (*id.*)	754	Hoffmann.
Lac de Sever (*id.*)	1,701	Wahlenberg.
Lac de Lungeren (*id.*)	684	*Id.*
Lac de Hofwyl (*id.*)	542	Hoffmann.
Lac de Sempach (*id.*)	515	Ebel.
Lac de Sur (*id.*)	513	Hoffmann.
Lac de Lanerz (*id.*)	448	Miltenberg.
Lac de Lucerne (*id.*)	437	Hoffmann.
Lac de Wallenstadt (*id.*)	435	*Id.*
Lac de Zug (*id.*)	419	*Id.*
Lac de Zurich (*id.*)	409	Wahlenberg.
Lac de Boden ou de Constance (*id.*)	398	Hoffmann.
Lac de Sylva-Plana (Alpes Rhétiennes)	1,754	De Buch.
Lac de Brenner (*id.*)	1,341	Miltenberg
Lac de Lugano (*id*)	286	Orioni
Lac de Varese (*id.*)	259	*Id.*
Lac de Como (*id.*)	209	Schouw.
Lac Majeur (*id.*)	207	Saussure.
Lago Bianco sur le mont Bernina (*id.*)	2,208	De Buch.
Lac de Poschiavo (*id.*). (*id.*)	963	*Id.*
Lac de Garda (*id.*)	71	Bevilacqua, etc.
Lac de Fuschel (Alp. Noriques)	682	De Buch.
Lac de Halstadt (*id.*)	487	Schultes.
Lac Balaton (*id.*)	145	Beudant.
Lac Albano (Apennin central)	300	De Zach
Lac de Nemi (*id.*)	331	Schouw.
Lac de Celano ou de Fucino (Apennin méridional)	665	*Id.*

	Mètres.	Autorités.
Lac Copaïs, aujourd'hui Topolias (Chaîne de Pinde).	584	Félix Beaujour.
Le Popraderfischersée (Karpathes orientales). . . .	1,465	Wahlenberg.
Lac Hinska (*id.*).	1,896	*Id.*
Le Volkersée (*id.*).	1,623	*Id.*
Le Langesée (*id.*). . . .	1,889	*Id.*
Les Cinq lacs (monts Lomnitz) (*id.*).	1,988	*Id.*
Le Trichtensée (*id.*). . . .	1,711	*Id.*
Le Grunsée (*id.*).	1,580	Beudant.
Le Rothesée (*id.*).	1,777	Wahlenberg.
Le Weissesée (Karpat. orient).	1,596	Wahlenberg.
Lac de Teschnitz (Bœhner wald).	1,251	David.
Lac de Feldberg (Schwartzwald).	1,113	Oyenhausen.
Le Bœrensée (*id.*).	421	Schübler.
Lac Avon (Ecosse). . . .	534	Boué.
Lac Spey (*id.*).	366	*Id.*
Lac Scron (*id.*).	823	*Id.*
Lac d'Oresund (Monts-Dofrines).	735	Hisinger.
Lac Mioes (*id.*). . . .	132	Naumann.
Lac d'Ojeren (*id.*). . . .	102	Hagelstam.
Lac de Byurum (*id.*). . . .	65	*Id.*
Lac Jedeckjaure (sur la ligne de partage des eaux entre la mer Baltique et la mer Glaciale).	64	*Id.*
Lac de Fœren (près Drontheim).	692	Hisinger.
Lac de Fœmund (près Hedemark).	698	*Id.*
Lac de Lessoëvœrk (près Christiania).	628	Naumann.
Lac de Lessöe (*id.*). . . .	523	*Id.*
Lac de Langensoë (*id.*). . .	822	Hisinger.
Sac de Stygge (*id.*). . . .	1,109	Naumann.
Lac de Tyen (*id.*).	1,088	Forsell.
Lac de Gjendin (*id.*). . . .	974	Keilhau.
Lac de Skastoltind (*id.*). .	1,587	Naumann.
Lac de Tind (Christiandsand)	737	Hisinger.
Lac de Lippajerswi (Bothnie septentrionale).	392	Hagelstam.
Lac de Tornea (*id.*). . . .	416	*Id.*
Lac de Kurravaara (*id.*). .	297	*Id.*
Lac de Saggat (*id.*). . . .	345	Wahlenberg.
Lac de Windele (Bothnie occidentale).	434	Hagelstam.
Lac de Sorsele (*id.*). . . .	293	*Id.*
Lac de Grauscle (*id.*). . .	195	*Id.*
Lac de Lycksele (*id.*). . .	162	*Id.*
Lac de Strom (*id.*). . . .	238	*Id.*
1er lac au-dessous du Kendalsfield. . . . (*id.*).	545	*Id.*
2e lac. . .(*id.*). . .(*id.*).	475	*Id.*
Lac d'Alsen (*id.*).	324	Hisinger.
Lac de Liten (*id.*). . . .	334	*Id.*
Lac de Hallen (Jœmtland). .	330	*Id.*
Lac de Liusna (*id.*). . . .	891	*Id.*
Lac de Hafvern (Noorland occ.).	302	Hagelstam.
Lac d'Idre (Dalécarlie). . .	496	*Id.*
Lac Sarna (Dalécarlie). . .	459	Hagelstam.
Lac d'Ore (*id.*).	230	*Id.*
Lac d'Amungen (*id.*). . .	246	Hisinger.
Lac d'Orsa (*id.*).	189	*Id.*
Lac de Silian (*id.*). . . .	192	Hagelstam.
Lac de Warpan (*id.*) . . .	232	Hisinger.
Lac de Nœss (*id.*). . . .	265	*Id.*

Hauteurs au-dessus de la mer de quelques villes des plus considérables de l'Europe.

PORTUGAL.

	Mètres.		Mètres.
Guarda. . . .	974	Amarante. . . .	101
Montalègre . . .	910	Pombal.	100
Bragança	813	Coïmbre	92
Chaves.	649	Porto (la place). .	88
Lisbonne (le chât.)	113	Santarem. . . .	70

ESPAGNE.

Grazalema. . . .	1,200	Burgos.	875
Venasque. . . .	1,168	Grenade.	681
St.-Ildefonse (pal.).	1,159	Madrid.	666
Avila.	1,062	Tolède.	563
Molina.	1,056	Vittoria.	542
Ségovie (le chât.).	1,004	Aranjuez (le chât.)	519
Ronda.	1,000	Alicante (*idem*). .	278
L'Escurial (palais)	995	Cordoue.	236

FRANCE.

Mont-Louis. . . .	1,588	Nancy.	257
Briançon.	1,306	Grenoble. . . .	244
Barèges.	1,292	Alby.	242
Barcelonnette. . .	1,160	Vichy.	240
Pradelles	1,135	Besançon. . . .	236
Bains du M.-d'Or. .	1,053	Vesoul.	234
Cauteretz. . . .	971	Dijon	217
Pontarlier. . . .	828	Cahors.	214
Gap.	729	Auxerre.	200
Rodez	663	Colmar.	199
Le Puy.	625	Metz.	181
Bagnère-de-Luchon	614	Montauban . . .	175
— de Bigorre. . .	555	Versailles. . . .	174
Lons-le-Saulnier. .	530	Mâcon.	160
Sisteron.	479	Lyon.	155
Épinal.	448	Carcassonne. . .	152
Langres.	444	Strasbourg. . . .	147
Plombières. . . .	444	Toulouse	146
Béfort	351	Angoulême . . .	123
Saint-Diez. . . .	335	Béziers.	116
Salins	310	Troyes.	101
Tarbes.	302	Orléans.	90
Arbois.	287	Paris (l'Observat.,	
Limoges.	282	1er étage). . .	65
Sorèze.	273	*Id.*(sol de la Bourse).	43

ITALIE.

Aquila.	730	Bologne. . . .	121
Aoste	590	Piombino (la cathéd.)	118
Rivoli	454	Parme.	94
Turin (l'Observat.).	278	Plaisance	82
Novi.	195	Modène.	67
Milan	152	Alexandrie . . .	62
Bassano.	150	Rome (le Capitole).	47

SAVOIE.

Lanslebourg. . .	1,388	Annecy.	444
St-Jean de Maurienne	581	Chambéry. . . .	265

SUISSE.

Ilanz.	707	Saint-Gall. . . .	671
Appenzell. . . .	690	Coire	591

	Mètres.		Mètres.
Berne (l'Observatoire)	583	Lucerne	439
Brientz	580	Neuchâtel	436
Thun	579	Zug	420
Sion	567	Soleure	417
Martigny	563	Saint-Maurice	413
Sempach	516	Schaffouse	393
Lausanne	507	Genève (au jardin botanique)	387
Schwitz	472	Arau	370
Arberg	466	Lugano	286
Sargans	461	Bâle	278
Porentruy	451	Chiavenna	238
Altorf	444	Bellinzone	226
TYROL.			
Brixen	617	Botzen ou Bolzano	536
Innsbruck	566	Trente	232
ALLEMAGNE.			
Berchtesgaden	676	Bautzen	192
Munich	515	Prague	179
Augsbourg	475	Vienne (l'Observ.)	169
Salzbourg	456	*Id.* (sol de la ville)	135
Klagenfurt	430	Rastadt	164
Laybach	422	Cassel	158
Freyberg (Saxe)	405	Mannheim	136
Luxembourg	368	Gœttingue (jardin botanique)	134
Carlsbad	364		
Ratisbonne	363	Breslau	130
Nuremberg	351	Leipzick	119
Ulm	310	Heidelberg	103
Goslar	304	Francfort-s.-Mein	94
Stuttgard	246	Dresde	90
Gotha (l'Observat.)	234	Mayence	88
Tœplitz	210	Magdebourg	78
Erfurt	200	Berlin	39
GALICIE.			
Wieliczka	255	Krakovie	223
HONGRIE.			
Dobschau	770	Gran	136
Schemnitz	598	Raab	120
Kremnitz	570	Tokai	118
Bude (l'Observat.)	246	Debreczin	110
TURQUIE.			
Constantinople (*Taksim* de Péra)			101
RUSSIE.			
Ostachkof	261	Astrakhan (au-dessous de l'Océan)	50
Kazan	192		
SUÈDE.			
Falkœping	193	Falun	130
NORVÉGE.			
Roraas	1,327	Kongsberg	172
ÉCOSSE.			
Moffat	168	Edinbourg (le chât.)	102
Chât. de Dumbarton	152	*Id.* (la nouv. ville)	61
ANGLETERRE.			
Douvres (le chât.)	143	Warwick	64
Greenwich (l'Obs.)	65	Londres	13

Hauteur des principales chutes d'eau de l'Europe.

	Pieds.	Mètres.
Chute de Gavarnie ou du Gave (Pyrénées)	1,266	411
Cascade de Fuglöe (île de Fuglöe, Norvége)	1,000	325
Chute de Staubbach (Alpes de Suisse)	900	292
Cascade de Doby-Myllin (pays de Galles. — Grande-Bretagne)	900	292
Cascade de Ginfael (comté de Merioneth. — Angleterre)	900	292
Cataracte de Riukan-Fossen (Norvége)	800	260
Cascade de Holme (Ecosse)	800	260
Cascade de Nant-d'Arpenaz (vallée de l'Arve-Savoie.)	800	260
Cascade de Neomelsaskas, Saut du Lièvre ou chute du Lulea (Laponie suédoise)	600	195
Chute du Serio (bassin du Pô)	500	162
Cascade de la Tosa (mont Griès entre le Valais et le Piémont)	400	130
Cascade de Grey-Mars-Tail (Ecosse)	350	114
Cascade de Pisse-Vache (Alpes de Suisse)	300	97
Cascade de l'Amiande (Alpes du Dauphiné)	300?	97
Cascade de la Marmora (États romains)	270	88
Cascade de Killin ou *Fall of Acharn* (Écosse)	240	78
Cascade de Reichenbach (Alpes de Suisse)	200	65
Chute de la Cetina ou la *Velika Goubavizza* (Dalmatie)	150	48
Cascade de Tendon (Vosges)	120	39
Chute de l'Ardèche, appelée Ray-Pic (France)	120	39
Cascade de la Kerka (Dalmatie)	100	32
Cascade du pont du Diable, ou chute de la Reuss (mont Saint-Gothard)	100	32
Chute du Rhin ou Laufen (Suisse)	75	24
Grande cascade (mont Dor)	60	19
Chute de Trollhaetta (Suède)	60	19
Cascade de Tivoli ou Cascatelle (États romains)	50	16
Cascade de Maupas (Alpes du Dauphiné)	45	15
Cataracte de Neide-Kur-Kio (Laponie)	40	13

Hauteur de quelques édifices en Europe.

	Pieds.	Mètres.
La croix de Saint-Pierre de Rome	503	163,39
Coupole de la même église	407	132,21
Flèche en fonte de la cathédrale de Rouen	456	148,13
Flèche de la cathédrale d'Anvers	443	143,91
Le *Munster* de Strasbourg	437	142 (1)

(1) Nous devons prévenir le lecteur que les édifices dont nous reproduisons la hauteur n'ont pas tous été mesurés à partir du sol comme cela devrait être : ainsi pour nous qui avons vu la plupart de ces édifices, nous savons que comme la tour de la cathédrale de Vienne repose sur le sol et non sur le sommet de l'église, sa hauteur n'est pas à comparer à celle de la flèche de Strasbourg, dont il est évident que l'élévation a dû être prise de sa base au-dessus du faite de l'église, ce qui lui donnerait au moins 200 pieds de plus; et en effet elle est beaucoup plus haute que la tour de Vienne. J. H.

	Pieds.	Mètres.
Tour de la cathédrale de Vienne (Autriche)	425	138,06
Clocher de Saint-Martin, à Landshut.	422	137,09
Clocher de Saint-Michel, à Hambourg.	402	130,59
Flèche de Metz	373	121,16
Clocher de Saint-Pierre, a Hambourg.	367	119,21
Le plus haut clocher de la cathédrale de Chartres	360	116,94
La Croix de Saint-Paul de Londres.	339	110,12
Munster d'Ulm	337	109,47
La pointe de la cathédrale ou du dôme, à Milan	336	109,14
Tour de la cathédrale de Munich.	333	108,17
L'extrémité de la flèche de Saint-Pierre et Saint-Paul, cathédrale de Pétersbourg	330	107,19
Tour *degli Asinelli*, à Bologne.	330	107,19
Dôme des Invalides, à Paris.	323	104,92
Cathédrale de Magdebourg.	313	101,67
Sommet de l'Annonciation, cathédrale de Moscou	260	84,46
Flèche du clocher de la cathédrale de Bâle	250	81,21
Le sommet du Panthéon, à Paris.	249	81
Lanterne de la cathédrale d'York.	213	69,19
Balustrade de Notre-Dame de Paris.	203	66
Arc de triomphe de l'Étoile, à Paris.	152	49,48
Colonne Napoléonienne (à Paris).	132	43

LIVRE QUARANTE-NEUVIÈME.

DESCRIPTION DE L'EUROPE. — Introduction générale. — Climats généraux. — Distribution des végétaux et des animaux.

« Les divers peuples de l'Europe mettent de la vanité à s'attribuer une supériorité matérielle en fait de climats et de productions, à laquelle ils rattachent des prétentions de supériorité intellectuelle. Assis à l'ombre de ses oliviers, l'Espagnol déguenillé regarde comme des peuples bien misérables ceux qui mangent du lard et du beurre. Le Français, à son tour, parle avec une pitié railleuse des malheureux buveurs de bière en Allemagne, et ne manque jamais, dans une discussion littéraire, d'insister très sérieusement sur l'effet moral *des brouillards d'Angleterre*. Plus dédaigneux encore, un savant grec, en vantant l'air pur et les douces figues de l'Attique, laisse échapper l'insinuation que les peuples au nord des Alpes ont l'esprit tant soit peu engourdi, « par un » air épais et une nourriture grossière. » Les voyageurs ont répandu quelques idées plus justes parmi les classes élevées, mais combien de fois n'ont-ils pas échoué contre des croyances enracinées! On conçoit difficilement les avantages d'un ordre de choses différent de celui qu'on est accoutumé à voir. Je n'invoquerai pas l'exemple de ce Sicilien demi-barbare, demandant à l'Anglais qui lui vend des souliers tout faits, comment on peut nourrir des bœufs en Angleterre, attendu « qu'il n'y croît » pas d'herbes à cause du froid extrême. » Mais même des hommes instruits ne comprennent pas bien que chaque climat européen a ses avantages. L'Italien, grelottant à la seule idée d'un froid qui congèle les fleuves et les bras de mer, ne veut pas croire aux peintures que le Danois lui fait de la verdure incomparable des forêts qui bordent le Sund. D'un autre côté, n'avons-nous pas vu deux voyageurs français, choqués de l'aspect inculte de plusieurs cantons de l'Italie, dénigrer tout ce qui est au sud des Alpes, sans en excepter ni le climat, ni les édifices, ni même les femmes!

» La manie des médecins, dans leurs innombrables dissertations, est d'appliquer à tous les pays du monde quelques aphorismes locaux d'Hippocrate, vrais seulement pour la Grèce, l'Asie-Mineure, et quelques pays limitrophes; la manie des physiciens est de créer des lois générales en comparant des faits complexes, seulement sous quelques rapports calculables, mais en dédaignant les rapports plus nombreux qui ne sont pas calculables, n'ayant pas été observés pendant un temps suffisant. Ainsi une érudition surannée et une science prématurée, en méconnaissant la vraie théorie des climats de l'Europe, viennent encore grossir la masse des erreurs vulgaires par celle des erreurs savantes.

» Le climat péninsulaire de l'Europe offre l'ensemble le plus compliqué des exceptions les plus frappantes qui existent sur le globe. La distribution de la chaleur solaire est sans doute la première cause de la différence des

divers climats européens; mais si elle agissait seule, l'Angleterre serait aussi froide que la Pologne, et la France que l'Allemagne. A quarante-cinq degrés commencerait une rapide progression de chaleur, et Constantinople en éprouverait les effets aussi bien que Rome. Trois grandes causes physiques modifient tous les résultats du climat astronomique.

» A l'est, l'Europe tient dans presque toute sa largeur à l'Asie septentrionale, qui, grâce à l'élévation de son plateau central, et à d'autres causes que nous indiquerons à leur place, éprouve un climat presque aussi rigoureux que l'Amérique septentrionale. Cette température glaciale serait commune au nord de l'Europe, si nous tenions à des terres polaires comme l'Amérique, ou si nous avions au midi des montagnes immenses, formant de larges plateaux, comme le Tibet. Cependant, il suffit d'un vent d'est et de nord-est prolongé pour nous apporter, à travers les vastes plaines de la Russie et de la Pologne, l'air glacial de la Sibérie. Être à couvert de cette invasion aérienne, voilà le privilége que la belle Italie doit aux Alpes et à l'Apennin. Partout où existe cet abri, le climat est moins âpre; la Bohème et la haute Hongrie lui doivent leurs vignobles. Même dans l'extrême nord, cette seule circonstance produit des résultats singuliers: Christiania, en Norvége, lui doit un climat plus agréable que celui de Berlin ou de Varsovie, et infiniment plus doux que celui de Pétersbourg. La libre domination que le vent d'est exerce sur toutes les plaines de l'Europe orientale est la véritable cause qui rend toute cette moitié de notre partie du monde plus froide que les régions occidentales sous des latitudes correspondantes. La Grèce elle-même, quoique protégée par le mont Hémus, éprouve quelques incursions de ces vents de la Scythie, alternant souvent avec ceux du mont Taurus; de là les grandes inégalités de ses hivers et de ses étés, comparés à ceux de l'Italie.

» Si l'Asie est pour nous un foyer de froid, nous avons à y opposer le foyer africain de chaleur; les déserts éternellement brûlants de l'immense Sahara, avec les rochers arides de la Nubie et de l'Égypte, nous envoient ces vents de sud et de sud-est, qui réchauffent tous les rivages de l'Europe méridionale, et qui y seraient même souvent un fléau redoutable, si la mer Méditerranée, par ses exhalaisons, ne tendait, au moment de leur passage, à les tempérer. La peste d'Athènes, selon Hippocrate, fut produite par un vent de sud; et le *sirocco*, qui ne s'arrête quelquefois qu'au pied des Alpes, répand aussi une chaleur malfaisante. La grande saillie que forme l'Afrique septentrionale, et où s'élèvent les nombreuses chaînes du mont Atlas, amortit en partie l'influence des vents du Sahara; ces vents, rafraîchis et affaiblis, deviennent des zéphyrs pour les côtes occidentales de l'Italie. Mais, plus voisine du continent africain, et particulièrement du désert très considérable qui sépare les états d'Alger de ceux de Maroc, l'Espagne en reçoit souvent le vent brûlant et malsain nommé *solano*, ou *de Médine*. Le rideau peu prolongé de la Sierra-Nevada n'en protège que quelques vallées. Au total, tous les vents africains, quoique brisés et modifiés par l'interposition des mers et des montagnes, réchauffent et dessèchent successivement toute la masse de l'atmosphère européenne, dans la partie méridionale de notre péninsule. Supposez plus de largeur à la Méditerranée, ou plus d'élévation au plateau du mont Atlas, plus de durée aux neiges qui le couvrent, les pluies et les brouillards attristeraient plus habituellement les rivages de la Grèce, de l'Italie et de l'Espagne; mais aussi ces pays auraient des gazons plus épais et des pelouses plus vertes. Supposez, au contraire, les rivages de l'Afrique plus rapprochés, et les monts Atlantiques plus abaissés, les contrées méridionales de l'Europe ressembleraient à la Perse, où la région gelée touche presque à la région brûlante, parce que les vents glacés du plateau de l'Asie centrale y rencontrent le souffle enflammé des déserts de l'Arabie.

» La troisième grande cause déterminante de notre climat, c'est le voisinage de l'Océan atlantique et septentrional, c'est le mouvement continuel de cette grande masse d'eau le long des côtes occidentales de l'Europe, qui empêche les glaces de la mer polaire de s'y fixer et même d'en approcher. Deux faits suffiront pour apprécier cet avantage; nous voyons, à 50 degrés de latitude, l'île de Terre-Neuve environnée de glaces et de brumes froides, tandis que l'Irlande, le Cornouailles et la Bretagne jouissent d'un climat humide, mais tempéré; à 10 et à 15 degrés plus haut, nous trouvons les golfes de la Norvége occidentale pres-

que toujours ouverts, tandis que la côte de Groënland, située vis-à-vis, est presque toujours rendue inaccessible par une barrière de glaces, soit mobiles, soit fixes. Passé le cap Nord, ce mouvement des eaux marines cesse ou devient sujet à des localités encore peu connues; aussi les mers européennes de ce côté se couvrent-elles de glaces. L'atmosphère répandue au-dessus de la surface de l'Océan atlantique éprouve aussi des mouvements généraux qui influent sur le climat de l'Europe de deux manières. Lorsqu'elle conserve encore sa température d'hiver, elle est souvent attirée sur notre continent, pour y prendre la place de notre atmosphère raréfiée par l'échauffement, surtout dans nos printemps prématurés, et cette espèce de marée atmosphérique, désagréable à l'homme, désavantageuse aux végétaux, est la cause ordinaire de ces retours de l'hiver qu'on remarque dans toute l'Europe occidentale, principalement dans le nord-ouest de la France, en Hollande et en Danemark. Lorsque, après un semblable *flux* de l'atmosphère océanique humide et froide, un vent durable d'est nous amène le froid sec de l'Asie septentrionale et de la Russie, nous éprouvons la rude température qui, chez nos ancêtres, les Celtes et les Germains, devait sa plus grande fréquence à l'état plus inculte de ces contrées. Aujourd'hui que la Russie et la Pologne, moins incultes, reflètent plus de chaleur, les vents d'est sont probablement moins froids; mais en même temps les forêts de l'Allemagne, de la France, de l'Angleterre, éclaircies et en partie détruites, opposent aussi, depuis quatre ou cinq siècles surtout, moins d'obstacles, tant au vent d'est qu'au vent d'ouest. De là, ce résultat très remarquable que le climat des contrées situées entre les Pyrénées et les Dofrines, est devenu moins froid, mais plus variable. On conçoit par là que la vigne, ennemie des invasions subites du froid, ait trouvé dans le douzième et même dans le quinzième siècle, jusqu'en Lusace et jusqu'en Angleterre, des situations abritées et des températures d'une douceur constante où, sous la main patiente et soigneuse des moines, elle a pu prospérer un peu, à la satisfaction de ces bons pères, tandis qu'à présent sur les mêmes lieux les raisins ne mûrissent plus.

» Au contraire, la culture plus utile des céréales, ne redoutant pas l'atmosphère océanique ni les changements de température printanière, s'est propagée de nos temps jusque vers l'extrémité septentrionale de l'Europe; le seigle succulent commence à nourrir aujourd'hui des peuples qui jadis ne récoltaient que la légère avoine.

» L'influence de l'atmosphère océanique varie au surplus d'intensité et de caractère selon les latitudes. Le même vent qui procure au Portugal un moment de fraîcheur salutaire, peut accumuler dans quelques golfes étroits de la Norvége un air épais et malsain. Les îles Britanniques, totalement immergées dans le climat de l'Océan, éprouvent dans un moindre degré ces effets soudains du grand conflit entre les vents maritimes et continentaux, que nous venons de décrire; leur température toujours changeante n'admet ni les chaleurs ni les froids extrêmes.

» L'atmosphère de l'Océan atlantique, après avoir perdu sa température d'hiver, est encore poussée par-dessus les côtes occidentales de l'Europe, par des vents de sud-ouest, qui peut-être ne sont que des modifications d'un mouvement général de l'air depuis le tropique, jusque vers les pôles; alors, des vapeurs bienfaisantes viennent se résoudre en pluies tièdes qui fécondent nos champs, et qui, en développant l'arome des plantes, remplissent l'air d'une odeur suave.

» Le printemps voyage du sud au nord dans l'Europe occidentale ou océanique, tandis qu'il ne quitte jamais tout-à-fait les rivages de la Méditerranée, et qu'il se montre dans le nord-est de l'Europe seulement comme une apparition instantanée. De là résultent plusieurs différences entre ces trois grandes divisions de l'Europe; dans le midi, les forêts et les jardins conservent toujours un reste de vie; mais, en revanche, on n'y jouit pas du spectacle ravissant de la résurrection générale et rapide de la nature, spectacle réservé aux régions du nord. Les pays maritimes de l'ouest ont un peu de l'un et de l'autre de ces avantages opposés; les pays intérieurs, rapprochés de l'Asie, présentent dans la perfection les belles horreurs de l'hiver, l'éclat des lacs glacés, la verdure perpétuelle des pins, et le repos majestueux de la nature endormie.

» Les trois climats généraux de l'Europe peuvent être figurés par un triangle dont les trois pointes seraient vers le cap Saint-Vincent, le

cap Nord, et le nord de la mer Caspienne. En suivant dans l'hiver le premier côté du triangle, le froid augmente en allant du sud au nord; si on suit le deuxième côté du triangle, le froid s'accroît avec des variations irrégulières à mesure qu'on marche vers l'orient; le long du troisième côté, le froid reste presque le même en allant du sud au nord. La chaleur de l'été suit d'autres lois générales; dans tout le nord elle acquiert beaucoup d'intensité par la longueur des jours, mais sur le côté océanique du triangle, la température constante de la mer modère cette chaleur; sur le côté asiatique elle devient quelquefois incommode, surtout par le contraste avec le froid plus grand des hivers; enfin sur le côté du triangle tourné vers la Méditerranée, elle varie singulièrement, selon les vents et d'autres causes locales; mais elle diminue généralement vers l'est.

» Si l'on veut une classification plus détaillée des influences climatologiques qui agissent de dehors sur l'Europe, on peut tracer l'heptagone que voici: 1° côté tourné vers l'Afrique depuis Gibraltar jusqu'à l'île de Candie; 2° côté tourné vers le mont Taurus et le Caucase, depuis Candie jusqu'à la mer d'Azof; 3° côté tourné vers la mer Caspienne et les déserts qui l'avoisinent; 4° côté tourné vers les monts Ouraliens et la Sibérie; 5° côté tourné vers la mer Glaciale, depuis le détroit de Vaigatz jusqu'au cap Nord; 6° côté tourné vers la partie septentrionale de l'Océan atlantique, depuis le cap Nord jusqu'au cap Ouessant; 7° côté tourné vers la partie moyenne de l'Océan atlantique. Cette division septénaire sert à classer presque tous les faits locaux relatifs aux climats continentaux, ceux des îles devant être considérés à part. En méditant sur notre triangle et notre heptagone, un lecteur assidu et réfléchi comprendra mieux les climats qu'au moyen d'aucune autre classification.

» Tels sont les phénomènes généraux de nos climats, dépendants des mouvements de l'atmosphère. Mais il est encore une autre cause générale qui doit y influer: c'est l'élévation du sol. M. Esmarck a trouvé que dans les Dofrines, à 63 degrés de latitude, la ligne des neiges perpétuelles descendait jusqu'au niveau de 3,000 pieds au-dessus de la mer du côté du nord et du nord-est, où les rayons solaires frappent obliquement, tandis qu'au sud et au sud-est, où l'action des rayons solaires est plus forte, les neiges ne peuvent se perpétuer qu'au niveau de 7,000 pieds. Wahlenberg et de Buch fixent cette limite pour la Laponie à 3,300 pieds dans la partie maritime; elle descend moins bas dans l'intérieur, mais c'est certainement une circonstance locale. Les vents glacés venus des Dofrines donnent à l'hiver du Jutland une intensité extraordinaire; ils influent aussi sur le climat de la Suède. Dans la Suisse, à 46 degrés de latitude, la ligne des neiges perpétuelles varie entre 7 et 8,000 pieds; la masse et l'étendue de la chaîne augmentent le froid; et, dans des ravins inaccessibles à l'action directe des rayons solaires, on trouve des glaces éternelles à 5,000 pieds au-dessus de la mer. Les grandes masses de glaces qui couvrent ces montagnes glissent quelquefois vers les vallées; et, en s'y fixant, donnent naissance à des températures locales qui contredisent en apparence les règles générales. D'un autre côté, la force de la chaleur solaire détruit aussi avec plus de rapidité les résultats de l'hiver. L'accroissement et le décroissement des glaces se balancent d'année en année. Dans les Pyrénées, la ligne des neiges éternelles commence à 8,400 pieds; c'est plus bas que l'on ne pouvait l'attendre de la latitude; mais l'Etna porte des neiges perpétuelles à 9,000 pieds; il faut croire que les îles et les péninsules, rétrécies à cause de leur moindre étendue, produisent une moindre masse de chaleur réfléchie. »

Le tableau suivant présente d'une manière plus précise la hauteur à laquelle commence la région des glaces en Europe.

Latitude.	Montagnes.	Metres.
Sous le 37e deg. 10 min.	Sierra Nevada (pentes septentrion.).	2,534
Entre le 42e et le 43e deg.	Pyrénées, *idem*. . .	2,826
Idem	*Idem* (pentes mér.).	2,534
Entre le 45e et le 47e deg.	Alpes.	2,670
Sous le 49e deg. 10 min.	Karpathes. . . .	1,591
Entre le 61e et le 62e deg.	Dofrines.	974
Sous le 67e deg. . . .	Kœlen	1,200
Sous le 69e deg. . . .	Près du lac Enara, en Laponie. . .	,01
Sous le 70e deg. . . .	Plateaux qui bordent le golfe Warenger.	1,100
Sous le 75e deg. . . .	Montagnes de la Nouvelle-Zemble . .	732

» D'autres faits généraux, résultant du niveau respectif des terres européennes, doivent attirer toute l'attention du géographe. Une grande partie de l'Europe centrale, au nord et

à l'ouest des Alpes, descend par une pente continuelle vers la mer Baltique, la mer du Nord et l'Océan atlantique. Le plus bas niveau du bord septentrional de ce plan incliné compense sous les rapports de la chaleur les effets naturels de la plus grande proximité du pôle. La Normandie n'est guère plus froide que la Bourgogne, et les hivers du Danemark ne sont pas plus longs que ceux de la Bohème. Les végétaux robustes, tels que les chênes, les ormes, les tilleuls, les céréales communes, les plantes de fourrage, prospèrent également sur ce plan incliné à 6 ou 7 degrés de différence. Au contraire, en franchissant les Cévennes et les Alpes, on descend par des pentes extrêmement rapides vers le bassin occidental de la Méditerranée et vers le golfe de Venise; le niveau s'abaisse ici dans l'espace d'un seul degré de latitude, autant que dans six ou sept degrés de l'autre côté; le voyageur, qui le matin foulait la neige éternelle, peut se reposer le soir parmi les oliviers et les myrtes; mais, dans cette rapide transition du climat de la Laponie à celui de l'Italie, il ne faut pas espérer de retrouver une zone tempérée bien constante, ni par conséquent la végétation de cette zone dans toute sa beauté; les arbres du nord, exilés sur les flancs méridionaux des Alpes, ne forment pas des forêts aussi imposantes que dans les plaines boréales. Ces remarques ne regardent que l'Allemagne et la France, avec la Lombardie, la Hollande et le Danemark; les autres coupes transversales de l'Europe présentent un tout autre profil. L'ancienne Pologne, sur l'alignement de Memel, Pinsk et Kherson, n'offre presque aucune différence de niveau : le climat des bords du Pont-Euxin et celui des bords de la Baltique devraient donc différer exactement en raison de leur latitude; mais comme le premier est plus rapproché des terres hautes de l'Asie, il ne jouit pas de tous les avantages de sa latitude. Une autre coupe de l'Europe, prise entre la mer Blanche et la mer Noire, par Arkhangel, Moscou et Kherson, nous présente une plaine immense qui s'élève insensiblement dans le milieu, en présentant seulement quelques chaînes de collines, de sorte que le froid, augmenté par l'élévation du niveau dans les parties centrales, se propage librement dans toutes les directions. Si l'on conduit ce profil depuis Pétersbourg jusqu'à Astrakhan, il présente la singularité que le niveau de la mer Caspienne est inférieur d'environ 150 pieds à la mer Baltique et à l'Océan, différence trop peu considérable pour influer sur le climat physique; cependant la température très élevée qu'éprouve Astrakhan en été n'existerait pas si cette ville était au niveau de Moscou ou de Lemberg; les froids excessifs qui succèdent à ces chaleurs ne se feraient pas non plus sentir dans une plaine si basse et à une latitude de 46 degrés, si une chaîne de montagnes abritait ces régions au nord. Ce sont là les principaux profils de l'Europe, qui contribuent à en modifier le climat général; les particularités remarquables que présentent les péninsules grecque, hispanique et scandinave, appartiennent aux descriptions spéciales.

» Les causes générales et constantes des climats européens que nous venons d'apprécier expliquent d'une manière suffisante, pour le but de notre ouvrage, les principaux phénomènes que les physiciens ont observés. M. de Humboldt a essayé de les réduire à des formules générales géométriques, par sa méthode des *lignes isothermes* ou marquant la même température moyenne, *isothères* ou marquant la même température d'été, et *isochimènes* ou marquant la même température d'hiver. Cette méthode, excellente pour le but de la physique terrestre, aura sans doute, comme tous les travaux de ce célèbre savant, des résultats utiles pour la géographie. »

Les lignes *isothermes* se courbent par des causes encore inconnues, et présentent dans leur circonférence deux convexités et deux concavités. La distribution des continents et des mers, la hauteur des uns, la largeur des autres, sont probablement les principales causes de leur inflexion. En Europe, leur sommet convexe est situé sous le même méridien, à environ 8 degrés de longitude à l'orient de Paris.

Les lignes *isochimènes* s'écartent encore plus que les lignes isothermes des parallèles terrestres. Elles déterminent la culture des lauriers, des grenadiers, des figuiers, des myrtes, etc. Dans le système des climats européens, suivant M. de Humboldt, les latitudes géographiques des deux localités qui ont la même température annuelle, ne peuvent différer que de 4 à 5 degrés; tandis que deux localités ayant la même température moyenne d'hiver, peuvent en latitude différer de 9 à 10 degrés. Plus

on avance vers l'est, plus ces différences augmentent rapidement.

Les lignes *isothères* suivent une direction entièrement contraire à celles des courbes isochimènes. Ainsi l'on éprouve la même température d'été à Moscou que vers les bords de la Loire, malgré une différence de 11 degrés en latitude. Les lignes isothères déterminent la culture de l'oranger, de l'olivier, du maïs et de la vigne.

« Dans le nord et le milieu de l'Europe, les lignes *isothermes* forment une courbe qui descend davantage vers le sud à mesure qu'on avance à l'est; ou, ce qui est équivalent, les lieux situés sous la même latitude ont une température moyenne plus froide à mesure qu'on avance vers l'est, par exemple :

Upsal. . . .	4,5	Pétersbourg. .	3,0
Copenhague. .	6,1	Moscou. . . .	3,6
Bruxelles. . .	8,8	Prague. . . .	7,7
Saint-Malo. .	9,8	Vienne. . . .	8,2

» Mais, dans les deux premiers exemples, la cause de la diminution de la température vers l'est doit être cherchée dans la plus grande proximité de la Sibérie et du plateau de la Tartarie; dans l'autre, cette cause est principalement le niveau plus élevé de la Bohême et de l'Autriche. La méthode des *lignes isothermes* a donc pour la géographie élémentaire l'inconvénient de réunir sous un seul et unique aspect des faits très différents par leur nature et leur cause; elle est entravée par des irrégularités apparentes dont elle ne contient pas l'explication. Par exemple, Lisbonne a pour température moyenne 12°, et Naples, quoique plus à l'est et au nord, 13,5. Cette anomalie disparaît dès qu'on se rappelle que Lisbonne appartient au climat océanique et Naples au climat méditerranéen; ces deux villes ne sont donc pas comparables. Dans le système que nous suivons, c'est Gibraltar, Malaga, Valence, Palerme, Naples, Rome, Athènes, Thessalonique et Constantinople qu'il faudrait rapprocher; et, en ayant égard aux circonstances locales, nous croyons que lorsqu'on aura des matériaux complets pour tracer deux lignes isothermes entre ces points, elles présenteront des courbes très irrégulières. La méthode de ces lignes, dans l'état actuel de nos observations, est donc une indication ingénieuse, digne de toute l'attention des physiciens, mais elle n'offre pas encore un principe de classification applicable à la géographie des climats. Nous devions cette explication au grand nom de M. de Humboldt et à la juste autorité dont il jouit.

» Nous allons donner ici le tableau des lignes isothermes de l'Europe.

TABLEAU *des lignes isothermes pour l'Europe.*

LIGNES ISOTHERMES.	NOMS DES LIEUX.	POSITION EN: Latitude.	POSITION EN: Longitude	POSITION EN: Haut. en toises.	Température moyenne de l'année.	PARTAGE DE LA CHALEUR ENTRE LES DIFFÉRENTES SAISONS: Température moyenne de l'hiver.	PARTAGE: Température moyenne du printemps.	PARTAGE: Température moyenne de l'été.	PARTAGE: Température moyenne de l'automne.	MINIMUM ET MAXIMUM: Température moy. du mois le plus chaud	MINIMUM ET MAXIMUM: Température moyenne du mois le plus froid
De 0 à 5 degrés.	Enontekies *	68 30	18 27 E.	226	— 2 8	— 17 6	— 3 9	+ 12 7	— 2 6	15 3	— 18 1
	Hospice du S. Goth.	46 30	6 3 E.	1065	— 0 9	— 7 6	— 3 1	+ 7 2	— 0 1	7 9	— 9 4
	Cap N. (île Mageroe).	71 0	23 30 E.	0	+ 0 0	— 4 6	— 1 3	+ 6 3	+ 0 1	8 1	— 5 5
	Uléo *	65 3	23 6 E.	0	+ 0 6	— 11 2	— 2 7	+ 14 3	+ 2 2	16 4	— 13 5
	Uméo *	63 50	17 56 E.	0	+ 0 7	— 10 6	+ 1 0	+ 12 7	+ 0 8	17 0	— 11 4
	Pétersbourg *	59 56	27 59 E.	0	+ 3 8	— 8 3	+ 3 4	+ 16 7	+ 3 7	18 7	— 13 0
	Drontheim.	63 24	8 2 E.	0	4 4	— 4 6	1 8	16 3	4 5	18 3	— 6 9
	Moscou	55 45	35 12 E.	145	+ 4 5	— 11 8	6 7	+ 19 5	+ 3 5	21 4	— 14 4
	Abo.	60 27	19 58 E.	0	+ 4 6	— 6 2	3 5	+ 16 6	+ 4 8		
De 5 à 10 degrés.	Upsal *	59 51	15 18 E.	0	5 6	— 3 9	4 1	15 7	6 0	16 9	— 5 3
	Stockholm *	59 20	15 43 E.	0	5 7	— 3 6	3 5	16 6	6 2	17 8	— 5 1
	Christiania.	59 55	8 28 E.	0	6 0	— 1 8	3 9	17 0	5 1	19 3	— 2 0
	Copenhague *	55 41	10 15 E.	0	7 6	— 0 7	5 1	17 0	9 1	18 7	— 2 7
	Kendal *	54 17	5 6 O.	0	7 9	+ 2 7	7 3	13 8	7 9	14 5	+ 1 6
	Prague *	50 5	12 4 E.	0	9 7	— 0 3	8 7	20 5	10 1		
	Gottingue.	51 32	7 33 E.	76	8 3	— 0 9	6 8	18 2	9 3	19 1	— 1 3
	Zurich *	47 22	6 12 E.	225	8 8	— 1 3	9 0	17 8	9 4	18 7	— 2 9
	Edinbourg *	55 57	5 30 O.	0	8 8	+ 3 7	8 0	14 6	9 2	15 2	+ 3 5
	Varsovie	52 14	18 42 E.	0	9 2	— 1 8	8 6	20 6	9 7	21 3	— 2 7
	Coire *	46 50	7 10 E.	312	9 4	+ 0 2	10 0	17 4	10 2	18 1	— 1 4
	Dublin	53 21	8 39 O.	0	9 5	+ 4 0	8.5	15 3	10 0	16 2	+ 1 9
	Berne.	46 56	5 6 E.	275	9 6	0 0	9 4	19 2	9 9	19 6	— 0 8
	Genève *	46 12	3 48 E.	180	9 6	+ 1 5	8 7	18 3	10 0	19 2	+ 1 2
	Manheim *	49 29	6 8 E.	72	10 1	+ 1 0	9 8	19 5	9 9	20 4	0 8
	Vienne.	48 12	14 2 E.	70	10 3	+ 0 4	10 7	20 7	10 3	21 4	— 3 0
De 10 à 15 degrés.	Clermont *	45 46	0 45 E.	210	10 0	+ 1 4	10 3	18 0	10 7	19 0	— 2 2
	Bude *	47 29	16 41 E.	79	10 6	— 0 6	10 6	21 4	11 3	22 0	— 2 4
	Cambridge.	42 25	73 23 O.	0	10 2	+ 1 1	8 7	21 5	9 9	22 7	— 1 2
	Paris *	48 50	0 0	37	10 6	+ 3 7	9 6	18 1	10 8	18 5	+ 2 3
	Londres *	51 30	2 25 O.	0	10 2	+ 4 2	9 2	17 3	10 1	18 0	+ 3 2
	Dunkerque.	51 2	0 2 E.	0	10 3	+ 3 6	9 2	17 8	10 5	18 2	+ 3 2
	Amsterdam.	52 22	2 30 E.	0	10 9	+ 2 7	10 9	18 8	10 9	19 4	+ 1 9
	Bruxelles.	50 50	2 2 E.	0	11 0	+ 2 6	11 8	19 0	10 6	19 6	+ 2 0
	Franecker *	52 36	4 2 E.	0	11 0	+ 2 6	10 6	19 6	12 4	20 6	+ 0 5
	Saint-Malo	48 39	4 21 O.	0	12 3	+ 5 7	11 2	18 9	13 2	19 4	+ 5 4
	Nantes	47 13	3 52 O.	0	12 6	+ 4 7	12 5	20 3	13 1	21 4	+ 3 9
	Milan.	45 28	6 51 E.	65	13 2	+ 2 4	13 4	22 8	13 8	23 7	2 3
	Bordeaux.	44 50	2 54 O.	0	13 6	5 6	13 6	21 6	13 5	22 8	5 0
De 15 à 20 degr.	Marseille.	43 17	3 2 E.	0	15 0	7 5	14 2	22 5	15 6	23 7	6 9
	Montpellier.	43 36	1 32 E.	0	15 2	6 7	13 7	24 3	16 1	25 7	5 6
	Rome *	41 53	10 7 E.	0	15 8	7 7	14 3	24 0	17 1	25 0	5 7
	Lisbonne.	38 43	11 29 O.	36	16 5	11 7	15 7	21 9	16 9	22 5	11 0
	Toulon	43 7	3 30 E.	0	16 7	9 1	16 0	23 9	18 0	25 0	8 0
De 20 à 25 d.	Alger.	36 48	0 41 E.	0	21 1	16 4	18 7	26 8	22 5	28 2	15 6

N. B. Dans ce tableau, le signe * indique les lieux dont les températures moyennes ont été déterminées avec le plus de précision, c'est-à-dire par plus de 8,000 observations. Les températures sont exprimées en degrés du thermomètre centigrade.

» Nous avons encore à considérer l'humidité de l'atmosphère, circonstance non moins importante que la température. Un savant estimable, M. Schow, croit pouvoir fixer à 25 pouces la masse ordinaire des eaux pluviales qui tombent annuellement sur l'Europe, au nord des Alpes, tandis que la quantité de pluies annuelles au sud des Alpes est de 35 pouces; mais nous pensons que la pluie cristallisée, c'est-à-dire la neige, rétablit parfaitement l'équilibre, et que toute l'atmosphère européenne, considérée dans la période de trois ou tout au plus de dix ans, offre le même degré d'humidité. Il est plus vrai de dire que le climat océanique de l'Europe est quelquefois, comme en 1817, exposé à une extrême humidité à la suite de la fonte des glaces flottantes, avancées jusqu'à 45 degrés, et que de même le climat méditerranéen, par des vents de sud trop constants, peut éprouver des sécheresses extraordinaires; enfin, qu'une partie des plaines comprises dans le climat asiatique peut également recevoir les vents secs des déserts à l'orient de la Caspienne; mais ces différences s'atténuent dans le résultat d'une période tant soit peu étendue. Le même savant observe avec plus de justesse que les pluies au nord des Alpes tombent plus lentement, plus uniformément, tandis que, dans les pays au sud des Alpes, les torrents qui sortent tout-à-coup du sein des nuages rappellent les phénomènes de la saison pluvieuse de la zone torride. On peut fixer le nombre de jours de pluie, pour le nord (dans le sens indiqué), à 150 ou 160, tandis que, pour le sud, il ne va qu'à 90 ou 100. Ajoutez-y le nombre de jours de neige, et vous serez frappé de la différence énorme entre ces deux climats. C'est par cette raison que, dans le nord, les petites graminées, amies d'une pluie douce et fréquente, forment ces admirables pelouses que l'Italien impartial est obligé de regretter. C'est à cette température printanière prolongée, combinée avec d'autres causes locales, que le hêtre, vulgairement appelé fayard (*fagus sylvatica*) en Danemark, doit sa teinte d'émeraude pâle, beauté pittoresque inconnue au midi.

» Le sol généralement escarpé de l'Europe méridionale fait encore que les pluies, versées à torrents, tantôt s'y écoulent trop rapidement et tantôt y restent stagnantes; de là un mélange de terres très fertiles, de rochers dépouillés de terre végétale et de marécages incultivables au pied des Apennins, de l'Olympe et du Parnasse. Les terres peu fécondes même dans le nord ont l'avantage de conserver la couche d'humus végétal et d'être partout également arrosées.

» Si l'on rapproche de cette distribution plus régulière des irrigations célestes la chaleur accumulée des longs jours d'été, on conçoit pourquoi les habitants du nord-ouest de l'Europe ont raison de n'accorder ni à l'Italie ni à la Grèce aucun avantage qui ne soit balancé par un autre dans leur patrie (¹).

» Sous le rapport de la pureté de l'atmosphère, l'Europe jouit encore d'un sort assez heureux; elle ne renferme aucune étendue remarquable de contrées malsaines; les fièvres de marais, aux rivages du Don, dans le bannat de Temeswar, aux environs de Rome et dans l'île de Walcheren; les vapeurs pestilentielles de quelques vallées de la Sardaigne, et les brouillards dangereux dans quelques golfes de Norvége, sont des calamités locales; certaines autres maladies épidémiques, telles que la peste en Turquie, la fièvre jaune en Espagne, la *plica* de Pologne, ne tiennent pas même à des causes naturelles, mais aux vices des gouvernements ou aux défauts des peuples. Nous manquons de connaissances médicales pour classer les maladies dominantes en Europe d'après les trois grandes divisions climatologiques de l'est, de l'ouest et du sud que nous avons signalées; ce serait un sujet digne des méditations d'un grand médecin. Ce que nous pouvons affirmer, c'est que, dans toutes les parties de l'Europe, les hommes vivant avec simplicité et à la campagne arrivent également à un âge avancé; les centenaires sont aussi nombreux dans les montagnes de la Sicile que dans celles de la Norvége, et même la force physique chez les peuples du nord et du midi de l'Europe ne nous paraît pas varier en raison du climat, mais en raison de l'origine des races.

» Les végétaux de l'Europe subissent l'influence de trois climats dominants. Sur les côtes occidentales, la moindre intensité du froid laisse prospérer à de hautes latitudes les végétaux qui, ne résistant pas au froid extrême, périssent sous la même latitude dans toute

(¹) *Schow*, Parallèle du Nord et du Midi de l'Europe. Copenhague, 1822 (en danois).

autre patrie correspondante du globe. C'est ainsi que plusieurs céréales, notamment l'orge et l'avoine, s'élèvent jusqu'au 70e parallèle en Norvége, tandis que sur les côtes américaines, vis-à-vis, toute culture des céréales cesse à 52 degrés de latitude. Les autres graminées qui couvrent les prés de l'Europe s'étendent bien aussi loin au nord en Amérique, mais elles y croissent moins rapprochées.

» Partout ailleurs, les arbres disparaissent vers le 60e degré; ici les pins et les sapins élancent leur tête dans les nues, et même le tendre feuillage du fayard, qui, dans la Pologne russe, n'anime les forêts que vers le 51e et le 52e parallèle, brille avec assez d'éclat en Norvége, au-delà du 61e. Le laurier d'Italie ne craint pas l'air libre sur les côtes occidentales de la France, et récemment on a reconnu des végétaux qu'on croyait particuliers au Portugal sur les collines qui environnent Plymouth. Mais il est des plantes auxquelles cette température radoucie ne suffit pas, il leur faut une chaleur plus vive et plus sèche; de ce nombre est la vigne, qui, à partir de la latitude de la Gironde, et plus encore de la Charente, se retire dans l'intérieur du continent, où sa région fait une saillie vers le 50e parallèle.

» L'influence du climat asiatique sur la végétation européenne se divise en deux phénomènes distincts: d'abord le froid plus constant exile du nord et du centre de la Russie plusieurs arbres et plantes qui prospèrent sous les mêmes latitudes dans la Germanie et dans la Scandinavie. Pour retrouver l'ensemble de la Flore du Danemark, du Mecklembourg, du Holstein, il faut descendre jusque vers Kief, vers Orel et dans l'Oukraine [1]; c'est là aussi que la culture du poirier et du froment devient assurée et que les chênes prennent tout leur développement. Au contraire, les plantes de la péninsule scandinave et même celles de Laponie paraissent s'être propagées en Lithuanie et dans la Russie centrale à des latitudes peu élevées; le *lichen des rennes*, par exemple, croît encore fréquemment à 54 degrés dans les plaines.

» Telle est l'influence du climat sibérien; mais les plaines sablonneuses et salines qui terminent l'Europe vers la mer Caspienne reçoivent une autre influence, celle des vents secs et quelquefois brûlants, venant des déserts qui bordent au nord la Boukharie et qui environnent le lac Aral. Cette cause, jointe au changement de la nature du sol, fait, pour ainsi dire, expirer les forêts européennes vers le Don, le Bas-Volga et l'Oufa. Une nouvelle végétation de plantes salines, mêlée de quelques arbustes, couvre ces tristes plaines. Cependant à côté du câprier commun, du jasmin et du lilas, s'élèvent sur les bords de la mer d'Azof des pins maritimes qui atteignent 80 pieds de hauteur.

» Le troisième côté du triangle européen présente généralement aux influences du climat africain une suite de pentes plus ou moins rapides, terminées au nord par des chaînes de montagnes très élevées. La végétation *méditerranéenne*, si on peut risquer cette expression, reste donc bornée à une lisière de côtes, à quelques péninsules avancées au midi et aux îles. C'est là que les yeux du voyageur sont d'abord charmés au-delà de toute expression par un spectacle inconnu aux plus belles contrées au nord des Alpes. Les vignes suspendues en festons au haut des ormeaux, les forêts d'oliviers, d'amandiers et de figuiers, la majestueuse symétrie des cyprès et des pins piniers, annoncent une nature nouvelle; bientôt l'écarlate des fleurs du grenadier, l'élégance du myrte, l'arome du jasmin et les suaves exhalaisons des oranges et des citrons, dont l'or brille à travers le feuillage vert foncé, persuadent à tous les sens que vous parcourez le jardin de l'Europe. Mais la réflexion et la science vous font encore remarquer à chaque pas des particularités nouvelles. Dans les campagnes le beau glaïeul, le *convolvulus tricolor*, les narcisses les plus magnifiques, le long de chaque ruisseau une haie sans fin de lauriers-roses; sur l'aride flanc des collines calcaires la pompe variée des cistes; autour des ruines le pittoresque acanthe, tout vous rappelle un changement de la végétation entière: le botaniste reconnaît des espèces étrangères au nord,

(1) L'*ornithogalum luteum* et *nutans*, l'*œnothera biennis*, le *ranunculus lanuginosus*, le *cytisus laburnum* et *nigricans*, le *dianthus superbus*, l'*hyacinthus comosus*, le *cornus sanguinea*, le *thym*, le *cyperus fuscus*, le *panicum sanguinale*, le *festuca fluitans* (comme objet de récolte abondante), le *pimpinella anisum*, les *brassica rapa* et *arvensis*, sont, d'après les Flores, les espèces qui établissent une similitude remarquable entre le Danemark, la Volhynie, la petite Russie et les bords du Don; mais les migrations des Goths n'y ont-elles pas influé?

la *psoralée bitumineuse* (*psoralea bituminosa*) aux fleurs d'un beau violet; le *gaînier commun* (*Cersis siliquastrum*) que l'on cultive dans nos jardins sous le nom plus connu d'arbre de Judée; le *biserrula pelecinus*, plante herbacée à laquelle la forme de son fruit a fait donner le nom vulgaire de *râteau;* il voit plusieurs familles de plantes, telles que les aristoloches, les malvacées, les aroïdes, multiplier extrêmement leurs espèces, et d'autres qui dans le nord sont de simples herbes, prandre la taille d'arbustes, comme la *luzerne en arbre* (*medicago arborea*). Même parmi les humbles graminées et les rustiques roseaux un caractère nouveau se manifeste; les fleurs de la canne à sucre cylindrique (*saccharum cylindricum*), celles du *lygeum spartum,* du *lagurus ovatus*, aux feuilles velues, ont déjà l'éclat de la zone tropicale; l'élévation de l'*arundo donax* nous fait souvenir des bambous; enfin le *chamærops* représente en diminutif la superbe famille des palmiers.

» Il est vrai qu'en reportant le regard vers les montagnes qui bornent l'horizon au nord, l'observateur retrouve une partie de la végétation de l'Europe centrale qui, à cause de l'élévation du sol, ressemble à celle des régions septentrionales. Le souffle du nord, le *tramontain,* dépouille de leur feuillage quelques arbres d'Italie; mais, aux bords mêmes de la mer, les lauriers, les myrtes, le romarin, le laurier-thym, le chêne à liége, l'yeuse et le lenstique, composent une zone toujours verdoyante [1].

» A mesure qu'on avance au midi dans les champs de la Sicile ou de l'Andalousie, les formes de la végétation africaine se prononcent davantage. Le roide feuillage de l'agave se marie aux troncs massifs du figuier de l'Inde; on voit çà et là un dattier se balancer dans les airs. Dans la Grèce, rafraîchie par les vents qui descendent à la fois de l'Hémus et du Taurus, c'est plutôt la végétation asiatique, et peut-être particulièrement celle du Caucase, qui modifie le caractère européen; le platane oriental, le sycomore, le cèdre, assimilent les rivages européens et asiatiques de l'Archipel, tandis que presque à côté d'eux le tilleul, le chêne, le fayard, le sapin, semblent lier les forêts germaniques et karpathiques à celles du Caucase, séparées de la région boisée de Russie par la plaine nue du Don et du Bas-Dnieper. Le plateau intérieur de la Thrace diffère probablement peu de la Moravie; et d'après des botanistes modernes, la Flore grecque a trois fois plus de plantes communes avec la Scandinavie que celle de l'Italie. Un abri local, sous les rochers de la Tauride, fait toutefois prospérer les oliviers et les orangers au nord de la mer Noire et à une latitude plus élevée que celle de la Lombardie.

» Après les lois distributives générales qui caractérisent la végétation des trois côtés de l'Europe, viennent les lois spéciales qui dépendent de la nature du terrain et de l'élévation du sol. L'influence que la nature chimique et géognostique du terrain peut exercer sur la végétation est encore trop mal déterminée; trop de causes mécaniques, trop d'influences extérieures la modifient, pour que la géographie puisse en tirer aucun résultat général tant soit peu positif. Les rapports avec l'élévation du sol sont mieux connus.

» Les forêts de bouleaux montent en Norvége sous le cercle polaire à 1,483 pieds; mais le saule lainé touche presque aux neiges éternelles, et le bouleau nain n'en reste éloigné que de 924 pieds. Dans la Norvége méridionale, quelques pins prospèrent encore à 3,000 pieds, et plusieurs sortes de pommes mûrissent à 1,000 pieds; l'agriculture ne cesse dans les vallées ouvertes au soleil qu'à 1,800 pieds.

» Dans les monts Sudètes l'agriculture cesse à 3,300 pieds. Les forêts se terminent dans les monts Karpathes à 4,200; seulement le *pinus pumilio* s'élève à 5,000 pieds. Il y existe probablement une différence très grande entre le versant septentrional regardant la Russie, le versant oriental contre le Pont-Euxin, et le versant méridional au-dessus de la plaine de Hongrie; mais ces différences ne sont pas suffisamment observées. Dans les Alpes, les forêts parviennent généralement jusqu'à 5,000 pieds; le sapin à 5,500, l'aune vert à 6,120. Saussure trouva le daphné odorant (*daphne cneorum*) à 10,680 pieds. Ramond observa cet arbuste sur les sommets les plus élevés des Pyrénées; mais du côté d'Italie les mêmes végétaux et les mêmes arbres montent de 6 à 700 pieds plus haut. La culture des céréales cesse à 3,300 pieds, et celle de la vigne à 1,700. Dans les Pyrénées, les grands arbres parviennent jusqu'au niveau de 6,900 à 7,200

(1) *Schow*, l. c.

pieds ; le pin d'Écosse arrive encore 200 pieds plus haut. Nous ne nous étendrons pas sur la végétation de l'Espagne méridionale et de la Grèce; elle trouvera sa place dans la description de ces contrées. L'élévation de la Sierra Nevada et sa proximité de l'Afrique produisent des contrastes singuliers. Quant à la Grèce péninsulaire, on sait que les sommets des montagnes se couvrent de beaux arbres (1).

» La végétation européenne doit encore être considérée sous le rapport de l'extension des arbres, des arbustes et des plantes les plus importantes pour la subsistance de l'homme ou pour l'exercice de son industrie ; ces végétaux occupent généralement les plaines ou les régions de moyenne élévation. Les céréales, si intimement liées à notre civilisation, mûrissent dans toute l'Europe ; seulement dans la Laponie, il faut à l'orge des expositions favorables. Le seigle réussit même parfaitement à 64 degrés de latitude en Finlande ; mais la récolte est plus assurée quelques degrés plus bas. Le froment est cultivé jusqu'au 62e parallèle, mais c'est entre 50 et 36 degrés de latitude qu'il prospère ; les épis sont dix ou douze fois plus gros dans la Calabre qu'en Allemagne. Le maïs, qui paraît avoir été emprunté de l'Amérique, vient jusqu'au 50e degré ; et le riz, présent que nous a fait l'Asie, prospère jusqu'au 47e parallèle. La pomme de terre, introduite en l'an 1623, est répandue sur toute notre péninsule. Nous avons déjà parlé de la vigne et de la cause qui paraît en avoir fait rétrograder la culture ; elle prospère jusqu'au 45e parallèle dans toutes les expositions; mais de là jusqu'au 50e degré elle fuit le voisinage de la mer du Nord et cherche dans l'intérieur des climats plus stables. Grâce à cette stabilité, elle dépasse en Bohême et en Saxe le 50e parallèle; mais son fruit, trop faiblement échauffé par les rayons solaires, donne un jus trop aigre. Au nord de la région de la vigne, les plantations de houblon, devenues nécessaires à la confection de la bière, occupent de grands terrains ; cette plante s'étend depuis le 50e degré de latitude jusqu'au 60e (1).

(1) Les aperçus généraux qui viennent d'être donnés sur la végétation naturelle de l'Europe, un habile professeur, M. Ch. Ritter, de Berlin, les a représentés avec plus de détails sur une carte de cette partie du monde. Ainsi les grands caractères de végétation sont représentés sur cette carte par des bandes tantôt parallèles et tantôt transversales avec les degrés de latitude. A partir de l'Europe méridionale, il règne depuis le 35e jusqu'au 40e parallèle une bande où l'on voit végéter sans culture le *jasmin commun*, l'*astragale tragacanthe* et le *ciste ludanum ;* au-delà, jusque vers le 43e, c'est le *chêne liége* et le *chêne à cochenille*, le *lentisque* et le *câprier commun ;* en s'élevant jusqu'au-delà du 46e, le *pin pinier*, le *pin maritime*, le *chêne nain*, le *buis*, le *jasmin blanc* et le *cyprès* s'étendent des rivages du golfe de Gascogne à ceux de la mer Caspienne. Cette région est représentée parallèle comme les précédentes aux degrés de latitude; mais la suivante, coupant diagonalement le 55e degré de latitude par le 35e de longitude, s'élargit de l'est à l'ouest de manière à se terminer à environ 51 degrés vers l'est, et à 56 vers l'ouest. C'est la région tempérée : elle comprend le *chêne*, le *sycomore*, l'*érable commun*, le *peuplier blanc*, le *sureau noir* et le *mûrier de haie*. La bande plus septentrionale qui commence à l'est vers le 51e degré et à l'ouest vers le 56e, se termine à l'est au 54e, et à l'ouest au 60e : elle est caractérisée par le *sapin pesse*, l'*if commun*, le *hêtre* ou *fayard*, l'*orme*, l'*aune commun*, le *peuplier noir*, le *gui* et le *lierre*. La bande suivante, s'élargissant vers l'ouest, coupe à son bord septentrional le 60e parallèle par le 51e degré de longitude : le *chêne rouvre*, l'*érable plane*, l'*épine-vinette* et l'*airelle myrtille* occupent cette bande. La suivante a pour limite le cercle polaire arctique : le *sapin*, le *mélèze*, le *pin sauvage*, le *peuplier-tremble*, l'*églantier* et le *petit mûrier* y trouvent leur place. Plus au nord, la zone que l'on peut appeler *arctique*, comprend le *genévrier*, plusieurs espèces de *saule*, l'*airelle ponctuée* et la *bruyère commune*. J. H.

(1) M. Ch. Ritter, dans sa carte destinée à présenter la distribution des plantes cultivées en Europe, divise cette partie du monde en 8 zones, dont la position est sensiblement différente de celle des plantes qui croissent sans culture. Dans la zone méridionale qui se termine au nord par le 40e parallèle, on voit la *canne à sucre*, la *vigne*, le *figuier d'Inde* et le *cotonnier* qui croît principalement en Grèce. Une autre zone parallèle à la précédente, et qui, ayant pour limites à l'ouest et à l'est le golfe de Gascogne et la mer Noire, se termine vers le 43e degré, joint, au *cotonnier*, le *caroubier* et l'*oranger*. La zone suivante, qui s'étend jusqu'au-delà du 46e degré, est caractérisée par le *maïs*, le *figuier*, l'*olivier* et le *grenadier*. Toutes ces zones sont parallèles, mais celle qui suit s'étend d'abord de l'ouest à l'est sur le 50e degré de latitude, depuis la Manche jusqu'au 15e méridien, puis descend vers le sud jusqu'au 47e degré, en ajoutant au *maïs* le *melon d'eau*, le *noyer*, le *châtaignier* et l'*amandier*. La vigne ne dépasse pas cette limite. La zone qui suit, plus large vers l'ouest que vers l'est, se termine au 60e parallèle, sous le 8e méridien, et au 55e parallèle sous le 62e méridien : le *pommier* et le *poirier* la caractérisent. La zone au nord s'élargit en sens inverse de la précédente, puisqu'elle se termine par un arc de cercle qui coupe le 60e parallèle sous le 37e méridien : c'est la limite du *prunier*, du *cerisier*, du *froment*, du *potiron* et du *houblon*. Une autre petite zone, qui ne s'étend de l'ouest à l'est que du 10e au 20e méridien, et se termine vers

» La distribution des plantes alimentaires que nous venons de nommer influe beaucoup sur le genre de nourriture des peuples de l'Europe. Une ligne à plusieurs courbures tirée du midi de l'Angleterre par la Flandre française, la Hesse, la Bohème, les monts Karpathes, Odessa et la Crimée, marque à peu près la limite entre les peuples qui boivent habituellement du vin et ceux qui font un usage général de la bière. L'emploi du froment pour faire du pain est plus général au sud de cette ligne, mais il la dépasse sur quelques points; par exemple, dans l'Angleterre méridionale, le pain de seigle, plus général au nord de la même ligne, reparaît aussi dans plusieurs contrées montagneuses plus méridionales.

» C'est une ligne bien plus méridionale, longeant les Pyrénées, les Cévennes, les Alpes et l'Hémus, qui sépare les pays à lait et à beurre des pays à huile. Dans les premiers, grâce aux beaux pâturages, les bestiaux abondent, et la viande, plus succulente, est aussi consommée en bien plus grande quantité. L'homme qui se nourrit habituellement de viande, de bière, de lait et de beurre, doit sans doute avoir un tempérament opposé à celui qui vit de pain, de vin et de mets apprêtés à l'huile; mais ce contraste ne se prononce véritablement qu'entre les anneaux extrêmes de la chaîne, comme, par exemple, entre l'Espagnol et l'Italien d'un côté, et le Suédois et le Russe de l'autre. Les peuples intermédiaires présentent, sous les rapports de la cuisine et de la cave, des rapports singulièrement mélangés. Le Normand français, par exemple, mange autant de viande que l'Anglais, mais il a du vin à sa porte; le Hongrois est dans le même cas; le Bavarois (proprement dit) consomme plus de bière que le Souabe, son voisin. Partout l'introduction de la pomme de terre accroît les aliments farineux, et dans l'Angleterre l'usage immodéré du thé a diminué celui de la bière, même chez le peuple. Enfin, les classes bien élevées, polies et lettrées vivent presque partout de la même manière; elles éludent les effets du climat, elles mêlent les dons d'un pays à ceux d'un autre; elles se déplacent fréquemment; ce qui démontre combien sont confuses et téméraires les distinctions qu'on a voulu établir entre les nations européennes, en se fondant sur la différence de leurs aliments [1].

» Parmi les fruits d'arbres, la cerise et la prune bravent le plus la rigueur des climats septentrionaux. La cerise mûrit près Drontheim, en Norvége, et près Jacobstadt, en Finlande, à 63 degrés; mais en Russie elle n'atteint qu'à peine le 60e parallèle. Par contre-coup, elle devient rare en Italie, et ne se montre en Sicile que sur les montagnes. La pomme mûrit et se développe dans sa perfection jusque sous le 55e degré; plus au nord, elle durcit tout-à-coup et cesse de mûrir; de même aux extrémités méridionales de l'Europe, elle perd sa saveur et sa finesse. Peut-être cette circonstance ne résulte-t-elle que de la culture. Mais le groseillier et plusieurs autres arbrisseaux à baies ne prospèrent guère dans le climat méridional de l'Europe. La culture a transporté l'abricotier, et surtout le pêcher, avec un grand succès jusqu'au 50e parallèle; mais ce sont aussi des arbres indigènes de la montagneuse Arménie et de la région froide de la Perse. La figue mûrit jusqu'au-delà du 50e parallèle, mais son véritable climat est celui des extrémités méridionales de l'Europe. L'olivier lutte avec les vents froids des Alpes et les gelées de l'hiver, mais la fréquente destruction des plantations au-delà du 44e degré prouve que sa patrie naturelle est sur les bords mêmes de la Méditerranée, jusqu'à l'élévation de 1,200 à 2,000 pieds. De même, le vrai climat des orangers et des citronniers ne commence qu'à 43 degrés et demi, aux îles d'Hyères et en Toscane. Sur le territoire de Nice, les oliviers de San-Remo et d'autres points plus septentrionaux, sont, de même que les palmiers-dattiers de Bordighera, des exceptions locales dues à l'abri que fournit la chaîne des Apennins. Le palmier, le cactus, l'aloès et quelques autres végétaux des deux Indes, ne réussissent régulièrement qu'aux environs de Lisbonne, dans l'Andalousie, en Sicile, au-dessous du 40e parallèle. C'est aussi la limite la plus septentrionale où

64 degrés 30 minutes de latitude, voit croître l'*avoine*, le *concombre* et le *chanvre*, tandis que le *lin*, l'*orge* et le *seigle* s'étendent jusqu'au cercle polaire. Enfin, au-delà de ce cercle, on cultive la *pomme de terre*, l'*angélique*, le *seigle* et la *fraise comestible*. J. H.

[1] Comparez *Bonstetten*, l'Homme du Nord et du Midi, et *Schow*, Parallèle du Nord et du Midi. Ce dernier ouvrage, substantiel et plein d'idées, est très préférable à la *paraphrase* de M. Bonstetten.

s'est élevée la culture de la canne à sucre, jadis assez active en Grenade, près Tortose, en Majorque et en Sicile.

» Deux plantes d'une haute importance pour la vie civilisée, le lin et le chanvre, appartiennent à la presque totalité de l'Europe. Mais le premier prospère davantage dans les températures froides; sa culture s'étend jusqu'en Finlande, mais non pas en Ostrobothnie, et en Russie jusqu'au-delà de Kostroma et de Iaroslavl. Le second réussit parfaitement dans la Pologne, dans l'Oukraine russe, dans l'Alsace, dans le royaume de Valence, en Calabre. Le midi de l'Europe produit du coton et de la soie, mais les récoltes n'égalent pas en abondance celles de l'Amérique et de l'Inde.

» En décrivant les trois climats généraux de l'Europe, nous avons considéré la distribution générale des arbres et des arbustes qui viennent sans culture. Le sapin (*pinus abies*) habite toute l'Europe jusqu'au 67ᵉ parallèle; c'est surtout dans le nord qu'il forme de grandes forêts. Le midi, au contraire, voit, depuis le 43ᵉ parallèle, les rivages sablonneux de la mer se couvrir du pin maritime, et le pin pinier (*pinus pinea*), qui imite le port du palmier, former de belles forêts dans les Alpes, dans les Pyrénées, au bord du Tage. Les pins *cembra* et *pumilio* appartiennent aux sommets des Karpathes, des Alpes et des Pyrénées. Le pin sauvage (*pinus sylvestris*) et le sapin-mélèze (*abies larix*) peuvent être considérés comme généralement répandus jusqu'au 68ᵉ parallèle. Le pin pesse (*pinus picea*) ne commence qu'au-dessous du 60ᵉ parallèle. Le chêne commun, qui ne croît plus en Dalécarlie, se montre encore, mais faible, au 62ᵉ parallèle en Finlande; il n'atteint pas les extrémités les plus méridionales de l'Europe. Le chêne à glands doux (*quercus ballota*) orne tout le midi de ses groupes pittoresques. Le chêne-liége (*quercus suber*) s'étend particulièrement à travers le Portugal, l'Espagne et l'Italie. Le hêtre, qui cesse vers le 60ᵉ parallèle, et le tilleul, qui s'élève vers le 63ᵉ, sont, au sud de la Baltique et dans les îles de cette mer, d'une beauté particulière. Le frêne, l'aune, l'orme, le peuplier noir et le peuplier blanc, cessent également vers les 60ᵉ et 61ᵉ parallèles.

» Le peuplier-tremble et le bouleau ne s'arrêtent pas même au cercle polaire; leur feuillage animé semble vouloir égayer les paysages solitaires de la Laponie. Les divers saules et le joli sorbier aiment aussi les régions les plus septentrionales. Les semences légères du saule et du bouleau, emportées par le vent, prennent racine presque aux bords des neiges perpétuelles. Il est singulier que le grossier sureau ne dépasse pas le 57ᵉ parallèle, tandis que le délicat lilas étale ses fleurs odorantes jusque sur les bords de la Néva, et jusque parmi les sombres rochers de Falun, en Dalécarlie: cet arbuste, charme de nos printemps, existe sauvage en Suisse, selon Haller, et pourrait bien être indigène d'Europe.

» Divers arbres du midi ont fait de lents progrès vers le nord, à l'aide de la culture. Le peuplier d'Italie ne dépasse guère la latitude du Danemark. Le platane oriental et l'érable pseudo-platane, ornement commun des forêts de la Grèce, perdent leur éclat au nord des Alpes. Le frêne à manne (*fraxinus ormus*), si cher à la Calabre, ne réussit guère au-delà du 44ᵉ parallèle. C'est aussi la limite naturelle générale du laurier, du myrte, du lentisque à mastic, du térébinthier, du buis et du cyprès; ces arbres ne viennent dans toute leur beauté qu'autour de la Méditerranée. C'est aux anciennes colonies grecques que la Crimée a dû l'introduction du laurier, ainsi que celle de l'olivier et de la vigne.

» Les lieux incultes du midi, surtout au-dessous du 40ᵉ parallèle, se couvrent de cistes, de thym, de romarin, de jasmin, et d'autres arbrisseaux odoriférants, mais ils n'ont guère d'autres arbrisseaux à baies que celui qui donne les câpres. Les rochers et les marais du nord, surtout au-delà du 60ᵉ parallèle, se garnissent au contraire d'arbrisseaux riches en baies salutaires et quelquefois délicieuses, telles que les groseilliers, les *vitis idæa*, le *myrtillus* et le *rubus chamæmorus*.

» Le règne animal de l'Europe ne nous occupera pas long-temps. Il est encore moins varié que le règne végétal.

» Les régions du nord et du nord-est, jusqu'à la Baltique et jusqu'au centre de la Russie, offrent à peu près les mêmes particularités. L'ours blanc et le renard bleu y apparaissent de temps à autre sur les rivages de l'Océan glacial. Le renne descend en Scandinavie jusqu'au 61ᵉ parallèle, et en Russie, six à sept degrés plus bas. Le *mus lemmus* ou *lemming* fait ses migrations en lignes droites de l'est à

l'ouest, entre le 55e et le 65e parallèle. Le glouton parcourt toute cette région. L'élan se tient généralement plus bas que le cercle polaire ; il se montre en Lithuanie et même jusqu'en Prusse. Cette région nourrit encore le mouton de la variété ouralienne ou scandinave, distingué par une laine dure et par les cornes communes aux femelles.

» Les plaines nues ou steppes qui bordent la mer d'Azof et la mer Caspienne ont quelques animaux communs avec l'Asie. Le chameau de Bactriane y a retrouvé ses pâturages remplis d'herbes salines. Le mouton circassien ou à longue queue s'est répandu jusque vers l'Oka et le Dnieper. Le léger cheval des Tatars y est resté avec ses maîtres ; enfin, le féroce chacal y a suivi la trace des animaux. Mais ce sont là des invasions peu remarquables.

» Les grandes plaines fertiles et verdoyantes qui s'étendent depuis l'Oukraine et la Moldavie jusqu'en Danemark et en Flandre, sont le séjour favori des races les plus fortes de bœufs et de chevaux ; ces deux animaux y ont probablement existé long-temps à l'état sauvage ; on voit encore de temps à autre en Pologne quelques *urus* ou *aur-ochs*, mot qui dit littéralement bœuf primitif ou ancien : c'est la souche sauvage du bœuf. On trouve dans cette zone, de même que dans toute l'Europe moyenne, une race de moutons identique avec celle d'Espagne et d'Angleterre ; mais celle-ci a été améliorée par des causes tant naturelles qu'artificielles. La zone moyenne de l'Europe ne comptait pas l'âne au nombre de ses animaux indigènes ; il y a été introduit, mais il y dégénère. Il est rare en Suède et en Russie. »

Le cochon se rencontre un peu plus au nord que l'âne : il ne s'y est propagé que depuis peu, ainsi que le chat.

La grande chaîne de montagnes que nous avons suivie sous les noms de Pyrénées, de Cevennes, d'Alpes, de Karpathes et d'Hémus, est habitée par trois espèces particulières, le bouquetin, le chamois et la marmotte : on trouve celle-ci jusqu'au-delà du 55e parallèle.

« Les régions méridionales de l'Europe ont généralement les mêmes animaux que la zone moyenne ; car le bœuf et le cheval d'Italie, pour peu qu'ils soient bien soignés, ont des formes aussi robustes et plus vigoureuses que ces mêmes animaux dans l'Oukraine ou dans le Holstein ; mais les invasions des Maures et des Turcs y ont amené le cheval arabe ou *barbe*, dont la descendance a produit l'andalous et d'autres variétés. Nous sommes pourtant tenté de croire, d'après des observations personnelles, que le cheval andalous est à peu près le même que le petit cheval de Norvége (dit *norbagge*), et que par conséquent l'un et l'autre descendent d'une souche commune et probablement indigène d'Europe. Il est plus certain que le midi de l'Europe a reçu de l'Asie le buffle, qui ne se trouve pas plus au nord que la Hongrie. Le midi possède aussi, et probablement d'origine indigène, le mouton *mouflon* dans l'île de Sardaigne, et une autre race particulière du même animal, le *strepsiceros*, dans l'île de Candie [1]. L'âne de l'Europe méridionale, s'il n'est pas indigène, vient de l'Asie-Mineure et de la Syrie.

» Tels sont les principaux traits physiques de notre partie du monde. »

[1] Le nom de *strepsiceros*, qui signifie *cornes torses*, paraît avoir été réservé par les anciens à un mouton qui vit à l'état sauvage dans l'île de Crète ou de Candie. Buffon, Caïus et d'autres naturalistes, trompés par ce que dit Pline (lib. II. cap. XXXVII), que le strepsiceros est un animal d'Afrique dont les cornes figurent une sorte de lyre, ont rapporté ce nom à diverses espèces d'antilopes telles que le *condoma*, le *saïga*, le *gutturosa* et le *kola* ; mais, Belon ayant fait remarquer que de son temps on donnait encore ce nom à un mouton dont les cornes sont cannelées en spirales, Buffon et Pallas s'en rapportèrent définitivement au témoignage de Belon.
J. H.

TABLEAU *des Régions physiques de l'Europe.*

RÉGIONS PHYSIQUES.	CONTRÉES Y COMPRISES.	CARACTÈRES PHYSIQUES.
I. *Région Ouralienne centrale.* Latit. 51 — 61 Longit. 67 — 76	L'est de la Russie d'Europe, comprenant les montagnes Ouraliennes avec leurs branches entre les 51 et 61ᵉ degrés, les bassins de la Kama, de la Viatka, de l'Oufa, de la Biélaia; la partie montueuse du bassin du fleuve Ouralsk (partie occidentale), jusqu'au commencement des steppes Caspiennes; enfin la rive orientale du Volga, depuis l'Ounscha jusque vers Saratof. *Voyez* Régions II, VI, VII.	Élévation des montagnes, 6 à 8,000 pieds. Niveau du Volga près Kazan, 580 pieds. Vent d'est glacial. Vent du sud brumeux sur les montagnes, sec et brûlant dans les plaines. Température moyenne. . . A Solikamski — 1,85. Le mercure devient souvent malléable à Iékatherinbourg, à 2 lieues au-delà de l'Oural. A Perm, 6 mois de neige restante, 2 mois sans gelée. Chaleur et sécheresse extrême à Orenbourg. Près Orenbourg, les grains et les légumes gèlent souvent. Rennes. Céréales dans les basses vallées. Noisetiers sur la Kama.
II. *Région Ouralienne maritime.* Latit. 59 — 70 Longit. 55 — 80	Le nord-est de la Russie d'Europe à l'est de l'Onéga (rivière), du Scheksna et du Volga, comprenant les bassins de la Dvina, de la Suchona, de la Vitscheda, de la Mezen, de la Petchora, de l'Ousa, ainsi que les revers occidentaux des monts Ourals depuis le 61ᵉ degré de latitude. *Voyez* Régions I, III et VI.	Les monts Ouraliens s'abaissent. Glaces le long des rivages jusque vers le 1ᵉʳ juin. Tonnerre très rare. Variations de vent et de température. Température moyenne. . . Le mercure devient souvent malléable à Oustioug-Veliki. La Dvina est gelée du 1ᵉʳ novembre au 1ᵉʳ mai. L'agriculture cesse généralement vers le 60ᵉ degré. Rennes. Arbustes fruitiers en grande quantité. Les pins disparaissent à 61 et 62 degrés.
III. *Région des grands lacs.* Latit. 56 — 66 Longit. 40 — 55	La Finlande, les gouvernements de Pétersbourg, d'Olonetz, de Novgorod, de Pleskof, de la Livonie et de l'Estonie. Limite au sud-est, le plateau de Valdaï et d'autres collines; au nord-est, la rivière Onéga. *Voyez* Régions II, IV et VI.	Plaine coupée de petites chaînes de rochers. Température moyenne + 4. Pétersbourg + 3, 8. Uméa + 0, 7. Abo + 4, 8 (Réaumur). Maximum du froid à Pétersbourg ÷ 24, 5. Jours de gelée, temps moyen constant, 112 par an, *ibid.* Jours exempts de neige, 60 par an. Seigle, orge, etc., partout, sur la côte baltique; ils mûrissent difficilement à 61 degrés dans l'intérieur, vers Olonetz. Froment, peut mûrir jusqu'au 60ᵉ degré en Finlande.
IV. *Région de la Laponie.* Latit. 64 — 72 Longit. 30 — 58	Les montagnes ou plateaux de la Laponie, avec la Westrobothnie jusqu'au fleuve Uméa, le Nordland de Norvége, les Laponies norvégienne et russe, jusqu'à la plus courte ligne entre le golfe Bothnique et la mer Blanche. *Voyez* Régions III et VI.	Les montagnes de la Norvège s'abaissent à 67 degrés de latitude. Chaîne littorale de Laponie, 3 à 4,000 pieds. Plateau du versant des eaux, 2,000 à 2,300 pieds. Beaucoup de lacs gelés jusqu'au mois de juin. Les golfes de la mer du Nord dégèlent vers le 10 mai. Température moyenne, au cap Nord 0, 0; à Wadsöe (au nord-est) — 0, 77; à Enontakis + 2, 8. Température moyenne de l'été au cap Nord, + 6, 3; à Enontakis, + 12, 7. Culture d'orge et avoine, par-ci, par-là. Pins et sapins jusqu'à 67 degrés. Rennes. Arbustes fruitiers.
V. *Région de la Scandinavie.* Latit. 55 — 66 Longit. 23 — 37	La Péninsule scandinave, au sud d'une ligne tirée de l'île de Donnaöe, 66 lat. nord à Uméa, 64 lat. nord le long du fleuve Uméa. Subdivisions : 1. *Haut-Pays* ou *Norvége.* 2. *Suède au nord des lacs* Vener, *etc.* 3. *Gothie* ou *Suède au sud des lacs.* *Voyez* Régions IV et X.	Montagnes de 8,000 pieds, placées sur un plateau de 3,000 pieds. Pente générale au sud et à l'est. Température moyenne à Stockholm, + 5, 7; à Christiania, + 6; à Trondheim + 4, 4. Climat brumeux et pluvieux sur l'Océan; maximum de froid à Bergen, ÷ 12. *Idem* venteux et serein sur la Baltique; maximum de froid à Upsal, ÷ 22. Céréales cultivées partout. Arbres fruitiers rares au-delà de 60 degrés. Forêts de pins, sapins, mélèzes, vers 66 degrés. Chênes, vers 60 degrés.

Suite du Tableau des Régions physiques de l'Europe.

RÉGIONS PHYSIQUES.	CONTRÉES Y COMPRISES.	CARACTÈRES PHYSIQUES.
VI. *Région de la Russie centrale.* Latit. 51 — 60 Longit. 50 — 67	Parties élevées du bassin de la Dvina, du Dnieper et du Don; tout le bassin de l'Oka et de ses rivières tributaires; tout le bassin occidental du Volga, avec ceux du Mologa, et de Sura, jusqu'à Saratof. Limites à l'ouest, la Bérésina et le Dnieper; au sud, l'escarpement des terres depuis les chutes du Dnieper jusqu'à Tzaritzin. *Voyez* Régions I, II, III, VII, VIII et IX.	Plateau élevé à Valdaï, de 1 000 à 1,250 pieds. Pays ouvert à tous les vents. Température moyenne + 4 à 5. En 1791, thermomètre sous zéro pendant 177 jours, à Moscou. Froids extrêmes momentanés. A Moscou 30 degrés. A Saratof, le 3 février 1803, le mercure devint malléable. Le Volga, près Nijégorod, gèle le 25 novembre, dégèle le 5 avril. *Id.* près Kazan, gèle le 1er novembre, dégèle le 25 avril. L'Oka, près Orel, gèle le 25 novembre, dégèle le 25 mars. Seigle, orge, etc. Pommiers et pruniers jusqu'au 55e degré. Le renne disparaît.
VII. *Région des plaines scythiques.* Latit. 51 — 43 Longit. 40 — 70	La plaine qui s'étend entre les pieds des montagnes d'Oural et le Caucase, arrosée par le bas Oural, le bas Volga, le Kouma, le Manytch, et qui ensuite forme la partie basse des bassins du Don, du Donetz, du Dnieper jusqu'au Dniester. Subdivisions : 1. *Plaine Caspienne.* 2. *Plaine Pontique.* 3. *Tauride*, appendice très distinct, formant une région exceptionnelle.	Plaines sablonneuses, argileuses, imprégnées de sel, plus élevées dans la deuxième subdivision. Montagnes de la Tauride, isolées dans cette région. Le Volga gèle pendant deux mois. Mer d'Azof gèle en entier. Maximum du froid à Astrakhan ÷ 23, 7 (V. *Upsal*). *Idem* de chaleur + 36. Maximum de froid à Odessa ÷ 31 en 1803. Température moyenne, probablement + 7, 5. Débordements du Volga sans fertiliser le sol. Disette d'arbres et de céréales, augmentant vers l'est. Sol limoneux et fertile au bord des fleuves. Bœufs, chevaux. Au midi, le chameau.
VIII. *Région des plaines sarmatiques.* Latit. 50 — 58 Longit. 19 — 82	La Silésie, les pays entre l'Oder et la Dvina, toute la Pologne propre, la Prusse propre et la Lithuanie, jusqu'au partage des eaux entre la Vistule et le Niemen, d'un côté, le Dnieper et le Dniester de l'autre côté, et encore au-delà de cette ligne les marais de Polésie et les plaines de Volhynie, de Podolie, de Kiovie jusqu'à l'escarpement qui coupe le lit du Dnieper à ses cataractes. *Voyez* Régions VI, VII, XIII.	Plaine argilo-sablonneuse, humide et fertile. Niveau des bords de la Vistule; Varsovie, 588 pieds. Plateau de la Prusse orientale, élevé de 600 pieds. Partage des eaux entre la mer Noire et la Baltique dans une plaine très basse. La Volhynie s'élevant en sens contraire de la direction du Dnieper. Rivières très encaissées en coulant vers la mer Noire. Température moyenne : à Varsovie + 9, 2; à Vilna + 8, 7. Maximum du froid à Varsovie ÷ 15, 9. Forêts de chênes, de pins, jusqu'au bord de la mer Baltique, et jusqu'à l'escarpement de la plaine volhynique vers les steppes pontiques. Des milliers de petits lacs, vers la Baltique, à 20 lieues de ses rivages. Point de vignes. Toutes les céréales. Bœufs, chevaux.
IX. *Région des plaines cimbro-germaniques.* Lat. 50 ½ — 57 ½ Long. 19 — 32	Le bassin du Rhin, depuis Coblentz, la basse Belgique, la Hollande, toute l'Allemagne septentrionale, au nord des montagnes du Harz; les contrées entre l'Elbe et l'Oder, le Jutland avec les îles danoises de la Baltique.	Plaines argileuses bordées de tourbières. Hauteurs de 1,200 pieds dans le Jutland. Dans le Mecklenbourg, de 600 pieds. Toutes les céréales. Forêts jusqu'à 5 ou 10 lieues de la mer d'Allemagne. Vents de nord-ouest dominants et nuisibles aux grands végétaux. Bruyères dans les plaines hautes. Fertilité extrême dans les *marsches* ou terres d'alluvion. Température moyenne : à Bruxelles + 10, 5; à La Haye, 9, 8; à Berlin, 8, 2; à Copenhague, 7, 6. Grands froids ordinaires : à Bruxelles, ÷ 10, 1; à Franecker, 14; à Berlin, 12, 6; à Copenhague, 11, 9.

Suite du Tableau des Régions physiques de l'Europe.

RÉGIONS PHYSIQUES.	CONTRÉES Y COMPRISES.	CARACTÈRES PHYSIQUES.
X. *Région des îles Britanniques.* Lat. 50 — 61 Long. 7 — 19 ½	Subdivisions : 1. *Plaine d'Angleterre.* 2. *Montagnes Cambriques.* 3. *Région centrale des collines de Derby à Edinbourg.* 4 *Montagnes Calédoniennes.* 5. *Irlande.* On doit encore y comprendre les *îles Færöe*, à 62 degrés lat.	Montagnes de 4,000 pieds au nord-ouest. Plaines calcaires au sud. Lacs en Écosse. Marais mouvants en Irlande. Température moyenne: à Londres, + 10, 2 (Réaumur); à Dublin, + 9, 5; à Edinbourg, + 8, 8. Moyenne des grands froids à Londres, ÷ 5, 6. Climat variable partout, très humide et doux en Irlande. Hivers incertains. Céréales, forêts, comme la région IX au nord, et au midi comme la région XIV.
XI. *Région Hercynio-Karpathienne.* Latit. 46 — 52 Longit. 25 — 44	Les monts et plateaux du Westerwald, vis-à-vis Coblentz, ceux de la Hesse, du Harz, de la Thuringe, de la Franconie, la Saxe électorale, les Sudètes, la haute Silésie, la Moravie, les Karpathes avec une partie de la Galicie, de la haute Hongrie et de la Transylvanie. Subdivisions : 1. *Région Hercynienne propre :* les pays montueux de Franconie, du Harz, etc. 2. *Région des monts Sudètes :* la Bohême, la Moravie. 3. *Région des monts Karpathes :* la haute Hongrie. 4. *Région des monts Daciens* ou la Transylvanie.	Élévation des Sudètes 5,000 pieds, les Karpathes 8,000 pieds, les Alpes daciennes 9,000 pieds. Plateaux de Saxe 600 pieds, de Bohème 1,200 pieds, de la haute Hongrie et de la Transylvanie 1,900 pieds. Forêts humides. Rivières nombreuses. Peu de lacs. Grands froids à Lemberg ÷ 22 à 28; à Prague ÷ 17, 2 (Réaumur). Température à Prague, + 9, 7. Elle va en refroidissant à l'est. Vigne végète dans les expositions abritées jusqu'au 51ᵉ degré. Avoine, seule céréale dans les Karpathes. *Pinus cembra* et *pumilio*, derniers arbustes.
XII. *Région des vallées danubiennes.* Lat. 48 ½ — 43 Long. 34 — 47	L'Autriche inférieure, presque toute la Hongrie, la Bosnie et la Servie en partie, la Bulgarie, la Valachie, la Moldavie, Bessarabie. Subdivisions : 1. Plaines du Danube moyen. 2. Plaines du bas Danube. 3. Collines du penchant méridional des Karpathes. 4. *Id.* du penchant septentrional de l'Hémus, etc. 5. *Id.* du penchant oriental des monts Daciens. *Voyez* Régions VII, XI, XIII.	Chaînes avancées des Alpes et des Karpathes dans la 1ʳᵉ subdivision. Deux *détroits* terrestres ou étranglements de vallée : 1° au nord de Bude ; 2° près d'Orsova. Élévation de Vienne 478 pieds ; de Semlin 290 pieds. Plaines à perte de vue, salines et bitumineuses, dans la 1ʳᵉ subdivision. Marais immenses le long du bas Danube. Température moyenne : de Vienne + 10, 3; de Bude 10, 6; à Galatch (en Moldavie) 8, 9. Chaleurs extrêmes dans les plaines de la Hongrie. Froids vifs en Bosnie sur la pente nord. Vents froids de Russie en Moldavie. Le bas Danube gèle longtemps. Vignes, froment sur les collines, riz, et buffles dans les bas de la 2ᵉ et 3ᵉ section.
XIII. *Région des Alpes.* Latit. 43 — 49 Longit. 20 — 34	1. L'*Alpine propre :* les Alpes, avec les plus hautes vallées, telles que la Savoie, le Valais, l'Uri, les Grisons, le Tyrol, etc., etc. 2. La *Subalpine germanique* ou du *nord :* Berne, Zurich, haute Souabe, Bavière, haute Autriche, Styrie. 3. La *Subalpine italienne* ou du *sud-est :* toute la vallée du Pô, de l'Adige, de la Piave, etc. 4. La *Subalpine française* ou du *sud-ouest :* tous les bassins de Saône, Rhône, Durance, Gard, Hérault, etc. (France *rhodanique.*)	Élévation générale des montagnes de 10 à 15,000 pieds. Plateaux de Bavière, de Souabe, 12 à 1,500 pieds, de Piémont, 1,000 pieds, du Viennois, *idem.* Plaine de la Lombardie, 200 pieds. Lacs nombreux au nord-ouest et au sud-est des Alpes. Température moyenne de la région Alpine: à Berne + 9, 4 ; à Zurich 8, 8 ; à Genève 9, 6. *Idem* de la Subalpine du nord : à Ratisbonne + 8, 9 ; de la Subalpine de l'ouest : à Dijon + 11, 2; à Vienne + 12, 3 ; à Marseille, 15; de la Subalpine du sud-est: à Milan + 13, 2. Les lagunes de Venise gèlent quelquefois. Productions de tous les climats européens, sur la pente méridionale, selon les niveaux. Flore de Laponie sur les sommets; palmiers aux bords de la mer. La Subalpine germanique, moins abaissée et exposée au nord, atteint à peine le véritable climat de la vigne.

Suite du Tableau des Régions physiques de l'Europe.

RÉGIONS PHYSIQUES.	CONTRÉES Y COMPRISES.	CARACTÈRES PHYSIQUES.
XIV. *Rég. de la France océanique.* Lat. 42 ½ - 13 - 23 Long 13 — 23	Les bassins de la *Seine*, de la *Loire* et de la *Garonne* avec toutes leurs rivières secondaires et intermédiaires. Subdivisions: 1. *La Cévennique.* 2. *La Garumnique.* 3. *La Ligerienne centrale.* 4. *L'Armoricaine.* 5. *La Séquanique.* 6. *La Jura-Vogésique.*	Le sommet de la région offre un plateau élevé de 12 à 1,800 pieds, couronné de montagnes volcaniques de 5 à 6,000 pieds. Le reste de la région est en plaines, avec des hauteurs et des collines peu considérables. Peu de lacs. Rivières peu profondes. Température moyenne, région séquanique: à Paris + 10, 6; à Laon + 8, 5; région armoricaine: à Saint-Malo 12, 3; Nantes 12, 6; région garumnique: Bordeaux, 13, 6; mais dans la région centrale, à 46 degrés; Clermont + 10 à 1; 260 pieds d'élévation absolue. La température moyenne du mois le plus froid est à Bordeaux + 5, 0; à Nantes + 3, 9; à Clermont ÷ 2, 2. La vigne passe 49 degrés, mais fuit la proximité de la mer. Laurier en pleine terre à Brest. Froment jusqu'à 3,000 pieds d'élévation.
XV. *Région du mont Hémus et de l'Archipel.* Latit. 35 — 43 Longit. 35 — 46	Les montagnes de la Dalmatie, de la Macédoine, de la Romanie, avec toutes les presqu'îles et les îles de la Grèce, y compris la Crète. Subdivisions: 1. La *Hémique*, jusqu'à l'Acius. 2. L'*Albanique*, y compris la Dalmatie. 3. La *Pindo-Héliconienne.* 4. Le *Péloponèse.* 5. Les *Cyclades.* 6. *Crète.*	Élévation des montagnes, généralement inconnue. La neige tombe quelquefois au milieu de l'été sur l'Hémus, et même dans l'île d'Andros. Vent d'est frais et salubre. Vent du sud et du sud-est malsain dans beaucoup de localités. Oliviers, orangers, myrtes, au sud du mont Hémus. Vignes sur le rivage de la mer. Climat variant de canton à canton. Constantinople, placée entre le Taurus et l'Hémus, a l'hiver plus rude que Venise.
XVI. *Région des monts Apennins.* Latit. 36 — 44 ½ Long. 25 — 36	L'état de Gênes, la Toscane, l'état de l'Église, Naples, la Sicile avec Malte, la Sardaigne et la Corse. 1. La Péninsule (*Apennin*). 2. La Sicile (*Etna*). 3. Sardaigne et Corse (*Anti-Apennin.*	Dans la Péninsule, les penchants nord et est des Apennins sont sensiblement plus froids que les penchants ouest et sud. Rome, température moyenne, + 15, ... Mois le plus froid + 5, 7, à peu près comme Montpellier. Chaleurs extraordinaires causées par le sirocco. Vapeurs malsaines en Sardaigne, aux marais Pontins, etc., etc. Vignes comme à la région XV. Canne à sucre, en Calabre, en Sicile. . . . .
XVII. *Région de la Péninsule hispanique.* Latit. 36 — 43 ½ Long. 8 — 21	L'Espagne et le Portugal. 1. Région d'Ebro ou de l'Ebre (*Iberia*). 2. Région des montagnes Actériennes, etc. (*Cantabria*). 3. Région du Duero (*Duriana*). 4. Région du plateau central (*Celtiberia*). 5. Région du bas Tage (*Lusitania.*) 6. Région du Guadalquivir (*Bœtica*).	Montagnes peu inférieures aux Alpes. Neige éternelle sur les Pyrénées, la Sierra Nevada et Pentata, sur les monts d'Europe, en Galice. Humidité extrême sur les côtes nord. Aridité du plateau central. Salubrité particulière de Valence et Murcie, grâce aux expositions orientales. Les froids les plus vifs, au pied des Pyrénées — 6; à Madrid — 3; à Cadix + 7. Les chaleurs: dans les Asturies + 24; à Madrid + 27; à Cadiz + 31. Lisbonne, température moyenne + 16, 5. La fièvre jaune ne monte pas au-delà du niveau de 600 pieds.

Remarque générale. Nous avons cherché à déterminer les 17 régions d'après une combinaison de tous les caractères physiques, à l'instar des *familles botaniques.*

TABLEAU *des températures moyennes centigrades de quelques points de l'Europe, par mois, saisons et années* (1).

	UPSAL.	COPEN-HAGUE.	LONDRES.	PARIS.	GENÈVE.	ZURICH.	BUDE.	ROME.	PALERME.
Janvier.	— 5 49	— 1 54	+ 1 92	+ 2 99	+ 1 16	— 3 17	— 2 69	— 7 18	+ 10 78
Février.	2 98	2 67	3 27	4 01	2 87	0 94	+ 0 65	8 18	10 78
Mars	1 48	1 11	5 95	6 14	5 86	4 51	3 64	10 71	12 11
Avril.	+ 4 55	+ 5 89	7 80	10 46	9 74	7 58	9 63	13 71	14 51
Mai.	9 55	11 63	11 95	13 60	16 75	15 30	18 37	18 11	17 71
Juin	14 54	16 80	15 16	16 64	17 06	16 35	20 19	21 58	20 48
Juillet	17 07	18 30	16 66	17 98	17 72	18 68	21 82	23 18	22 38
Août	15 75	16 68	16 46	17 56	14 70	18 43	22 01	22 88	23 18
Septembre. . .	10 97	14 28	13 54	15 10	10 85	14 14	16 77	20 07	21 57
Octobre.	6 03	8 65	9 09	10 03	15 01	9 60	11 01	16 77	19 77
Novembre . . .	0 08	3 28	4 99	6 18	50	3 58	4 69	12 07	15 57
Décembre . . .	— 3 95	— 1 20	2 57	2 77	2 22	— 1 21	0 50	8 48	12 30
Hiver.	— 4 14	— 1 80	+ 2 58	+ 3 26	+ 2 08	— 1 15	— 0 85	+ 7 95	+ 11 31
Printemps . . .	+ 4 21	+ 5 47	8 57	10 07	9 78	+ 9 13	+ 10 55	14 18	14 78
Été	15 79	17 26	16 09	17 39	17 16	17 82	21 34	22 55	22 02
Automne. . . .	5 69	8 73	9 21	10 44	10 12	9 10	10 82	16 30	18 97
Année	+ 5 39	+ 7 42	+ 9 12	+ 10 29	+ 9 79	+ 8 73	+ 10 45	+ 15 24	+ 16 77

LIVRE CINQUANTIÈME.

SUITE de la Description de l'Europe. — Considérations générales sur la géographie politique de l'Europe — Nations classées par langues et par religions. — Divisions politiques, gouvernements, populations, etc.

« Les origines des peuples européens exigeraient un ouvrage particulier, tant ce sujet intéressant a fait naître de systèmes savants ou ingénieux, et tant ces diverses opinions laissent encore subsister de difficultés, dont quelques unes sont peut-être insolubles, parce que l'incurie a laissé périr les monuments. Mais, sans entrer ici dans des discussions sur lesquelles nous essaierons de jeter quelque jour dans nos descriptions spéciales, réunissons dans un tableau général les faits qui nous paraissent le moins susceptibles de controverse (2).

» Rappelons d'abord quelques principes déjà indiqués dans l'*Histoire de la Géographie*. Les noms généraux, donnés aux peuples européens par les Grecs et les Romains, sont aussi vagues et aussi insignifiants que les termes d'*Indiens* chez nos voyageurs, ou de *Tatars* chez nos orientalistes. Il faut interpréter les témoignages des anciens par les langues, seuls monuments authentiques. Les noms de fleuves et de montagnes sont des témoignages authentiques lorsqu'on peut en fixer l'époque. Il faut bien se garder de la prétention de faire remonter à un centre unique tous les éléments de la civilisation et tous les mouvements des peuples. Il ne faut croire à des migrations des peuples que sur des preuves très positives, et dans les limites rigoureuses qui résultent de ces preuves. Les migrations des hordes asiatiques n'ont que peu changé la population, et moins encore les langues; quant aux migrations des nations européennes, ce sont plutôt des expéditions d'armées conquérantes; elles ont formé des castes et modifié les langues; mais le fond des populations reste le même. Il ne faut chercher ni en Asie ni en Éthiopie des origines obscures qui font négliger les faits

(1) Ce tableau est tiré de la *Géographie des Plantes*, de M. *Schow*, professeur de l'université de Copenhague. Les températures sont corrigées sous tous les rapports, et réduites au vrai *medium* par M. Schow.

(2) *Voyez*, pour une classification plus rigoureuse et plus complète, le *Tableau des nations et des langues*, ci-après.

certains et à notre portée. Il y a eu dans toute l'Europe, notamment parmi les *Turdetani,* parmi les Celtes, parmi les Scandinaves, parmi les Etrusques, des foyers de civilisation contemporains de la civilisation primitive des Hellènes. La plupart des nations anciennes, et notamment les Etrusques, les Thraces, les Scythes, étaient composées de *castes*, ou d'une tribu dominante ayant sous elle des tribus vassales, souvent de race très différente. Des langues sacerdotales, sorties des temples, ont régularisé les idiomes sauvages de l'Europe primitive. Les castes sacerdotales communiquaient entre elles à de grandes distances. Avant ces faits historiques reconnaissables, il existait un chaos indéfinissable de petites tribus, et même de simples familles, qui s'avançaient, s'arrêtaient, se chassaient, se mélangeaient au gré de leurs besoins et de leurs caprices. Il nous reste de cette époque quelques faits inexplicables, tels que des rapports isolés de racines, de formes grammaticales, de noms même. On ne doit ni *systématiser* ces faits obscurs, ni les dédaigner.

» Les langues européennes se divisent en deux grandes classes : 1° celles qui se ressemblent entre elles, et qui toutes ont des rapports avec le sanscrit et le persan ; 2° celles qui ne présentent guère ces traits de ressemblance. Dans la première classe, on distingue le grec et en partie le latin, l'esclavon avec ses branches, les langues germanique et scandinave ; dans la seconde, se trouvent le finnois, le celte et le basque. Cette différence radicale indique-t-elle *deux* invasions différentes de peuples asiatiques ? N'indique-t-elle que deux époques de civilisation ? c'est ce que nous n'entreprendrons pas de discuter.

» Dix familles distinctes de peuples existent encore en Europe ; mais ce sont en partie les plus anciennes qui ont conservé le moins de force numérique, comme dans une forêt les vieux chênes dépérissent, tandis que leurs rejetons plus jeunes étalent au loin de nombreux rameaux. On pourrait même un jour réduire ces dix familles à cinq ou six.

» Les *Grecs,* dont les Pélasges (*Pelasgi*) étaient une très ancienne branche, après avoir peuplé de leurs colonies la plupart des rivages de la Méditerranée, ne vivent plus que dans quelques provinces de la Turquie, principalement dans les îles de l'Archipel et dans le Péloponèse. La langue *grecque moderne* est une fille de l'ancienne, dont les traits, quoique altérés par le malheur et l'esclavage, charment encore jusqu'à ses barbares oppresseurs.

» Les *Albanais* sont les restes des anciens *Illyriens* qui se mêlèrent d'abord avec des Grecs-Pélasges, et plus tard, avec des Grecs modernes, mélange qui a pourtant laissé subsister assez d'éléments de leur ancienne langue pour y reconnaître quelque parenté avec le germanique, avec l'esclavon, et au total un caractère européen. Il ne reste aucune trace distincte de la race particulière qui est censée avoir habité la Thrace et les pays voisins du Danube ; peut-être n'était-ce qu'une réunion de peuples de diverses familles, surtout phrygiennes, slavonnes, celtiques et pélasgiques ; peut-être aussi la *langue thracique* proprement dite était-elle la souche commune du phrygien, du grec, de l'illyrien, peut-être du dace ou *dake*. C'est vers la Thrace, le mont Hémus, le bas Danube, que remontent les plus anciennes origines reconnaissables des peuples européens ; mais les indices se confondent dès qu'on veut traverser l'Asie-Mineure, ou faire par le nord le tour du Pont-Euxin.

» Les *Turcs,* envahisseurs modernes de la Grèce, appartiennent à la même race que les *Tatars,* disséminés en Russie depuis la Crimée jusqu'à Kazan, et dont une colonie s'est établie en Lithuanie. Etrangère à l'Europe, ou du moins n'y ayant occupé anciennement que les régions ouraliennes extrêmes, au nord de la mer Caspienne, cette race y est aujourd'hui domiciliée, et probablement établie pour des siècles. Mais les Turcs se sont incorporé un grand nombre de familles grecques, et une partie des anciennes nations, tant de l'Asie-Mineure que de la Thrace. Les Turcomans, dont une branche est établie en Macédoine, ont conservé leur sang asiatique sans mélange.

» En nous portant vers le nord-est de l'Europe, nous distinguons deux grandes familles de nations et de langues, probablement indigènes depuis des milliers d'années, quoique les noms de *Slaves* et de *Finnois* n'aient pas frappé les oreilles dédaigneuses des Grecs et des Romains. Ces deux races populeuses ont occupé, dès les premières lueurs de l'histoire, tous les pays compris sous les noms vagues et en partie chimériques de *Scythia* et de *Sar-*

matia, car tous les noms topographiques de ces pays viennent du slavon ou du finnois, excepté quelques uns, en petit nombre, qui sont dus à l'empire momentané des Scythes, des Sarmates, des Ostrogoths, des Huns, successivement conquérants et dominateurs de ces vastes plaines. Il est probable que les Scythes-royaux, tribu mède, dominaient sur des tribus finnoises et slavonnes qui formaient les castes d'agriculteurs et de pasteurs. Les Sarmates paraissent une horde mongole ou tatare, mêlée avec les Scythes et leurs vassaux; les Huns étaient une autre tribu mongole ou tatare; l'une et l'autre venant des bords du Volga et de la mer Caspienne. A la *même* époque où ils se montrent dans ces lieux, les bords du Dnieper et de la Vistule étaient déjà peuplés de nations slavonnes et finnoises. C'est un point incontestable auquel nos lecteurs doivent tenir.

» Les nations slavonnes se divisent, d'après leurs idiomes, en trois branches : 1° les *Slavons orientaux,* comprenant les *Russes,* mélange de Roxelans, de Slaves, et de Scandinaves; les *Rousniaques* en Galicie, les *Slavons danubiens* ou Serviens, Esclavons, Croates et autres; les soi-disant *Wendes* d'Autriche; 2° les *Slavons occidentaux,* composés des *Polonais,* des *Bohèmes* ou *Tchèkhes,* des *Slovaques* de Hongrie, des *Sorabes* ou *Serbes* dans la Lusace; 3° les *Slavons septentrionaux* ou les *Venedi* des Romains, les *Wendes* des anciens Scandinaves, grande race plus anciennement civilisée, mais aussi plus anciennement mélangée que les deux autres : elle comprend les restes des Wendes germaniques, tels que Polabes, Obotrites et Rugiens, fondus avec les Allemands leurs vainqueurs; les Poméraniens, entre autres les Kassubes, subjugués par les Polonais; les anciens Prussiens, *Prutzi* ou *Pruczi,* exterminés ou réduits en esclavage par les chevaliers teutons; enfin, les *Lithuaniens* ou *Lettons*, seule branche qui ait conservé un reste de son ancienne langue, quoique mêlée de scandinave et de finnois (1). »

Les *Valaques* et les *Moldaves,* dans l'ancienne Dacie et les pays voisins, sont un mélange d'anciens Gètes, de Slavons et de Romains; mais ces derniers y ont si long-temps dominé que leur idiome s'y est conservé. Aussi doit-on compter la langue valaque ou la langue moldo-valaque parmi les filles du latin.

« Les *Bulgares* sont une tribu tatare venue des environs de Kazan, où peut-être elle dominait sur des vassaux finnois; arrivée au pied du mont Hémus, elle s'est mêlée avec des Slavons danubiens, dont elle a en partie adopté la langue.

» Les *Finnois,* que Tacite a désignés sous le nom de *Fenni,* et Strabon sous celui de *Zoumi* (1), errent probablement depuis un temps immémorial dans toute la plaine orientale de l'Europe, et quelques unes de leurs tribus, peut-être mélangées, ont été comprises par les Grecs parmi les Scythes d'Europe. Leurs restes ont été repoussés par l'accroissement immense de la famille slavonne vers le nord et l'est. Les *Lapons,* probablement mêlés de Huns; les *Finnois* propres en Finlande; les *Esthes,* les *Lives* ou Livoniens anciens, les *Permiens* ou *Biarmiens,* mêlés de Scandinaves, particulièrement de Norvégiens, qui au dixième siècle fondèrent parmi eux un Etat puissant; enfin les *Hongrois* ou *Magyars,* mélange de tribus finnoises et turques, dominé par des Persans ou Boukhares : telles nous paraissent être les

(1) Suivant M. C. Fréd. Watson, les *Lettes* ou *Lettons* étaient le résultat d'un mélange de Slaves et de Germains : leur langue était un composé de celles de ces deux peuples. Au XIIe siècle, les chevaliers de l'ordre teutonique firent de vains efforts pour abolir dans la Prusse idolâtre l'idiome national en y substituant la langue allemande. Avant l'arrivée de ces conquérants, on comprenait sous le nom de Lettes 1° les *Lettes*, proprement dits; 2° les *Lithuaniens* qui, au XIVe siècle, devinrent la principale nation slave; 3° les *Schamaïtes*, que l'on appela aussi *Samotes;* 4° les *Kriwitsches*, nommés aussi *Kriwetans;* 5° les *Kuhres* ou *Kouhres;* 6° les *Jacwingiens;* 7° enfin les *Prussiens* ou *Prutzi*, proprement dits. Ces différentes nations formaient une population de plus de 11 millions d'individus. Sous les rois Jagellons, la Lithuanie ayant été réunie à la Pologne, et différents peuples du nord s'étant jetés sur les contrées habitées par les Lettes, la langue de ceux-ci éprouva de grands changements : de là les mots et les tournures gothiques, islandaises et finlandaises que l'on y remarque aujourd'hui. Ainsi, en *Prusse*, la langue lette comprend $\frac{1}{3}$ du dialecte slave, $\frac{1}{3}$ du gothique, $\frac{1}{7}$ du finlandais, et $\frac{1}{6}$ de l'allemand; en *Lithuanie*, elle se compose de $\frac{1}{3}$ du russe, $\frac{1}{3}$ du polonais, et de $\frac{1}{3}$ des dialectes gothique, finlandais et allemand; en *Courlande* et en *Livonie*, elle s'est conservée plus pure : elle a environ $\frac{1}{2}$ du slave, $\frac{1}{4}$ du gothique, $\frac{1}{4}$ du finlandais, et $\frac{1}{6}$ de l'allemand. J. H.

(1) *Suome* est leur nom dans leur propre langue.

branches avérées de la race finnoise que les Russes nomment Tchoude. Sans doute on peut avec quelque raison en détacher les Hongrois, en les classant à part comme un peuple mixte, quoique très ancien.

» Les *Samoïèdes*, les *Siriaines*, les *Tchérémisses*, les *Mordoins*, paraissent être des tribus nomades venues d'Asie, et qui, subjuguées tour à tour par les Bulgares, les Hongrois et les Permiens, ont adopté des mots de plusieurs langues, de sorte que leur origine est devenue incertaine.

» A l'ouest des Slavons et des Finnois, dans le centre et le nord de l'Europe, demeurent les nations de la famille *teutonique*. Les *Allemands*, les *Scandinaves* et les *Anglais*, sont les trois principales divisions politiques; mais il est nécessaire, sous le rapport de la langue, de subdiviser les Allemands en deux branches, celle des montagnes ou du midi, et celle des plaines ou du nord. Les durs et rauques dialectes du *haut allemand* embrassent la *Suisse*, la *Souabe* avec l'*Alsace*, la *Bavière*, les *Etats autrichiens*, la *Silésie* et la *Transylvanie*; les idiomes plus doux et plus flexibles du *bas allemand*, se subdivisent de nouveau et très distinctement en *hollandais* et *flamand*, restes de l'ancien belge, en *frison*, répandu du Zuyderzée jusque dans le Sleswick, et en *bas* ou *vieux saxon*, parlé depuis la Westphalie et le Holstein jusque dans la Prusse orientale. Enfin, entre ces deux variétés de l'allemand, presque aussi différentes entre elles que l'italien et le français, on trouve les idiomes de la *Saxe* proprement dite, de la *Franconie*, et de la classe supérieure en *Livonie* et *Esthonie*, idiomes qui tiennent au haut allemand par la forme des mots, et au bas allemand par la douceur de la prononciation.

» Les nations scandinaves, divisées en *Suédois*, *Goths*, *Norvégiens*, *Danois* et *Jutlandais*, forment une famille très anciennement séparée et parfaitement distincte des nations allemandes, parmi lesquelles cependant les Hollandais, les Frisons et les bas Saxons s'en rapprochent (1). Les restes de l'ancien scandinave, tel qu'il était au neuvième siècle, subsistent dans le *dalécarlien*, dans le *vieux norvégien* des vallées des Dofrines, dans l'*islandais*, avec le dialecte des Fœröe et l'idiome appelé *norse* des îles Shetland. Les deux langues, ou pour mieux dire dialectes modernes, le *suédois* qui règne en Suède sur les côtes de Finlande, et le *danois* qu'on parle aussi dans la Norvége, sont également des branches de l'ancien scandinave, mais appauvries, adoucies et affaiblies par la civilisation. Un troisième dialecte, le *jutlandais*, conserve encore des traces de l'ancien anglo-saxon, qui s'y est mêlé à l'ancien scandinave.

» Les *Anglais* et les *bas Ecossais* ne sont que des colonies successives de Belges, de Saxons, d'Anglo-Saxons, de Jutlandais et de Scandinaves, dont les dialectes, naturellement fondus ensemble, produisirent le *vieux anglais* ou l'*anglo-dano-saxon*, langue qui fut corrompue par l'introduction violente d'une foule de locutions latines francisées, apportées par les Normands; s'étant depuis de nouveau reformée et rapprochée de son origine, elle est devenue l'*anglais moderne*; mais il existe dans le Suffolk, l'Yorkshire et la basse Ecosse, d'anciens dialectes plus rapprochés des langues teutoniques.

» L'occident et le midi de l'Europe sont aujourd'hui le domaine des *langues romaniques* ou dérivées du *latin*; mais il faut d'abord y remarquer les restes des anciennes nations et langues opprimées et subjuguées. Il ne reste aucune trace distincte des *Etrusques*, des *Ausoniens*, des *Osques*, et d'autres peuples, soit indigènes, soit anciennement établis en Italie. Les noms des *Celtes* et des *Ibériens* ont également disparu dans la France, l'Espagne et les îles Britanniques; mais il y reste, sous d'autres dénominations, des monuments vivants de ces antiques et grandes nations.

» Les *Basques*, resserrés aux pieds des Pyrénées occidentales, conservent une langue des plus originales et des plus mémorables de notre partie du monde; il paraît maintenant prouvé que cette langue est un reste authentique de la langue générale de l'*Ibérie*, c'est-à-dire de l'Espagne orientale et méridionale; elle régnait aussi sur la Gaule aquitanique (1).

(1) M. R. Rask, professeur de littérature à Copenhague, donne dans sa Grammaire de la langue frise, publiée en 1825, un tableau raisonné de cet ancien idiome. Il prouve, contre l'assertion de Wiarda, que cette langue diffère à la fois de l'*anglo-saxon* et du *bas allemand* (*platt deutsch*), quoiqu'elle appartienne à la même branche du tronc des langues germaniques. J. H.

(1) Dans son travail intitulé : *Prufung der untersu-*

» Les *Celtes* sont une des races primitives européennes les plus répandues. L'histoire la plus ancienne de l'Europe nous les montre établis le long des Alpes et à travers toute la Gaule, d'où ils ont émigré, à une époque très reculée, dans les parties centrales et occidentales de l'Espagne, ainsi que dans les îles Britanniques. Des migrations postérieures en firent refluer les essaims sur l'Italie, la Thrace, et même l'Asie-Mineure. Il en reste une branche très ancienne, les *Hiberniens* ou *Irlandais* indigènes, dont, selon quelques uns, les *hauts Ecossais* sont une colonie. La langue *erse* ou *gaélique* est le seul monument authentique de l'ancienne langue celtique; mais on sent qu'une nation aussi répandue, aussi vagabonde, a pu s'incorporer plusieurs peuples, parlant peut-être des idiomes aujourd'hui éteints.

» Les anciens *Belges* étaient, à une époque quelconque de leur histoire, un peuple mixte de Celtes et de Germains; on pourrait même soutenir avec avantage que dans leur origine ils n'étaient que Germains. Ayant conquis une partie de l'Angleterre et de l'Irlande, ils s'y mêlèrent avec les Celtes purs; les uns et les autres furent repoussés par les Anglo-Saxons dans le pays de Galles, dans le Cumberland et le Cornouailles, d'où une partie retourna sur le continent et peupla la basse Bretagne. La langue galloise, encore vivante, est un débris de la langue des Belges, débris très différent de ce qui reste des Celtes véritables. Plus moderne, l'idiome bas-breton est encore d'une nature plus mixte. Les Gallois appellent leur langue le *kumraigh* ou *kymri,* d'où les auteurs latins du moyen âge ont tiré le nom de *Cambriens;* mais c'est sans raisons suffisantes que quelques systèmes ethnographiques en font des *Cimbres.*

» Telles sont les trois anciennes races indigènes de l'occident de l'Europe. Les Romains y ont porté leur langue, surtout le dialecte populaire, la *romana rustica,* qui, en se mêlant avec les langues indigènes, dut de très bonne heure produire des idiomes provinciaux, quoique le latin classique régnât dans les villes et dans l'église. L'irruption des peuples du Nord, tous ou presque tous de la race teutonique, introduisit un nouveau mélange, et surtout une nouvelle grammaire, dans les dialectes latino-gaulois et latino-ibériens. La langue *romance,* préparée depuis des siècles, parut presque au même instant dans tout l'occident romain. De là sortirent l'*italien,* avec ses dialectes *lombard, vénitien, sicilien* et autres; le *provençal,* la *langue d'oc* ou *occitanique,* le *limousin* et le *catalan,* qui sont des branches directes de l'ancien *romance;* le *français,* dont quelques branches, telles que le *wallon,* le *picard,* ont dû exister bien des siècles avant le nom français; l'*espagnol,* proprement dit, ou le *castillan* et le *gallicien,* souche du *portugais.*

» Cet aperçu des langues et des nations européennes ne nous montre au fond que trois grandes masses ethnographiques de notre partie du monde : la *romano-celtique* au sud et à l'ouest, la *teutonique* au centre, au nord et au nord-ouest, la *slavonne* à l'est.

» Les langues *grecque, albanaise, turque* et *finnoise,* dans l'Orient, les langues *basque, celte* ou *erse* et *kymrique* ou *galloise,* ne sont que secondaires aux yeux de l'arithmétique politique, quelque intéressantes qu'elles soient pour l'historien. Car ces sept langues ne sont parlées en Europe que par 25 à 30 millions d'individus, tandis que les trois grandes familles se partagent une population européenne de plus de 195 millions.

» L'Europe renferme encore des restes d'*Arabes,* distingués dans l'île de Candie sous le nom d'*Abadiotes,* confondus dans le midi de l'Espagne avec la masse; elle compte aussi au nombre de ses habitants, mais seulement comme nomades, deux tribus de Kalmouks établis entre le Volga et le Don. Nous pouvons encore regarder comme des restes de nations les *Juifs,* tant errants que fixes, le *Tsiganes* ou *Bohémiens,* ancienne caste indienne, et quel-

chungen uber die urbewohner Hispaniens vermittelst der vaskischen sprache, M. Guillaume de Humboldt a prouvé que la langue basque paraît avoir quelque affinité avec les idiomes sémitiques, et, sous certains points de vue, quelque analogie avec les langues américaines. M. Klaproth a retrouvé aussi dans le basque un grand nombre de formes qui appartiennent aux parties septentrionales et occidentales de l'Asie. M. G. de Humboldt a reconnu que les idiomes des différents peuples anciens qui habitaient la péninsule hispanique, les Gaules méridionales, quelques parties de l'Italie et les trois grandes îles de la Méditerranée appartenaient à la langue ibérienne, que l'on retrouve encore dans le basque. (*Voyez* ci-après le *Tableau synoptique des peuples*, et le *Tableau des langues de l'Europe* dont nous donnons l'extrait d'après *Atlas ethnographique du Globe* par M. A. Balbi).
J. H.

ques autres races locales, plus ou moins traitées en proscrites.

» La religion chrétienne, dans ses diverses formes, est répandue sur la presque totalité des Européens; l'*église grecque* ou *orientale*, qui descend directement de l'ancienne église de l'empire d'Orient, règne sur les Grecs, sur une partie des Albanais et des Bulgares, sur les Serviens, les Esclavons, les Raatzes (en Hongrie), les Croates, les Dalmates, les Valaques, les Moldaves, et sur la puissante nation des Russes. L'église grecque compte en Europe environ 50 millions de membres. La religion *grecque-unie*, qui s'est séparée de l'église grecque orientale, forme un faible appendice de l'église catholique. C'est dans le midi, l'ouest et une partie du centre, que règne l'*église latine*, qui se nomme elle-même *catholique romaine*; l'Espagne, le Portugal, l'Italie, plus des neuf dixièmes de la France, les trois quarts de l'Irlande, la Belgique, la moitié de l'Allemagne et de la Suisse, les trois quarts de la Hongrie et de l'ancienne Pologne, obéissent unanimement aux dogmes de l'église de Rome, et varient peu dans leur soumission à l'autorité du pape ou souverain pontife; cette grande église compte même quelques membres en Angleterre, en Hollande, en Turquie, et peut se glorifier de régner sur plus de 100 millions d'Européens. L'*église évangélique* ou *protestante*, répandue dans le nord, est, conformément à son principe de liberté, divisée par quelques nuances de doctrines, parmi lesquelles se distinguent le *luthéranisme*, dominant dans les deux Saxes, le Wurtemberg, le Hanovre, la Hesse et autres parties d'Allemagne, dans toute la Scandinavie, dans les provinces baltiques de la Russie, dans la Prusse et dans une portion de l'empire d'Autriche; la *religion réformée* ou le *calvinisme*, répandue en Suisse, dans l'Allemagne occidentale, en Hollande et en Ecosse; le *système anglican*, qui règne dans l'Angleterre, et qui opprime l'Irlande. On trouve aussi des chrétiens évangéliques en France, en Hongrie, en Transylvanie, et dans les vallées du Piémont. Outre ces trois grandes divisions ecclésiastiques de l'Europe chrétienne, il est quelques petites associations religieuses, séparées de la masse, telles que les *Sociniens* en Transylvanie, les *Quakers* en Angleterre, les *Anabaptistes* en Hollande, les *Arméniens* en Turquie, et d'autres, parmi lesquelles on ne peut qu'improprement placer les *Frères-Moraves* ou *Herrenhutiens*, distingués des Luthériens uniquement par leur discipline. En Ecosse, principalement, se trouvent en grand nombre les *Congréganistes* ou *Indépendants* et les *Presbytériens*.

» L'Europe non chrétienne comprend les *Mahométans*, parmi lesquels les Turcs, les Tatars, les Bosniaques sont les principaux peuples; les *Idolâtres*, qu'on ne trouve que vers les extrémités voisines de l'Asie, et qui comprennent quelques Lapons, les Samoïèdes, les Tchérémisses, les Vogouls, les Kalmouks, et trois ou quatre autres tribus nomades, diminuent de jour en jour; enfin, les *Juifs*, répandus partout, excepté en Norvége et en Espagne, mais nombreux uniquement en Pologne, en Turquie, en Allemagne, en Hollande, en Alsace [1].

» Les gouvernements de l'Europe présentaient, à l'époque de la révolution française, une bien plus grande variété qu'aujourd'hui. Des républiques florissantes, telles que la Hollande, Venise, Gênes, Raguse; un empire germanique, composé de plus de trois cents petites souverainetés féodales, ecclésiastiques et municipales; un ordre souverain, militaire et religieux, celui de Malte ou de Saint-Jean-de-Jérusalem; une grande monarchie élective, la Pologne : voilà ce que le niveau des révolutions a fait disparaître. La classification des Etats européens se réduit aujourd'hui à deux principes dominants : le premier, c'est l'autorité d'un monarque absolu, mais gouvernant d'après des lois fixes, avec un système d'impôts peu variable; le second, c'est l'autorité d'un monarque limitée par des assemblées représentatives, principalement quant à la levée des impôts et à la législation. Le premier principe domine dans l'est et le sud de l'Europe; le second dans l'ouest et le nord; là, nous voyons les monarchies absolues (du moins en partie) de *Russie*, d'*Autriche*, de *Naples* et d'*Espagne*; ici se présentent les monarchies constitutionnelles de la *France*, de la *Hollande*, de la *Grande-Bretagne* avec l'*Irlande* de la *Suède* et de la *Norvége*. Dans la partie centrale, les deux classes se mêlent : la *Sardaigne*, l'*Etat de l'Eglise*, la *Toscane*, la *Hesse électorale* et le *Danemark*, sont des mo-

[1] Voyez le tableau de la population de la terre par religions, à la fin du tome VI.

narchies absolues paternelles; la *Bavière,* le *Wurtemberg,* le *Hanovre,* la *Saxe,* le *grand-duché de Bade,* sont des Etats constitutionnels avec diverses formes. »

Il faut encore faire observer que le royaume de *Hongrie,* quoique faisant partie d'une monarchie absolue, est un Etat constitutionnel, et que celui de *Pologne* était aussi un Etat constitutionnel, avant qu'il n'ait eu recours à l'insurrection pour reconquérir ses droits. Il est juste aussi de dire que les traités publics et la parole des souverains ont assuré des représentations nationales ou des *Etats* à toutes les parties de la fédération germanique; mais la *Prusse,* qui avait fait tant des promesses à ses peuples, lorsqu'elle les appelait en masse à marcher contre la France, est encore à leur donner les institutions qu'ils réclamaient pour prix de leurs sacrifices. Quoi qu'il en soit, la révolution de 1830, dont Paris fut le mémorable théâtre, hâtera le moment où tous les peuples de l'Europe goûteront les avantages de la représentation nationale.

« Les exceptions à cette tendance générale de l'Europe vers la monarchie tempérée sont en bien petit nombre. L'*empire ottoman* est le seul Etat vraiment despotique, à moins qu'on ne veuille, avec un voyageur récent, y joindre la *principauté de Monaco.* La fédération de la *Suisse* est de l'autre côté le seul Etat républicain indépendant; car les cinq villes libres de *Krakovie,* de *Brême,* de *Lubeck,* de *Hambourg,* de *Francfort,* avec la municipalité de *San-Marino* et la vallée libre d'*Andorre,* reconnaissent, d'après les traités, une protection plus ou moins immédiate.

» Le rang des puissances est une question compliquée; nous dirons qu'on désigne aujourd'hui sous le nom de six grandes puissances, la *Russie,* la *France,* l'*Angleterre,* l'*Autriche,* l'*Espagne* et la *Prusse;* mais cette dernière reste en arrière des autres, sous le rapport de la population, des revenus et des ressources. Ces six puissances, que nous rangeons d'après l'importance de leur population, comptent ensemble plus de 166 millions de sujets en Europe seulement.

» La géographie établit toujours, et indépendamment des conventions humaines, certains rapports physiques entre ces masses de territoire que nous appelons Etats : nous indiquerons, la carte à la main, ce qu'il y a de manifeste dans ces relations naturelles. La Russie pèse sur la Turquie, l'Autriche, la Prusse et la Suède : toutes les quatre sont exposées à des attaques formidables de sa part; mais la Prusse est la plus ouverte, tandis que les monts Hémus et les Karpathes couvrent Constantinople et Vienne. La Scandinavie, complétée par la réunion du Danemark, trouverait dans sa position et dans le génie de ses peuples une force capable d'arrêter les mouvements du colosse russe; mais les contre-poids de la Russie sont l'Angleterre ou la France; celle-là peut, en soutenant la Turquie et les royaumes scandinaves, enfermer le commerce et la marine russe dans des mers intérieures; celle-ci peut appuyer l'Autriche ou secourir la Prusse. Un troisième contre-poids bien plus efficace existerait si la fédération germanique, sincèrement unie avec l'Autriche et la Prusse, concentrait enfin dans une masse indissoluble les immenses ressources des nations allemandes[1]. En considérant les Etats allemands secondaires comme de petites masses indépendantes (ce qu'elles sont par leurs sentiments et leurs intérêts), la fédération germanique forme une zone de neutralité entre la France et l'Autriche. Cette heureuse séparation serait complète si la Suisse et la Sardaigne étaient plus fortement organisées. Maîtres des versants de tant de fleuves, et par conséquent des positions militaires les plus importantes de l'Europe centrale, tous ces Etats doivent, ou savoir jouer un grand rôle, ou se résigner à être le théâtre des guerres étrangères. La France a peu d'avantages naturels pour dominer ou menacer ces Etats; l'Autriche commande au contraire du haut du Tyrol et de la Valteline plusieurs entrées de la Bavière et de la Suisse. A l'égard de la Turquie, la monarchie autrichienne ayant atteint une limite naturelle en Transylvanie, ne peut convoiter que la Bosnie; elle est plutôt la protectrice que l'ennemie naturelle des Ottomans. Maîtresse de l'Adriatique et du Pô, elle domine incontestablement l'Italie. Aussi une fédération italienne indépendante, avec les Alpes pour boulevard, paraît-elle aux Autrichiens un rêve dangereux. Les rapports de la France, repoussée dans ses anciennes limites, sont presque

[1] La Pologne, rendue à son antique indépendance, pourrait encore être considérée comme le rempart le plus puissant élevé pour défendre l'Europe occidentale des attaques de la Russie. J. H.

tous d'une nature pacifique ; elle ne menace, elle ne domine la frontière d'aucun de ses voisins, si ce n'est celle des Pays-Bas, qu'on essaie de couvrir par des places fortes ; elle n'est pas non plus menacée sur aucun point, quoique la Prusse ait cru devoir pousser son territoire en pointe jusque dans la Lorraine. Le nombre borné de ses ports, les marées qui en limitent l'utilité, enfin leur partage sur deux mers différentes, arrêtent l'ambition navale de la France. Unis par de meilleures institutions, l'Espagne et le Portugal constitueraient une de ces masses indépendantes que la nature aurait dû multiplier, si elle avait voulu garantir à l'humanité de longs siècles de paix, objet qui ne paraît pas encore entrer dans les vues de la Providence.

» Le plus simple coup d'œil sur la carte nous montre la Russie maîtresse de *plus de la moitié* de la surface de l'Europe, et d'*un quart* de sa population. Encore y a-t-il hors de cet immense empire 12 millions de Slaves et 3 millions de Grecs, que les liens si doux de l'affinité de langue ou de culte y attirent, sans et même malgré les efforts de la politique. Cette masse démesurée mais naturelle frappe tous les esprits. D'autres empires européens sont trop disséminés ou composés d'éléments trop hétérogènes pour pouvoir être bien consolidés, et pour avoir un véritable caractère national. Quel génie législateur pourrait jamais réunir sous les mêmes lois le cultivateur des vignobles de la Moselle, et le pêcheur d'ambre jaune sur les rivages de la Baltique ? Encore ces peuples parlent-ils la même langue. Mais le Hongrois qui vient des monts Ouraliens, peut-être de plus loin encore, quel lien national peut-il former avec l'Allemand, le Slavon, l'Italien, vieux enfants de la vieille Europe ? Nous parlons ici des peuples généreux et éclairés ; mais le barbare Turc, tenant sous ses lois la plus grande partie de l'antique Grèce, n'est-ce pas le glacial Borée flétrissant un verger de roses ? Même la France, les îles Britanniques, l'Espagne, quoique homogènes par les mœurs, doivent à la trop grande multiplicité d'objets d'administration le désavantage de renfermer de grandes provinces négligées. Les grands empires envahiront-ils toute l'Europe ? Finiront-ils par s'absorber à leur tour dans une monarchie universelle, à la façon romaine ou à la façon chinoise ? Ou bien la Providence, écartant ce danger, le plus à redouter pour la civilisation intellectuelle, nous réserve-t-elle un siècle de guerres, de migrations et de bouleversements, qui, à travers des luttes sanglantes, ramènera la liberté, l'esprit national et l'activité rationnelle, apanage des Etats bien proportionnés ?

» Un des éléments principaux de la force des Etats, c'est leur population ; mais la valeur politique réelle du même nombre d'hommes varie singulièrement selon leur concentration, leur courage et leur intelligence. Nous devons établir ici quelques unes des bases de cette branche de la géographie politique européenne. »

La population actuelle de l'Europe est au moins de 250 millions. Cette population, qui forme à peu près le quart du genre humain, est très inégalement distribuée sur la surface de notre partie du monde, et cette inégalité ne suit pas une progression constante depuis l'extrémité nord jusqu'à l'extrémité méridionale.

Le nombre des Européens comparé à la superficie de l'Europe, que l'on évalue à 481,421 lieues, donne une moyenne de 519 individus par lieue carrée [1]. Divisons cette partie du monde en deux grandes régions, l'*occidentale* et l'*orientale*, que nous partagerons en parties *boréale*, *centrale* et *australe*, et voyons si la population y est distribuée d'après l'influence de la température :

EUROPE OCCIDENTALE.

Partie boréale.

	Superficie en lieues géogr.	Population par lieue carrée.	
Monarchie suédo-norvégienne.	38,460		
— danoise.	2,865	590	
— anglaise.	15,371		
Partie centrale.			
Monarchie prussienne. . . .	13,936		
— hollandaise . . .	1,421		
Belgique	1,470		
Monarchie française	26,739		
Confédération germanique. Royaume de Hanovre	1,937		
— de Wurtemberg. .	981		
— de Saxe. . . .	938		
— de Bavière. . .	3,995	1.,66	
Les vingt-huit principautés allemandes.	4,399		925
Les quatre républiques de Francfort, Brême, Hambourg et Lubeck. . . .	58		
Confédération suisse	1,985		
Empire d'Autriche.	34,803		
	149,358		

(1) Nous avons cru devoir ajouter ici quelques considérations que nous avons données dans le chap. XVI du *Traité élémentaire de Géographie*. J. H.

	Superficie en lieues géogr.	Population par lieue carrée.
Report. . .	149,358	
Partie australe.		
République d'Andorre. . . .	25	847
Monarchie espagnole	23,850	
— portugaise. . . .	5,170	
Italie. . Royaume sarde . .	3,690	
Italie. . — des Deux-Siciles.	5,460	
Italie. . Etats de l'Eglise . .	2,250	
Italie. . Grand-duché de Toscane.	1,098	
Italie. . Les quatre autres principautés. . .	620	
Italie. . République de Saint-Marin.	3	
EUROPE ORIENTALE.		
Partie boréale et partie centrale.		
Russie européenne.	260,340	244 (266)
Royaume de Pologne	6,372	
République de Krakovie . . .	64	
Partie australe.		
Turquie d'Europe	20,000	526 (266)
Ile de Candie, appartenant au pacha d'Egypte.	520	
République des îles Ioniennes.	131	
Royaume de Grèce.	2,470	
	481,421	

Un premier coup d'œil jeté sur le tableau précédent fait voir d'abord que la région boréale est la moins peuplée des trois de l'Europe occidentale, et que c'est la région centrale qui sous ce rapport l'emporte sur les deux autres. Nous obtiendrions les mêmes résultats si nous partagions l'Europe orientale en trois régions.

On y voit aussi que dans l'Europe occidentale la population est plus nombreuse, relativement à la superficie qu'elle occupe, que dans l'Europe orientale.

« Cependant il est des exceptions qui tiennent à des raisons physiques ou historiques. Les Etats étendus qui renferment de grandes provinces d'une fertilité médiocre, ont nécessairement le désavantage contre les petits Etats fertiles. Ainsi l'Espagne doit toujours être moins peuplée que le Portugal, toutes choses égales d'ailleurs. Un grand nombre de montagnes resserre en Suisse et en Norvége l'étendue du terrain cultivable; ayant égard aux seuls espaces habités, la population paraîtra très forte. Parmi les causes historiques de la dissémination des habitants, il faut remarquer les guerres; la Hongrie, par exemple, n'a que 750 habitants par mille carré, la Galicie ou la partie montueuse de la Pologne en a 2600; c'est que les environs de Lemberg et de Krakovie ont été moins souvent atteints des invasions des Huns, des Turcs et des Tatars. La peste lutte constamment dans la Turquie contre les progrès de la population, qui, sans ce fléau, serait peut-être très considérable. C'est une espèce de peste qui, en 1340, dépeupla le nord de l'Europe, patrie de tant d'essaims belliqueux.

» Il est un phénomène plus singulier, c'est de voir des peuples malheureux et opprimés se multiplier avec une grande rapidité; les Irlandais s'accroissent en nombre bien plus que les Ecossais. L'homme éclairé craint l'indigence, compagne d'une nombreuse famille; l'homme abruti par la misère ne prévoit rien. Les cantons suisses s'opposent par des lois à l'accroissement des naissances bâtardes.

» Les côtes et les îles offrent généralement plus de moyens d'existence que les terres continentales, parce qu'elles contribuent à faciliter les communications et à développer l'industrie et le commerce. De là vient que les îles Britanniques et la Hollande, que les canaux partagent en un grand nombre d'îles, sont très peuplées; que la France l'est plus que l'Autriche, que le royaume de Naples l'est plus que celui de Sardaigne, et que les îles Ioniennes le sont plus que la Turquie. Ainsi, parmi les provinces danoises, les îles d'Æröe, de Séeland, la péninsule d'Eyderstedt, le Dithmarschen, égalent la population de l'Angleterre et de la Hollande, tandis que le Jutland, formant une masse plus compacte, n'est pas beaucoup plus peuplé que la Suède méridionale; ainsi, en France et en Espagne, les provinces centrales, le Berry et la Castille, par exemple, sont les moins peuplées. En réunissant, d'un côté, toutes les provinces maritimes de l'Espagne, et de l'autre, toutes celles de l'intérieur, on trouve dans les premières 904 habitants par *legua* carrée, et dans les secondes seulement 507 [1]. Mais ce rapport général offre également de nombreuses exceptions. Le Wurtemberg, pays central, qui n'est pas très fertile, et qui n'est bien gouverné que depuis peu, a vu sa population s'accroître à un tel degré, que les émigrations annuelles sont devenues indispensables. La Corse, la Sardaigne, même la Sicile, sont, au contraire, moins peuplées que le continent de l'Italie.

» La Russie se fait surtout remarquer par une opposition diamétrale à cette règle; car

(1) ANTILLON, *Geografia de España*, p. 145.

la population est concentrée dans les provinces intérieures, où elle s'élève de 400 à 900 par lieue carrée, tandis que dans les provinces sur la mer Baltique, elle n'est que de 80 à 300, et que dans celles sur la mer Blanche et sur la mer Noire, elle descend jusqu'à 40 et même jusqu'à 2. Est-ce dans des circonstances historiques, dans les ravages des guerres anciennes, qu'il faut chercher la cause de ce phénomène? ou faut-il admettre que la race slavonne est naturellement plus prolifique que la race finnoise et tatare? La dernière hypothèse nous paraît plausible. Les races naturellement gaies, insouciantes, amies du plaisir, peu attachées aux jouissances intellectuelles, doivent nécessairement se propager avec plus d'activité. Les Slavons, surtout les Russes, les nations celtiques, tels que les Irlandais, se ressemblent par ces traits de caractère. Quoi qu'il en soit, la population de l'Europe s'accroît en masse au moins d'un million par année moyenne, de sorte qu'avant l'an 1900 elle pourra être d'environ 370 millions. Cette augmentation est plus rapide dans le nord que dans le centre, le midi et l'ouest. La Russie, avec 52 millions d'habitants, gagne annuellement 5 à 600,000 individus, tandis que la France, avec 32 millions, ne paraît en acquérir qu'un peu plus de 200,000. La monarchie autrichienne, avec 36 millions, gagne beaucoup plus que la France, puisque son accroissement est de plus de 320,000. L'Italie et l'Espagne sont presque stationnaires; la Turquie semble même rétrograder. »

Le tableau suivant offre la proportion de l'augmentation annuelle pour chaque million d'habitants, et pour le temps nécessaire au doublement de la population dans les principaux Etats de l'Europe:

	Accroissement annuel par 1 million d'hab.	Doublement de la population.
En Prusse.	27,027 individ.	26 ans.
Dans la Grande-Bretagne. . .	16,667	42
Dans la Hollande et la Belgique.	12,372	56 ½
Dans le royaume des Deux-Siciles.	11,111	63
En Russie.	10,527	66
Dans l'empire d'Autriche. . .	10,114	69
En France.	7,789	131

« Est-il à craindre que la population générale de notre partie du monde se trouve, avant bien des siècles, dans le cas fâcheux de manquer d'espace et de subsistance? Nous doutons que cet embarras puisse d'ici à quelques siècles avoir lieu pour l'Europe en masse, puisque son sol peut nourrir un milliard d'hommes; mais le cas d'une population surabondante peut très bien se réaliser par rapport à une province, à un royaume. Le Wurtemberg et la Suisse éprouvent, depuis plusieurs années, le besoin d'émigrations. Si la Norvége, en triplant sa population, arrivait à compter 3 millions d'habitants, elle ne pourrait guère produire elle-même, ni être sûre d'obtenir en échange de ses produits naturels, assez de céréales pour les nourrir. Mais combien de pays d'un sol fertile ne recevraient pas ses populations surabondantes? Voici quelques calculs intéressants à ce sujet.

» Si l'Italie entière était peuplée comme la Lombardie, elle nourrirait 27,745,000 habitants. Or, la Lombardie même est encore moins peuplée que le duché de Lucques. Si toute l'Italie était peuplée en proportion de ce duché, elle renfermerait 41,000,000 d'individus.

» Si l'Espagne était peuplée au même degré que la province de Guipuzcoa, c'est-à-dire à raison de 1,530 individus par lieue carrée, elle contiendrait 36,501,210 habitants.

» Le Portugal, moins étendu que l'Espagne, et presque partout d'une égale fertilité, renferme deux provinces, dont l'une, l'Alentejo, n'a que 267 habitants par lieue carrée, tandis que l'autre, l'Entre-Douro et Minho, en compte près de 2,354. Peuplé comme la première, le royaume n'aurait que 1,381,287 habitants; peuplé comme la dernière, il en aurait 11,586,388. Il possède 3,500,000 habitants, et pourrait sans doute s'élever assez facilement à 6 millions.

» Mais, comme une transfusion paisible des populations surabondantes d'un royaume dans l'autre exigerait plus d'union et plus de sagesse qu'on ne peut raisonnablement attendre, il est évident que l'accroissement de la race humaine dans le nord peut amener à la longue une nouvelle migration des peuples vers le midi, migration d'autant plus vraisemblable que les hommes du nord possèdent plus de connaissances, ont le caractère plus entreprenant, et abandonnent plus facilement leurs rudes climats, pour s'emparer de ces belles contrées du Midi, si dignes d'être possédées par des maîtres plus courageux et plus éclairés.

» Une crise semblable peut paraître d'autant

plus probable, que l'accroissement de la population est précisément le plus fort et le plus constant dans les pays qui sont moins exposés à la peste, à la fièvre jaune et à d'autres épidémies qui, de temps à autre, dépeuplent le midi de l'Europe. Les famines générales sont également moins fréquentes dans le nord et le centre de l'Europe, excepté dans la Norvége, dans la Suisse, et dans quelques unes des hautes vallées de la Suède et de la Hongrie. Le système de greniers d'abondance, établis par autorité publique, doit, avant peu d'années, rendre même les famines locales impossibles.

» Il est encore une cause morale qui, malgré la suffisance des subsistances, doit pousser et pousse réellement quelques peuples d'Europe vers une grande émigration : c'est le désir des jouissances, ce sont le luxe et l'ambition, c'est l'imagination exaltée par le récit des voyageurs, et par quelques exemples de fortunes colossales faites en peu d'années dans des climats lointains. C'est à cette tendance naturelle aux peuples les plus civilisés de chaque époque, que sont dues les colonies des anciens Grecs, celles des Espagnols du quinzième siècle, et celles des Anglais de nos jours. Le Portugal et la Hollande ont aussi parcouru cette carrière de gloire et de prospérité, qui est loin d'être fermée à des nations entreprenantes. La forme seule de la bonne colonisation est aujourd'hui changée; ce sont des Etats indépendants qu'il convient de fonder, afin de créer des refuges à une population surabondante, d'ouvrir des marchés à l'industrie, et même de préparer des asiles à la liberté nationale dans le cas d'invasions ennemies.

» Des considérations en grand nombre se présentent à quiconque voudrait classer la population européenne d'après les rangs, les occupations, les fortunes; mais nous ne pouvons pas envahir le domaine de l'économie politique, dont la partie descriptive est nommée *statistique*. Le génie historique qui doit présider à la géographie n'aperçoit que les grands faits et les résultats généraux. Les 254 millions d'individus qui peuplent l'Europe reconnaissent pour maîtres 50 familles régnantes, renfermant, avec leurs nombreuses branches, environ 1,200 personnes, énumérées dans les almanachs de cour, et dont les apanages (sans leurs revenus privés) absorbent au-delà de 260 millions de francs : mais cette somme, appliquée en général à des dépenses de luxe, entretient non seulement des fonctionnaires de cour, mais encore beaucoup d'artistes; et, par l'éclat des fêtes et des spectacles, elle attire dans les diverses capitales une foule d'étrangers. L'égalité qui existe de droit entre les souverains, est aujourd'hui détruite dans le fait par l'immense prépondérance de quatre ou cinq grands souverains. Les princes de Schwartzbourg ou de Hohenzollern, quoique souverains et du sang le plus illustre, n'ont ni le poids politique ni l'éclat social d'un premier ministre d'Autriche ou d'Angleterre

» Il aurait été autrefois curieux de connaître exactement le nombre des familles nobles, et celui des individus qui les composent; mais la noblesse européenne a cessé d'être un corps uni par l'esprit chevaleresque et par l'illustration de naissance, depuis qu'il existe dans plusieurs grands Etats une noblesse purement politique, à laquelle le mérite individuel peut s'élever, ou que la faveur des rois peut prodiguer. Il s'est d'ailleurs formé une barrière entre les nobles de naissance eux-mêmes; un grand d'Espagne se croit fort au-dessus d'un simple *hidalgo*, et les *odnodworzi* de Russie, quoique de plus ancienne origine que bien des *kniais*, sont à peine reconnus hommes libres. Ainsi, le nombre total des nobles de race ou par titre ne saurait nous intéresser, si même il pouvait être déterminé. C'est à la description particulière des Etats qu'il faut renvoyer les détails.

» L'accroissement constant et uniforme de la haute bourgeoisie, c'est-à-dire de la classe industrielle, dont la fortune et l'éducation égalent ou surpassent celles de la noblesse, serait également un fait général très intéressant; mais il est encore impossible d'en réunir les éléments authentiques. Cette classe influente et active forme au moins trois millions d'individus, contre un demi-million de nobles de race, reconnus comme tels; mais cette classe est très inégalement répandue en Europe : elle est faible mais favorisée en Russie, puissante et tranquille en Angleterre, nombreuse mais agitée et divisée en France. Au milieu de cette élite des nations actuelles, s'élève une autre tribu, celle des hommes à talents intellectuels : les avocats, les médecins et les écrivains de profession formeraient au besoin la population d'un petit Etat. L'Allemagne, la France et l'Angleterre possèdent entre elles au moins

12,000 écrivains vivants, qui gouverneraient le monde s'ils n'étaient pas divisés; mais trois grands intérêts paralysent cette république: parmi les Allemands, l'esprit de secte; parmi les Anglais, l'esprit de parti; et chez les Français, l'amour-propre. La population manufacturière de l'Europe est un autre phénomène moderne et un des plus remarquables: 15 à 16 millions d'Européens vivent aujourd'hui de leur seule industrie, sans aucune propriété immeuble. Si les débouchés s'encombrent, si une prohibition ferme les routes, des milliers d'individus peuplent les hôpitaux ou joignent les émigrations qui font passer tous les ans 20,000 Européens dans le continent occidental. Cette population de prolétaires industriels surabonde dans l'Angleterre propre, dans quelques parties de la France, des Pays-Bas, de l'Allemagne et de la Suisse.

» La classe des simples cultivateurs comprend, généralement parlant, les deux tiers de la population européenne. Il y en a moins en Angleterre, il y en a plus en Russie. Cet énorme ensemble de 140 millions d'individus acquiert tous les jours plus d'idées nouvelles.

» Les guerriers de l'Europe, soldés par les gouvernements, forment une masse de 2,500,000 hommes, ou d'un centième de la masse totale. Leur entretien absorbe les deux cinquièmes du revenu public dans la plupart des Etats européens.

» La valeur politique de l'individu comme contribuable et comme soldat ou marin, varie singulièrement de contrée en contrée. Cette diversité est de la plus haute importance pour bien apprécier la force des Etats, les événements contemporains, et ceux que verra éclore un avenir trop prochain. »

Chaque individu contribue aux revenus publics dans les proportions suivantes:

Angleterre propre.	108 fr.	» c.
Iles Britanniques.	65	20
Les quatre républiques allemandes. .	33	21
France.	33	31
Hollande et Belgique.	26	30
Danemark.	25	64
Les vingt-huit principautés allemandes.	20	57
Saxe.	20	»
Bavière.	19	96
Prusse.	17	20
Hanovre.	16	77
Wurtemberg.	15	63
Portugal.	15	32
Monarchie sarde.	15	10
Grand-duché de Toscane.	13	33
Duché de Lucques.	13	20
États de l'Église.	11	58
Monarchie sicilienne.	11	32
Principauté de Monaco.	11	»
Empire d'Autriche.	10	70
Monarchie suédoise.	10	68
Duché de Parme.	10	45
République de Saint-Marin. . . .	10	»
Duché de Modène.	10	»
Turquie.	10	»
Espagne.	7	76
République de Krakovie.	7	55
Russie et Pologne.	6	20
Suisse.	5	9

« On voit que, généralement parlant, moins un Etat a d'importance, de richesse, d'énergie et d'esprit public, moins aussi les habitants paient d'impôts. Les gouvernements constitutionnels coûtent fort cher; les gouvernements despotiques sont à bon marché; c'est que chacun d'eux coûte à peu près ce qu'il vaut. Il existe pourtant des pays bien administrés qui ont de faibles revenus; tel est le cas de la Toscane: la raison en est que ces Etats n'entretiennent qu'extrêmement peu de troupes; ils s'abandonnent à la merci des grands empires. *Bene qui latuit, bene vixit.*

» Il faut encore observer que plusieurs Etats, chargés d'une dette publique énorme, sont obligés d'imposer leurs sujets au-delà de la proportion naturelle de leurs facultés et de leurs ressources. Chacun sait que c'est le cas où se trouve l'Angleterre; mais il paraît que, si le fardeau de chaque contribuable anglais était réduit au double de celui de chaque contribuable français, tous les deux se trouveraient dans une situation égale.

» Il faut aussi observer que plusieurs puissances de l'Europe orientale, surtout la Russie, suppléent à la modicité de leurs revenus en argent, par des prestations *in natura*, prestations qui ne sauraient être calculées; ce qui modifie les rapports résultants de ce tableau.

» Dans le service militaire, la différence de valeur entre les nations européennes s'énonce d'une manière encore plus frappante, mais qu'il est difficile d'exprimer en chiffres, 1° parce que l'état effectif des forces militaires varie; 2° parce qu'il faut compter les marins, qui d'ordinaire sont licenciés en temps de paix; 3° enfin, parce que le meme nombre de combattants ne représente pas la force réelle sur le champ de bataille.

» Il paraît que la proportion d'*un* soldat pour 92 habitants est celle que tout Etat européen peut adopter sans épuiser ses ressources, et même sans soutirer à la culture aucun bras véritablement utile : néanmoins les monarchies militaires, grandes et petites, vont bien au-delà. D'autres Etats restent considérablement en arrière.

» Nous croyons que l'on peut adopter les estimations suivantes, pour le pied de paix actuel. »

En Danemark.	1 soldat sur	51 habitants.
En Russie.	1	57
En Suisse.	1	60
En Prusse.	1	76
En Suède et en Norvége. . .	1	85
En Turquie.	1	92
En Bavière.	1	113
En Saxe..	1	116
Dans le Wurtemberg. . . .	1	117
Dans l'empire d'Autriche. . .	1	118
Dans les Pays-Bas.	1	119
En France.	1	130
En Portugal.	1	139
Dans les quatre républiques allemandes.	1	145
Dans les vingt-huit principautés allemandes..	1	148
Dans le royaume de Sardaigne.	1	165
Dans les iles Britanniques. .	1	229
Dans les cinq principautés italiennes.	1	242
Dans le royaume de Naples. .	1	247
En Espagne.	1	278
En Toscane.	1	318
Dans les États de l'Église. . .	1	431

On voit par ce tableau que le Nord fournit généralement beaucoup plus de soldats que le Midi.

« Il n'est guère possible de tirer aucune conclusion sûre et positive de ces données, car on ne peut y séparer ce qui appartient au caractère plus ou moins belliqueux des nations, et ce qui n'appartient qu'aux efforts exagérés des gouvernements. Un seul fait reste évident ; c'est que, généralement parlant, les Etats du nord de l'Europe, à une population égale, ont une valeur politique, militaire et financière, double, triple, ou même quadruple. Prenons pour exemple la Suisse ou le Danemark et les Deux-Siciles ; supposons que ces Etats soient plus rapprochés, et que les puissances européennes restassent spectatrices d'une guerre entre eux, pour qui seraient les meilleures chances ? Probablement Naples serait la première à désirer la paix, et pourrait bien y perdre la Sicile, dans une lutte contre le Danemark ; peut-être le royaume de Naples serait-il assez facilement conquis par les Suisses unis et bien dirigés ; et cependant la population de Naples est presque quatre fois celle du Danemark ou celle de la Suisse ; son territoire a deux fois plus d'étendue que le premier, et trois fois plus que la seconde, et vaut dix à douze fois le territoire danois ou suisse en valeur agricole. Les peuples du midi de la France supportent moins bien les fatigues de la guerre que ceux du nord. La valeur même des Espagnols ne forme pas exception ; ils n'ont triomphé que dans la petite guerre de partisans.

» Nous ferons encore remarquer ici un fait curieux. En divisant l'Europe par le Rhin et les Alpes, ou par une ligne tirée d'Amsterdam à Venise, il se trouverait :

Dans le nord et l'est de l'Europe	16 à 1,900,000	soldats sur pied
Dans le midi et l'ouest.	6 à 700,000	

» Mais les revenus seraient partagés dans la proportion inverse ; car on trouverait :

Pour le nord et l'est	1,560	millions de francs.
Pour le midi et l'ouest. . . .	3,100	

» Voilà l'empire de l'or et celui du fer. »

Tableau *synoptique des peuples européens, anciens et modernes, classés par familles et par langues* (¹).

I. FAMILLE PÉLASGIQUE.

A. *Branche Thracienne.* (Adelung. Vater. Gatterer.)

1. *Phrygiens*, en Asie ; *Bryges*, en Europe †.
2. *Lydiens*, dont une colonie en Étrurie ?.
   * *Lydias*, canton de Macédoine.
   * *Tyrrheni*, de Macédoine.
3. *Troyens* et leurs émigrations †.
4. *Bythiniens*, dont descendaient les *Thyni* ✕. (Mannert.)
5. *Cariens*, avec quelques colonies en Laconie, etc. †. (R. Rochette.)

(¹) Ce tableau n'est qu'un essai provisoire, tendant à faciliter à nos lecteurs le coup d'œil général sur les résultats des recherches modernes, relatives à la parente des nations et à l'affiliation des langues. On a dû y rapporter des hypothèses douteuses et même opposées, lorsqu'il n'y avait rien de mieux à y substituer, et lorsque la question est encore en discussion parmi les *savants*.

Les opinions douteuses, selon nous, sont marquées par le signe ?. Les nations et les langues *éteintes*, ou dont il ne reste aucun rejeton vivant, distinctement reconnu, sont désignées par le signe †. Celles dont nous croyons reconnaître des traces obscures, ou qui se sont notoirement mêlées avec d'autres, sont indiquées par le signe ✕.

Enfin, on a souvent indiqué les noms des auteurs d'une opinion, lorsque les opinions ont quelque chose de particulier. Les initiales MB. indiquent celles qui nous sont propres.

6. *Thraces* proprement dits ×. (Voyez *Slavons*, etc.)
* *Maidi*, en Thrace (branche de Mèdes)?. (MB.)
Pelagones, en Macédoine; *Pehluwan* ?. (MB.)

B. *Branche Illyrienne.*

1. *Mysi* ou *Mœsi*, peuple mélangé.
2. *Daces* ou *Gètes* ? ×. (Voyez *Valaques.*)
3. *Dardani* ? ×.
4. *Macédoniens* anciens, du moins en partie ×.
5. *Illyrii* anciens ×. (Voyez *Albanais.*)
   α] *Parthini* (les blancs, en albanais.)
   β] *Taulantii.*
   γ] *Molossi.*
   δ] *Ardiæi* (*Eordæi*, en Macédoine.)
   ε] *Dalmatæ.*
6. *Pannoniens* ou *Pæones* †. (Mannert.) ?.
7. *Venètes*, colonie illyrienne en Italie ×. (Freret.)
8. *Sicules*, idem ×.
9. *Japyges*, idem †.

C. *Branche Pélasgo-Hellénique.*

1. *Pélasges* ou *Pelarges*, indigènes primitifs de la Grèce et de l'Italie ×. (de *Pela*, rocher; les constructeurs en rochers.) (MB.)
2. *Lelèges* colonie asiatique venue en Grèce †. (R. Rochette.)
3. *Curètes*, idem ? †.
4. *Perrhèbes*, Pélasges de Thessalie †.
5. *Thesprotes*, idem, en Épire †.
6. *Ætoli* ? (peut-être Illyriens.)
7. *Hellènes*, nommés antérieurement *Græci*, en Epire, *Grœi*, en Thrace.
   α] *Achœi* ou *Achivi*, c'est-à-dire les riverains des fleuves.
   β] *Iones* ou *Iaones*, c'est-à-dire les lanceurs de flèches.
   γ] *Dores* ou *Doriens*, c'est-à-dire les porte-lance.
   δ] *Aioli*, Éoliens, c'est-à-dire les errants, les coureurs.
8. *Arcadiens*, Pélasges du Péloponèse ×.
9. *Oenotres*, émigrés en Italie ×.
10. *Tyrrhènes*, émigrés en Italie ×. (R. Rochette.)

LANGUES ANCIENNES DE CES TROIS BRANCHES.

A. *Langues Thraces* † ou × ?.

1. *Thracien* propre, rapproché du perse, etc., par les noms propres.
2. *Phrygien*, id., une des souches du grec et de l'illyrique ou albanais.
3. *Lydien*, peut-être branche phrygienne.
4. *Carien*, peut-être pélasge mêlé de phénicien.
   * *Lycaonien* de Saint-Paul.

B. *Langues Illyriques* × ?.

1. *Illyrique* propre, une des souches de l'albanais.
2. *Gète*, avant la domination des peuples slavons.
   * Les *Sigynnæ*, peuplade médique ou hindoue, souche des Bohémiens ou Zigeunes, parlant probablement un idiome asiatique.

C. *Langues Helléniques*, grec ancien (Thiersch et MB.)

1. *Hellénique primitif*, rapproché du pélasgique †.
   a. *Arcadien* †.
   b. *Thessalien*, avec le *grec macédonien* vieux ? ×.
   c. *Oenotrien*, transporté en Italie et mêlé au latin ×.
2. *Hellénique des temps historiques.*
   a. *Éolien* vieux, rapproché de l'œnotrien (langue des *Dieux* dans Homère), ×.
   b. *Dorien* ancien, descendu de l'éolien (langue de Sapho, de Pindare, etc.).
      α] *Laconien*, idiome à part.
      β] *Dorien* récent, de Syracuse (langue de Théocrite).
   c. *Ionien* ancien, ou l'hellénique adouci par les nations commerçantes (langue d'Homère, restée classique pour la poésie épique).
      α] *Ionien* d'*Asie*, encore plus adouci (langue d'Hérodote).
      β] *Ionien* d'*Europe*, resté plus mâle et dont l'*idiome attique* est la branche principale (langue classique des orateurs et du théâtre).
   d. *Grec littéral commun*, ou l'idiome attique, épuré et fixé par les grammairiens d'Alexandrie; langue commune de toute la Grèce, de l'Orient et du beau monde de Rome, jusqu'à l'invasion des barbares.
   e. *Idiomes locaux*, peu connus.
      α] L'*alexandrin* vulgaire.
      β] Le *syro-grec* (langue du Nouveau Testament).

II. FAMILLE ÉTRUSQUE OU ITALIQUE (¹).

1. *Aborigines* ou *Opiques* (fils d'*Ops*, la terre), noms génériques. (MB.)
   a. *Euganei*, avant les Veneti †.
   b. *Ligures*, divisés en beaucoup de tribus.
   c. *Etrusci*, la masse de la nation étrurienne. (MB.)
      * La nation *étrurienne* paraît avoir été composée de castes ou tribus.
      α] Caste des seigneurs *Larthes*, en étrusque; *Tyrani* ou *Tyrrheni*, en grec-éolien ou pélasgique.
      β] Caste des prêtres. *Tusci*, c'est-à-dire sacrificateurs.
      γ] Caste des guerriers. *Rasenæ* ?. *Voyez* ci-dessous.
      δ] Caste populaire.
   d. *Piceni* avec les *Sabini.*
   e. *Marsi*, etc., etc.
   f. *Umbri.* (Denys d'Halicarnasse.)
   g. *Samnites*, peut-être *Samones*; les gens de la terre haute (*Samos*), divisés en :
      1. *Hirpini* (les chasseurs de loups).
      2. *Caudini* (armés de troncs d'arbres).
      3. *Pentri* (de *pennus* pointe).
      4. *Caraceni* (vêtus de *caraca*).
      5. *Frentani* (armés de frondes). (MB.)

(¹) On peut donner beaucoup de raisons pour considérer la famille étrusque comme une quatrième branche de la famille pélasgique; mais il y en aurait autant pour en faire une branche des Celtes.

h. *Latini*, etc. ✕.
i. *Ausones* ✕.
k. *Siculi*, selon Denys.
l. *Lucani* et *Bruttii* ou *Bretti*.

2. *Colonies*, historiquement probables.
   a. Orientales, savoir:
      α] *Pélasges* d'Arcadie (1400 avant J.-C.) †.
      β] *Græci* anciens et Pélasges de Thessalie (*idem*) †.
      γ] *Oenotri* divisés en :
         1. *Oenotri* propres (les vignerons).
         2. *Chonii* (les agriculteurs).
      ζ] *Daunien*, *Iapyges*, etc., etc.
      δ] *Tyrrheni* de la Lydie macédonienne (11 à 1200 avant J.-C.) †.
      ε] *Troyens*, peut-être parlant l'éolien vieux (900 avant J.-C.). (MB.)
      η] Colonies *achéennes*, *doriennes*, *chalcidiques* en Sicile et en grande Grèce ✕.
   b. Septentrionales, savoir:
      α] Les *Siculi*, selon l'opinion des modernes ✕?.
      β] Les *Vénètes*, soit Illyriens, soit Slavons ✕.
      γ] Les *Rhasenæ* (Rhætes), classe conquérante de l'Étrurie?.
      δ] Les *Peligni* (*Pela* rocher en macédonien)?.
   c. Occidentales, savoir:
      α] Colonies celtiques ✕. (Freret.)
         1. *Umbri?*. *Voyez* plus haut.
         2. *Senones*.
         3. *Ligures?* ?. *Voyez* plus haut.
         4. *Insubres* (*Isombri.*)
         5. *Volsques* (*Volcæ*) ? †.
      β] Colonies ibériennes ou basques. (MB.)
         1. *Sicani*.
         2. *Osques* ✕ ([1]).
         3. *Corsi* proprement dits ✕.
         4. *Ilienses*, en Sardaigne. (*Voyez* G. Humboldt.).
         5. *Balari*, etc., etc.

LANGUES ANCIENNES DE CETTE BRANCHE.

A. *Langues Italiques.* (*Merula* et *MB.*)

1. Langue *étrusque* ✕; probablement divisée en *sacrée* et *vulgaire*, outre les dialectes; par exemple :
   a. *Rhétique*.
   b. *Falisque*.
   c. *Umbrique*. (Merula.)
2. Langue *italique* centrale ou *opsce* ✕.
   a. Le *subelle* ou *samnite*.
   b. Le *sabin*, etc.
   c. Le *latin*.
3. L'*ausonien* avec le *sicule*, le *lucanien*, etc.

B. *Langues étrangères à l'italique.*

1. *Dialectes celtiques* et *illyriques*.
   a. Le *ligurien* ✕.
   b. Le *gaulois cisalpin* ✕.
   c. Le *vénète*.
   d. Le *volsque?*.
   e. L'idiome des *Japyges?*.
2. *Dialectes ibériens* ou *basques*. (Voyez *G. Humboldt.*)
   a. L'*osque* (*eusce* ou basque).
   b. Le *sicanien*, etc.
3. *Dialectes helléniques* ✕.
   a. Le *dorien*. (Merula.)
      1. Le syracusain ou siciliote.
      2. Le tarentin (laconien).
   b. L'*achæo-ionien*. (MB.)
      1. Le sybarite.
      2. Le crotoniate.
   c. L'*éolo-dorien*.
      1. Le locrien.

NATIONS ET LANGUES MODERNES QUI DESCENDENT DES BRANCHES PÉLASGO-HELLENO-ÉTRUSQUES.

1. *Grecs modernes* ou *Romei*, descendants des anciens, mêlés de Romains, de Slavons, d'Asiatiques, etc.
   Langue grecque moderne (*Roméïka*, *Aplo-Hellenica*).
      1. *Éolo-dorien* modernisé.
      2. *Tzakonite*, resté du dorien.
      3. *Crétois* ou *candiote*.
      4. Grec *épirote* et albanais.
      5. Grec de Valachie, de Bulgarie, etc. (F. Adelung.)
2. *Albanais* ou *Schypetars*, mélange d'anciens Illyriens, Grecs et Celtes. (Masci et MB.)
   Langue schype ou *albanaise*.
   a. Le *schype* ou albanais propre.
      α] Idiome des Guègues.
      β] — des Mirdites.
      γ] — des Toskes.
      δ] — des Chamouris.
      ε] — des Iapys.
   b. L'*albanais* mélangé.
      α] Albanais grécisé d'Epire.
      β] Italo-albanais de Calabre.
      γ] Albanais de Sicile.
3. *Valaques* ou *Roumani*, mélange des paysans de Dacie et de Thrace, avec les colonies militaires romaines, slavonnes et autres.
   Langue valaque, ou *slavo-latine*, ou *daco-romaine*.
   a. *Roumanique* ou valaque propre.
   b. *Moldave*.
   c. Valaque de Hongrie et de Transylvanie.
   d. *Kutzo-valaque* ou valaque de Thrace et de Grèce.
4. *Italiens*.
5. *Français*.
6. *Espagnols*.
   } *Voyez* ci-après, *peuples celto-romains*.
   Langues celto-latines.
   a. Italien.
   b. Romanique *ou* provençal.
   c. Français.
   d. Espagnol.
   } *Voyez* ci-après.

III. FAMILLES SLAVONNES OU WINIDIQUES.

BRANCHES ANCIENNES, CONNUES DES GRECS OU DES ROMAINS.

A. *Peuples maîtres des pays slavons.*

1. *Scythes*, divisés en castes et tribus. (MB.)
   a. *Scythes royaux*, caste dominante, parlant

(1) Nous distinguons avec soin les *Opici* ou *Opsci*, indigènes ou aborigènes d'Italie, parlant la langue italique ancienne, et les *Osci*, colonie des Osques, Eusques, Vasques de la Vescitanie espagnole, établis dans la Vescitanie italienne (*Campus Vescitanus*). La confusion de ces deux noms remonte aux anciens et est la source de beaucoup de difficultés.

le zend ou un autre idiome de la haute Asie.
* Quatorze mots médo-scythes, chez Hérodote.
b. *Scythes agricoles*, tribus vassales, peut-être slavones, vendues comme esclaves.
* Idiome scythe, chez Aristophane. Mots, chez Pline. Inscriptions d'Olbie.
c. *Scythes pasteurs*, tribus vassales, peut-être finnoises ou tchoudes. (Selon Bayer, etc.)
2. *Sarmates*, horde conquérante à physionomie mongolo-tatare. (MB.)
a. *Sarmates* propres.
b. *Jaxamates* (peut-être identiques avec les *Jazyges.*)
c. *Exomates.*
d. *Thisomates* (inscription de Protagoras.)
3. *Ostro-Goths*, vainqueurs des Sarmates, etc. *Voyez* ci-après.

B. *Peuples slavons anciens, sans dénomination générale.*

1. Peuples slavons méridionaux.
a. *Hénètes* en Paphlagonie? †. (Sestrencewicz.)
b. *Cappadociens?.* (*Idem.*)
c. *Crobizy* (Chrowitzy), en Thrace ×. (MB.)
d. *Bessi*, idem ×.
e. *Triballes* (Drewaly)? †.
f. *Dardani*, de *darda*, lance ??. (MB.)
g. Diverses tribus des montagnes de la Grèce.
h. *Carni* avec les *Istri.*
i. *Veneti*, selon quelques uns.
2. Peuples slavons septentrionaux.
a. *Serbi* avec les *Vali* près du Rha (Volga) †.
b. *Roxolani* ×, plus tard connus sous le nom de *Ros.*
c. *Budini*, peuple ou gothique ou slavon †.
d. *Bastarnæ* avec les *Peucini.*
e. *Daces*, ou tel autre peuple qui a donné aux villes de la Dacie leurs noms slavons en *ava* ×.
f. *Olbiopolites* du 2e siècle, mêlés de Grecs †.
g. *Pannonii* (*pan*, seigneur)?.
h. *Carpi* dans les monts Karpathes.
i. *Biessi* dans les monts Biecziad.
k. *Sabogues*, etc., etc.
l. *Lygii* ×, depuis *Liœchi*, etc., etc.
m. *Mougilones*, et autres, chez Strabon.
n. *Venedi* ou *Venedæ*, depuis nommés Wendes, aux bouches de la Vistule.
o. *Semnones*, entre l'Oder et l'Elbe? ×.
p. *Vindili* de Pline.
q. *Osi* de Tacite. (*Otschi*, les pères.)

NATIONS ET LANGUES SLAVONNES CONNUES DEPUIS ATTILA.

I. *Slaves* proprement dits.

A. *Branche orientale et méridionale.* (Dobrowski. Vater.)

1. RUSSES, peuple mixte des Roxolans, des Slavons, des Goths, etc.
a. Les *grands Russes* de Novgorod, Moscou, Susdal, etc.
b. Les *petits Russes* de Kiovie et d'Oukraine.
c. Les *Rusniaques* ou *Orosz*, dans la Galicie et la haute Hongrie.
d. Les *Kosaques*, mêlés de Tatars, etc.

LANGUE RUSSE.
α] Dialecte de grande Russie (langue écrite.)
β] Idiome de Susdal, le plus hétérogène de tous.
γ] Dialecte d'Oukraine ou de petite Russie.
δ] Le *rousniaque*, très ancien dialecte.
ε] Le russe lithuanien, reste du kriwitze?. *Voyez Wende.*
ζ] Le russe-kosaque.

2. SERVIENS ou *Slavons danubiens.*
Langue servienne (*serbska.*)
a. Dialecte servien propre (langue écrite et polie.)
* *Ancien slavon*, langue de l'église russe presque identique avec le servien.
b. Dialecte *bosnien.*
c. — *ragusain* et *dalmate* (italianisé.)
d. — *monténégrin.*
e. — *uscoque*, mêlé du turc.
f. — *slavonien*, très pur.
g. — *bulgaro-slave*, etc., etc.
3. CROATES, ou *Chrobates* ou *Slavons noriques.*
Langue croate.
a. Dialecte *croate* ou *chrobate*, c'est-à-dire des montagnes.
b. — *slovène*, parlé dans l'ouest de la basse Hongrie (dialecte écrit.)
c. — *winde*, parlé par les *Windes méridionaux*, peuple mélangé.
α] Winde de Carniole, avec les idiomes des *Karstes*, des *Tzitsches*, des *Poykes*, etc.
β] Winde de *Styrie* et de *Carinthie.*
d. Dialecte des *Podluzakes* en Moravie, et peut-être des *Charwates.*

B. *Branche centrale et occidentale.* (Dobrowski.)

1. POLONAIS ou *Liaiches.*
Langue polonaise écrite et littéraire.
a. Dialecte de la grande Pologne.
b. — de la petite Pologne.
c. Les *Mazures* en Mazovie et Podlachie; le dialecte mazure est très impur.
d. Les *Goralis*, dans les monts Karpathes.
e. Les *Kassubes*, en Poméranie?.
f. Les Silésiens-Polonais, avec le dialecte *medzborien*, vieux polonais mêlé d'allemand.
2. BOHÊMES ou *Czeches.* (Tchekes.)
a. *Czeches* proprement dits.
b. Czeches de Moravie.
* Langue *czeche*, écrite et polie, presque sans dialectes.
3. SLOWAQUES ou Slavons de la Hongrie septentrionale.
a. Dialectes slowaques des montagnes.
b. Dialecte des bords du Danube.
c. L'idiome *hanaque*, en Moravie.
d. L'idiome *straniaque* (idem)
e. L'idiome *schelagschaque* (idem), etc., etc.
(a–e: Restes du *Mahrawany* ou slavon de Grande-Moravie.)
* Dialecte du *czeche* employé comme langue écrite.

II. *Wendes*, ou *Slaves Baltiques.*

A. *Wendes propres.* (Vindili ?. Winidæ.)

a. *Wagri* (Holstein oriental) ×.
b. *Obotriti* ou *Afdrede* (Mecklenbourg) ×.
c. *Rani* †.
d. *Rugiens* mêlés de Scandinaves ×.
e. *Lutitzi.* }
f. *Wilzi.* } Brandebourg ×.
g. *Welatabi.* }
h. *Havelli*, etc. }
i. *Milzieni.* } Saxe.
k. *Serbes* ou *Sorabi.* }
l. Wendes d'Altenbourg ×.
m. *Regio Slavonum*, en Franconie ×.
n. *Luzinki.* } Lusace.
o. *Zpriawani.* }
p. *Polabes* ou *Linones* ×.

B. *Wendes Lithuaniens.* (Venedæ. Æstii.)

1. *Pruczi* ou Wendes-Goths. (Gudaï.)
Langue *prucze* † 1683.
2. *Litwani* ou Lithuaniens.
a. Langue *litewka*, écrite.
1. Dialecte de Vilna.
2. Dialecte *schamaïte* ou de Samogitie.
3. Dialecte prussien.
b. Idiome kriwitze, en Russie blanche ×.
c. *Letton* ou *Lotwa.*
1. Le letton de Livonie.
2. Le *semgale*, en Semgallie.
3. Le dialecte des *Rhedes*, des *Tamneckes*, etc.

IV. FAMILLES FINNOISES OU TCHOUDES.

NATIONS ANCIENNES QUI ONT OCCUPÉ LES CONTRÉES FINNOISES.

1. *Scythes* d'Europe. *Voyez* plus haut; † 200 ans après J.-C.
2. *Sarmates ?* † 400 ans après J.-C.
3. *Iazyges* (*Iatwinges* de l'histoire polonaise); † 1268.
4. *Fenni* de Tacite, *Zoumi* (Suome) de Strabon. (M B.)
5. *Æstii* ou Ehstes?. *Voyez* plus haut.
6. *Scyri*, *Heruli*, etc.? (Lelewel.)
7. *Huns* européens, *Ounni* et *Chuni* de la géographie ancienne classique. Race turco-mongole.
8. Races inconnues soumises aux *Huns.*

NATIONS ET LANGUES ACTUELLES.

A. *Race Finnoise pure.* (Adelung. Porthan. Pallas.)

1. *Finlandais* ou Suome.
a. Dialecte *finlandais*, propre dans le midi (langue écrite).
b. — *tawastien* divisé en :
α] *tawastien.*
β] *satacundien.*
γ] *ostrobothnien.*
c. — *carélien* ou *kyriala* divisé en :
α] Idiome de Savolax.
β] — Ingrie.
γ] — Rautalamb.
δ] — Carelie et Olonetz, etc., etc.
ε] — Cayanien ou *quæne.*
2. *Ehstes*, peut-être un reste des *Æstii.*
a. *Ehste* propre, divisé en :
α] Dialecte de Reval ou de la *Harrie.*
β] — Dorpat ou d'*Ungannie.*
γ] — Oesel.
b. *Liwes* ou Livoniens.
α] Dialecte *vieux-liwe.*
β] — *krewinien*, etc.

B. *Peuples finnois mélangés.*

1. *Permiakes* ou *Biarmiens*, race peu connue, mêlée de Finnois et de Scandinaves ?
Langue permiaque en deux dialectes.
a. Le *permiaque.*
b. Le *siriaine.*
2. *Hongrois* ou *Magyar*, Finnois subjugués par des Turcs et par une race inconnue des monts Ouraliens (Gyarmathy. Sainoviez).
Langue *magyare*, écrite.
a. Dialecte de Raab ou occidental. (Adelung.)
b. — Debretzin ou oriental.
c. — des *Szekles*, tribu de Transylvanie.
3. *Lapons*, branche finnoise mêlée avec une tribu hunnique (Huns de Scandinavie, de Gråberg)?

V. FAMILLE GERMANIQUE [1].

A. *Branche Teutonique* sur le Rhin et le Danube.

TRIBUS ET IDIOMES ANCIENS.

Bastarnæ †??	Idiome inconnu (Voyez *Slavons*).
Suevi ou nomades †.	*Suévique* ancien inconnu.
Marcomanni. } *Quadi.* } *Taurisci.* } ×	Idiome haut teutonique.
Boiowarii.	Dialecte mêlé de *celto-boien.*
Istævones, plus tard *Franci* } *Hermunduri* ou *Hermiones.* } *Chatti.* }	Le *francique.* (Gley.)
Alemanni.	L'*alemannique.* (Hebel.)

TRIBUS MODERNES ET IDIOMES EXISTANTS.

1. *Suisses* (Sueves remplaçant les Celtes Helvétiens).
a. Idiome de *Berne* et d'*Argovie.*
b. — de la vallée d'*Hasli.*
c. — de *Fribourg.*
α] Patois welche de Mistenlach.
d. — Idiome d'*Appenzell.*
e. — des *Grisons.*
2. *Rhénaniens.*
a. Dialecte de l'*Alsace.*
b. — *Souabe.*
α] de la forêt *Noire* ou haute Souabe.
β] de *Baar.*
γ] de la vallée du *Neckar* ou Wurtemberg.
δ] de la *Vindelicie.* (Augsbourg, Ulm, etc.)
c. Dialecte du *Palatinat.*
α] Le *wasgovien* allemand.
β] Idiome du *westerwald.*

[1] *Adelung* pour les détails. *MB.* pour les classifications histori
Nous avons aussi consulté *Grimm* et *Rask.*

3. *Danubiens* ou branche marcomannique.
- a. *Bavarois.*
  - α] Dialecte de *Munich.*
  - β] — *Hohen-Schwangen.*
  - γ] — *Salzbourg.*
- b. *Tyrolien.*
  - α] Dialecte de la vallée de *Zill.*
  - β] — la vallée d'*Inn.*
  - γ] — *Lienz.*
  - δ] — des soi-disant *Cimbres* du Véronais et du Vicentin (¹).
- c. *Autrichien.*
  - α] Dialecte de *basse Autriche*, avec quatre variétés.
  - β] — de *haute Autriche.*
  - γ] — de *Styrie*, avec six variétés, entre autres celles de la vallée d'Ens et de la vallée de Murr.
  - δ] Dialecte de *Carinthie.*
  - ε] — de *Carniole.*
  - ζ] des *Gottschewariens.*
- d. *Bohémo-Silésien.*
  - α] *Silésien* en plusieurs variétés.
  - β] *Bohémo-allemand.*
  - γ] *Moravo-allemand*, quatre variétés.
  - δ] *Hungaro-allemand*, idem, entre autres l'idiome de *Zips.*

4. *Franco-Saxons* ou *moyens-Allemands.*
- a. Dialectes parlés.
  - α] Dialecte de *Hesse.*
  - β] — de *Franconie.* (Nuremberg, Anspach, etc.)
  - γ] — des *monts Rhœn*, etc.
  - δ] — de l'*Eichsfeld.*
  - ε] — de *Thuringe.*
  - ζ] — de l'*Erzgebirge.*
  - η] — de *Misnie* ou haut saxon moderne.
  - θ] — de Livonie et d'Esthonie (classes supérieures).
  - ι] — des *Saxons de Transylvanie.*
- b. Langue écrite générale.

Le *haut allemand* ou le dialecte de Misnie régularisé.

B. *Branche Cimbro-Saxonne*, dans les plaines sur les mers Baltique et du Nord.

PEUPLES ANCIENS.

Cimbri ✕ (selon d'autres, Iotes Scandinaves).
Angli ✕, idiome anglique ancien ✕.
Saxones (*Ingævones* des Romains).
Heruli? †.
Lungobardi ou *Vinuli* de Cimbrie ✕, idiome vinulique.
Semnones? † ? (plutôt Slawes-Wendes).
Cherusci, mêlés aux Francs ✕.
Bructeri et *Chauci*, idem ✕.
Frisones.
Batavi, selon les Romains, colonie des Chatti.
Menapii, etc., ✕.
Tungri.

DIVISIONS MODERNES.

1. *Saxons* ou bas allemands.
- a. *Saxon*, proprement dit, ou idiome de basse Saxe.
  - α] Dialecte poli de *Hambourg*, etc., etc.
  - β] — *holstenois.*
  - γ] — *sleswickois*, entre la Slie et l'Eyder.
  - δ] — des *Marsches* ou pays bas.
  - ε] — *hanovrien*, en plusieurs variétés.
  - ζ] — des mineurs du *Harz.*
  - η] — de la *Marche de Priegnitz* (reste du longobardo-cimbrique).
- b. *Saxon oriental.*
  - α] Dialecte *brandebourgeois.* (*Markisch.*)
  - β] — *prussien* moderne, depuis 1400.
  - γ] — *poméranien* moderne.
  - δ] — *rugien.*
  - ε] — *mecklenbourgeois.*
- c. *Westphalien* ou *saxon occidental.*
  - α] Dialecte de Brême.
  - β] — de la Westphalie centrale.
  - γ] — de l'ancien duché d'Engern, peut-être l'*angrivarien* ✕. (M. Weddigen.)
  - δ] Dialecte de Cologne.
  - ε] — de Clèves, etc., etc., etc.

2 *Frisons.*

* Ancien frison.

Dialectes modernes.
- a. *Frison* proprement dit.
  - α] *Frisons du nord* ou de *Cimbrie*, divisés en dialectes de Bredsted, d'Husum, de l'Eyderstedt †, des îles.
  - β] *Frisons de Westphalie*, divisés en dialectes et peuplades: 1° de *Rustringen*, 2° de *Wursten*; 3° de *Saterland.*
  - γ] *Frisons de Batavie*, divisés en dialectes: 1° frison commun; 2° frison de *Molckwer* (anglo-frison); et 3° frison de *Hindelopen.*
- b. *Neerlandais* ou *batave moderne.*
  - α] *Hollandais*, la langue écrite et polie.
  - β] *Flamand*, la langue écrite et polie.
  - γ] Dialecte de *Gueldre.*
  - δ] — de *Zélande* et de *Flandre* hollandaise.
  - ε] — de *Kemperland*, mêlé du teutonique ou du haut allemand.
  - ζ] Dialecte de la *Mairie de Bois-le-Duc.*

C. *Branche Scandinave* ou *Normanno-gothique.*

PEUPLES ET IDIOMES ANCIENS.

Iotes. *Goths.* *Mannes*, *Vanes*, etc.	peuplades anciennement établies dans la Scandinavie. (*Alvismál.*)	*Iotique* ancien, bas scandinave. *Gothique* ancien, haut scandinave. *Manheimique*, dialecte moyen, source des langues modernes. *Vandale* ?.

(¹) Je suis *Hormayr*, mais en me réservant la discussion d'un argument encore négligé, et qui peut changer la face de la question.

Peuples		Idiomes
Alani ?. *Rhos* ou *Roxolani* ?. *Gothones* (*Guday* des Lithuaniens). *Heruli* (M. de Suhm.) *Segri.* *Lungobardi* ou *Vinuli* émigrés. *Vandali.* *Iuthungi.* *Burgundiones*	Peuples de race scandinave mêlés de Slavons, de Wendes et d'autres nations subjuguées.	*Alanique*, semblable au gothique †. a. *Rhos-alanique* (× dans le russe, Vater.) *Gothique* ancien. a. *Ostrogothique* (× en Oukraine et en Italie). b. *Visigothique* (× en Pologne et en Espagne). c. *Mésogothique* (dialecte d'Ulfilas, *mêlé*). *Hérulique*, très incertain, mêlé, selon quelques uns, de lithuanien. *Lungobardique*, peut-être de l'iotique ou du cimbre. *Burgundique*, peut-être normannique mêlé du wende.

DIVISIONS MODERNES.

Le *normannique* ou langue générale des huitième et neuvième siècles (langue des Scaldes et de l'Edda), *alt-nordisch* de *Grimm.*

1. Le *norvégien* (*norrêna*) des dixième et onzième siècles.
   - a. *Islandais*, langue des *Sagas*, encore écrite.
   - b. *Norvégien* des vallées centrales.
   - c. *Dalécarlien* (ou *dalska*) occidental.
   - d. *Iemtelandais* avec l'*helsinguais.*
   - e. Dialecte des îles *Færöe.*
   - f. Le *norse* aux îles *Shetland.*
2. Le *suédois* (*svensk*), depuis 1400.
   - a. *Suédois* (langue écrite.
     - α] Dialecte d'*Upland* avec la variété de *Roslag.*
     - β] — de *Norrland.*
     - γ] *Dalécarlien* oriental (idiome plus ancien).
     - δ] *Suédois* de Finlande, avec quelques variétés.
   - b. *Gothique* moderne.
     - α] *Westrogothique.*
     - β] *Ostrogothique.*
     - γ] Dialecte de *Wermeland* et *Dal* (les Vanes?.)
     - δ] — de *Smoland.*
     - ε] — de l'île de *Runæ* en Livonie.
3. Le *danois* (*dansk*), depuis 1400.
   - a. *Danois.*
     - α] Dialecte des îles danoises (langue écrite).
     - β] — de Scanie jusqu'en 1660.
     - γ] — de l'île de *Bornholm* (idiome ancien de 1200.)
     - δ] Le *norvégien moderne* (*norsk*), dans les villes et les basses vallées (langue écrite).
   - b. *Jutlandais* ou iotique moderne.
     - α] *Normanno-iotique* dans le nord et l'ouest.
     - β] *Dano-iotique*, le long du Petit-Belt.
     - γ] *Anglo-iotique*, dans le canton d'Anglen.

D. *Branche Anglo-Britannique.*

PEUPLES ET IDIOMES ANCIENS.

Peuples	Idiomes
Belges. *Cumbri.*	*Voyez* ci-après *familles celtiques.*
Gaulois-Romains.	*Romana rustica* ×.
Anciens *Germains* ou *Scandinaves.* (Tacite.)	Ancien dialecte gothique ou scandinave, a. 100 avant J.-C ×.
Angles. *Saxons.* *Jutlandais.*	Langue *anglo-saxonne*, a. 449—900 ×. a. *angle*, au nord de la Tamise. b. *saxon*, au sud de la Tamise. c. *iotique*, dans le Kent.
Danois.	Langue *dano-saxonne*, 800—1040 ×.
Normands.	Idiome français-neustrien, depuis 1066 ×.

DIALECTES ACTUELS.

- a. L'*anglais* proprement dit (langue écrite).
  - α] Dialecte de *la Cité de Londres* (le *cockney*).
  - β] — d'*Oxford* et du centre.
  - γ] — de *Sommerset.*
  - δ] — du *pays de Galles* (anglais).
  - ε] — des Irlandais-Anglais (accent hibernien).
  - ζ] — des Anglais de *Wexfordshire.*
  - η] Idiome *jowring* dans le Berkshire.
  - θ] — *rustique* de *Suffolk* et de *Norfolk.*
- b. L'*anglais-northumbrien* (dano-anglais).
  - α] Dialecte de *Yorkshire.*
  - β] — *Lancashire.*
  - γ] *Cumberland* et *Westmoreland.*
- c. L'*écossais* (anglo-scandinave).
  - α] L'*écossais* propre, *Lowland Scotch* (langue écrite).
  - β] *The border-language*, idiome mélangé des provinces frontières.
  - γ] L'idiome des Écossais d'Ulster en Irlande.
  - δ] L'idiome des *îles Orcades.*
- d. L'*anglo-américain*, qui paraît s'éloigner peu à peu de l'anglais, etc, etc.

VI. Famille celtique.

PEUPLES ET IDIOMES ANCIENS. MB.

Peuples	Idiomes
1. *Celtes-Danubiens.*	Idiomes inconnus.
a. *Helvetii* †.	
b. *Boii* ×.	
c. *Scordisci* †.	
d. *Albani* d'Illyrie?.	Mots celtes dans l'albanais.
e. *Cotini* en Sarmatie, etc. (Tacite.)	
2. *Celtes-Italiens* ×	Idiomes peu connus.
a. *Ligures* ou *Ligyes*, jusqu'au Rhône.	
b. *Insubri*, *Cenomani*, etc.	
c. *Rhasenæ* ou *Étruriens* ?.	Mots dans la langue étrusque ×.
d. *Ombri*, etc., etc. (*Voyez* plus haut Pélasges-Italiens.)	
3. *Celtes-Gaulois* ×.	Langue celtique ou gallique des historiens romains.
a. *Salyes.*	
b. *Allobroges*, etc. (les peuplades des Alpes.)	
c. *Volcæ*, peut-être Belges	
d. *Arverni* (*ausi Latio se dicere fratres*).	
e. *Ædui*, *Sequani*, *Helvetii.*	
f. *Bituriges*, etc., etc.	
g. *Pictones*, *Santones*, etc.	
h. *Veneti*, etc.	

i. *Carnutes*, *Cenomani*, *Turones*, etc. (La Celtique des *Druides*.)
k. Colonies directes aux îles Britanniques?.
* Les *Pict* des *Pictons*?.
l. Colonies en Espagne. Langue celtibérienne.
α] Les *Celtibères* divisés en six tribus.
Berones. *Lusones*.
Pelendones. *Belli*.
Arevaci. *Dittthi*.
β] Les *Celtici* sur l'*Anas*.
4. *Celtes-Hiberniens*.
a. *Ierni* (Iverni, Hiberni), dans l'Irlande. Langue erse ancienne?
b. *Scoti*, passés en Écosse.
c. *Silures*, dans le Galles méridional ×.
d. *Damnonii*, dans le Cornouailles ×.
e. Les *Celtes* de Galice.
α] *Artabres* ou *Arotrebes*.
β] *Nerii*.
γ] *Præsamarcæ*.
δ] *Tamarici*.
f. Les *Oystrimnes*.
5. *Celto-Germains* ou *Belges*. Langue belgique ou celto-germanique ×.
a. *Belges continentaux* ×.
α] Belges proprement dits.
β] *Treveri*, *Leuci*, etc.
γ] *Nervii*.
δ] *Morini*.
ε] *Menapii*, *Tungri*, etc. (*Voyez* plus haut.)
b. *Belges trans-marins* ou *Celto-Bretons* ou *Cumbres* ×. Langue celto-bretonne, kumbrique ou cambrique.
α] *Belgæ* de Wiltshire, *Atrebates*, etc.
β] *Cantii*.
γ] *Brigantes*, *Parisii*, etc.
δ] *Menapii*, *Cauci*, etc. d'Irlande.
c. Les *Galates* ou Gaulois d'Asie. (Saint Jérôme †.)

PEUPLES ET IDIOMES ACTUELLEMENT EXISTANTS.

1. *Celtes* proprement dits.
a. Les *Irlandais* ou *Ires*.
b. Les *Calédoniens* ou *Highlanders*.
} Langue *gallique*. {
a. Dialecte *erse* ou *erinach*.
b. — *caldonach*.
α] dans les *Highlands*.
β] dans l'Illster.
γ] Idiome *manck* dans l'île de Man.
δ] Idiome de Walden dans l'Essex.

2. *Kumbres* ou *Celtes-Belgiques*.
a. Les *Gallois* ou *Welsh*. Langue *welche*.
a. Dialecte de *Wallis*.
b. — de *Cornouailles* †.
b. Les *Bretons* ou *Breyzad*. Langue *basse-bretonne*.
a. Breton bretonnant ou la tréconienne.
b. La léonarde.
c. La cornouaillière.
d. La vanneteuse.

VII. Familles ibériennes (¹).

1. Les *Turdetani*. Idiome inconnu, cultivé il y a 6,000 ans (Strabon).
2. Les *Konii* (Cynètes, Cynesii). Mots finnois et slavons?
* Les *Concani*, etc.
3. Les *Lusitani*. Dialecte inconnu †.
4. Les *Kallaïki* ou *Gallæci*. Peut-être Celtes d'une branche inconnue ×
5. Les *Astures*. *id.* †
6. Les *Vaccæi*. *id.*
7. Les *Vettones*. *id.*
8. Les *Carpetani*.
9. Les *Oretani*.
10. Les *Editani*.
11. Les *Bastetani*.
12. Les *Contestani*.
} Dialectes inconnus de la langue *ibérique* ×.
13. Les *Ilergetes*. Idiome *osque*; dialecte du basque †. (MB.)
* La *Vescitania* avec *Osca*.
14. Les *Ilercaones*.
15. Les *Laletani*.
16. Les *Cerretani*.
} Dialectes ibériques inconnus.
17. Les *Aquitani*. Dialecte basque.
18. Les *Cantabri*. *id.*
19. Les *Vascones*. Langue *basque* ou *ibérique*. (De Humboldt.)
a. Dialecte *lapourdan*.
b. — *guypuscoen*.
c. — *viscayen*.

VIII. Langues celto-latines.

A. *Italiens*.

* La langue *romana rustica*, comme souche commune, a. 1000.
1. *Italien septentrional*.
a. Dialectes *italo-français*.
α] Dialecte du Piémont.
β] — du *Frioul* avec les variétés de *Fassa*, *Livina-Longo*, etc.
b. Dialectes *liguro-italiens*.
α] Le *génois* ou *zenèse* (idiome écrit).
β] Dialecte de Monaco.
γ] — de Nice.
δ] — d'Estragnolles, etc., etc.
c. Dialectes *lombards*.
α] Le *milanais* avec quelques idiomes.
β] Le *bergamasque* (idiome burlesque).
γ] Le *brescien*.
δ] Le *modénois*.
ε] Le *bolognois*.
ζ] Le *padouan*.

(¹) Nous ne pouvons adopter entièrement la théorie savante de M. le baron Guillaume de Humboldt.

2. *Italien méridional et oriental.*
a. Dialectes *vénitiens.*
α] Le *vénitien* propre (idiome écrit et poli).
β] Le *dalmate-italien.*
γ] Le *corfiote.*
δ] Le *zantiote.*
ε] L'italien de quelques îles de l'Archipel.
b. Dialectes *toscans.*
α] Le *toscan* pur (langue de la littérature et du beau monde).
β] Le *florentin* vulgaire.
γ] Le *siennois* ou *sanese* (écrit et poli).
δ] Le *pisan.*
ε] Le *lucquois.*
ζ] Le *pistoyais.*
η] L'*arrezan* avec plusieurs variétés.
* Dialectes de l'Ombrie et des Marches??
c. Dialectes *ausoniens.*
α] Le *romain* poli.
* *Transtevérin*, jargon vulgaire.
β] Le *sabin* avec les Abruzzes.
γ] Le *napolitain* (dialecte écrit).
δ] Le *calabrois.*
ε] L'*apulien.* (Pugliese.)
ζ] Le *tarentin* ou gréco-apulien.
η] Idiome de Bitonto.
3. *Italien insulaire.*
a. *Sicilien.*
α] *Sicilien* du XIIe siècle (langue écrite poétique) ×.
β] *Sicilien moderne* (langue écrite).
* Dialectes peu connus.
b. *Sardinien.*
α] *Sarde* divisé en deux variétés.
1. Il *campidanese* (dialecte écrit).
2. *Al capo di sopra.*
β] *Toscan* de Sassari, etc.
γ] *Catalan* ou *algarese.* (D'Algheri.)
c. *Corse.*

B. *Romanique* (Provençal, Occitanique) (1).

a. *Romanique des Alpes.*
1. *Rhétien* ou romanique des Grisons et du Tyrol.
α] Dialectes du *haut pays des Grisons*, savoir: 1° de Schams; 2° de Heinzenberg; 3° de Domlesch; 4° d'Oberhalbstein; 5° de Tusis.
β] Le *rumonique* des plaines et des montagnes.
γ] Le *ladinum* à Coire, avec 1° le haut engadin; 2° le bas engadin.
δ] L'idiome *gardena*, ou de la vallée de Groden.
2. *Valaisan*, ancien idiome celto-romain. (Bas-Valais.)
3. *Helvétique* ou *romanique de Fribourg.*
α] *Lo gruverin*, dans le haut pays.
β] *Lo quetzo*, dans le milieu.
γ] *Lo broyar*, dans le pays bas.
b. *Provençal.*
1. Le *provençal* proprement dit (langue écrite.)
α] Dialecte d'*Aire.*
β] — de *Berry.*

(1) Les savantes recherches de MM. Raynouard, Champollion-Figeac et Sismondi, ont déterminé l'extension donnée à cette branche nouvelle que nous avions d'abord établie sous le nom du *Provençal* ou *Occitanique.*

2. Le *languedocien* propre.
α] Dialecte *toulousain* ou le *moundi* (langue écrite.)
β] — *nismois.*
γ] — des environs de Nice.
δ] Le *rovergat.*
ε] Le *valayen.*
3. Le *dauphinois* plus mêlé de celte (langue écrite).
α] Le *bressan.*
β] Le dialecte du Bugey.
4. Le *gascon.*
α] Le gascon de Gascogne.
β] Le *tolosan* populaire, distinct du *moundi.*
γ] Le béarnais français.
δ] Le limousin actuel avec le périgourdin.
c. *Romanique ibérien.*
1. Le *limousin* ancien.
2. Le *catalan.*
3. Le *valencien* (langue écrite).
4. Le *mayorquain.*
* *Lingua franca*, idiome mixte, dont le catalan, le limousin, le silicien et l'arabe, forment la majeure partie.

C. *Espagnol*, divisé en deux branches.

a. Le *castillan* (langue écrite et polie, nommée dans les provinces *el romanze*).
1. Dialecte de *Tolède* (le plus pur).
2. — de *Léon* et des *Asturies.*
3. L'*aragonais.*
4. L'*andalous.*
5. Le *murcien.*
b. Le *galicien* ou *galego.*
1. Le *galego* proprement dit.
2. Le *portugais* (langue écrite et littéraire), divisé en variétés d'*Alemtejo*, de *Beira* et de *Minho.*
3. Le dialecte d'*Algarve.*

D. *Français.*

LANGUES DU MOYEN AGE.

a. La *romane du nord* ou *franco-romane* (langue des *trouvères*) ×.
b. La *celto-romane* à l'ouest et au centre ×.
c. La *vasco-romane* dans la Gascogne ×.
d. La *romane pure* ou l'ancien provençal (langue des *troubadours*) ×.

LANGUE MODERNE.

1. Le *français académique* (langue écrite, langue sociale de l'Europe).
2. Les *dialectes* parlés.
a. Dialectes français anciens du nord.

1. Le *wallon* ou *rouchi* à Namur, à Liége. 2. Le *flamand* français. 3. Le *picard* avec l'*artésien.*	Branches de la langue *franco-romane* du nord.

b. *Dialectes modernes du nord*
1. Le *normand.*
2. Le *français vulgaire* (de l'Ile-de-France), avec le *champenois.*
3. Le *lorrain* avec le *vosgien.*
4. Le *bourguignon.*

5. L'*orléanais* et le *blaisois*.
6. L'*angevin* et le *manceau*.
7. Le français de Berlin, de Frédéricia, etc. (*style réfugié*.)
8. Le français-canadien, venu des bords de la Loire.

c. *Dialectes du centre et de l'ouest.*

1. L'*auvergnat*.
2. Le *poitevin ou pictave*. — Tenant par l'accent au celte.
3. Le *vendéen*. — Tenant par l'accent au celte.
4. Le *bas-breton* français. — Tenant par l'accent au celte.
5. Le *berrichon*. — Tenant par l'accent au celte.
6. Le bordelais et autres dialectes *gasconnants*.

d *Dialectes de l'est.*

1. Le *franc-comtois*, avec les variétés, 1° le bâlois, 2° le neuchâtelois.
2. Le *vaudois* ou *reman* (romain).
3. Le *savoisien* (avec le *genevois* idiome poli).
4. Le *lyonnais*.
5. Le *dauphinois* des villes.

Tableau *général des langues européennes, extrait de l'Atlas ethnographique de* M. A. Balbi.

I. Famille des langues basque et celtique.

FAMILLE BASQUE OU IBÉRIENNE,

Divisée en deux branches.

a. Langues éteintes depuis long-temps :
Idiomes des Turdetani, Carpetani, Lusitani, etc., etc.
b. Langues anciennes encore vivantes :
Escuara ou *basque*.

FAMILLE CELTIQUE,

Divisée en deux branches.

a. Langues anciennes éteintes depuis long-temps :
Idiomes des Bituriges, Ædui, Senones, Galates, etc.
b. Langues anciennes encore vivantes :
Galique, gaëlic ou *celtique propre*.
Cyraeg, kumbre ou *celto-belgique*.

II. Famille des langues thraco-pélasgiques ou gréco-latines,

Divisée en quatre branches.

a. Thraco-illyrienne :
Idiomes des Phrygiens, Troyens, Lydiens, Thraces, Macédoniens, Illyriens anciens, etc.
Albanais, skip ou *schype*.
b. Étrusque :
Étrusque. ?
c. Pelasgo-hellénique :
Idiomes des Pélasges, Crétois, OEnotres, Arcadiens, etc., etc.
Hellénique ou *grecque ancienne*.
Romeika, aplo-hellenica ou *grecque-moderne*.
d. Italique :
Idiomes des Aborigènes, Lucani, Piceni, etc., etc.
Latin.
Roman.
Italien.
Français.
Espagnol.
Portugais,
Valaque, ou langue *Daco-latine*.

III. Famille des langues germaniques,

Divisée en quatre branches.

a. Teutonique :
Idiomes des Quadi, Marcomani, Hermonduri, Chatti, etc., etc.
Haut-allemand-ancien, ou *althochdeutsch*.
Allemand proprement dit, ou *Deutsch*, dit aussi *allemand moderne*.
b. Saxonne, ou cimbrique :
Idiomes des Cimbri, Angli, Saxons, etc., etc.
Bas-allemand-ancien, on *altniederdeutsch*, dit aussi *ancien saxon*.
Bas allemand-moderne, ou *niederdeutsch*, dit aussi *saxon moderne*.
Frison ou *Friesisch*.
Neerlandais ou *Batave-moderne* (hollandais et flamand).
c. Scandinave ou normano-gothique :
Idiomes des Iotes, Goths, Ostrogoths, Vandales? Hérules? Bourguignons, etc.
Mésogothique.
Normanique ou *altnordish* du docteur Grimm.
Norvégien.
Suédois (*svensk*).
Danois.
d. Anglo-britannique :
Anglo-saxon.
Anglais.

IV. Famille des langues slaves,

Divisée en trois branches.

a. Russo-Illyrienne :
Slavon, slavenski, servien, serbe, illyrien ou *rutena*.
Russe, rouski ou *russe moderne*.
Croate.
Winde.
b. Bohémo-Polonaise :
Bohème ou *Tchekhe*.
Polonais.
Serbe ou *sorabe*.
c. Wendo-lithuanienne ou germano-slave.
Wende.
Prueze ou *ancien prussien*.
Lithuanien ou *lithuanisch*.
Lette, lettwa ou *Lettisch*.

V. Famille des langues ouraliennes,

Nommées communément Finnoises ou Tchoudes,

Divisée en cinq branches.

a. Finnoise germanisée :
Finnois proprement dit ou *Suomenkieli*.
Esthonien.
Lapon.
Live.
b. Volgaïque :
Tcheremisse.
Mordouin.

c. Permienne:
Permien ou *Biarmien.*
Votieque.
d. Hongroise ou hongorienne:
Hongrois ou *madjar.*
Vogoul
Ostiaque ou *obi-ostiaque.*
e. Incertaine:
Hunnique?
Avare?
Bulgare?
Khazare?

LIVRE CINQUANTE-UNIÈME.

Suite de la description de l'Europe. — Description de la France. — Coup d'œil historique sur cette contrée.

Noble dispensatrice des palmes de la gloire, asile du goût et des beaux-arts, la France exerce sur l'univers intellectuel une influence semblable à celle qu'avait jadis la Grèce sur le monde civilisé; sa langue, répandue dans toutes les contrées, est celle des cours et de la diplomatie; sa littérature est chez toutes les nations l'aliment des esprits éclairés. Dans les travaux scientifiques, elle a peu de rivales; et, couverte de lauriers toujours verts, elle a plus d'une fois dicté des lois à l'Europe, effrayée de sa suprématie militaire. Terre de l'indépendance et de la liberté, deux fois en quarante ans la noble nation que tu nourris a reconquis ses droits sur le despotisme aveuglé par des flatteurs à gages, et ton exemple eut pour imitateurs plus d'un peuple généreux. Tu vis quitter ton heureux rivage à la première armée qui franchit l'immensité de l'Atlantique pour voler au secours d'une nation opprimée; c'est sur ton sol que, pour la première fois, la dignité de l'homme fut proclamée; enfin il suffit que l'esclave étranger franchisse ta frontière hospitalière, pour que ses chaînes tombent brisées à ses pieds.

Celui qui d'un œil philosophique mesure la profondeur de certaines questions qui font de la géographie une science nouvelle, quelle cause assignera-t-il à ces grands caractères par lesquels une nation se distingue de tant d'autres nations voisines? Donnera-t-il à l'influence du climat plus d'importance qu'elle n'en a? mais le climat de la France n'offre point ces limites extrêmes de froid et de chaleur qui peuvent agir sur la constitution physique et morale de l'habitant. Cherchera-t-il dans les inégalités du sol cette cause qui paraît être insaisissable? mais il n'y verra ni ces vastes plaines, ni ces hautes chaînes de montagnes, qui déterminent l'homme à devenir agriculteur ou pasteur, et qui influent si puissamment sur le degré de civilisation qui lui est propre. Contraint d'abandonner les conjectures tirées du climat et du sol, il aura recours aux connaissances physiques et ethnographiques dans cette question qui doit jeter de l'intérêt sur la description d'une contrée dont les lumières ont contribué à éclairer l'Europe, à affranchir le Nouveau-Monde, et dont les commotions politiques ont ébranlé des empires.

La population de la France appartient, sous le rapport physique, à deux espèces et à trois races principales (1). Ces deux espèces sont originaires d'Asie. L'espèce sémitique comprend trois races: la race celtique, la race pélasgienne et la race arabe; l'espèce scythique nous offre la race germanique (2).

La *race celtique* se divise en deux grandes familles. D'après le savant historien des Gaulois (3), nous partagerons la nombreuse *famille gauloise* en deux branches: la *branche gallique*, comprenant les anciens *Galli* ou les *Gals*, et la *branche Kimrique* ou des *Kimri*, divisée elle-même en deux rameaux, les *Kimri* de la première invasion, mélangés en grande partie avec les *Galli*, et qu'on pourrait appeler celle des *Gallo-Kimri*, et les *Kimri* de la seconde invasion ou Belges (*Belgæ*). La *famille ibérienne* se partage en deux branches, les *Aquitani* et les *Ligures*, qui habitent les pentes des Pyrénées, les bords de la Garonne et les rivages de la Méditerranée.

La *race pélasgienne* comprend aussi deux

(1) Voyez tom. I, liv. XLIIIe. — (2) A. Desmoulins: Histoire des races humaines. — (3) M. Amédée Thierry: Histoire des Gaulois, tom. II.

familles : la famille *grecque-ionienne*, qui habite une partie de l'ancienne Provence et la *gréco-latine* qui occupe la Corse.

La *race arabe* se compose de toute la population juive répandue dans les diverses parties de la France.

La *race germanique* comprend les habitants des anciennes provinces d'Alsace et de Lorraine.

Les changements de mœurs, les progrès de la civilisation peuvent altérer le caractère d'un peuple, mais non le changer entièrement : qui ne reconnaîtrait les Français de nos jours dans le portrait que César, Strabon et d'autres auteurs nous ont laissé des anciens Celtes? Malgré leur mélange avec les Francs, leurs vainqueurs, les traits qui les distinguaient ne se sont point effacés. Les *Celtæ-Galli*, ou les Gaulois, étaient gais, frivoles, spirituels et satiriques, prompts dans leurs résolutions, intrépides dans les combats, attachés à leur patrie et jaloux de leur liberté. Leur franchise et leur susceptibilité sont telles, dit le géographe grec [1], que chacun ressent les injustices qu'on fait à son voisin, et qu'ils éprouvent le besoin de manifester hautement leur indignation. Ils aiment à parler de leur gloire, ajoute César [2]; mais leur inconstance fait qu'ils sont aussi présomptueux au moment de leurs succès que faciles à décourager à la moindre défaite. D'autres auteurs anciens nous les représentent remplis d'ostentation et de recherche dans leur parure [3]; prévenants envers les étrangers, et portant l'exercice de l'hospitalité jusqu'à punir de mort l'assassin d'un de ceux-ci, tandis que celui d'un citoyen n'était puni que par l'exil. Dès la plus haute antiquité, l'amour de la liberté avait fait établir chez eux l'usage de choisir leurs magistrats, de restreindre l'autorité du prince, et de n'accorder des subsides qu'après en avoir délibéré dans leurs assemblées populaires. La politesse qui les distinguait de tous les peuples que les anciens comprenaient sous le nom de barbares; la facilité avec laquelle ils adoptèrent la civilisation et les arts des Romains, contribuèrent à cimenter l'estime que ceux-ci leur conservaient. Tels étaient les Celtes, tels sont encore les Français sous plusieurs rapports. Ainsi s'expliquent les différences que l'on remarque entre ce peuple

(1) Strabon, liv. IV, chap. IV. — (2) De Bell. Gall., lib. III. — (3) Ammien Marcellin, liv. LXV, ch. XIII.

et les autres Européens : la race celtique devait à sa constitution physique les qualités qui la rendaient susceptible d'un certain degré de perfectibilité; ces qualités se sont perpétuées d'âge en âge; le sol qu'elle occupait jadis et qu'elle occupe encore s'est vivifié par ses soins; et, tant que les cœurs français seront ouverts aux idées généreuses, la France sera la plus florissante contrée de l'Europe.

Les peuples de la race celtique, que les anciens nommaient *Galli* ou *Valli*, s'étaient déjà rendus célèbres en Europe par leurs conquêtes, plus de sept siècles avant l'époque que l'on assigne à la fondation de Rome. Nous ne remonterons point jusqu'au temps incertain de leurs premières migrations : l'histoire n'en a conservé que des souvenirs confus. On sait qu'ils firent plusieurs invasions en Italie, et que Rome, au faîte de sa puissance, employa des forces considérables pour les subjuguer. Soixante ans de guerre et de carnage suffirent à peine pour réduire en provinces romaines leur contrée, qui occupait à peu près exactement l'espace qui forme aujourd'hui le royaume de France. Ce fut César qui eut la gloire de terminer cette expédition; c'est d'après les renseignements qu'il a laissés que les Romains apprirent à connaître les différents peuples de cette partie de la Gaule qu'ils appelaient *Transalpine* (*Gallia Transalpina*). Lorsque ce général y entra, elle était partagée entre trois nations principales : les *Celtæ* et les *Aquitani*, appartenant évidemment à la *race celtique*, quoiqu'ils se distinguassent par un langage différent, et les *Belgæ* ou *Kimbri* qui, bien que Celtes, parlaient un idiome germanique : ces derniers occupaient le nord de la contrée. Sous Auguste, la Gaule fut divisée en quatre provinces [1]; Probus la partagea en sept [2]; Dioclétien en douze [3]; Valentinien en quatorze [4]; et sous l'empire de Gratien leur nombre s'éleva à dix-sept [5]. Nous allons passer en revue les

(1) La Belgique, la Celtique, l'Aquitanique et la Narbonnaise. — (2) La Belgique, la 1re et la 2e Germanie, la Lyonnaise, la Viennoise, la Narbonnaise et l'Aquitaine. — (3) La 1re et la 2e Belgique, la 1re et la 2e Germanie, la grande Séquanaise, la 1re et la 2e Lyonnaise, la Narbonnaise, la Viennoise et l'Aquitaine, auxquelles on réunit les Alpes grecques, comprenant une partie de la Suisse et de la Savoie, et les Alpes maritimes, renfermant une partie de la Provence et du comté de Nice. — (4) Par la subdivision de l'Aquitaine en trois : la 1re et la 2e Aquitaine, et la Novempopulanie. — (5) Par le partage des deux

principaux peuples des quinze provinces qui comprenaient le territoire actuel de la France([1]).

La *première Narbonnaise* (*Narbonensis prima*), formée du Roussillon, de la plus grande partie du comté de Foix et du Conserans, était habitée par les *Sardones,* qui tiraient peut-être leur origine d'une colonie illyrienne; et par les *Volcæ,* divisés en orientaux, surnommés *Arecomici,* dont les terres s'étendaient jusqu'aux rives du Rhône, et en occidentaux, appelés *Tectosages,* peuples guerriers qui portèrent leurs armes en Germanie, et fondèrent en Asie *Ancyre,* dans un pays qui, de cette population gauloise ou gallique, reçut le nom de Galatie.

La *deuxième Narbonnaise* (*Narbonensis secunda*), qui comprenait la plus grande partie de la Provence, était peuplée par les *Tricorii,* dont Tite-Live fait mention en parlant de l'expédition d'Annibal; les *Salluvii* ou *Salyes,* redoutés par leurs voisins, et les *Oxybii,* qui se signalèrent contre les Romains.

Les *Alpes maritimes* (*Alpes maritimæ*) renfermaient une partie du Dauphiné, de la Provence et du Piémont. Dans ce qui dépend du sol de la France, on voyait les *Caturiges,* qui voulurent disputer le passage de leurs montagnes à César.

La *Novempopulanie* (*Novempopulania*) occupait le territoire de la Gascogne, de l'Armagnac, du Béarn et de la Basse-Navarre. Elle était peuplée par les *Boii,* qu'Ausone surnomme *Picci,* parce qu'ils recueillaient la poix-résine dont les landes abondent; par les *Ausci,* qui habitaient le pays d'Auch; par les *Bigerrones,* qui occupaient le Bigorre et le Béarn, et qui l'hiver se couvraient de peaux d'animaux; par les *Tarbelli,* sur le territoire de Tarbes, et les *Tarusates,* qui imitèrent les précédents en résistant à César et à Crassus.

La *première Aquitaine* (*Aquitania prima*), la plus importante province de la Gaule, dans laquelle étaient compris le Quercy, le Rouergue, l'Auvergne, le Bourbonnais, la Marche, le Limousin, le Velay avec le Gévaudan et une autre partie du Languedoc, le Berry, ainsi qu'une partie du Poitou, renfermait les *Cadurci,* dont Cahors était la principale cité, les *Arverni* ou les Auvergnats, l'une des nations les plus belliqueuses de la race celtique; les *Lemovices,* ou Limousins, qui mettaient sur pied une armée de 10,000 hommes, et les *Bituriges Cubi,* qui, long-temps avant la conquête de César, possédaient un vaste territoire.

La *seconde Aquitaine* (*Aquitania secunda*) occupait une partie du Poitou, la Saintonge, l'Angoumois, le Périgord et l'Agenois, avec le reste de la Guyenne. Elle était peuplée par les *Pictones* ou *Pictavi,* nos Poitevins; les *Santones* qui occupaient les territoires de Saintes, de Cognac et d'Angoulême; les *Petrocorii,* ancêtres des Périgourdins; les *Meduli,* habitants du pays de Médoc, et les *Bituriges Vivisci,* maîtres du Bordelais.

La *Viennoise* (*Viennensis*) comprenait une partie de la Provence avec le comtat Venaissin, du Dauphiné avec la principauté d'Orange, du Languedoc et de la Savoie avec le territoire de Genève. Ses principaux peuples étaient les *Anatilii,* sur les deux rives du Rhône; les puissants *Cavares* et les *Allobroges,* sur la rive droite de ce fleuve; les *Vocontii,* nation policée et guerrière que Rome compta au nombre de ses alliés, ainsi que celle des *Helvii.*

La *Grande Séquanaise* (*Maxima Sequanorum*) réunissait une partie de la Bourgogne, de la Franche-Comté et du pays de Bassigny, à la Bresse et à une portion de l'Helvétie. Toute la partie aujourd'hui française de cette province romaine formait le territoire des *Sequani,* d'où les Romains tiraient le meilleur porc salé ([1]).

La *première Lyonnaise* (*Lugdunensis prima*), composée du Lyonnais, du Beaujolais, du Forez et d'une partie de la Bourgogne, du Nivernais, de la Franche-Comté et de la Champagne, comptait trois peuples importants : les *Ambarri,* qui, sous le règne de Tarquin l'Ancien, envoyèrent des colonies en Italie; et les *Ædui,* l'un des peuples celtiques les plus puissants, allié des Romains avant que César entrât dans la Gaule, et gouverné par un président ou par un chef électif qui ne pouvait sortir du territoire de la république.

La *seconde Lyonnaise* (*Lugdunensis secunda*), comprenant la Normandie, le Vexin français et la plus grande partie du Perche, renfer-

Lyonnaises en quatre, et de la Narbonnaise en deux.

([1]) Les Alpes grecques formaient une partie de la Savoie; nous parlerons de la 2e Germanie aux livres de la Belgique et de la Hollande.

([1]) *Strabon*, lib. IV, cap. III § 2.

mait neuf peuples, dont les noms se rapportent encore à certains lieux. Les *Caleti* habitaient le pays de Caux; les *Eburovices*, le territoire d'Evreux; les *Lexovii*, celui de Lisieux; les *Saii*, celui de Séez; les *Baïocasses*, celui de Bayeux; les *Venelli*, celui de Valogne; les *Avrincatæ*, celui d'Avranches; les *Viducasses*, la cité de Vieux, aujourd'hui petit village des environs de Caen; et les *Veliocasses*, le Vexin.

Dans la *troisième Lyonnaise* (*Lugdunensis tertia*), les *Redones*, sur le territoire de Rennes; les *Veneti*, peuples puissants et navigateurs, sur celui de Vannes; les *Namnetes*, sur celui de Nantes; les *Arvii*, habitant les bords de l'Arve qui se jette dans la Sarthe; les *Cenomani*, aux environs du Mans; les vaillants *Andecavi*, sur le territoire d'Angers; et les pacifiques *Turones*, ancêtres des Tourangeaux, indiquent que cette province comprenait la Bretagne, le Maine, l'Anjou et la Touraine.

Dans la *quatrième Lyonnaise* (*Lugdunensis quarta*), six peuples se partageaient la Beauce, l'Ile-de-France, la Brie, une partie de la Champagne, de la Bourgogne et du Nivernais, le Gâtinais et l'Orléanais: les *Carnutes*, dans le pays Chartrain; les *Parisii*, sur le territoire de Paris; les *Meldi*, sur celui de Meaux; les *Tricasses*, aux environs de Troyes; les *Senones*, qui occupaient le pays de Sens et d'Auxerre, et qui envoyèrent des colonies armées en Italie; enfin les *Aureliani*, le plateau d'Orléans.

La *première Belgique* (*Belgica prima*) se composait du duché de Luxembourg et d'une partie du territoire de Trèves et de la province de Gueldre, occupée par les *Treveri* et les *Cæresi* dont nous parlerons plus tard. Sur le territoire français, elle renfermait les *Mediomatrici* qui habitaient le pays Messin; les *Verodunenses*, celui de Verdun; et les *Leuci*, qui occupaient un territoire considérable, comprenant aujourd'hui Bar, Toul et une partie de la Lorraine.

Dans la *seconde Belgique* (*Belgica secunda*), on voyait les braves et fiers *Nervii*, qui dans les combats ne reculaient jamais, et qui habitaient une partie du territoire belge, le Hainaut et le Cambresis; les *Morini*, peuple industrieux, renommé par ses tissus de lin, et qui tenait une partie de la Picardie et notre Flandre; les *Atrebates*, dont le nom présente quelque analogie avec celui d'Artésien; les *Ambiani*, renommés par leur cavalerie, sur le territoire d'Amiens; les *Bellovaci*, dans le Beauvoisis; les *Sylvanectes*, dans le pays de Senlis ou le Valois; les *Suessiones*, nation puissante qui habitait le Soissonnais et une partie de la Champagne; les *Remi*, sur le territoire de Reims et de Laon; et les *Catalauni*, qui possédaient celui de Châlons.

La *première Germanie* (*Germania prima*), qui s'étendait sur les deux rives du Rhin, comprenait, hors du territoire actuel de la France, les *Treveri* et les *Nemetes*, les *Vangiones* et les *Tribocci*, dont nous parlerons en décrivant les principautés allemandes; dans notre province d'Alsace une partie des *Tribocci* occupaient le pays de Strasbourg et de Saverne, et les *Rauraci*, alliés des *Helvetii*, étaient maîtres des environs de Neuf-Brissac.

Divers dialectes particuliers à chacune des grandes nations qu'elle formait divisaient les nations appartenant à la race celtique. Leurs classes lettrées paraissent avoir connu les caractères grecs; cependant il est probable que les *Veneti* et d'autres peuples appelés *Armoriques* (1), c'est-à-dire *maritimes*, parce qu'ils habitaient les bords de la mer, avaient adopté l'écriture des Phéniciens par suite de leurs rapports commerciaux avec ces derniers. Quant aux Celtes de l'Irlande, on croit qu'ils se servaient de caractères particuliers. Il ne reste plus de ces idiomes que le *gallique*, que l'on parle encore dans plusieurs des îles Britanniques, et qui se divise en diverses branches: le *kumbre* (*kimri*) ou le *celto-belgique*, dont on voit des traces dans la Belgique et la Flandre; enfin le *breyzad* ou le bas-breton, conservé chez nos paysans de la Bretagne. Ce dernier dialecte est divisé en quatre sous-dialectes répandus dans le Finistère, le Morbihan et une partie des Côtes-du-Nord: le *léonard* ou *léonnais*, parlé sur le territoire de Saint-Pol-de-Léon; le *trécorien*, en usage sur celui de Tréguier; le *cornouaillier*, sur celui de Quimper-Corentin, et le *vanneteux*, sur celui de Vannes (2). Les sous-dialectes de Léon et de

(1) Du mot breton *Armorik*, composé de la préposition *ar*, sur, et du substantif *morik*, diminutif de *mor*, mer.—(2) Le breyzad s'écrit avec 22 lettres: on y remarque l'*n* nasale, le *j*, le *ch*, l'*l* mouillée des Français et le *ch* des Allemands. Cette langue n'a pas de voyelles muettes à la fin des mots, comme en français, en allemand, etc Elle a plusieurs lettres aspirées On n'y prononce pas toujours toutes les consonnes

Tréguier ont beaucoup de rapports entre eux ; mais ceux de Cornouailles et de Vannes en ont si peu, qu'un Léonnais ou un Trécorois ne se fait comprendre qu'avec peine dans le Cornouailles, et n'est pas du tout compris dans le Morbihan. La langue bretonne est pauvre ; elle exprime difficilement des idées métaphysiques, et n'est abondante qu'en expressions d'agriculture. Sa seule littérature consiste en diverses chansons ; la plus populaire est celle qui commence par ces mots : *an ini coz.* On prétend qu'elle a souvent fait sur le soldat breton le même effet que le ranz des vaches sur le soldat suisse.

Le *lampourdan*, l'un des trois principaux dialectes qui restent de l'antique langue *basque*, se conserve dans la Basse-Navarre et le Labour, compris dans l'arrondissement de Mauléon, ainsi que dans le pays de Soule que renferme l'arrondissement de Bayonne.

La Gaule celtique formait un vaste État fédératif, composé de petites républiques divisées en deux classes : les unes avaient des chefs dont l'élection était de courte durée ; les autres avaient des magistrats à vie auxquels on donnait le nom de *rois.* Les intérêts les plus graves, les questions sur la paix ou la guerre, se traitaient dans l'assemblée générale des députés de ces républiques. L'époque de cette réunion était fixée au renouvellement du printemps : tout homme libre était tenu de s'y rendre. C'était à la fois la plus importante et la plus solennelle des fêtes civiles et religieuses. « Dans » leurs assemblées, dit Strabon [1], les Gaulois » observent un usage qui leur est particulier : » si quelqu'un trouble ou interrompt celui qui » a la parole, un huissier s'avance l'épée à la » main, et lui ordonne avec menace de se taire ; » s'il persiste à troubler l'assemblée, l'huissier » répète ses menaces une seconde, puis une » troisième fois ; et enfin, s'il n'est point obéi, il » lui coupe du manteau un assez grand morceau » pour que le reste ne puisse plus servir. » Suivant un Grec, poëte et géographe, dont le siècle n'est point connu [2], une troupe de musiciens assistait à ces grandes réunions, et lorsque le tumulte interrompait les délibérations, elle jouait des symphonies propres à calmer les passions.

écrites, et quelques unes même se changent en d'autres consonnes plus douces. — Voyez l'*Atlas ethnographique* de M. Ad. Balbi.

(1) L. IV, ch. IV, § 1. — Trad. de *Laporte-Dutheil*, *Coray* et *Gossellin*. — (2) *Scymnus de Chio.*

Les *Galli*, ou Gaulois proprement dits, ne furent d'abord qu'un assemblage de peuples nomades vivant au milieu des forêts, comme l'indique le nom de *Celtæ* que leur donnaient les anciens [1] ; plus tard ils devinrent sédentaires ; mais l'instinct de la liberté leur fit longtemps redouter l'enceinte des villes : leurs cités, toujours ouvertes, étaient composées de cabanes séparées par des jardins, et situées sur la lisière d'un bois ou sur le bord d'une rivière. Chez eux l'agriculture était réservée aux esclaves des deux sexes : les hommes libres se consacraient exclusivement à la profession des armes, et, semblables aux Helvétiens de nos jours, lorsqu'ils ne trouvaient pas à employer leurs bras au service de leur pays, ils s'enrôlaient à la solde de l'étranger. Ils élevaient une grande quantité de bétail, de chevaux et de brebis, et se nourrissaient de leur lait, de leur chair et du produit de la chasse. S'il faut en croire Pline, ce peuple, si disposé à la civilisation, était anthropophage avant l'arrivée des Romains dans les Gaules : les crânes de leurs ennemis tués dans les combats étaient garnis d'or ou d'argent et servaient de coupes dans les festins ; le vin, l'hydromel ou la bière y pétillaient tour à tour ; elles passaient de main en main, mais on ne les présentait pas aux roturiers, c'est-à-dire à ceux qui ne s'étaient point encore distingués sur le champ de bataille : car de tout temps, et chez tous les peuples, le privilége de la noblesse fut accordé à celui qui avait répandu le sang humain. On a dit que l'usage des duels fut introduit chez nous par les Francs ; mais, dès la plus haute antiquité, l'honneur que les Celtes attachaient à la profession des armes avait établi chez eux la jurisprudence de l'épée : jamais un Celte ne refusait un défi. Tout homme libre ne paraissait qu'armé en public : de là, sans doute, l'usage, que la révolution a modifié, de porter l'épée à la cour et dans les grandes cérémonies. Une longue chevelure était l'ornement auquel les deux sexes tenaient le plus. Ils s'étudiaient à rendre roux leurs cheveux blonds, au moyen d'une pommade colorée, comme on a vu longtemps leurs descendants blanchir les leurs en

(1) M. Am. Thierry fait remarquer que *ceiltach*, dans l'idiome gallique actuel, signifie *habitants des forêts*. Hist. des Gaulois, tom. I.

les couvrant de farine. Les hommes portaient autour du cou de longues chaînes d'or, et se chargeaient les bras et les poignets de bracelets du même métal. Ils se frottaient le visage avec du beurre pour le rendre brillant, et dans le même but les femmes se servaient de l'écume de la bière.

La polygamie n'était point en usage chez les Celtes. Lorsqu'une fille était en âge d'être mariée, ses parents rassemblaient dans un festin tous les prétendants, et le premier auquel elle présentait le vase pour se laver était celui qu'elle choisissait. Dans la cérémonie du mariage il était d'usage que la femme employât une formule qui signifiait : Vous êtes mon maître et mon époux, et je suis votre humble servante. Le mari avait droit de vie et de mort sur elle. Une femme convaincue d'avoir fait mourir son mari, était condamnée à être brûlée vive (1) ; l'adultère était sévèrement puni, et le divorce était autorisé. Les assemblées publiques, les mariages et les enterrements étaient autant d'occasions de repas somptueux qui se terminaient presque toujours par des danses.

Les Celtes n'avaient point de temples ; ils pensaient que la grandeur et la puissance divine ne s'accordent point avec la petitesse des constructions humaines : c'était dans les forêts qu'ils adressaient leurs prières au Ciel. Ils y rassemblaient de grosses pierres brutes dont ils formaient des espèces de sanctuaires couverts, appelés *dolmen,* ou de cercles mystérieux nommés *cromlech;* d'autres fois ils élevaient sur le sol une pierre isolée autour de laquelle ils se réunissaient ; ce monument sacré portait le nom de *peulven* ou de *menhir* (2). Malgré ce qu'en a dit César, qui leur attribuait les mêmes dieux qu'aux Romains, ils regardaient comme une impiété l'usage de représenter la Divinité sous une forme corporelle ; ces pierres isolées, un chêne dont la taille annonçait l'antiquité, étaient les seuls symboles qu'ils choisissaient. Ils attachaient à l'arbre vénéré la tête et la main droite des ennemis qu'ils avaient tués dans les combats ; sanglants trophées qui figuraient d'abord cloués à la porte de leurs demeures comme on fixe encore à celles des châteaux, dans nos campagnes, les dépouilles des animaux nuisibles. Ils y déposaient aussi une partie de leur butin ; c'était sous son épais feuillage qu'ils allaient consulter l'oracle qui répondait par la voix du druide habitant des forêts ; enfin quand l'arbre sacré, dépouillé de ses feuilles, se desséchait de vétusté, il ne perdait point ses droits à la vénération publique ; on en arrachait les branches et l'écorce, on le transformait en obélisque, et sous cette forme il semblait avoir acquis de nouveaux droits aux respects des mortels. A la guerre, l'usage était de remplacer l'obélisque sacré ou le chêne antique par une épée ou par une hallebarde enfoncée en terre, autour de laquelle l'armée se rassemblait.

Ils admettaient une intelligence infinie, cause première de l'univers, et de l'admirable harmonie qui y règne. Cette croyance formait sans doute le fond de la philosophie que les druides enseignaient à leurs adeptes ; mais le peuple n'aurait point compris un être tout-puissant et cependant invisible : il lui fallait des dieux de différents ordres, dont la réunion lui représentait la hiérarchie sacerdotale, à laquelle il était aveuglément soumis. Les excursions des Celtes chez des peuples qui se prosternaient devant des images ; les rapports qu'avaient entretenus avec les Phéniciens nos ancêtres des bords de l'Océan ; ceux que les Celtes méridionaux conservaient avec les Grecs établis sur nos côtes de la Méditerranée, avaient probablement disposé les druides à modifier le culte par l'admission de quelques grossières figures de leurs divinités, ou peut-être même par l'in-

(1) *César*, de Bello Gallico, lib. VI, cap. XIX. — (2) *Dolmen* ou *Dolmin*, signifie, en breton, table de pierre ; *cromlech*, lieu courbe, lieu voûté ; *peulven*, pilier de pierre ; et *menhir*, pierre longue.

Le *dolmen* est composé d'une pierre plate ou de forme tabulaire élevée sur plusieurs autres enfoncées en terre. On croit qu'il servait d'autel sur lequel on sacrifiait les victimes. Le même nom s'applique encore à une réunion de pierres larges, plates et hautes, disposées à côté les unes des autres, de manière à former une enceinte carrée, fermée de trois côtés et couverte de pierres plates ; c'était une sorte de sanctuaire, dans lequel le pontife se plaçait pendant les cérémonies religieuses.

Le *peulven* ou *menhir* est un obélisque ou plutôt une pierre placée verticalement sur le sol.

Le *cromlech* est composé d'un nombre plus ou moins considérable de *peulven* ou d'obélisques disposés en cercle quelquefois sur deux ou trois rangs et dominés par un *peulven* plus élevé placé au centre. D'autres fois, cette dernière pierre manque : alors ce monument druidique n'est plus qu'une enceinte sacrée dont l'entrée était interdite aux profanes, et qui recevait le nom de *mallus*.

Nous aurons occasion de signaler surtout en France et en Angleterre l'existence de quelques uns de ces monuments remarquables par leurs dimensions.

troduction de quelques dieux étrangers, lorsque César parut dans les Gaules. Quoi qu'il en soit, ***Teut*** ou ***Teutates***, leur Mercure, était adoré comme le créateur de l'univers et l'inventeur de tous les arts : ce dieu est évidemment le même que le ***Theut*** des Phéniciens. ***Esus*** ou ***Hésus***, dieu féroce qui protégeait leurs forêts, était leur Mars (1); ***Kernunos***, divinité cornue que l'on a regardée comme leur Bacchus, parce que l'on sait que les Phéniciens introduisirent la culture de la vigne dans quelques parties de la Gaule, était peut-être une imitation du Jupiter Ammon; au lieu de cornes de bélier, sa tête était ornée de cornes de bœuf ou d'élan (2); *Ogmios*, leur Hercule, ressemblait à celui des Grecs; c'était le dieu de la poésie : vieillard armé d'une massue, des chaînes sortaient de sa bouche pour indiquer le pouvoir qu'il tirait de l'éloquence; le Soleil, divinité sous le nom de ***Belen***, et représenté sous la figure d'un homme au front entouré de rayons, faisait croître les plantes salutaires et présidait à la médecine comme l'Apollon des Grecs; *Woden*, qui paraît avoir quelque analogie avec l'Odin des Scandinaves, n'était qu'une divinité secondaire. Sous les noms de ***Drac***, de ***Gripi***, de *Fada*, nos ancêtres désignaient des lutins, des démons, des génies inférieurs (3). Ils rendaient encore un culte religieux aux quatre éléments, aux sources, aux fleuves, aux lacs, aux montagnes, aux forêts et aux différents phénomènes de la nature. Ainsi les Vosges étaient déifiées dans le dieu *Vosège* (4); les Alpes dans le dieu ***Pennin*** (5); la forêt des Ardennes dans la déesse ***Arduenne*** (6), les vents dans le terrible *Kirk* ou *Circius* (7); et le tonnerre dans le dieu *Tarann* (8).

C'était à la clarté de la lune que les prêtres rassemblaient le peuple au milieu des antiques forêts qui leur servaient de demeure. Ces prêtres se divisaient en plusieurs classes : les ***Eubages*** se livraient à l'étude de la nature (1); les ***Bardes*** consacraient la poésie à rendre les lois plus faciles à retenir, chantaient les exploits des héros, et transmettaient à la postérité les grands événements de l'histoire: leurs chants étaient la base de l'éducation de tous les Celtes; les ***Vates*** étaient les sacrificateurs (2), et les ***Druides*** ou ***Saronides*** (3) étaient les sages qui prédisaient l'avenir par l'examen des entrailles des victimes humaines (4), qui dirigeaient les consciences, et qui, instruits dans toutes les sciences, passaient pour être habiles dans l'art de guérir les maladies. Ils rendaient la justice; ils présidaient les assemblées de la nation et les débats judiciaires appelés jugements de Dieu, dans lesquels les épreuves de l'eau, du feu et du fer décidaient de la culpabilité ou de l'innocence d'un prévenu. Enfin ils jouissaient d'un tel crédit, que nulle affaire importante relative à la politique ou aux familles ne s'entreprenait sans qu'on les consultât. Ils entretenaient le peuple dans l'idée que les actions condamnables et les péchés offensent la Divinité, et que des sacrifices expiatoires peuvent seuls délivrer l'âme du pécheur : de là le grand nombre de victimes que l'on immolait; mais comme l'homme est la plus noble des créatures, ils pensaient que le sang humain était le plus agréable à la Divinité. C'était ordinairement parmi les prisonniers que l'on choisissait les victimes; cependant, lorsque les calamités publiques affligeaient la nation, des fanatiques s'offraient volontairement au fer du sacrificateur, et mouraient satisfaits de laisser après eux le souvenir d'un dévouement admirable et d'une réputation de sainteté. Le clergé celte s'étayait de l'ascendant de la religion pour développer la morale dans les cœurs : il prétendait que le paradis était fermé à ceux qui périssaient de mort violente : aussi les suicidés étaient-ils regardés comme des lâches ou des impies. Celui qui avait outragé la mo-

(1) Son nom paraît venir du mot celtique *goez* (forêt) qui fait *es* par contraction, ou du mot *euz* (terreur). — (2) Son nom vient du celtique *korn* (corne), qui au pluriel fait *kern*. — (3) Les *fada* ou *fata* sont ces *fées* qui jouent un si grand rôle dans nos contes antiques et populaires, que Perrault n'a fait que remettre en français, en leur conservant leur naïveté. — (4) *Gruter*, Inscript., pag. 94, num. 10. — (5) Tit. Liv., liv. XXI, chap. XXXVIII. — (6) *Ardoine*. Gruter inscript. pag. 40, num. 9.— (7) *Senec*. Quæstion. natur., lib. V, cap. XVII. — (8) *Lucan*. Pharsal. l. I, v. 446. *Taranis*. M. Am. Thierry fait remarquer que *torann* en gaëlic, et *tarann* en cornouaillier, signifient *tonnerre*. Histoire des Gaulois, tom. II, pag. 76.

(1) *Ammien Marcellin*. — (2) Ce mot qui, en latin, signifie *devin*, paraît venir du celtique *vat* (bon). — (3) *Diodore*, liv. V. — (4) Le nom de *druide* est *derwidd* en langue kimrique; il dérive de celui par lequel les Gaulois désignaient le chêne; c'est-à-dire, *aerv* en kimrique, *deru* en armorique et *duer* en gaélique. Il est à remarquer aussi que Diodore de Sicile traduit *druides* par Σαρωνίδαι, qui signifie *hommes des chênes*.

rale publique ou religieuse, ou qui refusait de se soumettre aux décisions du clergé, encourait la peine d'une sorte d'excommunication, par laquelle il était exclu des assemblées civiles et religieuses. Personne ne voulait le voir ni lui parler; on le regardait comme un impie, un pestiféré que chacun évitait, dans la crainte de gagner son mal; il devenait alors un objet d'horreur pour ses concitoyens [1]. Les druides, dans un but politique, avaient établi des temps d'abstinence ou de jeûne qui tombaient ordinairement dans les plus grandes chaleurs : ils avaient reconnu que pendant l'été la nourriture végétale est la plus saine.

Le chêne était en vénération chez les Celtes, et le gui, si rare sur cet arbre, était par cela même consacré à la Divinité : c'était le remède à tous les maux, l'eau dans laquelle on le mettait infuser rendait féconds les animaux stériles [2]. Au renouvellement de l'année, qui se composait de mois lunaires, les druides, formant un imposant cortége, parcouraient les forêts, coupaient la plante parasite avec une serpe d'or, la recueillaient dans une *saye* ou tunique blanche, et la distribuaient ensuite à la foule empressée. Cette cérémonie était annoncée à haute voix par des prêtres qui parcouraient la Gaule : telle est l'origine du cri *Au gui l'an neuf!* conservé dans quelques refrains de nos provinces.

Les druides reconnaissaient un chef auquel ils étaient aveuglément soumis, et qui habitait le pays Chartrain. Ils n'étaient admis aux fonctions sacerdotales qu'après un noviciat de vingt ans. Leurs femmes participaient à la vénération qu'ils inspiraient au peuple, mais sans partager ni les prérogatives, ni le rang élevé du sacerdoce. C'étaient elles qui jugeaient sans appel les contestations entre particuliers pour fait d'injures; elles avaient même acquis dans l'art de prédire l'avenir une plus grande réputation que leurs maris : voilà peut-être l'origine de la croyance aux fées, si long-temps en crédit dans nos contrées.

« C'était, dit l'historien des Gaulois [3], sur des écueils sauvages, au milieu des tempêtes de l'archipel armoricain, que les plus renommées de ces magiciennes avaient placé leur résidence. Le navigateur gaulois n'abordait qu'avec respect et terreur leurs îles redoutées; on disait que plus d'une fois des étrangers, assez hardis pour y descendre, avaient été repoussés par les ouragans, par la foudre, et par d'effrayantes visions.

» L'oracle de *Séna,* plus que tous les autres, attirait les navigateurs de la Gaule. Cette île, située vis-à-vis du cap le plus occidental de l'Armorik, renfermait un collége de neuf vierges qui, de son nom, étaient appelées *Sènes* [1]. Pour avoir le droit de les consulter, il fallait être marin, et encore avoir fait le trajet dans ce seul but. On croyait à ces femmes un pouvoir illimité sur la nature : elles connaissaient l'avenir; elles guérissaient les maux incurables; la mer se soulevait ou s'apaisait, les vents s'éveillaient ou s'endormaient à leur parole; elles pouvaient revêtir toute forme, emprunter toute figure d'animaux [2].

» Un autre collége de prêtresses, soumises à une autre règle, habitait un des îlots qui se trouvent à l'embouchure de la Loire. Celles-ci appartenaient toutes à la nation des Namnètes. Quoiqu'elles fussent mariées, nul homme n'osait approcher de leur demeure; c'étaient elles qui, à des époques prescrites, venaient visiter leurs maris sur le continent. Parties de l'île, à la nuit close, sur de légères barques qu'elles conduisaient elles-mêmes, elles passaient la nuit dans des cabanes préparées pour les recevoir; mais, dès que l'aube commençait à paraître, s'arrachant des bras de leurs époux, elles couraient à leurs nacelles, et regagnaient leur solitude à force de rames [3]. » Lorsque la patrie était en danger, on voyait les prêtresses gauloises, par des exhortations, encourager les hommes à perdre plutôt la vie que la liberté : cet exemple était même imité par les femmes des autres classes de citoyens.

Dans l'Armorique les prêtres portaient le surnom de *belhec,* parce qu'ils étaient vêtus de lin [4], et les prêtresses celui de *leanes,*

(1) *César* de Bello Gallico, lib. VI, § 13.—(2) *Pline,* lib. XVII, cap. XLIV. — (3) *M. Am. Thierry*, Histoire des Gaulois, tom. II, chap. 1, pag. 91.

(1) Galli Senas vocant. *Mel.* lib. III, cap. V. — On trouve dans les manuscrits, Gallizenas, Gallisenas, Galligenas, Barrigenas et d'autres variantes plus ou moins corrompues. — *Séna* est aujourd'hui l'île de *Sain.* — (2) *Mel.* lib. III, cap. V. — (3) *Strabon,* l. IV, pag. 198. — (4) *Beth* en langue gallique signifie *lin.* — En Bretagne on désigne encore sous le nom de *belhec* un prêtre.

parce qu'elles étaient toujours habillées de laine blanche (1).

Cependant les Romains, qui sentaient l'avantage qu'ils pouvaient tirer de la bravoure des Celtes, respectèrent long-temps leur organisation municipale et cherchèrent seulement à les policer, ce qui fut facile en leur faisant adopter et leurs arts et leurs lois. Ils accordèrent à leurs chefs le titre de citoyen et les emplois de gouverneur de province : la langue celtique se latinisa, surtout dans la Gaule centrale, qui servait de communication avec la Germanie; mais il fallait les délivrer du joug des druides : César (2), Tibère (3), Claude (4), employèrent tour à tour la persuasion et la violence pour mettre fin à leur coutume barbare de verser le sang humain. Des forêts furent détruites ; le peuple adopta l'usage des temples, et les dieux du Capitole obtinrent des autels. On vit alors des druides mêler leur ancien culte à celui de leurs vainqueurs; des druidesses demeurer dans les temples qu'elles desservaient, excepté le seul jour où, suivant leur antique usage, elles pouvaient habiter avec leurs époux ; d'autres, vouées au célibat, remplacer dans la Gaule les vestales romaines.

Le druidisme était encore loin d'être anéanti, lorsque le christianisme pénétra chez les vainqueurs et chez les vaincus. Il est même probable que les premiers chrétiens qui convertirent les Celtes les laissèrent conserver quelques pratiques dont la religion chrétienne pouvait tirer un parti salutaire dans la bienfaisante influence qu'elle devait avoir sur un peuple superstitieux, puisque nous les trouvons établies chez ce peuple dès la plus haute antiquité, et que ces pratiques approuvées par Rome devinrent universelles. On représenta sans peine les druides comme des magiciens ou des hommes dévoués au démon : leurs cérémonies nocturnes, pratiquées au fond des forêts, accréditèrent ces idées ; et persécutés, ainsi que leurs partisans, ils ne purent résister au zèle des nouveaux convertis.

Un demi-siècle s'était à peine écoulé depuis que l'Empire romain avait été divisé en Empires d'Orient et d'Occident, lorsqu'après de vains efforts pour contenir des peuples que les maîtres du monde avaient trop long-temps opprimés, on vit ces nations barbares démembrer les provinces. Les *Burgundiones* ou Bourguignons, chassés des bords de l'Oder et de la Vistule par les Gépides sortis de la Scandinavie, et les *Visigoths*, originaires de la Suède méridionale, fondèrent, vers le commencement du cinquième siècle, dans la Gaule, deux royaumes limitrophes. Les premiers occupèrent une partie de la Suisse et de la Savoie, la Franche-Comté, la Bresse, le Dauphiné, le Lyonnais, la majeure partie du Nivernais, et la contrée voisine qui, de ces peuples, a conservé le nom de Bourgogne. Les seconds, prenant pour limite septentrionale les rives de la Loire, occupèrent le centre et le midi de la France, en y comprenant la Provence et le comté de Nice, et même une partie de l'Espagne (1). Des peuples sortis de la Germanie, les *Marvingi* établis sur les bords de la Saale en Franconie, forment, avec d'autres nations, une ligue sous le nom de *Francs*, s'établissent dans la Gaule Belgique, et, commandés par Pharamond, fondent un petit royaume dont la limite méridionale est représentée par une ligne qui, partant de l'embouchure de la Somme, passerait par Amiens et Réthel, et, comprenant Trèves avec une partie de son territoire, se terminerait sur la rive gauche du Rhin un peu au-dessous de Mayence (2). Soixante ans plus tard, ces Francs, sous la conduite de leur roi Chludwig, Clodovech ou Clovis, détruisent les restes de la puissance romaine dans les Gaules, en s'emparant de tout l'espace compris entre la limite que nous venons de tracer, et celle des royaumes visigoth et bourguignon.

Pendant vingt ans la Gaule fut ainsi divisée : le tiers de sa superficie actuelle était occupé par les Francs, plutôt protecteurs qu'oppresseurs des Gaulois, qu'ils confondaient avec les Romains, parce que les *Kimri* et les *Galli* avaient adopté les lois romaines (3). On distinguait les vainqueurs à leur langage, à leur vêtement et à leurs caractères physiques. Les Francs, chaussés d'une petite bottine, la jambe et les bras nus, le corps couvert

(1) *Gloan*, et par contraction *léans*, signifie *laine* en langue gallique. — (2) *Lucain*, lib. III. — (3) *Pline*, lib. XXXI, cap. I. — (4) *Suétone*, cap. XXVI.

(1) Le royaume des Visigoths fut fondé par Ataulphe en 411, et celui des Bourguignons par Gundicar en 413. — (2) On s'accorde à faire remonter l'érection du royaume des Francs à l'an 420. — (3) Voyez tom. I, liv. XV, pag. 192.

d'une tunique étroite et courte retenue par un ceinturon, laissaient flotter sur leurs épaules de longs cheveux blonds, et se teignaient les moustaches [1]. Leurs armes étaient une longue épée, une francisque ou hache à deux tranchants, des javelots dont le fer divisé en trois branches représentait ce que l'on a appelé plus tard la fleur de lis, et un bouclier dont ils se servaient avec une dextérité extraordinaire. Les nationaux avaient été forcés de partager leurs biens avec leurs nouveaux hôtes; les chefs des Francs dédommagèrent les Gaulois en abolissant une partie des impôts, en respectant leurs coutumes, en conservant leurs magistrats, et en reconnaissant la noblesse gauloise; ils se réservèrent seulement le droit de donner des ducs aux provinces, des comtes aux villes, et des vicecomtes ou vicomtes aux bourgs et aux villages; dans les conseils du prince les Gaulois avaient le crédit et l'ascendant que donnent les lumières et l'instruction [2].

Les Bourguignons et les Goths, de mœurs plus rudes que les Francs, étaient vêtus de peaux d'animaux. Les premiers se faisaient reconnaître à leur tête ronde, à leurs yeux petits et enfoncés, à leurs larges épaules et à leurs poitrines bombées. On distinguait les seconds à leur teint brun, à leur nez aquilin, à leur œil vif, à leur barbe noire et touffue, et à leurs longs cheveux tressés [3]. La rudesse de leurs mœurs était un des motifs qui faisaient supporter impatiemment aux Gaulois leur domination; et ce fut sans doute une des causes qui contribuèrent à la destruction de leurs monarchies.

L'ambition de Clovis força bientôt les Visigoths mêmes à se réfugier en Espagne. A la mort de ce prince, ses fils divisèrent la France en quatre royaumes, dont Paris, Orléans, Soissons et Metz furent les capitales. Les partages par successions, par conquêtes, par usurpations, ou par suite d'assassinats et d'autres forfaits, avaient réuni, au septième siècle, les différentes parties de la France et le royaume de Bourgogne sur une seule tête, lorsqu'un siècle plus tard la France, gouvernée pendant quelques années par Charlemagne et Carloman son frère, demeura seule au premier, qui la rendit puissante par ses conquêtes.

Sous ce prince, la France, plus étendue qu'elle ne le fut jamais, était divisée en occidentale et en orientale. La première comprenait la ***Provence***, la ***Gothie*** ou ***Septimanie***, aujourd'hui le ***Languedoc***, la ***Vasconie*** ou ***Gascogne***, l'***Aquitaine***, la ***Burgundia*** ou ***Bourgogne***, la ***Neustrie*** comprenant la ***Bretagne***, la ***Normandie*** et la ***Flandre***, enfin l'***Austrasie***, formée de tout le territoire qui s'étend depuis les bouches du Rhin jusqu'au Jura. La France orientale comprenait les pays au sud et au nord des Alpes, et l'espace compris sur la rive droite du Rhin, depuis ce fleuve jusqu'aux montagnes de la Bohême et aux rives de l'Elbe; c'est-à-dire que Charlemagne régnait sur la plus grande partie de l'Italie, sur la Suisse, la Bavière, la Hesse, la Saxe et la Frise. Depuis les bords de la Drave et du Danube, jusqu'à ceux de l'Elbe, il comptait encore plusieurs peuples tributaires.

Le poids de cet empire colossal devint trop lourd pour son successeur. Louis-le-Débonnaire, père faible et prince inhabile, tour à tour perdant et recouvrant l'autorité sur ses fils révoltés, meurt après avoir fait entre eux le partage d'une couronne qu'il était incapable de porter.

Gouvernée pendant un siècle encore par les princes de cette race, la France voit le trône ébranlé par l'abus du système féodal; et lorsque Hugues Capet s'empare du trône en 987, il n'est que le premier seigneur de son royaume, et ne règne réellement que sur la ***Picardie***, l'***Ile de France*** et l'***Orléanais***. La politique de ce prince et de ses successeurs a pour but unique l'honneur et l'éclat de la couronne, l'abaissement et la soumission des grands. En 1100, le ***Berry*** est acheté par Philippe Ier au vicomte Eudes Arpin. Le roi Jean érige en duché cette province, qui devient l'apanage d'un des fils de France. Louis-le-Gros ne fait aucune acquisition ou conquête; mais il porte les premiers coups au régime féodal, en affranchissant les communes. En 1202, Philippe-Auguste confisque la ***Touraine*** sur Jean-sans-Terre, auquel elle était échue comme descendant de ses comtes; et l'année suivante, il se rend maître de la ***Normandie***, qui, depuis Charles-le-Simple, avait été donnée en

(1) *Sidonius Apollinaris*, lib. IV, epist. 20. — (2) *Grégoire de Tours*, liv. III, VI, VII, VIII et IX. — (3) *Sidonius Apollinaris*. Panég. d'Avitus et d'Antemius.

toute propriété à Rollon et à ses Norvégiens. Amaury de Montfort cède le *Languedoc* à Louis VIII, et cette cession est confirmée par un traité fait en 1228, par saint Louis. Jeanne de Navarre, par son mariage, en 1284, avec Philippe-le-Bel, réunit à la France le comté de *Champagne* qu'elle avait eu pour dot; en 1307, les habitants du *Lyonnais*, s'étant affranchis de la servitude, contraignent leur archevêque à reconnaître la souveraineté de ce prince.

Le *Dauphiné*, qui avait pris ce nom de Guy VIII, le plus brave de ses princes, surnommé le Dauphin parce qu'il portait sur son casque la figure de ce poisson, est cédé à Philippe de Valois en 1349, sous la condition que les fils aînés de nos rois porteront le titre de *dauphins*, mais que ce pays formera une souveraineté particulière et ne sera point incorporé au royaume. Charles V enlève aux Anglais le *Poitou*, l'*Aunis*, la *Saintonge* et le *Limousin*. Les victoires de Charles VII, sur les armées anglaises, valent, en 1453, à la France, la plus grande partie de la *Guyenne* et de la *Gascogne*. Louis XI, en abaissant le pouvoir des grands, a le bonheur d'acquérir, par héritage, le *Maine* et l'*Anjou*, que Philippe-Auguste avait conquis, mais qui avaient été plusieurs fois détachés de la couronne en faveur de plusieurs princes du sang. Il s'empare du duché de *Bourgogne*, qu'il prétend être reversible sur sa tête, quoiqu'il existât un duc de Bourgogne, de Nevers et de Rethel; pour s'attirer l'attachement des habitants, il déclare par lettres-patentes que la réunion de ce pays à la France s'étant faite par la libre volonté des états, nul n'y pourra être distrait de ses juges naturels; qu'il ne sera levé aucun subside que du consentement des trois ordres; et que les taxes perçues jusqu'alors sur les vins et les autres produits de cette province seront abolies; enfin il prend possession de la *Provence*, en prouvant par plusieurs témoins que Charles d'Anjou l'avait institué son héritier; il accorde à cette province les mêmes priviléges qu'à la Bourgogne. Depuis ce temps, les rois de France prirent souvent dans leurs lettres adressées à ce pays, la qualité de comtes de Provence.

François I[er] profite des droits que lui donne la révolte du connétable de Bourbon, pour s'emparer, en 1527, de l'*Auvergne*, du *Bourbonnais* et de la *Marche*, qui appartenaient à ce prince, et réunit à la France, quelques années plus tard, la *Bretagne*, échue par héritage à François son fils. Par suite de cette réunion, la Bretagne demeure, sous ses successeurs, exempte de taille et des autres droits; elle est seulement soumise à un impôt volontaire voté par ses états. Sous le règne de ce prince galant, poëte, chevalier, ami des beaux-arts, mais que la flatterie a décoré du titre de protecteur des lettres, quoiqu'il ait organisé la censure; qui ne passa point pour cruel, et qui, cependant, donna par sa présence de l'éclat aux supplices de l'Inquisition; les assemblées des notables furent substituées aux états-généraux, sans avantage pour la France, qui vit dans tous les rangs germer ces idées de liberté religieuse et civile qui ne s'introduisent pas au sein d'un Etat sans amener tôt ou tard des commotions politiques.

La corruption de la cour et des grands, sous Henri II, François II et Charles IX, encourage les progrès du protestantisme en France; les principes de la réforme, favorables aux lumières qui percent de toutes parts, font changer une question religieuse en question politique : la cour ne voit dans les réformateurs et dans leurs partisans que des ennemis du pouvoir absolu. Le massacre de la Saint-Barthélemi n'est, pour Catherine de Médicis et son fils, qu'un coup d'État favorable à l'autorité royale. Mais, sous Henri III, les événements changent tellement de face, que les chefs de la ligue ne semblent plus agir que dans le dessein de faire passer le sceptre de la France aux mains d'un prince espagnol. Cependant Henri IV, objet de la haine des chefs catholiques, monte sur le trône et augmente le territoire français de tout ce qui lui reste du patrimoine de ses pères : c'est-à-dire du *Béarn*, du *comté de Foix* et d'une partie de la *Gascogne*. Louis XIII voit deux fois la France déchirée par des guerres intestines; mais la politique cruelle de Richelieu pacifie le royaume, et son maître se couronne de lauriers, par la conquête de l'*Artois* en 1640, et celle du *Roussillon* en 1642.

Le règne long-temps glorieux de Louis XIV est un des plus favorables à l'agrandissement de la France : ce prince acquiert le *Nivernais*, par l'extinction totale du régime féodal; en 1667, il fait la conquête de la *Flandre*; quel-

ques années plus tard, il s'empare de la *Franche-Comté ;* enfin le traité de 1697, avec l'empereur d'Allemagne, confirme l'entière soumission de l'*Alsace*. Sous Louis XV, la *Lorraine,* portion du royaume de Lothaire ([1]), dont elle porte le nom, conquise par les Français, est cédée au roi de Pologne Stanislas, sous la condition qu'à la mort de ce prince elle sera réunie à la couronne, ce qui a lieu en 1766. En 1768, la république de Gênes cède la *Corse* à la France, moyennant une somme d'argent.

Telles étaient, en résultat, l'étendue et l'importance du territoire français, pendant les dernières années du long et pacifique règne de Louis XV, lorsque ce prince mourut, sans emporter les regrets de la nation, laissant à son successeur la tâche difficile de réaliser l'heureux espoir qu'elle fondait sur ses vertus. On semblait être arrivé à une époque où la masse éclairée saurait apprécier les institutions qu'elle désirait, et que le monarque consentait à lui accorder. Mais les réformes qu'il fallait faire pour rétablir les finances ; la susceptibilité de la classe mitoyenne fatiguée des priviléges de la noblesse, et qui réclamait des changements dans l'organisation sociale, excitèrent les passions et firent naître deux partis, qui, dès la convocation des états-généraux, divisèrent l'assemblée. Les députés du tiers-état, pleins de confiance dans l'opinion publique, jurent de ne se séparer qu'après avoir rédigé une constitution. Louis XVI l'accepte ; le pape cède à la France *Avignon* et le comtat *Venaissin;* le royaume est divisé en 83 départements, et l'assemblée se dissout.

Elle est remplacée par l'assemblée législative ; mais, composée d'hommes qui ne comprennent point encore les avantages d'un gouvernement représentatif, celle-ci se laisse dominer par un parti. Le monarque flotte indécis entre la crainte de compromettre les imprudents amis dont les conseils l'avaient perdu, et celle de donner trop d'influence au parti populaire en se plaçant franchement à sa tête ; ses intentions sont méconnues, calomniées ; on rêve l'établissement d'une république. Bientôt commence une nouvelle ère caractérisée par un fanatisme politique dont l'histoire n'offre point d'exemple, et par des crimes dont le récit glace encore d'épouvante et d'horreur. Louis XVI succombe avec le calme et la résignation d'un homme de bien, et la France est gouvernée par une poignée d'hommes qui, au nom de l'égalité, partagent les habitants en catégories ; au nom de la liberté, établissent le despotisme le plus sanguinaire ; au nom de la fraternité, cherchent des soutiens dans la lie du peuple ; et au nom de la raison, remplacent la religion par les cérémonies du culte mythologique.

Au milieu des excès de l'anarchie, la France repousse les attaques de l'étranger ; les membres du parti le plus exagéré de cette assemblée si tristement célèbre sous le nom de *Convention nationale,* se divisent, se proscrivent, s'égorgent, et ce gouvernement est renversé, et remplacé par deux conseils et cinq directeurs qui doivent la considération dont ils jouissent, au dedans et au dehors, aux victoires de nos armées, et qui stipulent, en 1796, la réunion de la principauté de *Montbéliard* à la France, et en 1798, celle du territoire libre de *Mulhausen*. Mais, après cinq années d'existence, cette nouvelle organisation cède en un jour aux efforts de quelques hommes à la tête desquels se place ce jeune général, déjà célèbre par les combats livrés en Italie et dans les plaines de l'Égypte. Bonaparte est nommé premier consul ; il réprime les factions, il se couvre une seconde fois de gloire en Italie, et dicte les conditions de la paix à l'empereur d'Allemagne.

Le traité signé à Lunéville le 9 février 1801 assure à la France la possession de ses nouvelles conquêtes. Depuis Weissembourg, le cours du Rhin lui sert de limites jusqu'à l'endroit où il prend le nom de Vhaal ; et depuis ce point, la frontière du nord comprend la Belgique, Anvers et Flessingue. Ce riche territoire forme les douze départements : du *Mont-Tonnerre,* de la *Sarre,* des *Forêts*, de *Rhin-et-Moselle,* de *Sambre-et-Meuse,* de l'*Ourthe,* de la *Roer,* de la *Meuse-inférieure,* de *Jemmapes,* de la *Dyle,* des *Deux-Nèthes* et de l'*Escaut*. A l'est de nos anciennes frontières, *Porentruy* est réuni au département du Haut-Rhin. Genève et Chambéry forment ceux du *Léman* et du *Mont-Blanc;* et le comté de Nice prend le titre de département des

([1]) Petit-fils de Louis-le-Débonnaire. Cette contrée fut d'abord appelée *Regnum Lothàrii*, puis *Lotharingia,* dont on a fait *Loherrene, Lorrene,* et enfin *Lorraine.*

Alpes maritimes. Le 27 mars de l'année suivante, le traité d'Amiens pacifie l'Europe, et restitue à la France les colonies dont l'Angleterre s'était emparée pendant les guerres précédentes.

Transformant, en 1804, les lauriers de Montenotte, d'Arcole, de Rivoli et de Marengo, en un diadème impérial, Napoléon reçoit, au sein de Paris, et de la main du souverain pontife, l'onction qui consacre les rois; et comme pour rehausser l'éclat d'un titre qui n'ajoute rien à sa gloire et à sa puissance, l'anniversaire de son couronnement devient, l'année suivante, le signal d'une de ses plus mémorables batailles : il défait, dans les plaines d'Austerlitz, les armées autrichiennes et russes. Le résultat de cette campagne est le traité de Presbourg, par lequel la Prusse cède à Napoléon ce qui lui reste du duché de Clèves, le pays de Neufchâtel et de Valengin, et celui d'Anspach, qu'il échange contre le duché de Berg avec la Bavière, à laquelle il accorde le titre de Royaume. L'empereur d'Autriche lui abandonne les Etats Vénitiens et la Dalmatie, renonce en sa faveur au titre de roi d'Italie ; et le territoire français s'augmente de tout le Piémont et de la Ligurie, qui forment les départements de la *Doria,* de la *Sezia,* de *Marengo,* du *Pô,* de la *Stura,* de *Montenotte,* de *Gênes* et des *Apennins.*

L'Empire français acquiert d'autant plus d'importance, que son chef prend le titre de protecteur des confédérations germanique et suisse. Une nouvelle rupture, suivie de nouvelles victoires, change encore la face de l'Europe : les batailles d'*Iéna* et de *Friedland* amènent le traité de *Tilsit* (¹), qui, par ses conséquences, double l'importance de la confédération du Rhin, et cède à la France la possession des îles *Ioniennes.* Pendant les années suivantes, l'Empire prend encore un accroissement considérable : *Kehl, Cassel* et *Wesel,* sur la rive droite du Rhin, sont réunis à nos départements de la rive gauche; la *Toscane,* et les duchés de *Parme* et de *Plaisance,* les territoires de *Spolette* et de *Rome,* le *Valais,* la *Hollande,* la *Frise,* le *Hanovre,* l'évêché de *Munster,* le comté d'*Oldenbourg,* et les possessions des villes libres de *Brême, Hambourg* et *Lubeck,* sont transformés en départements français.

(¹) Signé le 7 juillet 1807.

Cependant Napoléon, qui n'avait cessé de dominer l'Europe, qui, en moins de dix ans, avait, sous le consulat, érigé des royaumes en républiques, et sous l'empire, transformé des républiques en royaumes; qui avait fondé des monarchies en Allemagne; qui deux fois avait épargné la couronne de Prusse, et qui prodiguait le sang des hommes et les trésors de l'Empire pour faire passer celle d'Espagne sur la tête d'un de ses frères, perd la plus belle armée du monde dans les plaines glacées de la Russie; se voit, sur les champs de bataille, abandonné, trahi par ses alliés; résiste d'une manière glorieuse sur le sol de la France aux efforts de toute l'Europe armée; et voit, le 31 mars 1814, la capitale occupée par des peuples qu'il avait tant de fois vaincus. Contraint d'abdiquer, il se retire à l'île d'Elbe, et laisse à l'antique famille des Bourbons un royaume que les traités rétablissent dans ses anciennes limites, en conservant de ses conquêtes républicaines les territoires de Montbéliard, de Mulhouse, de Porentruy, et la plus grande partie de la Savoie, formant le département du Mont-Blanc.

Les institutions fondées par la sagesse de Louis XVIII font oublier aux Français humiliés la honte de l'occupation étrangère : on perdait les avantages pénibles attachés à la gloire; mais on avait en perspective tous ceux que font naître la paix et la liberté. Cependant la restauration ne paraît pas décidée à tenir ses promesses; l'ancien régime relève la tête, la crainte plutôt que la malveillance accrédite des bruits contraires au repos public; l'inquiétude se répand sur tous les points, et Napoléon, profitant de la disposition des esprits, débarque à Fréjus le 1er mars 1815, rentre dans Paris avec le cortége de toutes les troupes envoyées pour arrêter sa marche rapide, organise une armée pour s'opposer aux préparatifs des princes étrangers, remporte la victoire à Ligny, succombe le lendemain à Waterloo, abdique en faveur de son fils; et, se confiant à la générosité du gouvernement anglais, cet homme si grand qu'il semblait que le monde fût trop petit pour lui, est relégué sur un rocher volcanique, au milieu de l'Océan.

Malgré les égards dus aux cheveux blancs de son roi légitime, la France se voit enlever Porentruy, le département du Mont-Blanc, et un territoire de vingt lieues carrées qu'avait

fortifié Louis XIV; elle paie aux étrangers, qu'elle nourrit pendant cinq ans, une indemnité de 700,000,000 de francs; et cependant elle parvient à cicatriser ses plaies, et, à l'aide de quelques unes des institutions, si long-temps l'objet de ses vœux, elle se prépare à reprendre le rang qu'elle est appelée à occuper dans la balance européenne. Mais les menées sourdes d'une faction qui s'unissait aux projets de quelques ambitieux appartenant à une congrégation religieuse célèbre par ses intrigues politiques, ouvrent les yeux à la partie éclairée de la nation; toutefois, cette nation, tant calomniée, excusait dans un prince accablé d'âge et d'infirmités les fautes qui signalaient la fin de son règne; elle portait toutes ses espérances sur son successeur. Louis XVIII descend dans la tombe; son frère, en montant sur le trône, paraît vouloir suivre la ligne que lui traçait la constitution; mais les ennemis des libertés publiques, aveuglés par l'attitude calme d'une nation qui respecte ses rois, engagent le prince dans une route périlleuse. En vain les vrais amis de la dynastie essaient-ils de faire entendre leurs voix : les conseils deviennent un titre à la disgrâce pour ceux qui approchent le trône, et un motif de poursuites judiciaires pour ceux qui ont recours à la publicité.

Enfin, la faction qui dirigeait la cour se montre à découvert et brave l'opinion publique, en appelant au timon des affaires quelques hommes signalés depuis long-temps comme les plus chauds partisans du pouvoir absolu; vainement la partie de la nation considérée par la loi comme la plus éclairée répond-elle aux trames ourdies contre ses libertés, en choisissant, pour la représenter, des députés qui exposent au prince les besoins et les vœux de la France: la représentation nationale est dissoute; vainement ces députés, fidèles à leur mandat, sont-ils élus une seconde fois: la force de l'opinion publique est méconnue. Le prince, oubliant ses serments, substitue à la loi sa seule volonté; une ordonnance casse des élections légalement consommées; une ordonnance suspend la liberté de la presse fondée par une loi; une ordonnance enfin substitue à la loi électorale un mode d'élection arbitrairement déterminé. Ces ordonnances excitent l'indignation générale; au sein de la capitale, les citoyens inquiets se forment en groupes, se communiquent leurs craintes, ou se consultent sur les moyens de résistance: ces groupes sont dissipés par la force, et le sang de ceux qui, sans armes, se plaignent de la violation des lois, est indignement versé. C'était le premier jour d'une révolution dont l'histoire n'offre aucun exemple. Le lendemain, comme pour annoncer l'aurore de la liberté, le soleil, depuis long-temps obscurci par les nuages et la pluie, se lève resplendissant: le peuple se rallie aux cris de *vive la charte;* les insignes de la royauté sont détruits en quelques instants; afin d'opposer une résistance efficace aux troupes soudoyées pour ensanglanter Paris, la foule se porte dans les magasins d'armes et de munitions, tandis que des individus sans armes se précipitent sur les bouches à feu, en affrontant la mort qu'elles répandent dans leurs rangs serrés et confus. Enfin toute la population agissant comme un seul homme, parce qu'une seule idée la dominait: vivre libre ou mourir; transformant chaque rue en un bastion, à l'aide de barricades, et chaque maison en une forteresse d'où s'élancent les balles et les pavés, a bientôt reconnu sa force : et le lendemain de ce grand jour, les édifices défendus par les soldats sont enlevés d'assaut, et les soldats partout repoussés hors de la capitale.

Dans cette révolution consommée par le peuple, le prolétaire a prouvé ce que l'on devra attendre de lui, lorsque, dans toute la France, les bienfaits de l'instruction seront répandus. Au milieu de cette lutte sanglante, les propriétés particulières étaient partout respectées; les défenseurs d'un indigne pouvoir retrouvaient des frères dès qu'ils déposaient leurs armes. On a vu des hommes armés, couverts des haillons de la misère, demander humblement un morceau de pain à ceux dont ils auraient tout obtenu par un geste menaçant. La nation a partout suivi le même exemple d'ordre et de raison; loin de céder au mouvement de la vengeance, loin d'abuser des droits de la victoire, elle a ouvert avec calme ses rangs pour laisser partir celui qui avait provoqué sa colère; loin de céder à ce moment d'ivresse si naturel après la conquête de la liberté, elle s'est confiée aux lumières de ceux qui, repoussant avec dédain les prétendus droits de la légitimité, déposèrent les rênes de l'Etat aux mains d'un prince éprouvé par d'honorables malheurs, respecté pour ses vertus, considéré pour ses lumières, et qui, dès sa jeunesse,

s'associant à la gloire nationale, prouva son patriotisme en combattant les ennemis de la France.

Resserrée dans les limites fixées par l'étranger à la seconde restauration, la France est bornée au nord par une portion de la Manche et le Pas-de-Calais, la Belgique, le grand-duché de Luxembourg, les provinces prussiennes du Bas-Rhin et le cercle bavarois du Rhin ; à l'est par le grand-duché de Bade, la Suisse et les Etats sardes ; au sud par la Méditerranée et le royaume d'Espagne ; à l'ouest par l'océan Atlantique et une seconde partie de la Manche (1). Les plus grandes dimensions qu'offrent ses frontières peuvent être déterminées par deux lignes, dont l'une, tracée du nord-ouest au sud-est, depuis le point le plus occidental de la côte de Brest jusqu'à Antibes, forme une étendue de 239 lieues ½ (2), et dont l'autre, tirée du nord-est au sud-ouest, depuis le Rhin près de Lauterbourg jusqu'à l'embouchure de la Bidassoa, est longue de 222 lieues (3). Une autre ligne tirée presque sous le méridien de Paris, depuis le village de Zuydcoote sur la frontière du département du Nord jusqu'à la limite des Pyrénées, donne à sa plus grande longueur une étendue de 215 lieues. Sa plus grande largeur est de 206 lieues (4), mesurée depuis la pointe de Kersaint, dans le département du Finistère, jusqu'à la jonction de la Lauter et du Rhin, dans celui du Bas-Rhin. Le développement de ses côtes est de 490 lieues (5) ; sa superficie totale, en y comprenant celle de la Corse, est de 26,739 lieues (6). Sa population était, au commencement de 1837, de 33,541,000 habitants, ce qui donne plus de 1254 individus par lieue carrée. Malgré l'accroissement que cette population a éprouvé depuis 1791 (1), la France pourrait être beaucoup plus peuplée. Ainsi, en prenant pour base deux départements qui forment à peu près les deux extrêmes : celui du Nord, qui renferme 3,403 habitants par lieue carrée, et celui des Basses-Alpes qui n'en compte que 415, on aurait une moyenne de 1,714 individus pour la même superficie, ce qui porterait la population de tout le royaume à 45,000,000 d'âmes. Cependant, s'il était peuplé en proportion du département du Nord, il renfermerait plus de 85,000,000 d'habitants. L'agriculture et les diverses branches d'industrie ont encore bien des progrès à faire, bien des développements à subir, avant de pouvoir nourrir, sur un sol dont tout annonce la fécondité, une masse aussi considérable d'individus.

Jetons un coup d'œil historique sur une partie d'autant plus importante de la monarchie française, qu'elle renferme des éléments de richesses qui pourront lui procurer un jour les avantages, sans aucun des inconvénients d'une importante colonie. La Corse est l'une des cinq plus grandes îles de la Méditerranée (2) ; sa superficie est de 495 lieues géographiques carrées (3).

L'histoire de cette île, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'époque où elle fut définitivement réunie à la France, n'est qu'un tableau fatigant de guerres, de révoltes et de carnages. Hérodote prétend qu'elle fut primitivement habitée par des Phéniciens qui la nommèrent *Collista;* elle s'appelait précédem-

(1) Elle s'étend entre le 7e degré 9 minutes à l'ouest du méridien de Paris, et le 5e degré 56 minutes à l'est du même méridien, et occupe l'espace compris entre le 42e degré 20 minutes et le 51e degré 5 minutes de latitude. — (2) De 25 au degré, ou en kilomètres, 1065,77. — (3) En kilomètres, 987,90. — (4) En kilomètres, 956,75 (5) Voici le détail de leur étendue, soit en ligne droite, soit en y comprenant les sinuosités :

	Droite ligne.	Développement.
Côtes de la Méditerranée.	85 lieues.	120 lieues.
— de l'Atlantique. . .	145	195
— de la Manche. . .	135	175
	365	490

(6) En kilomètres carrés, 519,696.

(1) Les sept derniers recensements faits en France peuvent donner un aperçu de l'accroissement probable de sa population future.

Population de 1700 (dans des limites plus resserrées que celles d'aujourd'hui) d'après le dénombrement des intendants.	19,669,320
Idem, de 1762, d'après le dénombrement.	21,769,163
Idem, de 1784, d'après le nombre moyen des naissances et des décès annuels. .	24,800,000
Idem, de 1791 (dans des limites plus étendues qu'en 1762), d'après le recensement fait par ordre de l'Assemblée constituante.	26,363,000
Idem, de 1821 (dans les limites actuelles).	30,465,291
Idem, de 1826.	31,845,428
Idem, de 1831.	32,560,934
Idem, de 1836.	33,540,910

(2) Elle est située entre 41° 17′ et 43° de latitude septentrionale, et entre 6° 12′ et 70° 12′ de longitude orientale. — (3) Ou en kilomètres carrés, 9,901.

ment *Thérapné*. Elle reçut ensuite une colonie de Lacédémoniens ou de Phocéens d'Asie qui la nommèrent *Théra*, du nom de leur chef Théras [1]. Les fréquents rapports que l'île eut avec la nation grecque lui firent donner par celle-ci les noms de *Cyrnos*, de *Cerneatis* et de *Corsis* [2]. Mais les Romains, après l'avoir enlevée aux Carthaginois, la désignèrent par celui de *Corsica*, dont l'origine est incertaine. Ces Phéniciens, ces Lacédémoniens, ces Phocéens nous semblent appartenir à l'antique race des Pélasges, c'est ce qui nous a déterminé à placer la population corse parmi les débris de cette race célèbre.

Les anciens ne sont pas d'accord sur le portrait qu'ils nous ont laissé des Corses. Strabon les peint vivant de brigandages, et plus sauvages que les bêtes mêmes. « Toutes les fois, ajoute-t-il, qu'un général romain, après s'être avancé dans l'intérieur des terres, et y avoir surpris quelques forts, en ramène à Rome une certaine quantité d'esclaves, c'est un spectacle singulier que de voir leur férocité et leur stupidité. Ou ils dédaignent de vivre ; ou, restant dans une apathie et une insensibilité absolues, ils fatiguent leurs maîtres, et font bientôt regretter la somme, quelque petite qu'elle soit, qu'ils ont coûtée. » Cependant, comme le fait remarquer l'annotateur de Strabon [3], Diodore de Sicile témoigne tout le contraire : « Les esclaves corses, dit-il, paraissent l'emporter sur tous les autres, pour le service, dans toutes les choses utiles à la vie ; leur physique les y rend singulièrement propres [4]. » L'aversion qu'ils ont toujours eue pour leurs vainqueurs leur a fait conserver le type primitif de leurs ancêtres : ils sont encore sobres, courageux, hospitaliers et passionnés pour la liberté ; ils ont le regard vif, la taille moyenne et le teint légèrement basané.

La Corse passa sous la domination des Goths après la chute de l'empire romain ; elle ne se plia ni à la barbarie de ses maîtres, ni au régime féodal qu'ils y établirent; et cette conquête fut un sujet continuel d'assassinats et de combats sanglants dont l'histoire n'a conservé qu'un souvenir confus. Au huitième siècle, les Arabes et les Sarrasins succédèrent aux Goths, mais leur occupation fut de courte durée : il était réservé à la république naissante des Génois de faire peser pendant neuf siècles, sur cette île, son joug cruel et tyrannique. Dans cet intervalle les Corses éprouvèrent toutes les vicissitudes d'un peuple vingt fois arraché et rendu à ses oppresseurs. Rome même en brigua la conquête. Au onzième siècle, elle fut annexée au domaine du Saint-Siége, puis cédée aux Pisans ; pendant les treizième et quatorzième siècles, le pape la donna deux fois aux rois d'Aragon. En 1365, Gênes, qui en était devenue la maîtresse, la céda, et bientôt la reprit au duc de Milan ; en 1553, Henri II envoya des secours aux Corses et les délivra des Génois ; mais six ans après, cette conquête leur fut rendue par le traité de Cateau-Cambresis. Enfin la Corse, désespérant de voir l'Europe s'intéresser à son sort, eut, en 1564, recours à la révolte. Elle trouva dans son sein des hommes capables d'organiser et de diriger des insurrections, mais non de ces génies faits pour affranchir leur patrie. La tranquillité ne renaissait que chaque fois que Gênes promettait d'alléger le poids de sa domination ; et dès que le gouvernement génois reprenait son autorité, c'était pour se jouer de ses promesses.

Pendant que les partis unis contre les Génois étaient divisés sur le choix d'un chef, un baron westphalien nommé Théodore de Neuhof, débarqué dans l'île pour prendre du service parmi les insurgés, y acquit un tel crédit, qu'il fut proclamé roi. Guerrier sans talent, monarque sans énergie, cet aventurier ne sut ni disperser les Génois, ni réunir les factions qui déchiraient son royaume éphémère. Deux fois il alla chercher en pays étranger des secours et des munitions qu'il ne pouvait obtenir des siens, lorsque pendant son absence une armée auxiliaire, fournie à Gênes par la France, réprima l'insurrection ; mais l'île ne fut pas plus tôt conquise par les Français, en 1741, que l'on vit renaître la révolte et reparaître le roi Théodore. En 1749, la France remit encore l'île sous le joug des Génois ; cette fois ceux-ci trouvèrent dans Pascal Paoli un ennemi redoutable : il ne se contenta pas de vaincre ; il fut le libérateur et le législateur de son pays ; et déjà il envoyait des députés dans les principales cours de l'Europe pour annoncer que les Corses régénérés et rendus à la civilisation,

(1) *Hérodote*, lib. IV, cap. CXLVII. — (2) C'est ainsi que l'appelle *Strabon*, lib. V, cap. IV, § 5. — (3) *Gosselin*, Traduction de la commission du gouvern., t. II, p. 1[illegible]3. — (4) Lib. V, § 13.

fatigués de la mauvaise foi de Gênes, se croyaient autorisés à proclamer leur indépendance, lorsque la république génoise, en 1768, céda son droit de souveraineté sur la Corse à la France.

Les habitants ne confondirent point dans leur haine les Génois et les Français : quelques uns se soumirent volontairement ; une campagne suffit pour détruire le reste du parti indépendant ; et Paoli, après avoir épuisé les ressources de son génie, se réfugia en Angleterre. Cependant une circonstance imprévue ranima ses vertus républicaines : la révolution française venait d'éclater, Paoli reparut sur la scène politique. Aidé par les Anglais, il avait repoussé les troupes françaises et croyait avoir fondé la république de Corse, lorsque le roi d'Angleterre se fit proclamer souverain de cette île. Mais les habitants avaient appris à juger le caractère anglais, et ce fut pour la France une conquête facile que celle qui les délivra de la suprématie de la Grande-Bretagne.

LIVRE CINQUANTE-DEUXIÈME.

Suite de la Description de l'Europe. — Description physique du royaume de France.

Les différentes connaissances qui ont pour but l'étude de la nature vont animer le tableau géographique que nous allons donner du sol de la France. Science nouvelle dont nous comprenons les difficultés et dont nous apprécions l'attrayante mission, la géographie physique va guider notre marche. Elle nous montrera la liaison des différentes chaînes de montagnes, l'importance des cours d'eau auxquels elles donnent naissance, la richesse ou la pauvreté de la végétation, les différents contours de nos côtes, les poissons qui habitent nos eaux marines ou fluviatiles, et les animaux propres à nos montagnes ou à nos plaines. Pénétrant jusque dans les entrailles de la terre, nous ferons voir la nature des couches qui en forment l'enveloppe, les richesses minérales qu'elles recèlent, et dont l'importance est encore inconnue. Enfin, convaincus de ce principe, trop souvent oublié dans les traités de géographie spéciale, qu'il faut faire connaître sous tous les points de vue intéressants le pays qu'on habite, nous emprunterons à la géologie quelques unes de ses considérations non contestées ; nous essaierons de soulever le voile de la nature, et nous retracerons en peu de mots le mode de formation des divers dépôts compris dans les limites de la France, et les convulsions volcaniques dont elle a été le théâtre.

Le versant septentrional d'une partie des Pyrénées et le versant occidental des Alpes forment une portion des limites méridionales et orientales de la France. On remarque au premier coup d'œil que les autres montagnes font, avec les précédentes, partie de la ligne de faîte qui divise l'Europe en deux grands versants : les Pyrénées se réunissent aux Cévennes, les Cévennes aux Vosges, qui elles-mêmes se rattachent au Jura vers le sud, et vont former les Ardennes vers le nord. Cependant, au point où en sont venues les sciences, la géographie ne doit point chercher dans les reliefs et les inflexions du terrain seuls, les points de réunion et de séparation des montagnes ; la nature et la composition des roches qui les constituent, et dont la connaissance est maintenant indispensable à celui qui ne voudra point se traîner dans l'ornière tracée par les anciens géographes, doivent servir aussi à déterminer leur circonscription, ou leur filiation.

D'après ce principe, nous désignerons les montagnes de l'intérieur de la France sous le nom de *groupe franco-celtique*. Il appartient au vaste *système Alpique*, et se compose de deux chaînes principales : la chaîne *Céveno-Vosgienne* et la chaîne *Armorique*. La première est séparée des Pyrénées par une dépression qu'occupe aujourd'hui le canal du Languedoc ; elle comprend, au midi, les *montagnes Noires* les *monts* de l'*Espinous*, les *monts Garrigues* et les *Cévennes* proprement dites. Du mont *Lozère*, qui appartient à celles-ci, se dirige vers le sud-ouest un rameau qui prend le nom de *monts Levezon*, et vers le nord-ouest, un autre appelé *monts d'Aubrac*. Dans la même direction, les *montagnes de la Margeride* unis-

sent les Cévennes au *Cantal* et au *Mont-Dor* [1], où le *Puy-de-Sancy* est le sommet le plus élevé de la France centrale. De ces deux chaînons se prolonge jusqu'à la Loire une chaîne longue, mais peu élevée, dont les points culminants sont le *mont Odouze*, le *mont Jargean* et les *hauteurs de Gatine*. Entre le mont Lozère et le Mezen ou Mezin, une petite chaîne se dirige au nord jusqu'aux rives de la Loire : elle est formée par les *monts Forez* et ceux de la *Made*. Le *Mezen*, le *Pilat* [2], ainsi appelé parce qu'il est souvent coiffé d'une calotte de nuages; les *montagnes du Charollais* et la *Côte-d'Or*, unissent, par les *monts Moresol* et *Tasselot*, par le *plateau de Langres* et les *monts Faucilles*, le prolongement des Cévennes aux Vosges. Près des rives de l'Ouche s'étendent vers le nord-ouest les *montagnes du Morvan*, qui vont se terminer en petits plateaux aux sources de la petite rivière du Vernisson. Les *Vosges*, qui, au sud-est, ne sont séparées de la chaîne du Jura que par une dépression que traverse le canal de *Monsieur*, se prolongent au nord jusque sur les bords du Rhin. Depuis les sources de la Moselle, elles dirigent vers le nord-ouest des rameaux composés de différents plateaux que couvre de ses ombrages épais la forêt des Ardennes. Près des sources de l'Oise, ces plateaux se divisent en deux branches, dont l'une va se terminer au Pas-de-Calais, et dont l'autre va finir sur les côtes de la Manche.

Ce qui nous porte à considérer comme une seule chaîne l'ensemble qu'offrent les Cévennes et les Vosges, c'est leur constitution géognostique : elles offrent de l'analogie dans quelques parties. En traitant la géologie de la France, nous justifierons leur réunion.

La *chaîne Armorique* est composée de quatre branches qui se dirigent en sens inverse; elle commence sur les côtes occidentales de l'ancienne Bretagne, où, divisée en deux rameaux, elle prend, au nord de la rivière de l'Aulne, le nom de *monts d'Arrée*, et au sud, celui de *montagnes Noires*. Dans la direction orientale, elle n'en forme plus qu'une sous le nom de *monts Ménez*, et près des sources de la Vilaine, elle dirige au sud une chaîne de collines et de plateaux, qui, sans le cours de la Loire, se réunirait à l'une des branches de la chaîne précédente. Au nord, un de ces rameaux va former dans la Manche le cap de la Hague. A l'est, une autre branche va s'unir au plateau de la Beauce, qui n'est séparé des montagnes du Morvan que par la petite vallée qu'occupe le Vernisson. C'est ainsi que les deux chaînes que nous venons de décrire ne forment pour ainsi dire qu'un seul groupe.

Les montagnes de la France s'inclinent en trois grands versants. Le principal, ou l'*Océanique*, arrosé par la Garonne, la Loire et la Seine, déverse ses eaux dans l'Océan; le second arrosé par les affluents du Rhin, par la Meuse et par l'Escaut, peut être appelé *Versant Rhénan ;* le troisième ou le *Méditerranéen*, qui offre une pente rapide à la Saône, au Rhône et aux autres tributaires de ce fleuve, va porter ses eaux à la Méditerranée. Le territoire de la France peut se diviser en 15 bassins, dont 9 appartiennent au versant océanique, 3 au versant rhénan, et 3 au versant méditerranéen.

Le bassin de la *Garonne* est formé par les Pyrénées au sud, les Cévennes à l'est, le Cantal et les monts Odouze, Jargean et Levezon au nord. Ce fleuve, dont le nom est la traduction du latin *Garumna* ou *Varumna*, prend sa source au fond de la vallée d'Aran, dans les Pyrénées; le Gers et la Save, qui descendent des mêmes montagnes, sont les seuls affluents qui, sur sa rive gauche, méritent d'être mentionnés; sur sa droite, elle reçoit l'Ariège, l'*Aurigera* des anciens, le Pactole de la Gaule, qui ne charrie plus assez d'or aujourd'hui pour être exploité avec quelque avantage; le *Tarn* grossi de l'Aveyron; le *Lot*, alimenté par la *Truyère* et la *Selle* ou le *Sellé ;* et la *Dordogne*, qui prend naissance dans le Mont-Dor, et que grossissent les eaux de la *Cère*, de la *Vezère* et de l'*Isle*. C'est après sa réunion avec la Dordogne que la Garonne prend le nom de *Gironde*. La marée s'y fait sentir jusqu'à trente lieues de son embouchure; c'est ce qui explique la violence avec laquelle, à certaines époques, l'eau de l'Océan poussée avec impétuosité, remonte et renverse tout sur son passage. Cette

(1) Le nom de cette montagne, que *Sidoine Apollinaire* appelle *Mons-Duranius*, s'écrit ordinairement *Mont-d'Or*, comme si son nom latin eût été *Mons-Aureus ; Ramond* a proposé de l'écrire *Mont-Dore*, du nom de la rivière qui y prend sa source; mais comme cette rivière, par sa réunion à la *Dogne*, porte le nom de *Dordogne*, il nous semble plus naturel de l'appeler la *Dor* que la *Dore*, et d'écrire *Mont Dor*, qui, d'après cette orthographe, sera la traduction de *Mons-Duranius*. — (2) En latin *Pileatus*

barre conserve encore une force épouvantable à plus de quinze lieues de la mer, à l'embouchure de la Dordogne, où elle a reçu le nom de *mascaret*. Dans cette rivière, il y a des mascarets dont le bruit se fait entendre à la distance de trois lieues, et qui, lorsque les eaux sont basses, font chasser les ancres des navires, rompent les câbles et fracassent les bateaux, si l'on n'a pas la précaution de placer ceux-ci au milieu de son cours où la profondeur diminue la force du courant. La longueur de la Garonne est d'environ 130 lieues; elle commence à être flottable à deux lieues au-dessus de la petite ville de Saint-Béat, et devient navigable à Cazères, dans le département de la Haute-Garonne. Sa partie flottable est longue de 80,000 mètres. A partir du bec d'Ambès, c'est-à-dire de sa réunion avec la Dordogne, une suite d'îles et de bancs de sable rendent sa navigation dangereuse. Un peu avant son embouchure, ses rives, couvertes de rochers et de bruyères, s'élargissent jusqu'à la distance de 14,000 mètres, puis elles se rapprochent, et, par une ouverture de 4,000 mètres, ses eaux débouchent dans l'Océan.

Le bassin parcouru par la *Loire* est le plus considérable en longueur : il est circonscrit à l'est par les montagnes du Charollais et une partie des Cévennes, au sud par les montagnes de la Margeride, le Cantal et le Mont-Dor; au sud-ouest par les hauteurs de Gatine, et au nord par les collines qui forment le plateau de la Beauce, et qui vont se rattacher à la chaîne Armorique. Ce fleuve, le *Liger* des anciens, prend sa source au mont Gerbier-des-Jones, à quelques lieues du Mézin. La Loire coule d'abord au nord, séparée de l'Allier par les monts Forez et ceux de la Made; se dirige au nord-ouest jusqu'auprès d'Orléans, puis elle suit la direction générale de l'ouest, et se jette dans l'Océan après un cours de 220 lieues. La hauteur moyenne de ses eaux est de 2 à 3 mètres, et sa pente d'environ 1 centimètre sur 100 mètres ou 22 pieds par lieue. Elle commence à être flottable au village de Retournac, dans le département de la Haute-Loire : le flottage s'y fait sur une étendue de 51,000 mètres; elle ne devient navigable qu'un peu au-dessus de Roanne, dans le département de la Loire. A l'exception de la *Mayenne*, qui se grossit des eaux de la Sarthe et du Loir, ce fleuve ne reçoit sur sa rive droite aucune rivière importante, parce qu'il n'est dominée de ce côté que par des montagnes peu élevées; mais sur sa gauche, une chaîne qui comprend les plus hautes cimes de la France centrale donne naissance à quelques grandes rivières qui alimentent son cours, telles que l'*Allier*, le *Cher* et la *Vienne*. Les alluvions qu'il charrie obstruent son embouchure, et forment des bancs de sable qui s'accroissent de jour en jour; et dans des passages où l'on comptait autrefois 20 pieds d'eau à la marée basse, il n'y en a plus aujourd'hui que 7 à 8.

Le cours sinueux de la *Seine*, que nos ancêtres appelaient *Sequana*, occupe un bassin formé par le prolongement de la chaîne Armorique qui, au sud, sépare ce fleuve de la Loire, et qui va se rattacher aux montagnes du Morvan; à l'est, il est fermé par les monts Moresol et Tasselot, par le plateau de Langres, et par celui qui sépare la Meuse de l'Aisne; et au nord, par les monts Faucilles et les Ardennes qui se rattachent aux collines crayeuses qui suivent le cours du fleuve jusqu'à son embouchure. La Seine prend sa source entre Chanceaux et Saint-Seine, au bas d'un coteau qui fait partie du plateau de Langres; elle commence à être flottable au village d'Oigny, dans le département de la Côte-d'Or, et ce n'est qu'après avoir reçu l'Aube, qu'elle devient navigable au village de Marcilly. Sur la rive droite, elle reçoit la *Marne*, à Charenton près de Paris, et l'*Oise*, près de Conflans-Sainte-Honorine, au-dessus de Poissy. Sur sa gauche, elle est alimentée par l'*Yonne*, à Montereau, et par l'*Eure*, près de Pont-de-l'Arche. Sa pente est peu rapide : elle est de 223 toises sur une longueur de 170 lieues, depuis sa source jusqu'à son embouchure. Dans la hauteur moyenne de ses eaux, elle a, par 100 mètres de Paris à Mantes, 2 millimètres de pente; de Mantes à Rouen, 1 millimètre $\frac{1}{5}$; et de Rouen au Havre, $\frac{2}{5}$ de millimètre. La largeur de son embouchure lui donne un aspect majestueux pendant la haute marée; mais à la marée basse, elle n'offre que quelques canaux tracés au milieu d'un sable fangeux; c'est alors qu'on a de la peine à se représenter le changement qui s'opère dans son lit deux fois par jour au moment de la marée. La *barre* qui se forme acquiert, pendant les équinoxes, et aux époques de la nouvelle et de la pleine lune, une telle rapidité, surtout si elle est poussée par un fort

vent d'ouest, que les flots de la marée qui monte arrivent à la hauteur de Quillebœuf, s'élèvent, s'amoncèlent subitement à une élévation quelquefois considérable, et se précipitent avec fureur dans le lit du fleuve dont ils refoulent les eaux. Un bruit sourd se fait entendre à la distance de deux lieues; les animaux quittent leur pâture et la fraîcheur du rivage : l'effroi se répand sur les deux rives, et le cri de *la barre! la barre!* devient un cri d'alarme pour l'habitant riverain qui voit quelquefois le flot menacer son habitation et ses champs. Cette barre remonte en diminuant de vitesse jusqu'à Rouen, où elle a quelquefois encore assez de force pour que les navires, trop voisins les uns des autres, s'entre-choquent, brisent leurs amarres et s'avarient. Dans sa course, le phénomène dévastateur dégrade le rivage, enleve tout ce qu'il rencontre, et porte au loin, sur les terres basses, un limon infertile. Il a successivement détruit les digues les mieux cimentées qu'on avait essayé de lui opposer.

Le bassin du ***Rhône,*** bordé au nord par le Jura, à l'ouest par la chaîne formée des monts Pilat, Mézin, et des Cévennes, à l'est par plusieurs montagnes qui ne sont que les contreforts des Alpes, se prolonge au nord jusqu'aux Vosges, et se décharge au midi dans la Méditerranée. Le Rhône, appelé *Rhodanus* par les Romains, a sa source au bas des glaciers du mont *Furca,* dans les Alpes. Il pénètre sur le territoire français à quelques lieues à l'est de Saint-Dizier; c'est un des plus rapides fleuves de l'Europe. On évalue sa pente à 23 centimètres par 100 mètres, ou à 30 pieds par lieue. Ses principaux affluents sont, sur sa rive droite, l'*Ain,* la *Saône,* l'*Ardèche* et le *Gard;* sur sa gauche l'*Isère,* la *Drôme,* l'*Aigues,* et la *Durance* qui prend naissance au pied du mont Genèvre. Le cours du fleuve est flottable pendant 10,000 mètres; il est navigable à partir de Seyssel, sur les limites de la Savoie et du département de l'Ain. Des 190 lieues qu'il parcourt, 120 comprennent l'espace entre la frontière de France et la Méditerranée. Depuis Beaucaire, il perd graduellement sa rapidité; il entre même avec lenteur dans la mer, en se divisant en quatre bras principaux, dont plusieurs bancs rendent le passage difficile.

Le bassin le plus oriental du versant rhénan comprend tous les cours d'eau qui descendent du plateau des Ardennes et des pentes occidentales des Vosges. Ce bassin secondaire est sillonné par la ***Moselle,*** que Florus nomme *Mosula,* et le poëte Ausone *Mosella,* rivière de 120 lieues de longueur, qui arrose le territoire français sur un espace de 66 lieues. Flottable pendant 35 lieues, elle ne commence à être navigable qu'à sa jonction avec la Meurthe, à quelques lieues au-dessous de Toul et de Nancy. Sa largeur moyenne est de 160 mètres, sa profondeur moyenne, de 2 mètres, et sa vitesse moyenne de 30 mètres par minute. Sa pente est d'environ 3 toises par lieue. Elle est flottable sur une longueur de 149,000 mètres, et navigable pendant 115,281 mètres jusqu'à la frontière de la France. Ses eaux sont de la plus parfaite limpidité; ses débordements fréquents causent de grands ravages; les rochers qui entravent son cours, et les montagnes qui la resserrent çà et là tandis que dans la plus grande partie de sa course elle étend son lit aux dépens de sa profondeur, sont autant de causes qui rendent sa navigation dangereuse.

L'*Ill* qui prend sa source au bourg de Winckel, dans les Vosges, sur les pentes orientales du versant rhénan, se jette dans le Rhin, après un cours de 36 lieues, à 2 lieues au-dessus de Strasbourg.

A l'ouest du bassin de la Moselle se succèdent deux autres bassins. Le premier est arrosé par la ***Meuse,*** fleuve assez important qui ne traverse qu'une petite partie de la France, après avoir pris naissance un peu au-dessus du village de Meuse, dans les montagnes qui forment le plateau de Langres. Ce bassin, long et étroit, est borné au sud par les monts Faucilles, à l'est par les monts de la Moselle et ceux des Ardennes, dont les ramifications se prolongent sur le territoire de la Belgique, et à l'ouest par les monts d'Argonne et les Ardennes occidentales. La Meuse, appelée *Mosa* par César, ne commence à être navigable qu'à Verdun, sur une étendue de 209,600 mètres, jusqu'à la frontière de France.

Le second bassin le plus occidental, est celui de l'*Escaut*, le *Scaldis* des anciens : il est formé par deux chaînes de collines dont l'une domine vers le nord-est le cours de la Meuse, et dont l'autre se dirige vers Calais. L'Escaut doit être mis, selon nous, au rang des fleuves, puisqu'il reçoit plusieurs rivières

navigables et qu'il se perd dans la mer du Nord [1]. Il prend sa source dans le département de l'Aisne, près du Catelet; il ne commence à être navigable qu'au-dessous de Condé, un peu avant de quitter la France, et n'acquiert de l'importance que sur le territoire belge. Trente-cinq écluses, dont trente en France dans le département du Nord et cinq en Belgique, facilitent la navigation de ce fleuve.

Des huit bassins côtiers, cinq versent leurs eaux, soit dans la Manche, soit dans l'Océan; celui de la *Somme* est formé par la chaîne de collines qui circonscrit le bassin de la Meuse, et par celle qui se dirige vers le cap de la Hève. Son principal cours d'eau, qui prend sa source à Font-Somme, dans le département de l'Aisne, peut être considéré comme un fleuve dont les petites rivières de *Miramont*, de l'*Avre* et du *Cellé* sont tributaires. La seconde de ces rivières est ouverte à la navigation. La Somme, appelée *Samara* par les anciens, est divisée en deux parties, la *haute* et la *basse* Somme, qui offrent chacune un aspect différent. La première, qui porte ce nom jusqu'à Amiens, est barrée transversalement par 31 digues, dont 24 retiennent les eaux pour le service d'autant de moulins; un grand nombre d'autres digues plus petites, qui n'atteignent pas la surface de l'eau, sont surmontées de pieux réunis par des claies d'osier pour arrêter le poisson. Ainsi la haute Somme, entravée par ces obstacles, n'est point utilisée pour le flottage. La basse Somme a environ 50 pieds de pente depuis Amiens jusqu'à Abbeville, c'est-à-dire sur une longueur d'environ 12 lieues. Son lit, de 15 toises de largeur, est encaissé par des berges de 2, 3, et souvent même de 4 pieds de hauteur au-dessus de la surface de l'eau. Sa profondeur est de 10 à 12 pieds dans certains endroits, et de 3 seulement dans quelques autres. Aussi n'est-elle navigable jusqu'à la Manche que pour des bateaux d'une forme particulière qui portent 30 à 36 tonneaux.

Si nous plaçons la Somme parmi les fleuves, parce que l'un de ses affluents est navigable, l'*Orne*, l'*Olina* de Ptolémée, l'*Olona* du moyen âge, que, d'après la définition de la plupart des géographes, on devrait ranger dans la classe des petits fleuves, puisqu'elle se rend à la mer, n'est, selon nous, qu'une rivière. Elle reçoit le *Noireau*, l'*Aize*, l'*Odon* et d'autres cours d'eau. Elle a sa source près de Séez, dans la chaîne granitique qui s'élève au nord d'Alençon, et dont une branche septentrionale et une autre qui se dirige vers le cap de la Hague, forment le bassin. Son cours d'un peu plus de 30 lieues, se termine dans la Manche. Grâce aux marées, elle est navigable jusqu'à 4 lieues au-dessus de son embouchure.

Le bassin contigu à celui de l'Orne peut, malgré son irrégularité, prendre le nom de la *Rance*, sa principale rivière, qui n'a cependant que 18 lieues de cours; il est formé par la chaîne qui sert de limite au bassin précédent, et qui va se terminer au nord de Brest, sous le nom de montagnes de Ménez et d'Arrée.

Les monts Ménez, ainsi qu'une chaîne de collines venant du nord, et se terminant près de la Loire, circonscrivent le bassin de la *Vilaine*, l'ancien *Herius*, petit fleuve qui prend naissance auprès de Juvigné, devient navigable par le moyen d'écluses au village de Cessan, et, grossi par le *Meu*, la *Seiche*, le *Don*, porte ses eaux à l'Océan après un trajet de 45 lieues. La longueur totale de sa navigation est de 140,000 mètres.

La *Charente*, le *Carantonus* de nos ancêtres, fleuve sinueux de 85 lieues de cours, qui prend naissance près du village de Chéronnac, sur les limites du département de la Haute-Vienne, et dont la *Né*, la *Seugne* et la *Boutonne* sont les principaux affluents, commence à être navigable à Montignac, quelques lieues au-dessus d'Angoulême, et se jette dans l'Océan, vis-à-vis l'île d'Oléron. Son bassin est formé par une chaîne qui descend des hauteurs de Gatine, et par une branche de collines qui sépare son domaine de celui de la Gironde.

Le bassin de l'*Adour* est borné au sud par les Pyrénées et par une chaîne de collines qui, descendant de ces montagnes, va se perdre au nord dans les landes sablonneuses de la Gironde. Sorti des pentes du Pic-du-Midi, se précipitant un peu au-dessous de Bagnères en une cascade de 100 pieds d'élévation, l'Adour, l'*Aturus* des Romains, quitte les vallées des Pyrénées pour recevoir, dans son cours de 70 lieues, la *Mi-*

(1) Voyez, pour la nouvelle définition des différents cours d'eau, l'article *Rivières*, dans le Ve volume de la Géographie physique de l'Encyclopédie méthodique, par M. *Huot*. — Voyez aussi tom. II, Théorie générale de la Géographie.

douze, le *Luy*, le *Gave de Pau*, le *Gave d'Oléron*, la *Bidouze* et quelques autres rivières. Fleuve de peu d'importance, mais rapide, ses débordements, causés par la fonte des neiges, portent souvent la désolation dans les champs, qu'il couvre au loin de débris de roche entraînés dans sa course vagabonde. Il ne commence à être navigable qu'à Saint-Sever, et se jette à Bayonne dans le golfe de Gascogne: il peut porter des navires de 30 à 40 canons jusqu'au-dessus de cette ville. Jadis il suivait une autre route, qu'il est facile de reconnaître à une longue suite de petits lacs que l'on découvre sur toute sa longueur. Il débouchait à environ 8 lieues au nord de son embouchure actuelle.

L'étang de l'*Aude*, situé dans les Pyrénées-Orientales, à une lieue de Mont-Louis, donne naissance à un cours d'eau qui porte son nom, et qui n'est qu'une rivière, parce que l'*Orbieux*, le principal de ses affluents, n'est point navigable. L'*Aude*, l'ancien *Atax*, parcourt une étendue d'environ 50 lieues, et ne porte bateau que pendant l'espace de 580 mètres, où il se réunit au canal de Narbonne; la branche qui va se jeter dans la Méditerranée est seulement propre au flottage. Son bassin est formé par les monts de l'Espinous, les montagnes Noires et les dernières branches des Pyrénées.

Le dernier bassin côtier, formé par les monts des Maures, les monts Esterel et leurs ramifications, est arrosé par plusieurs rivières, dont la plus importante est l'*Argens*, formée des ruisseaux qui se réunissent à Château-Vert. Cette rivière, que les anciens nommaient *Argenteus*, compte parmi ses affluents celle de l'*Artuby*. A son embouchure dans la Méditerranée, elle n'a parcouru que 24 lieues; elle n'est point navigable, et, quoiqu'elle coule entre des rives élevées et rocailleuses, elle sort souvent de son lit et forme au loin des marécages pestilentiels. L'*Hérault* sillonne aussi la partie orientale de ce bassin pendant 28 lieues, depuis les Cévennes jusqu'à la mer.

Au total, la France est arrosée par 11 fleuves, 108 rivières navigables, et par plus de 5,000 petites rivières et ruisseaux.

Pour compléter l'hydrographie de la France, il nous reste à parler des masses d'eau auxquelles on donne les noms de lacs et d'étangs. Le seul lac qu'elle renferme est celui de *Grand-Lieu*, dans l'arrondissement de Nantes. Il est formé par les eaux de la Boulogne, de l'Ognon, du Tenu et d'autres petites rivières, et se décharge dans la Loire par celle de l'Achenau, navigable dans tout son cours; il a deux lieues et demie de longueur et environ deux de largeur. Ce lac est très poissonneux; mais le produit de ses pêcheries n'est point à comparer à celui que donnerait sa vaste superficie, en le desséchant et en livrant à l'agriculture ses terres dont on peut facilement prédire la fertilité.

Les départements maritimes du sud-ouest et du sud-est sont les seuls qui renferment des étangs considérables. Dans la Gironde, celui de *Carcans* a deux lieues de long sur une et demie de large; il communique avec celui de *Canau*, qui est un peu moins grand. Dans les Landes, celui de *Biscarosse* a les mêmes dimensions que le premier. Ainsi que d'autres moins étendus, qu'il serait trop fastidieux de nommer, ils sont séparés de l'Océan par des dunes de sables. Sur les bords de la Méditerranée, la limite des départements des Pyrénées-Orientales et de l'Aude, divise en deux parties égales l'étang de *Leucate*, long d'environ trois lieues. Ce dernier département renferme aussi l'étang de *Sigean*, de quatre lieues de longueur.

Celui de *Thau*, dans l'Hérault, est un peu plus considérable: une langue de terre fort étroite le sépare de la Méditerranée. Il présente un double phénomène assez remarquable: il est salé, quoique alimenté par des sources d'eau douce; et vers son extrémité septentrionale, une espèce de trombe souterraine élève, au-dessus de sa superficie, une colonne d'eau douce qui retombe sur elle-même en nappe circulaire. Cette source ascendante a probablement son origine à une assez grande profondeur au-dessous du sol qui forme le fond de l'étang. Les anciens donnaient à cet étang le nom de *Volces*. Il communique au nord-est, au moyen d'un canal naturel, avec les étangs de Maguelonne, de Pérols et de Mauguio, que l'on pourrait considérer comme les différentes parties d'une même masse d'eau, et qui forment ainsi une étendue de plus de 28,000 toises. Dans les Bouches-du-Rhône, l'étang de *Berre*, que l'on devrait peut-être ranger parmi les golfes, communique avec la mer par les canaux de Martigues et de la Tour-de-Bouc. Son circuit est d'environ quinze lieues; il est

de tous les étangs que nous venons de nommer celui dont les eaux tranquilles déposent le plus de sel.

Dans l'intérieur de la France il existe quelques étangs artificiels, qui atteignent en étendue plusieurs lacs naturels : tels sont celui de *Villers*, dans le département du Cher, et celui de l'*Indre*, dans le département de la Meurthe : le premier a six lieues (¹) de circonférence, et le second quatre (²). C'est de celui-ci que sort la Seille, affluent de la Moselle.

Un coup d'œil rapide sur les côtes de la France suffira pour faire remarquer les saillies les plus importantes et les enfoncements les plus considérables. Les contours de son littoral forment trois caps principaux : celui de la *Hague* ou de la *Hogue* s'avance dans la Manche, à l'extrémité du département de ce nom ; celui de *Frehel* se prolonge à l'est de la baie de Saint-Brieuc, dans le département des Côtes-du-Nord ; celui du *Raz* forme la pointe la plus occidentale du département du Finistère. Au pied de celui-ci, les vagues viennent se briser avec fureur, et de son plateau la vue s'étend sur l'immensité de l'Océan.

Nos côtes sont entaillées par de larges golfes et des baies profondes ; celui de *Saint-Malo*, dans la Manche, comprend sur sa gauche la *baie de Saint-Brieuc*, et à son extrémité celle de *Cancale*, renommée par la quantité d'huîtres qu'on y pêche. Sur la côte occidentale du Finistère, la *rade de Brest* est une baie de 10 à 15 brasses de profondeur à la marée basse, et de 8 lieues de circonférence, qui communique avec l'Océan par le détroit du Goulet ; au sud de la précédente, la *baie de Douarnenez*, plus considérable encore, a son entrée formée par le cap de la Chèvre et par celui du Raz ; celle du *Morbihan*, qui donne son nom à un département, a 8 lieues de circonférence. La baie de *Bourgneuf*, plus vaste, s'étend près de l'embouchure de la Loire : elle a environ 5 lieues de longueur sur 3 de largeur ; les bancs de sable qui l'encombrent, les vents du nord-ouest qui soufflent avec violence en rendent l'entrée fort dangereuse. Enfin le golfe de Gascogne, le plus considérable de ceux que baignent les eaux de l'Océan, est formé par les côtes de France et d'Espagne ; à son extrémité aboutit la petite rivière de la Nivelle ; sa vaste étendue a décidé un savant géographe à lui donner le nom de *mer occidentale des Gaules* (¹). Il a 1,996 myriamètres carrés, ou 10,077 lieues géographiques.

Dans la Méditerranée, le golfe le plus important est celui du *Lion*, improprement appelé de *Lyon*, ce qui a fait croire à quelques géographes qu'il devait son nom à cette ville, qui en est cependant éloignée de plus de 55 lieues en ligne directe. On le nommait dans le moyen âge, *mer* ou *golfe du Lion*, parce que, fréquemment battu par les orages, il était redouté des navigateurs : saint Louis, en quittant Aigues-Mortes, en 1269, y éprouva une tempête qui dura trois jours (²). Ce golfe est circonscrit par les côtes des cinq départements des Pyrénées-Orientales, de l'Aude, de l'Hérault, du Gard et des Bouches-du-Rhône ; il a 420 myriamètres carrés ou 2,120 lieues géographiques. Les côtes du département du Var forment quatre autres enfoncements qui ne sont, à proprement parler, que des baies ; ce sont les golfes de Cavaleire, de Grimaud, de Napoule et de Juan.

Nous n'entreprendrons point de citer toutes les îles qui bordent les côtes de la France : dans la Manche, celles de *Jersey* et de *Guernesey* sont les plus importantes ; mais, comme elles appartiennent aux Anglais, nous les décrirons en parlant de l'Angleterre. Près des côtes du Finistère, l'île d'*Ouessant*, que les anciens nommaient *Uxantis*, entourée d'autres petites îles du même nom, bordée de rochers qui en rendent l'abord dangereux, s'unit au continent par une suite d'îlots et de bancs de sable : sa superficie est de deux lieues carrées, et son sol est fertile. *Groaix*, plus productive encore, est peuplée de pêcheurs. *Belle-Ile*, autrefois *Guedel*, et chez les anciens *Vindilis*, longue de 4 lieues et large de 2, est couverte de gras pâturages. *Noirmoutiers*, l'ancienne *Herio*, dont la superficie est d'environ 4 lieues, renferme une population industrieuse. L'île d'*Yeu* ou *Dieu* n'est qu'un rocher granitique d'environ 6 lieues carrées que couvre à peine une légère couche de terre végétale. L'île de *Ré*, lon-

(¹) 26,70 kilomètres. — (²) 17,80 kilomètres.

(¹) *M. Denaix.* Voyez son Atlas de l'Europe. — (²) Nous devons rapporter à ce sujet le témoignage de *Guillaume de Nangis*, moine du treizième siècle auteur d'une Vie de saint Louis ; il dit, en parlant de ce golfe : « *Mare Leonis nuncupatur quod semper est asperum, fluctuosum et crudele.* » Voyez aussi les Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, tom. XII. pag. [illegible].

gue de 5 lieues, et de 15 de circonférence, est bordée de rochers au nord et à l'occident. Son territoire, pauvre en bois et peu fertile en blé, tire sa principale richesse du produit de ses vignes. *Oléron*, l'*Uliarus* de Pline, la plus importante de toutes, a 6 lieues de long sur 2 de large ; elle est fertile en blé et en vins, et ses marais salants sont d'un grand produit.

Dans la Méditerranée, l'île de la *Camargue*, formée par les alluvions du Rhône, a 50,000 hectares de superficie ; dans ses contours presque triangulaires, elle renferme un vaste marais ; mais les autres parties de son sol offrent des prés excellents. Les îles d'*Hyères*, dont les principales sont : *Porquerolles*, *Port-Cros*, *Bagneaux*, et l'île du *Titan* ou du *Levant*, occupent une étendue de 7 lieues de l'est à l'ouest : leur sol, autrefois riche en orangers, en fraisiers, en plantes aromatiques, valut à deux d'entre elles la dénomination d'Iles d'Or : mais aujourd'hui elles renferment peu de terres cultivées. Les îles de *Lérins*, qui comprennent *Sainte-Marguerite* et *Saint-Honorat*, sont entourées d'écueils, et à peu près incultes. Au sud-est de ces îles s'étend la Corse, qui, par son importance, mérite que nous entrions dans quelques détails.

Cette île (1) a plus de 41 lieues (2) dans sa plus grande longueur, et plus de 19 lieues (3) dans sa plus grande largeur, depuis le cap Corse, au nord, jusqu'à la pointe de la *Cala Fiumara*, au sud. Sa superficie est de 874,741 hectares, ou de 2,072,441 arpents (4). Elle n'est qu'une masse de montagnes composant un groupe qui appartient au système qu'un de nos géographes (5) désigne sous le nom de *Sardo-Corse*, parce qu'il n'est que la continuation de celui de la Sardaigne. Ce groupe est formé de la chaîne du *mont Caona* au sud, des *montagnes de la Cagnone* au centre, de celles de *Frontogna* au nord-ouest, et de la chaîne du *Titime* au nord. Plusieurs de leurs sommets conservent de la neige pendant toute l'année. Divers contre-forts ou rameaux partent latéralement de ces chaînes, et donnent naissance à de nombreuses vallées qui forment autant de petits bassins. Les sept plus considérables sont ceux du *Tavignano* et du *Golo*, qui descendent vers l'orient, et ceux du *Valinco*, du *Taravo*, de la *Gravona*, du *Liamone* et du *Fango*, qui se dirigent vers les pentes occidentales de l'île ; des vallons étroits, tortueux et d'une pente rapide, aboutissent à ces bassins ; aucune de ces rivières n'est navigable. Sur la côte orientale, qui offre une plage dont les contours sont à peine ondulés, on trouve plusieurs étangs ou lacs salés, très poissonneux, dont le plus important est celui de *Biguglia,* long de 13,000 mètres. La chaîne du Titime forme le cap Corse, le plus important de toute l'île. Le grand nombre de montagnes qui descendent vers la côte occidentale rendent ses contours irréguliers et découpés par des baies sans nombres, et par des golfes dont les plus vastes sont ceux de Valinco, d'Ajaccio, de Porto et de Saint-Florent. C'est cette partie du littoral qui paraît avoir été séparée du continent, lorsque par une irruption des eaux de la Méditerranée, et par suite de quelque commotion souterraine, l'île de Corse fut formée ; de même que la pointe de la *Cala Fiumara*, séparée de l'île de Sardaigne par un canal de deux lieues, appelé *les Bouches de Bonifacio*, paraît être le point qui, par une cause analogue, forma d'une même terre la Corse et la Sardaigne. Quelques îles s'élèvent près des côtes de la Corse, mais toutes sont sans importance.

L'aperçu que nous devons donner de la richesse minérale de la France doit être précédé d'un exposé de sa constitution géognostique.

Les rochers granitiques se montrent sur les sommets et sur les pentes des Pyrénées et des Alpes ; mais le granite des premières est plus ancien que celui des secondes. Dans les Cévennes proprement dites, et surtout dans la chaîne du Cantal et du Mont-Dor, les masses granitiques supportent des sommets volcaniques : les granites du groupe *Ceveno-Vosgien* disparaissent dans les environs d'Avallon, et se montrent de nouveau aux deux extrémités des Vosges, c'est-à-dire aux sources de la Moselle jusqu'aux portes d'Epinal et près des Ardennes. Dans la chaîne *Armorique*, les roches granitiques dominent, formant les crêtes des petits bassins des affluents de la basse Loire, celui de la Vilaine, et couvrant presque toute la superficie des départements de la Loire-Inférieure,

(1) Située entre 41° 17′ et 43° de latitude nord, et entre 6° 12′ de longitude est. — (2) 18, 5 myriamètres. — (3) 8,6 myriamètres. — (4) D'après le terrier général fait par ordre du gouvernement. Voyez l'Annuaire du département de la Corse. — 1829. — (5) *M. Bruguière*, dans son Tableau des montagnes.

du Morbihan, du Finistère, des Côtes-du-Nord, d'Ille-et-Vilaine et de la Manche, ainsi qu'une petite partie de celui du Calvados.

Les débris des roches les plus anciennes, triturés et réunis par l'action des eaux, par celle du calorique et des autres agents de la nature et formant ces roches siliceuses, magnésiennes, argileuses et schisteuses, que l'on voit paraître vers les limites des premières et leur succéder ; les porphyres et d'autres roches sorties brûlantes des entrailles de la terre ; les divers grès de la même époque, tous remplis d'empreintes ou de restes de végétaux ; enfin, toute la série des couches des terrains schisteux et carbonifères superposés aux granites se montrent çà et là sur le sol de la France. C'est à cette même époque qu'appartiennent les célèbres schistes tégulaires d'Angers. On voit des dépôts considérables de ces roches à la base des Cévennes, près des bords du Tarn, aux environs de Saint-Etienne, auprès de Brives, sur le territoire de Bourbon-l'Archambault, près des bords du Cher et de l'Auron et non loin de la rive gauche de l'Orne. Les mêmes roches bordent les Vosges à l'occident et au midi, formant leurs sommets depuis les sources de la Sarre jusqu'à la base du mont Tonnerre, et reparaissent encore sur les bords de la Moselle auprès de Sierck.

Les couches de calcaire marin et de marnes irisées qui succèdent aux grès, et dont la réunion constitue les terrains salifères, se montrent dans quelques parties de la France méridionale et dans le département de la Meurthe.

Une longue et importante série de marnes et de calcaires, à laquelle on a donné le nom de jurassique, occupe en France d'immenses espaces. La chaîne du Jura tout entière est la partie la plus élevée de ces dépôts, qui, s'adossant, vers le sud, au pied des Basses-Alpes, aux Cévennes et aux Pyrénées, vers l'est à la base de nos Hautes-Alpes, formèrent, sur la droite de la Saône, les montagnes du Charollais, de la Côte-d'Or et le plateau de Langres. Ces dépôts, qui s'abaissent vers la Méditerranée, dirigent aussi leur pente du côté de la Manche, occupant depuis les bords du Tarn une zone que l'on peut suivre jusqu'à Valognes, aux environs de Cherbourg, et qui, constituant les plateaux des Ardennes, cessent aux sources de la Serre pour reparaître aux environs de Boulogne-sur-Mer.

Cependant une seconde série de sédiments se dépose sur ces terrains, et laisse au sud d'Angoulême et de Périgueux, et à quelques lieues au nord de la Garonne, des sables et des calcaires appartenant au terrain crétacé : on dirait qu'ils ont été accumulés au fond de vastes Caspiennes, dont il ne reste sur les bords de la Dordogne, de l'Ille et de la Charente, qu'un long débris qui va se perdre dans l'Océan, où il forme l'île d'Oléron ; mais un autre dépôt beaucoup plus considérable occupe un grand bassin qui, dans ses contours irréguliers, se prolongeait jusqu'en Angleterre, se terminant à l'ouest vers la branche de collines que la chaîne Armorique dirige jusqu'à la Loire, et s'étendant au sud vers les hauteurs de Gatine, le plateau d'Issoudun, les collines des environs de Bourges ; à l'est vers celles d'Auxerre, les pentes du plateau de Langres et celles des Ardennes, et au nord jusqu'au-delà de la Baltique.

Les animaux qui vivaient dans les eaux de ces Caspiennes, où se déposèrent les terrains jurassiques et crétacés, différaient totalement de ceux qui peuplent aujourd'hui l'Océan. C'étaient, parmi ceux qui étonnent le plus le naturaliste, de grands reptiles marins, offrant le singulier assemblage d'une tête à museau de dauphin, à dents de crocodile, placée à l'extrémité d'un long cou composé de 80 vertèbres, et tenant au corps d'un lézard : ces animaux, appelés *ichthyosaures*, ont laissé leurs débris dans les marnes bleuâtres des environs de Honfleur ; c'était ce grand lézard de 9 pieds de longueur, appelé *plésiosaure*, dont on a recueilli les restes auprès de Boulogne et d'Auxonne ; c'était cet animal, que l'on avait d'abord pris pour un *gavial*, et qu'un de nos savants (¹) considère comme une sorte d'ébauche de mammifère et de crocodile ; on le trouve dans les carrières des environs de Caen ; M. Geoffroy Saint-Hilaire, d'après les recherches auxquelles il s'est livré, établit que l'existence de cet animal a précédé celle des crocodiles, qu'il vivait dans la mer, tandis

(¹) *M. Geoffroy Saint-Hilaire*, qui lui donne le nom de *teleosaurus Cadomensis*. Consultez son nouveau Mémoire intitulé : *Excursion géologique à Caen; nombre et importance des ossements fossiles qui y ont été observés; la zoologie et la géologie également intéressées dans les études dont ces ossements ont été l'objet.* Ce Mémoire a été lu à l'Institut le 9 mai 1831.

que ceux-ci habitent les fleuves ; qu'il n'était point amphibie, et que son organisation le place entre l'*ichthyosaure*, qui l'a devancé de fort peu, et le crocodile qui est venu long-temps après.

Postérieurement à l'époque de la formation des bassins crayeux qui couvrent une grande partie de la Champagne et de la Normandie, la Touraine, la Picardie et l'Artois, de plus petites Caspiennes ont laissé leurs traces sur différents points de la France ; on les reconnaît partout où l'on trouve des bancs de calcaire grossier, analogue à la pierre à bâtir des environs de Paris, ou des dépôts sablonneux semblables aux couches inférieures de ce calcaire. La plus petite de ces Caspiennes occupait une partie du cours inférieur du Rhône ; on en suit les contours dans les départements de l'Hérault, du Gard, de Vaucluse et des Bouches-du-Rhône. Une autre un peu plus grande, située au nord de la précédente, est circonscrite entre les pentes du Jura et celles de la Côte-d'Or et des montagnes du Charollais ; son bassin commence au nord de Dijon et se termine au sud de Valence. Une plus considérable encore occupait presque toute la superficie des départements du Tarn, de la Haute-Garonne, du Gers, des Landes, de la Gironde et de Lot-et-Garonne ; mais la plus importante couvrait la superficie de ceux du Loiret, de Seine-et-Oise et de l'Oise, et une partie de ceux de l'Aisne, de Seine-et-Marne, d'Eure-et-Loir, de Loir-et-Cher, d'Indre-et-Loire et de l'Indre. Les bassins de ces Caspiennes n'ont point été mis à sec à une seule et même époque : tandis que celui du nord, le dernier que nous venons de décrire, est formé de couches calcaires marines dont les débris organiques ne se rapportent point aux espèces qui vivent dans nos mers ; celui que traverse la Garonne offre un grand nombre de coquilles voisines de celles qui vivent encore. Au milieu des couches calcaires des deux bassins de Paris et d'Avignon se sont déposés de ces gypses appelés vulgairement pierres à plâtre, qui paraissent s'être formés au fond des eaux douces que les rivières apportaient dans ces mers intérieures. Les bords de ces bassins étaient habités par des mammifères herbivores qui appartiennent à une création toute différente de celle qui couvre aujourd'hui la surface de la terre. Leurs ossements rassemblés, étudiés et comparés par un savant [1] qui compte encore d'autres travaux parmi ses titres de gloire, ont, à l'aide d'une science qu'il a portée au plus haut point de perfection, été restitués dans leurs formes, et pour ainsi dire observés dans leurs mœurs. C'est dans les couches de Montmartre, de Belleville et de Montmorency ; c'est dans les carrières d'Aix ; c'est dans les marnes calcaires des environs d'Orléans ; c'est dans celles des limites Rhénanes de la France que l'on a retrouvé les ossements de ces antiques animaux. Leur conformation particulière, les caractères tranchés qui les séparent de tous les êtres vivants, leur ont fait donner des noms qui indiquent et leur antiquité, et la forme de leurs mâchoires, et celle de leurs dents. Ainsi le *palæotherium* (animal ancien) se divise en sept espèces, dont la plus grande atteint presque la taille du cheval, et dont la plus petite ne dépasse pas celle du lièvre. Les seuls animaux auxquels il ressemble, à la taille près, sont les tapirs, qui vivent aujourd'hui sur le nouveau continent. L'*anoplotherium* (animal sans défenses), divisé en six espèces, dont la plus grande avait 3 pieds de haut sur 5 de longueur, et dont la plus petite n'était pas plus grande qu'un rat, était un animal qui vivait alternativement sur la terre et dans l'eau. Enfin le *lophiodon* (animal à dents garnies de collines), dont les débris se trouvent principalement dans les marnes calcaires, se rapproche des tapirs par la forme, mais en diffère par sa taille quelquefois plus, d'autres fois moins élevée.

A l'époque où les dépôts d'eau douce se formaient sur les masses calcaires marines du bassin occupé par les départements qui environnent Paris, il existait, au milieu des plateaux granitiques qui occupent l'étendue des départements de la Loire, de la Creuse, de la Corrèze, de l'Aveyron, de la Lozère, de l'Ardèche, de la Haute-Loire, du Puy-de-Dôme et du Cantal, des lacs d'eau douce d'une grande étendue qui déposèrent leur sédiment sur le granite même. Ces bassins paraissent avoir pris leur écoulement en se dirigeant vers le nord, et avoir contribué par leur rupture à augmenter les dépôts analogues qui se formaient dans le grand bassin septentrional

(1) *G. Cuvier*. Voyez ses Recherches sur les ossements fossiles, 5 vol. in-4° (1823.)

des environs de Paris [1]. Leurs sédiments renferment un grand nombre de débris d'animaux parmi lesquels on en trouve quelques uns des mêmes genres que ceux de Montmartre, et de plus, des restes d'hippopotames et d'un animal qui offre quelques rapports avec ce dernier, l'*anthracotherium,* des reptiles, des oiseaux, animaux tous différents de ceux qui existent, et des œufs de gallinacés parfaitement conservés.

C'est au-dessus de ces antiques bassins d'eau douce que reposent ces roches porphyriques, appelées trachytes, formées par l'action des feux souterrains, ces laves et ces basaltes vomis par des volcans antérieurs à l'époque historique. Lorsqu'ils étendaient au loin leurs ravages, il existait sur les plateaux de cette partie de la France des animaux dont plusieurs ne se retrouvent plus que dans les climats les plus chauds du globe. C'étaient des éléphants, des rhinocéros, des hyènes, des lions et des cerfs d'une taille gigantesque ; c'étaient des *mastodontes,* grands quadrupèdes dont les débris fossiles sont communs dans l'Amérique septentrionale, mais qui ont disparu de la surface de la terre. La plupart de ces animaux avaient succédé à ceux que nous avons décrits et que l'on retrouve dans les marnes et dans les gypses; mais en Auvergne leurs débris sont rassemblés dans des terrains d'alluvion, que recouvrent des coulées de laves et de basaltes, et qui attestent, dans cette partie de la France, plusieurs époques de volcanisation. Cependant il ne faut pas croire que ce n'est que sur les bords de l'Allier que vivaient ces grands herbivores et ces carnassiers qui habitent aujourd'hui l'Afrique et l'Asie. On a trouvé dans les terrains d'alluvion qui occupent le sol des cavernes de Montpellier, des tigres, des lions, des hyènes, des panthères et des hippopotames. Les mêmes terrains de transport qui garnissent le fond des vallées dans toutes les parties de la France, recèlent aussi des restes de ces mêmes quadrupèdes. Le sol de Paris et de ses environs en offre à lui seul de nombreux exemples; il est donc hors de doute que le climat de ce pays, et en général celui de toutes les régions tempérées, était, à l'époque où ces animaux vivaient, beaucoup plus chaud qu'aujourd'hui.

La région volcanique dont nous venons d'indiquer en partie l'emplacement s'étend depuis Riom, dans le département du Puy-de-Dôme, jusque sur les bords de la Méditerranée, et depuis la rive droite du Rhône, qu'elle ne franchit pas, jusqu'au bord de la Selle, près de Figeac. Elle se termine au sud par une chaîne qui s'étend d'abord sur la rive droite du Tarn, et qui partage ensuite en deux portions égales, du nord au sud, le département de l'Hérault, où elle se termine au cap d'Agde, près l'étang de Thau. Au nord de Toulon, la petite chaîne des ***Monts des Maures*** comprend aussi quelques volcans éteints. Enfin la côte d'Essey, à 6 lieues de Lunéville, atteste que les feux souterrains se sont fait jour aussi dans le nord de la France. Les terrains volcaniques du midi appartiennent à trois ou quatre époques de volcanisation : la plus ancienne est celle qui a formé des montagnes dont les sommets couverts de basaltes n'offrent aucune trace de cratères; la plus récente est celle qui nous présente des cratères qui rivalisent en régularité avec ceux des volcans brûlants.

D'après les judicieuses observations d'un savant géologiste [1], les aspérités plus ou moins considérables qui couvrent le sol de la France sont dues à des soulèvements qui se sont faits à différentes époques : ainsi, dans le département du Calvados, les collines du Bocage appartenant à la chaîne qui sépare le bassin de l'Orne de celui de la Rance, collines formées de roches d'une époque qui a suivi celle des granites, sont dues à l'un des plus anciens soulèvements. Le plateau des Ardennes, composé en grande partie de roches de la même époque, prouve par l'horizontalité des couches de grès des Vosges qui couvrent son extrémité orientale, qu'il a été soulevé avant la formation des dépôts de ce grès. La falaise orientale des Vosges ne s'est elle-même élevée qu'après la formation du grès vosgien et avant celle du grès bigarré, roche utilisée

(1) Voyez le discours préliminaire de l'ouvrage intitulé : Recherches sur les ossements fossiles du département du Puy-de-Dôme ; par MM. l'abbé *Croizet* et *Jobert* aîné. In-4 (1828).

(1) *M. Élie de Beaumont.* Voyez son Mémoire intitulé : Recherches sur quelques unes des révolutions de la surface du globe. *Annales des Sciences naturelles*, tom. XVIII. Voyez aussi les Livres relatifs à la structure de la terre, tom. I de ce Précis.

dans les constructions. Entre la période qui a déposé ce grès et celle qui a vu se former les dépôts calcaires, les marnes irisées et toute la série de couches comprenant les terrains salifères, se sont redressées les roches qui forment les côtes du sud-ouest de la Bretagne et de la Vendée, ainsi que les montagnes du Morvan, entre la Loire et la Seine. Dans la période suivante, c'est-à-dire celle qui a précédé les dépôts de sables verts inférieurs à la craie, se sont soulevées les côtes septentrionales de la Bretagne, les environs de Coutances et la presqu'île qui se termine au cap de la Hague, toute la chaîne de la Côte-d'Or, ainsi que le mont Pilat qui appartient aux Cévennes; enfin les rameaux qui forment les vallées longitudinales du Jura.

La partie des Pyrénées qui borde la France, et la plupart des aspérités qui s'étendent depuis l'étang de Berre jusqu'au Var, et depuis les bords de la Méditerranée jusque dans les départements de la Drôme et des Hautes-Alpes, se sont élevées entre la période de la craie et celle des calcaires qui lui succèdent. Entre le commencement et la fin de ces derniers terrains, qu'on appelle *tertiaires* ou *supercrétacés,* se soulevèrent les montagnes de la Corse et de la Sardaigne; leur dépôt était complétement formé, jusqu'aux couches même les plus récentes, lorsque le soulèvement qui donna naissance aux plus hautes cimes des Alpes éleva celles du département de l'Isère. Enfin, c'est après les dépôts de transport qui succédèrent aux derniers terrains de sédiment, que parurent les chaînes qui comprennent les monts Leberon et Ventoux, dans le département de Vaucluse, et de la Sainte-Baume, dans le Var.

La plupart des terrains de la Corse appartiennent à la formation granitique. Les calcaires analogues à ceux des Alpes et du Jura se font remarquer dans deux parties opposées de l'île : d'abord sur la côte orientale, un peu au nord de Porto-Vecchio, et sur la côte septentrionale, au fond du golfe de Saint-Florent. Des calcaires plus récents, et des grès calcarifères, qui appartiennent à la dernière époque du séjour de la mer sur nos continents, occupent seulement la partie méridionale de l'île, aux environs de Bonifacio.

En décrivant les différents terrains de la France par ordre de formations, nous avons préparé le lecteur à juger plus facilement de sa richesse minérale. Déjà la variété de ces terrains fait préjuger celle des substances que l'on doit y recueillir; commençons par les roches employées dans les arts, et recherchées pour l'ornement de nos habitations et de nos monuments. Des *granites* gris, roses, et verdâtres; des *syénites* variées en couleurs et confondues long-temps avec les granites, mais plus utiles dans les arts par le beau poli qu'elles reçoivent; des *porphyres* bruns ou d'un beau vert; des *variolites* tachées de blanc, de brun ou de noirâtre, sur un fond vert ou violet; des *serpentines* grises, vertes, brunes, jaspées de diverses nuances, se trouvent en assez grande abondance dans le département des Hautes-Alpes. On a reconnu tout récemment que les environs de Fréjus fournissaient aux Romains un beau porphyre bleu, dont plusieurs colonnes, que l'on croyait apportées d'Egypte, ornent la basilique de Saint-Pierre de Rome. Dans la Corse on connaît aussi les mêmes roches, mais avec des variétés plus nombreuses. C'est dans cette île que l'on trouve cette belle *diorite,* appelée granite orbiculaire, dont on fait des vases précieux. Les Vosges renferment beaucoup de porphyres; d'autres départements, tels que ceux de la Loire-Inférieure, de la Manche et de la Sarthe, fournissent des granites dont quelques uns sont employés à garnir les trottoirs de Paris; mais depuis quelques années les laves de l'Auvergne sont utilisées pour le même usage. Nous avons long-temps envié à l'Italie la richesse de ses carrières de marbre, tandis que notre sol en possède qui peuvent rivaliser avec les plus renommées. Aujourd'hui l'on compte une quarantaine de départements qui en exploitent : les plus connus sont ceux des Hautes, des Basses-Pyrénées, de la Haute-Garonne et des Pyrénées-Orientales, surtout ces marbres schisteux de Campan, tantôt rouges, tantôt verts, ou d'un rose tendre, et dont Louis XIV fit la réputation en les employant à décorer les châteaux de Versailles et de Trianon; celui de Sarancolin, qui a l'apparence d'une brèche; des marbres statuaires, et vingt autres espèces qu'il serait trop long de citer. Quelques autres ne sont pas moins connues : ce sont les marbres rouge et blanc de l'Aude, dont on peut prendre une idée par les huit colonnes de l'arc de triomphe de la place du Carrousel, à

Paris; le *bleu turquin* et la *brèche* violette de l'Ariège; les deux brèches des Bouches-du-Rhône, dont l'une est improprement appelée *brèche d'Alep*, et l'autre de *Memphis;* les marbres blancs et *griottes* de l'Hérault, qui ornent plusieurs édifices de la capitale; les marbres statuaires, *cipolins* et autres de la Corse; ceux non moins nombreux de l'Isère et de l'Ardèche; ceux du Jura et du Lot, utilisés dans ces deux départements; le *portor* et le jaune isabelle du Var; les marbres blancs, roses et verts des Hautes-Alpes; la *lumachelle* gris-perle du Puy-de-Dôme; le marbre coquillier de la Charente-Inférieure; le blanc à grain fin de la Vienne; le noir veiné et coquillier de Saône-et-Loire; les brèches et les marbres variés de la Côte-d'Or et de l'Aube; les gris ou jaunâtres de la Haute-Marne; les marbres veinés de Maine-et-Loire et de la Sarthe; les noirs et les jaspés de la Mayenne; ceux du Finistère, et les marbres variés du Pas-de-Calais, dont l'un, exploité près de Boulogne, appelé d'abord marbre-Napoléon, et depuis dédié à la duchesse d'Angoulême sous le nom de Marie-Thérèse, est reconnaissable à sa couleur café-au-lait veiné de blanc.

D'autres roches, d'un usage plus modeste, mais aussi plus utile, forment un des produits les plus considérables du territoire français. De vastes ardoisières sont exploitées au pied des Pyrénées et dans les départements de Maine-et-Loire, de la Meuse et des Ardennes. Ceux de la Dordogne et de l'Hérault; ceux de la Loire, de la Côte-d'Or, de l'Yonne, de la Meuse, de la Moselle, de l'Oise et de la Seine; ceux de Seine-et-Marne, de Seine-et-Oise, du Calvados et de la Manche, renferment les meilleurs calcaires à bâtir; le calcaire d'eau douce de Château-Landon prend un poli qui lui donne l'aspect du marbre: c'est de cette pierre que sont construits les quatre piédestaux du pont d'Iéna, et les bords du bassin du château d'eau sur le boulevard Saint-Martin, à Paris. Les environs de Mulhausen, de Belley, de Dijon et de Châteauroux, fournissent aux dessinateurs d'excellentes pierres lithographiques. Les anciennes provinces de la Bourgogne, de la Champagne, de la Flandre et de l'Ile-de-France possèdent la meilleure terre argileuse pour la fabrication des briques et des tuiles; près de Limoges et de Saint-Yrieix, la décomposition du feldspath contenu dans les roches granitiques fournit cette substance appelée *kaolin,* si utile à la fabrication de la porcelaine; dans le département de la Seine-Inférieure on exploite, près de Forges-les-Eaux, la meilleure argile employée à faire les pipes, et près d'Elbeuf, celle qui passe pour être la plus propre au terrage du sucre; celle des environs de Beauvais et de Montereau est employée dans les fabriques de faïence fine; les départements de l'Yonne, du Cher et de la Charente-Inférieure, abondants en silex, exportaient jadis à l'étranger leurs pierres à fusil; la petite ville de la Ferté-sous-Jouarre envoie dans l'intérieur, et jusque dans le Nouveau-Monde, ses meules formées de silex meulières; les grès des environs de Versailles et de Fontainebleau sont d'une grande utilité pour le pavage de Paris et des routes qui avoisinent cette capitale; la craie tendre des départements de la Marne, de la Seine et de Seine-et-Oise, est façonnée en pains, qui s'emploient sous le nom de blanc d'Espagne; enfin le gypse des environs de Paris fournit l'excellent plâtre dont cette capitale consomme une si grande quantité; et les carrières d'où on le tire en expédient à des distances considérables.

Les produits qui constituent la richesse minérale de la France ont éprouvé depuis plusieurs années un accroissement sensible, et laissent entrevoir dans l'avenir de nouvelles causes d'augmentation. Le fer est le métal qui occupe le plus grand nombre d'usines: en 1837 on en comptait 1,360 dont la fabrication donnait une valeur de plus de 127 millions de francs.

Ces usines se divisent en quatre classes. La *première,* qui se distingue par l'emploi exclusif du charbon de bois, forme sous le point de vue géographique cinq groupes différents.

Celui de l'est comprend toutes les usines des trois départements de l'ancienne Franche-Comté, et celles du Haut-Rhin et de la Meurthe, ainsi que deux de celles de la Haute-Marne. Le fer qu'on en retire est très estimé. Le minerai provient de la Haute-Saône, où il est presque inépuisable. Le charbon de bois se tire des forêts situées dans le groupe même.

Le *groupe du nord-ouest* comprend un grand nombre d'établissements situés dans

l'Eure, l'Orne, la Mayenne, le Morbihan, la Sarthe, la Loire-Inférieure, les Côtes-du-Nord, l'Eure-et-Loir, l'Ille-et-Vilaine, la Manche, le Loir-et-Cher et le Maine-et-Loire. Les minerais et le charbon de bois proviennent aussi du même groupe.

Le *groupe de l'Indre* se compose de toutes les usines de ce département, de toutes celles de la Vienne, d'Indre-et-Loire, des Deux-Sèvres et de celles situées au nord de la Haute-Vienne. Le minerai et le charbon se tirent du même groupe.

Le *groupe du Périgord* comprend un grand nombre d'usines dans la Dordogne, la Charente, Tarn-et-Garonne, la Corrèze, le Lot, enfin dans le sud de la Haute-Vienne, et au nord-est de Lot-et-Garonne. Le minerai de ce groupe semble inépuisable, et le charbon de bois se tire des forêts qui entourent les usines.

Le *groupe du sud-est* comprend, outre les deux forges de la Drôme, presque toutes celles de l'Isère. Les procédés employés dans ce groupe le distinguent complétement des quatre autres. La fonte obtenue par le charbon de bois est très propre à la fabrication de l'acier naturel. On la prépare dans de hauts-fourneaux d'une forme particulière et au moyen de minerai de fer carbonaté spathique. Préalablement grillée, on la transforme en fer malléable. Son principal emploi est la fabrication d'un excellent acier, par un procédé connu sous le nom de méthode de Rivet. Le minerai se tire du groupe même, ainsi que le charbon de bois. Cependant une partie de la fonte provient des hauts-fourneaux de la Savoie.

La *seconde classe* d'usines est caractérisée par l'emploi simultané ou alternatif de combustibles divers. Elle se divise en quatre groupes.

Celui du nord-est, qui est très important, se compose d'une centaine d'établissements dans les Ardennes, la Moselle, le Bas-Rhin, l'Aisne, et des usines situées au nord du département de la Meuse et au sud de celui du Nord. La proximité du combustible minéral y a introduit une grande variété de procédés. La diversité des minerais et des fontes fait qu'il s'y fabrique toutes sortes de fer. Une partie des fontes et du charbon de bois se tire de Belgique; toutes les houilles viennent de ce pays ou de la Prusse rhénane.

Le *groupe de Champagne et de Bourgogne* comprend toutes les usines de la Haute-Marne, à l'exception de deux ou trois; celles situées au nord-ouest de la Côte-d'Or, dans le bassin de la Seine et de ses affluents; toutes celles de l'Yonne, de la Marne et du sud de la Meuse. Les minerais y sont innombrables, mais de qualités fort diverses. Le charbon de bois se tire du pays même, et la houille de la Loire et de Saône-et-Loire. La fonte y est exclusivement fabriquée au charbon de bois, mais l'affinage à la houille y prend tous les jours plus d'extension.

Le *groupe central* comprend des établissements, dont plusieurs sont très considérables, dans Saône-et-Loire, la Nièvre, le Cher et l'Allier. On y fait la fonte, soit au charbon de bois, soit en mêlant ce combustible avec le coke, soit enfin au moyen du coke seul. La conversion en fer y emploie le charbon de bois, ainsi que la houille par l'affinage anglais. Les deux sortes de combustibles y abondent et les grandes rivières en facilitent la circulation. Mais ce groupe ne possédant point de minerais aussi abondants que les autres, est obligé d'en tirer de loin une assez grande quantité, ainsi qu'une partie des fontes qu'il emploie.

Le *groupe du sud-ouest* est le moins fourni d'usines : elles sont situées dans les Landes, la Gironde, à l'ouest de Lot-et-Garonne et au sud-ouest des Basses-Pyrénées. La fusion se fait au charbon de bois, l'affinage de même ou au moyen du bois en nature et de la tourbe. La fabrication s'y trouve restreinte par le défaut de minerais. S'il pouvait recevoir par mer ceux de la Biscaye, les abondantes forêts de pins qu'il possède lui procurant le combustible à un prix de moitié au-dessous de celui des autres forges de France, il trouverait dans cette industrie une source de richesses.

La *troisième classe* d'usines, caractérisée par l'emploi exclusif des combustibles minéraux, se divise en deux groupes.

Celui des houillères du Nord comprend un petit nombre d'établissements dans les départements du Nord, du Pas-de-Calais et de l'Oise. La fonte s'y fait exclusivement au moyen du coke, et on la convertit en fer par la méthode anglaise; mais on l'affine également à la houille, au marteau ou au laminoir, soit des fontes tirées des hauts-fourneaux ex-

ploités au charbon de bois, soit de vieilles fontes de toute origine. Des gîtes de minerais nouvellement découverts accroissent les ressources de ces usines. La houille y vient du bassin houiller français ou de la Belgique.

Le *groupe des houillères du sud* comprend toutes les grandes forges à l'anglaise de l'Aveyron, du Gard, de l'Ardèche, de la Loire, et même une de l'Isère. La fusion du minerai s'y fait à la houille ou au coke. Les usines de l'Aveyron et du Gard tirent de leur sol même le minerai et le combustible; dans l'Ardèche les forges ont beaucoup de minerai sur place, mais elles tirent leur houille de la Loire. Dans ce département, au contraire, le combustible abonde, mais le minerai manque. Aussi ces forges tirent-elles souvent des hauts-fourneaux de la Franche-Comté ou de la Bourgogne de la fonte obtenue au charbon de bois, qu'elles affinent au coke, et dont elles font un fer d'une bonne qualité.

La *quatrième classe* d'usines, c'est-à-dire de celles où le minerai est converti directement en fer ou en acier au moyen du seul charbon de bois, ne forme qu'un seul groupe que l'on pourrait appeler *groupe des Pyrénées*, et qui se compose de toutes les forges de l'Ariège, des Pyrénées-Orientales, des Hautes-Pyrénées, du Tarn, de l'Aude et de la Haute-Garonne, ainsi que de celles qui sont situées à la limite orientale des Basses-Pyrénées. Ces usines ont un caractère spécial et uniforme qui les distingue de toutes celles des autres parties de la France : c'est la fabrication directe du fer, dans des fourneaux de petite dimension, sans qu'il soit nécessaire d'obtenir d'abord de la fonte. En un mot, on y pratique exclusivement la méthode dite *catalane*. Mais le minerai, pour être soumis à cette méthode, doit être d'une grande pureté. Il est en général fourni par les célèbres mines de l'Ariège. Les produits de ces usines sont de très bonne qualité.

Les *cinq* usines de la Corse appartiennent à la quatrième classe. Elles sont alimentées par les minerais de l'île d'Elbe; mais la méthode catalane y est beaucoup moins perfectionnée que dans l'Ariège et les Pyrénées.

Voici, d'après des documents officiels, la récapitulation de la quantité de métaux que la France a retirée de ses mines pendant l'année 1837 avec la valeur qu'ils représentent.

		Quintaux métriques.	Valeur en francs.
Plomb	Plomb.	3,449	466,000
	Litharge	3,824	
	Alquifoux. . . .	658	
Cuivre.		4,500	200,000
Argent.		1,857	408,000
Antimoine.	Antimoine sulfuré.	2,040	203,000
	Régule.	378	
	Crocus ou verre d'antimoine . .	80	
	Kermès.	427	
Manganèse oxidé		29,443	246,000
Fer. .	Fonte au charbon végétal. . . .	2,689,370	48,450,000
	Fonte au charbon minéral. . . .	438,219	
	Fonte obtenue à l'aide de l'emploi alternatif des combustibles minéral et végétal . . .	189,191	
	Gros fer	2,246,130	39,167,000
	Valeur de 8 millions de quint. mét. de fer transformé en acier.		5,370,000
	Valeur du vieux fer remis aux usines.		21,187,000
	Valeur du minerai préparé, qui n'est pas comprise dans celle de la fonte.		13,037,000
	Total. . . .		128,734,000

Le territoire français est comme on le voit assez riche en minerais de plomb. Ce sont les mines de plomb argentifère que l'on exploite dans les départements du Finistère, de la Lozère et des Vosges, qui produisent la quantité d'argent mentionnée ci-dessus. Il en existe de semblables, mais qui ne sont point encore exploitées, dans l'Ariège, le Puy-de-Dôme, la Haute-Vienne, les Deux-Sèvres, la Manche et le Bas-Rhin. Des montagnards de l'Isère qui vendent souvent aux orfèvres de Grenoble des morceaux de minerai d'argent, donnent lieu de présumer que la mine de Chalanche, et probablement d'autres des environs, seraient d'un produit important. La manganèse est tellement abondante en France, qu'elle pourrait en approvisionner toute l'Europe. Les alluvions de plusieurs cours d'eau renferment des parcelles d'or : le Salat, qui sort des Pyrénées, la Cèze et le Gardon, qui prennent leur source dans les Cévennes, l'Ariège et la Garonne, auprès de Toulouse, le Rhône à la limite du département de l'Ain, et le Rhin au-dessous de Strasbourg, voyaient jadis sur leurs rives un grand nombre d'individus qui faisaient métier de re-

cueillir ce métal : mais aujourd'hui le bénéfice d'un *orpailleur* surpasse à peine ce qu'il gagnerait à un travail plus utile ; et sur les bords du Rhin, où l'on en compte le plus, la récolte du précieux métal, depuis Bâle jusqu'aux environs de Mayence, ne produit pas, année commune, plus de 15,000 fr. Les mines d'or de la Gardette dans le département de l'Isère, exploitées avec intelligence, paraissent devoir donner d'importants résultats, quoique les travaux en aient été abandonnés [1].

Les autres substances minérales exploitées en France forment une partie considérable de sa richesse territoriale : 32 départements possèdent des houillères ; quelques uns renferment un autre combustible appelé *lignite* [2], du sulfate de fer, de l'alun, de la poix minérale et du pétrole. Un seul, celui de la Meurthe, possède des sources salées et une mine de sel gemme, découverte en 1819, dont l'étendue, que l'on évalue 30 lieues carrées, sur une épaisseur d'environ 160 mètres, pourrait être exploitée pendant 96,000 ans, à raison d'un million de quintaux par année. L'extraction en est réglée aujourd'hui à 150,000 quintaux. Le total de chacun de ces produits présentait à la fin de l'année 1837 les résultats suivants :

	Quintaux métriques.	Valeur en francs.
Houille.	27,416,500	27,488,000
Lignites.	989,000	945,000
Anthracite.	675,000	910,000
Tourbe.	4,320,000	3,900,000
Alun ou sulfate d'alumine. .	999,000	1,440,000
Magmas ou mélange de sulfate de fer et d'alun. . .	88,000	
Sulfate de fer.	354,000	
Asphalte [3], bitume, pétrole.	253,000	220,000
Sel gemme et sel marin. . .	3,300,000	8,300,000
Total. . .		43,203,000

La valeur des substances minérales non métalliques, estimées à leur prix moyen, s'élève à plus de 43 millions. L'exploitation de ces substances comprend plus de 2,270 mines ou minières, et plus de 76,700 ouvriers.

Si nous ajoutons aux produits des substances métalliques et non métalliques ceux des diverses carrières exploitées en France, nous y trouverons encore un élément de richesse d'une grande importance, comme on peut le voir par le relevé suivant fait pour l'année 1837.

	Valeur en francs.
Marbres et pierres taillées ou polies. .	4,705,000
Matériaux de construction.	19,626,000
Dalles et ardoises.	4 405,000
Kaolin, et argiles fines ou réfractaires. .	867,000
Argile commune.	2,202,000
Pierre à chaux.	2,860,000
Gypse ou pierre à plâtre.	4,272,000
Marnes, argiles, sables pour l'amendement des terres.	1,411,000
Total. . .	40,348,000

Ces exploitations, qui présentent une valeur de plus de 40 millions, comprennent plus de 21,700 carrières, et occupent environ 75,400 ouvriers

Pour compléter le tableau des diverses branches d'industrie qu'alimentent les substances minérales du sol français, nous donnerons toujours à la fin de l'année 1837 les produits des différentes fabrications dont les matières premières sont d'origine minérale.

	Valeur en francs.
Verre, cristaux, glaces.	30,146,000
Porcelaines et faïences.	15,901,000
Poteries grossières.	11,517,000
Briques, tuiles, carreaux, etc. . . .	28,112,000
Chaux.	23,827,000
Plâtre.	14,714,000
Produits chimiques.	22,044,000
Cuivre et zinc ouvrés	11,136,000
Cuivre martiné.	2,178,000
Plomb ouvré	3,203,000
Total. . .	162,778,000

Ces branches d'industrie qui présentent un produit de plus de 162 millions, alimentent plus de 15,700 établissements, et occupent près de 83,700 ouvriers.

En considérant l'ensemble de toutes les industries dont nous venons de présenter le tableau, on voit qu'elles constituent plus de 41,000 établissements, qu'elles emploient plus de 282,000 ouvriers, et qu'elles livrent au commerce une valeur de près de 375 millions.

(1) Louis XVI avait concédé ces mines au comte de Provence, son frère (Louis XVIII), qui les abandonna ; peu de temps avant la chute du trône impérial, Napoléon avait le projet de les faire exploiter pour le compte de l'État. Une ordonnance royale, du 25 février 1831, en a accordé la concession à une compagnie. On dit que le filon principal est d'une pureté extraordinaire, et qu'il se présente, tant à la surface de la terre que dans l'intérieur, sur une longueur constante de 450 mètres. — (2) Végétal fossile qui a conservé son tissu ligneux et qui est d'une formation moins ancienne que la houille. — (3) Substance minérale bitumineuse qui ne diffère du bitume et du pétrole que par quelques nuances.

On compte sur le territoire français environ 240 sources minérales, dont 151 sont disposées de manière à recevoir des malades, 79 sont visitées par des buveurs éloignés, et 10 sont fréquentées par les habitants des lieux environnants ([1]). D'après des calculs approximatifs, on ne peut pas évaluer le numéraire transporté des différents points du royaume à ces établissements, à une somme moindre de 7,400,000 fr. ([2]). On doit donc placer la richesse minérale de la France au premier rang parmi ses produits.

Il est temps de quitter le domaine de la géologie et de la minéralogie, afin d'examiner les principaux phénomènes atmosphériques. Cette partie de la physique nous conduira naturellement aux intéressantes questions relatives à la végétation. La latitude de la France, et surtout le peu d'élévation de son sol, la placent dans la zone tempérée ; cependant elle présente des nuances de température assez tranchées pour influer sur la végétation. Les vapeurs humides qui s'élèvent de la surface des mers qui la baignent au couchant; les chaînes de montagnes qui la bordent au levant et au midi, produisent les modifications, quelquefois subites, qu'éprouve son atmosphère. Les vents, selon la direction qu'ils suivent, transportent dans les différents bassins la pluie, la grêle ou l'aridité. Dans la vallée de la Durance, celui du nord, qui ne traverse que des montagnes d'une médiocre hauteur, tempérant la chaleur du climat, est favorable à la végétation; dans les bassins de la Seine et de la Loire, le même vent est redouté. La vallée de la Durance est désolée par le souffle du vent d'est, qui traverse les sommets glacés des Alpes, tandis que dans le bassin de la Seine, il est le signe et l'avant-coureur des beaux jours. Sur toutes nos côtes de la Méditerranée, les vents du sud, sortis des déserts brûlants de l'Afrique, répandent la désolation; refroidis en passant sur les cimes neigeuses des Pyrénées, ils se montrent toujours accompagnés par la grêle dans le bassin de la Garonne. Les départements du Var et des Bouches-du-Rhône sont quelquefois ravagés par le souffle de l'impétueux *mistral,* qui suit la direction du nord ouest; sous le nom de *galerne,* vers l'embouchure de la Loire, le même vent est redouté du laboureur; dans la Bretagne, au contraire, il se joint à ceux de l'ouest et du sud-ouest pour entretenir la pluie. Enfin, c'est celui du nord-est, qui, dans les Vosges et les Ardennes, répand le froid et l'humidité.

([1]) Voyez le tableau des sources minérales, à la fin de ce Livre. — ([2]) Consultez l'article *Sources minérales*, dans le dernier volume de la Géographie physique de l'Encyclopédie méthodique.

La France, divisée en deux grandes régions par le 46e parallèle, offre, au nord et au sud de cette ligne qui coupe le versant septentrional du groupe du Mont-Dor, des différences sensibles, sous le rapport du nombre moyen de jours pluvieux : au midi, il est de 134, et à la latitude de Paris, il est de 105. Les observations faites dans le but de connaître la quantité moyenne d'eau qui tombe annuellement dans quelques parties de la France, donnent les résultats suivants :

		p.	l.	cent.
Départ. de l'Hérault.—Montpellier.		28	6	»
Id.	de l'Isère	32	»	»
Id.	du Rhône. — Lyon. .	29	2	20
Id.	de la Haute-Vienne. .	25	»	»
Id.	d'Ille-et-Vilaine. . .	21	»	»
Id.	de l'Orne.	20	4	»
Id.	de l'Eure.	20	4	»
Id.	de la Seine. — Paris. .	19	6	94
Id.	du Nord. — Lille. . .	27	»	»
Id.	de la Moselle. — Metz.	24	8	70
Id.	du Haut-Rhin (dans les plaines). . . .	28	1	»
Id.	*Id.* (dans les montag.)	30	»	»

Les matériaux que fournit la météorologie sont trop incomplets pour qu'il soit possible d'expliquer les phénomènes atmosphériques et ceux relatifs au climat; nous nous contenterons de relater la température moyenne que l'on a constatée sur différents points de la France, quoique plusieurs de ces résultats soient encore douteux.

	Pendant l'été.	Pendant l'hiver.
Clermont.	+ 18,0 deg.	+ 1,4 deg.([1])
Dunkerque.	+ 17,8	+ 3,7
Paris.	+ 18,1	+ 3,7
Saint-Malo.	+ 18,9	+ 5,6
Nantes.	+ 20,3	+ 4,7
Bordeaux.	+ 21,6	+ 5,6
Marseille.	+ 22,5	+ 7,5
Montpellier.	+ 24,3	+ 6,7
Toulon.	+ 23,9	+ 9,1
Nîmes.	+ 23,0	+ 9,0
Agen.	+ 28,7	+ 2,5
Colmar.	+ 21,0	+ 8,7

Ces divers exemples s'accordent avec ce qui a été dit dans l'un des livres précédents pour

([1]) Ces degrés sont ceux de la division centésimale du thermomètre à mercure.

prouver que plusieurs circonstances locales, comme l'élévation et l'exposition du sol, le voisinage des mers et des chaînes de montagnes, influent puissamment sur la température et l'humidité de l'atmosphère.

Certains végétaux offrent des bases plus sûres pour caractériser le climat de la France : l'olivier, le maïs et la vigne peuvent servir à déterminer les limites de quatre régions naturelles qui divisent cette contrée. On a figuré sur différentes cartes ces limites par des lignes droites et parallèles ; tandis que toujours sinueuses, elles suivent les pentes et les contours que produisent les aspérités du sol, et coupent obliquement les degrés de latitude. La région des oliviers occupe, depuis les bords de la Méditerranée, les pentes orientales de la chaîne Pyrénaïque, les pentes méridionales des Cévennes et les pentes occidentales des Basses-Alpes. Elle est limitée au nord par une ligne qui, partant de Bagnères-de-Luchon, se prolonge directement jusqu'à Die, dans le département de la Drôme, et redescend à Embrun dans celui des Hautes-Alpes. La région du maïs ne s'étend guère au-delà d'une seconde ligne qui commence à l'embouchure de la Gironde, passe au nord de Nevers, et remonte jusqu'à l'extrémité septentrionale de l'Alsace. La vigne qui occupe ces deux régions s'étend au-delà de celle du maïs, mais ne dépasse pas la ligne que l'on tracerait à quelques lieues au nord de l'embouchure de la Loire, prolongée vers le nord-est, en passant au sud des sources de l'Eure, en suivant les contours des plateaux qui bordent la rive droite de l'Oise, en s'étendant au nord de l'Aisne et de Verdun, et vers le nord-est jusqu'au Rhin. Au-delà de cette ligne, la vigne est remplacée par le pommier. Cependant ces limites ne sont pas rigoureusement exactes : ainsi, le maïs pourrait être cultivé dans le bassin de Metz, puisqu'il y réussit dans les jardins ; on en récolte une assez grande quantité en Bretagne, sur le versant méridional des montagnes d'Arrée et dans quelques parties de la Flandre française.

On sait que le voisinage de la mer influe sur la végétation en adoucissant la température : le figuier et le myrte, qui semblent rechercher un climat chaud, réussissent en France à des latitudes très différentes : le premier, aux environs du Havre et de Cherbourg, donne d'excellents fruits sans avoir besoin d'être abrité ; tandis qu'autour de Paris, où il demande une exposition favorable, ses fruits sont plus tardifs et moins bons. Le myrte vient en pleine terre dans les environs de Coutances, à Brest, à Belle-Ile-en-Mer ; tandis qu'à 100 lieues plus au sud, mais loin de l'Océan, il faut les plus grandes précautions pour le faire réussir. Les melons n'exigent presque point de culture sur les côtes de la Basse-Normandie jusqu'à Honfleur, et l'on sait au contraire quels soins ils demandent dans les environs de Paris, où l'on obtient, à la vérité, des espèces qui surpassent en qualité les meilleurs melons de l'Italie. Enfin, on voit le châtaignier, profitant de l'abaissement du sol, qui compense souvent la différence de latitude, prospérer depuis les montagnes du Forez et de l'Auvergne, jusqu'aux extrémités méridionales de la France, occuper 40,000 hectares dans la Haute-Vienne, et se multiplier naturellement dans plusieurs bois des environs de Paris [1].

Les seuls arbres fruitiers importants qui soient réellement indigènes de la France, sont le figuier, le pommier, le poirier, le prunier et le néflier. Parmi les plantes acotylédones ou dépourvues d'embryons visibles, nous ne devons pas oublier la truffe, qui rend les environs d'Angoulême et de Périgueux chers aux véritables gourmands.

La culture a naturalisé sur notre sol un grand nombre d'arbres utiles ou de plantes potagères et d'agrément. Le cerisier, apporté d'Asie en Europe par Lucullus, fut acclimaté en France par les Romains ; l'empereur Probus paraît y avoir introduit une espèce de vigne différente de celle que les Phéniciens y avaient naturalisée ; notre sol en nourrit plus de 1400 variétés, dont les plus connues sont le *morillon hâtif,* petit raisin noir de peu de goût, mais très précoce ; le *chasselas* de Fontainebleau, dont les variétés se distinguent par leurs couleurs ; le *chasselas doré,* ou *raisin de Champagne,* dont une variété est rouge ; le *verdal,* le plus sucré des raisins de dessert, cultivé dans le midi de la France, mais mûrissant rarement aux environs de Paris ; le *muscat blanc* ou de *Frontignan,* et le *corinthe blanc*, dont les grains très petits ne renferment pas de pepins. Les anciennes colonies grec-

(1) Consultez la Flore française, par M. *de Candole*, tom. II.

ques établies sur nos côtes méditerranéennes y transportèrent l'olivier, originaire du mont Taurus, et le framboisier du mont Ida. La découverte du Nouveau-Monde nous a valu la capucine du Pérou, la tomate du Mexique, le topinambour du Brésil, la pomme de terre de la Virginie, et le maïs, improprement appelé blé de Turquie. L'humble persil nous est venu de la Sardaigne, et le cardon, de la Barbarie. Le grenadier fut aussi transporté de l'Afrique dans nos régions méridionales. L'Asie surtout a contribué à enrichir nos potagers, nos vergers et nos champs : le nord de cette contrée est la patrie de l'épinard. Nous devons le radis, l'oranger, le citronnier et le mûrier blanc à la Chine ; le mûrier noir à l'Asie mineure ; l'abricotier à l'Arménie ; le pêcher et la fève de marais à la Perse. L'Asie encore a vu naître l'amandier et le noyer, la laitue et les melons les plus succulents. Enfin le haricot, la chicorée blanche, et le potiron, qui dans nos jardins étale ses larges feuilles et fait briller l'or de son énorme fruit, ont passé du climat brûlant des Indes à la douce température de la France et de l'Europe occidentale.

Que de conquêtes lointaines n'a point faites l'horticulture ! Elle conserve le tournesol du Pérou, le dahlia du Mexique, la balsamine de l'Inde, le réséda d'Egypte, l'angélique de la Laponie, l'*arum gobe-mouche* de Minorque, l'asclépiade incarnat et la lobélie-cardinale de la Virginie, l'astère de la Chine, l'astragale bigarré de Sibérie, la canarine campanulée qui nous vient des Canaries, la tubéreuse de Ceylan, le martagon du Canada, la tulipe de Turquie, le lis de la Palestine, et la renoncule inodore, seul souvenir de la pieuse expédition de saint Louis en Syrie. Dans nos parcs, le saule pleureur, apporté des environs de Babylone, aime le bord des pièces d'eau, et laisse tomber jusqu'à sa base ses rameaux souples et légers ; l'aristoloche, originaire de l'Amérique, s'enlace aux arbres qui l'entourent ; l'aylante, connu sous le nom de vernis du Japon, élève ses beaux rameaux à la hauteur de 60 pieds ; le bignone catalpa, qui nous vient de la Caroline, étale ses larges feuilles et ses belles fleurs blanches tachées de pourpre, en élevant ses tiges à la hauteur de 30 pieds.

Le chêne, le bouleau, l'orme, le charme, le frêne et le hêtre de nos forêts, l'aune qui croît dans les lieux humides, voient maintenant s'élever autour de nos habitations le faux acacia ou le robinier, que Robin apporta de la Virginie ; différents chênes de l'Amérique, et le marronnier d'Inde, originaire de la Turquie d'Asie. Au sapin, qui couvre les régions élevées de nos montagnes, la culture joint ceux de la Norvége et du Canada ; enfin le peuplier noir, le tremble et le peuplier blanc, indigènes de la France, s'unissent à ceux de l'Italie et de l'Amérique pour orner nos parcs et border nos prairies. Malgré toutes ces richesses, nos forêts et nos bois n'occupent qu'une superficie qui forme à peine 7,000,000 d'hectares, dont 500,000 seulement sont en haute futaie, quantités trop peu considérables pour qu'il ne soit pas à désirer qu'on emploie tous les moyens propres à en assurer la conservation. Les six départements les plus boisés sont, en les classant d'après leur importance, sous ce rapport, la Côte-d'Or, la Corse, la Haute Marne, les Vosges, la Nièvre et la Meuse. La partie orientale de la France continentale est donc la plus garnie de forêts. La partie opposée, et particulièrement les cinq départements de l'ancienne Bretagne, sont les pays de France les moins boisés : le sol forestier y forme à peine le trentième de la surperficie, tandis que dans tout le royaume, les forêts occupent environ la huitième partie de l'étendue territoriale. Aussi, est-ce pour améliorer le sort des départements de la Bretagne qu'une société s'est proposé d'y convertir en forêts 100,000 hectares de terres incultes.

Le climat, l'exposition et l'industrie locale ajoutent dans plusieurs de nos départements à l'importance de certains végétaux. Des forêts d'arbres résineux bordent du côté de la mer le département des Landes, sur une longueur de 30 à 40 lieues ; le chêne-liége (*quercus suber*) y est cultivé, ainsi que dans celui de Lot-et-Garonne ; les sapins des Vosges et du Jura fournissent à la menuiserie des planches qui remplacent souvent celles qui nous viennent des contrées septentrionales ; l'érable jaspé, cultivé dans le midi, est recherché pour l'ébénisterie ; le pin donne au paysan de la Bretagne un moyen de se passer d'huile et de graisse pour l'éclairage. Le fruit du merisier, qui abonde dans les Vosges, produit, par la distillation, un kirschenwasser qui rivalise avec celui de la Forêt-Noire, tandis que son

bois rougeâtre est utilisé par les fabricants de meubles. Le châtaignier donne une grande quantité de merrain et fournit un bois de charpente incorruptible. Les départements de l'ancienne Provence voient croître spontanément le caroubier, dont les gousses pulpeuses et douceâtres servent d'aliment aux bestiaux, et quelquefois même aux pauvres dans les temps de disette, et dont le bois, connu sous le nom de *carouge*, est employé avec avantage dans les arts parce qu'il est d'une grande dureté. On y cultive aussi le câprier (*capparis spinosa*), arbrisseau sarmenteux dont on cueille les fleurs en boutons pour les faire confire dans le vinaigre. Le mûrier est cultivé en grand dans les départements méridionaux; on connait aussi l'avantage que ceux-ci tirent de la culture de l'oranger, du citronnier, du pistachier et de l'olivier, dont on distingue 24 variétés. Le fruit du prunier forme une branche de commerce importante dans les départements du Var, de Lot-et-Garonne et d'Indre-et-Loire; le poirier et le pommier, dont les fruits servent à faire une boisson très répandue, constituent une source de richesses dans les départements de l'Eure, de l'Orne, d'Ille-et-Vilaine, de la Manche, du Calvados, de la Seine-Inférieure et de la Somme, où la culture de la vigne est peu répandue.

Dans les environs de Paris, la pêche de Montreuil et la cerise de Montmorency justifient leur réputation. Diverses plantes potagères ont acquis sur certains sols une qualité supérieure : ainsi, les haricots des environs de Soissons, les carottes d'Amiens, les artichauts de Laon, les navets de Freneuse, aux environs de Mantes, sont recherchés sur nos tables.

Nous ne diviserons point, comme l'a fait le célèbre agriculteur anglais Arthur Young, le sol de la France en sept classes différentes; ce serait renouveler des erreurs qu'on s'est trop empressé de répéter [1]. Il n'y a pas un département dont la superficie n'offre des terres plus ou moins grasses, légères, pierreuses ou sablonneuses; comment donc peut-on ranger arbitrairement 21 départements dans les terres riches et grasses, 19 dans les terres de bruyère, 8 dans les terres à craie, 2 dans celles à gravier, 15 dans les terres pierreuses, 15 dans celles de montagnes, et 6 dans les terres sablonneuses? L'étude de la géologie sert à rectifier ces idées, lorsqu'on sait, par exemple, que ce qu'on appelle *terre végétale* n'est que la couche alluviale formée par le dernier séjour des eaux douces sur la surface des divers terrains; que cette terre est plus ou moins fertile, selon qu'une plus ou moins grande quantité de végétaux y ont laissé le résultat de leur décomposition; que si cette couche est mince, elle se mêle avec la roche qui la supporte; que si elle manque, le sable, l'argile ou le calcaire laissés à nu formeront un sol où l'art devra suppléer la nature; que les alluvions sableuses remplacent souvent les alluvions terreuses; et qu'enfin les inégalités du sol ont la plus grande influence sur la nature de la terre livrée à la culture, puisqu'il est tout simple que les vallées profondes renferment une plus grande quantité de terres d'alluvions que les plaines peu élevées, et que celles-ci en contiennent plus que les plateaux.

On peut cependant déterminer de grands espaces où le sol, naturellement stérile, attend des effets de l'industrie et d'une administration éclairée le moment où il pourra être utilisé. Une partie de nos Pyrénées et des Vosges, et presque toutes les Alpes dauphinoises, offrent encore l'image de l'aridité, quoique l'exemple des Cévennes, qui renferment des roches de la même nature, prouve ce que peuvent le travail et la patience de l'homme pour faire naître une fécondité factice. On voit dans quelques parties de l'Auvergne, des murs élevés de distance en distance sur le flanc des montagnes, retenir les dépôts d'alluvions que les eaux entraîneraient au fond des vallées. La partie méridionale du département de la Gironde et celui des Landes presque en entier sont couverts de sables qui sembleraient devoir être tout-à-fait improductifs, si l'habitant n'avait pas le soin d'y cultiver en grand l'un des végétaux qui conviennent le mieux à ce terrain, le pin maritime, qui fournit au commerce une grande quantité de résine; encore, pour peu que ces sables s'unissent à quelque substance calcaire, comme les coquilles fossiles des environs de Bordeaux, ils forment un sol favorable à la culture de la vigne; on peut même rendre

(1) Cette division est encore rappelée dans la dernière édition de l'Abrégé de la nouvelle Géographie universelle, d'après *Guthrie*, par *Hyacinthe Langlois*, 1828.

productifs des sables semblables, à force d'engrais, comme la plaine de Boulogne, près de Paris. Ceux de la Sologne, comprise dans le département du Cher, et ceux de la Bretagne pourraient également être utilisés. Les plaines crayeuses de la Champagne sont fécondes partout où leur superficie est couverte d'un dépôt d'alluvions argileuses; mais dans les parties les plus arides de la Champagne Pouilleuse, le sol pourrait être occupé par des plantations d'arbres verts. Si, comme nous le pensons, on peut évaluer la superficie des terrains regardés en France comme improductifs, a près de 4,000,000 d'hectares, c'est-à-dire à la 13e partie de tout le royaume, on voit de quelle importance il serait d'en encourager la culture. Une étendue aussi considérable, utilisée, produirait nécessairement une augmentation sensible dans la population, puisqu'elle accroîtrait de plus d'un 6e la totalité des terres arables, que l'on évalue à plus de 25,500,000 hectares.

Voici le résultat du produit de la culture des terres arables, tel qu'il était en 1835 :

Froment.	71,697,000 hectolitres
Méteil.	12,281,000
Seigle.	32,997,000
Orge.	18,184,000
Sarrasin.	5,176,000
Maïs et millet.	6,951,000
Avoine.	49,460,000
Pois, haricots et autres légumes farineux.	7,418,000
Pommes de terre.	71,983,000
Châtaignes.	1,848,000 (1)
	277,995,000

(1) Il est à remarquer qu'en 1788, lorsque sa population n'était que de 25,000,000 d'habitants, la France récoltait, terme moyen, 14 milliards de livres de grains. Depuis cette époque, sa population s'est accrue de 7,000,000 d'individus; elle devrait donc présenter une augmentation proportionnée dans la production de ses céréales. Cependant, d'après les tableaux officiels de l'administration, la récolte moyenne actuelle n'est que de 14,532,000,000 de livres de grains. Il faut conclure de la comparaison de ces deux époques, que depuis 1788 la France s'est livrée à la culture de la vigne, des prairies artificielles, des plantes légumineuses, et surtout des pommes de terre aux dépens du froment et des autres céréales. Il est cependant utile de faire observer que le froment que l'on récolte aujourd'hui pèse moins que celui que l'on récoltait en 1788. L'ancien setier de Paris, qui équivaut à 156 litres, pesait à cette époque 120 kilogrammes; aujourd'hui il ne pèse plus que 117. Il serait peut-être utile de rechercher la cause de cette diminution dans les parties nutritives du blé. Il semblerait que la richesse agricole de la France dût être telle qu'elle pût exporter des grains. Les états des douanes prouvent que ses exportations en cette denrée sont presque nulles. Sous la domination romaine, Marseille exportait des blés jusqu'à Rome, et les marchés de Châlons-sur-Saône en fournissaient aussi à la capitale de l'empire. Pline (*Hist. Nat.*, lib. XVIII, c. XII) nous apprend encore que Rome tirait une grande quantité de blés de la Gaule. Ce commerce devint même très important pour ce dernier pays, lorsque l'Égypte approvisionna Constantinople aux dépens de Rome, et lorsque l'Afrique, devenue le théâtre de révoltes fréquentes, n'offrit plus que des ressources incertaines.

Il résulte de la nature et de la disposition des diverses parties du sol de la France que 11 départements, la Lozère, la Creuse, le Finistère, les Côtes-du-Nord, la Manche, le Calvados, l'Orne, la Seine-Inférieure, la Somme, le Pas-de-Calais et le Nord sont totalement dépourvus de vignobles; que 40 environ produisent du lin, que 57 cultivent en grand le chanvre, et que 75 possèdent des vignobles.

Les vignes de France sont cultivées sur une superficie d'environ 2,000,000 d'hectares qui donnent un produit moyen de 35,000,000 hectolitres de vin, dont un 6e est converti en eau-de-vie. Leur produit annuel est évalué à 720 millions de francs, sur lesquels 65 millions proviennent des exportations. Les anciennes provinces de la Champagne, de la Bourgogne, du Lyonnais, du Dauphiné et du Bordelais, renferment les crus les plus estimés; tandis que ceux du Roussillon, de la Provence et du Languedoc, trop souvent dépourvus de bouquet, ne sont remarquables que par leur force (1).

(1) Voyez à la fin de ce Livre le tableau de la quantité de terrains employés dans chaque espèce de culture, et celui des vignobles de France

Nous n'essaierons pas d'énumérer les plantes qui composent la *Flore française;* il nous suffira de dire qu'elles se divisent en plus de 830 genres et de 6,000 espèces, nombre qui surpasse celui de l'Allemagne, dont la superficie est cependant plus considérable que celle du royaume.

Les animaux qui peuplent nos montagnes, nos bois et nos guérets, forment une nomenclature moins détaillée; leur nombre est moins considérable qu'en Allemagne, parce que nos forêts sont moins étendues et nos montagnes moins importantes. L'ours au pelage noir

(*ursus pyrenaïcus*), et l'ours brun (*ursus artos*), que nos bateleurs apprivoisent et promènent de ville en ville, vivent dans la partie française des Pyrénées; le lynx, dont la vue perçante a passé en proverbe, habite nos hautes Alpes, où, d'ailleurs, il devient fort rare; le chamois et le bouquetin ne quittent point les sommités qui forment les limites orientales et méridionales de la France. Les forêts des Vosges et les bois de la Moselle renferment l'écureuil au poil roux (*sciurus vulgaris*). Celui d'un brun foncé, piqueté de blanc jaunâtre (*sciurus alpinus*), ainsi que le polatouche de Sibérie (*pteromys*), espèce d'écureuil volant qui ne sort de sa retraite que la nuit, et qui, à l'aide de ses flancs dilatés, s'élance de branche en branche avec agilité, habitent aussi nos hautes Alpes. Ces montagnes servent également d'asile à la marte au poil jaunâtre (*mustela alpina*). La marmotte (*arctomys marmotta*), dont le long sommeil est connu sous le nom d'hivernement, habite en société ses vastes terriers, vers les sommités de nos Alpes et de nos Pyrénées.

Dans les départements voisins des Vosges, on voit souvent l'ennemi du mulot et de la souris, cette même hermine (*mustela herminea*) dont nous tirons la fourrure des champs glacés de la Sibérie, et l'on rencontre le hamster (*mus crissetus*), qui, célèbre par ses longs voyages, se trouve également dans le nord et le midi de la Russie, en Pologne, en Oukraine, en Hongrie, en Allemagne et dans l'Alsace, où on l'appelle marmotte de Strasbourg. Dévastateur des moissons, chaque hamster entasse dans son terrier depuis 12 jusqu'à 100 livres de grain; et, féroce autant qu'intrépide, jamais on ne le voit reculer devant son ennemi, ni devant l'homme même qui a tant d'intérêt à le détruire. Le rat appelé surmulot, qui, originaire de l'Inde, ne fut apporté en Europe qu'en 1730 par des vaisseaux anglais, est un des rongeurs les plus incommodes que nourrit notre sol. Il s'y est tellement multiplié qu'on le retrouve sur tous les points de la France; il y a détruit et remplacé le rat noir, espèce plus petite qui y vivait précédemment. Il se multiplie dans les maisons comme dans les lieux les plus infects, tels que les égouts, les voiries et les latrines publiques; dans nos habitations, il devient quelquefois assez robuste pour tenir tête au chat et pour le mettre en fuite; dans nos campagnes il attaque les levrauts, les lapereaux, les jeunes pigeons et les perdrix.

Toutes nos forêts un peu considérables servent de repaire au loup, que l'on peut appeler le plus nuisible de nos animaux carnassiers, et au sanglier, qui sort quelquefois de sa retraite pour ravager nos champs cultivés. Assez nombreux dans quelques parties de la France, le putois, la fouine, la belette et le renard répandent trop souvent la terreur dans nos basses-cours; le blaireau, solitaire et défiant, creuse son terrier dans les bois les plus écartés; la taupe établit sa demeure dans tous les terrains fertiles; le hérisson se blottit en boule dans les buissons; le rat, le mulot, le loir, la souris et le lérot, habitent les champs et les jardins.

Le campagnol amphibie, appelé vulgairement rat-d'eau (*arvicola amphibius*), se tient au bord des marais et des cours d'eau peu fréquentés; la loutre, objet des recherches de nos chasseurs, se réfugie dans les lieux les plus cachés, dans les trous qui bordent les étangs et les rivières, et cherche au fond des eaux le poisson dont elle se nourrit. Le castor vit, dit-on, sur les bords du Rhône, où il cherche à se mettre à l'abri des poursuites de l'homme; enfin le *desman*, quadrupède aquatique peu connu, qui détruit les vers et les insectes, se montre quelquefois aux environs de Tarbes.

Ce résumé de la *Faune française* nous dispense de parler du cerf et du chevreuil, qui recherchent les bois taillis; du lapin, qui habite les pays boisés; et du lièvre, plus ou moins nombreux dans nos guérets.

La France possède presque toutes les espèces d'oiseaux de l'Europe. Les rivages de la Méditerranée sont fréquentés par le flamant, né sur les plages africaines; nos départements méridionaux voient souvent le rollier commun (*galgulus garrulus*, dont le plumage se nuance de bleu, de vert et de violet; le guêpier commun (*merops apiaster*), qui paraît venir de l'île de Candie; le bec-figue, recherché par nos gastronomes pour sa chaire grasse et savoureuse, et le pichion ou le grimpereau, qui choisit sa retraite dans les trous des rochers à pic ou dans les murailles des vieux châteaux. De nombreuses espèces visitent tous les ans nos climats à l'approche du printemps, et,

suivies de leur lignée, vont à la fin de l'automne se réfugier dans des contrées plus chaudes : ce sont la grive, l'alouette, le rouge-gorge, la caille et l'ortolan, qui trouvent place sur nos tables les mieux servies ; la huppe, le loriot, la mésange et le martin-pêcheur, oiseaux dont le plumage brille des plus vives couleurs ; la tourterelle, qui semble ne vivre que pour se livrer aux affections amoureuses, et que l'on doit regarder plutôt comme le symbole de l'inconstance que de la fidélité ; l'hirondelle, qui recherche nos habitations ; et le rossignol, dont les chants prêtent tant de charmes à nos bosquets, lorsqu'ils brillent du vif éclat de la verdure printanière. Le linot, le bouvreuil et le chardonneret sont les ornements de nos volières ; le geai, le sansonnet et l'étourneau, par leur facilité à apprendre à parler, pourraient être appelés nos perroquets indigènes.

Quelques gallinacées sauvages affectionnent certaines parties de la France. Au centre et à l'ouest, on trouve fréquemment la perdrix rouge ; dans les départements méridionaux, la perdrix grise est plus commune que dans tous les autres ; les gélinottes habitent les montagnes ; les bécasses et les bécassines fréquentent les bois humides ; les premières sont en grand nombre dans la Picardie, et les secondes en Auvergne ; enfin les côtes de la Manche et de l'Océan sont peuplées d'oiseaux estimés sur nos tables. Qui ne connait le pluvier, le vanneau, la macreuse, l'alouette de mer et le canard sauvage, dont les habitants de la Charente-Inférieure font un commerce important ?

Deux espèces de vipères, la *commune* et l'*aspic,* se trouvent fréquemment dans les cantons montueux, pierreux et boisés des environs de Lyon, de Grenoble et de Poitiers ; mais on a remarqué que l'on rencontre ces reptiles venimeux, principalement vers les neuf à dix heures du matin, à l'exposition du levant. Ils vivent d'insectes, de souris et d'autres petits animaux. La France centrale nourrit la *couleuvre vipérine,* ainsi que la *verte et jaune,* que l'on apprivoise facilement. Une espèce particulière, appelée la *bordelaise,* et la *couleuvre masquée,* se trouvent aux environs de Bordeaux ; celle à *quatre raies,* qui atteint six pieds de longueur, vit dans nos contrées méridionales ; la *provençale,* longue à peine de six à sept pouces, indique par son nom le pays qu'elle habite ; la *couleuvre lisse* se trouve aux environs de Paris ; la *tétragone* est la plus rare. Ces couleuvres ne sont point dangereuses, et plusieurs même, sous le nom d'anguilles de haie, sont, dans quelques cantons, regardées comme un aliment savoureux.

Parmi des sauriens assez nombreux, il faut citer le *gecko de Mauritanie,* qui vit sur les côtes de la Méditerranée. On conserve à Lyon un crocodile que l'on retira du Rhône il y a plus de deux siècles. Serait-ce le dernier descendant de ces reptiles que l'on retrouve fossiles dans les couches calcaires de notre sol ? ou bien fut-il transporté de l'Afrique à l'embouchure du Rhône par des courants ?

Dans le groupe ou l'ordre des *batraciens,* plusieurs crapauds méritent d'être mentionnés : le *crapaud sonnant* (*rana bombina*) se trouve en grand nombre au centre de la France, où le coassement continuel et désagréable qu'il fait le soir, après la pluie, lui a valu le surnom de *pluvial;* le crapaud accoucheur (*bufo obstretricans*), qui se cache sous les pierres, et qui débarrasse sa femelle de ses œufs pour les porter dans quelque mare convenable, habite nos diverses régions ; le *crapaud vert,* qui répand, lorsqu'on le frappe, une odeur ambrée ; et le *crapaud épineux,* animal hideux, d'une taille quelquefois monstrueuse, vivent dans nos pays de montagnes.

On pêche quelquefois sur nos côtes de la Méditerranée et de l'Océan cette tortue dont les anciens se servaient pour faire leurs lyres. La *tortue bourbeuse* de nos marais méridionaux se conserve dans les jardins, parce qu'elle détruit les insectes et les animaux nuisibles ; enfin les *salamandres terrestres* et *aquatiques* habitent, les premières le midi, et les secondes tous nos départements.

La vaste étendue de côtes de la France lui procure les moyens d'occuper à la pêche un grand nombre de bras, et d'en distribuer les produits jusqu'aux extrémités de son territoire. La Manche et l'Océan fournissent le turbot, la raie, la sole, le cabillaud, le saumon, le merlan, le maquereau, le mulet, le hareng et la sardine. Cette dernière est tellement abondante, que la pêche qu'on en fait sur les côtes de la Bretagne produit un bénéfice annuel de plus de 2 millions. Un seul coup de filet donne souvent de quoi remplir 40 tonneaux. Le nom-

bre de chaloupes employées à cette pêche est d'environ 1,400, montées chacune par 5 hommes d'équipage : ainsi elle occupe 7,000 pêcheurs. Elle commence en mai, et finit ordinairement en octobre ou novembre. A Douarnenez, elle se prolonge jusqu'en décembre. Plus de 250 ateliers de salaison sont employés à la préparation de ces sardines; ils occupent chacun un tonnelier; le nombre de barils confectionnés pour en expédier le poisson sur différents points est de plus de 80,000. Ces ateliers emploient environ 1,500 femmes que l'on appelle *arrimeuses*. La dépense de chaque atelier de salaison est évaluée à 4,000 fr., ce qui présente un total d'environ 1 million. Enfin le nombre de sardines ainsi préparées s'élève, dans certaines années, à plus de 320,000,000 [1]. Les harengs que l'on prend sur les côtes de la Normandie sont une branche de commerce importante pour les petits ports de Dieppe, de Fécamp et de Saint-Valery-en-Caux. Le premier en retire annuellement un produit de 600,000 à 800,000 fr.; mais lorsque les pêcheurs se dirigent vers les côtes de l'Angleterre, cette somme est augmentée de plus de moitié. A Boulogne, la pêche du hareng donne un produit de près d'un million; celle du maquereau dépasse souvent 400,000 fr.

Dans la Méditerranée, nos pêcheurs prennent d'autres espèces, au nombre desquelles on distingue le thon et l'anchois, qui donnent lieu à un produit annuel de 2 à 3 millions.

Plusieurs cétacés se montrent quelquefois sur nos côtes. En 1741, un cachalot *trumpo* se fit prendre aux environs de Bayonne; en 1784, à la suite d'une tempête, 31 individus de l'espèce appelée *grand cachalot* (*physeter macrocephalus*), échouèrent avec un fracas épouvantable sur la côte occidentale d'Audierne, en Basse-Bretagne. Le géant des mers boréales, la baleine, fréquentait, au temps de Pline et de Strabon, le golfe de Gascogne et celui du Lion [2]. Vers le douzième siècle, les Basques tiraient un grand avantage de la pêche de ce mammifère; depuis cette époque, les poursuites de l'homme l'ont relégué dans les régions glaciales, et l'on cite comme des événements ses apparitions sur nos côtes. En 1620, une baleine de plus de 100 pieds de longueur échoua dans l'île de Corse; en 1726, une autre, de 72 pieds, fut prise dans la baie de la Somme; en 1826, l'île d'Oléron en vit échouer une de 52 pieds; enfin, dans le mois de novembre 1828, les habitants de la commune de Saint-Cyprien, près de Perpignan, retirèrent de la Méditerranée un de ces animaux, long de 63 pieds, échoué depuis plusieurs jours sur le rivage.

Les poissons de nos rivières et de nos étangs sont trop connus pour que nous les mentionnions; les mollusques terrestres pourraient être également passés sous silence, si le genre *hélice*, appelé vulgairement *escargot*, ne comprenait quelques espèces recherchées comme mets ou comme remède dans les affections pectorales. Les hélices, *variable, rhodostome* et *vermiculée*, communes dans les champs de la France méridionale; l'*hélice vigneronne*, plus commune encore, puisqu'elle se trouve dans les vignobles de toutes nos régions; l'*hélice chagrinée*, qui vit dans les jardins et dans les vignes, et l'*hélice némorale*, qui habite les prairies et les champs, sont celles que l'on mange, ou dont on fait des bouillons et des cosmétiques. L'Alsace et la Saintonge en font une grande consommation; cette dernière province seule en exporte quelquefois pour plus de 20,000 fr. dans une année; elle en expédie même jusqu'aux Antilles.

La pêche des mollusques marins constitue une branche d'industrie beaucoup plus importante. L'*huître pied de cheval* (*ostrea hippopus*), commune dans les parages de Boulogne-sur-Mer, ne jouit pas d'une grande réputation, mais est utile comme comestible; l'huître commune (*ostrea edulis*) est tellement recherchée, que Paris seul en consomme annuellement pour près d'un million de francs. Les départements de la Charente-Inférieure, de la Manche et du Calvados, sont ceux qui fournissent les meilleures espèces. La moule commune (*mytilus edulis*) est un aliment assez estimé et d'une grande ressource pour la classe indigente de quelques unes de nos côtes. Les crustacés qui habitent nos rivages sont aussi fort utiles sous le rapport alimentaire. L'étrille (*portumus velutinus*) et le tourteau (*cancer pagurus*) forment une partie de la nourriture des habitants de nos ports et de nos rivages. L'écrevisse homard (*astacus marinus*

(1) Recherches statistiques insérées dans le *Breton* : années 1826 à 1828. — (2) Voyez *Pline*, Hist. nat., lib. IX, cap. VI. — *Strabon*, lib III, cap. II, § 2.

et la langouste commune (*palinurus vulgaris*), remarquable par sa grande taille et par ses couleurs brune et jaunâtre, se servent sur les meilleures tables

La France nourrit plusieurs insectes nuisibles. Quelques uns sont indigènes, comme le *charançon* ou la *calandre* (*curculio granatius*), qui dévore les blés dans nos magasins; le *scorpion roussâtre,* et celui d'Europe, qui habitent les départements des bords de la Méditerranée; la *lycose mélanogastre,* espèce d'araignée tarentule que l'on trouve dans la même région, et qui est très voisine de celle dont on débite tant de fables en Italie. D'autres nous ont été apportés de l'Inde par suite de nos relations commerciales : tels sont le *puceron,* qui fait mourir le pommier; le *termès lucifuge* et le *termès flavicole,* qui vivent dans la Provence et aux environs de Bordeaux, où ils dévorent les bois de charpente des habitations et ceux que l'on tient en réserve dans nos arsenaux maritimes. Quoiqu'en petit nombre, les insectes utiles rendent à la France des services inappréciables. L'éducation des abeilles, faite en grand dans nos départements méridionaux, permet de livrer à la consommation une grande quantité de miel, dont le plus célèbre est celui de Narbonne; le ver à soie, acclimaté sur notre sol depuis que Louis XI y planta le mûrier, forme par ses produits une partie de la richesse du Dauphiné. La soie qu'il livre annuellement à nos fabriques est évaluée à 5,200,000 kilogrammes. L'insecte ailé qui forme la noix de galle donne une grande valeur aux chênes de nos régions méridionales. La cantharide fournit par sa dépouille un des plus puissants agents employés dans les officines. On peut se figurer de quelle importance doit être en pharmacie la consommation des sangsues, depuis que la médecine à la mode les a mises en crédit, lorsqu'on sait qu'il est peu d'hôpitaux importants où l'on n'en consomme par an près de 150,000, et qu'elles forment une branche d'exportation considérable pour nos colonies, où chacune d'elles ne se vend pas moins de cinq francs.

Nous terminerons la revue que nous faisons du règne animal en France, par quelques mots sur les animaux domestiques. Les races de chevaux, encore peu perfectionnées, sont susceptibles de rivaliser un jour avec les plus estimées de l'Europe; mais, par suite de l'état arriéré dans lequel se trouve son agriculture, la France ne nourrissant pas un nombre suffisant de ces animaux, puisqu'on ne pouvait en 1835 en évaluer le nombre qu'à 2,147,000 [1], est, pour cette branche importante d'industrie agricole, tributaire de l'étranger. Son sol, dont tout atteste la richesse, devrait, non seulement fournir la quantité de chevaux dont elle a besoin pour le service des champs, des routes et de l'armée, mais elle devrait même pouvoir en fournir à quelques États voisins. Cependant elle n'a exporté, durant les cinq années de 1823 à 1827, que 15,000 chevaux, et elle en a importé 81,000. Elle en a donc payé à l'étranger 66,000, qui, au terme moyen de 500 fr., lui ont coûté 33 millions. Il faut même faire remarquer que ces importations ont cependant eu lieu à une époque où la France n'avait pour ainsi dire point d'armée. De quelle importance n'ont-elles point dû être en 1830 et 1831, pour donner à notre cavalerie une force non point formidable, mais seulement suffisante!

Le royaume possède 21 haras royaux ou dépôts d'étalons. Mais ces établissements ne doivent contenir, d'après le budget de 1841, que 1,500 chevaux au plus; et, si l'on considère qu'en supposant une moyenne de 30 naissances provenant de chaque étalon, il faudrait pour les besoins de la France 8,000 étalons de choix destinés à la reproduction, il est facile de concevoir combien le gouvernement est encore loin de pouvoir arriver sous ce rapport à un résultat désirable [2].

On estime qu'il naît annuellement en France 233,000 chevaux; mais plus des sept huitièmes de ces chevaux proviennent de saillies faites au hasard, et surtout de poulains qui n'ont pas pris tout leur développement. De là, sans aucun doute, les causes auxquelles il faut attribuer la médiocrité des races de chevaux en France. Heureusement que tout fait espérer que les encouragements donnés dans plusieurs départements à l'amélioration et au croisement des races amèneront tôt ou tard les résultats qu'on a droit d'en attendre.

Les départements de la Somme, du Pas-de-

(1) Le nombre des mulets est d'environ 155,000
Celui des ânes de. 2,500,000

(2) Voici quelle était la situation de ces établissements au mois de juillet 1835:

Calais, des Ardennes, du Haut et du Bas-Rhin, fournissent d'excellents chevaux pour l'agriculture, la guerre et le service des postes. D'autres, tels que ceux de Seine-et-Oise, de l'Aisne et de Seine-et-Marne, en produisent d'assez estimés pour l'artillerie et les charrois. Ceux de l'Orne et du Calvados sont connus par leurs chevaux de selle et de carrosse; ils appartenaient autrefois à cette race que l'on dit avoir été introduite par les peuples danois, qui, sous le nom de Normands, s'établirent sur notre territoire. Mais depuis plus de 25 ans que le gouvernement a importé des étalons anglais au haras du Pin, ces étalons ont, par de fréquents croisements, modifié l'ancienne race dans le département de l'Orne. On y élève maintenant des chevaux de selle qui rivalisent en qualité et en beauté avec ceux qui nous viennent de l'Angleterre. Aujourd'hui la race danoise n'existe plus que sur quelques points des départements du Calvados et de la Manche. Ceux de Maine-et-Loire, de la Sarthe, d'Eure-et-Loir, de la Drôme, de l'Isère, des Hautes-Alpes, de la Haute-Saône, du Doubs et du Jura, élèvent une race propre à la cavalerie légère. Le Morbihan et la Corse en fournissent une qui n'a point d'élégance, mais qui passe pour être infatigable. Les chevaux des départements de l'Ain, de la Côte-d'Or, de Saône-et-Loire, de l'Allier et de la Nièvre jouissent des mêmes qualités; mais les plus estimés pour leur vigueur et leur légèreté sont ceux de quelques parties de la France méridionale. La race *limousine* se tirait autrefois des départements de la Corrèze, de la Haute-Vienne, du Cantal, du Puy-de-Dôme et de la Dordogne. Malheureusement cette race, qui tend à disparaître de jour en jour, n'existe plus que dans les environs de Limoges. Les chevaux qu'on appelle ***navarrins*** s'élèvent dans l'Aveyron, le Lot, le Gers, l'Ariège, et principalement les Pyrénées-Orientales et les Basses-Pyrénées.

L'âne de nos contrées est une espèce dégénérée, si on la compare à celle de l'Espagne et de l'Italie; celui du département de la Vienne fait cependant exception par ses longs poils et par sa taille, qui atteint presque celle du mulet. La race du Poitou, qui est vigoureuse, fournit des étalons destinés à saillir les juments que l'on réserve pour se procurer des mulets. Ces baudets étalons sont tellement estimés, qu'ils se vendent jusqu'à 3 ou 4,000 francs.

On distingue en France douze à quinze races de bœufs. Ceux de la Haute-Vienne, de la Charente et de la Charente-Inférieure, peuvent être considérés comme appartenant à la même: leur couleur est d'un blond roux; leurs cornes sont longues, grosses et pointues; leur poids est d'environ 600 à 850 livres. Ceux de la Creuse, de l'Indre et du Cher, ordinairement d'un blond pâle, pèsent de 500 à 700 livres; ceux de la Gironde, d'un blanc sale, surpassent en poids les deux races précédentes. Dans le Cantal et le Puy-de-Dôme ils sont rouges, ont les cornes courtes et blanches, et pèsent de 550 à 850 livres; dans le département de Saône-et-Loire, ils égalent en poids ceux de la Haute-Vienne. Ceux de la Loire-Inférieure et de Maine-et-Loire sont gris, noirs, bruns, marrons, et pèsent jusqu'à 900 livres. Dans le Morbihan ils sont petits, variés dans leurs couleurs, et pèsent rarement au-delà de 350 à 500 livres. La Sarthe nourrit une race peu élevée, mais qui donne une grande quantité de suif. Les autres races ou espèces diffèrent si peu de celles que nous

Établissements.	Étalons de			Juments	Poulains.	Pouliches.	Totaux.
	selle.	carrosse.	trait.				
Abbeville. .	15	12	»	»	»	»	27
Angers . . .	28	7	»	»	1	»	36
Arles	24	»	»	»	»	»	24
Aurillac. . .	41	»	»	»	»	»	41
Blois.	19	3	3	»	»	»	25
Braisne . . .	30	4	2	»	»	»	36
Cluny. . . .	23	7	5	»	»	»	35
Langonnet. .	37	7	12	»	7	»	63
Libourne . .	23	6	»	»	»	»	29
Montierender	19	4	9	»	»	»	32
Pau	39	»	»	2	30	2	73
Le Pin. . . .	33	35	6	37	39	32	182
Pompadour.	56	»	»	26	69	3	154
Pontarlier. .	»	»	31	»	»	»	31
Rodez. . . .	40	3	»	»	1	»	44
Rozières. . .	36	14	1	26	33	22	132
Saint-Lô. . .	17	27	»	»	»	»	44
St-Maixent. .	34	17	»	»	»	»	51
Strasbourg. .	24	12	»	»	»	»	36
Tarbes. . . .	67	»	»	»	27	»	94
Dépôt près Paris . .	33	5	»	»	»	»	38
	638	163	69	91	207	59	1199

En 1836, on comptait dans ces établissements 25 étalons arabes ou issus d'arabes. On y subventionnait, en outre, 25 étalons de différentes races appartenant à des particuliers.

venons de désigner, qu'il faut une grande habitude pour les distinguer. Tous ces animaux ne sont point élevés dans le pays où ils naissent : ainsi la Basse-Normandie en voit naître très peu, mais ses riches pâturages en engraissent un grand nombre. On évaluait en 1830 à environ 9,130,000 seulement le nombre de bêtes à cornes nourries sur le territoire français [1].

La France nourrit plusieurs races de bêtes à laine, dont quelques unes ont éprouvé des améliorations tellement sensibles, que nos laines superfines égalent celle des moutons de la Saxe. Cependant, le nombre de nos moutons est loin d'être en rapport avec notre population; il va même en diminuant, car, après avoir été en 1827 de 35 millions, il n'était plus en 1830 que de 29,130,000, ce qui ne fait que 868 moutons pour 1,000 habitants. En Angleterre, par exemple, on compte 1,923 moutons pour 1,000 habitants [2]. La comparaison de ces deux résultats prouve que le paysan français est loin d'être aussi bien nourri que celui de la Grande-Bretagne. Les bêtes à laine sont bien plus nombreuses dans l'ancienne province du Berry que dans toute autre partie du royaume; celles des environs de Beauvais et de quelques cantons de la Normandie sont les plus chargées en suif. On estime pour leur chair celles de la Bourgogne et des Ardennes; mais les meilleures sont celles des côtes sablonneuses de nos provinces maritimes. Les moutons du Roussillon se rapprochent des mérinos plus que les autres par la finesse de leur laine. Le croisement des espèces espagnoles et françaises a déjà suffisamment prouvé les avantages que l'on doit en obtenir, et cependant cette branche d'économie rurale est encore entravée dans sa marche par l'ignorance et les préjugés.

(1) Comme on n'a point publié de recensement plus récent que celui dont nous parlons, nous donnerons ici le détail de la totalité des bêtes à cornes.

Taureaux	391,151
Bœufs	2,032,990
Vaches	4,628,317
Veaux	2,078,174
Total	9,130,632

(2) Voici quel était, en 1830, le chiffre des moutons et des chèvres.

Moutons, brebis, agneaux	20,130,231
Boucs, chèvres et chevreaux	1,206,093
Total	21,336,324

Les porcs qui vivent sur notre sol présentent trois races distinctes : la race pure, qui existait dans nos contrées du temps des Celtes, et qui se conserve encore en Normandie, notamment dans la vallée d'Auge, a les oreilles étroites, la tête petite, le poil blanc, et acquiert le poids de 300 à 400 livres. Celle du Poitou ne devient jamais aussi forte; elle a le poil rude et blanc, la tête grosse, l'oreille large et pendante. Celle du Périgord a le poil noir et rude et le corps ramassé. Ces races produisent par leur croisement plusieurs variétés qui participent plus ou moins de l'une ou de l'autre, mais qui diffèrent principalement par la couleur : la variété noire est très répandue dans le midi, la blanche vers le nord, et la noire et blanche dans la France centrale. Dans les départements des Basses-Pyrénées, du Haut-Rhin, de la Moselle, de la Meuse, de l'Aube et de la Marne, la charcuterie est une branche d'industrie importante [1].

Quelques oiseaux de basse-cour, de l'ordre des gallinacés et de celui des nageurs, sont d'un grand produit pour plusieurs de nos départements. Le *coq* et la *poule* de *Caux* forment une race particulière qui fournit ces excellentes volailles engraissées dans les environs de Barbezieux, de La Flèche et surtout du Mans. L'oie *cendrée* (*anser cinereus*), le type de notre oie domestique, atteint une taille considérable dans le Bas-Languedoc; on en élève beaucoup dans les départements du Bas-Rhin, de la Haute-Garonne et dans plusieurs de la France occidentale. Le canard est l'objet de soins particuliers dans la Basse-Normandie, ainsi que dans le Languedoc. La manière dont on engraisse ces deux oiseaux dans quelques cantons donne à leur foie une ampleur monstrueuse et une délicatesse qui les fait rechercher sur nos tables. Il n'est personne qui ne connaisse les pâtés de foie d'oie de Strasbourg et ceux de foie de canard de Toulouse.

On peut estimer que la France fournit à la consommation de ses habitants 483,300 bœufs, 635,600 vaches, 2,250,000 veaux, 4,761,600 moutons, 1,075,500 agneaux, 445,500 chevreaux et 3,870,000 porcs [2], ainsi que 30 à 36,000,000 de volailles de toute espèce.

(1) Les documents publiés par l'administration ne mentionnent pas le nombre des porcs; mais il ne doit pas être au-dessous de 13,500,000.

(2) Je prends pour base de cette estimation celle de

Cependant, ce qui prouve combien l'économie rurale a besoin de perfectionnements et d'améliorations en France, c'est que le nombre de ses animaux domestiques ne suffit pas à ses besoins, et qu'elle importe, année commune, environ 23,000 chevaux, 900 ânes, 800 mulets, 40,000 bêtes à cornes, 167,500 moutons espagnols métis ou communs, 4,700

M. Chaptal, en 1822. Il portait à cette époque le nombre des animaux livrés à la boucherie pour toute la France, à 375.000 bœufs, 482,000 vaches, 2,082,000 veaux, 5,575,000 moutons, et 3,525,000 porcs.

Pour évaluer le poids des bestiaux livrés chaque année à la consommation, on peut prendre le terme moyen du poids de ceux que l'on abat à Paris, mais en le réduisant d'un 10e, parce que généralement on conduit aux abattoirs de la capitale des bestiaux dont la grosseur excède la grosseur moyenne de ceux de toute la France.

Nombre d'animaux.		Poids par tête.	Poids total.
483,300	bœufs. . . .	297 kilog.	143,540,100
635,600	vaches. . . .	234	148,730,400
2,250,000	veaux. . . .	60	135,000,000
6,282,609	moutons, agneaux et chevreaux. . . .	19	119,369,400
3,870,000	porcs.	68	263,160,000
	Total. . . .		809,799,900

La répartition de ce total sur le nombre d'habitants de la France donne 24 kilogrammes de consommation annuelle par tête.

Dans cette évaluation du poids des bêtes à cornes, nous avons suivi d'anciens errements reconnus aujourd'hui inexacts, depuis que l'on a la certitude que l'espèce bovine dégénère en France, par suite des vices de notre système de douane et d'octroi. On favorise, par exemple, les éleveurs français en frappant d'un droit assez fort les bœufs étrangers, tandis que les bœufs français s'exportent sans aucun droit. C'est ce qui explique pourquoi, en 1837, il est entré en France 4,000 bœufs moyens, au prix de 55 francs de droit par tête, tandis qu'il est sorti de France, sans payer aucun droit, 10,000 bœufs gras de première qualité.

D'après des renseignements tout récents, et qui paraissent être certains, l'espèce bovine a tellement dégénéré depuis une dizaine d'années, qu'elle produit un cinquième de moins en viande et en suif. De plus le nombre insuffisant des bœufs oblige à abattre des vaches, et quelquefois même des vaches pleines: ainsi l'on détruit l'espèce dans la source même de la reproduction. Autrefois on abattait annuellement 4 à 500 vaches à Paris; maintenant on en abat 19 à 20,000.

Il est triste de dire que 20 millions de paysans sont privés de viande, excepté dans certains jours de fête, parce que les droits d'entrée en France, et d'octroi dans les villes, sont trop élevés et donnent à la viande une valeur qui en fait un objet de luxe pour la nourriture des classes pauvres.

chèvres, 148,800 porcs, 5,800,000 peaux brutes de cheval, de bœuf et de vache, 5,900,000 kilogrammes de laines communes et fines, ainsi qu'une grande quantité de plumes d'oie. Ces importations, dont la valeur s'élève au moins à 45 millions de francs, font honte à notre industrie agricole, qui, loin de s'alimenter au-dehors, devrait augmenter la masse de nos exportations.

Tableau *de la division du sol de la France, d'après l'emploi auquel chaque partie est affectée.*

	hectares.	ares
Terres labourables.	25,559,151	86
Vignes.	2,134,822	11
Potagers, jardins, vergers, pépinières.	643,698	81
Châtaigneraies, oseraies, saussaies, aunaies	64,489	71
Bois.	7,422,314	69
Prés.	4,834,621	12
Cultures diverses.	951,934	26
Landes, pâturages, bruyères, etc. .	7,799,672	29
Forêts.	1,309,432	90
Rivières, lacs, ruisseaux	4,365	82
Étangs, abreuvoirs, mares, canaux d'irrigation.	209,431	29
Canaux de navigation.	1,631	73
Routes, chemins, places publiques, rues, etc.	1,215,115	41
Cimetières, églises, presbytères, bâtiments publics.	17,774	50
Superficie des propriétés particulières bâties.	241,842	»
Total. . .	52,860,298	50

Tableau *des vignobles de France par départements.*

AISNE.

Vins ordinaires, rouges et blancs : Cussy, Craonne, Laon, Château-Thierry.

EURE.

Les meilleurs crus sont : Château d'Illiers, Nonancourt, Bueil, Menilles, Portmort. — Ils figurent parmi les plus communs du royaume.

OISE.

Vins rouges : coteaux des environs de Clermont, du territoire de Beauvais, de Senlis et de Compiègne. — Ces vins sont tous au-dessous du médiocre.

Vins blancs : ceux de Mouchy-Saint-Éloi. — On les range dans la 3e qualité de la 5e classe.

SEINE-ET-OISE.

Vins rouges : la côte des Célestins, près Mantes; Athis, Mons, Andresy, Deuil, Montmorency, Argenteuil.

Vins blancs : Migneaux, Andresy.

SEINE-ET-MARNE.

Vins rouges : vignobles de la Grande-Paroisse, des Sablons, de Moret, des Chartrettes, de Boissise, d'Héricy, de Féricy, des Vallées, de Saint-Girex, d'Orly, de Grand-Bréant, de Lagny.

Vins blancs : vignoble des Vallées. — Dans ces deux départements, les meilleurs vins rouges sont ceux des environs de Mantes, du clos d'Athis, de la côte des Vallées et d'Andresy, parmi les vins ordinaires de 2e qualité; les autres sont de 3e qualité ou communs. Les meilleurs vins blancs sont ceux de Migneaux et de la côte des Vallées.

ARDENNES.

Parmi les vins de l'arrondissement de Vouziers, on cite celui de Balay.

MARNE.

Vins rouges.

Première classe : Verzy, Verzenay, Mailly, Saint-Basle, Bouzy, clos de Saint-Thierry.

Deuxième classe : Hautvillers, Mareuil, Disy, Pierry, Epernay, Taissy, Ludes, Chigny, Rilly, Villers-Allerand, Cumières.

Troisième classe : Villedemange, Ecueil, Chamery, Irigny, Chenay, Douillon, Villefranqueux, Hernouville, Avenay, Champillon, Damery.

Quatrième classe : Vertus, Mardeuil, Montelon Moussy, Vinay, Chaveau, Mancy, Chamery, Pargny, Vanteuil, Reuil, Fleury-la-Rivière.

Vins communs : Chatillon, Romery, Vincelles, Cormoyeux, Villers, OEuilly, Vandières, Verneuil, Troissy.

Vins blancs.

Première classe : Sillery, Ay, Mareuil, Hautvillers, Pierry, Disy.

Deuxième classe : Cramant, Avise, Oger, Menil.

Troisième et quatrième classes : Tous les coteaux bien exposés.

Cinquième classe : Chouilly, Monthelon, Grauves, Mancy, Molins, Maugrimaud, Meaumont, Villers-aux-Nœuds.

HAUTE-MARNE.

Vins rouges.

Première classe : Aubigny, Montsaugeon.

Deuxième classe : Vaux, Rivière-les-Fosses, Prautoy, Joinville, Château-Vilain, Creancey, Essey-les-Ponts.

AUBE.

Vins rouges.

Première classe : Les Riceys, Balnot-sur-Laigne, Avirey, Bagneux-la-Fosse.

Deuxième classe : Bar-sur-Aube, Bar-sur-Seine, Bouilly, Laine-aux-Bois, Javernan.

Vins communs : Gyé, Neuville, Landreville, Villenoxe.

Vins blancs.

Vins ordinaires et communs : Les Riceys, Bar-sur-Aube, Rigny-le-Féron.

MOSELLE.

Vins rouges : Scy, Jussy, Sainte-Rufine, Dôle. — Ces vins sont légers et froids, ils se conservent dix ans et plus. Les vins blancs sont agréables, mais de peu de durée.

MEUSE.

Vins rouges.

Première classe : Bar-le-Duc, Bussy-la-Côte, Longeville, Savonière, Ligny, Naives, Rosières, Bethonne, Chardogne, Varney, Rambercourt, Loisey, Ancerville, Creuë.

Deuxième classe : Apremont, Loupmont, Warneville, Liouville, Saint-Julien, Champougny, Vaucouleurs, Vignot, Sampigny, Saint-Mihiel, Dampcevrins, Buxières, Buxerules, Mont-Sec, Vigneules, Hatton-Châtel, Rochelles et les Allouveaux.

Vins blancs : Creuë fournit les meilleurs.

MEURTHE.

Vins rouges : Thiaucourt, Pagny-sous-Preny, Arnaville, Bayonville, Charrey, Essay, Villers-sous-Preny, Wandelainville, Toul, Bruley, Dom-Germain, Ecrouves, Lucey, Boudonville, Côte-Rôtie, Pixerécourt, Roville, Neuviller, Vic, Achain.

Vins blancs : Bruley.

VOSGES.

Vins rouges : Charmes, Xaronval, Ubexy. — Les vins de ces trois derniers départements appartiennent à la quatrième classe des vins de France, comme vins ordinaires de première qualité; à la cinquième, comme vins ordinaires de deuxième qualité, et aux vins tout-à-fait communs.

BAS-RHIN.

Vins rouges : on en récolte fort peu.

Vins blancs.

Première classe : Molsheim, Wolxheim.

Deuxième classe : Mutzig, Neuviller, Ernolsheim, Imbsheim, Kintzheim, Tieffenthal.

HAUT-RHIN.

Vins rouges.

Vins ordinaires : Riquewir, Ribauvillé, Ammerschwir, Kientzheim, Kaisersberg.

Vins blancs.

Première classe : Guebwiller, Turckeim, Riquewir, Ribauvillé, Thann, Rufach, Bergholtzell, Pfaffenheim, Enguisheim, Inguersheim, Mittelweyer, Hunneveyr, Katzenthal, Ammerschwir, Kaisersberg, Kientzheim, Sigolzheim, Babelheim.

Deuxième classe : Rixheim, Habsheim.

Vins de liqueur : Kientzheim, Kaisersberg, Ammerschwir et quelques autres vignobles fournissent un vin *de paille* et un vin *muscat* assez agréables, que l'on range dans la première classe.

MORBIHAN.

La petite quantité de vin qu'on y récolte est d'une qualité très médiocre.

LOIRE-INFÉRIEURE.

Vins blancs : Varades, Valet, La Chapelle-Hulin La Haye, le Loroux, le Palet, Maisdon, Saint-Fiacre, Saint-Géréon, Saint-Herblon, Riaillé.

MAYENNE

Vins communs : Saint-Denis est le seul vignoble de quelque importance.

SARTHE.

Vins rouges.

Vins ordinaires: communes de L'Homme, Bazouges, Gazoutière.

Vins blancs.

Vins ordinaires: La Flotte, La Châtre, Sainte-Cécile, Marçon, Château-du-Loir, Mareil, Saint-Benoît, Saint-George, Champagne.

Les autres vins sont d'une qualité très médiocre.

MAINE-ET-LOIRE.

Vins rouges.

Vins ordinaires : Champigné-le-Sec, Dampierre, Varrains, Chassé, Saint-Cyr-en-Bourg, Brézé, Bellay, Neuillé.

Vins blancs.

Première classe : Rotissant, La Perrière, le Grand et le Petit Morin, les Poilleux, Parnay, Dampierre, Souzé, Turquan, Martigné-Briant, Thouarcé, Foy, Rablay, Beaulieu, Saint-Luigne, Savenières.

Deuxième classe : Chaintré, Varrains, Chassé, Saint-Cyr-en-Bourg, Brézé, Courchamp, Mihervé, Saumousset.

Troisième classe : Trelazé, Saint-Barthélemi, Brain-sur-l'Authion, Distré, Antoigné, Bas-Nueil, Brion.

INDRE-ET-LOIRE.

Vins rouges.

Première classe : Joué, Saint-Nicolas de Bourgueil.

Deuxième classe : Chisseaux, Civray, La Croix-de-Bleré, Ahée, Bléré, Azay-sur-Cher, Chenonceau, Dierre, Epeigné, Francueil et Veretz, Saint-Cyr-sur-Loire, Saint-Avertin, Balan, Chinon, Luynes, Fondettes, Langeais, Saint Marc, Amboise, Pocé, Saint-Ouen, Saint-Denis, Chargey, Limeray, Mones, Souvigny, Chargé.

Vins de basse qualité : Loches.

Vins blancs.

Première classe : Vouvray.

Deuxième classe: Roche-Corbon, Vernou, Mont-Louis, Saint-George, Nazelles, Noizay, Lussault, Saint-Martin-le-Beau, Rougny, Chançay, Langeais.

EURE-ET-LOIR.

Vins de médiocre qualité : Sèche-Côte, le Monceau, Chavanne, Roussière, Saint-Piat, Croisselles, Malsausseux, Luat-Clairet, Dreux, Varenne, Machelon, Champdé.

LOIRET.

Vins rouges.

Première classe : Guignes, Saint-Jean-de-Bray, La Chapelle, Saint-Gy, Saint-Ay, Fourneaux, Saint-Jean-le-Blanc, Beaugency, Beaule, Beaulette, Meun, Sandillon, Saint-Denis-en-Val, Combleux.

Deuxième classe : Saint-Denis-de-Jargeau, Jargeau, Bou, Mardié, Olivet, Saint-Mesmin, Saint-André, Cléry, Saint-Privé, Saint-Paterne, Sarang, Gedy, Ingré, Saint-Marc, Fleury, Senoy, Saint-Marceau, Saint-Loup, Montbarois, Auxy, Egry, Bois-Commun.

Vins blancs

Vins ordinaires: Marigny, Rebrechien, Saint Mesmin, Loury.

LOIR-ET-CHER.

Vins noirs.

Vins de mauvaise qualité : Jarday, Villesecron, Francillon, Villebaroux.

Vins rouges.

Première classe : Thésée, Monthon-sur-Cher, Bouré, Montrichard, Chissay, Mareuil, Pouillé, Angé, Faverolle, Saint-George, Lusillé, Chambon.

Deuxième classe : Onzain, Mer-la-Ville, Chaumont, Pezon, Selles, Ville-aux-Clercs.

Vins blancs.

Vins ordinaires : Murblin, Cour-Chiverny, Vimeuil, Saint-Claude, Moret, Montelivaut, Mer-la-Ville, Troo, Artuis, Montoire.

YONNE.

Vins rouges.

Première classe : Danemoine, Tonnerre, Auxerre.

Deuxième classe: Cuvée, Clairion, Boivin, Migrenne, Judas, Pied-de-Rat, Rosoir, Quétard, Epineuil, Irancy, Coulanges-la-Vineuse.

Troisième classe : Vincelotte, Avalon, Vézelay, Givry, Jussy, Joigny, Tronchois, Pontigny.

Quatrième classe : Cheney, Volichère, Molosme, Cravant, Vermanton, Saint-Bris, Arcy-sur-Cure, Pourly, Vezinnes, Junay, Saint-Martin, Commissey, Paron, Veron, Villeneuve-sur-Yonne, Saint-Julien-du-Sault.

Vins blancs.

Première classe : Tonnerre, Chablis.

Deuxième classe : dans le canton de Chablis, vignobles de Milly, Maligny, Poinchy, Chiché, Fiey, Fontenay, etc.

Troisième classe : Vivier, Beru, Fley, Roffey, Serigny, Tissey, Vezannes, Dié, Bernouil, Tanlay, Villy, Ligny-le-Châtel, Poily, Chemilly, Courgy.

CÔTE-D'OR.

Vins rouges.

Première classe : La Romanée-Conti, Chambertin, Richebourg, Clos-Vougeot, La Romanée-Saint-Vivant, la Tâche, Saint-George, Corton.

Deuxième classe : Vosne, Nuits, Prémeau, Chambolle, Volnay, Pomard, Beaune, Morey, Savigny, Meursault (crus des Santenots et des Pétures).

Troisième classe : Gevrey, Chassagne, Aloxe, Savigny, Blagny, Santenay, Chenove.

Quatrième classe : Mercurey, Givry, Monthelie (cru des Passe-tous-Grains), Fixin, Fixey, Brochon, Saint-Martin, Rully, Monbogre.

Cinquième classe : Montagny, Chenove, Buxy, Saint-Vallerin, Saules, Jambles, Saint-Jean-de-Vaux, Saint-Marc.

Vins blancs.

Première classe : Puligny (cru de Mont-Rachet).

Deuxième classe : Meursault (cru de La Perrière).

Troisième classe : Meursault (cru du Rougeot), Puligny (cru de Blagny).

Quatrième classe : Meursault (cru de La Barre).
Cinquième classe : Montagny, Chenove, Buxy, Saint-Vallerin, Saules, Bouzeron, Givry (cru du Champ-Doureau).

SAÔNE-ET-LOIRE.

Vins rouges.

Première classe : Les Torins (cru de Moulin-à-Vent, des Carquelins, de Laborie), Chenas.
Deuxième classe : Fleury, La Chapelle-Guinchey, La Romanèche.
Troisième classe : Lancié, Château-Gaillard, Brouilly, Odenas, Jullienas, Cheroubles, Morgon, Saint-Étienne-la-Varenne, Juilly, Emeringe, Davayé.
Quatrième classe : Chassagne, Montmelas-Saint-Forlin, Charentay, Charnay, Vaurenard, Saint-Amour, Chevagny, Saint-Verand, Loché, Saint-Julien, Bussières, Tournus.

Vins blancs.

Première classe : Pouilly, Fuissey.
Deuxième classe : Cheintré, Solutré, Davayé.
Troisième classe : Vergisson, Vinzelles, Loché, Charnay, les Certaux, Saint-Verand, Pierreclod, Bussières, Saint-Martin.

HAUTE-SAÔNE.

Vins ordinaires : Ray, Charicy, Gy, Champlitte-le-Château.

DOUBS.

Vins rouges : Byans, Mouthier, Lombard, Leisle, Lavans, Jallerange, Pouilly-les-Vignes, Chatillon-le-Duc, Chouzelot, Pointvillers.
Vins blancs : Mileray.

JURA.

Vins rouges.

Première classe : Salins, Poligny (crus des Arsures, de Marnoz, d'Aiglepierre et d'Arbois).
Deuxième classe : Voiteur, Menetru, Blandans, Saint-Lothain, Gerage, Saint-Laurent.

Vins blancs.

Première classe : Château-Châlons, Arbois, Pupillin.
Deuxième classe : L'Étoile, Quintignil, Montigny.

AIN.

Vins rouges : Seyssel, Champagne, Machurat, Groslée, Saint-Benoît, Coligny.
Vins communs : Montmerle, Thoissey, Montagneux.
Vins blancs : Seyssel, Pont-de-Veyle.

VENDÉE.

Vins ordinaires rouges et blancs : Luçon, Fay-Moreau, Loge-Fougereuse, Sigournay, Talmont.

DEUX-SÈVRES.

Vins rouges : Airvault, Mont-en-Saint-Martin-de-Sauzaire, Bouillé-Loretz, Rochenard, Lafoye-Montgeault.

VIENNE.

Vins rouges : Champigny, Couture, Jaulnais, Dissais, Chauvigny, Villemort, Vaux, Saint-Romain.
Vins blancs : Loudun, Trois-Moutiers.

INDRE.

Vins rouges : Vic-la-Moustière, Veuil, La Tour-du-Breuil, Concrémiers, Saint-Hilaire.
Vins blancs : Chabris, Reuilly.

CHER.

Vins rouges : Chavignole, Sancerre.
Vins blancs : Chavignole, Saint-Satur.

NIÈVRE.

Vins rouges : Pouilly-sur-Loire.
Vins blancs : Pouilly-sur-Loire.

ALLIER.

Vins rouges : Saint-Pourçain, Montluçon, La Palisse.
Vins blancs : Saint-Pourçain, La Chaise.

CHARENTE-INFÉRIEURE.

Vins rouges : Saint-Romain, Saujon, Le Gua, Saintes, Saint-Jean-d'Angély, Marennes, Saint-Juste, La Rochelle, l'île d'Oléron, l'île de Ré, l'île d'Aix.
Vins blancs : Surgères, La Rochelle, l'île d'Oléron.

CHARENTE.

Vins rouges : Saint-Saturnin, Asnières, Saint-Genis, Linars, Moulidard, Chassors, Julienne, etc.
Vins blancs : Champagne, les Grandes-Borderies.

HAUTE-VIENNE.

Vins rouges ordinaires : Ile, Aix, Verneuil, Bellac, Saint-Bonnet, La Croix, Peyrat, Darnac, le Dorat, Dompierre, Rochechouart, Chaillac, etc.

CORRÈZE.

Vins rouges ordinaires : Allassac, le Saillant, Syneix, Meyssac, Saint-Bazile, etc.

PUY-DE-DÔME.

Vins rouges :

Première classe : Chanturgue.
Deuxième classe : Chateldon, Ris.
Troisième classe : Mariol, La Chaux, les Martres, Montperroux, Vic-le-Comte, Neschers, Issoire, Pont-du-Château, etc.
Vins communs : Beaumont, Aubières.

Vins blancs.

Première classe : Corent.
Deuxième classe : Chauriat.

LOIRE.

Vins rouges.

Première classe : Luppé, Chuynes, Chavenay, Saint-Michel, Saint-Pierre-de Bœuf, Boen.
Deuxième classe : Renaison, Saint-André-d'Apchon, Saint-Haon-le-Châtel, Charlieu.

Vins blancs.

Première classe : Château-Grillet.
Deuxième classe : Saint-Michel-sous-Condrieux.

CANTAL.

On n'y récolte que des vins de la plus mauvaise qualité.

HAUTE-LOIRE.

Les vins les moins mauvais sont ceux de Bas, Monistrol, Brioude, Auzon, La Voûte et Vaurey.

RHÔNE.

Vins rouges.

Première classe : Côte-Rôtie.
Deuxième classe : Verinay.
Troisième classe : Sainte-Foy, Yrigny, Millery, La Galée, Charly, Baroles, Couzon.
Vins blancs : Coudrieux.

ISÈRE.

Vins rouges.

Première classe : La porte du Lyon.
Deuxième classe : Revantin, Seyssuel.
Troisième classe : Les Roches, Vienne, Lambin, Crolles, La Terrasse, Grignon, Saint-Maximin, Murinais, Bessins, Pont-en-Royans, Saint-André.
Vins blancs : La côte de Saint-André.

DRÔME.

Vins rouges.

Première classe : Tain (cru de l'Ermitage), Méal, Gréfieux, Beaume, Raucoule, Muret, Guiognères, les Bessas, les Burges, les Lauds. — Ils sont nommés dans l'ordre de leur mérite.
Deuxième classe : Crozes, Merceurol, Gervant.
Troisième classe : Saillans, Vercheny, Die, Donzère, Roussas, Châteauneuf-du-Rhône, Alan, La Garde-Adhémar, Montségur, Bois-de-l'Eau, Géry, Redondon, les Champs.
Quatrième classe : Saint-Maurice, Étoile, Livron, Saint-Paul.

Vins blancs.

Première classe : L'Ermitage, Raucoule.
Deuxième classe : Merceurol, Die, Chanos-Curson.
Vins de liqueur : ceux des coteaux de Die.

HAUTES-ALPES.

Vins rouges ordinaires : Roche-de-Jarjaie, Letret, Châteauneuf-de-Chabre, Nèfles.
Vins blancs : Saulce.

GIRONDE.

Vins rouges.

Première classe : clos Laffitte, La Tour, Château-Margaux, Haut-Brion.
Deuxième classe : clos Rozan, Gorce, Léoville, La Rose, Brane-Mouton, Calon, Pichon-Longueville.
Troisième classe : Pauillac, Margaux, Pessac, Saint-Julien-de-Régnac, Saint-Estèphe, Castelnau-de-Médoc, Cantenac, Talance, Mérignac, Côte de Canon.
Quatrième classe : Labarde, Cussac, Blanquefort, Macau, Saint-Surin-de-Cadourne, Saint-Émilion, les Palus (crus de Queyriès, Mont-Ferrant et Bassens.)
Cinquième classe : Les Palus (crus de Lassouys, Bouliac, Quinsac, etc.), Bourg, le Tourne, Langoiran, Saint-Macaire, Saint-George, Libourne, Arveyres, Blaye, Fronsac.

Vins blancs.

Première classe : Villenave-en-Rious (dans la contrée des Graves), Sauternes, Barsac, Preignac, Baumes.
Deuxième classe : Langon, Cerons, Bergerac, Clairac.
Troisième classe : Pujols, Ilats, Landiras, Virelade, Sainte-Croix-du-Mont, Loupiac.
Quatrième classe : Langoiran, Rioms, Cadillac, Cambes, Quinsac, Camblanes.
Cinquième classe : Cubsac, Fronsac, Blaye, Bourg, Castillon, Sainte-Foy-la-Grande.

DORDOGNE.

Vins rouges.

Première classe : La Terrasse, Pécharmont, les Farcies, Compréal, Sainte-Foy des-Vignes.
Deuxième classe : Domme, Saint-Cyprien, Thonac, Saint-Leay, Chancelade, Douzilhac, Celles, Brantôme, Bourdeilles, Saint-Pantaly, Saint-Orse, Varreins, Villetoureix, Saint-Victor, Brassac, Gouts, Vertillac, Mareuil.
Vins blancs : Montbasillac, Saint-Nessans, Sancé.

LANDES.

Vins rouges.

Première classe : Cap-Breton, Soustons, Messange, Vieux-Boucau.
Deuxième classe : La Chalosse, Gamardes, Montfort, Castelnau, Roquefort, Gabaret, Villeneuve.
Vins blancs : Ils ne jouissent d'aucune réputation.

LOT-ET-GARONNE.

Vins rouges : Thesac, Péricard, Buzet, Castel-Moron, Sommenzac, La Chapelle, Notre-Dame-de-Rech, Marsac.
Vins blancs : Clairac.

GERS.

Vins rouges : Verlus, Mazères, Viella, Gouts, Lussan, Ville-Comtal, Mielan, Beau-Marchez, Plaisance, Vic-Fezensac, Valence, Miradoux.
Vins blancs : Ils ne jouissent d'aucune réputation.

LOT.

Vins noirs : Savanac, Mel-la-Garde, Saint-Henri, Parnach, Saint-Vincent, La Pistoule, Camy, Luzech, Lebas, Praissac, Premiac.
Vins rosés et vins blancs : Ils se consomment dans le pays.

AVEYRON.

Vins rouges ordinaires : Lancedat, Agnac, Marcillac, Gradels, Cruon.

ARDÈCHE.

Vins rouges.

Première classe : Cornas, Saint-Joseph.
Deuxième classe : Mauve, Limony, Sara, Vion, Aubenas, L'Argentière.
Vins blancs : Saint-Peray, Saint-Jean, Guilherand.

LOZÈRE.

Vins rouges de basse qualité : Marvejols, Florac, Villefort.

GARD.

Vins rouges.

Première classe : Chuzclan, Tavel, Lirac, Saint-Geniez, Ledénon, Saint-Laurent-des-Arbres, Canteperdrix.

Deuxième classe : Roquemaure, Saint-Gilles, les Boucheries, Bagnols.

Troisième classe : Lacostières, Jonquières, Pugeault, Laudun, Langlade, Vauvert, Milhaut, Calvisson, Aigues-Vives, Vigan.

Vins blancs : Laudun, Calvisson.

TARN-ET-GARONNE.

Vins rouges : Fau, Aussac, Auvillar, Saint-Loup, Campsas, La Ville-Dieu.

TARN.

Vins rouges.

Première classe : Cunac, Caisaguet, Saint-Juéry, Saint-Amarans, Gaillac.

Deuxième classe : Meilhart, La Roque, Florentin La Grave, Tecon, Rabasteins.

Vins blancs : Gaillac.

HÉRAULT.

Vins rouges.

Première classe : Saint-George-d'Orques, Vorargues, Saint-Christol, Saint-Drezery, Castries, Saint-Geniez.

Deuxième classe : Garrigues, Pérols, Villeveyrac, Bouzigues, Frontignan, Poussan.

Troisième classe : Loupian, Mèze, Pezenas, Agde, Beziers.

Vins blancs, et vins muscats.

Première classe : Frontignan, Lunel.

Deuxième classe : Marseillan, Pommerols, dits vins de Picardan.

Troisième classe : Maraussan, Cazouls-les-Beziers, Bassan, Mont-Basin.

HAUTE-GARONNE.

Vins rouges : Villaudric, Fronton, Montesquieu-de-Volvestre, Buzet, Cugnaux.

AUDE.

Vins rouges : Narbonne, La Grasse, Aleth.

Vins blancs : Limoux, Magrie.

BASSES-ALPES.

Vins ordinaires : Mées.

VAR.

Vins vouges.

Première classe : La Gaude, Saint-Laurent, Cagnes, Saint-Paul, Villeneuve, La Malgue.

Deuxième classe : Bandol, La Cadière, Saint-Nazaire, le Castelet, Saint-Cyr, le Beausset, Ollioules, Cuers, Hyères, La Craux, Soliès, Pierrefeu, Lorgues, Carnoulles, Pignans, Besse, Tourves, Saint-Maximin, Carces, Signes.

Vins blancs et muscats : Bandol, le Beausset, Ollioules.

VAUCLUSE.

Vins rouges.

Première classe : Coteau-Brûlé, Châteauneuf, Sorgues.

Deuxième classe : Châteauneuf-de-Gadagne.

Vins muscats : Beaumes.

BOUCHES-DU-RHÔNE.

Vins rouges.

Première classe : Marseille (crus de Séon-Saint-Henri, Séon-Saint-André, Saint-Louis, Château-Gombert, Sainte-Marthe, etc.), Arles, Chateau-Renard, Eguilles, Orgon, Tarascon.

Deuxième classe : Aubagne, Roquevaire, Allauch, La Ciotat, Marignane, Gardanne.

Vins blancs : Cassis, Marignane.

Vins de liqueur : Roquevaire, Cassis, La Ciotat, Barbantane, Saint-Laurent.

Vins cuits : Aubagne, Roquevaire, Cassis.

BASSES-PYRÉNÉES.

Vins rouges.

Première classe : Jurançon, Gan.

Deuxième classe : Monein, Aubertin.

Troisième classe : Lasseuble, La Hourcade, Lagor, Navarrins, Sauveterre, etc.

Vins blancs : Jurançon, Gan, Anglet.

HAUTES-PYRÉNÉES.

Vins rouges.

Première classe : Madiran, Castelnau-de-Rivière-Basse, Saint-Laune, Soublecauze, Lascazères.

Deuxième classe : Bagnères, Argelles.

Vins blancs : Bouilh, Pereuilh, Castelli-Vieilh, Periguières, Vic-Bigorre.

ARIÉGE.

Vins ordinaires : Bordes, Campagne, Teilhet, Engravies.

PYRÉNÉES-ORIENTALES.

Vins rouges.

Première classe : Bagnols, Cosperon, Collioure, Toremila, Terrats.

Deuxième classe : Rivesaltes, Baixas, Corneilla-de-la-Ribera, Saint-Jean-de-la-Ceilla, Bagnouls-des-Apres, Argèles, Sorède, Salces, Espira de la Gly, Pisilla, Saint-Estève, Villeneuve-de-la-Rivière.

Vins blancs et vins de liqueur : Rivesaltes, Bagnols, Cosperon, Collioure, Grenache, Rodez, Salces, Saint-André, Prépouille-de-Salces.

CORSE.

Vins rouges et vins blancs : Ajaccio, Sari, Peri, Vicö, Bastia, Pietra-Negra, Cap-Corse, Bassanese, Maccaticcia, Calvi, Algajola, Callenzane, Monte-Maggiore, Tallano, Bonifacio, Porto-Vecchio.

NOTA. Ce tableau est dressé d'après l'ouvrage de M. Jullien, intitulé : *Topographie de tous les vignobles connus.*

Tableau *des principales eaux minérales de France, indiquant leur nature, leurs propriétés, leur température et leur gisement.*

Lieux.	Départements.	Tempé-rature.	Propriétés.	Gisements.
		Eaux ferrugineuses.		
Bussang.	Vosges.	Froides.	Excitantes.	Terrain granitique.
Castéra-Vivent.	Gers.	*Id.*	Toniques.	Terrain supercrétacé.
Cambo.	Basses-Pyrénées.	*Id.*	Excitantes.	Terrain granitique.
Contrexeville.	Vosges.	*Id.*	Diurétiques, toniques.	Terrain schisteux.
Cranzac.	Aveyron.	*Id.*	*Id.*	Formation houillère.
Ferrières.	Loiret.	*Id.*	Toniques, stomachiques	Terrain supercrétacé.
Forges.	Seine-Inférieure.	*Id.*	Toniques, apéritives.	Argile plastique.
Godefroi (La Chapelle).	Aube.	*Id.*	Toniques.	*Id.*
Fointanes.	Cantal.	*Id.*	Apéritives.	Granite.
Sainte-Marie.	Hautes-Pyrénées.	*Id.*	*Id.*	*Id.*
Saint-Myon.	Puy-de-Dôme.	*Id.*	Toniques.	Terrain supercrétacé.
Passy.	Seine.	*Id.*	Astringentes, toniques.	Argile plastique.
Provins.	Seine-et-Marne.	*Id.*	Diurétiques, purgatives	*Id.*
Reims.	Marne.	*Id.*	Toniques.	*Id.*
Roye.	Somme.	*Id.*	*Id.*	*Id.*
Segray.	Loiret.	*Id.*	Fondantes.	Terrain supercrétacé.
		Ferrugineuses thermales.		
Bagnères de Bigorre.	Hautes-Pyrénées.	Chaudes.	Toniques.	Schiste argileux.
Campagne.	Aude.	27°	*Id.*	*Id.*
Honoré (Saint-).	Nièvre.	33°	Fondantes, sudorifiques.	Terrain schisteux.
Rennes-les-Bains.	*Id.*	44°	Stomachiques, apérit.	*Id.*
		Sulfureuses.		
Enghien-les-Bains	Seine-et-Oise.	Froides.	Toniques.	Gypse supercrétacé.
La Bassère.	Hautes-Pyrénées.	*Id.*	*Id.*	Terrain carbonifère.
Roche-Posay (La)	Vienne.	*Id.*	Fébrifuges.	Terrain jurassique.
Uriage.	Isère.	*Id.*	Sudorifiques.	Terrain granitique.
		Sulfureuses thermales.		
Ax.	Ariége.	20 à 75°	Diurétiques.	Terrain granitique.
Bagnères de Luchon.	Haute-Garonne.	30 à 62°	*Id.*	*Id.*
Bagnols.	Lozère.	45°	Sudorifiques.	*Id.*
Bagnoles.	Orne.	26°	Toniques.	Granite.
Baréges.	Hautes-Pyrénées.	35 à 50°	Sudorifiques.	Terrain schisteux.
Bonnes.	Basses-Pyrénées.	26 à 37°	*Id.*	*Id.*
Cambo.	Basses-Pyrénées.	30°	*Id.*	Terrain jurassique.
Castéra Vivent	Gers.	25°	Toniques.	Terrain supercrétacé.
Cauterets.	Hautes-Pyrénées.	41°	Toniques, sudorifiques.	Granite.
Gréoulx.	Basses-Pyrénées.	36°	Anti-rhumatismales.	Formation oolitique.
Saint-Amand.	Nord.	18 à 27°	Toniques, vulnéraires.	Craie.
		Gazeuses.		
Bar.	Puy-de-Dôme.	Froides.	Fébrifuges.	Granite.
Bagnoles.	Orne.	26°	Toniques.	*Id.*
Chateldon.	Puy-de-Dôme.	Froides.	Apéritives.	Terrain jurassique.
Ste-Madeleine-de-Flourens.	Haute-Garonne.	*Id.*	Toniques.	Terrain supercrétacé.
Sainte Marie.	Cantal.	*Id.*	*Id.*	Granite.
Gabian.	Hérault.	*Id.*	Apéritives.	Terrain supercrétacé.
Galmier (Saint-).	Loire.	*Id.*	*Id.*	Terrain granitique.
Langeac.	Haute-Loire.	*Id.*	*Id.*	*Id.*
Pougues.	Nièvre.	*Id.*	*Id.*	Craie inférieure.
Sulzmalt.	Haut-Rhin.	*Id.*	Fébrifuges.	Sable et argile.
Vic-le-Comte.	Puy-de-Dôme.	*Id.*	Apéritives, toniques.	Granite.
		Gazeuses thermales.		
Audignac.	Ariége.	20 à 23°	Apéritives, laxatives.	Calcaire oolithique.
Bourbon-l'Archambault.	Allier.	58 à 60°	Vulnéraires, toniques.	Terrain schisteux.
Chatel-Guyon.	Puy-de-Dôme.	30°	Fébrifuges, toniques.	Granite.

LIEUX.	DÉPARTEMENTS.	TEMPÉRATURE.	PROPRIÉTÉS.	GISEMENTS.
		Gazeuses thermales. (Suite.)		
Dax.	Landes.	60°	Sudorifiques, vulnér.	Roches ignées.
Digne.	Basses-Alpes.	20°	Toniques.	Terrain jurassique.
Malon.	Hérault.	35°	Diurétiques.	Granite.
Mont-Dor.	Puy-de-Dôme.	45°	Sudorifiques.	Terrain volcanique.
Saint-Alban.	Loire.	19°	Diurétiques.	Terrain supercrétacé.
Saint-Mart.	Puy-de-Dôme.	25°	Stomachiques.	Granite.
Saint-Nectaire.	*Id.*	38°	Diurétiques.	*Id.*
Ussat.	Ariége.	33 à 37°	*Id.*	Terrain schisteux.
Vichy.	Allier.	37°	Fondantes, apéritives.	Formation houillère.
		Salines.		
Camarès.	Aveyron.	Froides.	Toniques.	Terrain jurassique.
Encausse.	Haute-Garonne.		Diurétiques.	Terrain schisteux.
Niederbrun.	Bas-Rhin.	Froides.	Laxatives, toniques.	*Id.*
Saint-Félix de Bagnères.	Lot.	*Id.*	*Id.*	Terrain jurassique.
Vic en Carladez.	Cantal.	*Id.*	Diurétiques.	Granite.
Vals.	Ardèche.	*Id.*	*Id.*	*Id.*
		Salines thermales.		
Aix.	Bouch.-du-Rhône.	33°	Vulnéraires, apéritives.	Calcaire oolithique.
Avène.	Hérault.	28°	Vulnéraires.	Terrain supercrétacé.
Bains.	Vosges.	32°	Stimulantes.	Formation houillère.
Bourboule.	Puy-de-Dôme	52°	Vulnéraires.	Granite.
Bagnères de Bigorre.	Hautes-Pyrénées.	20 à 50°	Vulnéraires, apéritives.	Terrain schisteux.
Balaruc.	Hérault.	48°	Toniques.	Terrain supercrétacé.
Bourbon-Lancy.	Saône-et-Loire.	50°	Fébrifuges.	Formation houillère.
Bourbonne-les-Bains.	Haute-Marne.	48°	Vulnéraires.	Terrain triasique.
Capvern.	Hautes-Pyrénées.	24°	Toniques.	Terrain schisteux.
Chaudes-Aigues.	Cantal.	80°	Vulnéraires.	Terrain granitique.
Eaux-Bonnes.	Basses-Pyrénées.	33°	Fondantes.	Terrain schisteux.
Eaux-Chaudes.	*Id.*	35°	Vulnéraires.	*Id.*
Châteauneuf.	Puy-de-Dôme.	38°	*Id.*	Granite.
Evaux.	Creuse	58°	Toniques.	*Id.*
Luxeuil.	Haute-Saône.	42°	*Id.*	Terrain jurassique.
Monétrier.	Hautes-Alpes.	37°	Stimulantes.	Granite.
Néris.	Allier.	42°	Toniques.	Formation houillère.
Plombières.	Vosges.	38°	Stimulantes.	*Id.*
Saint-Laurent-les-Bains.	Ardèche.	48 à 50°	Fondantes.	Terrain volcanique.
Silvanès.	Aveyron.	40°	Toniques.	Terrain crétacé.

TABLEAU *de la richesse minérale de la France, par départements.*

ARGENT.

Finistère. — Lozère. — Vosges.

CUIVRE.

Rhône. — Haut-Rhin.

PLOMB.

Finistère. — Lozère. — Vosges. — Haut-Rhin. — Isère. — Loire.— Haute-Loire. — Rhône. — Corrèze. — Hautes-Alpes.

FER.

Ardennes. — Allier. — Aisne. — Aube. — Aude. — Ariége. — Basses-Alpes. — Corrèze. — Cher. — Côtes-du-Nord. — Côte-d'Or. — Corse. — Charente. — Dordogne. — Doubs. — Drôme. — Eure-et-Loir. — Eure. — Gironde. — Haute-Garonne. — Indre. — Indre-et-Loire. —Ille-et-Vilaine. — Isère.—Jura. — Landes. — Lot. — Lot-et-Garonne. — Loire-Inférieure. — Loir-et-Cher. — Loire. — Maine-et Loire. — Mayenne. — Haute-Marne. — Meuse. — Morbihan. — Meurthe. — Moselle. — Nord. — Nievre. — Orne. — Pyrénées-Orientales. — Basses-Pyrénées. — Bas-Rhin. — Haut-Rhin. — Sarthe. — Haute-Saône. — Saône-et-Loire. — Deux-Sèvres. — Tarn. — Tarn-et-Garonne. — Vienne. — Haute-Vienne. — Vosges. — Vaucluse. — Yonne.

ANTIMOINE.

Allier. — Ardennes. — Cantal. — Charente. — Creuse. — Gard. — Lozère. — Haute-Loire. — Puy-de-Dôme.

MANGANÈSE.

Cévennes. — Dordogne. — Moselle. — Saône-et Loire. — Vosges.

ARSENIC.

Haut-Rhin.

SULFATE DE FER. — (*Vitriol vert.*)

Aisne. — Ardèche. — Gard. — Moselle. — Oise. Bas-Rhin.

SULFATE D'ALUMINE. — (*Alun.*)

Aisne. — Aveyron. — Moselle. — Oise. — Bas-Rhin.

ASPHALTE. — (*Bitume.*)

Ain. — Bas-Rhin.

LIGNITE.

Gard. — Isère. — Bas-Rhin.

HOUILLE.

Ardèche. — Hautes-Alpes. — Basses-Alpes. — Aude. — Aveyron. — Allier. — Bouches-du-Rhône. — Calvados. — Cantal. — Corrèze. — Creuse. — Dordogne. — Gard. — Hérault. — Isère. — Loire. — Haute-Loire. — Loire-Inférieure. — Maine-et-Loire. — Mayenne. — Nièvre. — Nord. — Pas-de-Calais. — Puy-de-Dôme. — Rhône. — Haut-Rhin. — Bas-Rhin — Sarthe. — Haute-Saône. — Saône-et-Loire. — Tarn. — Vaucluse.

LIVRE CINQUANTE-TROISIÈME.

Suite de la Description de l'Europe. — Description du royaume de France. — Première section. — Région méridionale.

Nous avons suivi les oscillations politiques d'un peuple que l'on doit regarder comme la principale souche de la nation française; nous avons vu ses chefs affermir leur puissance par des conquêtes, et s'ériger en arbitres des destinées de l'Europe; un coup d'œil général sur la France nous a fait voir les ressources qu'elle tire de son climat et de son sol, et les richesses naturelles qu'elle renferme : en un mot la géographie historique et physique nous l'a montrée dans son ensemble, et nous a préparés à la parcourir avec plus d'intérêt. Les difficultés vont se succéder dans notre marche : nous espérons pouvoir les surmonter. Nous aurons à conserver dans nos descriptions l'exactitude et la précision qui doivent servir de base à la topographie, tandis qu'il nous faudra rendre moins fastidieuse la répétition de ces départements, de ces arrondissements, de ces chefs-lieux, qui n'ont point, comme les gouvernements et les anciennes provinces, l'avantage de se rattacher aux souvenirs de l'histoire nationale, mais dont l'organisation a contribué à rendre la population plus homogène.

La division artificielle qui partage la France en cinq grandes régions : celles du *sud*, de l'*est*, du *centre*, de l'*ouest* et du *nord*, nous semble la meilleure à adopter, et la plus commode à suivre pour régler nos excursions chorographiques. Elle est d'ailleurs consacrée par l'usage, familière à un grand nombre de personnes, et se prête assez exactement à la concordance des nouvelles circonscriptions politiques avec les anciennes. Deja la route que nous avons suivie dans la description physique du royaume nous a portés naturellement du midi vers l'orient et le nord; l'ordre dans lequel nous avons indiqué ces régions sera donc à peu près celui que nous adopterons dans notre marche topographique.

Le plus considérable de nos départements par son étendue, l'un des moins importants par sa population, celui de la *Corse*, va nous servir de point de départ (1). Placée entre l'Italie, l'Espagne et la France, la civilisation et l'industrie doivent faire un jour de cette île l'une de nos plus favorables stations commerciales et maritimes; et, lorsque les gouvernements européens seront las d'entretenir des colonies reconnues depuis long-temps pour être plus onéreuses que profitables, la France trouvera dans le sol fertile de la Corse, dans son climat propre à la production des denrées coloniales, une source de richesses qui n'attend que des soins et des encouragements pour s'y acclimater.

Dès que le bateau à vapeur qui transporte le voyageur du port de Toulon à celui de Bastia, se trouve à une distance convenable, l'île présente l'aspect d'une énorme pyramide, formée par les montagnes qui, à la faveur de l'éloignement, se groupent comme si elles étaient adossées les unes contre les autres.

Bastia, située sur la côte en regard de l'Italie, chef-lieu de sous-préfecture, résidence du

(1) Bois. . . . . 79,067 hectares.
Vignes. . . . . 16,115.
Forges à la catalane. . . 5

gouverneur de la 17e division militaire, était autrefois la capitale de la Corse. Elle est sur le penchant d'une montagne au haut de laquelle est construite une citadelle qui forme une seconde ville mieux bâtie que la première. Le coup d'œil qu'elle offre est imposant; mais son port, abrité par un môle, et défendu par plusieurs petits forts, ne peut recevoir que des navires peu importants. Cependant, ce qui la place au premier rang des cités corses, c'est son commerce, et surtout une industrie active et variée, qui consiste en fabriques de savon, de pâtes, de cire et de liqueurs. Elle possède une salle de spectacle, un collége, une société d'instruction et une bibliothèque publique, établissements qu'on est presque étonné de trouver dans une ville de 13,000 âmes. Ses environs sont pittoresques: le rocher qui porte la citadelle forme une large voûte d'où l'on voit le port et le môle. Près du bourg de *Luri* on aperçoit au haut d'un roc pyramidal une vieille construction connue sous le nom vulgaire de Tour de Sénèque. A 4 lieues, au sud, le bourg de *Mariana*, près de l'embouchure du Golo, est bâti sur l'emplacement d'une ancienne ville du même nom, dont on attribue la fondation à Marius.

Le chef-lieu de préfecture renferme 4,000 âmes de moins que Bastia, mais il passe pour être plus ancien. Dès le sixième siècle, cette ville était le siége de l'évêché qu'elle possède encore. Il est vrai que les miasmes qui s'exhalaient d'un marais voisin de l'ancienne *Ajaccio*, déterminèrent les habitants, en 1435, à reconstruire leurs habitations sur l'emplacement qu'elle occupe aujourd'hui, à un tiers de lieue au sud de la première. Ses rues sont droites et larges; ses maisons ont de l'apparence; le nouvel hôtel de la préfecture est sur un plan élégant et simple, et dans de justes proportions; la cathédrale est belle; la caserne est vaste; le port est spacieux et commode: une citadelle en défend les approches. Les établissements d'instruction, d'autant plus utiles en Corse que les habitants ont conservé leurs préjugés et leurs mœurs antiques, consistent dans cette ville en un collége, une bibliothèque de 13,000 volumes, une société d'agriculture, un jardin botanique de naturalisation dans lequel on trouve la cochenille, et en un dépôt d'étalons de la plus belle race. On a construit à jAaccio un vaste édifice destiné à recevoir un hospice civil, un dépôt central d'enfants trouvés et une école pour les jeunes filles. Son commerce ne se compose que de la vente de l'huile et des vins de son territoire, et du corail que l'on pêche sur les côtes méridionales de l'île. Son enceinte à jamais célèbre pour avoir vu naître, en 1769, Napoléon Bonaparte, doit bientôt voir s'élever, à la gloire de ce grand homme, un monolithe en granite surmonté de sa statue. Son port peut recevoir des bâtiments de toute espèce.

Dans le golfe de Sagone, où les gros vaisseaux peuvent trouver un abri, on voit, à quelques lieues au nord d'Ajaccio, un petit mouillage appelé *Urcino* qui indique la place d'une ville que les Romains appelaient *Urcinium*, célèbre par la fabrication des vases de terre dans lesquels ils conservaient le vin de Falerne.

Le reste de l'île ne contient que des villes d'une faible population: *Calvi*, sur la côte occidentale, défendu par une forteresse, et dont la rade peut recevoir une flotte importante; *Saint-Florent*, petit port et jolie ville, à 4 lieues à l'ouest de Bastia; *Porto-Vecchio*, sur la côte orientale, connu par ses bons vins et ses carrières de granite; à l'extrémité méridionale de l'île, *Bonifacio*, qui fait le commerce de vins et d'huiles, et la pêche du corail, sont autant de ports commodes et sûrs. *Sartène*, située au pied des montagnes qui dominent la rive gauche du Valinco, a le titre de sous-préfecture; *Corte*, presque au centre de l'île, près du confluent de l'Orta et du Tavignano, est pauvre et mal bâtie: son isolement au milieu des montagnes, son éloignement des côtes, s'opposent à l'extension de son commerce, qui ne consiste qu'en produits agricoles. En 1836 une ordonnance du roi a approuvé la fondation dans cette ville d'un établissement d'instruction publique, comprenant une chaire d'enseignement religieux, une de morale et de droit des gens, une de physique, de chimie et d'histoire naturelle, une de mathématiques, une de littérature française et une de dessin. Cet établissement porte le nom d'*École Paoli* parce que cet homme célèbre, né à Corte et mort en 1807 en Angleterre, a légué à sa ville natale une rente de 5,000 francs pour la fondation d'une école semblable, à l'entretien de laquelle le conseil municipal a voté des fonds supplémentaires. Dans l'arrondissement de

Corte, on remarque le plus beau pont de l'île, celui de *Vecchio,* terminé depuis peu d'années. Il est construit en granite, et consiste en une seule arche à plein cintre de 30 mètres d'ouverture, appuyée sur deux énormes masses de rochers : sa largeur est de 5 mètres et sa longueur de 50. Le voyageur qui le traverse se trouve à 120 pieds au-dessus d'un torrent qui coule avec fracas.

Il manque des routes à la Corse pour y hâter les progrès de la civilisation ; elle n'en compte encore que trois : celle de Bastia à Ajaccio, par Corte, qui traverse l'île sur une longueur de 34 lieues ; celle de Bastia à Saint-Florent, dont la longueur n'est que de 4 lieues ; et celle de Sagone à la forêt d'Aitone, ouverte pour l'exploitation des bois de la marine. Un embranchement passe à *Vico,* bourg qui commerce en vins et en huile d'olives, et de Vico à *Guagno,* village à 7 lieues d'Ajaccio, possédant des bains d'eaux minérales de 40 degrés de chaleur très fréquentés, et auxquels on a joint un hôpital.

Napoléon avait conçu le projet d'établir dans sa ville natale un arsenal maritime de première classe, qui aurait rivalisé avec celui qu'il voulait fonder à Sartène, et qui aurait fait de la Corse le Gibraltar de la France. Un jour, sans doute, un tel projet pourra s'effectuer. Tout est encore à créer pour donner à cette île l'importance dont elle est susceptible. L'un des moyens les plus efficaces serait d'en augmenter la population en y encourageant l'agriculture ; les deux tiers de son sol sont encore en friche ; la vigne, le châtaignier, mais surtout l'olivier, l'oranger et le cotonnier, qui y réussissent sans culture, pourraient devenir une source de richesses pour une population agricole ; et cependant le plus précieux de ces végétaux, l'olivier, languit dans la plus grande partie de l'île à l'état de sauvageon, tandis que l'opération si simple de la greffe suffirait, en quelques années, pour dédommager de ses soins un industrieux cultivateur. Les plantes inutiles qui dévorent le sol sont tellement riches en potasse, que l'on pourrait en extraire 30,000 quintaux de ce sel : les terrains incultes deviendraient ainsi une importante branche de produits, et cependant l'habitant la néglige. Le mûrier pourrait nourrir, à l'aide d'un climat favorable, une innombrable quantité de vers à soie, et cependant l'insouciance des Corses a laissé disparaître la plupart des mûriers que M. de Marbeuf y avait propagés. Enfin, les 22,500 hectares de forêts que renferme la Corse pourraient offrir à l'habitant des campagnes une chance de gain assurée s'il en transportait les bois près des bords de la mer ; mais, par suite d'une inconcevable insouciance, il voit chaque année une foule de Parmesans et de Lucquois aborder dans son île pour s'y livrer à ce genre de travail qu'il lui serait si facile de leur enlever en s'y livrant lui-même. Son apathie est telle, que la culture est en quelque sorte livrée aux soins de ces étrangers : ce sont eux qui viennent tous les ans soigner la vigne et fertiliser des champs négligés par l'habitant.

Qui peut douter qu'en introduisant dans cette île les améliorations matérielles qu'elle réclame, on ne produise un grand changement sur l'état moral de ses habitants ? Le Corse est frugal comme tous les peuples arriérés en civilisation ; l'abondance des châtaigniers offre au paysan un moyen assuré de subsistance auquel il joint le lait de ses troupeaux : aussi le moindre carré de terre lui suffit-il pour nourrir sa famille. En lui inspirant l'amour du travail, en faisant naître chez lui de nouveaux besoins, en modifiant son naturel par quelques germes d'instruction, on détruirait, sans doute, l'esprit de jalousie et de haine qui partage en tribus ennemies les habitants de la plupart des villages de l'intérieur. Il est vrai que si l'assassinat, le vol, les attentats à la pudeur, et surtout la funeste immoralité des faux témoignages sont trop fréquents chez la classe la plus pauvre, la classe aisée qui n'a pas pour elle l'excuse de l'ignorance et le défaut d'éducation, se livre avec une déplorable ardeur à la passion de la vengeance. Cependant chez les riches, ce sentiment qui s'exprime par le mot *vendette*, repose sur un faux point d'honneur, qui, à dire vrai, n'est que le résultat d'une éducation arriérée de plusieurs siècles, et qui consiste à savoir le latin et à étudier les écrits d'Aristote, en négligeant totalement ce que le dix-huitième et le dix-neuvième siècles ont accumulé dans les différentes branches des connaissances humaines. Si les femmes se livrent avec moins d'ardeur que les hommes à la passion de la vengeance, on doit l'attribuer à l'espèce de nullité dans laquelle elles languissent en Corse ; cependant elles n'y restent point indifférentes.

« Si, dit un observateur (¹), un amour violent » les force à transiger avec la vertu conjugale, » ce sacrifice leur paraît si grand, que la mort » seule peut châtier le parjure qui, trompant » une femme mariée, par son inconstance, » l'abandonne ensuite en proie à l'humiliation » et au mépris. Quelquefois même, après un » premier sacrifice, le remords de son infidé- » lité est si grand, que la femme corse, pour se » venger du trompeur qu'elle adore, se résout » à le poignarder, creuse une double tombe, » et du même fer perce son sein et partage sa » sépulture. »

La traversée des côtes de la Corse à celles de la France continentale se faisait, depuis longtemps, au moyen de barques dont la célérité laissait beaucoup à désirer; mais ce service a été confié, depuis 1830, à des bâtiments à vapeur, dont la marche régulière et fréquente diminuera l'espèce d'isolement où se trouve la plus intéressante de nos possessions maritimes.

En approchant du port d'Antibes, on aperçoit l'embouchure du *Var,* dont le cours inférieur sert de limite entre le royaume de France et le comté de Nice, dépendance de la couronne de Sardaigne (²). Nous sommes sous le ciel de cette belle Provence, la plus ancienne partie des Gaules que soumirent les Romains, et qu'ils désignèrent sous le nom de *Provincia,* dénomination dont la traduction s'est perpétuée dans notre langue. *Antibes* remonte à une haute antiquité; c'est cette ville d'*Antipolis,* fondée 340 ans avant notre ère, par la même colonie grecque qui bâtit Marseille. Au temps d'Auguste, qui lui donna le titre de *municipale,* elle était considérable; elle possédait un théâtre et d'autres édifices publiques dont il reste encore quelques ruines; le commerce animait son port, et la pêche du thon occupait un grand nombre de barques; aujourd'hui de petits bâtiments seuls peuvent y trouver un abri. Mais ce qui lui donne de l'importance, c'est sa position militaire. Comme place forte, elle n'est que de troisième classe, mais elle suffit pour opposer une barrière aux invasions qui, sur la frontière sarde, menaceraient notre territoire. De la côte d'Antibes on aperçoit, à la faveur d'un ciel sans nuages, les montagnes de la Corse. Entre le golfe de Juan et celui de Napoule s'offre l'île Sainte-Marguerite, avec son château-fort, ancienne prison d'Etat, où fut enfermé le mystérieux prisonnier au masque de fer. Au sud de cette île se trouve celle de *Saint-Honorat,* qui porte le nom d'un pieux abbé qui y fonda un monastère vers l'an 410, et qui fut le treizième évêque d'Arles. Ces deux îles sont les plus importantes de celles qui portent le nom de *Lerins,* de celui de *Lerina* que les anciens donnaient à la plus grande, et qui toutes nourrissent un grand nombre de lapins et de perdrix. Défendues par un fort et des batteries, elles le sont encore par des rochers et des écueils.

Si nous suivons le littoral du *département du Var,* nous verrons, au milieu de jardins et de bosquets d'orangers, la petite ville de *Cannes,* où Napoléon débarqua en 1815; plus loin *Fréjus,* près de laquelle, seize ans auparavant, il mit pied à terre en revenant d'Egypte. Cette dernière est le *Forum Julii,* embelli par César et par Auguste, mais probablement fondé, comme Antibes, par une colonie grecque ou de Phocéens-Marseillais. On ignore le nom qu'elle portait avant qu'elle devînt la résidence de la 8ᵉ légion romaine; quelques restes de constructions attestent son antique splendeur : on sait qu'elle renfermait 100,000 habitants. Son port, alors deux fois plus grand que celui de Marseille aujourd'hui, était le plus considérable de la Gaule : on en distingue encore l'enceinte; on marche encore sur les restes antiques du quai dont il était entouré; mais une ruine informe est tout ce qui reste du phare qui s'élevait à l'entrée. Les atterrissements de la rivière de l'Argens ont comblé en partie ce port où se rassemblait la flotte romaine. Parmi d'autres restes antiques on remarque la *porte de César* et la *porte dorée.* Agricola, beau-père de Tacite, le poëte Cornelius Gallus, l'ami de Virgile, le sénateur Julius Græcinus, qui résista à Caligula, et le républicain Sieyès qui, paré du manteau sénatorial, n'eut point la même vertu à l'égard de Napoléon, naquirent à Fréjus, qui, bien différente de ce qu'elle était jadis, n'est plus qu'une cité peu considérable, dont la population lutte contre les effets d'un air méphytique et d'un terrain marécageux.

A cinq lieues de là, *Saint-Tropez,* dans le golfe de Grimaud, jouit au contraire de l'air le plus pur et d'une position charmante. Son port

(¹) *M. Lauvergne :* Voyage en Corse.

(²) Bois.. . . . . 230,713 hectares.
Vignes. 67,657

est défendu par une citadelle, et ses chantiers fournissent aux habitants de la côte de frêles embarcations de pêcheurs; ses côtes, hérissées de rochers à fleur d'eau, abondent en coraux qui passent pour les plus beaux de la Méditerranée. On avait cru y reconnaître l'emplacement d'*Heraclea-Caccabaria*, célèbre par son temple d'Hercule; mais des recherches récentes portent à croire qu'il n'est question, pour la première fois, de Saint-Tropez, que dans une charte de 980; que sa fondation véritable ne date que de 1470, et que l'*Heraclea-Caccabaria* de l'itinéraire d'Antonin n'est autre que le lieu nommé aujourd'hui *Cavalaire*, près duquel on a découvert une médaille punique [1]. *Hyères*, l'ancienne *Arcæ*, est connue par ses sites, par la douceur de son climat et par ses belles oranges. Ses habitations sont élégantes, mais ses rues sont escarpées, étroites et tortueuses. Elle est la patrie de Massillon. Le sol des îles d'Hyères, jadis fertile, aujourd'hui tout-à-fait stérile, pourrait acquérir de la valeur si l'on tentait de les reboiser.

Toulon, dont on attribue la fondation au général romain *Telo-Martius*, vers le milieu du quatrième siècle, était, sous le règne d'Arcadius, renommée par ses fabriques de teinture, et surtout par sa pourpre [2]. Sa rade, à l'abri des vents et des tempêtes, et l'une des plus sûres de la Méditerranée, est défendue par des ouvrages considérables et par plusieurs forts qui rendent la ville imprenable du côté de la mer. Son port, l'un des plus vastes de l'Europe, est divisé en deux parties : le vieux port, terminé sous Henri IV, et le neuf, construit par Louis XIV, qui communiquent par un chenal. Le bassin de carénage, de 300 pieds de long, sur 100 de large; la corderie, bâtiment voûté de 1,572 pieds de longueur; l'arsenal, les chantiers, la fonderie, la voilerie et l'école des gardes-marine, sont dignes d'être cités. Le bagne, triste réceptable du rebut de la société, a subi, depuis 1829 [3], d'importantes améliorations : une *salle d'épreuve* est réservée aux forçats qui montrent le plus de disposition à abandonner les habitudes du vice; ceux qui se montrent tout-à-fait *indociles* sont tenus séparés des autres. Le nombre total des forçats est de 4 à 5,000. La ville est bâtie au pied d'une montagne, qui la domine au nord; ses rues sont étroites, ses places irrégulières; cependant, celle qu'on appelle le Champ-de-Bataille est vaste, belle et entourée d'un double rang d'arbres. Sur le quai Marchand, l'hôtel-de-ville est l'un des édifices les plus remarquables : deux figures colossales, dans le goût grotesque, et sculptées par le célèbre Puget, supportent le balcon de la façade. On prétend que le statuaire y représenta deux consuls dont il avait à se plaindre. Il serait à désirer que l'on prît toutes les précautions nécessaires pour la conservation de ces deux chefs-d'œuvre qui se dégradent. Toulon fut en partie détruite par les Arabes vers la fin du dixième siècle. Rétablie par les comtes de Marseille, elle fut ruinée deux fois au douzième par les Mahométans. Au commencement du dix-huitième, le duc de Savoie, aidé par la Hollande et l'Angleterre, en fit vainement le siége. En 1793, les Anglais et les Espagnols, profitant de nos dissensions civiles, s'en emparèrent à l'aide de l'intrigue et de la corruption; mais au bout de quelques mois un officier, celui dont la valeur fit plus tard trembler l'Europe, parvint à les en chasser. Toulon est la patrie du chevalier Paul, qui, de simple mousse, dans le courant du siècle dernier, parvint au grade de vice-amiral de France. « Siége d'un tribunal civil et de commerce, d'une sous-préfecture, et de la préfecture du sixième arrondissement maritime, cette ville est la plus considérable du département du Var, dont elle a été le chef-lieu avant de s'être livrée aux Anglais. Les voyageurs y trouvent toutes les ressources des grandes villes, une salle de spectacle ouverte toute l'année, de beaux cafés, d'assez bonnes auberges et trois maisons de bains. Les amateurs y trouvent un jardin botanique : on y en montre un entièrement planté d'orangers [1]. »

Aux bocages riants, plantés de citronniers, d'oliviers et de dattiers, et parsemés de maisons de plaisance, succèdent aux environs de Toulon, sur la route de Marseille, les *gorges*

[1] C'est à M. Toulouzan, de Marseille, que l'on doit cette importante observation. — [2] M. Pons, correspondant de la Société royale des Antiquaires de France, pense que le nom de Toulon vient d'une divinité appelée *Telonius* ou *Telonus*, qui recevait un culte particulier auprès d'une source appelée le *Teulon*. Il cite à l'appui de son opinion une fontaine nommée *Toulon*, qui existe près de Martigues, dans le département des Bouches-du-Rhône. — [3] Ordonnance royale du 20 août 1829.

[1] *Vaysse de Villiers* : Description routière et géographique de la France.

d'Ollioules, vallon sauvage, formé par des montagnes arides, dont les escarpements et les profils bizarres s'élèvent en pyramides prêtes à s'écrouler, ou prennent la forme de vieux remparts en ruine. Près de la limite du département, les amateurs de ce que l'on est convenu d'appeler curiosités naturelles, vont visiter la grotte de la *Sainte-Baume*, que le peuple croit avoir été habitée par sainte Madeleine. Cette cavité, creusée par la nature, à 469 toises au-dessus du niveau de la mer, fut pendant long-temps convertie en église. Elle est ornée d'élégantes stalactites; mais ce qui surtout dédommage de la fatigue qu'on éprouve en gravissant cette montagne, c'est le coup d'œil dont on jouit à mesure que l'on s'élève: à l'est et au nord, ses flancs, taillés à pic, offrent un précipice affreux; au midi et au couchant, la Méditerranée, l'étang de Berre, l'embouchure du Rhône, en un mot, la plus belle partie de la Provence, se déroulent sous vos yeux.

Après avoir traversé les *monts des Maures*, dont le nom sert à perpétuer le souvenir des ravages que faisaient encore, sous le règne de Louis XII, les pirates africains sur les côtes de ce département, on arrive à *Brignolles*, petite ville située au milieu d'un pays délicieux. La pureté de l'air qu'on y respire, sa position sur le penchant d'une colline, la riche vallée du *Calami*, l'abondance des céréales et des vins de son territoire, la placent au rang des résidences les plus agréables de cette contrée. Elle compte plusieurs fabriques, mais elle est principalement connue par ses excellentes prunes dont elle fait un grand commerce. On croit qu'elle existait avant l'ère chrétienne. C'est la patrie de saint Louis, évêque de Toulouse [1], petit-neveu du roi saint Louis. Entre cette ville et *Draguignan* s'étend une riche vallée qui produit ces excellents marrons que l'on nomme à Paris *marrons de Lyon*. Nous venons de nommer le chef-lieu du département: la petite rivière du Pis le traverse; plusieurs fontaines l'arrosent. Un beau jardin botanique, une jolie bibliothèque, un petit musée, sont ses principales curiosités.

A huit lieues de Draguignan, *Grasse*, beaucoup plus importante par sa population et par son industrie, est placée sur le revers d'une colline d'où elle domine des jardins et des champs, où l'oranger, le jasmin, la tubéreuse, la rose et l'héliotrope confondent leurs parfums délicieux. Les essaims d'abeilles, qui forment une des sources de richesses de son territoire, trouvent dans ces fleurs une nourriture abondante; et l'habitant, les sucs qui servent à la fabrication des liqueurs et des essences qu'il expédie dans toutes les parties du monde. A l'époque de la récolte, les rues de Grasse, étroites, escarpées et tortueuses, mais propres, se parfument des odeurs les plus suaves que répandent les fabriques de liquides spiritueux, de savons odorants, et de mille espèces de parfumeries. Chef-lieu d'arrondissement, cette ville possède un collége, une société d'agriculture et une bibliothèque publique.

(1) Il naquit en 1274

Sur la route de Grasse à Digne, la première ville que l'on traverse en entrant dans le *département des Basses-Alpes* [1], est celle de *Castellane*, connue aujourd'hui par ses fruits secs et ses pruneaux. Ses sources salées, dont une est assez considérable pour faire tourner un moulin, lui avaient fait donner par les Romains le nom de *Salinæ*. *Digne*, ancienne cité que les anciens appelaient *Dinia*, située au milieu de montagnes intéressantes pour le minéralogiste et le botaniste, est un assemblage de rues escarpées et tortueuses, entouré de vieilles murailles flanquées de tours carrées. L'hôtel de la préfecture, l'évêché, la cathédrale, ses seuls édifices, n'ont rien de remarquable; mais les eaux thermales de ses environs, en réputation chez les anciens [2], attirent, depuis le 1er mai jusqu'au 1er septembre, un grand nombre de baigneurs de la France et de l'Italie [3]. Près de la ville, le village de *Champtercier* a vu naître le célèbre Gassendi, astronome-philosophe, et l'émule de Descartes. La petite ville de *Colmars*, qui fabrique des peaux blanches dont elle fait un important trafic, a dans ses environs une fontaine intermittente dont l'eau coule et tarit de 7 en 7 minutes. La *vallée de Barcelonette*, riche par ses pâturages, nourrit une prodigieuse quantité de bestiaux et de moutons, et porte le nom d'une petite ville bâtie en 1230 sur l'emplacement d'une ancienne cité romaine, par le comte Raimond Bérenger,

(1) Bois. . . . . 109,727 hectares.
Vignes. 13,959
Ponts suspendus. . . . 2

(2) *Ptolémée* et *Pline* en font mention. — (3) Voyez, pour la propriété de ces eaux les Tableaux des eaux minérales de la France, page 117.

qui l'appela *Barcelonette* en mémoire de ses ancêtres, originaires de Barcelone.

Sur la frontière occidentale du département, *Sisteron*, dont le nom latin *Segustero*, d'origine celtique, annonce l'antiquité, s'élève au confluent du Buech et de la Durance. Cette rivière est resserrée dans la ville entre les deux rochers du fort de la Baume, qui servent de culées à une haute arcade sous laquelle elle coule avec rapidité. Le maître-autel de la cathédrale est orné d'un beau tableau de Vanloo; une jolie promenade conduit à la porte d'Aix. Sisteron passe à tort pour être la patrie d'Albertet, poëte provençal du treizième siècle, qui, plus malheureux que Pétrarque, mourut d'amour pour la belle marquise Laure de Malespine. Il naquit aux environs de Gap.

Entre Sisteron et Digne, les pauvres gens de la campagne conservent un singulier usage: l'hiver ils enveloppent les morts avec un linceul, les mettent sur les toits et les couvrent de neige. Claude-Tibère-Néron, envoyé par César dans la Narbonnaise, y fonda une petite ville appelée *Forum Neronis :* c'est aujourd'hui *Forcalquier*, chef-lieu de sous-préfecture, sale et mal bâti, sur un rocher que dominent les ruines d'un vieux château.

Ce département est riche en monuments antiques: près de Sisteron, on lit sur un rocher une inscription portant que Dardanus et Neva Gallia, sa femme, ont établi à *Théopolis*, aujourd'hui le village de *Theoux*, l'usage des voûtes. Au village de *Cereste*, à 5 lieues de Forcalquier, on voit un pont et une tour attribués à César: on croit qu'il occupe l'emplacement de la cité de *Catuiaca*. Près de la petite ville de *Riez*, on remarque plusieurs restes de temples antiques.

Dans le *département des Bouches-du-Rhône* (1), nous marchons encore entourés d'objets qui rappellent d'anciens souvenirs. Aux environs de *Saint-Remy*, patrie de Nostradamus, on voit un arc de triomphe élevé à Néron Claudius Drusus, et un mausolée de 50 pieds de hauteur érigé à Sextus Lucius Marcus, et de la plus belle conservation. Cette petite ville dont les anciens remparts ont été convertis en boulevards, dont la place publique arrosée par une fontaine est décorée par un bel hôtel-de-ville, et qui renferme une église moderne bâtie avec élégance et une maison pour les aliénés, s'élève non loin de l'emplacement de l'ancienne *Glanum*, ainsi que l'attestent les deux monuments que nous venons de citer. D'ailleurs on sait que Clovis, allant assiéger dans Avignon Gondebaud, roi de Bourgogne, donna à saint Remy qui l'accompagnait le territoire et la ville de Glanum, qui depuis cette époque prit le nom qu'elle porte encore.

Aix, autrefois capitale de la Provence, fut fondée, 120 ans avant notre ère, par le consul *Caïus Sextius Calvinus*, près des sources minérales qu'il avait observées; ce qui fit donner à la ville le nom d'*Aquæ Sextiæ*. Elle acquit de l'importance dans la suite. L'empereur Tibère y fit élever un temple à la mémoire d'Auguste; elle avait un corps de décurions et un sénat. On y a découvert plusieurs objets d'antiquité, dont la plupart sont rassemblés dans les galeries de l'hôtel-de-ville. Elle renferme quelques édifices intéressants sous le rapport de la sculpture et de l'architecture, parce qu'ils rappellent l'époque de la renaissance de l'art: telle est la cathédrale, dont le baptistaire, construit avec les débris d'un temple romain, est un des plus beaux ornements. Près de la fontaine du marché, la tour de l'horloge, monument de la fin du moyen age, est curieuse par sa mécanique: des ressorts mettent en mouvement différentes figures, chaque fois que le marteau fait retentir le timbre. Les rues sont bien pavées; quelques unes sont tirées au cordeau et garnies de jolies maisons. La promenade appelée *Orbitelle* est formée de quatre rangées d'arbres et ornée de belles fontaines. Cette ancienne résidence de la cour des comtes de Provence, où régnaient la galanterie et la politesse, où la poésie était cultivée et le troubadour honoré, et qui dès l'an 1100 avait une académie générale des sciences, est encore le séjour des plaisirs et l'une de nos villes universitaires où la jeunesse trouve le plus de moyens de s'instruire. Elle possède des écoles de droit et de théologie; plusieurs collections scientifiques et d'objets d'art, et une bibliothèque de 73,000 volumes; en un mot elle est, ainsi qu'on l'a dit, l'Athènes de la France méridionale. En 1819 on y posa la première pierre d'un monument en l'honneur du roi René, dont la mémoire sera toujours chère aux

(1) Bois.	63,702 hectares.
Vignes.	39,490
Marais salants.	12
Ponts suspendus. . .	4

Provençaux. Mais si cette ville en élevait à chacun des hommes qu'elle a vus naître, quel intérêt ne présenteraient point sur ses promenades ou sur ses places publiques, les statues de Tournefort, du peintre Vanloo, du savant Adanson, du navigateur d'Entrecasteaux et du sage Vauvenargues? Cependant, en 1834, on a installé dans la bibliothèque de la ville un beau buste de ce dernier en marbre, et dû au ciseau d'un artiste d'Aix, M. Ramus. La gloire d'avoir donné le jour à ces hommes qui honorent la France doit la consoler de la triste célébrité que s'est acquise, dans les annales du fanatisme, le président d'Oppède, qui naquit aussi dans ses murs. La procession de la Fête-Dieu, qui attire à Aix une foule de curieux, est un assemblage bizarre de sacré et de profane, de saints du paradis, de diables aux longues cornes, enfin une mascarade ridicule, dans laquelle, suivant un antique usage, figurent les autorités et le clergé. Cette cérémonie avait été abolie pendant la révolution: n'aurait-on pas dû, en la rétablissant, en retrancher tout ce qui blesse les idées du siècle et le respect dû à la religion?

A environ 8 lieues à l'ouest d'Aix, et à peu près à la même distance au nord-ouest de Marseille, *Istres*, petite ville de 3,000 âmes, chef-lieu de canton, s'élève sur une colline près de la rive occidentale de l'étang de Berre. Elle se compose de rues étroites et mal percées, environnées par d'épais et anciens remparts qui tombent en ruine. Les faubourgs sont spacieux, assez bien bâtis et ornés de jolies promenades. On prétend qu'Istres date du commencement du huitième siècle, et que son nom vient de la grande quantité d'huîtres fossiles qui se trouvent dans les couches de la roche calcaire sur laquelle elle est bâtie. En se rapprochant un peu d'Aix, on voit la petite ville de *Saint-Chamas*, située aussi sur les bords de l'étang de Berre. Elle est assez bien bâtie: on y voit une belle église et deux fontaines publiques. Elle possède une poudrière importante pour l'approvisionnement des arsenaux du Midi. Près de cette ville, on remarque un pont triomphal antique à peu de distance de l'embouchure de la petite rivière de Touloubre dans l'étang de Berre. Aux deux extrémités de ce pont s'élèvent deux arcs de triomphe surmontés de deux lions. L'inscription qui couronne l'arc placé du côté de Saint-Chamas, et qui porte les noms de ceux qui ont érigé ce beau monument, n'a pas plus souffert des ravages du temps que le monument lui-même [1].

Les abords de *Marseille* sont ceux d'une ville riche, peuplée et commerçante. Ses environs, naturellement pierreux et arides, sont partout cultivés, plantés, divisés en jardins, en vignobles, en bastides ou maisons de campagnes, dont le nombre ne s'élève pas à moins de 6,000, mais qui fatiguent l'œil par leur nudité. Entourée de manufactures, assise sur le penchant d'une colline, qui s'étend jusqu'à la mer, elle offre un coup d'œil dont aucune ville de France ne peut donner l'idée. Mais il ne faut point la juger par la vieille ville, où l'on remarque cependant la cathédrale construite au quatrième siècle sur les restes d'un temple antique; la partie la plus belle est la plus près de la mer: un quai magnifique, où se pressent des matelots de toutes les nations; des rues larges, alignées et garnies de trottoirs, surtout celle de la Cannebière, bordée de belles maisons et de riches magasins; le cours, qui s'étend au-delà de la rue d'Aix; l'arc de triomphe, appelé la *Porte-d'Aix*, et qui est terminé depuis peu d'années; la belle promenade à laquelle conduit le *Cours-Bonaparte;* le port, l'un des plus beaux du royaume, assez vaste pour contenir 1,200 navires, en font le centre tumultueux de notre commerce avec l'Orient. Sur le quai, à droite du port, on remarque un bel édifice dont la façade est ornée de cariatides et de sculptures dues au ciseau de Puget: c'est l'hôtel-de-ville. L'intérieur de cet édifice est décoré de plusieurs tableaux; dans l'une des salles on conserve les peintures de Serres, élève de Puget, représentant Marseille en proie aux terribles ravages de la peste; dans d'autres, les portraits de Belsunce, de de Belloy et celui du roi René peint par lui-même. Un nouveau port nommé Dieu-donné a été creusé depuis peu dans la rade entre les deux îles fortifiées de Ratonneau et de Pomègue: il sert à la quarantaine des navires; des vaisseaux de ligne peuvent y mouiller en sûreté. La vue du château d'If, ancienne prison d'État, est le principal objet qui frappe les regards, si l'ob-

(1) Voici l'inscription de ce monument peu connu·

L. DONNIVS. C. FLAVOS. FLAMEN. ROMÆ ET.
AVGVSTI. TESTAMENTO. FIEREI. JVSSIT. ARBITRATV
C. DONNEI. VÆNÆ. ET CATTEI RVFFI.

servateur est placé sur la plate-forme de Notre-Dame-de-la-Garde. On reconnaît l'héritière de cette célèbre *Massilia* que Cicéron nommait l'Athènes des Gaules, et Pline, la maîtresse des sciences, en voyant les établissements et les édifices dont elle s'enorgueillit; la belle promenade de la Tourette appelée aussi l'Esplanade; celle que l'on connaît sous le nom des allées Meilhan; ses quais, rendez-vous des promeneurs pendant l'hiver; la place d'Aix ornée d'un arc de triomphe; la longue rue qui, sous les noms de Grand-Cours et de Chemin-de-Rome, conduit de cette place à celle de Castellane, et qui est décorée à son extrémité d'une fontaine surmontée d'un superbe obélisque; ses écoles d'hydrographie, de médecine, de dessin et de musique; ses amphithéâtres, où l'on enseigne gratuitement la chimie, la géométrie et la mécanique appliquée aux arts; son collége, son institution des sourds-muets, ses cinq hôpitaux [1], ses associations philanthropiques, son observatoire, ses sociétés savantes, parmi lesquelles celle de statistique est la première qui ait été formée en France; la nouvelle halle soutenue par 32 colonnes d'ordre toscan, l'hôtel des monnaies, le lazaret, le plus vaste et le mieux administré qui existe; l'hôtel-de-ville, construit par Puget, et dont le rez-de-chaussée est occupé par la Bourse; la colonne érigée en 1822 en mémoire des secours obtenus du pape pendant la peste de 1721; la bibliothèque publique renfermant 60,000 volumes; le musée de peinture, le cabinet d'histoire naturelle et le jardin botanique. Marseille est la patrie du navigateur Pythéas, du poëte satirique Pétrone, du célèbre sculpteur Puget, d'Honoré d'Urfé, qui acquit de la célébrité par son roman de l'Astrée, du prédicateur Mascaron, du poëte Pellegrin, du grammairien Dumarsais, de Lantier, auteur du Voyage d'Antenor, du conventionnel Barbaroux et du général Gardanne.

(1) Voici le nombre moyen des individus entretenus et soignés dans ces établissements :

Hôtel-Dieu, pour les malades et les blessés.	350
Charité, pour les vieillards, les enfants, les incurables.	700
Saint-Lazare, pour les insensés.	100
Maternité, pour les nourrices, les femmes enceintes et les enfants au maillot . .	900
Hôpital Saint-Joseph, pour les filles publiques.	50
Total de la population moyenne des hôpitaux.	2,100

Marseille, dont la fondation remonte à 600 ans avant notre ère, dut à la navigation et au commerce son antique prospérité comme elle leur doit sa moderne importance. Il entre annuellement dans son port 5 à 6,000 navires dont les marchandises paient un droit d'environ 20 millions de francs. Elle importe des cotons bruts, du sucre, des bois de teinture et diverses marchandises du Levant; elle exporte les huiles et les savons qu'elle fabrique; ses bonnets façon de Tunis, ses damas mieux fabriqués que ceux de Syrie, les produits de ses tanneries et ceux de ses vignobles. Ce chef-lieu des Bouches-du-Rhône, dont la population dépasse 146,000 âmes, serait sous le plus beau climat du monde, si des essaims de moucherons et de cousins n'y étaient un véritable fléau, et si le souffle de l'impétueux *mistral* n'y troublait point la douceur de la température. On attribue à son influence la dureté, qui, chez les Marseillais, cache souvent toutes les qualités d'un cœur franc et sensible, et la férocité même que le peuple de la ville et de la campagne montra dans plus d'une circonstance, que provoquèrent les égarements de la politique.

En se dirigeant vers Arles, il faut voir l'île de *la Camargue*, formée par la mer et deux des bras du Rhône. Elle renferme sur une superficie de 72 lieues carrées [1], neuf villages, un grand nombre de maisons de campagne, et près de 350 fermes ou *mas*, dont les propriétaires élèvent annuellement 40,000 agneaux, 3,000 bœufs et autant de chevaux. C'est dans cette île que se trouve la bergerie royale de l'Armillière.

Arles, qui, sous le nom d'*Arelas*, était une des métropoles de la Gaule, est l'un des chefs-lieux d'arrondissement des Bouches-du-Rhône. Peu peuplée, mal bâtie, médiocrement commerçante, les souvenirs et les restes de son antique magnificence la mettent seuls au rang des villes les plus curieuses du royaume. On croit qu'elle fut bâtie par les Celtes, 1500 ans avant l'ère chrétienne [2], et que son nom dérive des deux mots celtes *ar lait*, qui signifient *près des eaux*. Après la prise de Marseille par Jules-César, Arles devint l'entrepôt central de toute

(1) C'est-à-dire 142,451 hectares, dont $\frac{1}{6}$ en terres de bonne qualité, $\frac{1}{6}$ en marais et étangs, et $\frac{4}{6}$ en pâturages salés, terres stériles et plages. Voyez la Statistique des Bouches-du-Rhône, par M. *de Villeneuve*. — (2) Voyez Mémoire sur l'ancienne république d'Arles, par *Anibert*.

la Gaule. On y voit encore quelques arcades et deux colonnes de son théâtre, des restes bien conservés d'un amphithéâtre qui présente dans une grande partie de son périmètre un triple rang d'arcades; une tour du palais de Constantin, un obélisque en granite, le seul qui existe en France, des tombeaux, des autels, des statues et d'autres restes que l'on découvre encore tous les jours, et qui enrichissent le musée déjà si intéressant de cette antique cité. Au milieu de ces nobles débris, le seul monument moderne que l'on puisse citer, est le bel hôtel-de-ville construit par Mansart. Le commerce d'Arles consiste dans la vente des vins, des blés, des fruits et de l'huile de son territoire. Les saucissons, principaux produits de son industrie, justifient leur réputation.

En suivant les bords du Rhône on arrive à *Tarascon*, petite ville agréablement située sur la rive gauche du fleuve, qui la sépare de Beaucaire. Elle est dominée par un vieux château-fort, assez bien conservé, maison de plaisance des comtes de Provence, transformé depuis long-temps en maison d'arrêt.

Le cours de la Durance, depuis sa réunion avec le Verdon jusqu'à son embouchure dans le Rhône, sépare le département que nous venons de parcourir de celui de *Vaucluse* ([1]). Large et majestueuse, rapide comme un torrent, elle est par ses débordements le fléau des campagnes; mais le limon fertile qu'elle dépose dans ses excursions, et les canaux d'irrigation qu'elle alimente, sont les moyens réparateurs dont elle se sert pour faire oublier ses ravages. A peu de distance de ses rives, et sur le bord du Rhône, *Avignon* s'étend au milieu d'une plaine délicieuse, embellie par des plantations de mûriers, des vergers et des prairies. Une longue ceinture de vieilles murailles crénelées en dessine l'enceinte environnée d'un boulevard extérieur planté d'arbres magnifiques. Presque au centre de ses murs l'ancien palais des papes, aujourd'hui transformé en caserne d'infanterie, s'élève sur la cime d'un rocher escarpé du côté du Rhône, et présente un coup d'œil majestueux. Deux salles de cet édifice sont remarquables par les magnifiques peintures à fresque qui les décorent, et qui datent du quatorzième siècle. On attribue ces peintures à Tomaso di Stephano, surnommé Giottino en sa qualité d'élève et de parent de Giotto, et à Simon de Sienne ou Memmi, l'ami de Pétrarque. La vue s'étend au loin sur tout le cours du fleuve et sur la plaine du Comtat, toute resplendissante de la verdure des peupliers, des saules et des vergers innombrables qui la couvrent. Le mont Ventoux, avec ses cimes rougeâtres couronnées de nuages, paraît à l'horizon comme une immense barrière derrière laquelle on entrevoit les Alpes. Le faubourg de Villeneuve, surmonté de ses vieilles tours, occupe la rive droite du Rhône où commence le département du Gard ([1]). Les rues de la ville sont étroites et tortueuses, mais garnies de maisons bien bâties, qui, depuis peu d'années, commencent à remplacer les hôtels à vieilles armoiries. Celui de Crillon est un bel édifice gothique, ainsi que l'ancien palais apostolique, construit sur le roc de Dons. La cathédrale est remarquable par son portail, que l'on croit être les restes d'un temple d'Hercule. Les établissements d'utilité publique, de bienfaisance et d'instruction que renferme ce chef-lieu de préfecture, sont plus nombreux que sa population ne semblerait l'indiquer. On y voit un bel hôpital, une succursale des Invalides, une fonderie de canons, un musée de peinture et d'antiquités, un cabinet d'histoire naturelle, un jardin des plantes, des écoles, une bibliothèque de 27,000 volumes, et une société littéraire, connue sous le nom d'*académie de Vaucluse*. Nous ne parlerons point de la gaieté de ses habitants, de la grâce et de la beauté des femmes : plusieurs villes du midi pourraient sous ce rapport entrer en rivalité; mais nous dirons que l'industrie y fait des progrès et occupe utilement cette population ignorante et farouche, qui, en 1815, se souilla de crimes aussi horribles que ceux qu'enfanta notre révolution. Elle a vu naître le brave Crillon, la célèbre amante de Pétrarque, le grand Vernet, Mignard, l'abbé Poulle, et plusieurs hommes qui par leurs talents ont honoré la société des jésuites. Avignon est l'entrepôt des grains de plusieurs de nos départements méridionaux; elle fabrique des taffetas, des indiennes, renferme des filatures de soie et de coton, des tanneries et des papeteries. Son ancien nom d'*Avenio* est d'origine celtique. *Pomponius*

([1]) Bois.	62,411	hectares.
Vignes.	28,594	
Usines.	5	

([1]) Voyage dans le midi de la France, par M. *Ad. Blanqui*.

Mela dit que de son temps elle se distinguait par ses richesses.

Apt, non moins ancienne, et qui, embellie par César, porta le nom d'*Apta Julia*, est arrosée par le Calavon sur lequel on voit un pont remarquable par sa hardiesse. Ses murs passent pour être de construction romaine. Les chapelles souterraines de son ancienne cathédrale renferment plusieurs restes d'antiquité. *Carpentras*, également antique, le *Carpentoracte* des *Memini*, peuple qui appartenait à la nation des *Cavares*, est entourée de vieilles murailles, et serait une jolie ville si ses rues étaient alignées. Siége d'un évêché qui dura depuis le troisième siècle jusqu'au dix-neuvième, sa principale église, l'ancienne cathédrale, est belle et ornée de colonnes tirées du temple de Diane, que possédait le bourg de Venasque. On voit dans les constructions du palais épiscopal les restes d'un arc de triomphe érigé en mémoire de la victoire remportée sur les *Allobroges* et les *Arverni* par Domitius Ahenobarbus. La bibliothèque publique qui renferme, dit-on, 25,000 volumes et 800 manuscrits, un riche médaillier, un cabinet d'estampes et quelques objets d'antiquité; l'hôpital, dont on admire la voûte de l'escalier; la porte d'Orange, surmontée d'une tour élevée; l'aqueduc moderne, composé de 48 arches de 36 pieds d'ouverture et de 45 de hauteur, les halles et le lavoir public, sont ce qu'elle renferme de plus remarquable. C'est une ville d'entrepôt et de commerce pour les vins et les autres productions du département : on y compte aussi quelques fabriques.

La célèbre fontaine de Vaucluse est située à une égale distance d'Avignon et de Carpentras; c'est une des plus belles sources que l'on connaisse en Europe. Elle sort d'une vaste et profonde caverne ouverte en arcade au pied d'une montagne à pic, qui termine au sud le vallon étroit et tortueux dont le nom signifie *vallée close* (*vallis closa*). Au-dessous et vers le milieu de la voûte de la caverne, un figuier, dont l'âge est inconnu, s'élève comme pour servir à mesurer la hauteur des eaux de la fontaine. Lorsqu'elles sont à leur plus grande élévation, ce qui a lieu à l'équinoxe du printemps, époque de la fonte des neiges, elles baignent les racines de l'arbre; la voûte disparaît, et la surface tranquille de l'eau occupe un large entonnoir dont les bords, presque circulaires, ont environ 60 pieds de diamètre. Au mois d'octobre, au contraire, les eaux, arrivées à leur plus grand abaissement, sont dominées à 40 pieds de hauteur par les bords du bassin. La voûte de l'antre se montre dans toute sa majesté, et laisse voir un lac dont l'étendue se perd dans l'obscurité la plus profonde. La pente de l'entonnoir permet alors de descendre, avec de grandes précautions, jusqu'à la surface de cette masse d'eau limpide, qui remplit un abîme dont on n'a point encore pu mesurer le fond. Des vastes canaux souterrains, placés au-dessus, indiquent les issues par lesquelles aboutissent les eaux que produit la fonte des neiges. Au-dessous du bassin, une vingtaine de torrents se précipitent avec fracas en double cascade, dont les flots écumeux bouillonnent au milieu des rochers en produisant continuellement le bruit du tonnerre, et forment la rivière de la *Sorgues*, qui, tout-à-coup susceptible de porter bateau, fait mouvoir plusieurs papeteries. Sur le bord du bassin de la fontaine, l'académie de Vaucluse a fait ériger, en 1809, une colonne majestueuse, avec cette simple inscription en lettres d'or : *A Pétrarque*. Les rochers nus qui entourent la cascade; les masses pyramidales qui s'élèvent à droite et à gauche; les vertes pelouses qui garnissent les pentes voisines; le vieux château crénelé, regardé comme la demeure de Pétrarque, et bâti au haut d'un roc sur la rive gauche de la rivière; la belle verdure des arbres qui croissent sur les bords de la Sorgues; le joli village de Vaucluse; les échos, prompts à répéter les noms de Pétrarque et de Laure à la voix des amants qui se plaisent, en les réunissant, à consoler l'ombre du poëte des rigueurs de son amante; tout, dans cette vallée, invite à parcourir ses romantiques détours.

« La fontaine de Vaucluse elle-même, dit M. Adolphe Blanqui, a subi l'influence du temps. Une charmante papeterie a remplacé sur ses rives le château ruiné des seigneurs du lieu; et quoique le village illustré par Pétrarque soit encore une bourgade misérable, du moins on y arrive par une route praticable aux voitures, et on y trouve une bonne hôtellerie. La Sorgues, jadis si poétique, est devenue industrielle, sans rien perdre du charme de ses eaux, qui n'arrivent au fleuve qu'après avoir animé un grand nombre d'usines et fertilisé cinq à six lieues de pays. »

Vers l'extrémité septentrionale du département, le mont Ventoux reste couvert de neige pendant huit mois de l'année. A quelques lieues à l'ouest, la petite ville de *Vaison* est bâtie sur les ruines de *Vasio*, la principale cité des *Vocontii;* vers le sud-ouest, à 7 lieues de celle-ci, *Orange*, qui renferme des fabriques de toiles peintes, des filatures de soie, des moulins à garance; Orange, qui fait le commerce de vin, d'huile, de miel et de safran, est célèbre par les monuments antiques dont elle conserve les restes. Avant d'être conquise par Louis XIV, elle était la capitale d'une principauté appartenant à la maison de *Nassau;* avant l'expédition de César, elle était l'une des quatre grandes cités des *Cavari;* Ptolémée l'appelle *Aurosio Cavarum*. A quatre cents pas de ses murs, sur la route de Marseille, on voit un bel arc de triomphe qui ne le cède à aucun de ceux que Rome possède encore; il fut construit en mémoire de la victoire remportée par Marius sur les Cimbres, et restauré en 1828.

A deux lieues au sud-est d'Orange, on voit, non loin d'un petit lac salé éloigné de plus de 20 lieues de la mer, *Courthezon*, ville de 2 à 3,000 âmes, qui a vu naître Joseph Saurin, célèbre mathématicien et ministre protestant.

Le cours du Rhône forme la limite occidentale du *département de la Drôme* (¹) dans toute sa longueur; la route qui borde le fleuve traverse d'abord la petite ville ou le bourg de *Pierre-Latte*, dont le nom, qui signifie *pierre large*, rappelle le culte druidique, ou peut-être est dû au large rocher au pied duquel elle est bâtie. A cinq lieues au nord de celle-ci, la jolie ville de *Montélimart*, entourée de murailles bordées de boulevards intérieurs et extérieurs, traversée par plusieurs canaux qui devraient alimenter de nombreuses manufactures, dominée par une ancienne citadelle, environnée de belles prairies, de plaines fertiles arrosées avec art, et de coteaux connus par d'excellents vins, est percée de quatre portes qui répondent aux quatre points cardinaux. C'est la patrie de Faujas de Saint-Fond, savant professeur, qui avança l'étude de la géologie.

Il faut traverser la rapide rivière de la Drôme avant d'arriver à *Valence*, sur la rive gauche du Rhône. Ce chef-lieu de préfecture, bâti avec irrégularité, dépourvu de belles places et d'édifices dignes d'être cités, présente cependant plusieurs objets intéressants : on voit dans la cathédrale le beau mausolée élevé par le célèbre Canova à la mémoire du pape Pie VI, qui termina ses jours dans cette ville en 1798; le bâtiment appelé le *Gouvernement* n'est pas sans élégance; la citadelle mériterait d'être visitée, quand ce ne serait que pour y jouir de la délicieuse perspective que l'œil découvre en suivant le cours du Rhône ou en se dirigeant à l'ouest, vers les montagnes du Vivarais. Cette cité est l'antique *Valentia* des *Segalauni*, dont parle Ptolémée. Elle a vu naître Championnet, l'un des généraux qui dans les premiers temps de notre révolution s'illustrèrent par plus d'une victoire.

A trois lieues de Valence, sur le territoire de la commune de Peyrus, se trouve la célèbre *grotte du Pialoux*, qui a été long-temps dans le pays l'objet des contes les plus absurdes. Elle a deux entrées : l'une d'environ 1 mètre de hauteur sur 3 de largeur; l'autre beaucoup plus basse, mais à peu près aussi large. Elles ne sont séparées que par une masse formée par d'anciens éboulements. L'intérieur de cette grotte offre un aspect effrayant par la profonde obscurité qui y règne. Son élévation est de 30 à 40 mètres. Ses parois sont tapissées de magnifiques stalactites qui imitent des guirlandes, des festons de fleurs, des animaux, des colonnes et des obélisques. Il faut deux heures pour en faire le tour. Au milieu de cette caverne il s'en trouve une autre, mais dont le sol est à 6 ou 8 mètres plus bas. On ne peut y descendre que par des échelles : on n'y était point encore descendu en 1833; mais on estime sa longueur à 60 mètres sur 6 à 8 de largeur. Vis-à-vis de Tournon, dont elle est séparée par le Rhône, la petite ville de *Tain*, peuplée de 2,000 âmes, est agréablement située au pied du célèbre coteau qui produit les vins de l'*Ermitage*, et qui porte les vignes de *Côte-rôtie brune* et de *Côte-rôtie blonde*.

Sur la rive droite de la Drôme, au milieu d'une agréable vallée formée par deux chaînes de montagnes auxquelles appartiennent, au nord le mont Embel, au sud le mont Volvent, et dominée par un rempart de montagnes ari-

(¹) Bois. . . . . 165,176 hectares
Vignes. 23,986
Usines et forges. . . . 3
Fabriques de poterie et
de faïence. . . 110

des, *Die* est l'ancienne *Dea Vocontiorum* [1], renommée aujourd'hui par son vin muscat et sa clairette. Dans la partie méridionale du département, *Nyons*, à la droite de l'Aigues, que l'on traverse sur un pont construit par les Romains, a des fabriques de savon, d'étoffes de laine et des filatures de soie. Elle est située à l'entrée d'une vallée délicieuse et bâtie partie en plaine et partie sur le mont Devès. Aux environs, on voit les ruines d'un vieux château-fort démoli par Louis XIII. Cette ancienne et petite cité est divisée en trois quartiers qui ont chacun une vieille enceinte. C'est la patrie du littérateur Jacques Bernard et de l'illustre héroïne Philis de la Tour du Pin de la Charce, qui, en 1692, sous les ordres de Catinat, se mit à la tête des habitants du pays et força à la retraite les troupes du duc de Savoie.

Une route conduit de Nyons, à travers les montagnes, sur les bords du Buech, qui traverse la jolie petite ville de *Serres*, la première que l'on voit en entrant dans le *département des Hautes-Alpes* [2]. A une lieue de ses murs, en se dirigeant sur Gap, le lieu appelé *la Batie-Montsaléon* est le mont *Seleucus*, où Constance défit complétement Maxence, l'an 353 de notre ère. A une lieue de Gap, on fait remarquer aux étrangers, au milieu du lac de Pelleautiers, le *Pré qui tremble*, petite île flottante, composée, comme toutes celles de la même espèce, d'une réunion de végétaux, dont la superficie changée en *humus* se couvre d'herbes que l'on fauche. *Gap* occupe l'emplacement de *Vappicum* ou *Vapincum*. Son nom atteste son origine antique; mais ruinée par les Lombards, par les Arabes et par plusieurs tremblements de terre, c'est sur les décombres de ses anciennes constructions qu'elle s'élève aujourd'hui; ce n'est qu'en creusant à une grande profondeur que l'on retrouve des débris qui annoncent combien elle est déchue. La peste qui la ravagea en 1630, la révocation de l'édit de Nantes qui ruina son industrie, l'incendie presque général qu'elle éprouva en 1692 lorsqu'elle fut prise par le duc de Savoie, ont réduit sa population de plus de moitié de ce qu'elle était au seizième siècle, époque à laquelle elle comptait plus de 16,000 habitants. Elle est mal bâtie, mal pavée, sans édifices remarquables, et n'a pour elle qu'une position agréable au bord des ruisseaux de la *Bonne* et de la *Luye*, dans une petite plaine entourée de montagnes disposées en amphithéâtre. *Embrun*, sur la rive droite de la Durance, était le siége d'un archevêché, dont le palais qui la domine est le plus bel édifice après la cathédrale, que l'on attribue à Charlemagne. Elle est appelée *Eborudono* dans l'Itinéraire d'Antonin. C'était la principale cité des *Caturiges;* Néron lui conféra le droit de latinité, Galba celui d'alliance, et Valens en fit une place militaire importance.

Traversons *Mont-Dauphin*, petite place forte de 500 habitants, construite par Vauban, sur une montagne escarpée qui domine quatre vallées; suivons la route qui borde la Durance, et laissant le mont Genèvre sur notre droite, arrivons à *Briançon*. Appelée *Brigantio* sous la domination romaine, elle prenait rang parmi les cités du second ordre; aujourd'hui elle est si peu peuplée et si mal bâtie, qu'elle ne mérite une mention que par sa position inexpugnable. Elle est défendue par sept forts, qui commandent aux vallées par lesquelles on peut l'approcher. La Durance, torrent fougueux, coule au fond d'un précipice de 170 pieds de profondeur, qui la sépare des principaux travaux faits en partie dans le roc : un pont d'une seule arche de 120 pieds d'ouverture, jeté sur cet abîme, sert à communiquer de la forteresse à la ville. L'industrie de celle-ci consiste en fabriques de bonneteries, de cotonnades et d'objets de quincaillerie.

Chaque année, 4 à 5,000 habitants des Hautes-Alpes émigrent dans le reste de la France pendant cinq mois, à partir de la fin de l'automne : ce sont des colporteurs, des bergers, des cultivateurs, des rémouleurs, des marchands de fromages, des mégissiers, des cordonniers, des marchands de parapluies et des instituteurs qui vont enseigner dans les départements voisins.

Le *département de l'Isère* [1], couvert de montagnes dans presque toute son étendue,

[1] Selon la Carte de *Peutinger* et l'Itinéraire d'*Antonin*.

[2] Bois. . . . . 77,226 hectares
Vignes. . . . . 5,901 »
Scieries hydrauliques. . . 195

[1] Bois. . . . . 168,420 hectares
Vignes . . . . 27,698 »
Hauts fourneaux. . . . 18
Papeteries. 26
Ponts suspendus. . . . 5

présente plusieurs particularités remarquables; on y distingue quatre climats différents : celui des plaines arides, celui des plaines marécageuses, celui des vallées et celui des montagnes. Dans les premières, on éprouve pendant l'été une grande chaleur et des vents impétueux ; les secondes sont exposées à une température humide et moins élevée ; dans les vallées profondes, les variations de l'atmosphère sont très rapides; cependant la pluie ou la sécheresse y sont souvent d'une longue durée. Aux chaleurs accablantes de l'été succède le froid de l'hiver le plus rigoureux. Les hautes montagnes n'offrent que deux saisons : celle de l'été et celle de l'hiver, qui est la plus longue. On retrouve chez leurs habitants la même activité, la même industrie que nous remarquerons dans les autres contrées de l'Europe parmi les peuples montagnards. Dans les régions élevées et dépourvues de bois, la population s'établit pendant l'hiver dans les écuries; mais l'abondance des fourrages compense le manque de forêts, et permet aux paysans de nourrir des troupeaux considérables. Les vieilles futaies de la partie orientale du département fournissent des bois de chauffage et de construction, ainsi que des sapins pour la grande et la petite mâture.

La route qui conduit de *Briançon* à *Grenoble* est tracée au milieu des montagnes, et côtoie la petite rivière de la Romanche, depuis *La Grave,* dernier village des Hautes-Alpes, jusqu'au bourg de *Vizille,* intéressant par ses fabriques de toiles peintes, ses filatures et ses papeteries. Dans ce trajet on aperçoit des forges et des usines, qui indiquent la richesse métallique de ces montagnes. Bientôt on laisse sur la gauche les bords âpres et sauvages du *Drac,* et l'on voit l'*Isère,* poursuivant son cours sinueux et rapide au pied d'une chaîne occupée par des vignes et des mûriers à sa base, et par des forêts et des pâturages jusqu'à sa cime, arroser la vallée du Grésivaudan, et traverser *Grenoble,* dont les remparts élevés en terrasses dominent une plaine couverte de vergers et de prairies. L'abord de cette ville ressemble à celui d'une place de guerre, bien qu'elle ne soit qu'un faible boulevard pour la France. Des remparts à la Vauban l'entourent, et l'on y entre par de vieux ponts-levis. On y distingue deux quartiers : l'un, appelé *Saint-Laurent,* est resserré entre le mont Rachet et la rive droite de l'Isère, et communique par un pont de bois et un pont de pierre avec l'autre nommé le quartier de *Bonne.* Le premier est entouré d'une faible muraille, le second a une enceinte bastionnée. Les restes d'une ancienne forteresse, appelée la Bastille, et située sur une montagne qui porte le même nom, commandent toute la ville : de ce point on jouit d'un très beau coup d'œil qui embrasse la vallée du Drac et celle de l'Isère. Le quartier Saint-Laurent, que l'on appelle aussi *La Perrière,* parce qu'il est situé au pied du rocher, ne consiste guère qu'en deux grandes rues. Dans l'autre quartier qui borde la rive gauche de l'Isère, l'ancien hôtel de l'intendance est occupé par la préfecture; le palais de justice orne par son architecture délicate et gothique la place de Saint-André; le collége renferme une bibliothèque de 60,000 volumes, qui, parmi des manuscrits précieux, possède les poésies du duc d'Orléans, père de Louis XII. On voit dans le même établissement un musée d'histoire naturelle, d'objets d'art et d'antiquité. Au milieu de ce sanctuaire, où la jeunesse va puiser l'instruction, on a placé les statues de Bayard, de Vaucanson, de Condillac et de Mably, nés dans les murs de Grenoble. On compte encore parmi les personnages célèbres qu'elle a vus naître madame de Tencin, Gentil-Bernard, Barnave et Mounier. Des écoles de droit, de médecine et de chirurgie, un musée, un cabinet de physique, un jardin pour l'étude de la botanique, une école d'artillerie, sont d'autant mieux placés dans cette ville, qu'elle a produit plusieurs autres hommes qui, par leurs talents, mériteront un jour une place à côté de ceux que nous venons de nommer. On y voit un bel hôpital, une salle de spectacle, un beau jardin public et plusieurs autres jolies promenades. Son industrie et son commerce sont importants, et ses belles fabriques de gants comptent peu de rivales en Europe. Son antiquité est attestée par l'histoire : c'était une des cités des Allobroges, qui l'appelaient *Cularo.* Ruinée par les guerres des Romains, l'empereur Gratien la fit rebâtir et lui donna le nom de *Gratiano-polis,* duquel s'est formé celui qu'elle porte.

Au bas de la montagne qui s'élève à l'ouest de Grenoble, le bourg de *Sassenage* est renommé par ses excellents fromages qui se fabriquent dans ses environs. Les curieux vont

y visiter deux grottes que la crédulité populaire rendait autrefois célèbres, parce qu'elles renferment deux petites excavations cylindriques appelées les *cuves de Sassenage*, qui se remplissaient spontanément d'eau, dont la hauteur faisait présager l'abondance ou la pénurie des récoltes. Depuis que dans ces grottes, d'ailleurs fort curieuses, l'imposture ne trafique plus sur l'ignorance et la crédulité, elles sont moins visitées, mais n'en sont pas moins dignes de l'être. On y parvient par un sentier difficile : après en avoir franchi l'entrée, large et haute de 25 pieds, on se trouve dans une espèce de vestibule dont la profondeur et la hauteur ont plus de 40 pieds, et la largeur 70. Il aboutit à plusieurs cavernes; le torrent de *Germe* sort de la plus considérable en formant une belle cascade, dont le bruit retentit dans ces cavités souterraines.

Du sommet de la montagne à laquelle s'adosse Grenoble, on aperçoit, à plus de 25 lieues en ligne directe, les cimes glacées du Mont-Blanc. C'est dans la même direction, en remontant l'Isère, que l'on arrive à la *Grande-Chartreuse*, monastère fameux, regardé autrefois comme la capitale de l'ordre si riche et si sévère que saint Bruno fonda en 1084, et qui, au lieu de prendre le nom de son fondateur, prit celui du village de *Chartrouse*, situé près de la vallée qu'occupent le désert où ce pieux solitaire établit sa retraite, et le couvent que ses disciples y construisirent. Fermée aux deux extrémités par une gorge tracée au milieu de déchirures presque verticales couvertes de ronces et de sapins, il faut, si l'on veut la visiter au printemps, braver la chute imminente de rochers énormes à peine soutenus sur d'autres rochers qui se perdent dans les nues; passer au milieu d'escarpements entrecoupés de torrents dont le fracas étouffe la voix des guides et le cri des animaux, et, après avoir franchi un pont jeté d'une montagne à l'autre, se hasarder sur le talus glissant d'un roc placé sous la cascade du *Guiers-Vif* ou dans un passage étroit placé entre cette masse d'eau et l'abîme au fond duquel elle se précipite. Ces difficultés, qui naissent de la fonte des neiges, cessent pendant la saison de l'été. A la fatigue d'un chemin tortueux, encombré de cailloux et de roches, succède l'obscurité d'une forêt de sapins qu'on traverse en s'élevant constamment, avant d'apercevoir le monastère; mais bientôt on commence à descendre, la vallée s'élargit, la forêt devient moins épaisse, les sapins cessent de garnir la montagne, et l'on se trouve au milieu de la région des hêtres, qui, moins rapprochés, permettent d'apercevoir la Grande-Chartreuse s'élevant sur un terrain inégal au pied du Mont-Granson, dont la cime blanchâtre domine tous les sommets qui l'entourent. L'aspect de cet édifice d'une architecture simple, noble et solide, entouré par des prairies et la forêt, inspire un profond recueillement. Relevés, il y a près d'un siècle, sur les ruines du couvent bâti par saint Bruno et que le feu du ciel avait consumé, ses murs furent respectés à l'époque où l'on détruisit les maisons religieuses; la salle du chapitre resta, jusqu'à ce jour, tapissée des portraits de tous les généraux de l'ordre : cette salle et le cloître, qui renferme quatre-vingts cellules, sont ce qu'il y a de plus remarquable dans ce monastère; cependant on y montre aussi les appartements des étrangers, les caves qui ne devraient peut-être pas être si vastes chez les pieux successeurs de saint Bruno, et la belle fromagerie où l'on fabrique une espèce de gruyère.

« En remontant le torrent par un chemin ombragé, large et assez commode, on arrive en un quart d'heure à la cellule de saint Bruno, qui est aujourd'hui convertie en chapelle. Dans une grotte située au bas, coule la fontaine où il se désaltérait. »

Nous ne décrirons point tout ce qu'on entend par les curiosités naturelles des environs de Grenoble; c'est seulement par quelques traits que nous donnerons une idée du pays. Dans les siècles d'ignorance on portait à *sept* le nombre de merveilles que renfermait l'ancienne province du Dauphiné. Louis XI se glorifiait de posséder un pays dont les merveilles surpassaient en beauté celles du monde qu'elles égalaient par leur nombre. Cependant, comme tout ce qui étonnait le vulgaire recevait alors le nom de *merveille*, on en compta jusqu'à quinze dans cette province. C'était la *Tour-sans-venin*, sur un rocher qui domine le Drac, à une lieue de Grenoble : il n'en reste plus qu'une muraille. Elle passait pour avoir été bâtie par Roland, et jouissait du privilége d'éloigner toutes les bêtes venimeuses : une poignée de terre ramassée au pied de ses murs suffisait pour détruire tous les insectes; mais

le miracle n'existe plus : les ruines de la tour recèlent des serpents et d'autres animaux venimeux (1). C'était, à 2 lieues de Die, la *montagne inaccessible*, plus large vers son sommet qu'à sa base; c'était la *fontaine ardente*, située entre les deux précédentes merveilles, produite par des exhalaisons de gaz hydrogène; c'étaient les *cuves de Sassenage* dont nous avons parlé; la *grotte de Notre-Dame-de-la-Balme* dont nous parlerons bientôt; la *fontaine vineuse*, eau minérale dont le goût rappelle celui du vin; le *pré qui tremble*, que nous avons vu au milieu du lac de Pelleautiers; le *vent pontias* qui, dans la vallée de Nyons, sort du mont Devez et suit le cours de la rivière d'Eygues; le *rocher mobile*, dans les environs d'Embrun, et qui, en équilibre sur un autre rocher, se met en oscillation au moindre effort; enfin, il n'est pas jusqu'aux eaux minérales tant soit peu salutaires qui n'aient été placées parmi les merveilles dont la plupart ne méritent pas l'honneur d'être décrites.

Dans la vallée de Godmard, le hameau des *Andrieux* est tellement enfoncé au milieu des rochers, que pendant plus de trois mois de l'hiver il est privé de la vue du soleil. Lorsque cet astre se montre pour la première fois, tous les habitants, suivant un usage antique, ayant à leur tête le *vénérable* ou le plus ancien d'entre eux, se rassemblent sur un pont construit dans le voisinage : chacun y porte une omelette, des danses célèbrent le retour du soleil : dès que l'astre paraît, toutes les omelettes lui sont présentées en offrande; le cortége reprend le chemin du hameau; on mange en commun ces prémices sorties de la poêle, et la fête se termine par des réjouissances (2). Au nord de la Grande-Chartreuse, le bourg des *Échelles*, peuplé de 1500 habitants, est sur la limite de la France et de la Savoie, près de la magnifique route taillée dans le roc par Charles-Emmanuel, et de celle que Napoléon fit creuser, en ouvrant dans la même chaîne une longue galerie souterraine; plus loin le *Pont-de-Beauvoisin*, sur les rives du Guiers, qui le sépare du bourg sarde du même nom, est le dernier bourg de France : il possède des eaux minérales efficaces contre les fièvres tierces; sa population est de 2,000 âmes. La même route traverse la petite ville de *La Tour-du-Pin*, dans un vallon fertile.

Prenons une autre direction : suivons, au sud de Grenoble, le chemin de *Vizille* au *Bourg-d'Oisans*. A la sortie du premier de ces bourgs on pénètre dans la sombre vallée de la Romanche, qui, resserrée entre de hautes montagnes boisées, offre les aspects les plus sauvages et les plus pittoresques. Cette gorge étroite règne sur une longueur de 6 à 7 lieues, offrant quelques hameaux renfermant des usines, dont le plus important comme le plus central est celui de *Gavet*. On reconnaît encore, au bout de ce trajet, la digue de l'ancien lac de Saint-Laurent qui couvrait jadis toute la vallée du Bourg-d'Oisans. « Ce lac dut son existence de deux siècles à l'un des plus terribles événements auxquels sont exposées les vallées des Alpes. Deux torrents se précipitent, en face l'un de l'autre, du haut des montagnes, dans la Romanche, à l'endroit même où cette rivière sort du large bassin du Bourg-d'Oisans pour entrer dans la gorge. Ils grossirent subitement l'un et l'autre, dans le onzième siècle, au point d'entraîner au fond de la vallée une immense quantité de rochers, de terres et de graviers, qui, se joignant des deux côtés, finirent par la barrer; et les eaux de la Romanche, retenues par cette chaussée, s'élevèrent jusqu'à son niveau, en couvrant toute la plaine à une hauteur de 60 à 80 pieds. Un reste de pont qu'on trouve sur la route qui conduit au Bourg-d'Oisans, indique encore aux voyageurs la hauteur du lac, et par conséquent celle de la digue. Formée et cimentée par la nature, ce fut la nature qui la détruisit; les eaux du lac qui la minaient dès longtemps la rompirent enfin, dans le treizième siècle, en septembre 1229, et se précipitèrent avec impétuosité dans la vallée inférieure, et de là dans celle du Drac, enfin dans celle de l'Isère. Elles entraînèrent avec elles tous les villages, toutes les habitations qui se trouvaient sur leur passage, et submergèrent la ville de Grenoble. Il n'y eut de sauvées que les personnes qui eurent le temps, avant la

(1) Selon quelques savants, l'église de Pariset, hameau voisin de la Tour, était sous l'invocation de *saint Vérand*. Le peuple a d'abord dit la *Tour-de-Saint-Vérand*, puis de *Saint-Vérain*, et comme *verain* signifie dans le langage du pays *venin*, on a fini par dire *Tour-de-Saint-Venin*, *Tour-sans-venin*.

(2) Voyez les Merveilles et les Beautés de la nature en France, par M. *Depping*, qui rapporte ce trait, d'après M. *Ladoucette*, ancien préfet de l'Isère.

crue des eaux, de se réfugier, ou sur les montagnes, ou dans les hautes tours et les clochers de la ville : tous les ponts furent renversés. Le premier accident avait enseveli la plaine de l'Oisans, le second l'exhuma de son tombeau. Mais la catastrophe qui l'a submergée peut se reproduire encore : la cause subsiste toujours, et peut, d'un moment à l'autre, produire le même effet. La violence des deux torrents et les débris des monts qu'ils entraînent avec eux peuvent encore boucher la vallée, en opposant une nouvelle digue à la Romanche, et former un nouveau lac, qui ne trouverait de même son dégorgement qu'en s'élevant à la hauteur de cette digue (1). »

Près du village de *Notre-Dame-de-la-Balme*, sur la rive gauche du Rhône, on voit la célèbre caverne qui fut comptée au nombre des merveilles du Dauphiné. Son entrée est transformée en une chapelle de la Vierge, et son intérieur se compose de plusieurs salles ornées de stalactites du plus bizarre effet, de cascades, de canaux et d'un petit lac sur lequel on se promène en bateau à la clarté des flambeaux, comme si cette grotte était l'entrée des enfers.

Arrosée par la Gère et resserrée entre la rive gauche du Rhône et des collines qui se présentent en amphithéâtre, *Vienne*, autrefois formée de rues sales et tortueuses, s'embellit chaque jour par de nouvelles constructions. La façade moderne de l'hôtel-de-ville décore sa principale place; le portail et la nef de l'ancienne cathédrale ne sont point sans mérite. La ville possède une bibliothèque de 12,000 volumes, un théâtre, un collége, un cabinet de physique, un musée riche en objets d'antiquité découverts dans ses murs; elle est aussi le siége d'une société d'agriculture. Les anciens ont parlé de Vienne, et l'appellent *Vienna* et *Vindobona*; elle était déjà célèbre du temps de César (2); Strabon la désigne comme la capitale des Allobroges (3), et Ptolémée comme leur seule cité (4). Pline lui donne le titre de colonie (5); suivant Pomponius Mela, c'était une des villes les plus opulentes de la Gaule. On y cultivait les lettres, et le poëte Martial se félicite du succès que ses vers y obtenaient (1). Sous Claude, elle était la résidence du préfet des Gaules et du commandant de la flotte que les Romains entretenaient sur le Rhône; les empereurs y avaient un palais. Valentinien y fut étranglé en 392. En 432 elle devint la capitale du royaume des Bourguignons. En 534 les Francs s'en rendirent maîtres. En 871 Charles-le-Chauve s'en empara, après un siége de plusieurs mois. C'est dans ses murs que le pape Clément V, en présence de Philippe-le-Bel, assembla le concile à jamais célèbre dans les fastes du fanatisme, par l'injuste condamnation des Templiers. Du temps d'Eusèbe, Lyon et Vienne étaient les deux plus importantes métropoles de nos contrées. L'archevêque de cette dernière conserva long-temps le titre de premier primat des Gaules. Le zèle aveugle des premiers chrétiens et le fléau de la guerre ont détruit les édifices qui la rendaient célèbre; cependant on y voit encore les restes d'un théâtre et ceux d'un amphithéâtre. On y reconnaît un temple dédié à Auguste, on y voit les ruines d'un temple de Castor et Pollux, et l'on y remarque un bel arc de triomphe. L'église de *Notre-Dame de la Vie* est un édifice antique que l'on croit être le prétoire. Le pont qui établit la communication de la ville avec le faubourg, passe pour être de construction romaine, ainsi que le fort Pipet, dont quelques parties sont dans le style gothique. En 1820, la découverte des sources qu'avaient utilisées les Romains conduisit à celle des aqueducs qu'ils avaient construits : on les rendit à leur destination, et depuis ce temps Vienne qui n'avait point d'eau s'en trouva abondamment pourvue. Les hommes les plus célèbres que cette ville ait vus naître, sont le poëte Claudien et le pape Guy, surnommé Clément IV. Ce chef-lieu de sous-préfecture occupe un rang parmi les villes manufacturières. Il a des fabriques de drap importantes, des tanneries renommées et des usines pour la préparation des métaux tirés du département. Le quartier de cavalerie, situé hors de ses murs, est un des plus beaux qu'il y ait en France. A ses portes et sur la droite de la route de Marseille, on voit un tombeau antique de forme carrée et surmonté d'un obélisque, mais on ignore en l'honneur

(1) M. *Vaysse de Villiers* : Itinéraire descriptif de la France, tom. II. — (2) De Bell. Gall., lib. VII, § 9. — (3) Lib. IV, cap. I, § 9. — (4) Lib. II, cap. X. — (5) Lib. III, cap. IV.

(1) Fertur habere meos, si vera est fama, libellos
Inter delicias pulchra Vienna suas!
Lib. VII Epigr. 88.

de quel personnage il fut élevé. Le Rhône contribue moins à la prospérité de Vienne que la petite rivière de Gère, qui roule avec rapidité ses eaux impétueuses et limpides en faisant mouvoir les lourds marteaux d'une usine de fer et les réguliers laminoirs d'une usine de cuivre, tandis qu'ailleurs elles visitent des lavoirs de laine et animent des métiers à filer, à tisser et à tondre les draps. « Le contraste de ces objets divers, usines, rochers, ruines romaines, longues pièces de drap étendues sur de vieux restes d'aqueducs, tanneries, moulins à farine et à foulon, filatures de soie, donne à la vallée de la Gère une grande ressemblance avec celle de la Clyde en Ecosse, entre Lanark et Glasgow. C'est un site digne à la fois de l'industriel, du philosophe et du peintre [1]. »

Près des bords de la Frette, *la côte de Saint-André*, bourg que sa population place au rang des petites villes, tire un grand produit de ses liqueurs estimées et de ses vins blancs légers et petillants. Au sud, la petite ville de *Saint-Marcellin*, agréablement située, bien bâtie et ceinte de murailles, fait le commerce de soie écrue, d'huile de noix et de marrons, et s'enrichit aussi des vins de ses fertiles coteaux.

L'*Ardèche* donne son nom à un département [2] qu'elle traverse dans sa largeur, et qu'elle limite, au sud, près de son embouchure dans le Rhône; à l'est, ce département est bordé dans toute sa longueur par ce fleuve, tandis qu'à l'ouest la chaîne du Mézin [3], les monts de *Sone* et de *Tanargue* lui servent en partie de frontières. Dans ses limites se trouve renfermée presque en entier l'ancienne province du Vivarais, qui, long-temps avant les Romains, portait le nom d'*Helvia*. Suivant une étymologie que l'on peut admettre, parce qu'elle s'accorde avec la nature physique du pays, la dénomination de cette petite contrée signifierait *route dans les montagnes* [4]. Mais on a sans doute été trop loin, en faisant venir le nom d'*Ardèche* de la même racine que le mot latin *ardere* (brûler). Supposer que les montagnes de l'Auvergne et celles du Vivarais, qui presque toutes portent l'empreinte d'une origine ignée, ont vomi des flammes alors que l'homme habitait ces régions ou d'autres régions voisines, c'est se livrer à des conjectures totalement en opposition avec certains faits, dont l'un des plus importants est la découverte du gisement d'ossements d'animaux fossiles sous les coulées basaltiques des environs d'Issoire en Auvergne [1]; ossements parmi lesquels on n'a trouvé aucun reste qui annonçât l'existence de l'homme à l'époque où d'énormes courants de laves couvrirent le lieu où ces ossements ont été entraînés. Si les dénominations antiques données à certaines montagnes s'accordent avec l'idée de leur embrasement, c'est que long-temps après qu'elles ne jetaient plus de flammes, elles ont conservé de la chaleur, de la fumée et d'autres indices de leur incandescence; c'est que la couleur noirâtre des produits volcaniques porte les hommes les plus ignorants à les comparer aux objets qui ont subi l'action du feu. Ainsi, le nom oriental de basalte signifie, à cause de sa teinte noire, *pierre brûlée*, quoique les anciens aient donné ce nom à une roche qu'ils ne regardaient point comme une lave, et qui, en effet, diffère du basalte des géologistes.

Le département de l'Ardèche, l'un des moins connus sous le rapport physique, doit sa physionomie particulière aux conflagrations volcaniques dont il fut le théâtre, et à la décomposition qu'éprouvent quelques unes des roches qui constituent ses montagnes granitiques et calcaires. Le cratère de Saint-Léger, près des bords de l'Ardèche, exhale, comme la grotte du Chien aux environs de Pouzzole, une grande quantité d'acide carbonique. Le *pont de la Baume* est une coulée volcanique, présentant une masse de basalte disposée en prismes inclinés dans diverses directions, et posés sur une rangée de prismes plus gros, placés perpendiculairement les uns à côté des autres. Ce que cette colline offre de plus curieux, c'est une belle grotte naturelle, composée et surmontée de prismes disposés régulièrement en arc, comme par la main de l'homme. La montagne de *Chenevari*, dont la base calcaire supporte un dépôt de cailloux roulés, est couronnée par une

(1) *Voyage dans le midi de la France* pendant les mois d'août et de septembre 1828; par M. Ad. Blanqui.

(2)

Bois.	98,004	hectares.
Vignes.	26,862	»
Hauts-fourneaux. . . .	4	
Scieries hydrauliques. .	35	
Ponts suspendus. . . .	10	

(3) *Mézin* ou *Mezing*, en ancien patois, signifie *milieu*. — (4) Dans les langues celtiques *hel* et *bel* se traduisent par *élévation*; *via* comme *weg*, veut dire *chemin*.

(1) Voyez plus haut, pag. 94.

masse volcanique qui, du côté du sud, n'offre qu'un mur de laves grises et rougeâtres, mais qui, du côté opposé, présente le singulier aspect d'une colonnade basaltique d'environ 600 pieds de développement. Plus loin, un rocher, surmonté de prismes entassés horizontalement ou groupés en s'inclinant vers le sol, qui supporte les restes du vieux château de *Rochemaure*, doit son nom à sa couleur noire. Près du bourg de *Vals*, connu par ses eaux minérales, la célèbre *chaussée des Géants* est une réunion de prismes basaltiques qui bordent les deux rives du *Volant*. Non loin du pont de *Bridon*, une cascade tombe en bouillonnant du haut d'une montagne formée de basaltes semblables. Le majestueux amas de prismes, près du pont de Rigodel; la magnifique chaussée formée de colonnes gigantesques près du village de *Colombier;* la belle cascade de la *Gueule d'enfer*, qui tombe du haut d'un rocher granitique de plus de 500 pieds de hauteur, recouvert de laves prismatiques : tels sont les principaux objets qu'on ne peut voir sans étonnement.

Ces monuments volcaniques ont été plusieurs fois décrits avec plus ou moins d'exactitude et de détails (¹). Nous aurions trop à faire si nous citions tous ceux que plusieurs écrivains, animés d'un enthousiasme peu éclairé, ont compris, dans leurs descriptions ambitieuses, sous le nom de curiosités naturelles, ou de merveilles de la nature. L'un de ceux qui hors du domaine de la volcanisation ont fait faire le plus de suppositions sur leur origine, est le pont naturel d'Arc sous lequel coule l'Ardèche. Il est formé d'une arche à plein cintre de 60 mètres de largeur et de 25 à 30 de hauteur, percée dans un rocher calcaire qui coupe transversalement une délicieuse et romantique vallée. Dans les descriptions géographiques qui en font mention, on le représente comme le résultat d'une rupture faite dans la roche par les eaux de l'Ardèche et terminée par la main de l'homme, parce que depuis l'époque de la domination romaine il sert de passage pour aller des Cévennes dans le Vivarais (²); mais un rocher beaucoup moins considérable que celui d'Arc, loin de pouvoir être percé par la rivière, l'aurait forcée à détourner son cours; et nul individu n'a cherché à perfectionner cet ouvrage de la nature, puisqu'on ne peut le traverser qu'en ayant soin de se tenir constamment attaché avec les mains aux aspérités qui le couronnent. Nul doute au contraire que l'Ardèche n'a pas même contribué à l'agrandir, puisque l'arche n'offre point de traces du frottement des eaux, et que le pont ne soit une véritable caverne comme celles qui, par une dégradation naturelle, se sont formées dans le même calcaire qui borde la rivière, dégradation qui est un des caractères de ce calcaire, que l'on appelle pour cette raison *caverneux* (¹). Les grottes des environs du bourg de *Vallon*, dues à la même cause, sont connues par la bizarrerie et la variété des formes que présentent leurs stalactites; les rochers de *Ruoms*, au contraire, étonnent par leurs formes cubiques ou pyramidales.

Ce département, si digne d'intéresser et le dessinateur et le naturaliste, renferme plusieurs parties inconnues, quoiqu'elles ne méritent pas l'oubli dans lequel elles sont restées: tel est le domaine des Ubas qui occupe une circonférence de sept lieues. Il est situé à son extrémité occidentale dans le canton de *Saint-Etienne-de-Lug-Darès*, à 8 lieues nord-ouest de L'Argentière, et environné au nord, à l'est et au midi, de collines qui, s'élevant graduellement, forment la montagne volcanique de *Prasoncoupe*, dont le nom signifie *coupe* ou *cratère des prés*, parce qu'elle domine de belles prairies, et dont la hauteur est d'environ 1,000 mètres au-dessus de la Méditerranée. Ce volcan est, par l'abondance de ses laves, un des plus importants du Vivarais. S'ils l'avaient visité, les naturalistes qui ont parcouru ses environs n'auraient pas placé au premier rang celui de *Loubaresse*. De ses flancs sortent des eaux thermales, sources de richesses pour le village de *Saint-Laurent-les-Bains*, qui, sans la ré-

(¹) Voyez Histoire naturelle des provinces méridionales de France, par l'abbé *Girault-Soulavie;* Recherches sur les volcans éteints du Vivarais, par *Faujas de Saint-Fond;* Institutions géologiques, par *Breislak*. — (²) Voyez l'*Itinéraire complet du royaume de France*, 5ᵉ édition, 1828; le Dictionnaire de géographie physique de la France, par *Girault de Saint-Fargeau*, 1827; les Merveilles et les Beautés de la nature en France, par *Depping*, 1822; l'Itin. descriptif de la France, par *Vaysse de Villiers*.

(¹) Consultez, sur la disposition du pont d'Arc, le Mémoire de M. *Rozet*, inséré dans les Mémoires de la Société d'Histoire naturelle de Paris, tom. II, sous le titre de *Notice géognostique sur la langue de terre comprise entre le Rhône, l'Ardèche*, etc.

putation dont elles jouissent, languirait isolé et presque désert au fond de sa vallée profonde, étroite, hérissée de roches à demi décomposées, dont les débris épars offrent l'image du chaos. Du sommet du *Prasoncoupe* la scène change; à l'aridité de cette vallée succède, autour du volcan, l'heureuse fertilité d'une terre couverte de bois, de prairies, d'eaux abondantes et de champs cultivés. Le digne rejeton de l'ancienne famille à laquelle appartient le domaine des Ubas [1], vient de donner aux propriétaires du département de l'Ardèche l'exemple des perfectionnements que réclame l'agriculture, en y introduisant les méthodes employées dans quelques cantons de la Suisse et de l'Alsace, et en croisant la race bovine avec de beaux troupeaux tirés du canton de Berne. Puissent ces améliorations être imitées dans un pays qui, depuis le treizième siècle, semble n'avoir fait aucun progrès dans les connaissances agronomiques, bien que vers le sud les cultivateurs s'y montrent plus intelligents et plus zélés que vers le nord! Ce domaine, comme toute la partie occidentale et septentrionale du département, est couvert de roches granitiques et de grès : on y connaît de riches gisements de fer, de houille, d'argiles propres à la poterie, et de kaolin de la plus grande finesse pour la fabrication de la porcelaine.

Du haut du volcan de *Loubaresse* on domine la vallée de *Valgorge*, la plus pittoresque du Vivarais par ses milliers de pics et d'aiguilles, et sa belle végétation, dont la disposition offre à chaque pas la succession inattendue de sites riants ou sauvages. C'est au château de Valgorge, bourg situé dans la partie la plus fertile de la vallée, que le marquis de La Fare composa les vers qui l'ont rendu célèbre. La petite ville de *L'Argentière*, dont les anciennes mines de plomb argentifère sont épuisées, trouve dans ses fabriques et ses filatures de soie plus de ressources que n'auraient pu lui en procurer les produits métalliques qui lui ont donné son nom. Elle est peuplée de 2,000 âmes. Au sud-est de ce chef-lieu de sous-préfecture, *Bourg-Saint-Andéol*, sur le bord du Rhône, renferme deux fois plus d'habitants; on prétend qu'il doit son nom à saint Andéol, qui y souffrit le martyre au commencement du troisième siècle. Près de cette ville on voit, sur le rocher d'où s'échappe la fontaine d'eau minérale froide de *Tourne*, un monument remarquable du culte de nos ancêtres : ce sont les ruines d'un temple gaulois, qui paraît avoir été consacré au dieu Mithra. Parmi quelques bas-reliefs presque effacés, le plus important est celui qui confirme la destination du monument. On y distingue un taureau qu'un chien mord au cou, et qu'un homme paraît vouloir dompter : au-dessus de ce groupe, une figure rayonnée représente le soleil. Le village d'*Aps* est l'ancienne capitale de l'*Helvie*, que les Romains appelaient *Alba Helviorum*, et qui fut ruinée par les Goths; près de là, *Villeneuve-de-Berg*, où l'on s'occupe beaucoup de l'éducation des vers à soie, est la patrie d'Olivier de Serres, qui naturalisa le mûrier en France, et de Court de Gébelin, l'un des savants du siècle dernier qui ont fait le plus de recherches sur les langues et les monuments de l'antiquité. Sur le bord du Rhône, *Viviers*, évêché, peuplée de 2,000 âmes, était autrefois la capitale du Vivarais.

Les granites et les gneiss qui bordent le département au nord-ouest, les psammites et les schistes qui s'appuient sur ces roches, les calcaires qui viennent parallèlement s'y adosser, et la bande volcanique qui se termine brusquement au bord du Rhône par les basaltes de Rochemaure, comme si le fleuve avait servi de barrière aux torrents de laves, se réunissent aux environs d'*Aubenas*, où la couche d'alluvion, résultat de l'érosion des vallées qui ont sillonné ces terrains, forme un sol si fertile, qu'à l'aspect des noyers, des châtaigniers, des mûriers et des vignobles qui le couvrent, on peut dire qu'il est en France peu de pays plus riches; aussi cette ville de 3,600 habitants est-elle le centre du commerce de marrons et de vins de l'Ardèche, et le point de réunion de deux foires importantes pour la vente des soies. *Privas*, le chef-lieu du département, est, à l'exception de sa maison de détention, sans établissements remarquables, mais non sans commerce et sans industrie. Non loin des bords du Rhône, le village de *Cornas* et le bourg de *Saint-Péray* sont entourés de coteaux fertiles en excellents vins blancs; en suivant le fleuve, on voit *Tournon* qui communique avec Tain, sur la rive opposée, par un pont suspendu, moins léger que ceux qui traversent le fleuve, en le remontant jusqu'à Vienne. Du haut d'un vieux château qui domine la ville, et qui fut

[1] La famille d'Agrain des Ubas le possède depuis le onzième siècle.

construit au temps de Charles-Martel, on jouit d'une vue délicieuse, qui s'étend au loin sur les deux rives du fleuve; c'est particulièrement à Tournon qu'on fait le commerce des vins de l'*Ermitage* et de *Côte-rôtie* que l'on récolte sur l'autre rive. Près de la ville, on voit sur le Doubs les ruines d'un vieux pont attribué à César. C'est à la petite ville d'*Andance* qu'appartient l'honneur d'avoir fait établir le premier pont en fil de fer qui ait été construit en France. *Annonay*, célèbre par ses belles papeteries, est la ville la plus industrieuse de l'Ardèche; elle doit cet avantage à sa position près du confluent de la *Cance* et de la *Deume*. Située autour d'un rocher escarpé, environnée de champs couverts de mûriers et de villages entourés de jardins, elle offre le coup d'œil le plus agréable. Elle possède aussi des fabriques de drap, des filatures de soie et de coton, des blanchisseries de cire et des tanneries : sa population est de 8,000 habitants. Elle a donné naissance à Montgolfier, l'inventeur des aérostats et du bélier hydraulique, et au vertueux Boissy d'Anglas. Deux monuments élevés à la mémoire de ces hommes célèbres attestent la reconnaissance de leurs concitoyens, mais ne font point honneur aux artistes qui ont été chargés de leur exécution.

En quittant ce département, qui a produit plusieurs hommes dont les noms sont chers à la France, on remarque avec peine que la masse du peuple des villes et des campagnes est d'un caractère âpre comme ses montagnes, et d'une superstition que l'on ne peut comparer qu'à celle de la nation helvienne dont elle descend. La nature y a réparti plusieurs climats distincts : une chaleur fécondante se fait sentir sur les bords du Rhône; les vallons des environs de Saint-Julien et d'Annonay sont sous l'influence d'un climat tempéré. Mais dans la chaîne des Cévennes qui s'élève à l'ouest, l'hiver dure près de huit mois, et la terre est souvent couverte d'une épaisseur de neige considérable.

Limitrophe du département de l'Ardèche, et traversé par les mêmes chaînes de montagnes, celui de la *Haute-Loire* (1) offre les mêmes phénomènes volcaniques, des sites aussi sauvages, et des beautés analogues. Le mont *Mézin*, colosse d'origine ignée qui s'élève à 800 mètres au-dessus de sa base granitique, présente de magnifiques colonnades basaltiques. Le volcan appelé *Tartas* ou le Tartare, les *Infernels* ou les enfers, et le *Mouns Caou* ou *Mont-Chaud*, sont les principaux de ceux qui s'étendent sur la même ligne que le *Mézin* (1). Les coulées basaltiques paraissent avoir obstrué le cours de la Loire à *Goudet*, à *Solignac-sur-Loire*, et celui de l'Allier à *Monistrol*, à *Prades*, à *Chasez*, etc. Les roches volcaniques prennent, depuis *Pradelles*, la direction du nord-ouest : on les reconnait près de *Lonjac*, *Poulaquet*, *La Voûte*, *Brioude* et *Blesle*; elle n'offrent, en général, que des courants démantelés et coupés par des rivières.

Des amas de scories s'élèvent quelquefois en cônes sur les masses basaltiques : l'un des plus remarquables est celui du bois de Bard, près d'*Allègre* : il a 1,150 mètres de hauteur, et sa cime tronquée offre encore les traces d'un lac aujourd'hui desséché. On regarde aussi comme un cratère l'emplacement qu'occupe le lac du *Bouchet*, entouré de quatre montagnes de scories; il a 30 mètres de profondeur et 900 de diamètre. Mais ce que les feux souterrains ont produit de plus remarquable dans le département, c'est le rocher bizarre de *Corneille*, qui s'élève comme un énorme cube aux environs du *Puy*; celui de *Polignac*, couvert des ruines d'un ancien château; celui de *Saint-Michel*, qui a l'apparence d'une tour arrondie, et la *Roche-Rouge*, à une lieue et demie de Brives, pyramide volcanique de plus de 100 pieds de hauteur, entourée d'une ceinture de granite rougeâtre de 7 pieds d'élévation, et retenant dans sa masse des blocs granitiques qui hérissent sa surface depuis sa base jusqu'à sa cime : exemple curieux du sou-

(1)

Bois	74,050	hectares
Vignes	5,855	
Tuileries	12	
Fabriques de poterie	6	
Ponts suspendus	5	

(1) Il est à remarquer, ainsi que plusieurs esprits judicieux l'ont fait, que les noms des volcans du Vivarais et du Velay n'ont point été imposés par les Romains : César trouva la plus grande analogie entre l'idiome de ces contrées et la langue latine, comme si cette dernière en dérivait. C'est ce qui explique la similitude des noms que nous avons eu occasion de citer, avec des mots de la plus pure latinité. De même que *Tartas* ou *Tartarou*, et *Infernels* ou *Infernès*, rappellent les mots *Tartarus* et *Infernus*, *Coueron* offre une grande ressemblance avec *coquere* (cuire), *Tanargue*, avec *Tonitru ager* (champ du tonnerre.)

.èvement de certains produits des antiques feux souterrains. Cependant, s'il est certain que les mains de l'homme n'ont pas contribué à sa régularité, le *temple naturel* mérite une mention particulière : près du village de *Goudet*, sur le bord de la Loire, un courant de lave a figuré des constructions bizarres, une tour ronde, terminée par un toit de forme conique, et le péristyle d'un édifice orné de colonnes, sur 30 pieds de large et 180 de hauteur.

Les terrains désignés sous les noms de primordiaux et de secondaires contribuent à enrichir le département de substances minérales assez variées : outre les granites, les serpentines et les marbres que l'on utilise, on extrait de très bonnes meules des couches de grès situées à *Marsanges*, à *Navogne* et à *Retournac*. Les meilleures houilles s'exploitent à *Frugères*; mais le département possède assez de houillères pour alimenter pendant plus de 600 ans une exploitation annuelle d'environ trois milliers d'hectolitres. L'antimoine sulfuré se trouve en bancs et en filons dans l'arrondissement de Brioude, et plusieurs localités paraissent être riches en plomb sulfuré ([1]).

Le département de la Haute-Loire offre d'autant plus de variété dans sa température qu'il en présente une très grande dans l'élévation de son sol. Il y a près de 1,400 mètres de différence entre le point le plus bas et le point le plus haut. Le petit bassin au milieu duquel s'élève la ville du Puy offre à la vigne un abri suffisant pour favoriser sa culture ; mais au-delà des limites de ce bassin privilégié, on éprouve un climat assez rigoureux ([2]).

Un mot sur ses principales villes fera juger de l'industrie et du commerce de ce département, d'où sortent chaque année plus de 3,000 individus qui vont dans toute la France utiliser leurs bras à différents métiers.

Au milieu d'un bassin arrosé par la Loire et les deux petites rivières de la Borne et de la Dolaison, s'élève, à la base du mont Anis, terminé par le rocher volcanique de *Corneille*, et dans une situation tout-à-fait pittoresque, *le Puy*, ancienne capitale du Velay. Le rocher qui la domine est couronné par les ruines d'un château dont il porte le nom. Jamais le Puy ne retentit du bruit des voitures, tant les rues en sont escarpées ; la lave dont on les pave et dont on construit les maisons lui donne un aspect sombre et triste, auquel ajoutent encore l'ancienne architecture et le mauvais goût de la plupart des habitations. Il n'est point de ville où les cérémonies du culte procurent plus de fatigue à ceux qui les suivent avec assiduité : dans sa partie basse, le rocher de Saint-Michel est dominé par une église à laquelle on monte par un escalier de 260 marches taillées dans le roc ; dans la partie la plus élevée se trouve la cathédrale, au portique de laquelle on arrive par un immense perron de 118 degrés. Cette église, construite au dixième siècle, est, par sa situation, son architecture et la hauteur de son clocher pyramidal, un des plus majestueux monuments gothiques de l'Europe ; sa façade est ornée d'une espèce de mosaïque, et son intérieur est une grande chapelle dont la voûte est une réunion de plusieurs coupoles. Ce qu'elle offre de plus curieux est l'image miraculeuse de la Vierge, petite statue en bois de cèdre, que l'on croit avoir été sculptée par les chrétiens du mont Liban, et qui fut rapportée de l'Orient au huitième siècle ; peut-être même est-ce une figure d'Isis que nos pieux croisés prirent pour la mère du Christ : ce qui pourrait le faire croire, ce sont les bandelettes dont elle est entourée à la manière des statues égyptiennes. Au surplus, la vénération dont elle est l'objet en a fait depuis long-temps un monument chrétien : plusieurs papes et huit à dix rois de France se sont prosternés à ses pieds. Le tombeau de Duguesclin qui orne l'église de Saint-Laurent, la salle de spectacle, la chapelle de Saint-Clair, qui passe pour avoir été un temple de Diane, la promenade du Breuil et le musée, où l'on a rassemblé quelques antiquités du pays, des tableaux de choix, des plâtres modernes et une collection d'objets d'histoire naturelle du département, méritent d'être vus. Le cardinal de Polignac, auteur du poème de l'Anti-Lucrèce, le peintre Boyer et le sculpteur Julien sont nés au Puy. L'industrie de ce chef-lieu de préfecture consiste en différents genres de fabrication, parmi lesquels les

([1]) Voyez la Description statistique du département de la Haute-Loire, par M. *Deribier de Cheissac*, et la Description géognostique des environs du Puy-en-Velay, par M. *Bertrand-Roux*. — ([2]) M. Deribier de Cheissac, dont la Description statistique a été couronnée par l'Académie des sciences en 1823, estime que le département de la Haute-Loire renferme 5,200 hectares de vignes, 48,000 de prés, 52,000 de pâturages, 217,000 de terres labourables, 47,000 de bois, et 108,000 de terres vagues.

dentelles et les blondes tenaient autrefois le premier rang. Depuis plus d'un siècle elle approvisionne de sonnettes et de grelots les rouliers et les muletiers du centre et du midi de la France. Dans ses environs, le village d'Expailly est connu des minéralogistes par son ruisseau qui charrie des saphirs, des grenats et des hyacinthes. Les amateurs d'antiquités ne manquent point d'aller voir à Polignac, au milieu des ruines de son château, construit sur celles d'un temple d'Apollon, la tête de ce dieu, sculptée sur un disque de marbre blanc qui recouvre l'ouverture du puits d'où paraissait sortir la voix prophétique du dieu gaulois.

La petite ville de *Crapone*, dans le même arrondissement, fait aussi le commerce de dentelles et de draperie. *Yssengeaux*, qui possede une société d'agriculture, n'offre rien de particulier; sur son territoire il existe une riche mine de plomb. *Brioude*, à peu de distance de l'Allier, dans un canton fertile, renferme une belle église. Au village de *Vezezouls*, sur l'Allier, on construit tous les ans environ 1,600 bateaux pour le commerce de cette rivière.

Une chaîne de montagnes qui se dirige de l'est à l'ouest, et dont la plus élevée est celle de la *Lozère*, donne son nom au *département* [1] que nous allons parcourir. Les montagnes de la *Margeride* le traversent du sud-est au nord-ouest, et les monts d'*Aubrac* s'y divisent en deux branches principales. Trois rivières, l'*Allier*, le *Lot* et le *Tarn*, y prennent naissance et la *Cèze* y roule des paillettes d'or; de nombreuses cascades les embellissent, et des sites sauvages y attestent aussi les ravages des feux souterrains. Ici, sur le Tarn, le *Pas-de-Souci* est formé de deux montagnes, rapprochées à leurs sommets, qui semblent attendre que le génie de l'homme les réunisse pour en former un pont de 1,800 pieds de hauteur; là les eaux s'engouffrent entre deux énormes rochers, l'*Aiguille* et le *Roc-Sourde*, et, repoussées par ces digues, elles reprennent leur cours en faisant retentir les airs d'un long mugissement. L'abondance des eaux rend ce département humide; les montagnes y contribuent à la rigueur de l'hiver; l'automne et le printemps sont pluvieux, les chaleurs de l'été y sont rarement fortes; mais cette saison est souvent orageuse. Les forêts, bien qu'elles n'occupent pas une grande superficie, nourrissent une grande quantité de loups: le nombre de ceux que l'on détruit s'élève, année commune, à 51. Le sol n'y produit point assez de céréales et de vin pour la consommation des habitants. Sa richesse consiste en mines d'où l'on tire principalement de l'argent, de l'antimoine et du plomb; les bestiaux et les étoffes de laine forment les deux principales branches de son commerce.

Mende, placée au centre de ce département, en est le chef-lieu; le vallon qu'elle occupe est rafraîchi par le Lot et par un grand nombre de ruisseaux dont les eaux, heureusement distribuées, arrosent les maisons de plaisance et les jardins d'alentour. La ville est entourée d'un petit boulevard; ses rues sont mal percées, mais arrosées par plusieurs fontaines parmi lesquelles on remarque celle du Griffon; sa cathédrale est remarquable par la hardiesse et la légèreté de ses clochers; l'hôtel de la préfecture est orné de tableaux peints par Antoine Bénard. Les serges de Mende s'expédient dans le nord et dans le midi de l'Europe. On croit que cette ville se nommait *Auderitum*, sous la domination romaine, quoique Grégoire de Tours lui donne le nom de *Mimatum*. Ses environs ont vu naître le pape Urbain V. A peu de distance de ses murs, on voit, sur une montagne, l'ermitage, taillé dans le roc, où saint Privat, évêque, fut massacré par ordre de Crocus.

Dans les montagnes au nord-est de Mende, le bourg de *Châteauneuf-de-Randon*, qui renferme à peine 2,500 habitants, était autrefois une ville forte, devenue célèbre par le siége que les Anglais y soutinrent en 1380 contre Bertrand Duguesclin. Le héros mourut sous ses murs, et le chef des assiégés, qui avait promis de se rendre s'il ne recevait point de secours, déposa sur son cercueil les clefs de la place et son épée. Près de Châteauneuf-de-Randon on a érigé, il y a quelques années, en marbre bleu turquin, un monument à la mémoire de l'illustre connétable. La même année où l'ombre de ce grand capitaine reçut les hommages de son ennemi, il se passa, à peu de distance du village de *Luc*, sur la frontière orientale du département, un trait de bravoure qui fait honneur aux ancêtres de quel-

(1) Bois. . . . . 44,589 hectares.
Vignes. 983

ques familles qui existent encore. Les Anglais parcouraient avec des forces considérables le Gévaudan et le Vivarais ; l'incendie, le meurtre et le pillage indiquaient la trace de leurs pas, lorsqu'ils se virent tout-à-coup arrêtés par le fort de *Luc*, qui leur fermait la route de la haute Auvergne. Au nombre de 2,000, ils en entreprirent le siége ; mais trois braves chevaliers [1], auxquels ce fief appartenait en commun, s'y défendirent si vaillamment, qu'ils parvinrent à repousser l'ennemi. Cependant les Anglais, honteux de leur déroute, font volte-face, et les trois chevaliers allaient succomber sous le nombre, lorsque, secourus tout-à-coup par dix des plus intrépides gentilshommes des environs [2], ils remportent une victoire complète. Le château de *Luc* est encore remarquable par son antiquité : les vieilles chroniques et les traditions du pays font remonter sa fondation bien avant la conquête des Romains.

Langogne, petite ville de 2,300 âmes, possède des manufactures de drap et des usines pour le cuivre. Le village de *Bagnols-les-Bains* a des eaux sulfureuses très fréquentées. *Marvejols*, qui, malgré sa capitulation, fut détruite en 1586 par l'amiral duc de Joyeuse, et rebâtie ensuite par Henri IV, est une jolie petite ville aux rues larges et bien percées, qui possède une société d'agriculture. *Florac*, dans une vallée étroite, sur la gauche du Tarnon, fait peu de commerce, mais est entourée de prés et de champs fertiles.

Dans l'arrondissement de Marvejols, plusieurs objets attirent notre attention : d'abord près du village de *La Baume*, la voie romaine de Lyon à Toulouse, ouverte par Agrippa, et dont un embranchement conduisait à *Gabalum*, l'ancienne capitale des *Gabali*, résidence des premiers évêques du Gévaudan, aujourd'hui le petit village de *Javols ;* les monuments druidiques ou *dolmens* des environs de *Banassac* et de *Chanac ;* le château du bourg de *Saint-Alban*, où l'on a établi un hospice pour les femmes aliénées ; le hameau du *Roc* d'où le grand-maréchal du palais de Napoléon tirait son nom ; le village de *Grézès*, dont le château, appelé par Grégoire de Tours *Castellum Gredonense*, fut inutilement attaqué par les Vandales au commencement du cinquième siècle ; le village de *Marchastel*, où l'on voit les ruines d'un vieux château, la belle cascade formée par le ruisseau de la Garde, et de beaux vestiges de la voie romaine dont nous venons de parler ; celui de *Monastier*, qui conserve encore les restes d'un ancien couvent de bénédictins, dans lequel Guillaume de Grimoard, qui devint pape sous le nom d'Urbain V, fit son noviciat, et dont on remarque les armes à la porte du chœur de son église en ruines, et celui de *Salmon* dont l'église a été bâtie par ce pontife.

Sur le versant oriental des Cévennes naissent trois ruisseaux appelés *Gardon :* le *Gardon d'Anduze*, celui de *Mialet* et celui d'*Alais*, qui portent les noms des principaux lieux qu'ils traversent. De leur réunion se forme le *Gard*, que l'on appelle aussi le *Gardon*, rivière qui se perd quelquefois sous les graviers, mais dont les terribles débordements font payer bien cher au laboureur les parcelles d'or qu'elle charrie.

Le *département du Gard* [1] possède peu de richesses minérales. On y exploite de l'antimoine, du sulfate de plomb et du sulfate de fer, qui produisent une valeur brute d'environ 60,000 francs, du lignite, et surtout de la houille dont les seize mines réparties dans les arrondissements d'Alais, d'Uzès et du Vigan emploient 200 ouvriers et produisent 200,000 quintaux métriques ; près d'Aigues-Mortes, onze salines qui occupent un grand nombre de bras. Ses récoltes en céréales ne suffisent point à sa consommation, mais ses vignobles sont trois fois plus considérables que ses besoins ne l'exigent ; l'excédant de ses vins, exporté en nature ou distillé, forme avec le produit de ses vers à soie, avec l'huile que fournissent ses oliviers, avec la laine qu'il retire de ses troupeaux et avec les divers tissus qu'il fabrique, les principales branches de son commerce d'exportation. L'industrie de ce département

(1) MM. de Polignac, Bourbal de Choisinet et d'Agrain des Ubas. — (2) Malet de Bornes, d'Apcier, Morangiès, Malmont de Soulage, Modène, Durour, Balazuc, Vernon de Joyeuse, Longueville et Regletton.

(1)

Bois.		106,473 hectares
Vignes.		71,306
Hauts fourneaux. . . .	5	
Marais salants. . . .	8	
Métiers à tisser la soie.	12,000	
Ponts suspendus. . . .	3	
Chemin de fer.	1	

le place au premier rang dans la France méridionale. La fabrication des tissus de soie et des bonneteries occupe environ 16 à 18,000 métiers, qui produisent annuellement pour 22 millions de marchandises que l'on exporte dans les diverses parties du monde.

Alais, arrosée par un des bras que nous venons de nommer, remonte à une grande antiquité. Cette ville, qui a beaucoup souffert des dragonnades de Louis XIV, est assez bien bâtie, renferme plusieurs fabriques, fait un commerce considérable de soies grèges et de rubans, et possède plusieurs sources minérales froides. Près du bourg de *Remoulin*, les flots impétueux du Gard retentissent au milieu d'une gorge étroite et solitaire que traverse le vieux pont du Gard, magnifique aqueduc romain, qui servait à conduire les eaux de la fontaine d'*Aure* à la naumachie de l'ancienne *Nemausus*. Composé de trois rangs d'arcades, il occupe une étendue de 600 pieds et s'élève à la hauteur de 160. C'est un des monuments antiques les mieux conservés, et qui donne une idée du génie des Romains qui, plus habiles que les modernes, employaient en temps de paix les bras des soldats à des travaux utiles. *Uzès*, au milieu des montagnes, a porté le nom d'*Ucetia;* c'était le siége d'un évêché, ce qui n'empêcha point ses habitants d'embrasser, au seizième siècle, la communion réformée. Elle possède des fabriques de bonneterie en filoselle, de cartons estimés et des filatures de soie. C'est la patrie du savant Abauzit. *Bagnols*, dans une contrée délicieuse, au bord de la Cèze, est mal bâtie, mais renferme une belle place entourée d'arcades et décorée d'une jolie fontaine. Cette ville a vu naître Rivarol. *Pont-Saint-Esprit*, où l'on voit encore la citadelle bâtie par Louis XIII pour contenir les protestants, est remarquable par son beau pont de 2,520 pieds de longueur, et de 16 de largeur, commencé sous saint Louis en 1255, et terminé en 1309 sous Philippe-le-Bel. La construction en est d'autant plus étonnante, qu'il s'élève à l'endroit même où le cours du Rhône est tellement rapide que, sur le bateau de poste, à peine si l'on a le temps de voir le pont, qui fuit dans le lointain : aussi les bateliers ont-ils besoin d'une grande adresse pour effectuer ce passage. Elle consiste à diriger l'embarcation, non pas vers le milieu d'une des arches, mais sur une des piles, et à donner à propos le coup de gouvernail qui fait dévier la proue vers l'arche. La ville, qui se nommait anciennement le *Port*, tire son nom de l'église bâtie à la tête du pont et qui remplace une ancienne chapelle dédiée au Saint-Esprit. Cette église ainsi qu'un hôpital et des casernes sont renfermés dans la citadelle. *Roquemaure*, sur la rive droite du fleuve, petite ville commerçante et industrieuse, a des filatures de soie, des distilleries d'eau-de-vie, des scieries hydrauliques, et confectionne annuellement plus de 20,000 tonneaux pour les vignobles de ses environs, dont l'un des plus estimés est celui de Tavel.

Nîmes, dans une plaine délicieuse, entourée de collines, est importante comme chef-lieu de préfecture, siége d'un évêché, résidence d'une cour royale et par ses 41,000 habitants. Elle renferme des sociétés savantes, une bibliothèque de 10,000 volumes et des établissements d'instruction dans tous les genres. Entourée de boulevards magnifiques qui remplacent ses anciens remparts, elle est irrégulière et mal bâtie; ses faubourgs seuls offrent quelques rues droites. Resserrée dans un étroit espace, on n'y respire un air pur qu'à l'ombre des arbres qui ombragent son enceinte et l'esplanade : c'est là que s'élèvent les plus belles habitations; le palais de justice, dont l'élégance intérieure s'accorde parfaitement avec la beauté de la façade, est l'ornement de cette belle promenade; sur un autre boulevard, embelli par plusieurs constructions modernes, on distingue le bâtiment de l'hôpital et la salle de spectacle; la cathédrale, que l'on croit avoir été un temple consacré à Auguste, renferme les tombeaux du cardinal de Bernis et de l'illustre Fléchier; les lavoirs et les abreuvoirs sont construits avec un luxe digne de fixer l'attention. Mais ces édifices et ces mausolées, qui suffiraient pour l'ornement d'une autre ville, pâlissent à côté des monuments de la grandeur romaine : la *Maison carrée* est située près du théâtre. Bâtiment rectangulaire aussi haut que large, sa façade a 36 pieds, et sa longueur 70; c'est un ancien temple orné de colonnes corinthiennes, bâti par Adrien et réparé sous Louis XIV et Louis XVIII [1]. On y a établi un musée d'antiquités. L'amphithéâtre, débarrassé depuis peu des masures qui en obstruaient les de-

[1] En 1689 et en 1820.

grès, forme une enceinte elliptique de 1,080 pieds; 120 arcades l'entourent, disposées en deux rangs superposés l'un à l'autre; 17,000 personnes peuvent y prendre place, et quelquefois on y donne des combats de taureaux. Un arc de triomphe, appelé la porte de César, est l'un des monuments antiques les plus récemment découverts [1]. La porte du nord est également romaine. Un grand nombre de sculptures, de bas reliefs et de tombeaux se font encore remarquer dans cette ville. Hors de son enceinte, la *Tour Magne* s'élève en forme de pyramide, à sept faces en bas et à huit en haut, dont la base a 245 pieds de circonférence. La fontaine de Diane et ses bains romains n'ont pour ainsi dire plus que leur nom pour constater leur antiquité. Le temple consacré à la même divinité ne consiste qu'en une grande quantité de chapiteaux, de corniches et d'inscriptions. La fondation de cette ville est attribuée aux Phocéens d'Ionie. Depuis le temps où elle portait le nom de *Nemausus* jusqu'à l'époque actuelle, Nîmes a produit une foule d'hommes célèbres: l'empereur Antonin, Domitius Afer, maître de Quintilien, Jean Nicot, qui apporta le tabac en France; le naturaliste Bourguet, le magistrat Samuel Petit, l'érudit Séguier, Saurin, Villars, le protestant Jean Fabre, qui remplaça son père condamné aux galères pour cause de religion; enfin le savant et malheureux Rabaut-Saint-Étienne. Nîmes renferme un grand nombre de fabriques: elle possède plus de 7,000 métiers pour les tissus et la bonneterie; elle fait un commerce considérable des produits du département du Gard. Les seules plantes médicinales et tinctoriales que récoltent les paysans, forment une branche importante d'exportation et fournissent les marchés d'Amsterdam, de Hambourg et de Lubeck.

A six lieues au sud-ouest de Nîmes, *Sommières,* qui n'a que 4,000 habitants, livre annuellement au commerce plus de 16,000 couvertures de laine ou de molleton. On y remarque un ancien château, seul reste des fortifications dont les protestants l'avaient entourée vers la fin du quinzième siècle. A l'entrée des Cévennes, *Saint-Hippolyte,* peuplée de 6,000 âmes, n'était au onzième siècle qu'un village; Louis XIV la fit entourer de murailles.

[1] Ce n'est qu'en 1791 qu'il fut rendu à la lumière.

Aujourd'hui bien bâtie, arrosée par le Vidourle, et traversée par un canal qui fournit de l'eau à plusieurs fontaines, elle occupe environ 600 métiers à tisser. *Anduze,* un peu moins peuplée et située agréablement au pied des mêmes montagnes entre des rochers et des coteaux plantés de vignes et d'oliviers, est mal bâtie mais remplie de fabriques. Vers l'extrémité occidentale du département, le *Vigan,* entouré par les Cévennes, est le chef-lieu d'une sous-préfecture. Cette petite ville, arrosée par l'*Arre,* rivalise d'industrie avec les précédentes qu'elle surpasse en population. Elle est la patrie du chevalier d'Assas qui mourut en héros; sa principale place est décorée de la statue en bronze de ce guerrier qui fut exposée en 1828, à Paris, dans la cour du Louvre.

Beaucaire, que l'on croit être l'*Ugernum* des anciens, est située à cinq lieues à l'est de Nîmes, sur les bords du Rhône, qui la sépare de Tarascon; ce serait une des jolies villes de France si ses rues étaient moins étroites. On ne peut du moins s'empêcher d'admirer la beauté de son site qui lui a valu le nom qu'elle porte [1]. Ce qui lui donne une grande importance commerciale, c'est la foire qui s'y tient depuis le 22 juillet jusqu'au 28 à minuit: pendant ces six jours, elle offre presque le même mouvement et la même activité que Leipsick, à l'époque où celle-ci devient le rendez-vous de tous les commerçants du monde. Aux approches de cette grande réunion, le Rhône se couvre de bateaux chargés des marchandises fabriquées à Lyon, en Suisse et en Allemagne; nos ports de Toulon et de Marseille reçoivent celles de l'Italie, du Levant et de l'Espagne. Cent mille négociants arrivés de tous les points de l'Europe et de l'Orient, se pressent dans cette ville de 10,000 âmes, et la vaste prairie qui s'étend sur le bord du Rhône devient une seconde ville et se couvre de tentes à défaut de logements pour cette population étrangère.

Aigues-Mortes, ville de 3,000 âmes, dont les environs sont couverts de marais, cité aussi bien percée que bien bâtie, entourée de remparts construits par saint Louis, sur le plan, dit-on, de ceux de Damiette, n'est plus ce port où ce prince s'embarqua d'abord en 1248, puis en 1269, pour sa malheureuse expédition de la Palestine. Ce qui donne encore

[1] *Bel-Caire* signifie *bel endroit, beau canton.*

quelque importance à cette petite cité, c'est l'exploitation des immenses salines du *Peccais*, terrain aride et sablonneux dominé par un fort, et dont le produit qui s'élève annuellement à 1,500,000 francs, pourrait être plus considérable si les besoins du commerce l'exigeaient. Depuis le mois de mai jusqu'au mois d'août, ces salines occupent 150 ouvriers; mais au mois d'août, plus de 2,000 sont occupés à l'enlèvement du sel. Le fort de Peccais est irrégulier, bastionné et entouré d'un fossé plein d'eau. Il a été construit jadis pour protéger l'exploitation du sel : une distance de deux lieues le sépare d'Aigues-Mortes.

L'abondance et l'étendue de ces salines, le préjugé trop répandu que la mer avec lenteur mais avec constance abandonne nos rivages, ont accrédité l'opinion que du temps de saint Louis la Méditerranée baignait les remparts d'Aigues-Mortes. Cette erreur a été adoptée par des auteurs du plus grand mérite qui en ont nécessairement conclu que cette ville est une nouvelle preuve de l'abaissement des mers. Quelques esprits judicieux ont, il est vrai, démontré la fausseté du fait, mais il a été tellement répété dans les traités et dans les dictionnaires de géographie, que nous croyons devoir rapporter les faits sur lesquels se fonde l'opinion contraire.

L'origine d'Aigues-Mortes date du huitième siècle; sur son emplacement s'élevait la tour *Matafère;* les eaux stagnantes qui environnaient celle-ci lui valurent son nom: elle n'était donc point au bord de la mer. Le sol actuel de la ville n'est qu'à 50 ou 70 centimètres (18 ou 26 pouces) au-dessus de la Méditerranée: si la mer était plus haute, elle couvrirait la ville. D'ailleurs, entre cette ville et le rivage, il existe des ruines qui attestent que le rivage n'a point reculé. Enfin ne voit-on pas sur la plage où campaient et s'embarquaient les croisés, les tombes qui indiquent les restes de l'hôpital des pèlerins, bâti par saint Louis? Tous ces témoins d'une époque déjà loin de nous n'attestent-ils pas que le sol d'Aigues-Mortes est encore à la même distance de la mer que dans le neuvième siècle? Mais, dira-t-on, qu'est devenu le port où s'embarqua le pieux monarque? Le port n'était que l'étang actuel dit *de la Ville*. Les vaisseaux arrivaient par le chenal appelé *Grau-de-Saint-Louis*, suivaient le *canal Vieil* et la *Vieille-Roubine*, et par une ouverture dont les traces existent, entraient dans le port et venaient s'amarrer aux anneaux en fer que l'on voit à la base des remparts que mouillent les eaux de l'étang qui est encore au niveau de la mer actuelle. Disons avec un savant observateur (1), que, si du temps de saint Louis les galères arrivaient dans le port de la ville; si sous François Ier les frégates royales pouvaient y mouiller, c'est que ces princes faisaient enlever par le dragage les sables et la vase qui, en s'accumulant, l'ont encombré depuis cette époque. Il ne faudrait pas une grande dépense pour rendre ce port à la navigation et au commerce maritime; déjà depuis long-temps le gouvernement a conçu ce projet; espérons qu'il s'exécutera : il aurait la plus heureuse influence sur le commerce du Gard, surtout si, par un canal ou une route en fer, on établissait une communication facile entre Aigues-Mortes et Alais.

Le *département de l'Hérault* (2) est encore moins riche que le précédent en substances minérales utiles: on n'y exploite que de la houille, des marbres recherchés comme ornement, le sel de ses importants marais salants, et des lignites qui s'emploient, sous le nom de cendres fossiles à l'amélioration des terres. Il produit plus de céréales qu'il n'en consomme, et l'immense excédant de ses vins, ses fruits secs, ses liqueurs, ses parfums et son huile sont des objets d'un grand rapport. L'industrie manufacturière y est très active: on y compte 550 filatures de laine, 780 métiers pour le tissage des draps, 350 pour le tissage du coton, et 900 pour la bonneterie en soie,

(1) M. Delcros. Voyez la note qu'il a publiée le 20 janvier 1831, dans le Bulletin de la Société de géographie, *sur le prétendu abaissement de la mer à Aigues-Mortes.* Déjà il avait été devancé dans ses recherches par *di Pietro;* mais nous devons dire que M. Vaysse de Villiers, en 1816, avait, dans son Itinéraire descriptif de la France, prouvé que le sol d'Aigues-Mortes n'est pas changé depuis saint Louis. En 1784, Soulavie avait aussi démontré l'erreur de ceux qui prétendaient que la mer avait abandonné le port de cette ville.

(2)

Bois.		77,644 hectares.
Vignes.		103,682
Marais salants. . . .	5	
Papeteries.	6	
Tanneries.	141	
Canaux.	10	
Chemin de fer . . .	1	

qui occupent plus de 17,000 ouvriers. La rivière qui lui donne son nom prend sa source dans les Cévennes, au pied des hautes montagnes de l'Aigoual et de l'Esperon; elle n'est navigable que pendant un espace de trois lieues, depuis le bourg de Bessan jusqu'à son embouchure. Son cours va nous guider depuis son origine jusqu'à sa réunion avec la petite rivière de l'*Ergue*.

Sur la rive gauche de l'Hérault, à peu de distance de la chute qu'il forme, nous voyons *Ganges,* ville de 4,000 habitants, industrieuse, entourée d'habitations agréables et dominée par un vieux château. Dans ses environs se trouve la Grotte des Fées (*la Baouma de las Doumaiselas*), dont les sombres détours sont tapissés de stalactites magnifiques. A 7 lieues plus bas, et sur la même rive, *Aniane,* moins importante que Ganges, conserve encore les ruines du premier monastère bâti par saint Benoît. En remontant l'Ergue, *Clermont de Lodève* ou *Clermont-l'Hérault,* peuplée de 6,000 âmes, qui fournit des draps au commerce du Levant, qui possède des tanneries importantes et des fabriques de vert-de-gris, se laisse sur la gauche, et l'on arrive à *Lodève,* l'antique *Luteva,* chef-lieu de sous-préfecture, cité mal bâtie, entourée de murailles et placée dans une vallée délicieuse. Elle a donné le jour au cardinal Fleury. La fabrication des draps communs compose sa principale industrie.

Une route des plus tristes et des plus sauvages conduit de Lodève à *Montpellier*. Cette ville est entourée d'une vieille muraille en ruine et dominée par une citadelle, ouvrage de Louis XIII : sa situation sur une colline élevée, d'où l'on jouit d'une vue magnifique qui s'étend, d'un côté, jusqu'au mont Ventoux, de l'autre, jusqu'à la Méditerranée et jusqu'aux Pyrénées; des places ornées de fontaines, parmi lesquelles on remarque celle que fit construire Jacques Cœur, pendant le quinzième siècle; point de rues larges, mais des maisons belles et bien bâties; une esplanade spacieuse; l'arc de triomphe appelé la *porte du Peyrou,* par laquelle on arrive à la belle promenade du même nom, à laquelle aboutit un aqueduc formé de trois rangs d'arcades superposées; l'église de Saint-Pierre, l'hôtel de la préfecture et l'élégant édifice de la bourse la placent au rang de nos plus belles villes du midi. Son université, une bibliothèque de 35,000 volumes, riche en manuscrits précieux, un superbe jardin botanique, un observatoire, plusieurs sociétés scientifiques, des écoles de musique et de dessin, un bel amphithéâtre anatomique, et surtout sa célèbre école de médecine, fondée au douzième siècle par des médecins arabes que l'Espagne chassa de son sein et que les comtes de Montpellier accueillirent, lui assignent une place honorable parmi les villes de l'Europe où les sciences sont enseignées avec zèle et cultivées avec succès. Elle doit à M. Fabre, digne élève de David, un des musées de peinture les plus remarquables par le nombre et le choix des tableaux. Elle a produit plusieurs hommes célèbres à différents titres : tels sont Barthèz, Broussonnet, Fizes, Fouquet et Baumes dont s'honore l'art de la médecine; La Peyronie, fondateur de l'académie de chirurgie de Paris; le naturaliste Rondelet, Magnol, que l'on peut regarder comme le fondateur de nos méthodes naturelles; Cambon, qui marqua dans nos temps de troubles et qui régénéra les finances; Cambacérès, dont on n'a jamais contesté les talents qui le portèrent aux premières charges de l'empire; Roucher, auteur du poëme des Mois; le célèbre peintre Bourdon; Vien, le maître de David et le régénérateur de la peinture en France, et Daru, le savant auteur de l'Histoire de Venise.

Nous ne décrirons point en détail les curiosités de Montpellier, quelques mots suffiront pour les faire apprécier. Le siége en marbre sur lequel se place le professeur dans l'amphithéâtre de l'école de médecine, est un monument antique, trouvé dans l'amphithéâtre de *Nîmes*. Malgré la similitude de nom de l'enceinte antique avec l'enceinte moderne, il eû été mieux placé dans la Maison carrée. Il n'en est point de même du buste antique d'Hippocrate, en bronze, qui orne la salle des actes de cette célèbre école, où l'on conserve la thèse manuscrite et la robe de Rabelais qui s'y fit recevoir docteur. L'esplanade, entre la ville et le rempart, les boulevards près desquels on remarque la Tour-des-Pins ; sont des promenades assez fréquentées, mais montons à celle du Peyrou que l'on regarde, avec raison, comme une des plus belles du monde. C'est une plate-forme très haute, entourée de balustrades élevées de 10 à 12 pieds au-dessus d'une

autre promenade. On y arrive par un perron ; une grille est à l'entrée. Le beau pavillon hexagone que l'on voit à son extrémité renferme un bassin d'où l'eau qu'amène l'aqueduc dont nous avons parlé, tombe en cascade sur des rochers artificiels qu'elle recouvre de ses nappes ondoyantes en se précipitant au fond d'un bassin inférieur. Au milieu de la place du Peyrou s'élève, depuis 1829, une statue équestre en bronze de Louis XIV. Depuis cette époque, une statue de Louis XVI a été accordée à Montpellier. Le botaniste ne peut voir sans un vif intérêt ce beau jardin des plantes, le premier qui ait été formé en France dans le but de naturaliser toutes celles qui sont remarquables par leur rareté, leur élégance ou leur utilité : le nombre des végétaux s'y élève à plus de 8,000. Le goût avec lequel ce jardin est distribué en fait une promenade agréable, et ceux qui se sont attristés à la lecture des Nuits d'Young aiment à visiter sous un ombrage épais la voûte obscure qui renferme, dit-on, la tombe de sa fille Narcissa.

L'industrie et le commerce ne sont pas cultivés avec moins de succès que les sciences à Montpellier ; elle possède cinq imprimeries, mais elle renferme aussi un grand nombre de manufactures de mousselines et de cotonnades de couleur, de couvertures et de draps, de verdet et de produits chimiques, qui augmentent son importance commerciale. Ses hôpitaux, parmi lesquels on remarque celui des aliénés, la maison centrale de détention, et tous ses établissements de bienfaisance sont remarquables par leur belle tenue ; mais ce qui lui mérite surtout des éloges, c'est son mont-de-piété, institution qui, malgré son nom, est partout usuraire et funeste à la classe populeuse qui a besoin de ses secours, et qu'on y a ramenée à sa véritable et philanthropique destination en y prêtant sur gages sans intérêts.

Montpellier ne compte pas, dans ses 34,000 habitants, les étudiants qui viennent y chercher l'instruction, ni les étrangers que la douceur de son climat y attire. Sa fondation n'est pas fort ancienne. La colline sur laquelle elle est bâtie était encore, au septième siècle, un pâtis entouré de palissades avec une porte fermée par un verrou (*pessulus*), qui lui fit donner le nom de *Mons Pessulanus*. Deux petits villages s'y élevèrent, et, par leur réunion, formèrent Montpellier. D'autres prétendent que la possession du terrain qu'elle occupe passa à deux filles de la maison des comtes de Substantion, et font dériver de cette circonstance le nom de *Mons Puellarum* qu'elle porte aussi dans quelques anciens titres.

Vers les limites orientales du département, *Lunel*, ville de 6,000 habitants, est située sur un territoire renommé pour ses vins muscats ; c'est dans ses environs que se trouve une caverne que des observations géologiques ont rendue intéressante (1). On y a reconnu dans une terre d'alluvions les ossements de divers herbivores, tels que des sangliers, des cerfs, des chevaux, des bœufs, et d'autres qui n'appartiennent plus à nos climats, tels que des hippopotames et des chameaux, mêlés à des ossements de lions, de tigres, d'ours et d'hyènes ; animaux qui ont dévoré les herbivores, ainsi que le prouve la trace de leurs dents sur les ossements de ces derniers. A six lieues à l'ouest de Montpellier, *Frontignan*, dont on remarque l'hôtel-de-ville, rivalise avec Lunel par ses vins muscats. *Cette*, qu'il faudrait écrire *Sette*, parce qu'elle est bâtie sur le mont *Setius* dont parle Pomponius Mela (2), défend par ses travaux de fortifications l'entrée du canal du Midi. Bâtie en amphithéâtre entre la mer et l'étang de Thau, dont les riches exploitations de sel occupent un grand nombre de bras ; précédée par un beau port accessible aux vaisseaux de haut bord, cette ville de 12,000 âmes fait un grand commerce ; elle est visitée tous les ans pour ses bains de mer et de sable. La montagne à laquelle elle est adossée renferme dans ses fentes verticales un dépôt de transport agglutiné avec des ossements fossiles d'oiseaux, de petits animaux rongeurs, de ruminants et de reptiles. Le port de Cette, qui fut fondé en 1666, est situé au pied d'une colline calcaire isolée, dont la base se rattache du côté du sud-ouest à la montagne volcanique d'Agde, par une plage étroite qui sépare l'étang de Thau de la Méditerranée, et du côté opposé par de semblables plages, au territoire bas et marécageux d'Aigues-Mortes. Il a plusieurs fois offert un abri sûr à des vaisseaux de guerre. Il serait exposé à des ensablements qui lui réserveraient le sort d'Aigues-Mortes, si l'on n'avait pris le parti de construire un môle isolé en avant de l'entrée du port et en prolon-

(1) Voyez les Mémoires de M. *Marcel de Serres*. — (2) Lib. II, cap. v.

geant l'une des jetées : l'exécution de ce travail garantit à Cette et au département une longue prospérité.

A deux cents pas de l'étang de Thau le bourg de *Balaruc* est renommé par ses eaux thermales, employées contre les paralysies.

Il serait difficile de peindre la situation délicieuse de *Béziers :* de la colline qu'elle domine, elle jouit de la vue d'un riche vallon, où le triste feuillage de l'olivier se marie aux belles masses de verdure que forment les mûriers ; où des jardins, des vergers et des vignes, entremêlés de maisons de campagne, s'étendent sur les deux rives de l'Orb. D'un autre côté, le canal du Midi montre ses neuf écluses étagées les unes au-dessus des autres, d'où les eaux s'échappent en formant de magnifiques cascades. Patrie du savant astronome Mairan, et de Pierre Riquet qui consacra sa fortune à la construction du canal du Languedoc ou du Midi, dont il conçut le projet et provoqua l'exécution, elle remonte aux temps les plus reculés; les Romains la nommaient *Bæterræ.* Plusieurs fois ruinée par les Visigoths, les Sarrasins et Charlemagne, elle était parvenue au plus haut point de splendeur, lorsqu'elle fut saccagée au treizième siècle, pendant la croisade contre les Albigeois, par Arnaud, abbé de Cîteaux, dont on connaît la réponse à ses fanatiques compagnons qui lui demandaient, en prenant d'assaut cette malheureuse ville, à quels signes ils reconnaîtraient les catholiques: *Tuez tout, Dieu saura bien reconnaître les siens.*

Non loin des bords de la mer, au pied d'une montagne d'origine volcanique, *Agde,* jadis *Agatha*, fondée par une colonie grecque, jouit d'un port avantageusement placé pour le commerce de cabotage ; elle possède 120 navires et une population de 8,000 habitants. Au nord-est de Béziers, sur le bord de la *Peyne,* près de la rive droite de l'Hérault, *Pezenas,* qui renferme plus de 8,000 âmes, est la ville que Pline nomme *Piscenæ ;* les vins de son territoire sont excellents, et ses fabriques de tissus de laine sont estimées.

Sur le revers occidental des montagnes Noires et d'Espinouse, le *Tarn* arrose un *département* [1] moins riche et moins éclairé que celui que nous venons de décrire. Autrefois il tirait un grand avantage de la culture du pastel, mais cette plante n'y produit plus que des bénéfices bornés, depuis que l'indigo lui est préféré ; il cultive encore avec succès l'anis et le safran; il possède des forêts qui fournissent des bois de charpente ; les pâturages y sont abondants, et les récoltes en céréales et en vins, dépassant les besoins de l'habitant, fournissent un aliment à son commerce. La houille est la seule substance minérale dont le produit soit de quelque importance; l'industrie manufacturière livre à la circulation une grande quantité de tissus de laine et de coton, ainsi que plusieurs ouvrages en métaux. Partout le peuple est laborieux.

Alby, au bord du Tarn, la plus laide ville archiépiscopale de France, est la patrie du mathématicien Rossignol, qui vécut sous les règnes de Louis XIII et Louis XIV; elle a vu naître aussi l'infortuné La Pérouse et le général de cavalerie d'Hautpoult ; son intérieur n'offre que des rues sans largeur et sans régularité ; sa cathédrale, ornée intérieurement de vieilles peintures qui couvrent ses murailles, est un chef-d'œuvre de hardiesse ; elle a 105 mètres de longueur, 27 de largeur et 30 de hauteur, et son clocher 94 ; son orgue passe pour un des plus beaux qu'il y ait en France. L'ancien palais archiépiscopal ressemble à une forteresse. La promenade, appelée la *Lice,* est une belle terrasse d'où la vue plonge sur une plaine magnifique. Son nom latin d'*Albiga* prouve que cette ville était la principale cité des *Albigi,* comme elle fut depuis la capitale de l'Albigeois. province qui, dès le douzième siècle, fut ravagée par le fanatique Simon de Montfort, et qui souffrit encore tant de persécutions sous le règne de Louis XIV.

A une lieue d'Alby, vers le nord-est, on voit le fameux *Saut du Sabot* ou *Saut du Tarn.* « C'est une cataracte, ou plutôt une suite de cataractes dans lesquelles cette rivière roule et se précipite à travers une surface escarpée de roche calcaire, qu'elle sillonne et pénètre de tous les côtés. Elle s'y divise et subdivise en une infinité de petits courants ou plutôt de torrents, dont on entend et voit les eaux bouillonner et bondir au fond des canaux profondément escarpés qu'elles se sont creusés dans les entrailles mêmes du roc, tellement qu'on ne voit pl

[1] Bois	80,292	hectares.
Vignes	31,243	
Usines	15	

que le massif calcaire qui la remplace ; on peut même la traverser à pied sec, du moins en été, en franchissant par autant d'enjambées chaque courant, et choisissant les endroits où ces enjambées ne présentent pas un saut périlleux ([1]). »

Castres, fondée en 647 sur l'emplacement d'un camp romain, est la plus importante ville du département par sa population, et la plus intéressante par ses fabriques. Elle compte 13,000 habitants, renferme des métiers à tisser des draps, de la toile et du coton, et possède des papeteries, des tanneries, ainsi que des forges et des fonderies de cuivre. L'hôtel de la sous-préfecture est l'ancien palais épiscopal, magnifique édifice construit d'après les dessins de Mansard. La rivière de l'*Agout* divise la ville en deux parties, réunies par deux ponts en pierre. Au nombre des hommes marquants auxquels elle a donné le jour, nous citerons Rapin Thoyras, l'académicien André Dacier et le littérateur Sabatier. Dans ses environs, un lieu nommé *la Roquette*, parce qu'il est couvert de débris de roches, attire les curieux empressés de visiter le *Rocher tremblant* et la *grotte de Saint-Dominique*. Le Rocher tremblant est une masse de 360 pieds cubes dont le poids est estimé à 600 quintaux, et dont la forme irrégulière approche de celle d'un œuf aplati posé sur le petit bout ; il repose sur le bord d'un gros rocher placé sur le penchant d'une colline ; la force d'un homme suffit pour le mettre en vibration, et lorsqu'il est en mouvement, ses balancements se répètent sept ou huit fois d'une manière bien sensible. La grotte qui porte le nom du fondateur de l'ordre des frères prêcheurs, auquel elle servit de retraite, est située au pied de la montagne qui supporte le Rocher tremblant ; elle est composée de galeries souterraines d'environ 800 toises de longueur sur 10 à 12 de largeur, que précède une salle assez vaste. Les parois de ses excavations sont tapissées de rochers arrondis, entassés les uns sur les autres, et quelquefois avec tant de régularité, qu'on croirait qu'ils sont plutôt l'ouvrage de l'art que de la nature ([2]).

Après Alby et Castres, le département renferme peu de villes qui méritent l'honneur d'être citées. *Gaillac*, sur la rive droite du Tarn, à l'endroit où il commence à être navigable, construit des bateaux, fabrique des futailles, des ouvrages au tour, et fait un grand commerce de vins et d'eaux-de-vie que produisent les coteaux qui bordent sa plaine. Cette ville, de 7 à 8,000 âmes, qui n'a aucun édifice remarquable, est la patrie du savant jésuite Gaubil. Le village de *Saint-Pierre de Lombers* tient une place dans l'histoire, pour avoir été, en 1176, le lieu où s'assembla le concile dont la décision fut le signal de la croisade contre les Albigeois et des massacres qui ensanglantèrent le Languedoc. La petite ville de *Lavaur*, qui fut aussi le siége d'un concile en 1212, renferme des tanneries, des filatures de coton et des fabriques de soieries. Elle est l'entrepôt des soies des départements environnants. *La Bruguière*, chef-lieu de canton, peuplé de 4,000 âmes, est près de la rivière de *Thoré*, qui se perd dans des cavités souterraines et laisse son lit à sec sur une longueur de 800 mètres ; enfin *Sorèze*, peuplée de 2,500 âmes, est célèbre par son ancien collége.

Traversé par le canal du Midi, arrosé par le Tarn, l'Ariége, la Garonne, et par quatorze autres cours d'eau ; borné au sud par les hautes cimes des Pyrénées ; couvert d'un sol riche et fertile, composé de terres plus ou moins fortes ou légères, le *département de la Haute-Garonne* ([1]) doit à ses vastes pâturages la qualité de son bétail et le nombre de ses troupeaux ; à ses antiques forêts, des bois propres aux constructions navales ; à la douceur de son climat, à l'exposition de ses coteaux, une grande superficie en vignes, médiocres il est vrai, mais si productives que les deux tiers de leur récolte sont livrés au commerce. Ses productions minérales sont variées, mais peu utilisées, à l'exception de deux sources salées, et des eaux minérales et thermales d'*Encausse*, de *Barthe* et de *Baynères de Luchon*. Il possède des forges à la catalane, des fabriques d'acier cémenté et des manufactures d'étoffes et de tissus de diverses espèces.

Les bords du Tarn, qui traverse la partie septentrionale de ce département, nous conduisent à *Villemur*, chef-lieu de canton, pe-

([1]) *Vaysse de Villiers* : Itinéraire descriptif de la France. — Région du sud : 1830. — ([2]) Voyez l'Encyclopédie méthodique, tom. III.

([1])

Bois.	87,140	hectares.
Vignes.	48,908	
Ponts suspendus. . . .	4	
Canaux.	5	

tite ville mal bâtie, peuplée de 5,000 âmes, près du confluent de la Save et de la Garonne. *Grenade*, propre et jolie, mais construite en briques, est la patrie de Cazalès.

En remontant la Garonne, sur un espace de cinq lieues, on arrive à *Toulouse*, l'ancienne cité des *Tolosates*, qui occupaient le premier rang parmi cette nation des *Tectosages* que l'on voit figurer avec gloire dans les expéditions lointaines dirigées par Bellovèse, Sigovèse et Brennus. Elle fut pendant plusieurs siècles la capitale du royaume des Visigoths, puis celle des comtes de Toulouse, jusqu'au moment où le Languedoc fut réuni à la France. Il n'existe plus, des nombreux monuments qu'elle possédait à l'époque où elle se faisait remarquer parmi les plus importantes colonies romaines, que des débris de temples, des fragments de bas-reliefs et de statues que roule la Garonne près du moulin de Basade, et quelques autres débris conservés dans le musée de la ville. Malgré quelques beaux hôtels et plusieurs maisons modernes construites avec goût, malgré les embellissements qu'elle a éprouvés depuis plusieurs années, cette grande et célèbre ville laisse encore beaucoup à désirer : les constructions en briques y sont trop multipliées ; ses rues, généralement étroites et tortueuses, deviennent d'autant plus irrégulières qu'en prenant le soin de les aligner on remplace les maisons qui tombent en ruine par des habitations placées dans un nouvel alignement, en sorte qu'à quelques exceptions près les rues n'offrent plus que des maisons qui avancent et d'autres qui reculent. Ses places publiques sont encore inachevées, mais annoncent ce qu'elles pourront être lorsqu'elles seront terminées. Les quatre plus belles sont la place Royale, décorée par la façade du Capitole, la jolie place de Saint-Georges, celle d'Angoulême, qui depuis 1830 porte le nom de Lafayette, et celle des Carmes ou d'Orléans, la plus vaste de toutes, et ornée d'une fontaine jaillissante et d'une rangée de tilleuls. Toulouse s'étend sur la rive droite de la Garonne, et n'a sur la rive opposée que le faubourg Saint-Cyprien. De ce côté, un arc de triomphe, construit sur les dessins de Mansard, forme l'entrée du Pont-Neuf, le plus beau de ses sept ponts. Ses larges quais présentent un aspect imposant ; mais si la belle allée de Lafayette qui va de la place de ce nom au canal du Midi, celles de l'Esplanade, le bord intérieur du canal, depuis le pont de Guilleméry jusqu'au pont de Matabiau, et les avenues d'Arnaud-Bernard et de Matabiau se garnissaient d'habitations, il se formerait, hors de l'ancienne enceinte, un quartier qui pourrait être comparé aux plus beaux quartiers des plus belles villes de l'Europe. Toulouse est, par son étendue, une des cités les plus considérables de France, et l'une des plus importantes par sa population, que l'on peut évaluer à 77,000 habitants, en y comprenant 2,000 élèves de ses diverses écoles, et une garnison de 3,000 hommes. Ses murailles, construites en 1345, et que l'on voyait naguère encore flanquées de deux grosses tours rondes et percées de neuf portes, tombent de jour en jour sous le marteau démolisseur.

La plupart des édifices et des monuments de cette ville méritent l'attention des étrangers. Le Capitole, ou l'Hôtel-de-Ville, qui occupe un des grands côtés de la place Royale, est presque entièrement reconstruit à neuf sur l'emplacement de l'ancien édifice. Sa façade, longue de 360 pieds sur 120 de hauteur, présente l'aspect le plus imposant. Si nous entrons dans la première cour, on nous montrera la place où le duc de Montmorency fut décapité, et dans la salle dite des *Armoires de fer*, l'arme qui fit tomber la tête de ce héros, qui, malgré son repentir, ne put trouver grâce près de son roi, ou plutôt près du plus implacable des ministres. La *galerie des Illustres* renferme les bustes des personnages dont la ville a voulu honorer la mémoire. Depuis Marcus Primus Antonius, sénateur romain, qui naquit à Toulouse l'an 19 de l'ère chrétienne, jusqu'au savant naturaliste Picot de La Peyrouse, qui mourut en 1830, plus de 40 noms plus ou moins célèbres dans les arts, les sciences, les lettres, la magistrature, l'état militaire et l'ordre ecclésiastique, tels que Raimond de Saint-Gilles, comte de Toulouse, l'un des héros de la première croisade ; le jurisconsulte Cujas, le courageux magistrat Duranti, que les ligueurs massacrèrent en 1589 ; le mathématicien Fermat, le tragique Campistron, Guillaume de Nogaret, chancelier de France sous Philippe-le-Bel, figurent dans cette galerie. Dans la salle des séances de l'académie des Jeux floraux, contiguë à la galerie des Illustres, on remarque la statue de

la célèbre Clémence Isaure, qui, à la fin du seizième siècle, ranima le goût des lettres par la fondation des Jeux floraux.

Aux quatre angles de la place Royale s'élèvent quatre fontaines composées d'un piédestal en marbre et d'un candélabre en fonte. La fontaine qui décore une place du faubourg Saint-Étienne est une colonne cannelée en fer fondu de 52 pieds de hauteur, surmontée d'un globe de bronze doré, et dont le piédestal en marbre blanc est orné de quatre griffons en fonte qui jettent de l'eau dans un grand bassin en pierre. Cette fontaine a été érigée depuis 1830 en l'honneur du général Dupuy et des braves de la célèbre 32e demi-brigade qu'il commandait. Elle est ornée de son buste sculpté sur une des faces du piédestal. Une autre fontaine monumentale s'élève sur la place de la Trinité; elle consiste en une coupe de marbre blanc des Pyrénées, supportée par trois figures de femmes en bronze, dont le corps se termine par des rinceaux d'une grande richesse. L'eau s'élance en gerbe du milieu de la coupe, à 24 pieds au-dessus du sol, et retombe en nappes abondantes. Outre ces fontaines élégantes auxquelles nous pourrions en ajouter sept autres moins remarquables, cent fontaines-bornes d'une forme gracieuse sont distribuées dans les divers quartiers de la ville. Alimentées par une belle machine hydraulique, et coulant nuit et jour, elles lavent sans cesse et rafraîchissent les rues : aussi Toulouse, la ville de France naguère une des plus pauvres en fontaines, est-elle aujourd'hui l'une des mieux arrosées. Elle doit à l'administration de M. de Bellegarde, l'un de ses maires, ces utiles constructions qui ont été terminées sous l'administration de M. de Montbel, qui, devenu ministre, fut l'un des signataires des fatales ordonnances de Charles X.

La cathédrale serait une des plus belles de France, si elle était terminée : la nef et le portail appartiennent à une ancienne église lourdement gothique; et le chœur, bâti au seizième siècle pour une nouvelle église qui n'a pas été continuée, ne se trouve pas dans l'alignement de la nef. On admire l'élégance de ce chœur et le beau morceau de sculpture de Germain Drovet, représentant le martyre de saint Étienne. Les Toulousains montrent avec orgueil les vitraux de cette église : ils sont de plusieurs époques. L'ancien palais archiépiscopal, attenant à cet édifice et consacré à la préfecture, est le plus bel édifice moderne après le Capitole. La salle de spectacle nouvellement construite n'offre rien de remarquable.

L'église des Grands-Augustins, beau monument du quatorzième siècle, a été convertie en un musée que l'on peut considérer comme l'un des plus remarquables du royaume. On y voit quelques tableaux originaux de Philippe de Champagne, de Vincent, des deux Rivals originaires de Toulouse, ainsi qu'une esquisse de Rubens. On y a réuni des statues, des inscriptions et tous les objets d'antiquités que différentes fouilles ont fait découvrir dans le département.

La ville possède deux bibliothèques publiques contenant ensemble 60,000 volumes. Les autres établissements les plus remarquables sont : l'académie universitaire, celle des beaux-arts, l'école secondaire de médecine et de chirurgie, le collége royal, le jardin botanique, l'arsenal, l'école d'artillerie, celle d'équitation et la fonderie royale de canons. Toulouse renferme aussi deux grands hôpitaux, un hospice des orphelins et six maisons de secours. Enfin cette ville entretient onze imprimeries, vingt-trois magasins de librairie, et publie deux journaux politiques et neuf journaux de sciences et de littérature. C'est sous ses murs que, le 10 août 1814, le maréchal Soult se couvrit de gloire en battant l'armée anglo-espagnole deux fois plus nombreuse que la sienne, et commandée par le duc de Wellington.

Avant de quitter Toulouse et les sites charmants qui l'entourent, donnons une idée de ses habitants. « Beaucoup d'esprit et de gaieté, beaucoup de penchant à l'obligeance et aux sentiments affectueux, beaucoup de douceur et d'amabilité dans le commerce de la vie, tels sont, avec un grand fonds de vivacité, source trop ordinaire d'une excessive promptitude dans le jugement comme dans la détermination, les traits éminemment caractéristiques du Toulousain. L'étude des lois et leur application, les travaux scientifiques et littéraires, la culture des arts, particulièrement de la danse et de la musique, les plaisirs et les fêtes, tels sont les principaux et les divers

éléments des occupations auxquelles il se livre avec le plus d'ardeur. Le Toulousain dans toute sa charge est un Gascon renforcé : comme tel, il est satisfait de lui-même, et pense que tout le monde doit l'être. Vient-il dans la capitale de la France, il y porte le même ton et la même assurance qu'il avait dans celle de son département. Il l'y conserve sans altération, et ne voit pas de raison pour changer en rien ses habitudes, ni pour apporter aucune modification à ses manières qu'on peut appeler *ultra-provinciales*. Ne doutant de rien, il affirme tout ce qu'il dit, il dit tout ce qui lui passe par la tête, toujours avec cette gaieté languedocienne qu'accompagne trop souvent la légèreté, et toujours avec son accent toulousain. Si quelquefois il fait rire à ses dépens, quelquefois aussi il amuse la société par les saillies gaies et piquantes dont il assaisonne ses discours. Dans tous les cas, il est le premier à rire de ce qu'il dit, et ne demande pas mieux que de faire rire, sans s'embarrasser si c'est de sa personne ou de ses bouffonneries; il est même fort bon joueur à cet égard.

» Voilà pour les manières plus encore que pour le caractère, et pour la classe lettrée bien plus que pour celle du peuple, dont nous allons nous occuper. Ici la teinte se rembrunit : cette légèreté nationale qui, accompagnée d'une grande mobilité d'esprit, calcule peu et ne prévoit rien, n'ayant pas été modifiée par l'éducation, rend et a rendu le peuple toulousain extrême en tous points, comme en tout temps. Lors de nos dissensions religieuses, on le voit se livrer à tout le délire du fanatisme, d'accord avec son parlement, ainsi que ses capitouls qui refusent d'enregistrer les édits de tolérance échappés parfois, et comme par hasard, à la sanguinaire cour de Charles IX. Il repousse avec une sorte de rage toute mesure de douceur, accueillant au contraire avec transport la nouvelle et l'ordre du massacre de la Saint-Barthélemi, ordre qu'il exécute avec une atroce émulation, de manière à ne pas le céder en férocité aux égorgeurs de Paris. Peu de temps après, il épouse les excès de la Ligue avec la même fureur, et massacre le vertueux président Duranti pour s'être montré dévoué à la cause royale. Au temps de la révolution il en épouse d'abord les principes avec ardeur, ensuite les excès avec violence, puis les excès opposés avec une violence égale, et les uns et les autres y ont eu leurs égorgeurs et leurs victimes. Plus tard, Bonaparte est accueilli avec enthousiasme ; plus tard encore, on accueille avec le même enthousiasme lord Wellington et son armée............ Peu de temps après, le général Ramel, envoyé à Toulouse par le roi, à titre de commandant du département, y est massacré pour avoir refusé de soudoyer les compagnies secrètes, qui, s'instituant volontaires royaux, voulaient commander elles-mêmes dans le Midi [1]. »

La route de Carcassonne traverse une plaine magnifique et la petite ville de *Ville-Franche de Lauragais*, située sur le bord de l'*Hers*, et près du canal du Midi. *Muret*, dans une vallée, au confluent de la Louge et de la Garonne, est célèbre dans notre histoire par le siége que Simon de Montfort y soutint en 1213 contre le roi d'Aragon, et par la sanglante bataille dans laquelle celui-ci perdit la vie.

A *Saint-Martory*, situé à l'embranchement de quatre grandes routes, on traverse sur un beau pont, terminé par deux arcs de triomphe, la Garonne, qui arrose une jolie vallée. C'est dans les environs de cette ville que naquit, au quatrième siècle, le prêtre Vigilance, qui tenta vainement de réformer les abus introduits dans l'Eglise. *Saint-Gaudens*, sur la rive gauche du fleuve, est l'entrepôt d'un grand commerce avec l'Espagne.

En continuant à s'élever vers les Pyrénées, *Saint-Bertrand-de-Comminges*, autrefois considérable, renferme à peine 800 habitants; on y voit des ateliers de marbrerie d'où sort une grande quantité de vases, de statues et de bas-reliefs. Le mausolée du saint évêque dont elle porte le nom se fait admirer dans son église. Le hameau de *Valcrabère*, en latin *vallis Capraria*, qui lui sert de faubourg, est bâti sur les ruines de *Lugdunum Convena* ou *Civitas Convenarum*, cité qui s'élevait jusqu'à Saint-Bertrand-de-Comminges. Un reste de voûte romaine, qui paraît avoir appartenu à un théâtre, est une des plus importantes ruines que l'on y remarque; mais des fouilles faites dans la ville et dans le faubourg ont fait découvrir un grand nombre d'inscriptions de tombeaux et de bronze. A une lieue de *Saint-*

[1] *M. Vaysse de Villiers* : Itinéraire descriptif de la France.

Béat, triste ville de 1,200 âmes dont les maisons en marbre semblent menacées de destruction par les deux montagnes qui y forment un étroit défilé, qu'une forte digue préserve des inondations de la Garonne, on quitte la vallée qu'arrose ce fleuve, pour entrer dans celle dont l'extrémité est occupée par Bagnères, à l'ouverture de celle de Luchon.

Bagnères-de-Luchon mérite à peine le titre de ville, mais les accroissements qu'elle prend chaque année ne tarderont point à le lui acquérir. Sa forme est celle d'un triangle dont chacune des pointes est prolongée par une avenue : l'une bordée de platanes, qui aboutit à la vallée de Luchon, l'autre de sycomores, qui s'étend dans la vallée de Larboust, et la troisième de deux rangs de tilleuls, qui remonte la vallée de la Pique. Cette dernière, la plus septentrionale, est celle qui conduit aux bains, et conséquemment la plus fréquentée. Elle est bordée de maisons bien bâties : l'établissement thermal, l'un des plus beaux de ce genre, a l'apparence d'un château moderne. Les Romains possédaient aussi des bains non loin de cet édifice [1]. A différentes époques on y a trouvé des autels et des inscriptions votives. La vallée de Luchon près de Bagnères est large, partagée en belles prairies et en terres labourées qui rapportent souvent deux récoltes dans la même année; dans ses environs on nourrit beaucoup de gros bétail et des chèvres. Des gorges où l'on respire le parfum des fleurs ; la vue du Pic de la Maladetta, couvert de neiges éternelles et situé sur la crête des Pyrénées espagnoles ; les torrents qui tombent en cascades, répandent un intérêt et un charme inexprimables sur les excursions que l'on fait autour de Bagnères. Mais, au milieu de cette nature si belle et si riche, on est souvent attristé par la rencontre de ces êtres dégradés appelés crétins ou cagots, aussi hideux par la maladie du goître dont ils sont affectés, que par leur dégradation morale ; véritables *parias* de nos Pyrénées, hommes, femmes, enfants, tous sont vus avec horreur par les autres habitants qui les réservent aux travaux les plus vils. L'aisance et la propreté, compagnes du travail, contribuent heureusement par leurs progrès, chaque année plus sensibles, à diminuer le nombre de ces infortunés.

« On ne peut faire quelque séjour dans cette ville sans visiter la chaîne de montagnes dont elle est dominée au midi ; il faut, pour cela, remonter le cours de la Pique à travers les forêts, dans lesquelles on s'enfonce après avoir dépassé les ruines de la manufacture de saffre et d'azur, et un peu plus haut celles du fort de Castel-Viel. Un sentier qui suit les sinuosités d'une vallée étroite et déserte conduit à un hospice français où les muletiers qui passent en Espagne trouvent un abri et quelques aliments. De cet asile sauvage on croit découvrir les bornes de l'univers ; c'est la crête des montagnes qui séparent les deux empires : on y parvient par un sentier en zigzag, pratiqué à travers des éboulements, et on la franchit par une fente de rocher connue sous le nom de *port de Vénasque*. L'espace qui se trouve entre l'hospice et ce passage offre un amphithéâtre de ruines ; sa triste monotonie est interrompue par quatre lacs dont les compartiments bizarres annoncent les grandes secousses auxquelles ils doivent leur existence.

» Quittons cette terre désolée et revenons sur nos pas. A moitié chemin du port de Vénasque à Bagnères, on voit sur la rive droite un courant d'eau qui vient se jeter dans la Pique : c'est le torrent du Lys, qui, dans son cours tortueux et presque rétrograde, semble regretter la vallée à laquelle il a donné son nom. Remontons vers sa source, traversons avec lui ces épaisses forêts, nous serons bientôt dédommagés des difficultés de ce trajet montueux.

» Rien n'est plus riant, rien n'est plus pittoresque que cette *vallée du Lys*, dans laquelle nous entrons ; la nature, pour l'embellir, semble déroger à ses lois ordinaires. Dans toute la chaîne des Pyrénées la végétation s'affaiblit à la hauteur où nous nous trouvons, tandis que de riches prairies tapissent ici les bords du torrent, et répandent leur éclatante verdure jusque sur les flancs des montagnes : 240 granges, d'une construction élégante, abritent d'innombrables troupeaux, et renferment leur provision de foin pour l'hiver. Il a suffi d'éloigner ces troupeaux des pâturages pendant quelques semaines, pour donner à

(1) Ils les appelèrent d'abord *Aquæ Convenarum*, et par la suite, *Aquæ Balneariæ Luxonienses*. En creusant le nouveau bâtiment thermal, on découvrit plusieurs pierres romaines, dont une en forme d'autel antique, porte cette inscription : NYMPHIS AUG. SACRUM. On l'a placée dans la cour, à gauche de la porte d'entrée.

l'herbe naissante le temps de croître et de mûrir, et aux propriétaires celui de la recueillir. Cependant le fond de cette vallée avoisine les rochers calcaires qui soutiennent la crête des Pyrénées. Une cascade fort élevée étend la nappe de ses eaux sur leur flanc ; elle se précipite avec tant d'impétuosité dans un gouffre connu sous le nom de *Trou d'Enfer*, qu'une épaisse vapeur empêche d'en approcher de plusieurs toises.

» De Bagnères-de-Luchon on remonte la rivière de Go pour entrer dans la vallée de Larboust, remarquable par la beauté de ses pâturages, que couvrent de nombreux troupeaux, et par la position pittoresque de ses villages. Le village d'*Oo* se trouve à l'extrémité orientale de cette riante vallée, et semble être aussi le terme du monde habité. Les montagnes qui le dominent annoncent l'entrée d'une des vallées les plus sauvages et les plus désertes des Pyrénées, c'est le val de l'*Asto*. Le torrent qui mugit dans le fond de cette gorge étroite s'échappe du lac *Culégo* ou *Séculéjo*, auquel M. Ramond donne une surface de 200,000 toises carrées. Ce lac, de figure ovale, a son plus grand diamètre du midi au nord ; il est retenu à ce dernier aspect par une digue naturelle, dont une crevasse donne naissance au torrent : il reçoit les eaux du lac d'Espingo qui le domine de 800 toises. Une cataracte se précipite de la surface de l'un dans les profondeurs de l'autre avec un fracas épouvantable. Le cristal de ces eaux est d'autant plus brillant qu'il contraste avec les rochers rembrunis rassemblés en ligne circulaire autour du lac inférieur [1]. »

Malgré l'aridité des montagnes qui depuis la cime des Pyrénées s'étendent jusqu'au canal du Midi, malgré les montagnes Noires qui s'élèvent au nord et qui dépendent de la chaîne des Cévennes, le *département de l'Aude* [2] tire de son agriculture des produits qui dépassent ses besoins. La principale rivière qui l'arrose, le canal qui le traverse d'occident en orient [3], et la Méditerranée qui le baigne, l'ont rendu commerçant, ou du moins ont contribué à l'activité de son industrie. Il a compensé le peu d'importance de ses exploitations minérales par des usines et des forges, et sous ce dernier rapport il est en troisième ligne. L'habitant actif, économe et frugal, possède une aisance qui excède la moyenne reconnue dans les autres départements ; cependant la population est loin d'y atteindre l'importance que produisent le travail et la prospérité.

Sostomagus, l'une des plus anciennes villes de la Gaule méridionale, fut ruinée à l'époque où les Goths s'établirent dans nos contrées ; plus tard ils la rebâtirent et la fortifièrent ; et comme ils étaient Ariens, elle prit le nom de *Castrum Novum Arianorum*, aujourd'hui *Castelnaudary*. Le canal du Midi, qui la traverse, y forme un beau bassin qui sert de port, et dont l'enceinte, garnie de quais ombragés par des arbres, est sa plus belle promenade. Les établissements de bienfaisance et d'industrie ne manquent pas dans ses murs ; les souvenirs historiques s'y pressent : on sait que le comte de Toulouse fut obligé de démolir ses fortifications en faisant sa paix avec saint Louis, l'an 1229 ; que les Anglais la brûlèrent en 1355 ; qu'elle fut rebâtie et augmentée environ dix ans plus tard, et que ce fut sous ses remparts que le maréchal de Schomberg, à la tête des troupes de Louis XIII, défit celles de Gaston d'Orléans, commandées par le duc de Montmorency, qui fut décapité à Toulouse. Parmi les hommes distingués auxquels elle a donné le jour, nous citerons le brave et savant général Andréossy. Ses filatures de laine, mues par des machines hydrauliques, sont remarquables par leur importance. A une lieue et demie à l'est de cette ville, la petite cité de *Saint-Papoul*, qui renferme à peine 1,500 habitants, fut depuis 1317 jusqu'en 1790 le siége d'un évêché.

De Castelnaudary à *Carcassonne* il n'y a que les bords du canal du Midi qui soient ombragés de quelques arbres ; le reste de la campagne offre la plus triste nudité. La répugnance des gens de ce pays pour les arbres passe toute croyance. Aussi c'est ce qui fait dire à un voyageur français, que certainement les habitants de l'Aude ne descendent pas des adorateurs des forêts. « Et ce n'est pas, ajoute-t-il, le paysan seul qui détruit toute plante

[1] *Description des Pyrénées*, par Dralet.

[2]

Bois.	44,149	hectares.
Vignes.	51,079	
Forges à la catalane.	15	
Marais salants.	3	

[3] Sur une étendue de 185,630 mètres, le canal du Midi en parcourt 121,172 sur le territoire du département de l'Aude.

portant ombrage; des hommes, qui hors de là ont tous les symptômes de la civilisation, s'en vont hachant, coupant, rasant et ne plantant jamais. Si on leur demande, en contenant le mieux possible son indignation, comment, sous un climat quelquefois brûlant, sujet à des vents insupportables et presque continuels, ils ne cherchent pas à se procurer quelque abri par des plantations, comme on fait ailleurs, ils ont la confiance de vous répondre que chez eux le terrain est trop précieux pour cela : comme si en Normandie et en Flandre la terre se donnait pour rien [1]! » L'*Aude* divise Carcassonne en deux parties : la ville haute, misérable et presque déserte, entourée de vieilles murailles, est mal bâtie, sur un rocher ; la ville basse, formée de rues larges et bien percées, arrosées par des ruisseaux d'eau vive, est animée par le mouvement de son beau port sur le canal, ornée de belles promenades, d'une cathédrale dont on admire les vitraux, d'un hôtel-de-ville dont on remarque la porte d'entrée, d'un hôtel de préfecture avec un jardin magnifique, de belles casernes et de plusieurs autres édifices. Dès le douzième siècle cette ville était renommée pour ses fabriques de drap : on en compte environ quarante, dont la plupart travaillent pour le Levant. Carcassonne est *Carcaso* dont parle César [2]. Dans ses environs, sur les bords du Fresquel, qui passe sous le canal, on voit un arc de triomphe élevé à Numérien.

Limoux, sur l'Aude, renferme une dizaine de fabriques de drap et de ratine, et n'offre rien de remarquable qu'une porte appelée *porte de la Trinité*. On prétend que cette cité existait du temps de Jules-César sur la montagne de Lacanal, à 300 mètres de la ville actuelle, qu'elle fut détruite pendant les guerres du comte de Toulouse, et rebâtie dans la plaine en 1262. Elle est la patrie de Fabre d'Eglantine. L'Aude arrose aussi la petite ville d'*Alet*, peuplée de 1,100 âmes, et connue pour ses eaux thermales. *Narbonne*, célèbre sous le nom de *Narbo* 300 ans avant notre ère, et surnommée *Martius* par le consul romain qui, 150 ans plus tard, y fonda une colonie, est située sur le canal de la Robine, qui, par l'étang de Sigean, communique avec la Méditerranée. On admire sa cathédrale gothique, et l'on voit avec intérêt, sur ses murs d'enceinte, dans ses églises, et dans la cour de l'ancien archevêché, plusieurs débris antiques bien conservés. Elle possède une société archéologique. C'est la patrie de Varron, poëte et guerrier, de l'empereur Marc-Aurèle, de l'orateur Fronton et du savant antiquaire Montfaucon. Au moyen âge, quatre fois plus peuplée, elle faisait des traités de commerce avec Alexandrie et Constantinople, et l'air qu'on y respirait était renommé pour sa pureté ; aujourd'hui ville de 10,000 âmes, ayant pour port celui de *La Nouvelle* sur le canal, le miel de son arrondissement forme une des branches de son commerce, mais les émanations des marais d'alentour ont un effet pernicieux sur la santé de ses habitants.

L'extrémité *orientale* des *Pyrénées* donne son nom au département que nous allons parcourir [1]. Il est divisé en trois petits bassins qu'arrosent le *Gly*, la *Tet* et le *Tech*, qui coulent dans la direction générale de l'orient. Son climat est chaud, et l'hiver on y éprouve une température printanière. Son exposition y développe la végétation des contrées orientales, dont la vigueur se fait principalement remarquer dans les vallées du Carrol, de la Tet et du Tech ; les grenadiers y forment une partie des haies ; les champs sont couverts de mûriers, d'oliviers et d'orangers ; le serpolet, le genièvre, la lavande et le romarin couvrent les terrains incultes et les flancs des montagnes, et les vents portent au loin leurs parfums agréablement mélangés ; la vigne, excitée par les chaleurs de l'été, produit une grande quantité de vins, dont les deux cinquièmes sont livrés au commerce : les coteaux de *Collioure*, de *Salces* et de *Rivesaltes* sont les plus estimés. Cependant, pour faire ombre au tableau que présentent tant d'avantages physiques, nous devons dire que pendant la brûlante saison, l'aridité règne souvent sur ce pays jusqu'au bord des rivières que l'inclinaison de leurs lits met alors à sec, et que dans la saison des pluies ou pendant la fonte des neiges elles se transforment en torrents dévastateurs. Nous devons encore dire que les terrains qui bor-

(1) *Promenade de Paris à Bagnères-de-Luchon*, par M. le comte P. de V. — (2) De Bell. Gall., lib. III.

(1)

Bois.	43,877	hectares.
Vignes.	43,632	
Forges à la catalane. . .	20	
Étangs d'eau salée. . . .	3	

dent la mer, formés par des atterrissements, ne sont, jusqu'à l'embouchure du Tech, que des plages marécageuses dont les émanations nuisent à la prospérité de plusieurs cantons, et produiraient l'effet le plus funeste sur la population, si l'air n'était de temps en temps purifié par un vent du nord ouest appelé *Tramontane*, parce qu'il traverse les montagnes de *Corbières*, que nous avons vues s'étendre dans le département de l'Aude.

Perpignan, siége de préfecture et d'un évêché suffragant de l'archevêché d'Alby, est située sur la rive droite de la Tet, et sur la petite rivière de la Basse. Elle est à deux lieues de la mer, au pied d'une colline, et probablement non loin de l'emplacement de l'ancienne cité municipale de *Flavium Ebusum*. Ses vieilles fortifications et les travaux élevés d'après les principes de Vauban ont été presque entièrement renouvelés en 1823. Du haut de ses remparts, la vue s'étend sur une plaine magnifique bordée par des montagnes que domine vers le couchant le pic du *Canigou*, toujours couvert de neige. Sur le côté opposé, plusieurs percées naturelles faites au milieu des plus riants coteaux laissent voir la mer qui se déploie dans le lointain. La citadelle, dont le sol élevé est traversé par un puits intarissable, domine toute la ville, que l'on distingue en *neuve* et *vieille*; les casernes, bâties par Louis XIV pour contenir 5,000 hommes, occupent l'un des deux grands côtés de la vaste place d'armes. Il ne manque à l'église de Saint-Jean qu'un portail pour être un bel édifice : elle l'emporte cependant sur l'hôtel-de-ville, le palais de justice et l'hôtel des monnaies. Nous ne dirons rien de la salle de spectacle. Le collége, la bibliothèque, contenant 13,000 volumes; le cabinet de physique, la collection d'histoire naturelle, le jardin botanique et la pépinière départementale, sont certainement fort utiles, mais n'ont rien de comparable à la bergerie royale, hors des murs de la ville, établissement dont on admire la belle tenue. Perpignan est le centre d'un grand commerce de vins, d'eau-de-vie, de laine et de soie. Cette ville possède une société philomatique et une société des sciences, belles-lettres, arts industriels et agricoles. Dans ses murs mourut, en 1285, le roi Philippe-le-Hardi, et naquit Jean Blanc ou Blancha, qui, fidèle à Jean II, roi d'Aragon, la défendit avec opiniâtreté contre les Français en 1474.

Prades, dans une vallée profonde, est une petite ville mal bâtie, mais propre, dont l'église renferme l'une des plus riches chapelles qui existent en France. On sent ici le voisinage de l'Espagne. Près du col de la Perche, la place forte de *Mont-Louis*, défendue par une belle citadelle quadrangulaire, est la ville de France la plus élevée au-dessus du niveau de la mer. *Villefranche*, protégée par un château, est presque entièrement bâtie en marbre. Sur la rive gauche du Tech, *Elne*, peuplée de 1,200 habitants, est l'ancienne *Helena*, plus anciennement encore *Illibiris*, célèbre par le campement d'Annibal sous ses murs. *Céret*, peu peuplée, entourée de hautes murailles, renferme le pont le plus hardi qui existe en France; il est d'une hauteur prodigieuse, et formé d'une seule arche, dont les culées, bâties sur deux rochers, lui donnent une ouverture de 140 pieds. *Collioure*, autre petite place de guerre, entourée d'une vieille muraille, mais défendue par trois forts et un château, possède une école de navigation. *Port-Vendre*, près de la frontière, n'était, sur la fin du dix-huitième siècle, qu'un petit port qui pouvait à peine rivaliser avec celui de Collioure, dont elle est peu éloignée; elle doit sa prospérité au maréchal de Mailly, qui, à cette époque, était gouverneur du Roussillon. Il devina le parti qu'on pouvait tirer de sa position : son port, qui avait été comblé, fut reconstruit; un bassin qui peut contenir 500 vaisseaux fut creusé; et maintenant Port-Vendre, enrichi par le commerce, est une petite ville bien bâtie, dont la place publique est ornée de fontaines et d'un obélisque en marbre de 100 pieds de hauteur.

Des sources de la Tet il suffit de traverser quelques gorges pour se trouver dans les deux principales vallées qui donnent naissance à l'*Ariège*. Le *département* [1] que cette rivière arrose est couvert de montagnes, de forêts et de pâturages. Deux climats distincts partagent son territoire : la partie méridionale est par son élévation exposée aux froids les plus vifs et à de grandes chaleurs, tandis que les vallées de la partie septentrionale éprouvent la dou-

[1] Bois. . . . . 89,706 hectares.
Vignes. 11,591
Fourneaux à la catalane. . 60

-eur des climats tempérés. Ces vallées, couvertes de prairies abondantes, ont encouragé la multiplication des troupeaux et l'éducation des abeilles. La nature du sol y compense l'insuffisance des vignes par l'abondance des céréales qui produisent au-delà de ses besoins ; l'industrieuse activité de ses habitants a mis à profit ses richesses minérales : on y épure le fer, on y fabrique de l'acier, et le nombre de ses forges à la catalane place ce département au premier rang pour ce genre d'industrie.

En approchant de la petite ville de *Foix* dans la vallée de l'*Ariège*, la vue de son château composé de trois tours gothiques, le nombre des usines établies sur la rivière, le souvenir de la place brillante qu'occupent dans notre histoire les comtes qui portaient le nom de cette ville et qui habitaient son vieux castel, excitent l'intérêt ; mais il cesse en entrant dans la ville : rien n'y annonce une cité d'origine phocéenne qui aurait porté chez les anciens le nom de *Phocée*. Les rues en sont étroites ; le château n'est plus qu'une maison de réclusion qui, comme la plupart de celles de France, réclame les améliorations les plus impérieuses. Malgré son rang de chef-lieu de département, malgré l'industrie des habitants, le commerce et l'activité y sont proportionnés au peu d'importance de la population. *Tarascon* est dans une position charmante, au confluent de l'Ariège et du torrent qui descend de la vallée de *Vic-d'Essos*. *Ax* est célèbre par ses cinquante-trois sources minérales et thermales. Si nous descendons vers le nord, *Pamiers*, environnée de canaux alimentés par l'Ariège, et servant de moteurs à de nombreux établissements industriels, est composée de rues larges et bien bâties. Pour dédommager cette ville d'avoir cédé le pas à Foix, qu'elle surpasse sous tous les rapports, on en a fait un siége épiscopal. Autrefois elle était la capitale de l'ancien comté de Foix. Sa cathédrale est bâtie sur les dessins de Mansard. Près de *Mirepoix*, petite ville assez jolie, il existe une montagne appelée le *Puy du Till*, qui offre une singulière particularité : des cavités profondes dont elle est percée, s'échappe en tout temps un vent très frais, et quelquefois très violent, connu sous le nom de *vent de Pas*. On taille à Mirepoix le jayet, que l'on exploite sur son territoire.

La seule ville à voir encore dans ce département, est *Saint-Girons*, arrosée par le Salat, petite rivière dont le cours torrentueux met en mouvement des usines, de belles papeteries et des fabriques d'étoffes. A peu de distance de cette jolie sous-préfecture, *Saint-Lizier*, jadis le siége d'un évêché, revendique vainement le titre de ville ; sa population est à peine de 1,100 habitants ; et, comme pour donner une idée des vicissitudes de ce bas-monde, le palais épiscopal a été converti en un dépôt de mendicité. Elle doit son nom à l'un de ses premiers évêques : chez les anciens elle porta d'abord celui d'*Austria*, puis celui de *Consoranni*. De là son territoire fut appelé *Conserans*.

L'ancien comté de *Bigorre* compose à peu près tout le département qui doit son nom à la partie la plus *haute* des *Pyrénées* (1). Ce n'est que vers le nord que l'on trouve des plaines ; le reste n'offre que des montagnes d'un accès difficile, des pics décharnés, des sommets couverts de glaciers, des lacs alimentés par la fonte des neiges, et des vallées tapissées de verdure et dominées par des forêts. Des torrents ou *gaves* qui tombent en cascades du haut des montagnes vont former l'*Adour*, la *Garonne*, et d'autres rivières qui arrosent ce département et ceux qui l'environnent. Depuis les limites qui le séparent de celui du Gers, jusque vers le *Mont-Perdu*, le Mont-Blanc des Pyrénées, on éprouve presque toutes les températures de l'Europe, et la végétation passe par degrés de celle des climats tempérés à celle des régions hyperboréennes. Les terres les plus fertiles fournissent à l'agriculture peu de céréales, mais elle s'en dédommage par l'abondance des vignes. Une population active habite les montagnes : riche en bestiaux, sa manière de vivre rappelle celle des anciens peuples pasteurs. Les bergers ont leurs habitations d'hiver et leurs habitations d'été ; ils choisissent pour les premières les vallées basses, et pour les secondes les vallées supérieures. C'est dans celles-ci que, dirigeant les eaux avec intelligence, ils cultivent les prairies qui doivent dans l'arrière-saison fournir à la nourriture de leurs troupeaux. Le même filet d'eau, dit un auteur

(1) Bois. . , ... 84,611 hectares.
Vignes. 15,882
Fourneaux à la catalane. . 3

célèbre ([1]), abreuve les possessions contiguës placées les unes au-dessous des autres. Une ardoise posée de champ est la simple écluse qui coupe son cours où l'on veut, et le renvoie dans les canaux voisins, où les mêmes moyens le dirigent de prairie en prairie, jusqu'au plus bas de la pente qu'il doit fertiliser. Pendant que toute la famille s'occupe de la culture, un seul homme conduit tous les troupeaux dans les montagnes les plus élevées, où des pâturages naturels les attendent; s'il ne trouve aucune anfractuosité pour lui servir d'asile, il se fait une hutte de quelques pierres entassées. L'automne ramène le bétail dans la maison d'été que la famille a quittée pour descendre au village; le berger passe l'hiver dans cette solitude avec ses troupeaux qui consomment la provision qu'il leur a préparée; il y brave les rigueurs de la saison, les neiges, les vents impétueux et les lavanges qui le menacent sans cesse. Il n'a pour nourriture que le lait de ses vaches chétives, car les bestiaux de ces montagnes sont loin d'avoir la vigueur de ceux des Alpes.

Nous commencerons notre excursion dans les différentes villes de ce département, par le nord: nous verrons d'abord sur la rive droite du *Lechez, Vic-en-Bigorre,* petite ville de 3,500 âmes, qui possède des distilleries d'eau-de-vie et des tanneries. *Rabastens,* près des bords du canal que fit creuser Alaric II, roi des Visigoths, est cette petite ville dont les habitants, après avoir capitulé, furent tous massacrés sans distinction d'âge ni de sexe, parce qu'ils étaient tous protestants, par Montluc qui commandait les troupes de Charles IX, après la bataille de Montcontour.

Plus loin, en remontant l'Adour, la jolie ville de *Tarbes,* aux rues larges et bien percées, où le marbre se mêle à la brique, où les ruisseaux, alimentés par des eaux courantes, se joignent à la clarté d'un ciel toujours pur, pour entretenir dans ses murs la fraîcheur et la salubrité, est le chef-lieu de préfecture, l'entrepôt de tout le commerce du département, et le rendez-vous des Espagnols qui viennent y faire des achats considérables en bestiaux. La préfecture occupe l'ancien palais de l'évêché; la cathédrale est bâtie sur les ruines de la forteresse de *Bigerra.* Le château des comtes de Bigorre sert aujourd'hui de prison. Ce chef-lieu renferme une jolie salle de spectacle, un beau collége et un vaste hôpital; on y voit une place, celle de Maubourguet, entourée de cafés et d'hôtels, et plantée d'arbres, mais formant une moins belle promenade que celle du Prado, située hors des murs. Près de cette promenade se trouve un haras royal comprenant deux immenses écuries séparées par un beau manége. Tarbes paraît occuper l'emplacement de l'ancienne cité des *Tarbelli.*

Plus on s'éloigne de Tarbes en remontant l'Adour, plus la plaine se rétrécit. On a traversé le village de *Pouzac,* intéressant par les courses de chevaux qui s'y font tous les ans et par les vestiges d'un camp romain; en s'élevant encore, on se trouve dans une vallée garnie de pâturages, de vergers et de treilles, et l'on arrive à *Bagnères-de-Bigorre,* chef-lieu qui acquiert de l'importance par le nombre d'étrangers que ses eaux minérales y attirent: on porte ce nombre à 16 ou 18,000, dont 6,000 peuvent à la fois trouver à se loger dans cette cité de 7,000 âmes. Ce n'est point exagérer que de porter à 1,500,000 fr. l'argent qu'ils y répandent chaque année. Bagnères-de-Bigorre, dit un voyageur français, est une petite ville si propre, qu'il semblerait qu'un de nos rois l'aurait fait acheter en Hollande pour servir de modèle à ses sujets des provinces méridionales. Ses vingt-deux rues, la plupart assez larges et toutes abondamment arrosées, sont pavées en cailloux arrondis par les eaux de l'Adour, et rangés avec régularité comme les pierres d'une mosaïque, mais qui sont aussi fatigants pour la marche qu'ils sont agréables à la vue. Des promenades charmantes dans la belle vallée de Campan et sur les bords de l'Adour ajoutent à l'agrément qu'offrent sa position pittoresque, au pied d'une colline couverte de bois et de verdure, et les lieux de délassement et de plaisir qu'elle renferme. Du temps des Romains, elle n'était qu'un bourg appelé *Vicus aquensis,* dont les eaux étaient regardées comme très salutaires, ainsi que le prouvent plusieurs inscriptions trouvées dans ses environs.

Ce qui augmente l'intérêt du joli bourg de *Campan,* dont la population est de 4,500 âmes, ce sont ses fabriques d'étoffes de laine, son importante papeterie, ses belles marbreries, et

([1]) *Ramond,* Voyage et observations faites dans les Pyrénées.

les stalactites d'une grotte de 400 pieds de profondeur. *Argelès,* autre chef-lieu, n'a rien de remarquable que sa position charmante dans un vallon qu'arrose le *Gave d'Azun* qui se réunit au *Gave de Pau.* A cinq lieues plus bas, près de ce dernier cours d'eau, à l'issue de la vallée du Lavedan, *Lourdes* est bâtie sur un rocher que domine une forteresse qui fut cédée aux Anglais par le traité de Brétigny, et transformée depuis en une prison d'État. Cette ville de 4,000 âmes, où l'on trouve des fabriques de toiles de lin et de crépon, est d'une origine fort ancienne, autant qu'on en peut juger par quelques restes de murailles et de tours de construction romaine. A quelques lieues de là, *Saint-Pé,* dans un site sauvage, entouré de bois et de montagnes, se dédommage de l'infertilité de son territoire par des fabriques de toiles, de peignes, de clous et d'instruments de labourage.

En s'élevant vers la cime des Pyrénées, le joli bourg de *Cauterets,* dont les environs offrent des cascades et des sources jaillissantes, est célèbre par le séjour qu'y fit Marguerite de Valois, et par ses eaux minérales. « On sent combien la teinte azurée des toitures d'ardoises, rivalisant, pour ainsi dire, avec l'azur des eaux transparentes qui baignent ce lieu; combien la blancheur éclatante des maisons rivalisant de même avec la blancheur étincelante des cascades qui se précipitent de tous les côtés et des neiges éternelles qui couvrent quelques cimes lointaines, doivent produire un admirable effet, au milieu de la verdure des prés, des bosquets et des forêts qui forment le fond du tableau (1). » Le village de *Saint-Sauveur* est fréquenté pour ses eaux sulfureuses. C'est dans ses environs que se trouve la célèbre cascade de *Gavarnie,* qui, tombant de 1,266 pieds de hauteur, est la plus remarquable de toutes celles de l'Europe. L'église de *Luz,* ouvrage des Templiers, paraît avoir été une citadelle, à en juger par une tour couronnée de créneaux. Cette petite ville de 2,000 habitants renferme une importante fabrique d'étoffes de soie et laine appelées *barréges.* Redescendons; nous traverserons *Baréges,* où plus de 600 baigneurs se rendent chaque année, attirés par ses trois sources chaude, tempérée, et froide. Ce village, composé d'une seule rue garnie de 80 maisons, d'une chapelle, de casernes bâties par Louis XV pour les militaires blessés, et d'un bel établissement thermal, n'est habitable que pendant la belle saison. L'hiver, il est enseveli sous les neiges, et les habitants vont se réfugier à Luz jusqu'au retour du printemps.

(1) *M. Vaysse de Villiers:* Itinéraire descriptif de la France.

Le *département des Basses-Pyrénées* (1) comprend l'ancienne principauté du Béarn et la Basse-Navarre, seuls restes du royaume que Rome enleva au grand père d'Henri IV pour le donner à Ferdinand, roi d'Aragon. C'est depuis l'avénement du prince béarnais au trône de France, que nos rois ajoutèrent à leur titre celui de rois de Navarre. Le pays de *Soule* et la terre de *Labour* (2) appartiennent à la même circonscription départementale. La partie des Pyrénées qui couvre à peine la moitié du département ne présente plus ces sommets orgueilleux que recouvrent des glaciers éternels, mais elle offre des montagnes couronnées de forêts, des vallées riches et peuplées, et les sites les plus agréables. A leur base, des collines couvertes de vignes; sur les rives du Gave de Pau, des plaines riches en céréales, et vers le nord des terrains sablonneux, quelquefois incultes, mais susceptibles d'être utilisés, contribuent à la variété des productions de ce territoire. Vers l'occident, le cours de la Bidassoa le borde en déterminant la ligne qui sépare les possessions de la France et de l'Espagne; cette rivière embrasse la petite *île des Faisans,* appelée l'*île de la Conférence,* depuis l'entrevue de Mazarin et de Louis de Haro, qui eut pour résultat le traité par lequel l'Artois et le Roussillon furent cédés à la France. Malgré leur peu d'étendue, les côtes que baignent les eaux du golfe de Gascogne offrent dans quelques ports de grandes ressources au commerce de ce département, qui n'est point seulement agricole, mais qui joint à divers genres d'industrie l'exploitation de plusieurs mines, des hauts-fourneaux et des forges à la catalane.

A l'époque où les Arabes, maîtres de la plus grande partie de l'Espagne, étendaient leurs ravages au-delà des Pyrénées, un prince du

(1)

Bois	130,172	hectares.
Vignes	23,175	
Fourneaux à la catalane	5	
Hauts fourneaux	3	

(2) Dans l'idiome gascon, *labourd* signifie *rivage.*

Béarn marqua de trois pieux l'emplacement où devait s'élever un château destiné à les contenir. Cet édifice, construit au neuvième siècle, fut à la fois une maison de plaisance et une forteresse : les Béarnais lui donnèrent le nom de *Paou,* qui signifie *pieu,* et vers le milieu du dixième siècle, des habitations, groupées autour de ses murs protecteurs, formèrent une ville qui, sous les yeux de plusieurs souverains éclairés et chéris, s'étendit et prospéra. Telle est l'origine de *Pau*, chef-lieu de préfecture, cité bâtie avec une sorte d'élégance, à l'extrémité d'un plateau qui domine la délicieuse vallée qu'arrose le *Gave,* auquel l'ancienne capitale du Béarn donne son nom. Le pont, qui s'élève avec la majesté d'un aqueduc au-dessus de ce cours d'eau, est remarquable par son élévation; il contribue, avec le château, le palais de justice et la promenade ornée d'une belle fontaine, à donner à la ville l'ensemble pittoresque qui la distingue. Quand elle n'aurait pas vu naître Gaston de Foix, célèbre sous le titre de duc de Nemours; Jeanne d'Albret, qui, reine d'un petit Etat, occupe une si grande place dans notre histoire; le vicomte d'Orthès, qui, dans Bayonne, épargna le sang des victimes que Charles IX vouait au massacre de la Saint-Barthélemy; Pierre Marca, l'un des plus savants prélats de l'église gallicane; Pardiès, connu par ses travaux astronomiques; enfin ce général qui renonça aux affections de la patrie pour occuper un trône où les vœux des Suédois l'ont fait monter, il lui suffirait d'avoir donné le jour à Henri IV. Dans son château, d'une construction irrégulière et bizarre, qui fut transformé en caserne pendant la révolution, et depuis la restauration érigé en maison royale, on conserve avec un religieux respect l'écaille de tortue qui servit de berceau à ce prince, et l'on ne peut visiter sans un sentiment d'intérêt les jardins qu'il parcourut tant de fois dans son enfance. Après de si nobles et de si touchants souvenirs, dirons-nous que Pau tient une place honorable parmi les villes industrieuses par ses fabriques de toiles et de tapis; que l'on récolte dans ses environs les vins estimés de Jurançon et de Gan, et qu'il n'est point de gastronome qui n'apprécie la délicatesse de ses cuisses d'oie et le mérite de ses jambons, auxquels Bayonne donne injustement son nom? Nous devons toutefois ajouter que l'on remarque dans cette ville la place Royale, ornée d'une statue pédestre de Henri IV en bronze, qui remplace celle de Louis XIV, que l'on détruisit pendant la révolution; qu'une place beaucoup plus belle est celle de la Comédie; que le château de Gélos, sur la rive gauche du Gave, renferme un haras royal; et qu'enfin elle possède une académie universitaire, un collége royal, un musée et une bibliothèque de 15,000 volumes.

Nay, située plus haut, sur la rive gauche du Gave de Pau, fabrique des tissus de laine, fait un commerce considérable de toiles et de mouchoirs, et se glorifie d'être la patrie du célèbre théologien protestant Abbadie. On voit dans ses environs le château de Gouraze où fut élevé Henri IV.

Oloron ou *Oléron,* au confluent du Gave d'Ossau et de celui d'Aspe, fait avec l'Espagne un commerce considérable de jambons, et de peignes de buis, fabriqués à la mécanique. Elle expédie dans l'intérieur les laines qu'elle reçoit de la Navarre espagnole, celles qu'elle tire du département, et des bois de construction pour notre marine royale. La ville haute ne consiste qu'en une halle, quelques ruelles et une vieille église; la ville basse est divisée en deux par le Gave d'Ossau. *Mauléon,* dans une vallée agréable, était la capitale du pays de Soule; elle est aujourd'hui le plus petit chef-lieu de sous-préfecture du département : sa population ne s'élève pas à 1,200 habitants. *Orthez,* ou *Orthès,* autre chef-lieu, six ou sept fois plus peuplée, bien bâtie, dominée par les ruines du vieux château de Moncade, dut à la sollicitude éclairée de Jeanne d'Albret une université; elle y fit même, pour l'éducation des enfants, l'essai d'un mode d'enseignement que l'on a renouvelé de nos jours sous le nom d'*enseignement mutuel,* quoique l'Angleterre en revendique l'invention moderne [1]. C'est aux portes de cette ville qu'eut lieu, en 1814, la sanglante bataille dans laquelle le maréchal Soult, à la tête de 20,000 Français, soutint le choc de 70,000 Anglais, Espagnols et Portugais, commandés par le duc de Wellington, qui acheta la victoire par une perte de 10,000 hommes.

En remontant le Gave d'Oléron, nous arriverons à *Navarreins,* entourée par une plaine fertile. Elle fut fondée en 1529 par Henri d'Albret, grand-père maternel de Henri IV; aussi est-elle bâtie avec assez de régularité. Elle

[1] Voyez Histoire de Jeanne d'Albret, par Mademoiselle *Vauvilliers.*

passait autrefois pour une place importante; aujourd'hui sa muraille, flanquée de bastions, ne la range que dans la quatrième classe de nos villes de guerre.

Salies, ville de 8,000 âmes, sur la rivière du même nom, a, dans ses environs, deux sources qui fournissent en abondance un sel très blanc, auquel on attribue la réputation des jambons de Pau ou de Bayonne. Mais arrivons dans cette ville, où l'on inventa dans le siècle dernier la bayonnette, arme terrible, qui plus d'une fois décida la victoire en faveur des armées françaises.

Bayonne est en France la seule place de commerce qui jouisse de l'avantage d'avoir deux rivières où remonte la mer; la *Nive* et l'*Adour* la partagent en trois quartiers à peu près égaux, appelés le *Grand-Bayonne*, le *Petit-Bayonne* et le *faubourg du Saint-Esprit*. Ses rues sont larges et bien percées; ses places publiques décorées de beaux édifices, au nombre desquels il faut placer la cathédrale et l'hôtel des monnaies. Simple chef-lieu d'arrondissement, elle est le siége d'un évêché suffragant d'Auch, et mise au rang de nos places fortes de première classe. Le Grand-Bayonne est dominé par un vieux château, le Petit-Bayonne par le château moderne, et le faubourg du Saint-Esprit par une citadelle, ouvrage de Vauban, que des travaux récents ont rendue importante. Son port, d'un accès difficile pour les gros navires, est sûr et très fréquenté. On y fait le grand et le petit cabotage, et des armements pour la pêche de la morue. L'industrie de Bayonne rivalise avec *Andaye* pour la fabrication de la liqueur qui porte le nom de ce village. Son chocolat est renommé; les vins de son territoire sont exquis; l'air y est pur, et les femmes y joignent l'amabilité française à la grâce espagnole.

A environ 4 lieues de Bayonne, le village de *Cambo*, renfermant 1,200 individus, attira en 1808 l'attention de Napoléon, qui projeta d'y former un établissement thermal militaire destiné à servir de succursale à celui de Barrèges. Il y fit relever le pont qui traverse la Nive, petite rivière très poissonneuse; 150,000 fr. furent affectés à la construction de ces bains; mais la guerre en empêcha l'exécution. Deux sources, l'une sulfureuse et l'autre ferrugineuse, sont situées dans un joli vallon à une petite distance du village; le bâtiment des bains, récemment construit, est simple et élégant.

Déjà nous n'apercevons plus que dans le lointain le sommet des Pyrénées; l'Adour et le Lay, qui descendent de ces montagnes, arrosent encore des terres couvertes de maïs et de froment, et laissent sur leur gauche de riants coteaux chargés de vignes; mais, après avoir franchi l'Adour, de vastes plaines de sable fatiguent la vue par leur uniformité qu'interrompent des étangs, des marais, des bruyères, et de loin à loin quelques pâturages et des champs en culture. Près des bords de l'Océan règne une suite de dunes arides; au pied de ces collines plusieurs étangs ou lacs se succèdent, dont les plus considérables sont, du nord au sud, ceux de Biscarosse, d'Aureillan, de Saint-Julien, de Soustons et de Tosse. Derrière les dunes se déploie, en une longue bande verdâtre, une immense forêt de pins maritimes et quelques gras pâturages, où se trouve disséminée une faible population. Ces *landes*, d'un aspect si monotone et si triste, donnent leur nom au *département* dans lequel nous entrons [1]; les paysans y vivent dans des cabanes isolées: le chef de la famille s'occupe de la culture et de tous les travaux rustiques, tandis que les jeunes gens vont à dix lieues à la ronde faire du charbon dans les forêts, ou mener paître les troupeaux. Il semble que toute la population soit nomade; on dirait qu'elle est prête à quitter un sol ingrat: la sobriété, si naturelle à ces habitants, la vitesse avec laquelle, à l'aide de longues échasses, ils parcourent leurs déserts, leur en offrent la facilité; mais l'amour du pays est là pour les retenir. Ces landes ne sont cependant pas sans industrie: le paysan cultive le chanvre et fabrique des toiles à voile; il retire un produit important du goudron de ses sapins. Le sol est riche en minerais de fer: 17 fourneaux y affinent ce métal. Mais, pour favoriser dans ce département l'activité industrielle, qui en doublerait les ressources si elle prenait tout son développement, il faudrait exécuter le projet déjà connu de tracer un canal parallèle à l'Adour, dont la pente rapide ne permet pas la navigation.

[1] Sol cultivé.	162,633	hectares
Landes.	915,139	
Dunes.	50,000	
Bois.	226,645	
Vignes.	26,679	
Hauts-fourneaux		

En remontant l'Adour au-dessus de sa réunion avec le Lay, la première ville importante, non par sa population, mais parce qu'elle est le chef-lieu d'une sous-préfecture, est *Dax*. Elle est assez bien bâtie et entourée de vieilles murailles flanquées de tours. On y voit un pont remarquable par sa hardiesse, par lequel on communique de la ville avec un beau faubourg; un hospice civil fort bien tenu, ainsi qu'un cabinet d'histoire naturelle, renfermant une belle collection de coquilles fossiles, trouvées dans ses environs, et qui attestent, par quelques espèces qui vivent encore dans nos mers, que le sable des landes a été abandonné par l'Océan à une époque moins ancienne que les dépôts marins des environs de Paris. Ses eaux thermales sont en réputation; elles se réunissent dans un bassin pentagone de 20 à 25 pieds de profondeur, entouré de portiques et de grilles de fer. Leur évaporation est telle que, dans les matinées fraîches, les vapeurs qui s'en exhalent s'élèvent en un brouillard épais qui couvre quelquefois toute la ville. La source de ces eaux était connue des Romains. Ils appelaient cette importante cité des Tarbelli, *Aquæ Augustæ Tarbellicæ*. Ce nom latin explique pourquoi on la nomme indifféremment *Aqs* et *Dax*. De la domination romaine elle passa sous celle des Goths; les Francs succédèrent à ceux-ci, et furent chassés à leur tour par les *Vascones* ou Gascons. En 910 elle fut prise par les Arabes, au douzième siècle par les Anglais, et vers le milieu du quinzième elle en fut délivrée par Charles VII. Elle est la rivale de Pau pour les jambons; elle distille des liqueurs fines, et fait un commerce considérable des produits du département. Elle a donné le jour au chevalier de Borda, l'inventeur du cercle de réflexion, et le petit village de *Poy*, situé à peu de distance de ses murs, a vu naître le vertueux Vincent de Paul, que l'Eglise honore comme un saint, et que l'humanité vénère comme un bienfaiteur.

Saint-Sever, à dix lieues au-dessus de Dax, et située comme cette dernière sur la rive gauche de l'Adour, doit son origine à Guillaume Sanche, duc de Gascogne, qui, en 982, y fonda une célèbre abbaye de bénédictins. *Aire*, au pied d'une montagne, siége épiscopal, est l'ancien *Vicus Julii* qui, avant le règne d'Auguste, s'appelait *Atures*, du nom d'*Atur*, par lequel les *Tarusates* désignaient l'Adour, qui coule au bas de cette ville. *Tartas*, sur la Midouze, affluent de l'Adour, s'élève en amphithéâtre sur la pente d'une colline; ses environs abondent en tortues, en perdrix rouges et en divers gibier. Enfin nous arrivons au confluent de la *Douze* et du *Midou*, dont les eaux réunies baignent *Mont-de-Marsan*, l'une des villes les moins peuplées des Landes, mais qui, depuis la division départementale, s'est accrue et embellie en devenant chef-lieu de préfecture. Elle porte le nom de son fondateur, Pierre, vicomte de Marsan, qui la bâtit en 1140. Ses rues sont larges, droites et ornées de fontaines, et ses maisons bien bâties. On y remarque l'hôtel de la préfecture, le palais de justice et les casernes; on y voit même une salle de spectacle, sorte de luxe à faire remarquer pour une population de 3,000 âmes. On en pourrait dire autant de la bibliothèque, qui se compose de 11,000 volumes: elle ne possède point de manufactures, si ce n'est quelques fabriques de toiles à voile; mais sa position à l'entrée d'une vaste étendue de plaines en fait le principal entrepôt du commerce du département.

Au-delà du *Leyre*, petite rivière qui prend sa source au nord de Mont-de-Marsan, et qui se jette dans la baie d'*Arcachon*, on se trouve sur le territoire du *département de la Gironde* [1]. Les Landes que nous avons traversées s'étendent jusqu'aux rives de la Garonne, dont elles sont séparées par les riches vignobles de *Médoc*, de *Haut-Brion*, de *Saint-Emilion* et de *Grave*. A l'ouest elles se terminent au bord de la mer par des dunes sablonneuses qui, à l'aide des vents, envahissaient autrefois chaque année un espace de 12 toises de largeur sur 50 lieues de longueur. Le long du canal de Furnes, on a vu long-temps une église dont le clocher seul dominait les sables qui l'avaient ensevelie. Sur la côte de Médoc, plusieurs maisons ont été détruites de la même manière, et sur les bords de la baie d'Arcachon, une antique forêt recouverte par ces sables, ne présente plus qu'à la hauteur de 8 à 10 pieds, la cime de ses plus grands arbres, aujourd'hui dépouillés. Depuis que l'ingénieur Brémontier eut l'idée de fixer ces dunes par des semis de végétaux propres à

(1) Bois. . . . . 106,709 hectares.
Vignes. 138,823
Hauts-fourneaux. . . . 5
Marais salants. 2
Ponts suspendus. . . . 9

ce genre de terrain, elles sont devenues fertiles ; aussi sur ce sol utilisé ne peut-on voir sans intérêt le monument en marbre qui perpétuera dans ces contrées le souvenir du bienfait dont elles lui sont redevables; mais leur culture deviendrait une source de richesses pour ce département, et un bienfait pour la classe la plus nombreuse et la plus pauvre, si on y établissait des colonies d'indigents : le nombre de ces derniers a été évalué à environ 50,000. Cette idée, qui a été proposée par M. d'Haussez, serait également applicable aux départements des Landes et de Lot-et-Garonne. Elle aurait pour résultat l'assainissement de ces plaines humides et sablonneuses dont la population pauvre, ignorante et sujette à des maladies dangereuses, n'est que de 149 individus par lieue carrée, et où la vie moyenne n'est que de 20 ans, quand elle est de près de 32 pour le reste de la France. Entre la Garonne et la Dordogne, la beauté des sites les plus variés succède à l'uniformité des landes; enfin, entre cette dernière et la Dronne, dont le cours forme la limite septentrionale du département, le sol se compose de coteaux calcaires, couverts de taillis et de vignobles, et séparés par de riantes vallées [1]. Enrichi par un commerce immense et son agriculture, le territoire de la Gironde possède aussi plusieurs établissements industriels, dont nous aurons occasion de citer les plus importants. Le fer y est épuré avec succès; on y compte 4 hauts-fourneaux et 7 feux d'affinerie; plusieurs riches propriétaires y entretiennent des troupeaux de mérinos et s'occupent à propager la race des moutons anglais à longue laine.

Les villes situées dans les landes sont pauvres et de peu d'importance; cependant ***Bazas***, chef-lieu d'arrondissement, est une jolie cité. Quoiqu'on n'y ait trouvé d'autres antiquités que des médailles et quelques mosaïques, on sait qu'elle était considérable au temps des Romains, qui l'appelaient *Cossium Vasatum*, parce qu'elle se trouvait sur le territoire des *Vasates*. L'évêché, dont elle était autrefois le siége, était fort ancien, puisqu'un de ses évêques assista au concile d'Agde, en 506. Sa cathédrale est un des beaux monuments du quatorzième siècle. A peu de distance de ses murailles en ruines, on voit l'église gothique d'*Ozeste,* fondée par le pape Clément V. ***Langon,*** mieux bâtie, est située au centre des vignobles de Grave, sur la rive gauche de la Garonne, où la marée se fait sentir et favorise le commerce de cette ville et le transport de ses vins. Ses communications avec Bordeaux se font par des bateaux à vapeur établis en service régulier.

Le cours du fleuve est parsemé d'un grand nombre d'îles, et ses rives sont bordées de riches coteaux. Sur sa droite on voit d'abord s'élever les tours et les vieilles murailles crénelées de ***Cadillac,*** ainsi que le beau château d'Epernon, qui donne à cette petite ville un aspect singulier; plus loin, sur la même rive, ***Rions,*** moins commerçante, renferme, comme la précédente, une population de 1,500 habitants. Sur la gauche et près de l'embouchure du *Gué-Mort,* on aperçoit *Castres,* petite ville moins importante encore, mais mieux bâtie et dans une position agréable, sur la route de Toulouse à ***Bordeaux***. Mais bientôt cette dernière s'offre majestueusement sur le bord de la Garonne, dont la large courbure donne à son port la plus imposante étendue. Il décrit un arc dont les deux extrémités sont éloignées d'une lieue; il peut contenir 1000 vaisseaux. Son importance et le mouvement qui y règne le mettent au premier rang dans le royaume. Il est difficile de retenir son admiration à la vue de cette belle ligne d'édifices qui le bordent dans toute sa longueur; de cette foule de navires de toutes grandeurs et de toutes nations ; de ce fleuve qui coule avec rapidité, et qui s'étend sur une largeur de trois quarts de lieue; de ce pont magnifique composé de 17 arches, et qui, jeté sur la partie la plus étroite de la Garonne, forme cependant une étendue de 486 mètres de longueur; monument d'autant plus hardi, que les difficutés qu'offrait sa construction paraissaient presque insurmontables. Il a fallu vaincre les obstacles que présentaient le fond sablonneux et mouvant du fleuve, sa profon-

[1] Sur 1,082,552 hectares qui forment la superficie de ce département, 45,000 sont en prairies, et 138,823 affectés à la culture de la vigne, dont on évalue la récolte en vin de la manière suivante :

Dans l'arrondissement de Bordeaux.	85,000 ton. ou	775,200 hectol.
— de Libourne . .	60,000	547,200
— de Blaye. . . .	40,000	364,800
— de la Réole. . .	35,000	319,200
— de Lesparre. . .	20,000	182,400
— de Bazas. . . .	10,000	91,200
Totaux. . .	250,000	2,280,000

La culture de la vigne occupe 226,000 individus.

deur de 7 à 10 mètres, le flux qui, deux fois par jour, élève ses eaux de 4 à 6 mètres, et les courants qu'il occasionne, et dont la vitesse est souvent de plus de 3 mètres par seconde. Placé sur le pont, on voit à droite le vieux Bordeaux, qui n'offre que des rues étroites et tortueuses et des places irrégulières; à l'extrémité opposée, le beau quartier des Chartrons est le plus commerçant de la ville. Le plus magnifique est celui du Chapeau-Rouge. Louis XIV avait fait détruire les restes d'un temple antique dédié aux dieux tutélaires, pour accroître l'esplanade du Château-Trompette; mais ce château lui-même a été détruit depuis la révolution, et sur son emplacement s'élèvent des constructions dignes de cette riche cité. Il ne reste plus de ces vieux travaux de défense, inutiles aujourd'hui, que les ruines du fort Sainte-Croix, à l'extrémité opposée du quartier des Chartrons; c'est au pied de cette masure que s'étendent les chantiers de construction. Bordeaux est complétement entouré d'eau : au levant, c'est la Garonne; au couchant et au midi, les petites rivières de la Devèze, du Peugue et de Bègles; au nord celles de la Bourde et de la Jalle, sans parler de ce qui reste encore des vastes marais qui l'environnaient.

Le château du *Ha*, dont il reste encore le donjon, est transformé en une maison de détention. Sur le port, et vis-à-vis du pont, se présente la porte de Bourgogne, bel arc de triomphe, qui fut construit à l'époque de la naissance du petit-fils de Louis XIV. Près des anciens fossés de Salinières, une autre porte se fait remarquer par l'architecture gothique de l'édifice sous lequel elle est pratiquée : c'est l'ancien hôtel-de-ville. Quelques places méritent aussi de fixer l'attention : la *place Royale*, plus digne de son nom par les bâtiments qui la décorent que par son étendue; la *place Dauphine*, belle et régulière, située à l'extrémité de la jolie promenade appelée les *allées de Tourny;* la *place Louis-Philippe Ier* sur le terrain du Château-Trompette; enfin la *place d'Armes*, et celles de *Saint-Germain* et des *Grands hommes*. Parmi ses plus beaux édifices, nous citerons la cathédrale, monument gothique dont l'intérieur est vaste et imposant, et que décore un magnifique autel; l'église paroissiale de Notre-Dame, qui faisait autrefois partie du couvent de Saint-Dominique, et qui fut bâtie en 1707 sur les dessins du P. André, moine de ce couvent, monument d'une architecture noble et régulière, où l'on voit dans le chœur une belle boiserie sculptée par le même moine, et qui a exigé plus de trente années de travail; le grand théâtre, qui, par son architecture élégante, sa forme circulaire et la distribution commode des loges, est l'un des plus beaux de l'Europe; la Bourse, dont le vaste dôme, admiré pour sa grâce et sa légèreté, est le rendez-vous des négociants de toutes les parties du monde; l'ancien palais archiépiscopal, d'une construction régulière, d'une grandeur imposante, érigé en maison royale à la restauration. L'entrepôt, bâti sur la place Lainé, est remarquable par sa grandeur et par la beauté de sa construction. Bordeaux a, comme Paris, un pompeux cimetière où les riches accumulent avec orgueil le marbre et les inscriptions; il est situé à l'une des extrémités de la ville, dans l'enclos de la nouvelle Chartreuse, où l'on voit une jolie église moderne, ornée de peintures à fresque. Cette riche cité possède de beaux hôpitaux, une institution de sourds-muets, plusieurs sociétés académiques, une bibliothèque publique, composée de 110,000 volumes, et renfermant un exemplaire des Essais de Montaigne avec des corrections marginales de la main de l'auteur; un jardin botanique, l'un des quatre que le gouvernement entretient pour la naturalisation des plantes exotiques; un cabinet d'histoire naturelle très bien tenu, une académie universitaire, une faculté de théologie, des écoles de médecine, de dessin et de peinture; une académie royale des sciences, arts et belles-lettres; une société royale de médecine, et plusieurs autres sociétés savantes; une galerie de tableaux et un musée des antiques, dans lequel on a rassemblé les tombeaux et les bas-reliefs qui ont été retrouvés dans la ville ou dans les environs. Nous avons parlé d'un temple antique dont il ne reste plus de traces; quelques arcades d'un ancien amphithéâtre, appelé le palais de Gallien, sont les seuls restes qui rappellent la domination romaine. On croit que Bordeaux existait avant la conquête de César, et que son nom vient de deux mots d'origine celtique, *Bur* et *Wal*, qui signifient *forteresse gauloise*, d'où les Romains auront fait *Burdigala :* elle a été chantée sous ce nom par Ausone. Au temps d'Adrien elle devint la métropole de la seconde Aquitaine. Vers la fin du quatrième siècle, elle fut ravagée par les Visi-

goths; quatre cents ans plus tard, elle le fut par les Sarrasins et par les Normands. En 1152, elle passa avec toute l'Aquitaine sous la domination anglaise; elle s'agrandit sous Henri II et sous Edouard III; mais elle ne commença à s'embellir que lorsque Charles VII l'eut affranchie du joug étranger. S'il est incertain qu'elle ait vu naître Ausone et Sidoine Apollinaire, elle a du moins le mérite d'avoir donné le jour à l'auteur de l'Esprit des lois, à Berquin, homme de lettres, qui sut mettre ses écrits à la portée des enfants; aux conventionnels Ducos et Gensonné, et au célèbre défenseur de Louis XVI, dont le noble dévouement fut récompensé par les plus hautes dignités.

Bordeaux possède des fabriques de vinaigre et d'acide nitrique, des distilleries, des raffineries de sucre, des papeteries, des filatures de coton, des fabriques de chapeaux, de bas, de toile métallique, de faïences, de bouteilles, et des manufactures de tapis de pied et de taffetas ciré. Elle arme annuellement près de 200 navires, dont plusieurs sont destinés à la pêche de la morue et de la baleine.

Au-delà de Bordeaux s'étend, sur la rive gauche de la Gironde jusqu'à la mer, l'ancien petit pays de Médoc, presque entièrement couvert de bois et d'étangs, mais fertile le long du fleuve où s'étendent ses vignobles estimés. Nous y voyons le fort *Médoc,* construit pour défendre le passage du fleuve, conjointement avec le fort *Paté* qui s'élève au milieu de son cours, et celui de Blaye sur la rive opposée. Un pavillon pour les officiers, deux casernes contenant environ 300 hommes, deux corps-de-garde, une poudrière et une citerne composent tous les bâtiments de ce petit fort. A cinq lieues au-delà nous traverserons *Lesparre,* ville de 1,000 habitants, siége d'une sous-préfecture; et arrivés à la pointe de terre où s'élève un fort à l'embouchure de la Gironde, nous apercevrons au milieu de la mer la tour de Cordouan, bâtie sur une île de rochers à fleur d'eau. Cette tour, que l'on commença à construire en 1585, est aujourd'hui un des plus beaux phares du monde; ses feux tournants à réflecteurs s'aperçoivent à plus de 10 lieues par un temps calme.

En remontant la Gironde, sur la rive droite, nous arriverons vis-à-vis le fort Médoc à la petite ville de *Blaye;* que l'on croit être *Blavia.* Elle se divise en deux parties, dont l'une occupe la croupe d'un rocher escarpé, et l'autre la cime, où s'élèvent quatre grands bastions. Cette citadelle renferme un vieux château où mourut Caribert, en 574. La langue de terre qui sépare les eaux de la Garonne de celles de la Dordogne à l'endroit où celle-ci se jette dans le fleuve, porte le nom de *Bec-d'Ambès.* On suit le cours sinueux de la Dordogne, jusqu'au confluent de cette rivière et de la Dronne, où s'étend *Libourne,* jolie sous-préfecture, entourée de murailles et de belles promenades, et fondée par Edouard Ier, roi d'Angleterre, sur les ruines de *Condate.* On voit à peu de distance le village de *Saint-Emilion,* dont l'église monolithe a été récemment restaurée. Au nord de Libourne, la petite ville de *Coutras,* sur l'Isle et la Dronne, est célèbre par la bataille livrée, le 28 octobre 1587, entre Henri de Navarre qui fut depuis Henri IV et le duc de Joyeuse qui y perdit la vie.

Nous quitterons le département en traversant *La Réole,* située vers son extrémité orientale, sur une colline qui domine la rive droite de la Garonne; elle tire son nom du mot celtique *Reüla,* qui signifie *péage.* La tour qui domine la ville est tout ce qui reste d'un château dont on attribue la fondation aux Sarrasins. L'édifice appelé la *Grande-Ecole* est, dit-on, un ancien temple païen. Cette ville a donné le jour à deux intéressantes victimes des réactions politiques, les généraux Faucher. Frères jumeaux, unis par l'attachement le plus tendre, l'amour de la patrie les appela tous deux sur le champ de bataille; ils y passèrent par les mêmes grades, se distinguèrent dans les mêmes actions, et furent nommés en même temps généraux de brigade. Enthousiastes de la liberté, ils répugnèrent à servir l'ambition d'un homme; et dès que Bonaparte eut, sous le titre de consul, annoncé ses projets de domination, ils crurent avoir assez fait pour leur pays, et donnèrent ensemble leur démission. Ils goûtaient, à l'ombre des mêmes lauriers, un repos acheté par vingt campagnes, lorsqu'après la bataille de Waterloo la présence des troupes étrangères sur le sol français, la continuation même des hostilités, malgré le départ de Napoléon et le retour du roi, annonçant que la patrie était encore en danger, ils acceptèrent du général Clausel l'honorable mission de défendre leur ville natale. Ils s'en acquittèrent avec tant de zèle qu'ils barricadèrent même leur propre maison, jusqu'à ce

qu'instruits de la marche des événements, ils mirent bas les armes. Mais leur patriotisme leur fut imputé à crime; appelés devant une commission spéciale, aucun avocat n'osa se présenter pour les défendre; leur condamnation fut prononcée, et, après avoir été inséparables, ils moururent en s'embrassant.

Si l'on jugeait le sol du *département de Lot-et-Garonne* (1) d'après celui des larges et fertiles vallées qu'arrosent ces deux grands cours d'eau, on pourrait le ranger parmi les plus fertiles; mais les landes dont nous avons décrit le triste aspect s'étendent sur sa partie occidentale, et couvrent un huitième de sa superficie. A l'orient, les coteaux situés entre la Garonne et le Lot, principalement sur les bords de ce dernier, n'offrent qu'un terrain rebelle à la culture. Vers le nord, le laboureur cherche à tirer quelque parti d'une argile ferrugineuse qui couvre plusieurs cantons, et ce n'est point être au-dessous de la vérité que de ranger la moitié de son sol parmi les terres ingrates. Mais dans celles dont on ne peut s'empêcher d'admirer la richesse, des céréales croissent en abondance et suffisent à la consommation des habitants; des arbres de diverses espèces portent des fruits délicieux; les pruniers y dominent, principalement ceux qui donnent ces excellentes prunes d'*entes*, dont on fait de grandes exportations maritimes; la vigne, que l'on cultive souvent à la charrue, et qu'on laisse croître sans échalas, produit 400,000 hectolitres de vin, c'est-a-dire deux fois plus que la population n'en consomme. Ces vins sont forts en couleur, épais, capiteux, se conservent long-temps, et supportent bien les voyages par mer. Le chanvre y atteint une hauteur extraordinaire, et passe pour être d'une qualité supérieure à celui du nord; le tabac, que l'on y cultive en grand, est le meilleur de tous les tabacs indigènes; le fer est le principal métal de ses mines; ses produits alimentent trois hauts-fourneaux, deux forges à la catalane, et cinq feux d'affineries. Le climat de ce département est tempéré, le ciel y est pur, et l'air y est sain, excepté dans le voisinage des marais qui couvrent une partie des landes; cependant de longues alternatives de pluies et de sécheresse dérangent souvent le cours des saisons; quelquefois même un phénomène atmosphérique, appelé dans le pays le *brouillard*, change en jours de deuil les beaux jours du printemps. Si les rayons brûlants du soleil succèdent rapidement à la brume légère que produit ce météore, l'espérance des plus belles récoltes est tout-à-coup détruite.

Avant d'arriver au chef-lieu, nous visiterons quelques unes des plus intéressantes villes du département, en commençant par l'arrondissement de *Marmande*, ville assez bien bâtie quoique ancienne. On y a trouvé des médailles en or à l'effigie de César. Au huitième siècle elle fut presque détruite par les Arabes. Située sur la rive droite de la Garonne, dans une vaste plaine plus intéressante par sa richesse en céréales que par ses agréments champêtres, elle fait un grand commerce avec Bordeaux. On y remarque une fontaine publique et les beaux bâtiments du collége. Sur la même rive, *Tonneins*, qui ne consiste presque qu'en une longue et large rue, bordée de belles maisons, s'enrichit des produits de son territoire et de son industrie; c'est à peu de distance de ses murs qu'est située la manufacture de tabac qui jouissait jadis d'une grande réputation. Les maisons de cette ville sont élégamment bâties, l'hôtel-de-ville orne la jolie place du Château. Charmante par sa situation et par elle-même, dit un voyageur français (1), Tonneins l'est encore par les mœurs hospitalières et l'affabilité de ses habitants, dont on porte le nombre à 6,000, tant protestants que catholiques. Les premiers, qui forment près de la moitié de la population, y ont un temple, et les deux sectes y vivent dans une parfaite harmonie. *Clairac*, sur le Lot, rivalisait autrefois avec la précédente; son tabac passait même pour le plus estimé de France. Cette ville, qui ne renferme guère plus de 5,000 habitants, est la première du midi qui ait embrassé la religion réformée.

Villeneuve-d'Agen, qui, dès le treizième siècle, fut bâtie sur un plan régulier, est traversée par le Lot, sur lequel on voit un pont construit à la même époque, et conservant le nom de Pont-Neuf, dont l'arche principale a 108 pieds d'ouverture et 55 de hauteur; elle est entourée de belles promenades plantées sur l'emplacement de ses anciennes fortifications,

(1)

Bois.	68,613	hectares.
Vignes.	69,349	
Hauts-fourneaux.	5	
Fourneaux à la catalane. .	2	
Ponts suspendus.	4	

(1) *M. Vaysse de Villiers*: Itinéraire descriptif de la France.

dont il existe encore des restes près du château de son fondateur, le duc Alphonse, frère de saint Louis. Aucune ville importante ne mérite de nous arrêter dans cet arrondissement. Celui d'*Agen* n'offre même que la ville de ce nom qui mérite d'être visitée ; malgré sa faible population, c'est la plus importante du département. Son antiquité est attestée par le nom d'*Aginnum,* que lui donne Ptolomée, qui en fait la capitale des *Nitiobriges.* Sous Théodose, son importance lui avait fait donner le titre de cité. Elle est le siége d'une cour royale et d'un évêché. Ses rues sont étroites et mal percées, ses maisons incommodes et sans élégance ; mais son pont sur la Garonne est assez beau. En 1835, on y a livré à la circulation un magnifique pont suspendu qui traverse la Garonne au Port-Sainte-Marie. Ce pont est un des plus hardis qu'il y ait en France ; il traverse le fleuve d'une seule travée sur une largeur de 180 mètres. Les promenades d'Agen sont magnifiques, et ses environs délicieux. Elle cite parmi les hommes célèbres qu'elle a vus naître : Sulpice-Sévère, surnommé le Salluste chrétien, Joseph Scaliger, Lacépède et Bernard de Palissy, dont on conserve les faïences, et qui, de simple potier, s'éleva par son génie au rang des plus célèbres physiciens du seizième siècle. On y fabrique des chaudrons, des toiles à voile et des toiles peintes.

Dans une situation charmante, sur la Bayse, qui y devient navigable, la jolie petite ville de *Nérac* renferme un beau château gothique qui fut la résidence des rois de Navarre ; elle a des fabriques de biscuits de mer, et ses pâtés en terrines sont estimés des gastronomes ; les halles y sont extrêmement vastes. Un beau pont en pierre réunit le grand et le petit Nérac. Cette cité a vu naître le lieutenant-général Colineau de Frandat, qui, sous Louis XIV, fit donner des habits uniformes aux troupes françaises.

Borné au nord par le département que nous venons de quitter, celui du *Gers* [1], essentiellement agriculteur, est montueux vers le sud, et présente de grandes plaines vers le nord ; l'air y est pur et le climat en est tempéré ; en hiver, le thermomètre y descend quelquefois au-dessous de 8 degrés ; mais la neige y est rare et le froid n'y dure pas plus de vingt jours. La septième partie de son territoire est couverte de vignobles, et le reste est occupé par des prairies, par des champs cultivés en céréales et par des forêts de chênes et de sapins. Son sol, en grande partie médiocre, donne des récoltes peu abondantes, très peu de bons vins, mais une grande quantité de vins de mauvaise qualité, que l'on convertit cependant en eaux-de-vie, regardées comme les meilleures de France après celles de Cognac ; elles portent encore le nom de la province d'Armagnac, dont la plus grande partie constitue le territoire de la préfecture du Gers.

Condom, la première ville en remontant la Bayse, qui la traverse et fait mouvoir un grand nombre de moulins à farine, était autrefois le siége d'un évêché ; on y voit plusieurs tanneries et des fabriques où l'on prépare les plumes à écrire. Aux six grandes routes qui y passent, elle a l'espoir de voir ajouter un nouveau moyen de communication par l'exécution du projet, conçu en 1814, de rendre la Bayse navigable jusqu'à Nérac. Elle a donné le jour à l'historiographe Scipion Dupleix et au maréchal de Montluc, qui acquit, au seizième siècle, une triste célébrité. Les petites villes de *Cazaubon* et d'*Eauze* entretiennent plusieurs distilleries ; le nom de cette dernière paraît être dérivé de celui d'*Elusa*, cité des *Elusates* et métropole de la *Novempopulanie,* quoiqu'on n'ait retrouvé ses vestiges que sur l'emplacement de *Ciutat*, petit hameau peu éloigné. Le village de *Castera-vivent* renferme un magnifique établissement de bains d'eaux minérales sulfureuses.

Auch, l'ancienne *Climberris,* capitale des *Ausci*, que soumit Crassus, est aujourd'hui chef-lieu de préfecture et le siége d'un archevêché dont le titulaire prenait autrefois le titre de primat d'Aquitaine. Bâtie en amphithéâtre sur le penchant d'un coteau, divisée par le Gers en haute et basse ville, elle est composée de rues étroites et mal percées, mais ses places publiques sont régulières. La fondation de sa cathédrale est attribuée à Clovis ; c'est un monument remarquable par l'élévation de ses voûtes, la beauté de ses vitraux, que Marie de Médicis projeta de faire transporter à Paris, et l'élégance de son portail moderne, où l'ordre corinthien se mêle au composite. On y voit aussi un hôpital et une

[1] Bois. . . . . 59,276 hectares.
Vignes. 89,772

jolie salle de spectacle. La haute ville enferme une belle place, terminée par une agréable promenade d'où l'on découvre les Pyrénées, et qu'elle doit, ainsi que plusieurs embellissements, aux soins de Détigny, l'un de ses intendants, auquel la reconnaissance publique a fait ériger une statue. Auch est la patrie du facétieux Roquelaure, de l'amiral Villaret-Joyeuse et du général Dessoles.

On monte par une pente douce jusqu'à *Mirande*, située dans une contrée stérile. Petit chef-lieu d'un arrondissement pauvre, elle est assez bien bâtie et entourée d'anciennes murailles en bon état; sa population est d'environ 2,300 habitants. *Lombès*, moins importante encore, est souvent ravagée par les débordements de la Save, qui l'arrose; son territoire est l'un des plus fertiles du département. *Fleurance*, peuplée de 3,000 âmes, renferme une place publique jolie et régulière, sur laquelle se tiennent annuellement huit foires importantes pour les plumes d'oie et les céréales.

On traverse une campagne fertile et la forêt de Ramier, en suivant les contours du Gers, avant d'arriver sur la hauteur que couronne *Lectoure*, patrie du maréchal Lannes. Elle est peu éloignée de l'emplacement que l'on assigne à *Lactora*, cité des *Lactorates*. Rien ne mérite d'y fixer l'attention, si ce n'est le coup d'œil magnifique dont on jouit de l'une de ses promenades nommée le *Bastion*. Les murailles qui l'entourent ont succédé à cette triple enceinte qui la défendait du temps des comtes d'Armagnac, et qui ne put garantir de la vengeance de Louis XI le dernier rejeton de cette illustre famille. Jean V est un de ces personnages dramatiques qu'un pouvoir irrésistible entraîne vers le crime, et que la fougue des passions rend aussi coupables qu'infortunés. Fils d'un prince qui par ses révoltes contre la cour de France avait mérité de perdre ses domaines, et qui ne dut leur restitution qu'à la clémence de Charles VII, la proscription qui l'atteignit encore enfant, et les malheurs de sa famille, furent pour lui des leçons infructueuses; une passion que réprouve la nature fut l'origine de ses malheurs. Eperdument amoureux de sa sœur Isabelle, célèbre par sa beauté, la publicité de leurs liaisons attira sur lui les foudres du Vatican; son repentir supposé désarma la colère de Rome. A peine absous de l'excommunication, il ose solliciter des dispenses pour épouser sa sœur; le pape les refuse, mais le comte en fait fabriquer par deux faussaires, et ce monstrueux mariage se célèbre avec éclat. Le chef de la chrétienté lance sur ce couple incestueux une excommunication terrible. Charles emploie les représentations et les conseils pour ramener le prince à la raison; mais celui-ci répond à tant de bonté en se déclarant l'allié des ennemis de son roi. Bientôt une armée formidable vient l'assiéger dans Lectoure; Isabelle fuit. Jean V ne peut s'en séparer; il cherche avec elle un refuge chez le roi d'Aragon, son parent. Mais tandis que l'amour plus que le danger le fait fuir, on le voit, par une singulière inconséquence, comparaître devant le parlement, qui l'ajourne. Jeté dans les fers, il s'échappe; proscrit, dépouillé de ses biens, il n'ose retourner auprès de cette Isabelle que le remords assiége et rend la plus malheureuse des mères. Il se dirige vers Rome en mendiant son pain, et va solliciter pour lui, dont la puissance s'est évanouie comme un songe, et pour elle, qui gémit dans un cloître, une absolution que le Saint-Siége accorde aux conditions les plus dures. Replacé par Louis XI au rang dont il n'aurait point dû descendre, il épouse la fille du comte de Foix; mais ingrat envers Louis XI comme il l'avait été envers Charles VII, il n'a pas plus tôt ressaisi son pouvoir qu'il en abuse en trempant dans les complots tramés contre l'État. Puis une seconde fois, chassé de ses domaines, les intrigues qu'il emploie près du duc de Guyenne lui procurent le moyen d'y rentrer. Chassé de nouveau, après la fin misérable de ce prince, de nouvelles intrigues le rendent maître de sa capitale: il pousse même la perfidie jusqu'à faire jeter en prison Pierre de Bourbon, qui y commandait au nom du roi. Louis XI, qui avait en partie exécuté le projet de détruire le pouvoir des grands vassaux de la couronne, ne pouvait laisser la conduite de Jean V impunie: il résolut sa perte. Tristan l'ermite, le cardinal d'Alby et leurs cohortes sanguinaires, dévoués aux projets de ce prince, marchent contre Lectoure; le comte s'y défend avec intrépidité; mais le fils qu'il avait eu d'Isabelle périt dans une sortie. Son malheureux père, désespérant de résister à des forces trop considérables, offre de se rendre sous condition. La capitulation acceptée est jurée entre lui et

le cardinal sur la sainte communion qu'ils partagent ensemble ; cependant à peine l'armée de Louis XI est-elle dans la ville, que tous les habitants sont passés au fil de l'épée, que le comte est poignardé, que la comtesse sa femme reçoit un breuvage qui éteint dans son sein l'espoir d'un rejeton de cette famille, et que Charles, frère du comte, et Jacques d'Armagnac son cousin, expient sur l'échafaud les révoltes de leur coupable parent.

Le *département de Tarn-et-Garonne* [1] est celui dont la formation est la plus récente : il fut créé en vertu d'un décret du 2 novembre 1808, et composé de divers arrondissements enlevés aux départements voisins. Il est arrosé par l'Aveyron, qui se jette dans le Tarn au-dessous de Montauban, et par le Tarn qui se réunit à la Garonne au-dessous de Moissac. La Gimonne, le Rats et d'autres rivières beaucoup moins importantes sillonnent son sol dans différentes directions ; le fleuve auquel elles portent, par des détours plus ou moins nombreux, le tribut de leurs eaux, y produit souvent de grandes inondations. Des champs fertiles et bien cultivés, des propriétés entourées de haies vives et de bouquets de cognassiers, y reposent partout l'œil du voyageur. On aime à y voir l'agriculteur satisfait, retirer de ses champs, couverts d'excellent froment, des produits qui dépassent ses besoins ; convertir la moitié de ses vins en eaux-de-vie qu'il livre au commerce ; cultiver avec soin le mûrier blanc qui offre une nourriture abondante aux vers à soie qu'il élève en grand nombre ; engraisser des oies et diverses espèces de volailles et nourrir des mulets recherchés par les Espagnols. Dans ce département, l'influence de l'industrie manufacturière sur l'industrie agricole ne se fait pas moins sentir que dans d'autres contrées : ainsi l'activité des distilleries, des fabriques de bas de soie, et celle des apprêteurs de plumes à écrire, encouragent l'agriculture.

Moissac, fondée vers la fin du quatrième siècle, est sur la rive droite du Tarn, dont la navigation favorise ses relations avec Bordeaux. Un moulin de vingt meules y travaille sans relâche à fournir de farine plusieurs de nos colonies. Un pont nouvellement construit, une fontaine publique, monument du moyen âge, et le portail gothique d'une vieille église sont les principales constructions qu'elle renferme. Sa population est de plus de 10,000 âmes. *Lauzerte*, moitié moins peuplée, est dans une situation pittoresque, sur un rocher, au confluent de deux ruisseaux, le Landou et la Barguelonne ; à *Castel-Sarrasin*, des promenades agréables remplacent les murs et les anciens fossés qui l'entouraient.

Le point le plus central du département est celui qu'occupe *Montauban*. La fondation de cette ville qui avec ses faubourgs comprend 24,000 habitants, ne remonte qu'au douzième siècle ; on croit qu'elle reçut le nom latin de *Mons-Albanus*, de la quantité de saules qui croissaient dans ses environs, et que les gens du pays appellent *alba*. C'est une grande et belle ville bâtie avec autant d'élégance que le permet l'emploi de la brique ; elle est divisée en trois quartiers, par le Tarn qui lui ouvre des communications faciles avec Bordeaux, et contribue à l'activité de plusieurs fabriques importantes. Les étrangers y trouvent toutes les ressources des capitales : une petite salle de spectacle, fréquemment occupée par la troupe qui exploite en même temps les théâtres de Cahors et des autres villes environnantes ; une petite bibliothèque publique, plusieurs établissements de bains et de fort bonnes auberges. Les gastronomes savent que ses pâtés de foie gras rivalisent avec ceux de Toulouse. Ses portes, l'hôtel-de-ville, et la plupart de ses édifices publics, sont d'une architecture élégante ; la cathédrale est beaucoup plus ancienne que la ville : on sait en effet qu'il y existait avant la fondation de cette dernière, sur la partie la plus élevée de son sol, un couvent que les vieilles chartes désignent sous le nom de *Mons-Aureolus*. Malgré un commerce fort actif en lainage de ses fabriques et en produits de son territoire, Montauban n'est pas indifférente aux jouissances intellectuelles, dont le goût est alimenté par une société d'agriculture, des sciences et des belles-lettres. Elle est la patrie de Lefranc de Pompignan et de madame de Gouges, auteur dramatique qui périt sur l'échafaud, victime des excès d'une révolution dont elle avait embrassé avec enthousiasme le but et les principes.

Bruniquel, sur la rive gauche de la Verre,

[1] Bois.	45,387	hectares.
Vignes.	36,703	
Hauts-fourneaux	2	
Pont suspendu.	1	

où la reine Brunehault avait, dit-on, un château, possède des affineries et des hauts-fourneaux. *Nègrepelisse*, ville florissante à l'époque où les troupes de Louis XIII la brûlèrent, *Caussade, Saint-Antonin* et *Caylus*, sont des petites villes de 4 à 5,000 âmes, qui possèdent des tanneries, des fabriques de toiles et de serges, et qui font un grand commerce en vins et en farines.

Les monts Espinouse, Garrigues, d'Aubrac, et quelques rameaux du Cantal, s'étendent sur presque toute la surface du *département de l'Aveyron* [1]; de vastes forêts couvrent leurs pentes, et la neige se conserve sur leurs sommets pendant la moitié de l'année : aussi, malgré sa situation méridionale, l'air y est-il froid, surtout dans la région septentrionale; et dans celles qui sont exposées à une température moins rigoureuse, le froment cède généralement la place aux autres céréales. Cependant, quoiqu'un tiers des terrains soit inculte, la récolte en grains suffit à la nourriture des habitants. Les vignobles, tous situés dans la région orientale, leur procurent la quantité de vin nécessaire à leurs besoins : à l'exception de ceux des environs d'Agnac, de Lancedat et de Marcillac, tous sont d'une qualité médiocre. Mais ce qui distingue ce département, c'est la quantité de prairies et de pâturages qu'il renferme, et qui lui procurent le moyen de nourrir des mulets, des chevaux, du gros bétail, beaucoup de chèvres et de porcs, et près de 600,000 bêtes à laine. « Les pâturages sont divisés par *montagnes*, ou buttes isolées. Pour en faire connaître l'étendue on dit : c'est une montagne de trente, de quarante vaches. Trois arpents et demi suffisent à chacun de ces animaux. Le nombre des hommes destinés à leur garde est de trois pour cinquante vaches. Un d'eux est chargé de la fromagerie, l'autre des vaches, et le troisième des veaux. Ils n'ont besoin ni de chiens ni de houlettes armées de fer. Dès que les loups approchent, les vaches, par un instinct guerrier, se rangent autour du parc et leur présentent les cornes. Quelquefois elles leur donnent la chasse et les poursuivent avec des meuglements dont les vallons retentissent [2]. » C'est avec le lait des brebis, mêlé avec un peu de lait de chèvres, que l'on prépare le fromage de Roquefort, dont la réputation s'étend dans toute l'Europe.

Les montagnes de l'Aveyron recèlent différents métaux, dont l'exploitation est encore négligée ; mais elles renferment de riches mines de houille, et des schistes alunifères, dont le produit en sulfate d'alumine, livré au commerce, pourrait être facilement décuplé. C'est dans la chaîne qui sépare le Lot et l'Aveyron que l'on trouve ces richesses minérales, à peine soupçonnées il y a trente ans. Ces montagnes houillères n'étaient connues que par leur inflammation spontanée, dont on ne soupçonnait point l'origine, et que l'on doit probablement attribuer à la décomposition du fer sulfuré, quoique de pareils embrasements soient dus souvent à des causes accidentelles. L'un des exemples les plus remarquables de ces embrasements est celui que présente la montagne de *Fontagne :* on voit sur ses flancs, et à 400 pieds au-dessus de l'Aveyron, une crevasse de forme elliptique, entourée de végétaux dont la pâle verdure annonce l'état de souffrance. Pendant le jour, l'embrasement n'est pas visible : mais à la faveur de l'obscurité de la nuit, le gouffre paraît être enflammé; et, si l'on brave la fumée et la chaleur que l'on éprouve en approchant de cette cavité qui ressemble alors à un petit cratère, on la voit remplie d'une braise ardente. Cet embrasement dure depuis plusieurs siècles, mais on commence à s'apercevoir qu'il diminue d'intensité. La disposition des montagnes de l'Aveyron forme six grandes vallées qu'arrosent la *Truyere*, le *Lot*, l'*Aveyron*, le *Viaur*, le *Tarn* et la *Sorgues*, presque toutes dirigées de l'est à l'ouest. Ces vallées sont remplies de dépôts d'alluvions favorables à la culture, et leurs cours d'eau, principalement le Lot et le Tarn, qui font mouvoir des hauts-fourneaux, des forges de cuivre, contribuent à la prospérité de plusieurs tanneries, de manufactures de soie filée, de divers tissus et de quelques papeteries, en facilitant les relations commerciales avec les départements voisins.

Le peu d'intérêt qu'offrent les villes de ce département nous engage à les traverser rapidement. *Ville-Franche*, chef-lieu de l'arrondissement le plus occidental, est dans une situation agréable, au confluent de l'Alzon et de l'Aveyron, sur un territoire entrecoupé de

(1)
Bois	83,565	hectares.
Vignes.	34,410	
Hauts-fourneaux. . . .	9	
Pont suspendu.	1	

(2) *M. Monteils :* Description de l'Aveyron.

prairies. C'est la patrie du maréchal de Belle-Isle.

Rhodez, que l'on écrit aussi *Rodez*, est de toutes nos villes de préfectures la plus petite et la plus laide; sa position au bas et sur le penchant d'une colline au pied de laquelle l'Aveyron roule impétueusement ses flots, contribue à donner aux promenades qui l'entourent et qui s'élèvent en terrasses, l'agrément d'une vue magnifique; mais aussi le plan incliné dont elle suit la pente rend montueuses et fatigantes ses rues sales, obscures, étroites et tortueuses. Un grand nombre de maisons en bois, d'autres en pierres, mais mal bâties, et dont le premier étage est en saillie sur la rue, un pavé inégal, hérissé de cailloux pointus, la font paraître arriérée de plusieurs siècles. Il est vrai que la plupart de ses maisons sont aussi vieilles que ses remparts. Son principal édifice est la cathédrale; la construction en est due à la munificence de François d'Estaing, l'un de ses évêques. L'étendue de sa nef, la hardiesse de ses voûtes, la beauté de ses vitraux, son clocher, auquel on donne 250 pieds d'élévation, et que l'on aperçoit de 15 lieues; la tour principale, qui s'élève d'abord carrée, puis octogone, et enfin ronde, terminée par une coupole qui porte une statue colossale de la Vierge, tandis que les tourelles qui s'élèvent aux quatre coins de cette tour sont surmontées par les statues des quatre évangélistes, la placent au rang des plus beaux monuments gothiques de la France méridionale. Dans le pays elle est regardée depuis long-temps comme une merveille. Une inscription latine, placée sur l'un de ses murs, compare ridiculement sa hauteur à celle des pyramides d'Egypte. C'est une jactance qui sent un peu le voisinage de la Garonne [1]. On assure que pendant nos troubles révolutionnaires ce beau monument fut menacé de destruction, et qu'il ne dut sa conservation qu'à la présence d'esprit d'un citoyen qui fit la motion de le dédier à Marat [2]. Cette église date de la première moitié du seizième siècle. Parmi ses constructions modernes, Rhodez peut citer son collége, bâti par les jésuites, son séminaire, assez beau bâtiment, et sa préfecture, qui sépare ses deux quartiers. Rhodez a donné le jour à quelques hommes distingués, tels que Hugues Brunet, troubadour du douzième siècle, et Jean de Serres, théologien protestant. Cette ville portait, avant la domination romaine, le nom celtique de *Segodunum*, que les Romains remplacèrent par celui de *Rutena*, parce qu'elle était la capitale des *Ruteni*. S'il fallait admettre les analogies qu'offrent certains rapports fondés sur la ressemblance des mots qui paraissent avoir passé du celtique au latin, le nom du peuple qui dans l'origine occupait la province du Rouergue, devait s'écrire *Rutheni*, du mot *Ruth*, en allemand *Roth*, qui signifie *rouge*, et cette origine serait justifiée par la teinte rougeâtre du sol et des grès des environs de Rhodez.

Saint-Affrique, entourée de jolies promenades, est arrosée par la Sorgues qui coule au milieu d'un vallon entrecoupé de vergers, de prairies et de vignes; ses rues tortueuses sont bordées de maisons gothiques. On y remarque seulement l'hôpital et le temple du culte réformé. C'est à deux lieues de cette ville que se trouve le village de *Roquefort*, connu depuis plus de huit siècles par ses fromages.

Un mot sur ce village et sur son importante industrie. Roquefort ne renferme que 300 habitants, et 400 au plus dans la saison des fromages. On croit que ceux-ci doivent leur qualité supérieure à la température des caves dans lesquelles on les met fermenter. Aussi achète-t-on les meilleures de ces caves jusqu'à 215,000 francs : elles sont cependant petites, étroites et non creusées, mais seulement adossées à la colline de Roquefort. Il en sort annuellement 8 à 900,000 kilogrammes de fromages fabriqués avec le lait de plus de 100,000 brebis qui paissent les excellents pâturages du plateau de Larjac, et dont les grandes mamelles sont remplies de lait. Ces brebis ont la forme et la taille des mérinos, et semblent appartenir à la même race. Le plateau sur lequel sont leurs pâturages avoisine et entoure Roquefort; il a 7 à 8 lieues de diamètre, et est élevé de 750 mètres au-dessus du niveau de la mer. Il forme une des contrées de l'Aveyron les plus favorables à la nourriture des bêtes à laine par la sécheresse de son

(1) Voici le texte de cette inscription placée sur la plus haute des deux tours non terminées du frontispice :

Facessant Ægyptiorum insanæ pyramidum moles, valeant orbis miracula.

(2) Voyez Promenade de Paris à Bagnéres-de-Luchon, par le comte *P. de V.*

sol calcaire et par la qualité de ses pâturages. Nulle part aussi l'éducation des moutons n'est mieux entendue que sur le plateau de Larjac. Le lait de ces brebis donne environ 20 pour 100 de fromage. La fabrication des fromages exige beaucoup de temps et de soins : lorsqu'ils ont passé trois semaines dans la ferme du cultivateur, on les empile dans les caves après les avoir couverts de sel ; au bout de huit jours on les frotte et on les retourne, en les salant encore ; quelques jours après on les racle de nouveau ; la raclure qu'on en obtient se vend sous le nom de rhubarbe, 15 à 30 francs les 50 kilogrammes. On les place ensuite sur des planches étagées où ils se couvrent d'une moisissure de plus d'un pouce de longueur, que l'on racle tous les quinze jours, et qui devient de plus en plus courte, jusqu'à n'offrir qu'un léger velouté. Au bout de cinq ou six mois ils deviennent bleus et persillés : c'est alors qu'après avoir perdu un quart de leur poids, on les livre au commerce au prix de 60 à 70 francs les 50 kilogrammes (¹).

Milhau, que les Romains appelaient *Æmilianum,* et dont le pont passe pour avoir été construit par César, est, pour son commerce et ses fabriques, avantageusement située sur le Tarn. Cette ville, de 9,000 âmes, possède aussi des caves où l'on prépare des fromages, qui se vendent sous le nom de Roquefort. Près des sources de l'Aveyron, *Severac-le-Château,* ville de 3,000 âmes, est bâtie sur une colline en forme de cône, dominée par une vieille forteresse gothique dont les remparts épais sont fermés par un pont-levis. *Saint-Geniez-de-rive-d'Olt,* sur le Lot, prouve que cette rivière, appelée *Oltis* par les anciens, aurait dû se traduire par l'Olt. Jolie petite ville de 4,000 âmes, elle est la patrie de Raynal. *Espalion,* moins considérable et cependant chef-lieu d'arrondissement, est traversée dans toute sa longueur par une rue large et bien bâtie d'où l'on franchit le Lot sur un pont de pierre. Un monticule basaltique sur le sommet et sur le penchant duquel est bâtie *La Guiolle,* a servi de point d'observation à MM. Delambre et Méchain, qui en ont évalué la hauteur à 550 toises au dessus du niveau de la mer. Cette petite ville de 2,000 âmes est l'entrepôt des fromages de tous ses environs ; ils sont de la même nature et de la même forme que ceux du Cantal, auxquels même ils sont préférables. Le sang est aussi beau à La Guiolle que l'air y est pur ; les femmes surtout y sont d'une extrême fraîcheur, et l'un comme l'autre sexe d'une forte constitution (¹). « Les habitants sont francs, bons, et même pacifiques quand le vin est cher ; mais lorsque la récolte est abondante dans les vallons du département, les querelles y sont fréquentes, et d'autant plus dangereuses que presque tous les habitants y portent un petit poignard appelé dans le pays *capuchadou* (²). »

Le *département* qui porte le nom du *Lot* (³) est arrosé de l'est à l'ouest par cette rivière qui s'y replie en de nombreux détours ; la Dordogne et la Cère arrosent son extrémité septentrionale, et le Sellé, moins important que les autres, y serpente du nord-est au sud-ouest pour aller se jeter dans le Lot. On y élève de nombreux troupeaux de bêtes à laine, dont on fait un grand commerce. Les montagnes de ce département sont d'une médiocre hauteur, mais elles occupent une grande superficie ; elles renferment divers métaux, et le fer y est assez abondant pour alimenter deux forges à la catalane, deux hauts-fourneaux et un feu d'affinerie. Le sol fertile des vallées se couvre de céréales, de chanvre, de tabac et d'arbres fruitiers ; les coteaux se tapissent de vignobles estimés. L'excédant de la récolte des grains sur la consommation est considérable, et celui des vins est des trois cinquièmes.

Figeac, sur la rive droite du Sellé, possède deux belles églises d'architecture gothique, renferme des fabriques de cotonnade, et fait un grand commerce de vins et de bestiaux ; il doit son origine à une abbaye de bénédictins fondée par Pepin l'an 755. Lorsque l'abbé faisait sa première entrée dans la ville, un baron, seigneur de Montbrun, était obligé d'aller une jambe nue et habillé en arlequin,

(¹) Ces détails sont extraits d'un Mémoire de M. de Busaringues, lu le 28 juin 1830 à l'Académie des Sciences de l'Institut.

(¹) *M. Vaysse de Villiers :* Itinéraire descriptif de la France. — (²) *M. Monteils :* Description de l'Aveyron.

(³)

Bois	87,255	hectares
Vignes	58,027	
Haut-fourneau	1	
Fourneaux à la catalane	2	
Fabriques de poterie	20	
Moulins à blé	922	
Ponts suspendus	3	

le recevoir: de lui conduire un cheval sur lequel le bon moine se plaçait, et que le baron conduisait par la bride jusqu'à la porte de l'église, où il l'attendait pour lui tenir l'étrier et le mener à la maison abbatiale. Cette cérémonie se pratiquait encore en 1766 [1].

A quatre lieues de Figeac on remarque dans la petite commune d'*Assier* les imposantes ruines d'un château que Galiot de Genouillac, grand-écuyer et grand-maître de l'artillerie de France, fit bâtir sous François Ier, ainsi qu'une belle église qui étonne par sa légèreté : on y admire les voûtes de la chapelle où, sous un mausolée de marbre orné de bas-reliefs représentant les siéges et les batailles auxquels il assista, reposent les cendres du fondateur.

On a découvert en 1826, dans l'arrondissement de Figeac, une grotte composée, sur 200 mètres de longueur, d'une suite de plusieurs cavités, dont quelques unes se trouvent au-dessus des autres, et dont l'intérieur est orné de belles stalactites imitant de majestueuses colonnes de 25 à 30 pieds de hauteur, ou d'autres objets de forme plus ou moins bizarre. Ces cavités traversent une partie de la montagne de Presque.

L'origine de *Cahors* est, dit-on, antérieure à l'expédition de César dans les Gaules; mais on prétend à tort qu'elle excita l'admiration de ce général lorsqu'il la vit pour la première fois : le général romain n'en parle pas. Auguste se plut à l'embellir; il l'appela *Divona Cadurcorum*. Le premier de ces noms indique, suivant Ausone, une fontaine sacrée, le second celui du peuple de la contrée. On y trouve encore quelques vestiges de cette époque : les restes d'un théâtre et d'un aqueduc, et, près de l'hôtel de la préfecture, le monument que les *Cadurci* érigèrent sous Auguste, en mémoire de la courageuse résistance que leurs compatriotes firent à César dans *Uxellodunum*, aujourd'hui *Capdenac*. Genulphe ou Genou en 257 fut son premier évêque. La cathédrale passe pour être les restes d'un temple antique; le portail est de construction moderne. Le séminaire est aussi un assez vaste et bel édifice. Lorsqu'on a jeté un coup d'œil sur ces monuments et sur celui qui fut élevé en 1820 à Fénélon, au milieu de la promenade appelée le Fossé; lorsqu'on a parcouru l'autre promenade bordant le Lot, que l'on voit entourer presque entièrement la ville et le rocher sur lequel elle s'appuie, il reste peu de choses à visiter. Les rues sont escarpées et tortueuses; le collége royal, le séminaire, la bibliothèque, le cabinet de physique, la salle de spectacle et le palais épiscopal n'offrent rien d'intéressant. Cependant cet évêché n'était pas sans importance avant la révolution; il donnait au prélat qui l'occupait le titre de comte de *Cahors* et le privilége d'avoir l'épée et les gantelets placés à côté de l'autel lorsqu'il officiait. Son installation était accompagnée d'une cérémonie qui offrait quelque analogie avec celle qui se pratiquait à Figeac : le vicomte de Cessac, vassal de l'évêque, allait l'attendre à la porte de la ville, la tête découverte, sans manteau, la jambe droite nue et le pied droit dans une pantoufle. Dans cet équipage, il prenait la bride de la mule montée par l'évêque, et conduisait celui-ci au palais épiscopal, où il le servait pendant son dîner. Le seigneur recevait pour sa peine la mule et le buffet qui avait servi au repas, et dont la valeur était fixée à 3,000 livres. Cahors est la patrie du pape Jean XXII, qui, en 1331, y fonda une université; du poëte Clément Marot, du romancier La Calprenède et du général Ramel, victime des assassins qui ensanglantèrent Toulouse en 1815. Son industrie consiste en fabriques de draps, en tanneries et en papeteries.

Gourdon, chef-lieu de sous-préfecture, sur la petite rivière de Bleu, fabrique des toiles à voile et des étoffes de laine. Suivons l'étroite et pittoresque vallée de l'Alzon, et faisons, selon l'usage du pays, un pèlerinage à *Rocamadour*. L'église qui reste de la célèbre abbaye de cette petite ville est toujours en vénération chez le peuple des campagnes, parce qu'elle renferme, dit-on, les reliques de saint Amadour. On y monte par des rampes assez rapides; mais les précieuses reliques y attirent moins nos regards qu'une lourde épée, suspendue par une chaîne à la muraille, et que l'on prétend être la fameuse Durandal du paladin Roland. Une autre église, taillée dans le roc, mérite aussi quelque attention. A cinq lieues de cette ville de 6,000 âmes, le bourg de *La Bastide-Fortunière* ne dut son titre de chef-lieu de canton qu'à l'avantage qu'il eut de voir naître Joachim Murat. *Souillac*, à sept lieues de ce dernier, renferme une manu-

[1] Voyez le Journal encyclopédique de mars, 1766.

facture royale d'armes à feu; on y traverse la Dordogne sur un beau pont de sept arches. L'église de l'ancienne abbaye sert maintenant de paroisse. Il existe près de cette petite ville deux fontaines intermittentes, appelées le *Gourg* et le *Bouley;* la première vient du vallon de Blagour, et l'autre sort de la montagne de Puy-Martin; elles ne coulent jamais en même temps; l'une cesse à peine de vomir ses eaux, que l'autre soulève les siennes et transforme en un instant le vallon qui lui sert de lit en une vaste nappe d'eau; enfin l'irruption du Bouley produit presque toujours un tremblement et un bruit épouvantables.

Du département du Lot on est conduit dans celui de la *Dordogne* [1], en descendant le cours de cette rivière qui le traverse de l'est à l'ouest dans sa partie méridionale. Il est arrosé encore par l'Isle, la Dronne et la Vezère, et par plus de 1,400 petites rivières et ruisseaux. Il est coupé dans tous les sens par des chaînes de collines qui, à l'exception des deux vallées de l'Isle et de la Dordogne, ne forment que des gorges resserrées, presque toutes ravagées par des torrents nés de fréquents orages. Le sol est peu productif; la roche calcaire s'y montre souvent à nu ou couverte de bruyères, de genêts et de châtaigniers, dont la végétation chétive occupe des espaces immenses. Quelquefois l'uniformité de ces terrains arides n'est interrompue que par des marécages. Les terres grasses et fertiles sont en quelque sorte des accidents au milieu de cette contrée. Les récoltes en céréales ne suffisent à la nourriture des habitants qu'avec le secours des châtaignes, mais plus de la moitié des vins sont livrés en nature au commerce, ou sont convertis en eaux-de-vie pour l'exportation. Sa richesse minérale est importante; elle consiste en houille, en manganèse, en diverses autres substances, et surtout en fer : il renferme 36 hauts-fourneaux, 86 feux d'affinerie, deux forges à la catalane et plusieurs fabriques d'acier. Mais ce qui mérite à ce département l'estime des gastronomes, c'est le vin blanc de Bergerac; c'est la délicatesse de la chair de ses porcs, l'abondance des perdrix rouges, les beaux brochets qui peuplent les étangs, les liqueurs, les dragées fines de Périgueux, et surtout les truffes de son territoire.

Sarlat, chef-lieu d'un arrondissement riche en minerais de fer et de cuivre, en pierres meulières et en charbon de terre, renferme un grand nombre de papeteries. *Belvès* et le *Bugne* ont plusieurs fabriques d'huile de noix. On voit dans cet arrondissement la source de la *Doux,* qui prend naissance dans une étroite vallée, et remplit un bassin de 88 toises de circonférence, dont ne connaît point la profondeur. A trois lieues de Sarlat, entre le bourg de *Miremont* et le village de *Privaset,* il existe une caverne connue sous le nom de Cluseau, dont les ramifications forment une longueur totale de plus de deux lieues. C'est une des plus vastes de celles que l'on connaît en France. *Bergerac,* jolie petite ville sur la rive droite de la Dordogne, entretient à l'aide de cette rivière, des relations continuelles avec Libourne et Bordeaux. Elle occupe un grand nombre d'ouvriers dans les fonderies, les forges et les papeteries de ses environs. A huit lieues à l'ouest de cette ville, on voit encore au village de *Michel de Montaigne* le château où naquit et vécut le célèbre philosophe de ce nom; dans l'une des quatre tours dont ce donjon est flanqué, on montre le cabinet où il composa la plupart de ses écrits.

Après avoir traversé un plateau aride, on descend dans une belle vallée arrosée par l'Isle, et faiblement animée par le mouvement de *Périgueux,* chef-lieu de préfecture et siége d'un évêché. Cette ville est l'antique *Vesunna;* ses rues sont noires, étroites et tortueuses. Son vieux quartier désert appelé la *Cité;* une enceinte formée d'anciennes murailles; des débris d'aqueducs et de bains publics; quelques restes d'un amphithéâtre; un édifice circulaire de 160 pieds de hauteur et de 195 pieds de circonférence, sans portes ni fenêtres, et cependant regardé par les antiquaires comme les restes d'un temple consacré à Vénus, dans lequel on entre par des souterrains, et que le peuple appelle encore la tour de *Vesunne;* des inscriptions, un musée d'antiquités, plusieurs édifices du moyen âge; la cathédrale ou l'église de Saint-Front, dont le style rappelle l'architecture bysantine, et qui est surmontée d'une tour carrée terminée en pyramide, lui donnent un aspect de vétusté qui prouve son importance

[1] Bois. . . . . 167,641 hectares
Vignes 89,994
Hauts-fourneaux . . . 36
Fourneaux à la catalane. . 2
Papeteries. 33

au temps des Romains, et celle dont elle jouissait encore lorsque Pepin, en 768, défit sous ses murs Gaifre, duc d'Aquitaine. Aujourd'hui ses dindes et ses pâtés truffés, ses liqueurs, ses papiers renommés, ses étoffes de laine, et quelques autres branches d'industrie, rendent son commerce important. Elle a vu naître le savant cardinal Hélie de Talleyrand et le littérateur La Grange-Chancel. Dans le courant de 1838, on a placé sur un piédestal, en face du palais-de-justice de cette ville, la statue de Montaigne due au ciseau de M. Lanno, et qui a occupé une des premières places à l'exposition de cette même année au Louvre. Le musée de Périgueux a pris depuis quelques années une grande extension; il est devenu départemental, et se divise en deux parties: l'une pour l'archéologie, et l'autre pour la minéralogie et la géologie du département.

Dans une jolie position, sur un coteau près de la rive gauche de la Dronne, *Brantôme*, petite ville de 2,700 âmes, possède encore les bâtiments du couvent de bénédictins dont Pierre de Bourdeilles, connu sous le nom de Brantôme par des mémoires assez licencieux, était abbé quoique laïque. Sur la rive droite du Bandiat, *Nontron* fabrique des couteaux communs, renferme des tanneries, et fait le commerce des fers que fournissent les mines considérables et les forges de son territoire. L'arrondissement dont il est le chef-lieu est contigu à celui de *Riberac*, petite ville située dans une plaine fertile arrosée par la Dronne, et dont le territoire nourrit un grand nombre de porcs. Elle semble destinée à devenir l'entrepôt des grains, des chanvres et des fers que le pays expédie à Bordeaux. On y voit les restes d'un vieux château-fort qui appartenait aux vicomtes de Turenne. A sept lieues de cette ville, la caverne de Mussidan est remarquable par la fontaine de Sourzac, qui jaillit de son sein et forme une cascade.

LIVRE CINQUANTE-QUATRIÈME.

Suite de la Description de l'Europe. — Description du royaume de France. — Deuxième section. — Région occidentale.

Dans les vingt-huit départements qui composent la région méridionale de la France, un ciel pur, de beaux sites et de nombreux restes de la puissance romaine ont frappé nos regards; nous avons vu une population favorisée presque partout, si ce n'est dans les montagnes, par la douceur du climat, par des productions qui lui sont particulières, et par un sol plus ou moins fertile. Mais si nous avions comparé le nombre des habitants au total de la superficie, nous aurions remarqué combien le résultat de ce rapprochement s'accorde peu avec la richesse que tant d'avantages devraient procurer à cette vaste région qui forme plus du tiers du royaume; nous aurions vu que présentant une superficie de 9,000 lieues, et peuplée de 8,404,000 individus, elle n'en comprend que 925 par lieue carrée, et qu'elle est au-dessous de la moyenne des autres régions; ce qui suffit pour faire apprécier à leur juste valeur l'industrie et les ressources de ses habitants. La région de l'ouest, qui comprend treize départements, est bien supérieure à la précédente par sa population relative, et conséquemment par sa richesse: sa superficie est de 4,200 lieues, sa population de 5,438,000 âmes, et le nombre de ses habitants de 1,284 par lieue carrée. Cependant cette région est l'une de celles où les bienfaits de l'éducation sont le moins répandus; sous ce point de vue elle est à peu près sur la même ligne que la précédente. Que l'on calcule combien elle serait riche et peuplée, si l'ignorance n'était point un obstacle au développement de son industrie.

En poursuivant notre route du sud au nord, le premier département que nous parcourrons est celui de la *Charente* [1]. Il est limitrophe

[1] Bois	74,230	hectares
Vignes	99,493	
Hauts-fourneaux	12	
Papeteries	31	
Tanneries	17	
Pont suspendu	1	

de celui de la Dordogne et beaucoup moins étendu. Son sol est inégal, entrecoupé au nord de collines élevées, et au sud de hauteurs et de plateaux peu considérables. Outre le fleuve qui lui donne son nom, neuf rivières principales l'arrosent en différents sens : le lit de la *Tardouère* renferme un si grand nombre de gouffres, qu'elle y perd la moitié de ses eaux, et qu'elle ne peut se réunir à la *Bandiat* que pendant la saison des pluies. Le cours de cette dernière offre le même phénomène : elle est bordée de collines minées par d'immenses cavités tapissées de stalactites du plus bel effet. Le *Taponnat*, après un cours de quelques lieues, se perd dans des gouffres et ne reparaît plus. La *Touvre*, presque aussi considérable que la Sorgues à Vaucluse, et, dès sa naissance, capable de porter bateau, sort des cavités d'un rocher escarpé; elle semble n'attendre que l'industrie de l'homme pour devenir navigable, malgré le grand nombre d'îles qui entravent son cours. De belles cavernes bordent aussi les rives de la Tardouère. Ces cours d'eau, ainsi que la *Péruse*, le *Né*, le *Tude*, la *Nizonne* et la *Vienne*, arrosent des vallons riches en pâturages. Les plateaux calcaires et les plaines sablonneuses qui couvrent son territoire, expliquent l'aridité que l'on remarque dans la plus grande partie de ce département; le tiers de sa superficie est employé en terres labourables dont les récoltes en céréales suffisent à sa population. Une quantité égale est occupée par des vignobles qui produisent des vins médiocres, mais dont une grande partie, convertie en eaux-de-vie, fournit annuellement plus de 35,000 barriques pour l'intérieur de la France et les pays étrangers. Le reste des terrains est couvert de bois de châtaigniers, de plaines incultes et de prairies naturelles et artificielles qui nourrissent plus de 30,000 bêtes à cornes que l'habitant importe chaque année et réexporte après les avoir engraissées. La quantité de fer que l'on y exploite est convertie en fonte dans six hauts-fourneaux et en barres dans quinze établissements d'affineries.

Sur un coteau que l'on aperçoit à une grande distance, s'élève *Angoulême*, où la pureté de l'air contribue peut-être à entretenir la santé des habitants et la fraîcheur dont brille le teint des femmes. Le Quartier-Neuf a de la régularité, mais le reste de la ville est composé de rues mal percées et d'un accès difficile. Le faubourg de l'*Houmeau*, bâti en pente, au bord de la Charente, renferme de riches papeteries qui, avec les distilleries, les raffineries de sucre, les faïenceries et les fabriques de tissus de laine, alimentent son commerce et entretiennent la grande activité qui règne dans son port. Ce chef-lieu du département est aussi le siége d'un évêché. Jadis il était fortifié ; mais ses remparts ont été remplacés par une promenade qui s'élève en terrasses, d'où l'œil mesure un vaste horizon bordé de rochers, et se repose avec plaisir sur les sinuosités de la petite rivière d'Anguienne, bordée de prairies et de riches coteaux, sur le beau pont de la Charente, et sur l'obélisque élevé, au milieu du chemin neuf, en l'honneur de la duchesse d'Angoulême. Cette ville, où l'on avait établi une belle école royale de marine, parce que le duc d'Angoulême avait le titre de grand-amiral de France, possède un collége, une jolie bibliothèque, un cabinet de physique et d'histoire naturelle ; elle a vu naître Marguerite de Valois, sœur de François Ier; Ravaillac, l'assassin de Henri IV; Poltrot de Méré, celui du duc de Guise; le littérateur Balzac et l'ingénieur Montalembert. Son origine est assez ancienne; Ausone en fait mention sous le nom d'*Iculisna*, mais elle n'acquit de l'importance que vers le moyen âge. Au neuvième siècle, elle fut ruinée par les Normands; plus tard elle devint la capitale d'un comté qui fut réuni à la couronne en 1303; en 1515, François Ier l'érigea en duché en faveur de sa mère; Louis XIV en fit l'apanage du duc de Berry qui mourut en 1714, et depuis ce temps les princes de la branche aînée de Bourbon conservèrent le titre de ducs d'Angoulême.

La Rochefoucauld, sur la Tardouère, est peuplée de 3,000 âmes, et n'est formée que d'une seule rue. Elle est dominée par un château gothique, bâti sous le règne de François Ier, où naquit celui de ses ducs qui se rendit célèbre par son livre des Maximes et par ses Mémoires sur la Fronde. On y remarque un hospice fondé en 1685 par Gourville, qui, de simple valet de chambre d'un duc de La Rochefoucauld, devint son ami et celui du grand Condé. Ses principaux établissements industriels sont des fabriques de fil et des tanneries.

Une contrée stérile entoure *Confolens*, pe-

til chef-lieu de sous-préfecture, qui doit son nom au confluent du Goire et de la Vienne; sa situation est cependant agréable, et les bords de ces deux rivières sont couverts de beaux pâturages. La tour carrée que l'on y remarque est le seul reste de son ancien château-fort. Après avoir traversé deux fois le cours de la Charente, on arrive à la jolie petite ville de *Ruffec*, bâtie sur la rive droite de cette dernière, au bord d'un petit ruisseau. Elle eut autrefois les titres de baronnie, de vicomté et de marquisat: on y voit encore dans une île au milieu du *Lien* qui l'arrose, son ancien château, dont les tours et les fortifications ont été détruites. Au-delà d'une petite chaîne de collines qui se termine au sud, à peu de distance de la Charente dont le cours sinueux traverse de vastes prairies, on aperçoit *Jarnac* qui s'élève sur ses deux rives, réunies par un pont en fil de fer, et dont le petit port n'est pas sans importance. Un monument moderne élevé dans la plaine indique le célèbre champ de bataille où le duc d'Anjou, frère de Charles IX, défit en 1569 l'armée du prince de Condé. Mais puisqu'on rappelait cette funeste victoire, où des Français s'égorgèrent, n'aurait-on point dû marquer, près des murs de la ville, la place où le malheureux prince fut assassiné par le marquis de Montesquiou, lorsque le combat avait cessé? Cette ville appartient à l'arrondissement de *Cognac*, que l'on voit s'élever sur une éminence au pied de laquelle coule la Charente. Le vieux château qui défendait jadis cette petite cité commerçante, cet entrepôt des excellentes eaux-de-vie que l'on distille dans les communes environnantes, fut le berceau de François Ier.

Au milieu de la contrée fertile qu'arrose le *Né*, la ville de *Barbezieux*, moins riche et mieux bâtie que Cognac, fait de grandes expéditions de chapons truffés; elle est située sur le penchant d'une colline, et traversée par la grande route de Paris à Bordeaux; son ancienne forteresse est maintenant une prison. *Aubeterre*, à l'extrémité méridionale du département, est dans une situation tout-à-fait pittoresque, au bas d'une colline baignée par la Dronne et dominée par un ancien château. Ce qu'elle offre de particulier, c'est son église taillée dans la montagne même qui supporte une partie de la ville.

Le cours inférieur de la *Charente* arrose un sol fertile en pâturages, en céréales, en vignes abondantes, mais peu estimées, dont les produits sont convertis en eaux-de-vie. L'embouchure de la Gironde et l'Océan, qui baignent une grande étendue de côtes, enrichissent par le commerce une population laborieuse. Le territoire du *département de la Charente-Inférieure* (1), dans lequel nous entrons, offre peu d'inégalités : partout on ne voit que des plateaux d'une petite élévation, que de grandes plaines où l'on respire un air salubre; mais sur les bords de la mer, les marais salants qui fournissent un sel renommé, dont l'Angleterre s'approvisionne, répandent des exhalaisons pestilentielles qui causent dans leurs environs les maladies et la mort. Une grande quantité de rades et de ports favorisent la navigation, encouragent le cabotage, déterminent des armements pour la pêche de la morue, et des expéditions pour nos colonies; enfin, les îles de Ré, d'Oléron et d'Aix, ajoutent à son importance maritime.

Dans la partie qui confine au département précédent, nous citerons *Jonzac* comme le chef-lieu de sous-préfecture le moins important; sa population est inférieure à celle du bourg de *Mirambeau*, qui renferme 3,000 habitants. *Saintes*, capitale de la Saintonge, est sale comme presque toutes les villes anciennes. Ammien Marcellin la comptait parmi les plus florissantes de l'Aquitaine. Elle portait le nom de *Mediolanum Santonum*, parce que son territoire était celui des *Santones*. On y voit les restes d'un arc de triomphe en énormes pierres sans mortier ni ciment engagé par sa base dans une des piles du pont; les ruines d'un amphithéâtre presqu'aussi grand que celui de Nîmes, celles d'un cirque, d'un aqueduc, et plusieurs autres débris antiques. Elle fut le siége d'un évêché où s'assemblèrent plusieurs conciles; le dernier, celui de l'an 1096, prescrivit aux fidèles le jeûne des veilles des apôtres. L'église qui servit de cathédrale, et qui fut, dit-on, bâtie par Charlemagne, est surmontée d'une belle tour dans le style gothique. La sous-préfecture établie dans l'ancien palais épiscopal, l'hôpital qui remplace le séminaire, la caserne de cavalerie qui occupe les bâtiments

(1) Bois. . . . . 71,1[illegible]
Vignes. 111,682

d'une abbaye de femmes fondée en 1043, et dans laquelle se retira Éléonore de Guyenne après la rupture de son mariage avec Louis-le-Jeune, la salle de spectacle et le collége, n'offrent rien d'intéressant dans leurs constructions; mais on voit dans ce dernier établissement une bibliothèque publique de 24,000 volumes.

La petite rivière de la Boutonne commence à être navigable à *Saint-Jean-d'Angely*, et favorise le commerce d'eau-de-vie et le transport de bois de construction qui animent cette petite ville à laquelle les guerres de religion ont été funestes, depuis le mémorable siége qui la fit tomber au pouvoir de Henri III, jusqu'à celui qu'elle supporta sous Louis XIII, qui rasa ses fortifications. Henri II de Bourbon-Condé, et Regnaud, célèbre homme d'État sous l'empire, y reçurent le jour. Elle possède une importante fabrique de poudre à tirer, un dépôt royal d'étalons et un de remonte. *Marennes*, à une demi-lieue de la mer, éprouve la funeste influence des exhalaisons de ses marais salants; on pêche sur sa plage d'excellentes huîtres vertes. Bien bâtie, ville riche et commerçante, elle aurait depuis long-temps acquis une grande importance, sans l'insalubrité de l'air qu'on y respire. A une lieue de Marennes on voit *Brouage* qui, en 1600, était le centre d'un commerce actif et florissant, mais que les miasmes pestilentiels de ses marais salants ont fait abandonner. La mer qui baignait ses murailles en est éloignée aujourd'hui d'une lieue. On pourrait remédier à l'insalubrité de cette plage par des plantations: les végétaux absorberaient les gaz délétères, répandraient dans l'air l'oxigène et arrêteraient l'action desséchante du soleil. *Tonnay-Charente* offre un port sûr et commode aux navires de 100 tonneaux.

On remonte la Charente pendant l'espace d'une lieue, et l'on entre dans le beau port de *Rochefort*, l'un des trois plus vastes de France: il a 2,200 mètres de longueur, et contient assez d'eau pour que les vaisseaux de haut-bord y restent à flot pendant la marée basse. Des navires de 600 tonneaux peuvent avec leur cargaison entrer et circuler dans le port marchand. L'entrée du port est fermée par un *bateau-porte* où s'arrête le limon laissé par la marée descendante et qu'une drague emporte ensuite au milieu du courant. De vastes chantiers de construction, des magasins d'armements de 400 mètres de longueur, des bassins de carénage, une belle corderie longue de 380 mètres, ajoutent encore à tant d'avantages, et à celui qu'offre sa position à quatre lieues de l'Océan. Comme toutes les villes nouvelles, Rochefort est bâtie avec régularité. Ses rues, bien pavées et tirées au cordeau, aboutissent à une belle place plantée d'arbres, quelques unes même sont garnies de peupliers et d'acacias, et toutes éclairées par des réverbères très rapprochés et bien alignés. L'hôpital, le bagne, qui peut contenir 2,400 forçats; la fonderie de canons, l'arsenal, qui renferme une belle salle d'armes, sont des édifices dignes d'être remarqués. Un vaste réservoir sert, à l'aide d'une pompe à feu, aux arrosements journaliers, précaution d'autant plus utile que, depuis le mois d'août jusqu'au mois d'octobre, l'air de Rochefort n'est rien moins que salubre. La défense de cette place consiste dans les bastions dont elle est entourée, et dans les forts construits à l'embouchure de la Charente. Les remparts, plantés de beaux arbres, forment une promenade agréable. Au nombre de ses établissements les plus utiles, nous citerons l'hôpital de la marine, édifice qui ne le cède en magnificence qu'à celui de Plymouth; il comprend 18 salles occupées par 1,240 lits en fer, sans compter les appartements des officiers. Les magasins de vivres contiennent plus de 3 millions de rations de pain; 5 à 6,000 barriques de vin et d'autres approvisionnements en proportion. Telle est aujourd'hui l'importance maritime de Rochefort, qui n'était au onzième siècle qu'un château, et dont le port, creusé en 1666, put recevoir au mois de novembre de la même année une flotte royale. Le célèbre marin La Galissonnière y naquit en 1693. Au moyen d'une belle route, Rochefort communique par terre avec *La Rochelle*, chef-lieu du département.

La fondation de cette dernière ville remonte au dixième siècle. Philippe-Auguste lui accorda plusieurs priviléges; le traité de Brétigny la céda aux Anglais: Charles V parvint à s'en rendre maître. Les divisions politiques auxquelles la réformation religieuse donna tant d'importance, en avaient fait le centre de l'opposition protestante, lorsque, assiégée par Louis XIII, elle ne se rendit qu'après avoir

résisté pendant treize mois à des efforts qui coûtèrent au roi plus de 40 millions. Situé au fond d'un golfe, son port est sûr et commode; les vaisseaux sont mis en carénage dans un bassin où ils reçoivent leur chargement, quelle que soit l'élévation des eaux de l'Océan. Ses fortifications ont été construites par Vauban. Des rues bien alignées, une grande quantité de maisons ornées de portiques en arcades, la magnifique place du château, la bourse et l'hôtel-de-ville, édifices remarquables, donnent à la ville un aspect imposant. Son arsenal est célèbre par l'ordre et l'ingénieuse symétrie qui règnent dans sa salle d'armes. Patrie de Réaumur, du pharmacien Seignette, qui inventa le sel purgatif qui conserve son nom, du bibliographe Colomiez, du médecin Nicolas Venette, et de plusieurs autres hommes célèbres, parmi lesquels nous compterons le conventionnel Billaud-Varennes, on n'est point étonné d'y trouver une académie royale des belles-lettres, sciences et arts, et deux autres sociétés savantes, une belle bibliothèque, un cabinet d'histoire naturelle, un jardin botanique, un collége bien tenu, et une école de navigation. En 1827 on a établi à La Rochelle des bains de mer remarquables par leur élégance. De la promenade du Mail on jouit de la vue de l'Océan, d'où s'élèvent, sur la droite, l'île de *Ré*, entourée de récifs et peuplée de pêcheurs; en face, l'île d'*Aix*, où les vaisseaux attendent les vents favorables pour appareiller; et sur la gauche, l'importante *Oléron*, riche en vins et en salines.

La première de ces îles, entourée de fortifications, défend le port de La Rochelle. Elle présente une suite d'anses, de rades et de ports très sûrs dont les meilleurs sont ceux de *Saint-Martin-de-Ré*, de *La Flotte* et d'*Ars*. Saint-Martin est défendue par une bonne citadelle, et possède un bel arsenal et un hôpital militaire. L'île d'*Aix* ne renferme qu'un village de 2 à 300 habitants, mais on peut la regarder comme une place de guerre; un phare placé sur sa pointe nord-ouest la fait reconnaître aux navigateurs. *Oléron*, par son phare de la tour de Chassiron, indique, la nuit, l'entrée du canal appelé le Pertuis d'Antioche. Les 16,000 habitants de cette île sont répartis dans les deux cantons d'*Oléron*, petite ville de 3,000 habitants, défendue par un château-fort, et de *Saint-Pierre-d'Oléron*, qui n'a que le titre de bourg, quoiqu'il renferme plus de 5,000 individus.

A l'extrémité septentrionale du département, la jolie petite ville de *Marans*, qui exploite aussi des marais salants, renferme 4,500 habitants, et possède, à deux petites lieues de la mer, un bon port sur la Sèvre-Niortaise, où la marée transporte des navires de 100 tonneaux.

Le plus considérable des affluents de la Sèvre-Niortaise, la *Vendée*, navigable pendant le court espace de six lieues, fut, à l'époque de l'organisation départementale, choisie de préférence au Lay, rivière un peu plus importante, pour donner son nom à l'un de nos plus fertiles départements maritimes [1], qui, par son aveugle dévouement à la cause royale, devint, au commencement de la révolution, le foyer d'une guerre civile dont les ravages s'étendirent, durant sept ans, sur presque toute la région occidentale de la France. Son sol se divise en trois parties: le *Marais*, qui comprend tout le littoral, est couvert de sables, que des canaux et la sueur du paysan rendent productifs, et de marais qui, par leur étendue et par la quantité de sel qu'on y recueille, semblent indiquer que ces côtes ont été abandonnées depuis peu de siècles par l'Océan; le *Bocage*, qui renferme aussi des landes stériles, est cependant couvert de bois, et sillonné par une multitude de ruisseaux qui favorisent sa fertilité; la *Plaine*, formée de toutes les terres comprises entre le Bocage et la limite méridionale du département, est la plus riche des trois, et se prête à tous les genres de culture. Le Marais, exhalant des vapeurs méphytiques funestes à la santé de ses habitants, coupé de nombreux canaux de desséchement, dépourvu de sources, et n'offrant pour étancher la soif qu'une eau saumâtre et insipide, est cependant un des pays les mieux cultivés de France; il produit d'excellents chanvres, des céréales en abondance, des légumes d'une grosseur re-

(1)

Bois.	29,660	hectares.
Vignes.	17,700	
Marais salants 3		
Fabriques de poterie. . . 28		
Papeteries. 9		
Canal. 1		
Routes stratégiques . . . 12		

marquable, et des pâturages qui nourrissent des chevaux, des bœufs et des moutons de la plus forte taille; dans le Bocage, entrecoupé de haies et de vergers, on récolte des vins d'assez bonne qualité; la Plaine est fertile en grains de toutes espèces, et comprend des vignobles qui ne produisent que de médiocres vins blancs. La pêche du poisson de mer, l'exploitation des marais salants, l'extraction de la soude du varech, la fabrication de toiles de ménage, d'étoffes de laine grossières, de cordes et de poterie commune, sont les principales branches d'industrie de ce département.

Fontenay-le-Comte, que le gouvernement républicain, plus habile à détruire qu'à édifier, et si ridiculement ombrageux pour tous les noms qui retraçaient quelque souvenir, appela Fontenay-le-Peuple, s'offre à nous dans un vallon agréable, sur la rive gauche de la Vendée. Les restes noirâtres d'un vieux château-fort, une église dont la flèche s'élève à 300 pieds de hauteur, des faubourgs plus grands que la ville, lui donnent l'apparence d'une importante cité; c'était autrefois la résidence des comtes de Poitiers; c'est aujourd'hui le chef-lieu d'un arrondissement, dont la seconde ville est *Luçon*, peuplée de 3,600 habitants au plus, et siége d'un évêché. Cette dernière, assez bien bâtie et mal pavée, est située à l'extrémité d'un canal qui se jette, à deux lieues de là, dans la mer à l'Anse d'Aiguillon. Son port peut recevoir des navires de 80 à 100 tonneaux.

Le Bocage possède une église remarquable, c'est celle de la petite ville de *Vouvant*, située à 3 ou 4 lieues au sud-ouest de Fontenay-le-Comte. Peuplée seulement de 500 habitants, elle doit son origine à un château qui date du onzième siècle. Elle est dominée par des collines boisées; entre son enceinte et ces collines coule une petite rivière bordée de peupliers et décrivant un fer à cheval, ce qui ne laisse qu'une issue à la ville pour communiquer avec la campagne. Ses anciens remparts sont devenus des jardins; on y compte les vestiges de plus de soixante tours. La ville possédait jadis un riche couvent dont il ne reste plus de vestiges; mais l'église qui en dépendait est encore assez bien conservée : sa fondation remonte au huitième siècle; il n'existe nulle part en France un monument carlovingien d'un style plus orné. Toutes les parties de cet édifice ne sont pas à la vérité du même temps : ainsi le portail paraît être du seizième siècle, il est d'un assez bon style et du petit nombre de ceux qui sont parvenus jusqu'à nous intacts.

Une route, fatigante par sa monotonie, conduit aux *Sables-d'Olonne*, ville partagée par quatre longues rues droites et parallèles, bâtie sur une pointe sablonneuse qui s'avance dans la mer, et que défendent quelques batteries. Le port, qui ne reçoit que des bâtiments de 150 tonneaux, la sépare du faubourg de la Chaume établi sur un rocher.

En suivant la côte on aperçoit, vis-à-vis le port de *Saint-Gilles-sur-Vic*, petit bourg où l'on construit des bateaux, l'*Ile-d'Yeu* ou *Dieu*, qui n'est peuplée que de pêcheurs; plus loin, celle de *Noirmoutier*, beaucoup plus considérable, comprenant deux villages, une ville qui porte son nom, et une population de 7,500 habitants. Des dunes d'un côté, des rochers de l'autre, un vieux château bâti en 830, et une vingtaine de batteries, forment la défense de cette île, qui doit son nom au monastère de bénédictins que saint Philibert y fonda au septième siècle. Vis-à-vis de Noirmoutier, et près de la côte, est l'île de *Bouin*, qui n'était autrefois qu'un rocher calcaire, et qui, maintenant, offrant une circonférence de 7 lieues, est jointe au continent par une chaussée construite sur le canal même qui l'en séparait. Elle donne son nom à un village de 2,500 habitants.

Nous terminerons notre course dans ce département par *Bourbon-Vendée*, la seule ville importante qui nous reste à voir, et cependant l'une des moins peuplées. C'était autrefois le bourg de La Roche-sur-Yon, principauté qui appartenait à la maison de Bourbon-Conti. En 1807, elle renfermait à peine 800 habitants; Napoléon lui donna son nom, et affecta une somme de 3,000,000 pour y faire construire les édifices nécessaires à un chef-lieu de préfecture; mais en 1814, elle quitta son nouveau nom pour celui qu'elle porte aujourd'hui. Tracée sur le plan d'une ville populeuse, la plupart de ses constructions sont restées interrompues faute de fonds. Ses rues sont larges, bien alignées, mais désertes; sa position sur la petite rivière d'Yon, loin des rivières navigables et de toute ville importante,

exigerait que l'on exécutât le canal projeté de la Bret, seul moyen d'y faire naître le commerce et l'industrie. Sur la place publique de cette ville s'élève depuis environ deux ans la statue en bronze du général Travôt, qui sous les ordres de Hoche pacifia la Vendée, et qui, condamné à mort en 1816, vit sa peine commuée en vingt années d'emprisonnement. Cette injuste vengeance des royalistes exaltés fit une telle impression sur l'esprit du général républicain, qu'il devint fou et resta privé de sa raison jusqu'à sa mort. Sa ville natale devait à sa mémoire un hommage digne de ses vertus, et ce fut un de nos plus habiles sculpteurs, M. Maindron, qui accepta cette tâche dont il s'est habilement acquitté.

Le *département des Deux-Sèvres* (¹) confine à l'ouest avec celui de la Vendée ; il est traversé diagonalement par les hauteurs de Gatine, chaîne de collines assez élevée, ombragée par de belles forêts d'où l'on tire des bois de charpente et de construction. Arrosé par un grand nombre de petits cours d'eau, il tire son nom des deux rivières de *Sèvres :* l'une coulant du sud au nord, l'autre de l'est à l'ouest ; l'une appelée *Sèvre-Nantaise,* et l'autre *Sèvre-Niortaise,* parce qu'elles passent à Nantes et à Niort. Divisé par de belles vallées, couvert de plaines fertiles, riche en vignobles et en pâturages, il comprend dans sa superficie un grand nombre de marais et d'étangs poissonneux, et quelques landes incultes. Ses récoltes en céréales et en vins surpassent ses besoins ; ses prairies nourrissent des animaux domestiques de toute espèce. Il fournit à l'Espagne ces mules si recherchées qui servent de monture de luxe ; ces mulets qui, chargés de lourds fardeaux, parcourent d'un pas sûr les Alpes et les Pyrénées, et ceux qui traînent lentement ces énormes voitures que le midi de la France expédie sur toutes nos routes. La vente de ces animaux à l'étranger produit plusieurs millions de francs. Les bœufs forment aussi une branche de commerce importante ; les plus gras sont expédiés pour l'approvisionnement de Paris ; le plus grand nombre se dirigent sur la Normandie pour y être engraissés. Le sol fournit du minerai de fer, mais un haut-fourneau et deux feux d'affinerie suffisent pour le fondre et l'épurer. Ce département possède aussi plusieurs fabriques de grosses étoffes de laine et de tissus de coton.

Le chef-lieu est *Niort,* vieille ville qui prend un aspect agréable depuis que des constructions modernes remplacent les masures qui la plaçaient autrefois au nombre des plus sales villes du Poitou. On y remarque une église gothique, bâtie par les Anglais ; l'hôtel-de-ville, ancien palais d'Eléonore d'Aquitaine, dont l'horloge est du quatorzième siècle, et la belle fontaine du Viviers qui doit ses eaux à un puits artésien. L'ancien château sert aujourd'hui de prison. L'esplanade, près la caserne de cavalerie, est une charmante promenade. Nous ne devons pas oublier de dire que la salle de spectacle est assez jolie. Parmi les établissements à citer se trouvent deux hôpitaux, un dépôt de mendicité, une société maternelle, une bibliothèque publique de 15,000 volumes, une école gratuite de dessin, une pépinière départementale et un collége communal, avec une collection d'instruments de physique et un cabinet d'histoire naturelle. Un athénée royal des sciences et des arts indique que les arts et les sciences y sont cultivés avec zèle. Quant à son commerce, il consiste principalement en farine ; mais sa confiture d'angélique est renommée, et l'on y trouve des fabriques de ganterie, des filatures de laine et de coton, et de belles tanneries. C'est dans une des prisons de cette ville que naquit madame de Maintenon. Nous ne devons point oublier parmi les hommes célèbres nés à Niort, Isaac de Beausobre et Louis de Fontanes. Ses environs offrent, sur les bords de la Sèvre, des points de vue charmants qui contribuent à l'agrément du jardin public et des promenades d'alentour.

La petite ville de *Mauzé* est le chef-lieu d'un canton où l'on trouve plusieurs haras de baudets, d'où sortent annuellement 15 à 20,000 sujets. *Saint-Maixent,* peuplé de 4,000 âmes, mérite d'être mentionné, non comme ville bien bâtie, mais pour la richesse de son territoire et la beauté de ses sites. Ce chef-lieu de canton doit son origine à un saint Maixent qui y fonda un ermitage du temps de Clovis ; en 507, il s'y établit une abbaye de bénédictins. *Melle,*

(¹)

Bois	36,090	hectares.
Vignes	20,894	
Haut-fourneau	1	
Papeteries	3	
Filature	4	
Canaux	8	
Routes stratégiques	5	

sur une colline au pied de laquelle coule la Beronne, petite rivière qui tarit l'été, est le chef-lieu d'un arrondissement où l'on élève la plus belle race de mulets que l'on connaisse en Europe.

Après avoir traversé les hauteurs de Gatine, on descend dans une plaine arrosée par le Thouet; sur ses bords s'élève *Parthenay*, bâtie sur une colline où l'on voit encore les restes de ses murailles et d'un vieux château. Elle est la patrie d'Anne de Parthenay. Non loin des sources de la Sèvre-Nantaise, le village de *La Forêt*, qu'elle arrose, renferme le tombeau du célèbre Duplessis-Mornay, auquel les catholiques donnaient de son temps le titre de pape des huguenots. La rivière met en mouvement une usine destinée à l'apprêt des lins et des chanvres du pays. Sur une colline qui borde le cours de l'Argenton, *Bressuire* éprouva de si grands ravages pendant les guerres de la Vendée, qu'elle fut réduite à une seule maison et à son église en granite. Aujourd'hui, érigée en chef-lieu de sous-préfecture, elle fabrique des étoffes de laine et des toiles de lin. A cinq lieues au nord-est, le Thouet coule autour d'une colline, du haut de laquelle *Thouars* jouit d'une vue magnifique; son origine paraît remonter au-delà du sixième siècle; son nom signifie la *citadelle du Thouet*, en latin *Thoaci arx*. En 758, Pepin s'en rendit maître; dans le moyen âge, les Anglais en firent une des principales places fortes du Poitou. On est étonné de voir encore dans cette ville, qui fut ravagée par la guerre civile, le beau château bâti avec la plus grande magnificence, sous Louis XIII, par la duchesse de La Trémouille.

La *Vienne* donne son nom à un *département* qu'elle traverse du sud au nord, et qui au sud offre quelques collines élevées, tandis que vers le nord elles sont sans importance [1]. Le centre du pays est occupé par un grand plateau qu'entourent la Vienne et le Clain, son affluent; à l'est de ce plateau, l'on ne voit que des plaines basses et de petites vallées. Le sol peu fertile, couvert en quelques endroits de landes et de bruyères, produit cependant des céréales en suffisance, et des vins en assez grande quantité pour que le département des emploie comme un moyen d'échange, soit en nature, soit en eaux-de-vie. Il possède des sources minérales, quelques mines de fer, trois hauts-fourneaux, cinq feux d'affinerie, et des fabriques de coutellerie fine et d'armes blanches. Nous ne parlerons point de ses tissus de laine grossière, ni de ses dentelles communes, ni de son commerce, qui trouve dans le défaut de communications ses principales entraves.

L'arrondissement le plus méridional est celui qui a pour chef-lieu la petite ville de *Civray*, dont l'église paraît être un édifice antérieur à l'établissement du christianisme dans les Gaules. Sur la rivière de la Gartempe, *Montmorillon*, autre chef-lieu, fournit des biscuits et des macarons estimés. Dans l'enclos d'un ancien couvent des Augustins, on voit un monument antique fort curieux, attribué aux druides.

Au confluent de la Boivre et du Clain, on aperçoit de loin, sur une colline, l'ancienne capitale du Poitou, la vieille cité de *Limonum* chez les *Pictavi*, place importante du temps de Ptolémée. Aujourd'hui chef-lieu de préfecture, elle est encore entourée de murailles flanquées de tours, vénérables témoins de l'invasion des Visigoths, de leur défaite par Clovis et de la célèbre bataille dans laquelle le roi Jean, après avoir refusé les conditions avantageuses que lui offrait Edouard, qu'il venait de surprendre, se laissa battre, à la tête de 80,000 hommes, par une armée anglaise, dix fois moins considérable, qui l'envoya prisonnier en Angleterre. Ce fut à *Poitiers* que Charles VII transféra le parlement de Paris pendant les guerres qu'il soutint contre les Anglais. Cette ville, dont les rues sont étroites et mal percées, conserve quelques traces de son antique importance, dans les restes méconnaissables d'un palais de Gallien et d'un amphithéâtre. Elle s'étendait jusqu'au confluent du Clain et de la Vienne, où l'on voit les magnifiques débris d'un temple et les restes nouvellement découverts de fortifications bordant un bras du Clain où quelques habitants assurent avoir trouvé sous les eaux les vestiges d'un pont antique. L'église de Saint-Jean passe pour avoir été un mausolée qui date des premiers siècles de notre ère. A la place d'un château gothique, dont il ne reste que d'imposantes ruines, on voit la promenade du pont Guillon,

(1) Bois. . . . . 30,372 hectares.
Vignes. 28,744
Hauts-fourneaux. . . . 3
Ponts suspendus. . . . 2

que la vue des environs contribue à rendre magnifique. La cathédrale, qui date du onzième siècle, et, par son étendue, l'une des plus belles de France, est un de nos plus anciens siéges épiscopaux; depuis le milieu du quatrième jusqu'au commencement du quinzième, il s'y est tenu 23 conciles ([1]). Les cendres de madame de Montespan reposent dans l'église des Cordeliers. Dans celle de Sainte-Croix furent déposées celles de Pepin, roi d'Aquitaine; et dans la cathédrale, les entrailles de *Richard-Cœur-de-Lion*. L'église de Saint-Hilaire avait des portes si belles, que Dagobert les fit enlever pour les placer à Saint-Denis; mais l'une d'elles tomba dans la Seine d'où l'on ne put la retirer. Poitiers est la patrie de deux évêques du quatrième siècle: saint Hilaire et saint Maximin, d'Exupérance, préfet des Gaules et frère de Quintilien l'anachorète, du cardinal de La Balue, du général André Montalembert, de La Quintinie, de madame et de mademoiselle Des Roches, poëtes, et de mademoiselle de Mortemart qui devint marquise de Montespan. Son musée est assez intéressant, et sa bibliothèque, qui renferme 22,000 volumes, est riche en manuscrits. Elle possède une société des antiquaires de l'ouest, et plusieurs autres sociétés savantes.

A dix lieues de Poitiers, la ville de *Saint-Savin* est bâtie sur la Gartempe, que l'on y passe sur un très beau pont. Son église est remarquable par son clocher pyramidal de 225 pieds de hauteur. A sept lieues au nord-est, la Vienne commence à être navigable: *Châtellerault*, peuplé de couteliers, occupe la rive droite de cette rivière, que l'on traverse sur un beau pont, bâti par Sully, et dont l'extrémité aboutit à un vieux château flanqué de quatre grosses tours, qui sert de porte à la ville. *Loudun*, à neuf lieues au nord-ouest de celle-ci, est située sur un coteau, entourée de vignobles estimés. Son ancien château a fait place à de jolies promenades, mais dont l'abord est désagréable. Depuis la révocation de l'édit de Nantes, elle est devenue une ville de peu d'importance. Elle a donné le jour à plusieurs hommes célèbres, au nombre desquels nous citerons le poëte latin Jean Maigret, plus connu sous le nom de Macrin, parce qu'il transforma en *Macrinus*, son nom latinisé; les deux historiens Scévole et Louis de Sainte-Marthe, frères jumeaux, et le médecin Renaudot, qui, en 1631, imagina la publication de ces feuilles de nouvelles auxquelles on donne le nom de journaux. Cette ville fut célèbre sous le règne de Louis XIII par le procès du curé Urbain Grandier, qui, pour avoir osé faire une chanson contre le cardinal de Richelieu, fut accusé d'avoir ensorcelé le couvent des Ursulines. On a de la peine à concevoir que dans un siècle si près de nous, qu'à une époque où plusieurs hommes honoraient la France par leurs lumières, il se soit trouvé des religieuses assez fanatiques pour feindre à la face des autels une prétendue possession de démons, et des prêtres empressés de joindre le ridicule à la barbarie, en paraissant convaincus de la culpabilité de Grandier, en le faisant même torturer avant de le livrer aux flammes. Tant de honteuses intrigues n'avaient pour but que d'assouvir lâchement la vengeance d'un ministre qui souilla de grands talents par de grands forfaits.

La Loire, qui coule de l'est à l'ouest; la Mayenne, qui s'y jette, et qui prend le nom de Maine après sa réunion avec la Sarthe, expliquent le nom de *Maine-et-Loire* que porte le *département* dans lequel nous allons entrer (1). La culture des céréales et des vignes, l'industrie manufacturière et l'exploitation des carrières de granite, des ardoisières, des marbres et des mines, contribuent à établir la richesse du pays. Les vignobles donnent près de 500,000 hectolitres de vins; la récolte des céréales dépasse les besoins de ses habitants; les mines de fer en exploitation occupent plusieurs usines et hauts-fourneaux. Les vignes du seul territoire de Saumur produisent annuellement environ 65,000 pièces de vin blanc, dont la valeur moyenne est estimée à 2,400,000 fr. Les exportations en céréales sont quelquefois de plus de 500,000 hectolitres; la valeur des fèves et des haricots expédiés à Nantes et à Bordeaux pour l'approvisionnement de la marine, est d'environ 500,000 fr.; celle du chanvre dirigé sur ces

([1]) Savoir: en 355, 389, 592, 937, 1000, 1010, 1023, 1030, 1032, 1036, 1073, 1078, 1094, 1100, 1105, 1109, 1280, 1284, 1304, 1367, 1387, 1396, et 1405.

([1])

Bois.	61,838	hectares.
Vignes.	38,260	
Haut-fourneau	1	
Routes stratégiques. . .	17	
Ponts suspendus. . . .	2	

mêmes ports, dépasse 3,000,000. Le produit de ses houillères s'élève annuellement à plus de 110,000 quintaux métriques.

On côtoie pendant deux lieues les bords de la Loire avant d'arriver à *Saumur*. Un faubourg se présente d'abord sur la rive droite du fleuve, que l'on traverse sur un beau pont de 12 arches de 60 pieds d'ouverture, d'où l'on voit l'école royale d'équitation, ses magnifiques casernes et la salle de spectacle, bâtie sur une promenade qui borde le quai. Une belle rue large se présente en perspective, et l'on aperçoit vers la gauche un quartier construit sur la pente d'une colline dont la cime escarpée est couronnée par un château-fort qui défendait jadis la ville, et qui sert aujourd'hui de dépôt d'armes et de munitions : on croit qu'il fut commencé sous Pepin et terminé sous saint Louis. L'église de Saint-Pierre, dont le portail est moderne, est d'une construction fort ancienne; l'hôtel-de-ville est un édifice gothique. A l'extrémité du quai prolongé au-delà du port et de la promenade, on voit un bel hospice adossé à la colline crayeuse qui domine la ville, et dans laquelle on a pratiqué des excavations servant de logements aux aliénés. Saumur est baigné à l'occident par la petite rivière de la Thoue, que l'on traverse sur un pont nouvellement construit, à la tête duquel s'arrêta le général Berton au moment où l'on croyait qu'il allait pénétrer dans la ville avec les partisans qu'il avait rassemblés. A peu de distance de ce pont, on aperçoit trois monuments druidiques, dont l'un est un obélisque naturel placé verticalement sur le sol, et dont les deux autres, composés de plusieurs pierres posées à plat sur d'autres pierres, sont deux *cromlechs* d'une assez belle conservation. Le moins considérable de ces derniers est sur la pente d'un coteau; l'autre, remarquable par sa grande dimension, s'élève au milieu de la plaine. Outre un commerce important, Saumur possède un genre d'industrie qui occupe environ 600 ouvriers des deux sexes et de tout âge : c'est la fabrication de chapelets et d'émaux dont elle fait des exportations annuelles pour plus de 400,000 francs. A quatre lieues à l'est, *Doué*, ville de 2,000 âmes, est digne d'être visitée, si l'on veut voir des ruines que les uns regardent comme celles d'un amphithéâtre romain creusé dans une roche calcaire, et les autres comme ayant fait partie d'un palais des anciens rois d'Aquitaine; les débris d'un vieux palais du roi Dagobert; l'une des plus belles fontaines qui existent en France; et dans ses environs, des grottes d'une grande étendue.

La route de Saumur à *Baugé* n'offre rien de remarquable, et ce chef-lieu d'arrondissement mériterait à peine d'être mentionné si nous n'avions à dire que l'on y traverse le Couesnon sur un beau pont en pierre de taille, et que c'est dans ses environs que le maréchal de Lafayette défit, en 1421, l'armée anglaise commandée par le duc de Clarence. Cet arrondissement renferme un grand nombre de papeteries; à *Durtal*, ville de 3,500 habitants, on en compte plusieurs, ainsi que des tuileries, des fabriques de poteries et de toiles. La situation de Durtal, sur le bord du Loir, à la base d'une colline dominée par deux tours colossales, restes d'un vieux château du onzième siècle, présente un aspect agréable. *Segré*, arrosé par l'Oudon, est beaucoup moins important que le bourg de *Château-Neuf* sur Sarthe; que *Pouancé*, qui possède des forges et des usines; que le *Lion-d'Angers*, agréable par sa position et ses alentours, et que plusieurs autres bourgs et villes de l'arrondissement dont il est le chef-lieu.

En suivant la pente de la Mayenne, *Angers* se présente sur le penchant d'une colline, un peu au-dessous du confluent de cette rivière et de la Sarthe. Ses toits couverts en ardoises, ses boulevards, les promenades du champ-de-Mars et de la Turcie, la cathédrale gothique dont les deux clochers en forme de flèches s'élancent dans les airs, l'antique château dont les dix-huit grosses tours forment une masse noirâtre imposante, lui donnent une apparence de beauté que son intérieur ne justifie point. Ses rues sont étroites, et des maisons en bois à côté d'autres construites avec des blocs du schiste ardoisier employé pour les couvrir, lui donnent un aspect désagréable et triste. Cependant plusieurs de ces anciennes maisons sont remarquables par les sculptures qui les décorent. Quelques nouveaux quartiers qui bordent les boulevards sont bâtis avec goût; et les boulevards qui remplacent les anciens fossés, presque tous comblés, forment de belles et larges promenades. L'hôtel-de-ville, situé sur un de ces boulevards, est un édifice nouvellement construit. La cathédrale,

dédiée à saint Maurice, est décorée d'un portail surmonté de trois flèches qui sont d'un très bel effet; la nef est large et sans bas-côtés; son orgue est superbe, et ses vitraux sont beaux et bien conservés; le maître-autel, placé sous une sorte de dais orné de bronze doré, est soutenu par six belles colonnes en marbre. Sur le pont qui traverse la Mayenne, on voit encore le pilier qui servit long-temps de limites entre les possessions du roi de France et celles du roi d'Angleterre. Près de la rivière, la poissonnerie, ou le marché aux poissons, est une belle halle couverte et bâtie en pierres de taille, et soutenue par des piliers en arcades. Le palais où siége la Cour royale n'offre rien de remarquable; c'est un petit édifice moderne. Mais l'une des constructions les plus importantes est le dépôt de mendicité, qui se montre dans toute son étendue lorsqu'on entre à Angers en remontant le cours de la Mayenne.

La ville possède une académie universitaire, une bibliothèque de 28,000 volumes, un musée renfermant 600 beaux tableaux de l'école française, un riche cabinet d'histoire naturelle, un jardin botanique, deux salles de spectacle, une école royale des arts et métiers, un des plus beaux haras de France et cinq hôpitaux. Les restes d'un amphithéâtre antique ont été détruits depuis peu. Elle était importante sous le nom de *Juliomagus,* avant la conquête des Romains, qui lui donnèrent ensuite celui d'*Andecavum.* On croit que le château est l'ouvrage de saint Louis; ses tours, à l'exception d'une seule, ont été abaissées au niveau des murailles qui entourent la ville; il sert aujourd'hui de dépôt de poudre et de prison. La préfecture occupe le couvent de Saint-Aubin. Il ne reste de l'église qui appartenait à cette abbaye qu'une tour qui sert d'observatoire. Le séminaire est établi dans l'abbaye de Saint-Serge, dont la belle façade attire les regards. Angers est depuis long-temps une ville importante [1]. Elle renfermait cinquante églises, dont seize paroisses, réduites aujourd'hui à trois. Mais sa population est depuis long-temps stationnaire; en 1788, elle était, comme aujourd'hui, d'environ 36,000 âmes. Elle a vu naître Ménage, poëte bel-esprit que Molière a représenté sous le nom de Vadius, dans ses *Femmes savantes,* et le célèbre voyageur Bernier.

Ce que ses environs offrent de plus curieux, ce sont ses ardoisières, qui occupent environ 3,000 ouvriers, et d'où l'on tire annuellement près de 80 millions d'ardoises.

Sur la rive droite de la Loire, à une lieue d'Angers, s'étend la ville des *Ponts-de-Cé,* peuplée de 3,800 âmes, et formée de deux communes réunies; on y voit, sur une longueur de 1,500 toises, une suite de ponts et de chaussées qui franchissent les bras et les îles du fleuve, et, près de l'embouchure de la Mayenne, les restes d'un camp romain, qui occupent une vaste superficie. *Ingrande,* près de la route de Nantes, possède une verrerie à bouteilles qui occupent 500 ouvriers. *Chalonne,* où l'on compte plus de 5,000 âmes, est située sur un sol riche en vignobles et près du confluent du Layon et de la Loire, vis-à-vis des îles de la Lombardière, dont les bosquets de verdure forment l'un des plus beaux paysages des bords de la Loire. On exploite une houillère dans ses environs.

Entre le fleuve et les limites méridionales du département, *Beaupreau,* chef-lieu de sous-préfecture, joint à la richesse de son sol une industrieuse activité; on y compte plusieurs fabriques de toiles, de tissus de laine, des teintureries et des tanneries. Près du village de *Mont-Jean,* on exploite des houillères considérables; dans celui de *Tessouale*, on remarque une belle blanchisserie de toile. *Chemillé*, ville de 4,000 âmes, s'enrichit par les différents genres de fabrication qui ont placé *Cholet* au nombre des cités les plus intéressantes pour le commerce français. Dans les guerres de la Vendée, cette dernière fut ruinée et perdit un très beau château. Mais elle s'est relevée, s'est accrue, a doublé sa population, qui dépasse aujourd'hui 7,000 âmes, en donnant à ses manufactures de toile de lin, de mouchoirs de coton, de siamoise et de flanelle, le degré de perfection qui fait rechercher leurs produits.

Le cours inférieur de la Loire ne dément pas la réputation que s'est acquise ce fleuve, par la beauté des sites qui le bordent sur une vaste étendue. La route de Nantes offre des points de vue délicieux, de jolis villages, des vallons pittoresques, des collines couvertes de vignes, de belles prairies, depuis le village de

[1] Les mémorables conciles de 453, 1055, 1279, 1366, 1448 et 1583 furent tenus à Angers.

Montrelais, enrichi par ses houillères et par ses excellents vins blancs, jusqu'au-delà du bourg d'*Oudon*, où deux chaînes de collines s'élèvent de chaque côté des rives du fleuve. Mais bientôt l'aspect du pays change; à des champs de la plus belle fertilité, succède un terrain qui, par ses fougères, son blé noir et ses bruyères, rappelle le sol de la Bretagne. Enfin, avant de traverser une plaine bien cultivée et longue de deux lieues, on aperçoit la cathédrale de Nantes.

Le *département de la Loire-Inférieure* (1), arrosé par un grand nombre de rivières, baigné par l'Océan, sur une étendue qui offre un développement de près de vingt-cinq lieues de côtes, et que les atterrissements agrandissent sans cesse; bordé de marais salants d'un rapport considérable; couvert de gras pâturages et de belles forêts; abondant en houillères et en mines de fer, dont les produits, avant d'être livrés au commerce, mettent en activité quatre hauts-fourneaux et douze établissements d'affinerie; riche en céréales, et plus riche encore en vignobles; intéressant par ses fabriques de faïence, de porcelaine et de divers tissus; important par son commerce avec les principaux Etats du globe, et par la pêche du hareng, de la sardine et de la morue, est digne d'avoir pour capitale une des villes les plus considérables de France.

Nantes est, après Bordeaux, la plus commerçante place maritime qui communique avec l'Océan. Bâtie sur la rive droite de la Loire, au confluent de l'Erdre et de la Sèvre avec ce fleuve, l'emplacement qu'elle occupe est celui de l'ancienne cité des *Namnètes,* dont le nom, d'origine celtique, *Condivincum,* signifie ville au *confluent de plusieurs rivières.* On admire la régularité de ses places publiques, l'élégance de ses édifices et la beauté de ses quais. Une douzaine de ponts, la plupart très beaux, lient entre eux ses différents quartiers; la destruction de ses anciens remparts la met en communication avec ses quatre principaux faubourgs. Le quartier Graslin, l'île Feydeau et le faubourg de la Fosse peuvent être mis en parallèle avec les plus beaux quartiers de Paris; mais ce qu'aucune autre ville ne peut lui comparer, c'est le coup d'œil magnifique des îles qui s'élèvent au milieu du fleuve, des tapis de verdure qui le bordent, et d'une belle campagne qui s'étend en amphithéâtre; c'est, dans le quartier de la Fosse, le port ombragé par de beaux ormes, et garni de superbes maisons sur une longueur de près d'une demi-lieue. Ce port, éloigné de douze lieues de l'Océan, et l'un des plus fréquentés du royaume, a l'inconvénient de n'être ouvert qu'aux bâtiments de 200 tonneaux, parce que la marée n'y monte pas au-dessus de 5 pieds : cependant il y entre annuellement 2 à 3,000 navires. La bourse, monument qui semble être élevé en l'honneur du commerce et à la gloire de la marine française, est dans sa principale façade ornée d'un beau péristyle d'ordre ionique, et présente à la façade opposée un portique couronné des statues de Duguay-Trouin, de Duquesne, de Jean-Bart et de Cassart. L'hôtel de la préfecture est l'ancien palais de la cour des comptes; l'hôtel-de-ville est un très bel édifice moderne, bien que deux petites tours qui flanquent la façade soient d'un mauvais goût; l'hôtel des monnaies est petit, mais il mérite d'être cité. La salle de spectacle développe une façade composée de huit colonnes d'ordre corinthien. La nouvelle école de navigation, de géométrie et de mécanique, qui comprend un observatoire de 82 pieds de hauteur, est une des plus importantes constructions de Nantes. Au bout du cours de Saint-Pierre, promenade agréable et spacieuse, s'élève sur le bord de la Loire le vieux château des ducs de Bretagne, bâti par l'un d'eux en 930, et célèbre par l'édit qu'Henri IV y rendit, et que son petit-fils révoqua pour le malheur de la France. Cet ancien édifice, entouré de larges fossés transformés en jardins, est aujourd'hui le siége d'une direction d'artillerie. La colonne départementale, haute de 70 pieds et surmontée de la statue de Louis XVI, décore une autre promenade qui forme la continuation de la précédente, et que l'on nomme le cours de Saint-André. Le musée de peinture où l'on voit une belle collection de tableaux; la riche bibliothèque publique, renfermant 30,000 volumes; le beau cabinet d'histoire naturelle, qui occupe un édifice spécial; le musée industriel, maritime et commercial; le jardin des plantes, important par sa position et son étendue; le

(1)
Bois	33,075	hectares.
Vignes	29,346	
Hauts-fourneaux	4	
Routes stratégiques	12	

collége royal, l'école spéciale de commerce, l'école secondaire de médecine, celle d'hydrographie, plusieurs établissements de bienfaisance et d'instruction pour les enfants pauvres, font honneur à l'administration de cette ville. Cependant nous aurions beaucoup à dire sur l'exiguïté des prisons dans lesquelles on entasse des prévenus et des condamnés de différents âges et de différentes classes. Nantes possède plusieurs sociétés des arts et sciences. Elle est le siége d'un évêché qui existait au troisième siècle; sa cathédrale, sous l'invocation de Saint-Pierre, est un beau monument du quinzième siècle : on en admire le portail. En 1834 des embellissements entrepris dans l'intérieur de cette église mirent à découvert les anciennes peintures dont le Nantais Evrard, premier directeur de l'Académie française à Rome avait décoré la voûte et plusieurs autres parties de l'édifice. On croyait ces peintures à jamais perdues, parce que le trop célèbre conventionnel Carrier en avait ordonné la destruction; mais les travaux faits à l'époque que nous venons d'indiquer, ont prouvé qu'elles avaient été seulement recouvertes d'un badigeon facile à enlever.

Nantes était fortifiée du temps de César; en 445, elle soutint un siége terrible contre les Huns; en 843, les Normands la ravagèrent et massacrèrent tous ses habitants; en 1343, les Anglais l'assiégèrent sans succès; en 1793, l'armée vendéenne, forte de 80,000 hommes, essaya de s'en emparer, mais fut repoussée par les citoyens; plus tard elle devint le théâtre des horribles exécutions ordonnées par Carrier. La reine Anne de Bretagne, le savant bénédictin Mathurin Veyssière de La Croze, René-le-Pays, poëte du dix-septième siècle, l'architecte Boffrand, le célèbre marin Cassart, le diplomate Cacault, et le ministre de la police Fouché, duc d'Otrante, sont nés dans cette ville. Elle possède une fonderie de canons; des chantiers de construction d'où sortent des navires marchands qui portent jusqu'à 100 tonneaux, des corvettes et d'autres vaisseaux pour l'Etat; de belles fabriques de cordages, de câbles en fer pour la marine; un grand nombre de raffineries de sucre, de filatures de coton, de manufactures de drap, de tanneries, et plusieurs autres établissements d'industrie d'une moindre importance.

A deux lieues à l'ouest de Nantes, s'élève au milieu de la Loire la petite île d'*Indret*, dans laquelle on a fondé, en 1829, un important établissement, dans lequel on confectionne des machines à vapeur pour les bâtiments de l'Etat.

Depuis l'extrémité du département jusqu'à Nantes, la Sèvre coule au milieu de sites non moins pittoresques que ceux que l'on va chercher en Suisse, moins imposants, il est vrai, mais plus intéressants peut-être par les souvenirs : le village de *Palet* est la patrie d'Abélard: les rochers et les bois de ses environs ont vu se confondre les larmes d'Héloïse et celles de son amant, malheureuse victime de la vengeance du chanoine Fulbert. Au confluent de la Moine et de la Sèvre-Nantaise, la petite ville de *Clisson*, peuplée de 1,200 âmes, rappelle une famille illustre dans notre histoire : son château est l'un des plus remarquables par sa construction et par la majesté de ses ruines. En passant près du lac de Grand-Lieu, il se présentera quelque antiquaire du pays qui nous fera remarquer, près des bords voisins du bourg de *Saint-Philibert*, une petite île sur laquelle s'élèvent deux monuments druidiques, et qui nous dira que ce lac occupe l'emplacement d'une ville appelée *Herbadilla*, qui, peut-être aussi coupable que Sodome, reçut, en 580, un châtiment semblable. Nous quitterons les bords marécageux de ce lac pour nous diriger sur *Bourgneuf*, ville de 2,000 âmes, qui donne son nom à une baie que la vase et le sable menacent de combler un jour, et dans laquelle déjà les grands navires ne peuvent mouiller en sûreté pendant la mauvaise saison. Le port de Bourgneuf n'a même de l'eau qu'à la marée haute. Sur la rive gauche de la Loire, à dix lieues au-dessous de Nantes, *Paimbeuf*, qui n'était, au commencement du dix-huitième siècle, qu'un hameau peuplé de quelques pêcheurs, est devenu par le commerce une ville riche, bien bâtie, et le chef-lieu d'une sous-préfecture. Son port est, en quelque sorte, considéré comme celui de Nantes : les plus gros navires viennent y déposer leurs marchandises que l'on expédie ensuite pour cette dernière ville.

Nous venons de visiter les lieux les plus intéressants au midi de la Loire. Au nord, et sur la droite du fleuve, on voit *Ancenis*, jolie ville environnée de vieux remparts que domine l'antique château des ducs de Béthune. Au-

delà de la petite rivière du Don, *Châteaubriant* est renommé pour ses conserves d'angélique. Cette petite ville est à 12 lieues de Nantes, d'Angers, de Rennes et de Laval; les ruines du manoir de ses anciens seigneurs la dominent. A quatre lieues au sud le village de *Meilleraye* s'offre à nous avec son couvent de trappistes. Dans la direction du sud-est nous traverserons *Savenay*, chef-lieu d'un arrondissement qui fait un bon commerce de bestiaux et de sel; *Guérande*, ville plus industrieuse, plus riche et plus peuplée, et le petit port du *Croisic*, peu éloigné de vastes marais salants qui fournissent chaque année, en sel gris et blanc, plus de 17 millions de kilogrammes. C'est dans ce lieu que naquit le mathématicien Bouguer.

Le golfe du *Morbihan*, dont le nom bas-breton, ou, si l'on veut, celtique, signifie *petite mer*, est le plus considérable de ceux qui règnent sur les côtes du *département* dans lequel on se trouve en franchissant les rives de la Vilaine au bourg de *Rieux* où s'embarquent pour la France et l'étranger les cidres et les grains des cantons situés au nord (1). Il baigne un grand nombre de petites îles, dont les deux plus considérables sont l'*île aux Moines* et celles d'*Arz*, habitées et cultivées. *Vannes* est située à une lieue de la baie la plus septentrionale de ce golfe. Avantageusement placée pour le commerce, elle exporte des grains, et ses chasse-marées lui apportent des vins, des eaux-de-vie, des huiles, des savons et des denrées coloniales. Au nord, des landes arides, et au midi de vastes marais entourent son étroite enceinte. Il faut croire que la mer baignait ses murs à l'époque où, principale cité des *Veneti*, elle était la plus puissante, la plus riche et la plus peuplée des villes de l'Armorique (2). Un vieux mur, flanqué de tours, la sépare d'un faubourg qui la surpasse en étendue; au milieu de constructions noirâtres et de rues obscures s'élève sa lourde cathédrale; son port, peu spacieux, est bordé par des quais revêtus de larges pierres de taille; mais ce port ou ce canal offre une entrée difficile, et aurait besoin d'être amélioré par de grands travaux. Près d'un petit marais s'avance un môle garni de quelques belles maisons. Un collége, un hôpital, une salle de spectacle et trois promenades; des écoles du génie maritime et d'hydrographie; un musée, une société polymatique et une d'agriculture, telle est, sous ses principaux points de vue, cette ville maritime, dont quelques fabriques de draperie grossière et la pêche de la sardine constituent l'industrie; tel est ce chef-lieu d'un département pauvre en vignes, mais fertile en céréales et en pâturages, en lin, en chanvre, en pommiers et en forêts; qui, malgré des marais et des landes, possède une richesse considérable en chevaux, en bêtes à laine et en abeilles, dont le miel est recherché; qui renferme des mines de fer, des usines assez importantes et des marais salants considérables; qui fabrique des toiles de chanvre et de lin estimées, des cuirs et des tissus de laine; qui construit enfin, pour le petit cabotage, des navires remarquables par leur solidité autant que par l'élégance de leurs formes.

Au centre de la presqu'île de Ruis, *Sarzeau* est une petite ville de 7,000 habitants, presque tous pêcheurs; près du rivage, le château de Suscinion fut élevé par la duchesse Anne; sur une autre partie de la côte de la même presqu'île, on voit le village de *Saint-Gildas-de-Ruis*, où se trouvait le monastère dont Abélard fut abbé.

Depuis Vannes jusqu'à Lorient on aperçoit de la côte les îles que Pline appelle *insulæ Veneticæ*, qui toutes dépendent du département. *Belle-Ile-en-Mer* est la plus riche et la plus grande: elle nourrit des bestiaux, exporte annuellement près de 800 chevaux de trait de la plus belle race, renferme 8,500 habitants, trois petits ports et le bourg de *Saint-Palais*, défendu par un château. L'île d'*Hoedic* est susceptible de défense par son petit fort entouré d'un fossé; *Houat* est peuplée de pêcheurs comme la précédente; *Groix* ou *Groaix*, la plus septentrionale, renferme 2,000 habitants, tout à la fois cultivateurs et pêcheurs,

(1)

Bois.	34,462	hectares.
Vignes.	685	
Hauts-fourneaux. . . .	6	
Verreries.	2	
Marais salants.	11	
Canaux.	2	

(2) Hujus est civitatis longè amplissima auctoritas omnis oræ maritimæ regionum earum, quod et naves habent *Veneti* plurimas, quibus in Britanniam navigare consuerunt; et scientia et usu nauticarum rerum reliquos antecedunt, et in magno impetu maris atque aperto, paucis portibus interjectis quos tenent ipsi, omnes ferè qui eorum mari uti consuerunt, habent vectigales. CÉSAR, lib. III, cap. VII.

répartis dans plusieurs villages. *Quiberon*, ou, comme d'anciens titres l'écrivent, *Keberoen*, presqu'île de deux lieues de long sur un quart de large, mais qui devient une île à la marée haute, est célèbre dans nos annales par la descente qu'y effectuèrent, en 1795, sous la protection de la flotte anglaise, 10,000 émigrés français, que le général Hoche défit complétement. C'était l'élite de notre marine ; leurs alliés les abandonnèrent au moment du danger. Un monument que l'esprit de parti a fait élever, en 1829, consacre la mémoire de cet événement qui sera toujours une tache honteuse pour le gouvernement anglais.

Au nord de Quiberon, sur une hauteur qui domine l'Océan, le bourg de *Carnac* jouit dans le pays et chez tous les antiquaires d'une réputation que justifie l'importance de son monument druidique dont on admire la disposition et la grandeur, mais dont on ignore la véritable destination. Il est formé de plus de 5,000 pierres granitiques, grossièrement taillées en forme d'obélisques reposant sur leur pointe et disposées en onze rangées perpendiculaires à la côte. On a prouvé qu'il n'avait point été élevé par les Romains pour perpétuer le souvenir de la défaite des *Veneti* par César [1]. Il est donc probable qu'il avait la même destination religieuse que les autres monuments celtiques. Il est fâcheux que ce curieux débris du culte des Celtes soit, par la blâmable insouciance des autorités locales, exposé à être journellement dégradé par les paysans, qui en emploient les pierres à diverses constructions.

Nous sommes dans l'arrondissement de *Lorient* : visitons ce port bâti en 1719 par la compagnie des Indes, au confluent du Scorff et du Blavet, à peu de distance de l'embouchure de ce dernier, dans la baie de Port-Louis. La ville est grande et bien bâtie, mais ce n'est plus cette place de commerce dont la prospérité excita tellement la jalousie de l'Angleterre, qu'elle tenta de s'en emparer et de la détruire en 1746, lorsqu'un gentilhomme breton [2], arrivant avec quelques renforts, déploya devant le parlementaire anglais une si grande énergie que la troupe des assiégeants crut qu'il était suivi d'un corps nombreux, et se retira en abandonnant plusieurs canons dont le roi fit présent aux Lorientais. Aujourd'hui son port paraît d'autant moins animé que son étendue avait été proportionnée à l'importance de ses expéditions et des affaires qui s'y traitaient à l'époque où florissait notre compagnie des Indes. Cette ville a un collége communal, une école d'enseignement mutuel, et une de géométrie appliquée aux arts. A une lieue au sud de Lorient, la petite cité de *Port-Louis*, bâtie par Louis XIII, et qui reçut, pendant la révolution, le nom de *Port-Liberté*, est avantageusement placée pour le commerce à l'embouchure du Blavet, sur un terrain baigné presque de tous côtés par la mer, et qui ne tient au continent que par une langue de terre large de 2 à 300 mètres. Des bastions et une citadelle défendent l'approche de la ville et l'entrée de son port. Le produit de ses presses à sardines et la culture de ses beaux jardins sont les seules ressources industrielles qu'elle joigne à son commerce. Sur la rive droite du Scorff on aperçoit le vieux château de *Trafaven* que l'imagination des paysans peuple toujours d'esprits follets. Près de la petite ville d'*Auray*, une chapelle isolée, dédiée à sainte Anne, attire beaucoup de dévots à certains jours de fêtes, appelées *pardons*. La messe s'y célèbre alors en plein air, au milieu d'une affluence immense et sur un autel élevé de 30 marches. Ces fêtes religieuses ne rappellent-elles pas celles qui étaient en usage chez les Celtes?

Au-delà d'une chaîne de montagnes assez élevées qui traverse le département du nord-ouest au sud-est, *Ploërmel*, près du confluent de l'Oust et du Malestroit, paraît avoir été, vers le dixième siècle, une ville importante. Pendant le siége qu'en fit Henri IV elle perdit ses principaux monuments ; cependant on y voit encore une église gothique ornée de beaux vitraux et les tombeaux des ducs de Bretagne Jean II et Jean III. A peu de distance de ce chef-lieu les eaux qui tombent d'un étang de près de trois lieues de tour forment une jolie cascade. Entre cette ville de 3,000 âmes et celle de *Josselin* qui n'en renferme pas davantage, s'étend la lande de Mi-Voye qui fut, en 1350, le théâtre d'un des plus mémorables faits d'armes de l'ancienne chevalerie. « Jean de Montfort, aidé des Anglais, disputait la Bretagne à Charles de Blois ; une trêve avait

(1) Voyez la Dissertation de M. *Ohier de Grandpré* : Mémoires de la Société royale des antiquaires de France, tom. II, pag. 325. — (2) Le comte de Tinteniac.

suspendu les hostilités, et cependant les Anglais dévastaient le pays. Le maréchal de Beaumanoir, qui commandait une garnison bretonne dans Josselin, se plaignit à Bembro, qui en commandait une d'Anglais dans Ploërmel, et lui reprocha les désordres que commettaient ses gens. Bembro reçut mal ces plaintes; une querelle s'alluma entre eux et amena un défi. L'un d'eux proposa un combat de 30 contre 30; il fut accepté; on convint du jour et du lieu, et les Anglais et les Bretons se trouvèrent au rendez-vous le 27 mars 1350. Les premiers eurent d'abord l'avantage; mais leur chef, Bembro, ayant été tué, la fortune changea. Montauban, écuyer breton, termina le combat en montant à cheval et rompant les rangs des Anglais, dont la plupart furent tués et le reste fait prisonnier. » Il est à remarquer que les historiens anglais ne parlent pas de ce fait: serait-ce excès de patriotisme de leur part, ou cette anecdote serait-elle apocryphe? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'un obélisque en granite indique encore le lieu du combat.

Sur le versant oriental des montagnes que nous avons traversées, le Blavet est navigable à *Pontivy*, situé sur sa rive gauche au milieu d'un territoire fertile. Cette petite ville, aujourd'hui chef-lieu d'arrondissement, porta, sous le régime impérial, le nom de *Napoléonville*. Elle doit son origine au monastère dans lequel mourut, en 660, saint Josse, frère de Judicael, roi de Bretagne. Pontivy se compose de deux parties: l'ancienne, qui n'a qu'un seul monument, l'ancien château des ducs de Rohan; et la nouvelle, qui n'a encore que quelques rues. On y voit une des plus belles casernes de France pour la cavalerie, un hôtel pour la sous-préfecture, une prison et de jolies promenades. Ce chef-lieu deviendrait un centre de commerce si, par le moyen de quelques écluses, on rendait le Blavet navigable sur une plus grande étendue.

L'assemblée nationale, en décrétant la nouvelle division territoriale de la France, donna le nom de *département du Finistère* (1) à la partie de la Bretagne qui s'avance dans l'Océan comme ce promontoire du nord-ouest de l'Espagne auquel les anciens ont donné la même dénomination (2), parce que les premiers navigateurs l'avaient long-temps regardé comme les limites du monde (1). Ce département est borné à l'est par ceux du Morbihan et des Côtes-du-Nord, au sud et à l'ouest par l'Océan, et au nord par la Manche. Vingt îles bordent ses côtes dont les dentelures forment plus de quinze caps. Partout elles sont hérissées de masses granitiques contre lesquelles les flots irrités viennent se briser avec fracas et causer de fréquents naufrages. Le sol, médiocrement fertile, produit cependant beaucoup de grains, de chanvre et de lin. Près de quelques landes incultes les montagnes se couvrent d'épaisses forêts où dominent les sapins, et les vallées se parent de riantes prairies. C'est le plus riche de nos départements en mines d'argent et de plomb; mais c'est celui que les pluies et les brouillards rendent le plus humide.

Arrêtons-nous un moment sur les bords de l'Isok ou de l'Isolle, qui roule ses eaux avec la rapidité d'un torrent, et se joint à l'Ellé, petite rivière au cours paisible, pour aller, sous le nom du Laita, mêler leurs ondes aux flots de l'Océan. *Quimperlé*, situé à l'endroit où cette jonction s'opère, doit à cette position l'activité de son petit port, qui n'est cependant fréquenté que par des bâtiments de 50 tonneaux. Cette ville est jolie: on y remarque deux belles rues, une magnifique église, et l'ancien couvent de bénédictins, transformé en sous-préfecture. Dans l'origine elle se nommait *Avantot*, puis on lui donna le nom de Quimper, auquel on ajouta celui de sa principale rivière, ce qui fit *Quimper-Ellé*, et par contraction Quimperlé.

Quimper, surnommé *Corentin*, du nom de son premier évêque, s'appela jadis *Cornouailles*; elle fut la capitale d'une contrée ainsi nommée qui comprenait tout son diocèse. Sous la domination romaine elle reçut le nom de *Corisopitum*; mais, antérieurement, elle portait celui de *Kimper*, qui, en langue celtique, signifie *petite ville murée*. On voit qu'il est difficile de contester son antiquité. Elle est bâtie sur la pente d'une colline, au confluent de l'Odet et du Benaudet. Le quartier le plus ancien, entouré de murailles et de tourelles, s'élève en amphithéâtre. Le nouveau est dominé par des rochers de 500 à 600 pieds de

(1) Bois. . . . . 31.177 hectares.
Canal. 1

(2) Promontorium *finis terræ*.

(1) Aussi devrait-on écrire *Finisterre*.

hauteur, couverts de bois et de bruyères, qui forment le coup d'œil le plus pittoresque. Ce beau quartier comprend des rues moins étroites que le précédent, où toutes les maisons se composent d'étages qui avancent sur le rez-de-chaussée de manière à favoriser des communications fort intimes entre les habitants des deux côtés opposés. Les quais, assez beaux, et la promenade, qui bordent le canal de l'Odet, fréquenté à la marée haute par des navires de 300 tonneaux, contribuent au mouvement commercial de Quimper et à l'agrément des promeneurs. Sa cathédrale, reconstruite au commencement du quinzième siècle, est une des plus belles églises de France. Nous ne devons point passer sous silence les hommes distingués dont cette ville fut le berceau. Ce sont d'abord les deux jésuites Bougeant et Hardouin; le premier composa l'excellente *Histoire du traité de Westphalie* et les *Amusements philosophiques sur le langage des bêtes,* ouvrage qui le fit exiler par ses confrères à La Flèche; le second, plus extravagant que méchant, attribuait l'Enéide à un moine du treizième siècle, qui avait voulu peindre d'une manière allégorique le voyage de saint Pierre à Rome; il regardait comme faux les actes des conciles antérieurs à celui de Trente; il rangeait parmi les athées, Malebranche, Nicole et Pascal, et cependant il publia ces absurdités et les répéta sans inconvénients pour lui-même. Fréron, ex-jésuite, était aussi de cette ville. Quimper a trois fabriques de poteries communes qui occupent 200 ouvriers. Mais ce qui lui donne plus d'importance, ce sont ses écoles d'hydrographie et de dessin, sa bibliothèque publique, ses cinq salles d'asile, son collége, son jardin botanique et sa société d'émulation et d'agriculture.

Concarneau, dans une petite île, ceint de murailles et défendu par un château construit par la reine Anne, communique, au moyen d'un bac, avec le continent. Cette ville fut prise par Duguesclin en 1373. Elle occupe environ 400 bâtiments à la pêche des sardines, dont le produit moyen annuel est d'un million de kilogrammes. *Audierne* n'a qu'une seule rue et 800 habitants; son port, vaste et sûr, est situé à l'entrée de la rivière de *Pont-Croix,* qui donne son nom à une petite ville mal bâtie et malpropre. A trois quarts de lieue d'Audierne, le village de *Plohinec* est placé sur une hauteur, d'où l'œil embrasse l'arc immense de côtes qui s'étend du Raz à la pointe de *Penmarch.* La mer bouillonne sans cesse sur les récifs qui bordent cette pointe: le bruissement des vagues se fait entendre a plusieurs lieues. Les naufrages et les tempêtes ont rendu ces plages célèbres. De nombreuses maisons ruinées attestent que Penmarch était anciennement très peuplé. *Douarnenez* rivalise avec Concarneau pour ses pêcheries; sa population comprend environ 2,000 marins.

L'arrondissement de *Châteaulin* ne renferme aucune ville de quelque importance. Son chef-lieu, divisé en deux par la rivière de l'*Aulne,* n'est digne d'être mentionné que pour les sites agrestes qui l'entourent, son petit port sur l'Aulne, son commerce d'ardoises, de bestiaux et de beurre, ses douze foires annuelles, sa société d'agriculture, et pour avoir vu naître le P. André, littérateur connu par un *Traité de l'homme* et un *Essai sur le beau.* C'est sur son territoire que se trouvent le bourg de *Huelgoët,* qu'enrichit une mine de plomb argentifère, occupée par 280 ouvriers qui en retirent 370,000 kilogrammes de minerai de plomb, fournissant 300 kilogrammes d'argent, et le village de *Poullaouen,* peuplé de 3,600 habitants, presque tous employés à l'exploitation d'une mine semblable, la plus considérable de France et l'une des plus belles de l'Europe. Elle fournit annuellement 660,000 kilogrammes de minerai de plomb, et produit 400 kilogrammes d'argent. Les machines employées pour l'extraction, et les bâtiments destinés à la fonderie, méritent d'être visités. A onze lieues à l'est de Châteaulin, près de la rive gauche de l'Hières, la petite et laide ville de *Carhaix,* où l'on voit une jolie promenade appelée *Champs-de-Mars,* s'enorgueillit d'avoir donné le jour à l'un des plus grands hommes du siècle dernier, au brave La Tour d'Auvergne, savant et militaire, digne descendant de Turenne, proclamé le premier grenadier de France, et mort, en 1799, au combat de Neubourg. Carhaix est, suivant ce guerrier antiquaire, le *Vorganium* ou *Vorgium* des anciens, et la cité des *Orismii.*

Le mouvement continuel et fatigant qui règne dans le port de *Brest,* les innombrables pavillons qui font briller dans les airs les couleurs de toutes les nations du monde, l'aspect imposant des batteries qui défendent la ville et

de la forteresse qui domine la mer et que le peuple attribue à César; l'étendue de la rade, qui peut contenir 500 vaisseaux de ligne, et qui ne communique avec l'Océan que par le détroit du Goulet; les beaux magasins de la marine, les dimensions de l'arsenal, les casernes construites sur une longue esplanade, les deux bâtiments des corderies qui s'étendent parallèlement près des bassins de construction; le bagne, bâti presque au sommet d'une colline, pour recevoir près de 4,000 condamnés, forment un tableau que nous n'essaierons pas de décrire. La ville est située sur le penchant d'un coteau et se divise en haute et basse; les embellissements qui s'y succèdent font plus de progrès dans cette dernière, où le quartier de Recouvrance augmente le nombre de ses constructions modernes aux dépens de ses maisons gothiques et laisse entrevoir l'époque rapprochée qui le mettra en parallèle avec le quartier voisin du port. Dans les rues escarpées et tortueuses des quartiers supérieurs, les changements sont lents et difficiles; plusieurs maisons ont le cinquième étage au niveau des jardins des autres maisons, et les communications entre les deux villes ne se font que par des escaliers qui ne sont point sans danger pendant la saison des pluies et des neiges. Au pied des tours et près de l'entrée du port, on remarque une belle machine à mâter les vaisseaux. A l'aspect de ces quais magnifiques bordés de vastes bâtiments construits en pierres de taille, couverts en ardoises et surmontés de paratonnerres, il est difficile de ne pas rendre hommage au génie de Richelieu, qui les fit commencer, et qui devina le degré d'importance qu'une heureuse situation donnerait un jour à ce bourg, qu'il élevait au rang de ville maritime. Cette cité possède un observatoire, un cabinet d'histoire naturelle, une bibliothèque de la marine renfermant 27,000 volumes, une école royale navale et une société centrale des naufrages. Il nous semble qu'on a exagéré l'antiquité de Brest: la forteresse romaine, qu'il conserve encore, ne prouve point l'existence de cette ville au temps de César; d'ailleurs on sait qu'au neuvième siècle ce n'était qu'un village, lorsque le roi Coron Meriadec y fit construire un château. Louis Choquet, poëte du seizième siècle, et l'écrivain dramatique Rochon, naquirent dans ce chef-lieu d'arrondissement.

De la côte de Brest on aperçoit l'île d'*Ouessant*, dont la population, répartie dans quelques hameaux, est de 1,800 habitants. Notre route vers les montagnes comprises dans l'arrondissement de Morlaix, nous permet de voir *Landerneau*, qui, malgré les assertions d'un spirituel académicien, est encore loin de pouvoir passer pour une jolie ville: elle est traversée par une rivière du même nom, dont l'embouchure dans la rade de Brest forme son port et lui donne quelque importance. *Morlaix*, en breton *Montroules*, est moins sale que la plupart des petites villes bretonnes. Sa position, sur les flancs de deux collines, à deux lieues de la mer, au confluent du Jaclot et de l'Ossen, qui se réunissent pour traverser son port, défendu par un château; la beauté de ses quais, garnis de maisons bien bâties, son commerce et son industrie, ses promenades et quelques élégants édifices en font une cité riche et agréable. Elle fut le berceau d'Albert-le-Grand et du général Moreau, qu'un boulet français n'aurait jamais dû atteindre dans les rangs ennemis. *Saint-Pol-de-Léon*, chef-lieu de canton, jadis le siége d'un évêché, est bâtie sur une colline, à peu de distance de la mer. On y remarque l'hôtel-de-ville, l'ancienne cathédrale construite en granite et le clocher de Creisker, haut de 170 pieds. Son territoire nourrit une race de chevaux estimés.

Le *département des Côtes-du-Nord* [1] offre une étendue d'environ 100 lieues de côtes, plusieurs baies profondes et des caps importants, battus par les flots de la Manche. Les monts Ménez, d'Arrée et de Ménébret, arides, rocailleux et remplis de défilés, hérissent sa superficie et donnent naissance à trois rivières navigables, la Rance, le Trieux et le Gouet. Leurs pentes douces vont se perdre au nord et au sud dans des sables stériles; mais à ces sables succèdent, surtout près des côtes, des plaines d'une grande fertilité, qui produisent beaucoup de lin, de chanvre et de fruits à cidre. Sa richesse minérale consiste en mines de fer et de plomb, en carrières de granite et d'ardoises, et en plusieurs sources dont les eaux ne sont pas sans réputation. L'habitant s'adonne à l'agriculture, à la pêche, à la fabri-

(1) Bois. . . . . 40,539 hectares.
Hauts-fourneaux. . . . 5
Pont suspendu. 1

cation de plusieurs produits, principalement de ces toiles dites *de Bretagne,* qui occupent dans certaines localités un grand nombre de bras.

Au bas des pentes méridionales de la chaîne Armorique, s'étend l'arrondissement le moins important, mais qui compte cependant 4,000 métiers à tisser la toile; *Loudéac*, peuplée de 7,000 âmes, en est le chef-lieu. *Uzel*, près des rives de l'Oust, est le principal marché affecté à la vente de ces tissus de lin. Les deux rives du Léguer, petit bras de mer que tous les ouvrages de géographie confondent avec la rivière du Guer, sont entourées par la petite ville de *Lannion*, dont elles favorisent le mouvement commercial. Deux ponts joignent cette ville aux faubourgs, dont la population réunie est de 5,500 individus. Le port de *Tréguier*, par la rivière de ce nom, communique avec la Manche. A *Guingamp*, sur le Trieux, on remarque une belle église et des promenades délicieuses autour de la ville. Tout le monde connaît les tissus qui portent le nom de ce chef-lieu.

A *Saint-Brieuc*, ou, si l'on veut, *Saint-Brieux*, où l'on compte à peine 11,000 âmes, on est étonné de voir une bibliothèque publique de 24,000 volumes, un musée de peinture, une salle de spectacle, un bel hôpital, un beau pont en granite sur la rivière du Gouet, et l'établissement d'une course de chevaux à laquelle concourent, chaque année, au commencement de juillet, les départements des Côtes-du-Nord, du Finistère, du Morbihan, de la Loire-Inférieure et d'Ille-et-Vilaine. Ajoutons encore qu'il existe dans cette petite préfecture, siége épiscopal, une école d'hydrographie, une société d'agriculture, un musée d'histoire naturelle et une bibliothèque publique. Son port est au village de *Legué-Saint-Brieuc*. Cette ville, qui se forma autour d'un monastère bâti dans le cinquième siècle, est propre et bien percée; les antiquaires du pays regardent son église paroissiale comme un ancien temple des druides. Au nord-ouest sur la côte, *Paimpol*, peuplée de 2,000 âmes, est connue pour son port sûr et commode, où l'on arme pour la pêche de Terre-Neuve. A quatre lieues au sud-ouest de Saint-Brieuc, *Quintin*, sur le Gouet, est célèbre par ses fabriques de toiles fines; on y voit un château d'une singulière architecture, et sur la colline voisine deux *peulvens* ou pierres druidiques de 25 pieds de hauteur, dont l'une est encore debout.

A 4 lieues à l'est du chef-lieu, la jolie petite ville de *Lamballe*, entourée de vieilles murailles, occupe probablement l'emplacement de la cite des *Ambiliates*, dont parle César. « Ses maisons blanchies, ses jardins, le joli clocher de Saint-Jean, les belles prairies, les vergers qui sont aux alentours, forment un paysage délicieux, au-dessus duquel s'élève l'église de Notre-Dame avec sa tour carrée, la promenade du château avec ses grands arbres, la montagne des *Vignes* avec sa chapelle blanche [1]. » Le château dont nous venons de parler est celui des ducs de Penthièvre. Depuis 1774, cette ville de 4,000 âmes, a une société de lecture qui possède une bibliothèque. Ses environs sont fertiles, mais les propriétés y sont très divisées : les fermes de 500 à 600 francs y passent pour fortes. Dans les environs de Lamballe, et en général dans les campagnes autour de Saint-Brieuc, on remarque des coutumes particulières qui remontent à une époque très reculée. « Les plus grandes fêtes sont le jour des Rois et le Mardi-Gras : on ne travaille pas ces jours-là; on se visite les uns les autres; on fait trève aux crêpes et à la bouillie pour manger de la viande. Pendant l'été, il y a presque tous les dimanches des *pardons*, ou assemblées près des chapelles dédiées à quelque saint. Les dimanches où il n'y a pas de *pardons*, et pendant l'hiver, les jeunes paysans vont à la *fillerie*, c'est-à-dire faire la cour aux filles. »

Le dernier arrondissement qui nous reste à visiter est celui de *Dinan*. Cette ville est bâtie sur une montagne près de la rive gauche de la Rance; elle a un port qui communique pendant la marée haute avec celui de Saint-Malo. On y voit encore un château-fort, ancienne demeure des ducs de Bretagne : ses murailles étonnent par leur élévation et leur épaisseur. A l'exception de ses promenades agréables et vastes, d'une salle de concerts qui prouve que la ville compte un bon nombre de *dilettanti*, elle ne renferme rien de remarquable. Elle a produit des hommes célèbres; mais il suffit de citer Duclos, qui fut secrétaire de l'Académie française, et Mahé de La Bourdonnaye qui, après avoir relevé l'éclat de nos armes dans l'Inde, n'obtint pour toute récompense qu'un cachot à la Bastille, On ignore l'époque de la

[1] *Le Breton* : mars 1827.

fondation de Dinan. Elle dut son origine aux Celtes, et probablement c'est elle que Ptolémée désigne sous le nom de *Dianlitæ*. A peu de distance de ses murs on voit, dans le fond d'un vallon pittoresque, une source d'eau ferrugineuse qui jouit d'un grand crédit; on n'y arrivait jadis que par un chemin impraticable, que les états de Bretagne remplacèrent par une belle route, et maintenant une charmante promenade sert de rendez-vous aux personnes qui viennent y prendre les eaux.

L'*Ille* et la *Vilaine* arrosent le *département* qui nous reste à visiter pour terminer l'ancienne province de Bretagne [1]. La première coule du nord au sud, pour se réunir à la seconde, qui se dirige de l'est à l'ouest, puis au midi, et qui sert, ainsi que le Cher et le Couesnon, au transport des marchandises. Le territoire qu'elles parcourent est entrecoupé de collines granitiques et schisteuses; l'arrondissement de Vitré renferme une mine de fer, et celui de Rédon une carrière d'ardoises; les sources minérales y sont communes; quelques marais salants bordent les côtes. Des forêts, des landes et des bruyères couvrent près de la moitié du sol; mais les bords des rivières, garnis de pâturages, et les fertiles marais de Dol, le Delta de ce département, produisent des récoltes abondantes, qui cependant suffisent à peine à la consommation locale. L'exploitation et l'affinage du fer, la fabrication de diverses espèces de toiles et les soins de l'agriculture répandent l'aisance dans les campagnes.

Vers le onzième siècle, la plupart des habitants de l'ancienne cité d'Aletum, aujourd'hui Saint-Servan, exposés sans cesse aux attaques des pirates, se retirèrent sur le rocher d'Aaron, où ils fondèrent une petite ville, à laquelle ils donnèrent le nom de *Saint-Malo*, leur évêque. Ce rocher est joint à la terre ferme par une chaussée, et du côté du nord il est hérissé de récifs qui, à l'aide d'un grand nombre de batteries, en rendent l'accès difficile à l'ennemi. Le port même est environné d'écueils, et situé au fond d'un golfe étroit dont l'entrée est d'autant plus dangereuse que la mer s'y engouffre avec rapidité, en s'élevant pendant les grandes marées à 45 pieds au-dessus de son niveau ordinaire. La ville est bâtie en amphithéâtre, et dominée par un château-fort, ouvrage de la duchesse Anne de Bretagne. Quelques parties sont régulières, et ses remparts sont garnis de promenades d'où l'on jouit d'un coup d'œil magnifique. Elle a produit des hommes remarquables : le célèbre Duguay-Trouin, Jacques Cartier, qui découvrit le Canada; Maupertuis, physicien et géomètre; le médecin La Mettrie, qui mourut dans l'exil pour avoir douté de l'immortalité de l'âme, et l'abbé Trublet, compilateur infatigable. Une école d'hydrographie forme, dans cette ville, de jeunes navigateurs dont la plupart se livrent aux voyages de Terre-Neuve; 60 à 80 navires sortent annuellement de son port pour la pêche de la morue; 40 à 50 servent au grand cabotage, et 70 à 80 au petit cabotage.

Dans l'arrondissement de Saint-Malo la culture du tabac prendrait un essor extraordinaire si le gouvernement n'en circonscrivait les limites. On y cultive environ 10 millions de pieds de cette plante qui fournit 1,032,000 kilogrammes de tabac en feuilles, dont le produit est évalué à 1,100,000 francs. L'espace d'une demi-lieue sépare Saint-Malo et *Saint-Servan*, jolie ville moderne qui possède deux ports, l'un destiné au commerce et l'autre à la marine militaire. *Cancale*, à trois lieues sur la côte, est célèbre par ses pêcheries d'huîtres. *Dol*, ville de 4,000 âmes, renferme une belle église.

La route de Saint-Malo à Paris traverse *Fougères*, qui doit aux incendies dont elle fut victime dans le siècle dernier, l'avantage d'être l'une des villes les mieux bâties du département. Ses environs sont délicieux; rien n'est plus agréable que sa promenade en terrasses, d'où la vue plonge sur le riant vallon arrosé par le Nançon, sur des prairies parsemées de bouquets d'arbres, et sur une belle forêt qui renferme plusieurs monuments druidiques et qui s'étendait jadis au-delà du village de *Landéan*, où l'on voit les fameux celliers construits au douzième siècle par Raoul, seigneur de Fougères, pour enfouir ses trésors à l'approche de Henri II, roi d'Angleterre, qui, plus actif que son ennemi, s'empara du butin avant qu'on eût pu le mettre à l'abri. Fougères est connue pour ses teintures, et surtout pour son écarlate, qui doit sa vivacité à la qualité des eaux du Nan-

(1)

Bois	42,519	hectares.
Vignes	138	
Hauts-fourneaux	7	
Manufactures de toiles à voile	3	
Routes stratégiques	4	

çon. On compte dans l'arrondissement de Fougères 18 papeteries et 3 verreries importantes.

Le cours sinueux de la Vilaine nous conduit à *Rédon*, jolie ville qui fait un grand commerce avec Rennes, et dont le port reçoit des navires de 200 tonneaux. Elle est le chef-lieu d'un arrondissement qui comprend le bourg de *Renac*, où l'on fabrique des fromages que l'on vend sous le nom de Gruyère, et la petite de ville *Bain*, qui renferme plusieurs fabriques de serge. *Montfort-sur-Meu*, Rennes et Vitré, chef-lieu des trois arrondissements qui nous restent à parcourir, offrent une petite particularité géographique : elles sont toutes trois sous le même parallèle. La première conserve encore quelques restes de ses anciennes fortifications. *Paimpont*, bourg de 4,000 âmes, à cinq lieues de celle-ci, renferme les forges et les usines les plus considérables de la Bretagne; *Plélan-le-Grand* a de belles fabriques de fil. Ce bourg et ce village sont trois fois plus peuplés que le chef-lieu.

En arrivant à *Rennes*, les magnifiques promenades qui bordent la Vilaine donnent de cette ville une haute idée que justifie le beau quartier appelé la ville haute, par opposition avec celui qui sur la gauche du fleuve porte le nom de ville basse, et qui souvent a souffert de ses débordements. Un philosophe de nos jours aurait pu ajouter, à ce qu'il a dit dans son Traité des compensations, les embellissements que plusieurs villes n'ont dus qu'aux ravages du feu. A Rennes, un incendie, qui dura sept jours, consuma, au mois de décembre 1720, toute la ville haute, et c'est aux conséquences de ce funeste événement que la ville doit le quartier dont elle est fière, parce qu'il est bâti sur un plan régulier. Il est peu de places en France aussi belles que celle du palais; les maisons qui l'entourent, ornées de pilastres d'ordre corinthien, s'accordent parfaitement avec l'architecture d'ordre toscan du temple de Thémis, dont quelques salles sont décorées de peintures de Jouvenet et d'élégantes arabesques. La place d'armes est moins magnifique, mais plus vaste. L'hôtel-de-ville, d'une construction plus élégante que celle du palais, termine une plantée de beaux tilleuls; l'une de ses ailes est réservée aux tribunaux civil et de commerce, et à la bibliothèque publique, composée de 25,000 volumes. Le musée de peinture contient des tableaux dus à des peintres célèbres : l'un de ces tableaux est du roi René; le jardin botanique forme une promenade charmante; le musée d'histoire naturelle est riche surtout en coquilles. A ces divers établissements, Rennes joint l'avantage de posséder une académie, un collége royal, une société des sciences et des arts, une école secondaire de médecine, une école des beaux-arts, une faculté de droit, et d'être le siége d'une cour royale et d'un évêché. Elle est même considérée comme place de guerre, quoiqu'elle soit sans fortifications. Nous ne citerons, parmi les hommes célèbres qu'elle a produits, que le maréchal de Retz, fameux par ses débauches et ses forfaits, brûlé à Nantes en 1440; La Motte-Piquet, marin intrépide; René de La Bletterie, auteur d'une Histoire de Julien; le jésuite Tournemine, connu par sa vaste érudition; Caradeuc de La Chalotais, dont le nom fameux se rattache à l'affaire de l'expulsion des jésuites et aux principaux événements qui précédèrent la révolution; Saint-Foix, auteur des ***Essais sur Paris***, et Lanjuinais, dont les principes ont toujours été, depuis ses éloquents discours à la Convention, jusque sur les bancs de la chambre des pairs, ceux d'un philosophe chrétien et d'un citoyen zélé. Cette ancienne capitale de la Haute-Bretagne renferme une maison centrale de détention destinée aux condamnés des quatre départements qui ressortissent à sa cour royale. Placée sur une rivière navigable, et au centre de douze grandes routes, elle pourrait devenir un entrepôt considérable; mais son industrie et son commerce prendront une nouvelle extension lorsqu'on aura terminé le canal qui doit la faire communiquer avec Saint-Malo. Nous n'avons pas besoin de rappeler que Rennes fut le théâtre de quelques uns des principaux événements de notre histoire : son parlement a contribué aux difficultés qui ont amené la convocation des états-généraux en 1789. Pendant la ligue, elle prit successivement les armes pour et contre son roi. Au quatorzième siècle, les Anglais, sous le commandement de Lancastre, furent forcés par Duguesclin d'en abandonner le siége; et si nous remontons au-delà de l'établissement de notre monarchie, nous verrons qu'elle fut une ville importante sous les Romains, ainsi que l'attestent plusieurs antiquités conservées dans ses murs; qu'ils lui donnèrent le nom de *Re-*

dones, parce qu'elle était la capitale de ce peuple; mais qu'elle portait auparavant celui de *Condate*, mot celte qui signifie *confluent*, probablement à cause de sa position près du point où l'Ille et la Vilaine se réunissent. C'est sur la rive gauche de ce fleuve, à une demi-lieue de la ville, que se trouve le hameau de *La Prévalaye*, dont les environs fournissent pour Paris cet excellent beurre si recherché sur nos tables.

Vitré, qui nous reste à voir, n'est ni propre ni bien bâti; on dirait qu'on n'a fait de cette ville un chef-lieu de sous-préfecture que par condescendance pour l'importance dont elle jouissait avant la révolution comme siége des états de Bretagne. L'une de ses plus belles maisons est celle qu'occupait pendant leurs sessions madame de Sévigné; habitation qui passerait aujourd'hui pour fort modeste. On est tenté de regarder cette vieille cité bretonne comme une des plus anciennes villes armoricaines; quelques amateurs d'antiquités prétendent reconnaître dans ses murailles des traces de constructions romaines, mais c'est une erreur. Elle a vu naître Savary, auteur des Lettres sur l'Égypte. Il faut visiter dans ses environs des promenades champêtres charmantes, une fontaine d'eau minérale assez fréquentée, le domaine des *Rochers* et son château flanqué de tourelles, où l'on conserve avec soin les objets qui ont appartenu à la femme célèbre dont la correspondance occupe une place distinguée dans notre littérature.

Essayons de tracer en peu de mots les mœurs, le caractère et le costume du paysan breton. Brusque et peu communicatif, sa franchise n'est qu'une sorte de grossièreté naturelle; enclin à la mélancolie, il manifeste rarement sa satisfaction; dissimulé avec les citadins, il ne se montre tel qu'il est qu'avec ses égaux. Naturellement avare, il ne vit que de privations, même au milieu de l'aisance; il est souple et suppliant lorsqu'il demande, et soigneux de cacher ses facultés pécuniaires, à moins qu'un intérêt majeur ne le porte à exagérer ses ressources. Comme chez les Celtes ses ancêtres, le mari est maître absolu chez lui. Une vertu commune chez les Armoricains est la fidélité avec laquelle ils tiennent leurs engagements. Quoique leur taille dépasse rarement cinq pieds, les Bretons sont en général robustes et durs à la fatigue. Malgré leur lenteur habituelle, ils aiment la danse avec passion : ils font quelquefois plus de deux lieues pour se rendre à l'*aire neuve* où l'on entend la musette, qu'ils nomment *biniou*. Les fêtes patronales, appelées *pardons*, attirent au pied des autels une foule empressée qui y assiste avec beaucoup de recueillement, et qui va ensuite remplir les cabarets ou danser au son du *biniou*. Dans l'Armorique, les costumes sont aussi variés que les dialectes: à Rumingol, chapelle située près de la petite ville du *Faou*, dans le Finistère, on en peut juger aux jours de fêtes. On y voit le montagnard avec son habit de berlinge; les demi-messieurs des environs de Brest portant l'habit à poches ou la veste ronde du matelot; le paysan de Plougastel avec sa culotte longue et son bonnet de laine; celui de Landivisiau avec un énorme chapeau, une large redingote, l'ample *bragou-bras* noué aux genoux, et de longues guêtres de cuir; celui d'Audierne vêtu de grosse toile et d'une espèce de capuchon de camelot qui couvre son feutre et ses épaules. Le costume des femmes n'est pas moins diversifié: l'habillement de la paysanne de Lambezellec se rapproche de celui des riches artisans des villes; les femmes de Pleyben, fraîches et sveltes, sont vêtues d'étoffes de coton rayées; celles des environs de Douarnenez portent des jupons de diverses couleurs étagées, dont les bords sont garnis d'un galon d'or ou d'argent; celles de Morlaix ont une camisole ouverte et une guimpe d'une blancheur éclatante; enfin on remarque celles de Fouesnant qui passent pour les plus jolies du Finistère, et celles de Morlaix dont la coiffure enrichie de dentelles rehausse encore l'éclat (1).

Les progrès nés de notre première révolution, les lois de l'empire, sa chute et deux restaurations ont tellement changé l'esprit du peuple de l'ancienne Bretagne, et lui ont tellement inspiré des idées d'ordre et de patriotisme, que, malgré l'état d'ignorance dans lequel il est resté, comparativement au reste de la France, ce n'est plus ce peuple docile à la voix de quelques chefs prêts à allumer la guerre civile. Un homme d'esprit qui exerce des fonctions administratives dans le Finistère, nous représente ce pays sous les couleurs les plus vraies. Il n'a rien gagné aux deux

(1) *Le Breton* : années 1826 et 1827.

restaurations : l'ambition de quelques hommes ne parviendrait plus à le soulever. Ecoutons à ce sujet le magistrat que nous venons de désigner ([1]). « Le gouvernement a pu concevoir des craintes, j'ajouterai même qu'elles étaient fondées pour certains cantons. Auray, la presqu'île de Quiberon, Ploërmel, là dorment encore des souvenirs que le moindre bruit éveillerait. Mais là même, une seule et simple mesure anéantirait tout : *l'impôt du sel est supprimé ;* écrivez ces mots sur une bannière, même tricolore, faites-la porter par un seul homme dans cent communes soulevées ; et le clergé de 1790, avec les ombres des vieux chefs morts, restera sans force devant cette économique armée. La Bretagne n'était pas, sous l'ancien régime, soumise à la gabelle. On comprend quelle charge pèse aujourd'hui sur des malheureux qui pouvaient autrefois prendre du sel à la mer, et qui, habitant ses côtes, sont forcés maintenant de payer 20 centimes la livre d'une denrée qu'ils consomment en si grande abondance. Leur nourriture se compose exclusivement d'aliments fades, de la bouillie, des farineux, des crêpes. On calcule qu'il faut 12 livres de sel par an pour un individu seul. Une famille de quinze personnes (et il y en a beaucoup de semblables) emploie donc 36 francs par année pour un simple assaisonnement de ses mets. Qu'on juge de l'énormité de cette dépense, là où la pauvreté abaisse les gages d'un ouvrier jusqu'à la somme de 24 francs. »

Veut-on se faire une idée de l'intérêt que le peuple breton d'aujourd'hui prend aux affaires publiques, suivons M. Romieu dans un des marchés de la Basse-Bretagne. « Qui n'a pas vu un marché de la Basse-Bretagne ne saurait s'en figurer le spectacle ; et qui le verrait pour la première fois pourrait se croire jeté dans les tribus errantes du Canada. Des chevaux, des bœufs, des hommes, pressés pêle-mêle ; de grands chapeaux, de grands cheveux, de grandes guêtres ; de l'or et des haillons, des femmes à figure d'hommes ; un bruit aigre et perpétuel de mots inconnus ; des jurements et des colères à faire craindre du sang ; des personnages qui semblent se battre et qui concluent simplement une affaire ; des signes de croix sur la tête d'un veau ; puis un notaire qui installe son étude volante dans un cabaret ; puis des estropiés de toute nature étalant leurs plaies hideuses auprès de fraîches denrées ; des chapelets, des images de mille saints, trois perdrix qu'on achète et dont il faut payer le prix total par tiers successifs et séparés ; ici un *rebouteux* ou charlatan de campagne qui prononce des paroles bizarres pour guérir une vache ; plus loin un aveugle qui chante..... Je m'approchai de celui-là. Un groupe nombreux l'environnait : c'était sans doute quelque complainte ; je le crus à l'avidité qui accueillait ses chants, à l'empressement avec lequel on s'arrachait ses petites feuilles. Je donnai aussi mes 2 sous, et je parcourus de l'œil les 50 couplets qu'il vendait si cher. Je lis le commencement ([1]). Certes j'étais loin de m'attendre à ce que ces lignes barbares signifiaient : « Ecoutez attentivement, Bas-Bretons, ce récit véritable ; vous y verrez en » entier les détails de cette révolution qui vient » d'être accomplie si rapidement par le cou- » rage de la nation. »

» J'étais loin de m'attendre à retrouver dans les glapissements d'un sauvage aveugle, au milieu de la cohue que j'ai décrite, les noms de la charte, des chambres, de l'école polytechnique et de Louis-Philippe Ier. J'ai cependant vu acheter plus de 1000 exemplaires de cette chanson, et par des hommes qui, venant de trois lieues, avaient craint d'exposer leurs 2 sous à quelque utile emplette. J'ai rencontré depuis des braconniers qui savaient les 50 couplets par cœur. »

Le *département*, traversé du nord au sud dans toute sa longueur par la *Mayenne* ([2]), offre à peu près le même sol et les mêmes productions que celui d'Ille-et-Vilaine. Borné à l'ouest par un rameau de la chaîne armorique, il est généralement composé de plaines ondulées. Les vallées y sont fertiles en seigle et en orge ; les pommiers et les poiriers, très multipliés, y produisent annuellement 600,000 hec-

([1]) M. A. Romieu. Voyez les articles qu'il a insérés sur la Bretagne dans la *Revue de Paris*, tom. XXI et XXII.

([1]) « Prestit oll hoc'h attantion, Bretonet a Vreiz-Izel,
» Da glévet ur recit güirion renqet en un urz fidel
» Ennàn e velot pen-da-ben pebes revolution
» Zo bet achuet ger souden dre gourach an nation. »

([2])

Bois.	26,379 hectares
Vignes.	1,290
Hauts-fourneaux. . . .	8
Routes stratégiques. . .	18
Pont suspendu.	1

tolitres de cidre et de poiré ; la vigne n'y occupe que 129 hectares de terrain ; parmi les plantes légumineuses on cultive le chou-cavalier dont la hauteur excède celle d'un homme. Il est un des moins riches en forêts ; les prairies y sont peu étendues, mais les landes et les terres en jachères nourrissent un grand nombre de bestiaux. Les bêtes à cornes, les porcs et les moutons y sont nombreux et d'une race estimée ; les abeilles s'y élèvent en grand, et la classe industrieuse y fabrique des toiles de chanvre et de lin, et des tissus de coton ; enfin quelques mines de fer alimentent plusieurs usines.

On se tromperait grandement si l'on s'attendait à trouver dans *Laval* des rues bien percées et des maisons dignes d'une ville industrieuse et riche. Sa situation entre deux montagnes qui forment une belle vallée, et sur le bord de la Mayenne, qui la sépare du plus grand de ses faubourgs, est aussi agréable que son intérieur l'est peu. C'est bien là cette ancienne baronnie, dont les murailles n'annoncent point une origine antérieure au dixième siècle, qui fut acquise par une branche de la maison de Montmorency en 1218, et par Charles VII érigée en comté. Au milieu de la ville, et sur le bord de la rivière, s'élève le vieux château de ses ducs, transformé en maison d'arrêt. Un autre château, d'une construction moderne, est aujourd'hui le palais de justice. L'église de la Trinité, bâtie sur l'emplacement d'un temple de Jupiter, est remarquable par son architecture gothique mêlée de moderne. La halle aux toiles, bâtiment vaste et d'une grande élévation, fut construite par les ducs de La Trimouille, dont l'autorité succéda à celle des Montmorency. La réputation des toiles de Laval date de plus de 500 ans ; cette branche d'industrie fut importée par un Gui VIII, l'un de ses seigneurs, après son mariage avec Béatrix de Flandre, d'où il fit venir d'habiles tisserands ; et cependant cette particularité est peu connue dans cette ville, qui aurait dû, par reconnaissance, élever un monument au principal auteur de sa prospérité. Il s'y tient tous les samedis un marché aux toiles où il se fait souvent pour plus de 500,000 francs d'affaires. Laval, qui possède une bibliothèque de 25,000 volumes, a produit plusieurs savants et littérateurs ; mais elle a de plus l'honneur de compter parmi ses enfants, Ambroise Paré, le père de la chirurgie en France.

La Mayenne arrose successivement Mayenne, Laval et Château-Gonthier, les trois chefs-lieux du département. La première et la troisième se trouvent à six lieues au nord et au sud de Laval, disposition mutuellement favorable à leurs relations commerciales. *Château-Gonthier,* qui serait jolie si ses rues étaient alignées, est séparée de son principal faubourg par la rivière ; sa promenade doit son plus grand agrément à une vue délicieuse sur le bassin de la Mayenne, dont les rives bordées de noyers, de vergers et de prairies, sont dominées par des escarpements qui produisent le plus bel effet. De tous les châteaux situés aux environs de cette ville, le plus remarquable par l'élégance de son architecture est celui de Saint-Ouen, bâti par Anne de Bretagne. A quatre lieues à l'ouest, *Craon,* peuplée de 3,500 âmes, est la patrie du célèbre Volney. En approchant de *Mayenne*, l'œil est également satisfait de sa situation sur le penchant de deux coteaux, et de l'aspect qu'elle offre, malgré ses rues escarpées et mal percées. Sa propreté et ses deux jolies places, dont l'une est ornée d'une belle fontaine, annoncent que nous ne sommes plus dans l'ancienne province de Bretagne. Elle fut érigée en duché-pairie par Charles IX, en faveur de Charles de Lorraine, qui prit le titre de duc de Mayenne. Construit sur un rocher à la droite de la rivière, l'ancien château de ce prince et de ses successeurs forme un point de vue très pittoresque. Les fabriques de toile de cette ville occupent plus de 8,000 ouvriers. Il existe dans ses environs des forges qui produisent par an plus de 600 millions de fer.

Le *département* ([1]) qui confine à l'est avec celui de la Mayenne, est traversé par la *Sarthe,* qui, du nord au sud, arrose des terrains fertiles jusqu'à sa réunion avec l'Huysne. Ici le sol change, et tout l'espace compris entre cette rivière et le Loir est couvert de landes sablonneuses plus ou moins stériles. Des vins médiocres, des céréales en suffisance, d'importantes récoltes en trèfle, un grand nombre

([1]) Bois.	68,319	hectares.
Vignes.	10,082	
Hauts-fourneaux. . . .	5	
Papeteries.	12	
Route stratégique. . . .	1	

de troupeaux, de volailles engraissées avec soin, et de ruches; des mines de fer et des houillères, constituent en un mot la richesse territoriale du département de la Sarthe.

L'arrondissement de *Mamers*, le plus important après celui du chef-lieu, est le premier que nous visiterons, parce qu'il est le plus septentrional. Son sol est riche, et le siége de la sous-préfecture, petite ville qui paraît avoir été fondée peu de temps après l'arrivée des Francs dans les Gaules, qui fut fortifiée par les Normands, et s'est embellie depuis plusieurs années par quelques promenades et des constructions utiles. Elle consiste en une dizaine de rues qui aboutissent à deux grandes places : sur la première s'élève une double et jolie halle neuve; sur la seconde, celle du Grouas, on voit l'ancien couvent de la Visitation, vaste et bel édifice, où sont réunis les tribunaux, la sous-préfecture, la mairie, le collége, la bibliothèque, la prison, la caserne de gendarmerie et la salle de spectacle. A quatre lieues de Mamers, près du village de *Champ-fleur*, on voit une chaussée formée de blocs de grès arrondis et que l'on retrouve, à quelques lieues plus loin, au bourg de *Saint-Paterne* ou *Pater :* on la regarde comme les restes d'une voie romaine qui conduisait d'Alençon au Mans. A *La Ferté Bernard*, ville qui compte à peine 2,500 habitants, l'Huysne et la Mène font mouvoir des moulins à blé et a foulons, et contribuent à la prospérité de plusieurs belles fabriques de toiles, de piqués et d'étamines; elle prouve l'influence de l'industrie sur les lumières en entretenant une bibliothèque publique.

Placée au centre du département, *Le Mans* est la ville la mieux située pour le rang administratif qu'elle y occupe. Sept grandes routes y aboutissent, et les peupliers qui les bordent ajoutent à la beauté de ses environs. Le quartier situé sur la rive droite de la Sarthe annonce, par ses rues étroites et tortueuses pavées de cailloux et impraticables aux voitures, l'ancienneté de sa construction. La ville haute est mieux bâtie, les habitations y sont construites en pierres de taille et couvertes en ardoises; mais la plus belle partie de la ville est le quartier Neuf, résidence de toutes les sommités industrielles et financières : c'est là que se trouvent la préfecture et la bibliothèque, a laquelle on ne donne pas moins de 45,000 volumes et 700 manuscrits. La cathédrale, dont la construction, souvent interrompue, a duré 600 ans, est un mélange d'architecture romaine et d'architecture gothique fort intéressant pour l'histoire de l'art. Elle fut terminée pendant le seizième siècle; sa tour a 200 pieds de hauteur. Des assises de pierres alternent avec des rangs de briques; dans l'intérieur, des arcades cintrées; des ogives à l'extérieur, forment au premier coup d'œil un singulier mélange qui se marie assez bien aux reflets éclatants de ses magnifiques vitraux. On y remarque le mausolée de Guillaume de Bellay, bon capitaine et diplomate habile, qui fut vice-roi du Piémont sous le règne de François Ier, ainsi que le tombeau de la reine Bérengère, femme de Richard-Cœur-de-Lion. Près de cette église on voit encore un de ces monuments druidiques appelés *menhir*, ainsi que l'habitation qu'occupait Scarron lorsqu'il venait faire au Mans son service de chanoine. La salle de spectacle est une des plus jolies de France; le musée d'histoire naturelle est un des plus riches et un des mieux tenus; le dépôt des archives est rangé dans un ordre remarquable. Cette ville, qui renferme un grand nombre d'hommes éclairés, possède plusieurs sociétés savantes : une d'agriculture, sciences et arts, une de médecine, et une pour la conservation des anciens monuments. La promenade des Jacobins, ombragée de tilleuls et bordée de terrasses, est sur l'emplacement d'un amphithéâtre romain; car cette ville, appelée *Suindinum* lorsqu'elle était la capitale des *Cenomani*, fut sous la domination romaine la seconde cité de la troisième Lyonnaise. Sous Charlemagne c'était une des principales villes de France, aussi fut-elle deux fois ravagée par les Normands. Elle fut plusieurs fois prise et reprise par l'armée vendéenne et l'armée républicaine : le 13 décembre 1793, la grande place devint même un champ de bataille, où la première, commandée par le prince de Talmont et La Rochejaquelein, succomba, pendant les ténèbres d'une nuit de carnage et d'horreur, sous les efforts de Westermann et de Marceau, contre lesquels elle s'était défendue tout le jour [1]. Cette ville est la patrie du sculpteur Pilon, du comte de Tressan, de Denisot, peintre et poète, et du mathématicien Lamy.

[1] Voyez les Mémoires de *La Rochejaquelein*.

Les bougies du Mans sont les plus estimées du royaume ; cependant cette branche d'industrie n'est point établie dans cette seule ville : à *Suze*, peuplée de 1,800 âmes, et située à l'extrémité des landes au bord de la Sarthe, il en existe plusieurs manufactures, ainsi que dans les autres arrondissements.

Bordée de forêts et de plaines sablonneuses, l'Anille arrose un chef-lieu qui porta le nom de cette rivière jusque vers le sixième siècle qu'un *saint Calais* vint lui donner le sien en y fondant un monastère. Une vieille église, une grande place et deux promenades forment la série de ce qu'elle renferme de plus curieux. Elle joint à des fabriques de toiles et d'étamines un bon commerce de graines de trèfle. A trois lieues au sud, l'industrieux bourg de *Bessé* compte plusieurs belles manufactures de siamoises, de teintures, de bougies et de papier. Dans le même arrondissement, à l'extrémité méridionale de la région des landes, la nature, si variée dans ses contrastes, s'est plue à embellir la riche vallée du Loir : des champs couverts de grains, de légumes et de fruits ; des coteaux tapissés de vignes qui donnent les seuls vins estimés du département ; des vergers bien plantés et de magnifiques prairies, se marient agréablement aux sites les plus agrestes ; ajoutez à ce spectacle le singulier effet que produisent au bord du Loir ces coteaux crayeux taillés en terrasses, où sont creusées des habitations à double étage, dont les cheminées, percées au milieu des champs, exhalent, à l'approche du soir, des tourbillons de fumée, et l'on pourra se faire une idée de la vue dont on jouit du haut du plateau sur lequel s'élève *Château-du-Loir*, où l'industrie et le commerce remplacent les masures par des maisons propres et commodes, et renouvellent graduellement une ville qui, à peine peuplée de 3,000 âmes, possède cependant un collége, un bel hospice, un théâtre et des bains.

Coulant toujours au milieu des mêmes sites, le Loir passe au pied de la jolie petite ville du *Lude* que domine un beau château flanqué d'énormes tours, et voit plus loin s'élever sur sa rive droite *La Flèche*, cité riche, à laquelle il faudrait seulement un peu plus d'industrie : elle ne renferme qu'une petite fabrique de voiles noirs pour les religieuses, deux de colle-forte et quelques tanneries. Elle est assez bien bâtie ; sa bibliothèque publique contient 15,000 volumes. Ce qui donne le plus d'importance à cette sous-préfecture, c'est le magnifique collége fondé par Henri IV, dont le buste se voit encore au-dessus de la porte, mais changé depuis long-temps en une école où 600 élèves, dont 400 sont aux frais du gouvernement, reçoivent une éducation militaire. C'est dans l'enceinte de cet établissement que furent élevés le célèbre prince Eugène, l'illustre Descartes et l'abbé Picard, astronome, l'un des hommes les plus marquants de La Flèche. Au confluent de l'Erve et de la Sarthe n'oublions point, en terminant notre excursion dans les départements de la région occidentale, *Sablé*, petite ville industrieuse, où l'on remarque un beau pont construit en marbre noir tiré des carrières de ses environs.

LIVRE CINQUANTE-CINQUIÈME.

Suite de la Description de l'Europe. — Description du royaume de France. — Troisième section. — Région centrale.

Les treize départements qui forment la région centrale de la France comprennent huit provinces ou grands gouvernements de notre ancienne monarchie : l'Orléanais, riche en céréales et en vignes ; la Touraine, appelée le jardin de la France ; le Berry, important pour ses bestiaux ; le Nivernais, le Bourbonnais et la Marche, où le commerce est depuis long-temps développé ; le Limousin, dont l'habitant supplée par son industrie à la maigreur des terres, et l'Auvergne, qui dans sa partie supérieure comprend un sol ingrat, mais d'abondants pâturages, et dans sa partie basse des champs productifs. Cette région, presque sur la même ligne que la précédente, relativement à l'instruction et à la superficie, lui est

bien inférieure par la population, puisque ses 4,165 lieues ne comprennent que 3,789,000 individus, ou 910 par lieue carrée. Elle est donc sous ce rapport au-dessous même de la région méridionale. Malgré la défavorable idée que de tels résultats peuvent faire concevoir de cette portion de la France, elle offre tant de ressources, des chances si favorables au développement de ses lumières et de son industrie, que l'état arriéré dans lequel elle se trouve contribuera même à l'intérêt de nos descriptions.

La Touraine, l'une des plus petites de nos anciennes provinces, est presque entièrement comprise dans le *département* d'*Indre-et-Loire* (¹), que traversent de l'est à l'ouest ces deux rivières, ainsi que le Cher, la Claise et la Vienne. La douceur de son climat, la fertilité de ses vallées, la beauté des bords de la Loire, dont on a peut-être trop vanté les sites, mais dont il est difficile de peindre la richesse, ont placé depuis long-temps cette contrée au nombre des plus délicieuses de France. Cependant que de réputations fortifiées par la répétition des mêmes éloges, qu'un examen un peu sévère réduit à leur juste valeur! Quittez les bords de ce fleuve, dont le cours majestueux est bordé de coteaux couverts de vignes, de vergers, de châteaux et de villages; traversez les vallées arrosées par les cours d'eau que nous avons nommés; des landes incultes fatigueront votre œil, et vous ne serez point étonnés d'apprendre que ce pays, si riche en apparence, ce pays que l'on a presque comparé à la terre promise, ce pays qui approvisionne de ses pruneaux la France et les pays étrangers, fournit à peine assez de céréales pour sa consommation, et vous avouerez que les riches bords de la Loire sont comme ces brillants encadrements qui trompent souvent sur le mérite d'un tableau (²).

Toutefois si les éloges exagérés que l'on a faits de ce pays doivent nous rendre circonspects dans l'appréciation de ses ressources, nous ne devons point oublier que près d'un sixième de sa superficie se compose d'un sol improductif, et que sa richesse agricole est concentrée dans les vallées, sur les coteaux et sur les terres basses. Disons donc que les 240,000 pieces de vin qu'on y récolte, et dont les trois quarts sont consommés par l'habitant, représentent une valeur de 9 à 10 millions de francs; que les 140,000 quintaux de chanvre que produit le seul arrondissement de Chinon sont estimés à 5 ou 6 millions; que la culture des haricots fournit par l'exportation une somme de 500,000 francs; que les pruniers de l'arrondissement de Chinon rapportent annuellement 240,000 francs, et que les noyers produisent encore davantage. Si ces résultats sont de nature à faire apprécier la richesse de ce département, nous devons dire qu'ils laissent encore à désirer de grandes améliorations dans la culture comme dans toutes les branches d'industrie, puisque sur les bords de la Loire on compte un indigent sur 37 habitants.

Dans un ouvrage imprimé en 1788 (¹) on lit le passage suivant sur la Touraine : « Cette province s'enrichissait autrefois par ses manufactures de draperies, de tanneries, de soieries et de rubaneries; mais toutes ces manufactures sont tombées en décadence; celles de draperies et de tanneries sont anéanties. La soierie occupait dans le seizième siècle plus de 8,000 métiers, 700 moulins et plus de 40,000 personnes; elle n'en occupe pas aujourd'hui 2,000. Des 3,000 métiers de rubaneries, il en reste à peine 50. » L'influence de la révocation de l'édit de Nantes, et des entraves mises jadis à son commerce avec l'étranger, ont été si funestes à cette contrée, qu'elle n'a pu participer aux immenses progrès que notre industrie a faits depuis plus de vingt ans. Ses manufactures de draperies grossières, de tapis de pieds, de soieries, de cotonnades; ses filatures, ses papeteries, ses tanneries, sont sans doute supérieures en nombre et en

(¹)

Hauts-fourneaux	3
Canaux	2
Ponts suspendus	3

(²) On voit dans l'*Essai statistique* sur le département d'Indre-et-Loire, par M. Aug. Duvau, que sur une superficie de 612,679 hectares, ce département renferme :

1° Terres labourables	311,825
2° Vignes	37,944
3° Prés	43,464
4° Bois	80,160
5° Eaux courantes, étangs et marais	10,400
6° Cours, jardins, constructions	16,494
7° Chemins	14,106
8° Bruyères, landes, etc.	98,286

(¹) Encyclopédie méthodique: le Dictionnaire géographique, au mot *Touraine*.

importance à celles qu'elle possédait il y a 40 ans, mais sont loin d'avoir atteint le degré de prospérité désirable.

Ces réflexions, que la vue du département fait naître dans l'esprit de l'observateur, font place à l'admiration lorsqu'on arrive à *Tours* par les bords de la Loire. L'entrée de cette ville est magnifique : une place circulaire précède un pont que l'on pourrait regarder comme un des plus beaux de l'Europe, si ses trottoirs étaient proportionnés à sa largeur; il se termine par une autre place, sur laquelle il est difficile de ne pas s'arrêter pour admirer la rue Royale, l'une des plus belles qu'il soit possible de voir. Large, bien alignée, garnie de trottoirs, bordée de beaux hôtels et de boutiques élégantes, elle aboutit à la route de Poitiers, dont la longue rangée d'arbres que termine une verte colline, surmontée d'une vieille construction, forme la plus agréable perspective. Si l'on porte ses regards en arrière, on voit s'élever, à partir du pont, la *Tranchée*, belle route taillée à travers une autre colline, et qui, bordée d'un talus en gazon et d'habitations, passe au pied d'un télégraphe qui donne à ce point de vue un genre de beauté tout différent du précédent. La rue Royale traverse la ville dans sa largeur; elle se croise avec plusieurs autres bien alignées et modernes, car les vieux quartiers de Tours sont composés de rues étroites et tortueuses. La cathédrale, dont la construction date de la fin du douzième siècle, est d'un beau style gothique; sa nef est vaste; le buffet d'orgue est remarquable par sa grandeur et ses ornements, et les beaux vitraux du chœur brillent des plus éclatantes couleurs. On y voit un monument précieux de la renaissance de l'art : c'est le tombeau de Charles VIII et d'Anne de Bretagne sa femme. La bibliothèque de la ville est l'une des plus belles et des plus riches de France : elle renferme plus de 30,000 volumes, un grand nombre d'éditions rares, parmi lesquelles nous citerons la fameuse Bible de Mayence de 1462, beaucoup de manuscrits, dont les plus précieux sont : un livre d'évangiles, écrit en lettres d'or, qui était conservé dans l'église de Saint-Martin, et sur lequel les rois de France prêtaient serment en qualité d'abbés et de premiers chanoines de cette église; les Heures de Charles V et celles de la reine Anne de Bretagne. Le musée de peinture, transféré depuis peu dans un local convenable, se compose d'une collection assez variée de tableaux, dont quelques uns sont dus aux pinceaux des plus grands maîtres. Tours possède une société médicale et une d'agriculture, des sciences et des arts, que compte parmi ses membres plusieurs hommes distingués. Au nombre de ceux qu'elle a vus naître, nous citerons Destouches, auteur dramatique; Dutens, connu par quelques écrits estimés sur la numismatique, et le chanoine Grécourt, dont les poésies obscènes trouvent aujourd'hui peu de lecteurs. On ignore l'origine de cette ville; Ptolémée la désigne sous le nom de *Cæsarodunum*, qu'elle paraît devoir au conquérant des Gaules; mais les *Turones* n'avaient-ils point de capitale lorsque César parut au milieu d'eux ? Faut-il lui attribuer la fondation d'une ville qui, peu de temps après la conquête, occupait un rang dans la Celtique, qui plus tard devint la capitale de la troisième Lyonnaise, et dont le nom portait d'ailleurs la trace d'une origine celtique ? On sait que la terminaison *dunum* indique toujours une position sur une hauteur; Tours, aujourd'hui sur la rive gauche, fut donc primitivement sur la rive droite de la Loire, peut-être sur la pente même de la tranchée que couronne son télégraphe.

A cinq lieues à l'est de Tours, *Amboise* dispute à celle-ci la prééminence d'âge; son ancien nom est *Ambacia*. Peuplée de 4,500 âmes, riche en souvenirs des temps orageux de notre histoire, elle est encore aussi mal bâtie qu'à l'époque où Louis XI institua dans son château l'ordre de Saint-Michel. Ce vieil édifice, remarquable par une énorme tour de 84 pieds de hauteur, où l'on monte par une pente en spirale jusque sur la plate-forme d'où l'on découvre les beaux paysages qui bordent la Loire et le Cher, a vu naître et mourir Charles VIII, échouer la conspiration contre les Guises, dont les intrigues contribuèrent à faire de la population protestante et de la population catholique deux peuples ennemis, et à rendre populaire l'épithète injurieuse de *huguenots*, par laquelle on désigna les chrétiens réformés. Amboise possède la plus importante fabrique de limes qui existe en France. Un beau pont, terminé en 1822, traverse le fleuve et conduit sur la route de Paris. La petite ville de *Bléré*, sur le Cher, ne mériterait pas

notre attention, quoiqu'elle soit l'entrepôt des bois de la forêt de Loches, si nous n'avions à mentionner dans ses environs le château de *Chenonceaux*, le plus remarquable de tous ceux qu'on admire dans ce département. Il est célèbre par le séjour qu'y fit Diane de Poitiers, ainsi que par les embellissements qu'elle y fit faire, et dans lesquels elle fut encore surpassée par Catherine de Médicis.

En se dirigeant vers le nord, on voit *Château-Renault*, divisée par la *Brenne* en haute et basse ville, offrant l'aspect d'un grand village; plus loin, vers l'est, le bourg de *Saint-Paterne*, peuplé de 2,000 âmes, et comptant plus de vingt fabriques d'étoffes de laine et de toiles. Prenant pour guide l'un de ces petits cours d'eau qui descendent à la Loire, traversons rapidement la petite ville, ou plutôt le bourg de *Luynes*, ou de *Roche-sur-Loire*, érigé par Louis XIII en duché-pairie en faveur du connétable d'Albert. On y voit un bel hospice, on y compte plusieurs fabriques de passementerie; on y remarque les singulières habitations, semblables à celles que nous avons déjà vues dans un département voisin, creusées au sein de la roche crayeuse que couvrent de riches vignobles.

A quelques lieues de Luynes, la petite ville de *Langeais*, dont les melons sont estimés, a des fabriques de toile et des tuileries; elle se compose d'une seule rue et contient 2,500 habitants. Le vieux château gothique auquel s'adossent quelques habitations est très bien conservé: il fut construit au dixième siècle et rétabli pendant le treizième. C'est dans une salle au rez-de-chaussée, convertie en une écurie, que furent conclus la réunion de la Bretagne à la France, et le mariage de la duchesse Anne avec Charles VIII; le reste de l'édifice sert de maison d'arrêt. Cette ville dépend de l'arrondissement de *Chinon*, dont elle est séparée par la Loire, le Cher et l'Indre; celle-ci, au bord de la Vienne, fait un grand commerce en vins et surtout en pruneaux. Les murailles qui l'entourent sont les seuls restes de ses vieilles fortifications; dans le château dont elle conserve les ruines, Henri II, roi d'Angleterre, mourut en 1189, et Jeanne d'Arc vint offrir à Charles VII de délivrer la France du joug de l'étranger. Chinon fut le berceau du célèbre curé de Meudon. *Richelieu*, que le ministre de Louis XIII éleva du rang de simple village à celui de ville, et qu'il embellit d'un château dont il ne reste plus de traces, est bâti avec une belle régularité.

Sur les bords de la Creuse, *La Haye*, ville de 1,200 âmes, a pris le surnom de *Descartes* en mémoire du célèbre philosophe qui reçut le jour dans ses murs, et dont on conserve avec soin la maison et le modeste ameublement. *Loches*, chef-lieu d'un arrondissement qui produit en abondance les excellents pruneaux dits de Tours, s'élève en amphithéâtre sur la gauche de l'*Indre;* il est dominé par un vieux château dans lequel Agnès Sorel usa de l'empire de ses charmes pour inspirer l'amour de la gloire à son royal amant, que Jeanne d'Arc vint y chercher pour le faire sacrer à Reims. Cette forteresse, d'où l'on jouit d'un air pur et de points de vue ravissants, fut convertie par Louis XI en une prison d'État, où il tint enfermé pendant onze ans, dans une cage de fer, le cardinal La Balue, l'un de ses ingrats favoris. Le tombeau d'Agnès Sorel, que Louis XVI fit transporter du chœur de l'église de Loches dans une autre partie de ce temple, se voit maintenant à l'hôtel de la sous-préfecture; l'épitaphe porte qu'elle fut *piteuse envers tous, donnant largement de ses biens aux églises et aux pauvres.*

Blois, Vendôme et Romorantin, que nous allons visiter, sont les trois chefs-lieux du *département de Loir-et-Cher*, pays plat dont la monotone uniformité n'est interrompue que par des collines couvertes de vignobles sur lesquels l'œil se repose agréablement [1]. Les terres n'y jouissent pas partout d'une égale fécondité: au nord de la Loire elles produisent beaucoup plus qu'au midi de ce fleuve, où des marais, des landes et des forêts couvrent les trois quarts du sol. Les bois seuls occupent la dixième partie de son territoire; on y cite six forêts considérables: celles de Blois, de Russy, de Boulogne, de Marchenor, de Bruadan et de Fretteval. Dans son ensemble, ce département produit des céréales au-delà de ses besoins; des fruits et des légumes de toute espèce, une grande quantité de chanvre, des bois de construction et quelques bons vins.

(1) Bois.	70,210	hectares.
Vignes.	26,591	
Haut-fourneau		
Verreries. 3		
Canal. 1		

Les bêtes à laine et les volailles y abondent; les tourbières y donnent un abondant combustible; le fer y est exploité, et les silex des collines crayeuses sont presque une branche importante de commerce; on y fabrique cependant divers tissus avec autant de succès que dans le département que nous quittons.

Quelques restes d'antiquités font présumer que l'origine de *Blois* est antérieure à la conquête des Romains; ici, comme dans toutes les cités anciennes, les plus vieilles constructions se trouvent sur une hauteur et forment un quartier composé de rues étroites fortement inclinées; des habitations modernes en occupent la base en se mariant avec grâce au quai superbe qui borde la rive droite de la Loire, au pont de onze arches, orné d'une haute pyramide, et communiquant avec un faubourg: cette portion de la ville en donne aux voyageurs qui la traversent sans descendre de voiture une idée avantageuse, que de beaux points de vue servent à confirmer. L'ancienne église des jésuites, construite d'après les plans de Mansard; l'aqueduc romain creusé dans le roc; la bibliothèque publique établie dans le local de l'hôtel-de-ville; le dépôt d'étalons placé dans l'ancien couvent des carmelites; l'hôtel de la préfecture, bâti sur une grande place carrée; le palais épiscopal, bel édifice accompagné de jardins en terrasses et de bosquets, d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur le large bassin de la Loire; la longue promenade, qui aboutit à une vaste forêt, méritent un coup d'œil: mais l'intérêt qu'offrent ces divers objets est absorbé par le château qui vit naître le bon Louis XII, qui fut habité par François Ier et Charles IX, et qui, pendant la dernière session des Etats tenus sous Henri III, fut le théâtre de l'assassinat du duc de Guise et du cardinal son frère par ordre de ce roi, qu'un fanatique devait assassiner plus tard. Les prisons de Blois ont subi, depuis plusieurs années, des améliorations importantes dans leur régime intérieur. Cette ville a vu naître après Louis XII, le physicien Papin, inventeur des machines à vapeur, et l'infortuné Thomas Mahi, marquis de Favras. Elle possède une société des sciences et des lettres qui publie des mémoires, une société royale d'agriculture et une pépinière départementale.

A deux lieues de Blois, le village de *Ménars* mérite d'être cité pour le *Prytanée* ou l'école de commerce, d'agriculture, d'arts et métiers qui y a été fondée en 1832 par le prince de Chimay.

A quatre lieues à l'est de Blois, le village de *Chambord* attire un grand nombre de curieux empressés de voir son château, construit d'après les dessins du Primatice sous le règne de François Ier, qui, pour le bâtir, employa pendant douze ans 1,800 ouvriers, et qui, continué sous ses successeurs, ne fut cependant achevé que sous Louis XIV. Assemblage irrégulier de tours et de tourelles, c'est un des édifices gothiques les plus imposants qu'on puisse voir. On y admire un escalier à double spirale, dans lequel deux personnes peuvent l'une monter et l'autre descendre sans se voir. Le parc qui en dépend est entouré d'une muraille de sept lieues de tour. Ce beau domaine fut habité par le roi Stanislas; Louis XV le céda ensuite au maréchal de Saxe, qui y mourut en 1750; Napoléon en fit don au prince de Wagram; enfin, acheté par le moyen d'une souscription, il devint l'apanage du duc de Bordeaux. *Saint-Aignan*, sur la rive gauche du Cher, est important par ses manufactures de draps et par la vente des pierres à feu qui s'exploitent en grand dans ses environs. A peu de distance de ce chef-lieu de canton, le village de *Tésée* est l'antique *Tasciata* de l'itinéraire d'Antonin. On y remarque, sur les bords du Cher, une forteresse romaine, monument unique en ce genre dans tout le département.

Une dizaine de fabriques donnent de l'importance à la petite ville de *Romorantin*, qui s'embellit de constructions nouvelles. Située sur la Sandre et la petite rivière du Morantin, qui lui donne son nom, la stérilité de son territoire indique assez qu'elle était jadis la capitale de la Sologne. Le célèbre théologien protestant Pajon et la reine Claude, femme de François Ier, naquirent dans ses murs. Elle occupe un rang dans notre histoire par l'édit que le chancelier de L'Hospital y fit rendre, édit qui sauva la France de la honte de l'inquisition.

A *Vendôme*, située au bas d'un coteau couvert de vignes, le Loir se divise en plusieurs canaux. La ville est jolie; son collége est l'un des plus beaux de France; le quartier de cavalerie est d'une belle construction; du haut des ruines de l'ancien château, la vue s'étend

sur un paysage magnifique. L'église de la Trinité est un édifice remarquable ; elle fut fondée en 1032 par Geoffroy Martel, comte de Vendôme, et Agnès de Poitiers, son épouse; mais il ne reste que la sacristie, la croisée de la nef et le clocher de cette époque, antérieure à l'ogive. Cette église étant tombée presque en ruines pendant les guerres qui signalèrent les règnes des premiers Valois, elle fut réparée à la fin du quinzième siècle par Louis de Créveur, dernier abbé régulier de la Trinité. Le portail qu'il fit construire est un chef-d'œuvre d'élégance et de goût ; les stalles en bois qui décorent le chœur, et qui paraissent être du même siècle, sont sculptées avec un talent admirable. C'est à Vendôme que naquit le poëte Ronsard. Dans l'arrondissement dont elle est le chef-lieu, l'administration des hospices de Paris entretient près de 700 enfants-trouvés, qui coûtent annuellement environ 40,000 francs à la ville de Paris.

Un territoire uni, des vallées étroites et peu profondes, arrosées par plusieurs petites rivières; de grandes plaines couvertes d'une terre fertile, placent au rang de nos départements essentiellement agricoles celui d'*Eure-et-Loir,* qui comprend la plus grande partie de l'ancienne Beauce et du Perche. Des bois occupent la sixième partie de sa superficie(1). Indépendamment de la quantité nécessaire à la consommation de ses habitants, il fournit, à celle de Paris et des départements voisins, plus de 800,000 quintaux de blé ; c'est-à-dire que la quantité qu'il récolte de cette céréale est presque le triple de celle d'un département moyen de la France. L'influence de sa richesse agricole a pour résultat la nourriture facile d'un grand nombre de bestiaux; celui de ses chevaux dépasse aussi la quantité moyenne de ces animaux dans les autres départements, et celui des bêtes à laine est tel, que le produit de leurs toisons est de plus du double du produit d'un département moyen. Les trésors de son agriculture pourraient le dispenser de se livrer à d'autres genres d'industrie, mais toutes sont liées entre elles, l'une encourage l'autre; il est donc naturel que l'exploitation des mines de fer y entretienne plusieurs établissements d'affineries, et qu'il renferme un grand nombre de fabriques de bonneterie et d'étoffes drapées. Nous ne parlerons point de ses vignes; elles ne produisent que des vins médiocres, dont la quantité, évaluée à 200,000 hectolitres, est à peu près égale à celle du cidre qu'on y fabrique.

Nogent-le-Rotrou, l'un des quatre chefs-lieux d'arrondissement du département d'Eure-et-Loir, est une longue petite cité assez bien bâtie, au milieu d'une jolie vallée arrosée par l'Huysne et par l'Arcise, qui fait tourner plusieurs moulins. Après avoir jeté un coup d'œil sur le château gothique qui domine la ville, et qui n'a d'autre mérite que d'avoir été la demeure de Sully, nous quitterons cet arrondissement, et, nous dirigeant vers le nord, nous traverserons le bourg de *Senonches,* qui renferme un établissement où l'on fabrique de belles machines hydrauliques, *Maillebois,* qui possède des draperies, et nous arriverons à *Dreux* en côtoyant la Blaise.

Nous n'examinerons pas s'il est vrai que cette dernière ville tire son nom des druides ou d'un Dryus, quatrième roi des Gaulois. On ne doute pas qu'elle ne soit fort ancienne, et qu'avant l'arrivée des Romains on ne l'appelât *Durocasses,* dont on a fait *Drocæ,* puis *Dreux.* On y voit un hôtel-de-ville du commencement du seizième siècle et une église de la même époque, mais qui n'a point été terminée. Elle fait le commerce des cuirs, des teintures, des bas de laine et des chapeaux fabriqués dans son enceinte. Le poëte Rotrou et le musicien Philidor, célèbre joueur d'échecs, y reçurent le jour. La fameuse bataille dans laquelle Louis de Bourbon, prince de Condé, fut fait prisonnier par les troupes de Charles IX, se livra sous ses murs en 1562. Les ruines qu'on voit sur le coteau qui la domine sont celles du château des comtes de Dreux; elles ne consistent plus qu'en débris d'épaisses murailles, une porte et quelques restes de tours, dont une porte un télégraphe, et une autre a été transformée en un pied-à-terre pour la famille royale. Tout près de là, sur la plate-forme du château, s'élève une chapelle en forme de croix, surmontée d'une coupole. Cette chapelle, décorée avec une élégante simplicité, s'élève au-dessus des caveaux destinés à servir de sépulture aux princes de la maison d'Orléans; on y voit le tombeau du

(1)

Bois	49,426	hectares.
Vignes	5,101	
Haut-fourneau	1	
Étangs	31	

duc de Penthièvre et celui de la princesse Marie, duchesse de Wurtemberg. En creusant ces longs souterrains, on a découvert des chapiteaux de colonnes et des débris de sculpture que l'on regarde à tort comme ayant appartenu à un temple druidique, mais qui sont certainement d'une époque très reculée.

C'est au bourg d'*Anet*, à trois lieues vers le nord, qu'il faut voir les débris de la belle habitation que Henri II fit bâtir pour la célèbre Diane de Poitiers ; ce qui en reste peut faire juger de son antique magnificence et de la folle passion de ce prince pour une femme qui ne lui fut pas toujours fidèle, et qui causa tant de maux à la France.

Dans l'arrondissement de Chartres, *Epernon*, petite ville de 1,500 habitants, est agréablement située dans un vallon. *Maintenon*, patrie de Collin d'Harleville, un peu plus peuplée, est plus jolie encore ; on y voit un beau château bâti au seizième siècle, derrière lequel un parc, arrosé par des eaux courantes et limpides, est traversé par les restes du superbe aqueduc à la construction duquel Louis XIV employa pendant plusieurs années plus de 60,000 hommes de troupes, indépendamment d'un grand nombre d'ouvriers, et qui devait transporter les eaux de l'Eure à Versailles. C'est dans la chapelle de ce château que le grand roi eut la faiblesse de donner l'anneau conjugal à la veuve du poëte Scarron, qu'il décora du titre de marquise de Maintenon. Derrière les murs du parc s'étend une plaine couverte de monuments druidiques, que les gens du pays désignent sous le nom de *pierres de Gargantua*. Depuis Maintenon jusqu'au chef-lieu, on aperçoit çà et là, dans la campagne, de chétifs villages bâtis encore comme l'étaient ceux des *Carnutes* au temps de César : ce sont des chaumières construites en terre mêlée de paille hachée, et ne recevant le jour que par la porte ; ces misérables cahutes sont cependant habitées par des paysans qui vivent dans l'aisance et le travail.

Du haut du plateau qui domine Maintenon, apparaissent dans le lointain, comme deux noirs obélisques, les clochers de la cathédrale de Chartres. Ils disparaissent en approchant de la ville ; mais bientôt on arrive à celle-ci en traversant un petit bois, seul reste de l'antique forêt qu'habitait le chef des druides. L'Eure, qui coule à ses pieds, est l'*Autur* des Celtes, l'*Autura* des Latins, qui fit donner le nom d'*Autricum* à cette cité, que les anciens nommaient aussi *Carnutum*. La ville basse est bien bâtie et renferme une belle place appelée la *place d'Armes ;* la ville haute est formée de rues escarpées et sans régularité ; c'est dans celle-ci que se trouve, sur une place étroite, un obélisque construit en mémoire du général Marceau, et très peu digne de la célébrité de ce jeune héros, dont la tombe, élevée sur un territoire étranger, fut saluée par les ennemis qu'il avait battus. La plupart des maisons, construites en pans de bois, présentent le pignon en saillie sur la rue ; les plus modernes même sont bâties avec simplicité. L'hôtel de la préfecture est un bâtiment neuf entouré de jardins délicieux. L'édifice le plus remarquable est la cathédrale bâtie au sommet de la ville. Ce beau monument d'architecture gothique, sous l'invocation de la Vierge, a failli être détruit par le feu dans la nuit du 4 au 5 juin 1836. La couverture en plomb, la magnifique charpente en châtaignier qui la supportait, celle des deux clochers, ainsi que les cloches ont été la proie des flammes. Mais ces désastres ont été réparés : les charpentes en bois ont été remplacées par des charpentes en fer. L'un des clochers s'élance dans les airs à la hauteur de 360 pieds ; il est en outre remarquable par la richesse et la délicatesse de ses ornements ; l'autre l'est surtout par sa masse énorme et sa forme pyramidale et bien effilée. Ce temple majestueux, dont l'architecture et la sculpture méritent d'être examinées jusque dans les plus petits détails, a 432 pieds de long dans œuvre sur 106 sous voûte. On y remarque une église souterraine qui n'a pas moins d'étendue que l'église haute. On voit sur le principal autel de celle-ci une belle Assomption de la Vierge, exécutée en marbre blanc par Coustou, et dans une petite chapelle une Vierge et l'enfant Jésus, dont la teinte noirâtre relève l'éclat des atours qui les surchargent. Ce groupe, ainsi que les reliques de saint Vast, sont l'objet des ferventes adorations du peuple. La fondation de cette cathédrale remonte au onzième siècle. Elle rappelle plusieurs événements de notre histoire : ce fut dans son enceinte que saint Bernard prêcha la seconde croisade ; en 1304 Philippe-le-Bel y dépose son armure en mémoire de la défaite des Flamands ; en 1523 le trésor de

l'église paie la rançon des enfants de François Ier; en 1591 Henri III lui fait hommage des armes prises sur les Italiens; enfin en 1594 Henri IV y reçoit l'onction sacrée. A défaut de la fiole dont l'huile avait servi à Reims au sacre de Clovis, on se servit de celle des Marmoutiers, qui, selon la tradition, venait de saint Martin. La ville possède un cabinet d'histoire naturelle, ainsi qu'une bibliothèque publique, où l'on compte environ 30,000 volumes et 700 manuscrits. L'établissement de bienfaisance le plus remarquable est l'hôpital fondé récemment par M. d'Aligre, qui a consacré à sa construction et à son entretien une somme de 2 millions. Il est destiné à recevoir 100 hommes et 100 femmes infirmes, ainsi que 100 enfants abandonnés.

Nous pourrions faire une liste nombreuse des hommes distingués que Chartres a produits. On y verrait d'abord saint Fulbert, son évêque, qui fit commencer la construction de la cathédrale; Philippe Desporte et Regnier son neveu, poëtes célèbres au seizième siècle; les deux Étienne d'Aligre, chanceliers de France sous Louis XIII et sous Louis XIV; André Félibien, dont les ouvrages sont estimés; le théologien Thiers, savant critique; Pierre Nicole, l'un des plus estimables écrivains de Port-Royal; le littérateur Dusaulx, l'intrépide Marceau; les conventionnels Brissot de Warville, Péthion de Villeneuve, et Chauveau-Lagarde, le vertueux défenseur de la plus infortunée des reines.

Suivons les vieux remparts de Chartres, transformés en belles promenades, qui descendent en pente vers la ville basse; passons devant ces portes en arc de triomphe, dont l'une flanquée de tours porte encore la trace du pont-levis qui s'abaissa devant Henri IV; suivons la route de Bretagne, et nous verrons à quatre lieues à l'ouest la petite cité de *Courville*, patrie de Panard, le père du vaudeville, et dans ses environs, le château de Villebon, dans lequel mourut Sully, et que l'on peut regarder comme l'un des monuments gothiques du seizième siècle les plus beaux et le mieux conservés.

Les rives du Loir nous conduiront à *Bonneval*, bourg de 1700 âmes, où des fabriques de lainage, des filatures et des tanneries répandent l'aisance, attestée aussi par des rues larges, propres et bien bâties. Plus bas, la même rivière arrose *Châteaudun*, qu'un incendie détruisit en 1723, et qui peut passer aujourd'hui pour l'une des plus jolies villes de France. On voit avec plaisir, dans ce chef-lieu favorisé par une charmante situation, une grande et belle place publique, un hôtel-de-ville et un collége bien bâtis, une bonne bibliothèque publique, une jolie promenade, d'où la vue se promène sur le cours tranquille du Loir, bordé de grottes transformées en habitations. Sur le rocher qui la domine s'élève le vieux château des comtes de Dunois, l'un des plus beaux édifices du dixième siècle (1).

Une route assez belle, mais triste, conduit de Châteaudun à *Orléans*, chef-lieu d'un *département* (2) qui doit son nom au *Loiret*, petite rivière de trois lieues de cours depuis sa source jusqu'à son embouchure dans la Loire, navigable pendant plus d'une lieue, et qui ne gèle jamais entièrement: avantage qui la rend utile à plus d'un genre d'industrie.

L'ancienne capitale de l'Orléanais portait originairement, suivant Lancelot et d'Anville, le nom de *Genabum* (3). Strabon nous apprend que

(1) « Ce qu'il offre de plus frappant à l'attention des voyageurs, dit M. Vaysse de Villiers, c'est sa grosse tour, sur les murs de laquelle j'ai lu l'inscription suivante, qui nous apprend tout ce qu'il nous importe d'en savoir: *J'ai été construite par Thibaut le Vieux ou le Tricheur, comte de Dunois au commencement du dixième siècle. Ma hauteur, jusqu'à l'entablement, est de 90 pieds, et en total, la fleur de lis comprise, de 138. Mon diamètre intérieur, pris par le bas, est de 27 pieds, et ma circonférence intérieure de 85, extérieure de 167.* »

(2)

Bois	99,475	hectares.
Vignes	39,882	
800 étangs (superficie)	3,949	
Tuileries	75	
Papeteries	2	
Ponts suspendus	4	

(3) On sait que les avis sont partagés relativement à l'emplacement de *Genabum*: les uns l'ont mis à Orléans et les autres à Gien-le-Vieux. Malte-Brun était de ce dernier avis; nous pensons au contraire qu'Orléans mérite la préférence: plusieurs faits confirment cette opinion. Dans le courant de 1838 on découvrit au centre de la ville, rue du Poirier n° 10, à la profondeur de 2 mètres, des restes de construction et d'habitation gallo-romaines, tels que des bains, des parois intérieures d'appartements, couvertes de peintures à fresque, des portions de grandes amphores et des médailles gauloises et romaines, en petit bronze.

Au surplus, le mémoire publié en 1836 par M. Jollois, ingénieur en chef des ponts et chaussées, sur les antiquités du département du Loiret, dans lequel il place *Genabum* à Orléans, travail qui a été cou-

les *Carnutes* y tenaient leur principal marché. Sous l'empereur Aurélien, qui l'embellit, elle prit le nom d'*Aurelianum;* elle eût été détruite en 450 par Attila, sans le courage du général romain Aétius, qui repoussa les Huns jusque dans les plaines de la Champagne, où il les défit. Après la destruction de la puissance romaine, elle tomba au pouvoir de Clovis, et sous les successeurs de ce prince elle devint la capitale d'un des royaumes que comprenait la France. Philippe de Valois l'érigea en duché en faveur de son fils; réuni au domaine de la couronne, par l'avénement de Louis XII au trône, ce duché devint sous Louis XIII l'apanage de son frère Gaston, puis celui de Philippe, frère de Louis XIV; mais depuis le régent, elle ne désigne plus qu'un titre sans priviléges transmis à ses descendants. Orléans fut, dit-on, le berceau du *roi Robert,* prince lettré, qui composa plusieurs hymnes que l'on chante encore dans nos églises; d'Etienne Dolet, imprimeur et littérateur, brûlé comme athée, à Paris, en 1546; du jésuite Petau, l'un des plus savants critiques de son siècle; d'Amelot de La Houssaye, commentateur estimé, et du célèbre jurisconsulte Pothier. Elle est située à l'extrémité d'une plaine élevée qui se termine au bord de la Loire, que l'on traverse sur un magnifique pont lorsque l'on suit la route de Bourges. Ce pont a 996 pieds de longueur et une arche de 100 pieds d'ouverture. A la suite est une jolie promenade, qui n'est cependant point à comparer à celle du Mail. Le faubourg qui précède la ville en venant de Paris annonce, par son étendue et ses maisons bien bâties, l'opulence d'une grande cité; les anciens remparts s'offrent ensuite transformés en boulevards. Sur la grande place du Martroy, la statue en bronze de Jeanne d'Arc, rétablie en 1803, est un hommage rendu par la ville à l'héroïne qui contraignit les Anglais à en lever le siége en 1428. La plus belle rue d'Orléans est celle qui conduit de cette place au pont de la Loire; mais elle ne sera point à comparer à la *rue du Prince-Royal,* lorsque celle-ci sera terminée. Si la cathédrale, qui, après avoir été trois fois détruite, fut réédifiée sous Henri IV et qui n'a point été continuée depuis Louis XVI, était terminée, ce serait un chef-d'œuvre de l'art. L'église gothique de Saint-Aignan mérite d'être citée: quelques uns de nos rois se firent gloire d'en être les principaux chanoines; Louis XII même fut de ce nombre.

Comme ville universitaire, Orléans est digne d'intérêt; sa société des sciences et des arts publie chaque année de bons mémoires; celle d'horticulture fait chaque année une exposition de fleurs et de fruits; le jardin botanique et le musée de peinture et d'antiquités ne sont point sans richesse, et la bibliothèque publique comprend dans ses 27,000 volumes plusieurs ouvrages de choix. Elle possède depuis plusieurs années un assez bel abattoir. Sous le rapport commercial, elle tenait autrefois un rang plus important qu'aujourd'hui; ses raffineries de sucre jouissaient d'une plus grande activité; ses fabriques de bonneterie orientale occupaient un plus grand nombre d'ouvriers. Ses manufactures de couvertures de laine et de coton sont encore considérables, ainsi que celles de draps fins et de flanelles. Elle est une des premières qui dans ses filatures ait remplacé la force humaine par celle des machines à vapeur. D'autres cités françaises ont, par leur rivalité dans ces genres d'industrie, diminué sa prépondérance manufacturière; mais sa situation sur un grand fleuve, et l'exécution d'un chemin de fer déjà commencé et qui la mettra en communication avec Paris, pourraient l'aider à se replacer au rang qu'elle a perdu, et qu'aucune ne peut lui disputer dans l'art de transformer en excellent vinaigre une partie du produit des vignobles qui l'entourent.

L'arrondissement d'Orléans renferme plusieurs villes ou bourgs sur lesquels il est important de jeter un coup d'œil. *Olivet*, sur le Loiret, était célèbre par une abbaye qu'avait fondée Clovis. François, duc de Guise, y fut assassiné lorsqu'il se préparait à faire le siége d'Orléans. La population de ce bourg, qui jouit d'un bon commerce de vin et de fromages renommés, est de 3,000 habitants. *Meun* est une jolie ville de 4,500 âmes, qui possède des fabriques et des tanneries importantes. C'est la patrie du poëte Jean de Meun, surnommé *Clopinel,* parce qu'il boitait, et qui jouissait de quelque crédit à la cour de Philippe-le-Bel. *Beaugency,* à peu près aussi peuplée, joint aux richesses de ses vignobles plusieurs fabriques de chapeaux et de serge, des tanneries et des distilleries; elle était sans doute plus importante au douzième siècle, puisqu'il s'y tint

donné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, décide définitivement la question

deux conciles : on y traverse la Loire sur un vieux pont de 39 arches.

Nous n'aurions rien à dire de *Pithiviers*, si notre devoir n'était point de rappeler que ce chef-lieu d'arrondissement, situé sur le ruisseau de l'Œuf, qui près de là prend le nom de l'Essone, est cher aux gastronomes pour ses pâtés d'alouettes et ses gâteaux d'amandes ; qu'il est le centre du commerce du safran recueilli sur son territoire, et regardé comme le meilleur de l'Europe ; et que le bourg de *Malesherbes*, dans ses environs, eut pour seigneur et pour bienfaiteur le vertueux ministre qui défendit Louis XVI. *Montargis*, mal bâti, mais qui plait par sa situation près d'une belle forêt, au point de jonction des canaux de Briare, d'Orléans et du Loing, renferme cependant une jolie salle de spectacle et une église construite avec beaucoup de hardiesse. Cette ville a vu naître le célèbre peintre Girodet-Trioson.

Près du village de *Montbaie*, à quatre lieues de Montargis, se trouve le hameau de *Chenevières*, qui paraît être l'antique *Aquis Segestæ*. On y voit encore les restes d'un amphithéâtre, que l'on nomme dans le pays la *fosse aux lions*. Près du village de *Sceaux*, situé aussi à quatre lieues de Montargis, des usines importantes semblent indiquer l'emplacement de *Vellaredunum*.

Châtillon-sur-Loing, ville de 2,000 âmes, est la patrie de Coligny ; enfin la principale ville du plus petit arrondissement du Loiret, *Gien*, n'a d'autre monument qu'un beau pont sur la Loire, et d'autre industrie qu'une manufacture de faïence fine.

Dans les environs de cette ville se trouve le hameau de *Gien-le-Vieux*, célèbre par l'importance antique qu'on lui a donnée en le considerant comme occupant l'emplacement de *Genabum*. On y trouve en effet des restes d'antiquité, tels que des tuiles à rebords, des vases de terre rouge, des médailles et des murs de construction romaine ; mais M. Jollois, tout en reconnaissant que les Romains ont habité ce lieu, ne balance point à déclarer que ce n'était point une cité, parce qu'on n'y voit aucun vestige de quelque importance, et que Gien-le-Vieux, dont on ignore le nom antique, n'était sous la domination romaine qu'un hameau comme aujourd'hui.

Briare, à trois lieues au sud-est, est avantageusement située dans une vallée près de l'embouchure de son canal. Cette ville est l'antique *Brivedurum* : on y a découvert des constructions romaines importantes, des inscriptions, des médailles, et des débris de mosaïques.

Depuis cette dernière ville jusqu'à Orléans, à droite et à gauche de la Loire, on ne voit que des terres ingrates et sablonneuses ; mais au nord de cette portion de la stérile Sologne, les coteaux se garnissent de vignes qui produisent 700,000 hectolitres de vin, les habitants élèvent des abeilles dont le miel est estimé, les prairies se peuplent de bestiaux et de dindons qu'on engraisse, et les céréales, à l'approche des moissons, couvrent les champs de leurs épis ondoyants et dorés, dont la récolte surpasse les besoins du pays.

Deux lieues de limites, qui leur sont communes, permettent de passer du département du Loiret dans celui de la *Nièvre*, en remontant la Loire (1). Ce *département*, formé de l'ancienne province du Nivernais, comprend dans sa partie orientale les montagnes granitiques du Morvan, couvertes de belles forêts qui approvisionnent Paris de bois et de charbon, et de riches prairies qui nourrissent ces bœufs que l'on dirige vers la capitale. L'Yonne, l'Aron, la Nièvre et la Loire compensent le nombre insuffisant des routes qui le traversent, et dont la plupart sont d'ailleurs impraticables pendant une partie de l'année. La première de ces rivières sert au flottage de ces trains de bois, retenus avec art par des branches flexibles, qui tous les ans descendent à Paris. Des plaines sablonneuses, mais fertiles, s'étendent sur la droite de la Loire, qui forme la limite occidentale du département, sur une étendue de seize lieues. Elles produisent des récoltes suffisantes en céréales, et avoines et en vins. Du sein de la terre on retire en abondance du fer et de la houille ; mais c'est surtout l'industrie manufacturière et le commerce qu'elle alimente, qui procurent à l'habitant ses moyens de subsistance et sa ri-

(1) Bois.		239,561	hectares.
Vignes.		9,900	
Étangs.	400		
Canaux.	3		
Hauts-fourneaux. . .	26		
Fonderies de canons.	2		
Verreries. . . .	2		
Ponts suspendus. .	4		

chesse ; le seul travail des métaux occupe environ 1,400 ouvriers, répartis dans plusieurs établissements importants dont les produits représentent une valeur de près de neuf millions de francs.

L'arrondissement de *Cosne* est un de ceux qui possèdent le plus de forges. La ville, bâtie en pente à la base d'un plateau, est propre et bien percée : elle est l'entrepôt des fers que l'on forge dans ses environs ; elle fabrique de la coutellerie commune, et son commerce de vins et de grains est important. Rien n'y rappelle son antiquité ; cependant c'est une des sept ou huit villes de la Gaule que nos ancêtres nommaient *Condate,* mot qui probablement rappelait l'idée d'un confluent, comme nous l'avons vu pour Rennes, et comme nous le verrons encore ailleurs. Le Nouain se jette à Cosne dans la Loire ; ce fleuve est dominé par la promenade, d'où la vue s'étend délicieusement sur ses rives, et dans le lointain sur les collines du département du Cher. En sortant de Cosne, la route traverse un large plateau, d'où l'œil ne cesse de contempler le cours de la Loire et les îles qu'elle baigne ; la vue devient plus belle encore au-dessus de la descente par laquelle on arrive à *Pouilly,* en traversant les beaux vignobles qui produisent ses vins blancs estimés. Cette ville renferme 2,600 habitants ; elle est à une égale distance de Cosne et de *La Charité.* Cette dernière, à quatre lieues de Pouilly, occupe une belle position au bord de la Loire : on y voit une église en ruine d'une assez belle architecture gothique, ainsi qu'un beau pont qui conduit sur la route de Bourges.

Clamecy, au confluent du Beuvron et de l'Yonne, est le chef-lieu d'une sous-préfecture et le point de réunion des adjudicataires des coupes de bois du Morvan. Il s'y fait des affaires considérables ; on y fabrique aussi de la faïence et des draps. La ville est riche, mais petite ; le faubourg de Bethléem a conservé ce nom pour avoir servi d'asile à l'évêque de Bethléem, après l'expulsion des chrétiens de la Palestine. A *Corbigny,* sur la petite rivière d'Anguison, qui se jette dans l'Yonne, il existe un dépôt royal d'étalons.

L'arrondissement de *Château-Chinon* doit son importance à ses forêts et à ses prairies. Cette petite ville s'élève non loin des sources de l'Yonne, sur une montagne dominée par d'autres montagnes boisées. Ses capitalistes se livrent au commerce de bois, de charbon et de bestiaux auxquels l'approvisionnement de Paris donne une grande importance. Une route assez mal entretenue conduit de cette ville à *Nevers,* patrie d'Adam Billaut, poëte-menuisier que l'on surnomma de son temps le *Virgile au rabot.* Cette ville, qui, avant l'arrivée de César, portait le nom de *Noviodunum,* et qu'il place chez les *Ædui* (1), prit ensuite celui de *Novirum,* puis enfin s'appela *Nevirnum.* Elle ne devint importante que sous Clovis. Ce fut vers le dixième siècle que Guillaume, l'un de ses gouverneurs, se rendit indépendant sous le titre de comte de Nevers. En 1790 elle renfermait à peine 7,000 âmes ; depuis ce temps sa population a plus que doublé : c'est par son industrie qu'elle a acquis de l'importance et qu'elle peut en acquérir facilement encore. Sa porcelaine et ses émaux sont renommés ; elle fabrique en petites perles de verre divers objets de mercerie dont on fait en France et à l'étranger un grand commerce ; ses faïences, qui passent pour les meilleures de France, et dont les plus anciennes, comme le fait remarquer M. Ch. Dupin (2), comptent déjà huit siècles de prospérité, sortent de dix manufactures qui font vivre 700 ouvriers, et qui emploient annuellement 32,000 kilogrammes d'étain et 135,000 de plomb. Sa fonderie royale livre annuellement 125 canons de fonte pour la marine. Nevers, bâtie en amphithéâtre sur le penchant d'une colline, offre un aspect agréable, vue de la route de Moulins ; ses anciennes murailles sont presque entièrement détruites ; elle est construite avec irrégularité ; ses rues sont étroites, et joignent à l'inconvénient d'être escarpées celui d'être tortueuses et mal pavées. Il semble qu'on n'y respire que sur la grande place Ducale et sur la promenade appelée le Parc. La cathédrale, la préfecture, les casernes, l'arsenal, la porte de Paris et le vieux château des ducs de Nevers sont les seuls édifices remarquables.

A 15 kilomètres de cette ville, le village d'*Imphy* possède une des plus importantes manufactures de cuivre laminé qui existent en France.

L'*Allier,* l'*Elaver* des anciens, qui se jette

(1) *César*, de Bell. Gall., lib. VII. — (2) Forces productives et commerciales de la France, tom. I, pag. 296.

dans la Loire à une lieue à l'ouest de Nevers, traverse du sud au nord le *département*, qui confine au sud avec celui de la Nièvre, et dont le territoire, formé de presque tout le Bourbonnais, renferme des sources minérales célèbres, des houillères, des mines de fer et des usines; engraisse des bestiaux, élève des chevaux vigoureux; expédie à Paris les plus beaux poissons de ses rivières et de ses étangs; livre à notre marine des bois de chêne propres aux constructions navales; cultive quelques branches d'industrie, en utilisant son acier pour la coutellerie, ses soies pour la fabrication des galons, ses grès pour les meules, et ses terres pour la faiencerie; mais, stationnaire dans l'agriculture, il ne tire pas des terres grasses qui garnissent ses vallées et du sol sablonneux qui couvre ses roches granitiques, tout le parti désirable, bien qu'il récolte des grains et des vins au-delà de ses besoins.

L'origine de *Moulins* ne remonte pas au-delà du quatorzième siècle; elle doit son nom au grand nombre de moulins situés autour du lieu où elle fut bâtie. Robert, fils de saint Louis, y fonda un hôpital, et les princes de la maison de Bourbon, qui furent long-temps seigneurs de la province dont elle était la capitale, se plurent à l'embellir. Ses rues sont bien pavées; ses maisons, quoiqu'en briques et bizarrement ornées de compartiments rouges et noirs, sont assez bien bâties; elle renferme d'ailleurs plusieurs belles constructions en pierres, telles que l'ancien couvent des filles de la Visitation, aujourd'hui le collége, dont l'église possède le beau mausolée érigé par la princesse des Ursins à la mémoire du dernier connétable de Montmorency, décapité à Toulouse sous le ministère de Richelieu; le beau quartier de cavalerie, le nouveau palais de justice, et l'hôtel-de-ville, édifice qui depuis peu décore l'une des places de la ville. Moulins est le siége d'un évêché; on y voit un musée, un cabinet d'histoire naturelle, une bibliothèque de 20,000 volumes et une salle de spectacle. Elle fut le berceau de Jean Lingendes, poëte du dix-septième siècle, dont les vers sont moins connus qu'ils ne méritent de l'être; du sculpteur Regnaudin et du maréchal de Villars. Il ne reste de l'ancien château qu'habitaient ses princes, qu'une tour carrée qui sert de prison. On peut regarder le pont sur lequel on traverse l'Allier comme un des plus beaux de France; il a 239 mètres de longueur, 14 de largeur, et ses dix arches ont 20 mètres d'ouverture. Ce chef-lieu de préfecture comprend parmi ses branches d'industrie, la coutellerie, la bonneterie, la fabrication des tissus de soie, de laine et de coton, et la préparation des cuirs. En général, Moulins est plutôt une ville de plaisirs que d'affaires : ses habitants aiment à jouir de l'agrément qu'offrent ses sites enchanteurs.

A l'extrémité du pont de Moulins se prolongent deux belles routes garnies de hauts peupliers : celle de gauche conduit à Clermont, et celle de droite à Limoges; nous allons suivre d'abord cette dernière. Elle traverse *Souvigny*, ville de 2,700 habitants, dont l'église gothique servait autrefois de sépulture aux princes de Bourbon. Des fabriques de soude, deux verreries à bouteilles, et sa faible distance au chef-lieu, donnent de l'importance à son commerce. Dans ses environs se trouve la manufacture de glaces de *Commentry*, qui occupe plus de 800 ouvriers. L'une des plus importantes usines de France est celle de *Tronçais*, dans le canton du *Montet-aux-Moines :* elle emploie 500 ouvriers, et produit annuellement 500,000 kilogrammes de fer. *Bourbon-l'Archambault*, situé dans une belle et riche vallée, à trois lieues sur la droite, attire, depuis le 15 mai jusqu'à la fin de septembre, les personnes atteintes de rhumatismes et de paralysies, qui viennent dans ses eaux thermales chercher quelque soulagement. Son église est ornée des plus beaux vitraux; ses maisons mal construites semblent être du temps où fut bâti, il y a près de cinq siècles, le château des princes de Bourbon, dont il ne reste plus que trois tours assez bien conservées. Elle est peuplée de 3,000 âmes. Au bourg de *Lurcy-Lévy*, la population indigente et laborieuse trouve à s'occuper dans une manufacture de porcelaine blanche, dans douze fabriques de poterie commune, et dans les houillères de ses environs.

Dans la partie orientale du département, la petite ville de *La Palisse*, sur la Bèbre, est le chef-lieu d'une sous-préfecture : on y voit les restes d'un vieux château. Au bord de l'Allier, *Cusset*, entourée de murailles, ressemble à une place forte : une belle papeterie y occupe plus de 100 ouvriers. *Vichy*, près de cette ville

de 5,000 âmes, est célèbre par ses sources minérales que fréquente chaque année une société brillante et nombreuse, et par les sites pittoresques qui offrent au botaniste, au minéralogiste et au dessinateur, des sujets d'études aussi intéressants que variés.

Les promenades et les environs de *Gannat* ne suffiraient point pour nous faire citer cette ville, si elle n'était la résidence d'un sous-préfet. *Saint-Pourçain*, dans une riante vallée, présente le coup d'œil le plus animé vers les derniers jours d'août, époque célèbre dans le pays par la foire de bestiaux qui s'y tient. L'affluence des paysans qui se pressent sur la place du marché; les oisifs rassemblés pour entendre les lazzis des bateleurs; les tentes dressées dans la plaine, les tables où l'on boit les vins blancs estimés de *La Chaise;* ici des danses bruyantes; plus loin les chevaux qu'on essaie, et les bœufs dont on n'estime la vigueur que pour le service de la charrue; ces paysans coiffés de larges chapeaux, ces jolies villageoises au teint frais, à la mine enjouée, portant au bras un singulier chapeau de paille dont les bords se relèvent en forme de nacelle; les cris des animaux et les voix confuses des assistants, présentent un spectacle qui ne ressemble en rien à celui des fêtes villageoises des environs de Paris. Saint-Pourçain doit son nom à une ancienne abbaye de bénédictins.

C'est aux portes de *Mont-Luçon,* entouré de murailles flanquées de tours, que *Néris-les-Bains*, qui, après avoir été saccagée sous Constant II, fut restaurée par Julien, se peuple, comme au temps des Romains, de malades atteints de rhumatismes ou d'affections cutanées. Plusieurs beaux débris antiques, un amphithéâtre et les restes d'un *castrum* prouvent que Néris était une ville considérable lorsqu'elle fut dévastée par Clovis, et plus tard par les Normands. Elle n'a pas de bâtiment thermal, mais dans chaque auberge il existe des salles de huit à dix baignoires, et les piscines, rétablies comme dans l'antiquité, sont réservées pour l'hôpital où l'on reçoit gratuitement plus de cent trente malades.

Pauvre, produisant peu de blé, dépourvu de vin, qu'il compense à peine par d'autres boissons fermentées, le *département* arrosé par la *Creuse* [1] envoie chaque année dans le reste de la France le dixième de sa population en ouvriers, qui manquent rarement de retourner au pays pour employer en acquisitions utiles le fruit de leurs économies. Le sol est aride et montueux, mais le sentiment de la patrie le fait paraître moins ingrat à ses habitants revenus dans leurs vallées et leurs montagnes, où ils cultivent avec joie, entourés de leur famille, le champ dont ils sont devenus propriétaires. Sur ce territoire les métaux ne sont pas, comme dans les départements voisins, l'aliment de l'industrie; mais le bas prix de la main-d'œuvre y a presque naturalisé l'art de tisser la laine en tapisseries recherchées, celui de transformer le linge en papiers estimés, enfin celui de filer la laine et le coton. Cependant on pourrait diriger l'activité des habitants vers l'exploitation de richesses minérales qui paraissent avoir été jusqu'ici trop négligées. Ainsi on connaît des gîtes d'antimoine dans quatre localités, dont deux seulement ont été faiblement exploitées; ainsi les houillères situées entre Ahun et Aubusson seraient susceptibles de donner des produits plus considérables; ainsi des mines de fer se sont vainement montrées sur différents points : on n'en a pas encore tiré parti; ainsi parmi les grès il en est plusieurs qui paraissent susceptibles d'être débités en meules à aiguiser; ainsi des granites et des porphyres pourraient être taillés pour les constructions solides et les ornements. C'est à l'esprit d'industrie qui anime les habitants de la Creuse, et à l'insuffisance des moyens qu'ils ont de le satisfaire qu'il faut attribuer le désir et le besoin qu'ils ont d'aller chercher des salaires ailleurs. On évalue à environ 25 ou 30,000 le nombre d'ouvriers qui, chaque année, quittent ce département pour aller chercher de l'ouvrage dans d'autres parties de la France : ce sont des paveurs, des maçons, des charpentiers, des tailleurs et des scieurs de pierre, des couvreurs, des peintres en bâtiment et des peigneurs de chanvre et de laine [1]. Leur absence dure ordinairement neuf mois, après lesquels ils rapportent dans leur pays près de 4 millions de francs.

[1] Bois. . . . . 33,119 hectares.

[1] En 1825 cette population émigrante se composait de 13,427 maçons, 1,982 tailleurs de pierre, 1,942 charpentiers, 1,847 scieurs de long, 944 couvreurs, 803 peigneurs de chanvre et de laine, 802 tuiliers, 545 paveurs, 90 maréchaux, 63 plâtriers, et 45 mineurs: total 22,488 individus.

Les quatre chefs-lieux du département de la Creuse sont d'une si faible importance, et ce département renferme si peu d'objets dignes de notre intérêt, qu'on nous pardonnera la rapidité avec laquelle nous allons le parcourir. Au milieu d'une contrée aride et inculte, dans une gorge formée de rochers granitiques et nus, *Aubusson*, traversée par la Creuse, se compose d'une seule rue assez bien bâtie. C'est cette ville que Louis XIV céda au maréchal de La Feuillade, seul rejeton de ses anciens vicomtes, en échange de Saint-Cyr. Les tapis de sa belle manufacture royale sont depuis long-temps célèbres dans les fastes de notre industrie; quinze autres fabriques particulières de semblables tissus répandent l'aisance parmi ses habitants. Les produits qu'elles livrent au commerce sont évalués à près de 600,000 francs par an. Les lieux de délassement que renferme cette cité consistent en trois cafés, une salle de spectacle et un cercle littéraire.

Felletin, petite ville de 3,000 âmes, à deux lieues d'Aubusson, rivalise avec celle-ci dans le même genre de fabrication qui occupe 300 personnes et produit plus de 300,000 francs. *Bourganeuf*, qui renferme deux manufactures de porcelaines et une fabrique de papiers, conserve une tour d'un grand diamètre, bâtie, suivant la tradition, par Zizim, fils de Mahomet II, qui se réfugia en France sous le règne de Charles VIII. Entre Aubusson et Guéret, sur une montagne au pied de laquelle coule la Creuse, on aperçoit *Ahun*, ville de 2,000 habitants, plus intéressante par le souvenir de son antique prospérité que par les fabriques de toiles qu'elle possède. Les monuments qu'on y a découverts attestent son antiquité : les anciens la nomment *Acitodunum*, nom qui, dans le moyen âge, se changea en *Acidunum* et en *Agedunum*. Sous nos rois de la première race elle conservait encore un atelier monétaire. Boson, comte de la Marche, y fonda, en 997, la célèbre abbaye de l'ordre de Cluny appelée le Moutier d'Ahun : les bâtiments, les jardins et les dépendances qui en restent attestent son importance. L'église de ce monastère est encore le but d'un pèlerinage fameux qui a lieu le 16 août, fête de saint Roch. Il existe à cette réunion, comme à toutes celles du même genre qui se sont conservées dans le département de la Creuse, un usage que l'autorité civile et l'autorité ecclésiastique devraient s'empresser de détruire. A la porte de l'église, les femmes se font couper les cheveux, pour quelques aunes de grosse dentelle ou de calicot, par des hommes qui s'adonnent à ce trafic, et qui les appellent d'une manière ridicule qui blesse et les mœurs publiques et la sainteté du lieu où la foule se rassemble en ces jours de fêtes religieuses.

Guéret, chef-lieu de la préfecture, est bien bâti et arrosé par des fontaines; son commerce est peu considérable, et l'on est étonné que, situé dans un pays où le combustible est à bas prix, aucune fabrique ne s'y soit établie. Enfin *Boussac*, le moins peuplé de tous les chefs-lieux de France, occupe un rocher presque inaccessible aux voitures; environnée de murailles flanquées de tours, dominée par un vieux château crénelé, d'où l'œil plane sur une gorge formée de montagnes d'un aspect aride et sauvage, cette ville est le plus triste séjour que l'on puisse imaginer.

Proportionnellement à sa superficie, il est peu de départements aussi boisés que celui du *Cher* (1) : aussi est-il riche en forges et en usines. L'uniformité de son sol, interrompue seulement par des collines, offre à l'est, sur les bords de la Loire, qui de ce côté forme sa limite, des terrains de la plus grande richesse; au sud et au sud-ouest, un grand nombre d'étangs, et des terres d'une médiocre qualité; au nord et au nord-ouest, des marais entourés de landes et de bruyères; au centre, des terres fertiles bordent le cours de l'Auron et du Cher. Des terres ingrates et pourtant assez productives couvrent les deux tiers de toute sa superficie; le reste est doué de la plus grande fertilité. Il tire sa principale ressource du produit de ses forges, de ses bêtes à laine et à cornes, et de vins blancs de son territoire que l'on vend à Paris sous le nom de Chablis. Cependant, enracinée dans de vieilles routines, la culture ne rend point au laboureur ce qu'il obtiendrait facilement des meilleurs procédés connus. La science agricole y fait peu de progrès, parce que les terres appartiennent à de grands propriétaires qui les afferment à bail de courte durée. Aussi le système des jachères

(1) Bois. . . . . 103,472 hectares.
Vignes. 12,883
Hauts-fourneaux. . . . 15
Fabriques de porcelaine. . 16
Canaux. 2

y est-il encore généralement suivi. A l'exception des mines de fer, les richesses naturelles de ce pays restent presque sans emploi. Malgré les nombreux moutons qui paissent ses pâturages, ce département ne possède qu'un petit nombre de manufactures de tissus de laine; malgré la quantité de chanvre qu'on y récolte, il n'y existe aucune fabrique de toile; malgré l'abondance de la cire que produisent les abeilles, la fabrication de la bougie y est une branche d'industrie inconnue. Il faut cependant espérer que l'ouverture du canal de Berry donnera quelque activité au commerce de cette intéressante partie de la France.

L'une des villes les plus commerçantes du département est *Saint-Amand* ou *Saint-Amand-Mont-Rond*, non loin des rives du Cher, dans une agréable vallée. La vente des grains, des vins, des châtaignes, des bois de construction et des bestiaux de son arrondissement, occupe ses marchands et ses négociants. Elle fut fondée en 1410, sur les ruines du bourg d'Orval que les Anglais avaient brûlé. Dans ses environs il existe deux belles forges, deux foreries de canons et une manufacture de porcelaine. *Dun-le-Roi*, sur la rive droite de l'Auron, était, au quinzième siècle, l'une des villes les plus célèbres de l'Aquitaine. A *Sancerre*, on fait un grand commerce de vins; la ville est agréablement située sur la colline la plus élevée du département, à une lieue de la rive gauche de la Loire: on y jouit d'une vue magnifique. Au bourg d'*Yvoy-le-Pré* règne une grande activité, due à une verrerie à vitres et à bouteilles, et surtout à une belle usine où l'on fond les différentes pièces qui entrent dans la confection des machines à vapeur.

Heureux lorsque dans nos descriptions l'intérêt des souvenirs historiques peut se mêler à celui qu'inspire une industrieuse activité, nous ne citerons dans l'arrondissement de Sancerre qu'un petit nombre d'autres lieux connus encore pour leurs fabriques, tels qu'*Aubigny*, où l'on fait des tissus grossiers de laine, *Précy*, bourg qui renferme des forges et des hauts-fourneaux, et *Henrichemont*, qui possède des tanneries. Cette petite ville fut bâtie en 1597 par Sully qui lui donna le nom qu'elle porte en l'honneur de Henri IV. Elle dépendait d'une principauté qui fut réunie à la France en 1766.

Hâtons-nous de passer dans l'arrondissement de Bourges, dont plusieurs villes offrent le double intérêt dont nous parlons. *Bourges*, nous devons d'abord le dire, est dans une position agréable sur la pente d'un coteau baigné par l'Auron, à l'endroit même où cette rivière reçoit plusieurs autres cours d'eau. Elle conserve quelques restes d'une épaisse muraille antique et deux grosses tours qui tombent en ruines. Divisée en ville nouvelle et ville ancienne, la réunion de ces deux quartiers forme une superficie capable de contenir une plus forte population que celle qu'on lui donne, et qui s'élève à 25,000 âmes, mais ne présente rien dans son ensemble qui puisse faire oublier que c'est une des villes les plus vieilles et les plus mal bâties de France. Cour royale, archevêché, académie universitaire, collége royal, riche bibliothèque de 20,000 volumes, cabinet de physique, musée de peinture, cabinet d'antiquités et de médailles, sociétés d'agriculture et des arts, d'histoire naturelle et d'antiquités, théâtre, établissements de bienfaisance, tout cela se trouve à Bourges au milieu de rues tortueuses et d'habitations trop basses, dont les pignons offrent un aspect désagréable. Deux édifices seuls sont digne de fixer l'attention : la cathédrale et l'hôtel-de-ville. La première doit être comptée au nombre des plus beaux monuments gothiques de l'Europe : elle est surmontée de deux tours; sa façade est, malgré l'irrégularité qui dépare presque toutes les églises de la même époque, remarquable par la délicatesse, le fini et la richesse des ornements: l'une des scuptures du portail représente le jugement dernier. Sa belle conservation n'est pas ce qui étonne le moins : non seulement elle n'a point éprouvé les mutilations révolutionnaires, mais à la couleur près on dirait qu'elle vient d'être terminée. L'hôtel-de-ville est la maison du célèbre Jacques Cœur, l'un des plus riches négociants du temps de Charles VII. Il administra les finances de ce prince, qui le traita comme un favori jusqu'à ce qu'il en eut obtenu un prêt de 200,000 écus d'or. Pour prix de ce service il le fit accuser de plusieurs crimes imaginaires, que l'appareil des tortures lui fit même avouer; il le dépouilla de ses biens et le fit enfermer chez les cordeliers de Beaucaire; mais Jacques Cœur jouissait d'une si grande estime que les négociants de cette ville parvinrent à le faire évader, et partagèrent

leur fortune avec lui pour lui procurer les moyens d'aller sur une terre étrangère oublier une patrie qu'il avait trop aimée, et la perfide ingratitude d'un prince qu'il avait eu le malheur d'obliger. Sa maison fut acquise par Colbert, qui la céda en 1679 au maire et aux échevins de Bourges. La construction en est magnifique ; les cheminées même sont de la plus riche architecture : elles représentent des tours et des portes de ville gardées par des guerriers ; sur les murs de l'édifice sont sculptés des coquilles et des cœurs. Dans l'intérieur on voit un mauvais portrait de Bourdaloue peint par lui-même. Ce célèbre jésuite et les PP. Deschamps, Sauciet et Dorléans, le trésorier de Charles VII, et Louis XI, qui fonda en 1466 l'université de Bourges, sont les principaux personnages que cette ville ait vus naître. Un édifice qu'il ne faut cependant point passer sous silence est le palais archiépiscopal ; le jardin qui en dépend est une promenade publique : on y voit un obélisque élevé à la mémoire de Béthune-Charost.

Bourges, selon Tite-Live, est l'une des plus anciennes villes des Gaules. Lorsque les Romains en firent la conquête, elle était, sous le nom d'*Avaricum*, la principale cité des *Bituriges-Cubi*. Elle prit ensuite celui de *Bituriges ;* Auguste en fit la capitale de l'Aquitaine ; les routes de Bordeaux et d'Autun la traversaient. On y construisit un amphithéâtre, qui, au huitième siècle, fut remplacé par un château qui resta debout près de neuf cents ans. Son capitole était sur l'emplacement de la maison de Jacques Cœur. C'est un des siéges épiscopaux les plus anciens de France : il fut fondé par saint Ursin en 252. Chilpéric s'en empara et la livra aux flammes ; mais Charlemagne et Philippe-Auguste la restaurèrent. Les promenades qui l'entourent, et qu'on appelle les boulevards Villeneuve, du nom du préfet qui les fit faire, sont un des principaux embellissements qu'elle réclamait.

Au-dessous de Bourges, l'Èvre baigne *Mehun,* et forme entre les ponts de cette ville de 3,500 âmes un large bassin utile à son commerce, qui consiste en chanvre, en bois, en laines et en produits de ses fabriques de tissus. On y voit quelques vestiges du château dans lequel Charles VII, dans la crainte que son fils Louis XI ne l'empoisonnât, se laissa mourir de faim en 1461. Au confluent de l'Evre et du Cher, qui coule dans le canton le plus agréable et le plus fertile du département, *Vierzon,* bien bâtie et dont les maisons sont couvertes en ardoises, renferme 3,500 habitants, et possède des manufactures de porcelaine et de faïence, des tanneries, des papeteries, des fabriques de draps et de serges, et des forges considérables.

Des bois et des forêts occupent plus de la septième partie de la superficie du *département de l'Indre* [1]. Sur la rive droite de cette rivière, le sol est couvert d'étangs et de marais qui répandent dans l'air une humidité dangereuse ; mais c'est surtout entre l'Indre et la route de Limoges, territoire connu sous le nom de *Brenne,* que ces grandes flaques d'eau sans profondeur, répandues sur une surface considérable, produisent pendant les chaleurs de l'été des exhalaisons pestilentielles dont les effets sont funestes pour les êtres animés. Comment l'administration n'a-t-elle pas cherché à faire dessécher ces marais malfaisants ? conquête d'autant plus utile, qu'elle rendrait à l'agriculture plus de 10,000 hectares de terre. Un sol généralement sablonneux occupe le reste du département. Le cultivateur y récolte des grains au-delà de ses besoins, et des vins médiocres dont la moitié est livrée au commerce. L'agriculture tire un grand parti des bêtes à laine, ainsi que des oies et des dindons qu'on engraisse. L'industrie utilise les minerais du métal le plus utile : plus de 110,000 quintaux de fer sortent des forges et des usines de ce département.

Chef-lieu d'arrondissement, *Issoudun* ne peut être passé sous silence ; cependant les seules observations que nous ayons à faire sur cette ville, c'est qu'elle fut ruinée par des incendies en 1135, en 1504, en 1651 ; c'est qu'elle se compose de rues larges et de maisons assez régulières ; c'est qu'elle renferme quatre églises, deux hôpitaux, un collége et une salle de spectacle ; c'est qu'elle possède quatre fabriques de draps, trois de toiles, une de faïence et sept tanneries ; c'est que son origine est peu connue et qu'il n'en est fait mention qu'au dixième siècle ; c'est enfin qu'elle a vu naître le jésuite Berthier et l'acteur Ba-

[1]
Bois.	57,319	hectares.
Vignes.	18,110	
Hauts-fourneaux. . . .	13	
Tourbière..	1	

ron. A deux lieues de *Vatan*, qui n'a que 2,500 habitants, on remarque un monument druidique, intact, de la classe des *dolmens*.

Des antiquaires ont mis en question si *Levroux* doit son nom à la multitude de lépreux qu'on suppose avoir habité cette ville au douzième siècle, ou à une léproserie que l'on y aurait fondée à cette époque. Ces questions soulevées à propos du nom *Leprosum* qu'elle porte dans quelques chartres, nous semblent d'un faible intérêt : il serait plus important de rechercher quel était celui que lui donnaient les Romains, qui, au premier siècle de notre ere, y élevèrent une forteresse dont il reste une tour appelée la *Tour du Bon-An*. On suppose cependant qu'à cette époque elle s'appelait *Gabatum*. Sa population n'est aujourd'hui que de 3,000 âmes, mais on ne peut douter que sous les Césars elle n'ait été une cité considérable, puisqu'on y a trouvé des restes d'amphithéâtre et d'autres d'antiquités [1]. Elle est ceinte de murailles flanquées de tours et entourées de fossés ; elle renferme un ancien château remârquable par une tour d'une énorme dimension.

Une route tracée au milieu des vignes et des bois conduit à *Valençay*, dont le beau château, bâti par la famille d'Étampes et devenu plus magnifique encore par les soins du prince de Talleyrand, acquit de la célébrité dans les derniers événements de notre histoire pour avoir été depuis 1808 jusqu'en 1814 le séjour du roi d'Espagne, Ferdinand VII. La ville, peuplée de 2,700 habitants, possède une fabrique de draps ; mais au village de *Luçay-le-Mâle*, se trouvent les plus belles forges de ses environs. Dans le canton de *Buzançois*, ville de 4,500 âmes, qui fait un grand commerce de laine, on compte aussi des usines importantes et plusieurs moulins à farine.

Notre excursion dans l'arrondissement de *Châteauroux* nous amène dans cette ville en remontant l'Indre ; elle est sur la gauche de cette rivière, qui coule au milieu d'une plaine basse, couverte d'immenses prairies. Son nom lui vient de *Raoul de Déols*, qui la fonda au onzième siècle, et qui construisit sur une colline à l'une de ses extrémités un château qui est aujourd'hui l'hôtel de la préfecture. Ainsi elle prit le nom de *Château-Raoul*, qui par corruption s'est changé en celui qu'elle porte aujourd'hui. Sa principale industrie consiste en draperie ; on y compte 35 fabricants de draps. *Bourg-Dieu* ou *Déols*, à une demi-lieue au nord-est de Châteauroux, mérite d'être mentionné. Peuplé d'environ 1,500 habitants, son origine remonte au troisième siècle de notre ère ; il fut fondé par Léocade, sénateur romain et préfet de la Gaule lyonnaise. Vers la fin du neuvième siècle, c'était une ville capitale d'une importante principauté qui comprenait presque tout le territoire dont se compose le département de l'Indre ; mais la fondation et l'accroissement de Châteauroux fit décheoir Déols au point de devenir un petit bourg qui fut appelé *Bourg Déols* par les habitants du pays, nom qui signifie *Bourg Dieu* ainsi qu'on l'appelle aujourd'hui. Ce bourg possède un sarcophage gallo-grec, en marbre blanc, que l'on regarde comme le tombeau de saint Ludre qui n'est autre que Lusor, fils du fondateur de Déols. A six lieues au sud-ouest. la Creuse traverse *Argenton*, petite ville de 4,000 âmes, qui dut être plus considérable sous la domination romaine, à en juger par plusieurs médailles et sculptures qui y furent découvertes, et par l'importance de l'antique forteresse que Louis XIV fit démolir, et dont il reste quelques ruines. Elle portait le nom d'*Argentomagus*, et séparait le territoire des *Bituriges* et celui des *Pictavi*.

Deux arrondissements peu importants nous restent à parcourir : l'un d'eux a pour chef-lieu *La Châtre*, jolie petite ville qui s'élève en pente douce sur la rive gauche de l'Indre, et que défendait jadis un château-fort dont la seule tour qui reste sert de maison d'arrêt. Dans la petite ville d'*Aigurande*, à l'extrémité méridionale du département, se trouve un ancien monument de forme octogone sur lequel les habitants n'ont conservé aucune tradition, mais qui paraît avoir été destiné à des sacrifices. Le chef-lieu de l'autre arrondissement est le *Blanc*, que la Creuse divise en ville haute et ville basse. Entre cette rivière et celle de l'Anglin, *Saint-Benoît-du-Sault*, qui passe pour une ville aux yeux de ses habitants, quoiqu'elle n'en renferme pas plus de 1,200, est entouré des sites les plus pittoresques du département. Les rochers et la cascade de

(1) Au commencement du dix septième siècle on y découvrit une plaque de cuivre portant cette inscription : *Flavia Cuba, Firmiani filia, colozza Deo Marti suo, hoc signum fecit Augusto.*

Montgerno sont en effet ce qu'on peut voir de plus agreste.

Un territoire montagneux, riche en métaux, en roches susceptibles d'être utilisées dans les arts, et en *kaolin*, employé dans un grand nombre de manufactures de porcelaine; un sol peu favorable à la culture de la vigne et des céréales, mais des bois de châtaigniers occupant plus de 40,000 hectares, et produisant près de 500,000 quintaux métriques de châtaignes qui suppléent à l'insuffisance des grains; des forêts de chênes occupant 22,000 hectares; des prairies abondantes en pâturages qui nourrissent une grande quantité de chevaux estimés; une population laborieuse qui envoie dans toute la France des maçons, des charpentiers, des tuiliers et d'autres ouvriers; tels sont en peu de mots les caractères qui distinguent le *département de la Haute-Vienne* (1).

L'arrondissement de *Bellac*, qui confine au nord avec le département de l'Indre, est le premier que nous visiterons. La ville est bâtie sur la pente d'un coteau rapide, au-dessus de la petite rivière du Vinçon, qui n'est, pour mieux dire, qu'un ruisseau. Elle possède plusieurs tanneries, une fonderie, quelques fabriques de papier, de tissus de laine et de toile. Les vins de ses environs sont d'une assez bonne qualité. A quelque distance de Bellac on remarque, près du village de la *Borderie*, un beau monument du culte druidique. Le *Dorat*, jolie ville de 2,500 habitants, où l'on fabrique des draps et des cotonnades, des baromètres, des poids et des mesures métriques; *Darnac*, village de 2,000 âmes où l'on voit une importante verrerie à bouteilles et une fabrique de poterie, peuvent donner une idée de l'industrie de ce territoire. L'église du Dorat appartenait à une célèbre abbaye que Clovis fonda, dit-on, en actions de grâces de la bataille de Vouillé.

Un peu au-dessus de *Limoges*, la Vienne arrose un vallon délicieux tapissé de prairies artificielles et bordé de jolis coteaux. Sur l'un des côtés de ce vallon, le chef-lieu de la Haute-Vienne s'élève en amphithéâtre, ce qui donne à ses rues tortueuses l'inconvénient d'être très rapides; mais aussi l'air vif et pur que l'on y respire, première cause peut-être de la santé des habitants et de la fraîcheur des femmes, entretient, à l'aide de ruisseaux limpides, la propreté de cette ville. De belles promenades et plusieurs places publiques occupent la partie la plus élevée: l'une de celles-ci, appelée la place d'Orsay, se trouve sur l'emplacement d'un amphithéâtre romain. A l'exception de l'église de Saint-Martial, dont le clocher est d'une grande hauteur et qui dépendait d'une abbaye vénérée jadis dans la contrée; de la cathédrale, édifice gothique imposant, construit en granite; de l'église de Saint-Martin, la plus ancienne des trois; d'une vaste caserne de cavalerie et d'un beau palais épiscopal, Limoges n'offre rien de remarquable. Elle se recommande à d'autres titres: on y trouve une académie universitaire et un collége royal; un muséum d'histoire naturelle et d'antiquités; une bibliothèque publique, une pépinière royale, des écoles gratuites de dessin et de géométrie appliquée aux arts; des cours d'anatomie, un bureau gratuit de consultations médicales, un hôtel des monnaies, une société d'agriculture et des sciences, et, ce qui n'est pas moins utile, une société pour le soulagement des prisonniers, et une maison d'aliénés. Les prairies de la Vienne, qui sont le principal ornement des environs de Limoges, nourrissent de beaux chevaux et de magnifiques bœufs. Chaque année il s'y fait des courses de chevaux où concourent ceux de la Haute-Vienne et ceux de neuf départements voisins (1), et l'on distribue des primes pour l'amélioration de la race bovine. Les fabriques de laines filées et tissées y sont au nombre de 32, et celles de porcelaine s'élèvent à 11. Les hommes célèbres qu'elle a produits sont le carme déchaussé Honoré de Sainte-Marie, auteur de 3 volumes in-4° sur les ordres militaires; le poëte Dorat, le chancelier d'Aguesseau, l'éloquent Vergniaud, le maréchal Jourdan et le botaniste Ventenat.

La ville de *Ratiatum* dont parle Ptolémée paraît être *Limoges*. Les Romains lui donnèrent le nom de *Limovices*, par lequel ils désignaient aussi les ancêtres de nos Limousins. César (2) prouve l'importance de cette cité

(1)

Bois	38,858	hectares.
Vignes	3,043	
Hauts-fourneaux	7	
Forges à acier	10	

(1) L'Allier, le Cher, la Creuse, la Corrèze, l'Indre, Indre-et-Loire, la Nièvre, Saône-et-Loire, et la Vienne. — (2) *César*, de Bell. Gall., lib. VII et VIII.

lorsqu'il dit que son territoire fournissait 10,000 hommes à la confédération des peuples gaulois. Au cinquième siècle les Visigoths la dévastèrent: en 1360 les Anglais en prirent possession en vertu du traité de Brétigny; mais en 1369 elle rentra sous le pouvoir du roi de France. La plus importante ville de son territoire est *Saint-Léonard*, situé à sept lieues au-dessus, en remontant la Vienne; elle est entourée de belles promenades, compte plusieurs fabriques et renferme 6,000 habitants. Nous devons citer aussi le bourg de *Pierre-Buffière*, qui prend le titre de ville quoique sa population soit à peine de 800 âmes: on y voit les restes d'un vieux castel; mais entre ce bourg et Limoges, de belles ruines attirent les regards, ce sont celles du château de Chalusset.

A l'ouest de Limoges, près de la forêt de la Vienne, dans une vallée fertile sur la droite de la Vaires, *Rochechouard* est bâtie sur la pente d'un rocher qui semble menacer de rouler dans le vallon, et dont la cime est couronnée par une vieille forteresse qui sous le règne de Charles V fut vainement assiégée par les Anglais. Son ancien nom de *Rupes-Cavardi* est l'origine de celui de cette ville, chef-lieu d'un arrondissement qui compte plus de douze communes dans lesquelles des usines et des forges importantes entretiennent le travail et l'aisance. Plus peuplée que celle-ci, la petite cité de *Saint-Junien*, entourée de boulevards et bâtie en amphithéâtre sur un coteau, au confluent de la Vienne et de la Glane, est renommée pour sa ganterie, a 12 fabriques de draps, 5 papeteries, 3 fabriques de chapeaux et des manufactures de couvertures, de porcelaine et de poterie commune. Elle fait un commerce considérable en chevaux et mulets.

Non moins industrieux que le précédent, l'arrondissement de *Saint-Yrieix* abonde en *kaolin*, argile blanche formée par la décomposition du feldspath contenu dans les granites, et dont la découverte faite en 1770 par Villars, pharmacien de Bordeaux, a contribué à multiplier nos fabriques de porcelaine et à fournir une nouvelle branche d'exportation. On tire aussi des environs de Saint-Yrieix le feldspath granulaire qui, sous le nom chinois de *pétunzé*, sert à faire l'émail de la porcelaine. A l'entrée même de la ville s'offrent deux carrières d'où l'on tire ces deux substances, dont l'extraction se pousse quelquefois jusqu'à 100 pieds de profondeur. Saint-Yrieix, petite cité, riche, mais mal bâtie, doit son origine à un monastère fondé vers le sixième siècle en l'honneur du saint dont elle porte le nom.

Couvert de montagnes, dépourvu de bonnes routes et de rivières navigables, le *département* dans lequel la *Corrèze* a sa source et son embouchure trouve peu de ressources dans son commerce[1]; cependant il expédie pour Paris, au printemps, les milliers de bœufs qu'il engraisse l'hiver; il fournit de porc salé les villes maritimes de Bayonne et de Bordeaux, et approvisionne d'huile de noix plusieurs de nos départements. Ces produits annoncent l'importance de ses pâturages et l'abondance de ses noyers. Son sol présente deux régions bien distinctes, partagées du sud-est au nord-ouest par la route de Limoges: celle qui est située sur la droite de cette route, en remontant la Corrèze, est la plus montagneuse et comprend presque les deux tiers du département; les gens du pays l'appellent la *montagne :* des bruyères stériles y dominent; la seconde, appelée le *pays bas*, couverte de terrains en culture et de vignobles abondants, ne peut toutefois qu'avec le secours du châtaignier nourrir ses habitants. Dans la première, la population est disséminée, mais la nature s'y montre parée de ses atours sauvages; dans la seconde, la population est concentrée: la terre est couverte des dons de la culture, et les cours d'eau font mouvoir quelques usines. Cependant l'industrie de ce département est encore dans l'enfance, et les habitants de la campagne vivent misérablement.

« Dans son habitation, le campagnard de la Corrèze est misérable et souverainement à plaindre; ces habitations présentent la triple image de l'insalubrité, de la saleté et de la misère. La plupart adossées à des terrains humides, situées sur des plans inférieurs à celui du sol environnant, elles reçoivent l'humidité qui ruisselle des murs et de la terre. Exposées sans art, percées sans connaissance, elles attirent les souffles froids et humides de l'hiver en concentrant les chaleurs dévorantes de l'été. La fumée de leurs foyers, ne trouvant pas d'issue par des cheminées vicieusement disposées,

[1] Bois	31,044	hectares.
Vignes	15,203	
Hauts-fourneaux	2	
Ponts suspendus	2	

se condense dans l'appartement ; l'air, saturé de cette vapeur irritante, va affecter péniblement l'œil ; des ophthalmies chroniques rebelles s'ensuivent, et la *cécité souvent.* Ajoutez à ce récit pénible le voisinage très immédiat et souvent la cohabitation d'un animal sale et dégoûtant, le cochon, et vous aurez une idée assez exacte du malheur de l'habitant des campagnes retiré sous son toit [1]. »

La route de Limoges passe au milieu de la jolie petite ville d'*Uzerche,* où l'on ne compte que 3,000 habitants. Elle est adossée à une colline, au pied de laquelle coule la Vezère; quelques unes de ses maisons, flanquées de tourelles et couvertes en ardoises, lui donnent une physionomie particulière et attestent son ancienneté ainsi que l'aisance de ses habitants; de là ce vieux proverbe du pays : *Qui a maison à Uzerche a château en Limousin.* A la sortie de cette ville, la route traverse un pays pittoresque couvert des derniers embranchements de la région montagneuse, et coupé par des ravins et des précipices.

Ce n'est qu'à une demi-lieue de *Tulle* que l'on aperçoit la cathédrale de cette ville, monument du neuvième siècle, qui n'a de remarquable que son clocher pyramidal. Chétive cité dont les rues escarpées s'adossent à des rochers, elle doit son origine à la fondation d'un monastère qui date du septième siècle, et à la destruction d'une ville plus ancienne dont quelques restes d'amphithéâtres et d'autres constructions situées à peu de distance de ses murs, attestent l'antique splendeur. A l'avantage de posséder une manufacture d'armes qui occupe 600 ouvriers, et d'entretenir quelques fabriques de papiers et de tissus de laine, des distilleries et des tanneries, elle joint le commerce d'huile de noix et de chevaux estimés. Les hommes distingués dont elle fut le berceau sont peu nombreux et d'une époque assez éloignée : celui qui eut le plus de réputation est Étienne Baluze, à qui l'on doit un recueil des capitulaires de nos rois, et une histoire généalogique de la maison d'Auvergne qui lui valut l'honneur d'être exilé, pour y avoir soutenu les prétentions du cardinal de Bouillon, qui se regardait comme indépendant du roi, parce qu'il était né d'un prince de Sedan lorsque cette ville n'appartenait point encore à la France.

[1] Extrait du discours prononcé en 1827 à la Société d'agriculture de Tulle, par le docteur *Vidalin.*

A *Argentac* ou *Argentat*, petite ville de 3,000 âmes, située dans une plaine fertile au bord de la Dordogne, on a construit sur cette rivière un pont suspendu de 100 mètres de longueur qui ouvre une nouvelle communication entre Paris et Montpellier, par Bourges, Tulle, Aurillac et Rhodès.

Après avoir baigné Tulle, la Corrèze arrose *Brives-la-Gaillarde,* patrie du cardinal Dubois, de l'ancien directeur Treilhard et de l'infortuné maréchal Brune. Cette ville, au milieu de prairies et de vergers, entre des coteaux de vignes d'un côté et des collines boisées de l'autre, entourée d'une belle allée d'ormes et de jolies maisons en pierre, offre l'extérieur le plus agréable ; mais il ne faut pas y pénétrer, on n'y trouverait ni belles places ni belles rues. On y remarque toutefois le bâtiment du collége et une jolie maison dans le style gothique. C'est à une grande lieue de son enceinte que se trouve *Arnac-Pompadour,* village célèbre par son haras et par son beau château, bâti par Guy de la Tour, en 1026, et donné par Louis XV à celle qu'il décora du titre de marquise de Pompadour. En 1834 la moitié de cet édifice a été détruite par un incendie. A huit lieues au nord de Brives, *Lubersac,* peuplée de 3,500 âmes, s'honore d'avoir vu naître le général Souham. A trois lieues au sud du chef-lieu, *Turenne,* ancienne vicomté qu'illustra l'un de nos plus grands guerriers, est une ville de 1,600 habitants, dont le château en ruine, situé sur la cime d'un roc escarpé, est l'une des plus anciennes forteresses de France : la plus importante de ses tours, haute d'environ 100 pieds, porte le nom de *Tour de César.* Elle a probablement vu le siége que Pépin et Louis-le-Débonnaire firent de cette ville.

Dans la région montagneuse, où nous ne ferons qu'une courte excursion, nous verrons *Ussel,* petit chef-lieu d'arrondissement, au milieu de sommets arides et au bord de la Sarsonne, que l'on traverse sur un pont construit avec autant d'élégance que de hardiesse. Des fouilles faites dans un champ voisin de son enceinte ont fait découvrir divers objets d'antiquité qui annoncent une ancienne cité, probablement celle d'*Usellis* qui donna son nom à la ville moderne. A cinq lieues au sud-est de celle-ci, *Bort,* dans une jolie situation, sur la rive droite de la Dordogne, est la patrie du littérateur Marmontel. A une demi-lieue

au-dessous, la petite rivière de la Rue forme, en se faisant jour au travers de roches décharnées, une belle chute appelée le *Saut de la Saule*.

Le groupe du *Cantal* couvre de ses ramifications le *département* (¹) qui porte le nom de cette montagne, majestueux monument des convulsions volcaniques dont le centre et le midi de la France furent le théâtre à l'époque où la plus grande partie de son sol était encore couverte d'eaux marines et fluviatiles. Ses flancs, formés de porphyre, de basaltes, de laves, de scories et de pierres-ponces, sont fréquemment battus par des vents impétueux, et conservent pendant près de huit mois de l'année les neiges amoncelées sur leurs cimes. Des eaux limpides se font jour à travers ces roches qui sortirent liquides du sein de la terre, et, réunies en ruisseaux, elles forment çà et là des cascades dont les dispositions variées animent des paysages charmants, mais dont le bruit monotone inspire le recueillement et la tristesse. Précipités au fond des vallées, ces ruisseaux, dirigés en différents sens, se réunissent pour donner plus de vigueur aux pâturages qu'ils arrosent, et pour former plusieurs rivières. Les pentes septentrionales fournissent les principales eaux de la Rue, affluent de la Dordogne; la même rivière reçoit encore la Maronne, et la Cère plus importante, qui descendent des vallées dirigées vers l'occident. Les vallées orientales donnent naissance à la Truyère, qui va se jeter dans le Lot, et à l'Alagnon, qui, prenant une direction opposée, se joint à l'Arcueil avant de s'unir à l'Allier; celles du midi ne sont arrosées que par de faibles cours d'eau qui vont grossir la Truyère. D'autres eaux, employées par l'homme pour remédier à ses maux physiques, sortent aussi des flancs de ces montagnes. Les vallées arrosées par les principales rivières que nous venons d'énumérer, sont garnies d'une terre fertile; mais c'est dans la *Planèze*, petite plaine arrosée par l'Alagnon et l'Arcueil, que l'on récolte la plupart des grains consommés dans le département.

Dans les hautes vallées, sur les cimes les plus élevées, et jusqu'au sommet du *Plomb*, la plus importante montagne de ce groupe, dont elle occupe le point central, les pacages et les prairies sont couverts de bestiaux; leurs vastes herbages nourrissent même ceux des départements voisins. Les bœufs engraissés dans le Cantal sont expédiés sur tous les points de la France; les moutons sont dirigés vers les départements méridionaux; les peaux de chèvres et de chevreaux, objets de commerce entre le Cantal et l'Aveyron, sont expédiées à Milhau, où on les convertit en parchemin; les chevaux, d'une petite taille, mais vigoureux, sont employés pour le service de la cavalerie légère. C'est dans les *burons*, cabanes dispersées au milieu des pâturages, que le lait des troupeaux est employé à faire le beurre et des fromages de trois qualités différentes. L'agriculteur cultive le seigle et le sarrasin, ses principaux aliments; le lin, qui par sa finesse rivalise avec celui de Flandre; le chanvre, que l'on tisse en toiles grossières employées dans notre marine ou vendues aux Espagnols; des pommes de terre, des arbres fruitiers de diverses espèces, surtout des châtaigniers dont le fruit est d'une grande ressource pour la nourriture, et quelques vignes enfin, qui ne donnent qu'un vin médiocre. La fabrication des chaudrons et des divers ustensiles en cuivre employés dans les cuisines, celle de la dentelle et du papier, constituent presque toute l'industrie de ce département: à l'exception de quelques houillères, aucune mine n'y est exploitée; mais un grand nombre d'habitants vont chaque année exercer en France, en Espagne et même en Hollande, le métier de chaudronnier.

Dans la partie méridionale du département, près de la rive droite de la Rance, les 2,500 habitants de *Maurs* élèvent beaucoup de porcs et font un grand commerce de jambons. De cette petite ville, située à la base des montagnes, nous allons nous élever jusque dans les hautes régions, d'où nous apercevrons les lieux habités, et notre excursion deviendra plus intéressante par le majestueux spectacle des restes d'antiques éruptions volcaniques qui dominent des cités si peu dignes d'être examinées en détail.

A l'extrémité de la vallée pittoresque arrosée par la Jordanne, traversons d'abord les rues larges mais irrégulières d'*Aurillac*. Sa population est de 10,500 âmes: pour un chef-lieu de préfecture aussi peu important, la salle de spectacle est assez jolie, le cabinet d'histoire naturelle assez riche. La ville, générale-

(¹) Bois. . . . . 62,447 hectares.
Martinets à cuivre. . . . 7

ment bien bâtie, repose sur des laves, que de grands lacs ont recouvertes d'épaisses couches de sédiment calcaire. Hors de ses murs, un hippodrome est destiné à des courses de chevaux qui se font tous les ans du 1er au 15 mai. On croit qu'Aurillac fut fondée vers la fin du huitième siècle. Gerbert, élu pape sous le nom de Silvestre II, le maréchal de Noailles, Piganiol de La Force, auteur d'une description de la France, ont reçu le jour dans ses murs ; pourquoi sommes-nous obligés de placer à côté de ces noms celui de l'infâme Carrier ! A peine sorti de cette ville, on voit des laves basaltiques disposées en colonnades, et dans ses faubourgs existent deux sources minérales ferrugineuses dont les médecins prescrivent l'usage. A peu de distance, la ferme de La Peyrusse a été depuis peu transformée en ferme expérimentale, où l'on enseigne toutes les sciences qui se rapportent à l'agriculture.

A deux ou trois lieues de la ville, le bourg de *Carlat*, qui renferme un millier d'habitants, attire l'attention des curieux par les ruines de son vieux château, bâti sur la cime d'un rocher balsatique. C'était jadis la principale forteresse de l'Auvergne.

Avant de se hasarder dans les chemins difficiles et tortueux du Cantal, il est indispensable de se confier à un guide intelligent. Dans l'espace de trois lieues qui sépare Aurillac de *Vic-en-Carladez*, appelé aussi *Vic-sur-Cère*, parce que la Cère traverse cette petite ville de 2,500 âmes, qui possède un établissement d'eaux minérales très fréquenté, on est frappé de la fraîcheur, du teint et de la grâce qui distinguent les villageoises, et l'on peut dire, non comme ce voyageur qui, à propos de l'humeur et des cheveux roux d'une hôtesse, qualifiait de rousses et d'acariâtres toutes les femmes d'un canton, que dans celui de Vic la plupart des femmes ont les cheveux noirs et les yeux bleus.

En montant vers la cime du Plomb du Cantal, on reconnait dans cette montagne l'immense ruine d'un colosse volcanique recouvrant une masse granitique. Arrivé au-dessus de la vallée qu'arrose le Dauzan, on voit au sommet d'un mont basaltique de près de 300 pieds d'élévation, *Saint-Flour*, peuplé de 5,500 âmes au plus, chef-lieu d'un arrondissement composé de 82 communes. Cette ville est entièrement construite en laves, et quoique siége d'un évêché, elle ne possède aucun édifice dont la vue puisse dédommager de la fatigue que l'on éprouve pour y arriver : le poëte dramatique Du Belloy naquit dans ses murs. L'industrie de Saint-Flour ne consiste pas seulement dans la fabrication des chaudrons, on y fait des draps communs, de la colle-forte estimée, et l'on y prépare l'orseille pour la teinture.

Au fond d'une gorge profonde où coule un des affluents de la Truyère, *Chaudes-Aigues* était connue des Romains sous le nom de *Calentes-Aquæ*. Elle est peuplée de 2,000 habitants. Ses eaux thermales, réputées dans le pays, y amènent pendant la saison un nombre de malades égal à sa population. Ces eaux, qui se font jour au travers des roches volcaniques, varient de température entre 20 et 65 degrés ; elles ne seraient point utiles pour la santé qu'elles le seraient sous d'autres rapports : elles servent à tremper la soupe, à faire la lessive, et à tous les usages domestiques auxquels on emploie l'eau chaude, et, distribuées dans chaque maison par des canaux souterrains, elles échauffent, l'hiver, les chambres des rez-de-chaussée.

A la base du Plomb du Cantal et près du Puy-du-Péroux, l'Alagnon coule dans une jolie vallée. C'est sur sa rive droite qu'est situé *Murat*, chef-lieu de sous-préfecture, où les hommes fabriquent des draps communs, tandis que les femmes font de la dentelle qui rappelle le genre d'industrie que Colbert introduisit le premier dans la haute Auvergne. Après avoir traversé le col de Cabre, on peut s'élever sur le pic volcanique appelé le Puy-Mary, situé dans l'arrondissement de Mauriac. On aperçoit alors sur la rive droite de la Maronne, *Salers*, petite ville bâtie sur une coulée volcanique qui couronne un plateau : elle donne son nom aux montagnes d'alentour, où l'on nourrit les plus beaux bestiaux de toute l'ancienne Auvergne. Les habitants de ces montagnes ont la réputation d'être mutins et querelleurs.

Sur les flancs d'une colline basaltique, située entre l'Ouze et la Dordogne, s'élève la petite ville de *Mauriac*, qui de sa promenade jouit d'une vue magnifique. Sa position sur une plaine fort élevée la place sous un climat très froid. Un seul édifice, bâti depuis peu d'années, y sert d'hôtel-de-ville et de sous-pré-

fecture. Elle a vu naître l'abbé Chappe d'Hauteroche, célèbre astronome. Dans ses environs se trouvent le charmant vallon de Fontanges, les cascades de Salins, et, jusque sur les bords de la Rue, des vallées profondes, des rochers abruptes, et tous ces accidents de terrain si variés dans les contrées volcanisées.

Le groupe du Mont-Dor n'est séparé de celui du Cantal que par quelques vallées arrosées par de petits ruisseaux : le vaste labyrinthe qu'il forme va donc nous servir à passer du département du Cantal dans celui du *Puy-de-Dôme* (1).

Arrivé au-dessus de la région des sapins, des pâturages couvrent les flancs de tous ces Puys qui se groupent autour de celui de Sancy; leurs bases forment un plateau incliné vers le sud; des bestiaux paissent çà et là; quelques cabanes dispersées animent ce triste paysage qui n'offre qu'une verdure uniforme, sans un seul arbre pour se mettre à l'abri des rayons du soleil. Une chapelle gothique, bâtie au seizième siècle, sert de point de réunion aux habitants dispersés dans la montagne; chaque année il s'y fait un pèlerinage célèbre dans la contrée, et, chaque semaine, le jour consacré au service divin y amène un grand concours de montagnards. Près de cette chapelle, une cabane, qui passe pour une auberge, est le rendez-vous des promeneurs du Mont-Dor et des Auvergnats qui, pour se rafraîchir, ne se contentent point d'une eau limpide qui coule à quelques pas de là d'une source consacrée à la Vierge. On ne trouverait point un guide qui consentît à passer à *Vassivière* sans s'arrêter dans cette cabane. A l'approche de l'hiver, ces habitations éparses sont abandonnées; la chapelle est fermée jusqu'au printemps, et la neige ne forme plus au loin qu'un vaste tapis qui cache la trace des chemins. A quelque distance de la chapelle, les guides vous conduisent au *Trou-de-Soucy*, excavation naturelle, creusée en forme d'entonnoir, de 100 pieds de diamètre, terminée par un gouffre de 85 pieds de profondeur, dont l'étendue doit être considérable, si l'on en juge par le bruit long-temps prolongé qu'y produit la détonation d'une arme à feu. Ce que ce gouffre, qu'on aurait tort de prendre pour un cratère, offre de plus curieux, c'est qu'il est rempli, jusqu'à la hauteur de six pieds, d'une eau limpide dont la température est constamment beaucoup plus basse que celle de la plupart des sources : phénomène que l'on pourrait expliquer par l'évaporation que lui fait éprouver la porosité des laves qui tapissent l'excavation. Les gens du pays prétendent qu'elle communique avec les eaux du lac Pavin, lac dont la forme rappelle à la première vue l'idée d'un cratère. L'enceinte, parfaitement circulaire, de ce lac a 120 pieds de profondeur; ses parois intérieures sont boisées tout autour, et la végétation qui les garnit doit toute sa vigueur à l'humidité qui s'exhale de ses eaux profondes. La lave qui a formé les bords élevés de ce lac a coulé des flancs d'un volcan voisin appelé le *Puy-de-Monchal*. L'observateur ne peut voir sans étonnement la masse aqueuse noirâtre du lac Pavin, que n'alimente aucune source visible, s'épanchant continuellement par une échancrure, et formant la petite rivière de la Couse qui entretient la fraîcheur dans les prairies voisines; tandis qu'à peu de distance de ce lac, celui du mont Sineyre, alimenté par un ruisseau limpide, n'offre au contraire aucune issue visible aux eaux qu'il reçoit sans cesse.

On ne peut parcourir les Puys volcaniques qui entourent le Mont-Dor, sans céder au désir de gravir celui de Sancy, dont on aperçoit la cime pyramidale de tous les lieux environnants. La roche dont il se compose est empreinte de tous les caractères d'une origine ignée. Le groupe du Mont-Dor, et celui du Cantal, sortis incandescents des entrailles de la terre, sont les antiques monuments de ces grandes convulsions de la nature dont les volcans brûlants ne donnent qu'une idée imparfaite. Ici point de cratère : la matière en fusion, soulevée d'une immense profondeur, s'est fait jour à travers les granites, et n'a peut-être présenté, après son refroidissement originaire, qu'une masse énorme que l'action de l'atmosphère et le poids des siècles ont morcelée dans tous les sens, et qui n'offre plus aujourd'hui, au lieu d'une masse qui dut à sa naissance être effrayante par sa hauteur et imposante par son étendue, qu'un squelette dont les aspérités aiguës menacent encore de leurs chutes successives les vallées qu'elles dominent.

(1) Bois. . . . . 82,389 hectares.
Vignes. 29,152
Ponts suspendus. . . . 3

Les pentes orientales du Puy-de-Sancy ont une inclinaison peu rapide : parmi les personnes qui prennent les bains dans la vallée, plusieurs dames se font quelquefois transporter jusqu'à son sommet en chaise à porteurs. Ses flancs sont couverts de plantes graminées, touffues, vigoureuses, qui charment l'œil par leur teinte d'un beau vert. Avant d'être au terme de la course, une nappe d'eau, formée de toutes les sources qui descendent des pentes supérieures, occupe une faible partie d'une plate-forme, sur laquelle on reprend haleine avant de gravir le pic. Souvent, après s'être mis en route au lever de l'aurore, le Sancy, dégagé de nuages, semble promettre de charmer vos yeux par les points de vue les plus agéables et les plus imposants ; mais arrivé à son sommet, appuyé sur les débris d'une pyramide en roche volcanique, que surmontait une croix de la même matière, débris qui attestent qu'aucune construction ne peut, sur cette cime, braver les atteintes de la foudre, puisqu'elle a déjà plusieurs fois été reconstruite, où se trouve environné d'une brume épaisse qui dérobe à l'œil la trace même du sentier étroit que l'on a parcouru. L'inscription gravée sur les quatre faces du monument renversé, annonce qu'on vient de faire une ascension de 837 mètres ; que la roche sur laquelle on se repose est élevée de 32 mètres au-dessus du Plomb du Cantal, de 421 au-dessus du Puy-de-Dôme, et de 1,888 au-dessus du niveau de la mer ; qu'enfin on est sur le point le plus élevé de la France centrale. Cependant un rayon de l'astre du jour vient-il dissiper les vapeurs humides, on voit se prolonger d'un côté la belle vallée du Mont-Dor, au-delà de laquelle s'étend un horizon sans bornes, et l'on aperçoit à sa gauche celle d'Enfer, qui effraie par sa profondeur et par les rochers en obélisques dont elle est hérissée.

En quittant le pic du Sancy, on marche au milieu de prairies où l'or des renoncules et des potentilles tranche avec la verdure des autres plantes ; tandis que quelques touffes de végétaux chétifs sortent des déchirures de la gorge d'Enfer et des escarpements de celle de la Cour, et que dans les ravins creusés au-dessus de leurs affreux précipices on voit encore la neige au mois d'août. En descendant péniblement les pentes glissantes qui conduisent sur le côté occidental de la vallée, la vue plonge sur de vastes profondeurs au-dessus desquelles les bestiaux paissent paisiblement, comme s'ils étaient suspendus aux herbages sur lesquels le pied de l'homme ne se hasarde qu'en tremblant. Souvent on voit au-dessus de ces abîmes des bergers montagnards retenus par une corde fixée au sol au moyen d'un épieu, promener la faux sur des herbes que le souffle des vents les empêche quelquefois de recueillir.

La partie la plus élevée de la vallée du Mont-Dor est arrosée par la petite rivière de la ***Dor***, formée des eaux qui, descendant du Sancy, tombent en cascade au fond de la vallée, en se précipitant par une déchirure verticale hérissée d'effrayantes aspérités. Les sapins garnissent la base des montagnes : c'est à l'ombre de leur feuillage triste que, sur la droite de la Dor, serpente, tantôt en se cachant au milieu de touffes de *cacalies* aux larges feuilles, et de *sonchus* aux fleurs bleues, tantôt en franchissant des débris volcaniques, un ruisseau rapide appelé par les habitants la *cascade du Serpent*. Plus bas, sur le flanc de la même vallée, tombent de 90 pieds de hauteur les eaux de la *Dogne*, qui, confondues bientôt avec celles de la *Dor*, forment la rivière de la Dordogne ; enfin on aperçoit sur la rive opposée le *Capucin*, rocher composé de laves porphyriques dont un des prismes détaché de la masse ressemble de loin à un capucin coiffé de son capuchon.

C'est vis-à-vis de ce rocher qu'est situé le village des *Bains*. Une petite promenade nouvellement plantée s'étend au bord de la Dordogne, que l'on traverse sur un pont en fil de fer. Depuis la construction des nouveaux bains situés sur l'emplacement de ceux qu'avaient construits les Romains, le village augmenté, embelli, est, depuis le commencement de juin jusqu'à la moitié de septembre, fréquenté par un grand nombre de baigneurs. Le bâtiment thermal, d'une architecture simple, mais à la fois élégante et solide, est construit en roche volcanique grisâtre et recouvert en dalles de la même matière. Il rappelle les constructions romaines. Les pilastres et les arcades de sa façade se marient parfaitement avec les colonnes encore debout et les autres débris d'un monument antique, appartenant peut-être à un temple élevé sur une partie de la place que termine le nouvel édifice, par quelque illustre

Romain, en mémoire d'une guérison remarquable. Les sites aussi variés que pittoresques de la vallée et des environs du Mont-Dor, contribuent, par l'attrait d'une promenade chaque jour différente, à l'efficacité de ces sources thermales: il est peu de baigneurs qui disent adieu à ces beaux paysages sans avoir visité le lac du Chambon d'où sort la rivière de la Couse. Les beaux points de vue qui bordent ce lac s'accordent si bien avec la description que Sidoine Apollinaire fait de son *Avitacum*, qu'il est vraisemblable que c'est sur ses bords qu'était placée la maison de campagne de ce célèbre évêque de Clermont, qui florissait vers le milieu du cinquième siècle. Cependant plusieurs auteurs la placent sur les bords du lac d'Aydat ([1]).

L'excursion que nous venons de faire dans le Mont-Dor nous a fait voir la plus intéressante partie de l'arrondissement d'Issoire. Continuons notre course vers l'orient, et voyons les principaux lieux qui en dépendent. A *Saint-Nectaire*, où l'on fait d'excellents fromages, il existe des restes de bains romains qui prouvent l'antiquité de ce petit bourg: on y construit actuellement un bâtiment thermal à peu près semblable à celui du Mont-Dor. Une des cinq ou six rivières appelées Couse dans le département, traverse *Issoire*, ville dont la fondation remonte au-delà de la conquête des Gaules. Son nom latin est *Iciodorum*. Elle a beaucoup souffert pendant les guerres civiles du seizième siècle; elle a soutenu deux siéges (en 1577 et 1590); elle fut prise deux fois et livrée aux flammes. On y compte 6,000 habitants. La construction de son église paraît antérieure au style gothique: on y remarque, à l'extérieur, des ornements en mosaïque, et les 12 signes du zodiaque incrustés tout autour dans la muraille: les noms latins de ces signes, sculptés en caractères romains, indiquent une très haute antiquité; le chœur repose sur une chapelle souterraine. On remarque dans cette ville un marché couvert construit en granite. Elle fut le berceau du fameux Antoine Duprat, chancelier de France, qui, après la mort de sa femme, embrassa l'état ecclésiastique et devint cardinal; qui abolit la pragmatique sanction, établit la vénalité des charges, augmenta les impôts, et mourut chargé de la malédiction publique. Sur la rive droite de l'Allier on exploite des mines de fer et de houille dans les environs d'*Auzat*. Dans la même commune, la verrerie de *La Combelle* fournit annuellement au commerce plus d'un million de bouteilles; à *Sauxillanges*, ville de 2,000 habitants, on fabrique des étoffes de laine, de la poterie, des faux et des scies.

Le cours de l'Allier, rivière large et peu profonde, serpente au milieu de la Limagne, baignant sur sa gauche des rochers granitiques qui, coupés à pic près du village de *Saint-Yvoine*, menacent à la fois de leur chute le navigateur qui dirige sa barque et le voyageur qui suit la route taillée dans le roc au bord de la rivière. Plus loin on aperçoit sur la rive droite le bourg de *Vic-le-Comte*, où l'on peut voir les restes d'une sainte chapelle qui était fort belle. Le naturaliste visite le puy de Corent, élevé de 1,900 pieds au-dessus du niveau de la mer, et qui offre une grande variété de produits minéralogiques.

Billom, en latin *Billomagus* et *Billomium*, une des plus anciennes villes d'Auvergne, est à deux lieues à l'est de l'Allier; elle compte un peu plus de 4,500 habitants. Elle avait à une époque fort ancienne une école célèbre, et le pape Eugène IV lui accorda, en 1415, une faculté de droit civil et canonique; Guillaume Duprat, évêque de Clermont, y plaça des jésuites en 1555. C'est dans leur église que l'on trouva, à l'époque de leur expulsion, le fameux tableau qui représentait la Religion sous l'emblème d'un vaisseau dirigé par eux. Des jésuites ont obtenu la direction de ce collége, sous le nom d'école secondaire ecclésiastique, de 1826 à 1828; et il est remarquable qu'ils ont encore placé dans leur église un tableau qui contenait leur fameux monogramme supportant la Religion sous l'emblème d'une femme qui tient le globe sur sa main.

La route d'Issoire à Clermont passe au pied de la montagne calcaire et volcanique de *Gergovia*. Ce nom est celui de la principale cité des *Arverni*, dont César fit le siége et qu'il ne prit pas. Elle occupait le long plateau de cette montagne, dont la hauteur absolue est de 2,300 pieds. On a souvent trouvé sur son emplacement classique, décrit avec exactitude dans les Commentaires, des débris d'ampho-

([1]) Voyez la note qui termine l'ouvrage du docteur *Bertrand*, intitulé: *Recherches sur les propriétés physiques, chimiques et médicinales des eaux du Mont-Dor.*

res, des médailles romaines et des haches gauloises. C'est de ce point qu'on peut juger de la richesse de la Limagne : de tous côtés on ne voit que des villages qui se pressent sur le flanc des montagnes rapprochées par la perspective, que des coteaux couverts de vignes, que des vallées ombragées d'arbres fruitiers de toute espèce, et dans le lointain la fertile plaine qui s'étend depuis les bords de l'Allier jusqu'aux sommets volcaniques qui dominent Clermont, Volvic et Riom. Elle est elle-même dominée çà et là par de vieux châteaux noircis, arrosée par une multitude de ruisseaux et de canaux creusés par l'agriculteur, au bord desquels s'étendent alternativement des prairies, des champs de blé, des vergers et des plantations de peupliers. *Pont-du-Château*, peuplé de 3,000 habitants, est sur la lisière de cette plaine, au bord de l'Allier, qui coule sous un pont nouvellement construit et couvre ensuite une digue d'où il tombe en nappe blanchâtre.

Clermont est bâti sur un monticule de forme conique, élevé d'environ 50 mètres au-dessus de sa base. Suivant les géologues, le noyau de ce monticule est granitique et a été recouvert par alluvion fluviatile de différentes couches de sable, de scories ponceuses, d'argile, etc., qui sont tantôt horizontales et tantôt inclinées. Ce monticule est à l'entrée d'un vallon semi-circulaire de près de six lieues de tour que couronnent de riches coteaux. Derrière eux s'élèvent graduellement plusieurs monts au-dessus desquels s'élance fièrement le Puy-de-Dôme à la distance de deux lieues de la ville. Ce riant vallon semblable à une baie s'ouvre à l'est et se confond avec la vaste plaine de la Limagne, en sorte que du haut de la ville et de quelques unes de ses promenades la vue se porte sur la plus grande largeur de cette immense vallée, et n'est bornée que par les montagnes orientales du département, à huit ou neuf lieues de distance. Clermont est bâti en lave de Volvic, pierre solide, mais dont l'aspect est sombre et triste. Presque toutes les rues anciennes sont étroites, tortueuses et inclinées; ce n'est que depuis environ cinquante ans qu'on a songé à les rendre plus régulières et plus salubres. La cathédrale domine toute la ville; commencée en 1248, elle n'a jamais été achevée. Sa construction est élégante et hardie ; on admire les rosaces et les vitraux ; la nef et le chœur sont recouverts en plomb; au-dessus des bas-côtés règnent de vastes terrasses, dont l'une surtout est remarquable par la perspective qu'elle présente. L'église de Notre-Dame-du-Port, primitivement bâtie en 560, fut saccagée par les Normands, et reconstruite en 866. Il y a lieu de croire que plusieurs de ses parties appartiennent à la première construction. Derrière le chœur est une crypte ou chapelle souterraine où l'on vénère une Vierge à laquelle on attribue beaucoup de miracles. Parmi les édifices civils on peut remarquer deux belles halles, l'une pour les toiles, l'autre pour les blés, et un hôtel-de-ville, avec palais de justice en construction. Le collége royal, qui réunit près de 500 élèves, est aussi un fort beau bâtiment. Dans la partie méridionale de la ville, et à l'extrémité d'une des plus belles rues, s'élève un obélisque consacré à la mémoire du général Desaix, un des enfants de l'Auvergne. Près de là sont les *établissements scientifiques* de la ville. Ils se composent d'une bibliothèque publique, où l'on compte 16,000 volumes assez bien choisis ; d'un cabinet d'antiquités principalement formé d'objets trouvés dans le département; d'un cabinet de minéralogie et de géologie fort riche, particulièrement en objets du pays, et d'un jardin botanique spacieux, bien entretenu, contenant 3,500 plantes. Il y a dans ces établissements des cours publics et gratuits de botanique, de minéralogie, de géologie, d'arithmétique et de géométrie appliquées aux arts, de calligraphie, de dessin linéaire, de musique et d'architecture. L'Académie des sciences, arts et belles-lettres de la ville y possède aussi, dans le bâtiment de la bibliothèque, un local pour ses réunions. La bibliothèque est ornée du buste de Delille, en marbre, par Flatters, et de la statue de Pascal, par Ramey; on y conserve 180 manuscrits, dont plusieurs offrent de l'intérêt, et tous les ouvrages, toutes les cartes, toutes les gravures, relatifs à l'Auvergne que l'on a pu réunir. Clermont a donné le jour à Pascal, à Domat, à Savaron, à Thomas, et peut-être à Delille[1] et à Chamfort. Les principales places sont vastes; celle de *Jaude*, ou la place d'armes, forme un parallélogramme de 262 mètres de long sur 83 de large ; elle est environnée de maisons particu

[1] Delille a été baptisé dans l'église de N.-D. d Port, suivant les registres déposés à l'Hotel-de-Vill. La mère de Chamfort habitait Clermont.

lières presque toutes neuves et bien bâties. Celle de la *Poterne,* dans la partie la plus élevée de la ville, exposée au nord et plantée d'arbres, offre aux promeneurs une perspective des plus riches et des plus variées; de celle du *Taureau,* l'œil se promène agréablement sur le magnifique tableau que présente la Limagne. La place *Champeix,* ou *Delille,* vaste et irrégulière, est embellie par une superbe fontaine de style gothique. Au nord et à l'est de la ville, règne un boulevard planté d'arbres et formant une promenade agréable.

Dans l'un des faubourgs de Clermont coule la fontaine de Saint-Alyre, que les habitants regardent comme l'une de leurs principales curiosités, et que des guides empressés offrent de faire voir à tous les étrangers. C'est une source ferrugineuse abondamment chargée de carbonate de chaux, qui alimente des bains dont l'usage est prescrit comme moyen hygiénique. Rien dans sa transparence ne trahit les principes dont elle est formée; elle pourrait disputer de limpidité avec le cristal le plus pur. Cependant dirigée dans de petites cabanes, où son eau divisée tombe en pluie fine sur des nids d'oiseaux, des bouquets de fleurs ou des branches de végétaux, des grappes de raisins ou d'autres fruits, des animaux empaillés de diverses espèces, depuis les plus petits jusqu'aux plus gros, elle les couvre d'un sédiment calcaire tellement fin qu'il n'en altère point les formes, en leur donnant l'apparence d'objets pétrifiés. Ces inscrustations, rassemblées dans une des salles de l'établissement, s'y vendent sous le nom de pétrifications aux étrangers, qui, après avoir vû de quelle manière l'eau se dépouille des molécules calcaires qu'elle tient en suspension, croient avoir surpris la nature sur le fait, dans une opération mécanique sans aucune analogie avec le phénomène de la pétrification. La source de Saint-Alyre offre aux curieux une chaussée calcaire dont une des extrémités est percée en forme d'arche irrégulière sous laquelle coule le ruisseau dans lequel elle se jette. Ce pont naturel et la chaussée qui en fait partie sont les résultats du sédiment que l'eau déposa jadis à l'aide des végétaux qui, croissant sur sa route, la divisaient sans cesse. Le calcaire qui s'est ainsi formé occupe une longueur d'environ 230 pieds, et comme l'un des rameaux de sa source construit encore un pont semblable au-dessus du ruisseau qu'elle alimente, et que ce pont augmente de 4 pouces par an, il est facile de se convaincre qu'elle a employé environ 700 ans à la construction du pont et de la chaussée que l'on montre aujourd'hui.

Clermont n'est point une ville manufacturière : le nombre de ses fabriques et de ses tanneries est peu considérable; les cuirs, les toiles et les chanvres sont ses principaux objets de commerce; ses pâtes de fruits, surtout celles d'abricots, sont renommées. Elle est un entrepôt important pour les départements voisins, et même pour Lyon, Bordeaux et Paris.

L'origine de cette ville se perd dans la nuit des temps. Sous divers noms elle a toujours été la capitale du pays. Quoiqu'il soit vraisemblable qu'elle s'est accrue des ruines de Gergovia, il ne faut pas la confondre avec cette place célèbre. Strabon, environ vingt ans avant l ère chrétienne, la nomme *Nemossos;* sur une colonne érigée en l'honneur de l'empereur Claude, l'an 45 de J.-C., elle est appelée *Augustonemetum;* vers l'an 125, Ptolémée la désigne par ce nom; vers 470, Sidoine Apollinaire l'appelle *urbs Arverna;* un siècle plus tard, Grégoire de Tours la désigne par ces mots: *urbs Arverna, Arvernum, urbs Arvernica;* dans le huitième siècle, un continuateur de Grégoire de Tours lui donne ces mêmes dénominations, et appelle *Claremons* le château qui la dominait, et qui fut détruit en 761 par Pépin. C'est de ce château-fort que la ville, saccagée et rebâtie plusieurs fois, a pris son nom moderne. Sa réunion avec Mont-Ferrand, opérée depuis 1731, lui a fait donner le nom de Clermont-Ferrand. *Mont-Ferrand,* qui n'est considéré aujourd'hui que comme un faubourg de Clermont, dont il est cependant séparé par une promenade d'une demi-lieue, était autrefois une place-forte : c'est un monticule couronné par des maisons bien noires et bien gothiques; de la place de la *Rodade* et du haut de la terrasse du clocher, on jouit d'une des plus belles perspectives du pays.

Du haut des boulevards de Clermont, le Puy-de-Crouël, Mont-Rognon, et tant d'autres montagnes nées de conflagrations qui ont tourmenté le sol, ne semblent que des collines; mais descendez dans la plaine : le premier vous montrera sur une hauteur de près de

300 pieds au-dessus de celles-ci, les traces du soulèvement qui l'a formé, attesté par l'inclinaison vers son centre de ses couches alternativement calcaires et volcaniques ; le second, élevé de plus de 800 pieds au-dessus du sol, vous présentera son cône basaltique couronné comme tant d'autres par les masures du vieux château des dauphins d'Auvergne, construit en prismes couchés ; mais des objets d'un intérêt différent nous attirent dans une autre direction.

Le bourg de *Chamaillères* renferme une église dont la construction première remonte peut-être au sixième siècle, mais qui a été rebâtie au onzième. Il est traversé par le ruisseau de Fontanat, qui met en mouvement des moulins, des papeteries, différentes usines, et répand dans la riante vallée qu'il arrose une délicieuse fraîcheur. De vieux noyers étalant leur épais feuillage ; des vignes suspendues au-dessus d'un chemin qui suit les sinuosités d'un ruisseau limpide ; le lierre aux larges feuilles entrelaçant les arbres ; des montagnes granitiques supportant deux énormes coulées de laves et de scories ; des excavations exhalant comme à Pouzzole l'acide carbonique ; une source d'eaux minérales, acidules, chaudes et ferrugineuses, portant le nom de César ; la grotte de Royat, où jaillit par sept issues et s'arrondit en cascades une source qui se fait jour à travers la matière volcanique ; un bois précédé par des massifs d'antiques châtaigniers : tout dans l'ensemble de cette vallée rappelle également les plus beaux sites de l'Italie. Au-dessus du village de *Royat* et de cette grotte qui, par un aqueduc, alimente les fontaines de Clermont, s'élève le Puy-Châteix, ainsi nommé d'un château que les ducs d'Aquitaine y avaient fait bâtir. Le minéralogiste peut rechercher dans les filons qui divisent les granites de sa cime, de beaux cristaux de baryte sulfatée ; le botaniste y trouvera des lichens de la plus belle nuance rougeâtre ; mais celui que des études préliminaires n'ont pas préparé à goûter le charme de ces recherches scientifiques se contentera de céder à l'invitation d'un villageois empressé de faire voir aux étrangers les *greniers de César ;* c'est ainsi qu'on appelle un éboulement qui couvre les flancs de la montagne, et dans lequel on trouve des grains de seigle et de froment légèrement carbonisés, qui paraissent simplement devoir leur origine à l'incendie qui consuma le château, lorsqu'il fut pris par Pépin, en 761.

Qui croirait, à la vue du colosse qui domine tous les Puys volcaniques des environs de Clermont, qu'un écrivain connu lui conteste le titre de montagne [1], comme si ce n'était pas assez qu'il ait 4,500 pieds de hauteur absolue et 2,200 au-dessus de sa base ! Ne serait-on pas tenté de croire que ceux qui parlent du cratère du Puy-de-Dôme ne l'ont jamais gravi [2] ? Le Puy-de-Dôme, en effet, n'offre aucune trace de cratère. C'est une montagne conique dont le sommet présente seulement quelques inégalités, et où l'on voit les débris d'une ancienne chapelle qui existait encore lorsque Perrier fit, sur la pesanteur de l'air, les expériences dont Pascal l'avait chargé. Célèbre depuis cette époque, le Puy-de-Dôme a exercé souvent la sagacité des naturalistes ; et, soit qu'on admette qu'il est le résultat d'un soulèvement du sol, soit qu'on veuille le rendre dépendant des grandes formations trachytiques du Mont-Dor, il n'en est pas moins remarquable par son association avec une montagne moins élevée qui de Clermont se voit à sa droite, et qu'on appelle le *petit Puy-de-Dôme.* Tandis que le Puy-de-Dôme est formé d'une roche blanchâtre et légère à laquelle on a donné le nom de *domite*, dont les fissures sont souvent tapissées de lames brillantes de fer oligiste, le petit Puy-de-Dôme, au contraire, est un assemblage de scories tout-à-fait semblables aux autres volcans modernes que l'on voit dans les environs. Un joli cratère, appelé le *Nid de la poule,* se trouve placé entre ces deux montagnes, et paraît avoir vomi une grande partie des scories dont nous venons de parler. Une végétation brillante couvre les flancs du Puy-de-Dôme et s'étend jusqu'à son sommet. Un grand nombre de plantes alpines viennent émailler la pelouse qui cache ses rochers ; une foule de plantes médicinales croissent avec une sorte de profusion sur une espèce de plateau voisin du

(1) C'est une des erreurs de M. *Ad. Blanqui*, dans sa *Relation d'un voyage au midi de la France.* Il lui donne 5000 pieds d'élévation. — (2) Outre l'ouvrage ci-dessus, voyez encore l'*Ermite en province*, t. VIII, pag. 328, où cette montagne est décrite de la manière la plus incomplète et la plus fausse ; le narrateur y a vu un cratère.

sommet, et le botaniste commence à trouver sur cette montagne la végétation du Mont-Dor. Quand on est au sommet, la vue embrasse un immense horizon. Au sud le Cantal, à l'est les montagnes du Forez, au nord les plaines du Bourbonnais, à l'ouest les coteaux de la Creuse et de la Corrèze, sont les limites de la vaste étendue que l'on domine. Clermont paraît assez rapproché, on distingue quelques rues et sa cathédrale imposante. Au-delà, c'est la Limagne tout entière qui s'étend comme un large bassin dont le fond est parsemé de villages, et dont les éminences sont couvertes de vieux châteaux à demi ruinés. Des avenues de noyers conduisent à chacune de ses villes, et l'Allier qui traverse cette belle plaine paraît au loin comme un filet d'argent. Plus près du Puy-de-Dôme se trouvent groupées un certain nombre de montagnes, parmi lesquelles on remarque le *Puy-de-Côme* et sa large coulée qui s'est épanchée dans le lit de la *Sioule*, près de Pont-Gibaud, à deux grandes lieues de son point d'origine. Le Puy-de-Nadailhat, élevé de 2,000 pieds au-dessus de la plaine, dont les flancs ont vomi cette masse de laves, appelée la Serre, qui sur une largeur considérable occupe une étendue de près de trois lieues; ce magnifique Puy-de-Pariou, même, qui, placé près de la base du colosse, s'élève de 500 pieds de plus que le précédent, et dont le cratère, si bien conservé, si régulier, a 960 pieds de diamètre et 280 de profondeur, ne paraissent que des buttes faciles à gravir.

Si, dirigeant notre course vers le nord, nous cédons au désir de visiter le grand Sarcouy et le Puy-Chopine, dont les sommets blanchâtres indiquent une origine différente de celle des montagnes voisines, nous reconnaîtrons dans le premier la même substance que celle qui constitue le Puy-de-Dôme; son nom indique l'usage auquel les anciens employaient cette substance poreuse: on voit encore dans les cavernes qu'ils y ont creusées, les sarcophages qu'ils en tiraient, et qui jouissaient de la propriété de dessécher promptement les cadavres en absorbant leurs parties humides. Le second, attestant le soulèvement de ces masses coniques et sans cratères, présente le mélange de diverses espèces de domites, de roches granitiques et de basaltes. Au-delà de ces monts on se trouve dans l'arrondissement de Riom; à droite, *Pont-Gibaud*, qui prend le titre de ville avec 800 habitants, possède une belle fontaine d'eaux minérales, un superbe moulin à farine et des scieries hydrauliques; il y a aussi des mines de plomb argentifère très riches, en exploitation depuis quelques années.

Le Puy-de-La-Nugère, dont la base se couvre d'un petit bois où le chêne et les ronces disputent au noisetier la couche végétale formée de la décomposition de ses scories, a, de son cratère incliné, vomi deux courants de laves qui, après avoir suivi, sur une étendue de 1,800 toises, deux routes opposées, se sont réunies au-dessous de *Volvic*. Ce bourg utilisait depuis long-temps, pour la construction, ces déjections volcaniques d'environ 25 pieds d'épaisseur moyenne, lorsque M. de Chabrol eut, il y a quelques années, l'idée de donner plus de développement à ce genre d'industrie. Une école de dessin et de sculpture fut fondée, des modèles moulés sur l'antique y furent réunis; la méthode d'enseignement mutuel transforma bientôt de petits paysans en dessinateurs et en sculpteurs intelligents; un tour mû par l'eau fut installé; le nombre de bras employés à l'extraction de la lave fut triplé; Paris devint un débouché pour les produits de cet établissement, et aujourd'hui cette matières, qui ne se taillaient qu'en dalles et en moellons, prend sous le tour la forme de colonnes élégantes, se transforme sous le ciseau en rosaces et en chapiteaux, reproduit les chefs-d'œuvre de l'antiquité ou se dispose en cippes et en monuments funéraires que leur teinte lugubre, que leur texture inaltérable à l'air, que leur solidité rendent préférable au marbre, au granite même. Que d'avantages le département pourrait retirer de ses laves, devenues un objet de luxe et d'utilité, si des canaux, faisant communiquer l'Auvergne aux cours d'eau qui descendent vers la capitale, permettaient d'y transporter facilement des produits qui, dans l'état actuel des communications, quadruplent de prix par les seuls frais de transport!

Riom ne doit son importance qu'à ses tribunaux et au penchant processif de l'Auvergnat; l'industrie y est peu active, et son commerce ne consiste qu'en objets de première nécessité. C'est dans cette ville assez bien bâtie, arrosée par plusieurs fontaines et placée

sur une colline au bord de l'Ambène, que siége la cour royale qui devrait être à Clermont. Les faubourgs sont séparés de la ville par des boulevards bien plantés. Le palais, la Sainte-Chapelle, et surtout la maison centrale de détention, vaste, élevée, sûre mais mal aérée, sont ses principaux édifices. L'église de Saint-Amable est remarquable par l'élégance de sa coupole. Plusieurs hommes distingués sont nés à Riom : le savant jésuite Jacques Sirmond, et son frère, l'historiographe ; le bénédictin Génébrard, et l'académicien Danchet.

Aigueperse consiste en une seule rue sur la grande route de Clermont à Paris ; elle compte un peu plus de 3,000 habitants. Au nord de la ville on voit une dépression du terrain où s'opère un dégagement considérable d'acide carbonique, qui asphyxie les oiseaux et les petits animaux assez imprudents pour venir se désaltérer dans l'eau qui y séjourne ordinairement. Près de là on remarque la butte de *Montpensier,* où l'on exploite depuis longtemps une carrière de plâtre. A un quart de lieue à l'ouest d'Aigueperse, on voit le château de *La Roche,* où le célèbre chancelier de L'Hospital est né 1505. Aigueperse revendique l'honneur d'avoir vu naître Delille.

On peut juger du degré d'activité que donneraient un canal et de bonnes routes à l'industrie du Puy-de-Dôme par celle qu'entretiennent le cours de la Dore et de l'Allier, et la route de Lyon nouvellement rendue praticable dans l'arrondissement de *Thiers.* Cette ville, de 10,000 âmes, que ses maisons singulièrement peintes, mais cependant élégantes, que sa situation ravissante au milieu d'une jolie vallée, que ses environs pittoresques et sauvages placent au rang de nos plus jolies villes, en est aussi l'une des plus industrieuses. Depuis trois siècles elle est en possession de la fabrication de la grosse coutellerie ; 600 ateliers de couteaux et de ciseaux occupent dans son enceinte et dans les hameaux environnants plus de 6,000 personnes. Ses papeteries, au nombre de 22, remontent à peu près à la même époque, et soutiennent par plusieurs perfectionnements leur ancienne réputation. Une dizaine de tanneries y prospèrent également ; et cependant le principal moteur de tant d'établissements industriels est le ruisseau de la Durole dont les eaux, resserrées dans une gorge étroite, roulent avec fracas, fières d'avoir fait mouvoir un grand nombre d'usines. *Saint-Remy* participe de l'activité de Thiers ; c'est un village qui fabrique aussi de la coutellerie et qui compte près de 4,000 habitants. Plus loin de Thiers, dans la direction du nord-ouest, les sapins exploités dans les montagnes sont, par le moyen de scies hydrauliques, divisés en planches au bourg de *Puy-Guillaume,* sur le bord de la Dore. A *Maringues,* sur la Morge et près de l'Allier, on fabrique de la chamoiserie estimée ; à *Courpierre,* ville de 3,500 âmes, chef-lieu d'un canton agricole, il existe un moulin à moudre les os que l'on emploie ensuite comme engrais [1].

L'arrondissement d'*Ambert,* moins bien situé que le précédent, est cependant intéressant sous le rapport de l'industrie. C'est dans cette ville que l'on fabrique les meilleurs fromages de l'Auvergne. Le ruisseau qui la traverse, et qui se jette dans la Dore, met en mouvement plus de 124 moulins à papier. On compte en outre dans cette industrieuse cité de 8,000 âmes, 2,400 ouvrières en dentelles, 20 métiers à étamines, 900 métiers à toiles et plus de 300 métiers pour les rubans de fil, les lacets et les jarretières de laine. Les ouvriers papetiers y forment une nombreuse confrérie dont l'origine remonte au quinzième siècle [2]. La petite ville d'*Arlant,* située plus haut, sur la Dolore, dans une charmante vallée, fabrique des blondes et des rubans de fils ; les bourgs de *Marsac* et de *Viverols,* le premier renfermant 3,000 habitants, et le second 1,300, ont le même genre d'industrie ; à *Saint-Amans-*

(1) Voici la valeur annuelle des principaux produits manufacturés de l'industrieux canton de Thiers :

Coutellerie.	2,800,000 fr.
Papeterie	1,400,000
Tannerie.	250,000
Produit des autres fabrications et des fileuses.	550,000
Total. . . .	5,000,000

(2) On évalue de la manière suivante les produits annuels de ses diverses branches d'industrie.

Dentelles.	100,000 fr.
Toiles.	900,000
Rubans de fil et de laine. . .	30,000
1,122,000 kilogrammes de papiers.	2,870,000
Total. . . .	3,900,000

Roche-Savine, on exploite des mines de plomb argentifère ; enfin la petite ville d'*Oliergues*, peuplée de 2,000 âmes, et le bourg de *Cunlhat*, qui en a 3,000, se livrent à la même fabrication qu'Ambert.

Il nous a suffi d'un coup d'œil dans ce département, pour concevoir une idée favorable de l'extension que son commerce éprouverait s'il était encouragé. Du sein de la terre sortiraient des richesses considérables, à en juger par ses exploitations d'antimoine, de plomb et de houille. Quel parti la culture tirerait du fertile sol de la Limagne, si l'agriculteur ne restait point attaché à ses vieilles routines ! Que d'avantages les riches prairies du Mont-Dor et les belles pelouses qui couvrent partout les flancs de ses Puys volcaniques, offriraient à l'agriculture dans la propagation des bestiaux, si l'on cherchait à y renouveler les races *ovines* et *bovines* par les moutons d'Espagne et les vaches de la Suisse ! Veut-on se faire une idée de la civilisation arriérée du peuple des campagnes ? que l'on parcoure les montagnes ; on verra partout l'Auvergnat traînant ses gros sabots, et, armé d'un long aiguillon, conduire lentement des bœufs attelés à des chariots en bois, dont les roues sans ferrure font retentir les airs du cri aigre produit par le frottement de l'essieu ; qu'on le suive dans ses champs, où, conservant l'antique *araire*, la charrue sans roues, il arrête ses bœufs par ces mots, qu'il a conservés de ses anciens maîtres, *sta bos*, et qu'il prononce en ignorant leur antique origine ; qu'on entre dans son habitation, à peine éclairée par des vitraux, à peine garantie du souffle des vents par des ais mal joints qui forment le plancher, on le voit courbé sous le poids du travail et de la misère, se nourrir du fromage de ses vaches chétives, amaigries par l'usage qu'il en fait en les employant à la place du bœuf. Ce peuple cependant est susceptible de perfectionnement ; il aime le travail, et les paysannes, portant sur leur tête les provisions qu'elles vont vendre à la ville, ne cheminent jamais sans occuper leurs mains au tricot dont elles se chaussent, ou sans faire mouvoir rapidement le fuseau. On est souvent étonné de soin que prend l'Auvergnat de transporter sur des sommets à peine accessibles quelques hottées de terre qu'il livre à la culture. Il est abruti par les préjugés qui régnaient partout il y a trois siècles, et par l'ignorance la plus profonde, non de ses devoirs, car il est probe, mais de tout ce qui peut augmenter son aisance et son bien-être, et l'on peut dire avec vérité que des lumières de plus et des superstitions de moins le mettraient à portée de jouir des avantages que lui promet sa persévérance laborieuse.

LIVRE CINQUANTE-SIXIÈME.

Suite de la Description de l'Europe. — Description du royaume de France. — Quatrième section. — Région orientale.

Plus éclairée, plus riche que la région du centre, la région orientale, composée du Lyonnais, de la Bourgogne, de la Franche-Comté et de l'Alsace, la surpasse encore par sa population relative. Sur une superficie de 2,960 lieues, elle compte 4,192,000 habitants, ou 1,416 par lieue carrée. Du haut des monts Forez, qui séparent ces deux régions, on se demande, en quittant la précédente, comment il se fait que, soumise partout aux mêmes lois, à la même liberté, une contrée puisse présenter ces nuances si prononcées d'ignorance ou d'instruction, de misère ou de prospérité. Une foule de causes contribuent à les établir ; la plus efficace est la facilité des communications. La région dans laquelle nous entrons en possède plus qu'aucune de celles que nous avons parcourues : des routes de différentes classes, des chemins communaux, des rivières considérables, deux grands fleuves, plusieurs canaux, voilà quelles sont les causes matérielles qui influent le plus puissamment sur l'esprit d'un peuple, et qui préparent les améliorations de toute nature.

Depuis l'extrémité méridionale du *département de la Loire* ([1]) jusqu'à son extrémité septentrionale, ce fleuve traverse, entre deux chaînes granitiques ou composées de grès et de calcaires anciens, des terrains de sédiment qui offrent peu de plaines fertiles, ainsi que l'atteste l'insuffisance des récoltes; mais des mines de fer et de plomb considérables et les plus riches houillères de France; des manufactures où les métaux prennent les formes variées qui les rendent propres à tous les usages domestiques, où le lin et le chanvre se tissent pour satisfaire le luxe du riche et les besoins du pauvre; où la soie, variée de mille nuances, se façonne en rubans que le caprice de la mode multiplie à l'infini, enrichissent l'habitant plus que ne pourrait le faire le sol le plus fécond ([2]).

Des trois arrondissements de la Loire, celui de Saint-Étienne est le plus industrieux et le plus peuplé. Le canton de *Pélussin* cultive en grand le mûrier, et nourrit sans mélange depuis 40 ans cette belle espèce de bombyx, importée de la Chine, et qui fournit une soie que sa blancheur éclatante et sa fermeté font rechercher pour la fabrication des blondes. Cette soie se prépare dans la petite ville de *Bourg-Argental,* où l'on fabrique du crêpe et des lacets; au bourg du *Chambon,* on exploite de la houille, on fabrique des rubans, des clous, des limes et des couteaux; celui de *Firmini* possède la même industrie. *Saint-Chamond,* ou *Saint-Chaumont,* ville de 9,000 âmes, où l'on voit une jolie promenade et des bains publics, emploie les eaux du Ban et du Gier aux différents genres de fabrication que nous venons d'indiquer; on y compte plus de trente manufactures de rubans et de lacets, et, dans le faubourg de Saint-Julien, une forge à l'anglaise fournit par an plus de six millions de livres de fer. Cette petite ville possède un collége communal.

A l'embranchement de trois vallées, à la naissance du canal de Givors et sur la petite rivière de Gier, *Rive-de-Gier,* ville de 9,500 âmes, doit son importance à ses belles houillères exploitées au moyen de quarante machines à vapeur, à ses verreries et à ses usines. On y remarque le beau bâtiment appelé la Maison du Canal, et le magnifique bassin qui est en face. Aux portes de Saint-Étienne, le village de *La Bérardière* est connu par ses fonderies considérables d'acier.

Que de pas l'industrie n'a-t-elle pas faits en France, et combien n'en fera-t-elle point encore, encouragée par un gouvernement éclairé, lorsqu'on voit les difficultés qu'il a fallu vaincre pour rapprocher Saint-Etienne et Lyon par une route en fer, qui diminue de moitié le temps que l'on emploie pour communiquer de l'une de ces villes à l'autre! Sur un espace de 55,000 mètres de longueur, des travaux commencés vers la fin de 1827 ont changé l'aspect du pays: les monts et les vallées ont été nivelés; 500,000 mètres cubes de roches les plus dures ont été arrachés au sol; 100,000 mètres cubes de terre en ont été enlevés, et 900,000 autres mètres ont servi à faire disparaître les inégalités du terrain; sur toute la ligne cent douze ponceaux ont été construits; et près de Saint-Etienne une montagne a été percée dans toute sa longueur. Bientôt sur cette route revêtue de fer, des machines à vapeur consumant chacune par heure 70 kilogrammes de houille, évaporisant 350 kilogrammes d'eau, parcourant deux lieues en soixante minutes, et traînant quinze chariots portant ensemble un poids de 1,200 milliers, remplaceront les 1,800 voitures qui se pressent journellement entre les deux villes.

« *Saint-Etienne,* dit un de nos économistes les plus capables d'apprécier les travaux industriels ([1]), est la ville des contrastes. Non loin du bel hôtel-de-ville que les habitants ont élevé sur la place Neuve, on aperçoit encore des masures enfumées, vraies demeures de cyclopes, sans carreaux de vitres, surchargées plutôt que couvertes de tuiles à gouttières. Les chemins sont remplis d'une poussière noirâtre qui s'attache aux vêtements, aux habitations, aux meubles, et leur imprime promptement le caractère de la vétusté. C'est pourtant sur le bord de ces routes qu'on fabrique les gazes légères, les tulles, les rubans éclatants, dont

(1)

Bois	63.462	hectares.
Vignes	13.897	
Hauts-fourneaux	5	
Canaux	2	
Chemins de fer	4	
Ponts suspendus	3	

(2) La seule fabrication des rubans de soie fait sortir annuellement des montagnes de Saint-Étienne pour plus de 30 millions de produits.

(1) Relation d'un voyage au midi de la France pendant les mois d'août et de septembre 1828, par *M. Ad. Blanqui.*

l'Europe entière est tributaire. Ici, des armuriers; plus loin, des brodeuses; dans les champs le bruit des forges, dans les rues celui des métiers. On rencontre souvent à cheval des hommes tout couverts de fumée, qui semblent manquer de linge, et qui possèdent des usines productives. Je n'ai pas pu faire accepter la moindre gratification à des mineurs sans chemise, et l'on voit à Paris des hommes qui mendient en jabot. J'ai trouvé au milieu de Saint-Etienne des maisons que j'avais vues, il y a quelques années, à ses portes. Sa population s'est élevée de 20,000 âmes à 40,000 en moins de dix ans, tandis que celle de Montbrison, chef-lieu du département, ville de rentiers et de gentilshommes, décroît incessamment, et devient le rendez-vous de tous les mendiants du Forez. »

Saint-Etienne renferme une manufacture royale d'armes à feu, 40 fabriques d'armes de toute espèce, 10 de coutellerie, 45 de quincaillerie, et 150 de rubans et de velours. Elle possède une société industrielle, une société d'agriculture et de commerce, un cabinet d'histoire naturelle, un musée industriel, et une école de mineurs. Sa population, qui était de 18,000 âmes en 1790, est aujourd'hui de plus de 30,000 dans ses murs, et d'environ 50,000 avec celle de sa banlieue, qui se compose presque entièrement d'ouvriers employés dans ses fabriques [1].

Montbrison ne devrait-il pas rivaliser avec la précédente? la rivière de Vizezy, qui la traverse, ne fournit-elle point assez d'eau pour faire mouvoir les plus importantes usines? Au lieu de se livrer à l'industrie, elle reste mal bâtie, mal percée, et peu peuplée. Il est vrai que des eaux stagnantes l'avoisinent et la rendent malsaine. Elle n'a qu'une seule société savante, c'est celle d'agriculture. Un seul édifice s'y fait remarquer par de nouveaux agrandissements, c'est celui de l'école normale primaire. Le palais de justice, l'église Sainte-Marie et la halle au blé sont, nous devons le dire, assez beaux; une salle de spectacle, et des boulevards nouvellement plantés, contribuent à rendre son séjour agréable; elle possède une petite bibliothèque publique, et quelques fabriques de linons et de toiles. On croit que cette ville fut fondée au douzième siècle par un nommé Brison, ce qui lui fit donner le nom latin de *Mons-Brisonis*. Les eaux minérales de ses environs jouissaient, comme aujourd'hui, d'une grande réputation chez les Romains, ainsi que l'indiquent quelques restes d'antiquités. Le roc volcanique qui la domine est celui du haut duquel le féroce baron des Adrets précipitait les prisonniers qu'il faisait sur les catholiques.

Près de *Saint-Galmier*, petite ville où l'on fabrique des cierges et située sur une éminence non loin de la *Croize*, il existe une fontaine minérale dont les eaux ont un goût vineux très prononcé. *Feurs*, sur la route de Thiers à Lyon, est le *Forum Segusianorum*, ancienne capitale des *Segusiani*, qui donna son nom à notre ancienne province du Forez.

Le ruisseau de Gand coule au pied de la petite ville de *Saint-Symphorien-de-Lay*, importante par ses fabriques et son commerce. Elle dépend de l'arrondissement de *Roanne*, ville antique appelée *Rodumna* par Ptolémée, considérée comme un simple village au commencement du dix-huitième siècle, aujourd'hui bien bâtie, industrieuse, peuplée de plus de 9,000 âmes, et possédant un grand hôpital, une jolie salle de spectacle, un beau collége communal et une société industrielle. Quelques restes de monuments romains y ont ré-

[1] Nous ne pouvons mieux faire, pour donner une idée exacte de l'activité et de la richesse industrielle de Saint-Étienne et de son arrondissement, que de présenter ici le relevé du nombre moyen des ouvriers qui y sont employés, et de la valeur des objets fabriqués annuellement.

	Ouvriers:	Valeur des matières premières.	Accroissements de valeur par le travail.
Extraction de la houille et transport. . .	3,000	»	7,000,000
Hauts-fourneaux au coke.	800	950,000	540,000
Forges à la houille. .	1,500	4,440,000	2,310,000
Aciéries	100	302,400	292,600
Quincaillerie et coutellerie.	3,800	1,200,000	3,000,000
Clouterie.	3,000	1,800,000	2,200,000
Armes de guerre et de chasse.	2,800	507,000	1,800,000
Verreries.	1,800	3,200,000	1,800,000
Apprêt de la soie. .	2,900	»	1,344,000
Rubanerie	27,500	23,385,600	14,031,360
Lacets de soie, fil et coton.	250	900,000	900,000
Produits divers exportés	300	200,000	500,000
Totaux. . . .	47,750	36.885,000	35,717,960
Valeur des matières premières. .			36,885,000
Valeur des produits fabriqués. .			72 602,960

sisté aux vicissitudes qu'elle a long-temps éprouvées.

S'il est un *département* qui prouve la supériorité de l'industrie manufacturière sur l'industrie agricole, c'est celui du *Rhône* (1). Son sol, entrecoupé de montagnes et de vallées, est peu fertile; il ne récolte pas en céréales et en bois la moitié de ce qui est nécessaire à sa consommation; il n'est dédommagé de la pauvreté de ses champs et de ses forêts que par la bonté de ses vins, dont les plus connus sont ceux de *Côte-Rôtie* et de *Condrieux*. Ses prairies artificielles nourrissent un grand nombre de bêtes à cornes, de moutons et de chèvres; mais celui des bœufs y diminue, tandis que celui des vaches s'est accru de plus d'un tiers depuis 1812 : on en compte environ 44,000. Ce n'est point à la négligence de l'agriculteur qu'il faut attribuer le peu d'importance des récoltes en grains. Le cultivateur, au contraire, tire de ses terres tout le profit qu'on doit en attendre. C'est donc au nombre seul de ses fabriques que ce département doit l'avantage d'être, après celui du Nord, celui qui renferme la population relative la plus considérable : elle est de 2,954 individus par lieue carrée. Le cuivre et la houille, principales substances que recèlent ses montagnes, sont les matières premières qui alimentent ses usines.

Entrons dans ce département, nous admirerons à *Tarare* les prodiges du mouvement industriel : cette ville compte à peine 7,000 âmes, et cependant elle renferme 65 fabriques de mousseline et 25 de broderies, les plus anciennes qui aient été établies en France, et qui occupent au loin plus de 50,000 ouvriers répandus dans divers cantons. La ville est située au pied d'une montagne qui porte son nom, sur la rive gauche de la Tardine, petite rivière qui fait acheter par le ravage de ses inondations les avantages qu'elle procure au fabricant. *Thizy* et *Amplepuis* se partagent la fabrication des calicots et des cotonnades appelées *garras*, ainsi que le filage du coton. C'est au village de *Cours*, peuplé de plus de 3,500 âmes et arrosé par la Trambouze, que se font ces toiles mélangées de fil et de coton appelées *beaujolaises*. *Beaujeu*, ville petite, mais jolie par ses constructions et par sa situation sur l'Ardière, au pied d'une montagne où l'on voit encore les ruines du château-fort des sires de Beaujeu, joint à la fabrication du papier un grand commerce de vins, de blé et de fer, ainsi que des tissus de coton et de fil fabriqués dans ses environs. *Belleville-sur-Saône* rivalise avec elle par ses entrepôts de vins et par ses toiles et ses mousselines brochées. Chacune de ces deux villes a 3,000 habitants. *Ville-Franche* est le chef-lieu de ce riche arrondissement : elle consiste en une belle et large rue, longue d'une demi-lieue, près de laquelle se groupent des maisons dont l'ensemble porte le nom de faubourg. Les terres qui bordent la Saône et la rivière de Morgon sont d'une grande fertilité; les coteaux environnants sont couverts de vignobles. Des sites pittoresques embellis par la culture s'offrent à chaque pas autour de cette ville, qui compte aussi plusieurs fabriques importantes de toiles et de basins. A trois lieues au sud et sur la rive gauche de l'Arbresle, *Chessy*, peuplé de 600 individus, est célèbre par ses mines de cuivre, les plus riches de France.

Rien n'est comparable à la beauté de la situation de *Lyon*, au magnifique coup d'œil que présentent les maisons de campagne qui l'environnent, à l'ensemble de ses quatre faubourgs et des vingt quais bordant le cours de la Saône et du Rhône. La lenteur de la première, la rapidité du second, forment un contraste frappant. La Saône offre l'emblème de la paix, favorable aux arts, au commerce, à l'industrie; des bateaux la descendent et la remontent sans cesse; dix-sept ports s'étendent sur ses rives; trois ponts suspendus la traversent. Le Rhône, emblème de la guerre et des discordes civiles, est un torrent fougueux que ne brave pas toujours impunément la témérité de l'homme; ses bords sont silencieux, ses flots seuls retentissent en se brisant contre les piles des ponts qui le traversent et contre le quai magnifique qui le borde. D'autres contrastes se font remarquer dans cette ville; sur ses 56 places, des masures s'élèvent à côté de monuments somptueux; dans ses 250 rues, en général mal pavées en cailloux, règne la malpropreté; cependant les

(1)

Bois.	34,466	hectares.
Vignes.	30,552	
Canal	1	
Chemin de fer	1	
Ponts suspendus. . . .	6	
Ateliers de soierie	9,500	
Métiers *idem*	30,000	

plus belles sont garnies de trottoirs, et toutes sont éclairées au gaz. On ne peut voir Lyon sans être étonné du mouvement qui y règne et qui caractérise une importante et industrieuse cité : c'est en effet l'un des trois principaux centres de l'industrie et du commerce de la France. Le chemin de fer de Saint-Étienne qui a son débarcadère sur le quai du Rhône ; les omnibus qui parcourent la ville dans tous les sens ; les fiacres, les cabriolets qui se croisent dans les rues et qui stationnent sur les places ; les nombreuses diligences qui partent chaque jour dans différentes directions ; la foule qui se presse dans les rues ; les élégants et riches magasins que l'on y remarque ; les beaux édifices qui décorent cette ville donnent à quelques uns de ses quartiers un aspect qui rappelle ceux de Paris.

Sous le nom de *Lugdun*, qui signifie en langue celtique, selon les uns, *Montagne du corbeau*, selon les autres, *Montagne longue*, et dont les Romains firent *Lugdunum*, Lyon était l'une des principales cités des *Segusiani*, lorsque César fit la conquête des Gaules. Quarante ans avant notre ère, le censeur Munatius Plancus reçut ordre du sénat romain d'y réunir les habitants de Vienne qui avaient été chassés de leur ville par les *Allobroges*. Elle devint bientôt l'une des plus puissantes colonies de Rome ; son importance et sa belle position en firent la résidence du gouverneur des Gaules. Dans l'origine, elle s'élevait sur la pente du coteau qui borde la rive droite de la Saône ; de magnifiques édifices l'embellissaient lorsqu'elle fut détruite en une seule nuit par un incendie, l'an 59 de l'ère chrétienne, sous le règne de Néron qui la fit rebâtir. Sur la montagne de Saint-Just s'élevait le palais des empereurs, dans l'emplacement qu'occupe l'ancien monastère des *Antiquailles*, transformé aujourd'hui en hospice des Incurables. Le nom de ce bâtiment lui vient de la quantité d'objets antiques que l'on y trouva en fouillant le sol. Plus loin, sur la même montagne, on voyait l'amphithéâtre dont il reste encore quelques débris dans l'enclos du couvent des Minimes. Trois aqueducs amenaient de l'eau à l'ancien *Lugdunum*. Le premier venant du mont d'Or avait 2 lieues d'étendue ; le second, partant des montagnes à l'ouest de la ville, était long de 10 lieues ; le troisième, dont on voit quelques restes et que l'on attribue à l'empereur Claude, apportait les eaux du mont Pilat. C'est au confluent de la Saône et du Rhône que soixante nations gauloises élevèrent à Auguste un autel dont les quatre colonnes ont été employées dans la construction du maître-autel de l'église de Saint-Martin-d'Ainay. C'était à Lyon que passaient les quatre grandes voies tracées par Agrippa, dont l'une allait aux Pyrénées par l'Auvergne et l'Aquitaine, l'autre au Rhin, une troisième à l'Océan par la Picardie, et la quatrième à la Méditerranée par la Gaule narbonnaise. Pour la construction de ces routes, il fit couper un rocher qui porte encore le nom de ***Pierre-Scise***, et sur lequel Burchard de Bourgogne, au onzième siècle, construisit un château formidable qui fut depuis transformé en prison d'État. La montagne de Fourvière faisait partie de l'enceinte originaire de la ville : c'est là qu'était le *Forum Vetus*, et selon d'autres, le *Forum Veneris*, construit par Trajan. Ce *Forum* donna son nom à la montagne. Des souvenirs d'une autre époque se présentent à l'esprit en traversant la place des Terreaux : c'est ici que, par suite d'un jugement que l'histoire a flétri, furent décapités Cinq-Mars pour avoir conspiré la chute de l'orgueilleux et vindicatif ministre de Louis XIII, et le fils du vertueux président de Thou pour n'avoir point été l'accusateur de son ami.

Lyon figure au premier rang dans les événements arrivés sur le territoire français. Pertinax étant mort, Albin et Sévère se disputèrent l'empire : cette ville se déclara pour le premier, lui ouvrit ses portes après sa défaite, et fut ruinée de fond en comble par le vainqueur ; un demi-siècle s'écoula avant qu'elle pût se relever de ses ruines. Au cinquième siècle elle devint la capitale du royaume des Bourguignons ; au sixième, les rois francs en acquirent la possession ; par le mariage d'une sœur de Lothaire II avec Conrad-le-Pacifique, elle resta dans la maison de Bourgogne jusqu'à la mort de Rodolphe III, fils de Conrad, d'où elle passa sous la puissance temporelle de ses archevêques, et fut enlevée à ces derniers par Gui, comte du Forez. Après bien des guerres entre les descendants du comte et le clergé, celui-ci eut le dessus. Les citoyens n'en furent pas plus heureux, car les chanoines de Lyon avaient le titre de comtes, et la population épuisée eut à supporter en eux

le double fléau de cette époque : l'arrogance de la noblesse et les exigences des gens d'église. Louis-le-Gros venait d'établir dans son royaume le régime municipal : c'était un coup mortel porté à la puissance de la mitre et à celle de l'épée; l'effet s'en fit sentir dans cette ville, qui n'était point du domaine de la couronne. Cependant un siècle s'écoula encore en violences exercées par l'archevêque et en fréquentes révoltes de la part du peuple ; enfin saint Louis se déclara l'arbitre de ces scandaleuses exactions et de ces résistances que légitimait le défaut de garanties légales ; son fils, Philippe-le-Hardi, prit les Lyonnais sous sa protection ; mais ce fut Philippe-le-Bel qui fit pour jamais rentrer Lyon sous la domination des rois de France. Dès cette époque, les citoyens eurent le droit d'élire leurs magistrats, de contrôler les recettes et les dépenses de la commune, de se garder eux-mêmes ; la liberté individuelle leur fut garantie; aucun Lyonnais ne put être cité en jugement hors de l'enceinte de la ville. Ce fut au concile général tenu à Lyon en 1245 pour renouveler les croisades, que le pape Innocent IV revêtit pour la première fois les cardinaux de la pourpre. Mais de tous les événements dont cette riche cité fut la victime, le plus important, le plus déchirant pour un cœur français, est celui qui, en 1793, la détruisit après un siége de soixante-cinq jours par l'armée révolutionnaire, parce qu'elle avait voulu secouer le joug de la tyrannie populaire. Deux députés de la Convention, à la tête de 60,000 hommes, ne purent la forcer à capituler qu'après lui avoir fait éprouver un bombardement terrible et toutes les horreurs de la famine. Ses principaux édifices furent démolis, et son nom fut changé en celui de *Commune affranchie*. Cruelle naïveté digne de cette époque !

La prospérité commerciale de Lyon remonte au quatorzième siècle : vers cette époque, des Italiens, fuyant les persécutions provoquées par les querelles sanglantes entre les Guelphes et les Gibelins, vinrent y chercher un refuge, et y inventèrent, dit-on, l'usage des lettres de change; sous le règne de Louis XI et de François Ier son industrie se développa ; elle dut aux Génois ses manufactures de soieries. En 1788, elle renfermait 180,000 âmes ; elle employait 18,000 métiers, qui consommaient annuellement 12,000 quintaux de matière première. Après le coup funeste que lui porta la Convention, sa population fut considérablement réduite, et en 1802 on n'y comptait que 700 métiers; mais lorsque la France, par un agrandissement colossal, étendait ses frontières depuis l'embouchure du Tibre jusqu'à celle de l'Elbe, elle s'était déjà replacée au rang de nos principales cités manufacturières. Aujourd'hui la ville proprement dite comprend, avec la garnison, une population de 150,000 âmes; avec les faubourgs de Vaize, de la Croix-Rousse et de la Guillotière, les quartiers de Serin et de Saint-Clair, elle en renferme plus de 196,000. Elle occupe, en y comprenant ses faubourgs, plus de 25,000 métiers; en 1835, on y comptait 8,000 chefs d'ateliers et plus de 30,000 compagnons, y compris les femmes et les enfants; 80,000 personnes environ prennent part, directement ou indirectement, à son industrie; les procédés sont simplifiés, les produits de chaque ouvrier sont plus considérables ; elle fabrique plus qu'en 1788. Sa population consomme aussi beaucoup plus, et ses revenus sont plus importants : son budget les porte à 5,000,000 de francs, dans lesquels les produits de l'octroi figurent pour 2,500,000 francs.

Jetons un coup d'œil rapide sur les monuments de cette ville. La place Belle-Cour ou de Louis-le-Grand forme un carré long et régulier dont les deux extrémités présentent la façade de deux grands bâtiments ornés de pilastres et surmontés d'une balustrade ; une statue équestre de Louis XIV en occupe le centre ; une promenade, plantée de beaux tilleuls, la borde d'un côté. Sur la rive droite de la Saône s'élève l'église de Saint-Jean ou la cathédrale, bel édifice présentant la transition du style byzantin au style ogival. Le chœur offre une rangée d'arcades à plein cintre entre deux rangs de fenêtres en ogives. Il est décoré de très beaux vitraux. On voit à la droite du chœur une vieille horloge aujourd'hui dérangée, bel ouvrage de mécanique exécuté en 1661 par Nourrisson; c'est un calendrier perpétuel : elle indique le cours du soleil, les phases de la lune, les années, les mois, les jours, les heures et tous les saints du calendrier. Dans la nef s'élève une belle chaire moderne en marbre blanc dans le style ogival. Sur le côté gauche du portail de cette église on remarque un joli édifice byzantin servant au petit sé-

minaire. Près de la cathédrale est l'archevêché. En remontant la Saône on voit le palais-de-justice, bel édifice orné d'un péristyle d'ordre corinthien, et derrière lequel se trouve une prison construite avec solidité et même une sorte d'élégance. Dans le quartier Saint-Clair, la Chaussée-d'Antin de Lyon, s'élèvent à peu de distance les uns des autres, le grand théâtre, dont la construction élégante est digne du talent du célèbre Soufflot; sur la place des Terreaux l'hôtel-de-ville, qui tient le second rang parmi tous ceux de l'Europe, et dont le péristyle est orné de deux beaux groupes de Coustou en bronze, représentant le Rhône et la Saône; sur l'un des grands côtés de la même place, le palais du commerce et des arts, anciennement l'abbaye de Saint-Pierre, renfermant la bourse et le musée de peinture et d'antiquités : alliance qui peint d'un seul trait le caractère du Lyonnais, qui n'estime les arts et les sciences qu'autant qu'ils peuvent être utiles au commerce et à l'industrie. Au surplus, ce musée, riche en tableaux, en statues, et possédant de belles galeries d'histoire naturelle, de géologie et de minéralogie, est l'un des plus considérables de France. Depuis plusieurs années, Lyon possède un vaste abattoir. Son jardin botanique est beau et bien tenu. L'ancien collége des Jésuites renferme le collége royal, qui compte environ 400 pensionnaires et 300 externes, et contient la bibliothèque publique, la plus belle de nos collections départementales du même genre : elle se compose de 900,000 volumes et de 800 manuscrits. Sept sociétés scientifiques: celle d'agriculture et d'histoire naturelle, celle de médecine, celle de pharmacie, la société linéenne, celle de jurisprudence, la société littéraire, celle de lecture, et l'académie royale des sciences, arts et belles-lettres; une académie universitaire; plusieurs écoles : celle d'artillerie, celle d'économie rurale et vétérinaire, celle des arts et métiers, l'école secondaire de médecine, l'école royale spéciale des beaux-arts; des cours publics d'histoire naturelle, de physique, de chimie et de géométrie; une pépinière royale de naturalisation, attestent l'intérêt qu'on prend à Lyon aux progrès de l'esprit humain. L'Hôtel-Dieu, le plus bel établissement en ce genre que possède la France, et dont l'immense façade, ouvrage Soufflot, est surmontée d'un dôme, et s'étend majestueusement sur le quai du Rhône; l'hôpital de la Charité, qui reçoit annuellement 1,400 enfants, et qui pourvoit à la subsistance et à l'éducation d'un nombre quatre fois plus considérable; une institution de sourds-muets, une maison religieuse pour le traitement des aliénés, une caisse d'épargne et de prévoyance pour tout le département, trente-quatre sociétés de bienfaisance et de secours mutuels entre les ouvriers de diverses professions, prouvent que la philanthropie n'est pas dans cette ville un mot vide de sens.

Lyon, qui doit en partie sa richesse à la fabrication des étoffes de soie, vient de témoigner sa reconnaissance envers l'un de ses enfants en érigeant au célèbre Jacquart, l'inventeur des métiers à tisser la soie, une statue en bronze exécutée par M. Foyattier. Mais arrêtons-nous, car cette noble cité vient de voir le Rhône et la Saône sortir de leurs lits pour ravager ses plus beaux quartiers et une partie des édifices que nous venons de décrire.

La nomenclature des hommes marquants nés à Lyon depuis l'époque la plus reculée serait trop longue si nous voulions la faire complète : Germanicus, Claude, Marc-Aurèle, Caracalla, Géta, l'évêque Sidoine Apollinaire, le réformateur Pierre Valdo, l'architecte Philibert Delorme, qui construisit le château des Tuileries; les célèbres statuaires Coustou et Coysevox, le botaniste Antoine de Jussieu, les voyageurs Poivre et Sonnerat, l'économiste Morellet, l'agronome Rozier, le naturaliste Patrin, le ministre Fleurieu, le brave maréchal Suchet, le législateur Camille Jordan et le littérateur Lemontey sont les principaux noms qui se présentent d'abord à la mémoire.

L'intérêt qu'offre sous tant de rapports une ville telle que Lyon absorbe celui que pourraient présenter divers lieux de son territoire, tels que *Saint-Genis-Laval*, où l'on fabrique à la fois de l'huile, des couleurs, de beaux papiers peints, des tableaux d'église et des bannières; *Saint-Symphorien-le-Château*, où l'on fabrique du fil et des clous, où l'on a conservé un ancien hôpital, et près de laquelle on remarque les châteaux de Pluvy et de Clérimbert; *Arbresle*, au confluent de la Brevanne et de la Tardine, petites rivières dont les débordements la détruisirent entièrement

en 1715, mais qui, promptement rétablie, se livra au commerce du chanvre.

Enveloppé à l'est et au sud, pendant plus de 40 lieues par le Rhône, côtoyé à l'ouest pendant plus de 25 par la Saône, le *département de l'Ain* (¹) est traversé du nord au midi par cette rivière, qui le divise en deux régions : l'occidentale, sur sa droite, est formée par un vaste plateau ondulé, couvert de terrains argileux et marécageux ; l'orientale, sur sa gauche, est hérissée de montagnes de 700 à 900 toises d'élévation qui se rattachent aux Alpes par le Jura ; elle est sillonnée de vallées profondes presque toutes dirigées du nord au sud, traversées par des torrents rapides. Dans la première, l'agriculture, qui forme la principale occupation des habitants, leur fournit des récoltes suffisantes pour leur consommation ; le sol offre de la tourbe et quelques bancs de houille ; dans la seconde, on cultive des terres fertiles, on élève des bœufs, des moutons et des chevaux, on exploite du fer et d'excellents matériaux pour les constructions, et les meilleures pierres lithographiques de France. Les carrières de Villebois occupent environ 500 ouvriers, et l'exploitation d'asphalte près *Seyssel* produit une valeur de 40,000 fr. L'émigration de 6 à 7,000 montagnards produit annuellement 5 à 600,000 fr. au département. L'ancienne Bresse, ou l'arrondissement de Bourg, forme, avec le pays de Dombes, un plateau de 30 lieues de longueur ; la première de ces régions est saine et renferme des terres fertiles ; la seconde est froide, humide et remplie d'étangs insalubres. Les habitants de la première sont robustes, sobres et laborieux ; ceux de la seconde sont au contraire faibles et sans énergie. Ce département est en général sous un climat beaucoup plus âpre que sa latitude ne l'indique, à cause de sa position au pied des Alpes et de l'influence des vents du nord. Les pluies qui alternent avec la sécheresse de l'été y donnent annuellement 45 pouces d'eau, c'est-à-dire plus du double de ce qu'il en tombe à Paris.

Ce département ne renferme que des villes peu importantes : *Trévoux*, bâti en amphithéâtre sur la rive gauche de la Saône, est le chef-lieu d'un arrondissement dont nous nommerons les cités les plus industrieuses ; *Montluel*, peuplé de 3,000 âmes, possède un bel hôpital et une importante manufacture de draps qui occupe 200 ouvriers : la Sereine s'y divise en plusieurs bras, et fait mouvoir des battoirs à chanvre et des moulins à blé ; *Thoissey*, patrie du célèbre médecin Bichat, fabrique de la cire et de la bougie. Sur le bord de la Reyssouse, la jolie petite ville de *Pont-de-Vaux*, qui communique par un canal avec la Saône, a élevé à la mémoire du général Joubert, qu'elle a vu naître, une fontaine en forme de pyramide.

Bourg, surnommé *en Bresse*, du nom de l'ancienne province dont il était la capitale, est aujourd'hui la principale ville du département. Elle existait vers la fin du quatrième siècle et s'appelait *Tanus*. Ornée de quelques beaux édifices, arrosée par des fontaines, embellie par des promenades, agréablement située sur la Reyssouse et près de la Veyle, elle jouirait d'un commerce plus important si elle était à portée de rivières navigables. Elle possède une société royale d'émulation et d'agriculture, un cabinet de physique et de chimie, un musée et une bibliothèque publique de 17,000 volumes. L'astronome Lalande est un des principaux auteurs qu'elle s'honore d'avoir vu naître. Cette ville, ainsi que celle de *Pont-de-Veyle*, ont chacune une filature de coton. Le village de *Meillonas* a une faïencerie très importante.

Le territoire qui forme entre l'Ain et le Rhône les arrondissements de Belley et de Nantua, constituait autrefois le *Bugey*, pays riche en sites pittoresques et en souvenirs antiques. Polybe considère cette petite contrée comme le *delta celtique*, définition que justifie sa forme triangulaire. *Belley*, siége épiscopal, sa capitale, existait à l'époque où Brennus fit son expédition sur Rome ; elle fut même détruite par les peuples qui fuyaient à l'approche du farouche Gaulois, et ne reprit son rang de ville qu'après la conquête des Romains. Ses anciens noms sont *Bellitium, Bellicum* et *Bellica*. Alaric la brûla en 390 ; Wibert, son neveu, la rebâtit en 412 ; un incendie la détruisit en 1385 ; mais le comte de Savoie, Amédée VII, s'empressa de la rétablir et l'entoura de murailles. Elle fut le berceau du médecin Richerand. Resserrée entre deux hautes montagnes

(¹) Bois. . . . . 19,863 hectares.
Vignes. 16,689
Ponts suspendus. . . . 6

du Jura la petite cité de *Saint-Rambert-de-Joux,* centre d'une grande fabrication de toiles, renferme une filature de duvet de cachemire qui emploie plus de 200 ouvriers. A *Lagnieu,* 1,500 ouvriers sont occupés à la fabrication des chapeaux de paille. Le petit village de *Frébuge,* près de Nantua, est le *Forum Sebusianum,* principale cité des *Sebusiani,* que plusieurs auteurs confondent à tort avec Bourg-en-Bresse.

Dans une gorge encaissée par des rocs escarpés, près d'un petit lac dont les bords plantés d'arbres invitent à la promenade et dont les eaux fournissent d'excellentes truites, paraît *Nantua,* qui dut son nom aux anciens *Nantuates.* Elle renferme des filatures, des fabriques de papier et de peignes de corne ; on y confectionne aussi une grande quantité de souliers de pacotille et des fromages estimés. Plus loin, *Oyonnax,* bourg de 2,000 âmes, est également renommé pour ses peignes et sa tabletterie. Un auteur qui s'est occupé de recherches étymologiques sur le Bugey (¹), prétend que ce bourg fut fondé par des Rhodiens trois siècles avant notre ère. Le village d'*Izernore* occupe l'emplacement d'une cité romaine : on y a découvert des débris de bains et de temples.

Le peuple qui habitait le pays de *Gex* ayant favorisé l'invasion de ses voisins les *Helvetii* dans la Gaule, César, après avoir exterminé les débris de cette émigration helvétique, réunit le territoire de Gex à celui des *Sebusiani.* La ville est mal bâtie et d'un accès difficile ; mais du haut d'une petite terrasse qui domine sa principale rue, on oublie qu'elle ne renferme rien de curieux, et tout l'intérêt se porte sur un point de vue magnifique formé par le lac de Genève et le bassin qu'il occupe, et par les montagnes de la Savoie groupées autour du majestueux Mont-Blanc. Les fromages de Gex rivaliseraient avec ceux de Sassenage et de Roquefort s'ils étaient plus connus. On aperçoit dans un joli vallon *Fernex* ou *Ferney,* qui n'était qu'un hameau de 50 habitants lorsque Voltaire s'y établit, mais dont la population, devenue industrielle par les soins de ce grand homme, s'accrut au point que, lorsqu'il mourut, on y comptait plus de 800 ouvriers en horlogerie ; maintenant il en renferme 200 au plus.

(¹) *M. P. Bacon :* Recherches sur les origines celtiques du Bugey, t. I.

A peine a-t-on traversé la Saône que tout annonce un sol riche en vignobles et en divers produits agricoles, en houillères et en mines de plomb, de fer et de manganèse ; un pays traversé par des routes, des canaux et des rivières navigables ; un peuple agriculteur et manufacturier. *Mâcon,* chef-lieu du *département de Saône-et-Loire* (¹), est à sa frontière, situé sur la rive droite de la Saône : position avantageuse pour son commerce de vins, mais fort incommode pour les affaires administratives. Cette ville, que César appelle *Matisco,* qu'il fortifia, qu'il rendit importante par ses approvisionnements militaires, entretient encore un pont que l'on attribue au général romain, et renferme plusieurs ruines antiques. Ses rues sont aussi mal bâties qu'elles sont mal pavées ; mais ses superbes quais, au bas desquels s'étendent deux ports commodes, sont garnis d'élégantes habitations. Elle eut, au seizième siècle, son Carrier dans ce Saint-Point qui, pendant les troubles religieux, se fit un nom par les atrocités que l'on appelait *sauteries de Mâcon.* Nos secousses révolutionnaires ont transformé en ruines sa belle cathédrale, quoiqu'elles aient épargné l'ancien palais épiscopal. Les édifices modernes qui embellissent cette ville sont l'hôpital, ouvrage de Soufflot, sur la place d'armes, la nouvelle église de Saint-Vincent, la salle de spectacle et les nouvelles prisons. Il y a à Mâcon un cabinet de minéralogie et de géologie départementales, une bibliothèque publique de 10,000 volumes ainsi qu'une société d'agriculture, sciences et belles-lettres.

C'est dans les environs de *Romanèche,* beau village de 2,000 habitants, que l'on récolte les vins de Moulin-à-Vent et des Torrins, et que l'on exploite la plus importante mine de manganèse de France. *Cluny,* ville de 4,000 âmes, célèbre autrefois par sa magnifique abbaye de bénédictins, est devenue riche et manufacturière. Son superbe couvent renferme un collége et d'autres établissements utiles :

(¹)

Bois	150,694	hectares.
Vignes	37,936	
Hauts-fourneaux	3	
Verreries à bouteilles	5	
Canaux	4	
Chemin de fer d'Épinai au canal de Bourgogne	1	

elle est la patrie de Roberjot, plénipotentiaire français, assassiné à Rastadt, et du peintre Prudhon. Greuze, artiste non moins estimé, est né à *Tournus;* le monument que les habitants ont élevé à sa mémoire est la seule construction remarquable de cette ville de 5,000 âmes, où l'on compte plusieurs fabriques de chapeaux et de couvertures.

La petite ville de *Charolles* était autrefois la capitale de la petite province du Charollais; c'est aujourd'hui le chef-lieu d'un arrondissement renfermant plusieurs manufactures et 5 à 6 forges importantes. *Bourbon-Lancy*, peuplé de 2,500 individus, jouit de quelque réputation par ses eaux minérales et par ses bains, ouvrage des Romains. Dans la Table Théodosienne, cette ville est désignée sous le nom d'*Aquæ-Nisinei*. Elle est dominée par un vieux château bâti sur un rocher escarpé.

Nous ne nous détournerons pas pour voir sur la rive gauche de la Seille *Louhans,* qui renferme encore de vieilles maisons formant saillie sur la rue; arrivons à *Challon* ou *Châlons-sur-Saône,* qui, par son commerce et sa population, rivalise avec Mâcon. Le pont que l'on traverse rappelle un des actes de cruauté de Lothaire Ier: ce prince, pour assouvir la haine qu'il portait aux fils du comte de Toulouse, fit traîner par les cheveux, sur ce pont, la belle et vertueuse Gerberge leur sœur, la fit enfermer dans un tonneau et précipiter dans la Saône. La ville est bien bâtie; sa promenade est ornée d'un grand obélisque; la rivière baigne un beau quai d'où l'on jouit d'une vue fort étendue. La bibliothèque publique se compose de 10,000 volumes. Au temps de César, Châlons était un poste militaire important: il l'appelle *Cabillonum;* mais d'Anville fait remarquer qu'il n'est point de lieux en France dont le nom se trouve écrit par les anciens d'une manière plus variée [1]. Elle fut le berceau de l'antiquaire Denon.

A l'ouest du canal du Centre, on voit, sur une colline entre deux montagnes, la petite ville de *Montcenis,* dont les environs possèdent des houillères et des mines de fer considérables. C'est au bourg du *Creuzot,* dans ses environs, que se trouvent des forges, des fonderies de boulets et de canons, en un mot la plus importante usine de fer que possède la France. Cet établissement jouit de l'avantage d'avoir des exploitations de houille dans son enceinte. Il est peuplé de plus de 3,000 âmes. Il contribue à fournir, avec quelques villages voisins, pour l'extraction du charbon de terre, 600 ouvriers; pour l'exploitation des mines de fer, 100; pour les ustensiles employés dans les divers travaux entrepris sur son territoire, 150; dans les forges, les fonderies et la briqueterie, 650.

Autun, évêché, au confluent de l'Arroux et de la Creusevaux, est l'ancienne *Bibracte* des *Ædui,* qui, sous le règne d'Auguste, prit le nom d'*Augustodunum.* Elle était alors beaucoup plus grande et beaucoup plus peuplée qu'aujourd'hui; c'est ce qu'attestent ses arcs de triomphe, ses débris de temples et d'amphithéâtres, et l'étendue de ses anciennes murailles. Elle est bâtie sur une colline qui s'élève au pied d'une montagne appelée le *Mont-Jeu,* du latin *Mons Jovis*, parce que les anciens habitants y avaient élevé un temple à Jupiter. Au nombre de ses monuments antiques, nous citerons la *Porte d'Arroux*, par laquelle on entre en venant de Paris; elle se compose de deux arcades, aux deux côtés desquelles sont deux petites portes pour les piétons. Au-dessus, s'élève un rang de petites arcades séparées par des pilastres à chapiteaux corinthiens. Ce rang d'arcades, qui forme une galerie, donne au monument un aspect qui le fait différer de la plupart des arcs de triomphe antiques. Un autre monument de la même forme est la porte appelée *Portique-de-Saint-André,* du nom d'une ancienne église qui y est contiguë. A partir de cette porte, on peut entrer dans la ville en foulant aux pieds une voie romaine encore bien conservée. Dans une autre partie d'Autun, près de l'ancien Champ-de-Mars, on voit les débris d'un amphithéâtre; enfin, hors des murs de la ville, il existe encore, à peu de distance de la Porte d'Arroux, les ruines du *Temple de Janus;* et, sur une colline des environs, une pyramide dont on ne connaît point l'origine, mais que l'on a regardée comme le tombeau de Cavare, roi des Gaulois, dont parle Polybe, et que le peuple nomme la *Pierre de Couard.* Telles sont les antiqui-

[1] Ptolémée la nomme *Caballinum*; Strabon, *Cabyllinum;* Ammien Marcellin, *Cabillo;* dans l'itinéraire d'*Antonin*, on lit *Cabellio;* dans la notice de l'Empire, *Caballodunum;* et dans la table de Peutinger, *Cabilio.*

tés les plus remarquables d'Autun, de cette ville que César appelait l'émule et la sœur de Rome; mais ce qui peut donner une idée de son ancienne splendeur, ce sont les statues de marbre, les beaux parquets en mosaïque, les colonnes, les statuettes, et les antiquités de tous genres qu'on y découvre, et dont on a formé un riche et curieux musée.

La cathédrale d'Autun est un beau monument des onzième et douzième siècles, qui, par ses arcades à plein cintre et ses ogives, offre un mélange du style gothique et du style lombard. Le portail présente dans ses ornements les douze signes du zodiaque. L'intérieur est richement décoré; le chœur est orné des plus beaux marbres antiques, qui ont probablement été enlevés à des monuments romains. Il n'y a que deux chapelles latérales qui conservent d'anciens vitraux. Dans l'une de celles du côté gauche, on remarque une belle sculpture du commencement de l'époque de la renaissance représentant Jésus-Christ et la Madeleine; l'encadrement de cette sculpture est dans le style gothique et d'une grande élégance. Dans l'une des deux chapelles latérales qui forment la croix, c'est-à-dire dans celle de droite, on remarque le beau tableau de M. Ingres représentant le Martyre de saint Symphorien, dont la scène se passe à Autun. La chapelle contiguë au chœur, du même côté, renferme les tombeaux en marbre blanc de Pierre Janin et de sa femme Anne Gueniot, ornés de leurs effigies.

Sur la place de la cathédrale, on voit une belle fontaine dans le style de la renaissance; elle est de 1543. L'évêché est dans une position d'où l'on jouit d'une vue magnifique; l'édifice n'est pas ancien, mais l'on y remarque quelques parties construites au treizième siècle. Nous avons examiné dans la bibliothèque épiscopale plusieurs anciennes éditions et des manuscrits du huitième et du quatorzième siècle.

Autun possède une bibliothèque publique qui ne renferme que 7,000 volumes, mais les sciences sont cultivées avec zèle dans cette ville; on y trouve organisée une société Éduenne, qui publie des mémoires, et le séminaire est du petit nombre de ceux de France où l'on professe les sciences physiques et naturelles et où l'on fasse des cours de géologie.

Par la nature de son sol, l'habitant du *département* de la *Côte-d'Or* (1) est entraîné vers deux genres de travaux différents : ceux de la culture et ceux des usines. Mais ces travaux occupent moins de bras que ceux de tant d'autres genres d'industrie; c'est ce qui explique comment avec plus de routes que la quantité moyenne des autres départements, sa population est moins considérable. A l'exception des terrains cultivés en vigne, la terre n'y est point utilisée autant qu'elle devrait l'être, puisqu'elle ne nourrit point assez de bestiaux et surtout de brebis pour la consommation des habitants. Le cours de l'Ouche peut servir à diviser le territoire en deux régions distinctes : celle du midi, qui comprend la petite chaîne de la Côte-d'Or, est spécialement favorisée par le dieu des vendanges; celle du nord, où s'élève une partie du plateau de Langres, est la région du fer; Vulcain semble y présider.

Pour se faire une idée du riche aspect qu'offre la région méridionale, il suffit de suivre la route qui de Châlons-sur-Saône passe à Beaune et à Dijon. Aux environs de Beaune, le bourg de *Nolay*, patrie du général Carnot, est entouré des vignobles de ***Mont-Rachet***. Ici s'élève ***Meursault***, dont les différents crus rivalisent entre eux; là ***Pomard*** et ***Volnay*** récoltent leurs vins fins et légers; plus loin, la jolie petite ville de ***Nuits*** est environnée des vignes de Richebourg, de la Romanée et du Clos-Vougeot. C'est au milieu de ces vignes célèbres que Beaune poursuit ses embellissements à la faveur d'un grand commerce. Le plus remarquable de ses édifices est un magnifique hôpital, fondé en 1443 par Rollin, chancelier de Philippe, duc de Bourgogne. C'est de ce chancelier que Louis XI disait qu'il avait fait tant de pauvres par ses exactions, qu'il était bien juste qu'il leur bâtît une maison. Beaune a produit peu d'hommes remarquables. Qui ne sait la réputation que Piron chercha par ses bons mots à lui établir? Cependant c'est dans ses murs que naquit Monge, savant illustre, l'un des fondateurs de

(1) Bois. . . . . 198,057 hectares.
Vignes. 26,371
Hauts-fourneaux . . . 39
Tuileries. 25
Papeteries. 7
Canaux. 2
Chemin de fer (celui d'Épinac). 1

l'École polytechnique. Les vignobles du territoire de cette ville s'étendent sur la droite de la Saône jusqu'à la petite cité de *Saint-Jean-de-Losne*, qui, peuplée de 1,900 âmes, occupe une si belle place dans nos fastes militaires : assiégée en 1636 par le grand-duc Galéas, à la tête de 60,000 hommes, et n'ayant pour toute défense que 50 soldats, 8 pièces de canon, 400 habitants déterminés à mourir, et ses deux échevins, Pierre Desgranges et Pierre Lapre, magistrats dont le courage admirable électrisait cette poignée de citoyens, la ville soutint deux assauts, pendant lesquels les femmes combattaient à côté de leurs frères et de leurs maris. Une pluie de douze heures qui découragea les assiégeants, la ferme résolution où étaient les assiégés de faire sauter leurs maisons et de périr sous leurs décombres, eurent pour résultat, après neuf jours d'efforts inouïs de la part de ces derniers, la levée du siége par l'armée impériale. Au moment où celle-ci se mettait en marche, un corps de troupes françaises arriva au secours de la ville. Louis XIII voulut récompenser tant d'héroïsme par des lettres de noblesse; mais les Losnois eurent assez de grandeur d'âme pour les refuser. Depuis cette époque, leur ville a reçu le nom de *Belle-Défense*. Elle est la patrie du P. Martenne, savant Bénédictin.

Près de *Dijon* se prolongent les vignes des environs de Beaune; les divers clos de *Brochon*, celui du Roi à *Chenove*, et ceux de *Bèze* et *Chambertin*, près de *Gevray*, sont assez connus pour faire juger de l'importance de ces jolis villages et de celle que donnent leurs produits à son commerce. Cette ville, au milieu d'une plaine agréable et fertile, que terminent des collines verdoyantes, est formée de rues larges et bien percées, bordées de maisons élégantes et de beaux hôtels : elle est arrosée par l'Ouche et la Suzon qui s'y réunissent, et entourée de remparts ombragés de beaux arbres. Un château gothique, flanqué d'énormes tours, bâti par Louis XI, est le seul reste de ses antiques fortifications. La façade de l'ancien palais des ducs de Bourgogne orne la place Royale, la plus belle de ses quinze places. Cet édifice renferme une bibliothèque de 43,000 volumes et de 630 manuscrits, dont plusieurs sont des douzième, treizième, quatorzième et quinzième siècles, ainsi qu'un assez beau médaillier renfermant 2,400 médailles. La vieille tour qui le surmonte sert d'observatoire. Dans le bâtiment qui lui est réservé se trouve un musée composé d'une galerie de tableaux, d'un cabinet de gravures, d'une collection de bustes et de portraits des hommes célèbres nés à Dijon et dans l'ancienne Bourgogne, d'antiquités et d'objets d'art du moyen âge, au nombre desquels sont les tombeaux de Philippe-le-Hardi et de Jean-sans-Peur.

Un riche cabinet d'histoire naturelle, contenant une belle collection départementale, un jardin botanique renfermant 6,000 plantes et des serres bien tenues, sont destinés aux élèves de la Faculté des sciences et de l'école secondaire de médecine. Enfin une collection municipale d'une grande importance est le dépôt des archives, comprenant le trésor des chartes des rois et des ducs de Bourgogne, collection précieuse par le nombre et l'antiquité des pièces dont elle se compose.

La cathédrale est un monument gothique dont on ne peut se dispenser d'admirer la hardiesse : sa flèche a 280 pieds de hauteur; le portail de Saint-Michel est d'un travail précieux; l'église des Orphelines-Sainte-Anne n'est pas moins digne d'attention. La magnifique promenade du Parc, à laquelle on arrive par un superbe cours formé par quatre rangées d'arbres, d'environ un quart de lieue de longueur, complète la beauté de cette ville. Son collége et sa faculté des sciences; ses écoles de droit, de médecine et des beaux-arts; ses sociétés d'agriculture, de jurisprudence, de lecture; ses sociétés médicale et philharmonique, et son académie des sciences et des lettres; enfin les noms de Bossuet, de Crébillon, de Longepierre, de Piron, de Rameau, de Saumaise et de Guyton-Morveau rappellent que depuis long-temps les sciences et les lettres y sont cultivées et honorées. Cette cité a vu naître aussi le duc de Bourgogne Philippe-le-Bon, Jean-sans-Peur et Boucicaut. Dijon, dont l'origine a précédé la domination romaine, porta d'abord le nom de *Dibio* ou *Divio*; Marc-Aurèle le premier l'entoura de murailles et de 33 tours; et Grégoire de Tours nous apprend que l'empereur Aurélien y bâtit des temples et en fit une forteresse considérable.

En sortant de Dijon, les forêts, les forges et

les usines, qui succèdent aux vignobles et aux pressoirs, donnent à plusieurs lieux une grande importance. La ville d'*Auxonne*, où l'on voit de belles rues, des remparts servant de promenades, un beau pont sur la Saône, terminé par une levée en maçonnerie, longue de 2,400 pas, et construite en 1505 contre les inondations de la rivière [1], possède une bibliothèque publique de 4,000 volumes, et renferme un arsenal de construction et une fonderie royale. A *Fontaine-Française*, bourg considérable où l'on remarque un monument érigé en mémoire de la bataille que gagna Henri IV contre le duc de Mayenne et les troupes espagnoles, on voit un haut-fourneau dont la fonte est employée pour les rouages des mécaniques.

A l'ouest du canal de Bourgogne on aperçoit *Saulieu*, ville de 3,000 âmes et patrie du célèbre Vauban, où l'on fait un grand commerce de bois de chauffage et de construction. L'Armançon coule, entre deux hautes berges de granite, au pied de la jolie petite ville de *Semur-en-Auxois*, bâtie au sommet d'un rocher granitique. On voit à Semur une ancienne muraille flanquée de tours, une église remarquable par son style gothique et une bibliothèque publique de 15,000 volumes, dans laquelle on conserve un manuscrit fort curieux du onzième siècle; c'est la vie de saint Jean de Réôme, qui fonda, au cinquième siècle, l'abbaye de Moutiers-Saint-Jean, près du bourg d'*Époisses*.

Plus loin, sur le canal de Bourgogne, *Montbard*, qui donna le jour à Daubenton, s'élève en amphithéâtre, dominé par l'ancien château qui vit naître Buffon; c'est près de cette ville de 2,000 âmes que se trouvent les superbes forges établies par ce grand naturaliste. L'arrondissement de Semur renferme peu d'usines, mais on en compte plus de trente dans celui de *Châtillon-sur-Seine*. Au douzième siècle ce chef-lieu passait pour une place de guerre formidable; il fut, en 1814, le théâtre des négociations infructueuses entamées par les puissances étrangères avec Napoléon. Ses rues sont belles, et son château renferme plusieurs établissements d'industrie.

Moins peuplé que le département que nous quittons, celui que traverse l'*Yonne* [1] produit beaucoup plus de froment et d'avoine qu'il n'en peut consommer. Ses bois et ses forêts occupent une grande superficie, et ses vignobles, qui jouissent d'une réputation méritée, produisent près de deux fois plus de vin que les vignes de la Côte-d'Or; cependant il est à craindre que par un amour du gain mal entendu, on n'y multiplie beaucoup trop un raisin de grosse race appelé *gamai*, qui produit beaucoup de vin, mais de basse qualité. L'agriculture n'y est point portée au degré de perfection nécessaire, puisqu'il nourrit proportionnellement à son étendue moins de bestiaux et de moutons que le reste de la France. Sans le nombre de routes et de cours d'eau navigables qui entretiennent son commerce, il serait un des plus pauvres de nos départements malgré sa fertilité.

Sur la droite de la grande route qui traverse les principales villes de l'Yonne, s'étend un territoire qui joint aux sites que l'on admire en Suisse la richesse qui caractérise les vignobles de la Bourgogne; c'est celui d'*Avallon*, ville ancienne, dont il est question sous le nom d'*Aballo*, dans l'Itinéraire d'Antonin, et dont les capitulaires de nos rois font mention comme d'une forteresse considérable, sous le nom de *Castrum Avellonem*. Toutefois on lit dans ses annales qu'elle fut assiégée et prise en 911 par Emme, femme du roi Raoul. Soixante-quatorze ans plus tard, le roi Robert, qui convoitait la Bourgogne, s'en empara; mais Henri Ier, son fils, devenu roi à son tour, se la vit enlever par Robert, son frère, qui la conserva avec le titre de duc. Ses constructions sont jolies et sa position charmante; sa promenade, appelée le Petit-Cours, doit son plus grand agrément à sa situation au-dessus des bords escarpés du Cousin, petite rivière qui serpente au fond d'une pittoresque vallée de 100 pieds de profondeur, dont les pentes à pic sont garnies de rochers de granite qui s'élèvent en pointe entourés de bouquets de verdure. Des jardins se tiennent comme en équilibre au-dessus de cette étroite vallée, qui se termine par des champs fertiles et d'immenses forêts.

(1) On la doit à Marguerite de Bavière, duchesse de Bourgogne.

(1)

Bois.	146,570
Vignes.	37,543
Hauts-fourneaux. . . .	4
Canaux.	2
Pont suspendu . . .	1

La petite ville de *Vézelay*, à trois grandes lieues d'Avallon, s'élève près des bords de la Cure sur une colline entourée d'assez bons vignobles. Elle ne compte que 1,500 habitants; mais malgré sa faible importance elle est peut-être de toutes les villes du département de l'Yonne celle qui offre le plus de souvenirs historiques. Les croisades de 1145 et de 1180 y furent prêchées par saint Bernard et convoquées. Pendant que cette dernière se rassemblait, Philippe-Auguste qui en était le chef y fit son testament et eut une entrevue avec Richard Cœur-de-Lion. L'église de Vézelay, dédiée à sainte Madeleine, est un édifice remarquable: elle se compose de deux temples. On entre, par trois portes, d'abord dans le premier appelé l'*église des Catéchumènes*, qui a 65 pieds de longueur; puis, par trois autres portes, dans la *grande église*, longue de 200 pieds: la porte du milieu est décorée de riches sculptures au milieu desquelles on remarque un zodiaque; le chœur, qui a 66 pieds d'élévation, est magnifique. Théodore de Bèze, ami et successeur de Calvin, est né dans cette petite ville le 24 juin 1519.

Avant d'arriver à *Vermenton*, ville de 2,500 âmes, qui commerce en vins et en bois, il faut voir, auprès d'*Arcy-sur-Cure*, les belles grottes ouvertes au-dessus de ce village; elles étaient considérées autrefois comme les plus belles curiosités naturelles de la province. Elles se composent d'un grand nombre de salles qui communiquent entre elles par des passages étroits et même si resserrés qu'on ne peut les franchir qu'en se glissant à plat ventre; l'une d'elles renferme un petit lac dont la profondeur est, dit-on, inconnue: mais toutes sont tapissées de stalactites disposées en festons, en cascades immobiles, en colonnades ou en tuyaux d'orgues qui, frappés légèrement, produisent des sons que les échos intérieurs prolongent longuement en variant leurs modulations. L'ancien château d'Arcy-sur-Cure, aujourd'hui transformé en une sorte de ferme, est un édifice de 1549, bâti avec élégance dans le style de la renaissance.

Au-delà du confluent de la Cure et de l'Yonne s'élèvent à la gauche de cette rivière les coteaux qui ont fait donner à *Coulanges* le surnom de *la Vineuse*: ses vins ont une grande réputation. Sur la droite et près de Seray, *Chablis*, ville de 2,500 âmes, est renommée par ses vins blancs; on y trouve les restes d'une voie romaine qui conduisait de Langres à Auxerre.

Les vignobles de *Ligny-le-Châtel*, de *Setgnelay*, de *Toucy*, et d'autres lieux également réputés dans le pays, entourent l'ancienne capitale de l'Auxerrois. On peut choisir, entre *Altissiodorum*, *Autissiodorum* ou *Autisiodorum*, le nom que les anciens lui donnaient, si l'on s'en rapporte à quelques antiquaires ou à l'Itinéraire d'Antonin. Il paraît certain au surplus que les Romains érigèrent Auxerre en chef-lieu d'un *Pagus*, en la détachant de la cité des *Senones*; elle devint même aussi une importante cité, puisqu'elle eut un amphithéâtre dont on trouve encore quelques traces hors de son enceinte sur la route de Paris. Quelques riches négociants en vins de cette ville, amateurs d'antiquités, conservent des médailles et des coins trouvés dans son enceinte, qui prouvent qu'on y battait monnaie. Elle fut ravagée à diverses époques par les Huns, les Normands, les Sarrasins, les Anglais, et troublée par les dissensions religieuses du seizième siècle; cependant elle dut à la courageuse résistance du président Jeannin de n'être pas comprise dans les horribles assassinats de la Saint-Barthélemi. Ce magistrat, qui devint l'un des plus dignes ministres de Henri IV, pouvait-il oublier, au moment où l'on tramait cette horrible proscription, la ville qui s'honorait de conserver les cendres d'Amyot? Elle cite parmi ses hommes célèbres Jean Duval, habile antiquaire; Royer de Piles, auteur de la *Vie des peintres*; l'abbé Lebœuf, à qui l'on doit un grand nombre d'écrits sur l'histoire des environs de Paris; Sainte-Palaye, connu par ses *Mémoires sur la chevalerie*; Restif de la Bretonne, écrivain dont le style trivial nous peint avec assez de fidélité les mœurs de la petite bougeoisie de son temps; enfin Sedaine, auteur dramatique, qui n'eut d'autre talent que de bien entendre les effets de la scène.

On compte à Auxerre les maisons bien construites; parmi ses édifices, l'ancienne cathédrale, bâtie sous l'invocation de saint Etienne, ornée d'un beau portail et de brillants vitraux, est un de ceux qui attirent l'attention. L'église souterraine a été construite en 1035; le grand autel a été consacré le 14 décembre 1119 par le pape Calixte II; le chœur fut achevé en

1234; la nef et le grand portail datent du quatorzième siècle, celui du nord du commencement du quinzième, et la tour a été terminée vers l'an 1543. Cette cathédrale a 97^{m},45 de longueur dans son intérieur, 38^{m},98 de largeur, et 32^{m},48 de hauteur sous les clefs : la tour a 59^{m},55 d'élévation au-dessus du pavé. Le mélange d'ouvertures en ogives ou à plein cintre, la légèreté, l'élévation et le grand nombre de colonnes, enfin la variété des figures et des ornements qui décorent les portails et les murs, donnent à cet édifice un très grand intérêt sous le rapport artistique. Sous le rapport historique, plusieurs monuments y attirent l'attention : ainsi à gauche de l'autel un bas-relief en marbre blanc, représentant un vieillard à longue barbe priant dans une chaire, nous indique la place où reposent les cendres de Jacques Amyot, le traducteur de Plutarque; à droite un monument semblable a été érigé en 1733 à Nicolas Colbert, évêque d'Auxerre. Dans la chapelle de la Vierge on voit le tombeau de Claude de Beauvoir de Chastelux, maréchal de France.

Les autres églises d'Auxerre sont au nombre de deux : celle de Saint-Eusèbe a servi au culte théophilanthropique pendant la révolution; celle de Saint-Pierre, commencée vers la fin du seizième siècle, présente le style bâtard de la renaissance.

L'hôtel de la préfecture est l'ancien palais épiscopal. Sa façade est remarquable par des ornements d'architecture d'un très bon goût. Cet édifice dont quelques parties sont fort anciennes rappelle beaucoup de souvenirs. Cinq papes y ont logé : Pascal II en 1107, Calixte II en 1119, Innocent II en 1131, Eugène III en 1147, Alexandre III en 1163. La plupart des rois de France y sont descendus : Charles VI en 1412, Louis XIII en 1631, Louis XIV six fois depuis 1650 jusqu'en 1683; enfin Napoléon, le 16 mars 1815, à son retour de l'île d'Elbe.

L'hôtel-de-ville, construit en 1733, contient les archives, comprenant un grand nombre de chartes, de lettres et de monuments historiques très précieux dont l'inventaire compose quatre ou cinq volumes in-folio. Ce bâtiment fait partie de l'ancien château d'Auxerre, qui comprend le palais de justice et les prisons. L'Hôtel-Dieu a été construit dans l'ancienne abbaye de Saint-Germain. C'est dans le couvent des prémontrés que se trouve la bibliothèque publique, renfermant 24,000 volumes et 180 manuscrits. Enfin il existe encore à Auxerre un monument digne d'être cité, c'est la *Tour gaillarde* avec son horloge. Elle date de 1460; mais en 1825 le clocher et la flèche qui la surmontent furent détruits par un incendie : ils ont été reconstruits en 1826. Le cadran décoré d'arabesques a été exécuté en 1670 : le soleil et la lune qui y sont représentés marchent au moyen d'un mécanisme indiquant l'heure solaire et les phases de notre satellite.

Depuis la prise de *Cravant* sur les Anglais, par le maréchal de Chastelux, qui rendit ce bourg en 1423 au chapitre d'Auxerre, l'aîné de cette maison y jouissait d'un canonicat. Il en prenait possession, botté, éperonné, armé d'une épée et revêtu d'un surplis, le bras gauche couvert de l'aumusse canonicale, le faucon au poing et le chapeau à plumes à la main droite. Lorsque dans ce singulier équipage l'un des descendants de cette famille se présenta, en 1683, dans la cathédrale d'Auxerre en présence de Louis XIV et de sa cour, quelques jeunes seigneurs ne purent s'empêcher de rire : « Il n'est peut-être aucun de nous, leur dit le roi, qui n'ambitionnât au même prix une semblable prérogative. »

Sur la pente d'un coteau au bord de l'Yonne s'élève en amphithéâtre *Joigny*, entouré d'un vieux mur percé de six portes, et précédé de deux petits faubourgs. Ce qui reste du beau château bâti par le cardinal de Gondy a été transformé en presbytère. On croit que cette ville, dont le nom latin est *Joviniacum*, doit sa fondation au consul Jovinus qui vivait dans le quatrième siècle; d'autres prétendent au contraire qu'elle ne fut fondée que vers l'an 1000; quoi qu'il en soit, elle était au treizième siècle riche et florissante, puisqu'elle put se faire affranchir par ses comtes, moyennant une forte somme d'argent.

Des remparts dont les fondations datent probablement de l'époque où Julien soutint avec succès dans *Senones* un siége contre les Germains, se font remarquer de loin, sur la rive droite de l'Yonne. Sous Valens, la ville de *Sens* devint la métropole de la quatrième Lyonnaise; elle était alors fort considérable; aussi, sous le règne de Théodose-le-Grand, fut-elle érigée en archevêché. Ses prélats prirent même le titre de primats des Gaules et de Germanie, quoi-

que l'archevêque de Lyon revendiquât aussi la première partie de ce titre pompeux. Sa population, peu industrieuse, était, en 1788, de 7,000 habitants; aujourd'hui elle en renferme près de 9,000. Il s'y tint plusieurs conciles, dont le plus célèbre est celui du commencement de l'année 1140, dans lequel saint Bernard, ennemi d'Abélard, fit condamner ce célèbre docteur, qui, ne trouvant pas sa doctrine condamnable, en appela au pape. La disposition de ses promenades est agréable; sa cathédrale, qui occupe le centre de la plus belle place de la ville, est d'un bel effet: elle a 113 mètres de longueur dans l'intérieur, 14^{m},29 de largeur, et 29^{m},24 de hauteur. Sa tour est élevée de 77^{m},96 au-dessus du sol. L'autel et le chœur sont décorés de marbres magnifiques. On y a rétabli le mausolée de la Dauphine et du Dauphin, père de Louis XVI, de Louis XVIII et de Charles X. Ce beau monument, dû au ciseau de Coustou, se compose d'un grand nombre de figures allégoriques dont l'ensemble est imposant. Derrière le chœur un bas-relief en stuc, exécuté avec beaucoup de talent, représente le martyre de saint Savinien, premier évêque de Sens. Les bas-reliefs du tombeau du chancelier Duprat sont attribués au Primatice. Les vitraux de l'église sont dignes du beau talent de Jean Cousin, l'un de nos plus anciens peintres, qui naquit à *Soucy*, petit village des environs. La bibliothèque publique renferme 11,000 volumes, et quelques manuscrits, parmi lesquels se trouve une chronique du treizième siècle par un moine appelé Clarius; autrefois on y voyait le fameux manuscrit de l'*office des fous*, tel qu'il se célébrait jadis dans la cathédrale de Sens: il est maintenant à l'hôtel-de-ville. C'est un *in-folio* qui, outre les chants et les prières consacrés à ce service bizarre, contient une prose rimée à la louange de l'âne, qu'on fêtait aussi dans quelques églises; sa couverture est ornée de sculptures en ivoire, représentant divers sujets relatifs aux bacchanales sacrées de cette époque d'ignorance et de corruption, qu'on est convenu d'appeler le bon vieux temps.

La fête des fous tenait le premier rang parmi ces cérémonies où le sacré et le profane se mêlaient aux obscénités. Elle se célébrait au commencement de janvier: dans certains lieux le jour de la Circoncision; dans d'autres, le jour des Rois. Les prêtres, les diacres et les enfants de chœur créaient un évêque ou un pape, et l'appelaient le *pape des fous;* celui-ci, en habits pontificaux et la mitre en tête, donnait la bénédiction aux assistants, et était suivi d'autres ecclésiastiques vêtus en rois, en ducs et en princes. A cette troupe se joignaient d'autres individus masqués et déguisés, les uns en divers animaux et les autres en femmes, ou représentant Bacchus, les satyres et divers personnages de la fable. Ils entraient dans l'église, dansaient au milieu du chœur, conduisant un âne vêtu d'une belle chape, chantaient la prose de l'âne et des chansons obscènes, auxquelles les assistants répondaient en se mettant tous à braire, faisaient un festin sur le bord de l'autel, pendant l'office divin; s'enivraient, jouaient aux dés, brûlaient du vieux cuir dans les encensoirs et commettaient toutes sortes d'impiétés. Les chants qui composaient l'*office des fous* sont attribués à Pierre de Corbeil, mort au commencement du treizième siècle, archevêque de Sens. Cette fête, que l'on célébrait encore dans cette ville en 1530, n'était pas la seule du même genre: d'autres semblables avaient lieu les jours de saint Etienne et de saint Jean l'Évangéliste [1].

Suivons le canal de Bourgogne en remontant l'Armançon; traversons sur trois ponts les trois bras de cet affluent de l'Yonne, et arrivons à *Tonnerre*, qui remonte, dit-on, au temps des Romains. Elle est bien bâtie, entourée de vignobles estimés, dont elle expédie les vins dans toutes les parties de l'Europe. L'église de l'hôpital est remarquable par son étendue et l'absence de piliers pour en soutenir la voûte hardie. Elle renferme deux beaux tombeaux en marbre blanc, l'un érigé à Marguerite de Bourgogne, belle-sœur de saint Louis, l'autre à Michel Le Tellier, marquis de Louvois. On voit dans le faubourg de Bourbereau une source appelée *Fosse-Yonne*, dont les eaux sont tellement abondantes qu'à peu de distance du rocher d'où elles sortent elles font tourner plusieurs moulins. Cette petite ville possède un collége et un cours de géométrie appliquée aux arts; elle fut la patrie du chevalier d'Eon de Beaumont, qui rendit plusieurs services a l'Etat comme ambassadeur et comme homme

(1) Voyez le Glossaire de *Ducange* et le Traité des ieux de *Thiers*.

de guerre, et dont le sexe fut un mystère jusqu'à l'époque de sa mort.

Nous retournerons sur nos pas et traverserons la *Haute-Saône* pour parcourir les départements frontières de la Franche-Comté et de l'Alsace que nous avons laissés en arrière. On ne trouve dans ce *département* [1] ni l'aridité des pays montagneux, ni l'humidité que répandent les eaux stagnantes. Le climat y est plus doux que dans les contrées voisines; l'été et l'hiver y sont plus tempérés, l'automne y est ordinairement beau; mais lorsque, pendant l'hiver, les montagnes se sont couvertes de neige, la fusion de celle-ci cause au printemps de grandes variations de température. Entre le cours de la Saône et celui de l'Oignon, des montagnes et des vallées suivent la même direction que ces rivières: plus près des bords de la seconde que de la première, des vignes, qui ne produisent que des vins froids et médiocres, occupent la 40e partie de toute la contrée; les bois et les forêts répartis sur tous les points en forment environ le tiers, les terres labourables un peu moins de la moitié, les prairies un dixième, et les terres en friches un quinzième. Malgré les progrès que l'agriculture a faits dans ce département depuis 30 ans, la fertilité du sol, l'étendue et le nombre des routes font espérer encore bien des perfectionnements dans ce genre d'industrie. Il exporte cependant de grandes quantités de céréales dans le Midi; la pomme de terre y est d'une importante ressource; les bêtes à cornes y sont en nombre assez considérable; mais les troupeaux de bêtes à laine y sont tellement négligés que le nombre de ces animaux ne s'élève pas à 45,000, c'est-à-dire qu'il y a au plus un mouton pour sept habitants. Ses houillères, ses mines de fer, ses forges, ses usines, qui procurent de l'ouvrage à près de 3,500 individus, produisent, pour le salaire de ceux-ci et pour les divers frais d'exploitation, une circulation de plus de 16 millions de francs et un bénéfice net d'environ 2,700,000 fr.; ses fabriques de quincailleries, ses distilleries, ses filatures, sont donc, avec l'agriculture, les principales sources de prospérité de ce département.

A son extrémité occidentale, l'arrondissement de Lure est le plus industrieux des trois qui le divisent. Le bourg d'*Héricourt*, où l'on voit un vieux château, compte plusieurs fabriques de cotonnade; *Vy-lès-Lure* en renferme une de mousseline qui fait travailler près de 500 ouvriers; à *Saint-Bresson* se trouve l'une des plus belles papeteries de France: sa fondation date de 1660; la plus grande partie de son beau papier vélin est envoyée à Paris. *Fougerolles-l'Église* fournit dans certaines années à cette capitale pour 400,000 francs de kirschwasser; *Saint-Loup*, bourg de 2,500 âmes, sur la Seymouse, fabrique des chapeaux de paille, des tissus de laine, des étrilles et de la glu: le village de *Plancher-les-Mines*, qui doit son nom à une ancienne mine de plomb argentifère que l'on exploite encore, se livre à la fabrication de divers objets de quincaillerie; près du village de *Magnoncourt*, une belle fabrique de ferblanc emploie constamment plus de 250 ouvriers; à *Faucogney* et à *Champagney* on exploite des pierres à rasoir; à *Mélisey*, ainsi qu'à *Château-Lambert*, où l'on fait d'excellents fromages, on pourrait utiliser de beaux bancs de granite.

A l'extrémité d'une plaine longue et fertile, arrosée par les rapides et poissonneuses rivières du Breuchin et de la Lanterne; au pied de plusieurs collines couvertes de forêts, l'ancienne et jolie ville de *Luxeuil* ou de *Luxeu* paraît devoir son nom aux deux mots celtiques *Lug-Swi*, qui signifient *Eau chaude*; les Romains l'appelaient *Lixovium*. Une inscription prouve que Labienus, par ordre de César, fit réparer ses bains [1]; ceux qui existent sont dignes de la magnificence des anciens. A l'époque des eaux, les habitants n'épargnent rien pour rendre le séjour de leur ville agréable aux étrangers.

Lure, qui passe aussi pour fort ancienne, était célèbre autrefois par son abbaye que fonda saint Déicole sous le règne de Clotaire II. Le chef de ce monastère, qui adopta depuis la règle de saint Benoît, prenait le titre de prince du saint Empire; le bâtiment qu'il occupait est aujourd'hui la demeure du sous-pré-

(1)

Bois	154,230	hectares.
Vignes	11,769	
Hauts-fourneaux	37	
Verreries	3	
Moulins à huile	400	
Pont suspendu	1	

(1) Cette inscription, trouvée le 23 juillet 1755, dans les ruines des anciens thermes, et conservée à l'hôtel-de-ville, porte: LIXOVII THERM. REPAR. LABIENUS. C. JUL. CÆS. IMP.

fet. Cette ville de 3,000 âmes, qui ne se compose que d'une longue et large rue, à laquelle aboutissent d'autres petites rues, s'élève près de la rive droite de l'Oignon. Il s'y tient huit foires par an. Dans ses environs s'élève le ballon de Lure, la plus haute montagne du département.

Si nous nous en rapportons aux savantes dissertations des antiquaires qui exploitent la langue et les souvenirs celtiques pour trouver les étymologies des noms de nos anciennes villes, celui de *Vesoul* viendrait des mots *vez*, tombeau, *houl*, soleil; et cette dénomination de *tombeau du soleil* serait un vestige précieux du culte druidique. Nous ne voyons pas cependant que les anciens aient connu cette ville, qui, d'après une pareille origine, devrait remonter à la plus haute antiquité. Il n'en est point question dans notre histoire avant le dixième siècle. Les annales de la Franche-Comté ne renferment que deux faits importants arrivés sous ses murs ou dans son enceinte. Vers le milieu du seizième siècle, une armée allemande, au retour d'une expédition sur la Bresse, dépourvue de munitions et d'argent, prend la résolution de mettre Vesoul au pillage; elle se prépare à escalader les murailles; mais il avait plu pendant 24 heures: la plaine se couvre d'eau, et les Allemands effrayés, attribuant cette inondation subite à des écluses que les habitants avaient ouvertes pour leur défense, fuient, en abandonnant leur artillerie et leurs bagages. Une cause toute naturelle avait sauvé Vesoul, et la source appelée *Frais-Puits* en avait tout l'honneur. On remarque à une lieue de la ville le lit d'un torrent, ordinairement à sec: le ravin qu'il forme aboutit à un gouffre de 50 pieds de profondeur sur 60 de diamètre; dans les temps ordinaires, il est également à sec; mais après des pluies abondantes, il vomit tout-à-coup, en bouillonnant, une masse d'eau qui inonde les prairies d'alentour jusqu'à la partie basse de la ville, et transforme en un grand lac les terrains inclinés vers la Saône. Ce phénomène dure quelquefois trois jours, après lesquels les eaux se retirent, le gouffre se vide et le torrent cesse de couler [1]. Le trait que nous venons de rapporter fait peu d'honneur au baron de Polwillers, qui devait respecter la neutralité du pays qu'il traversait; mais pourquoi faut-il que le nom de Turenne figure dans un acte de trahison ou de mauvaise foi? En 1644, ce héros se présente aux portes de la ville: elle capitule. A peine les conditions sont-elles signées qu'elle est mise au pillage; que le couvent des Annonciades, où les habitants avaient cru mettre en sûreté leurs femmes, leurs enfants et leurs effets précieux, n'est plus un asile inviolable; que l'hôtel-de-ville est démoli et ses archives anéanties. On dit même qu'il fallut mettre en gage les vases sacrés, et vendre les cloches pour payer les contributions et racheter les otages.

Cependant la Franche-Comté, réunie à la France en 1678, vit chaque année s'accroître son bonheur et sa tranquillité. Vesoul augmenta d'étendue et s'embellit; l'église, dans laquelle on remarque un beau maître-autel en marbre et un ancien sépulcre, fut achevée en 1745, l'hôtel-de-ville en 1766, le palais de justice en 1770, la halle en 1772, la nouvelle promenade en 1774, les casernes en 1777, et l'hôtel de la préfecture en 1822; sa bibliothèque publique, placée dans un des bâtiments du collége communal, renferme 21,000 volumes, et sa collection de physique et d'histoire naturelle s'accroît chaque année; elle n'a point d'autre réunion savante qu'une société d'agriculture, sciences et commerce.

Les environs de Vesoul comprennent plusieurs lieux intéressants. A ses portes, les grottes d'*Echenos-les-Molines*, curieuses par leur étendue, renferment une grande quantité d'ossements d'animaux perdus; elles portent le nom d'un village voisin. Près de *Jussey*, ville de 2,600 habitants, on a trouvé des fondations de vastes édifices, des traces d'anciens fossés, des restes de voies antiques qui justifient la tradition que cette cité aurait été fondée au troisième siècle par une colonie romaine. Un misérable hameau s'élève sur l'emplacement d'une cité gauloise que l'on croit être *Didatium*, autant qu'on en peut juger par les statues, les bas-reliefs et les médailles que plusieurs fouilles y ont fait découvrir.

Gray, situé en amphithéâtre au bord de la Saône, comptait avant la révolution huit couvents; aujourd'hui il fait un grand commerce de grains, de farine et de fers, et emploie annuellement au transport de ses marchandi-

(1) Voyez l'Annuaire du département de la Haute-Saône pour l'année 1825; par *MM. Baulmont* et *Suchaux*.

ses par terre et par eau 86,500 chevaux. On y remarque l'une des plus belles usines de l'Europe ; elle fait mouvoir une scierie, une huilerie, des moulins à tanner le cuir et à fouler le drap, ainsi qu'un moulin à farine qui moud par an 70,000 hectolitres de froment. La ville est composée de rues mal alignées et rapides; elle est dominée par un ancien château qui fut habité par Philippe-le-Hardi, Jean-sans-Peur, Philippe-le-Bon et Catherine de Bourgogne, veuve de Léopold d'Autriche; sa bibliothèque publique ne renferme que 4,000 volumes.

Les hautes cimes du *Jura* font partie du territoire français, et donnent le nom de cette chaine à l'un de nos *départements* les plus industrieux, les plus boisés, les plus riches en chevaux et en bêtes à cornes, et les plus pauvres en cours d'eaux navigables [1]. Les montagnes qui règnent principalement dans sa partie orientale forment trois plateaux, dont le plus élevé, couvert de neige pendant six mois, confine avec la Suisse, ne se compose que de terrains ingrats, mais nourrit une population laborieuse; le second, couvert, comme le précédent, de sapins, de buis et de genévriers, renferme des pâturages et quelques vallées fertiles ; le troisième, moins élevé que les deux autres, est aussi moins aride. Au pied de ces plateaux, où l'on exploite des mines de fer, des carrières de marbre et des salines, des coteaux tapissés de vignes estimées occupent une longueur de 20 lieues; enfin des plaines couvertes de terres arables servent de base à cet amphithéâtre.

La partie septentrionale de la plaine s'étend sur les deux rives du Doubs, au bas de la forêt de Chaux, qui couvre plusieurs collines et une superficie de 20,000 hectares. *Dole* est assise au bord de la rivière sur un coteau planté de vignes. Cette vaste forêt, non loin de la ville; le Doubs et le canal Monsieur, qui baignent ses murs et fertilisent ses champs; la Loue, la Cuisance et la Glantine, qui serpentent au loin, le rideau de montagnes où ces trois dernières prennent leurs sources, forment du haut de la promenade du Cours un riche tableau dont le lointain se termine par la double cime du Mont-Blanc. Si ses rues étaient moins inégales et ses maisons plus élégantes et plus régulières, on pourrait, suivant l'expression poétique d'un écrivain élégant, dire qu'*elle a l'air d'une nymphe au milieu d'un bocage;* mais ce n'est pas même une beauté surannée. Dole n'a jamais été belle; elle n'a jamais été importante, et, malgré les dissertations des antiquaires, quelques médailles, quelques restes de pilastres, quelques traces de voies romaines et quelques vestiges d'arènes trouvés jadis dans ses environs, ne prouvent point que cette ville ait jamais occupé l'emplacement de *Didatium,* cité qui était peu considérable, quoique Ptolémée en fasse mention. Son antiquité est très probable, mais il faut ajouter que jusqu'à présent on n'a pu retrouver de trace de l'ancien nom qu'elle portait. Son territoire est d'ailleurs un de ceux sur lesquels la sagacité des érudits peut facilement s'exercer, il est peu de villages où l'on ne trouve, en fouillant le sol, quelques débris antiques. De beaux établissements de bienfaisance, une prison à laquelle on ne peut reprocher qu'une trop grande élégance, des promenades et des points de vue magnifiques, une importante fabrique de produits chimiques, donnent en peu de mots une idée de ses édifices, de sa position topographique et de son industrie. Ajoutons cependant qu'on y trouve une salle de spectacle, une petite bibliothèque publique de 3,000 volumes, un collége communal; des écoles gratuites de dessin, de peinture, d'architecture et de musique, ainsi qu'une société d'agriculture.

Les savants francs-comtois qui, pour prouver l'antiquité de *Poligny,* prétendent que cette ville s'appela jadis *Polis-Solis,* cité du Soleil [1], ont hasardé une opinion que nous sommes loin d'adopter : la notice de l'Empire fait mention d'une résidence appelée *Castrum-Olinum,* dont la position s'accorde assez bien avec celle de ce chef-lieu de sous-préfecture. Elle fut, sous les Romains, habitée par le duc de la grande province Séquanaise, et sous les ducs de Bourgogne elle était la résidence d'été de ces princes. Elle s'élevait alors sur la montagne qui la domine aujourd'hui. Bâtie avec assez de régularité, elle doit sa

(¹)

Bois.	115,614	hectares
Vignes.	21,027	
Hauts-fourneaux . . .	11	
Papeteries.	18	
Canal.	1	
Pont suspendu. . . .	1	

(¹) Voyez l'annuaire du Jura, par M. *Briand.*

propreté aux eaux courantes de plusieurs fontaines publiques; elle a donné naissance à quelques hommes célèbres dans leur temps : nous ne citerons que le chanoine Jean Molinet, qui traduisit en prose le poëme de la Rose; Jacques Coytier, qui fut le médecin de Louis XI et premier président de la cour des comptes, et le fameux Nicolas Rollin, chancelier de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne. Les environs de cette ville sont riches en monuments antiques : deux pierres druidiques sont encore en vénération chez les paysans, qui se persuadent que chaque année, au moment de la messe de minuit, elles font une révolution sur elles-mêmes; de vastes constructions romaines dont on ignore la destination et que le peuple a surnommées *les chambrettes,* parce qu'on y voit encore les traces d'un grand nombre de salles, paraissent dignes de fixer l'attention et mériter qu'on y fasse des fouilles, autant qu'on en peut juger par une mosaïque que le comte de Caylus regardait comme un des plus beaux morceaux de ce genre, et qui cependant se trouve aujourd'hui cachée par quelques pieds de terre, dans un champ cultivé.

Le territoire de Poligny tire de ses vins blancs sa principale richesse; il est inutile de vanter les vignobles d'*Arbois*. Cette jolie ville, patrie du général Pichegru, conserve aussi des débris de constructions gauloises et romaines. Les ruines de son ancien château sont imposantes : le peuple se plaît à raconter les visites nocturnes qu'y font les esprits malins; suivant lui, la plus grande et la plus haute de ses tours noirâtres est souvent le séjour de la fée Mélusine. Ces antiques traditions auraient-elles pour origine le cruel acte de bienfaisance de Mahaut d'Arbois, comtesse de Bourgogne, qui, pendant une horrible famine, se trouvant dans l'impossibilité de nourrir la multitude de pauvres qui s'étaient réfugiés chez elle, les r unit dans une grange de son château, et les fit tous brûler?

A l'entrée d'une gorge étroite, arrosée par la petite rivière de la Furieuse et dominée par les ruines de plusieurs vieux châteaux, *Salins* dut son nom et sa prospérité à ses sources salées, déjà célèbres au sixième siècle, lorsque saint Sigismond, roi de Bourgogne, les céda aux moines de l'abbaye de Saint-Maurice d'Agaune. Ces religieux en exploitèrent le sel avec tant de zèle et d'intelligence, qu'en peu d'années il s'éleva près de leur habitation un bourg considérable. Telle fut l'origine de cette ville, qui produisit plusieurs littérateurs distingués, au nombre desquels il faut mettre Fenouillot de Falbaire, auteur de l'*Honnête criminel* et des *Deux Avares,* et l'abbé d'Olivet, critique distingué. Elle a cependant la prétention de remonter jusqu'à l'époque celtique, et d'avoir entretenu des relations avec Rome dès le siècle d'Auguste.

Un horrible incendie, qui dura trois jours, la détruisit presque entièrement au mois de juillet 1825; l'hôpital et l'établissement des salines échappèrent seuls aux ravages des flammes : le premier, trop peu considérable pour servir d'asile aux déplorables victimes de cet affreux événement; le second, qui, malgré son importance, n'occupe qu'un petit nombre d'ouvriers, eussent été les seules ressources d'une population ruinée, qui, n'ayant plus d'habitation, demandait un asile et du pain, si la France entière, touchée d'une si grande infortune, ne se fût empressée de secourir ces malheureux incendiés. Les pertes en maisons et en mobilier furent estimées à 7 millions de francs. Des souscriptions ouvertes jusque dans les moindres hameaux produisirent une somme de plus de 2,000,000 qui ont servi à la réédification de cette ville. Elle offrit alors un spectacle qui peut faire préjuger de l'empressement avec lequel les classes les plus infimes de la population française recevraient les différents genres d'instruction qui leur conviennent, si l'on se hâtait de les leur offrir : les ouvriers s'assemblaient tous les soirs autour d'un ancien élève de l'École polytechnique, heureux de pouvoir leur enseigner, par la géométrie et la mécanique, les moyens les plus économiques et les plus faciles de rebâtir leurs demeures [1].

Aujourd'hui Salins est plus beau qu'avant son désastre. Une grande rue, large de 14 mètres et bordée de trottoirs, traverse cette ville dans toute sa longueur; les places publiques sont ornées de fontaines simples, mais de bon goût, et les maisons sont bien bâties. Elle pos-

[1] Voyez les *Forces productives et commerciales de la France*; ouvrage dans lequel M. *Charles Dupin* rappelle le discours qu'il prononça à cette occasion, en ouvrant son cours au Conservatoire royal des arts et métiers.

sède un collége communal, une bibliothèque publique de 4 à 5,000 volumes, un théâtre et une prison. Toutes ces constructions sont renfermées dans une muraille ; elle est défendue à l'ouest par le fort Saint-André, et à l'est par le fort Belin, qui couronnent tous deux une montagne élevée. En entrant dans la ville par le nord, on traverse le faubourg des Carmes, et par le sud celui de Saint-Maurice, qui furent tous deux épargnés par l'incendie de 1825.

Trois sources que l'on nomme puits alimentent les salines de cette ville, et l'eau salée qu'elles produisent portent le nom de *muire*. Ces puits, situés dans la direction du sud au nord, sur la droite de la Furieuse et au-dessous de son niveau, sont presque au centre de la ville. Chacun d'eux offre plusieurs sources d'eau douce et d'eau salée rapprochées les unes des autres, mais dont on a soin d'éviter le mélange. Les eaux salées sont à 80 pieds de profondeur. La quantité de sel que l'on en obtient annuellement par l'évaporation est évaluée à 40,000 quintaux.

Le territoire de *Lons-le-Saulnier* formait, au moyen âge, la plus grande partie du *Scoding* ou *Sco-d'In*, c'est-à-dire de la *contrée de l'Ain*, dont les habitants étaient connus, comme ils le sont encore, par leur bravoure. Ceux de la partie montagneuse qui s'élève à l'est de la ville passent principalement pour être actifs, industrieux, tandis que ceux de la partie occidentale ont la réputation d'être apathiques : ils préfèrent les travaux de l'agriculture à ceux de l'industrie. Lons-le-Saulnier, siége de la préfecture, date du quatrième siècle, et doit aussi son origine à ses sources salées : son nom pourrait être traduit par *mesure de sel* [1]. Il est au confluent des trois petites rivières de la Seille, de la Vallière et du Solman, dans une vallée agréable environnée de vignobles qui produisent d'excellents vins. L'église qui décore la place d'armes, le bel hospice où l'on soigne à la fois plus de 150 malades, et les immenses bâtiments de graduation d'où sortent annuellement 20,000 quintaux de sel, méritent seuls l'attention de ceux qui visitent cette ville, patrie du général Lecourbe, du poëte lyrique Rouget de Lisle, auteur de la Marseillaise, et de Roux de Rochelle, auteur du poeme des Trois Ages. Dans ses environs, on voit sur le territoire de la commune de *Révigny* des grottes curieuses, d'où l'on tire beaucoup de salpêtre. A deux lieues vers le nord, près du village de *Baume*, les sources de la Seille sortent des crevasses d'un rocher calcaire formant un affreux précipice. Ces sources sont d'imposantes masses d'eau, qui, dans les beaux jours du printemps, coulent encore au milieu des glaçons.

Dans les environs de *Saint-Amour*, ville de 3,000 âmes, située près de la frontière occidentale du département, les habitants conservent plusieurs fêtes et cérémonies qui remontent à la plus haute antiquité : le soir du premier dimanche de carême, les coteaux brillent de mille feux produits par des torches allumées que portent de jeunes villageois qui parcourent la campagne ; cette soirée s'appelle la soirée des *Brandons* : c'est un reste des fêtes antiques célébrées en l'honneur de Cérès courant à la recherche de sa fille. Lorsqu'un père de famille a terminé ses jours, tous les parents du défunt se réunissent autour de son cercueil, dans la principale salle de la maison ; on y place une table chargée de mets ; les femmes vont consoler la veuve, les hommes seuls prennent part au festin, et c'est le verre en main que l'on prononce l'oraison funèbre. Le bourg d'*Arinthod* est bâti sur les ruines d'un temple gaulois dédié à *Mars Segomon*, ainsi que le prouve la découverte d'une inscription en l'honneur de cette divinité, à laquelle les *Segoves*, l'un des peuples de la Bresse, dédiaient une partie des dépouilles de leurs ennemis. Près de *Condes*, sur les bords de l'Ain, les ruines de l'ancien château d'Oliferne couronnent une montagne presque inaccessible, la seule du Jura sur laquelle on rencontre quelques ours ; il fut détruit au seizième siècle par les Français, qui, irrités de sa longue résistance, massacrèrent tous ceux qui s'y étaient retirés. Les trois principales dames du château furent, dit-on, enfermées dans un tonneau garni de pointes de clous, et précipitées du haut de la montagne dans la rivière. Il est peu de paysans qui n'assurent les avoir rencontrées la nuit, ainsi que le seigneur d'Oliferne chassant avec sa cour dans les bois environnants.

Si nous voulions décrire les villes et les vil-

[1] Selon *Gollut*, auteur qui s'est beaucoup occcupé de l'histoire de la Franche-Comté, le *lonq* est une mesure d'eau salée contenant 24 muids.

lages de l'arrondissement de Saint-Claude qui se font remarquer par leur industrie, nous n'oublierions pas *Septmoncel,* où l'on fabrique divers objets de tabletterie et des fromages, où plus de 1,200 personnes sont occupées à la fabrication et à la taille des pierres fausses. Ce village, de 3,000 habitants, fut entièrement détruit par un incendie, en 1826 ; mais de tels événements laissent peu de traces au milieu d'une population laborieuse. Nous citerons *Château-des-Prés,* où l'on confectionne des chaises, des buffets, et divers autres meubles en sapin ; le bourg de *Morez,* d'où sort tous les ans une grande quantité d'horloges, de pendules et de tourne-broches, et *Bois-d'Amont,* qui façonne le bois en boîtes d'horloges, en seaux, en caisses et en échalas. Mais un coup d'œil sur *Saint-Claude* complétera peut-être l'idée que nous voudrions pouvoir donner de l'industrie jurassienne.

Au commencement du quatrième siècle, les deux frères Romain et Lupicin, qui figurent dans la légende, fondèrent sur le territoire de Saint-Claude une abbaye dont les domaines, accrus par les immenses donations des rois de France, des princes et de tous les fidèles, devinrent si importants que les abbés de ce monastère finirent par devenir seigneurs de tout le pays, propriétaires de toutes les terres, et maîtres de la vie de tous les habitants. Dans cette contrée, inhospitalière depuis que la population avait donné l'hospitalité à des moines qui venaient lui ravir jusqu'à la liberté, tout individu domicilié pendant une année était inscrit au nombre de leurs esclaves ; en quelque lieu que ses biens se trouvassent, il était arraché à sa femme et à ses enfants, et vendu au profit de l'abbaye. Cette coutume monstrueuse, contre laquelle Voltaire s'était élevé, ne fut enfin entièrement abolie que sous Louis XVI. Saint-Claude s'appela d'abord *Condat.* Des ruines considérables trouvées dans ses environs portent à croire qu'au temps des Romains elle jouissait de quelque importance : elle prit ensuite, d'un de ses abbés, le nom de *Saint-Oyant,* puis celui qu'elle porte aujourd'hui, qu'elle quitta pendant la révolution pour celui de *Condat-Montagne.* En 1799, un terrible incendie la détruisit complétement en deux heures, mais une somme de 750,000 francs, accordée par le gouvernement consulaire, et de nombreuses collectes faites dans toute la France, contribuèrent à sa reconstruction sur un plan plus régulier que celui qu'on y remarquait précédemment. Elle est cachée au fond d'une vallée, circonscrite d'un d'un côté par des montagnes couvertes de forêts, de l'autre par des cimes arides. On y compte 12 manufactures d'ouvrages au tour qui occupent plus de 500 ouvriers ; des fabriques d'horlogerie, d'instruments de musique, de lacets, de clous, d'épingles, de tabatières, de chapelets et de jouets d'enfants ; siége épiscopal, on y remarque un bel hôpital, un vaste collége et plusieurs autres établissements utiles.

Le *département du Doubs* [1], comprenant la continuation des montagnes qui couvrent une partie de celui du Jura, se divise comme celui-ci en trois régions : la supérieure, la moyenne et l'inférieure. La première est hérissée de rochers calcaires dont les sommets, couverts de neige pendant sept à huit mois de l'année, sont presque dépourvus de végétation ; mais leurs revers offrent au midi d'excellents pâturages et de belles vallées ombragées par des forêts de sapins ; le blé n'y réussit pas plus que le seigle : l'orge et l'avoine

[1] La superficie du département se divise de la manière suivante :

Terres ensemencées annuellement	100,000	hectares.
Terres en jachères	40,289	
Vignes	8,011	
Vergers et jardins	5,800	
Prairies naturelles	66,000	
Prairies artificielles	11,000	
Parcours communaux et pâtures sans culture	81,000	
Forêts royales	6,500	
Bois communaux	90,500	
Bois de particuliers	23,900	
Broussailles, marais, étangs, rivières, canaux	20,600	
Routes, montagnes, carrières habitations	93,560	
Total	547,160	

Tourbières	59
Carrières de pierres et de marbres	150
Carrières de gypse	14
Sources salées	2
Hauts-fourneaux	11
Martinets à cuivre	2
Tanneries	85
Scieries hydrauliques	200
Moulins à blé	300
Canal	1
Lacs	4
Pont suspendu	1

y forment la base des cultures en céréales. Les habitations y sont éparses, et la population y a conservé la pureté des mœurs et l'hospitalité qui distinguent les montagnards. La région moyenne est sous l'influence d'une température plus douce que celle de la précédente. Le froment commence à s'y montrer, et quelques coteaux sont assez favorablement situés pour se couvrir de vignes. Les hauteurs les plus considérables s'y montrent couvertes de forêts de chênes et de hêtres mélangés de sapins; mais, vers leurs bases, ceux-ci disparaissent tout-à-fait. La région basse ou la plaine s'étend au pied de ces montagnes, à 300 mètres au-dessous de leurs sommets. C'est la partie la plus fertile, la plus riche en céréales et en vins, et la plus peuplée du département. La plupart des plateaux des deux autres régions sont couverts de marais qui semblent être les réservoirs naturels des principales rivières qui prennent leur source au pied de ces montagnes. Ces rivières sont: le Doubs, qui, avant de servir de limite entre la France et la Suisse, s'élance, de 80 pieds de hauteur, dans un abîme que la sonde n'a point encore pu mesurer; la Loue, qui, dès sa naissance, met en mouvement plusieurs usines; le Dessoubre, renommé pour ses truites; le Lison, qui, près d'arroser un charmant vallon, s'échappe en une belle cascade d'un antre creusé dans le roc. Au pied de ces montagnes, des lacs et des marais d'une grande étendue, de nombreuses tourbières exploitées, des excavations que leurs sinuosités transforment en labyrinthes souterrains; des grottes formant des glacières naturelles, une houillère et quelques sources minérales, nous arrêteraient trop long-temps si nous nous proposions de les examiner. Dans ce département, la culture est encore soumise aux anciennes routines qui laissent le tiers des terres en jachères; le système des prairies artificielles, en prenant de l'extension, augmenterait promptement le nombre des bestiaux. On y compte environ 25,000 chevaux, 127,000 bœufs et vaches, 110,000 moutons, 800 ânes, 150 mulets, 29,000 porcs et 12,000 chèvres.

Nous allons parcourir le département en commençant par l'arrondissement le plus méridional. La position de *Pontarlier*, sur le Doubs, à peu de distance d'un passage naturel qui communique de la France à la Suisse en traversant le Jura; passage connu des anciens, et que défend un fort bâti sur le Mont-Joux, qui s'appela probablement *Jovis*, fait présumer que cette ville remonte à une époque très reculée. D'Anville voulait que ce fût l'ancienne *Ariolica* de l'Itinéraire d'Antonin, et l'*Abiolica* de la table théodosienne; mais Droz, écrivain érudit à qui l'on doit une histoire de la Franche-Comté, sa patrie, a prouvé que l'opinion du savant géographe était au moins hasardée. Les titres les plus anciens lui donnent les noms de *Pontalia* et de *Pons-Aelii*, de *Pons-Arleti* et de *Pons-Ariæ*. Incendiée en 1656, 1675, 1680, 1736 et 1754, elle est aujourd'hui propre, bâtie avec régularité, et ses maisons peintes de diverses couleurs, annoncent le voisinage de la Suisse. On y voit un beau corps de caserne pour la cavalerie. C'est la ville de France dont le sol est le plus élevé: elle est à 887 mètres au-dessus du niveau de l'Océan. Le commerce que Pontarlier fait avec la Suisse, et l'industrie de ses habitants, ont, depuis quarante ans, doublé sa population. On y fabrique annuellement environ 90,000 litres d'extrait d'absinthe; elle renferme une belle forge de fer et d'acier, une fonderie de cuivre, et cinq tanneries. L'un des hommes marquants nés dans ses murs est le général d'Arson qui, au siége de Gibraltar, imagina l'emploi des batteries flottantes.

Le fort de Joux, situé à peu de distance en remontant la vallée du Doubs, couronne une montagne presque inaccessible. Il a quelquefois servi de prison d'Etat: Mirabeau y fut enfermé, et c'est dans ses murs que mourut le fameux Toussaint-Louverture.

On compte dans l'arrondissement de Pontarlier dix-neuf usines, trois fabriques de cotonnades, deux papeteries et une verrerie. A *Touillon et Loutelet*, village à quatre lieues de Pontarlier, on remarque une source intermittente appelée la *Fontaine-Ronde*. Le canton de *Levier* a pour principale industrie la fabrication des fromages; on voit près de ce bourg un abîme dont l'ouverture est peu étendue, mais dont la cavité vaste et profonde paraît être une suite de grottes placées à différents étages. Les habitants des environs ont l'habitude de jeter dans cette cavité les animaux morts. En 1828, des bergers qui s'approchèrent de l'ouverture entendirent les aboiements d'un chien; chaque fois qu'on y jetait des pierres ces aboiements recommençaient. Quelques jeunes gens munis

de flambeaux s'y firent descendre à l'aide de cordes et de paniers ; parvenus à la profondeur de 150 pieds, ils aperçurent deux gros chiens, qui, tombés dans cette grotte depuis longtemps, y avaient fait des petits et se nourrissaient des animaux morts qu'on y jetait; une ouverture les conduisit à une seconde grotte dont le sol est à 100 pieds au-dessous de la première, et dans laquelle ils virent une sorte de puits étroit, dont ils ne purent trouver le fond à l'aide de la sonde.

Dans le canton de Mont-Benoît, qui fait partie de la *haute montagne*, on voit, sur le flanc d'un rocher à pic, un antre qui sert d'église au village de *Remonnot*, et auquel on ne parvient que par un escalier en bois suspendu à la montagne. Le village de *Mont-Benoît* est remarquable par la belle architecture de son église gothique qui faisait autrefois partie d'une importante abbaye.

Le territoire de *Besançon*, deux fois plus peuplé que le précédent, est proportionnellement plus industrieux encore. Cette ville est l'ancienne cité de *Vesuntio*, dont César fit une place d'armes dans son expédition contre Arioviste: circonstance qui prouve qu'elle était déjà considérable à l'époque de l'entrée de ce conquérant dans les Gaules. Dévastée par les Bourguignons au cinquième siècle, par les Hongrois au dixième, elle fut toujours importante. Charlemagne la considérait comme l'une de ses principales places fortes; les ducs de Bourgogne y eurent leur cour de justice; au douzième siècle, l'empereur Frédéric l'éleva au rang de cité impériale, titre qu'elle conserva jusqu'à l'époque de la réunion de la Franche-Comté à la France. Le Doubs la divise en deux parties inégales, dont la plus considérable est la ville haute, qu'il entoure presque entièrement, en figurant au pied de ses murailles, comme le dit César, la forme d'un fer à cheval. Une citadelle, bâtie sur un roc inaccessible, domine la ville et ses environs : ce roc est le mont *Cœlius* des Romains ; vis-à-vis s'élève sur l'autre rive du Doubs le fort Bergito. Les deux quartiers communiquent par un pont de pierre dont les fondations sont romaines; sa plus belle promenade, tracée sur l'emplacement de l'antique Champ-de-Mars, se nomme encore le *Chamars*. Un beau monument antique que l'on remarque près de la cathédrale, est la *Porte-Noire*, arc de triomphe qui paraît avoir été érigé en l'honneur de Crispus César, fils de Constantin; ses colonnes sont ornées, les unes de feuillages et d'arabesques, les autres de figures représentant des combats, des fêtes et des jeux; sous l'arcade on reconnaît des sujets militaires. Dans l'enceinte de la ville, on voit aussi les restes d'un aqueduc, et hors de ses murs les ruines d'un amphithéâtre. Enfin, après dix-huit siècles, Besançon a conservé sa forme primitive : c'est une antique habillée à la moderne. Elle est une des villes de France les mieux bâties; elle est une de celles aussi dont les musées et la bibliothèque publique sont les plus riches : cette dernière renferme 60,000 volumes et de précieux manuscrits. Le musée Pâris, qui fut donné par l'architecte Pâris à sa ville natale, renferme des objets d'antiquité, des tableaux, des dessins et divers autres morceaux rares. Le cabinet d'histoire naturelle contient une collection riche et nombreuse. Il existe à Besançon une académie universitaire, avec une faculté des lettres ; un collége royal, une académie des sciences, belles-lettres et arts; une société d'agriculture et des arts, et un lycée qui fut fondé en 1752. L'église cathédrale de Saint-Jean est un bel édifice dont la construction remonte au onzième siècle. On y remarque plusieurs autels richement décorés, un beau tableau de la Résurrection par Vanloo, un saint Sébastien de Fra Bartholomeo, le maître de Raphaël; sur les côtés de l'autel principal deux anges en marbre blanc exécutés à Rome par Breton, statuaire distingué de Besançon; dans une cavité au-dessous de l'orgue le tombeau de Ferri-Carrondelet, monument remarquable; à l'extrémité du chœur, cinq beaux vitraux exécutés à Sèvres, représentant la Vierge et les quatre évangélistes. On admire aussi le superbe vaisseau de l'église de Sainte-Madeleine. Le palais de justice, construction du seizième siècle, l'hôtel de la préfecture dont l'architecture est un peu lourde, le théâtre, la grande caserne et l'ancien palais du cardinal de Grouvelle, ne doivent pas être passés sous silence. Ce dernier édifice, qui date de 1534, est une propriété particulière où l'on tient chaque année des foires. Besançon renferme 25,000 âmes, et près de 29,000, en réunissant à la population contenue dans ses murs celle qui occupe la banlieue. Cependant on ne comprend pas dans ce nombre les étrangers, les

étudiants et les militaires qui forment à peu près 7,500 individus. Cette ville tient en activité de nombreuses fabriques ; elle est le centre d'une grande fabrication d'horlogerie qui occupe plus de 1,800 ouvriers, et son commerce recevra un accroissement rapide lorsque le canal de Monsieur la traversera. Citer Suard et Moncey parmi les hommes célèbres auxquels elle a donné naissance, c'est prouver qu'elle a contribué à la gloire littéraire et militaire de la patrie.

Aux environs de Besançon, *Ornans*, ville de 3,000 âmes, renferme sept tanneries estimées, une papeterie, une fabrique d'absinthe, deux fromageries qui fournissent au commerce pour 40,000 francs de fromage dit de Gruyère, un bel hospice civil et une bibliothèque publique : elle est la patrie de l'abbé Millot. Près de ses murs on voit les ruines d'un vieux château-fort. Aux portes de cette petite cité on cultive en grand des cerisiers dont le fruit sert à fabriquer un excellent kirchwasser. Le canton dont elle est le chef-lieu est rempli d'objets intéressants : ce sont les grottes de Baumarchais, de Bonnevaux, de Mouthier et de Châteauvieux, le puits de la Brême, gouffre qui, lorsque les rivières débordent, se remplit d'une eau limoneuse qui s'élance en bouillonnant et inonde le vallon qui l'environne ; enfin les cascades de Mouthier, dans la vallée d'Ornans, où elles sont formées par un ruisseau qui tombe d'un rocher nommé le Syratu. Dans le canton de *Boussière*, la grotte d'*Osselle* est célèbre par la longue suite de cavités qui la composent et qui ont plus de 1,000 mètres de développement, et par la grande quantité d'ossements fossiles qu'on y a découverts. A quatre lieues de Besançon, *Quingey*, sur la Loue, ville de 900 habitants, possède près de ses forges quelques vestiges d'un château-fort qui fut la résidence de Guillaume-le-Grand, comte de Bourgogne, en 1080, et le lieu de naissance de Guy de Bourgogne, élu pape, à Cluny, en 1115, sous le nom de Calixte II.

En suivant les bords du Doubs pendant l'espace d'environ sept lieues, on aperçoit sur sa rive droite cinq montagnes formant un groupe : c'est à leur pied, c'est à l'extrémité d'une vaste prairie entourée par le Doubs, c'est sur la ligne du canal de jonction que se trouve la petite ville de *Baume-les-Dames*, que l'on regarde comme fort ancienne, et qui dut son surnom à une abbaye de chanoinesses dont l'abbesse avait cinq grands-officiers gentilshommes. Les colonnes du maître-autel de l'église de ce couvent ornent maintenant l'édifice du Panthéon à Paris. C'est dans cette ville, chef-lieu de sous-préfecture, que naquit le médecin Le Clerc, auteur d'une Histoire de Russie.

Au confluent du Doubs et du Dessoubre, on voit, à l'extrémité d'un vallon formé par des coteaux tapissés de vignes, adossés à des montagnes couvertes de forêts, la petite ville de *Saint-Hippolyte*, dans laquelle existe encore la chapelle où l'on conservait anciennement le saint-suaire qui reçoit à Turin les baisers des fidèles. Saint-Hippolyte possède quatre fromageries et une belle manufacture d'objets de quincaillerie ; mais un grand nombre d'usines situées dans la vallée attestent, par la fumée noire qui s'en élève jour et nuit, leur importance et leur activité. Sur le territoire de cette commune il existe une grotte curieuse appelée le Château de la Roche ; elle a 80 pieds de hauteur, et perce horizontalement un rocher très élevé coupé à pic. Le nom qu'elle porte lui vient d'un ancien château qui fut construit à l'entrée et que les guerres du seizième siècle détruisirent. Les ruines qui en restent sont dignes d'exciter la curiosité par l'effet pittoresque qu'elles présentent. Nous sommes dans l'arrondissement de *Montbéliard*, ancienne capitale d'une principauté, mais qui n'a rien perdu de son importance en devenant une sous-préfecture. Elle est bien bâtie, arrosée par plusieurs fontaines, et dominée par un château qui servait de résidence à ses princes et qui sert aujourd'hui de caserne de gendarmerie et de maison d'arrêt : une partie de l'édifice renferme les archives de l'ancienne principauté, parmi lesquelles se trouvent plusieurs chartes du douzième siècle. La bibliothèque publique renferme 10,000 volumes. Le bâtiment des halles et l'église de Saint-Martin. dont le plafond, long de 80 pieds et large de 50, se soutient sans colonnes, sont les seuls édifices remarquables de cette ville, qui s'enrichit par son commerce avec la Suisse et par sa fabrication d'horlogerie fine, sa belle filature de coton et ses nombreuses tanneries dont les produits réunis représentent une valeur annuelle de 1,200,000 francs. On y a érigé dans ces dernières années, à la mémoire de Georges Cuvier, qui y est né, une belle sta-

tue en bronze qui ne dément pas le talent du sculpteur David.

L'arrondissement de Montbelliard, qui comprend une partie de la *plaine,* ainsi que de la *haute* et de la *moyenne montagne,* renferme des champs bien cultivés, des usines, des filatures et de nombreuses fromageries. *Audincourt* est un village dont les 1,000 habitants doivent leur aisance aux forges, à la manufacture de fer-blanc, à la filature de coton et à la fabrique de percale qu'il renferme. Celui de *Mandeure* occupe une partie de l'emplacement de la cité romaine d'*Epamanduorum:* on y voit les restes d'un théâtre qui doit remonter au troisième siècle, et l'on y trouve d'antiques constructions et des médailles.

Quelques rameaux du Jura et des Vosges forment au midi et à l'occident la région montagneuse du *Haut-Rhin* (¹). Les Vosges projettent d'assez hautes sommités que leur forme arrondie a fait appeler *ballons;* de ces plus importantes cimes, on aperçoit le *ballon d'Alsace* et celui de *Guebwiller* qui a 1,433 mètres de hauteur. La partie orientale bornée par le fleuve, arrosée par l'Ill, la Birse, quelques autres petites rivières et le canal de Monsieur, est une longue plaine. Dans les deux régions se trouvent des forêts, des vignes et des champs fertiles; dans les deux régions l'agriculture est arrivée à un grand degré d'avancement. Partout de superbes prairies artificielles offrent une nourriture abondante aux bestiaux; partout de riches vergers produisent d'excellents fruits; partout enfin on cultive le merisier dont le fruit sert à fabriquer un kirschwasser estimé. Le nombre de chevaux et de bêtes à cornes repond à la richesse de la culture; cependant le territoire ne nourrit pas assez de moutons et ne produit pas assez d'avoine et de blé pour la consommation locale. C'est donc en grande partie aux usines qu'alimentent ses mines de cuivre, de fer et de plomb, ses forêts et ses houillères, et aux fabriques de tissus de laine et de coton, que le *département* doit son importance et sa prospérité.

(¹)

Bois.	113,215	hectares.
Vignes.	11,141	
Hauts-fourneaux.	5	
Papeteries.	16	
Lacs.	7	
Étangs.	300	
Canaux.	2	
Chemins de fer.	2	

Un roc au pied des Vosges servit à l'époque du régime féodal de base à un vieux château, que sa position a fait appeler *Bel-Fort;* une petite ville du même nom, mais que l'on prononce et que l'on écrit aussi *Béfort,* s'éleva à la base de ce roc. La vieille forteresse subsiste encore; mais le rocher qu'elle domine offre de si grands avantages comme position militaire, que Vauban, en 1688, l'entoura de fortifications. La ville est bien bâtie; quelques unes de ses rues sont larges et tirées au cordeau; ses casernes sont belles; on y respire un air pur; la Savoureuse, qui coule au pied de ses murs, sert de moteur à de nombreuses usines; la situation de Béfort à la jonction de six grandes routes y favorise les transactions commerciales.

Le même arrondissement comprend plusieurs localités industrieuses. *Massevaux* ou *Masmunster,* ville de 3,000 habitants, renferme une importante filature de coton. *Cernay,* qui compte 2,000 âmes de plus, possède aussi des filatures, ainsi que des fonderies et des manufactures de toiles peintes.

La population et l'industrie d'*Altkirch* sont peu importantes; nous n'en parlons que parce que cette ville est le chef-lieu d'une sous-préfecture. *Huningue,* sur la rive gauche du Rhin, était en 1814 une jolie place de guerre fortifiée par Vauban et peuplée de 7,700 habitants: aujourd'hui elle en renferme à peine 1,000. L'invasion de 1815 est la seule cause de sa ruine. Elle fut le théâtre d'une des glorieuses scènes de courage qui ont signalé cette désastreuse époque de notre histoire. Bloquée par 25,000 Autrichiens, et défendue par 140 hommes sous les ordres du général Barbanègre, ce ne fut qu'après douze jours de tranchée, ce ne fut qu'après avoir perdu la moitié de ses défenseurs qu'elle capitula avec tous les honneurs de la guerre. Quel fut l'étonnement du vainqueur, lorsqu'il vit défiler cette poignée de braves composée de 50 hommes valides et d'une trentaine de blessés! Maître de la ville, il s'empressa d'en détruire les fortifications, et n'épargna pas même le tombeau érigé, en 1803, par Marceau au général Abatucci, comme s'il eût voulu se venger sur les morts de la noble résistance de quelques vivants.

Mulhausen, ou *Mulhouse,* est le centre de la fabrication du Haut-Rhin; on y compte en-

viron 13 filatures de coton et de laine, 11 fabriques de draps, 17 de mousselines et de cotonnades, 15 de toiles peintes, des fabriques de maroquins, des tanneries et des fonderies. Elle renferme 14,000 habitants, y compris 11,600 ouvriers, et indépendamment de 5 à 6,000 individus employés dans ses ateliers et qui habitent hors de son enceinte. Elle possède un collége communal, une société lithographique, une société industrielle, et une collection des produits de tous les pays manufacturiers du globe. Elle se divise en vieille et en nouvelle ville. La première est bâtie sur une île formée par la rivière de l'Ill et le canal de Neuf-Brisach; elle se compose de rues irrégulières, mais larges, bien pavées, propres, garnies de jolies maisons; elle est ornée de beaux édifices, dont les plus remarquables sont l'hôtel-de-ville, avec une façade décorée, dans le goût allemand, de peintures représentant des personnages du moyen âge, et l'église réformée, vieil édifice dont les vitraux sont assez beaux. La seconde, au sud-est de la première, s'étend de la droite de l'Ill au canal de Monsieur; ses rues sont tirées au cordeau et bordées de trottoirs; une place triangulaire, entourée de portiques soutenus par des colonnes, en occupe le centre. Toutes les maisons de cette place sont construites avec élégance; on voit qu'elles sont habitées par les principaux négociants; le principal édifice qui la décore est le Casino; le milieu, planté d'arbres, rappelle les squares de Londres. Mulhouse est la patrie du mathématicien Lambert, dont on a donné le nom à une petite place de la vieille ville, qui est ornée d'une colonne érigée en son honneur.

Dans l'arrondissement de Colmar, nous pourrions citer 7 à 8 petites villes importantes par leurs fabriques : ***Kaiserberg,*** entourée de murailles et bien bâtie, jadis ville impériale; ***Ribeauvillé,*** où l'on voit encore les ruines de l'ancien château de Ribeaupierre; ***Munster,*** qui fait un bon commerce de toiles peintes et de kirschwasser; ***Rouffach,*** dominée par le château d'Isenbourg, qu'habitèrent plusieurs de nos rois de la première race; ***Soultz***, qui fabrique spécialement des rubans de soie; ***Guebwiller,*** qui, outre des filatures et des fabriques de cotonnades, possède une raffinerie de sucre et fabrique des clous et des étrilles; et ***Sainte-Marie-aux-Mines,*** entourée de gisements métalliques dont un seul est exploité. A l'exception de cette dernière, qui renferme 9,000 habitants, et de Ribeauvillé qui en compte 6,000, toutes les villes que nous venons de nommer n'ont que 3,000 à 4,000 âmes. ***Neuf-Brisach,*** bâtie par Louis XIV et fortifiée par Vauban, n'est importante que comme place de guerre; sa population est à peine de 2,000 individus; elle n'offre à l'extérieur qu'un octogone régulier de bastions qui cache les maisons, parce que celles-ci sont peu élevées et toutes de la même hauteur. Le même nombre d'habitants se trouve à ***Ensisheim,*** jolie ville entourée de murailles et de fossés; son principal édifice est l'ancien collége des jésuites, transformé en maison centrale de détention dans laquelle on entasse jusqu'à 850 individus.

L'opinion la plus accréditée chez les antiquaires place la cité gauloise d'***Argentuaria***, dont parle Ptolémée, à une demi-lieue de ***Colmar;*** elle ajoute même que de ses ruines les Romains bâtirent la forteresse de ***Columbaria***, que détruisit Attila. Un savant [1] a fixé l'emplacement d'Argentuaria au village d'***Harbourg,*** où il a retrouvé l'enceinte d'un *castrum*. Mais rien, dans Colmar même, ne rappelle l'époque de la domination romaine. Elle n'était qu'un hameau sous le règne de Charlemagne; ce n'est qu'en 1220 que l'empereur Frédéric II l'entoura de murailles et l'érigea en cité. En 1552 seulement, elle reçut le titre d'impériale. Bien que sa population n'ait jamais été plus considérable qu'elle ne l'est aujourd'hui, elle tient depuis long-temps un rang important parmi les villes les plus riches de l'ancienne Alsace. Il y a 40 ans, ses revenus s'élevaient à plus de 100,000 livres; ils sont plus que doublés aujourd'hui. C'est le siége d'une cour royale; sa construction est aussi belle que sa position est avantageuse et pittoresque. L'église des Dominicains est le plus beau de ses anciens édifices, et sa bibliothèque publique est l'une des plus importantes du royaume; elle renferme près de 40,000 volumes. Ses autres établissements utiles consistent en une pépinière et une orangerie départementales; un collége communal; deux écoles normales primaires, l'une pour les instituteurs, l'autre pour les institutrices; une société pour l'amélioration de l'enseignement

[1] M. *Ch. de Golbéry:* Journal de la Société des sciences et arts du Bas-Rhin, nº II, pag. 28 — 1828.

élémentaire, une d'émulation et une société biblique. Martin Schoen, le plus ancien graveur sur métaux, Rewbel, l'un des membres du Directoire, et les deux frères Pfeffel, l'un historien et l'autre poëte, naquirent dans cette ville.

Borné, comme le précédent, à l'orient par le cours du Rhin, à l'occident par une partie de la chaîne des Vosges, le *département du Bas-Rhin* [1] est couvert de coteaux, de forêts, de prairies et de terres de la plus grande richesse. Aux trésors de l'agriculture et de quelques mines, il joint ceux d'une industrie variée, et met à profit les avantages que lui offrent un grand nombre de routes et de cours d'eau navigables. En un mot, il possède tant d'éléments de prospérité, qu'il est, de tous les départements de France, celui qui offre l'accroissement le plus rapide dans la population.

La première ville que l'on traverse en quittant le territoire de Colmar et en suivant le cours de l'Ill, est *Schelestat*. Les Vosges, que l'on voit sur la gauche, les vieux châteaux en ruines qui s'élèvent çà et là sur quelques uns de leurs sommets, les vignobles qui dominent une multitude de riches villages, les forêts qui s'étendent sur la droite de la rivière, les belles prairies qui bordent sa rive gauche, forment un magnifique paysage. Ce chef-lieu de sous-préfecture était jadis la troisième des dix villes impériales de l'Alsace. Son antiquité est incontestable; elle était sous les Romains l'une des plus importantes cités des *Tribocci*, et portait le nom d'*Elcebus*, dont on retrouve la trace dans le petit village d'*Ell*, que l'on voit à peu de distance de ses murs. Sous les Carlovingiens, elle était considérable, puisque Charlemagne y célébra la fête de Noël en 776, et que Charles-le-Gros y faisait quelquefois sa résidence. C'est du dixième siècle que date sa décadence; au treizième elle se releva, mais elle eut encore beaucoup à souffrir pendant la guerre de 30 ans et jusqu'à la réunion de l'Alsace à la France. Depuis cette époque, elle n'a cessé de prospérer; en 1802, sa population n'était que de 5,000 habitants, aujourd'hui elle est presque doublée. Elle est généralement mal bâtie, et la population y est resserrée dans un trop petit espace. Du haut de ses fortifications, qui forment un octogone presque régulier, on jouit d'une vue magnifique. C'est à Schelestat que fut inventée la manière de vernisser la faïence.

Les villes les plus importantes du territoire de Schelestat sont : *Barr*, bâtie avec régularité depuis le désastre qu'elle éprouva en 1794 par l'explosion de son arsenal, cité peuplée de 4,500 habitants, et située dans un joli vallon entouré de vignobles; *Ober-Nay*, ou *Ober-Enheim*, égale en population à la précédente, au pied du mont Holenbourg, célèbre autrefois par le monastère de Sainte-Odile, dont on aperçoit de loin les ruines majestueuses; *Rosheim*, ville de 4,000 âmes, qui ne consiste qu'en une seule rue et qui fut jadis libre et impériale. Après ces cités toutes industrieuses, nous devons mentionner *Klingenthal*, village agréablement situé au pied de collines couvertes de sapins, et important par sa manufacture royale d'armes blanches, où l'on fabrique des damas qui rivalisent avec ceux de Syrie.

Laissons sur notre gauche *Mutzig* et *Molsheim* ou *Moltzen*, deux petites villes de 3,000 âmes, dont la première est connue par ses armes à feu, et la seconde par son excellente quincaillerie, ses papeteries et ses tisseranderies. Dirigeons-nous, en admirant sa légèreté, vers la flèche de la cathédrale de *Strasbourg*, haute de 437 pieds. Empressons-nous d'aller admirer ce chef-d'œuvre d'architecture gothique, et l'horloge qui décore son intérieur, machine dont l'étonnante complication représente le mouvement de notre système planétaire et des constellations. Strasbourg, dans laquelle on entre par sept portes, est entourée de fortifications et défendue par une citadelle qui fut construite par Vauban. Elle est traversée par l'Ill, que l'on y passe sur plusieurs ponts de bois. Après la cathédrale, le plus bel édifice est le château royal, où réside l'évêque. Le palais de justice, l'hôtel-de-ville, celui de la préfecture et la nouvelle salle de spectacle ne sont pas indignes de cet important chef-lieu. L'église de Saint-Thomas, bâtie au septième siècle, renferme plusieurs beaux mausolées, dont le plus remarquable, sculpté par Pigalle, est celui du maréchal de Saxe. L'arsenal, bâtiment d'une belle étendue, les casernes et les

(1)

Bois.	117,754	hectares.
Vignes.	13,123	
Hauts-fourneaux. . . .	3	
Canaux.	5	
Chemin de fer.	1	

fonderies de canons sont tels qu'on s'attend à les voir dans une place de guerre de première classe. Il y a à Strasbourg un collége royal et un collége communal, appelé gymnase de la confession d'Augsbourg; un séminaire protestant, une école spéciale de pharmacie, un hôpital militaire d'instruction, une école municipale industrielle, une école normale primaire, six écoles supérieures, 722 écoles élémentaires de garçons, 96 de filles et 11 salles d'asile; une école de dessin et des cours publics au jardin botanique. L'académie protestante est l'une des plus célèbres de France, et peut rivaliser pour l'enseignement avec quelques unes des plus importantes de l'Allemagne; elle possède un beau cabinet de physique, une galerie d'anatomie comparée, classée dans le meilleur ordre, un laboratoire de chimie et un musée d'histoire naturelle que l'on peut regarder comme l'un des plus riches de France. Nous y avons remarqué plusieurs belles coquilles venant des environs d'Otaïti et de Valparaiso; une collection de reptiles, d'insectes, de roches et de fossiles des environs d'Alger; une collection de vers intestinaux; enfin une nombreuse collection d'oiseaux et de mammifères. Ce musée occupe de vastes galeries dans l'un des étages de l'édifice consacré aux cours de l'académie. Chacune des facultés de l'académie a sa bibliothèque: celle de la faculté de médecine, par exemple, a 10,000 volumes; mais la ville en possède deux autres: celle de l'Observatoire, qui renferme une collection d'antiquités, et celle qui est ouverte au public et qui contient 56,000 volumes; l'épée de Kléber et le poignard de son assassin sont déposés dans cette dernière.

Les arts, les sciences et les lettres sont cultivés depuis si long-temps à Strasbourg, qu'il n'est point étonnant que le nombre de savants et de littérateurs distingués que cette ville a produits soit considérable. On sait qu'elle a donné le jour à Martin Bucer, l'un des plus habiles théologiens qui ont servi la cause du protestantisme. Parmi les modernes qui se sont illustrés, la gloire militaire nous montre Kléber et Kellermann; les sciences physiques, Ramond; les arts du dessin, Weyler, dont on a de belles peintures sur émail, et Manlich, dont les tableaux de genre sont recherchés; l'humanité reconnaissante, le vertueux pasteur Oberlin.

Si nous n'entrons dans aucun détail sur les sociétés savantes de Strasbourg, ce n'est point qu'elles ne méritent des éloges pour leur zèle et leurs lumières. Les deux principales sont celle des sciences, agriculture et arts, et celle du muséum d'histoire naturelle.

Quant aux établissements de bienfaisance, ils sont tenus avec un soin tout particulier; l'hospice civil surtout est remarquable sous ce rapport: ses revenus s'élèvent à 550,000 fr., auxquels la ville ajoute 60,000 francs de subsides. La population moyenne de cet établissement est de 500 individus, auxquels il faut ajouter environ 540 pensionnaires. La prison civile offre depuis long-temps une organisation qui déjà devrait être imitée dans toute la France, surtout pour la réussite complète que l'on obtient dans l'amélioration morale des prisonniers.

En sortant de la ville, dans la direction du nord-est, le premier objet qui attire l'attention est l'île de *Robertsau*, entourée par l'Ill et le Rhin. On y remarque de charmantes maisons de campagne, un joli village et plusieurs usines. Dans tous les environs on ne peut faire un pas sans apercevoir des établissements industriels; mais ici l'agréable est réuni à l'utile; le terrain présente l'aspect du plus beau jardin anglais. Près de la ville, et sur le côté opposé, s'élève, au milieu de l'espace réservé aux manœuvres de l'artillerie, un obélisque en l'honneur de Kléber. Derrière la citadelle, et dans l'île située en face du village de Kehl, un autre obélisque est consacré à la mémoire de Desaix. Cette île est préférée par les Strasbourgeois à leurs plus belles promenades.

L'origine de Strasbourg est fort incertaine. Cependant le nom d'*Argentoratum*, par lequel Ptolémée la désigne le premier, et dont la racine est celtique, prouve qu'elle existait avant la conquête de César. Drusus en fit une forteresse considérable; la notice de l'Empire nous apprend qu'elle était célèbre par ses manufactures d'armes. A l'époque de Julien, qui défit sous ses murs les Allemands, et fit prisonnier leur roi Chrodomaire, elle devint un passage très fréquenté pour communiquer de la Gaule à la Germanie: c'est ce qui lui valut, au cinquième siècle, le nom de *Strata-Burgus*, originaire de celui qu'elle porte.

Ce n'est pas dans les villes que l'on peut juger le costume national du peuple, où il tend

toujours à se rapprocher de celui de la bourgeoisie. Dans les villages qui se succèdent jusqu'à Haguenau, les paysans et les paysannes qui sortent le dimanche de la messe ou du prêche, se montrent dans toute leur élégante parure. L'habit noir carré et ouvert des hommes laisse voir une veste rouge à boutons dorés; de grandes bottes molles ou de longues guêtres s'élèvent jusqu'à la jarretière d'une culotte de ratine noire; un large chapeau complète cet habillement. Celui des femmes est beaucoup plus riche et plus gracieux : un grand chapeau de paille à forme basse couvre leur chevelure, dont les tresses flottantes, terminées par des nœuds de ruban, sont un emblème de la virginité; les femmes mariées n'ont pas le droit d'en porter. Au chapeau souvent elles substituent de longues flèches d'or qui retiennent leurs tresses relevées en forme de couronne. Une cravate de soie noire retombe sur leur poitrine. Un corset dont le devant est chargé d'ornements en or et de rubans ; de larges manches d'une toile blanche et fine, retenues au poignet, où elles se terminent par une manchette plissée, se rattachent à une jupe de serge verte bordée d'un large ruban rouge, et qui laisse voir à moitié une jambe fine chaussée d'un bas blanc bien tiré et un pied maintenu par une boucle d'argent dans un soulier à haut talon.

Haguenau, qui compte près de 10,000 habitants et plusieurs fabriques, fut fondée par Frédéric Barberousse, et fut comprise parmi les villes impériales de l'Alsace. Les terres sablonneuses de ses environs produisent une grande quantité de garance dont elle expédie chaque année pour la France et l'Angleterre plus de deux millions de kilogrammes. Elle renferme des tanneries, des brasseries, des faïenceries, une savonnerie, quatre corderies, une filature de coton, une fabrique de percale, deux de drap et de siamoise, deux de goudron, six moulins à huile et des moulins à garance.

Une courte excursion vers la base des Vosges nous fera voir, sur les dernières pentes de cette chaîne, la petite ville de *Saverne*, assez bien bâtie dans un pays fertile en vins. Elle est dominée, à l'ouest par la côte qui porte son nom, et au sud-ouest par les ruines du Haut-Barr, château du douzième siècle. Son origine romaine est incontestable : elle tire son nom de *Tabernæ*, réunion d'hôtelleries qui se trouvaient sur l'emplacement qu'elle occupe, et qui servaient de lieu d'étapes entre Strasbourg et Metz. *Bouxwiller*, où l'on voit aussi un beau château gothique entouré de jolies promenades, est une ville industrieuse de 4,000 âmes, située au pied des montagnes. On exploite dans son voisinage des terrains riches en sulfate de fer.

L'arrondissement le plus septentrional du Bas-Rhin, qui termine la France à la Bavière rhénane, renferme quelques lieux importants : *Soultz-sous-Forêts*, peuplé de 2,000 habitants, l'est par ses vins, estimés les meilleurs du département, par ses terrains imprégnés de bitume et recélant des veines de houille, mais surtout par la source salée qu'on y exploite. *Seltz*, ville un peu plus peuplée que la précédente, possède une source minérale gazeuse bien connue, dont tous les ans on expédie pour Paris plus de 30,000 cruchons de grès. *Niederbrun*, ou mieux *Niederbronn*, est un bourg de 2,600 âmes, connu pour ses établissements de bains et pour ses usines où l'on fabrique des essieux en fer, ainsi que divers objets pour le service de l'artillerie, différentes pièces de mécanique et de la poterie en fonte. *Weissembourg* ou *Wissembourg*, sur la Lauter, n'a d'importance que par sa situation sur notre frontière du nord et par son rang de chef-lieu de sous-préfecture. Ses lignes de fortifications sont célèbres dans les guerres qui se sont succédé depuis Louis XIV jusqu'en 1815. On la croit une des plus anciennes cités des *Sebusiani*. Son industrie se réduit à des tanneries et à des fabriques de toiles et de faïence; cependant son commerce n'a cessé de prospérer depuis la réunion de l'Alsace à la France, et sa population, qui n'était que de 1,700 habitants, a presque quadruplé.

LIVRE CINQUANTE-SEPTIÈME.

Suite de la Description de l'Europe. — Description du royaume de France. — Cinquième section. — Région septentrionale.

La région que nous allons parcourir, comprenant vingt et un départements formés des anciennes provinces de la Lorraine, de la Champagne, de l'Ile-de-France, de la Normandie, de la Picardie, de la Flandre et de l'Artois, est la plus riche, la plus éclairée et la plus populeuse : elle compte près de 1,640 habitants par lieue carrée. C'est la plus importante par l'étendue de ses forêts, le nombre de ses chevaux, l'industrie de ses habitants et la somme de ses revenus.

Le *département de la Moselle* [1] confine, au nord, avec les possessions de la Bavière, de la Prusse et des Pays-Bas. Il occupe, de l'est à l'ouest, une longueur de 39 lieues : c'est juste trois fois sa plus grande largeur du nord au sud. Son territoire, inégal et boisé, produit deux fois plus de blé qu'il n'en consomme ; il est riche en chevaux qui seraient d'une grande ressource pour notre cavalerie légère, si leur race était améliorée. Il nourrit beaucoup de bestiaux, quoiqu'ils y soient en nombre insuffisant : il est surtout pauvre en bêtes à laine. L'abondance de ses bois, qui lui offrent les moyens d'entretenir un grand nombre d'usines, et de tirer un bon parti de ses mines de fer ; l'étendue de ses routes, l'importance de ses voies navigables, l'aptitude au travail que l'on remarque chez ses habitants de toutes les classes, cultivateurs, manufacturiers ou commerçants, sont ses principales causes de prospérité. L'agriculture y est généralement plus avancée que dans le reste de la France : le paysan messin, aussi infatigable dans ses travaux qu'il est brave à la guerre, abandonne volontiers les vieilles routines de la culture ; il remplace les jachères par les prairies artificielles ; il obtient de son sol une grande variété de produits ; il multiplie les pépinières ; il soigne avec intelligence les arbres fruitiers, et si les vignes qu'il cultive, particulièrement sur la rive gauche de la Moselle, produisent peu de vins de bonne qualité, c'est que ce genre de culture est pour le pays une branche de commerce dont l'exportation n'est pas favorisée, et qui mérite peu que le petit propriétaire remplace les ceps de grosse race lorraine par ceux des crus estimés de la Bourgogne.

A l'extrémité orientale du département, au bas du versant occidental des Vosges, dans l'arrondissement de Sarreguemines, *Bitche*, ville de 2,700 âmes, entoure une forteresse située sur la cime d'un rocher de grès rouge, et à laquelle on monte par une pente rapide : en 1793, les Prussiens tentèrent vainement de s'emparer par surprise de cette forteresse, qui passe avec raison pour imprenable. C'est un chef-d'œuvre dans son ensemble comme dans ses parties ; l'intérieur du rocher est entièrement voûté et casematé ; elle est armée de 80 canons de tous calibres : 1,000 hommes suffisent pour la défendre. On y voit un puits taillé dans le roc jusqu'à la profondeur de 80 mètres, à l'épreuve de la bombe. La ville a un hôpital, une petite caserne et trois promenades. Elle est traversée par deux rues principales, et entourée d'un mur crénelé, percé de trois portes.

Le même arrondissement comprend plusieurs établissements d'industrie que nous ne devons pas passer sous silence : les forges de *Mouterhausen* occupent 400 ouvriers ; les deux verreries de *Maisenthal* et de *Goetzenbruck*, situées dans de charmantes vallées boisées, livrent annuellement au commerce pour environ 200,000 francs de verres de montres et de globes de pendules ; celle de Saint-Louis, dans le hameau de *Münsthal*, fabrique des cristaux pour une valeur quatre fois plus considérable.

Sarralbe, qui tire son nom de sa situation au confluent de l'Albe et de la Sarre, et qui renferme 3,300 habitants, a dans ses environs une saline dont l'exploitation fournit annuellement au commerce 20,000 quintaux

[1]

Bois.	92,228	hectares.
Vignes.	5,271	
Hauts-fourneaux. . . . 15		
Tourbières. 55		

de sel. En remontant la Sarre, on voit, à la jonction de cette rivière et de la Blise, *Sarreguemines,* dont l'ancien nom allemand, *gemunde,* signifie *embouchure.* En 1790, sa population n'était que des deux tiers de ce qu'elle est aujourd'hui. Ses faïences rouges, ses poteries anglaises, ses terres imitant le porphyre, d'un usage très répandu, les tabatières de pâte de carton fabriquées dans ses environs, sont les principaux aliments de son commerce : la vente de ces dernières forme un produit annuel de près de 800,000 francs. La ville, assez bien bâtie, est traversée dans sa longueur par une large rue qui aboutit au pont sur la Sarre. Cette route nous conduira vers *Forbach,* bourg de 3,000 âmes, où campa Charles-Quint lorsqu'il se disposait, en 1552, à compromettre sa gloire militaire devant les remparts de Metz. C'est dans ce bourg situé au bas d'une colline, dans une plaine délicieuse, qu'est établi le premier bureau de douane.

Bouzonville, peuplée de 2,000 âmes, et possédant une dizaine de tanneries et cinq clouteries, est le plus considérable de tous les lieux industriels que l'on traverse ou que l'on aperçoit avant d'arriver aux portes de *Thionville.* Cette jolie cité, dont l'origine ne paraît pas remonter au-delà du huitième siècle; cette place de guerre de troisième classe, dont une partie des remparts fut construite par les Espagnols, sur lesquels Condé la prit après avoir gagné la bataille de Rocroy, ne renferme aucun monument remarquable, si ce n'est un beau manége couvert, dont on admire la charpente; son pont de bois, que tous les ouvrages de géographie, tant anciens que modernes, citent comme une merveille, n'a pour compenser sa laideur que l'avantage de pouvoir être démonté promptement. *Hayange* à dix kilomètres de Thionville, sur la petite rivière appelée la Fensch, est un village qui mérite d'être cité pour l'importance de son usine où l'on travaille le fer, et pour avoir vu naître le maréchal Molitor.

En descendant la Moselle, on aperçoit à deux lieues de Thionville, sur la rive gauche de la rivière, le village de *Cattenon*, dont la foire aux bestiaux est la plus importante du pays; à deux lieues plus loin on entre dans la petite ville de *Sierck*, bâtie sur le bord de la Moselle, au pied d'un roc couronné par un château-fort. Elle a plusieurs tanneries importantes; elle exploite une roche de quartzite ferrugineux dont on fait pour Metz et pour Nancy un excellent pavé; c'est l'entrepôt des quincailleries et des passementeries du duché de Berg, des soieries de Crevelt, des aiguilles d'Aix-la-Chapelle, des cuivres de Stolberg et des fontes du Rhin : les recettes annuelles de ce bureau de douanes s'élèvent à un million 300,000 francs.

A l'occident de Sierck, et comme celle-ci à une demi-lieue de la frontière, *Longwy*, qui compte à peine 3,000 âmes, se divise en haute et basse ville. La première, construite sur un roc, a été fortifiée par Vauban; dans la seconde on voyait jadis une forteresse sur l'emplacement de laquelle on a souvent trouvé des médailles romaines. La place publique est grande et régulière; l'hôtel-de-ville et l'hôpital sont ses principaux édifices. En 1815 un corps d'armée de 18,000 Prussiens ne put entrer dans cette place qu'après avoir perdu 3,000 hommes et lancé 3,000 projectiles : la garnison n'était cependant que de 200 soldats, mais tous les habitants avaient pris les armes et s'étaient dévoués ardemment à la défense de leurs foyers. On a lieu de croire que Longwy, qui dans le moyen âge portait le nom de *Longus-Vicus*, occupe aujourd'hui l'emplacement d'un camp romain. Cette petite ville, connue par son lard et ses jambons, est beaucoup plus importante que *Briey*, son chef-lieu d'arrondissement, assemblage de rues étroites situées sur le penchant d'un coteau rapide, et dominant un joli vallon resserré par des bois et arrosé par la petite rivière du Woigot.

Nous ne suivrons pas la route la plus fréquentée qui conduit de Briey à l'ancienne capitale du pays Messin. Pour avoir une idée favorable de cette dernière, il faut descendre dans son beau bassin par le chemin tracé en zigzag depuis le plus haut plateau de ses environs jusqu'au joli village de *Rozerieulles*, qui se cache dans une petite gorge décorée de vergers et de vignes. De l'extrémité de cette côte on aperçoit la Moselle coulant au milieu de belles prairies avant de se partager en plusieurs bras qui rendent plus redoutables les imposantes fortifications de la place. Un édifice d'une éclatante blancheur, et d'une architecture qui gagne dans l'éloignement ce qu'elle perd à être vue de près, élève sa masse quadrangulaire près des beaux arbres de l'espla-

nade : c'est le palais de justice, situé sur la plus belle promenade de la ville, et qui, par les points de vue qui l'environnent, ne craint la comparaison avec aucune de celles que nous avons justement vantées. A la gauche du spectateur, la cathédrale, dont la teinte noire ressort sur la nuance générale des autres constructions, élance à 373 pieds dans les airs sa flèche légère et hardie, entourée d'autres flèches taillées à jour en forme d'obélisques. Aperçue de loin, on ne se doute point du singulier contraste de sa belle architecture gothique avec son lourd portail moderne ; mais on conçoit par son élévation la beauté qui distingue sa nef de 363 pieds de longueur sur 73 de largeur. Ce monument fut commencé en 1064. Lorsque l'on sonne sa grosse cloche, appelée la *Mutte*, le clocher, la grande et les petites flèches éprouvent un balancement sensible.

Près du village de *Longeville*, où les eaux de la Moselle, retenues par une digue, tombent en une large cascade, on aperçoit au bas de la côte que l'on vient de quitter, le joli village d'*Ars-sur-Moselle*, qui renferme deux papeteries, une fabrique de velours et une manufacture de draps pour l'habillement des troupes. Son nom, dérivé du latin *arx*, indique l'emplacement d'une forteresse romaine ; mais un peu plus loin les restes d'un aqueduc antique frappent les regards : les piliers qui s'élèvent dans les vignes et qui forment des écueils au milieu de la rivière se continuent sur la rive droite en majestueuses arcades, au village de *Jouy*, dont les habitants donnent à cette construction le nom de *Pont-du-Diable*. Cet aqueduc, attribué à Drusus, alimentait les bains et la naumachie de *Divodurum*, cité des *Mediomatrici*, que la notice de l'empire désigne sous le nom de *Metis*, origine de celui de *Metz*. Une belle baignoire antique en porphyre rouge, beaucoup plus grande qu'aucune de celles du musée du Louvre (¹), se conserve dans la cathédrale où elle sert de fonts baptismaux. Lorsque l'on construisit la citadelle, on découvrit plusieurs tombeaux romains que l'on enfouit au milieu du massif de ses épaisses murailles ; dans ces dernières années, en détruisant, pour agrandir la promenade, ce qui restait de cette forteresse devenue inutile, on retrouva ces tombeaux, et, le croira-t-on ! l'autorité les laissa enfouir de nouveau. Plusieurs fûts de colonnes en granite qui servent de bornes, sont les débris des somptueux édifices que Metz a vus détruire par la main du temps et par les révolutions. Ausone, dans des vers que l'on a gravés sous le péristyle de son bel hôtel-de-ville, fait un éloge pompeux de cette ancienne cité.

(¹) Elle est longue de 10 pieds, large de 4, et haute de 3 pieds et demi.

Metz fut la capitale de l'Austrasie, dont Thierry fut le premier roi ; Louis-le-Débonnaire y mourut en 840, et l'église de Saint-Arnoult, alors dans un faubourg et maintenant dans la ville, reçut les cendres de ce malheureux prince; sous l'empereur Othon II, elle fut déclarée libre et impériale. Vers la fin du quatorzième siècle, elle était dans sa plus grande prospérité ; elle soutint contre divers souverains des guerres longues et sanglantes, et plusieurs princes briguèrent l'honneur d'y être admis aux droits de cité. Tombée au pouvoir de Henri II, par les intrigues et l'adresse du connétable de Montmorency, elle repoussa, sous le commandement du duc de Guise, les attaques de Charles-Quint, à la tête d'une armée de plus de 100,000 hommes. Quoique bien peuplée pour son étendue, elle l'est bien moins que lorsqu'elle était indépendante (¹).

Les embellissements qui s'opèrent à Metz depuis long-temps ; le nombre des rues larges et remarquables par leur pavage qui ont remplacé des rues sales et tortueuses ; le quartier Saint-Thiébaud, les belles casernes, l'arsenal, le vaste hôpital militaire, l'hôtel-de-ville, la préfecture et le collége royal ; l'église de Saint-Vincent, dont le portail est orné d'un triple rang de colonnes ; le nouveau marché couvert qui décore la place de la cathédrale ; sur le rempart de l'arsenal, le beau bâtiment destiné à l'école et à l'état-major de l'artillerie ; enfin ses promenades et quelques unes de ses places, peuvent faire comprendre Metz parmi nos villes

(¹)

L'an 71 de notre ère elle renfermait.	8,000 habitans.
Vers la fin du quatorzième siècle.	60,000
En 1698.	22,000
En 1741.	30,000
En 1789.	36,000
En 1800.	32,000
En 1802.	34,000
En 1814.	41,000
En 1827.	45,000

bien bâties. L'intérieur de sa salle de spectacle ne répond pas à l'extérieur, quoiqu'on l'ait restaurée à grands frais depuis peu d'années : elle est petite et coupée d'une manière incommode. La bibliothèque publique composée de 36,000 volumes, dont l'une des salles renferme une collection d'histoire naturelle bien classée et riche en zoologie, en minéralogie et en géologie, tandis qu'une autre est réservée à une suite de divers modeles de machines ; l'importante école spéciale d'artillerie et du génie ; le jardin botanique, peu considérable, mais bien tenu ; les cours d'accouchements ; les écoles de commerce et de dessin ; les cours d'arithmétique, de géométrie appliquée aux arts, de mécanique, de physique, de chimie, de grammaire, et d'économie domestique, ouverts pour la classe ouvrière dans les salles de l'hôtel-de-ville et suivis par plus de 300 auditeurs ; l'académie royale des lettres, sciences et arts, celles des sciences médicales, d'histoire naturelle, des amis des arts, et la société philharmonique ; les associations philanthropiques, telles que celle de la charité maternelle, celle des arts et métiers pour les israélites, celle de secours mutuels pour les ouvriers, prouvent que cette ville a fait bien des progrès sous le rapport intellectuel depuis l'époque où Voltaire s'étonnait, en la traversant, d'y avoir vu beaucoup de pâtissiers et de confiseurs et un seul libraire.

Metz a prouvé son patriotisme en refusant le passage aux armées alliées au moment où elles quittaient le sol de la France. Elle fit construire sous ses remparts un pont sur lequel elles traversèrent la Moselle, afin que son enceinte, qui ne vit jamais briller un panache étranger, n'eût pas, même en temps de paix, à supporter un spectacle honteux. On ne pouvait attendre moins de la patrie de Fabert, de Custines et de Lasalle. On continue à augmenter ses fortifications ; ses ponts sur la Moselle sont destinés à être défendus par des ponts-levis et d'autres travaux qui assureraient sa sécurité, quand même le fort Belle-Croix qui la défend au nord-est viendrait à tomber au pouvoir des assiégeants.

A trois lieues au sud-ouest de Metz, le bourg ou la petite ville de *Gorze* mérite quelque attention : sa situation dans une étroite vallée est des plus pittoresques ; des sources y alimentent plusieurs fontaines, un ruisseau limpide y est utilisé par plusieurs tanneries. On y voit encore les conduits souterrains de construction romaine qui transportaient les eaux de Gorze à l'aqueduc de Jouy. Il ne reste plus de sa riche abbaye que les ruines d'un vieux mur de 6 pieds d'épaisseur et le château de l'abbé qui avait rang de prince. Ce château, presque abandonné, conserve quelques unes de ses abondantes fontaines et quelques débris de mauvaises sculptures.

Le *département* qu'arrose la *Meuse* du sud-est au nord-est est entrecoupé dans la même direction par de longues vallées fertiles et de hauts plateaux où l'air est froid, mais sain. Son sol boisé abonde en céréales, produit dans les environs de Bar des vins estimés, nourrit un grand nombre de chevaux, mais ne possède point une quantité suffisante d'autres animaux domestiques [1].

En nous élevant sur le plateau qui borde la rive droite de la Meuse, la première ville que nous traverserons est *Etain*, cité assez jolie, peuplée de 3,000 âmes, et située dans une plaine marécageuse au bord de l'Ornes, où l'on pêche de belles écrevisses et d'excellents poissons. Bientôt on aperçoit les remparts et la citadelle de *Verdun*, patrie de l'illustre Chevert et siége d'un évêché. Ses environs sont remplis d'usines, de forges, de verreries et de papeteries ; son intérieur renferme un grand nombre de confiseurs et de distillateurs. Dans certaines années, elle livre au commerce 72,000 kilogrammes de dragées et 15,000

(1) La superficie du département est divisée de la manière suivante :

Terres labourables et propriétés bâties.		339,073 hectares.
Bois appartenant à l'État.	42,900	182,000
— aux communes et aux établiss. publics.	89,700	
— aux particuliers.	49,400	
Prairies.		48,000
Vignes.		13,000
Jardins, vergers, chènevières.		7,500
Terres incultes.		8,300
Étangs.		2,200
Routes, chemins, ruisseaux		8,007
Total. . . .		608,080
Hauts-fourneaux. . .	34	
Verreries.	13	
Faienceries.	16	
Tuileries.	37	

hectolitres de liqueurs. La ville, sise sur les deux rives de la Meuse, est assez bien bâtie; mais ses rues, qui descendent rapidement vers la rivière, sont pavées de caillous pointus, aussi incommodes pour les chevaux que pour les hommes. Le nouveau quartier de cavalerie, l'ancien palais épiscopal et l'hôtel-de-ville sont, à défaut de monuments dignes de fixer l'attention, les seules constructions que nous ayons à citer. Deux collections utiles se font remarquer dans cette ville: l'une est la bibliothèque publique, renfermant plus de 14,000 volumes, parmi lesquels on trouve quelques chroniques des neuvième, onzième, douzième et treizième siècles; l'autre est le musée de la société philomathique où l'on voit une collection de tableaux, un cabinet d'histoire naturelle et une suite de médailles et d'antiquités. Verdun est mentionné dans l'Itinéraire d'Antonin sous le nom de *Virodunum*, dont l'origine celtique semble indiquer sa situation primitive sur une montagne et près d'une rivière.

Une route qui borde le cours de la Meuse, traverse *Stenay*, dont la position est charmante; c'est une ville de 3,000 âmes, qui fut autrefois une place forte, et qui renferme de belles casernes. Sur sa droite, *Montmédy*, moins peuplée, mal bâtie, mais plus importante comme chef-lieu d'arrondissement et comme ville de guerre, située à une lieue de la frontière, est peu commerçante et sans industrie. Elle est divisée en haute et basse. En 1815, la ville, défendue par des douaniers, des gardes nationaux et une centaine de soldats, formant un nombre total de 600 hommes, réduisit aux deux tiers un corps de 1,500 Prussiens qui essaya de la surprendre. Près de cette ville, le village d'*Avioth* possède une église bâtie au dixième siècle, qui passe pour l'un des plus beaux monuments gothiques de France.

Pour visiter le chef-lieu de la Meuse, nous retournerons sur nos pas et nous arriverons sur les bors de l'Ornain, qui arrose celle de nos trois villes de *Bar* que l'on appelait autrefois *Bar-le-Duc*, parce qu'elle était la capitale d'un duché dont le territoire formait la petite contrée du *Barrois*. Cette ville fut fondée au dixième siècle par Frédéric, duc de Mosellane ou de la Haute-Lorraine, et beau-frère de Hugues-Capet. La rivière qui l'arrose lui a fait donner aussi le nom de *Bar-sur-Ornain*. Il ne reste plus de ses anciennes fortifications que des fragments de murailles et la tour dite de l'Horloge. L'église de Saint-Pierre renferme un morceau de sculpture remarquable qui atteste le talent de Léger-Richier, élève de Michel-Ange, et qui naquit à *Dagonville*, dans ce département. Il représente un cadavre en dissolution et presque à l'état de squelette, exécuté en marbre blanc et debout sur un autel de marbre noir; il tient un sablier dans sa main gauche élevée au-dessus de sa tête; des muscles desséchés couvrent çà et là cette charpente osseuse: l'ensemble est d'une effrayante vérité. Ce monument fut le mausolée de René de Châlons, prince d'Orange, époux d'Anne de Lorraine, tué au siége de Saint-Dizier en 1544.

La population de Bar excède 12,000 âmes. Ses confitures sont célèbres par leur délicatesse: ses nombreuses filatures livrent chaque année au commerce environ 500,000 kilogrammes de coton; cette branche d'industrie, le chargement des fers des forges qui l'environnent, le flottage des planches que l'on débite dans les forêts voisines et le transport de ses vins, donnent beaucoup d'activité à son petit port.

Quatre lieues plus haut, l'Ornain coule au pied de la jolie petite ville de *Ligny*, qui conserve encore une partie de ses anciennes murailles. On remarque dans son église paroissiale le tombeau du maréchal de Luxembourg.

Nous terminerons notre excursion dans ce département par une course charmante. Retournons dans la délicieuse vallée de la Meuse; *Saint-Mihiel*, ville de 5,000 âmes, mérite d'être vue. Elle était autrefois fortifiée; mais le danger que courut Louis XIII lorsqu'il en fit le siége le détermina à faire raser ses fortifications. Sa position pittoresque n'est pas le seul motif qui nous y attire. Après avoir jeté un coup d'œil sur la façade de l'ancienne abbaye qui décore la place Neuve, sur la riche et légère colonnade de l'église paroissiale et autrefois abbatiale qui renferme les cendres de trois princes de la maison de Lorraine et de huit comtes de Bar leurs successeurs, et sur les casernes de cavalerie, nous visiterons dans la partie de la ville appelée le Bourg, l'église de Saint-Étienne; on y voit un morceau de

sculpture digne de l'admiration des connaisseurs : c'est un Saint-Sépulcre fait d'un seul bloc de calcaire oolithique compacte de la blancheur du marbre, dont les treize figures, par la simplicité de leur disposition, par le fini de leur exécution, sont dignes d'un élève de Michel-Ange. Il est dû au ciseau de *Léger-Richier.*

A quatre lieues en remontant la Meuse, la jolie ville de *Commercy,* arrosée par cette rivière et entourée d'une belle forêt vers laquelle se dirige une de ses rues tirée au cordeau, renferme un beau château que fit bâtir le cardinal de Retz, et que l'on a transformé en un superbe quartier de cavalerie [1]. Les bords de la rivière nous conduisent enfin à *Vaucouleurs*, qui tire son nom de la riche verdure et des prairies émaillées de fleurs dont se pare sa charmante vallée. Celle ville de 2,000 âmes est construite en amphithéâtre ; un petit canal, alimenté par la Meuse et par la fontaine de Vaise, augmente l'activité de ses tanneries et de ses fabriques de cotonnades. Elle a donné naissance à l'abbé Ladvocat, auteur pseudonyme du Dictionnaire géographique de Vosgien, et à la célèbre madame du Barri.

Couvert par une partie des *Vosges* et par leurs ramifications, le *département* [2] qui porte le nom de cette chaîne de montagnes se divise physiquement en deux parties distinctes : l'occidentale et l'orientale, la plaine et la montagne. La première offre un sol assez productif : elle embrasse les arrondissements de Neufchâteau, de Mirecourt, et la portion septentrionale de celui d'Epinal ; les récoltes y sont abondantes, et quelques cantons produisent des vins estimés, mais que l'on transporte difficilement hors du pays. La seconde, qui comprend les arrondissements de Saint-Dié, de Remiremont et la partie méridionale de celui d'Épinal, abonde en excellents pâturages et se couvre d'immenses forêts de sapins ; elle vend aux départements voisins son beurre et ses fromages dont les plus connus sont ceux de Gerardmer ou Géromé. Les plus plus hautes montagnes du département sont le ballon d'Alsace, dans l'arrondissement de Remiremont, et le Donon ou Donnon, dans celui de Saint-Dié. Les cimes vosgiennes, couvertes de neige pendant une partie de l'année, étendent leur influence sur les différentes parties de ce territoire en raison de la distance qui les sépare de celles-ci. Du ballon de Saint-Maurice ou d'Alsace, qui, au sud-est, forme la pointe du département, part une longue croupe séparant celui des Vosges de ceux de la Haute-Saône et du Haut-Rhin. La plupart de ces montagnes ne sont boisées que jusqu'à une certaine hauteur ; leurs sommets sont couverts de grandes pelouses où l'on conduit pâturer pendant six mois de l'année des troupeaux de vaches louées dans les villages pour ce temps ; les gens qui se livrent à ce genre d'industrie descendent rarement dans la plaine : ils habitent des chalets et confectionnent des fromages qui ressemblent à celui de Gruyère. Les Vosges, si dignes d'intéresser par la variété des points de vue, par la disposition et la nature des roches et par la richesse de la végétation, les dessinateurs, les géognostes et les botanistes, sont en général trop peu fréquentées par ceux qui sont en état de les apprécier sous ces divers rapports. Les premiers y trouveraient, loin des grandes routes, des paysages qui rivalisent avec ceux des parties basses de la Suisse ; les seconds y pourraient résoudre quelques problèmes intéressants pour la science ; enfin, les botanistes y recueilleraient plusieurs plantes alpines.

Nous allons visiter le village qui vit naître l'héroïne du quinzième siècle : *Domremy-la-Pucelle* est dans une vallée embellie par les sinuosités de la Meuse. Ces vertes prairies, ces coteaux un peu nus, mais couverts de pâturages, ont été le théâtre des occupations champêtres de cette villageoise qui quitta la houlette pour l'épée des combats, qui abandonna ses troupeaux pour conduire à la victoire les Français découragés par les revers. Près de l'église, la maison où elle reçut le jour est facile à reconnaître par sa porte gothique surmontée de trois écussons fleurdelisés et d'une statue qui la représente couverte de son armure. En 1818, un comte prussien proposa au propriétaire de cette antique habitation de

(1) La fondation de Commercy remonte au neuvième siècle. On prétend que son nom vient de *cum* (en), *marchia* (limite), parce qu'elle se trouvait aux confins des royaumes de France, de Bourgogne et d'Austrasie.

(2)

Bois.	129,474	hectares.
Vignes.	4,490	
Hauts-fourneaux. . . .	8	
Scieries hydrauliques. .	320	
Pont suspendu.	1	

lui vendre cette statue : sur son refus, il lui offrit 6.000 francs de sa maison; mais l'or de l'étranger ne séduisit point ce généreux Français qui pour le tiers de cette somme la céda au département. La maison de Jeanne d'Arc devint une propriété nationale, et le patriotisme de son propriétaire fut dignement récompensé par la décoration de la Légion-d'Honneur. Louis XVIII accorda à la commune 12,000 fr. pour ériger un monument en l'honneur de Jeanne, 8,000 francs pour fonder une école d'enseignement mutuel destinée à l'instruction des jeunes filles de Domremy et des communes environnantes, et 8,000 francs pour une rente affectée à l'entretien d'une sœur de charité qui devait desservir cette école. La maison fut restaurée et rétablie dans son état primitif; un beau tableau, donné par le gouvernement, en décore l'intérieur; la place publique fut embellie par une plantation régulière de peupliers au milieu de laquelle on a construit une fontaine dont la base quadrangulaire porte quatre pilastres couronnés par un entablement et par un double fronton sous lequel on voit le buste de l'héroïne accordé également par la munificence royale. L'inscription de ce monument : *A la mémoire de Jeanne d'Arc,* rappelle la simplicité de celle qui en est l'objet [1].

A trois lieues à l'ouest de Domremy, le bourg de *Grand,* qui renferme cinq fabriques considérables de clous, est bâti sur l'emplacement d'une ville antique : on y voit les restes d'un bel amphithéâtre. Au confluent du Mouzon et de la Meuse, la jolie petite ville de *Neufchâteau,* chef-lieu d'une sous-préfecture et patrie d'un homme qui tient un rang distingué parmi nos littérateurs et nos hommes d'Etat, est dominée, de tous côtés par des montagnes. *Mirecourt,* autre chef-lieu, arrosé par le Madon, s'appelait, dans le latin du moyen âge, *Mercurii Curtis ;* cependant on n'y a trouvé aucun vestige d'antiquité. Il est généralement mal bâti, mais ses environs sont jolis et bien cultivés. On y compte plusieurs fabriques de dentelles, et l'on y confectionne une énorme quantité d'orgues, de serinettes et d'instruments à cordes. A *Contrexeville,* petit village entouré par les eaux du Vair qui se partagent en deux branches, il existe une source d'eaux minérales fréquentée par les personnes attaquées d'obstructions, ou affectées de la gravelle : on en expédie chaque année près de 4,000 bouteilles pour Paris.

Ramberviller ou *Rambervillers,* centre d'une grande culture de houblon, ville industrieuse et riche, peuplée de 5,000 âmes, possédant une bibliothèque publique de 10,000 volumes, et renfermant une papeterie qui occupe 100 ouvriers, est la dernière que nous citerons dans la région basse du département des Vosges. Elle est la patrie du savant jésuite Serarius. Vers l'an 1125, Étienne de Bar, évêque de Metz, entoura cette ville d'une muraille dont il existe encore quelques restes.

La région montagneuse s'offre à nous ; elle développe dans toute son étendue cette suite de sommets que leur forme arrondie et leurs pentes douces ont fait désigner sous le nom de *ballons ;* mais elle ne présente point l'aspect qui la distingue du côté de l'Alsace. On n'y voit pas ces vieux châteaux qui reportent le voyageur aux différentes époques du moyen âge ; sa beauté consiste en paysages constamment variés. Elle renferme du fer, du cuivre, et surtout du plomb, disséminés par nids plus ou moins abondants. Ces métaux entretiennent de nombreuses usines mises en mouvement par les ruisseaux qui sortent de la base de presque tous ces monts. Les deux régions sont, chacune dans leur genre, également productives : les plaines et les basses vallées fournissent des récoltes suffisantes en céréales et un excédant de plus de 600,000 hectolitres d'avoine sur la consommation du département. Il nourrit cependant deux fois plus de chevaux que le nombre moyen des autres circonscriptions départementales, et une quantité d'autres bestiaux beaucoup plus considérable encore, à l'exception toutefois des bêtes à laine, qui y sont dix fois moins nombreuses que dans le reste de la France.

C'est au pied des Vosges que se trouve *Épinal.* De beaux sites l'entourent et bordent les rives de la Moselle, dont le cours rapide montre une eau peu profonde et claire comme le cristal, roulant sur de gros cailloux que les torrents ont entraînés des montagnes. Cette ri-

(1) Des recherches faites par M. A. Vallet, et qui font le sujet d'un mémoire qu'il a publié en 1839, prouvent que le nom de famille de l'héroïne s'est toujours écrit par un grand D, et sans apostrophe. Les chroniques du temps nomment le père de Jeanne, *Jacobus Darcius* (Jacques Darc), et non *de arcu* ou *de arca.*

vière divise la ville en deux parties inégales dans lesquelles on remarque plusieurs rues bien percées. L'hôtel de la préfecture est l'édifice le mieux bâti ; l'église, d'une architecture gothique mêlée de parties du seizième siècle, est située sur une place et vis-à-vis du tribunal, dont la construction est assez belle. A peu de distance de là s'élève le théâtre. L'hôpital occupe une hauteur sur la droite de la Mozelle. Epinal était autrefois fortifié : ses remparts sont détruits, et l'on n'y remarque plus que les ruines de son ancien château qui ornent une belle propriété particulière. Malgré sa faible population, cette ville renferme plusieurs établissements d'instruction publique, un musée de peinture, d'histoire naturelle et d'antiquités, et une bibliothèque de 17,000 volumes. La Société d'émulation publie des mémoires et s'occupe de la statistique du département.

Remiremont est située plus haut qu'Épinal sur la rive gauche de la Moselle. Au commencement du dixième siècle, cette petite cité était placée sur la rive opposée ; mais son changement de position fut la conséquence des ravages qu'elle éprouva par l'invasion des peuples sortis à cette époque de la Hongrie. Le nom de Remiremont lui vient d'une montagne qui dominait son ancien emplacement, et sur laquelle un comte Romaric, favori disgracié de la reine Brunehaut, possédait un château que l'on appela *Romarimont*. Désabusé des grandeurs de ce monde, Romaric, seigneur riche et puissant, y fonda, en 620, deux communautés de l'un et de l'autre sexe, auxquelles il donna tous ses biens. Cette conduite lui valut le titre de saint. La plus célèbre de ces deux abbayes était celle des dames chanoinesses. Elles ne faisaient point de vœux, mais elles faisaient preuve de la plus haute noblesse ; leur abbesse prenait le titre de princesse du saint Empire ; dans les cérémonies, elle était précédée de son sénéchal tenant la crosse, et suivie de sa dame d'honneur portant son manteau; les bourgeois sous les armes étaient passés en revue par elle ; enfin, elle jouissait de toutes les prérogatives attachées au titre de prince souverain. Le bâtiment de cette ancienne abbaye est le plus bel édifice de Remiremont. Aux environs de cette ville, celle de *Plombières*, célèbre pour ses eaux minérales, doit son hôpital et sa superbe église au roi Stanislas. Les objets de quincaillerie qu'on y fabrique sont remarquables par leur fini. Ses papeteries ont aussi de la réputation, quoiqu'elles viennent après celles d'*Archettes*, où l'on a fabriqué celui qui a servi à la Description de l'Égypte. Le village de *Bussang*, situé près des sources de la Moselle, n'est pas moins célèbre par ses sources minérales froides, dont on expédie annuellement plus de 20,000 bouteilles dans toute la France. A une égale distance d'Épinal et de Remiremont, on admire près du village de *Tendon* la plus belle cascade des Vosges : elle a 125 pieds de hauteur.

La petite ville de *Saint-Dié* ou *Saint-Diey*, chef-lieu de sous-préfecture et siége d'un évêché dont l'érection ne date que d'une cinquantaine d'années, n'offre rien d'intéressant ; elle est régulièrement bâtie sur le bord de la Meurthe, et entourée d'une vieille muraille : c'est dans cet arrondissement que l'on fabrique le meilleur fromage des Vosges. De tous les bourgs ou villages qui se livrent à ce genre d'industrie, *Gérardmer* ou *Géromé* est le plus considérable : il compte plus de 5,000 habitants. Ses environs doivent être cités comme les plus pittoresques des Vosges. On y remarque plusieurs lacs, tels que le *Lac-Blanc*, le *Lac-Noir*, ceux de *Longemer* et de *Retournemer* ; mais le plus important est celui de *Gérardmer* : il a 36 hectares de superficie, et donne naissance au ruisseau de la Vologne, petit affluent de la Moselle, dont les environs sont charmants.

Le *département de la Meurthe* (1) offre au premier coup d'œil le même sol que celui des Vosges; ses extrémités occidentale et orientale sont traversées du sud au nord par les mêmes montagnes, mais elles y sont moins hautes ; cependant, sous le rapport des produits, il en diffère essentiellement. Si, comme celui des Vosges, il produit plus de céréales qu'il n'en consomme, il est beaucoup plus riche en vins, en chevaux et en bêtes à laine, mais il possède moins de bêtes à cornes et de forêts. Ce qui donne une grande importance à ce départe-

(1) Bois. . . . . 116,209 hectars.
Vignes 16,371
Tuileries. 80
Fours à chaux. 52
Fabriques de poterie. . . 30
Carrières à pierres de taille. 85

ment, ce sont les masses de sel gemme qu'il possède et ses sources salées, les plus riches de France : celles-ci se trouvent dans le bassin de la Seille, affluent de la Moselle. Nous verrons aussi que l'industrie manufacturière y est très développée. Une branche de fabrication qui mérite une mention particulière, c'est celle des broderies : elle occupe plus de 20,000 ouvrières.

Nous ne descendrons de la chaîne des Vosges qu'après avoir visité trois lieux importants par leur industrie : le premier est le village de *Cirey*, appelé généralement *Cirey-les-Forges* : il possède sur la rive droite de la Vezouze une belle manufacture de glaces de la plus grande dimension ; le second est *Saint-Quirin*, où l'on voit un établissement semblable appartenant à la même compagnie : ce village, de 1,600 habitants, est situé au milieu de vastes forêts, entre la Sarre-Blanche et la Rouge-Eau ; le troisième est *Phalsbourg*, petite ville forte, peuplée de 3,000 âmes, bâtie sur une montagne et renommée pour ses liqueurs fines. Cette place est importante par sa situation à l'entrée du défilé des Vosges. Pour y remédier à la rareté de l'eau, on y a construit une fontaine qui passe pour un chef-d'œuvre d'hydraulique. Ses casernes, et surtout son hôtel-de-ville et ses halles sont ses principales constructions. Son nom allemand, *Pfalsburg* (*Bourg-palatin*), lui vient de ce qu'elle fut fondée en 1570 par George-Jean, comte palatin du Rhin. Ces différents lieux appartiennent à l'arrondissement de *Sarrebourg*, ancienne cité de la Gaule appelée *Pons Saravi*, parce qu'elle est située sur les bords de la Sarre : on y fabrique ces ornements en pâte employés dans les intérieurs, et ces pendules de la même matière qui imitent parfaitement le bronze doré.

La Seille doit probablement son nom aux terrains salifères qu'elle traverse : à sa sortie de l'étang de l'Indre, que l'on pourrait considérer comme un lac, elle arrose *Dieuze*, ville de 4,000 âmes, importante par la saline qu'on y exploite depuis 800 ans, cité considérable sous les Romains, qui l'appelaient *Decem-Pagi*; on y a récemment ouvert un nouveau puits sur le banc de sel de Vic qui s'étend à 10 lieues au sud-ouest. *Marsal*, autrefois place forte respectable, n'est plus, depuis le désastreux bombardement qu'elle éprouva en 1815, qu'un poste militaire bastionné qui renferme à peine 1,000 habitants. Située dans une plaine marécageuse, elle est bâtie sur une assise en briques, ouvrage des Romains, qui y avaient un camp. *Moyenvic*, démantelé par Louis XIV, subsiste par ses belles sources salées, qui produisent annuellement 120,000 quintaux de sel. Sa population est de 1,500. *Vic*, deux fois plus peuplée, semblait devoir s'accroître par l'exploitation de son important banc de sel ; mais un étang souterrain ayant inondé les galeries, l'exploitation en a été abandonnée. Dieuze a profité de cet événement par l'ouverture de son nouveau puits. A quelques lieues au nord de Vic, *Château-Salins*, dans une charmante vallée sur le bord de la Petite-Seille, possède aussi des sources salifères.

Près de la petite ville de *Blamont*, sur la Vezouze, ancienne résidence des princes de Salm-Salm, la fontaine minérale de Lombrigny jouit de quelque réputation ; *Badonvillers*, arrosée par la Blette, possède une belle manufacture de poinçons et d'alênes qui rivalisent avec celles de l'Allemagne ; *Baccarat*, au pied d'une colline escarpée, sur le bord de la Meurthe et près d'une vaste forêt, tient une place honorable dans les annales de l'industrie française par sa fabrique de cristaux, qui occupe plus de 700 ouvriers. A peine est-on sorti de cette petite ville de 2,000 âmes, pour se diriger vers Lunéville, qu'en jetant ses regards en arrière, on aperçoit les premières montagnes des Vosges qui bordent l'horizon. Celle de Raon, la plus rapprochée, étend sa longue façade noire couverte de sapins.

Enfin, au milieu d'une belle plaine, la Vezouze traverse *Lunéville*, célèbre par le traité de 1801 entre la France et l'Autriche. Elle fut le berceau de Boufflers, de Monvel, et de Girardin, qui fit retentir la tribune de ses énergiques accents. Vers le milieu du dix-septième siècle c'était une petite place forte ; le duc Léopold la rendit jolie et régulière. Le château, qui servait de résidence aux ducs de Lorraine et à la cour du roi Stanislas, est depuis longtemps converti en un quartier de cavalerie. Une construction toute nouvelle est la caserne de l'Orangerie, qui doit servir de modèle pour tous les édifices de ce genre : l'architecture en est simple, l'intérieur est commodément distribué et parfaitement en rapport avec les précautions sanitaires réclamées dans ces sor-

tes d'établissements. Le grand manége couvert est un des plus beaux qui existent, il a 300 pieds de long sur 80 de large sans supports intérieurs : sa charpente surtout est remarquable. L'église offre un portail surchargé de figures et d'ornements, surmonté de deux tours dont l'une porte la statue de saint Michel terrassant le démon, et l'autre celle de saint Pierre. Tous les dictionnaires géographiques, tous les itinéraires, toutes les descriptions de la France, répètent, depuis quarante ans, qu'il existe sur la place Neuve de Lunéville une superbe fontaine en pierre à 8 jets d'eau : depuis 1796 ce beau monument n'existe plus. Cette ville renferme trois manufactures de faïence renommées et d'importantes fabriques de gants.

La route de Lunéville à Nancy longe la forêt de Vitrimont qui borde la rive droite de la Meurthe ; sur la rive opposée on aperçoit la petite ville de *Rosière-aux-Salines*, dont les sources salées sont abandonnées depuis 1760 : le gouvernement y entretient un des plus beaux haras de France ; on traverse *Saint-Nicolas-du-Port*, où la rivière commence à devenir navigable. On remarque dans cette petite ville de 3,000 habitants, une belle église gothique, l'hôtel-de-ville et l'abattoir public nouvellement construit. Elle renferme six tanneries, des filatures hydrauliques de coton et de laine ; on y fait toutes sortes de broderies. *Nancy* se présente ensuite avec ses rues larges, alignées et presque désertes. Ses édifices sont de la plus grande beauté ; ses places publiques sont vastes et ornées de belles fontaines, la place Royale est la plus remarquable ; l'hôtel-de-ville, l'un des plus beaux de France, vaste édifice qui renferme une galerie de tableaux, en occupe l'un des huit côtés ; en face s'élève un bel arc de triomphe, érigé par le roi de Pologne Stanislas à Louis XV ; l'évêché se trouve vis-à-vis le théâtre ; les autres parties sont parfaitement en rapport avec ces belles constructions. On communique de la place Royale à la promenade de la Pépinière, la plus belle de toutes celles de cette ville. Du centre de cette place, arrosée par quatre fontaines en bronze, qui en garnissent les quatre petits côtés, l'œil mesure l'étendue de deux longues rues tirées au cordeau qui aboutissent à deux des sept portes de la ville, bâties en arc de triomphe. La place Carrière, voisine de la précédente, est décorée d'une colonnade qui aboutit à l'ancien hôtel de l'intendance, aujourd'hui la préfecture. Les casernes et l'hôpital sont magnifiques, mais les temples ne répondent pas à ce luxe d'architecture. La cathédrale n'a rien de remarquable qu'un portail à triple rang de colonnes, et qu'un maître-autel qui produit un bel effet lorsqu'un rayon de lumière passe derrière la statue de la Vierge placée à l'extrémité du chœur. La petite église de Bon-Secours, dans le faubourg Saint-Pierre, renferme un chef-d'œuvre de Girardon : c'est le mausolée de Stanislas, à qui cette ville doit ses embellissements ; il s'élève vis-à-vis de celui de Catherine Opalinska, son épouse. Cette église, construite aussi par Stanislas, a remplacé celle de Notre-Dame-de-Bon-Secours, que le duc de Lorraine Réné II fit bâtir sur le champ de bataille même où l'armée de Charles-le-Téméraire fut battue.

Il faut voir dans la Vieille-Ville, qui conserve encore quelques restes d'anciennes murailles, le château gothique des ducs de Lorraine, aujourd'hui l'hôtel de la gendarmerie, et, tout près de cet édifice, la Chapelle ronde, aujourd'hui la Chapelle ducale, restaurée en 1822 aux frais de la France et de l'Autriche. On entre d'abord dans une petite église gothique où l'on voit à droite et à gauche les tombeaux de plusieurs princes de la maison de Lorraine, entre autres celui de René II, qui le 5 janvier 1477 remporta la victoire sur le duc de Bourgogne, Charles-le-Téméraire, dont le corps fut trouvé près de Nancy, derrière l'étang de Saint-Jean, sur la place même où s'élève une croix rustique en pierre. Près du chœur de l'église est la chapelle restaurée. Elle est ronde, surmontée d'une coupole éclairée par des croisées en vitraux de couleur, et décorée de sept mausolées en marbre noir érigés en mémoire des ducs de Lorraine et des différents membres de leur famille, de huit génies portant diverses pièces d'armures, de trophées et de colonnes, enfin d'un autel en marbre blanc, dont le devant représente le Christ sur son linceul, et dont le dessus porte une Vierge entre deux Anges adorateurs. Les cendres de plusieurs de ces princes reposent dans le caveau de la chapelle. Le quartier appelé la Vieille-Ville est encore tel qu'on le voyait à l'époque où le vertueux Stanislas, avec un revenu de moins de deux millions, en-

treprit de bâtir une cité nouvelle, qui, avec les constructions qu'il fit faire à Lunéville et les sommes qu'il employa pour fonder un grand nombre d'écoles et d'autres établissements utiles, prouva ce que peut faire une administration sage, éclairée et économe. C'est à ce prince que Nancy doit son académie des sciences et des lettres, un musée considérable, une superbe bibliothèque publique de 26,000 volumes, et un jardin botanique dans lequel on compte plus de 4,000 plantes.

Nancy, fière de sa beauté, ressemble encore un peu à la noblesse du temps passé, qui craignait de déroger en se livrant aux occupations industrielles; depuis une dizaine d'années elle a commencé à secouer ce préjugé, qui ne sied point à une ville qui n'a plus rien de royal que sa triste magnificence et ses anciens souvenirs. A ses boules vulnéraires toujours renommées, elle joint maintenant la broderie sur les étoffes les plus légères, la fabrication des draps et l'art de filer le coton, pour lequel elle possède deux grands établissements. L'impulsion est donnée, et le canal de Paris au Rhin l'élèvera sans doute au rang de nos principales villes manufacturières. Ses habitants se distingueront par leur amour pour les arts et les lettres; ils n'oublieront point que Callot, qui prouva que son patriotisme égalait son talent; que Claude Gelée, dit le Lorrain, que Charles François, inventeur de la gravure en dessin, que le bénédictin dom Calmet, que madame de Graffigny, que Palissot, que Saint-Lambert, que d'autres personnages vivants non moins célèbres sont nés à Nancy.

A deux lieues au-dessous de cette ville de 30,000 âmes, la Meurthe s'unit à la Moselle, et cette dernière traverse *Pont-à-Mousson*, peuplée de 7,000 habitants et située au pied d'une montagne, dans un vallon entouré de coteaux fertiles. Divisée en deux parties qui communiquent par un pont, pavée de cailloux arrondis, mais incommodes, elle renferme quelques jolies maisons et quelques rues alignées. Sur sa grande place entourée d'arcades, on remarque l'hôtel-de-ville, et, sur la rive droite de la Moselle, la principale église, dont les deux tours ressemblent à deux couronnes, et celle du séminaire, dont le portail est surchargé d'ornements de mauvais goût. L'industrie de cette ville consiste en fabriques de poteries communes et de sucre de betteraves. Sur la montagne qui lui donne son nom, on a trouvé jadis des restes d'antiquités qui prouvent que sous la domination romaine elle était couronnée par un temple dédié à Jupiter.

Toul est du petit nombre de villes dont le nom s'est à peine altéré depuis dix-huit siècles; elle s'appelait *Tullum*, lorsque sous César elle était la capitale des *Leuci*. La Moselle baigne ses murs; ses monuments sont peu dignes de fixer l'attention. Sa principale église, autrefois siége d'un évêché, est bâtie dans le style gothique, mais sans ornements et sans majesté; le portail seul en est estimé; elle est ornée de deux tours dans le genre de celles de Pont-à-Mousson, c'est-à-dire tronquées et couronnées de festons. Cette ville, dont les fortifications ont été réparées en 1826, est peu peuplée et peu industrieuse; elle ne possède qu'une faïencerie, deux fabriques de broderies et quelques tanneries. Elle est la seule de son arrondissement qui mérite de tenir une place dans notre excursion au sein de la France.

Le *département de la Haute-Marne* (1) est important par son industrie, ses champs, ses vignes et ses bois. Son sol, inégal et montueux, est, en mines de fer, l'un des plus riches du royaume; il possède 225 établissements où l'on prépare la fonte et le fer, sans compter les usines où l'on convertit celui-ci en divers ustensiles. Il est un des plus fertiles en céréales et en avoine, et l'un de ceux qui nourrissent le plus de chevaux et de bestiaux; s'il possédait plus de moyens de communication, l'activité de ses habitants le placerait au rang des plus productifs et des plus peuplés. La coutellerie occupe un grand nombre de bras dans les villages des environs de Langres et de Nogent le-Roi; à Saint-Dizier, on construit beaucoup de seaux de bois et de bateaux. C'est de ce département que partent chaque année ces chanteurs qui vont dans les foires et dans toute la France étaler des tableaux de dévotion et chanter des complaintes.

Sur le versant oriental du plateau de Langres, *Bourbonne-les-Bains* est bâtie en pente, au confluent du ruisseau de la Borne et de la petite rivière de l'Apance. La ville est assez jolie, possède de belles promenades, et ne

(1) Bois . . . . 171,275 hectares
Vignes. 13,136
Hauts-fourneaux. . . . 64

compte que 3,500 habitants ; mais ce qui lui donne de l'intérêt et la rend importante, c'est son magnifique établissement d'eaux minérales, c'est son vaste hôpital militaire contenant plus de 500 lits. La température de ses sources varie entre 38 et 58 degrés du thermomètre centigrade ; on ne peut y tenir le doigt, et cependant on les boit sans se brûler. Ces eaux, qui conviennent aux maladies nerveuses et qui sont un spécifique souverain contre la paralysie et les blessures d'armes à feu, étaient estimées des Romains ; l'établissement qu'ils y avaient formé portait le nom d'*Aquæ Borvonis*. On estime qu'il vient, année commune, aux eaux de Bourbonne environ 800 malades et 500 visiteurs, qui répandent dans le pays 3 à 400,000 francs.

C'est dans une vallée située à quatre lieues à l'est de cette ville, que la Meuse prend sa source. Deux autres petites vallées au sud de celle-ci sont arrosées par deux ruisseaux dont la réunion forme la Marne, qui traverse le département du sud au nord. Non loin des lieux qui la voient naître, *Langres* est située sur un des plateaux les plus élevés de la France, c'est-à-dire à 444 mètres au-dessus du niveau de la mer. La qualité de sa coutellerie, dont elle fait des expéditions considérables dans toute l'Europe, l'importance de son commerce de pelleterie avec la Suisse, donnent lieu de croire que sans ces deux branches d'industrie elle aurait de la peine à subsister, puisque depuis une dizaine d'années sa population, loin d'augmenter, diminue d'une manière sensible. Elle est entourée de vieilles murailles flanquées de tours ; sa cathédrale est un beau monument du moyen âge. Sa bibliothèque publique est considérable ; elle se compose de 30,000 volumes. Elle possède une salle de spectacle et une jolie promenade ; mais ses établissements d'instruction, son collége communal, son école des beaux-arts, ses deux séminaires, ses sociétés d'agriculture et d'archéologie, ses édifices publics, ses lieux de réunion, ses cours de géométrie et de mécanique appliquées aux arts, et ses autres établissements, ne font que mieux ressortir la tristesse de ses rues désertes et mal bâties. Elle est bien loin d'avoir l'importance dont elle jouissait sous les empereurs romains ; antique cité des Gaules, son nom primitif était *Andomatunum ;* les Romains lui donnèrent celui de *Lingones*, par lequel ils désignaient le peuple de son territoire ; elle eut ses sénateurs, son capitole, des temples, des théâtres, et fit ériger à ses maîtres des statues et des arcs de triomphe. Des inscriptions trouvées dans son enceinte ont éclairci plusieurs points d'histoire et diverses questions d'antiquité. On y voit les restes de deux arcs de triomphe élevés, l'un à Probus, et l'autre à Constance Chlore. Tacite et Plutarque citent cette ville dans leurs écrits. Ils se sont plu à nous tracer l'histoire de Sabinus, l'un de ses citoyens, célèbre par sa révolte contre Vespasien, par sa défaite et par le stratagème qu'il imagina pour se soustraire au supplice qui l'attendait, en brûlant sa maison et en se faisant passer pour mort. Il se tint caché dans un souterrain, ne se confiant qu'à la discrétion d'un esclave fidèle et aux tendres soins d'Eponine sa femme ; mais les fréquentes absences de celle-ci, la naissance de deux enfants, trahirent un secret conservé pendant neuf ans. Conduits à Rome, les longues souffrances de Sabinus, l'amour héroïque d'Eponine, et le spectacle de deux enfants qui joignaient leurs prières aux larmes de leur mère, n'ayant pu fléchir Vespasien, celle-ci demanda à partager le sort d'un époux avec lequel elle avait si long-temps vécu dans un tombeau. L'esquisse de cette histoire si connue place Eponine et Sabinus en tête des principaux personnages qui naquirent à Langres ; cependant nous ne pouvons nous dispenser de rappeler que Diderot y reçut le jour.

Nogent-le-Roi, bourg de 3,000 âmes, partage avec Langres la fabrication de la coutellerie ; la petite ville de *Bourmont,* livrée à la même industrie, ne renferme que 1,200 habitants et possède cependant une bibliothèque publique. Nous sommes dans l'arrondissement de *Chaumont,* jolie cité bâtie sur le penchant d'une colline au bord de la Marne. C'était autrefois la capitale du pays de Bassigny ; Louis XII la fortifia ; en 1814, la Russie, l'Autriche et la Prusse y conclurent un traité d'alliance contre Napoléon ; depuis 1821 ses anciennes murailles ont été réparées : elle est maintenant rangée parmi nos places de guerre. Chef-lieu de préfecture, elle possède des établissements de bienfaisance et d'instruction pour ainsi dire indispensables. On y trouve un collége communal, une école normale primaire, une société d'agriculture, commerce et arts ; une société philharmonique, et une bi-

bliothèque publique de 35,000 volumes. Un édifice remarquable par l'élégance est son hôtel-de-ville ; le portail de l'église de son collége, et l'hôpital, sont dignes de fixer l'attention ; ses hommes célèbres sont le sculpteur Bouchardon et le jésuite Lemoine.

Les sinuosités de la Marne nous conduisent à *Joinville,* où l'on voit encore le château dans lequel naquirent l'historien et le compagnon de saint Louis, et le fameux cardinal de Lorraine. Cette petite ville renferme 4,000 âmes. A quelques lieues de la Marne, *Vassy* rappelle le crime dont se souillèrent en 1561 les gens du duc de Guise en massacrant des protestants réunis dans leur temple : événement qui fut le signal des guerres civiles. Ses environs sont couverts de forges et d'usines. A l'extrémité septentrionale du département, *Saint-Dizier,* ville agréablement située, bien bâtie, entourée de promenades, est importante par son industrie et son commerce. On y voit un joli hôtel-de-ville nouvellement bâti, sur une place où s'élève un marché couvert, soutenu par des colonnes en pierre. Elle est peuplée de 6,000 individus : deux fois, dans l'espace de deux mois, en 1814, les armées coalisées furent battues sous ses murs par les Français.

Le *département de l'Aube* [1] compense par l'étendue de ses routes et par l'importance de ses voies navigables, la pauvreté de son sol. La Seine et l'Aube l'arrosent du sud-est au nord-ouest ; les grandes routes de Dijon, de Béfort, de Sens, de Châlons-sur-Marne et de Paris le traversent. La surface du terrain, formée par de grands plateaux de craie légèrement ondulés, se partage en deux régions. Celle du nord-ouest, composée de plaines et de collines, couvertes d'une légère couche de terre alluviale, est peu productive : l'avoine, le seigle et le sarrasin sont les seuls végétaux qui y réussissent ; encore y sont-ils chétifs, et n'engagent-ils pas le cultivateur à défricher de grands espaces pour les consacrer à ce genre de culture. Cette région, dépouillée d'arbres, mérite sous tous les rapports le nom de *Champagne pouilleuse :* l'habitant y est aussi pauvre que le sol. La région du sud-est est, sous le point de vue géologique, à peu près de la même nature que la précédente ; mais la craie y est partout revêtue d'un épais dépôt d'alluvions terreuses doué d'une grande fertilité, qui exige, dans certains cantons, douze chevaux pour y traîner la charrue. La richesse de ces terrains fait une heureuse diversion à la stérilité des autres : on y élève des bestiaux, des volailles et des abeilles ; cependant la Champagne pouilleuse pourrait, nous en sommes convaincu, être productive si l'on avait soin d'y multiplier les arbres verts et résineux qui ne demandent point une grande épaisseur de terre. La population de ce département est au-dessous du terme moyen de la France, mais sa richesse en céréales est trois fois plus considérable ; la quantité de pommes de terre que l'on y récolte est surtout énorme. Il produit d'excellents vins dont il exporte les deux tiers ; il est abondant en chevaux, mais pauvre en bêtes à cornes et à laine. Ses manufactures et son commerce ne sont pas sans importance : la craie, exploitée et façonnée sous le nom de *blanc d'Espagne,* la fabrication du coton et des draps, diverses espèces de charcuteries renommées, sont les branches d'industrie qu'on y exploite avec le plus de succès.

Le bourg de *Clairvaux,* sur la rive gauche de l'Aube, était célèbre autrefois par l'une des plus belles et des plus riches abbayes de France, fondée en 1115 par Hugues, comte de Troyes, et Etienne, abbé de Cîteaux. On y voyait la cuve de saint Bernard qui en fut le premier abbé, et dont la contenance était de 800 tonneaux. Les bâtiments de ce couvent ont été convertis en une maison centrale de détention, dans laquelle on fabrique des draps, des couvertures, des percales et des cotons filés. *Bar-sur-Aube,* petite ville près de laquelle un combat sanglant se livra en 1814 entre les Français et les armées coalisées, a dans les débris de ses épaisses murailles les témoins des ravages qu'y produisirent les hordes d'Attila. A peu de distance de la rive droite de l'Aube, *Brienne* se divise en deux parties séparées par un espace de 1,000 pas : l'une est *Brienne-la-Ville* ou *la Vieille,* et l'autre *Brienne-le-Château.* La première est au bord de la rivière, et la seconde sur la pente d'une éminence artificielle que domine un beau château construit par les soins du ministre

[1]

Bois.		79,652 hectares.
Vignes.		22,908
Tourbières.	3	
Usines à fer.	5	
Moulins à farine.	254	
Canaux.	3	

comérie de Brienne pour une école militaire. Cette école a compté parmi ses élèves Napoléon Bonaparte. La ville, qui fut prise et reprise en janvier 1814 par les étrangers et par les Français, a beaucoup souffert : sa population s'élève à peine à 3,000 âmes.

Bar-sur-Seine, moins peuplée que Bar-sur-Aube et mieux bâtie, possède de jolies promenades et un beau pont en pierre. La ville des *Riceys,* renfermant 6,000 âmes, est formée de la réunion de trois bourgs appelés *Ricey haut, Ricey bas* et *Ricey haute-rive,* fondés par une ancienne peuplade de *Boii* au temps de Jules César ; son territoire fournit annuellement 10,000 pièces d'excellents vins recherchés en Belgique et dans d'autres contrées du Nord.

Au milieu d'une plaine vaste et médiocrement fertile, *Troyes,* l'ancienne capitale de la Champagne, est précédée par de longs faubourgs et arrosée par la Seine qui l'entoure en partie et qui s'y divise en plusieurs bras, au moyen de canaux construits au douzième siècle par le comte Thibaud IV, à qui elle dut son industrie et les institutions qui en assurent la prospérité. Les palais de ce prince et de quelques uns de ses successeurs ont depuis long-temps disparu, mais le souvenir de leur sage administration subsiste encore dans le pays. Le 21 mai 1420, Troyes vit célébrer le mariage de Henri V, roi d'Angleterre, avec Catherine de France, fille de Charles VI, qui n'eut pas honte de signer un traité par lequel il consentait à soumettre la France au sceptre de son gendre ; neuf ans plus tard, Charles VII, assisté de Jeanne d'Arc, en chassa les Anglais. En remontant au-delà du moyen âge, nous verrons cette ville appelée alors *Trecæ,* entourée de faibles remparts. A l'époque où les Huns ravageaient les Gaules, saint Loup, son évêque, envoie à Attila une députation composée de sept clercs et d'un diacre : le farouche conquérant les reçoit ; mais le cheval d'un de ses généraux, effrayé des rayons lumineux que réfléchissent les ornements sacrés portés en grande pompe, renverse et tue son cavalier. Attila, furieux, crie à la magie et fait mettre à mort les pauvres envoyés. Cependant il ménage Troyes ; mais, forcé par le général romain Aétius d'évacuer les Gaules, il repasse par cette ville, et pour servir de sauvegarde à son armée, il engage saint Loup à l'accompagner jusqu'au Rhin. Troyes était importante lorsque Julien chassa les Allemands qui menaçaient d'en faire le siége. Sous Auguste, elle reçut de ce prince avec le droit de cité le nom d'*Augustobona.* Quelques rues larges, mais mal alignées, un grand nombre de maisons en bois font classer Troyes parmi nos villes mal bâties ; cependant plusieurs de ses édifices sont remarquables : sa vaste cathédrale mérite d'être citée pour la beauté de son architecture gothique, pour la richesse de son portail et la hardiesse de ses voûtes ; elle fut fondée en 872, ruinée par les Normands en 898, rebâtie dans le siècle suivant, consumée en 1188 par un incendie qui détruisit toute la ville, reconstruite au commencement du treizième siècle et terminée seulement au seizième. De ses cinq autres églises, celle de Saint-Urbain est un modèle d'élégance et de légèreté, et celle de la Madeleine est citée pour la beauté du jubé. La façade de l'hôtel-de-ville fait honneur à Mansard ; la bibliothèque publique, qui renferme 50,000 volumes et 4,000 manuscrits, doit être comptée au nombre des plus riches de France. Une belle promenade, appelée le Mail, entoure la ville. Troyes possède un musée et un cabinet d'histoire naturelle et d'antiquités, un collége communal, une école normale primaire, une école royale gratuite de dessin et d'architecture, et une école de chant ; des professeurs y font chaque année des cours de chimie et de géométrie appliquées aux arts. Sa société d'agriculture s'occupe aussi de sciences, d'arts et de belles-lettres. Parmi les hommes célèbres nés à Troyes, le pape Urbain IV, fils d'un savetier, et instituteur de la fête du Saint Sacrement ; le littérateur Passerat, l'un des auteurs de la satire Ménippée ; l'historien Juvénal des Ursins, le sculpteur Girardon et le peintre Mignard sont en première ligne. De nombreuses filatures de laine et de coton ; de belles blanchisseries de bas et de toiles ; des huileries et des tanneries sont ses principaux établissements d'industrie. L'un des lieux les plus intéressants de ses environs est le bourg de *Piney* ou *Piney-Luxembourg,* qui occupe plus de 120 ouvriers à la fabrication des cordes en tilleul pour les puits.

Arcis-sur-Aube, par ses filatures, a réparé les désastres que lui fit éprouver en 1814 l'invasion étrangère. A deux lieues au-dessus du

confluent de l'Aube et de la Seine, le bourg de *Romilly*, où l'on fabrique des aiguilles et de la bonneterie, occupe, sur la rive gauche du fleuve, la longueur d'une lieue; autrefois, dans ses environs, on voyait l'abbaye de Sellière où le corps de Voltaire fut inhumé en 1778. La jolie petite ville de *Nogent-sur-Seine*, où l'on reconnaît encore les traces de l'invasion de 1814, se présente agréablement sur ce fleuve, qu'elle garnit de jardins et de maisons gracieuses. A peu de distance de ce chef-lieu d'arrondissement, on conserve quelques restes du monastère fondé par Abélard sous le nom de *Paraclet*.

Au nord du département de l'Aube, celui de *la Marne* (1) offre un sol analogue, mais plus riche: les deux tiers de sa superficie se composent de vastes plateaux de craie supportant une couche terreuse et quelquefois sablonneuse dont les produits en céréales sont considérables, et dont les récoltes en vins fins sont de la plus haute importance. On distingue ceux-ci en deux grandes classes: les vins de *rivière* et les vins de *montagne*, selon que les vignobles qui les produisent sont situés sur les bords de la Marne ou à quelque distance dans les terres. La quantité de vins que l'on y récolte chaque année est évaluée à 422,000 hectolitres. Le nombre de ses bêtes à laine surpasse celui de la plupart de nos départements agricoles, et entretient ses importantes manufactures de tissus. Le cours de la Marne et seize grandes routes royales et départementales y favorisent l'industrie commerciale.

Sur la rivière de l'Orne, l'ancienne ville de *Vitry*, aujourd'hui le village de *Vitry-le-Brûlé*, doit son surnom à un acte de cruauté de Louis-le-Jeune. Ce prince étant en guerre contre Thibaud, comte de Champagne, s'empara de Vitry, en fit égorger les habitants, et comme, par une sorte de scrupule difficile à définir, il ne voulait point souiller de sang l'église dans laquelle 1,300 personnes s'étaient réfugiées, il y fit mettre le feu, assista au supplice de ces malheureuses victimes, écouta leurs cris sans frémir, vit d'un œil sec la flamme étendre ses ravages, et ne quitta la place qu'après que la fumée silencieuse qui s'élevait lugubrement du sein de ces ruines, eut attesté que sa vengeance était complète. Au seizième siècle, de nouveaux désastres confirmèrent le triste surnom que cette ville avait acquis; elle fut incendiée par les troupes de Jean de Luxembourg, et enfin ruinée complétement par Charles-Quint. Ce fut alors que François Ier conçut le projet de la rebâtir. Pour la rendre florissante, il l'établit sur le bord de la Marne et lui donna son nom, ce qui prouve qu'on doit l'appeler *Vitry-le-François*, et non pas le Français (1), à moins qu'on ne préfère le nom de *Vitry-sur-Marne*. Dans l'origine, elle était destinée à être fortifiée, mais elle est seulement entourée d'un rempart de terre et d'un fossé. C'est une jolie ville bâtie en bois, dont les maisons sont élégantes et les rues larges et alignées. On y trouve une salle de spectacle et une belle halle. Sa bibliothèque, composée de 40,000 volumes, lui a été léguée par M. Domine de Verrea, célèbre avocat au parlement de Paris, en reconnaissance de la bonne éducation qu'il avait reçue au collége de cette ville, établissement communal qui, pour le dire en passant, a conservé sa bonne réputation. Cette bibliothèque se recommande par les meilleures éditions des moralistes, des jurisconsultes, des historiens, des poëtes et des ouvrages relatifs aux sciences et aux arts. On y remarque surtout une collection complète des classiques (formats in-folio et in-quarto) sortie des presses des plus célèbres typographes.

La route de Vitry à Sézanne traverse des grandes plaines d'une triste monotonie qui n'offrent quelque intérêt que par les souvenirs de la lutte inégale des armées françaises et étrangères en 1814: la petite ville de *Fère-Champenoise* est une de celles qui eurent le plus à souffrir. *Sézanne*, jadis très forte et plus considérable qu'aujourd'hui, compte environ 4,000 âmes. Prise d'assaut par le comte de Salisbury; détruite par les protestants sous Charles IX, consumée en 1632 par un incendie dont les ravages furent estimés à plus de 6,000,000 de livres, elle doit son principal commerce aux produits de l'agriculture. *Montmirail* ou *Montmireil* est sur l'une des deux routes de Paris à Châlons. Patrie du cardinal de Retz, ville de 2,000 âmes, située sur une petite

(1) Bois . . . . 78,901 hectares
Plantations de Sapins. . . . 20,000
Vignes 18,495
Tourbières. 10
Hauts-fourneaux. . . . 2
Canaux. 2
Pont suspendu. 1

(1) En latin *Victoriacum Francisci*.

éminence, elle est célèbre par la victoire que Napoléon y remporta le 17 février 1814, sur les armées russe et prussienne.

En passant à *Epernay*, bâti dans un petit vallon sur la rive gauche de la Marne, on remarque près de la promenade une porte formée de deux tourelles, seuls restes des fortifications qui la défendaient lorsque Henri IV s'en rendit maître après avoir vu enlever par un boulet le duc de Biron sur lequel il était appuyé. La ville est jolie et possède une petite salle de spectacle, une bibliothèque de 10,000 volumes, un collége communal, une école de géométrie pratique et une de dessin. On y voit une église nouvellement construite, qui remplace l'ancienne du quinzième siècle dont on n'a conservé que la porte. C'est dans le faubourg que l'on traverse en remontant la Marne, que se trouvent les fameuses caves si vastes et si profondes, taillées en labyrinthe dans la craie. Epernay fait un grand commerce de poterie à l'épreuve du feu, connue sous le nom de terre de Champagne, que l'on fabrique dans ses environs : il s'en exporte 500,000 kilogrammes par an. Elle s'enrichit principalement par la vente de ses vins blancs et rouges. Ces derniers se récoltent sur la rive gauche de la Marne, dans les environs de la petite et ancienne ville des *Vertus*; le village de *Pierry* et le bourg d'*Avize* fournissent des vins blancs mousseux; mais c'est sur la rive opposée que se trouvent les coteaux les plus estimés : c'est là que l'on voit s'élever en amphithéâtre *Aï*, bourg de 2,500 habitants, si célèbre par ses vignes; *Mareuil*, dont les vins blancs rivalisent avec ceux du précédent; sur la gauche, *Cumières* et *Hautvillers*, dont les noms sont moins classiques chez les gourmets. On ne peut se lasser d'admirer cette suite de villages si peuplés, et ces riches coteaux couronnés dans toute leur étendue par la forêt de Reims.

La route qui borde la rive gauche de la Marne est embellie par les sites variés qui se succèdent sur la rive opposée, depuis Epernay jusqu'à *Châlons-sur-Marne*. Ce nom, que l'on écrivait autrefois *Chaalons*, dérive de celui de *Catalaunum* que portait cette ville du temps d'Ammien Marcellin qui en fait l'éloge : c'était la cité des *Catalauni*; dans l'Itinéraire d'Antonin elle est appelée *Duro Catalauni*. Elle est bâtie au milieu de prairies entre deux plaines : c'est dans la plus considérable que l'empereur Aurélien défit Tetricus qui s'était fait proclamer empereur dans les Gaules. Le cours de la Marne et l'importance des six routes qui traversent la ville, rendent sa position avantageuse pour le commerce. Elle est entourée de murailles et de fossés; la plupart de ses maisons sont en bois; mais, comme ses principales rues sont propres et droites, elle offre un coup d'œil assez agréable. L'hôtel-de-ville présente une jolie façade, formée d'un péristyle de quatre colonnes garni de deux lions de chaque côté; l'école royale des arts et métiers et l'hôtel de la préfecture sont construits avec une élégante simplicité; la cathédrale, dont les deux tours en pyramides à jour sont d'un style un peu lourd, n'est cependant pas sans mérite. Ce qui la dépare, c'est son portail d'architecture grecque qui date du seizième siècle. Châlons a une salle de spectacle, un jardin botanique renfermant 15,000 plantes, un cabinet d'histoire naturelle et une bibliothèque de 20,000 volumes. Sa société départementale, d'agriculture, commerce, sciences et arts distribue chaque année des prix de statistique. Le célèbre astronome Lacaille, David Blondel et le littérateur Perrot d'Ablancourt ont reçu le jour dans cette ville. A sa sortie par la route de Strasbourg, on peut juger de la beauté de sa promenade du Jard justement vantée : les allées en sont magnifiques.

A deux lieues plus loin sur cette route, on admire l'élégante architecture gothique de l'église du village de l'*Epine* ou de *Notre-Dame-de-l'Epine*, bâtie pour l'accomplissement d'un vœu de Louis XII, et l'on regrette que, dans un but d'utilité publique, on ait cru nécessaire de raser une de ses tours pour y mettre un télégraphe. Bientôt on aperçoit sur la droite le long village de *Courtisols* ou *Courtisou* qui compte deux lieues de l'une à l'autre de ses extrémités. Il est formé de deux rues parallèles composées d'habitations séparées par des plantations; trois paroisses le divisent : celle de Saint-Julien, celle de Saint-Mammie et celle de Saint-Martin. Sa population est de 2,000 âmes. Ce que ce village offre de particulier, c'est que les habitants se servent entre eux d'un langage inconnu aux villages voisins, et pratiquent des cérémonies inusitées dans les environs, mais empreintes d'un caractère antique, et qu'ils ont porté si loin les connaissances de l'agriculture, que leurs terres sont

les mieux cultivées et les plus productives de la contrée. De ces faits on a tiré la conséquence que les Courtisiens étaient les restes d'un des peuples barbares distribués dans les Gaules par les successeurs de Constantin ; d'autres ont voulu voir en eux une colonie helvétique (1) ; ce qu'il y a de certain, c'est que leur langage est simplement un patois français, et que le nom de leur village signifie *habitations isolées ;* quant à leur origine, nous ne voyons pas pourquoi il faudrait aller la chercher dans le Valais ; elle pourrait être celtique : n'est-il pas naturel de penser en effet que les Courtisiens sont d'anciens Gaulois qui ont conservé les mœurs et le langage de leurs ancêtres? Sur la gauche de ce village, on trouve les restes d'une route romaine et des traces de l'enceinte où campa l'armée d'Attila.

Bientôt passent sous nos yeux le fameux camp de la Lune et le village de *Valmy,* où le roi de Prusse, le 20 septembre 1792, fut défait par une armée de volontaires sous les ordres de Kellermann. Le duc de Chartres, aujourd'hui Louis-Philippe Ier, contribua au gain de la bataille par sa belle défense du moulin de Valmy. Le maréchal Kellermann, en mourant, voulut que son cœur reposât sur ce théâtre de nos premières victoires de la révolution. Un monument atteste que ses vœux ont été exaucés.

Enfin nous arrivons à *Sainte-Menehould,* ville bâtie en pierres et en briques avec beaucoup de régularité. Son hôtel-de-ville est d'une construction élégante ; entourée par la rivière de l'Aisne, elle était jadis fortifiée. C'est la première place dont Louis XIV ait fait le siége : il y fit son entrée par la brèche. C'est en la traversant que Louis XVI fuyant avec sa famille fut reconnu, ce qui causa leur arrestation à *Varennes.*

Une ville importante par sa population et son industrie, intéressante par son antiquité, ses souvenirs historiques et ses monuments, nous reste encore à visiter : c'est celle de *Reims,* que l'on écrivait autrefois *Rheims.* Les *Remi,* dont elle était la capitale, l'appelaient *Durocortum,* et les géographes anciens *Durocortorum* et *Durocortora,* jusqu'à ce qu'elle eut pris le nom de *Remi.* Au temps d'Adrien, elle était célèbre par ses écoles ; elle renfermait des monuments dont il reste encore des ruines ou des traditions. La porte de Dieu-Lumière, celle de Cérès et celle de Bacchus indiquent des temples placés hors de son enceinte ; celle de Mars est un arc de triomphe attribué à Julien : Napoléon la fit restaurer en partie, mais elle est encore engagée dans la muraille qui la tenait autrefois cachée. Non loin de cette porte, on voit dans les champs un lieu appelé les *Arènes,* où l'on reconnaît la forme d'un cirque romain. Dans la cathédrale, on conserve le tombeau de Jovin ou Jovinus, citoyen de Reims, qui devint consul de Rome en 366. Ce monument, en marbre blanc et d'une belle exécution, représente une chasse au lion, scène qui eut lieu en Perse pendant une expédition commandée par l'empereur Julien. Tout porte à croire, ainsi que l'ont fait observer quelques auteurs, que Jovin eut dans cette circonstance la gloire de tuer un lion, et que le sarcophage a été exécuté par les ordres et du vivant même de ce personnage.

La plupart des rues de Reims sont belles et bien alignées ; dans la plus ancienne on voit encore des maisons du moyen-âge, et d'un style plus ou moins remarquable. La place Royale est ornée d'une statue de Louis XV en bronze, rétablie en 1819. Près de cette place, on voit un bel hôtel-dieu et la cathédrale, édifice gothique du petit nombre de ceux qui ont été achevés. Il a 450 pieds de longueur sur 90 de largeur et 110 de hauteur. Ses deux tours ont 250 pieds d'élévation. On évalue à plus de 4,000 le nombre de figures sculptées à l'extérieur de cet édifice. Son portail, surchargé de plus de 500 figures, est remarquable par sa forme pyramidale, et son intérieur majestueux est orné de magnifiques vitraux. Sa fondation remonte à l'an 1211, mais son achèvement n'eut lieu que vers la fin du quinzième siècle. C'était dans son enceinte que l'on sacrait les rois. L'église de Saint-Remy, beaucoup plus ancienne, est célèbre par le tombeau de cet évêque, l'un des bienfaiteurs de Reims. Ce monument a plusieurs fois été remplacé : dans l'origine il fut fondé, au neuvième siècle, par l'archevêque Hincmar ; au douzième il fut reconstruit ; en 1531 on lui en substitua un nouveau ; en 1793 il fut compris dans la destruction à laquelle furent exposés tous les monuments religieux ; mais en 1803, on en rassembla les différentes parties, et sa restauration fut com-

(1) Voyez les Mémoires de la Société royale des antiquaires de France, tom. V.

plète, il est surmonté d'un groupe représentant le baptême de Clovis. Par un anachronisme assez fréquent dans les monuments du moyen-âge, ce roi y est représenté avec les douze pairs de France. C'est dans cette église que l'on conserve la sainte ampoule, ou du moins la fiole qui la remplaça après sa destruction publique en 1793, et qui contient, dit-on, encore quelques gouttes de l'huile dont saint Remy oignit Clovis. L'hôtel-de-ville mérite également d'être cité : on a rétabli au-dessus de son portique la statue équestre de Louis XIII; son intérieur renferme une belle bibliothèque, composée de 25,000 volumes et de 1,000 manuscrits. Parmi les plus précieux de ces manuscrits il en est un qui mérite l'attention : c'est celui du serment des rois de France, c'est-à-dire sur lequel ils prêtaient serment le jour de leur sacre. Il se compose de deux parties écrites en caractères différents; l'une est en vieux slavon ainsi que l'avait reconnu Pierre-le-Grand qui l'examina avec intérêt : c'est un autographe incomplet de saint Procope qui paraît avoir été écrit vers l'an 1010 ou 1040; l'autre est également slavon, mais écrit en caractères nommés *glogolitiques*. La tradition porte que ce livre vient du trésor de Constantinople, et qu'il fut tiré de la bibliothèque de saint Jérôme. Reims possède un musée, un jardin botanique et plusieurs établissements d'instruction que l'on n'a pas jugé à propos de former à Châlons : ainsi on y trouve un collége royal, une école normale primaire, une école secondaire de médecine. Reims est entourée de fossés et d'une muraille flanquée de vieilles tours, et ombragée par une allée d'arbres intérieure, tandis qu'une belle promenade extérieure borde les fossés, excepté près des bords marécageux de la Vêle qui la baigne au sud. Privée d'eau potable par la nature de son sol, elle doit au zèle philanthropique du chanoine Godinot une machine qu'il fit construire à ses frais, et qui distribue l'eau de la petite rivière dans tous les quartiers. Après ce respectable citoyen, nous citerons parmi ses hommes célèbres Colbert, l'abbé Pluche et le littérateur Linguet. Reims ne s'enrichit pas seulement par le commerce des vins que l'on récolte dans ses environs : elle fabrique toutes sortes d'étoffes de laine, depuis les châles, qui rivalisent avec les plus beaux tissus de l'Orient, jusqu'aux flanelles et aux camelots. On estime que 15,000 ouvriers, payés par 180 fabricants, y emploient annuellement 1,200,000 kilogrammes de laine, dont la valeur est d'environ 4 millions de francs, et qui, sortis de leurs mains, en représentent une de 25 à 30 millions.

Une région entièrement couverte de forêts, alors que les besoins de l'homme civilisé n'y avaient point encore porté la hache; une région que les Celtes nommaient *Ard*, parce qu'elle offrait, comme aujourd'hui, une chaîne de montagnes qui semblent d'autant plus élevées que leurs crêtes sont décharnées et leurs pentes assez rapides, forme en grande partie le territoire du *département des Ardennes* [1]. On croit cependant que cette contrée dut son nom à une déesse *Ardeiana*, la Diane des anciens Belges, à laquelle elle était consacrée. On peut choisir entre ces deux étymologies ou les admettre l'une et l'autre. Les Romains l'appelaient *Arduena-Silva*, mais aujourd'hui l'antique forêt des Ardennes n'occupe plus en France qu'une étendue d'environ 156,000 hectares. Le département auquel elle appartient est cependant l'un des plus boisés; l'exportation des bois est l'un des principaux moyens d'échange qu'il emploie pour s'approvisionner d'avoine, dont il ne produit qu'une très faible quantité, et de vin dont il est presque entièrement dépourvu; le reste de ses bois alimente des usines. Les roches dont se composent ses montagnes et ses plaines sont principalement calcaires et schisteuses; on y exploite beaucoup de fer, quelques filons de plomb, et surtout une grande quantité d'ardoises. Les terrains y sont assez variés dans leur nature géologique, pour qu'on y trouve la plupart des roches, depuis le granite jusqu'à la craie. La Meuse et l'Aisne sont ses principales rivières; il possède une moins grande étendue de routes que les autres régions de la France, et tout porte à croire que si ses moyens de communication étaient plus multipliés, sa population industrieuse serait plus considérable.

Ce département est un des moins riches en établissements d'instruction et en collections utiles. Il n'a que trois colléges communaux : à Charleville, à Rethel et à Sedan, et qu'une

[1]
Bois	95,460	hectares
Vignes	1,725	
Hauts-fourneaux	30	
Canaux	2	

société d'agriculture, sciences et arts à Mézières. Trois de ses chefs-lieux, Rethel, Rocroi, Vouziers manquent de bibliothèques publiques; les deux autres n'en ont que de peu nombreuses : celle de Mézières n'a que 4,000 volumes, celle de Sedan que 2,500.

Nous ne nous arrêterons point à *Vouziers*, petit chef-lieu de sous-préfecture, où rien ne peut attirer notre attention; il est situé sur la rive gauche de l'Aisne qui arrose ensuite *Attigny*. Cette dernière ville, peuplée de 1,500 habitants, était affectionnée par nos rois de la première et de la seconde race, qui en avaient fait leur résidence d'été. La même rivière coule au pied de *Rethel*, qui occupe sur une montagne l'emplacement d'un fort que les Romains appelaient *Castrum Retectum*. Cette ville, dont les rues généralement en pente rapide sont assez larges et régulières, mais garnies de maisons en bois, fabrique des flanelles, des draps et des cachemires. C'est à *Château-Portien* que l'Aisne commence à devenir navigable.

Couvert de villages industrieux, le territoire de *Sedan* se console du peu de fertilité de son sol par le nombre de ses manufactures. L'origine de cette ville paraît être, comme celle de Rethel, un château-fort. Charles-le-Chauve s'en empara en 880. Elle avait acquis de l'importance lorsque érigée en principauté elle appartint aux archevêques de Reims. Elle passa ensuite dans la maison de La Marck, puis dans celle de La Tour d'Auvergne, qui la céda, en 1642, à Louis XIII, contre les duchés d'Albret et de Château-Thierry, et le comté d'Évreux. Elle était déjà connue pour ses tissus de laine, mais en devenant française elle perdit avec la franchise de sa commune une partie de son industrie; cependant Colbert releva ses fabriques en y faisant confectionner en grande quantité un drap léger que Louis XIV affecta de trouver joli, et qui, devenu à la mode, obtint la plus grande vogue et procura aux fabricants des bénéfices considérables. Aujourd'hui, c'est principalement dans les draps noirs qu'elle excelle. Environnée de prairies, de champs et de potagers bien cultivés, elle est bien bâtie, renferme des rues larges et alignées, des maisons d'une belle apparence, couvertes en ardoises, plusieurs places publiques, un beau pont sur la Meuse et un arsenal où l'on conserve les armures de plusieurs chevaliers célèbres. C'est dans son ancien château que Turenne reçut le jour. De ses trois casernes la plus belle et la plus spacieuse est celle de cavalerie placée au nord-ouest de la ville, sur la rive gauche de la Meuse et sur le canal de navigation. Au pied du château-fort sont de vastes édifices où se trouvent les magasins, les écuries, le logement du commandant et des officiers du génie. L'hôpital militaire, bâti sur des remparts élevés de 125 pieds au-dessus du niveau de la Meuse, domine la ville de toutes parts. Il possède de vastes jardins et peut contenir 500 malades. Ce point bien fortifié est le plus important de la place. On y monte par un chemin tournant très rapide. Sedan est rangée parmi nos places fortes de troisième classe. *Donchery*, que l'on voit sur la droite de la Meuse, était une ville importante avant la réunion de Sedan à la France : elle ne renferme aujourd'hui que 1,800 âmes.

La Meuse, dont le cours forme de nombreuses sinuosités, en se repliant deux fois sur elle-même, arrose *Mézières*, plus importante par ses fortifications, et surtout par sa citadelle, que par le nombre de ses habitants. Sa population est de 4,000 âmes. On y entretient une pépinière départementale et un musée d'antiquités du département. Elle doit à sa position militaire le rang qu'elle occupe comme chef-lieu de préfecture : elle n'a jamais été prise, et quoiqu'elle soit mal bâtie, on ne peut la traverser sans un sentiment d'intérêt en se rappelant que Charles-Quint, à la tête d'une armée nombreuse, échoua sous ses murs que défendait le chevalier Bayard. *Charleville* n'en est séparée que par le fleuve qui s'y replie encore en formant une petite péninsule. Beaucoup plus considérable que Mézières, elle compte près de 8,000 habitants. Ce n'est pas seulement sous ce rapport qu'elle offre un contraste frappant avec celle-ci : ses rues sont tirées au cordeau, et sa régularité fait mieux ressortir la construction défectueuse de sa voisine. Ses quatre principales rues viennent aboutir à une grande place entourée d'arcades et décorée d'une belle fontaine en marbre. Sa salle de spectacle est fort jolie. Sa bibliothèque publique est considérable : elle se compose de 22,000 volumes, et son cabinet d'histoire naturelle et d'antiquités contient plusieurs objets curieux. Plus industrieuse que Mézières, on y fabrique annuellement environ 4,000,000 kilogrammes de clous, de la ferronnerie et des

armes de luxe ; le gouvernement y entretient une manufacture d'armes à feu ; enfin son port est commode et son commerce très actif. Elle fut fondée au dix-septième siècle par Charles de Gonzague, duc de Nevers et de Mantoue ; mais elle tomba, en 1686, au pouvoir de la France, qui fit raser ses fortifications. On voyait autrefois sur un rocher situé près de la ville, et décoré, on ne sait pourquoi, du nom de mont Olympe, un château. Le duc de Nevers et de Mantoue, en perdant la ville, resta propriétaire de la montagne, mais le roi de France était maître des portes et des murailles du château ; ce qui fit dire que le duc avait là une *plaisante souveraineté*.

Avant de quitter la France pour arroser le territoire des Pays-Bas, la Meuse, au-dessous de Charleville, traverse une langue de terre qui comprend une grande partie de la forêt des Ardennes. Elle coule au pied de *Fumay*, ville de 1,600 habitants, dont les carrières, taillées dans le schiste, peuvent fournir annuellement 40 millions d'ardoises. Près de la frontière, elle sépare *Givet-Notre-Dame* de *Givet-Saint-Hilaire* et de *Charlemont ;* les deux dernières sont situées sur sa rive gauche, mais ces trois villes réunies par leurs fortifications n'en forment réellement qu'une qui a le rang de place de guerre de première classe. *Charlemont* est, ainsi que l'indique son nom, situé sur une montagne; les deux *Givet*, placés sur la pente de celle-ci et sur celle d'un plateau opposé, sont bâtis avec régularité, ornés de belles places publiques, et s'enrichissent par un commerce que favorise un bon port et que rendrait encore plus actif la diminution de quelques droits de douanes qui mettent trop d'entraves à nos relations avec la Belgique. Parmi les diverses branches de fabrication qui alimentent l'industrie de Givet, nous citerons celle des pipes de terre : trois établissements y fabriquent chacun 50 à 60,000 pipes par jour. Une partie de ces produits s'exporte en Amérique. C'est à Givet que naquit notre célèbre compositeur Méhul. Cette double ville doit son origine à deux villages qui existaient, dit-on, du temps de César ; ses fortifications ont été tracées par Vauban. On y est frappé de la beauté des habitants, et surtout de celle des femmes. Charlemont doit sa fondation à Charles-Quint ; il appartient à la France depuis le traité de Nimègue conclu en 1678. Dans une belle plaine entourée par la forêt des Ardennes, s'élève la petite place forte de *Rocroi*, célèbre par la victoire que remporta sur les Espagnols le grand Condé, à peine âgé de vingt-deux ans.

Nous ne pouvons suivre le cours de l'Oise depuis la frontière des Ardennes, sans traverser, du nord-est au sud-ouest, le *département de l'Aisne*, que cette dernière partage de l'est à l'ouest dans toute sa largeur. Ces deux rivières coulent d'abord au milieu de terrains crayeux, puis entre les roches calcaires qui recouvrent ceux-ci. La superficie de ce territoire présente des hauteurs au midi, des plaines basses vers le nord. La Somme, l'Escaut et la Sambre y prennent naissance ; la température y est très variable, les gelées du printemps nuisent souvent aux récoltes ; depuis trente ans le climat parait s'y refroidir : il faut peut-être en attribuer la cause à l'augmentation de la grande végétation, puisque, dans ce laps de temps, le nombre des arbres, loin de diminuer, a plutôt augmenté. L'étendue des forêts y est considérable ; le seul fruit du hêtre, la faine, produit dans certaines années pour plus de 200,000 francs d'huile que l'on consomme dans le pays. Les oseraies forment une branche de culture tellement importante, que dans le seul arrondissement de Vervins la vannerie occupe 4 à 5,000 individus de tout âge. L'agriculture y est fort avancée : les prairies naturelles occupent 40,000 hectares [1]. La vigne produit, année commune, 220,000 hectolitres de vin ; les pommiers, 180,000 hectolitres de cidre, et le houblon, 96,000 hectolitres de bière : ces différentes boissons, consommées par l'habitant, représentent une valeur de plus de 7 millions de francs. Le dé-

[1] Les 728,530 hectares qui composent la superficie de ce département se divisent de la manière suivante :

Terres labourables (exploitées par 3,740 fermes) . . .		523,000 hectares
Jardins, vergers, pépinières, habitations, chemins, rivières, etc.		49,000
Prés, marais, pâturages, etc.		51,167
Bois taillis et futaies.		96,287
Vignes.		9,607
Tourbières.	146	
Usines à fer.	4	
Canaux.	5	
Chemin de fer.	1	
Ponts suspendus . . .	2	

partement exporte environ le tiers de ses récoltes en céréales, nourrit beaucoup plus de bêtes à laine et de chevaux que la plupart des autres circonscriptions départementales ; le nombre des premières est d'environ 700,000. Nous pourrions aussi fournir la preuve que la population, l'industrie et l'instruction y sont en rapport avec l'étendue des moyens de communication : il possède plus de routes et surtout de voies navigables que la France moyenne. Sa population paraît augmenter d'un dixième tous les six ans ; on évalue à 130,000 le nombre des ouvriers et à 9,000 ceux qui sont employés dans les seules filatures de coton.

Au bourg d'*Hirson*, où l'Oise n'est encore qu'un ruisseau, plusieurs genres d'industrie sont exploités : ses 2,400 habitants fabriquent du fil à dentelles, des réchauds, des clous et du fer en barres. Celui de *Nouvion-en-Thiérache*, qui renferme 3,400 individus, possède une belle verrerie. Ses gras pâturages entretiennent une fabrication considérable de fromages semblables à celui de Marolles. La forêt voisine alimente une grande fabrication de boissellerie, de formes de bottes et de bois de chaises, qui occupe près de 300 ouvriers. Nous citerons aussi l'importante verrerie de *Quicangrogne* pour les bouteilles à vin de Champagne.

La petite ville de *Guise*, autrefois place de guerre, érigée en duché-pairie par François Ier en faveur de Claude de Lorraine, compte aujourd'hui 3,500 habitants, et possède deux filatures et deux fabriques de tissus de coton ; elle est défendue par un château et par une enceinte flanquée de tours et de bastions. *Vervins*, moins peuplé, bâti en amphithéâtre, au bord du Velpion, est célèbre par le traité de paix conclu en 1598 entre Henri IV et Philippe II. On y fabrique des toiles, des linons et de la bonneterie grossière en laine.

L'arrondissement de Saint-Quentin est rempli de villages, de bourgs et de petites villes, où l'on tisse du linon, de la gaze et des châles façon de cachemire. *Saint-Quentin* réunit ces différents genres de fabrication ; aussi cette ville, entourée de trois faubourgs, a-t-elle doublé de population depuis 1790. Elle est bien bâtie ; ses remparts, aujourd'hui plantés d'arbres, forment de belles promenades ; sa grande place est décorée par l'hôtel-de-ville, bel édifice gothique ; l'église principale, construite dans le même style, est remarquable par sa hardiesse et sa hauteur. Saint-Quentin a, comme tous les autres chefs-lieux d'arrondissement de l'Aisne, un collége communal ; elle a, en outre, une école gratuite de dessin pour les fils des artistes, une bibliothèque de 17,000 volumes, une société royale des sciences, arts et agriculture, et une société d'industrie et de commerce. Cette ville est essentiellement manufacturière : la fabrication de la batiste y occupe 4 à 5,000 fileuses et 4 à 500 tisseurs ; on y compte vingt-neuf filatures de coton, et trois fabriques de savon vert. Enfin un canal, qui traverse sous terre une étendue de près de deux lieues, favorise encore son commerce. La situation de Saint-Quentin au bord de la Somme, à quelques lieues de la source de ce petit fleuve, répond fort bien à la position d'*Augusta Veromanduorum* sur la *Samara*, qui était la capitale des *Veromandui*. Saccagée par les barbares au commencement du sixième siècle, elle fut rétablie sous le nom qu'elle porte aujourd'hui, en mémoire de saint Quentin dont saint Éloi prétendit avoir retrouvé le corps 360 ans après son martyre. Elle a vu naître le savant bénédictin Luc Dachery, le jésuite Charlevoix, le célèbre orateur Pierre Ramus, le peintre sur verre Bléville, le sculpteur Allard et le publiciste Babœuf.

Un peu au-dessous de son confluent avec la Serre, l'Oise baigne une grande île dont l'extrémité méridionale est occupée par *La Fère*, ville de 2,500 âmes, petite place forte qui renferme une école d'artillerie et un arsenal de construction. On y remarque une belle galerie souterraine longue de 160 pieds, dont les arcades en ont 60 de hauteur, et que par sa construction élégante on attribue à Jean Goujon. Le 26 février 1814, un corps de l'armée prussienne s'étant présenté devant cette place, qui n'était défendue que par 400 hommes, la força de capituler ; l'ennemi s'empara de tout ce qui était dans l'arsenal et dans la bibliothèque de l'école ; en 1815, les Prussiens, sachant que les établissements qu'elle renfermait avaient été réparés et approvisionnés, essayèrent de s'en emparer. Elle n'était gardée que par une faible garnison ; mais les troupes, les gardes nationaux, les femmes mêmes, montrèrent tant de constance et d'opiniâtreté, qu'après les plus dures privations, pendant un blocus de près de cinq mois, ils virent les ennemis décidés à

se retirer. Ceux-ci avaient mis pour condition qu'ils traverseraient la ville; les citoyens ne consentirent sous aucune prétexte à ouvrir ses portes, et le général prussien leva le blocus après avoir adressé aux autorités une lettre de félicitation sur le courage des habitants et de la garnison. Près de cette ville on voit le bourg de *Saint-Gobain*, peuplé de 2,500 individus, remarquable par une usine où l'on coule des glaces de 10 pieds de hauteur sur 5 de largeur. Cette manufacture royale, établie depuis 1691, dans un château qui appartenait au fameux Coucy, occupe environ 3,000 ouvriers dont 1,600 dans le département. Les glaces en sortent brutes pour être polies à *Chauny*, ville de 4,000 âmes qui possède une machine hydraulique pour cet usage. Au village de *Folembray* on fabrique annuellement 150,000 cloches de verre et 3,000,000 bouteilles. Une autre verrerie, plus importante encore, est celle de *Prémontré* : on y occupe 400 ouvriers. Elle est établie dans le seul bâtiment qui reste de l'abbaye de l'ordre des prémontrés, qui a donné son nom à ce village.

A cinq lieues au sud-est de La Fère, *Laon* couronne une montagne isolée au milieu d'une grande plaine. Une seule rue un peu large la traverse; une vieille muraille flanquée de tourelles l'entoure, des boulevards en terrasse y forment une promenade, et cinq faubourgs s'étendent à ses pieds. La rapidité des flancs de la montagne lui donne quelque importance militaire. Elle doit son origine à une forteresse gauloise qui, au cinquième siècle, portait encore le nom de *Laudunum;* Clovis y fit construire quelques maisons, et sous les rois de la seconde race, elle était une résidence royale. Lothaire et Louis V y reçurent le jour. On y voit encore les restes de la citadelle que fit construire Henri IV, et dont la porte est une de celles de la ville. Les fossés de cette forteresse, comblés en grande partie, ont été transformés en promenades. L'église de Notre-Dame, autrefois cathédrale, qui date de l'an 1115, tient à la fois du style roman et du style gothique: on y voit réunies les ouvertures à plein cintre et en ogives. Elle est surmontée de quatre tours, dont deux grandes du côté du chœur, et deux petites au-dessus du portail; mais ces tours ont été mutilées; leurs sommets manquent, ce qui nuit beaucoup à l'effet de cet édifice si riche d'ornements. Les constructions qui en dépendent, et qui malheureusement tombent en ruine, indiquent la grande étendue des logements des chanoines et de l'évêque. Une partie de ces dépendances est réservée au tribunal. L'église de Saint-Martin, près de la porte de Soissons, offre un portail décoré de la figure de son patron. Comme l'ancienne cathédrale, elle présente un mélange de roman et de gothique, deux grandes tours du côté du chœur et deux petites au-dessus du portail. Ces tours sont tronquées aussi comme celles de l'ancienne cathédrale. Son intérieur est décoré de quelques bons tableaux. L'hôtel de la préfecture n'a rien qui fixe l'attention; on voit seulement qu'il a été construit pour un couvent. L'hôtel-de-ville est un petit édifice du moyen âge. La bibliothèque publique est intéressante par l'ordre qui y règne autant que par les richesses qu'elle possède : elle renferme 50,000 volumes, plus de 500 manuscrits, des chartes ou diplômes de nos rois, qui remontent jusqu'à la seconde race, et une collection de 3 à 4,000 autographes. On y voit aussi une suite d'antiquités, de médailles et de minéraux recueillis dans le département.

Nous venons de voir que la plupart des édifices publics de Laon sont des constructions du moyen âge; un grand nombre d'habitations sont aussi de la même époque. La salle de spectacle, qui est assez jolie, est le seul bâtiment moderne. Les caves de cette ville sont curieuses, non seulement parce qu'elles sont à deux étages, mais parce qu'elles sont extrêmement fraîches: leur température est à 5 degrés du thermomètre de Réaumur.

A trois lieues au nord-est de Laon, le bourg de *Notre-Dame-de-Liens*, appelé depuis longtemps *Notre-Dame-de-Liesse*, fut bâti à l'époque des croisades; il est célèbre par une image de la Vierge, dont l'histoire rappelle la translation de la maison de Lorette : on prétendait jadis qu'elle y avait été apportée du Caire en une nuit par la fille du soudan d'Egypte. Cette image attire encore de nombreux pèlerinages qui contribuent à faire vendre les croix et les bagues d'argent que fabrique ce bourg.

Chef-lieu d'arrondissement et siége d'un évêché, *Soissons*, ville propre et bien bâtie, est d'une origine fort ancienne; elle porta le nom de *Loviodunum* avant que la munificence d'Auguste l'engageât à prendre celui d'*Augusta-Suessionum*. Elle occupe une position agréable

dans un vallon fertile arrosé par l'Aisne; elle eut ses rois particuliers avant la conquête des Gaules; elle eut encore ses rois après l'invasion des Francs. C'est dans ses environs que Clovis acheva d'anéantir les restes de la puissance romaine. Elle doit son enceinte actuelle au duc de Mayenne, qui en avait fait une de ses principales places d'armes. En 1815, de faibles travaux de défense la mirent en état de résister long-temps aux efforts des armées coalisées; mais grâce aux travaux qu'on y a faits depuis quelque temps, elle peut prendre rang parmi nos bonnes places de guerre.

La cathédrale est un bel édifice que l'on a restauré dans ces dernières années. Elle est bâtie en forme de croix; sa chapelle de droite est remarquable par son architecture et son triple rang de colonnes. La nef est vaste, la voûte est légère, et les vitraux sont d'un beau coloris et d'une parfaite conservation. Le portail est d'une simplicité remarquable. Les deux tours et le portail qui restent de l'ancienne église de Saint-Jean sont d'une élégante architecture ogivale; ces beaux débris que l'on a eu soin de conserver appartiennent à un ancien couvent dont le réfectoire sert à la manutention des vivres. Soissons possède une société des arts et métiers.

Près de la forêt de Villers-Cotterets, la petite ville de *La Ferté-Milon*, bâtie en amphithéâtre sur un joli coteau baigné par la rivière de l'Ourcq, est entourée de murailles et conserve les ruines d'un vieux château-fort. Digne patrie de l'immortel Racine, la statue du poëte, due au ciseau de M. David, orne la place de l'hôtel-de-ville, et son buste décore sa bibliothèque publique, qui renferme 17,000 volumes. Ses trois églises et son hôpital sont d'une belle construction et bien tenus. L'énumération de ces édifices ferait peut-être croire que cette ville est importante; hâtons-nous de dire que sa population dépasse à peine 2,000 âmes: c'est le plus bel éloge que nous puissions faire du bon esprit et des lumières de ses habitants.

En descendant vers les bords de la Marne, on arrive à *Château-Thierry*, dont la promenade borde la rive droite de la rivière, et qu'un beau pont sépare de l'un de ses faubourgs. La ville est assez bien bâtie et s'élève en amphithéâtre. Vue de la rive gauche de la Marne, elle présente un aspect riant que font ressortir les ruines du château qui lui donna son nom. L'origine de cet édifice date de l'an 720: Charles Martel le fit construire pour servir de résidence au jeune roi Thierry IV, qu'il voulait tenir dans sa dépendance en lui offrant un séjour agréable pendant qu'il règnerait en son nom. Habité par ce prince, par les comtes de Vermandois et par ceux de Champagne, par Henri II et par le duc d'Alençon qui y mourut, par Louis XIII et par les ducs de Bouillon, une ville s'établit à ses pieds. C'est elle qui fut le berceau de notre célèbre fabuliste, dont on conserve la maison, et dont la statue en marbre blanc s'élève près du pont à l'entrée du boulevard.

Nous entrerons dans le *département de Seine-et-Marne* (1), que traversent la première de ces rivières au sud, et la seconde au nord, par la petite ville de *La Ferté-sous-Jouarre*. Elle est arrosée par la Marne, et située dans une vallée aussi jolie que fertile. La propreté qui y règne, l'élégante simplicité des habitations, le mouvement même de son port, annoncent une cité industrieuse: sa population est d'environ 4,000 âmes. Deux fabriques de cardes qui emploient annuellement 40,000 kilogrammes de cuir et de fer; de grandes exploitations de pierres meulières que l'on façonne en meules qui nécessitent pour leurs cercles 50,000 kilogrammes de fer, et que l'on expédie en grande quantité dans les pays étrangers; un commerce considérable de bois et de charbon pour l'approvisionnement de Paris, répandent dans cette ville l'aisance qu'il est facile d'y remarquer. Une petite excursion nous fera voir au nord de la Marne le joli bourg de *Dammartin*, bâti en amphithéâtre sur une montagne isolée, d'où l'on jouit d'une vue qui s'étend à plus de 15 lieues. On y fabrique de la dentelle, et tous les ans il s'y tient, au commencement de décembre, une foire considérable de bestiaux. Après avoir traversé *Juilly*, célèbre par son collége, nous verrons le bourg de *Chelles*, où Chilpéric fut assassiné en 584. Le bâtiment qui s'offre à nos regards est tout ce qui reste de cette riche abbaye, que fonda, au septième siècle, Bathilde, femme de Clovis II.

En remontant la Marne nous arriverons à *Meaux*, sous-préfecture et siége d'un évêché.

(1)

Bois.	79,862	hectares.
Vignes.	18,972	
Carrières à meules. . .	80	
Moulins à farine. . . .	118	
Canaux	8	

C'est l'ancienne cité qui reçut les noms de ***Jatinum*** et de ***Fixtuinum***, capitale des ***Meldi***, qui prit ensuite celui de ***Meldæ***. Elle était importante sous les rois de la première race; ce fut une de celles qui embrassèrent avec le plus d'empressement la réformation; ce fut une de celles aussi qui souffrirent le plus des guerres religieuses du seizième siècle. La Marne la divise en deux parties inégales, et le canal de l'Ourcq coule au pied de ses anciens remparts, transformés en promenades agréables. Elle est assez bien bâtie, mais mal percée. Son seul édifice remarquable est sa cathédrale, d'une belle construction gothique, qui renferme les cendres de Bossuet, dont la voix éloquente a rendu célèbre la chaire de Meaux. Cette ville possède de belles promenades, une salle de spectacle, une bibliothèque publique de 14,000 volumes, un collége communal, et une société d'agriculture. Elle est le centre d'un grand commerce d'avoine et de céréales pour Paris: on y fabrique des tissus de coton et des fromages qui portent toujours le nom de son ancienne province. Elle en expédie annuellement plus de 3,200,000 kilogrammes. Elle fut le berceau de l'auteur dramatique Delanoue.

A ***Brie-Comte-Robert***, où l'on prépare des plumes à écrire, l'église est élégamment bâtie: les arcades gothiques de son intérieur sont d'une grande légèreté; sa tour est d'une hauteur considérable. On voit encore dans cette petite ville de 3,000 âmes quelques restes de l'ancien château des comtes de Brie. ***Melun***, la patrie de Jacques Amyot, l'antique cité de ***Melodunum***, est divisée en plusieurs parties par le cours de la Seine. Sa position au pied d'une colline lui donne un aspect agréable; mais elle n'est ni bien bâtie ni bien percée et ne renferme aucun monument remarquable. Cependant on y voit une place assez vaste et régulière, et l'on ne peut se dispenser de jeter un coup d'œil sur les beaux vitraux de l'église Saint-Aspais. Elle conserve dans l'île que forme la Seine les ruines d'un château que la reine Blanche et plusieurs de nos rois ont habité. On trouve à Melun une salle de spectacle, une bibliothèque de 10,000 volumes, les archives du département, un collége communal, et une société d'agriculture.

A quatre lieues au sud de ce chef-lieu de préfecture, ***Fontainebleau***, régulièrement bâtie au milieu d'une vaste forêt, que la richesse de sa végétation, que ses vieux chênes, que ses belles et larges allées, que son sol inégal, formé de terrains sablonneux couverts çà et là de monceaux de grès bizarrement bouleversés, que la beauté de ses sites, en un mot, ont rendue célèbre, est remarquable par son château royal, dont la construction fut confiée au Primatice par François Ier, et que depuis celui-ci cinq rois se sont plu à embellir. Que de souvenirs s'y pressent depuis Henri III qui naquit dans l'enceinte de ce palais, jusqu'au pape Pie VII qui l'habita pendant dix-huit mois; depuis l'acte de cruauté de Christine de Suède, jusqu'à l'abdication de Napoléon! La ville doit son origine aux habitations qui se groupèrent autour d'un château que fit bâtir Louis-le-Jeune en 1169. On a dit que son nom primitif est ***Fontaine-Belle-Eau;*** mais celui de ***Fons Bleaudi***, qu'elle porte dans les titres du temps, accrédite l'opinion que la découverte d'une source par un des chiens de Louis VII, appelé ***Bliaud*** ou ***Bleaud***, que l'on y trouva se désaltérant, donna à ce prince l'idée de choisir cet emplacement pour en faire un rendez-vous de chasse. Avant sa construction, la forêt s'appelait forêt de ***Bièvre***. Au nombre des princes dont cette ville fut le berceau, on doit citer Philippe-le-Bel, qui y mourut aussi le 29 novembre 1314, François II, Henri III, Louis XIII, Elisabeth, fille de Henri IV, et le Dauphin, fils de Louis XIV et aïeul de Louis XV. Parmi les artistes et les littérateurs qui reçurent le jour à Fontainebleau, nous ne pouvons nommer que le peintre Claude Lefèvre, mort à Londres en 1675; Dancourt qui, après avoir été avocat, se fit comédien et auteur comique, et Poinsinet, auteur de la comédie du Cercle, célèbre par les mystifications dont il fut l'objet.

Jusqu'à l'époque de la révolution, le village d'Avon fut la paroisse du château de Fontainebleau; mais à cette époque il fut, sous ce dernier nom, élevé au rang de ville. L'église que Louis XIII y fit bâtir, sous l'invocation de saint Louis, n'offre rien de remarquable ni dans son architecture ni dans sa décoration intérieure. Il existe dans cette ville une salle de spectacle, une bibliothèque publique de 28,000 volumes, et deux hospices dont l'un a été fondé en 1646 par Anne d'Autriche, et l'autre en 1696 par madame de Montespan. Elle possède aussi une société d'agriculture et une école gratuite de dessin. Fontainebleau est en

général bien bâti; plusieurs de ses rues sont larges et bien alignées. A l'une des extrémités de la ville, au milieu du carrefour où commencent les routes de Montargis, d'Orléans et de Sens, on voit un obélisque qui fut construit sous Louis XVI.

Le château de Fontainebleau présente une réunion intéressante de constructions des époques ogivale, de la renaissance et des temps modernes. Pour ne parler que des principales parties de cette résidence royale, nous citerons la salle de bal construite sous François Ier: elle est décorée de lambris chargés de croissants et de chiffres de Henri II et de Diane de Poitiers, et les murs sont couverts de peintures du Primatice; la galerie de François Ier, ornée de fresques du même peintre et du Florentin Rosso; la galerie de Diane, construite sous Henri IV, et dont les peintures modernes sont de MM. Abel Pujol et Blondel; le salon de Diane, entièrement peint par ce dernier. Le château renferme trois chapelles: celle de Saint-Saturnin, construite en 1169; la chapelle Haute, fondée par François Ier, mais transformée en bibliothèque par Napoléon; celle de la Sainte-Trinité, bâtie sous Louis IX et rebâtie en 1509. Le grand autel de cette chapelle est un des plus beaux que l'on puisse voir: il est dû à l'Italien Bourdoni. Dans les grands appartements on remarque une belle table en bois de Sainte-Lucie, d'un seul morceau, dont le diamètre est de 6 pieds 5 pouces. On montre aussi celle sur laquelle Napoléon signa son abdication en 1814.

A la sortie de la forêt de Fontainebleau, la jolie ville de *Nemours* s'est élevée au pied d'un château appelé *Nemus,* parce qu'il était au milieu des bois; de là le nom qu'elle porte. Ses seigneurs prenaient le titre de chevaliers; mais au quatorzième siècle elle fut érigée en duché-pairie. Celui de ses ducs qui fut tué à la bataille de Cerignole, était le seul rejeton de la famille d'Armagnac. Réuni à la couronne, ce duché fut aliéné par François Ier en faveur des princes de Savoie qui le conservèrent jusqu'en 1666. Depuis Louis XIV il s'est perpétué dans la maison d'Orléans. Nemours, percée de rues larges, possède une bibliothèque assez riche, pour une ville de 3,700 âmes: elle se compose de 2,000 volumes; un hôpital, ancien couvent, dont on admire le portail; un vieux château flanqué de quatre tours et renfermant une prison, et une salle de spectacle; enfin on y voit un beau pont sur le Loing. Elle est arrosée par deux bras de cette rivière, tandis que le canal du Loing baigne une autre partie de la ville.

Le Loing, avant de se jeter dans la Seine, arrose l'ancienne et agréable ville de *Moret*, où coule le canal qui descend de Némours. Cette petite ville de 2,000 âmes est entourée de murailles délabrées. A ses deux extrémités s'élèvent deux portes en ogives. Son Hôtel-Dieu paraît être un monument du treizième siècle. Son église, qui date probablement du siècle suivant, est très bien conservée et d'un beau style gothique. Dans la cour d'une maison de la Grande-Rue, nº 40, on voit quelques restes d'un petit château de François Ier, dont la plupart des sculptures servent d'ornements à une habitation que l'on remarque dans les Champs-Élysées, à Paris.

A deux lieues au-dessus de Moret, l'Yonne se jette dans la Seine à *Montereau-Fault-Yonne*. Le confluent de ces deux cours d'eau lui fit donner chez les Gaulois le nom de *Condate;* après l'établissement du christianisme dans nos contrées, elle prit celui de *Monasteriolum,* d'où s'est formée sa dénomination moderne. Le pont de cette ville rappelle deux événements importants dans l'histoire: Charles VII, alors dauphin, y eut, en 1419, une entrevue avec Jean-sans-Peur, duc de Bourgogne, et l'y fit assassiner d'un coup de hache; la tête de ce dernier fut conservée long-temps dans la Chartreuse de Dijon. Un jour qu'on la montrait à François Ier, ce prince témoignait sa surprise de la grandeur de l'entaille: « Sire, lui répondit un chartreux, ne vous en étonnez pas: c'est le trou par où les Anglais sont entrés en France. » Le même pont, restauré depuis 1814, a vu la victoire complète que remporta, le 18 février de cette année, l'armée française sur les troupes coalisées. Montereau, avantageusement situé pour son commerce, possède des fabriques de faïence estimées. Sa population est de 4,000 âmes.

De la petite ville de *Bray-sur-Seine,* qui n'a pour elle qu'une situation agréable, on peut remonter jusqu'à *Provins* par la vallée qu'arrose la Vouzie; les chroniques du huitième siècle le désignent sous le nom de *Castrum Provinum;* mais cette cité déchue, entourée de vieilles murailles et de boulevards,

existait, dit-on, du temps des Romains ; quelques auteurs prétendent qu'à cette époque elle portait le nom d'*Agedincum*, question qui a été le sujet de plusieurs controverses. D'après cette opinion, qu'il est difficile d'admettre, Sens, qui revendique le nom d'*Agedincum*, n'aurait jamais porté que celui de *Senonæ* ou *Senones*. Du reste, c'est à tort que l'on attribue aux Romains la construction de la grosse tour flanquée de quatre tourelles qui domine la ville et porte le nom de *Tour de César*. Rien dans cet édifice ne paraît être antérieur au moyen âge ; rien n'est antique dans les vieux remparts flanqués de tours, alternativement rondes et carrées, qui entourent la ville, ni dans les anciennes constructions que renferme son enceinte. Dans les deux quartiers, plusieurs monuments d'architecture gothique se font remarquer ; les plus importants sont dans la ville haute : c'est là qu'on peut voir la jolie église de Saint-Quiriace, construite en 1160 par Thibaud-le-Libéral, et qui n'a jamais été terminée ; près de là le collége qui occupe les restes du palais des comtes de Champagne, et dans les différentes parties de la ville haute les galeries souterraines et les caveaux dont il est difficile de deviner l'origine et le but, tant leur architecture gothique offre d'élégance et de solidité. Ce sont de longs corridors communiquant à de grandes salles carrées, hautes d'environ 15 pieds, dont les voûtes sont soutenues par de nombreuses colonnes qui leur donnent presque l'apparence de temples. Ces constructions ont été faites avec trop de luxe pour avoir pu contribuer à la défense de la ville ; monuments du moyen âge, rien n'indique qu'elles aient pu servir au culte. Auraient-elles servi d'ateliers aux nombreux fabricants de draps qui, suivant les historiens du temps, occupaient 3,000 métiers, autant de foulons et de cardeurs, sans y comprendre les autres ouvriers nécessaires à la disposition des laines et des draps, alors que Provins avec ses faubourgs renfermait 80,000 habitants, c'est-à-dire sous le règne de Thibaud IV ? Ce qui prouve, en effet, que sa population, qui ne s'élève qu'à environ 5,000 âmes, était considérable à l'époque de sa prospérité, c'est que, dans son enceinte aujourd'hui trop vaste, on trouve des vignes, des vergers et des champs en culture. Sur l'une de ses promenades, hors de ses murs, il existe une source ferrugineuse qui est très fréquentée pendant la belle saison, surtout depuis qu'on y a construit un petit bâtiment simple et commode.

Si nous suivons la route de Paris, nous traverserons la petite ville de *Nangis* dans une plaine vaste et fertile ; à quelques lieues au nord de celle-ci, *Rozay*, sur la petite rivière d'Yères, est entourée de remparts plantés de beaux arbres, et renferme une belle église gothique ; au hameau de *Courtalin*, dans les environs, il existe une des papeteries les plus renommées de France, dans laquelle l'eau est fournie par un puits artésien d'où elle monte de 160 pieds ; enfin *Coulommiers*, chef-lieu de sous-préfecture, fait un commerce considérable de céréales et de fromages, et renferme d'importantes tanneries. C'est dans cette ville que naquit le peintre Valentin qui, pendant nos troubles civils, mania tour à tour le pinceau, la plume et l'épée.

Avant de quitter le département de Seine-et-Marne, nous ferons remarquer qu'il abonde en froment, qu'on y cultive une grande quantité de vignes qui donnent un vin médiocre, qu'il renferme de belles forêts et d'excellents pâturages, qu'il possède de nombreux moyens de communication, et que l'éducation des bêtes à laine y est portée plus loin que dans la plupart de nos départements.

Celui de l'*Oise* est plus peuplé, presque aussi productif en céréales, cinq fois moins riche en vignes, et possède plus de bêtes à laine que n'en exige sa consommation. On évalue à près de 32 millions les produits nets de l'agriculture dans ce département [1]. La surface du sol y est ondulée : sur la gauche de l'Oise ce sont des plaines sillonnées par quelques ruisseaux ; sur la droite de la même rivière, des plateaux et des collines. La nature géognostique des terrains y offre une grande variété de dépôts : ce sont les grès coquilliers et les calcaires supérieurs à la craie, et toute la série de couches inférieures à celle-ci, jusqu'aux argiles qui, sur les côtes de la Normandie et de l'Angleterre, renferment un calcaire lumachelle ou marbre qui prend un agréable poli. Il ne faut point chercher dans ces formations géologiques

[1]
Bois.	80,578 hectares
Vignes.	2,601
Usines à cuivre et à fer. .	7
Canaux.	2
Ponts suspendus.	2

des couches de houille qui appartiennent à des dépôts beaucoup plus inférieurs; mais si le bois y était moins cher, on pourrait y exploiter de riches minerais que recèlent les grès ferrugineux. Les marais de Bresle, de Chaumont et des environs de Compiègne fournissent une tourbe qu'on emploie comme combustible, et d'autres localités ont des dépôts de végétaux d'où l'on tire du sulfate de fer. Comme tous ceux qui environnent Paris, ce département est traversé par un grand nombre de routes; on en compte plus de vingt.

Crépy ou *Crespy*, dans une position charmante au milieu d'une vallée arrosée par deux ruisseaux qui baignent son enceinte, était jadis considérable: on l'appelait *Crespy en Valois*. Elle était défendue par un château qui n'offre plus que des ruines, dont plusieurs parties appartiennent au treizième siècle et la plupart au règne de Louis XII. Sa population n'est plus que de 2,000 habitants. Elle communique par une belle route avec *Senlis*, où l'on voit encore les restes de l'enceinte que les Romains construisirent. Ils appelèrent cette ville *Augustomagus;* sous Vespasien elle prit le nom de *Sylvanectes*, nom d'une peuplade dont le territoire était probablement entouré de forêts. Elle est située sur le penchant d'une colline au pied de laquelle coule la Nonette; la plupart de ses rues sont étroites et tortueuses; mais son ancienne cathédrale, qui date du douzième siècle, est remarquable par la légèreté de son architecture gothique et la hauteur de son clocher. On y remarque une vieille construction qui offre de l'intérêt par les souvenirs qui s'y rattachent: c'est le Louvre ou l'ancien château que les rois de France habitèrent jusqu'au règne de Louis XIII. Les eaux de sa petite rivière passent pour avoir une qualité particulière et propre au lavage des laines; aussi les lavoirs de Senlis occupent-ils un grand nombre de bras. Ses autres branches d'industrie sont le tissage et le filage du coton, qui emploient 250 ouvriers; les travaux d'imprimerie, qui procurent de l'ouvrage à plus de 200 personnes, et la fabrication de la fécule de pommes de terre, à près de 150.

Dans ses environs, s'étendent les forêts de Hallate, d'Ermenonville, de Pontarmé et de Chantilly; le beau parc de *Mortefontaine*, où l'abondance des eaux donne tant de charmes à des sites agrestes; celui d'*Ermenonville*, où tout rappelle le philosophe de Genève, et celui de *Chantilly*, qu'illustre le souvenir du grand Condé. La révolution a détruit le magnifique château de ce héros; en démolissant sa chapelle, on y trouva les restes de Coligny, qui, des fourches de Montfaucon, avaient été transportés secrètement dans ce domaine, appartenant alors à la maison de Montmorency. Il reste encore de cette vaste propriété le petit château et le bâtiment des grandes écuries, chef-d'œuvre d'architecture. Chantilly, que l'on peut appeler une ville, existait déjà comme village, avec un château, vers l'an 900; son hospice, qu'il doit à la bienfaisance de la maison de Condé, est un modèle dans son genre. Cette ville fabrique de la porcelaine, des blondes et des dentelles. Tous les ans, il s'y fait des courses de chevaux qui y attirent une nombreuse et brillante société.

Creil, sur le bord de l'Oise, qui y forme une île où l'on voit encore les restes d'une tour du vieux château royal dans lequel Charles VI fut enfermé pendant sa démence, était au rang des villes dès le neuvième siècle; elle occupe une place importante dans les annales de notre industrie par sa belle manufacture de faïence anglaise, qui emploie 900 ouvriers. Le bourg de *Mello*, ou *Merlou*, dans une jolie vallée, sur le Thérain, au pied d'une colline escarpée que domine un château à tourelles qui existe depuis l'an 800 et d'où l'on jouit d'une belle vue, est bien bâti et renferme plusieurs fabriques. *Montataire*, dans la même vallée et sur la même rivière, qui fait mouvoir les cylindres d'une importante fabrique de tôle, est un ancien village où séjourna Massillon, et dont l'église, bâtie sur une hauteur, a retenti des prédications de Pierre l'Ermite excitant à la croisade. Près de l'église est un château qui menace ruine et dont la reconstruction date de 1400. Dans la vallée de la Bresche, *Nogent-les-Vierges* doit son surnom à deux saintes princesses écossaises, Maure et Brigide, qui furent martyrisées dans les environs vers le cinquième siècle, et dont les reliques sont déposées dans son église; il offre cet aspect d'aisance et d'activité qui est propre aux lieux où l'industrie prospère. Entre ce bourg, situé sur la route de Paris à Amiens, et l'Oise, règne un vaste marais dans lequel on a découvert les restes de la voie romaine qui conduisait de Beauvais à Senlis. *Précy-sur-Oise* présente

l'aspect d'une ville par son étendue, la construction de ses maisons et la largeur de ses rues ; *Saint-Leu-d'Esserent* est remarquable par son église. Dans les communes de *Blaincourt*, de *Gouvieux*, de Creil, de Montataire et de *Saint-Maximin*, on remarque une centaine d'habitations placées dans des carrières ; elles s'annoncent de loin par des cheminées posées à ras de terre, qui excitent un mouvement de curiosité, mais qui inspirent ensuite un sentiment pénible par l'idée que ces demeures souterraines sont humides et malsaines.

Le canton de Creil est tellement industrieux que, dans une étendue de quatre lieues de long sur deux de large, il renferme 179 manufactures et 8,000 ouvriers, dont les produits annuels sont estimés à 16 millions. On a calculé que si la France était partout animée par une industrie analogue, elle fournirait de l'ouvrage à 24 millions d'individus et se procurerait une richesse de près de 48 milliards. Nous quitterons l'arrondissement de Senlis en traversant la jolie petite ville de *Pont-Sainte-Maxence*, où l'on remarque sur l'Oise un beau pont construit par le célèbre architecte Perronet, à qui l'on doit celui de Neuilly ; il est soutenu par des colonnes détachées et décoré aux quatre coins par des obélisques. Parmi les édifices du moyen âge que l'on remarque à Pont-Sainte-Maxence, le principal est le prétendu palais des ducs de Bourgogne, dont il reste encore une partie de la façade.

On prétend que *Compiègne* existait au temps des Romains, et que son nom latin de *Compendium* lui fut donné parce qu'elle renfermait des approvisionnements militaires considérables. Une voie romaine, improprement appelée *chaussée de Brunehault*, traverse sa belle forêt et semble attester l'antique origine de cette ville, qui n'acquit toutefois de l'importance que sous Charles-le-Chauve ; ce prince la rebâtit et la nomma *Carlopolis*. Louis-le-Bègue et Hugues Capet ont été inhumés dans l'église de l'abbaye de Saint-Corneille, à laquelle Pepin-le-Bref donna le premier orgue qu'on ait vu en France et qu'il avait reçu de Constantin Copronyme. Il ne reste plus de ce célèbre monastère que des cloîtres et quelques bâtiments occupés par l'administration militaire. Il se tint à Compiègne plusieurs conciles, dont le plus mémorable est celui dans lequel l'empereur Louis-le-Débonnaire fut déclaré incapable de régner. Le château royal est un des plus remarquables par son étendue, la distribution et la richesse des appartements, et par l'ordonnance de ses jardins. On en attribue la fondation à saint Louis ; Charles V, Louis XI, François Ier, Louis XIII et Louis XIV l'agrandirent ; mais il fut rebâti par Louis XV, terminé par Louis XVI, et restauré dans le goût moderne par Napoléon. La Convention nationale y établit un Prytanée ; à son retour d'Égypte, Bonaparte y fonda l'Ecole d'arts et métiers qu'il transféra en 1806 à Châlons. Compiègne possède plusieurs édifices du moyen âge. L'église de Saint-Germain date du quinzième siècle ; celle de Saint-Antoine est du douzième, et le chœur est de deux siècles plus tard. La fondation de celle de Saint-Jacques remonte au commencement du treizième siècle. La tour des Jacobins, dont on voit les restes sur les bords de l'Oise, faisait partie du palais de Charles-le-Chauve. L'ancien Hôtel-Dieu, qui sert d'hôpital militaire, a été restauré par saint Louis. L'hôtel-de-ville est un joli édifice du commencement de l'époque de la renaissance ; sa façade supporte une terrasse entourée d'une balustrade, ayant aux deux angles deux tourelles hexagones terminées en pointe ; du milieu du comble s'élève une grande et belle tour octogone, flanquée de quatre tourelles rondes et terminées par une flèche très élevée. Au centre des quatre tourelles, des figures humaines, ou jaquemarts, sonnent à coups de marteau les divisions du temps.

La ville renferme plusieurs belles maisons, mais ses rues sont mal percées. Elle était autrefois entourée de murailles ; les Anglais en firent le siége en 1430, et c'est dans une sortie que Jeanne Darc fut faite prisonnière. On montre encore la tour que, par une infâme trahison, le gouverneur fit fermer devant cette héroïne au moment où elle voulut rentrer dans la place. En 1624, le cardinal de Richelieu conclut à Compiègne un traité d'alliance avec la Hollande. Cette ville possède une bibliothèque publique d'environ 6,000 volumes dans une des salles de l'hôtel-de-ville ; elle a un collége communal et une société d'agriculture ; sa salle de spectacle, dont la façade est très simple, est à l'intérieur décorée avec beaucoup d'élégance ; le pont, dont la première

pierre fut posée, en 1732, par Louis XV, est d'une assez belle construction. Compiègne est le berceau de Mercier, auteur du *Tableau de Paris.*

Parmi les curiosités que l'on va visiter aux environs de Compiègne, nous devons citer dans la forêt, qui commence aux portes de la ville, la Faisanderie, et le village de *Saint-Jean-aux-Bois,* dont l'église, d'un joli style ogival, a été construite, en 1152, par la reine Adélaïde. La muraille et les fossés qui entourent l'église, ainsi que la porte flanquée de tourelles que l'on y remarque, sont les restes de l'ancienne maison royale de Cuise, palais des rois des deux premières races. Enfin, à trois lieues de Compiègne, il faut visiter aussi les ruines du château de *Pierrefonds,* qui domine le petit lac et le joli village dont il fut long-temps la terreur. On sait que cette vieille forteresse, encore si imposante, fut bâtie vers 1390 par Louis, duc d'Orléans, comte de Valois, et démantelée en 1617 par ordre de Louis XIII, qui ne voulut point laisser subsister au sein du royaume un refuge toujours ouvert au brigandage et à la rébellion. L'église du village date de 1206, mais le clocher est de 1552.

Noyon est incontestablement antérieur à Compiègne; son nom celtique fut latinisé par les Romains en celui de *Noviomagus.* Sous Charlemagne, qui s'y fit couronner, c'était le siége d'un évêché; il y termina la cathédrale qu'avait fait construire Pepin-le-Bref. Cet édifice est d'un beau style roman, c'est-à-dire antérieur au style ogival. On remarque les bâtiments de l'ancien palais épiscopal, un hôtel-de-ville du quinzième siècle, un hôpital, de jolies promenades et des manufactures de toiles fines et de tulles. Quoique ancienne, la ville est bien bâtie. C'est la patrie du réformateur Calvin, de Sarrazin, célèbre sculpteur du seizième siècle, du ministre Roland et du consul Lebrun.

La singulière construction du château de *Clermont,* surnommé *en Beauvoisis,* au sommet d'une montagne dont la ville occupe la base, a fait croire qu'il avait été bâti par les Romains et que ce petit chef-lieu remontait à la plus haute antiquité. Cet édifice est du onzième ou du douzième siècle; il est compris dans les constructions dont se compose la maison centrale de détention. La beauté et l'étendue des points de vue qu'on y découvre sont principalement dignes d'attention. Cette ville a vu naître Philippe-le-Bel; elle était, au treizième siècle, la capitale d'un comté que saint Louis donna à son fils Robert, tige de la maison de Bourbon. L'hôtel-de-ville paraît avoir été construit sous le règne de Charles-le-Chauve. Il se faisait autrefois, à Clermont, au mois de mai, une espèce de pèlerinage en l'honneur de saint Jengou, patron des bons maris. Cette dévotion a cessé; peut-être faut-il en attribuer la cause au grand nombre de bons ménages. On sait que la moralité des habitants du pays s'est sensiblement améliorée par les progrès de l'industrie que le duc de Liancourt, dont la mémoire est vénérée à juste titre, a contribué à faire naître dans tout l'arrondissement, en la favorisant spécialement dans sa terre, située à une lieue et demie de Clermont. Par ses soins, le pauvre village de *Liancourt,* qui renfermait à peine 800 habitants, en compte aujourd'hui près de 1,300. Les environs sont maintenant couverts de petites fabriques qui offrent un moyen d'existence à la population laborieuse.

L'ancienne capitale du Beauvoisis, petit pays habité jadis par les *Bellovaci,* portait, à ce que l'on croit, le nom de *Bellovacum,* avant qu'elle reçût celui de *Cæsaromagus. Beauvais* est mal bâti; ses rues sont généralement assez larges, mais le grand nombre de maisons en bois présentant sur la rue leurs pignons irréguliers lui donnent un aspect désagréable. Ces vieilles habitations disparaissent chaque jour, et cependant il en est plusieurs qui mériteraient d'être conservées comme d'élégantes constructions du moyen âge. Sa grande place est décorée à l'une de ses extrémités par l'hôtel-de-ville, dont la façade à l'italienne est ornée de pilastres d'ordre ionique. Sa cathédrale, qui n'a pas été achevée et qui manque de nef, est célèbre par la beauté du chœur, dont les vitraux bleus et chargés de riches peintures, qui pour la plupart remontent au temps de saint Louis, répandent sur l'intérieur de ce temple une lueur romantique. La construction du chœur date de 1225, et celle des autres parties de 1499. La hardiesse de ses voûtes le rend surtout remarquable: leur hauteur intérieure est de 144 pieds. Terminé en 1568, le clocher fut renversé par un violent ouragan en 1573, ce qui empêcha de continuer cette église. Celle de Saint-Étienne, plus ancienne,

offre le passage des arcades cintrées aux ogives. Ses vitraux, et surtout ceux des chapelles qui entourent le chœur, sont de la plus belle exécution : ils portent les dates de 1500 à 1575; sa tour qui présente les traces de plusieurs époques de construction, a été ajoutée à l'ancienne église ; elle devait en élargir la nef, mais ce changement n'a point été continué. Sur le mur latéral, à droite, une statue en bois du seizième siècle représente sainte Wilgeforte attachée sur une croix. Une église digne d'attention est celle de la Basse-Œuvre, adossée à la cathédrale. Elle paraît être d'une origine romaine ; ses murailles sont formées de rangées de petites pierres, alternant avec des rangées de briques. On la regarde avec raison comme un précieux monument du style roman primordial. Une jolie salle de spectacle ainsi qu'un grand et bel hôpital, construits tous les deux depuis peu, se font remarquer dans cette ville. Le vieux bâtiment de l'évêché qui comprend des restes de construction romaine, des portions appartenant à l'époque romane, d'autres à l'époque ogivale, et d'autres enfin à celle de la renaissance, nous présente encore quelques débris du château des comtes de Beauvais. Les anciens remparts, dont quelques portions datent de la domination romaine, sont convertis en promenades ; mais quelques vieilles tours rondes et les restes d'une muraille en briques baignés par le Thérain, sont tout ce qui retrace le souvenir de deux époques glorieuses pour Beauvais. Les Anglais l'assiégèrent inutilement en 1443 : ils furent repoussés par l'héroïque dévouement de Jean Lignière. Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne, ne fut pas plus heureux en 1472. Ce siége est fameux par les forces qu'y déploya ce prince et par la belle résistance des habitants. Ceux-ci, loin de s'effrayer des attaques d'une armée forte de 80,000 hommes, montrèrent tant d'énergie que les femmes briguèrent l'honneur de défendre la brèche ; conduites par Jeanne Fouquet ou Lainé, surnommée *Hachette*, elles combattirent même avec plus d'intrépidité que les hommes. Celle-ci s'empara d'un drapeau qu'un ennemi qu'elle renversa plantait sur la muraille. Cette action héroïque est représentée dans un tableau qui décore l'hôtel-de-ville ; et ce fut en mémoire de la levée du siége que, tous les ans, au mois de juillet, on faisait une procession qui a cessé depuis la révolution, et dans laquelle les femmes avaient le pas sur les hommes. Beauvais, dont le commerce est considérable et qui possède des fabriques de drap, dont une occupe 150 ouvriers, des filatures de coton, des blanchisseries, et une manufacture royale de tapisseries de haute-lice employant 80 ouvriers, a donné naissance à plusieurs hommes célèbres, tels que Philippe de Villiers, de l'Ile-Adam, grand-maître de l'ordre de Malte, Restaut le grammairien, Lenglet-Dufresnoy, Mesenguy, l'abbé Dubos, littérateur, et Vaillant, célèbre antiquaire. Sa bibliothèque publique est peu digne d'un chef-lieu de préfecture : elle ne se compose que de 7,500 volumes.

Aux environs et dans tout l'arrondissement de Beauvais, on remarque une industrie aussi active que dans les autres parties du département. Non loin de cette ville, on fait de grandes exploitations de tourbe qui emploient plus de 1,100 ouvriers : celle de *Bresle* en occupe seule près de 300 et produit à la commune un revenu de 40,000 francs. Près de ce bourg, dont l'église est assez belle et qui possède trois pompes à incendie, le *Mont-Cesar* porte encore les traces de l'enceinte d'un vaste camp romain. A *Savignies*, village qui n'est peuplé que de potiers, on fabrique des cruches, des terrines et des tuyaux, pour la valeur de plus de 250,000 francs. Le long village d'*Hanvoile* fabrique une grande quantité de serges connues sous le nom d'*hanvoiles*. Il est vrai que la petite ville de *Chaumont-Oise*, sur la Troêne, où elle présente un aspect pittoresque qu'elle doit surtout à la position de l'église qui la domine, n'offre, malgré sa situation manufacturière, qu'une tannerie, une mégisserie, trois moulins à eau et deux fours à chaux ; mais au village d'*Auneuil* on fabrique des blondes, et l'on compte dans ce canton près de 800 ouvrières en dentelles, et dans celui de *Nivellers*, 440 fileuses de chanvre, 280 fileuses de laine, 12 fabricants de bas et 50 peigneuses de laine.

L'Oise entre dans le *département de Seine-et-Oise* (1) près de *Beaumont*, qu'elle baigne.

(1)

Bois		77,213 hectares
Vignes		16,711
Tourbières	200	
Moulins à farine	867	
Canal	1	
Ponts suspendus	7	
Chemins de fer	4	

Cette ville, de 2,000 âmes, dont la promenade est placée au sommet d'un plateau crayeux, a pour point de vue la plaine qui s'étend sur la droite de la rivière. A l'*Ile-Adam*, bourg où l'on remarque un très beau château qui appartenait à la maison de Conti, il existe une manufacture de porcelaine. A une lieue de *Luzarches*, petite ville agréable par sa position, l'abbaye de Royaumont, que fonda saint Louis, a été convertie en une importante filature de coton, et des débris de son église on a construit un joli village.

Le bourg d'*Ecouen* est bâti sur une colline et dominé par un château qui passe avec raison pour un des plus beaux édifices du seizième siècle qui existent encore dans les environs de Paris. Le connétable Anne de Montmorency le fit construire en 1545 par Bullant, élève de Pierre Lescot, pour remplacer l'antique manoir de cette illustre famille. Cent ans plus tard, une confiscation qui suivit le supplice de Henri II, duc de Montmorency, l'une des victimes de la tyrannie du cardinal de Richelieu, fit passer le domaine d'Ecouen entre les mains de la duchesse d'Angoulême, qui l'apporta en dot au prince de Condé son époux. Jusqu'à la révolution il resta aux héritiers de ce prince; sous le consulat, le château fut converti en caserne; puis Napoléon y établit un grand pensionnat destiné aux filles des membres de la Légion-d'Honneur et confié à la direction de madame Campan. Enfin, au retour des Bourbons, le domaine d'Ecouen fut rendu à la maison de Condé, d'où il a passé par testament dans celle d'Orléans. A l'exception de la chapelle, des salles dites de Diane, d'Apollon et de Pepin-le-Bref, que décorent quelques peintures à fresque; à l'exception de quelques sculptures sur le manteau des cheminées, ce château est maintenant complétement nu. De superbes vitraux peints en camaïeu, d'après des dessins de Raphaël et représentant toute l'histoire de Psyché, avaient été enlevés de ce château et transportés au musée des Petits-Augustins à Paris; lorsqu'on détruisit ce musée, sous la restauration, ils furent reportés à Ecouen; mais, transportés sans précaution et relégués dans un coin du château, ils ont éte considérabement endommagés.

A *Louvres*, sur la route de Senlis, on remarque une ancienne église et un bâtiment gothique dans lequel la reine Blanche fonda un hôpital qui subsiste encore des dons de cette princesse. *Gonesse*, qui vit naître Philippe-Auguste, et qui depuis long-temps a la réputation de faire de bon pain, possède un important commerce de grain, de farine et de fourrages. Enfin, *Montmorency*, dont la forêt est le rendez-vous des promeneurs de Paris, est une petite ville aux rues escarpées, dont un grand nombre de maisons jouissent d'une vue délicieuse. Près de la forêt on voit l'agréable séjour que J.-J. Rousseau appelait son *Ermitage*, et dans lequel Grétry mourut en 1813. Au bas de Montmorency, l'étang de Saint-Gratien ajoute à l'agrément de la position du nouveau village d'*Enghien*, réunion d'élégantes maisons de campagne groupées autour de deux beaux établissements de bains d'eaux sulfureuses, achevés depuis 1822.

Pontoise s'élève en amphithéâtre au confluent de l'Oise et de la Viorne, petit cours d'eau qui y fait tourner vingt-deux moulins. Ses rues sont étroites, escarpées et tortueuses, mais on y voit de jolies habitations, un bel hôpital et une élégante église de l'époque de la renaissance. Les anciennes murailles qui l'entourent en partie sont celles que l'armee de Charles VII escalada lorsque cette ville fut enlevée aux Anglais en 1442. Les états-généraux y furent assemblés en 1561, et le parlement de Paris transféré en 1652, en 1720 et en 1755. En 1767, il se détacha de la hauteur sur laquelle est construite une partie de la ville, un immense banc de roc qui détruisit plusieurs maisons. La rivière qui la baigne portait chez les Celtes le nom d'*Isar*, ce qui valut à cette ville celui de *Brivisara*, qui signifie *Pont-sur-l'Isar*. Au septième siècle, l'Oise s'appela *Inisa*, et la ville *Pons Inisœ*; enfin *Inisa* se changea en *Æsia*: Pontoise fut alors appelée *Pons Æsiæ*, puis *Pontæsia*. Elle était traversée par une voie romaine qui conduisait de Paris à Rouen: il en reste encore quelques traces dans les environs. C'est la patrie de Philippe de Bourgogne, quatrième fils du roi Jean, et du général Leclerc, mort à Saint-Domingue.

La petite ville de *Mantes*, surnommée *la jolie*, parce qu'elle est bien bâtie et que sa position sur la rive gauche de la Seine offre des points de vue charmants, fut, suivant quelques

auteurs, fondée au temps où les druides n'avaient point encore perdu leur autorité. Son origine paraît être fort ancienne, bien qu'on ignore le nom que les Gaulois et les Romains lui donnaient; mais le gui de chêne qui figure dans ses anciennes armoiries, prouve que nos ancêtres vénéraient dans l'emplacement qu'elle occupe les *pierres* sacrées et les autres emblèmes du culte druidique. L'église de Notre-Dame, nouvellement restaurée, est un monument de la munificence de Blanche de Castille et de Marguerite de Provence, l'une mère et l'autre femme de saint Louis. L'architecture en est très hardie : sa voûte a 90 pieds de hauteur, et l'une de ses tours 200 pieds. Celle de Saint-Maclou est le seul reste d'une autre église qui devait être remarquable par sa beauté et qui fut bâtie en 1340. Le palais de justice est probablement du treizième siècle, et l'hôtel-de-ville, du seizième. Cette ville, administrée avec économie, a su, jusqu'à présent, faire face à ses dépenses communales sans soumettre la consommation de ses habitants à des droits d'octroi. *Limay*, que l'on peut considérer comme un faubourg de Mantes, dont il n'est séparé que par la Seine, a dans son voisinage l'ermitage de Saint-Sauveur, dont la chapelle et l'habitation sont taillées dans la craie. Il s'y fait encore chaque année deux pèlerinages qui attirent un grand concours de monde.

A une lieue au-dessous de Mantes, la Seine baigne les murs du château de *Rosny*, où naquit Sully, et dont le parc servit par ses soins à naturaliser le mûrier. Le château actuel a été construit par le vertueux ministre de Henri IV. La duchesse de Berry a considérablement agrandi ce château, et dans l'enceinte du parc elle a fait élever à la mémoire de son malheureux époux une chapelle et un hospice. Les importants embellissements faits à cette belle propriété ont changé le misérable village de Rosny en une réunion de maisons propres et assez bien bâties.

Le bourg de *La Roche-Guyon*, agréablement situé sur la droite de la Seine, nous offre un autre château beaucoup plus remarquable que celui de Rosny. Il fut bâti en 998 par un seigneur nommé Guy ou Guyon. Une partie de ses dépendances est taillée dans la craie qui constitue la colline à laquelle il est adossé. Sa façade, ornée d'un perron dans le style grec, est un mélange de moyen âge et de moderne qui lui donne une physionomie toute particulière de sévérité, de grandeur et d'antiquité. Ce qui ajoute encore à ces caractères, c'est la grosse tour ronde qui le domine et dont on ignore l'origine. On croît qu'elle existait l'an 250 de notre ère; avant la révolution, elle avait 80 pieds de hauteur; on essaya de la détruire, mais tout ce que l'on put faire fut de la diminuer de 30 pieds. Lorsqu'on entre dans le château on ne peut s'empêcher de remarquer le salon, la bibliothèque, le théâtre et surtout la chambre de Henri IV, meublée encore comme elle l'était lorsque ce prince l'habita. On visite aussi avec intérêt les tombeaux de la famille de Rohan, et la chapelle, creusée dans le roc, où saint Nicaise célébra, dit-on, les saints mystères. Au-dessous de la tour antique, mais au-dessus du château, on a creusé dans la masse crayeuse un bassin carré de 10 pieds de profondeur contenant 2,200 muids d'eau. La source qui l'alimente vient de *Chérence*, village situé à une lieue de La Roche-Guyon. Dans la petite église de ce bourg, on voit le tombeau restauré de François de Silly, duc de La Roche-Guyon.

Près de ce même bourg se trouve *Hautile*, dont le site a inspiré à Boileau sa belle épître sur les douceurs de la vie champêtre. A une lieue plus loin, en se dirigeant vers Mantes, on remarque à *Vétheuil* une des plus belles églises rurales du département. Henri II, roi d'Angleterre, en fit, dit-on, bâtir le chœur; Jeanne d'Evreux, femme de Charles-le-Bel, le clocher; François Ier une partie de la nef, Henri II l'autre partie, la sacristie et le portail si riches en détails élégants. Le chiffre de ce prince et celui de Catherine de Médicis ornent le porche de cette église. Les créneaux qu'on aperçoit aux côtés, au-dessus de la galerie de la porte latérale, datent du temps de la Ligue.

A trois lieues au nord-est la petite ville de *Magny*, patrie du peintre Santerre, nous offre une large rue garnie de quelques belles maisons et une jolie église du seizième siècle, dans laquelle on remarque de beaux fonts baptismaux, un tombeau élevé en 1784, au curé Dubuisson, l'un de ses plus dignes pasteurs, dont l'épitaphe est de Condorcet, et les beaux restes du mausolée de la famille de Villeroy dont les cendres reposent dans cette église. Ce village de *Banthale*, à une petite lieue de

Magny, a été regardé par d'Anville comme occupant l'emplacement de l'antique *Petromantalum*.

En retournant sur nos pas, ***Meulan,*** bâti en amphithéâtre sur la rive droite de la Seine, indique par son ancien nom de ***Mellentum,*** une origine celtique. Cette petite ville de 2,000 âmes offre encore quelques restes des fortifications qui la firent résister avec opiniâtreté aux inutiles attaques du duc de Mayenne. Nous traverserons ensuite ***Poissy***, la patrie de saint Louis, peuplée de 2,600 habitants. Elle était autrefois la capitale d'un petit pays qu'on appelait le *Pincerais,* de son nom latin *Pagus Pinciacensis;* Charles-le-Chauve y tint un parlement; elle était comprise dans le domaine de la couronne, et les reines y faisaient leurs couches. Blanche de Castille y répéta plusieurs fois à son fils ces paroles remarquables : « J'aimerais mieux vous voir périr à mes yeux que de vous voir perdre l'innocence de votre baptême; souvenez-vous que ce qui est onéreux au peuple ne peut jamais être glorieux au prince. » Il se tient toutes les semaines à Poissy un marché considérable de bestiaux dont la vente produit à la ville de Paris un droit annuel de 1,400,000 fr. L'ancien couvent des Urselines a été transformé en un dépôt de mendicité assez vaste pour contenir 750 condamnés, que l'on y occupe à différents genres d'industrie, pour lesquels on leur tient compte d'un salaire dont un tiers leur est remis, un tiers reste à l'établissement, et le dernier tiers leur forme une masse. Il ne reste de l'ancienne abbaye de Poissy qu'une porte dont la construction n'a rien de gothique; c'est dans ce monastère que se tint sous Charles IX, entre les ministres réformés et les docteurs catholiques, le fameux *colloque de Poissy,* qui dura deux mois et demi, et qui n'eut d'autres résultats que la guerre civile. L'église, dont le chœur et le clocher sont nouvellement restaurés, appartient en grande partie au style roman : au lieu d'ogives, ce sont des arcades à plein cintre; les vitraux sont du douzième siècle. L'hospice civil, qui renferme 16 lits, a ses revenus particuliers : il n'est point à charge à la ville. Sur la place du marché s'élève un marché couvert. Telles sont les seules constructions de Poissy.

La forêt qui commence à peu de distance de Poissy et finit à ***Saint-Germain,*** est une partie de celle que l'on appela la *Laye* jusqu'au onzième siècle, époque de la fondation de cette ville dont elle prit le nom; elle est entourée de murs et occupe une superficie de plus de 8,500 arpents. La beauté de sa végétation, les larges avenues dont elle est percée, en font une promenade magnifique pour la ville, qui jouit aussi du haut d'une terrasse de 1,200 toises de longueur sur 15 de largeur, d'un des plus beaux points de vue des environs de Paris : c'est sur cette terrasse même qu'est bâti le château commencé sous le règne de François Ier, et augmenté par Henri IV et Louis XIV; il servit sous la restauration de quartier à une compagnie de gardes-du-corps. Dans cet édifice naquirent Marguerite de France, fille de François Ier, Henri II, Charles IX et Louis XIV. Vis-à-vis l'entrée de ce vieux bâtiment où domine la teinte rouge de la brique, s'élève une nouvelle église dont la façade pèche un peu par le goût, mais dont le péristyle formé d'une double colonnade est décoré d'un fronton qui porte un beau bas-relief. L'intérieur manque de cette majesté sévère qui convient aux temples chrétiens. En faisant les fouilles pour les fondations de cet édifice, on découvrit en 1826 les restes de Jacques Stuart. Saint-Germain est bien bâti, possède un vaste marché, et plusieurs beaux quartiers de cavalerie. Cette petite ville communique, depuis plusieurs années, par un chemin de fer avec la capitale (1).

La route de cette ville à Paris borde la Seine et passe à ***Port-Marly,*** dont l'église est d'une architecture remarquable pour une église de village; un peu plus haut se trouve un bel abreuvoir adossé à une partie du mur de l'ancien parc royal de ***Marly-le-Roi*** ou ***la Machine*** : on y voit encore la place des piédestaux sur lesquels étaient les beaux chevaux qui décorent à Paris l'entrée des Champs-Élysées et celle du jardin des Tuileries (2). Le bourg de Marly-le-Roi s'élève sur la hauteur à la gauche de l'ancien domaine royal. Entre Port-Marly et le petit village de ***La Chaussée*** on remarque les restes de la célèbre machine construite sous Louis XIV pour alimenter un aqueduc,

(1) Pendant le mois de janvier 1840, le chemin de fer de Saint-Germain a compté 65,837 voyageurs. — (2) L'emplacement primitif de ces deux chevaux ailés est attesté par une vue de Marly du temps de Louis XIV : les quatre chevaux ornaient donc originairement ce château.

long de 1,980 pieds, dont les plus hautes des 36 arcades s'élèvent à 75 pieds; monument qui produit un effet magnifique au sommet de la colline de *Louveciennes,* d'où ses eaux se dirigent par des canaux à Versailles. Cette vieille machine est remplacée par une pompe à feu de la plus belle exécution, qui élève les eaux à 500 pieds, mais n'en fournit pas une assez grande quantité. Plus loin est le parc de la Malmaison, qui vit Napoléon dans tout l'éclat de sa gloire et dans ces jours désastreux qui suivirent ses revers. Il ne reste plus rien du château qu'il habita. Le joli bourg de *Rueil* ou *Ruel,* peuplé de 3,000 âmes, se montre au pied d'une colline plantée de vignes. On y remarque le château qui fut le théâtre des plaisirs et des vengeances particulières de Richelieu : c'est là que le cardinal, n'ayant pour confident que le bourreau, recevait en petit comité et avec des démonstrations d'amitié ceux dont il voulait se défaire secrètement. L'église renferme le beau mausolée de l'impératrice Joséphine, ainsi que les tombeaux de plusieurs autres membres de sa famille.

Sur la rive droite de la Seine on aperçoit *Argenteuil,* bourg de 4,600 habitants, dont les vignobles produisent année moyenne plus de 100,000 hectol. de vin; quelques pans de murailles y indiquent l'emplacement d'un monastère fondé au septième siècle, et célèbre par la retraite d'Héloïse qui en devint la supérieure. La fameuse robe sans couture de Jésus-Christ, que l'impératrice Irène envoya, dit-on, à Charlemagne, a passé de ce couvent à l'église d'Argenteuil, où elle occupe dans une châsse le milieu du maître-autel.

Sur la rive gauche de la Seine nous traverserons *Saint-Cloud*, appelé Nogent jusqu'à la mort de Clodoald, fils de Clodomir, roi d'Orléans, qui s'y retira dans un ermitage pour éviter la mort dont il était menacé par Clotaire son oncle, assassin de ses frères. Le château appartenait à Jérôme de Gondy lorsque Henri III y fut assassiné par le moine Jacques Clément. Le cœur du malheureux prince fut déposé dans l'église du village, avec cette inscription : *Passant, plains le sort des rois.* Louis XIV acheta ce domaine et le donna au duc d'Orléans son frère, qui y fit construire le château actuel, devenu royal et beaucoup plus vaste après l'acquisition qu'en fit la reine Marie-Antoinette. Bonaparte, à son retour d'Egypte, y fit assembler, le 9 novembre 1799, le conseil des Cinq-Cents, dont la dissolution à main armée a rendu célèbre cette journée connue sous le nom de 18 brumaire dans les fastes de notre révolution. C'était la résidence qu'il affectionnait le plus : il la fit restaurer et meubler avec un luxe vraiment royal; et, pour embellir la vue qui de l'appartement principal donne sur le parc, on construisit l'obélisque que couronne une copie en terre cuite du joli monument qu'éleva à Athènes le sculpteur Lysicrate, et que les antiquaires ont surnommé *la lanterne de Démosthènes.* Le chemin qui borde la rivière et conduit à Sèvres, nous permet d'apercevoir le village de *Meudon,* qui dut sa réputation à Rabelais, avant que le cardinal de Lorraine y fit construire le château dont Louis XIV fit l'acquisition pour le dauphin. Au pied de la montagne que couronne ce château, on voit la célèbre verrerie établie autrefois à *Sèvres.* Ce bourg, qui, réuni à une partie du village de *Chaville,* s'étend sur une longueur considérable, renferme plus de 4,000 habitants. On y remarque la belle manufacture royale de porcelaine dont les produits surpassent ce que l'on fait de plus beau dans ce genre en Europe, et où l'on exécute aussi de magnifiques peintures sur verre. M. Brongniart, directeur de cet établissement, y a établi un musée céramique du plus grand intérêt : il renferme des poteries de toutes les époques et des principales contrées connues.

L'entrée de *Versailles* par la route de Paris répondrait à l'idée qu'on se fait d'une ville royale, si cette large avenue à quatre rangs d'arbres qui conduit à la place d'Armes était bordée de constructions régulières. Elle offrirait alors avec la vue du château en perspective l'ensemble le plus majestueux. De jolies maisons présentent d'abord leurs façades : ici, c'est une vaste prison dont la triple entrée laisse voir les guichets et les verrous; là, une belle caserne fait face à l'ancien hôtel des Menus-Plaisirs, où se tinrent les fameuses assemblées des états-généraux; plus loin le tribunal civil, celui de commerce et les bâtiments qui, avant la révolution de 1830, servaient au logement de tout ce qui composait la vénerie, et qui sont consacrés à l'École normale primaire de l'académie de Paris, s'élèvent vis-à-vis de l'hôtel de la mairie, et l'avenue se termine à droite et à gauche par les

grandes et les petites écuries. Les belles façade de ces deux constructions vues de l'entrée du château, la grande allée qui les sépare, les deux autres qui bordent leurs flancs, les bois qui dominent tout autour la ville, font un effet magnifique. Mais en jetant un coup d'œil sur ce palais où deux portiques d'ordre corinthien s'avancent de chaque côté d'un bâtiment en briques, on ne peut excuser le disparate qu'il présente qu'en se rappelant le sentiment de vénération avec lequel Louis XIV conserva le vieux rendez-vous de chasse de son père. Cependant la nouvelle destination que cette ancienne résidence royale a reçue en 1837 du roi Louis-Philippe, qui l'a transformée à grands frais en un immense musée historique, en a modifié plusieurs parties intérieures et extérieures. Lorsqu'on arrive dans la grande cour de ce château, les seize statues colossales en marbre blancs, rangées à droite et à gauche, et représentant Suger et Richelieu, Duguesclin et Bayard, Sully et Colbert, Turenne et Condé, Suffren et Tourville, Duquesne et Dugay-Trouin, Lannes et Jourdan, Mortier et Masséna ([1]); la belle statue équestre en bronze de Louis XIV; l'inscription : *A toutes les gloires de la France*, qu'on lit sur le fronton des deux ailes qui s'avancent de chaque côté de l'ancienne cour de marbre complétement restaurée, annoncent l'entrée d'un édifice consacré aujourd'hui à conserver le souvenir de tous les hommes et de tous les faits dont la patrie se glorifie. Les deux péristyles à claire voie qui communiquaient de la cour dans le jardin ont été fermés par des vitraux : ils servent de vestibules aux deux côtés du château. Dans l'intérieur, les larges corridors de service ont été transformés en galeries de sculpture, qui règnent dans toute la longueur des deux ailes au rez-de-chaussée et au premier étage : on y a rassemblé les statues et les bustes de différents personnages remarquables de toutes les époques, et quelques beaux débris de monuments funéraires qui ont fait partie de l'intéressant musée formé par les soins de Lenoir dans l'ancien couvent des Petits-Augustins à Paris, remplacé aujourd'hui par le palais des Beaux-Arts. Dans l'aile droite ou du nord, ce sont principalement tous les personnages de l'ancienne monarchie : c'est au premier étage que l'on voit la belle Jeanne Darc, ouvrage de la princesse Marie d'Orléans, duchesse de Wurtemberg, que la mort enleva récemment à un époux et à une famille inconsolable, et aux arts qu'elle cultivait avec tant de succès. Dans l'aile gauche ou du sud, les mêmes galeries renferment principalement les hommes marquants de la république et de l'empire. La distribution intérieure du palais, à l'exception de celle des grands appartements de Louis XIV, avait été tellement modifiée sous ses successeurs, que dans plusieurs parties il a fallu abattre un grand nombre de cloisons pour rendre à plusieurs appartements leur dignité primitive. Au rez-de-chaussée, la salle des maréchaux était occupée par deux étages de petites chambres; la galerie de Louis XIII avait été partagée en plusieurs salles pour former le logement du Dauphin, fils de Louis XV; le salon occupé par la série complète des portraits des souverains français, avait été affecté au service de la garde-robe; les salles où l'on a réuni les combats sur mer glorieux pour la France, avaient été affectées aux cuisines et aux offices de madame de Pompadour, et aux dépendances de l'appartement des princesses, filles de Louis XV. Au premier étage, la grande galerie des Batailles, où l'on voit une longue série de victoires depuis celle de Tolbiac jusqu'à celle de Wagram, occupe tous les appartements habités sous Louis XVI par le comte d'Artois et Marie-Thérèse de Savoie, son épouse; l'attique, qui comprenait les logements de leur suite, a été remplacé par une toiture vitrée pour répandre plus de lumière sur cette intéressante suite de tableaux; la vaste salle qui suit, et qui est décorée des tableaux des principaux événements de 1830, formait sous Louis XV l'appartement de Louis-Philippe d'Orléans; enfin, dans l'aile du nord, la galerie des portraits qui occupent le troisième étage ou l'attique, était, en 1777, partagée en 98 pièces occupées par des personnes de la plus haute noblesse, qui s'honoraient d'avoir dans le palais des logements que dans leurs hôtels elles auraient destinés à leurs domestiques.

Vers l'extrémité de l'aile du nord, tout près de l'ancienne salle de l'Opéra, qui a été complétement restaurée, le roi a fait construire une nouvelle galerie comprenant la *salle* dite

([1]) Les douze premières statues ont long-temps décoré le Pont Louis XVI à Paris.

des Croisades, décorée des écussons de tous les chevaliers qui se sont distingués dans ces glorieuses expéditions, et dans laquelle on remarque les anciennes portes de Rhodes en bois de cèdre apportées en France par le prince de Joinville à qui le sultan Mahmoud les offrit pour en faire hommage au roi de France; l'autre *salle,* dite *de Constantine,* doit son nom aux trois grands tableaux d'Horace Vernet, représentant l'assaut et la prise de cette ville.

Lorsque l'on considère que toute la longueur du palais est de 600 mètres; que les galeries y occupent deux, et dans plusieurs parties trois étages; qu'elles sont généralement sur deux rangs, et dans quelques endroits sur trois; qu'en un mot, elles présentent un développement de 3,000 mètres au moins, c'est-à-dire de trois quarts de lieues de longueur; qu'elles sont garnies de plus de 3,000 tableaux et d'un nombre considérable de bustes et de statues, on est fondé à dire que ce musée est unique dans son genre, d'abord par son immense étendue, et en second lieu par l'intérêt qu'il présente. Il ne faut point oublier qu'il n'a point été formé dans le but d'y rassembler des chefs-d'œuvre de l'art: c'est dans la capitale que ces sortes de musées existent; mais que la pensée qui a présidé à sa formation a voulu que son principal intérêt ressortît des faits historiques qu'il retrace ou rappelle: ainsi l'on ne doit point s'étonner de trouver à la suite des magnifiques toiles de Vander-Meulen et de Le Brun, de David et de Gérard, de Carle Vernet et de Gros, d'Horace Vernet et de Scheffer, des tableaux quelquefois très médiocres.

Tout ce qui se rattache au souvenir de Louis XIV a été conservé dans ce palais; la gloire de ce prince y est mise en parallèle à côté de celle de Napoléon: chacun peut en apprécier le mérite, et reconnaître les différences qui caractérisent le dix-septième et le dix-neuvième siècle. Fondé par un gouvernement né à la suite des révolutions, ce musée devait nécessairement présenter l'alliance de l'ancienne monarchie, de la république, de l'empire, de la restauration et du nouveau régime constitutionnel; mais on ne devait point y voir figurer les scènes sanglantes de nos discordes civiles, qui auraient affligé les cœurs animés d'un véritable patriotisme, et réveillé des passions et des haines que le temps achèvera de calmer. Peut-être doit-on seulement regretter que la gloire civile ne soit pas mise plus souvent dans ce musée en présence de la gloire militaire; il semble, lorsqu'on l'a parcouru, que l'on vient d'être témoin d'une longue bataille de quatorze siècles.

C'est donc avec un vif intérêt que l'on voit dans ce palais la magnifique chapelle de Louis XIV, l'immense galerie dans laquelle les arts ont cherché à perpétuer sa gloire, et la chambre qu'il habita, et le lit sur lequel il rendit le dernier soupir.

C'est du côté du jardin que le palais de Versailles se déploie majestueusement; c'est de ce côté que la magnificence du grand roi semble renaître dans tout ce qui retrace son souvenir; cependant, malgré son imposante façade, ce palais n'est pas sans défauts: on s'accorde à reconnaître que le corps du milieu s'avance outre mesure, et que les deux ailes ont trop de développement. La critique se laisse désarmer à l'aspect de ces bronzes, de ces statues, de ces vases, multipliés avec profusion; de ce large canal qui paraît se prolonger presque jusqu'à l'horizon; de ces bosquets décorés avec une élégante recherche; de ces bassins au milieu desquels, à certains jours de fêtes, l'eau s'élève en gerbes, en faisceaux ou en jets qui surpassent en hauteur les plus grands arbres; de cette magnifique orangerie où l'on conserve des arbres de plus de quatre siècles d'existence; de ces deux châteaux de Trianon, dont le plus grand, revêtu de marbre, entouré de belles plantations, réalise les brillantes fictions du Tasse dans la description du palais d'Armide; tandis que l'autre s'offre sous la modeste apparence d'un simple pavillon. Ces deux édifices peignent le caractère des deux rois qui les ont construits: dans le premier, où l'on retrouve encore un air de faste et de grandeur, Louis XIV se délassait de la magnificence du château de Versailles; dans le second, Louis XV, fatigué de l'éclat de la couronne et de l'ennuyeuse étiquette de la cour, oubliait les embarras qui signalèrent son règne. Sous Louis XVI, le charmant jardin de cette maison de plaisance fut encore embelli par Marie-Antoinette! l'art y est partout caché sous le voile de la nature.

Le luxe, l'élégance et la noblesse qui règnent dans les constructions royales de Versailles, ont accrédité l'opinion que Louis XIV, regrettant les dépenses qu'elles avaient en-

traînées, en avait dérobé la connaissance à la postérité en jetant au feu les mémoires de Mansard; et cependant Mirabeau, Volney et d'autres encore se sont crus assez instruits pour en publier les résultats (1). D'après un relevé de dépenses attribué à Mansard et des documents conservés dans les archives de la couronne, on arrive à cette conclusion, que tout ce qui a été dépensé depuis 1664 jusqu'en 1702 pour la construction des bâtiments royaux et leur ameublement, l'ornement et l'entretien des jardins, la bâtisse même des deux principales églises de Versailles, s'élève à environ 95,800,000 livres, qui, d'après le taux moyen de la valeur de l'argent pendant trente-huit ans, feraient aujourd'hui 172,400,000 francs (2).

Après cinquante ans d'une révolution qui a changé l'aspect, l'esprit et les institutions de la France, Versailles est encore une ville de cour: l'ancienne noblesse y est nombreuse, et le peuple y est misérable et paresseux. Aussi l'industrie y compte-t-elle peu d'établissements, ce qu'il faut attribuer encore à sa situation loin de cours d'eaux naturels. Sa population, trois fois moins considérable qu'en 1790, est, depuis 1830, dans un état stationnaire; mais la plupart de ses rues silencieuses doivent en partie leur tristesse à leur largeur et à leur régularité. Elle renferme toutefois plusieurs établissements d'instruction et de bienfaisance: une belle bibliothèque de 40,000 volumes, un magnifique collége royal parfaitement tenu et qui, proportionnellement au nombre d'élèves qu'il renferme, rivalise honorablement chaque année avec les colléges si populeux de la capitale; un grand nombre d'écoles universitaires; l'école normale primaire de l'académie de Paris; des institutions préparatoires pour les écoles militaires, des cours publics de géométrie et de mécanique, de dessin et de musique; un hospice royal fort bien tenu dans lequel on reçoit chaque année plus de 2,000 individus. Versailles est la patrie de Louis XVI et de ses frères, de l'abbé de l'Épée, de Ducis, du général Hoche et du maréchal Berthier. Les portraits de ces quatre hommes célèbres décorent la galerie de l'Hôtel-de-Ville. L'administration municipale a fait ériger depuis peu d'années, sur l'ancienne place Dauphine, une belle statue en bronze à la mémoire du général Hoche, et fondue d'après un modèle de M. Lemaire. Une statue de l'abbé de l'Épée doit bientôt s'élever devant la façade de l'école normale primaire, aux frais d'une souscription ouverte par quelques admirateurs de ce bienfaiteur de l'humanité.

On remarque à Versailles un abattoir monumental que l'on peut, à la grandeur près, comparer à ceux de la capitale. Parmi ses trois paroisses on peut citer l'église Notre-Dame et l'église cathédrale de Saint-Louis.

Cette ville dont la tranquillité semble favorable au recueillement et aux travaux intellectuels, possède quatre sociétés savantes: celle d'agriculture, sciences et arts, dont la fondation date de 1799, celle des sciences naturelles, celle des sciences morales, lettres et arts, et celle d'horticulture.

Ce qui a contribué à maintenir à Versailles une population de près de 30,000 âmes, c'est la beauté de ses promenades et des bois qui l'entourent; c'est la proximité de la capitale, c'est la facilité de ses communications avec Paris. L'affluence des curieux qui viennent visiter son magnifique palais et surtout son parc majestueux lorsque les jets d'eau et les cascades donnent à ce chef-d'œuvre de Lenôtre l'éclat dont il brillait sous Louis XIV; cette affluence, disons-nous, est telle qu'elle suffit pour expliquer comment une ville de cette population peut verser dans sa caisse municipale une somme de 600,000 francs pour le produit de son octroi. Cependant depuis 1839, qu'elle communique avec Paris par un chemin de fer et que le nombre des étrangers qui viennent la visiter est dix fois plus considérable (1), le produit de ses octrois a diminué d'un vingtième. Cela tient à ce que les étrangers y affluent mais n'y séjournent pas.

(1) Ces résultats sont aussi erronés qu'ils sont différents: dans sa 19e lettre à ses commettants, *Mirabeau* porte le montant de ces dépenses à 1200 millions; *Volney*, dans ses Leçons sur l'histoire, l'estime à 1400 millions de livres tournois, qu'il évalue à 4,600,000,000 de francs. — (2) Consultez le Tableau descriptif, historique et pittoresque de la ville, du château et du parc de Versailles, compris les deux Trianons, par M. *Vaysse de Villiers*, 1827; et l'ouvrage intitulé: Faits, calculs et observations sur la dépense d'une des grandes administrations de l'État à toutes les époques, depuis le règne de Louis XIV et inclusivement jusqu'en 1825; par le comte *d'Hauterive*, 1828.

(1) Dans le mois de janvier 1840, le nombre des voyageurs par le chemin de fer a été de 64,809.

Les environs de Versailles offrent des promenades délicieuses, des sites enchanteurs, des villages qui doivent leur importance à des établissements industriels ou d'enseignement: *Villepreux* fabrique des châles; *Grignon*, depuis long-temps célèbre chez les géologues par un banc calcaire riche en coquilles fossiles, est devenu intéressant pour les agriculteurs, depuis qu'une belle terre, achetée par le gouvernement, a été gratuitement affectée à une école agronomique; *Saint-Cyr* renferme une école spéciale militaire établie dans les vastes bâtiments de l'abbaye royale fondée par madame de Maintenon; enfin *Jouy*, situé dans une charmante vallée traversée près de *Buc* par un superbe aqueduc, dut l'aisance qu'on y remarque à une manufacture de toiles peintes, qui, sous le régime impérial, compta jusqu'à 1,600 ouvriers, mais qui aujourd'hui n'en occupe plus que 300.

Près de la forêt de Saint-Léger, la jolie petite ville de *Montfort-l'Amaury* est bâtie sur la pente et au pied d'une montagne couronnée par les restes d'un ancien château dont on voit encore une petite tour en ruine, ornée de jolies sculptures gothiques, et quelques débris de murailles que l'on a rendues plus pittoresques par des plantations qui ont transformé en une agréable promenade l'emplacement qu'occupent ces antiques ruines. A trois lieues à l'ouest de cette petite cité, nous verrons celle d'*Houdan*, où l'on fait un grand commerce de grains, de veaux, de volaille et de laine. Son origine paraît être celtique ainsi que semblerait le prouver son ancien nom de Hosdench; ce qu'il y a de certain, c'est qu'on y découvre souvent dans les fouilles des médailles, des poteries romaines, des armes frankes, qui attestent qu'elle était importante à l'époque gallo-romaine et sous les rois mérovingiens. Plusieurs de ses maisons sont bâties en bois et datent du quinzième siècle. Son église a été fondée en 1065 par le comte de Montfort, qui en était le seigneur; une haute tour flanquée de quatre autres est tout ce qui reste de ses anciennes fortifications. C'est la patrie du fameux Simon, comte de Montfort, qui se signala par ses cruautés dans la croisade contre les Albigeois au commencement du treizième siècle.

Après avoir traversé la forêt de Saint-Léger, qui prend ensuite le nom de *Rambouillet*, on arrive à cette petite ville qui, sous l'empire, dut à son château le rang de chef-lieu de sous-préfecture. Cet édifice, qui n'a rien de royal, porte dans son ensemble le caractère des constructions du seizième siècle. Il est flanqué de tours, dont une est crénelée et paraît être plus ancienne que les autres. C'est dans une des chambres de celle-ci que mourut François Ier, en 1547. Le parc, dessiné à l'anglaise, est remarquable par ses points de vue et par ses eaux limpides. On y voit une laiterie dont l'intérieur revêtu en marbre, arrosé par des jets d'eau, est orné d'un rocher représentant une grotte au milieu de laquelle se baigne une nymphe. L'eau qui jaillit de tous côtés répand la plus agréable fraîcheur dans cette magnifique laiterie, qui fut construite pour l'impératrice Marie-Louise. La célèbre ferme royale bâtie sous Louis XVI, dans le but d'encourager la naturalisation des mérinos en France, est située hors de la première enceinte du parc. Nous ne dirons rien de la ville, si ce n'est qu'elle est assez bien bâtie, que la sous-préfecture n'est pas sans élégance, et que sur sa grande place l'hôtel-de-ville offre une jolie façade.

Passons à *Dourdan*, qui donne également son nom à une forêt située près de ses murs. C'était autrefois une place forte: on voit encore au milieu de ses constructions un château bâti au sixième siècle par Gontran, roi de Bourgogne. Cette petite cité de 2,500 habitants, recommandable par son industrie, l'est à juste titre comme patrie de La Bruyère.

Etampes occupe une étendue assez considérable dans une vallée fertile arrosée par une petite rivière qui ne gèle jamais et fait mouvoir un grand nombre de moulins. Cette petite ville est la patrie du naturaliste Guettard. Elle est fort ancienne: il en est question dans des titres qui remontent au sixième siècle; quelques vieilles constructions l'attestent aussi. Pour se faire une idée de l'activité commerciale de la route sur laquelle elle est située, il suffit de savoir qu'il en sort chaque jour par la barrière dite de Saint-Michel, 3,600,000 kilogrammes de marchandises pour Paris, qui sont transportées par 1,780 voitures, savoir: 930 à un cheval; 140 à deux, 160 à trois, 380 à quatre, et 170 à cinq chevaux. A deux lieues de ses murs le village de *Saclas* est beaucoup plus ancien

encore : il occupe une partie de l'emplacement de la cité de *Salioclita,* mentionnée dans l'Itinéraire d'Antonin. Dans une agréable vallée arrosée par la Juine, le bourg de *Méréville*, chef-lieu de canton, possède une très belle halle où se tiennent les plus importants marchés du département de Seine-et-Oise pour les denrées dont on approvisionne Paris. Sa population est de 1,700 habitants. On y voit une propriété connue sous le nom de *Folie-Méréville,* dont le vaste château et les magnifiques jardins égalent ce qu'il y a de plus beau dans ce genre en France. *Milly,* autre chef-lieu de canton, sur la rive droite de l'Ecole, offre aux amateurs de vieux monuments un château gothique, qui, sous Charles VII, soutint plusieurs siéges contre les Anglais.

La rivière d'*Essonne* arrose la petite ville du même nom où l'on fabrique des cotonnades et du pain d'épice; sa poudrière, dont plusieurs accidents ont fait redouter le voisinage, a été transférée au *Bouchet,* près du confluent de la Juine et de l'Essonne. Chef-lieu d'arrondissement, *Corbeil,* à un quart de lieue d'Essonne, possède une bibliothèque de 4,000 volumes, une salle de spectacle, une halle au blé, une manufacture de toiles peintes, une raffinerie, une filature de coton, une fabrique de tuyaux de chanvre sans couture, et sur l'Essonne plus de 40 moulins à farine. Il s'y tient un des plus importants marchés pour l'approvisionnement de Paris en grains et en farines. Au confluent de l'Orge et de la Remarde s'étend la petite ville d'*Arpajon* qui portait autrefois le nom de *Châtres;* elle renferme un peu plus de 2,000 âmes. Le bourg de *Longjumeau,* presque aussi peuplé, a des tanneries considérables et un grand établissement pour l'apprêt des laines. Sur le bord de la Seine, s'élève à environ 2 lieues de Corbeil, le village de *Ris.* C'est vis-à-vis de ce village qu'à la fin de septembre 1831 on a livré à la circulation un pont suspendu dont la construction est due aux soins d'un riche particulier M. Aguado. Sous le rapport de l'art ce pont doit être classé au nombre des plus élégants et des plus hardis monuments de ce genre. Il consiste en une seule travée de 102 mètres de longueur ayant double voie pour les voitures et deux trottoirs.

Nous terminerons ce département en faisant remarquer qu'il est un des plus riches en céréales, en vignobles et en bêtes à laine [1]. Les substances minérales que son sol recèle ne sont pas précieuses, mais utiles; ce sont la craie, la pierre à bâtir, et le gypse qui fournit une partie de l'énorme quantité de plâtre que l'on consomme à Paris. L'industrie s'y ressent du mouvement produit par le voisinage d'une grande capitale. On y compte environ 30 forges et fourneaux, 140 fabriques en différents genres, plus de 700 moulins et de 1,000 autres constructions industrielles.

Nous venons de faire le tour du département de Seine-et-Oise, celui de *la Seine* [1] y est enclavé, et *Paris* occupe à peu près le centre de ce dernier. Lorsque, cinquante-cinq ans avant l'ère chrétienne, les Romains, sous la conduite de César, arrivèrent dans cette ville, chétive et unique cité de la petite nation des *Parisii,* qui l'appelaient *Luthtouezy,* et que leurs vainqueurs nommèrent *Lutetia,* ils ne virent dans ses habitations bâties en terre et en paille hachée, au milieu de l'île qui renferme aujourd'hui la *Cité,* qu'une position avantageuse dans un pays misérable. Mais les *Parisii* étaient braves, bons navigateurs et susceptibles de civilisation; *Lutetia* prit successivement de l'accroissement, s'embellit, devint le siége d'une préfecture, le séjour passager de quelques empereurs, et mérita que Julien l'appelât sa *chère Lutetia.* La seule construction qui rappelle cette époque est l'édifice des *Thermes* qui faisait partie du palais de ce prince. A l'approche des Francs, les Romains pouvaient sentir leur position critique, mais ils ne purent prévoir que ces barbares feraient de la cité des *Parisii* leur capitale, et que cette ville deviendrait quatorze siècles plus tard la métropole d'un empire aussi puissant qu'il fut peu durable, et dont Rome même ne devait être qu'un chef-lieu de préfecture.

[1] Il produit en céréales. . . . 2,700,000 hectol.
en avoine. . . . 2,000,000
en vins. 450,000
La pousse annuelle de ses bois fournit environ. . . . . 300,000 stères
L'excédant de sa consommation est en céréales de. . . . . 1,200,000 hectol.
en avoine de. . . 1,100,000
en vins de. . . . 300,000

[2] Bois. . . . . 1,354 hectares
Vignes. 2,784
Canaux. 4
Ponts suspendus. 7
Chemins de fer. 4

Clovis, en choisissant Paris pour résidence, contribua encore à son agrandissement. Pillée plusieurs fois par les Normands, pendant le règne des faibles successeurs de Charlemagne, cette ville s'entoura de fortifications; ce ne fut que sous les rois de la troisième race qu'augmentée au nord et au sud, elle se divisa en quatre parties ou *quartiers*, entourées d'une muraille qui renferma, sur une superficie de 739 arpents, plusieurs villages bâtis hors de l'enceinte tracée sous les Carlovingiens. Ces villages ou bourgs, dont certains noms de rues retracent le souvenir, étaient le *Bourg-l'Abbé*, le *Beau-Bourg* et le *Bourg-Tiboud* qui donna son nom à la rue *Bourtibourg*. Deux forts, qui depuis la conquête des Romains ont plusieurs fois été rebâtis, défendaient les approches de la Cité : c'était le grand Châtelet, sur la rive droite de la Seine, à l'entrée du Pont-au-Change; et sur la rive gauche, le petit Châtelet, à la tête du petit Pont. Quatre grosses tours terminaient plus haut et plus bas, sur le bord du fleuve, l'enceinte de la ville : sur sa rive gauche, l'une, appelée la *Tournelle*, était à l'entrée d'un pont de bois qui, reconstruit en pierre, n'a pas changé de nom; l'autre, placée en face sur la rive opposée, à l'entrée de la Vieille rue du Temple, servait de porte; elle était désignée sous le nom de *porte Barbelle*, que l'on appela ensuite Barbette. Vis-à-vis des deux entrées actuelles du pont des Arts, on voyait d'un côté, à la place du pavillon oriental du palais de l'Institut, la *tour* et la *porte de Nesle*, appelée alors porte de *Philippe Hamelin;* et au côté opposé, devant le vieux château du Louvre, qui venait d'être rebâti par Philippe-Auguste, et qui s'élevait hors de la ville, une grosse tour défendait la rive droite de la Seine.

Charles VI étendit cette enceinte au nord, et Paris, divisé en seize quartiers, occupa une surface de 1,284 arpents. Sous le règne de François Ier la capitale ne s'agrandit que dans sa partie septentrionale : ses murs suivaient les contours d'une ligne tracée depuis la place du Palais-Royal, en passant par les rues des Fossés-Montmartre et Neuve-Saint-Eustache, jusqu'à la porte Saint-Denis, et de cette porte à la Bastille. L'espace qu'ils renfermaient était d'environ 1,400 arpents. Sous Henri IV, de nouveaux accroissements le portèrent à 1,660 arpents. Louis XIII fit augmenter cette enceinte vers le nord, et l'on peut la suivre encore depuis le pont Louis XVI, par la rue Royale et les boulevards, jusqu'au pont d'Austerlitz. Au sud, la limite précédente n'était pas changée. Ainsi, sur la rive droite de la Seine, on voyait dans Paris l'abbaye Saint-Martin, le Temple et les bâtiments de la place Royale, le Louvre, le palais et le jardin des Tuileries, ainsi que l'hôtel Richelieu, que l'on appelait aussi le Palais-Cardinal, et qui, légué à Louis XIII par son ministre, devint la résidence d'Anne d'Autriche et du prince son fils, et prit alors le nom de Palais-Royal, nom qu'il conserva après que Louis XIV l'eut cédé à son frère le duc d'Orléans. La partie méridionale de Paris comprenait, outre l'île Saint-Louis et la Cité, où l'on voyait, encombrés de constructions qui en masquaient les façades, la cathédrale et le palais de justice, trois autres édifices importants : la Sorbonne, fondée par Robert de Sorbon, chapelain de saint Louis, et rebâtie par Richelieu; le collége de Cluny, construit au treizième siècle, et l'église de Sainte-Geneviève, où la bergère de Nanterre et le roi Clovis furent inhumés, et que l'on reconstruisit en 1175. Hors de l'enceinte au nord s'élevaient plusieurs couvents et quelques établissements de bienfaisance : tels que la léproserie de Saint-Lazare, fondée au onzième siècle; l'hôpital Saint-Louis, bâti en 1607, et l'abbaye Saint-Antoine, transformée depuis en hôpital. Autour des murs au midi on voyait l'abbaye Saint-Germain-des-Prés, dont la fondation date de Childebert Ier; l'église de Saint-Sulpice, qui, bâtie au douzième siècle, fut reconstruite sous Louis XIV et terminée sous le règne suivant; le palais du Luxembourg, dont Marie de Médicis fit jeter les fondements en 1615; l'abbaye du Val-de-Grâce, dont la première pierre fut posée en 1645; le Jardin des plantes, commencé en 1635, et l'hospice de la Salpêtrière, bâti en 1656.

Louis XIV fit agrandir aussi Paris : l'hôtel des Invalides fut compris dans son enceinte. Sous son règne les anciens fossés furent comblés, les remparts démolis, les portes abattues, et celles de Saint-Denis et de Saint-Martin remplacées par deux arcs de triomphe; enfin à l'avènement de Louis XV au trône, la capitale comprenait une superficie de 3,228 arpents. Quelques années plus tard, le village du Roule fut renfermé dans de nouvelles limites que l'on

fixa en 1728, et qui donnaient à la ville une superficie de 3,919 arpents. Les lanternes qui avaient commencé à éclairer Paris en 1666, sont remplacées, en 1766, par les réverbères actuels; ce n'est qu'en 1783 que l'on voit paraître une loi concernant l'alignement des rues; et cinq ans après, une nouvelle muraille, qui n'a reçu depuis qu'un faible augmentation, donne à la capitale une étendue de 10,060 arpents [1]. Sa plus grande longueur est de 8,400 mètres ou près de deux lieues, depuis l'arc de triomphe de la barrière de l'Etoile jusqu'à la barrière de Picpus; et sa plus grande largeur de 6,000 mètres ou une lieue et demie, de la barrière de la Villette à celle d'Enfer.

Nous venons de suivre les divers accroissements de Paris: jetons un regard sur les monuments qui, depuis le commencement du règne de Louis XIV jusqu'à ce jour, ont contribué à l'embellir. Sous ce monarque on vit s'élever successivement le collége Mazarin, aujourd'hui le palais de l'Institut [2]; la colonnade du Louvre [3], la manufacture des Gobelins [4], les fondations de l'Observatoire [5], l'hospice des Enfants trouvés [6], l'hôtel des Invalides [7], la porte Saint-Denis [8], la porte Saint-Martin [9], le Pont-Royal [10], et les édifices de la place Vendôme [11].

Sous Louis XV on construisit le palais Bourbon, aujourd'hui celui de la Chambre des députés [12]; le portail de l'église de Saint-Roch [13], la fontaine de Grenelle [14], l'Ecole militaire [15], la nouvelle église de Sainte-Geneviève [16], qui reçut en 1793 le nom de Panthéon, qu'elle a repris depuis la révolution de juillet 1830; la halle au blé [17], la statue équestre et les bâtiments de la place Louis XV [18], le marché Saint-Martin [19], et l'hôtel des monnaies [20].

Louis XVI, malgré l'embarras des finances, fit faire plusieurs constructions utiles et belles: le Collége de France fut terminé, l'Ecole de médecine commencée [21], le palais de justice embelli d'une nouvelle façade [1], l'Odéon construit pour la comédie française [2], et le théâtre des Italiens bâti pour l'opéra-comique [3], avec une façade grande et noble qui aurait décoré le boulevard le plus fréquenté, si, par un préjugé assez singulier, on n'avait pas craint, en la tournant de ce côté, de l'assimiler aux petits théâtres des boulevards. Quelques années plus tard, le duc d'Orléans fit bâtir les galeries de pierre du Palais-Royal [4]; le beau pont Louis XVI fut construit; l'élégante fontaine des Innocents, monument de la renaissance de l'art, fut restaurée [5]; le Théâtre-Français s'éleva rue de Richelieu [6]; 56 barrières entreprises avec autant de luxe que de mauvais goût, et dont quelques unes seulement annoncent dignement l'entrée d'une capitale, fixèrent les limites de Paris [7]; enfin le théâtre de la rue Feydeau, aujourd'hui détruit [8], fut destiné à recevoir la troupe installée précédemment sur le boulevard des Italiens.

Bonaparte, en s'emparant du pouvoir, sembla prendre à tâche de dédommager la nation de la perte de sa liberté, par tout ce qui pouvait attester sa grandeur et sa puissance. Les embellissements qu'il fit faire à la capitale dans l'espace de douze ans égalent ceux des trois règnes précédents. Les belles rues de la Paix, de Rivoli, du Mont-Thabor, de Castiglione, et d'autres dont l'énumération serait aussi longue que fastidieuse, s'alignent; les quais d'Orsay, de Billy, Desaix, Morland, Catinat, Bignon, du Louvre, des Invalides, de la Cité, de la Conférence et de la Tournelle sont construits; les ponts de la Cité, des Arts [9], d'Austerlitz [10] et d'Iéna [11], sont successivement livrés à la circulation; le canal de l'Ourcq et le beau bassin de la Villette favorisent le commerce de Paris [12]; les rues sont assainies au moyen de bornes jetant de l'eau, et de 24 nouvelles fontaines, parmi lesquelles on ne peut se dispenser de remarquer celles de la place du Châtelet, de la rue de Vaugirard, du marché Saint-Germain et du boulevard Saint-Martin. Que n'a-t-il pu de même faire exécuter la plus gigantesque de toutes, celle de l'Eléphant, dont le modèle excite l'étonnement! Huit marchés

(1) En mesures métriques 3,439 hectares 68 ares. — (2) Commencé en 1662. — (3) En 1665. — (4) En 1666. — (5) en 1667. — (6) En 1669. — (7) Commencé en 1671, terminé en 1706. — (8) En 1672. — (9) En 1674. — (10) En 1684. — (11) De 1685 à 1701. — (12) Commencé en 1722. — (13) En 1736. — (14) En 1739. — (15) Commencée en 1752. — (16) Les fondations en furent faites en 1757, et la cérémonie pour la pose de la première pierre n'eut lieu qu'en 1764. — (17) Bâtie de 1763 à 1767. — (18) 1763 et années suivantes. — (19) En 1765. — (20) En 1771. — (21) En 1774.

(1) En 1776. — (2) En 1781. — (3) En 1782. — (4) En 1786. — (5) De 1787 à 1791. — (6) De 1787 à 1790. — (7) De 1786 à 1789. — (8) En 1790. — (9) En 1804. — (10) En 1806. — (11) En 1813. — (12) En 1809.

couverts s'élèvent sur des places où de sales parapluies en toile cirée mettaient à peine à l'abri des intempéries de l'air les marchands et les marchandises; de nouveaux égouts facilitent l'écoulement des ruisseaux; 5 abattoirs vastes et d'une architecture élégante et rustique commencent à s'élever aux extrémités de la capitale, pour faire cesser le dégoûtant spectacle des animaux tués chez les bouchers (1); 4 cimetières spacieux, situés hors de son enceinte, sont destinés à remplacer ceux qui existaient dans ses murs (2); d'immenses greniers de réserve s'étendent sur l'emplacement d'une partie de l'ancien arsenal (3), et la magnifique halle aux vins est commencée (4). Au milieu de constructions utiles, l'achèvement ou la fondation de plusieurs monuments signalent encore cette époque de despotisme et de gloire: la magnifique colonnade du Louvre est embellie et terminée; une galerie commence à compléter la réunion de ce palais avec les Tuileries (5); un arc de triomphe, imité de celui de Septime-Sévère à Rome, s'élève, surchargé d'ornements, sur la place du Carrousel, en mémoire de la campagne de 1805 en Autriche (6); un monument semblable, mais remarquable par ses dimensions colossales, couronne la plateforme qui termine l'avenue des Champs-Elysées (7); l'église de la Madeleine, modifiée dans sa construction, reçoit le titre de temple de la Gloire (8); un péristyle servant d'arrière-façade au palais de la Chambre des députés, est construit pour concorder avec celui de ce temple (9); une colonne sur le modèle de celle d'Antonin à Rome, revêtue de bas-reliefs en bronze et surmontée de la statue colossale de son fondateur, décore la place Vendôme (10); enfin le plus somptueux des édifices de Paris, un temple au commerce et à la fortune, le palais de la Bourse est commencé sur un terrain couvert de vieilles constructions (11).

La chute de l'homme extraordinaire qui entreprit ces immenses travaux, l'épuisement des finances après deux années d'invasions et de désastres, des plaies profondes à cicatriser ralentirent, mais n'interrompirent pas la série des embellissements de Paris. Les bienfaits d'une paix long-temps désirée donnèrent une telle impulsion aux entreprises particulières, que les constructions qu'elles nécessitèrent employèrent un plus grand nombre d'ouvriers que Napoléon même n'en avait occupé. Des quartiers nouveaux se formèrent dans l'enceinte de la capitale là où il n'y avait que des champs et des jardins; à ses portes de nouveaux villages furent fondés; la manie de bâtir fut même une maladie qui s'empara des capitalistes et de ceux qui aspiraient à le devenir: la ruine de plusieurs d'entre eux arrêta cet élan démesuré, et des quartiers entiers à peine terminés attestent par leur solitude une folie qui était devenue générale. On vit se continuer avec lenteur des travaux depuis long-temps projetés ou commencés: aux Tuileries une grille élégante et simple a remplacé le mur de la terrasse des Feuillants; quelques arcades du Louvre ont été bâties; les greniers de réserve, les abattoirs, la halle aux vins, les marchés Saint-Martin et Saint-Germain, les canaux de Saint-Denis et de Saint-Martin, les quais Bignon et des Invalides se sont terminés, la statue de Henri IV et celle de Louis XIV se sont relevées sur le Pont-Neuf et sur la place des Victoires; les vastes bâtiments du ministère des finances ont ajouté à la belle régularité de la rue de Rivoli; le palais de la Bourse et le temple de la Gloire, redevenu l'église de la Madeleine, ont été achevés; une nouvelle salle pour l'Opéra-Comique a été construite sur l'emplacement de l'administration de la loterie: c'est aujourd'hui le théâtre de la Renaissance. Le piédestal d'un monument en mémoire de Louis XVI s'éleva sur la magnifique place qui porta d'abord le nom de Louis XV, puis ceux de la Révolution et de la Concorde, et que la ville s'est chargée d'embellir à ses frais. Un pont suspendu fut construit vis-à-vis la manufacture royale des tabacs, et un autre vis-à-vis de la place de Grève. Enfin, d'après le système de la restauration, la statue de Louis XIII a été rétablie sur la place Royale, non par admiration pour ce prince, mais parce qu'elle y était jadis. Il en eût été de même de celle de Louis XV, si les jésuites et leurs amis, par rancune contre la mémoire d'un prince

(1) Leur construction date de 1810, mais ils ne furent terminés tous que depuis la restauration. Le nombre des bouchers de Paris est de 500, fournissant ensemble 1 500,000 francs de cautionnement. — (2) Ce changement eut lieu en vertu d'un décret de 1804. — (3) Commencés en 1807. — (4) La première pierre en fut posée en 1811. — (5) En 1808. — (6) De 1806 à 1809. — (7) De 1806 à 1814; terminé en 1836. — (8) De 1807 à 1814. — (9) En 1807. — (10) Terminée en 1810. — (11) De 1808 à 1814.

sous le règne duquel ils avaient été expulsés de France, n'eussent préféré enlever son nom à la plus belle place de Paris, pour y substituer celui d'une noble victime, quelque impolitique qu'il fût de rappeler sans cesse un des plus grands crimes de notre première révolution. Le nom de Louis XVI fut alors substitué sur cette place à celui de Louis XV, dont la statue devait orner le rond-point des Champs-Elysées où commençait à s'élever son piédestal, lorsque la révolution de 1830 a prouvé pour la seconde fois avec quelle facilité le pouvoir arbitraire vient se briser devant la force populaire justement irritée.

Le règne de Louis-Philippe sera cité parmi les époques qui auront vu Paris s'accroître et s'embellir. Le fronton de l'église de la Madeleine, dont le sujet chrétien contraste avec l'ensemble de l'édifice aux formes nobles et pures qui rappellent le Parthénon plutôt qu'un temple catholique; le nouveau bas-relief du Panthéon; l'arc de triomphe de l'Etoile, monument gigantesque consacré à la gloire militaire de la république et de l'empire; l'obélisque de Louqsor, apporté de Thèbes et dressé sur la place de la Concorde; le palais du quai d'Orsay, dont la façade orne la rive gauche de la Seine; le charmant édifice de Notre-Dame de Lorette, dont l'intérieur, entièrement peint à fresque, a été comparé à une galerie de peintures; l'église Saint-Vincent de Paul, en construction sur un site qui rappelle ceux des temples de l'antiquité; les belles prisons de la rue de la Roquette; le pont en fer du Carrousel, communiquant du quai Voltaire à l'un des guichets du Louvre; le pont suspendu de Louis-Philippe, qui réunit la Cité et l'île Saint-Louis à la partie nord-est de Paris; le pont suspendu de Constantine, qui traverse la Seine vis-à-vis de la Halle aux vins; celui également suspendu qui s'étend vis-à-vis de l'ancienne Gare, à l'extrémité de Paris; enfin la construction des quais plantés d'arbres bordant la rive droite de la Seine dans toute son étendue; un grand nombre de nouvelles bornes-fontaines assainissant tous les quartiers; la statue de Napoléon replacée sur la colonne de la place Vendôme; l'arc de triomphe de la place du Carrousel se parant de ses anciens bas-reliefs; une élégante fontaine s'élevant sur la place qu'occupait la salle de l'Opéra à l'époque de l'assassinat du duc de Berry; le palais des Beaux-Arts achevé; celui du Luxembourg et celui de l'Hôtel-de-Ville agrandis; le collége de France et le muséum d'histoire naturelle recevant de considérables augmentations; la colonne de Juillet s'élevant sur l'emplacement qu'occupait la Bastille [1]; les embellissements de la place Louis XV terminés, forment déjà une assez longue énumération des principales constructions qui depuis dix années se sont élevées dans la capitale.

Les agrandissements successifs de Paris ont tous été nécessités par un accroissement de population: cependant on ne possède aucun renseignement sur le nombre de ses habitants avant le quatorzième siècle; il est même probable qu'à cette époque et antérieurement les gouvernants s'inquiétaient fort peu d'une question qui nous paraît aujourd'hui d'une grande importance. Quoi qu'il en soit, nous ne partageons pas l'opinion d'un écrivain distingué [2] qui n'estime la population de la capitale, sous le règne de Philippe-le-Bel, qu'à environ

(1) Cette colonne a 47 mètres de hauteur, c'est-à-dire qu'elle est à peu près aussi haute que celle de la place Vendôme. Son soubassement en marbre est de forme circulaire : il conserve le caractère de sa destination primitive qui était de servir de bassin à la fontaine qui, dans le projet adopté par Napoléon, devait être surmonté d'un éléphant gigantesque. Des gueules de lion s'ouvrent tout autour pour l'écoulement des eaux. Ce soubassement repose sur des marches en granite. La seconde partie du soubassement qui supporte immédiatement la colonne est en marbre noir.

Le piédestal de celle-ci est en bronze comme le fût; ce piédestal est carré, de même que le soubassement en marbre noir qui le supporte. Les ornements qui le décorent sont : 1° du côté de la rue Saint-Antoine le signe de juillet, sous la figure d'un lion furieux 2° du côté du faubourg, les armes de la ville de Paris; 3° en regard des boulevards et des fossés de la Bastille une palme dans une couronne. Une guirlande de chêne qui tourne autour du piédestal, soutient des écussons qui ont pour devises les trois dates de juillet 1830.

Le fût de la colonne est formé par quinze tambours ou cercles de bronze; il porte, gravés en creux, les noms des victimes de juillet 1830.

Aux quatre coins du chapiteau sont des enfants debout tenant de chaque main l'extrémité d'une guirlande de chêne. Au-dessus de la lanterne s'élève un génie de 4 mètres de hauteur qui porte un flambeau de la main droite et sur la tête une étoile.

(2) M. *J.-A. Dulaure*, Histoire civile, physique et morale de Paris, tom. III, pag. 281, 3e édition in-12.



HÔTEL DE VILLE.

(Paris.)

49,000 âmes. Quelle que soit l'exagération des chroniqueurs du temps, en évaluant à 50,000 le nombre des individus en état de porter les armes, ce qui indiquerait une population de plus de 120,000 âmes, on doit admettre, selon nous, qu'une ville qui renfermait alors 34 paroisses devait comprendre environ la quantité d'habitants que nous venons d'énoncer, car il fallait bien que chaque paroisse comptât au moins 3,000 individus pour que toutes se soutinssent avec le grand nombre de prêtres qui les desservaient. Ce qui confirmerait cette assertion, c'est qu'en 1336 Paris possédait plus de 16 colléges [1], et que huit ans plus tard une maladie pestilentielle, qui dura plusieurs mois, y fit mourir jusqu'à 500 personnes par jour. Le nombre des habitants devint beaucoup plus considérable un siècle plus tard, puisqu'en 1418 une sorte de peste enleva en trois mois 100,000 individus, et que Louis XI, en 1467, passa en revue les hommes de 16 à 60 ans, qui, s'élevant au nombre de 60 à 80,000, feraient supposer une population de plus de 180,000 âmes; et sans doute il faudrait la porter à plus de 200,000, si l'on considère qu'à cette époque on comptait à Paris 25,000 étudiants envoyés des différents points de la France. Sous Henri II, la ville comprenait 12,000 maisons, ce qui indiquerait environ 240,000 habitants; sans les faubourgs, elle renfermait, lorsque Henri IV en faisait le siége, époque de disette et de souffrance, plus de 200,000 individus; vers la fin du règne de Louis XIV, elle comptait 492,000 âmes, et depuis ce temps sa population a toujours été progressive [2].

Avant la révolution, Paris renfermait 160 édifices consacrés au culte catholique, savoir: 50 paroisses, 10 églises jouissant des mêmes droits, 20 églises collégiales et 80 succursales; plus, 3 abbayes d'hommes, 8 de filles, 53 communautés d'hommes et 46 de filles. Aujourd'hui il ne compte que 41 églises, savoir: 2 basiliques, 12 paroisses et 27 succursales; 35 communautés de femmes, 4 congrégations d'hommes et 3 séminaires. Six temples sont réservés aux cultes non catholiques: 2 pour la communion réformée, 1 pour le culte anglican, 1 pour la confession d'Augsbourg, 1 pour le rite grec et 1 pour la religion hébraïque.

Pour satisfaire le goût de l'instruction qui est un des plus impérieux besoins de l'époque actuelle, et l'éducation qui en est un des premiers devoirs, cette capitale, principale métropole de la civilisation, possède 17 bibliothèques importantes, dont les 5 plus considérables sont publiques [1]; des collections pour toutes les sciences et tous les arts; de célèbres écoles

(1) Ceux de la Sorbonne, de Boissy, de Huban, de Mignon, de Chanac, de Boncourt, de Bourgogne, des Lombards, des Allemands, de Tours, de Lisieux, d'Autun, de Cambrai, d'Aubusson, de Tournay et de Justin. — (2) Nous réunissons ci-après les différentes populations de Paris depuis Philippe-le-Bel jusqu'en 1840 mais ce n'est réellement que depuis l'avènement de Louis XV au trône que l'on peut s'en rapporter avec quelque confiance aux registres de l'État civil, et constater l'accroissement progressif et les fluctuations de la population parisienne.

Sous Philippe-le-Bel . . .	120,000?	En 1791. . .	666,000
Sous Louis XI.	150,000.	En 1798. . .	640,000.
		En 1802. . .	647,000.
Vers le milieu du XVIe siècle.	220,000.	En 1805. . .	672,000.
		En 1817. . .	714,000.
Sous Louis XIV.	510,000.	En 1826. . .	883,000.
En 1719. . .	509,000.	En 1831. . .	774,000.
En 1762. . .	576,000.	En 1832. . .	770,000.
En 1776. . .	658,000.	En 1836. . .	909,000.
En 1785. . .	685,000.	En 1838. . .	1,034,000.

Dans cette dernière population on peut évaluer à environ un *dixième* le nombre des étrangers qui se renouvelle continuellement dans la capitale. D'après les relevés faits à la préfecture de police, ce nombre ne s'élèverait qu'à 70,000 : ainsi on y délivre annuellement 32,000 permis de séjour aux nationaux et 17,000 aux étrangers, et l'on y renouvelle 21,000 cartes de sûreté. Mais on sait que la plupart de ceux qui pour leurs affaires arrivent chaque jour à Paris ne s'astreignent point à l'obligation de faire viser leurs passeports : ce ne serait donc pas exagérer que de porter à 100,000 les individus qui n'appartiennent pas à la population sédentaire de la capitale.

D'après des renseignements officiels, la population de Paris se composait en 1838 de la manière suivante :

Rentiers et industriels.	419,000
Employés..	20,000
Ouvriers.	265,000
Chiffonniers de tout sexe et de tout âge.	4,000
Étudiants et écoliers.	47,000
Domestiques.	98,000
Filles prostituées.	7,800
Indigents.	73,200
Étrangers..	100,000
Total. . .	1,034,000

(1) Ces bibliothèques présentent un total de plus de

de droit et de médecine (1); des cours publics dans toutes les branches de connaissances humaines (2); 7 écoles spéciales pour les ponts et chaussées, les mines, les ingénieurs géographes, les officiers d'état-major, la musique, les beaux-arts, enfin l'importante école polytechnique, dont le plan et le mode d'instruction ont été imités dans plusieurs pays étrangers. L'instruction du second degré occupe à Paris 5 colléges royaux et 2 colléges communaux (1), environ 40 institutions, 60 pensionnats *intrà muros*, 20 à 25 *extrà muros*, et plus de 9,000 élèves. Les maisons d'éducation pour les jeunes personnes sont au nombre d'environ 330, et comprennent plus de 10,000 élèves. L'instruction primaire s'y donne à 32,000 enfants au moyen de plus de 188 écoles gratuites et salles d'asile, et de 290 écoles non gratuites.

Parmi les dépôts de documents relatifs à l'histoire, l'un des plus précieux se trouve à Paris dans l'ancien hôtel Soubise : c'est le *trésor des chartes*. Ce dépôt doit son origine à l'assemblée nationale qui en décréta la formation le 29 juillet 1789. En 1821, Louis XVIII, comprenant l'utilité d'une institution qu'il avait été sur le point de détruire, créa l'école des chartes, destinée à former des hommes capables de mettre en ordre les pièces rassemblées dans cet immense dépôt dont on est obligé aujourd'hui d'agrandir le local. Ces archives sont divisées en six sections, appelées législative, administrative, historique, topographique, domaniale et judiciaire. La première comprend la collection des lois, les procès-verbaux des assemblées nationales, et les papiers des comités et des députés envoyés en mission. Elle renferme près de 7,000 cartons. La section administrative comprend tous les papiers relatifs à l'administration générale du royaume, elle occupe 40,000 cartons. La section historique comprend les actes des rois de France, dont le plus ancien document remonte à l'an 620, et porte la signature du fameux saint

1,267,000 volumes et de 95,000 manuscrits. Voici le détail des richesses qui y sont renfermées :

Bibliothèques publiques.

Bibliothèque dite du Roi. .	800,000 volumes.
	100,000 manuscrits.
	2,000,000 estampes.
	150,000 médailles.
Bibliothèque de l'Arsenal. .	180,000 volumes.
	5,000 manuscrits.
Bibliothèque de Sainte-Geneviève.	112,000 volumes.
	2,000 manuscrits.
Bibliothèque Mazarine. . .	90,000 volumes.
— de la Ville.	45,000 *Id.*
— du Muséum d'histoire naturelle (au Jardin du Roi).	15,000 volumes?

Bibliothèques non publiques.

Bibliothèque de l'Institut. .	70,000 volumes.
— de la Chambre des députés.	35,000 *Id.*
— des Invalides.	20,000 *Id.*
— des Archives du royaume.	14,000 *Id.*
— de l'École polytechnique.	26,000 *Id.*
— de la Faculté de médecine.	26,000 *Id.*
— du collége Louis-le-Grand.	30,000 *Id.*
— du Dépôt de la guerre. .	19,000 *Id.*
	8,000 manuscrits.
— de la Cour de cassation.	36,000 volumes.
— Du Tribunal de première instance.	25,000 *Id.*
— du Dépôt de la marine. .	14,000 *Id.*

(1) Ces deux écoles sont fréquentées chacune par environ 2,500 étudiants.

(2) L'université donne dans l'ancien édifice de la Sorbonne un enseignement gratuit : 3,400 auditeurs y suivent les cours de la faculté des sciences, 2,000 ceux de la faculté des lettres, et environ 50 ceux de la faculté de théologie.

Au collége de France, d'autres cours publics sont ouverts pour les sciences exactes et naturelles, la médecine, le droit public, l'histoire, la philosophie, la littérature, les langues anciennes et les langues orientales.

A l'école des mines, les différents cours de minéralogie, de géologie et de docimasie.

Au Muséum d'histoire naturelle, ceux d'anatomie comparée, de chimie, d'horticulture, d'agriculture, de botanique, et de toutes les branches d'histoire naturelle.

A l'Observatoire, un cours d'astronomie.

A la Bibliothèque du Roi, des cours d'archéologie et de langues orientales.

Au Conservatoire des arts et métiers, des cours de mécanique, de chimie et de géométrie appliquées aux arts, des cours d'économie industrielle, d'arithmétique, de dessin et d'architecture.

A l'École des beaux-arts, des cours de dessin, de peinture, d'architecture, de gravure, de sculpture, d'anatomie, de perspective et de mathématiques.

Enfin des cours de dessin pour les ouvriers et les jeunes filles. Tels sont les principaux objets d'enseignement offerts gratuitement à toute la jeunesse studieuse dans la capitale des sciences, des lettres et des arts.

(1) Savoir : ceux de Louis-le-Grand, de Henri IV, de Saint-Louis, de Charlemagne, de Bourbon, et les colléges communaux Rollin et Stanislas.

Eloi; les pièces relatives aux ordres militaires et religieux, les généalogies, etc., renfermées dans 5,400 cartons. Cette section possède aussi l'armoire de fer construite par ordre de l'assemblée constituante, et renfermant des sceaux et des bulles d'or, les clefs de Namur remises à Louis XIV, celles de la Bastille; les livres rouges de Versailles, où Louis XV et Louis XVI inscrivaient leurs dépenses secrètes, les testaments de Louis XVI et de Marie-Antoinette; la matrice de la médaille du serment du jeu de paume, les étalons du mètre et du gramme; des lettres de Napoléon, etc. La section topographique comprend 4,600 articles, consistant, pour la plupart, en cartes originales, parmi lesquelles on remarque celles des départements de la France signées par les commissaires nommés pour établir leurs limites. La section domaniale comprend 26,000 cartons. Enfin la section judiciaire, qui en occupe 63,000, et qui se trouve provisoirement à la Sainte-Chapelle, se compose des actes de la grande-chancellerie, des conseils, du parlement de Paris, du Châtelet, des diverses cours criminelles extraordinaires, etc.

Une autre collection qui intéresse l'histoire se fait remarquer au dépôt d'artillerie : dans de vastes galeries sont classés avec ordre tous les instruments de guerre des nations européennes. La principale galerie est divisée en trois travées; les plus anciennes armures occupent la troisième. On y remarque celles de Roland, de Renaud de Montauban, de Godefroy de Bouillon; celles de Jeanne Darc, de Charles VII, de Charles le Téméraire, de Louis XII et de Charles VIII, ainsi que le casque de saint Louis. On y distingue aussi l'épée de Duguesclin, le casque du grand Condé, le casque et l'épée de Henri IV. Sur un cheval couvert d'une brillante armure on reconnaît François Ier armé de toutes pièces. Plus loin une riche armure donnée par la république de Venise à Louis XIV, ne paraît point être assez grande pour avoir pu être adaptée à la taille de ce prince; enfin dans une armoire on voit le poignard de l'assassin de son successeur.

Paris renferme une trentaine de sociétés académiques ou savantes, à la tête desquelles se place l'Institut de France, divisé en académies française, des sciences, des inscriptions et belles-lettres, des sciences morales et politiques et des beaux-arts. Pour les sciences exactes et économiques, on remarque le bureau des longitudes, les sociétés philomatique, linnéenne, géologique de France, et la société centrale d'agriculture, d'horticulture et d'agronomie pratique; pour les sciences médicales : l'académie royale, la société de médecine, les sociétés médicale d'émulation, de médecine-pratique, médico-philanthropique, anatomique, de chimie médicale, de pharmacie et de magnétisme animal; pour les sciences morales: les sociétés de la morale chrétienne, biblique protestante, néosophique, et des traités religieux; pour les sciences géographiques: les sociétés de statistique et de géographie; pour les sciences historiques et archéologiques : la société asiatique, et celle des antiquaires de France; pour l'enseignement: les sociétés grammaticale, des méthodes d'enseignement élémentaire, et académique d'écriture; pour l'industrie, les arts et les sciences : l'athénée des arts, la société philotechnique, celles des enfants d'Apollon, des amis des arts, d'encouragement pour l'industrie nationale, et celle pour la propagation des connaissances scientifiques industrielles. La plupart de ces sociétés publient des mémoires ou le résumé de leurs travaux, ce qui contribue à porter à environ 150 le nombre des recueils périodiques et des journaux quotidiens que l'on publie à Paris. On y compte encore 16 sociétés philanthropiques, au nombre desquelles on remarque celle de la Providence, celle pour l'amélioration des prisons, celle pour le soulagement et la délivrance des prisonniers, la société maternelle, l'association des jeunes filles délaissées et des orphelines de mères, celle des orphelines de la Croix, celle pour les mariages des pauvres de Paris, celle de l'œuvre des Missions-Etrangères, celle pour l'instruction des jeunes Savoyards, la société helvétique de bienfaisance, la société protestante de prévoyance et de secours national et la société philanthropique [1] dont la fondation est due à Louis XVI, et qui a dépensé depuis son établissement plus de 4 millions en actes de bienfaisance. Enfin il existe environ 260 sociétés de secours mutuels entre les ouvriers, ainsi qu'un grand nombre d'établissements de

[1] Cette société distribue annuellement 300 à 400,000 soupes économiques.

bienfaisance, *intrà* et *extrà muros*, savoir : 12 hôpitaux civils, dont le plus important et le plus considérable est l'Hôtel-Dieu ; 13 hospices, parmi lesquels nous citerons celui des Quinze-Vingts où 300 aveugles sont entretenus; et 5 hôpitaux militaires, dont le plus considérable est celui des Invalides, qui sert d'asile à plus de 6,000 militaires. Les hôpitaux et hospices civils renferment plus de 17,000 lits, dont 5,400 sont consacrés aux malades, et 11,800 sont occupés par des vieillards, des enfants et des aliénés. Leurs revenus s'élèvent à 11,600,000 francs : chaque année, 66,000 indigents sont secourus dans les hôpitaux, 20,000 dans les hospices et 70,000 à domicile. Ajoutons que 12 bureaux de charité établis dans les 12 arrondissements de Paris distribuent des secours à domicile dont les dépenses s'élèvent annuellement à environ 1,500,000 francs [1]. Enfin l'impasse des Hospitalières est une maison de secours importante, qui occupe 3,000 femmes et plus de 100 tisserands.

Ces enceintes ouvertes pour répandre les lumières et les sciences, ces nobles aliments de l'esprit, ces touchantes associations qui érigent en vertu le devoir si doux de soulager l'indigence et le malheur, ne sont point à Paris des institutions fondées par ostentation et négligées par insouciance : les écoles, les bibliothèques, les collections, les sociétés savantes, les réunions formées pour remédier aux maux de l'humanité, sont fréquentées avec un zèle qui place cette ville au premier rang parmi les cités éclairées, et qui atteste l'amélioration croissante de la génération, que de nos jours quelques esprits étroits et rétrogrades ont vainement essayé de calomnier.

Les grandes villes offrent en raison de leur importance des germes de corruption : tous les genres de séduction, tous les déréglements s'y trouvent concentrés. Paris en présente une foule d'exemples : nous n'en citerons que quelques preuves. Sur 29,000 enfants qui y naissent, année commune, on en compte 10,000 d'illégitimes [1] ; depuis 1833 jusqu'en 1837 le chiffre annuel des enfants trouvés était de 4 à 5,000 : en 1838 et 1839 il a été de 3,000. Le nombre moyen annuel des individus qui entrent dans les diverses prisons du département de la Seine est d'environ 26,300 [2] ; ainsi que nous l'avons vu plus haut, le nombre des filles prostituées est d'environ 7,800 [3], celui des filous de 8,000, celui des vagabonds de 1,500, enfin celui des forçats libérés et des repris de justice des deux sexes de plus de 1,800 [4]. En résumé, le nombre des gens sans aveu qui vivent à Paris d'escroqueries et d'industries infâmes est évalué à 63,000.

On a dit depuis long-temps que les impôts prélevés sur les habitants de Paris formeraient le revenu d'un Etat important ; il suffira, pour justifier cette opinion, de dire que cette ville paie annuellement plus de 110,000,000 : ce qui se conçoit lorsqu'on ajoute qu'il s'y dépense environ 900,000,000 de francs ; que le

(1) Les secours distribués en argent par les douze bureaux de charité s'élèvent à 1,500,000 francs, sur lesquels 100,000 francs sont prélevés pour les frais de bureau. Ils délivrent en nature 750,000 pains de 4 livres, 270,000 livres de viande, 19,000 aunes de toile, 7,000 paires de sabots, 1,500 couvertures, etc.

Outre ces secours, la population indigente reçoit des curés environ 3,300,000 francs en secours qui leur sont remis par un grand nombre de personnes pieuses qui les chargent d'en faire la répartition. Les secours accordés en argent ou en nature aux convalescents à leur sortie des hôpitaux, sur les fonds légués à cet effet par M. de Monthyon, s'élèvent annuellement à plus de 160 000 francs.

(1) Le nombre moyen des naissances en 1837 a été de 29,192, dont 14,651 du sexe masculin, et 14,541 du sexe féminin. Sur ce nombre il y a eu 9,578 enfants naturels, dont 2,307 ont été reconnus et 7,271 non reconnus.

(2) Ce nombre se répartit de la manière suivante :

	Hommes.	Femmes.	Total
Dépôt près la Préfecture de police.	8,220	6,100	14,320
Maison de Justice.	830	230	1,060
Prison de Sainte-Pélagie. .	1,110	»	1,110
— de la Grande-Force. . .	2,770	»	2,770
Dépôt des condamnés, rue de la Roquette.	1,150	»	1,150
Prison de Saint-Lazare. . .	»	2,800	2,800
Maison d'arrêt pour dettes, rue de Clichy.	400	40	440
Dépôt des jeunes détenus, rue de la Roquette. . . .	700	»	700
Maison de répression de Saint-Denis.	810	510	1,320
Maison d'arrêt civile *id.* . . .	450	120	570
	16,440	9,800	26,240

(3) Consultez l'ouvrage intitulé : *De la prostitution dans la ville de Paris, considérée sous le rapport de l'hygiène publique, de la morale et de l'administration*, par Parent-Duchâtelet. Paris, 1837, 2 vol. in-8°. — (4) Voyez le livre *Des classes dangereuses de la population dans les grandes villes, et des moyens de les rendre meilleures*, par H.-A. Frégier. Paris, 1840, 2 vol. in-8°.

loyer de toutes les maisons y est évalué à 80,000,000, évaluation qui n'est rien moins qu'exagérée; que l'entretien de ces maisons est estimé à 20,000,000, et que le mobilier qui les garnit représente une valeur de 60,000,000. Les recettes versées à la caisse municipale, ou les revenus de la ville, s'élèvent à plus de 52,000,000.

Paris n'est pas seulement une ville de consommation. Sans mettre en ligne de compte la manufacture des glaces, celle de mosaïque et celle de tapisserie des Gobelins, ainsi que la manufacture des tabacs, qui appartiennent au gouvernement, l'importance de sa fabrication et la qualité de ses produits la placent au rang de nos principales villes manufacturières. Elle fabrique annuellement pour plus de 150,000,000 de marchandises. Son commerce d'exportation avec les pays étrangers, commerce qui se compose de tout ce qui sort de ses fabriques et de tout ce qui y arrive des départements voisins, s'élève, d'après les seules déclarations faites au bureau de la douane, à plus de 130,000,000. Enfin ses opérations de banque sont si considérables, que la valeur moyenne des effets de commerce reçus à l'escompte par la Banque de France, dont l'action ne s'étend cependant pas au-delà de l'enceinte de Paris, s'élève à 1,200,000,000, et que les bénéfices annuels de cet établissement montent à plus de 7,000,000.

Mais pour faire ombre au tableau de la prospérité de cette grande ville, plaçons à côté des résultats du mouvement industriel qui y règne les tristes indices de la gêne et même de la misère chez la classe la plus nombreuse. L'établissement du Mont-de-Piété nous en fournit la preuve. Sous l'apparence trompeuse d'une institution philanthropique, comment ne pas voir qu'il a été fondé dans la vue d'abuser de la position nécessiteuse de ceux qui sont forcés d'y avoir recours? En vain dira-t-on que ses produits sont affectés à l'entretien de quelques fondations utiles : est-ce dans la poche du pauvre que l'on doit aller prendre les secours que l'on ira lui offrir ensuite avec une pitié dédaigneuse? Nos lois poursuivent l'usure comme un délit punissable; et, par une inconséquence inexplicable, le gouvernement place sous son égide protectrice une institution usuraire qui prête à un intérêt de plus de 12 pour cent par an! Les sommes prêtées par le Mont-de-Piété s'élèvent annuellement a plus de 20,000,000 de francs, et ce qui prouve l'énorme quantité d'objets qui y sont engagés, c'est que 13,000,000 y sont fournis sur des bijoux et des pièces d'argenterie dont la valeur moyenne est estimée à 40 f. 60 c. par l'établissement; 4,000,000 de francs sur des meubles et des marchandises évalués à 9 fr. 30, et 3,000,000 sur des hardes et des effets de petite valeur, estimés à 6 fr. 89.

Nous venons de tracer rapidement l'histoire des agrandissements et des embellissements de Paris et de présenter un tableau de ses établissements religieux, scientifiques, littéraires et philanthropiques. Essayons de donner sous d'autres rapports une esquisse de l'ensemble qu'offre cette vaste capitale. C'est de l'extrémité orientale de l'île qui renferme la Cité, et qui contenait l'antique Lutèce, que nous allons jeter un coup d'œil sur les principaux édifices de la moderne Athènes. L'église métropolitaine de Notre-Dame, qui frappe nos regards, va pour un moment devenir le point de centre de nos observations. Ce temple est le plus grand de tous ceux que renferme Paris. Commencé sous Louis-le-Jeune, et terminé en 1223, il offre une masse imposante, dont la façade présente trois portes en ogives profondément enfoncées dans l'épaisseur des murs, et deux rangs de galeries surmontées par deux tours carrées. L'intérieur a 390 pieds de longueur sur 144 de largeur et 104 de hauteur; les deux tours ont 204 pieds d'élévation. C'est du sommet de l'une d'elles que nous pouvons embrasser dans toute son étendue le panorama de Paris.

Cet immense amas de maisons dont le nombre s'élève à plus de 33,000, forme 1,150 rues, 127 ruelles, 125 impasses ou culs-de-sac, 137 passages et 87 places publiques; on y compte 13,000 boutiques, 700 hôtels garnis, 12 palais, 560 hôtels particuliers, 7 halles, 34 marchés, 99 fontaines et 380 bornes-fontaines: parmi les édifices qui s'élèvent çà et là du milieu des habitations, on remarque 27 théâtres, 13 prisons et 42 casernes. Sur les boulevards neufs, qui forment l'enceinte extérieure de Paris, on aperçoit les 56 barrières dont nous avons déjà parlé, qui toutes sont construites sur un modèle différent, et dont plusieurs ne sont point achevées. Dans l'intérieur règne, depuis l'ancien fossé de la Bastille jusqu'au

temple de la Madeleine, une suite de 19 boulevards qui, par leur largeur et l'élégance des habitations qui les bordent, font l'admiration des étrangers. Le fleuve, qui, traversant la ville de l'orient à l'occident, la partage en deux portions inégales, est bordé par 36 quais et 18 ports, et traversé par 22 ponts dont les plus remarquables sont le pont d'Austerlitz, formé de cinq arches en fer reposant sur des piles et des culées en pierre de taille; le pont de la Grève, construit en chaînes de fer et suspendu au moyen d'une arcade en pierre que supporte une pile élevée au milieu de la Seine: depuis le 29 juillet 1830, il porte le nom d'Arcole, en commémoration du noble dévouement d'un jeune homme de ce nom, qui, affrontant le feu des Suisses, périt en plaçant sur ce pont le drapeau national; le pont au Change, le plus large des ponts de Paris: il a plus de 100 pieds de largeur; le Pont-Neuf, sur lequel on remarque la statue équestre en bronze de Henri IV; l'élégant pont des Arts, dont les 9 arches en barres de fer supportent un plancher réservé aux piétons; le pont Louis XVI ou de la Concorde, dont les piles en forme de colonnes supportent cinq arches surbaissées, surmontées de piédestaux sur lesquels s'élevaient 12 statues colossales en marbre, qui décorent maintenant la cour du palais de Versailles; le pont des Invalides, en chaînes de fer et suspendu au moyen de deux piles surmontées de deux arcades; le pont de Iéna, remarquable par l'élégance de ses cinq arches surbaissées, et dont les extrémités sont ornées de quatre piédestaux destinés à recevoir autant de statues équestres; le pont du Carrousel, en fer, formé de trois arches surbaissées, servant aux piétons et aux voitures; enfin le pont Louis-Philippe qui réunit l'île Saint-Louis au Port-au-Blé.

L'étranger qui arrive à Paris en prend une idée plus ou moins favorable selon le côté par lequel il se présente. Si l'on y entre par l'avenue de Neuilly, le gigantesque arc de triomphe, érigé à la gloire des armées françaises et inauguré en 1836, frappe d'abord les regards et attire l'attention par la beauté des sculptures. Ses dimensions dépassent toutes celles des monuments anciens et modernes du même genre: sa hauteur est de 49^{m},48, sa largeur de 44^{m},82, son épaisseur de 22^{m},21; la grande arcade a 29^{m},42 de hauteur sur 14^{m},62 de largeur, et les deux arcades latérales 18^{m},68 de hauteur sur 8^{m},44 de largeur [1].

Après avoir franchi la barrière, la magnifique avenue qui traverse les Champs-Elysées jusqu'à la place de la Concorde, les beaux édifices du Garde-Meuble et du ministère de la Marine qui garnissent le côté septentrional de cette place, l'obélisque de Louqsor, les deux fontaines circulaires ornées de figures gigantesques en fonte, les huit statues en pierre représentant Marseille, Lyon, Strasbourg, Lille, Bordeaux, Nantes, Brest et Rouen, les candélabres et les lampadaires en fonte dorée qui décorent l'intérieur de cette place; la vue du jardin des Tuileries, celle de la belle rue Royale d'un côté et du pont Louis XVI de l'autre, la première laissant voir le portail de l'église de la Madeleine et l'autre le fronton du palais de la Chambre des députés; la magnifique rue de Rivoli que l'on traverse; celles de Castiglione et de la Paix devant lesquelles on passe; la perspective qu'offre la place Vendôme au milieu de laquelle s'élève la colonne de la Grande-Armée, surmontée de la statue de Napoléon; tout, dans cette traversée qui conduit jusqu'à la belle rue de Richelieu, donne la plus haute idée de la capitale de la France. Si l'on y arrive par la barrière de la Villette, la belle rotonde qui fait partie de cette barrière, le large bassin qui reçoit les eaux du canal de l'Ourcq, la largeur du faubourg Saint-Martin que l'on traverse dans toute sa longueur jusqu'au boulevard, où il se termine par l'arc de triomphe de la Porte-Saint-Martin, tout y annonce encore une belle cité; il en est de même lorsque l'on entre par la barrière de Vincennes; les deux grandes colonnes qui ornent cette barrière, la vaste place du Trône, la place Saint-Antoine à laquelle aboutit le faubourg, le canal qui se jette dans le fossé de la Bastille, les boulevards qui se prolongent à droite et à gauche, et le monument élevé en mémoire du 14 juillet 1789 et des 27, 28 et 29 juillet 1830, sont des objets qui s'accordent avec l'idée qu'on doit se faire de cette noble cité; mais la plupart des entrées qui regardent le sud-est n'offrent que

[1] Ses fondations ont 8^{m},37 de profondeur; sa première pierre porte l'inscription suivante: *L'an 1806, le 15 d'août, jour de l'anniversaire de la naissance de sa majesté Napoléon-le-Grand, cette pierre est la première qui a été posée. Le ministre de l'intérieur, M. de Champagny.*

des rues étroites, sales et tortueuses. C'est par la barrière d'Arcueil, près celle d'Enfer, que l'on peut traverser Paris dans toute sa largeur en ligne droite, par les rues du Faubourg-Saint-Jacques, Saint-Jacques, du Petit-Pont, de la Cité, des Arcis, Saint-Martin, et celle du faubourg du même nom.

Les maisons de Paris sont en général fort élevées, plusieurs ont jusqu'à huit étages, excepté dans les quartiers nouvellement construits. La plupart des rues ne sont pas régulièrement alignées; mais chaque jour la police municipale veille à leur redressement et à la construction de trottoirs dans celles qui sont susceptibles de recevoir ce genre d'embellissement, si utile pour favoriser la circulation: déjà plus de 77,000 mètres de trottoirs, la plupart en dalles, sont achevés. Pour dire un mot d'une construction utile qui ne frappe point les regards, nous ferons observer qu'avant 1830 les égouts de Paris formaient un développement d'environ 40,000 mètres, et que depuis 1830 jusqu'en 1834 on les a augmentés de 22,000 mètres.

On a calculé que le développement de toutes les rues de Paris forme une longueur de plus de 90 lieues, et leur superficie 3,136 kilomètres; on évalue à 1,600,000 le nombre de pavés employés chaque année pour entretenir la voie publique, et à 900,000 francs la dépense que cet entretien exige. Elles sont éclairées par 4,500 réverbères, 13,000 becs de lumière, et un nombre considérable de lanternes à gaz qui s'accroît chaque jour. Le système de numérotage auquel les maisons sont soumises est fort ingénieux: toutes les rues qui conduisent à la Seine sont numérotées en noir; toutes celles qui sont parallèles ou à peu près parallèles au fleuve ont des numéros rouges. C'est à partir de la Seine que commence sur les deux rives la série des numéros dans les rues transversales, et c'est en suivant son cours qu'ils se succèdent dans les rues longitudinales: les numéros pairs sont sur le côté droit et les impairs sur le côté gauche.

Paris peut rivaliser avec les autres capitales de l'Europe par la magnificence de ses palais. Vers l'extrémité occidentale de l'île de la Cité, nous apercevons le Palais-de-Justice que décore une belle grille en fer, et dans lequel on remarque la salle des Pas-Perdus, longue de 222 pieds et large de 84. Ce majestueux édifice occupe l'emplacement d'un palais qu'habitèrent les préfets des Gaules, les rois de la première race et les comtes de Paris; la Sainte-Chapelle est du règne de saint Louis; la tour de l'Horloge renfermait une cloche qui donna le signal des massacres de la Saint-Barthélemy, et qui fut détruite pendant la révolution. Sur notre gauche, nous voyons le palais du Luxembourg, dont la principale façade donne sur le beau jardin de ce palais: il se termine à une grande avenue qui conduit à l'Observatoire, édifice massif, à la construction duquel le bois n'a pas été employé. Près du Pont-Neuf, sur la rive gauche de la Seine, s'étend la noire façade de l'Hôtel-des-Monnaies dont l'architecture est noble et sévère; un peu plus loin, l'ancien palais Mazarin consacré aux sciences et aux beaux-arts, avance ses deux pavillons vis-à-vis l'une des portes du Louvre. L'œil suit les quais Malaquais, Voltaire et d'Orsay, bordés de beaux hôtels; à côté de la caserne qui portait sous l'empire le nom de quartier Eugène, s'élève le palais du Conseil-d'État; au-delà de l'élégant palais de la Légion-d'Honneur, on aperçoit celui de la Chambre-des-Députés. Plus loin encore s'élève comme un immense palais l'Hôtel-des-Invalides, chef-d'œuvre de l'architecture française: devant sa noble façade, de 612 pieds de largeur, s'étend une esplanade plantée d'arbres qui occupe une superficie d'environ 12 hectares; le majestueux dôme doré de son église est surmonté d'une lanterne sur laquelle s'élève une flèche dont la pointe est à 105 mètres au-dessus du sol. Dans l'intérieur on remarque le tombeau de Turenne et le mausolée de Vauban. Non loin de cet asile de nos guerriers mutilés dans les combats, on peut voir le bel édifice de l'École-Militaire qui depuis long-temps sert de caserne, et devant lequel s'étend jusqu'à l'entrée du pont d'Iéna la magnifique plaine du Champ-de-Mars, qui forme un parallélogramme de 950 mètres de longueur sur 400 de largeur.

Sur la rive droite de la Seine s'élèvent d'autres palais plus remarquables encore: l'Élysée-Bourbon est une superbe maison de plaisance dont le jardin touche aux Champs-Élysées et dont l'entrée est rue du faubourg Saint-Honoré. Bâti en 1718 par le comte d'Évreux, occupé successivement par la marquise de Pompadour, le banquier Beaujon, la

duchesse de Bourbon, Joachim Murat, Napoléon, l'empereur Alexandre, le duc et la duchesse de Berry : que de souvenirs il offrirait à celui qui saurait les interroger! Portons nos regards sur la demeure de nos rois : le palais des Tuileries fut commencé en 1564 par Catherine de Médicis sur l'emplacement qu'occupait un petit château appartenant à duchesse d'Angoulême, mère de François Ier, et qu'avait occupé précédemment une tuilerie, d'où il a pris son nom. Philibert Delorme fut le principal architecte du pavillon central et des deux ailes contiguës; Henri IV et Louis XIII firent bâtir les autres pavillons, à l'exception de celui du nord qui fut construit sous Louis XIV. Aussi cet édifice présente-t-il les caractères de ces diverses époques et un mélange des trois principaux ordres d'architectures. Le jardin, chef-d'œuvre de Le Nôtre, est un modèle de noblesse et de grandeur; sa superficie est d'environ 24 hectares; une belle grille le sépare de la rue de Rivoli; une longue terrasse règne tout autour et domine d'un côté la place Louis XV et de l'autre le bord de la Seine. A l'opposé du jardin, le palais est séparé de la belle place du Carrousel par une vaste cour fermée d'une grille. Vis-à-vis le pavillon central s'élève un arc de triomphe érigé en 1806 à la gloire des armées françaises et remarquable par la richesse des ornements : depuis la journée du 13 février 1831, on y a replacé les bas-reliefs qui rappellent les principaux faits d'armes de la première campagne d'Autriche sous l'empire et qui avaient fait place à ceux de la campagne d'Espagne sous la restauration. Le palais des Tuileries tient à celui du Louvre par une immense galerie; ils formeraient le plus magnifique ensemble qui existe au monde si la galerie opposée était terminée. Le Louvre présente des parties qui appartiennent aux règnes de Henri II, de Charles IX, de Henri III, de Henri IV, de Louis XIV, de Napoléon, et même de Louis XVIII. L'étage supérieur de la grande galerie est occupé par une des plus riches collections de tableaux qui existent; les parties du palais qui entourent la grande cour renferment le riche musée des antiques, les deux musées égyptien et étrusque, le musée maritime, les galeries des peintres espagnols et les belles salles qui furent décorées pour y placer le Conseil d'Etat.

A peu de distance et au nord du Louvre s'étend le Palais-Royal, propriété particulière de la famille d'Orléans aujourd'hui régnante. Bâti par le cardinal de Richelieu, sur l'emplacement des hôtels de Rambouillet et de Mercœur, on le nomma le Palais Cardinal, ainsi que nous l'avons déjà dit. Considérablement embelli dans ces dernières années, on ne peut s'empêcher de remarquer la galerie d'Orléans qui remplace les anciennes galeries de bois et qui forme un des plus magnifiques passages que l'on puisse voir. Les deux tiers de ce palais sont occupés par des boutiques qui en font un bazar perpétuel. Au milieu règne un jardin de 700 pieds de long sur 300 de large. Enfin l'un des plus beaux monuments que l'on puisse voir est le palais de la Bourse et du tribunal de commerce, situé au milieu d'une place à l'extrémité de la belle rue Vivienne. Il représente un temple de forme carrée, long de 69 mètres et large de 41, entouré d'un péristyle composé de 66 colonnes d'ordre corinthien. Vis-à-vis de ce majestueux édifice s'élève la façade du théâtre du Vaudeville.

D'autres constructions attirent encore nos regards. A l'est du Palais-Royal, la Halle-au-Blé est une vaste rotonde de 100 pieds de hauteur, surmontée d'une admirable coupole en fer de 377 pieds de circonférence. Sur le boulevard Bourdon, le long du fossé de la Bastille, le grenier d'abondance se développe sur une longueur de 1077 pieds. Vis-à-Vis l'île Louviers, entre le pont d'Austerlitz et celui de la Tournelle, la Halle-aux-Vins occupe une superficie de 134,000 mètres carrés. Les cinq abattoirs dans lesquels sont tués et dépecés les animaux que les bouchers livrent à la consommation s'élèvent dans l'intérieur et près de l'enceinte de Paris, à une égale distance les uns des autres; leur construction rustique en pierre meulière et pierre de taille se fait remarquer par la noblesse et la grandeur. Sur la droite de la Seine on voit ceux de Popincourt, de Montmartre et du Roule; sur la rive opposée ceux de Grenelle et de Villejuif.

La description de toutes les constructions remarquables de Paris nous entraînerait trop loin. Parmi les églises nous citerons Saint-Sulpice avec son superbe portique d'ordre ionique et dorique, chef-d'œuvre de Servandoni; Saint-Roch, remarquable par son portail élevé et la distribution de son intérieur; Saint-Etienne-du-Mont, qui présente toutes les for-

mes délicates et élégantes de l'architecture du seizième siècle ; Saint-Eustache, dont on admire la hardiesse et la légèreté, mais dont le style, du commencement de la renaissance, contraste avec le syle grec de son portail ; Saint-Gervais, remarquable par son portail pyramidal ; la Madeleine, entourée de 52 colonnes corinthiennes ; la Sorbonne, dont le portail n'est pas sans élégance ; le Val-de-Grâce, avec sa coupole peinte à fresque par Mignard, et l'église de Saint-Germain-des-Prés, la plus ancienne de Paris, comme le prouvent ses arcades à plein cintre. Parmi les fontaines, nous ne manquerons pas de placer au premier rang celle du marché des Innocents, celle de la rue de Grenelle et celle qui a été construite récemment dans le goût de la renaissance sur la place Louvois. Terminons donc par les édifices qu'il est impossible de passer sous silence. L'Hôtel-de-Ville, siége de la préfecture de la Seine, forme le principal côté de la place de Grève. Sa façade n'a rien d'imposant, mais son architecture n'est pas sans intérêt sous le rapport de l'histoire de l'art : il fut commencé en 1533 et terminé en 1606 ; au-dessus de la porte d'entrée, un grand bas-relief en bronze représente Henri IV à cheval. Les augmentations qu'il vient de recevoir ont été exécutées avec beaucoup d'intelligence, dans le même style que le monument primitif. La façade de l'Ecole de médecine offre une belle colonnade d'ordre dorique de près de 200 pieds de longueur. Arrêtons-nous enfin à l'aspect de ce bel édifice qui, placé sur un des points les plus élevés de la capitale, domine tous les autres. Consacré d'abord à sainte Geneviève, patronne de Paris, il fut, en 1791, destiné à recevoir les cendres des grands hommes qui avaient bien mérité de la patrie ; sous la restauration, il fut dédié de nouveau à la vierge de Nanterre. Une belle peinture de l'un de nos plus célèbres artistes, représentant l'apothéose de cette sainte villageoise, orne sa haute coupole ; mais la révolution de juillet a rendu ce temple à la destination que lui avait assignée l'assemblée constituante. Il doit désormais servir à acquitter par une honorable distinction les dettes de la patrie : déjà les noms des héros des trois jours y sont inscrits sur des tables de marbres, et son fronton représente la Patrie distribuant des couronnes aux héros et aux grands hommes qui se sont dévoués pour elle ; mais ces allégories dans le goût profane font un singulier effet à la porte d'une église.

La capitale a donné le jour à un si grand nombre de personnages célèbres, que nous n'essaierons pas de les nommer tous. Dans les sciences nous citerons d'Alembert, l'infortuné Bailly, Lavoisier, victime non moins illustre de la tourmente révolutionnaire ; les géographes d'Anville, Buache, Nicolle de la Croix, Edme Mentelle et Robert de Vaugondy ; les voyageurs Chardin, La Condamine et Louis-Antoine de Bougainville ; les littérateurs Bachaumont, Beaumarchais, Caylus, Dorat, La Harpe, Legouvé, Lemaistre de Sacy, Lemierre, Mercier, Picard, Quinault, Regnard, J.-B. Rousseau, Santeuil, auteur de toutes les inscriptions latines gravées sur les fontaines de Paris ; l'inimitable Molière, Paul-Louis Courrier, l'un de nos publicistes les plus spirituels, l'un de nos plus savants hellénistes ; les érudits Fréret, Robert et Henri Étienne ; les hommes d'Etat et jurisconsultes Achille de Harlay, Hérault de Séchelles, Le Pelletier, Richelieu, Pierre Séguier, Jacques de Thou et Turgot ; les guerriers Catinat, Condé, d'Estaing, d'Estrées et le prince Eugène de Savoie ; les artistes Samuel Bernard, Chaudet, Coypel, David, Jean Goujon, Lesueur, Le Nôtre, Mansard, Claude Perrault, Le Kain et Talma ; enfin parmi les femmes célèbres à différents titres nous citerons mademoiselle Cheron, madame Deshouillères, Ninon de Lenclos et l'infortunée madame Roland.

Paris forme un seul arrondissement, et son administration municipale est confiée à douze maires ; ses environs appartiennent à deux sous-préfectures : celle de Saint-Denis et celle de Sceaux. La petite ville de *Saint-Denis* était célèbre autrefois par son antique abbaye de bénédictins. L'église, qui fut commencée au septième siècle et achevée en 1181, est un édifice gothique de la plus grande légèreté. La chapelle sépulcrale de Dagobert, le premier prince qui y fut inhumé, se fait remarquer de chaque côté de la porte intérieure ; en rendant à l'église son ancienne splendeur, en y élevant à la mémoire de nos rois des monuments destinés à réparer les outrages que leurs dépouilles y reçurent pendant la tourmente révolutionnaire, on a, par une singulière inconséquence, divisé en deux ce mausolée, que saint Louis fit

construire ([1]). Les bâtiments de l'ancienne abbaye sont occupés par le bel établissement royal destiné à l'éducation des orphelines de la Légion-d'Honneur. Le commerce de Saint-Denis, dont l'activité est augmentée par le canal qui passe à l'extrémité de la ville et qui va rejoindre celui de l'Ourcq, près du village de *la Villette*, doit son importance aux foires qui s'y tiennent quatre fois par an; on a calculé qu'il s'y vend, terme moyen, pour 1,500,000 francs de draps, 300,000 de toiles, 200,000 de lainages et 800,000 de rouenneries: à celle du *Landit*, plus de 90,000 bêtes à laine sont vendues.

En remontant la rive droite de la Seine, nous passerons devant le village de *Saint-Ouen*, où l'on remarque un beau bassin servant de port alimenté par deux puits artésiens, et qui communique avec le fleuve par une écluse de 60 mètres de longueur construite pour en permettre l'entrée aux bateaux de la plus grande dimension. C'est à Saint-Ouen que le 2 mai 1814 Louis XVIII donna la célèbre déclaration qui reconnaissait les droits que devait garantir la charte constitutionnelle. Plus haut, *Clichy-la-Garenne* renferme plusieurs établissements industriels, un vaste et beau lavoir couvert, et une église reconstruite par Vincent de Paul, qui en était le curé. Traversé par la magnifique avenue qui conduit à la barrière de l'Etoile, *Neuilly*, bourg de 3,000 âmes, nous fait voir son pont, regardé comme un chef-d'œuvre d'élégance et de hardiesse: il a 750 pieds de longueur, et ses 5 arches en ont 120 d'ouverture. C'est dans ce bourg que se trouve le beau château, propriété particulière du roi. Le territoire de la commune comprend le joli village de *Sablonville* et le hameau des *Ternes*, vis-à-vis desquels s'étend le bois de *Boulogne*, rendez-vous des promeneurs de Paris, et qui se termine au village de ce nom, peuplé de 3,400 individus. Près de ce bois s'étend le parc de *Bagatelle*, petit château que Charles X fit bâtir dans sa jeunesse. Si nous nous dirigeons vers l'est nous traverserons *Auteuil*, qui fut le séjour d'hommes célèbres; on y voit encore les maisons de Molière, de Boileau, et les tombeaux d'Helvétius et de d'Aguesseau. Aux portes de Paris le bourg de *Passy* s'étend jusque sur le bord de la Seine; il doit son importance à ses entrepôts de marchandises et à son pont qui conduit à la plaine de Grenelle; son agrément à ses nombreuses maisons de campagne, et une sorte de célébrité à ses deux établissements d'eaux minérales.

Nous entrerons dans l'arrondissement de Sceaux par le bourg de *Vaugirard*, où l'on fabrique des produits chimiques. Le joli village de *Fontenay-aux-Roses* doit son nom au privilége dont il jouissait autrefois de fournir de roses la cour et le parlement. Au mois de mai, dans une assemblée solennelle, chaque pair et chaque magistrat recevait suivant son rang un bouquet de roses; mais des contestations sur la préséance firent abolir cette antique coutume. Cependant Fontenay est toujours le lieu des environs de Paris où l'on cultive le plus de rosiers. Le bourg de *Sceaux*, situé sur la petite rivière de Bièvre, prend le titre de ville et conserve comme promenade publique une partie des dépendances de la belle propriété qu'y entretenait à grands frais la maison de Penthièvre, et que la révolution a détruite. Entre cette petite ville et le *Bourg-la-Reine* se tient tous les lundis un marché de bestiaux qui partage avec Poissy l'avantage de fournir à la consommation de la capitale. Le luxe de Paris exerce une telle influence jusque dans les campagnes environnantes, que les jeunes filles dans leur parure n'ont plus rien qui rappelle le costume villageois: elles ont pris celui des élégantes grisettes parisiennes, et se mêlent aux dames de la ville dans les bals champêtres, qui, les jours de fête, attirent à Sceaux une société nombreuse.

Arcueil est connu par son superbe aqueduc bâti sur les ruines de celui qu'y fit construire

([1]) On vient de graver sur le portail l'inscription suivante:

Sacrorum assertor, recidivis templa ruinis,
Hæc instaurari, Napoleo voluit.
Sed quæ restituit, non conditur ipse sepulchris
Exilio ante jacens quam peragatur opus.
Successare operi reges: idem exitus illis.
Et qui perfecerit cœpta: Philippus erat.
An. M. DCCC XL.

Traduction: Napoléon, le protecteur des monuments religieux, voulut relever de ses ruines ce temple que deux fois on avait abattu; mais plongé dans l'exil avant que l'œuvre fût achevée, il n'eut pas lui-même pour tombeau ces sépultures qu'il fit réédifier; des rois, ses successeurs, continuèrent l'œuvre de Napoléon, mais ils eurent le même sort. Louis-Philippe seul vit achever la restauration de ce monument.

l'empereur Julien, et dont on voit encore des restes imposants. Dans la commune de *Gentilly*, village qui servit de résidence aux rois de la 1re et de la 2e race, celui que n'attriste pas le tableau de la misère et de la dégradation de l'espèce humaine, peut visiter le vaste établissement de *Bicêtre,* qui fut fondé en 1290 par un évêque de Paris pour servir d'hôpital; sous Louis XIV il fut transformé en hospice d'indigents, de vieillards pauvres et infirmes et d'aliénés : il a conservé cette destination jusqu'à ce jour. On y renfermait aussi autrefois les condamnés aux galères et à mort, qui maintenant sont déposés à la prison de la Roquette. A une lieue et demie au sud-est, le bourg de *Choisy-le-Roi*, ainsi appelé parce que Louis XV y possédait un château, est renommé par ses faïences et ses produits chimiques. Sur la rive droite du fleuve, une route conduit à *Alfort,* hameau célèbre par l'école royale vétérinaire qui y fut établie en 1766. Un peu plus loin s'étend sur la rive droite de la Marne *Charenton-le-Pont,* où l'on voit un pavillon en briques qui fut habité par Gabrielle d'Estrées : ce bourg est contigu au village de *Charenton-Saint-Maurice,* qui renferme une maison royale de santé où l'on traite environ 400 aliénés. Un canal de 1,150 mètres de longueur, dont plus de la moitié est voûtée et traverse une colline, abrège d'environ 3 lieues la navigation de la Marne, et porte le nom du village de *Saint-Maur,* près duquel aboutit une de ses extrémités.

Nogent-sur-Marne, appelé dans les anciens monuments historiques *Novientum*, est un village dont l'existence remonte au-delà des temps qui virent commencer la monarchie française. Chilpéric y avait en 581 une maison de plaisance, que Clovis III et Childebert III habitèrent. C'est aujourd'hui un des plus jolis villages des environs de Paris. Il est situé sur une colline qui domine la rive gauche de la Marne. Il est bien bâti, et la plupart des maisons de campagne qui bordent la grande rue ont leurs jardins qui descendent de terrasse en terrasse jusqu'au bord de la rivière. Charles VI y possédait un château appelé le manoir de Plaisance ou de Beauté, résidence favorite d'Agnès Sorel, et dont on voit encore quelques débris de murailles cachés sous des massifs d'arbres et de ronces.

Traversons le bois de Vincennes, et arrivons à ce bourg.

Vincennes est remarquable par son donjon. Ses vieilles tours, qui servirent long-temps de prison d'Etat, occupent l'emplacement du manoir royal de Philippe-Auguste; elles furent commencées par Philippe de Valois, et terminées par Charles V. Le premier de ces rois changea le bois en parc en l'entourant d'une muraille; et c'est sous un vieux chêne qui existait encore au seizième siècle, que saint Louis rendait la justice. La jolie chapelle gothique de ce château fut construite par Henri II. Nous jetterons un voile sur l'attentat du 21 mars 1804, dont une colonne en granit et un saule pleureur placés dans un fossé retraçaient le souvenir; mais nous rappellerons que ce fut au château de Vincennes que moururent Louis X, Charles IV, Charles V, Charles IX et le cardinal Mazarin qui en avait été nommé gouverneur. On y remarque une salle d'armes dans laquelle les armes à feu et les armes blanches sont disposées avec tant d'art et de goût qu'elles offrent un magnifique spectacle. Sur le bord de la Seine, le village de *Bercy* est le principal entrepôt de vins, d'eaux-de-vie et d'huiles pour la consommation de Paris.

Le département de la Seine, attendu sa faible superficie, ne mérite notre attention sous le rapport de l'agriculture que parce qu'il en est peu dont les terres soient aussi productives, tant les engrais et les soins y sont multipliés. Suivant les renseignements les plus officiels (1), sur 40,000 arpents livrés à la culture, 16,400 sont consacrés au blé et au seigle, 11,000 à l'avoine, et 3,000 aux pommes de terre. Le reste est réservé à d'autres cultures moins importantes. Le blé et le seigle rapportent environ six fois la semence et l'avoine sept fois. Dans l'enceinte de Paris, 1,200 arpents sont cultivés par des jardiniers, en potagers, appelés marais, qui fournissent une grande partie des légumes et surtout des primeurs que l'on consomme dans la capitale. Ces marais sont cultivés avec tant de soins, qu'ils donnent annuellement quatre, cinq, et jusqu'à six récoltes différentes. Sous le rapport industriel, ce département doit à la capitale presque toute son importance. Ce grand foyer de consommation entretient dans la banlieue et dans les deux arrondissements ruraux de Sceaux et de

(1) Recherches statistiques sur la ville de Paris, 1824.

Saint-Denis, un grand nombre de manufactures. Celui des ouvriers, dans tout le département, s'élève à 350,000 ; et la valeur des produits, à la somme de 440,000,000 de francs [1].

[1] Voici quelques détails sur l'industrie du département de la Seine.

DESIGNATION du GENRE D'INDUSTRIE.	NOMBRE D'OUVRIERS dans Paris.	hors Paris.	départe-ment.	VALEUR des PRODUITS.
				fr.
Tabacs.	1,054	»	1,054	20.000.000
Éventails	1,000	»	1.000	1,000,000
Papiers peints. .	?	?	4.116	14,000,000
Lavage des laines	»	660	660	7 000,000
Tanneries et mégisseries. . . .	»	?	400	4,600,000
Couvertures. . .	1,050	»	1,050	3,300,000
Bijouterie et joaillerie . . .	3,150	»	3,150	36,800,000
Affinage d'or et d'argent et orfévrerie. . . .	?	»	?	130,300,000
Fonderies et forges de fer. . .	?	?	850	6,200,000
Affinage de plomb, cuivre, etc. . . .	24	»	24	260,000
Fabrication du plomb ouvré.	»	50	50	3,400,000
Horlogerie. . . .	2,500	»	2,500	20,000,000
Quincaillerie et coutellerie . .	?	?	?	6,000,000
Bronzes dorés et argentés. . . .	850	»	850	5,260,000
Instruments de musique. . . .	?	?	?	2,000,000
Ébénisterie . . .	?	?	?	17,000,000
Porcelaine. . . .	?	?	?	1,000,000
Marbrerie. . . .	950	?	950	3,200,000
Taille des cristaux.	750	»	750	1,000,000
Lithographie . .	420	»	420	2,000,000
Imprimerie (avec l'imp. roy.)	3,380	»	3,380	17,000,000
Librairie	?	?	?	16,400,000
Raffinerie de sucre	450	150	600	33,000,000
Gaz hydrogène.	50	»	50	11,280,000
Soieries et châles de tissus. . . .	4 800	»	4,800	15,000,000
Filature de coton	10,550	»	10,550	8,000,000
Bonneterie . . .	?	?	?	4,600,000
Tissus coton.	?	?	?	13,600,000
Chapellerie. . .	?	?	?	12,000,000
Amidonneries. .	?	?	?	3,000,000
Distilleries de pommes de terre	?	?	?	2,400,000
Vernis.	?	?	?	4,000,000
Brasserie	500	»	500	3,000,000
Salpêtre.	200	»	200	900,000
Couleurs, encre, borax, sel, etc.	60	»	60	1,400,000
Iode, potasse, eau de Javelle, chlorure de				
			37,964	429,900,000
Report. .	»	»	37,964	429,900 000
chaux, sublimé corrosif, chlorure de potasse, sulfate de kinine, acides pyroligneux, nitrique, sulfurique, hydrochlorique, etc.	?	180	180	4,200,000
Épuration d'huile de graines. .	40	»	40	3,250,000
Huile de pied de bœuf, colle forte, suif d'os, cordes à boyau, noir animal, sel ammoniac, cirage	?	650	650	2,650,000
Ouvriers en bâtiments. . . .	20,000	?	20,000	»
Ouvriers et journaliers divers.	291,000	?	291,000	»
			349,834	440,000,000

Nous commencerons notre excursion dans l'ancienne province de Normandie par le *département de l'Eure* [1], qui confine à l'est avec celui de Seine-et-Oise. L'agriculture y est parvenue au plus haut degré de perfection. Ses pâturages et surtout ses prairies artificielles nourrissent un grand nombre de chevaux, et les plus beaux bœufs que l'on remarque aux marchés de Sceaux et de Poissy; il exporte une quantité considérable de céréales ; d'importantes usines, des manufactures de drap et des filatures de coton prouvent l'activité de son industrie. Ainsi la fabrication des draps et autres tissus de laine occupe environ 8,500 ouvriers ; la filature de coton 2,000; les toiles peintes et blanches 2,500; les fabriques de rubans de fil 6,000; les tanneries 1,000; les usines de fer et de cuivre, les clouteries et les tréfileries 8,000; enfin la bonneterie et la fabrication du verre et du papier 2,000 ouvriers. On peut donc, en y comprenant un grand nombre d'établissements d'une faible importance, porter à plus de 30,000 le nombre d'individus qui peuplent les ateliers de ce département, et qui confectionnent pour 26,000,000 de produits. Plusieurs lieux de son territoire rappellent des

[1] Bois. . . . . 111,045 hectares.
Vignes. 1,677
Hauts-fourneaux. . . . 10

faits historiques d'un grand intérêt : c'est entre Evreux et Vernon, près du village de *Cocherel*, que Duguesclin défit, en 1364, les troupes du roi de Navarre, Charles-le-Mauvais; près de Verneuil, soixante ans plus tard, l'armée de Charles VII fut battue par les Anglais, et en 1590 les plaines d'Ivry furent le théâtre de la victoire de Henri IV sur le duc de Mayenne.

Sur la rive gauche de la Seine, *Vernon* est séparé d'un de ses faubourgs par ce fleuve que l'on traverse sur un pont de 22 arches; une tour, où l'on conserve les archives publiques, est tout ce qui reste de ses anciennes fortifications. Dans une fertile et jolie vallée, voisine d'une belle forêt, l'industrieuse ville d'*Évreux*, bâtie en bois, est arrosée par l'Iton; elle est fort ancienne, et l'on ne peut douter qu'elle ne remplace une ville gauloise dont le nom primitif était *Mediolanum*, qui fut surnommée *Aulercorum*, et qui sous les Romains prit celui de *Mediolanum Eburovicum*. Ces deux surnoms rappellent les deux noms de l'ancien peuple de son territoire : on les appelait *Aulerci-Eburovices*. Quelques fouilles ont fait découvrir à une grande lieue de son enceinte, dans la commune du *Vieil Évreux*, les ruines de la ville antique. Parmi les édifices du moderne Evreux, on doit distinguer la cathédrale : elle est construite avec assez d'art et de solidité pour mériter d'être mise au nombre des belles églises de France. Entre la nef et le chœur s'élève un dôme en forme de lanterne, surmonté d'une flèche dont la pointe est à 81 mètres au-dessus du sol. Ce dôme a été construit en 1466 par les soins du favori de Louis XI, le cardinal Balue, alors évêque d'Evreux. La tour dite du *Gros horloge*, bâtie par les Anglais, est remarquable par son architecture hardie. L'hôtel de la préfecture est établi dans les beaux bâtiments de l'ancien hospice; le nouveau local de l'hospice général est réellement magnifique. Patrie du républicain Buzot, cette ville possède un vaste collége, une bibliothèque publique de 10,000 volumes, un beau jardin botanique, avec trois serres chaudes, un cabinet et une commission des antiquités départementales, et trois sociétés savantes : la société centrale d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres, la société ébroïcienne et celle de médecine, de chirurgie et de pharmacie; 800 ouvriers y sont occupés à la fabrication des toiles, et près de 300 à la bonneterie. A une demi-lieue d'Evreux on voit le château de *Navarre*, où résida l'impératrice Joséphine. A *Conches*, on voit une forge importante où les arceaux en fer du pont des Arts et du pont d'Austerlitz ont été fondus. On y a coulé la flèche de la cathédrale de Rouen, qui pèse 900,000 kilogrammes. Au bourg de *Rugles*, dans le même arrondissement, plusieurs usines où l'on fabrique des épingles, des clous, des agrafes et divers objets de quincaillerie, emploient plus d'ouvriers que la commune ne compte d'habitants : la population de celle-ci est de 2,200.

Parcourons le territoire situé au bord de la Seine, nous verrons l'ancien et joli *Gisors*, peuplé de 3,000 habitants; il possède une filature de coton qui occupe plus de 800 ouvriers, une fabrique d'indiennes et une blanchisserie de calicots. Les ornements de son église ont été sculptés par Jean Goujon : on y remarque de superbes vitraux et de magnifiques bas-reliefs. La vieille tour que l'on voit sur une éminence est le reste d'un château que fit bâtir en 1097 Guillaume-le-Roux, roi d'Angleterre et duc de Normandie, qu'habita la reine Blanche, et dans lequel Philippe-Auguste se réfugia en 1189, après avoir perdu une bataille contre Richard. La tour la plus ancienne portait le nom de *tour Saint-Thomas*, parce qu'une chapelle avait été élevée au pied de cette tour et dédiée à l'archevêque Thomas de Cantorbéry, qui se retira à Gisors pour fuir les persécutions de Henri II. Une seconde tour moins ancienne est appelée *tour de la Passion*, parce que du temps de François Ier un prisonnier y sculpta avec un clou plusieurs scènes de la passion, bas-reliefs qui se voient encore.

A la sortie de Gisors on traverse un long plateau, en laissant sur la gauche le Grand et le Petit *Andely*, deux petites villes qui sont censées n'en faire qu'une aujourd'hui. Une fabrique de draps y occupe 300 ouvriers. Le célèbre peintre Nicolas Poussin naquit dans un hameau des environs, ainsi que le poëte Chaulieu : un monument élevé à la mémoire du premier se fait remarquer au *Petit Andely*. Le célèbre aéronaute Blanchard, qui fit en ballon la traversée de France en Angleterre, naquit aussi dans cette ville; Thomas Corneille y est inhumé. Il existe aux Andelys des eaux minérales ferrugineuses froides. On aperçoit près

de là les ruines du *Château-Gaillard*, forteresse bâtie par Richard Cœur-de-Lion pour défendre le passage de la Seine, et qui, après avoir été redoutable aux Français, le devint également aux Anglais lorsque Philippe-Auguste s'en fut rendu maître en 1203.

La route de Rouen descend dans la charmante vallée de l'Andelle dont le village de *Fleury* occupe le centre. Le cours sinueux de la petite rivière, des fabriques de distance en distance, *Charleval* d'un côté, la montagne des Deux-Amants de l'autre, les pentes des collines couvertes de prairies, des bois qui couronnent leurs cimes, rendent cette vallée une des plus délicieuses que l'on puisse voir. Charleval porta le nom de *Nogeon-sur-Andelle* jusqu'à l'époque où Charles IX y posa la première pierre d'une maison de plaisance qui ne fut point achevée, mais où l'on voit encore une salle des gardes et des chambres dorées qui servent de demeure à des paysans. Près de l'embouchure de l'Andelle dans la Seine, la fonderie de *Romilly* est le principal établissement industriel que ses eaux font mouvoir; 300 ouvriers y sont occupés à faire des chaudières, des planches de cuivre jaune et rouge et du fil de laiton; il en sort chaque année 900,000 kilogrammes de produits. Si l'on se place sur les hauteurs qui dominent Romilly, on aperçoit, sur la droite de l'Eure, *Louviers*, célèbre par ses nombreuses et riches fabriques de draps, qui n'occupaient, il y a 50 ans, que 2,000 ouvriers, et qui dans ces dernières années en employaient plus de 6,000. C'est à sa richesse et à son industrie que cette ville jadis fortifiée doit ses belles constructions, sa salle de spectacle et ses jolies promenades.

Plus bas, sur la rive droite de la Seine, *Pont-de-l'Arche*, bâti par Charles-le-Chauve, et peuplé de 1,700 âmes, voit la marée se faire sentir jusque sous son vieux pont de 22 arches. Cette petite ville que défendait jadis un vieux château flanqué de tours, qui s'élève encore sur une des îles que forme la Seine, fut la première à reconnaître l'autorité de Henri IV. Le bourg de *Pitres*, dans ses environs, occupe les ruines de l'antique *Pistæ*. Celui de *Gaillon*, à 3 lieues de Louviers, possède une maison centrale de détention renfermant environ 1,400 détenus, établie dans un ancien château des archevêques de Rouen. Un autre bourg appelé *Neubourg*, à 5 lieues au nord-ouest d'Evreux, conserve les vestiges d'un vaste château-fort dans lequel fut célébré le mariage du fils aîné de Henri II, roi d'Angleterre, avec Marguerite de France, fille de Louis VII. Ce bourg de 2,000 âmes fut le berceau du grand opéra en France. Sous la minorité de Louis XIV, le marquis de Soudiac de Rieux y fit les premiers essais de ce genre de spectacle : il y fit représenter un opéra de P. Corneille, intitulé *la Toison d'Or*, dans lequel on se servit de machines grossières qui firent l'admiration des spectateurs.

A l'embouchure de la Seine, la petite ville de *Quillebœuf* porte dans les vieux titres les noms de *Chilbœ* et de *Kilebou;* elle était devenue, par les soins de Henri IV, une place forte considérable, ce qui lui valut le nom d'*Henriqueville*, mais Louis XIII fit raser ses remparts; aujourd'hui elle ne renferme que 1,500 habitants; cependant son port est important pour le commerce, parce que les dangers qu'offrent à la navigation les sables mouvants que la Seine accumule, forcent les gros navires qui ne peuvent remonter jusqu'à Rouen à y décharger leurs marchandises. C'est à Quillebœuf que la barre se fait sentir avec le plus de violence. On y entretient un magasin de sauvetage, 99 pilotes lamaneurs et 12 aspirants.

Eloignons-nous de ces rives dangereuses, traversons une contrée fertile où les villages ne sont composés que de maisons entourées de vergers et de prairies, et jetons un coup d'œil sur un chef-lieu d'arrondissement, la jolie ville de *Pont-Audemer*, située dans une agréable vallée. La date de sa fondation est incertaine; on croit qu'elle remplace le *Breviodurum* des anciens, mais elle doit son nom moderne à un seigneur français nommé Aldemar ou Audomer, qui, au treizième siècle, y fit bâtir un pont sur la Rille qui l'arrose. Elle est ceinte de murailles et de fossés qui se remplissent d'eau à volonté; ses maisons sont bâties en briques avec une sorte d'élégance; ses rues sont belles, et ses quatre places publiques régulières. Ses nombreuses tanneries jouissent d'une réputation méritée. On y entretient un cabinet d'histoire naturelle et d'archéologie.

Bernay, que son titre de sous-préfecture nous fait un devoir de citer, est au sud de la précédente; la petite rivière de la Charentonne baigne ses murs. Il s'y tient tous les ans une des plus considérables foires de France, qui,

pour la vente des chevaux, y attire plus de 40,000 personnes. Cette ville renferme une fabrique de draps qui occupe 120 ouvriers, et une de toiles qui en emploie 600.

Le *département de l'Orne* [1], que traversent 22 grandes routes, est varié dans sa constitution physique et dans son industrie. Des calcaires craveux, d'autres plus anciens, et des roches granitiques qui forment des collines élevées et des vallées étroites, sont couverts de pâturages et de terres propres à la culture. L'agriculture n'y a pas atteint le degré d'avancement désirable; les prairies artificielles s'y multiplient avec lenteur, mais la dixième partie du département est occupée par des prairies naturelles qui fournissent d'excellents pâturages, surtout dans les vallées arrosées par les deux petites rivières de la Toucques et de la Vie. D'autres rivières plus importantes l'arrosent, telles que la Sarthe, la Mayenne et celle qui lui donne son nom. On y compte 269 étangs qui couvrent une superficie de 1,300 hectares; 500 hectares de marais pourraient être desséchés et livrés à l'agriculture.

On y récolte peu de céréales, mais on y élève beaucoup de chevaux; on y engraisse un grand nombre de bêtes à cornes; on y entretient des filatures de coton et d'importantes usines. La fabrication de la toile de cretonne est aussi une de ses branches d'industrie; c'est elle qui répand l'aisance sur les 4,000 habitants de *Vimoutiers*, qu'arrose la petite rivière de la Vie, et qui occupe dans ses environs plus de 15,000 ouvriers des deux sexes. Sur les bords de l'Orne, *Argentan* conserve les ruines d'un château-fort, seuls restes de ses anciennes fortifications, et ses remparts transformés en promenades. On y fabrique cette dentelle célèbre autrefois sous le nom de point d'Alençon. Elle possède une société d'agriculture, seule société savante que nous puissions citer dans le département de l'Orne. Dans ses environs se trouve le superbe haras du Pin, où les étrangers ne dédaignaient pas autrefois de se fournir de chevaux de luxe. A quelques lieues à l'ouest, un village, appelé *Sainte-Honorine-la-Guillaume*, est devenu important par l'exploitation de ses granits: il compte 2,000 habitants. Près d'une belle forêt qui borde le département de l'Eure, la petite rivière de la Rille coule au milieu des murs de la jolie ville de *l'Aigle*, célèbre par ses épingles et ses aiguilles: une seule fabrique contient les machines nécessaires à la confection de 200,000 aiguilles par jour. Sur la pente orientale d'une colline, *Mortagne*, chef-lieu d'arrondissement, étend ses rues droites et bien bâties; elle est le centre d'une fabrication considérable de toiles fortes et de toiles légères dont nos colonies s'approvisionnent. On vante sa charcuterie et les moutons de ses environs. Au sud de celle-ci, *Bellesme*, sur une éminence, domine une plaine et la forêt qui porte son nom; elle est bâtie avec assez d'élégance, et fabrique des toiles communes et des cotonnades.

En faisant le tableau des provinces romaines de la Gaule, nous avons parlé des anciens *Saii*. L'Orne arrose encore leur cité de *Saïum*, aujourd'hui *Séez*, qui existait avant la conquête de César. Vers le neuvième siècle, lorsque les Normands la détruisirent, elle était plus considérable qu'aujourd'hui; au douzième elle fut brûlée par Louis-le-Jeune, et au quatorzième par les Anglais, qui en rasèrent les fortifications. Elle renferme 5,000 habitants. Sa cathédrale est un bel édifice gothique qui ne fut achevé qu'en 1126: saint Latinien en fut le premier évêque au commencement du cinquième siècle. C'est dans les environs de Séez que naquit la célèbre Charlotte Corday. On compte cinq lieues de cette ville à *Alençon*. Il est difficile de ne pas remarquer, en parcourant cette dernière, l'architecture simple et noble de l'hôtel de la préfecture, la construction de l'édifice circulaire de la halle aux blés, et l'hôtel-de-ville dont les deux tours sont les restes du château des ducs d'Alençon. Du reste, malgré quelques rues larges, propres et bien pavées, la ville est d'un aspect triste: elle doit cet inconvénient à la couleur grisâtre du granit dont ses maisons sont construites. C'est à peu de distance d'un de ses cinq faubourgs que naquit le maréchal de Matignon qui refusa d'y faire exécuter les horribles massacres de la Saint-Barthélemy; mais c'est dans ses murs que l'historien Mézeray et le conventionnel Valazé reçurent le jour. Quoique moins importante qu'elle ne l'était jadis, la fabrication de la dentelle est encore considérable à Alençon: plus de 2,000 personnes y sont occupées à fabriquer et à broder de la mousseline. Cette ville possède une petite bibliothèque publique

(1) Bois. . . . . 72,006 hectares.
Hauts-fourneaux. . . . 10

de 7,000 volumes et ouvre tous les cinq ans une exposition des produits de l'industrie départementale.

Dans l'arrondissement de Domfront et à quatre lieues de cette ville, *Bagnoles* est renommé pour ses eaux thermales. Ce n'est ni un bourg ni un village, c'est un simple hameau composé de sept ou huit maisons formant l'établissement des bains. Il est situé près de la forêt d'Andennes, dans une jolie vallée entourée de collines de grès feldspathique couvertes de chênes, de frênes et de bouleaux, et arrosée par la petite rivière de la Vée, qui prend sa source dans un étang dont les eaux ont même en été une température supérieure à celle de l'atmosphère. Outre les maisons pour les baigneurs aisés, il y a un hôpital pour les artisans et les militaires qui y sont traités aux frais du département et de l'Etat.

Vers l'extrémité occidentale du département, *Domfront* n'est qu'une petite ville sans importance et mal bâtie, remarquable seulement par sa situation au sommet d'un roc escarpé, coupé verticalement par une fissure de plus de 200 pieds de profondeur, au fond de laquelle coule la petite rivière de Varennes. Son industrie consiste principalement à fabriquer de grosses toiles et divers tissus; mais elle est le chef-lieu d'un arrondissement dont les plus petits villages renferment des manufactures. Quelques uns, auxquels on donne la qualification de bourgs, sont, par leur population de 3 à 4,000 âmes, dignes d'être considérés comme des villes; nous n'en citerons que quatre: *Athis*, renommé par ses reps et ses casimirs; *La Ferté-Macé*, par ses toiles de coton, ses rubans de fil et ses tabatières de buis; *Flers*, par ses outils et ses cotonnades croisées; enfin, *Tinchebray*, par ses forges et ses papeteries.

Baigné par la *Manche*, ainsi que l'indique son nom, le long *département* [1] que nous allons visiter comprend une grande étendue de côtes, des terres fertiles, principalement en céréales, peu de forêts, de vastes prairies, où l'on nourrit des chevaux estimés et des vaches qui donnent du beurre excellent; de petites montagnes qui fournissent, outre des bancs de houille, quelques métaux et des argiles propres à la porcelaine, des ardoises et des granites [1]. Cette courte énumération fait préjuger sa richesse; aussi aurait-on lieu de s'étonner que, privé de moyens suffisants de communication, il pût être un des plus peuplés de France, si l'on ne savait que ses habitants sont laborieux et s'adonnent avec succès à la pêche, à l'agriculture, au commerce et à l'industrie manufacturière. On y comptait en 1831 environ 70 papeteries.

Mortain, petite sous-préfecture qui se présente d'abord dans la partie la plus méridionale de ce territoire, est située sur la Canche, entre des rochers granitiques; elle fabrique des toiles, des dentelles et des poteries de grès estimées. Son église est un des édifices religieux les plus intéressants et les mieux conservés de la Basse-Normandie. Sa construction paraît remonter au onzième siècle, mais plusieurs parties sont du siècle suivant. Les stalles qui entourent le chœur sont d'un très beau travail. A l'ouest de cette ville, *Avranches*, sur un coteau à peu de distance de la mer, est une de nos cités armoriques les plus anciennes: son nom celtique est *Ingena*, qu'elle changea contre celui d'*Abrincatæ*, qui devint ensuite *Abrinca* ou *Avrinca*. Les peuples auxquels elle appartenait étaient les *Abrincatæ* ou *Avrincatæ*, dont le territoire s'appelait encore autrefois l'*Avranchin*; elle fut le siége d'un évêché. Il ne reste plus de sa cathédrale bâtie au onzième siècle, pillée au seizième pendant les guerres de religion et dégradée dans les premiers temps de la révolution, qu'un des piliers et la pierre sur laquelle Henri II, roi d'Angleterre et duc de Normandie, fit amende honorable en 1172 en présence de deux légats du pape, pour expier le meurtre dont il s'était souillé par l'assassinat de Thomas Becquet, archevêque de Cantorbéry. Avranches était jadis une place d'armes importante. Elle possède un bon collége communal, une bibliothèque renfermant 15,000 volumes et 204 manuscrits, ainsi qu'un jardin botanique, un musée et une société archéologique.

A deux ou trois lieues au sud-ouest d'A-

[1] Bois. . . . . 23,958 hectares.
Hauts-fourneaux. . . 1
Martinets à cuivre. . . 6

[1] 252,500 hectares de terres labourables fournissent annuellement 1,000,000 d'hectolitres de froment, 71,000 de méteil, 82,000 de seigle, 993,000 d'orge, 689,000 de sarrasin, 460,000 d'avoine, 70,000 de légumes secs, et 514,000 pommes de terre. La récolte de pommes sert à faire plus d'un million d'hectolitres de cidre.

vranches, s'élève, au bord de la mer, le ***Mont Saint-Michel,*** village qui doit sa célébrité à un ancien couvent transformé depuis longtemps en une prison d'État. Ce groupe de maisons et d'édifices couvre un rocher qui, à la marée haute, forme une île, et qui, à la marée basse, est assis au milieu d'une vaste plage sablonneuse. L'église de ce monastère fut, dit-on, fondée en 709 par saint Aubert, douzième évêque d'Avranches; en 1003 elle fut détruite par un incendie; reconstruite en 1023, elle fut consumée par la foudre en 1112. Rebâtie quelque temps après, le feu du ciel la détruisit encore en 1300. Réédifiée de nouveau, la foudre la maltraita en 1350 et 1374. En 1423, pendant le siége que les Anglais mirent devant le Mont Saint-Michel, tous les édifices eurent beaucoup à souffrir. En 1469, l'ordre de Saint-Michel, institué par Louis XI, y tint son chapitre. En 1694, le clocher de l'église qui, suivant l'historien don Huynes, était une des plus hautes tours du royaume, fut encore une fois frappé par la foudre qui y mit le feu et le renversa. En 1776, un incendie détruisit une partie du monastère, mais l'église fut épargnée. Enfin en 1834 les bâtiments servant de prison prirent feu, et l'église fut consumée malgré le zèle que les prisonniers mirent à l'éteindre.

Granville, qui se défendit avec tant de courage et de succès lorsque les Anglais l'attaquèrent et la bombardèrent en 1783, s'avance sur un rocher battu par l'Océan. Elle est mal bâtie, entourée de murailles et peuplée de 8,000 âmes. Le cabotage, la pêche des huîtres et surtout celle de la morue, lui procurent un commerce actif et lui offrent les moyens de former des sujets pour la marine: 3,000 marins y trouvent de l'occupation. Cette ville paraît être sur l'emplacement de l'antique cité de *Grannonum.* Place de guerre et ville maritime, elle est divisée par la nature en trois parties distinctes: la ville haute, le faubourg et le port. La première est la résidence des autorités civiles et militaires; bâtie sur la croupe du rocher, resserrée dans ses limites, celle-ci se compose de deux grandes rues parallèles auxquelles aboutissent plusieurs ruelles; mais ces rues sont irrégulières, sales et pavées de cailloux. Un double rempart la sépare du faubourg. Celui-ci, plus considérable que la ville haute, descend de la partie méridionale du rocher jusque dans un vallon que traverse la petite rivière du Boscq qui, dans sa course tranquille, fait mouvoir une vingtaine de moulins, arrose plusieurs prairies, fertilise quelques jardins et divise en deux parties égales ce quartier de Granville où l'on remarque plusieurs rues, entre autres celle des Juifs, qui, près de la ville, est embellie par une allée de tilleuls. C'est dans le faubourg que se trouvent les établissements d'utilité publique. Le port, qui date de Charles VII, et qui fut construit par les Anglais, est petit, irrégulier, et n'a qu'une étroite entrée.

A quatre lieues d'Avranches, la petite ville de *Saint-James* est bâtie sur un plateau entouré de vallées et de sites pittoresques et variés. Elle possède plusieurs fabriques, et dans ses neuf foires annuelles on vend une assez grande quantité de fils, de toiles et d'étoffes de laine. Son origine est incertaine; mais l'étendue de ses murs, et le nombre de voûtes souterraines que l'on y voit encore, font croire qu'elle est fort ancienne et qu'elle fut importante: aujourd'hui, elle ne renferme que 3,000 habitants. Depuis le dixième jusqu'au quinzième siècle, elle fut plusieurs fois prise et ruinée, surtout pendant les guerres contre les Anglais.

En 1121, Henri I[er] donna à l'hôpital de Jérusalem une terre située sur le territoire d'Avranches: quelques maisons s'y élevèrent et formèrent bientôt un village qui prit le nom de *Theopolis*, en français *Villedieu.* Les habitants de ce village sont habiles à travailler le cuivre en casseroles, en chaudrons et en divers autres ustensiles, en casques, en montures de sabres pour l'armée. Pendant que les hommes façonnent un utile métal et préparent le cuir pour différents usages, les femmes se livrent à la fabrication de la dentelle. Ce village industrieux offre l'aspect d'une grande manufacture.

Coutances est probablement de la même époque qu'Avranches: son premier nom fut *Cosedia;* dans la Notice de l'Empire elle porte celui de *Constantia Castra;* son territoire était appelé autrefois le *Cotentin*, dénomination encore en usage en Normandie. Sur le bord du *Bulzard*, qui coule à ses pieds, on voit au milieu des prairies les imposantes ruines d'un aqueduc bâti par les Romains et attribué à Constance Chlore. Elle est le siége d'un évêché; sa cathédrale est un des plus beaux édifices gothiques de France.

Des travaux immenses commencés sous Louis XVI, continués sous le régime impérial, et presque interrompus depuis 1813, donnent à *Cherbourg* une importance incontestable comme place de guerre, port militaire et ville de commerce. Huit redoutes en défendent l'entrée, tandis que trois forts et une grande batterie sont disposés de manière à défendre celle de la rade. La profondeur des eaux de celle-ci est de 40 pieds pendant les plus basses marées. Elle est fermée par une digue longue de 1,933 toises, large de 40 à sa base et de 15 à son sommet. Bien que cette digue ait été commencée sous Louis XVI, elle n'est point encore entièrement terminée. Sa construction a présenté tant de difficultés qu'on peut la regarder comme une entreprise gigantesque : on y a d'abord employé des cônes en charpente de 69 pieds de hauteur, de 60 de diamètre à leur sommet et de 140 à leur base. Ces cônes remplis de pierres ont été coulés à fond, et les intervalles comblés en pierres perdues; les efforts de la mer les ont renversés, et c'est à force de pierres accumulées qu'ils ont pu résister à la fureur des tempêtes. 500,000 toises cubes de pierres perdues et de blocs énormes de granit et de grès composent cette masse. Elle préserve de la lame les vaisseaux mouillés dans la rade. Il n'y avait à Cherbourg qu'un port destiné au commerce lorsque l'on fit creuser un port militaire, qui peut contenir 50 vaisseaux de ligne toujours à flot dans les plus basses marées. Il est entouré de magasins et de chantiers propres à la construction de navires du premier rang. La ville est irrégulièrement bâtie : le seul monument qu'on y remarque est celui qu'on a élevé en granit sur la place d'Armes, en mémoire du débarquement du duc de Berry en 1814 : nous devons cependant citer l'hôpital de la marine. La température de Cherbourg est très douce relativement à sa latitude; en hiver le thermomètre y est toujours de 5 degrés plus élevé qu'à Paris : ce qui confirme ce que nous avons dit de l'influence du voisinage de la mer. Sa proximité du cap de la Hogue rend sa position identique avec celle de l'antique *Coriallum.* Au dixième siècle Cherbourg s'appelait *Carusbur;* il était fortifié et commerçant. Compris dans l'apanage de Charles-le-Mauvais, celui-ci le livra au roi d'Angleterre, et ce fut la dernière conquête que fit Charles VII; en 1758, les Anglais le pillèrent et détruisirent son port et ses fortifications; en 1815, les Prussiens tentèrent vainement d'y entrer. Cherbourg possède une Société royale académique, un musée et une bibliothèque publique qui ne renferme encore que 2,500 volumes.

A l'extrémité de la presqu'île du Cotentin, dans la direction du nord-est, *Barfleur,* cité considérable à l'époque où Guillaume-le-Conquérant y prépara son expédition contre l'Angleterre, n'est plus qu'une ville d'un millier d'habitants, dont le port est en partie comblé par les sables. On y a construit deux phares, dont le plus remarquable a 83 mètres de hauteur. Dans la partie opposée de la presqu'île on bâtit un autre phare qui s'élève à l'entrée du Raz-Blanchard vers la pointe d'Auderville ou de la Hogue.

C'est à cinq lieues au sud-est de Cherbourg que la jolie ville de *Valognes*, patrie de Letourneur et du célèbre médecin Vicq-d'Azyr, occupe un agréable vallon arrosé par le Merderet, à peu de distance des ruines de l'antique cité d'*Alauna.* Elle a perdu les manufactures de draps qui lui donnaient jadis de l'importance. On y fabrique seulement des feutres pour la campagne, et des dentelles estimées.

A trois ou quatre lieues au nord-est de Valognes s'étend une petite presqu'île appelée La Hougue et qui se termine par un cap du même nom. Sur cette presqu'île s'élève un fort qui, même à la marée basse, est entouré d'eau presque de tous côtés, et qui ne communique avec l'intérieur des terres que par un étroit passage appelé le *Sillon.* La rade de La Hougue est célèbre par le combat naval du 29 mai 1692, dans lequel le maréchal de Tourville, après avoir combattu un jour entier avec 46 vaisseaux contre une flotte anglo-hollandaise de 90 voiles, fut complétement défait, malgré des prodiges de science et de courage que les ennemis mêmes admirèrent. Les navires qui voguaient dans l'anse et les parages de La Hougue prenaient souvent pour guide la tour de l'église du bourg appelé *Sainte-Marie-du-Mont*, et dont la population est de 1,500 habitants; mais dans la nuit du 24 au 25 janvier 1840, la foudre est tombée sur cette ancienne église, et son beau dôme, le beffroi, les trois cloches et la voûte ont été renversés.

Nous ne ferons que traverser *Carentan*, peuplée de 3,000 âmes, protégée par un château-fort, entourée de fortifications en rui-

nes, et située au milieu de marais malsains.

Saint-Lô, chef-lieu de la préfecture, nous arrêtera un instant. On croit que cette ville s'appelait originairement *Briovera,* nom qui signifie *Pont sur la Vère,* ou, si l'on veut, sur la *Vire,* qui la traverse. Le nom qu'elle porte aujourd'hui vient de saint Laudo, qui y naquit sous Clovis, et qui fut évêque de Coutances. L'église Notre-Dame est d'une élégance et d'une légèreté remarquables; celle de Sainte-Croix est regardée comme le mieux conservé de tous les monuments français d'architecture saxonne. L'hôtel de la préfecture est le principal des édifices modernes. Avant la conquête de la Normandie par Édouard III, cette ville était l'une des plus importantes de la province par son industrie; aujourd'hui elle renferme de nombreuses fabriques de tissus de laine, et sa coutellerie est estimée. Saint-Lô possède un collége communal et une bibliothèque publique qui ne renferme que 4,500 volumes; mais on y a fondé un musée d'antiquités, d'histoire naturelle et de tableaux, une société d'agriculture, une société philharmonique et une d'archéologie et d'histoire naturelle; on y distribue chaque année des primes d'encouragement pour l'amélioration des races bovine et chevaline.

Dans les environs de Saint-Lô, plusieurs villages tels que *Remilly*, le *Menil-Vigot* et le *Menil-Eury*, font un grand commerce d'ouvrages en osier : cette industrie produit un bénéfice de plus de 100,000 francs.

Une chaîne de rochers qui occupe de l'est à l'ouest une longueur de six lieues, entre l'embouchure de la Vire et celle de l'Orne, dut la dénomination de *Calvados* au naufrage d'un vaisseau de ce nom qui faisait partie de l'escadre que Philippe II envoya en Angleterre en 1588. Dans les fortes marées ces rochers ne présentent au-dessus des eaux qu'une surface plate de quelques centaines de mètres de longueur sur une trentaine de largeur; quelquefois même ils disparaissent entièrement sous la surface de l'Océan. Ce sont eux qui ont servi à désigner ce *département* maritime, circonscrit sur le continent par ceux de la Manche, de l'Orne et de l'Eure : département important par ses récoltes, ses bestiaux, ses houillères, ses marbres, ses granits et son industrie (¹).

L'Orne, la Dive et la Touques sont les principales rivières qui l'arrosent du sud au nord. Cette dernière, qui passe à Lizieux et à Pont-l'Évêque, coule dans une vallée connue anciennement sous le nom de *vallée d'Auge*, et qui, creusée au milieu de calcaires recouverts d'argiles, est renommée par ses excellents pâturages, dans lesquels on engraisse les bœufs qui se font remarquer aux marchés de Sceaux et de Poissy; animaux que l'on achète dans les départements de la Sarthe, de la Mayenne, des Côtes-du-Nord, du Finistère et de la Vendée. Cette vallée et quelques autres qui l'avoisinent forment l'ancien *pays d'Auge*. Entre la Vire et l'Orne s'étend un autre joli pays appelé le *Bocage,* dont Vire était autrefois la capitale. Enfin, entre ces deux petits pays se trouve la plaine de Caen. Ces trois divisions forment autant de régions naturelles qui offrent quelques caractères assez tranchés.

Les habitants du Bocage, ainsi que l'a fait remarquer un observateur judicieux (¹), se distinguent par une taille moins élevée que celle des habitants de la plaine de Caen et du pays d'Auge; ils ont le teint pâle, le regard vif, un profond attachement pour leur sol et un grand amour du travail. Les femmes y partagent avec les hommes les rudes travaux de l'agriculture: elles sont en général maigres, robustes et fécondes. Les progrès de la civilisation se font peu sentir dans cette région; le costume des hommes et des femmes y a peu changé depuis des siècles.

Les hommes de la plaine de Caen ont la taille élevée : ils sont remarquables par leurs belles proportions, leurs muscles bien prononcés et leur teint coloré. Les femmes n'y travaillent point à la terre: aussi conservent-elles l'avantage de leurs formes et de leur taille. Cette population reçoit plus facilement que celle du Bocage l'influence des villes; elle est plus soumise à l'empire de la mode; le costume y a changé plusieurs fois depuis trente ans, mais le goût ne préside pas toujours au choix qu'elle en fait: cependant il faut avouer que les hauts bonnets des femmes, quoique surchargés de dentelles, se marient assez bien avec la coupe de leur visage.

La population du pays d'Auge a des caractères moins locaux que celle du Bocage, et se

(¹) Bois. . . . . 39,794 hectares.
Huileries. 40

(¹) M. le docteur *Trouvé:* Journal de Caen, du 15 mai 1828.

distingue moins nettement de celle de la plaine de Caen. Les hommes y sont d'une assez haute stature, mais plus disposés à l'obésité; leurs mouvements sont plus lents et leur intelligence moins vive: les femmes ne s'occupent que des soins du ménage; elles ont de la finesse dans les traits et de la fraîcheur.

Il est encore à remarquer un fait assez singulier, c'est que les causes qui, dans le Bocage, influent sur la taille des habitants, ont la même action sur les animaux. Les vaches, les moutons, les chevaux y sont d'une petitesse qui contraste avec les belles et grandes proportions des animaux de la plaine de Caen et du pays d'Auge. Ces différences s'étendent même à quelques animaux sauvages: le lièvre, le lapin, la perdrix, sont très petits, comparés aux animaux de la même espèce qui habitent la plaine. Les poules du pays d'Auge, de la grande espèce, transportées dans la plaine et le Bocage, y pondent moins et finissent par dégénérer.

Au fond de la baie où la Vire, au milieu de sables mouvants, se jette dans la Manche, *Isigny* possède un petit port et fait un commerce considérable des produits de son territoire, renommé par la bonté de son cidre et l'excellente qualité de son beurre dont il expédie plus de 1,600,000 kilogrammes par an: sa population n'est que de 2,000 âmes. Il est peu de spectacle aussi riche que celui que présentent les pâturages, les champs et les vergers qui, sur un espace de sept lieues, séparent Isigny de *Bayeux:* cette dernière ville est la cité d'*Arægenus* ou de *Baïocasses,* qui, du temps de César, possédait au milieu des forêts une célèbre école dirigée par les druides. Une seule grande et belle rue la traverse dans sa longueur; les autres sont, en général, mal bâties. Sa cathédrale, d'un beau style gothique, est décorée d'un magnifique portail, surmonté de trois clochers d'une hardiesse surprenante. Son extérieur seul n'est pas ce qui doit fixer l'attention: elle possède un trésor dont l'une des principales curiosités est la tapisserie de la reine Mathilde, représentant les exploits de Guillaume-le-Conquérant. Les deux plus importantes branches d'industrie de cette ville sont les dentelles et la porcelaine. Elle a vu naître Alain Chartier, le père de l'éloquence française, et Olivier Basselin, qui n'est pas moins célèbre pour avoir inventé le *Vau-de-Vire,* chanson piquante qui, dans l'origine, n'eut des échos que sur les bords de la Vire, et qui, devenue à la mode au sein de la capitale, prit le nom de vaudeville. Bayeux possède une bibliothèque publique de 7,000 volumes.

Vire, ainsi appelée de la rivière qui la baigne, est une jolie ville qui, sous Philippe-Auguste, n'était qu'un château. *Condé-sur-Noireau,* dans une vallée profonde au confluent de la Drouance et du Noireau, renferme 5,000 âmes, un grand nombre de filatures de coton et de fabriques de divers tissus, ainsi qu'une bibliothèque publique de 6,000 volumes.

Au milieu d'un territoire couvert de bois, de pâturages et d'arbres fruitiers, une colline s'élève au bord de la petite rivière de l'Anté; une longue ville est bâtie sur cette colline: c'est *Falaise,* cité d'origine normande, où l'on trouve une bibliothèque publique de 7,000 volumes, et une société académique. Elle est entourée par trois faubourgs. L'un d'eux, celui de *Guibray,* suffirait pour la rendre célèbre; il s'y tient annuellement deux des plus considérables foires de l'Europe: l'une, du 10 au 25 août, est renommée pour les chevaux de luxe; l'autre, qui se tient pendant huit jours depuis le 8 septembre, est destinée à la vente des bestiaux et de diverses autres marchandises. On remarque dans ce faubourg un château-fort dont il reste une tour bien conservée: c'est là que naquit Guillaume-le-Conquérant. Une route assez belle conduit de cette ville au chef-lieu du département.

Nous ne chercherons point à fixer l'époque de la fondation de *Caen:* elle ne paraît pas être antérieure au dixième siècle. Dans les actes de ce temps on lui donne les noms de *Cadon, Cadum, Cathim, Cahon* et *Cahen.* Elle était autrefois entourée de murailles et flanquée de 20 tours, dont une qui existe encore est appelée la tour Guillaume-le-Roy; plusieurs de ses rues sont larges et garnies de belles maisons; ses édifices publics ont beaucoup d'apparence; l'excellente qualité de la pierre à bâtir que l'on exploite à ses portes contribuera facilement à en faire une de nos plus belles villes. Sa place Royale, de forme carrée, est vaste et régulière; l'hôtel-de-ville, édifice d'une élégante simplicité, en occupe l'extrémité; le centre, qui sert de promenade, est orné d'une statue en bronze représentant Louis XIV. Quelques unes de ses neuf églises sont remarqua-

bles; celle du château est la plus ancienne, à en juger par les arches cintrées de sa porte et de ses fenêtres; la tour de celle de Saint-Pierre est un modèle de légèreté; l'église de l'abbaye de Saint-Etienne renferme le tombeau de Guillaume-le-Conquérant, qui la fonda. Ce monument, qui fut mutilé par les protestants en 1562, et par les anarchistes en 1793, fut chaque fois rétabli, et en dernier lieu en 1800. L'ancien château-fort, qui fit partie des fortifications bâties par Guillaume, le bel établissement de l'Hôtel-Dieu, transféré dans l'abbaye aux Dames, l'établissement philanthropique du Bon-Sauveur, et le palais de justice, orné d'une belle colonnade, méritent aussi d'être visités [1]. La ville est surtout importante par ses établissements d'instruction, son université, ses écoles secondaires de médecine, de dessin et d'architecture, son école spéciale de musique, ses cours de géométrie et de mécanique, de botanique et d'histoire naturelle; son jardin botanique où l'on compte plus de 4,000 plantes; sa bibliothèque publique qui renferme 47,000 volumes; son musée où l'on remarque des tableaux du Pérugin, du Poussin, de Rubens, de Vien et de Philippe de Champagne; son cabinet d'histoire naturelle, établi à l'hôtel-de-ville, et digne d'éloges pour sa richesse et sa belle tenue; enfin par ses sociétés savantes: l'académie des sciences et belles-lettres, la société linnéenne, celle de médecine, celle d'émulation, des sciences et belles-lettres, celle des antiquaires de Normandie, celle des vétérinaires du Calvados, celle pour la description et la conservation des monuments historiques, celle d'agriculture et du commerce, l'association normande, et le cercle académique, qui publient chaque année des mémoires qui prouvent que leurs divers membres s'occupent avec ardeur de toutes les connaissances utiles. Le savant Lamouroux [2], enlevé trop tôt aux sciences qu'il chérissait, occupa la chaire d'histoire naturelle de cette université, qui compte plusieurs autres professeurs recommandables: à Caen on apprécie le mérite des savants et des littérateurs. Cette ville s'enorgueillit d'être la patrie de Malherbe, de Segrais, de Malfilâtre et de Huet, évêque d'Avranches, etc. En quittant les murs de cette savante cité, qui, par son industrie autant que par ses lumières, exerce une heureuse influence en Normandie, nous ferons remarquer la beauté du vallon qu'elle occupe au confluent de l'Odon et de l'Orne, l'activité de son petit port, et la charmante promenade appelée le Cours, tracée au milieu d'une verte prairie qui borde la rivière.

Celui qui vient de visiter Caen dans ses détails ne peut voir qu'avec un faible intérêt les trois dernières villes qui restent encore à examiner dans le Calvados: aux yeux du voyageur superficiel, *Lizieux* n'est qu'une ville assez jolie entourée de fossés et de vieilles murailles; mais l'habitant instruit lui fera remarquer l'ancienne cathédrale, lui rappellera que Litarde en fut le premier évêque au sixième siècle, et que Jean Hennuyer occupa ce siége; que dans le palais épiscopal l'escalier mérite d'être vu; que chez nos ancêtres cette ville portait le nom de *Noviomagus*, remplacé plus tard par celui de *Lexovium*, et le négociant ajoutera à ces détails qu'elle est le centre d'une grande fabrication de toiles, de couvertures et de rubans, qui occupe plus de 3,000 ouvriers. Elle possède des sociétés d'agriculture, d'émulation et philharmonique.

Pont-l'Évêque n'offre pas le même intérêt; on y fabrique toutefois beaucoup de toiles; on y fait un grand commerce de beurre et de fromage, mais cette cité est peu peuplée et mal bâtie. Le bourg de *Beaumont*, près de cette ville, mériterait peu d'être cité, bien qu'il s'y fasse un assez grand commerce de bestiaux, si nous n'avions à rappeler qu'il est la patrie du célèbre géomètre Laplace, et qu'en 1835, sur l'emplacement qu'occupait la maison où il est né, on a inauguré un monument élevé à sa mémoire, et qui consiste en un édifice dans lequel se trouvent une école primaire et une salle pour la mairie.

En allant de Pont-Audemer à *Honfleur*, on ne peut se lasser d'admirer le beau point de vue qui s'offre à l'extrémité du haut plateau qui le domine: on est entouré de bois; mais, par une échappée qui fait mieux ressortir la richesse du paysage, on aperçoit l'embouchure de la Seine, la mer qui se prolonge à l'horizon et les maisons de Honfleur adossées à la côte de Grâce dont le sommet, ombragé d'arbres, porte une chapelle en vénération chez les ma-

(1) Les revenus de la ville s'élèvent à 550,000 fr., et ceux des hospices à 385,000. — (2) Voyez la notice sur la vie et les travaux de J.-V.-F. Lamouroux, par M. *J.-J.-N. Huot*, Annales des sciences naturelles, tom. V.

rins. La ville est irrégulière et sale; l'église la plus fréquentée est construite en bois ; mais le port, qui ne peut contenir que 30 navires, et que deux phares font reconnaître la nuit au navigateur, offre un mouvement continuel par ses relations avec le Havre, par son commerce et par la pêche du hareng, du merlan et du maquereau. Autrefois ce port était plus florissant : il a fourni de bons marins à la France. Ce fut de son enceinte que Binot-Paulmier de Gonneville partit, en 1503, pour découvrir des terres australes. Ce commerçant navigateur, après avoir doublé le cap de Bonne-Espérance, fut poussé sur une plage inconnue que l'on croit être l'île de Madagascar. Un roi de ce pays lui confia son fils sous la condition qu'il le lui ramènerait vingt lunes après. Mais de retour en France, ses associés s'étant refusés à lui laisser entreprendre un second voyage, Gonneville, pour assurer une existence honorable à celui qu'il avait involontairement privé de sa patrie et de sa famille, le fit son légataire universel, en l'autorisant à porter son nom et ses armes. Les anciennes chartes désignent Honfleur sous le nom d'*Honnefleu*, dont la racine signifie dans les langues du nord : *hameau sur un petit golfe*. Cette étymologie paraît assez naturelle ([1]).

L'heure de la haute mer approche; les navires couchés dans le port se relèvent lentement sur leurs quilles; les sables mouvants qui rendent l'embouchure de la Seine si dangereuse, disparaissent sous les flots; la cloche du bateau à vapeur avertit le voyageur qui veut faire la traversée du Havre que le moment du départ est arrivé, et en moins d'une heure l'espace de trois lieues est franchi, et l'on arrive au chef-lieu de la *Seine-Inférieure* ([2]), le plus important après Rouen : on évalue sa population à plus de 30,000 individus, en y comprenant les étrangers. Ce qui frappe d'abord les regards en entrant dans le port du *Havre*, c'est la tour de François Ier, vieille construction qui rappelle les fortifications dont ce prince entoura la ville; elle sert maintenant à signaler les bâtiments qui se présentent en mer. Trois bassins communiquent avec le port que défend la citadelle, et des bastions entourent toute la ville. On distingue dans celle-ci le vieux quartier, dont les rues sont assez régulières, mais mal bâties; et le nouveau, qui borde le bassin d'Ingouville, et dont les belles constructions et la régularité sont dignes de l'importance commerciale dont ce port jouit depuis la paix. C'est surtout vis-à-vis des forges de la marine et des ateliers de la mâture, que l'intérieur du Havre est imposant : une belle place plantée d'arbres et formant une promenade intérieure, un beau quai, une grande rue qui traverse la ville depuis la porte d'Ingouville jusqu'au port, la façade de la nouvelle salle de spectacle, des cafés et de belles maisons se présentent dans tout leur avantage. Les édifices publics ne répondent point à la richesse de la ville : le bâtiment de la douane est vaste, mais l'hôtel-de-ville, la sous-préfecture, la bourse, le tribunal et les deux églises sont sans importance par leur construction. La bibliothèque publique ne possède pas plus de 7,000 volumes. En quittant les remparts du Havre, nous donnerons une idée favorable de son commerce par le relevé des sommes que perçoit chaque année la douane de cette ville : cette somme est d'environ 24 à 25 millions sur les importations, et de 32 à 33 millions sur les exportations. Il entre chaque année dans le port plus de 3,000 navires de toutes grandeurs et de toutes nations. Nous rappellerons aussi que le Havre est la patrie de mesdames de Scudéry et de La Fayette, du sculpteur Beauvarlet, de Bernardin de Saint-Pierre et de Casimir Delavigne. Cette ville possède une école d'hydrographie et deux sociétés savantes : l'une dite d'études diverses, et l'autre d'études commerciales.

Traversons le faubourg d'*Ingouville*, qui renferme de charmantes maisons de campagne et 8,000 habitants; et, après avoir gravi la côte sur laquelle il s'appuie, remarquons les deux phares construits à l'extrémité du plateau qui forme le cap de la Hève, et qui s'élèvent de 150 mètres au-dessus du niveau de la mer. L'architecture en est belle : ils sont destinés à indiquer pendant la nuit les dangers de cette côte. Dans une charmante vallée qui divise le plateau et qu'arrose la Lézarde, la petite ville de *Montivilliers*, peu industrieuse, mais peuplée d'un grand nombre d'étrangers attirés par l'agrément de sa situation, nous offre une belle église gothique, un temple protestant, un col-

([1]) De *ham*, hameau, et *fleat*, petit golfe. Voyez la Notice des Gaules, par *Valois*.

([2]) Bois. . . . . 68,845 hectares.

lége communal, un hospice et une petite salle de spectacle.

A l'extrémité septentrionale du plateau, une jolie vallée descend à la mer et se termine par le port de *Fécamp*, ville de 9,000 habitants, qui jouit du double avantage que lui offrent ses fabriques de cotonnades et ses armements pour la pêche de la morue. Au sud de celle-ci, une autre vallée, l'une des plus pittoresques que l'on puisse voir, renferme la jolie ville de *Bolbec* peuplée de 10,000 âmes, arrosée par une rivière du même nom et enrichie par ses filatures et ses indiennes. Avant de se jeter dans la Seine, ce ruisseau passe à *Lillebonne*, bourg qui remplace l'ancienne ville de *Julio-Bona*, dont l'importance est attestée par les restes de trois voies romaines et par des fouilles récentes qui ont fait découvrir les débris d'un théâtre, des statues et d'autres objets d'antiquité.

Harfleur, jadis ville importante, et dont le port est aujourd'hui comblé par les sables et transformé en prairies, n'a plus que 2,000 habitants. Située à une lieue et demie du Havre, elle n'a plus pour se soutenir que le produit de la pêche, que ses pâturages où l'on élève des bestiaux, que sa fabrique de faïence et sa raffinerie de sucre. Son église, bel édifice dans le style gothique, est surtout remarquable par sa flèche élégante que la foudre renversa en 1822, mais qui fut complétement restaurée en 1834.

A six lieues au nord-est du Havre, le village d'*Etretat* mérite quelque attention. Composé de maisons basses et de chaumières qui servent d'asile à une population de pêcheurs composée de 1,700 individus, il est situé dans un vallon creusé au milieu d'une falaise de craie, et dont le sol, plus bas que la marée haute, n'est défendu contre les vagues que par une digue de 100 mètres d'élévation formée par les galets que la mer y entasse lorsque le vent souffle du nord, et que quelquefois elle détruit aussi. Il y a environ 25 ans, la mer s'éleva de 150 mètres, et envahit le village; une dizaine d'années plus tard, elle y séjourna pendant quatre ou cinq heures, et emporta plusieurs maisons en se retirant. L'église d'Etretat est un joli monument d'architecture gothique. Le village tire sa principale subsistance de la pêche et de la fabrication du calicot que les hommes tissent lorsqu'ils ne peuvent plus s'occuper à pêcher le hareng. Autrefois Etretat était célèbre par ses parcs d'huîtres; mais bien que ces parcs n'existent plus, on porte toujours à Paris des huîtres qui sont censées venir d'Etretat.

Si la beauté des sites, la fertilité du sol, l'abondance des arbres fruitiers, l'embonpoint des bestiaux et le soin que l'on prend des volailles, ne nous annonçaient que nous sommes dans le charmant petit pays de Caux, la physionomie des femmes, la fraîcheur de leur teint, leurs grâces sans recherche, leur haute stature, l'élégance de leur habillement et de leur coiffure pyramidale, suffiraient pour nous le rappeler. *Caudebec* était autrefois la capitale de cette petite contrée où l'agriculture est portée à un point de perfection pour ainsi dire admirable: où chaque habitation, entourée d'arbres de diverses espèces, contribue tellement à varier le paysage, que depuis le Havre jusqu'à Rouen les rives de la Seine sont plus dignes d'admiration que les bords tant vantés de la Loire. Il est donc inutile de peindre la jolie situation de Caudebec, au pied d'une montagne boisée que baigne la Seine : dans ce pays les beaux sites sont trop fréquents pour que nous prenions à tâche de les indiquer. Avant la révocation de l'édit de Nantes, cette ville était très florissante : aujourd'hui, réduite à 3,000 âmes, elle tire encore de grands avantages de la position de son port. Elle appartient à l'arrondissement d'*Yvetot*, jolie cité dont les seigneurs, avant le règne de Louis XI, se laissaient donner le titre de roi par leurs heureux vassaux.

A deux ou trois lieues d'Yvetot, le bourg de *Saint-Vandrille* reçoit chaque année, au mois de mai, de nombreux pèlerins qu'une superstition, souvent funeste, attire à la fontaine de Caillouville, dans les eaux glacées de laquelle ils se plongent ou se font plonger trois fois, après avoir récité une prière au bienheureux patron du lieu. On plonge même des enfants encore au berceau, dans cette fontaine, qui passe pour guérir toutes les maladies.

Soit que l'on arrive à *Rouen* par la route d'Yvetot ou par celle de Paris, sa position sur un terrain en pente dans un magnifique vallon formé par des montagnes de craie couvertes de prés et de champs en culture; le large cours de la Seine qui baigne plusieurs îles et coule

au milieu de riantes prairies; ces boulevards qui, dans la ville, bordent le fleuve; ces larges quais; ce port couvert de navires de toutes les nations; ce beau pont en pierres qui conduit au faubourg Saint-Sever; les vastes casernes qui laissent un large espace entre ce faubourg et la rive gauche de la Seine; le mouvement qui règne dans cette riche et industrieuse cité, en donnent l'idée la plus favorable. Cependant, à l'exception de quelques rues garnies de constructions nouvelles, la plupart sont déparées par des maisons en bois, et presque toutes sont mal alignées. Si Rouen ne brille pas par ses édifices modernes, plusieurs monuments du moyen âge y attirent les regards. Nous ne parlerons pas de quelques fontaines de cette époque, mais nous citerons l'ancienne église de Saint-Ouen, aussi remarquable par son architecture que par ses magnifiques vitraux; la halle aux toiles, vieille construction d'une belle étendue; le palais de justice dont l'architecture gothique est élégante; l'Hôtel-Dieu, l'un des plus vastes établissements de bienfaisance que l'on puisse voir; et surtout la cathédrale, l'un des plus beaux édifices gothiques que possède la France. Dédiée à la Vierge, cette vaste église fut bâtie de 1200 à 1220 par Philippe-Auguste. L'un de ses clochers pyramidaux construit en bois en 1544 par Robert Becquet, fut brûlé par la foudre le 15 septembre 1822. Mais il a été remplacé depuis plusieurs années par une flèche en fonte de fer, exécutée par les soins d'un habile architecte, M. Alavoine. Cette flèche a 456 pieds de hauteur, c'est-à-dire 19 pieds de plus que celle de Strasbourg. La ville, tout industrielle qu'elle est, possède plusieurs musées, une bibliothèque publique contenant 40,000 volumes et 1,300 manuscrits, un beau jardin botanique, un collége royal et deux théâtres. C'est dans l'ancien couvent de Sainte-Marie que sont réunis le musée de peinture, riche en excellents tableaux; le musée d'histoire naturelle, qui s'enrichit tous les jours, et le musée d'antiquités normandes, dont la fondation ne date que de 1832. On remarque dans cette intéressante collection plusieurs tombeaux romains découverts à Rouen même, une suite de différents objets en bronze trouvés à Lillebonne, une belle statue de femme malheureusement sans tête; et un grand nombre d'antiquités du moyen âge, parmi lesquelles se trouvent la châsse de Saint-Sever, le modèle de l'ancienne église de saint Maclou, une suite d'anciens vitraux formant un développement de plus de 400 pieds carrés, et divers meubles de la renaissance. Rouen possède aussi une académie universitaire, une faculté de théologie, une école secondaire de médecine, une école de chimie, une d'hydrographie, une académie des sciences, belles-lettres et arts, une société centrale d'agriculture, une société libre d'émulation, une de médecine, une de pharmacie, une autre destinée à concourir aux progrès du commerce et de l'industrie; enfin une commission chargée de la recherche et de la description des antiquités. C'est la patrie de Jouvenet, de Brumoy, de Fontenelle, de Boïeldieu et des deux Corneille, dont on voit encore la modeste maison rue de la Pie. On n'est pas d'accord sur l'origine du nom primitif de l'ancienne capitale de la Normandie: vient-il d'une petite rivière de Robec appelée en latin *Rotobecum?* ou bien vient-il de l'idole *Rotho* qu'adoraient, dit-on, les *Veliocasses?* vient-il enfin du nom de son fondateur, qui se serait appelé *Rou* ou *Raoul*, et du mot *ham*, village, ou peuplade, d'où serait venu le nom de *Rouam, peuplade de Rou?* Ce qui indiquerait qu'à une époque inconnue, mais antérieure à César, des peuples du Nord seraient venus se fixer sur les bords de la basse Seine. Quoi qu'il en soit, *Rothomagus* était fort peu important du temps de César, puisqu'il n'en parle pas, et que Ptolémée est le premier géographe qui en fasse mention. On sait qu'il tomba au pouvoir des Anglais en 1419; qu'ils le conservèrent pendant vingt ans, et que ce fut en 1431 que, sous l'influence des étrangers, plusieurs prélats, rebelles à leur roi légitime et sourds à la voix de la patrie, assassinèrent juridiquement l'héroïne qui avait sauvé la France. Une mauvaise statue, élevée sur la place du Marché, atteste que la mémoire de Jeanne Darc a été réhabilitée.

A quatre lieues au sud de Rouen, *Elbeuf*, dans un joli vallon sur la rive gauche de la Seine, est importante par ses manufactures de draps, qui, sur une population de 13,000 âmes, occupent près de 8,000 ouvriers. Sur la limite orientale du département, *Gournay*, surnommé *en Bray*, parce qu'il est dans le petit pays de Bray que nous avons vu s'étendre en partie dans le département de l'Oise, fait

un grand commerce de beurre avec Paris. Cette ville, qui s'élève sur les bords charmants de l'Epte, compte 3,000 habitants; renferme une bibliothèque publique, un joli hôtel-de-ville, un hospice, un beau marché couvert, une caserne de gendarmerie et une belle église gothique dans laquelle fut déposé le cœur de la reine Blanche. Tous ses édifices sont bâtis en briques. C'est une des plus anciennes villes du département. Elle possède des sources minérales ferrugineuses estimées, dont une porte le nom de fontaine de Jouvence.

Au nord de cette ville, *Aumale*, dont l'ancien nom est *Albemarle*, est mal bâtie au milieu d'une vaste prairie arrosée par la Bresle, que l'on traverse sur un pont à l'extrémité duquel deux colonnes indiquent la place ou Henri IV fut blessé d'un coup d'arquebuse dans le combat qu'il livra aux ligueurs sous les murs de la ville. Nous laissons sur la droite la sous-préfecture de *Neufchâtel* ou *Neufchâtel-en-Bray*, qui possède une bibliothèque publique de 1,200 volumes, et qui n'est célèbre que par ses excellents fromages, et nous arrivons à *Dieppe*, ville régulièrement bâtie, où l'on compte six places publiques et 68 fontaines alimentées par un aqueduc en briques de plus d'une lieue de longueur. Cette ville possède une école manufacturière de dentelles qui renferme environ 300 élèves âgés de 6 à 12 ans, une bibliothèque de 4,000 volumes et une salle de spectacle. Son port est sûr, mais son étroite entrée est encombrée par les galets que la mer y accumule, malgré le soin que l'on prend de les balayer en lâchant les écluses d'un bassin réservé pour cet usage. La vogue que la duchesse de Berry a donnée à ses bains de mer attire encore dans cette ville un grand nombre d'étrangers. C'est auprès de Dieppe que l'on voit le village d'Arques, où se livra la bataille dans laquelle Henri IV défit le duc de Mayenne, et c'est de Dieppe aussi que sortirent les premiers navigateurs qui découvrirent le Canada, et les premiers Français qui établirent des stations de commerce sur les côtes d'Afrique.

Le département de la Seine-Inférieure est un de ceux dont le mouvement commercial a le plus d'importance; la pêche y produit environ 5 millions de francs, le filage du coton 35, et la fabrication des rouenneries 70. L'agriculture y est depuis long-temps fort avancée, et l'usage des jachères y diminue tellement de jour en jour, qu'elles ne sont plus en usage que dans la seizième partie de toutes les terres en culture [1].

Les plaines crayeuses arrosées par la *Somme* [2] et ses affluents sont couvertes de terres fertiles où le pommier remplace la vigne, où l'on cultive des céréales, du lin et du chanvre, où l'on nourrit un grand nombre de bestiaux et surtout de bêtes à laine, branche d'industrie trop négligée en France. Les forêts y occupent à peine le dixième de la superficie; mais les vallées abondent en tourbières dont l'exploitation compense le déficit des autres combustibles. Ce *département*, auquel ce petit fleuve donne son nom, exporte près d'un million d'hectolitres de céréales dans les départements voisins, et récolte environ 5 millions de kilogrammes de chanvre et plus de 600,000 kilogrammes de lin [3].

Un terrain plat et fertile qui s'étend sur une longueur d'environ cinq lieues et une largeur de trois entre la mer, la Somme et l'Authie, offre l'aspect le plus agréable et le plus pittoresque. Au nord on voit s'élever les collines des environs de Boulogne; dans une direction presque opposée, les falaises qui bordent la Manche forment un rideau blanchâtre; à l'orient on aperçoit une épaisse et immense forêt qui se termine près du bourg de *Crécy*, célèbre par la funeste journée du 26 août 1346, dans laquelle les troupes de Philippe de Valois furent défaites par celles d'Édouard III, roi d'Angleterre; au couchant, des dunes arides s'élèvent au bord de la mer. Au neuvième siècle les flots couvraient encore cette plaine immense: ils se retirèrent insensiblement, et ne laissèrent au centre qu'une grande lagune ou *mare* qui fit donner au pays le nom de *Marc-en-Terre*, qu'il conserve encore, mais que l'on écrit *Marquenterre*. Depuis long-temps les habitants, encouragés par le gouvernement, ont mis à profit la fécondité de ce terrain, et en ont fait l'un des plus riches de la Picardie.

Au-dessus de ce sol abandonné par l'Océan

(1) Voyez l'annuaire statistique de la Seine-Inférieure.

(2) Bois. . . . . 51,207 hectares
Vignes. 14
Canal 1

(3) Voyez Forces productives et commerciales de la France; par M. *Ch. Dupin*.

s'élèvent les tours de la petite ville de *Rue* et les ruines de celle du *Crotoy*. La première, aujourd'hui à une grande lieue de la côte, était autrefois un port de mer : on n'y voit plus couler qu'un faible ruisseau ; la seconde, jadis plus considérable, située à l'embouchure de la Somme, offre encore un excellent mouillage aux navires qui remontent ce petit fleuve, et entretient une pêche fort active. Ces deux villes ont chacune 1,000 à 1,200 habitants. Rue possède un joli monument d'architecture ogivale dans sa chapelle du Saint-Esprit, aujourd'hui en ruines, et enrichie jadis par les offrandes des pèlerins couronnés qui la visitèrent. Elle fut bâtie en 1440 par Philippe, duc de Bourgogne.

Sur un coteau qui borde la rive opposée à celle du Crotoy, *Saint-Valery* recevait autrefois les vaisseaux de toutes les parties du monde ; c'est de ce port que Guillaume-le-Conquérant partit avec 1,100 voiles et 100,000 hommes pour la conquête de l'Angleterre. Les sables de la mer eussent arrêté le cours de la prospérité de cette ville si le canal d'Abbeville n'eût rétabli ses communications avec les autres cités du département; il entre encore chaque année 3 à 400 navires dans son port. La tour d'Harold, à Saint-Valery, est tout ce qui reste d'un ancien château du moyen âge. Cette ville possède une école d'hydrographie.

Quatre lieues plus haut, le fleuve traverse *Abbeville*, ancienne capitale du comté de Ponthieu, place de guerre de quatrième classe, qui fut fortifiée pour la première fois par Charlemagne. Elle est bâtie en briques et renferme quelques anciens édifices, dont l'un, l'église de Saint-Vulfran, est d'une belle architecture gothique; son portail seul est terminé : sa grande nef, ses bas-côtés, les bras de la croix et le chœur sont restés inachevés. Les Abbevillois se glorifient d'avoir eu pour compatriote le poëte Millevoie, et la tradition leur rappelle encore avec horreur la sentence rendue en 1766 par le tribunal de leur ville, qui condamna à avoir la main droite coupée, la langue arrachée, la tête tranchée, et enfin à être livré aux flammes, le jeune chevalier de La Barre, pour avoir chanté des couplets licencieux et pour ne s'être pas découvert devant une procession.

A deux lieues d'Abbeville est situé le petit village de *Mareuil*, dont l'église est peut-être le plus curieux monument d'architecture romane que possède la Picardie. Sa construction remonte au onzième siècle. Le portail présente la réunion des principaux ornements employés à cette époque.

Remontons encore l'espace de neuf lieues et nous verrons *Amiens*, dont le nom antique, *Samarobriva*, signifie pont sur la Somme. C'était la capitale des *Ambiani* et l'une des villes de la Gaule où l'on fabriquait les meilleures armes [1]. Elle était sous Clodion la principale ville du royaume des Francs ; elle est aujourd'hui place de guerre de troisième classe, estimée des commerçants pour ses filatures, ses piqués, ses velours, ses teintures, et des gourmands pour ses pâtés de canards [2]. Sa cathédrale est un chef-d'œuvre gothique. Elle fut commencée en 1220 par Robert de Luzarches, continuée par Thomas de Cormont et achevée par Renault son fils en 1288. La hardiesse de sa construction, la belle simplicité et l'unité de sa décoration intérieure en font un édifice complet. La nef a 366 pieds de longueur sur 132 de hauteur. Réparée plusieurs fois depuis 1816, il est à regretter que l'on n'ait point conservé le labyrinthe en mosaïque qui ornait le plancher de la nef. Un autre édifice remarquable est l'église de St-Germain, qui date du commencement du 15e siècle.

(1) Nous suivons ici l'opinion généralement admise d'après Samson, de Thou, Belley, Wastelain, d'Anville, M. d'Allonville et d'autres, sur l'identité d'Amiens (*Ambianum*) et *Samarobriva*, quoique de savants antiquaires aient cherché à établir que sous ce nom Jules César désigne la ville de Cambrai, et que dans deux savantes dissertations M. Mangon Delalande (1825-1827) ait accumulé en faveur de Saint-Quentin des preuves d'un grand poids. Selon lui, César s'étant vu obligé de répartir ses légions chez plusieurs nations qui environnaient le territoire de *Samarobriva*, il les plaça, d'après ses Commentaires, dans un rayon de cent mille pas, ou de 33 à 34 lieues. En conséquence M. Mangon Delalande établit la légion de Fabius à *Castellum Morinorum* (Cassel), distant de 24 lieues d'Amiens et de 34 de Saint-Quentin ; celle de Cicéron à *Kaster* (Castres), 55 lieues d'Amiens et 33 de Saint-Quentin ; celle de Labiénus à Maquenoise, où l'on voit encore les traces d'un camp romain ; celle de Crassus, à *Contraginum* (Condren, village qui ne fait qu'un avec Chauny) ; celle de Munatius Plancus au Vieux-Laon, entre Laon et Neufchâtel, où l'on reconnaît parfaitement la position d'antiques retranchements. Ces stations s'accordent en effet avec la distance moyenne indiquée par le conquérant romain. — (2) On y compte environ 7 fabriques de camelot, 16 filatures de coton et de laine, et 36 fabriques de velours.

Celle de Saint-Remi, qui est à peu près de la même époque, renferme le tombeau de Nicolas de Lannois, connétable héréditaire du Boulonnais, et de Madeleine Muturel son épouse. Ce monument, exécuté en 1632 en marbre de diverses couleurs, est un très beau morceau de sculpture. Nous ne devons point oublier de citer parmi les maisons du moyen âge que l'on remarque à Amiens, celle des Vergeaux dans la rue de ce nom : c'est un joli édifice du temps de François Ier ; mais elle présente un autre intérêt : elle vit naître Ducange en 1610. Une autre maison qui paraît être de la même époque, porte une inscription qui annonce qu'elle vit naître Voiture.

Amiens s'est considérablement embelli depuis une vingtaine d'années ; ses vieux remparts en briques ont été transformés en belles promenades ; de jolies maisons bâties en craie et en briques forment plusieurs rues nouvelles et bien alignées ; parmi ses édifices modernes, nous devons citer l'hôtel-de-ville et celui de la préfecture. La bibliothèque publique, placée dans un joli édifice spécial, renferme 40,000 volumes et des collections d'antiquités recueillies dans la ville et dans le département. Amiens possède en outre un musée de peinture, un jardin botanique, un cabinet d'histoire naturelle, un collége royal, une académie universitaire, une école secondaire de médecine et une école gratuite de dessin. On y fait des cours publics de droit et de procédure civile, de chimie, de physique et de géométrie appliquées aux arts, ainsi que de botanique. Son académie des sciences et sa société archéologique publient chaque année des mémoires intéressants sur les monuments de la Picardie. Les archives de la mairie renferment des documents curieux sur l'histoire de cette province et de la ville au moyen âge. Ses hommes célèbres sont nombreux ; les principaux sont Pierre l'Ermite, qui prêcha la première croisade ; Voiture, Ducange, Gresset, et le célèbre astronome Delambre. Réunie à la France sous le règne de Louis XI, les Espagnols s'en emparèrent sous celui de Henri IV par un singulier stratagème : des soldats déguisés en paysans y entrèrent en conduisant un chariot chargé de paille et de noix ; à peine avaient-ils franchi les portes que, par une maladresse combinée, la terre fut jonchée de noix ; pendant que les bourgeois qui gardaient l'entrée s'empressent de les ramasser, les soldats déguisés les massacrent et livrent la ville au corps d'armée qui les suivait. Ce n'est plus ainsi que l'on prend les places fortes. Six mois étaient à peine écoulés qu'Amiens était retombé au pouvoir des Français.

Péronne, fière de son titre de pucelle, ne se laissa jamais surprendre ; elle repoussa en 1536 une armée nombreuse et aguerrie commandée par Henri de Nassau. Ses remparts, construits en briques, sont maintenant plantés d'arbres et changés en agréables promenades que le cours de la Somme embellit. Située sur un monticule, elle serait une des plus fortes places de France si elle n'était dominée par des hauteurs. Elle est divisée en haute et basse ville et précédée de deux faubourgs. On y fabrique différents tissus de fil et de coton. C'est la patrie du savant orientaliste Langlès. A quelques lieues au-dessus, la Somme arrose la petite ville de *Ham,* dominée par un vieux château-fort qui renferme une tour de 100 pieds de hauteur sur 100 de diamètre et 36 d'épaisseur. Des travaux modernes rendent cette forteresse importante. Prison des derniers ministres de Charles X, elle est devenue célèbre depuis la révolution de juillet. Ham est à quatre lieues de Péronne, de Saint-Quentin, de La Fère et de Noyon. Peu importante, elle a la gloire d'avoir été le berceau du général Foy, l'un de nos plus intrépides guerriers, l'un de nos plus ardents défenseurs des libertés publiques, l'éloquent député dont la France en deuil adopta les enfants.

Nous citerons *Montdidier,* bâti au sommet d'une colline au-dessus de la petite rivière du Dam, non parce que cette ville fut pendant le douzième siècle la résidence de plusieurs de nos rois, mais parce qu'elle est le siége d'une sous-préfecture et la patrie du célèbre Parmentier. On y voit encore quelques restes du château qu'habita Philippe-Auguste. A quelques lieues de là on admire dans l'église du village de *Folleville* le tombeau de Raoul de Lannoy, gouverneur de Gênes sous Charles VIII, et auquel Louis XI disait après la bataille du Quesnoy en lui passant une chaîne d'or autour du cou : Pâques-Dieu, mon ami, vous êtes trop furieux en un combat ; je vous veux enchaîner pour modérer votre ardeur, car je ne vous veux point perdre, désirant me servir de vous plus d'une fois.

Doullens, sur la rive gauche de l'Authie, n'est pas plus considérable que Montdidier: elle compte à peine 4,000 habitants, mais elle est le centre du commerce des toiles d'emballage que l'on fabrique sur son territoire. On y voit une belle filature de coton, une fabrique d'huile et une double citadelle qui en fait une bonne place forte. L'une de ces citadelles est dans l'enceinte de l'autre et placée sur un plateau assez élevé. Elle a été, en 1835, transformée en une prison d'Etat. A deux lieues de Doullens, le bourg de *Lucheux*, peuplé de 1,300 habitants, se fait remarquer par les imposantes et pittoresques ruines de son ancien château, qui date du commencement du douzieme siècle.

Le Boulonnais, l'Artois et une portion de la Picardie sont compris dans la circonscription départementale dont la dénomination est due au canal formant la partie la plus étroite du bras de mer qui sépare l'Angleterre de la France; son sol est divisé par une chaîne de collines en deux régions, l'une méridionale et l'autre septentrionale: la première, légèrement sillonnée par de petites vallées, s'abaisse faiblement vers les rives de l'Authie, qui la sépare du département de la Somme; la seconde incline sensiblement vers le nord. Dans l'une et dans l'autre les terrains sont productifs, et les bords de la mer sont couverts de collines sablonneuses ou de dunes sur lesquelles l'agriculture fait chaque jour des conquêtes. La constitution géognostique du *département du Pas-de-Calais* [1] présente des terrains crayeux et d'autres qui leur sont inférieurs. On y exploite des silex, des grès, des marbres d'une teinte agréable, plusieurs houillères, et de la tourbe qui ne le cède point à celle de la Somme.

Nous traverserons rapidement *Montreuil-sur-Mer*, bâti en briques sur une colline au bord de la Canche, et fondé au neuvième siècle par un seigneur qui porta le premier le titre de comte de *Ponthieu*. Elle est défendue par une citadelle et des remparts. Une muraille établit la séparation entre la ville basse et la ville haute. Il s'est formé depuis long-temps à Montreuil une société d'agriculture, de commerce, de sciences et d'arts. En remontant la Canche nous verrions la jolie petite ville d'*Hesdin*, peuplée de 4,000 âmes, environnée de fossés et de remparts, et patrie de l'abbé Prévost; mais *Boulogne-sur-Mer* est plus digne de fixer notre attention. Son antiquité n'est pas contestée: en 1823 on y découvrit des armures et d'autres objets évidemment romains; c'était le port de *Gesoriacum*, appartenant aux *Morini*, que Virgile désigne comme le peuple le plus reculé de l'Europe. Les flottes romaines partaient de ce port pour la Grande-Bretagne. Sous Constantin, il prit le nom de *Bononia*; mais alors la mer s'élevait jusqu'à la ville haute, ce que prouve la découverte qu'on fit, il y a cinquante ans, d'un anneau à retenir les câbles, fixé dans une roche qui formait le fond d'une cave. Cette partie de la ville se ressent de son ancienneté: les rues en sont étroites et irrégulières. La ville basse, au contraire, qui ne fut d'abord qu'un petit faubourg, est bâtie avec beaucoup de régularité: c'est le quartier le plus commerçant et le plus peuplé. Le port, malgré les agrandissements que Napoléon y a fait faire, était resté d'un accès difficile; mais on vient d'y construire deux nouvelles jetées, qui, se prolongeant dans la mer, mettent les navires à l'abri de tous les vents. A la marée basse les vaisseaux y restent couchés sur la vase; ils se relèvent au flux, qui y ramène 14 pieds d'eau. Ce qui contribue à lui donner de l'activité, ce sont ses armements pour la pêche de la morue sur le banc de Terre-Neuve et celle du hareng et du maquereau sur les côtes de la Manche; enfin sa proximité des côtes de l'Angleterre dont la traversée se fait ordinairement en trois heures et demie, par le moyen d'un paquebot qui part tous les jours. On évalue à 70,000 le nombre de voyageurs qui arrivent chaque année dans cette ville. En 1804 et 1805 on construisit le château et les forts qui la couronnent, et qui, avec ceux qui défendent l'entrée du port, en font une place de deuxième classe. Pendant que Napoléon menaçait l'Angleterre d'une invasion, l'armée rassemblée sur la côte érigea à son chef une colonne en marbre qui fut terminée seulement sous la restauration, qui la destina à perpétuer le souvenir de la rentrée des Bourbons en France. Ce monument est le seul qui mérite quelque attention. Il a repris son premier nom de *colonne de la grande armée*. Un bel établissement est celui des bains de mer, où vingt

[1] Bois. . . . . 43,107 hectares.
Hauts-fourneaux. . . . 4
Canaux. 7

voitures élégantes servent à conduire les baigneurs au milieu des eaux, et dans lequel ils trouvent de beaux salons de réunion. Nous devons cependant citer encore la bibliothèque publique, renfermant 25,000 volumes de choix et 300 manuscrits précieux; le *Muséum*, comprenant environ 20,000 objets de curiosité et d'antiquité, dont la plupart parmi ces derniers ont été découverts dans le département; enfin l'hôpital, où l'on entretient 80 vieillards infirmes et 500 enfants-trouvés ou orphelins. Boulogne possède encore une école royale de dessin et une d'hydrographie, un jardin botanique et une société d'agriculture, sciences et arts.

A l'extrémité septentrionale du département, *Calais* jouit de l'avantage d'être une place de guerre de première classe, d'avoir un port commode, quoique petit et peu profond; d'être entouré de remparts formant de belles promenades, et d'être composé de rues larges, alignées, bordées d'élégantes habitations en briques. Mais on y trouve plusieurs inconvénients, au nombre desquels il faut signaler celui qu'offre son port en s'encombrant journellement de sable, et celui que présente la ville, qui n'a pas d'autre eau que celle qu'elle rassemble dans des citernes. Sur la place d'armes et près de son bel hôtel-de-ville s'élève une tour d'architecture délicate servant de beffroi, et sur le port une colonne en l'honneur de l'arrivée de Louis XVIII en 1814. De la jetée on aperçoit les côtes de l'Angleterre, et quand le ciel est serein le château même de Douvres. Ces deux ports ne sont séparés que par un espace de huit lieues. Calais, aujourd'hui si fréquenté par les étrangers, et peuplé d'environ 11,000 âmes, n'était qu'un village au treizième siècle; mais il fut si bien fortifié par Philippe de France, comte de Boulogne, que le roi d'Angleterre, Edouard III, ne put s'en rendre maître que par famine après un siége de treize mois. Ce fut pour sauver la ville que, suivant les chroniques, six habitants se dévouant à la mort s'offrirent alors au vainqueur irrité. Il existe à Calais une bibliothèque publique de 5,000 volumes, un théâtre avec une troupe permanente, une société philharmonique et une d'agriculture.

C'est dans une contrée marécageuse qui s'étend au sud de Calais, entre *Guines*, jadis fortifiée, près de laquelle on exploite de la houille, et la petite ville d'*Ardres*, aujourd'hui sur un canal auquel elle donne son nom, qu'eut lieu en 1520 l'entrevue de François Ier et de Henri VIII, sur un emplacement décoré avec tant de magnificence qu'il conserva le nom de *Camp du Drap d'or*.

Près de *Saint-Omer*, les marais de l'Aa se couvrent encore de petites îles flottantes: l'une d'elles est cultivée en jardin d'une manière remarquable. Cette ville est en partie adossée à une colline et bâtie dans une plaine basse où l'Aa devient navigable, quoiqu'elle se divise en un grand nombre de bras, dont les deux plus importants sont la grande et la haute Meldick. Saint-Omer est une place forte de première classe, entourée d'une bonne enceinte d'environ une lieue de circonférence et de fossés que l'on peut remplir d'eau, même dans la haute ville. Ce qui ajoute à ses moyens de défense, ce sont quatre forts, des retranchements, des marais, et la facilité avec laquelle on peut inonder ses environs. Sa place d'armes est assez belle. Elle était autrefois le siége d'un évêché; son ancienne cathédrale est d'un beau style gothique: on y admire une Descente de croix de Rubens, et l'on y montre le tombeau de saint Omer. L'abbaye de Saint-Bertin, dont il ne reste que des ruines, a servi de retraite et de tombeau à Childéric III. L'origine de cette ville date du septième siècle; Suger, abbé de Saint-Denis et ministre de Louis-le-Jeune, y reçut le jour, ainsi que le sculpteur Flamen. Elle possède une bibliothèque publique de 18,000 volumes, une société d'agriculture, sciences et arts, ainsi qu'une société archéologique, connue sous le nom de société des antiquaires de la Morinie.

Le canal de Neuf-Fossé, long de quatre lieues, nous conduit à la jolie et forte ville d'*Aire*, peuplée de 9,000 âmes et patrie de Malebranche. *Béthune* est bâtie sur un roc et défendue par des fortifications que Vauban construisit. On ne peut s'empêcher de remarquer la bizarre construction du beffroi qui s'élève sur la place publique. La petite ville de *Lens*, autrefois fortifiée, rappelle la victoire de Condé, qui, en 1648, termina la guerre de la France avec l'Autriche. Que pouvons-nous dire de *Saint-Pol*, situé au fond d'une vallée, si ce n'est qu'il possède des eaux minérales estimées, qu'il est le chef-lieu d'une sous-préfecture; que, probablement fort ancien, il portait, dit-on, le nom de *Tervanne*, à l'époque des

invasions des Normands; mais qu'un de ses comtes le nomma Saint-Pol, parce qu'il supposa que cette ville devait à l'intercession de ce saint ne n'avoir pas été envahie par les conquérants du Nord?

Dans une plaine entourée de collines et traversée par la Scarpe et le Crinchon, *Arras*, place de guerre de troisième classe, s'appuie sur un terrain en pente et se divise en quatre parties: la haute, la basse ville, la cité et la citadelle. De belles maisons en pierre de taille, de grandes places environnées d'arcades, une cathédrale gothique d'une architecture hardie, un vaste hôtel-de-ville dans le même goût, et des casernes spacieuses, rangent Arras parmi nos belles villes; quelques filatures, quelques fabriques de dentelles et de sucre de betterave, une vingtaine d'huileries, ne lui donnent pas une grande importance industrielle; mais une bibliothèque publique de 36,000 volumes, une collection de tableaux et de divers objets d'art, un jardin botanique et deux sociétés littéraires, attestent les lumières de ses habitants. On vient d'y reconstruire le beffroi avec ses ogives et ses colonnettes élancées, l'un des plus beaux monuments de cette cité. Elle a produit des hommes célèbres à des titres bien opposés: tels sont, d'un côté, l'historien Baudouin, le médecin Lécluse, le botaniste Palisot; et de l'autre, le fanatique Damiens, les deux Robespierre, et Joseph Lebon. Arras était, sous les noms de *Nemetacum* et de *Nemetocena*, la capitale des *Atrebates* dont César s'empara; Ptolémée la nomme *Origiacum*. En 1492 l'archiduc Maximilien d'Autriche la prit par trahison: elle portait alors dans ses armoiries ce qu'on appelle, en termes de blason, trois rats de sable, ce qui donna aux Espagnols l'idée de faire mettre sur l'une de ses portes l'inscription suivante: « Quand les Français prendront Arras, les rats mangeront les chats. » Un des Français qui s'emparèrent de cette ville en 1640, lisant dans l'avenir, retrancha le P de cette inscription. Les traités assurèrent en effet cette conquête.

Nous allons terminer notre course en France par le plus riche et le plus peuplé de nos départements, en exceptant celui qui comprend la capitale. Si la population était répartie dans tous le royaume comme elle l'est dans le *département du Nord*, on compterait sur le territoire français plus de 85 millions d'habitants. Il est couvert de champs qui produisent à proportion deux fois plus que dans le reste de la France [1]; il est divisé par deux fois plus de routes et quatre fois plus de canaux; c'est le plus important en houillères et en mines de fer [2]; on y exploite aussi de la tourbe, du grès, des marbres et des ardoises; c'est celui qui comprend le plus de villes populeuses, et le plus de places fortes importantes; c'est celui qui produit au trésor public le revenu le plus considérable; c'est celui dont la population est à la fois la plus éclairée, la plus laborieuse et la mieux disposée à recevoir l'instruction; c'est un de ceux où la presse est le plus occupée: on y publie 15 journaux, dont 4 à Lille, 3 à Dunkerque, 1 à Hazebrouck, 2 à Cambrai, 1 à Avesnes, 2 à Douai, et 2 à Valenciennes; ajoutons qu'outre ces feuilles périodiques on y imprime annuellement près de 250 ouvrages de sciences, de morale et de littérature. Ce département est encore un de ceux qui possèdent le plus de sociétés savantes; plusieurs villes y forment autant de centres de lumières: ainsi Lille a sa société royale des sciences, des arts et de l'agriculture; ses trois sociétés d'horticulture, d'économie politique, de clinique médicale et chirurgicale, et l'association lilloise pour l'encouragement des lettres et des arts

[1] Sa superficie est partagée de la manière suivante:

Terres ensemencées. . . .	288,000 hectares.
Prairies artificielles. . . .	28,000
Prairies naturelles. . . .	117,000
Jardins potagers et parcs. .	9,000
Terres en jachères. . . .	30,000
Terres incultes.	7,000
Forêts.	35,827
Terrains occupés par les habitations, les routes et les canaux, etc.	53,036
Total de la superficie du département. . . .	567,863

Hauts-fourneaux. . .	5
Verreries.	6
Machines à vapeur plus de.	200
Canaux	20

[2] Les mines de fer occupent plus de 20 kilomètres carrés dans les communes de *Trélon*, d'*Ohaim* et de *Féron*, et entretiennent 5 hauts-fourneaux, 7 fours d'affinage et 37 feux d'affinerie. Les houillères s'étendent sur une superficie de plus de 414 kilomètres carrés, et occupent environ 5,500 ouvriers, qui en extraient annuellement plus de 4 millions d'hectolitres de combustible.

dans le département : Douai a sa société royale et centrale d'agriculture, sciences et arts, celle des amis de l'industrie, celle des amis des arts, et celle de médecine, de chirurgie et de pharmacie ; Cambrai, sa société d'émulation ; enfin chacun des chefs-lieux d'arrondissement a sa société d'agriculture.

Le département est en première ligne sous le rapport des établissements de bienfaisance, puisqu'il possède 46 hospices dont les revenus et les allocations s'élèvent à 1,350,000 francs, et dans lesquels on entretient 900 malades, 2,800 vieillards et 1,400 orphelins ; tandis que le budget départemental affecte une somme de 273,000 francs pour l'entretien d'environ 3,500 enfants trouvés, et que les communes réservent 976,000 francs à 613 bureaux de bienfaisance qui distribuent des secours à près de 172,000 individus. Enfin la consommation locale et le commerce y entretiennent une industrieuse activité ; on y brasse annuellement 1,100,000 hectolitres de bière ; on y compte 1,135 moulins à farine : 500 moulins à huile en livrent plus de 465,000 hectolitres ; on y confectionne 6,900,000 kilogrammes de beurre, et 1,450,000 de fromage ; on y fabrique environ 7,000,000 de kilogrammes de lin, 5,600,000 de coton filé, 1,600,000 de laine peignée, et 4,000,000 de mètres de toiles et de batistes.

L'Escaut, en arrosant *Cambrai*, n'est encore qu'un faible cours d'eau ; mais le canal de Saint-Quentin, qui traverse cette ville, est d'un grand avantage pour son industrie. Personne n'ignore que le linon et la batiste sont ses plus importantes branches de commerce. Elle s'attribue même l'honneur de leur première fabrication. Comme place de guerre, elle n'est que de deuxième classe, mais elle est le centre d'une sous-préfecture. On ne lui conteste pas son antiquité ; la Table théodosienne et l'Itinéraire d'Antonin la désignent sous le nom de *Cameracum*. Elle possède de beaux édifices ; on admire la délicatesse du clocher de sa cathédrale, dans l'intérieur de laquelle un beau monument a été élevé en l'honneur de Fénelon, qui fut à la fois l'enfant et le père de Cambrai ; sa place d'armes est assez vaste pour que toute la garnison puisse s'y ranger en bataille ; ses rues enfin sont bien percées, mais le grand nombre de maisons anciennes qui présentent leurs pignons au lieu de leurs façades, déparent ses constructions modernes. Sa bibliothèque publique, composée de 27,000 volumes, est belle et bien tenue.

Landrecy, ou *Landrecies*, s'élève au milieu d'une plaine couverte de prairies ; la Sambre y est navigable et la divise en deux parties. A la vue de ses fortifications on se rappelle que, malgré son peu d'importance, puisqu'elle renferme à peine 4,000 âmes, Charles-Quint rassembla vainement 50,000 hommes sous ses murs ; après six mois d'attaque il fut obligé d'en lever le siége. *Avesnes*, autre petite ville forte, résidence d'un sous-préfet, est arrosée par l'Helpe majeure ; on exploite sur son territoire une grande quantité de marbres, d'ardoises et de houille ; et l'on fabrique à *Maroles*, village de 2,500 habitants, des fromages dont on fait un grand commerce. En descendant vers le nord, on remarque sur la Sambre *Maubeuge*, peuplée de 6,000 âmes et place de guerre de troisième classe ; à l'ouest de celle-ci, *Bavay* n'offre de l'intérêt que par ses antiquités : son nom latin est *Bagacum* ; elle était considérable sous Auguste, qui l'embellit par un cirque, un aqueduc et d'autres édifices. Il y fit construire trois grandes routes qui partaient du centre de la place publique, ainsi que le prouve une pyramide antique que l'on y voit encore.

Valenciennes, autrefois la capitale du Hainaut, a passé pour avoir été fondé par l'empereur Valens ; la similitude de ces deux noms a seule pu faire supposer cette origine, tandis qu'il est certain que sous nos premiers rois, qui y possédèrent un palais, elle n'était qu'une bourgade. Sa position, au confluent de la Ronelle et de l'Escaut, en y multipliant les écluses, a contribué à la rendre une des plus importantes places du royaume. Elle est mal bâtie, mais sa place publique est très belle. La manière dont elle tomba au pouvoir de Louis XIV est un de ces faits d'armes qui prouvent que dans les combats une imprudente bravoure a quelquefois des résultats plus avantageux que les combinaisons d'une prudente sagesse. Des patrouilles ennemies sortent de la ville, quelques mousquetaires les poursuivent ; entraînés par la fougue de la jeunesse, ils y entrent avec les fuyards ; l'armée, instruite de cette audace inattendue, s'avance, et la place qui pouvait arrêter Louis XIV pendant plusieurs mois, est prise en moins de deux heures. Va-

lenciennes est la patrie de Jean Froissart, qui fut prêtre, historien et poëte, et du peintre Antoine Watteau, célèbre pour la grâce et la légèreté de sa touche. Elle entretient une académie de peinture et de sculpture, un musée dans lequel on remarque quelques bons tableaux des écoles flamande et française; elle possède une bibliothèque assez intéressante quoiqu'elle ne renferme que 18,000 volumes. La fabrication des batistes, des toiles et des percales la place au rang de nos plus industrieuses cités.

Aux portes de Valenciennes, le bourg d'*Anzin* doit l'importance de sa population, qui dépasse 3,000 âmes, non seulement à ses verreries et à ses usines, mais à ses houillères, les plus considérables de France. On les exploite à l'aide de machines à vapeur et de seize grands puits de deux à trois cents mètres de profondeur. Le nombre des ouvriers qui s'y relaient jour et nuit est de 3,000, et les produits annuels sont de 4 millions de quintaux. Un lieu devenu célèbre dans ses environs depuis 1824 est le village de *Famars*, dont le nom latin est *Fanum Martis*. On a fait beaucoup de dissertations sur la forteresse romaine dont on y voit les traces; des fouilles entreprises avec méthode y ont mis à découvert plusieurs monuments qui contenaient un si grand nombre d'antiquités, telles que des statues, des vases, des médailles, des armes et divers ustensiles en bronze, que le territoire de ce village est devenu un objet de spéculation. Non loin de ses habitations était situé le camp fortifié qui servit à la défense de Valenciennes en 1793. *Denain*, à une lieue à l'ouest de cette dernière ville, mérite une mention par la mémorable victoire que le maréchal de Villars y remporta en 1712 sur les Impériaux et les Hollandais. *Le Quesnoy*, entre les rivières de l'Ecaillon et de la Ronelle, est une petite place forte dont les casernes peuvent contenir 5,000 hommes. On y remarque un bel hôtel-de-ville et un vaste hôpital militaire fondé par Louis XIV. Enfin, *Condé*, qui, pendant la révolution, porta le nom de *Nord-Libre*, ville de 3,000 âmes, dont le port sur l'Escaut est très fréquenté, a le rang de place de guerre de première classe. A trois lieues à l'ouest de cette dernière, la Scarpe passe à *Saint-Amand*, ville de 9,000 âmes, importante par la quantité de lin qu'on cultive dans ses environs, par ses trois sources et ses boues minérales, qui n'ont acquis de la célébrité que sous le règne de Louis XIV, et qui cependant étaient très fréquentées du temps des Romains.

Les routes, si nécessaires à la population laborieuse de ce département, y sont tracées et entretenues avec une sorte de luxe; leur largeur est même un défaut qu'on peut leur reprocher, ainsi qu'à la plupart des chaussées de France. Celle qui conduit de Cambrai à *Douai* est magnifique. Cette ville, que César désigne comme une des principales cités des *Caluaci*, est dans une position avantageuse pour le commerce; la Scarpe, qui l'arrose, communique avec l'Escaut par le canal de la Sensée, et la met en rapport avec les principales places du département et de la Belgique. Son enceinte, composée de vieilles murailles flanquées de tours, est vaste et renferme presque autant de jardins que d'habitations. Ses rues sont bien percées, sa place publique est belle, et ses principaux édifices sont l'hôtel-de-ville, l'église de Saint-Pierre, et l'arsenal, qui passe pour l'un des plus considérables de France. Sa bibliothèque publique se compose de 30,000 volumes et de 600 manuscrits; son musée renferme une galerie de tableaux, la plupart flamands, des collections de zoologie, de minéralogie, de botanique, de médailles, et de divers objets d'antiquité et de curiosité. Son jardin botanique et son jardin d'horticulture sont fort bien entretenus. C'est la patrie de Jean de Bologne, célèbre sculpteur à qui Paris dut l'ancienne statue de Henri IV.

A Douai, le mannequin Gayant, dont le nom est évidemment une corruption du mot géant, a résisté aux attaques du clergé et aux bouleversements révolutionnaires. Tous les ans, au mois de juillet, il sort plus brillant et plus haut qu'il n'était à son origine, qui ne paraît pas remonter au-delà du quinzième siècle. Il se promène durant trois jours par la ville sur les épaules de neuf porteurs cachés sous son jupon. Il a 22 pieds de haut, sa femme en a 20, et ses quatre enfants ont 8 à 12 pieds de hauteur.

A quatre lieues au nord de Douai, *Orchies*, ville de 3,400 âmes, paraît être sur l'emplacement d'une ancienne cité appelée *Orchesium*. Près de celle-ci, *Marchiennes*, un peu moins peuplée, fait un grand commerce d'arbres

fruitiers et de griffes d'asperges. C'est la patrie du général Corbineau.

La vallée de la Scarpe qui s'étend depuis Douai jusqu'au village de *Mortagne*, où cette rivière se jette dans l'Escaut, se divise dans sa largeur en deux portions, dont la supérieure appartient à l'arrondissement de Douai et l'inférieure à celui de Valenciennes. Marchiennes est dans la première, et Saint-Amand dans la seconde. Elle présente un développement de 48,000 mètres, et une superficie de 12,260 hectares. Cette riche vallée est depuis longtemps exposée à des inondations qui détruisent les espérances du cultivateur, et font naître des miasmes dangereux. Les causes de ces désastres affligeants sont d'une part le mauvais état des écluses et des digues, et la quantité de vase qui encombre le lit de la rivière; et de l'autre, l'excessive hauteur à laquelle ses eaux et celles de l'Escaut sont tenues en Belgique à l'écluse d'Authoin. Déjà les habitants de cette vallée ont adressé leurs justes réclamations au gouvernement pour obtenir qu'il fasse cesser un état de chose aussi alarmant, et qui, s'il continuait, causerait rapidement la dépopulation d'une des plus fertiles contrées du département. Ces réclamations n'ont pas été infructueuses.

Lille est située dans une plaine couverte de champs en culture et de la plus belle fertilité; elle est arrosée par deux canaux : celui de la Haute-Deule s'y divise en plusieurs petits bras et en sort sous le nom de Basse-Deule; l'autre, nommé Moyenne-Deule, navigable pour les gros bateaux qui ne peuvent traverser la ville, a été établi près de l'esplanade, et communique de la Haute à la Basse-Deule. Il est bordé par une jolie promenade, et traversé par l'élégant Pont-Royal. Cette ville doit, dit-on, son origine à un château bâti par Jules-César, que Lideric du Buc, grand forestier de Flandre sous Clotaire II, fit réparer vers l'an 622, et autour duquel les habitants des campagnes environnantes cherchèrent un refuge contre les fréquentes incursions des barbares. La situation de ce château dont on fixe l'emplacement dans le jardin de l'hôtel des douanes, sur un monticule entouré de fossés formés par la Deule, explique l'origine du nom d'*Insula* ou d'*Isla*, qui fut donné à cette ville. Toutefois elle ne fut réellement fondée que dans les premières années du onzième siècle, par le comte de Flandre Baudouin IV. Elle est environnée de six faubourgs : ceux de Paris, Béthune, la Barre, Fives, Saint-Maurice et Saint-André. On y entre par sept belles portes ornées de sculptures : ce sont, au nord, celle d'Ypres ou de Saint-André, au sud celle de Paris, au sud-ouest celle de Béthune, à l'est celles de Gand, de Roubaix et de Tournai, et à l'ouest celle de la Barre ou de Dunkerque. Elle est défendue par une enceinte bastionnée garnie de fossés et par une importante forteresse, qui fut, dit-on, le coup d'essai de Vauban, et qui est sans contredit son chef-d'œuvre. C'est une des plus belles citadelles de l'Europe : elle a environ 400 mètres de diamètre. L'enceinte intérieure de la ville a 2,400 mètres de longueur et 1,200 de largeur. On y compte 34 places, 25 ou 30 ponts, 200 rues, un grand nombre de ruelles, 9,000 maisons et 72,000 habitants. Ses rues sont larges, ses maisons bien bâties, ses places grandes et régulières, et ses édifices publics sont généralement remarquables : nous allons jeter un coup d'œil sur les plus importants.

L'hôtel-de-ville, avec ses belles tours crénelées, attire d'abord l'attention; c'est une construction du quinzième siècle : il fut bâti par Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne; mais le beffroi qui le domine n'a été construit qu'en 1827. C'est dans cette tour, du même style que l'édifice, que se tient le sonneur chargé d'avertir les habitants en cas d'incendie. Le palais de justice, nouvellement construit, est un vaste bâtiment, dont la principale façade, du côté de la Basse-Deule, offre un beau portique orné de frontons de MM. Bra et Lemaire; douze statues gigantesques décorent le grand escalier. La salle des Pas-Perdus, éclairée par en haut, et revêtue de marbre du département est d'un bel effet. L'hôtel de la préfecture, qui fut construit en 1786 pour l'intendance de la Flandre française, est un édifice régulier. L'hôpital général qui vient d'être terminé, est d'une architecture simple et noble, dont l'effet est imposant : la cour principale est entourée d'arcades. La population de cette maison est de 1,520 individus, dont 1,000 vieillards, 120 incurables et 400 enfants des deux sexes. L'hôpital Saint-Sauveur est aussi très considérable : il fut fondé par la comtesse Jeanne; il s'y trouve 300 lits. La salle de spectacle présente un assez beau péristyle. La façade du

musée de peinture, malgré quelques défauts, n'est pas dépourvue de noblesse. L'un des plus importants édifices de Lille est le magasin aux blés, éclairé par 400 fenêtres sur ses quatre façades. On peut encore citer parmi ses belles constructions le Cirque, dont l'architecture est remarquable par sa légèreté, ainsi que l'élégant Pont-Neuf, chef-d'œuvre de Lerouge; le pont de l'Esplanade, l'abattoir public et les marchés Saint-Nicolas, aux Poissons et au Beurre. La Porte-de-Paris, véritable arc de triomphe dans le style grec, fut érigé en 1682 à la gloire de Louis XIV.

Lille renferme six paroisses. Les étrangers visitent avec intérêt les églises de Saint-Maurice et de Saint-André : dans la première on remarque les belles statues de saint Pierre et de saint Paul, par M. Bra; dans la seconde une chaire qui mérite d'être vue. Le tableau de sainte Catherine, dans l'église du même nom est un chef-d'œuvre; l'église de la Madelaine dont le dôme est remarquable, renferme plusieurs tableaux précieux; celle de Saint-Etienne vient d'enrichir son maître-autel d'un tableau remarquable de M. Mottez, représentant le Martyre de saint Etienne.

Lille possède un collége communal très bien tenu; une bibliothèque publique d'environ 21,000 volumes; un beau jardin botanique où l'on fait des cours; dans les bâtiments de l'hôtel-de-ville, elle entretient un cabinet de physique, un musée d'histoire naturelle riche en oiseaux, en poissons, en insectes et en minéraux, ainsi qu'une collection d'antiquités. Le musée de peinture renferme plusieurs tableaux d'un grand prix dus aux pinceaux de Rubens, de Van Dyck, de Paul Véronèse, de Philippe de Champagne, etc. Le musée Wicar, placé dans le local de la société royale des sciences, de l'agriculture et des arts, consiste en une précieuse collection de dessins qui a été légué à cette société par M. Wicar. Après celle du Louvre à Paris, c'est la plus riche collection de ce genre qui existe. Dans le vieil édifice appelé le Lombard, sont renfermées les riches archives du département. Ce dépôt est le plus important de France après celui de Paris. Il comprend les archives de l'ancienne chambre des comptes de Lille, les chartes des comtes de Flandre, etc. On y trouve la correspondance originale de Catherine d'Aragon, première femme de Henri VIII, celle de l'empereur Maximilien, et une foule de documents précieux.

Outre les sociétés scientifiques que nous avons précédemment nommées, Lille possède un comité historique départemental pour la conservation des monuments. La musique compte de nombreux amateurs dans cette ville; la salle des concerts passe pour l'une des plus belles qu'il y ait en France; le Conservatoire, que l'on nomme aussi l'académie de musique, est un établissement que l'on peut considérer comme une succursale du Conservatoire de Paris : les professeurs y appliquent les meilleures méthodes.

Les caves de Lille sont peu profondes et servent dans certains quartiers à loger une quantité prodigieuse d'individus de la classe pauvre. L'activité de son industrie, l'étendue de son commerce, que des routes et des canaux contribuent à faire fleurir, lui donnent un aspect que présentent rarement les villes de guerre, et font oublier les sept siéges qu'elle a soutenus à diverses époques et sous des maîtres différents, ainsi que les idées de destruction que font naître dans l'esprit ces forteresses et ces remparts que l'ambition et la cruauté des hommes ont élevés pour se détruire. Près de 150 filatures de coton ont remplacé une partie des fabriques de dentelle qu'elle possédait autrefois; on y compte environ 80 manufactures de toiles blanches et peintes; 20 fabriques de tulle, 60 de fil retors, 15 de dentelle; plusieurs manufactures de tissus de laine, de passementerie, de bonneterie, de velours, de papiers, de savon, d'acides; une manufacture royale de tabacs; 2 faïenceries, 6 tanneries, 120 forges, etc. Il s'y fait tous les deux ans une exposition des produits de son industrie. Il y existe plus de 100 associations de bienfaisance entre les ouvriers employés dans ces différents etablissements. Cette ville a vu naître l'érudit Baudius, le botaniste Mathias de Lobel, les peintres Vander-Meer et Monoyer, et le savant Gosselin.

Aux portes de Lille nous apercevons *Loos* ou *Los*, village rempli de fabriques, dont l'ancienne abbaye a été transformée en une maison centrale de détention, où l'on compte plus de 1,500 détenus des deux sexes; et *Waremmes* que l'on peut considérer comme une ville, puisqu'il renferme plus de 7,000 individus. Le village de *Bouvines* est célèbre par la vic-

toire que Philippe-Auguste remporta en 1214 sur l'empereur Othon.

La Bassée, sur un canal auquel elle donne son nom, est petite, industrieuse et commerçante. Un petit port, sur la rive droite de la Lys, favorise l'industrie de la jolie ville d'*Armentières*, peuplée de 6,500 habitants adonnés au tissage et à la filature du lin, du chanvre et du coton. Le bourg du *Quesnoy-sur-Deule*, qui renferme plusieurs usines; la petite ville de *Commines*, où l'on fabrique des rubans de fil, sont peuplés de 4 à 5 mille âmes. Cette dernière a donné naissance à Philippe de Commines. *Roubaix*, ville essentiellement manufacturière, occupant des filatures de coton, des fabriques de teintures, de mécaniques et de peignes en acier, et *Tourcoing*, gros bourg enrichi par ses tissus de laine et de coton, renferment l'un et l'autre 19 à 20 mille habitants. Toutes ces localités, intéressantes par leur industrie, se succèdent autour de Lille, dans un rayon de trois à quatre lieues.

Dirigeons-nous maintenant vers l'est et visitons la jolie ville d'*Hazebrouck*, chef-lieu d'un arrondissement. Elle est située dans une des plus fertiles contrées de l'ancienne Flandre française. Peuplée à peine de 8,000 âmes, elle renferme deux salles de spectacle. Un hôtel-de-ville décoré de portiques orne sa grande place. Autour de ce chef-lieu, quelques villes et bourgs se font encore remarquer par leur industrie : la petite cité de *Bailleul*, bien bâtie sur une hauteur, fabrique du fil, de la dentelle, des rubans, des toiles et des fromages estimés; *Cassel*, patrie du général Vandamme, autrefois ville forte, sur une montagne d'où l'on voit trente-deux villes et une partie de l'Océan, rivalise avec la précédente. Son nom rappelle son antiquité : quand César vint dans les Gaules, elle était la principale forteresse des *Morini;* les Romains l'appelèrent *Castellum Morinorum*. *Merville* ou *Merghem*, sur un sol marécageux, et *Estaires* qui occupe l'emplacement du *Minariacum* des anciens, sont deux villages que leur population de 6 à 7,000 âmes et leurs fabriques de toiles et de linge de table devraient placer au rang de ces villes.

Dans l'arrondissement maritime du département du Nord, nous verrons *Hondtschoote* ou *Hondscoote*, bourg de 4,000 âmes, célèbre dans nos annales par la victoire que les Français y remportèrent sur les Anglais en 1793. La petite ville de *Bergues*, importante par son marché de céréales, est dans une contrée marécageuse, assainie depuis peu par des travaux hydrauliques (¹) : les canaux de Dunkerque, de la haute et de la basse Colme, se joignent au pied de la montagne qu'elle occupe; ses maisons, toutes bâties en briques, sont régulières. C'est une place de guerre de troisième classe, dont la possession a toujours été regardée comme tellement importante, que depuis dix siècles elle fut huit fois prise et reprise, sept fois saccagée, et trois fois délivrée de ses ennemis : sa population est d'environ 6,000 âmes.

Peuplée de 4,000 habitants, *Gravelines*, composée de rues belles et bien percées, est entourée de marais près de l'embouchure de l'Aa dans le Pas-de-Calais. Elle doit son origine et son nom à Thierry, seizième comte de Flandre, qui la fonda, y établit un port et y amena les eaux de l'Aa, ce qui la fit appeler *Graveling-hen*, c'est-à-dire *Canal du Comte;* elle doit à Charles-Quint ses premières fortifications, et au chevalier Deville, ainsi qu'au maréchal de Vauban, la plupart des travaux qui la défendent. Malgré la petitesse de son port, elle fait un commerce considérable et des armements actifs pour la pêche de la morue, du hareng et du maquereau. Les marais qui l'environnent portent le nom de *Watteringues*, ils comprennent une vaste plaine qui s'étend jusqu'en Belgique, et qui, en France, a sept lieues de long sur quatre de large. Tout ce terrain est d'un niveau inférieur à celui de la haute mer, et n'est préservé de l'invasion des eaux vives que par les digues de sables appelées *dunes*. Une population de 60,000 individus y prospère, et entretient les travaux de desséchement à l'aide de contributions locales. En temps de guerre, le gouvernement fait inonder ces plaines basses pour préserver le pays de toute attaque de ce côté, ce qui coûte à l'arrondissement une dépense de plus de 10 millions de francs. Il en coûterait beaucoup

(¹) Cette contrée marécageuse se compose de deux grandes plaines appelées *Moëres*, qui formaient autrefois deux lacs immenses situés au-dessous de la marée basse. Là ou les eaux séjournaient se trouvent aujourd'hui des champs fertiles et de riches habitations. Cet heureux résultat est dû à M. de Buyser, maire de la petite commune des *Moëres*, dont il est en quelque sorte le créateur.

moins pour armer la population et la mettre en état de se défendre elle-même ([1]).

De Gravelines au port de *Dunkerque*, la route borde les collines de dunes qui s'élèvent sur le rivage. Cette dernière ville, d'une population et d'une étendue considérables, d'une construction régulière, d'un commerce depuis long-temps important, doit son origine à une chapelle bâtie par saint Eloi au milieu des dunes ([2]), son ancienne prospérité à sa position entre deux mers et à sa proximité de l'Angleterre et des Pays-Bas, et sa richesse actuelle à la pêche de la morue. Ses marins ont toujours été connus par leur intrépidité; plusieurs se sont fait un nom : tels sont Jean-Barth, Delille, Royer et Vanstable; la statue du premier décore sa place Dauphine. Lorsqu'elle eut pris le rang de cité, à la faveur des priviléges que lui accorda au dixième siècle Baudouin-le-Jeune, comte de Flandre, elle excita la convoitise et la jalousie de plusieurs puissances. En 1388, elle fut brûlée par les Anglais; bâtie de nouveau, elle tomba successivement au pouvoir de la Flandre, de l'Espagne et de la France. Enlevée aux Espagnols par les Anglais, ceux-ci se la voient arracher par les Français. Le traité de Cateau-Cambrésis en assure la possession à l'Espagne; cependant, en 1646, Condé la reprend. Les Espagnols y rentrent de nouaeau; Turenne, vainqueur à la bataille des Dunes, s'en empare en 1658. Un traité la cède aux Anglais; mais Louis XIV l'achète 5 millions à Charles II, rend sa position inexpugnable, et, par une clause honteuse du traité d'Utrecht, il s'oblige à combler son port et à détruire ses fortifications. Enfin, sous Louis XV, de nouveaux travaux lui rendent son importance. En 1793, assiégée par le duc d'York, elle vit ce prince obligé d'abandonner son artillerie aux Français. Les derniers traités ne lui furent pas favorables; cependant la franchise accordée à son port en 1816, et la belle écluse exécutée pour le débarrasser des bancs de sable qui en obstruaient l'entrée, lui ont rendu presque toute son ancienne prospérité. Depuis dix ans il y est entré, année commune, plus de 940 navires. Elle est séparée de la mer par une bande de dunes, au pied de laquelle est l'*Estran*, rivage sablonneux, de 500 pieds de largeur, que la marée basse laisse à sec. Au sud, des marais et des canaux l'environnent. Elle a le rang de place de guerre de troisième classe : des remparts entourés de fossés, une citadelle et le Fort-Louis la défendent. Le bassin du port est grand et commode, mais son entrée est traversée par un banc dangereux. La ville est grande, surtout pour une population de 24,000 âmes. Elle renferme des fonderies, des corderies, des tanneries, des savonneries et des distilleries, des établissements de bienfaisance, une maison d'arrêt, un théâtre, un musée de tableaux et d'histoire naturelle, une bibliothèque qui ne contient que 7,000 volumes; enfin, elle entretient des sociétés d'agriculture, de musique et d'harmonie. Elle est la patrie du général Guilleminot.

([1]) Consultez la *Relation historique, pittoresque et statistique du voyage de Charles X dans le département du Nord*, par MM. Adam, Bonington, Deroy, Sabatier, etc. In-folio, Paris, 1827; l'*Annuaire statistique du département du Nord*, par MM. Demeunynk et Devaux. In-8°, Lille, 1829. — ([2]) En flamand, *kerk*, signifie *église*. Dunkerque peut donc se traduire par *Eglise des dunes*.

Après avoir parcouru la France dans tous les sens; après l'avoir présentée sous le rapport physique; après l'avoir complétement décrite en conservant rigoureusement les lignes de démarcations administratives, nous devons l'examiner sous le point de vue moral, dire quelques mots sur la forme de son gouvernement et sur le degré d'instruction de ses habitants, présenter quelques réflexions sur l'ensemble de ses colonies, et jeter un coup d'œil rapide sur son industrie, son commerce, ses routes, ses canaux, ses finances et ses ressources comme puissance militaire et maritime.

Une révolution imprudemment provoquée, une révolution qui, après une lutte de trois jours au sein de la capitale, eut pour résultat la déchéance de la branche aînée des Bourbons et l'appel de la branche cadette au trône devenu vacant, dut apporter de notables modifications dans l'organisation de l'ordre social en France. La charte de 1830 déclare tous les Français égaux devant la loi, la liberté individuelle et la liberté des cultes garanties ([1]), la censure des écrits à jamais abolie. La puissance législative est exercée collectivement par le roi, la chambre des pairs et celle des députés : la proposition des lois appartient à chacune de

([1]) Voyez ci-après le Tableau de la population par cultes en France.

ces trois branches du pouvoir législatif. La personne du roi est inviolable; ses ministres sont responsables; à lui seul appartient le pouvoir exécutif; il commande la force militaire, fait les traités de paix et d'alliance, nomme à tous les emplois, fait les règlements et les ordonnances nécessaires pour l'exécution des lois, promulgue celles-ci, mais ne peut jamais suspendre leur exécution ni admettre des troupes étrangères au service de l'Etat qu'en vertu d'une loi.

L'organisation judiciaire se compose d'une *cour de cassation*, qui prononce sur les demandes en cassation contre les jugements rendus par les autres cours du royaume; d'une *cour des comptes*, qui vérifie la gestion de tous les comptables des deniers publics; de vingt-six *cours royales*, qui prononcent sur les appels des causes jugées par les autres tribunaux; d'une *cour d'assises* par département, composée des juges du tribunal du chef-lieu, présidée par un conseiller de la cour royale dont le département ressortit, et assistée de douze jurés pris dans la classe des citoyens: elle s'assemble à diverses époques et juge les délits graves et les crimes; d'un *tribunal de première instance* par arrondissement, qui juge les délits en police correctionnelle et les procès civils; d'une *justice de paix* par canton, chargée de juger les matières de contravention et de terminer les contestations qui peuvent s'élever entre les particuliers; enfin, de *tribunaux de commerce*, établis dans les principales villes commerçantes du royaume. Un *conseil d'État*, composé de conseillers, de maîtres des requêtes et d'auditeurs, examine les projets de lois et les règlements préparés dans chaque ministère.

La France est le pays de l'Europe dont les habitants sont le plus opposés aux priviléges et le plus jaloux de posséder les institutions propres à assurer les libertés publiques. Cette disposition, que l'on remarque dans toutes les classes, a mérité à la nation française la première place parmi les nations les plus éclairées. Cependant l'instruction est beaucoup moins répandue en France que dans quelques autres États, tels que l'Angleterre, l'Autriche, la Belgique, la Prusse et surtout la Suisse. Elle ne compte qu'un écolier sur 20 habitants, c'est-à-dire que la moitié seulement des enfants y reçoit l'instruction primaire. Il est vrai que depuis 1832 il y a un progrès bien marqué sous ce rapport; car avant cette époque le quart seul des enfants participaient à ce bienfait [1]. Les classes élevées et moyennes y sont plus instruites que dans la plupart des autres contrées de l'Europe; mais les classes les moins aisées, et surtout le peuple des campagnes, sont dans un état d'ignorance qui mérite toute la sollicitude d'une administration sage et paternelle.

Ce qui prouve combien le peuple français est digne de recevoir les bienfaits de l'instruction, c'est l'amour de l'ordre qui règne jusque dans la classe la plus populeuse: la révolution de juillet, qui s'est accomplie sans qu'aucun excès l'ait souillée, même au plus fort de la lutte et dans la ville qui, renfermant le plus d'éléments de corruption, renferme aussi la lie de la société, en serait une preuve convaincante pour tout esprit non prévenu; mais nous en trouverons une preuve irrécusable dans la statistique criminelle de la France, comparée à celle des autres États de l'Europe.

D'après les rapports présentés au roi par le ministère de la justice, on avait cru remarquer que le nombre des crimes contre les personnes présentait une augmentation annuelle qui annonçait d'effrayants progrès dans la démoralisation de certaines classes de la société. Cette progression a été en effet assez marquée dans la série des années 1832 à 1835, mais elle s'est arrêtée depuis cette dernière époque, et les résultats des années 1836 et 1837 présentent moins d'assassinats que dans les années 1825 à 1827 [2]. Il n'y a donc pas plus d'indices de démoralisation dans le nombre des criminels de 1837 que dans celui de 1825, bien que le nombre des criminels soit toujours trop grand, bien qu'il prouve d'une manière pénible que dans certaines classes de la société fran-

[1] En 1829 on comptait dans

les écoles primaires. . . .	969,000 enfants.
En 1832	1,200,000
Au commencement de 1835.	1,607,000

[2] De 1825 à 1837, le nombre des crimes contre les personnes a été relativement au total des crimes, et en prenant le chiffre 100 pour comparaison :

En 1825.	29	En 1832.	25
En 1826 et 1827 . .	28	En 1833. . . .	29
En 1828.	25	En 1834.	30
En 1829.	24	En 1835.	34
En 1830.	23	En 1836 et 1837 . .	27
En 1831.	27		

çaise les principes religieux sont presque sans action et que les principes de morale manquent complétement.

Les rapports faits au roi par le ministre de la justice donnent la comparaison du nombre total des accusés avec celui de la population générale de la France; nous n'en présenterons point ici les résultats parce qu'il nous semble plus juste de comparer le nombre des condamnés à la population. Les deux années qui offrent le *minimum* et le *maximum* des condamnations de toutes natures prononcées par les cours d'assises sont 1825 qui en présente 4,037, et 1837 qui en offre 5,117; mais si nous prenons le nombre moyen des condamnations des treize années de 1825 à 1837 pour le comparer à la population moyenne de la France pendant la période que nous venons d'indiquer, c'est-à-dire au chiffre de 32,680,000 habitants, nous aurons *une* condamnation sur 7,488 habitants de tout âge et de tout sexe. Cette proportion peut paraître assez forte au premier abord; cependant procédons de la même manière à l'égard d'autres contrées dont la statistique criminelle est chaque année, comme en France, étudiée et publiée; nous trouverons que dans la partie du Royaume-Uni qui compose la monarchie anglaise et qui comprend l'Angleterre proprement dite et le pays de Galles, on compte année moyenne 9,286 condamnations pour crimes sur une population de 13,889,000 habitants, ce qui donne la proportion de *un* condamné sur 1,496 individus de tout âge et de tout sexe. Il y a donc, toute proportion gardée, environ *cinq* fois plus de criminels en Angleterre qu'en France. Cependant, dira-t-on, passons condamnation sur les Anglais, sur ce peuple principalement composé de marins et d'industriels, car on sait que les matelots ne sont pas en général des hommes très moraux et que les manufactures ne sont malheureusement pas des écoles de mœurs.

Jetons nos regards vers l'empire d'Autriche dont le gouvernement paternel, sévère et religieux n'a jamais été modifié par des révolutions et maintient dans les bornes du devoir un peuple naturellement calme et qui paraît être heureux de sa situation. En nous bornant aux différentes parties de cet empire qui appartiennent à la confédération germanique, nous grouperons ensemble l'archiduché d'Autriche, la Bohême, la Moravie et la Silésie, le Tyrol, la Styrie et l'Illyrie, et nous aurons pour la moyenne des années sur lesquelles nous possédons des documents officiels relativement à la statistique criminelle une population de 10,962,000 âmes et 4,674 condamnations criminelles, ce qui nous donnera *une* condamnation sur 2,345 habitants de tout sexe et de tout âge. Il y a donc dans les parties de l'empire autrichien que nous venons d'indiquer plus de *trois* fois autant de condamnations criminelles qu'en France.

Enfin si nous examinons sous le même point de vue la monarchie prussienne, nous trouverons, au premier abord, que sur une population de 12,363,000 âmes, les tribunaux criminels ont poursuivi annuellement 21,053 crimes, ce qui porte la proportion à *un* crime sur 587 individus. Mais ici, il faut le dire, la proportion est tellement effrayante, qu'il faut en voir la cause dans la manière dont la législation prussienne groupe les crimes. Ainsi, en déduisant de ceux-ci les délits, les incendies involontaires, les parjures, les duels, les menaces d'incendie, les escroqueries, etc., la proportion se réduit à *un* criminel sur 1,030 habitants de tout âge et de tout sexe. Il se commet donc annuellement, dans les Etats prussiens, environ *sept* fois plus de crimes qu'en France.

Ces faits prouvent qu'il y a moins de dépravation en France que dans la plupart des autres pays de l'Europe; qu'il ne faut pas désespérer de l'avenir de la société française, et qu'il faut au contraire redoubler de zèle pour améliorer à la fois son instruction morale et religieuse, ainsi que son bien-être matériel.

Chaque année la statistique criminelle présente à peu près les mêmes rapports entre le nombre des criminels et le degré d'instruction des classes qui en fournissent le plus. Ainsi, dans le dernier rapport publié qui est relatif à l'année 1837, on voit que sur 8,094 accusés, 4,601 ne savaient ni lire ni écrire; que 2,530 savaient seulement lire et écrire imparfaitement; que 709 savaient bien lire et écrire, et que 254 avaient reçu une instruction supérieure.

On y voit encore qu'en 1836 la proportion des accusés complétement illettrés était de 59 sur 100, et en 1837, de 57 sur 100.

Ces résultats prouvent, à n'en point douter,

l'influence que peut avoir sur les penchants de l'homme la culture de son intelligence, et appelle, comme le dit le rapport, les méditations sur la part que l'instruction doit prendre dans la réforme des prisons. Ils doivent faire espérer aussi que les lois récentes qui ont pour but de répandre l'instruction primaire porteront leurs fruits avant une dizaine d'années.

« Parmi les 8,094 accusés, 4,784, ou 59 sur 100, étaient célibataires; 2,969, ou 37 sur 100, étaient mariés; 339 ou 4 sur 100 étaient veufs : l'état de 2 accusés est resté inconnu [1]. »

Il a été constaté en outre que 499 accusés vivaient, antérieurement aux poursuites dont ils ont été l'objet, dans un état d'immoralité notoire; que 201 étaient enfants naturels, et que 155 comptaient, dans leurs familles, des individus qui avaient été poursuivis judiciairement ou condamnés par les tribunaux de répression. Faisons remarquer aussi que 321 accusés étaient étrangers à la France.

Lorsque l'on considère le grand nombre de célibataires et d'enfants naturels qui figurent parmi les criminels, on ne peut donner trop d'éloges au zèle de la société charitable de Saint-Régis, qui depuis 1826, époque de sa fondation, et avec des moyens très restreints, a contribué jusqu'au 1er janvier 1837, à la célébration civile et religieuse des mariages de près de 8,000 indigents, et à la légitimation de plusieurs milliers d'enfants naturels, dont un grand nombre ont été retirés de l'hospice des enfants trouvés de Paris.

Ce qui atteste aussi un progrès moral chez les classes moyennes ou supérieures, c'est la diminution dans le nombre des duels. Ainsi que le fait remarquer un de nos plus célèbres publicistes, avec 16 millions de population et une armée de 30,000 hommes, Henri IV dut accorder 8,000 *lettres d'abolition pour cause de duel :* depuis 1829 jusqu'en 1837, avec 32 millions d'habitants et une armée de 300,000 hommes, la France ne compte que 60 duels chaque année.

Le clergé catholique de France, dont les mœurs pourraient être données en exemple à celui de plusieurs autres contrées de l'Europe, peut avoir une heureuse influence dans les améliorations morales que tant de philanthropes s'efforcent de répandre. La France est partagée en 14 archevêchés et 66 évêchés. Le nombre des curés, des desservants et des autres prêtres est de 42,800; celui des élèves des 80 grands séminaires varie entre 8,000 et 8,500; celui des élèves des 122 petits séminaires est d'environ 17,000. Les protestants de la confession d'Augsbourg ou les *Luthériens* ont un consistoire général et une faculté à Strasbourg, ainsi que six inspections dans les départements du Haut et du Bas-Rhin. Les protestants réformés ou les *Calvinistes* ont des églises oratoriales dans 55 départements, ainsi que plusieurs consistoires et une université à Montauban. Les *Israélites* ont 6 synagogues consistoriales à Bordeaux, Colmar, Marseille, Metz, Nancy et Strasbourg, et un consistoire central à Paris.

Passons de l'état moral du royaume à ses ressources matérielles.

Depuis la conquête d'Alger et de Constantine, on croyait être fondé à porter la population totale de toutes les colonies françaises à plus de 2,000,000 d'individus; mais le dernier recensement de l'Algérie ne permettant pas d'évaluer à plus de 100,000 le nombre de ses habitants, la population totale de nos colonies s'élève à peine à 660,000 âmes. Cependant, sans comprendre les frais d'occupation, dans l'ancienne régence d'Alger, d'une armée qui doit être encore long-temps entretenue sur un pied respectable, les autres colonies coûtent à la France en frais d'entretien et de défense, 5 à 6 millions de plus qu'elles ne produisent en impositions. On prétendrait à tort qu'il vaudrait peut-être mieux ne point conserver des possessions aussi onéreuses à la métropole; mais il faut considérer que dans l'état actuel de la civilisation et de la balance politique, les dépenses coloniales sont une charge nécessaire pour la France, qui trouve dans ses colonies le moyen d'entretenir en temps de paix une marine indispensable à sa défense en temps de guerre et à la prépondérance qu'elle doit exercer parmi les autres puissances. Depuis 1826, la Martinique, la Guadeloupe et Bourbon pourvoient, sur leurs propres ressources, aux dépenses de leur administration, les autres colonies reçoivent une allocation sur la rente de

(1) Compte général de l'administration de la justice en France pendant l'année 1837, présenté au roi par le garde des sceaux, ministre secrétaire d'État au département de la justice et des cultes (M. Teste). — Juillet 1839.

1,000,000 de francs, constituée par la Compagnie anglaise des Indes au profit de la France, en échange de divers priviléges dont celle-ci jouissait autrefois sur la vente du sel et de l'opium. Depuis que la France a perdu Saint-Domingue, Tabago, Sainte-Lucie, l'île de France et la prépondérance qu'elle possédait dans l'Inde, son commerce colonial est diminué de plus des deux tiers. En 1788, ses exportations pour les colonies s'élevaient à 119 millions; aujourd'hui elles s'élèvent à environ 50 millions. Leurs produits, qu'elle exportait autrefois dans plusieurs parties de l'Europe, sont aujourd'hui loin de suffire à sa propre consommation. Cependant les perfectionnements qu'elle a introduits dans la fabrication du sucre et dans la culture font espérer quelques résultats avantageux [1]. Ainsi, à Bourbon, on a remplacé les anciens plants de caféiers par des caféiers de Moka; le même arbuste a été renouvelé à Cayenne par celui de Marie-Galande; la culture de l'indigo a été essayée avec succès au Sénégal; le poivrier et le cacaotier paraissent devoir devenir une nouvelle branche de richesse pour l'île Bourbon; enfin, dans cette dernière ainsi qu'au Sénégal, à Cayenne et dans l'Inde, nos colons ont introduit avec succès la cochenille.

L'impulsion que le génie de Napoléon sut donner aux progrès de l'industrie française porte depuis long-temps ses fruits. En 1812, elle employait dans ses diverses fabriques de tissus 35 millions de kilogrammes de laines indigènes : dans ces dernières années, elle en a mis annuellement en œuvre jusqu'à 46 millions, dont 4 millions de laines étrangères. Elle a imité et surpassé même en beauté les précieux tapis de la Perse et de la Turquie, et maintenant nos commerçants vont porter dans ces contrées plus de tapis que nous n'en tirions jadis. En 1812, la France employait dans sés filatures 10 millions de kilogrammes de coton; aujourd'hui cette quantité a plus que triplé. Aucune nation ne rivalise avec la nôtre pour la beauté des soieries. Jadis la France ignorait l'art de fabriquer les toiles damassées dont la Saxe et la Silésie fournissaient l'Europe; aujourd'hui Saint-Quentin rivalise sous ce rapport avec les villes les plus industrieuses de ces deux pays de l'Allemagne.

Les perfectionnements que nous avons introduits dans la typographie, la lithographie et la gravure, en ont amené de plus importants encore dans la fabrication de nos papiers : c'est en France que l'on a employé jusqu'à présent les papiers de la plus grande dimension; c'est en France que l'on est parvenu à en faire d'une longueur indéfinie; c'est en France enfin que l'on a su trouver le moyen de coller le papier à la cuve. Si nos faïences n'atteignent pas encore en solidité celles des Anglais, elles les surpassent dans l'élégance des formes et des ornements; sous le même rapport, nos porcelaines sont supérieures à toutes celles de l'Europe. Nos cristaux mêmes rivalisent avec ceux de l'Angleterre pour le fini, et les surpassent pour la modicité du prix. L'emploi des divers métaux a fait également en France des progrès incontestables : nos aciers égalent en finesse et en beauté ceux des Anglais, nos fers-blancs atteignent presque les leurs en qualité; nous laminons et tréfilons le fer, le cuivre et le laiton avec autant de perfection; le platine et le palladium, épurés par des procédés nouveaux, sont devenus d'un emploi plus utile; mais nos fers, généralement inférieurs à ceux de la Suède et de la Russie, ne se soutiennent qu'à la faveur de droits prohibitifs.

L'horlogerie française commence à rivaliser avec celle de la Suisse; en 1839, à l'exposition des produits de l'industrie, on a remarqué les montres sorties de la belle fabrique de Versailles; mais pour la précision et la justesse, le talent des Breguet n'a pu être égalé dans aucune partie de l'Europe. La même précision que nous avons acquise dans la fabrication des instruments de mathématiques, de physique et d'astronomie commence à les faire rechercher par l'étranger. Notre bijouterie et notre orfévrerie sont depuis long-temps estimées.

Les perfectionnements que nous avons su donner aux arts chimiques ont eu une heureuse influence sur notre industrie : ainsi, nous avons fait des progrès remarquables dans l'art de colorer nos fils et nos tissus; pour donner à moins de frais à la soie la plus belle nuance d'azur, nous avons remplacé l'indigo par le

[1] Depuis quelques années la culture de la betterave pour l'extraction du sucre indigène a pris une grande extension dans les départements du Nord ; ses produits égalent en qualité ceux du sucre de canne, et tout porte à croire qu'ils pourront suffire un jour à la consommation de la France continentale.

bleu de Prusse, et d'habiles chimistes ont su obtenir dans l'emploi de la teinture rouge, extraite de la garance, une fixité qui a procuré à l'État, pour l'habillement de nos troupes, une économie considérable, en substituant au drap bleu les draps teints en garance. Enfin nos modes changeantes et capricieuses, mais toujours sous l'influence des règles du goût, rendent le luxe des nations civilisées tributaire de notre industrie.

A la fin de 1839 on comptait en France 42,642 établissements industriels : savoir, 38,200 manufactures, fabriques et usines, 4,442 forges et fourneaux. On portait à 82,675 le nombre des moulins à vent et à eau, et l'on évaluait à 172,000 le nombre d'ouvriers employés dans les manufactures.

La diminution d'impôts que nos vins ont éprouvée depuis 1830 sur la consommation intérieure est un heureux pas fait dans l'intérêt de la culture de la vigne et du commerce de nos vins ; des traités commerciaux avec les nations étrangères en favoriseraient les exportations, déjà si importantes ; enfin un système de douanes qui accorderait plus de liberté aux transactions commerciales, donnerait sans doute plus d'activité à notre industrie. Les tarifs prohibitifs nuisent au commerce, en diminuant la consommation : c'est ainsi que par l'élévation successive des droits sur l'importation des laines étrangères, la France, qui ne possède pas assez de bêtes à laine pour alimenter son industrie, ne pouvant plus à l'étranger soutenir la concurrence dans le prix de ses tissus, a vu, depuis 1820 jusqu'en 1829, ses exportations de draps diminuer de 50 à 26 millions. Quoi qu'il en soit, la France consomme pour 6,500,000,000 de francs de produits, et en exporte pour plus de 630,000,000. Les importations dépassent la somme de 900,000,000, et emploient près de 12,000 navires étrangers ou nationaux. Le nombre de ces derniers est d'environ 5,000. La marine marchande, la pêche de la morue et de la baleine, et la navigation intérieure, emploient plus de 72,000 navires et plus de 300,000 hommes d'équipage.

Personne n'ignore l'influence qu'exerce sur l'agriculture, le commerce, l'industrie et les lumières d'un pays, le nombre des routes et des canaux. Semblables aux êtres animés dans lesquels on admire avec quel ordre les fonctions vitales se ramifient à l'aide de vaisseaux et d'organes destinés à répandre le mouvement dans toutes les parties de l'individu, les États doivent leur prospérité aux moyens de communication ; c'est par ceux-ci que la vie circule aussi dans toutes leurs parties.

Depuis l'année 1830, les routes de France ont pris un essor remarquable. Au commencement de l'année 1839, nous possédions 9,000 lieues de routes royales [1], 10,000 de routes départementales et plus de 192,000 lieues de chemins vicinaux [2].

Environ 120,000 chevaux de roulage parcourent ces routes sans cesse ; 257 courriers, conducteurs de malles-postes, emploient près de 8,000 chevaux chaque jour, parcourant par an 1,544,228 lieues sur les vingt-deux routes principales, pour le transport de la correspondance ; tandis que le service des nombreuses routes transversales est confié à des entrepreneurs particuliers qui ont à y parcourir annuellement 5,500,000 lieues ; enfin 5,000 piétons distribuent chaque jour les lettres dans un parcours de 25,000 lieues. La célérité des malles, voitures légères à quatre roues qui peuvent transporter chacune quatre voyageurs, est devenue telle, qu'un trajet de 100 lieues, qui exigeait autrefois 60 heures, se franchit aujourd'hui en moins de 40. Pour parcourir les 77 postes qui séparent Bordeaux de Paris, il fallait, avant l'établissement de ces malles, plus de 86 heures ; 45 heures suffisent aujourd'hui. Il en fallait 87 pour aller à Brest ; il n'en faut maintenant que 62. Enfin Toulouse

(1) Les *routes royales* sont à la charge de l'État, et les *routes départementales* à la charge des départements.

Les routes royales sont divisées en trois classes :

La 1re comprend celles de 13m,64 de largeur et de 5 kil., 592 de longueur ; la 2e celles de 11m,69 de largeur et de 3kil.,190 de longueur ; la 3e celles d'une moindre largeur et de 23kil.,295 de longueur.

(2) *Étendue des routes et chemins vicinaux au commencement de* 1839.

Routes stratégiques de l'ouest.	360	lieues de 4,000 mèt.
Routes royales. . . .	8,640	»
Routes départementales.	10,000	»
Chemins vicinaux de grande communication..	11,000	»
Chemins vicinaux de petite communication.	181,864	»
Total. . .	211,864	

était à 110 heures de la capitale; elle n'en est plus qu'à 72 heures. Cependant ces moyens de communication ne sont plus assez rapides depuis que dans les pays voisins de la France, tels que l'Angleterre, la Belgique, l'Allemagne et même l'Italie, des chemins de fer établis sur divers points permettent de franchir de longues distances avec une vitesse moyenne de plus de 10 lieues à l'heure. La France ne possède encore qu'un petit nombre de chemins de fer et sur des lignes très courtes. Mais lorsque de grandes lignes seront exécutées, ce qui ne peut se faire que par le gouvernement ou avec son appui, on peut prévoir les avantages que la France en retirera. Lorsqu'un de ces chemins se dirigera de Paris à Rouen et au Havre, l'importante question de transformer la capitale de la France en un port de mer sera résolue; lorsqu'un de ces chemins ira de Paris à Bruxelles, cette ville, comme l'a dit un savant publiciste [1], n'étant plus qu'à 8 heures de Paris, Anvers à 9 et Cologne à 14, c'est l'esprit français qui prévaudra, qui dominera aux bouches de l'Escaut et de la Meuse, et des Flandres au Rhin, et l'esprit français est à la fois la meilleure des garnisons et la plus économique; lorsqu'un de ces chemins se dirigera sur Londres, l'alliance de la France et de l'Angleterre sera intime et indissoluble, l'unité de l'Europe occidentable sera constituée; lorsqu'un de ces chemins ira de Paris à Strasbourg, il cimentera au sein de l'unité européenne la puissante trinité de la France, de la Grande-Bretagne et de l'Autriche; lorsqu'un de ces chemins ira de Paris à Marseille, il modifiera nos rapports avec l'Italie et l'Orient, il nous assurera une prépondérance marquée sur la Méditerranée, il vaudra à lui seul bien plus que Gibraltar et Mahon, Malte, Corfou et Ancône ensemble; lorsqu'un de ces chemins ira de Paris à Bordeaux, il contribuera, avec celui de Paris à Marseille, par des communications promptes et faciles avec la péninsule hispanique, à y assurer la prédominance française, la seule qui puisse sauver l'Espagne, la seule qui ait intérêt à ne pas se montrer machiavélique au-delà des Pyrénées: notre intervention, constante et active alors à Madrid, nous rapporterait honneur immédiatement, profit un jour. Enfin lorsqu'un de ces chemins ira de Paris à Orléans, il recevra un nombre prodigieux de voyageurs, car toutes les messageries entre le midi et Paris convergeraient alors vers Orléans; il suppléerait à l'un des roulages les plus animés qu'il y ait au monde, il donnerait à la capitale une position plus centrale; il transporterait le centre de la France sur la Loire, c'est-à-dire au point où la nature semblait en avoir marqué la place [1].

[1] *Des intérêts matériels en France*, par M. Michel Chevalier. — Paris 1839.

On ne peut que former des vœux pour que ces grands moyens de communication s'exécutent promptement sans qu'il y ait interruption dans les travaux de canalisation, depuis si long-temps entrepris.

On compte en France 79 canaux terminés ou en construction, formant une longueur de 1,061 lieues [2]. Ce n'est pas le quart de ce qu'il faudrait à la France pour qu'elle pût jouir des avantages d'un système de canalisation comparable à celui de l'Angleterre; aussi ceux qui sont en projets occuperont-ils une

[1] *Chemins de fer exécutés.*

	Lieues de 4 kilom.
1° De Saint-Étienne à Andrezieux. . .	5,50
2° D'Andrezieux à Roanne.	16,75
3° De Saint-Étienne à Lyon.	14,50
4° D'Épinai au canal de Bourgogne. . .	7 »
5° De Paris à Saint-Germain-en-Laye. .	4,75
6° De Paris à Versailles (rive droite de la Seine.	4,50
7° De Paris à Versailles (rive gauche). .	4, »
8° De Montpellier à Cette.	6,71
9° De Mulhouse à Thann.	5 »
10° De Villers-Cotterets au Port-aux-Perches.	2,25
11° De Saint-Waast-là-Haut à Denain. .	2,25
12° D'Abscond à Denain.	1,50
Total des chemins de fer exécutés en 1840.	74,75

Chemins de fer en construction.

1° D'Alais à Beaucaire.		17,50
2° De Bâle à Strasbourg.		35 »
3° De Paris à Orléans.		29 »
Embranchement de Corbeil. .	3 »	7,75
Idem. d'Arpajon. .	»,75	
Idem. de Pithiviers	4 »	
4° De Paris à Rouen et au Havre. . . .		56 »
Embranchement de Dieppe. .	13,50	27,25
Idem. d'Elbeuf. .	7 »	
Idem. de Louviers.	3,25	
Idem. de St.-Sever (Rouen). .	3,50	
5° De Bordeaux à la Teste.		12,75
Total des chemins de fer en construction.		185,25
Report.		74,75
Total général. . . .		260,00

[2] De 4,000, mètres ou 3,886,894 mètres

longueur de plus de 2,809 lieues. Les canaux terminés et en construction offrent pour le flottage une longueur de 1,473 lieues, et pour la navigation une longueur de 926 lieues. On a calculé que leur exécution complète devait coûter 1,113,000,000 de francs. Le commerce intérieur jouit en outre des moyens de transport que lui présentent 96 fleuves et rivières; leur cours flottable forme une étendue de 452 lieues, et leur cours navigable est de de 1,877 lieues.

L'accomplissement des énormes travaux que nécessite un bon système de communications n'est point impossible à une contrée qui possède autant de ressources que la France, si elle est administrée avec une sage économie, et si elle voit modifier surtout l'influence de la centralisation, qui remet sans cesse à l'examen et à la décision des principaux agents du gouvernement les questions mêmes d'intérêt local et jusqu'aux moyens d'exécution. Les produits de ses impôts peuvent être estimés au terme moyen d'un milliard de francs, c'est-à-dire à plus de trois fois ceux de tout l'empire d'Autriche, la seule puissance dont la population égale la sienne, et à plus de deux fois et demie ceux de la Russie, dont la population est presque du double. L'état de ses finances est même beaucoup plus prospère que celui de l'Angleterre, sa rivale en richesse, puisqu'il ne lui faudrait qu'environ quatre années et demie de ses produits pour combler sa dette, dont le capital s'élève 4,927,500,000 francs, tandis qu'il en faudrait plus de treize à l'Angleterre pour arriver au même résultat.

Le numéraire est un signe de richesse, parce qu'il est ordinairement proportionné au mouvement industriel. Dans les pays les plus favorisés, la quantité d'argent monnayé nécessaire à la circulation des valeurs de toute nature doit être égale au cinquième ou tout au plus au quart des produits. En France, ceux du sol et de l'industrie représentent environ 8 à 9 milliards de francs; son numéraire ne devrait pas atteindre 2 milliards, et cependant il dépasse de beaucoup cette somme, ainsi que le prouve évidemment l'énorme quantité de pièces d'or, d'argent, de cuivre et de billon qui existait avant 1803, et qui ont été frappées depuis cette époque dans les treize hôtels des monnaies du royaume. Cette masse de numéraire s'élevait, au 1er janvier 1840, à plus de 4,500,000,000 de francs (1).

En 1801, un de nos savants les plus distingués, Chaptal, alors ministre de l'intérieur, évaluait à plus de 37 milliards la valeur du capital agricole de la France; cette valeur s'est considérablement accrue depuis quarante ans. En effet, on sait que les produits de l'agriculture s'élèvent à 5,300,000,000 de francs; si donc on estime que ces produits soient le dixième du capital, celui-ci doit être estimé à 53 milliards. Les produits de l'industrie s'élevant à près de 2 milliards, on pourrait évaluer à environ 19 milliards le capital industriel. Un recensement général des portes et fenêtres, fait en 1831, a prouvé qu'il existait à cette époque, en France, 6,642,400 maisons, non compris les établissements réservés à l'industrie; les loyers de ces habitations ont été estimés à 385 millions de francs. Cette évaluation est certainement fort au-dessous de la vérité, puisqu'elle ne donne pour terme moyen que 57 francs par maison; cependant, en la prenant pour base de leur valeur réelle, elle porterait l'estimation de celles-ci et de tous les établissements industriels à plus de 10 milliards. Le capital que possède la France s'élèverait donc à environ 90 milliards, sans compter les capitaux employés dans les voies de communication, dans les voitures qui parcourent les routes, les wagons qui se croisent sur les chemins de fer, les bateaux qui naviguent sur les canaux, et les navires employés par le commerce et la pêche maritime. Ce chiffre serait encore augmenté considérablement, si l'on y ajoutait les capitaux que représentent les constructions de nos ports militaires et de commerce, de nos bâtiments de guerre, de nos forteresses et de nos arsenaux (2).

(1) Voyez à la fin des Tableaux statistiques.

(2) ÉLÉMENTS QUI COMPOSENT LE CAPITAL QUE POSSÈDE LA FRANCE.

A. *Capitaux employés à l'agriculture.*

1° Terres, bâtiments et matières premières. . . .	46,300,000,000 f.	53,000,000,000 f.
2° Mobilier. . .	3,900,000,000	
3° Bestiaux et animaux. . .	2,800,000,000	
A reporter. . .		53,000,000,000

Nous devons faire remarquer ici que ce qui distingue la France des autres États de l'Eu-

Report.		53,000,000,000 f.
B. *Industrie minérale.*		
1° Valeur créée par l'industrie du fer	127,300,000	
2° Fabrication ayant une origine minérale	151,400,000	
3° Exploitation des combustibles minéraux. . . .	33,500,000	
4° Exploitation du sel. . . .	8,500,000	
5° Exploitation des carrières.	40,300,000	
	361,000,000	
Estimation du capital employé dans l'industrie minérale.		3,000,000,000
C. *Industries manufacturières diverses.*		
1° Produit des soieries. . .	212,000,000	
2° Produit des tissus de laine. .	420,000,000	
3° Produit des tissus de coton .	600,000,000	
4° Produits de divers tissus faits avec le mélange de la soie, de la laine et du coton. . .	8,000,000	
5° Produits du fil.	252,000,000	
6° Divers autres produits. . .	108,000,000	
	1,600,000,000	
Estimation du capital employé dans les diverses industries manufacturières.		16,000,000,000
D. *Capitaux de différentes natures.*		
1° Produit des coupes de bois.	141,000,000	
On peut considérer que ces bois représentent un capital de. . .		3,000,000,000
2° Nombre des maisons d'habitation. .	6,642,400	
3° Nombre de moulins à vent et à eau. . .	82,675	
4° Nombre de forges et hauts-fourneaux. . .	4,442	
5° Fabriques, manufactures, usines.	38,200	
	6,767,717	
Estimation du capital que représentent ces constructions.		10,500,000,000
6° Numéraire en circulation. . .		4,500,000,000
Total. . .		90,000,000,000

rope, c'est la division des propriétés, et conséquemment le petit nombre de grands propriétaires [1]. Le chiffre de tous les propriétaires de biens fonciers ne s'élève pas à moins de 10,946,219.

Si l'on comprend sous le nom générique de *ports* tous les lieux où les navires viennent aborder, soit pour y déposer, soit pour y prendre des marchandises, soit simplement pour y trouver un abri et attendre des vents favorables, la France ne possède pas moins de 400 ports [2].

Les principaux ports de commerce sont Marseille, le Havre, Bordeaux, Nantes, Dunkerque, Rouen et Calais; les principaux ports militaires sont Brest, Cherbourg, Lorient, Rochefort et Toulon.

Il y a en France *huit* arsenaux d'artillerie: ils sont établis dans les places suivantes : Auxonne, Douai, Grenoble, La Fère, Metz, Rennes, Strasbourg et Toulouse; *deux* entrepôts de salpêtre : à Avignon et Châlons-sur-Marne; trois fonderies : à Douai, Strasbourg et Toulouse. Ces fonderies peuvent fournir annuellement 450 à 500 bouches à feu de différents calibres. La France possède aussi pour les travaux d'ornement *six* forges établies à Besançon, Metz, Mézières, Nevers, Rennes,

[1] En 1829, la liste des 10,288,056 individus imposés se divisait de la manière suivante :

De 20 fr. et au-dessus.	8,024,987
De 21 à 30.	663,237
De 31 à 50.	642,345
De 51 à 100.	527,991
De 101 à 300.	335,505
De 301 à 400.	34,594
De 401 à 500.	17,028
De 501 à 600.	9,997
De 601 à 700.	6,379
De 701 à 800.	4,254
De 801 à 900.	3,044
De 901 à 1,000.	2,495
De 1,001 à 1,500.	8,634
De 1,501 à 2,000.	3,313
De 2,001 à 2,500.	1,561
De 2,501 à 3,000.	832
De 3,001 à 4,000.	861
De 4,001 à 5,000 et au-dessus. . .	999
	10,288,056

[2] Ils sont distribués de la manière suivante :

Sur les bords de la mer.	145
Sur les parties maritimes des rivières. .	176
Au pourtour des îles.	79
Total. . . .	400

Les principaux ports de commerce classés d'après

et Toulouse; *cinq* manufactures d'armes, à Châtellerault, Klingenthal, Mutzig, Saint-Etienne et Tulle; *onze* poudreries à Angoulême, le Bouchet, Esquerdes, Metz, Pont-de-Buys, Le Ripault, Saint-Chamans, Saint-Médard, Saint-Ponce, Toulouse et Vouges, qui peuvent confectionner annuellement 1,500,000 à 2 millions de kilogrammes de poudre; enfin *sept* raffineries de salpêtre à Bordeaux, Lille, Marseille, Nancy, Paris et Le Ripault.

Il existe à la disposition du ministère de la guerre, sans compter l'armement de la garde nationale, 14,000 bouches à feu, et 1,500,000 fusils.

En cas d'invasion de la part de l'étranger, la France ne possède peut-être point assez de places fortes pour défendre avec succès son territoire. Une grande ligne de frontières qui s'étend du port d'Antibes à Givet sur la Meuse, présente quelques points vulnérables. Depuis Antibes jusqu'à l'Isère, nos frontières sont parfaitement couvertes par quelques forteresses, et surtout par la difficulté de traverser les Alpes. Briançon est regardé comme imprenable; on a doublé l'enceinte de Grenoble; sous la direction du général Haxo, on en a fait une grande place de guerre; mais la Savoie offre à l'ennemi le passage des Alpes et un poste avancé sur la France. Il serait donc indispensable, comme l'a dit un publiciste [1], d'établir un fort dans l'Oysans, pour rester maître de la nouvelle route de Grenoble à Briançon, et un autre poste sur la rive gauche de l'Isère, en face du fort Barreau, pour empêcher l'ennemi de déboucher sur Grenoble par la route de Goncelin; enfin il faudrait se rendre maître du passage des Echelles, par un autre fort placé non loin du Pont-de-Beauvoisin, et commander ainsi la route de Chambéry à Lyon. Depuis que cette dernière ville a été fortifiée, une bonne garnison et 60,000 gardes nationaux que l'on peut facilement y réunir, ajouteront aux forces de la France l'équivalent d'une armée de 200,000 hommes.

La rive gauche du Rhône, défendue par Grenoble, serait tout-à-fait garantie par les forts que nous venons d'indiquer; mais la rive droite du fleuve n'est pas suffisamment défendue par les deux postes fortifiés des Fort-l'Ecluse et de Pierre-Châtel : il serait donc utile d'établir une place de guerre de second ordre, et quelques forts pour garder les routes et les passages depuis le pays de Gex jusqu'à Besançon.

C'est à partir du Rhin jusqu'à Givet que commence le côté faible de nos frontières, surtout depuis que nous avons été forcés de céder Landau à la Bavière et Sarrelouis à la Prusse, et que les traités de 1815 nous ont obligés de démolir Huningue. Bien que l'on ait déjà considérablement augmenté les fortifications de Béfort, il serait encore utile de fortifier Chaumont et Langres, ainsi que le gouvernement en a le projet.

Haguenau, Strasbourg, Schelestadt, Neuf-Brisach, Weissembourg, Metz, Thionville, Verdun, Lille, Cambrai, Givet, Douai, Bergues, Condé, Maubeuge, Avesnes, Valenciennes, Rocroy, Charlemont, Sedan et Mézières, forment certainement une bonne ligne de défense du côté de l'Allemagne; mais elle serait complétée si l'on fortifiait certains points intermédiaires, tels que la côte des Geniveux près de Metz, la petite ville de Clermont en Argonne, la côte de Bième et Sainte-Menehould. On a proposé aussi d'entourer Châlons-

l'importance des droits de douane que l'on y perçoit, sont au nombre de *vingt-huit*, savoir :

Marseille.	27,850,000
Le Havre.	18,120,000
Bordeaux..	10,150,000
Nantes.	6,100,000
Dunkerque.	5,460,000
Rouen..	3,000,000
Calais.	1,780,000
Honfleur.	880,000
Boulogne..	780,000
Toulon.	690,000
Cette.	610,000
Bayonne.	490,000
Saint-Malo.	400,000
Caen.	370,000
Dieppe.	350,000
Brest.	320,000
Agde.	310,000
Cherbourg.	270,000
La Rochelle..	230,000
Fécamp.	220,000
Saint-Valery-sur-Somme.	180,000
Granville.	170,000
Légué-Saint-Brieuc.	170,000
Lorient.	160,000
Bastia.	160,000
Morlaix.	110,000
Arles.	110,000
Rochefort.	100,000

[1] *La France depuis 1830, aperçus sur la situation politique, militaire, coloniale et financière*, par J. Millerel, ancien député. Paris 1838.

sur-Marne d'un rempart, d'établir un fort entre Epernay et Port-à-Binson, pour couper la grande route et commander le cours de la Marne; d'en établir un second à Château-Thierry, un troisième à La Ferté-sous-Jouarre, et un quatrième à Triport, pour défendre le passage du pont.

La défense du sol français est assurée du côté de l'Espagne par Perpignan, Belle-Garde et Mont-Louis vers l'est, et par Bayonne et Saint-Jean-Pied-de-Port vers l'ouest.

D'après l'ordonnance royale de 1837, les forces navales de la France en temps de paix consistent en 40 vaisseaux, 50 frégates et 220 bâtiments de guerre de moindre force.

Sur le pied de paix, l'armée est de 261,000 hommes, dont 38,000 hommes de cavalerie. La garde nationale présente sur ses contrôles 3,781,000 hommes inscrits pour le service ordinaire, dont 900,000 sont armés. L'Etat a livré pour l'armement de la milice citoyenne, 871,000 fusils, et 630 pièces de canon.

Terminons par quelques faits tirés des lois de la population en France. Ainsi que nous l'avons dit précédemment, elle est un des états dans lesquels le doublement de la population exige le plus de temps: nous avons assigné 105 ans pour ce résultat dans les circonstances les plus favorables, tandis que les puissances qui l'entourent n'en exigent que moitié, et que la Prusse sa voisine n'a besoin que de vingt-six années. Mais l'avantage qu'elle a sur les autres, c'est de former de ses 34 millions d'habitants un tout homogène, animé du même esprit et guidé par des intérêts communs. On y compte 244,566 mariages chaque année, c'est-à-dire un mariage par 134 habitants; 4 enfants légitimes par mariage; 970,022 naissances annuelles; un enfant naturel pour 13 légitimes; 10 naissances sur 327 habitants, et 10 décès sur 396. Elle peut entretenir 400,000 hommes sur pied; chaque année elle peut assurer son indépendance en appelant sous les drapeaux 260,000 soldats de vingt à vingt-un ans, en laissant sur les 3,300,000 hommes de vingt-un à trente-cinq ans, 500,000 voler à la défense de la patrie, et en confiant le maintien de l'ordre et des libertés publiques à 2 millions de gardes nationaux sédentaires...

Disons-le donc avec confiance: une nation qui possède de si importantes ressources et de si grands moyens de développement reprendra quand elle le voudra le rang que la force des choses l'appelle à occuper au sein de l'Europe civilisée.

TABLEAUX STATISTIQUES DE LA FRANCE.

TABLEAU *comparatif de la France divisée en régions, en anciens gouvernements provinciaux, en pays et en départements.*

GOUVERNEMENTS.	CAPITALES.	PAYS DÉPENDANTS de CHAQUE GOUVERNEMENT.	DÉPARTEMENTS qui EN SONT FORMÉS.
		RÉGION SEPTENTRIONALE.	
1. FLANDRE.	LILLE	La Flandre maritime. — La Flandre wallonne. — Le Cambraisis. — Le Hainaut français.	Nord.
2. ARTOIS.	ARRAS.	»	Pas-de-Calais.
3. PICARDIE	AMIENS.	L'Amienais. — Le Santerre. — Le Vermandois. — La Thiérache. — Le Calaisis. — Le Boulonnais. — Le Ponthieu. — Le Vimeux.	Pas-de-Calais.—Somme.
4. NORMANDIE.	ROUEN.	Le pays de Caux. — Le pays de Bray. — Le Vexin normand. — Le Roumois. — Le pays d'Ouche. — Le Lieuvin. — Le pays d'Auge. — Les Marches. — Le Bessin. — Le Bocage. — Le pays d'Houlme. — Le Cotentin. — L'Avranchin.	Calvados. — Eure. — Manche. — Orne. — Seine-Inférieure.
5. ILE-DE-FRANCE.	PARIS.	Le Beauvaisis. — Le Laonnois. — Le Soissonnais. — Le Vexin français. — La Gouelle. — Le Parisis. — Le Valois. — Le Mantais. — Le Hurepoix. — La Brie française. — Le Gatinais français.	Aisne. — Oise. — Seine. — Seine-et-Oise. — Seine-et-Marne.
6. CHAMPAGNE.	TROYES.	Le Rhetelais. — Le Rhémois. — La Brie — Le Perthois. — Le Vallage. — Le Bassigny. — Le Sénonais.	Ardennes. — Aube. — Marne.—Haute-Marne.
7. LORRAINE	NANCY.	Le pays Messin. — Le Toulois. — Le Verdunois. — Le Luxembourg français. — La principauté de Bouillon. — Le Barrois.	Meurthe. — Meuse. — Moselle. — Vosges.
		RÉGION CENTRALE.	
8. ORLÉANAIS.	ORLÉANS	La Beauce. — Le Gatinais orléanais. Le Puyssage. — Le Blaisois. — La Sologne.	Eure-et-Loir. — Loiret. — Loir-et-Cher.
9. TOURAINE.	TOURS.	»	Indre-et-Loire.
10. BERRY	BOURGES	»	Cher. — Indre.
11. NIVERNAIS.	NEVERS.	»	Nièvre.
12. BOURBONNAIS.	MOULINS	»	Allier.
13. MARCHE.	GUÉRET.	»	Creuse.
14. LIMOUSIN	LIMOGES	»	Corrèze.—Haute-Vienne.
15. AUVERGNE.	CLERMONT	La Limagne.	Cantal.—Puy-de-Dôme.
		RÉGION OCCIDENTALE.	
16. MAINE.	LE MANS.	Le Perche.	Mayenne. — Sarthe.
17. ANJOU	ANGERS.	Le Saumurois.	Maine-et-Loire.
18. BRETAGNE.	RENNES.	»	Côtes-du-Nord. — Finistère. — Ille et-Vilaine. — Loire Inférieure. — Morbihan.
19. POITOU.	POITIERS	»	Deux-Sèvres. — Vendée. — Vienne.
20. AUNIS.	LA ROCHELLE.	»	
21. SAINTONGE et ANGOUMOIS.	SAINTES.	Le Brouageais.	Charente. — Charente-Inférieure

GOUVERNEMENTS.	CAPITALES.	PAYS DÉPENDANTS de CHAQUE GOUVERNEMENT.	DÉPARTEMENTS qui EN SONT FORMÉS.
		RÉGION ORIENTALE.	
22 ALSACE	STRASBOURG..	Le Sundtgau.	H.-Rhin. — B.-Rhin.
23. FRANCHE-COMTÉ. .	BESANÇON. . .	Bailliage d'Amont — Bailliage d'Aval. — Bailliage de Besançon.— Bailliage de Dôle.	Doubs.— Jura.— Haute-Saône.
24. BOURGOGNE.....	DIJON.....	Auxerrois. — Bailliage de la Montagne. — L'Auxois. — Le Dijonnais. — L'Autunais. — Le Châlonnais. — Le Charollais. — Le Mâconnais. — Principauté de Dombes. — La Bresse. — Le Bugey. — Le pays de Gex et Valromey.	Ain. — Côte-d'Or. — Saône-et-Loire. — Yonne.
25. LYONNAIS......	LYON.....	Le Forez. — Le Beaujolais.	Loire. — Rhône.
		RÉGION MÉRIDIONALE.	
26. LANGUEDOC.....	TOULOUSE. . .	Le Gévaudan. — Le Velay. — Le Vivarais.	Ardèche. — Aude. — Gard. — Hérault. — Haute-Garonne. — Haute-Loire. — Lozère. — Tarn.
27. ROUSSILLON.....	PERPIGNAN . .	Le Valespir. — Le Capsir. — La Cerdagne française.	Pyrénées Orientales.
28. COMTÉ DE FOIX. . .	FOIX	Le Donezan.	Arriége.
29. GUYENNE et GASCOGNE.	BORDEAUX et AUCH.	Le Bordelais. — Le Bazadois. — L'Agénois.— Le Périgord. — Le Quercy. — Le Rouergue. — Les Landes. — Le pays des Basques. — La Chalosse. — Le Condomois. — Le Gabardan. — L'Armagnac. — Le Bigorre. — Le Comminge. — Le Couserans. .	Aveyron. — Dordogne. — Gers. — Gironde. — Lot. — Lot-et-Garonne. — Landes. — Hautes-Pyrénées. — Tarn-et-Garonne.
30. BÉARN	PAU......	La Basse-Navarre.	Basses-Pyrénées.
31. DAUPHINÉ......	GRENOBLE.. .	Les Baronnies. — Le Gapençais. — L'Embrunais. — Le Briançonnais. — Le Grésivaudan. — Le Royanès. — Le Tricastin. — Le Valentinois. — Le Diois. — Le Viennois.	Hautes-Alpes.— Drôme. — Isère.
32. PROVENCE......	AIX......	»	Basses-Alpes. — Bouches-du-Rhône.—Var
(1) *Corse*	»	»	Corse.
(2) *Comtat Venaissin.* et *Comtat d'Avignon.*	AVIGNON . . .	»	Vaucluse.

(1) Cette île ne faisait pas partie des 32 grands gouvernements provinciaux.
(2) Ainsi que nous l'avons dit, le gouvernement papal n'a cédé à la France ces deux petits pays qu'en 1791.

TABLEAU *statistique présentant la population en 18 ,7, la superficie, l'étendue des routes royales et des voies navigables, la richesse territoriale, les contributions, le nombre d'arrondissements, de cantons, de communes, etc., de chaque département de la France.*

DÉPARTEMENTS.	SUPERFICIE		POPULATION			Nos des div. mil.	Nombre d'habitants par lieue carrée	NOMBRE		CONTRIBUTIONS POUR 1841.			TOTAL.	REVENU territorial.	Nombre de propriétaires.	Produit moyen de l'hectare.	LONGUEUR en mètres par lieue carrée des	
	en hectares.	en lieues géogr. carr.	des arrondissements.		des départements.			de cantons.	de communes.	Foncière.	Personnelle et mobilière.	Portes et fenêtres.				fr. c.	routes royales.	voies navig.
AIN.	592,674	300	Belley. . . . . . . Bourg. . . . . . . Gex. . . . . Nantua. . . . . . Trévoux	77,366 117,753 22,713 50,826 77,530	346,188	7	1153	35	443	1.225.886	255.800	171,851	1,653,537	16,076,000	137.619	25 75	1408	779
AISNE.	728,530	369	Château-Thierry. Laon. . . . . . . Saint-Quentin. . Soissons . . . . . Vervins..	61,540 164,114 117,280 68,761 115,400	527,095	1	1428	37	840	2.677.791	502.200	447.685	3,627,676	26,800,000	209,256	35 65	1589	552
ALLIER. . . .	723,981	366	Gannat. . . . . . Montluçon. . . . Moulins. . . . . . La Palisse	66,024 79,050 90,582 73,614	309,270	15	845	26	322	1,322,115	222,800	131,264	1,676,179	13.139,000	66,829	15 »	1493	685
ALPES (BASS.)	682,643	345	Barcelonnette . . Castellane. . . . Digne . . . . . . Forcalquier . . . Sisteron	18,709 22,953 55,032 35,708 26,643	159,045	8	461	30	257	610.645	117.000	63,687	791.332	7.745.000	53,858	5 99	365	»
ALPES (HAUT.)	553,264	280	Briançon. . . . . Embrun . . . . . Gap	30,839 31,289 69,034	131,162	7	468	24	189	501.452	83.300	59,916	644,668	5,134,000	44.471	6 20	1213	»
ARDÈCHE. . .	538,988	273	Largentière . . . Privas . . . . . . Tournon.	106,740 112,443 134,569	353,752	9	1295	31	330	886.861	213.600	102,725	1,203,186	13,210.000	94.398	19 48	1394	498
ARDENNES. . .	517,385	262	Mézières. . . . . Rethel. . . . . . Rocroy. . . . . . Sedan . . . . . . Vouziers.	69,294 67,341 46,156 63,233 60,837	306,861	2	1171	31	478	1.261.043	273.786	194,772	1.729,601	11,234,000	198,652	16 93	1261	449

DÉPARTEMENTS.	SUPERFICIE en hectares.	SUPERFICIE en lieues géogr. carr.	POPULATION des arrondissements.		POPULATION des départements.	Nos des div. mil.	Nombre d'habitants par lieue carrée	NOMBRE de cantons.	NOMBRE de communes.	CONTRIBUTIONS POUR 1841. Foncière.	CONTRIBUTIONS POUR 1841. Personnelle et mobilière.	CONTRIBUTIONS POUR 1841. Portes et fenêtres.	TOTAL.	REVENU territorial.	Nombre de propriétaires.	Produit moyen de l'hectare. fr. c.	LONGUEUR en mètres par lieue carrée des routes royales.	LONGUEUR en mètres par lieue carrée des voies navig.
Arriége. . . .	454,808	230	Foix . . . . Saint-Girons. . . Pamiers	91,684 91,094 77,758	260,536	10	1132	20	336	595,288	166,300	102,683	864,271	9,841,000	83,760	15 20	981	21
Aube.	609,000	308	Arcis-sur-Aube. . Bar-sur-Aube. . Bar-sur-Seine. . Nogent-sur-Seine. Troyes.	35,744 41,230 52,117 33,856 90,923	253,870	18	824	26	447	1,409 606	278,200	174,879	1,862,685	12,569,000	184,680	21 05	1223	224
Aude.	606,397	307	Carcassonne. . . Castelnaudary. . Limoux. . . . . . Narbonne	94,329 53,903 75,891 56,965	281,088	10	886	31	433	1 759,353	277,800	143,482	2,180,635	17,387,000	80,845	23 07	906	439
Aveyron. . .	887,873	449	Saint-Affrique. . Espalion. . . . . Milhau. . . . . . Rodez . . . . . . Villefranche. . .	58,678 65,639 65,800 99,704 81,130	370,951	9	826	42	241	1,445,296	267,700	174,972	1,887,968	12,943,000	122,660	14 57	1058	18
B.-du-Rhône.	512,991	260	Aix. . . . . Arles. . . . . . . Marseille.	104,510 77,688 180,127	362,325	8	1393	27	106	1,571,447	645,600	549,390	2,766,437	23,588,000	91,232	26 77	953	625
Calvados. . .	556,093	282	Bayeux. . . . . . Caen. . . . . . . Falaise. . . . . . Lisieux. . . . . . Pont-l'Evêque. . Vire	81,244 140,435 63,002 69,844 57,800 89,450	501,775	14	1785	37	803	3,757,162	652,700	468,755	4,878,617	35,503,000	167,605	55 38	1376	380
Cantal. . . .	582,959	295	Aurillac . . . . . Saint-Flour . . . Mauriac . . . . . Murat	98,092 64,395 63,829 35,801	262,117	19	888	23	261	1,112,434	184,500	76,003	1,372,937	10,062,000	58 793	15 38	1345	»
Charente. . .	603,249	305	Angoulême. . . . Barbezieux. . . . Cognac. . . . . . Confolens	130,456 55,532 51,647 68,583	365,126	20	1197	29	453	1,798 631	324,555	180,276	2,303 462	17,906,000	153,064	26 93	1023	223

DÉPARTEMENTS.	SUPERFICIE en hectares.	SUPERFICIE en lieues géogr. carr.	POPULATION des arrondissements.		POPULATION des départements.	Nos des div. mil.	Nombre d'habitants par lieue carrée	NOMBRE de cantons.	NOMBRE de communes.	CONTRIBUTIONS POUR 1841. Foncière.	CONTRIBUTIONS POUR 1841. Personnelle et mobilière.	CONTRIBUTIONS POUR 1841. Portes et fenêtres.	TOTAL.	REVENU territorial.	Nombre de propriétaires.	Produit moyen de l'hectare.	LONGUEUR en mètres par lieue carrée des routes royales.	LONGUEUR en mètres par lieue carrée des voies navig.
																fr. c.		
CHARENTE-INF	654,685	331	St-Jean-d'Angely.	81,692	449,649	12	1358	39	480	2,387,910	471,394	270,952	3,130,256	22,637,000	229,638	30 37	1306	896
			Jonzac.	82,936														
			Marennes.	49,626														
			Rochefort	51,727														
			La Rochelle	78,797														
			Saintes.	104,871														
CHER.	720,880	361	Saint-Amand.	97,470	276,853	15	766	29	297	1,008,006	201,200	103,900	1,313,106	9,985,000	83,827	12 74	848	389
			Bourges	108,476														
			Sancère.	70,907														
CORRÈZE.	582,803	295	Brives.	113,094	302,433	28	1025	29	291	859,134	174,427	101,636	1,135,197	7,715,000	58,130	12 69	866	»
			Tulle.	129,799														
			Ussel.	59,540														
CORSE.	874,745	443	Ajaccio.	46,383	207,889	17	469	60	355	170,796	55,500	34,950	261,246	2,635,000	69,122	» »	»	»
			Bastia.	63,764														
			Calvi.	21,469														
			Corte.	50,534														
			Sartène	25,739														
CÔTE-D'OR.	856,445	434	Beaune.	123,030	385,624	18	888	36	727	2,593,911	446,000	271,218	3,311,129	21,896,551	161,326	24 60	1468	182
			Châtillon-sur-S.	53,995														
			Dijon.	138,094														
			Semur.	70,505														
CÔTES-DU-N.	672,096	340	Saint-Brieuc.	174,178	605,563	13	1781	48	375	1,689,210	367,525	156,178	2,212,913	19,258,000	158,114	22 68	1043	149
			Dinan	111,995														
			Guingamp.	117,059														
			Lannion.	107,229														
			Loudeac.	95,102														
CREUSE.	558,341	283	Aubusson.	105,106	276,234	15	979	25	276	719,113	156,773	69,078	944,964	6,812,000	68,443	10 36	953	»
			Bourganeuf.	39,796														
			Boussac.	37,918														
			Guéret.	93,414														
DORDOGNE.	915,275	463	Bergerac.	117,302	487,502	22	1052	47	582	2,111,495	351,000	167,718	2,630,213	21,327,000	153,133	20 51	695	435
			Nontron.	83,664														
			Périgueux.	104,632														
			Riberac.	71,457														
			Sarlat	[illegible]														

DÉPARTEMENTS.	SUPERFICIE en hectares.	SUPERFICIE en lieues géogr. carr.	POPULATION des arrondissements.		POPULATION des départements.	Nos des div. mil.	Nombre d'habitants par lieue carrée	NOMBRE de cantons.	NOMBRE de communes.	CONTRIBUTIONS POUR 1841. Foncière.	CONTRIBUTIONS POUR 1841. personnelle et mobilière.	CONTRIBUTIONS POUR 1841. portes et fenêtres.	TOTAL.	REVENU territorial.	Nombre de propriétaires.	produit moyen de l'hectare. fr. c.	LONGUEUR en mètres par lieue carrée des routes royales.	LONGUEUR en mètres par lieue carrée des voies navig.
DOUBS.	525,212	266	Baume. . . . . . Besançon. . . . . Montbéliard. . . Pontarlier. . . .	67,888 99,025 58,828 50,533	276,274	6	1038	27	640	1,202,899	272,900	191,577	1,667,376	13,000,000	98,006	20 99	1038	362
DRÔME. . . .	653,557	331	Die. . . . . Montelimart. . . Nyons. . . . . . . Valence.	66,787 64,612 35,554 138,546	305,499	7	922	28	359	1,205,916	264,548	161,953	1,632,417	12,813,000	91,364	17 75	818	479
EURE.	582,127	295	Les Andelys. . . Bernay. . . . . . Evreux. . . . . . Louviers. . . . . Pont-Audemer. .	64,385 83,106 119,657 69,402 88,212	424,762	14	1439	36	79	3,151 723	478,451	486,763	4,116,937	29,741,000	181,670	40 43	1396	876
EURE-ET-LOIR	548,505	278	Chartres. . . . . Châteaudun. . . Dreux. . . . . . . Nogent-le-Rotrou	105,900 61,975 71,654 45,529	285,058	1	1029	24	442	2,167,409	335,800	206,561	2,709,760	19,419,000	144,494	31 01	1201	99
FINISTÈRE . .	666,705	338	Brest. . . . . . . Châteaulin. . . . Morlaix . . . . . Quimper. . . . . Quimperlé. . . .	161,297 99,126 136,535 106,080 43,917	546,955	13	1623	43	281	1,436,721	409,100	222,214	2,068,035	15,328,000	95,356	19 80	1142	143
GARD.	592,108	300	Alais. . . . . . . Nîmes. . . . . . . Uzès. . . . . . . Le Vigan.	83,091 131,712 85,701 65,755	366,259	9	1220	38	344	1,791,969	383,100	223,934	2,399,003	20,656,000	114,874	26 30	1636	346
GARONNE (H).	618,558	313	Saint-Gaudens. . Muret. . . . . . . Toulouse. . . . . Villefranche. . .	143,568 88,994 159,064 63,101	454,727	10	1449	39	599	2,259,859	459,120	343,767	3,062,746	22,448,000	129,754	30 42	943	498
GERS	625,188	317	Auch. . . . . . . Condom. . . . . Lectoure. . . . . Lombez. . . . . . Mirande.	61,214 71,855 52,605 41,823 85,385	312,882	20	993	29	481	1,647,381	286,900	148,966	2,083,247	1,644,635	102,145	22 09	1336	»

DÉPARTEMENTS.	SUPERFICIE en hectares.	SUPERFICIE en lieues géogr. carr.	POPULATION des arrondissements.	POPULATION des départements.	Nos des div. mil.	Nombre d'habitants par lieue carrée	NOMBRE de cantons.	NOMBRE de communes.	CONTRIBUTIONS POUR 1841. Foncière.	CONTRIBUTIONS POUR 1841. Personnelle et mobilière.	CONTRIBUTIONS POUR 1841. Portes et fenêtres.	TOTAL.	REVENU territorial.	Nombre de propriétaires.	Produit moyen de l'hectare. fr. c.	LONGUEUR en mètres par lieue carrée des routes royales.	LONGUEUR en mètres par lieue carrée des voies navig.
GIRONDE . . .	975,100	494	Bazas. . . . . . . 53,721 Blaye. . . . . . . 55,460 Bordeaux. . . . . 247,748 Lesparre. . . . . 37,611 Libourne. . . . . 107,464 La Réole. 53,805	555,809	11	1225	43	544	2,929,276	756,500	499.609	3.185.385	39 907.000	179,260	31 72	699	550
HÉRAULT. . .	624,362	316	Béziers. . . . . . 128,149 Lodève. . . . . . 57,730 Montpellier. . . . 123,656 Saint-Pons. . . . 48,311	357,846	9	1132	36	328	2,283,441	446,100	239,855	2.969.396	21.586.000	120,616	27 17	1176	70
ILLE-ET-VIL.	668,697	338	Fougères. . . . . 81,688 Saint-Malo. . . . 118,243 Montfort. . . . . 57.554 Redon. . . . . . 76,884 Rennes. . . . . . 130,838 Vitré. 82,042	547,240	13	1619	43	349	1,924,026	448,575	217,494	2,590,095	19,477,000	151,647	26 40	1956	181
INDRE.	701,661	349	Le Blanc. . . . . 57,789 Châteauroux. . . 96,903 La Châtre. . . . 55,086 Issoudun. 47,572	257,350	15	737	23	249	1,004,572	210,000	99,230	1.313,802	9,944,000	86,977	12 22	1056	»
INDRE-ET-LOIRE	643,618	310	Chinon. . . . . . 90,511 Loches. . . . . . 62,641 Tours. 151,119	304,271	4	981	24	282	1,583,008	307,300	183,789	2.074.097	14,978,000	111,954	21 18	905	1058
ISÈRE.	829,031	420	Grenoble. . . . . 213,568 Saint-Marcellin. 85,267 La Tour-du-Pin . 129,809 Vienne. 145,001	573,645	7	1365	45	555	2,392,212	441,004	268,177	3.101.393	24,134,000	179,575	24 45	1135	381
JURA	496,929	252	Saint-Claude. . . 52,353 Dôle. . . . . . . 74 640 Lons-le-Saulnier. 107,690 Poligny. 80,672	315,355	6	1256	32	575	1,329,520	261,100	159,678	1,750,298	15,351,000	123,064	17 24	1294	»
LANDES. . . .	915,139	463	Dax. . . . . 101,126 Mont-de-Marsan. 93,292 Saint-Sever. . . 90,500	284,918	11	615	28	329	755,199	160.000	139.509	1.054.708	7,537,000	40,549	6 25	911	311

DÉPARTEMENTS.	SUPERFICIE en hectares.	SUPERFICIE en lieues géogr. carr.	POPULATION des arrondissements.		POPULATION des départements.	Nos des div. mil.	Nombre d'habitants par lieue carrée	NOMBRE de cantons.	NOMBRE de communes.	CONTRIBUTIONS POUR 1841. Foncière.	CONTRIBUTIONS POUR 1841. Personnelle et mobilière.	CONTRIBUTIONS POUR 1841. Portes et fenêtres.	TOTAL.	REVENU territorial.	Nombre de propriétaires.	Produit moyen de l'hectare. fr. c.	LONGUEUR en mètres par lieue carrée des routes royales.	LONGUEUR en mètres par lieue carrée des voies navig.
LOIR-ET-CHER	625,971	317	Blois Romorantin Vendôme	118,561 47,722 77,760	244,043	4	769	24	296	1·307,615	238,300	131,093	1,677,008	11,721,000	93,727	17 15	690	362
LOIRE	474,620	240	Saint-Étienne Montbrison Roanne	163,576 124,050 124,871	412,497	19	1718	28	318	1,454,380	347,007	250,013	2,051,400	14,368,000	93,367	24 90	950	227
LOIRE (HAUTE).	498,560	252	Brioude Le Puy Yssengeaux	82,755 130,844 81,785	295,384	19	1172	28	266	1,022,440	184,368	106,033	1,312,841	10 409,000	93,367	18 59	1162	80
LOIRE-INFÉR.	681,704	345	Ancenis Châteaubriant Nantes Paimbœuf Savenay	45,765 62,275 205,892 42,580 114,256	470,768	12	1364	45	206	1,602,283	510,655	258,423	2,371,361	18,904,000	93,181	29 89	1563	751
LOIRET	667,679	338	Gien Montargis Orléans Pithiviers	43,643 70,281 141,637 60,628	316,189	1	935	31	348	1,846,804	381,700	271,400	2,499,904	17,165,000	132,534	24 12	1158	764
LOT	525,280	266	Cahors Figeac Gourdon	117,299 89,778 79,926	287,003	10	1078	29	300	1,256,743	255,417	123,896	1,636,056	11·306·000	115,370	18 57	839	623
LOT-ET-GAR.	530,711	269	Agen Marmande Nérac Villen.-d'Agen	84,388 104,172 60,879 96,961	346,400	11	1287	35	354	2,097,171	347.400	153,459	2,598,030	20·943 000	107,886	34 60	1774	813
LOZÈRE	514,795	261	Florac Marvejols Mende	41,439 54,102 46,192	141,733	9	551	24	190	591,066	85,000	54,568	725 634	5 712·539	45,227	10 94	1430	»
MAINE-ET-L.	722,163	366	Angers Baugé Beaupréau Saumur Ségré	138,459 81,025 108,518 91,159 58,109	477,270	12	1304	34	384	2·534·636	415,500	291,543	3,241,679	23·979·000	138·819	28 61	1086	764

DÉPARTEMENTS.	SUPERFICIE en hectares.	SUPERFICIE en lieues géogr. carr.	POPULATION des arrondissements.		POPULATION des départements.	Nos des div. mil.	Nombre d'habitants par lieue carrée	NOMBRE de cantons.	NOMBRE de communes.	CONTRIBUTIONS POUR 1841. Foncière.	CONTRIBUTIONS POUR 1841. Personnelle et mobilière.	CONTRIBUTIONS POUR 1841. Portes et fenêtres.	TOTAL.	REVENU territorial.	Nombre de propriétaires.	Produit moyen de l'hectare. fr. c.	LONGUEUR en mètres par lieue carrée des routes royales.	LONGUEUR en mètres par lieue carrée des voies navig.
MANCHE . . .	573,776	301	Avranches. . . .	110,821	594,382	14	1974	48	644	3,360,709	577,600	340,144	4,278,453	31,813,000	193,057	40 59	1168	407
			Cherbourg. . . .	76,673														
			Coutances. . . .	135,980														
			Saint-Lô.	100,717														
			Mortain	74,241														
			Valognes.	95,950														
MARNE. . . .	817,037	414	Châlons	48,535	345,245	2	833	32	688	1,845,753	400,800	332,530	2,579,083	16,290,000	176,402	20 16	1221	459
			Epernay	86,452														
			Sainte-Meneh . .	35,812														
			Reims	123,919														
			Vitry-le-Français	50,527														
MARNE (HTE.)	625,043	316	Chaumont. . . .	87,271	255,969	18	810	28	550	1,390,043	260,900	147,967	1,798,910	13,652 000	110,292	16 93	1050	318
			Langres	100,528														
			Vassy.	68,170														
MAYENNE. . .	514,868	261	Château-Gontier.	74,392	361,765	4	1386	27	275	1,550,832	271,365	120,696	1,942,893	13,993,000	74,916	24 78	981	172
			Laval.	122,755														
			Mayenne.	164,618														
MEURTHE. . .	608,922	308	Chateau-Salins. .	70,287	424,366	3	1377	29	714	1,729,636	385,358	270,050	2,385,044	22,400,180	163,382	24 12	1521	270
			Lunéville.	84,698														
			Nancy	129,841														
			Sarrebourg. . . .	75,499														
			Toul.	64,041														
MEUSE. . . .	620,555	314	Bar-le-Duc . . .	80,952	317,701	2	1011	28	588	1,533,519	296,709	176,652	2,006,880	14,281,000	158,965	22 »	1679	164
			Commercy. . . .	86,013														
			Montmédy. . . .	68,495														
			Verdun	82,241														
MORBIHAN. . .	699,641	354	Lorient.	133,307	449,743	13	1270	37	228	1,455,397	316,045	130,876	1,902,318	14,741,000	123,917	20 »	1605	489
			Ploërmel.	89,193														
			Pontivy	101,345														
			Vannes.	125,898														
MOSELLE. . .	532,796	270	Briey.	62,946	427,250	3	1582	27	605	1,676,908	370,801	305,472	2,353,181	16,528,000	146,552	25 63	1222	280
			Metz	150,811														
			Sarreguemines. .	125,973														
			Thionville. . . .	87,520														

DÉPARTEMENTS.	SUPERFICIE en hectares.	SUPERFICIE en lieues géogr. carr.	POPULATION des arrondissements.	POPULATION des départements.	Nos des div. mil.	Nombre d'habitants par lieue carrée	NOMBRE de cantons.	NOMBRE de communes.	CONTRIBUTIONS POUR 1841. Foncière.	CONTRIBUTIONS POUR 1841. personnelle et mobilière.	CONTRIBUTIONS POUR 1841. portes et fenêtres.	TOTAL.	REVENU territorial.	Nombre de propriétaires.	Produit moyen de l'hectare. fr. c.	LONGUEUR en mètres par lieue carrée des routes royales.	LONGUEUR en mètres par lieue carrée des voies navig.
NIÈVRE. . . .	681,095	345	Château-Chinon. 61,837 Clamecy. . . . . 72,334 Cosne. . . . . . . 68,997 Nevers. 94,382	297,550	15	862	25	316	1,274,446	249,700	124,307	1,647,453	12,500,000	80,535	16 85	1122	242
NORD.	567,863	287	Avesnes . . . . . 132,335 Cambrai. . . . . 157,362 Douai . . . . . . 94,573 Dunkerque. . . . 96,858 Hazebrouck . . . 105,879 Lille. . . . . 309,349 Valenciennes. . . 130,061	1,026,417	16	3576	60	659	4,147,902	983,300	987,329	6,118,531	44,206,000	218,212	69 56	2061	205
OISE.	582,569	295	Beauvais. . . . . 132,369 Clermont. . . . . 89,837 Compiègne. . . . 97,645 Senlis 78,790	398,641	1	1351	35	698	2,708,135	458,988	399,549	3,566,672	25,609,000	208,923	39 80	1787	374
ORNE.	610,561	309	Alençon . . . . . 72,443 Argentan. . . . . 113,233 Domfront. . . . . 131,745 Mortagne. 126,267	443,688	14	1435	36	533	2,350,716	405,941	237,152	2,993,809	22,086,000	150,582	29 22	975	»
P.-DE-CALAIS.	655,645	332	Arras. . . . . . . 163,032 Béthune. . . . . 131,973 Boulogne-s.-Mer. 105,465 Montreuil . . . . 78,658 Saint-Omer . . . 105,020 Saint-Pol 80,506	664,654	16	2001	43	903	2,991,929	607,300	528,654	4,127,883	32,305,000	229,514	45 43	2006	479
PUY-DE-DÔME	797,238	404	Ambert. . . . . . 90,675 Clermont. . . . . 175,910 Issoire. . . . . . 100,740 Riom. . . . . . . 151,456 Thiers 70.657	589,438	19	1459	50	444	2.365,232	488,700	247,704	3,501,634	22,428,000	223,866	24 28	995	220
PYRÉNÉES (B).	749,490	379	Bayonne. . . . . 84,519 Mauléon. . . . . 75,704 Oloron. . . . . 76,312 Orthez . . . . . . 87,459 Pau. 122,404	446,398	20	1177	40	630	872.331	289,000	231,550	1,392,881	16,392,000	88,786	16 79	1824	139

DÉPARTEMENTS.	SUPERFICIE en hectares.	SUPERFICIE en lieues géogr. carr.	POPULATION des arrondissements.	POPULATION des départements.	Nos des div. mil.	Nombre d'habitants par lieue carrée	NOMBRE de cantons.	NOMBRE de communes.	CONTRIBUTIONS POUR 1841. Foncière.	CONTRIBUTIONS POUR 1841. personnelle et mobilière.	CONTRIBUTIONS POUR 1841. portes et fenêtres.	TOTAL.	REVENU territorial.	Nombre de propriétaires.	Produit moyen de l'hectare. fr. c.	LONGUEUR en mètres par lieue carrée des routes royales.	LONGUEUR en mètres par lieue carrée des voies navig.
PYRÉNÉES (H).	452,790	229	Argelès. . . . . . 40,582 Bagnères. . . . . 93,046 Tarbes. 110,542	244,170	20	1066	26	490	572,035	147,100	99,868	819,003	7,769,000	77,234	13 85	1216	»
PYRÉNÉES-OR.	411,623	208	Céret. . . . . . . 37,539 Perpignan. . . . 76,134 Prades. 50,652	164,325	21	786	17	226	703 087	118,600	68,255	889,942	7,351,000	54,310	16 30	1569	»
RHIN (BAS-). .	464,781	235	Saverne . . . . . 112,260 Schelestadt. . . . 134,887 Strasbourg. . . . 218,839 Wissembourg . . 95,873	561,859	5	2390	33	543	1,888,300	549,046	549,880	2,987,226	24,692,000	223,019	42 38	1565	958
RHIN (HAUT-).	406,032	206	Altkirch. . . . . 127,465 Belfort. . . . . . 121,151 Colmar. 198,403	447,019	5	2170	29	489	1,574,201	381,000	342,975	2,298,176	19,196,000	171,711	37 19	1778	617
RHÔNE. . . .	279,081	141	Lyon. . . . . . . 330,044 Villefranche. . . 151,980	482,024	7	3418	25	254	2,121,387	742,625	520,881	3,384,893	21,353,000	84,060	39 »	5362	6863
SAÔNE (HTE-)	530,990	269	Gray. . . . . . . 89,899 Lure . . . . 139,381 Vesoul 114,018	343,298	6	1260	28	581	1,482,904	277,700	184,906	1,945,510	18,353,000	127,038	31 89	1202	763
SAÔNE-ET-L. .	856,472	434	Autun . . . . . . 87,356 Châlons-s.-Saône. 124,338 Charolles. . . . . 125,654 Louhans. . . . . 85,382 Mâcon 115,777	538,507	18	1276	48	593	2,865,865	458,400	264,045	3,588,310	25,145,000	153,266	30 »	1266	825
SARTHE. . . .	621,600	315	Saint-Calais. . . 70,834 La Flèche . . . . 97,943 Mamers . . . . . 133,444 Le Mans. 164,667	466,888	4	1482	33	394	2,192,780	382,898	217,498	2,793,176	19,596,000	124,588	28 16	1105	415
SEINE.	47,548	24	Saint-Denis . . . 110,057 Paris. . . . . . . 909,126 Sceaux. 8 7,708	1.106,891	1	46120	20	81	7,118,910	3,695,800	2,247,540	13,062,250	54,418,000	67,913	216 »	5498	381

DÉPARTEMENTS.	SUPERFICIE en hectares.	SUPERFICIE en lieues géogr. carr.	POPULATION des arrondissements.		POPULATION des départements.	Nos des div. mil.	Nombre d'habitants par lieue carrée	NOMBRE de cantons.	NOMBRE de communes.	CONTRIBUTIONS POUR 1841. Foncière.	CONTRIBUTIONS POUR 1841. Personnelle et mobilière.	CONTRIBUTIONS POUR 1841. Portes et fenêtres.	TOTAL.	REVENU territorial.	Nombre de propriétaires.	Produit moyen de l'hectare. fr. c.	LONGUEUR en mètres par lieue carrée des routes royales.	LONGUEUR en mètres par lieue carrée des voies navig.
Seine-Infér..	602,912	305	Dieppe.	112,427	720,525	14	2362	50	757	4,767,794	1,180,114	825,297	6,723,205	44,523,000	134,043	51 11	2556	674
			Le Havre.	142,292														
			Neufchâtel. . . .	84,321														
			Rouen.	238,805														
			Yvetot.	142,680														
Seine-et-M..	563,482	285	Coulommiers . .	54,104	325,881	1	1143	29	555	2,841,579	440,800	259,640	3,542,019	25,421,000	173,556	67 85	1898	499
			Fontainebleau. .	71,974														
			Meaux.	90,965														
			Melun	57,821														
			Provins	51,017														
Seine-et-Ois.	560,337	284	Corbeil.	56,738	449,582	1	1583	36	687	3,386,063	679,200	531,834	4,597,107	30,305,000	229,623	40 27	1722	834
			Etampes.	41,062														
			Mantes.	60,290														
			Pontoise.	91,427														
			Rambouillet. . .	66,514														
			Versailles	133,551														
Sèvres (Deux-).	607,350	307	Bressuire.	63,010	304,105	12	990	31	355	1,464,845	248,357	124,298	1,837,500	13,849,000	132,018	23 87	763	162
			Melle.	75,580														
			Niort.	100,208														
			Parthenay	65,307														
Somme. . . .	614,287	311	Abbeville	133,300	552,706	16	1777	41	834	3,081,318	568,343	563,882	4,203,543	29,064,000	249,063	45 38	1907	367
			Amiens	181,989														
			Doullens.	59,023														
			Montdidier. . . .	69,271														
			Péronne.	109,123														
Tarn.	573,977	291	Albi	84,929	346,614	10	1191	35	323	1,645,026	294,480	172,839	2,112,345	15,562,000	92,225	24 97	1072	248
			Castres.	136,188														
			Gaillac.	72,001														
			Lavaur.	53,496														
Tarn-et-Gar.	366,976	186	Castel-Sarrasin. .	72,650	242,184	10	1302	24	192	1,648,454	252,383	141,153	2,041,994	12,453,000	83,824	38 76	2296	1093
			Moissac.	62,735														
			Montauban. . . .	106,799														

DÉPARTEMENTS.	SUPERFICIE en hectares.	SUPERFICIE en lieues géogr. carr.	POPULATION des arrondissements.		POPULATION des départements.	Nos des div. mil.	Nombre d'habitants par lieue carrée	NOMBRE de cantons.	NOMBRE de communes.	CONTRIBUTIONS POUR 1841. Foncière.	CONTRIBUTIONS POUR 1841. Personnelle et mobilière.	CONTRIBUTIONS POUR 1841. Portes et fenêtres.	TOTAL.	REVENU territorial.	Nombre de propriétaires.	Produit moyen de l'hectare. fr. c.	LONGUEUR en mètres par lieue carrée des routes royales.	LONGUEUR en mètres par lieue carrée des voies navig.
			Brignoles	71,136														
			Draguignan	86,873														
VAR	726,866	368	Grasse	66,383	323,404	8	873	35	211	1.407.370	328,900	215,473	1,951,643	22,000,000	103,825	27 17	1102	»
			Toulon	99,012														
			Apt	56,109														
VAUCLUSE	347,377	176	Avignon	69,820	246,071	8	1398	22	148	899,497	254,348	204,917	1.358,762	13.614.000	87,579	29 78	457	299
			Carpentras	52,699														
			Orange	67,443														
			Bourbon-Vendée	120,777														
VENDÉE	861,700	345	Fontenay	122,027	341,312	12	989	30	294	1,572.320	253,000	116,084	2,941,404	15.607 000	123,540	19 80	974	252
			Les Sables	98,508														
			Châtellerault	53,877														
			Civray	45,675														
VIENNE	676,000	342	Loudun	35,240	288,002	4	842	31	300	1.213.932	227,894	164,458	1,606.284	12.082.000	130,062	15 30	1008	122
			Montmorillon	57,151														
			Poitiers	96,059														
			Bellac	81,457														
VIENNE (H.)	554,266	281	Limoges	120,476	293,011	22	1046	27	202	914.881	208,500	150,545	1,278,926	8.189.000	50,748	12 85	1062	»
			Rochechouart	48,818														
			Saint-Yrieix	42,260														
			Saint-Dié	113,037														
			Epinal	94,173														
VOSGES	585,963	297	Mirecourt	72,343	411,034	3	1383	30	547	1.187.083	270,400	196,956	1.654.439	14.335.000	137,870	18 66	2051	»
			Neufchâteau	65,069														
			Remiremont	66,412														
			Auxerre	112,109														
			Avallon	46,149														
YONNE	738,447	369	Joigny	90,553	355,237	18	962	37	481	1,775.027	352,100	211,680	1.338.807	17 520.000	193,124	20 57	1198	494
			Sens	61,036														
			Tonnerre	45,390														

Tableau *de la population des principales communes de France, d'après le dernier recensement officiel* (1).

COMMUNES.	POPULATION totale.	POPULATION agglomérée
AIN.		
Belley †	3,970	3,244
BOURG	9,528	8,818
Cerdon	1,729	1,509
Châtillon-sur-Chalaronne	2,814	1,682
Gex	2,894	1,544
Montluel	2,955	2,588
Nantua	3,696	3,326
Oyonnax	2,279	2,093
Pont-de-Vaux	3,140	2,890
Thoissey	1,628	1,628
Trévoux	2,559	2,329
AISNE.		
Amigny-Rouy	1,513	1,502
Bohain	3,393	3,353
Brancourt	1,615	1,583
Château-Thierry	4,761	3,529
Chauny	4,483	4,483
Crécy	2,052	2,052
Saint-Erme	1,829	1,782
Étreux	1,676	1,676
La Fère	2,651	2,651
Fère-en-Tardenois	2,354	2,008
La Ferté-Milon	1,890	1,810
Fresnoy-le-Grand	3,478	3,451
Saint-Gobain	2,378	1,646
Guise	3,241	3,227
Hirson	2,880	2,771
LAON	8,230	7,826
Lemé	1,624	1,624
Lenouvion	3,068	1,951
Marle	1,686	1,610
Mennevret	1,878	1,862
Saint-Michel	3,197	»
Montbrehain	1,818	1,802
Montcornet	1,583	1,575
Origny-Sainte-Benoîte	1,850	1,816
Premont	1,704	1,677
Saint-Quentin	20,570	19,892
Ribemont	2,716	2,122
Sains	2,248	1,712
Seboncourt	1,827	1,815
Sinceny-Autreville	1,622	1,606
Soissons †	8,124	7,864
Vailly	1,544	1,512
Vendeuil	1,622	1,622
Vervins	2,571	2,307
Villers-Cotterets	2,692	2,654
ALLIER.		
Arfeuilles	2,943	1,560
Bourbon	3,017	1,601
Cérilly	2,320	1,501
Cusset	5,093	3,867
Ferrières	3,032	1,740
Gannat	5,109	4,674
Montluçon	5,034	4,280
MOULINS †	15,231	14,502
La Palisse	2,286	»
Saint-Pourçain	4,731	2,794
Souvigny	2,777	1,533
BASSES-ALPES.		
Barcelonnette	2,154	1,845
Castellane	2,069	»
DIGNE †	6,365	3,945
Forcalquier	3,022	2,024
Manosque	4,995	4,153
Oraison	1,892	1,584
Riez	2,870	2,631
Sisteron	4,546	3,654
Valensole	3,284	2,402
HAUTES-ALPES.		
Briançon	3,455	1,684
Embrun	3,169	2,539
GAP †	7,854	5,561
ARDÈCHE.		
Annonay	9,031	7,689
Aubenas	4,685	3,607
Bourg-Saint-Andéol	4,290	3,790
Burzet	3,180	»
Le Cheylard	2,542	1,862
Desaignes	3,554	»
Gluiras	3,019	»
Joyeuse	2,280	1,900
Largentière	2,879	2,400
Lavoulte	2,189	2,089
Le Pouzin	1,604	1,524
Saint-Péray	2,490	1,564
PRIVAS	4,219	3,159
Serrières	2,048	2,012
Tournon	4,174	3,262
Vallon	2,627	2,116
Les Vans	2,511	2,301
Vernoux	3,011	1,512
Villeneuve-de-Berg	2,575	2,200
Viviers †	2,552	1,589
ARDENNES.		
Charleville	8,878	7,425
Château-Porcien	2,197	2,186
Donchery	1,784	1,659
Fumay	2,654	2,488
Gespunsart	1,907	1,804
Givet	4,293	4,273
MÉZIÈRES	4,083	3,817
Mouzon	2,528	2,042
Nouzon	2,055	1,516
Réthel	6,771	6,771
Renwez	1,625	1,555
Revin	2,309	2,107
Rocroy	3,682	»
Sedan	13,719	12,200
Signy-l'Abbaye	2,980	2,140
Vouziers	2,101	2,089
ARIÉGE.		
Ercé	3,765	»
FOIX	4,699	3,749
Saint-Girons	4,282	3,625
Lavelanet	2,527	2,224
Lezat	2,818	1,590

(1) Les noms des villes en MAJUSCULES indiquent les chefs lieux de département, et ceux en *italiques* les chefs lieux d'arrondissement. Les évêchés et les archevêchés sont indiqués par les signes † et ††; les villes qui possèdent un hôtel des monnaies par O

COMMUNES.	POPULATION totale.	POPULATION agglomérée.
ARIÈGE (*suite*).		
Le Mas-d'Azil	3,000	1,527
Massat	7,180	»
Mazères	3,313	2,422
Mirepoix	4,060	3,105
Pamiers †	6,905	5,972
Saurat	5,336	2,688
Saverdun	3,855	1,993
Seix	3,881	1,783
Tarascon	1,675	1,574
Ustou	3,358	»
AUBE.		
Arcis-sur-Aube	2,752	2,752
Bar-sur-Aube	3,940	3,940
Bar-sur-Seine	2,350	2,050
Brienne-le-Château	2,002	1,946
Essoyes	1,763	1,757
Martin-ès-Vignes	2,630	2,630
Mussy-sur-Seine	1,720	1,700
Nogent-sur-Seine	3,355	3,234
Les Riceys	3,532	3,474
Romilly-sur-Seine	3,341	3,169
TROYES †	25,563	25,563
Vendeuvre	1,727	1,567
Villenauxe	2,713	2,713
AUDE.		
CARCASSONNE †	18,907	14,931
Castelnaudary	10,186	8,656
Caunes	2,258	2,022
Chalabre	3,529	3,143
Coursan	1,850	1,709
Gruissan	2,505	2,319
Lezignan	2,269	2,085
Limoux	7,105	6,666
Mérinville	1,625	1,561
Montréal	3,097	2,197
Narbonne	10,792	9,810
Quillan	2,008	1,709
Sijean	3,423	2,617
AVEYRON.		
Saint-Affrique	6,421	4,757
Aubin	3,017	1,653
Broquiès	3,867	»
Castelnau	3,584	»
Saint-Chély	3,044	»
Espalion	4,082	2,873
Saint-Geniez	3,602	2,927
Saint-Jean-de-Bruel	3,175	1,624
Milhau	10,450	9,437
Nant	3,419	1,845
Pomayrols	3,116	»
Requista	4,025	»
RODEZ †	9,685	9,158
Saint-Rome de Tarn	3,105	»
La Salvetat	3,045	»
Sévérac	3,012	»
Villefranche	2,738	8,147
Villeneuve	3,364	1,846
BOUCHES-DU-RHONE.		
Aix ††	24,660	18,240
Allauch	3,869	1,829
Arles	20,048	13,342
Aubagne	6,481	3,966

COMMUNES.	POPULATION totale.	POPULATION agglomérée.
BOUCHES-DU-RHONE (*suite*).		
Auriol	5,319	3,377
Barbentanne	2,926	1,770
Berre	1,928	1,503
Cassis	2,065	1,590
Saint-Chamas	2,433	2,390
Château-Renard	4,376	»
La Ciotat	5,382	4,350
Cuges	1,804	1,753
Eguilles	2,168	1,741
Eyguières	2,838	2,610
Eyragues	2,272	1,653
Fontvieille	2,165	1,652
Gardanne	2,795	1,977
Istres	3,036	2,402
Lambesc	3,810	2,810
Lançon	2,015	1,610
MARSEILLE † O.	146,239	120,455
Martigues	7,299	5,320
Orgon	2,641	1,700
Pélissanne	2,261	2,165
Saint-Remi	5,700	3,238
Roquevaire	3,120	»
Salon	5,793	4,446
Tarascon	10,774	9,220
Trets	3,010	2,509
CALVADOS.		
Bayeux †	9,676	9 318
CAEN	41,876	39,886
Condé-sur-Noireau	6,449	5,363
Falaise	9 498	9 396
Honfleur	9,130	8,490
Lisieux	11,473	11,473
Orbec	3,357	2,839
Saint-Pierre-sur-Dives	1,678	1,678
Pont-l'Évêque	2,137	1,870
Tallevende-le-Grand	3,309	»
Vassy	3,270	»
Vire	7,339	7,200
CANTAL.		
AURILLAC	10,889	9,897
Saint-Cernin	4,085	»
Condat	3,582	»
Saint-Flour †	5,640	4,980
Mauriac	3,420	2,486
Maurs	2,880	1,586
Murat	2,503	2,283
Pleaux	3,121	1,661
CHARENTE.		
ANGOULÊME †	16,910	16,530
Barbezieux	3,013	2,024
Champniers	4,257	»
Cognac	3,830	3,830
Confolens	2,766	2,507
Jarnac	2,336	1,875
Mansle	1,830	1,542
Montbron	3,115	»
La Rochefoucauld	2,862	2,583
Ruffec	2,859	2,651
CHARENTE-INFÉRIEURE.		
Ars	3,609	2,302
La Flotte	2,411	2,411
Saint-George (île d'Oléron)	4,230	»
Saint-Jean-d'Angely	5 915	5,342

COMMUNES.	POPULATION totale.	POPULATION agglomérée
CHARENTE-INFÉRIEURE (*suite*).		
Jonzac	2,514	1,825
Marans	4,557	3,180
Marennes	4,542	1,880
Sainte-Marie	2,515	1,604
Saint-Martin	2,523	2,523
Saint-Pierre-d'Oléron	4,822	»
Pons	4,294	2,640
Rochefort	15,441	13,248
LA ROCHELLE † O.	14,857	14,857
Royan	2,761	1,650
Saintes	9,559	7,823
Saint-Savinien	3,550	2,458
Surgères	2,134	1,803
Tonnay-Charente	3,202	1,558
La Tremblade	2,484	2,390
CHER.		
Saint-Amand	7,382	6,562
Aubigny-Ville	2,206	2,206
BOURGES ††	25,324	19,646
Châteaumeillant	3,062	1,682
Châteauneuf	2,248	1,810
Dun-le-Roi	4,019	3,301
Graçay	2,986	2,213
Henrichemont	3,118	»
Lignières	2,271	2,006
Mehun	3,557	2,381
Sancerre	3,482	2,677
Sancoins	2,245	1,615
Vierzon-village	3,304	»
Vierzon-ville	4,980	4,980
CORRÈZE.		
Allassac	4,029	1,861
Argentat	3,029	2,000
Beaulieu	2,547	2,150
Bort	2,337	1,718
Brive	8,843	6,062
Chamboulive	3,047	1,809
Donzenac	3,320	1,896
Lubersac	3,882	1,752
Meymac	3,237	1,640
Meyssac	2,540	1,620
Neuvic	2,808	1,563
Treignac	2,888	1,821
TULLE †	9,700	7,235
Ussel	4,135	2,938
Uzerche	3,223	2,320
CORSE.		
AJACCIO †	9,003	9,003
Bastia	13,061	12,846
Bonifacio	3,031	3,031
Calenzana	2,100	2,100
Calvi	1,175	»
Cervione	1,510	1,510
Corte	3,587	3,587
Ghisoni	1,624	1,624
Olmeto	1,968	1,968
Porto-vecchio	2,007	2,007
Sartene	2,682	2,682
COTE-D'OR.		
Arnay-le-Duc	2,617	2,445
Auxonne	5,150	3,434
COTE-D'OR (*suite*).		
Beaune	10,678	9,958
Brazey-en-Plaine	1,721	1,721
Châtillon-sur-Seine	4,430	3,971
DIJON †	24,817	24,344
Saint-Jean-de-Losne	1,942	1,942
Meursault	2,106	2,067
Montbard	2,123	1,949
Nolay	2,081	1,974
Nuits	3,058	3,005
Santenay	1,570	1,570
Saulieu	3,023	3,023
Selongey	1,673	1,639
Semur	4,035	3,903
Seurre	3,700	3,680
Vitteaux	1,957	1,925
COTES-DU-NORD.		
Bérard	3,503	»
Bourbriac	3,825	»
Saint-Brandan	3,357	»
SAINT-BRIEUC †	11,382	11,382
Corseul	4,251	»
Dinan	7,656	7,356
Evran	4,069	»
Glomel	3,687	»
Guingamp	6,466	6,466
Hénon	3,262	»
Lamballe	4,396	4,396
Laniscat	3,141	»
Lannion	5,461	5,286
Louargat	3,833	»
Loudéac	6,865	1,933
Moncontour	1,704	1,704
La Motte	3,235	»
Paimpol	2,012	1,917
Plaintel	3,573	»
Plédran	3,675	»
Plélo	4,252	»
Plémet	3,005	»
Plémy	3,070	»
Plénée-Jugon	4,526	»
Plérin	4,875	»
Plessala	3,256	»
Plestin	5,260	»
Pleubian	4,400	»
Pleudihen	4,530	»
Ploeuc	5,305	»
Ploézal	8,058	»
Plouaret	5,220	»
Plouasne	3,009	»
Ploubazlanec	3,274	»
Ploubezre	3,320	»
Plouer	3,737	»
Plouézec	3,922	»
Plougouver	3,315	»
Plouguenast	3,985	»
Plouguernevel	3,442	»
Plouha	4,958	»
Ploumilliau	3,363	»
Plounevez-Moëdec	3,003	»
Plounevez-Quintin	3,045	»
Plumieux	3,464	»
Pontrieux	1,794	1,562
Pordic	4,290	»
Quintin	4,454	4,454
Tréguier	3,079	3,079

COMMUNES.	POPULATION totale.	POPULATION agglomérée
CREUSE.		
Aubusson	5,631	4,465
Bourganeuf	2,940	2,344
Boussac	800	»
Felletin	3,218	2,889
Guéret	4,796	3,304
La Souterraine	3,148	1,903
DORDOGNE.		
Belvès	2,513	2,200
Bergerac	9,285	6,265
Excideuil	1,785	1,574
Jumilhac	3,192	»
Montignac	3,700	2,502
Nontron	3,573	2,253
Périgueux	11,576	9,329
Riberac	3,775	»
Sarlat	5,669	3,686
DOUBS.		
Baume	2,519	2,434
Besançon ††	29,718	24,720
Montbéliard	5,117	4,968
Ornans	3,096	2,974
Pontarlier	4,890	4,412
DROME.		
Bourg-du-Péage	3,602	3,069
Le Buis	2,147	1,860
Chabeuil	4,295	»
Crest	4,983	3,850
Die	3,900	3,634
Dieulefit	4,135	3,150
Livron	3,457	»
Loriol	3,340	1,943
Montélimar	7,966	6,150
Moras	4,206	»
Nyons	3,208	2,426
Pierrelatte	3,409	2,400
Romans	9,972	8,276
Saillans	1,871	1,731
Tain	2,348	2,082
Valence †	10,967	9,390
EURE.		
Les Andelys	5,085	3,672
Bernay	7,244	5,062
Conches	2,074	1,641
Évreux †	10,287	7,852
Gisors	3,364	2,997
Louviers	9,927	8,713
Neufbourg	2,131	1,978
Pont-Audemer	5,358	5,026
Rugles	2,132	1,640
Verneuil	3,900	3,544
Vernon	5,301	3,903
EURE-ET-LOIR.		
Chartres †	14,750	14,431
Châteaudun	6,776	5,985
Dreux	6,379	5,394
Illiers	3,069	2,186
Nogent-le-Rotrou	6,861	5,813
FINISTÈRE.		
Bannalec	4,377	»
Brest	29,773	29,773
FINISTÈRE (*suite*).		
Briec	4,592	»
Carhaix	1,984	1,837
Châteaulin	2,400	»
Cléder	4,885	»
Crozon	3,209	»
Douarnenez	3,303	2,458
Fouesnant	3,246	»
Guiclan	3,509	»
Guipavas	5,108	»
Guisseny	3,039	»
Kerlouan	3,351	»
Lambezellec	8,163	»
Landerneau	4,963	4,035
Landivisiau	3,031	1,500
Lannilis	3,094	»
Lesneven	2,664	2,664
Moëlan	4,201	»
Morlaix	9,740	7,800
Saint-Pierre-Quilbignon	3,185	»
Plabennec	3,540	»
Pleiber-Christ	3,133	»
Pleyben	4,635	»
Plonéour-Menez	3,025	»
Plonévez du Faou	3,802	»
Ploudalmézeau	3,085	»
Ploudaniel	3,447	»
Plouénan	3,181	»
Plouescat	3,238	»
Plougasnou	3,790	»
Plougastel	5,863	»
Plougouven	3,482	»
Plouguerneau	5,550	»
Plouider	3,115	»
Plouigneau	4,798	»
Plounéour-Ménez	4,172	»
Plounéour-Trez	3,100	»
Plounevez-Lochrist	4,610	»
Plourin	3,065	»
Plouvorn	3,499	»
Saint-Pol-de-Léon	6,451	3,110
Pont-l'Abbé	3,163	2,280
Poullaouen	3,685	»
Quimper †	9,715	9,715
Quimperlé	5,541	3,938
Roscoff	3,489	1,500
Scaer	3,997	»
Sizun	3,650	»
Saint-Thegonnec	3,836	»
Trégune	3,086	»
GARD.		
Aigues-mortes	3,240	3,240
Aigues-vives	1,669	1,669
Aimargues	2,325	2,089
Alais	13,566	11,749
Saint-Ambroix	3,107	2,870
Anduze	5,403	4,692
Aramon	2,502	2,502
Bagnols	4,847	3,855
Barjac	2,166	1,575
Beaucaire	9,601	8,918
Bellegarde	1,649	1,640
Bouillargues	2,504	1,890
Calvisson	2,763	2,428
Gallargues	2,061	2,061
Générac	1,904	1,904

COMMUNES.	POPULATION totale.	POPULATION agglomérée
GARD (*suite*).		
Saint-Gilles	5,797	5,423
Saint-Hippolyte	5,305	5,015
Saint-Jean-du-Gard	4,296	2,915
Lasalle	2,296	1,706
Laudun	2,221	1,829
Marguerittes	1,910	1,855
Milhaud	1,645	1,645
Montfrin	2,410	2,410
Nîmes †	43,036	41,194
Pont-Saint-Esprit	4,937	4,160
Saint-Quentin	2,060	1,828
Roquemaure	3,388	2,813
Sauve	2,904	2,700
Sommières	3,733	3,733
Sumène	3,075	2,120
Uzès	6,856	5,986
Valleraugue	3,957	2,084
Vauvert	4,128	3,640
Le Vigan	5,049	4,686
Villeneuve	3,633	3,633
HAUTE-GARONNE.		
Auterive	3,075	2,143
Bagnères-de-Luchon	2,385	1,997
La Barthe-de-Rivière	1,652	1,620
Cazères	2,620	1,965
Cintegabelle	3,927	»
Saint-Gaudens	6,020	4,879
Grenade	4,286	2,693
L'Ile-en-Dodon	1,736	1,531
Miramont	1,636	1,619
Montesquieu	3,672	2,173
Montrejeau	3,034	2,377
Muret	4,970	2,523
Revel	3,824	3,476
Toulouse, † †, O.	77,372	68,015
Villefranche	2,765	2,318
Villemur	5,575	2,952
GERS.		
Auch, † †.	10,461	8,470
Condom	7,098	3,953
Eause	3,534	»
Fleurance	3,671	2,282
Gimont	2,854	2,032
L'Ile-Jourdain	4,912	1,985
Lombez	2,200	»
Lectoure	6,355	3,202
Mirande	2,532	2,414
Vic-Fézensac	3,713	2,656
GIRONDE.		
Saint-André-de-Cubzac	3,329	»
Bazas	4,446	2,196
Blaye	3,801	3,266
Bordeaux, † †, O.	98,705	95,114
Castillon	2,960	2,556
Cauderan	3,064	»
Coutras	3,172	1,678
Saint-Émilion	3,013	»
Sainte-Foy	2,739	2,627
Langon	3,745	2,465
Saint-Laurent	2,748	1,530
Lespare	950	»
Libourne	9,714	8,084
Mérignac	3,034	»

COMMUNES.	POPULATION totale.	POPULATION agglomérée
GIRONDE (*suite*).		
Pauillac	3,658	»
La Réole	3,931	3,000
Salles	3,628	»
La Teste	2,936	3,603
HÉRAULT.		
Agde	8,230	7,965
Saint-André	2,150	2,138
Aniane	2,650	2,598
Saint-Bauzille-de-Putois	1,807	1,807
Bédarieux	8,293	5,760
Bessan	2,236	2,210
Béziers	16,233	14,710
Capestang	1,893	1,693
Caux	1,827	1,718
Cazouls-lès-Béziers	2,100	1,992
Cette	11,648	11,648
Saint-Chinian	3,541	2,429
Clermont	6,582	5,910
Cournonterral	1,647	1,571
Florensac	3,525	3,408
Frontignan	1,844	1,820
Ganges	4,527	4,452
Saint-Gervais	2,605	2,517
Gignac	2,835	2,601
Saint-Jean-de-Fos	1,544	1,544
Lodève	11,208	11,071
Lunel	6,320	6,021
Marseillan	3,691	3,601
Marsillargues	3,382	3,215
Mauguio	1,993	1,665
Mèze	4,516	4,240
Montagnac	3,509	3,371
Montpellier, †.	35,506	33,864
Montpeyroux	1,606	1,606
Nissan	1,639	1,585
Saint-Pargoire	1,768	1,627
Pézénas	7,978	7,490
Pignan	2,012	1,980
Pomérols	1,520	1,512
Saint-Pons	6,995	3,416
Poussan	1,827	1,582
Puisserguier	1,670	1,520
Roujean	1,599	1,567
La Salvetat	3,845	»
Sérignan	2,100	1,918
Servian	2,250	1,999
Saint-Thibéry	1,634	1,533
Vias	1,640	1,628
Villeneuve-lès-Béziers	2,045	1,960
Villevayrac	1,835	1,717
ILLE-ET-VILAINE.		
Bain	3,515	»
Bains	3,906	»
Bais	3,728	»
Bazouges-la-Pérouze	3,075	»
Cancale	5,151	»
Combourg	4,707	»
Dol	3,990	3,186
Ercé-en-Lamée	3,052	»
Fougeray	5,407	»
Fougères	9,384	8,974
Saint-George de Reintembault	3,067	»
La Guerche	4,475	1,827
Guichen	3,550	»

ILLE-ET-VILAINE (*suite*).

COMMUNES.	POPULATION totale.	POPULATION agglomérée.
Guipry	3,251	»
Iffendic	4,251	»
Janzé	4,098	»
Louvigné du Désert	3,412	»
Saint-Malo	9,744	9,409
Martigné-Fer-Chaud	3,599	»
Maure	3,955	»
Saint-Méloir	3,170	»
Monfort-sur-Mer	1,316	»
Miniac-Morvan	3,065	»
Noyal-sur-Vilaine	3,004	»
Paimpont	3,695	»
Paramé	3,289	»
Pipriac	3,152	»
Piré	3,772	»
Pleine-Fougères	3,057	»
Plélan	3,255	»
Pleurtuit	6,019	»
Redon	4,506	3,018
RENNES, †	35,552	29,909
Saint-Servan	9,948	7,499
Vitré	8,901	7,599

INDRE.

COMMUNES.	POPULATION totale.	POPULATION agglomérée.
Argenton	4,319	3,526
Le Blanc	5,095	3,847
Buzançais	4,587	2,889
Chabris	2.563	1,878
CHATEAUROUX	13,847	12,342
Châtillon	3,312	2,200
La Châtre	4,471	4,147
Déols	2,280	1,932
Issoudun	11,654	9,406
Levroux	3,161	2,416
Valençay	3 289	1,561
Vatan	2,912	2,001

INDRE-ET-LOIRE.

COMMUNES.	POPULATION totale.	POPULATION agglomérée.
Amboise	4,695	4,695
Beaulieu	1,986	1,800
Bourgueil	1,660	1,660
La Chapelle-sur-Loire	3,452	»
Château-Renaud	2,434	2,280
Chinon	6,911	5,270
Chouzé-sur-Loire	3,847	»
Loches	4,753	3,600
Sainte-Maure	2,534	1,600
Preuilly	2,143	1,870
Richelieu	2,914	2,700
TOURS, † †	26,669	26,669

ISÈRE.

COMMUNES.	POPULATION totale.	POPULATION agglomérée.
Allevard	2,599	1,500
Les Avenières	3,681	»
Beaurepaire	2,370	1,950
Bourg-d'Oisans	3,019	1,800
Bourgoin	4,235	3,500
Chapareillan	2,539	1,500
Chatonnay	2,034	»
Saint-Chef	3,298	»
La Côte Saint-André	4,092	2,900
Crémieu	2,310	2,000
Saint-Geoire	4,404	»
Saint-George	2,078	1,700
GRENOBLE, †	28,969	26,000
Jallieu	3,108	»

ISÈRE (*suite*).

COMMUNES.	POPULATION totale.	POPULATION agglomérée.
Saint-Jean	3,330	1,900
Saint-Laurent-du-Pont	3,083	»
Saint-Marcellin	2,885	2,200
La Mure	3,097	2,700
Pont-de-Beauvoisin	2,125	2,000
La Tour-du-Pin	2,484	1,950
Le Touvet	1,817	1,500
Tullins	4,712	1,900
Vienne	16,484	14,000
Vif	2,362	1,500
Vinay	3,340	»
Vizille	3,105	2,743
Voiron	7,571	4,963
Voreppe	3,071	1,600

JURA.

COMMUNES.	POPULATION totale.	POPULATION agglomérée.
Saint-Amour	2,631	1,933
Arbois	7,131	6,911
Champagnole	3,146	3,071
Saint-Claude, †	5,238	4,392
Dôle	10,137	7,843
LONS-LE-SAULNIER	7,684	7,684
Orgelet	2,284	1,980
Poligny	6,492	6,366
Salins	6,700	6,185
Sellières	1,763	1,674

LANDES.

COMMUNES.	POPULATION totale.	POPULATION agglomérée.
Aire, †	4,028	1,740
Dax	4,776	4,776
Saint-Esprit	5,997	4,233
Hagetmau	3,076	»
MONT-DE-MARSAN	4,082	3,924
Peyrehorade	2,638	1,842
Pouillon	3,136	»
Roquefort	1,785	1,589
Saint-Sever	5,863	3,086
Tartas	2,785	1,542

LOIR-ET-CHER.

COMMUNES.	POPULATION totale.	POPULATION agglomérée.
Saint-Aignan	2,747	2.213
BLOIS, †	13,628	11,423
Mer	3,878	2,036
Mondoubleau	1,853	1,755
Montoire	3,061	2,425
Romorantin	7,181	6,503
Selles-sur-Cher	4,118	2,907
Vendôme	8,206	7,030

LOIRE.

COMMUNES.	POPULATION totale.	POPULATION agglomérée.
Belmont	3,390	»
Saint-Bonnet-le-Château	2,156	2,070
Bourg-Argental	2,463	1,728
Le Chambon-Fougerolles	4,013	1,800
Saint-Chamond	9,001	9,001
Charlieu	3,492	3,130
Saint-Etienne	41,534	41,534
Firminy	3,784	2,440
Saint-Galmier	2,805	1,820
Saint-Genêt-Malifaux	3,479	»
Saint-Héand	3,430	»
Saint-Jean-Bonnefond	4,263	»
Saint-Julien-en-Jarret	3,052	»
Saint-Just-sur-Loire	2,770	1 580
Montaud	5,257	»
MONTBRISON	6,266	6.020

COMMUNES.	POPULATION totale.	POPULATION agglomérée.
LOIRE (*suite*).		
Outre-Furens	3,675	»
Panissières	3,730	»
Saint-Paul-en-Jarret	3,785	»
Pelussin	3,055	»
Saint-Rambert	3,012	»
Rive-de-Gier	9,567	9,040
Roanne	9,910	9,334
Saint-Symphorien-de-Lay	4,045	»
Usson	3,769	»
Valbenoîte	5,652	»
HAUTE-LOIRE.		
Bas	5,418	»
Brioude	5,247	5,194
Craponne	3,779	2,178
Saint-Didier-la-Seauve	3,866	1,975
Langeac	3,019	2,115
Le Monastier	3,528	2,130
Monistrol	3,825	»
Saint-Paulien	3,025	»
LE PUY, †	14,924	14,738
Retournac	3,746	»
Saugues	3,630	1,913
Tence	5,398	»
Yssengeaux	7,621	4,160
LOIRE-INFÉRIEURE.		
Ancenis	3,667	3,400
Batz	3,649	»
Blain	4,553	»
Bouguenais	3,272	»
Cambon	4,111	»
Chantenay	3,513	»
Chapelle-Basse-Mer	4,434	»
Châteaubriant	3,634	3,050
Clisson	2,563	2,030
Couéron	3,971	»
Le Croisic	2,471	2,400
Saint-Étienne de Montluc	4,551	»
Fay	3,611	»
Guémené	3,910	»
Guérande	8,239	2,122
Herbignac	3,110	»
Héric	3,599	»
Saint-Joachim	3,054	»
Saint-Julien de Concelles	3,779	»
Légé	2,376	»
Le Loroux	5,335	»
Machecoul	3,197	1,510
Montoir	4,395	»
NANTES † O.	75,895	75,150
Saint-Nazaire	3,701	»
Nort	5,078	»
Paimbœuf	3,872	3,850
Saint-Philbert	3,390	»
Plessé	3,504	»
Pontchâteau	3,434	»
Rezé	4,996	»
Savenay	1,845	»
Vallet	5,672	»
Varades	3,618	»
Vertou	5,480	»
Vieillevigne	5,487	»

COMMUNES.	POPULATION totale.	POPULATION agglomérée.
LOIRET.		
Beaugency	4,849	4,175
Briare	2,977	2,430
Châteauneuf	3,075	2,813
Châtillon-sur-Loing	2,160	1,734
Courtenay	2,641	1,770
Gien	5,330	4,750
Meung	4,653	2,638
Montargis	7,757	7,757
ORLÉANS	40,272	40,272
Pithiviers	4,023	3,943
Puiseaux	1,878	1,787
Sully	2,145	1,666
LOT.		
CAHORS †	12,417	10,944
Castelnau	4,196	»
Saint-Céré	4,064	2,913
Duravel	3,117	»
Figeac	6,237	4,650
Gourdon	5,334	3,915
Gramat	3,509	1,579
Martel	3,050	2,150
Souillac	3,046	2,305
LOT-ET-GARONNE.		
AGEN †	13,399	12,851
Aiguillon	3,919	1,967
Clairac	4,925	2,460
Sainte-Livrade	3,087	»
Marmande	7,527	4,880
Mézin	3,048	1,928
Montflanquin	5,057	»
Nérac	6,603	3,684
Penne	6,125	»
Port-Sainte-Marie	3,016	1,850
Tonneins	7,088	4,176
Tournon	7,634	»
Villeneuve-d'Agen	11,222	4,869
LOZÈRE.		
Saint-Chély-ville	1,616	1,516
Florac	2,246	1,848
Langogne	2,706	2,306
Marvejols	4,025	3,898
MENDE †	5,909	5,109
MAINE-ET-LOIRE.		
ANGERS, †	35,901	29,066
Baugé	3,400	3,292
Beaufort	5,993	3,209
Baupréau	3,288	1,522
Chalonnes-sur-Loire	4,888	2,393
Chemillé	3,888	»
Cholet	8,897	6,980
Doué	2,490	2,425
Durtal	3,407	»
Jallais	3,248	»
Longué	4,377	1,543
Le May	3,215	»
Mazé	3,895	»
La Pommeraye	3,096	»
Les Ponts-de-Cé	3,864	2,511
Saumur	11,725	11,576
Segré	900	»

COMMUNES.	POPULATION totale.	POPULATION agglomérée.
MANCHE.		
Avranches.	7,690	7,384
Barenton	3,047	»
Briquebec	4,414	»
Brix	3,055	»
Carentan	2,801	2,411
Cherbourg	19,315	18,928
Coutances, †.	7,663	7,663
Granville	7,581	7,581
Hambye	3,814	»
Saint-Hilaire-du-Harcouet	2,877	2,178
Saint-James	3,203	1,912
SAINT-LÔ	9,065	8,820
Mortain	2,521	1,613
Percy	3,184	»
Périers	2,640	1,700
Sourdeval	4,409	»
Torigny	2,311	2,260
Tour-la-Ville	3,938	»
Saint-Vaast	3,575	3,575
Valognes	6,655	6,034
Villedieu	3,040	2,996
MARNE.		
Avize	1,660	1,630
Ay	2,810	2,787
CHALONS-SUR-MARNE, †.	12,930	12,930
Courtisols	1,951	1,925
Damery-sur-Marne	1,808	1,793
Epernay	5,457	5,444
Fère-Champenoise	2,084	2,084
Fismes	2,120	1,944
Sainte-Menehould	3,962	2,923
Montmirail	2,347	2,069
Reims, † †.	38,359	38,359
Sermaize	1,701	1,701
Sézanne	4,206	4,143
Suippes	2,313	2,300
Vertus	2,221	2,128
Vitry-le-François	6,822	6,616
HAUTE-MARNE.		
Bourbonne	3,551	3,500
Châteauvillain	2,100	2,019
CHAUMONT	6,318	6,113
Saint-Dizier	6,366	5,997
Fay-Billot	2,393	2,291
Joinville	3,137	3,077
Langres, †	7,677	6,191
Nogent-le-Roi	2,807	2,681
Vassy	2,694	2,432
Voisey	1,852	1,783
MAYENNE.		
Château-Gontier	6,226	6,226
Cossé-le-Vivien	3,540	»
Craon	3,813	2,800
Saint-Denis-de-Gastines	3,391	»
Ernée	5,398	3,743
Evron	3,867	1,892
Lassay	2,796	1,578
LAVAL	17,810	15,590
Mayenne	9,782	8,790
Oisseau	3,869	»
La Poôté	3,237	»
Pré-en-Pail	3,458	»

COMMUNES.	POPULATION totale.	POPULATION agglomérée.
MEURTHE.		
Abreschwiller	1,980	1,580
Baccarat	3,057	»
Badonviller	2,213	1,930
Blamont	2,638	2,625
Blénod	1,554	1,554
Château-Salins	2,621	2,618
Cirey	2,031	1,927
Dieuze	3,965	3,703
Gerbéviller	2,252	2,234
Lunéville	12,798	12,661
NANCY, †.	31,445	29,229
Saint-Nicolas	3,169	3,160
Phalsbourg	3,722	2,108
Pont-à-Mousson	7,261	7,008
Saint-Quirin	1,987	1,515
Rosières-aux-Salines	2,433	2,314
Sarrebourg	2,340	2,312
Thiaucourt	1,589	1,589
Toul	7,333	7,279
Vézelise	1,685	1,685
Vic	3,080	3,054
MEUSE.		
Ancerville	2,221	2,221
BAR-LE-DUC	12,383	12,383
Commercy	3,716	3,716
Etain	2,934	2,934
Ligny	3,185	3,185
Saint-Mihiel	5,706	5,706
Montmédy	2,251	1,798
Mouzay	1,813	1,727
Revigny	1,566	1,566
Stenay	3,266	9,791
Varennes	1,607	1,607
Vaucouleurs	2,420	2,286
Verdun, †.	10,577	9,151
MORBIHAN.		
Auray	3,895	3,895
Baud	5,310	»
Bignan	3,000	»
Bubry	3,834	»
Carentoir	5,462	»
Carnac	3,407	»
Caudan	3,374	»
Cléguerec	3,695	»
Elven	3,354	»
Gourin	3,994	»
Grandchamp	4,769	»
Ile de Groix	3,034	»
Guémené	1,560	1,560
Guer	3,860	»
Guern	3,468	»
Guidel	3,920	»
Hennebon	4,749	3,418
Josselin	2,879	2,734
Langonnet	3,432	»
Languidic	6,420	»
Lorient	18,975	15,138
Malestroit	1,793	1,697
Mauron	4,101	»
Ménéac	3,527	»
Mohon	3,593	»
Moréac	3,005	»
La Nouée	3,350	»
Noyal-Pontivy	7,803	»

COMMUNES.	POPULATION totale.	POPULATION agglomérée
MORBIHAN (*suite*).		
Palais	3,646	1,944
Ploëmeur	6,792	»
Ploërdut	3,944	»
Ploërmel	5,207	2,616
Plouay	4,210	»
Plumeliau	4,076	»
Pluvignier	4,663	»
Pontivy	6,378	4,549
Port-Louis	2,712	2,712
Questembert	3,755	»
Riautec	3,378	»
Sarzeau	7,016	»
VANNES, †.	11,623	9,398
MOSELLE.		
Saint-Avold	3,365	3,365
Bitche	3,077	3,077
Boulay	2,684	2,645
Bouzonville	2,172	1,684
Briey	1,730	1,730
Forbach	4,428	3,039
Gorze	1,800	1,757
Grosbliderstroff	2,137	2,137
Lemberg	2,562	1,902
Longeville-Saint-Avold	2,153	1,829
Longwy	2,358	2,358
METZ, †	42,793	42,793
Montbronn	1,595	1,595
Puttelange	2,360	1,894
Rahling	1,874	1,592
Sarralbe	3,556	2,263
Sarreguemines	4,113	4,113
Sierck	2,034	1,640
Thionville	5,680	4,201
NIÈVRE.		
La Charité	4,947	4,385
Château-Chinon	2,775	2,775
Clamecy	5,539	4,935
Corbigny	1,970	1,692
Cosne	6,212	5,123
Decize	3,195	2,253
Donzy	3,653	1,941
Lormes	3,017	2,078
Moulins-Engilbert	3,316	1,783
NEVERS, †	16,967	13,275
Saint-Pierre-le-Moutier	2,256	1,670
Pouilly	3,202	1,827
Varzy	2,737	1,602
NORD.		
Saint-Amand	8,956	5,060
Aniches	1,807	1,512
Annœullin	3,178	2,766
Anzin	4,182	2,579
Armentières	6,512	5,876
Saint-Aubert	2,330	1,525
Avesnes	3,030	2,888
Avesnes-lès-Saint-Aubert	2,553	1,602
Bailleul	9,911	6,077
La Bassée	2,485	2,258
Bavay	1,650	1,575
Bergues	5,968	5,968
Bourbourg	2,527	1,527
Bruille-Saint-Amaud	2,156	2,100
Busigny	2,359	1,701

COMMUNES.	POPULATION totale.	POPULATION agglomérée
NORD (*suite*).		
Cambray †	17,846	17,846
Cassel	4,495	3,100
Le Cateau	6,015	5,203
Cattillon	3,201	1,617
Caudry	3,193	1,504
Clary	2,170	1,522
Comines	5,418	3,025
Condé	5,297	3,421
Denain	3,200	3,034
Douai	19,173	18,890
Dunkerque	23,808	23,808
Estaires	6,567	3,049
Fenain	1,920	1,920
Fline-les-Raches	3,471	1,575
Fresnes	3,693	3,192
Gommegnies	2,960	2,174
Gravelines	4,542	1,536
Halluin	4,240	2,272
Hasnon	3,059	2,123
Haspres	2,701	2,701
Haubourdin	2,345	1,800
Haussy	2,722	1,713
Hazebrouck	7,674	4,926
Hondschoote	3,9[illegible]3	3,220
Iwuy	3,557	2,132
Lagorgue	3,228	2,123
Lallaing	1,612	1,558
Landrecies	3,679	1,633
LILLE O.	72,005	72,005
Lincelles	3,681	»
Marc-en-Barault	3,348	»
Marchiennes	2,614	2,392
Maubeuge	6,363	3,645
Merville	6,258	3,000
Morbecque	4,127	2,124
Les Moulins	3,120	3,120
Neuvilly	2,786	2,752
Nieppes	3,379	1,593
Onnaing	2,786	2,552
Orchies	3,484	3,264
Quaroube	2,027	2,012
Le Quesnoy	3,281	3,060
Quesnoy-sur-Deule	4,207	1,788
Quiévy	2,611	1,574
Raimbeaucour	1,970	1,970
Raismes	2,508	2,390
Roncq	3,098	»
Roubaix	19,455	13,421
Sainghin-en-Wep	2,057	1,606
Saulzoir	2,213	1,707
Séclin	2,954	2,372
Solesmes	4,997	3,123
Solre-le-Château	2,559	2,211
Somain	2,535	2,372
Steenwerck	4,784	2,235
Steenvoorde	4,023	1,803
Templeuve	2,886	1,518
Tourcoing	19,966	8,749
Trélon	1,850	1,615
Valenciennes	19,499	16,679
Viesly	2,526	1,504
Vieux-Berquin	3,552	1,871
Vieux-Condé	3,865	2,000
Villers-Outreau	2,568	1,521
Wambrechies	3,403	»
Wattrelos	7,300	2,399

COMMUNES.	POPULATION totale.	POPULATION agglomérée
NORD (*suite*).		
Wavrin	2,672	1,789
Wazemmes	6,932	6,741
Wormhoudt	3,895	2,129
OISE.		
BEAUVAIS, †.	13,082	13,082
Béthisy-Saint-Pierre	1,589	1,589
Bresles	1,813	1,813
Breteuil	2,415	2,415
Chantilly	2,416	2,416
Clermont	3,235	2,859
Compiègne	8,895	8,895
Creil	1,690	1,618
Crépy	2,582	2,221
Crèvecœur	2,310	1,994
Grandvilliers	1,887	1,887
Méru	2,092	2,032
Mouy	2,507	1,954
Noyon	5,945	3,473
Pont-Sainte-Maxence	2,482	2,482
Senlis	5,016	5,016
ORNE.		
ALENÇON	13,934	13,277
Argentan	5,772	5,252
Athis	4,537	»
Bellême	3,263	3,136
Céaucé	3,571	»
Céton	3,587	»
Champsecret	4,089	»
Domfront	2,417	1,758
La Ferté-Macé	4,744	2,169
Flers	4,895	1,988
Saint-Fraimbault-sur-Pise	3,056	»
Laigle	5,454	4,718
Lougni	2,935	1,712
Loulay-l'Abbaye	3,688	»
Mortagne	5,692	5,375
Sées †	4,567	3,281
Tinchebray	3,738	»
Vimoutiers	4,083	2,349
PAS-DE-CALAIS.		
Aire	8,717	5,610
Arques	2,330	1,500
ARRAS, †	23,485	23,485
Audruick	2,373	2,100
Auxy-le-Château	2,646	2,370
Bapaume	3,122	3,018
Berck	1,706	1,617
Béthune	6,805	4,495
Boulogne	25,732	25,732
Bourlon	1,567	1,562
Calais	10,865	10,865
Carvin	4,953	4,202
Courrières	2,617	2,617
Desvres	2,748	2,668
Ecourt-Saint-Quentin	1,815	1,801
Etaples	1,809	1,721
Fleurbaix	3,140	»
Frévent	2,676	2,168
Fruges	3,134	3,134
Guines	3,775	3,176
Harnes	2,052	2,052
Hénin-Liétard	2,839	2,839
Hermies	2,207	2,134

COMMUNES.	POPULATION totale.	POPULATION agglomérée
PAS-DE-CALAIS (*suite*).		
Hesdin	3,456	3,456
Laventie	4,415	»
Lens	2,645	2,645
Lestrem	3,504	»
Lillers	4,724	2,360
Marquise	2,060	1,769
Metz-en-Couture	1,582	1,582
Montreuil	3,867	3,867
Oisy	2,116	2,067
Saint-Omer	19,032	18,789
Outreau	3,211	2,022
Saint-Pierre	7,603	7,603
Saint-Pol	3,452	3,322
Samer	2,144	1,610
Vaulx	1,634	1,634
Vitry	2,266	2,216
PUY-DE-DOME.		
Aigueperse	3,219	3,115
Ambert	8,016	3,500
Saint-Anthême	3,201	»
Arlanc	4,198	»
Aubière	3,753	3,260
Beaumont	1,953	1,953
Billom	4,467	4,057
Bromont	3,131	»
Cébazat	2,172	2,172
La Chapelle-Agnon	3,018	»
CLERMONT, †	32,427	27,630
Cournon	2,667	2,667
Courpierre	3,480	»
Cunlhat	3,325	»
Saint-Germain-Lambron	2,031	2,031
Gerzat	2,595	2,595
Issoire	5,741	5,741
Job	3,121	»
Jumeaux	1,836	1,836
Lempdes	1,735	1,735
Lezoux	3,757	1,804
Marat	3,091	»
Maringues	4,262	3,115
Marsat	3,185	»
Martres-de-Veyre	2,749	1,840
Pont-du-Château	3,401	3,401
Saint-Remi	4,157	»
Riom	11,473	11,050
Thiers	9,982	6,809
Vertaizon	2,676	2,646
Veyre-Monton	3,058	1,857
Vic-le-Comte	3,230	2,195
Vollore-Ville	3,944	»
Volvic	3,449	2,176
BASSES-PYRÉNÉES.		
Bayonne, †, O.	15,912	15,912
Saint-Etienne de Baigorry	3,380	1,500
Gan	3,150	»
Hasparren	5,494	»
Saint-Jean-de-Luz	3,469	3,000
Lasseube	3,004	»
Sainte-Marie	3,412	2,788
Mauléon	1,054	»
Monein	5,131	»
Nay	3,416	3,248
Oloron	6,620	6,037
Orthez	7,857	5,267

COMMUNES.	POPULATION totale.	POPULATION agglomérée
BASSES-PYRÉNÉES (*suite*).		
PAU.	12,607	11,959
Pontacq	3,202	2,039
Salies	8,634	4,490
Urrugne	3,478	»
HAUTES-PYRÉNÉES.		
Argeles.	878	»
Bagnères.	8,108	6,063
Bize-Nistos	3,300	»
Bordères.	1,854	1,600
Campan	4,248	»
Ibos.	1,971	1,900
Juillan.	1,691	1,580
Lourdes.	3,712	3,300
Luz.	2,678	1,500
Maubourguet	2,196	1,800
Ossun.	3,101	2,800
Saint-Pé	2,712	2,362
TARBES, †.	12,630	12,500
Vic-Bigorre.	3,857	3,440
PYRÉNÉES ORIENTALES.		
Arles	2,225	1,792
Baixas.	1,959	1,959
Céret	3,302	2,869
Collioure.	3,274	3,166
Elne.	2,229	1,921
Estagel.	2,141	2,141
Ille.	3,216	2,914
Saint-Laurent de la Salanque.	3,444	3,119
Millas.	2,100	2,020
Saint-Paul	1,845	1,775
PERPIGNAN, †, O.	17,618	16,733
Prudes.	3,013	2,708
Prats de Mollo	3,328	»
Rivesaltes.	3,400	3,400
Thuir	2,483	2,291
Vinça	2,066	1,952
BAS-RHIN.		
Barr.	4,714	3,910
Beinheim.	1,542	1,528
Benfeld.	2,555	1,826
Bischeim.	2,718	2,706
Bischoffsheim	1,687	1,680
Bischwiller	5,854	5,328
Bouxwiller	4,076	3,989
Brumath	4,131	3,950
Châtenois.	3,717	3,206
Dambach.	3,625	3,607
Dettwiller.	2,184	1,791
Dorlisheim	2,143	2,068
Drusenheim.	1,666	1,566
Ebersheim.	1,792	1,572
Epfig	2,942	1,975
Erstein.	3,564	3,410
Geispolsheim.	2,211	2,190
Grendelbruch.	1,625	1,568
Haguenau	9,694	8,084
Hatten.	2,096	2,052
Herbitzheim.	1,803	1,803
Herrlisheim	2,111	2,111
Hilsenheim	1,754	1,736
Hochfelden	2,472	2,472
Hoerdt.	1,537	1,537
Huttenheim.	1,705	1,705

COMMUNES.	POPULATION totale.	POPULATION agglomérée
BAS-RHIN (*suite*).		
Ingwiller.	2,279	2,255
Lauterbourg.	2,489	2,489
Lembach.	2,129	1,702
Marckholsheim.	2,312	2,203
Marlenheim.	2,033	1,958
Marmoutier.	2,743	2,480
Meistratzheim	1,643	1,643
Merzwiller.	1,829	1,829
Molsheim.	3,284	3,284
Muttersholtz.	2,119	1,837
Mutzig.	3,492	3,318
Neuwiller.	1,735	1,657
Niederbronn.	2,680	2,201
Niederlauterbach.	1,509	1,509
Oberbronn.	1,735	1,609
Obernai	4,920	4,696
Oberseebach.	1,854	1,814
Pfaffenhoffen	1,615	1,615
Reichshoffen.	2,678	2,509
Riedseltz.	1,534	1,534
Rosheim.	3,795	3,692
Saar-Union.	3,956	3,936
Salmbach.	1,512	1,504
Saverne	5,352	5,118
Scherwiller	2,711	2,701
Schiltigheim.	2,794	2,785
Schelestadt	9,700	9,353
Schleithal.	2,250	2,250
Seltz.	2,285	2,140
Souffelnheim	2,964	2,942
Soultz-sous-Forêts.	2,016	1,998
Sourbourg.	2,195	2,162
Stotzheim.	1,799	1,636
STRASBOURG, †, O.	57,885	50,239
La Wantzenau	2,325	2,325
Wasselonne	4,375	3,598
Westhoffen	2,442	2,442
Weyersheim.	2,087	2,087
Wissembourg	5,575	5,575
HAUT-RHIN.		
Altkirch	3,028	2,876
Ammerschwibr.	2,136	2,114
Bartenheim.	1,891	1,719
Bergheim	3,659	3,585
Belfort.	5,687	5,633
Biesheim.	1,790	1,729
Bitschwiller.	2,645	2,603
Blotzheim.	2,268	2,201
Cernay.	3,041	3,005
COLMAR	15,958	13,867
Sainte-Croix-aux-Mines.	3,595	»
Sainte-Croix-en-Plaine.	1,688	1,663
Dornach.	2,706	2,706
Eguisheim	2,182	2,166
Ensisheim.	2,734	2,632
Gueberschwihr.	1,638	1,615
Guebwiller	3,873	3,727
Habsheim.	1,637	1,637
Hegenheim.	1,953	1,940
Saint-Hippolyte.	2,385	2,245
Ingersheim	2,402	2,402
Kaysersberg.	3,383	3,214
Kruth.	1,832	1,632
Sainte-Marie-aux-Mines.	11,642	6,482

COMMUNES.	POPULATION totale.	POPULATION agglomérée
HAUT-RHIN (*suite*).		
Massevaux	3,356	2,855
Mulhausen	16,932	13,789
Munster	3,953	3,526
Neuf-Brisach	2,020	1,986
Oberhergheim	1,656	1,656
Oderen	1,768	1,540
Orbey	5,142	»
Ostheim	1,686	1,674
Pfaffenheim	1,867	1,829
Réguisheim	2,090	2,084
Ribeauvillé	7,171	6,561
Riquewihr	1,949	1,753
Rixheim	2,979	2,957
Rouffach	3,874	3,831
Soultz	4,152	3,643
Soultzmatt	3,045	2,636
Thann	5,086	5,086
Turckeim	2,747	2,680
Uffholtz	1,940	1,925
Wattwiller	1,775	1,750
Willer	2,010	1,950
Wintzenheim	3,377	3,078
RHONE.		
Amplepuis	4,881	»
Beaujeu	3,112	1,520
Caluire-et-Cuire	4,922	1,830
Condrieu	3,591	3,090
Cours	3,985	»
La Croix-Rousse	17,934	17,283
Cublize	3,060	»
Givors	5,379	4,345
La Guillotière	22,890	18,230
LYON, †† O.	150,814	147,223
Tarare	7,762	5,990
Vaise	6,110	4,966
Villefranche	7,553	7,553
HAUTE-SAONE.		
Champagney	3,032	1,729
Champlitte et le Prélot	3,083	2,750
Fougerolles	5,686	»
Gray	6,535	5,513
Gy	2,597	2,574
Héricourt	3,353	2,999
Jussey	2,785	2,751
Saint-Loup	2,586	2,522
Lure	2,950	2,950
Luxeuil	3,628	3,628
Pesmes	1,784	1,613
Scey-sur-Saône	1,921	1,830
Servance	4,306	»
VESOUL	5,887	5,792
SAONE-ET-LOIRE.		
Anost	3,012	1,510
Autun, †	10,435	9,000
Blanzy	3,072	1,680
Buxy	1,958	1,507
Chagny	3,107	2,992
Châlons-sur-Saône	12,400	12,400
Charolles	3,226	3,000
Chauffailles	3,582	»

COMMUNES.	POPULATION totale.	POPULATION agglomérée
SAONE-ET-LOIRE (*suite*).		
Cluny	4,255	3,395
Couches	3,080	1,800
Digoin	3,090	2,367
Fontaines	1,618	1,575
Saint-Gengoux-le-Royal	1,672	1,554
Givry	2,901	1,654
Louhans	3,674	3,236
MACON	11,944	11,944
Marcigny	2,665	2,238
Paray-le-Monial	3,486	2,850
Sennecey-le-Grand	2,585	1,835
Tournus	5,407	4,480
Varennes-le-Grand	1,553	1,538
Verdun	1,904	1,806
SARTHE.		
Beaumont-sur-Sarthe	2,378	1,961
Bonnétable	5,746	3,701
Saint-Calais	3,783	3,013
Château du Loir	3,017	2,709
Ecommoy	3,580	»
La Ferté-Bernard	2,604	2,604
La Flèche	6,440	5,833
Fresnay	3,074	3,005
Le Lude	3,335	2,180
Mamers	5,704	5,565
LE MANS †	23,164	19,103
Mayet	3,630	»
Parigné-l'Évêque	3,377	»
Sablé	4,188	3,468
Sillé-le-Guillaume	3,008	1,982
Vibraye	3,018	»
SEINE.		
Arcueil	1,746	1,583
Aubervilliers	2,292	2,292
Auteuil	3,236	3,236
Batignoles	11,566	11,472
Belleville	10,698	10,668
Bercy	6,428	4,170
Boulogne	5,993	5,722
La Chapelle	4,177	4,177
Charenton-le-Pont	2,558	2,327
Charonne	3,682	1,677
Choisy-le-Roi	3,010	3,010
Clichy-la-Garenne	3,605	3,400
Colombes	1,633	1,553
Courbevoye	2,488	2,448
Saint-Denis	9,332	9,332
Gentilly	9,450	1,598
Grenelle	2,816	2,816
Ivry	3,959	»
Saint-Mandé	2,478	2,478
Montmartre	6,842	6,234
Montreuil-sous-Bois	3,546	3,484
Montrouge	5,995	2,399
Nanterre	2,591	2,491
Neuilly	7,654	3,753
Noisy	1,876	1,512
Pantin	1,906	1,850
PARIS, † †, O.	909,126	884,780
Passy	5,702	3,982
Puteaux	2,704	2,544

COMMUNES.	POPULATION totale.	POPULATION agglomérée
SEINE (*suite*).		
Sceaux	1,670	1,670
Vanvres	2,427	2,353
Vaugirard	8,842	8,089
La Villette	7,681	7,681
Vincennes	3,032	2,825
Vitry	2,079	2,062
SEINE-INFÉRIEURE.		
Aumale	2,003	1,851
Bacqueville	2,810	1,654
Bolbec	9,802	8,536
Canteleu	3,591	»
Caudebec	2,713	2.656
Caudebec-lès-Elbeuf	5,295	»
Criquebeuf	1,838	1,821
Darnetal	5,979	5,648
Deville-lès-Rouen	3,916	3,902
Dieppe	16,820	16,820
Doudeville	3,308	»
Elbeuf	13,366	13,076
Etretat	1,591	1,551
Eu	3,739	3,490
Fécamp	9,452	8,350
Gournay-en-Bray	3,164	2,740
Grasville	3,789	2,900
Le Havre	25,618	25,618
Ingouville	7,766	7,766
Lillebonne	3,580	2,100
Maromme	2 956	2,679
Montivilliers	3,843	1,988
Monville	2,204	1,754
Neufchâtel	3,463	3,285
Saint-Nicolas-d'Aliermont	1,893	1,893
Oissel	3,192	2,736
Pavilly	2,236	1,900
Petit-Quevilly	2,116	1,843
Saint-Romain	1,652	1 632
ROUEN, † †, O.	92,083	92,083
Saint-Saëns	2,403	1.778
Sotteville-lès-Rouen	3,926	3,746
Tréport	2,419	2,239
Saint-Valery	5,236	4,998
Veules	1,591	1,591
Yvetot	9,213	7,923
SEINE-ET-MARNE.		
Bray	1,875	1,875
Brie-Comte Robert	2,725	2,660
Chelles	1,557	1,502
Coulommiers	3,573	2,877
Dammartin	1,742	1,701
La Ferté-Gaucher	2,014	1,700
La Ferté-sous-Jouarre	3,907	2,787
Fontainebleau	8,021	8,021
Lagny	2,029	2,026
Meaux, †	7,809	7,774
MELUN	6,846	6,830
Montereau-faut-Yonne	4,494	4,379
Moret	1,655	1,655
Nangis	2,015	1,761
Nemours	3,635	3,635
Provins	6,007	5,470
Tournan	1,806	1,590

COMMUNES.	POPULATION totale.	POPULATION agglomérée
SEINE-ET-OISE.		
Argenteuil	4,536	4,520
Arpajon	2,172	2,172
Beaumont-sur-Oise	1,874	1,874
Saint-Cloud	2,316	2,316
Corbeil	3 690	3,690
Dourdan	2,546	2,258
Essonnes	3,063	2,500
Étampes	7,896	7,399
Saint-Germain-en-Laye	10,951	10,624
Gonesse	2,123	2,096
Houdan	1,980	1,933
Longjumeau	1,946	1,753
Mantes	3,818	3,818
Meudon	3,233	1,811
Meulan	1,941	1,941
Milly	2,020	1,907
Montfort-l'Amaury	1,844	1,683
Montmorency	1,870	1,632
Poissy	2.880	2,508
Pontoise	5,408	4,990
Rambouillet	3,007	2,595
Rueil	3,333	3,257
Sannois	1,611	1,517
Sarcelles	1.609	1,563
Sartrouville	1,666	1,615
Sèvres	3,979	3,979
VERSAILLES, †	29,209	28,776
DEUX-SÈVRES.		
Airvault	1,923	1,806
Bressuire	1,894	1,894
Saint-Maixent	4,214	4,214
Mauzé	1,714	1,678
Melle	2,724	2,252
La Mothe-Sainte-Héraye	2,713	2,150
NIORT	18,197	18,015
Parthenay	4,288	3,810
Thouars	2,270	2,270
SOMME.		
Abbeville	18,247	13,842
Airaines	1,935	1,935
Albert	2,542	2,532
AMIENS, †	46,129	32,391
Beaucamps-le-Vieux	1,740	1,740
Beauquesne	2,590	2,585
Beauval	2,381	2,360
Boves	1,642	1,642
Candas	1,678	1,613
Cayeux	2,637	2,245
Combles	1,679	1,663
Corbie	2,635	1,630
Doullens	3,912	2,720
Epéhy	2,021	1,797
Flesselles	1,709	1,687
Flixecourt	1,714	1,714
Hallencourt	1,639	1,639
Ham	2,185	1,918
Harbonnières	2,180	2,180
Heudicourt	1,567	1,563
Longpré	1,614	1,614
Marcelcave	1,582	1,582
Moislains	1,791	1,784
Montdidier	3,790	3,790
Moreuil	2,051	2,038

COMMUNES.	POPULATION totale.	POPULATION agglomérée
SOMME (*suite*).		
Naours.	1,904	1,904
Nesle.	1,705	1,647
Péronne.	4,119	4,029
Picquigny.	1,516	1,516
Roisel.	1,586	1,565
Rosières.	2,401	2,401
Roye.	3,670	3,670
Talmas.	1,882	1,734
Saint-Valery.	3,285	3,058
Varloy-Baillon	1,972	1,972
Vignacourt.	3,800	3,800
Villers-Bocage.	1,502	1,502
Villers-Bretonneux.	2,508	2,508
TARN.		
ALBY ††.	11,801	9,367
Ambialet	3,141	»
La Bruguière.	3,724	»
Castelnau-de-Brassac.	4,573	»
Castres.	17,602	13,230
Cordes.	2,668	2,282
Gaillac.	8,199	5,881
Graulhet.	5,278	2,519
Lacaune.	4,050	1,730
Lautrec.	3,580	»
Lavaur.	7,205	4,622
Lisle.	5,119	1,776
Mazamet.	8,151	4,438
Montmiral.	3,108	»
Montredon.	4,910	»
Paulin.	3,150	»
Puylaurens.	6,280	2,027
Rabastens.	5,677	3 326
Réalmont.	2,782	2,207
Sorèze.	2,916	1,590
TARN-ET-GARONNE.		
Saint-Antonin.	5,455	2,780
Aucamville.	3,063	»
Auvillar.	2,275	1,812
Beaumont.	4,211	3,224
Castel-Sarrasin.	7,408	3,575
Caussade.	4,540	2,485
Caylus.	5,424	»
La Française.	3,780	»
Lamagistère.	1,904	1,600
Lauzerte.	3,508	1,720
Moissac.	10,618	6,190
MONTAUBAN †.	23,865	17,531
Montaigu.	4,205	»
Nègrepelisse.	3,142	»
Réalville.	3,021	»
Valence.	3,116	2,224
Verdun.	4,213	1,900
VAR.		
Antibes.	5,939	5,939
Les Arcs.	2,474	1,785
Aups.	2,961	2,574
Bandol.	1,705	1,503
Le Bar.	1,680	1,587
Bargemon.	1,944	1,807
Barjols.	3,470	2,260

COMMUNES.	POPULATION totale	POPULATION agglomérée
VAR (*suite*).		
Le Bausset.	3,050	2 250
Besse.	1,750	1,670
Brignoles.	5,652	4,953
Cagnes.	2,317	2,037
Callas.	2,322	2,184
Cannes.	3,997	3,650
Carcès.	2,259	2,242
Collobrières.	1,825	1,688
Cotignac.	3,778	3,597
Cuers.	5,000	4,585
DRAGUIGNAN.	9,794	8,774
Flayosc.	2,640	1,663
Fréjus †.	3,041	2,801
La Garde-Freinet.	2,348	1,500
Gonfaron.	1,673	1,562
Grasse.	12,825	7,515
Hières.	8,880	4,246
Lorgues	5,028	3,789
Le Luc.	3,562	2,734
Saint-Maximin.	3,637	3,346
Le Muy.	2,116	1, 23
Saint-Nazaire.	2,759	1,758
Ollioules.	3,026	1,947
Pignans.	2,340	2,239
Pourrières.	1,818	1,549
Rians.	3,034	2,707
Salernes.	2,610	2,458
La Seyne.	6,344	4,470
Signes.	2,029	1,856
Six-Fours.	3,001	»
Solliès-Pont.	3,277	2,635
Toulon.	35 322	29,518
Tourvès.	2,604	2,299
Saint-Tropez.	3,637	3,637
Le Val.	1,756	1,542
La Valette.	2,267	1,851
Valauris.	2,065	1,969
Vence.	3,156	3,156
VAUCLUSE.		
Apt.	5,958	4,601
AVIGNON ††.	31,786	27,733
Bédarrides.	2,352	1,975
Bollène.	4,744	2,700
Cadenet.	2,598	2,275
Caderousse.	3,262	1,917
Caromb.	2,508	2,188
Carpentras.	9,224	7,183
Caumont.	1,886	1,686
Cavaillon.	7,041	3,861
Courthéson.	3,322	2,443
Curcuron.	2,187	1,669
L'Isle.	6,277	4,818
Malaucène.	3,225	2,225
Mazan.	4,050	2,714
Monteux.	4,978	2,392
Mormoiron	2,343	1,750
Orange.	8,874	5,897
La Palud.	2,356	2,077
Pernes.	4,796	3 371
Pertuis.	4,470	3,671
Sault.	2,887	1,532
Sorgues.	2,797	2,000

COMMUNES.	POPULATION totale.	POPULATION agglomérée.
VAUCLUSE (*suite*).		
Thor	3,233	1,828
La Tour d'Aigues	3,312	1,527
Vaison	2,602	1,589
Valréas	4,277	2,838
VENDÉE.		
Aizenay	3,384	»
BOURBON-VENDÉE	5,257	4,510
Challans	3,640	»
Fontenay	7,650	6,389
Saint-Jean-de-Mont	3,880	»
Luçon †	3,761	3,609
Noirmoutiers	7,027	2,220
Le Poiré-sous-Bourbon	3,492	»
Les Sables	4,778	4,696
Talmont	3,087	»
Vix	3,007	1,534
VIENNE.		
Châtellerault	9,695	8,390
Chauvigny	1,734	1,592
Civray	2,100	1,900
Loudun	5,032	4,428
Mirebeau	2,555	1,781
Montmorillon	4,157	3,440
POITIERS	22,000	22,000
HAUTE-VIENNE.		
Bellac	3,851	3,037
Château-Ponsac	3,829	»
Coussac-Bonneval	3,013	»
Le Dorat	2,192	1,733
Eymoutiers	3,543	1,794
Saint-Junien	5,705	3,267
Saint-Léonard	6,036	3,504
LIMOGES, † O.	29,706	23,963
Magnac-Laval	3,436	»
Oradour-sur-Vayres	3,348	»
Rochechouart	4,123	1,651
Saint-Yrieix	6,900	3,041

COMMUNES.	POPULATION totale.	POPULATION agglomérée.
VOSGES.		
La Bresse	3,024	»
Bruyères	2,359	2,185
Charmes	2,920	2,660
Darney	1,870	1,870
Saint-Dié †	7,906	5,732
EPINAL	9,526	8,742
Gérardmer	5,931	»
Grandfontaine	1,708	1,628
Granges	2,475	1,600
Hadol	3,059	»
Liffol-le-Grand	1,689	1,689
Mirecourt	5,684	5,597
Saint-Nabord	2,590	1,800
Neufchâteau	3,645	3,645
Plainfaing	3,442	»
Rambervillers	4,987	4,590
Ramonchamp	3,201	»
Raon-l'Etape	3,517	3,291
Remiremont	5,055	4,591
Rupt	3,447	»
Senones	2,441	2,215
Val d'Ajol	6,274	»
Xertigny	3,578	»
YONNE.		
AUXERRE	11,575	10,989
Avallon	5,309	5,089
Brienon	2,678	2,464
Saint-Bris	1,960	1,710
Chablis	2,456	2,433
Saint-Fargeau	2,251	1,519
Saint-Florentin	2,277	2,136
Joigny	5,494	4,700
Sens, ††	9,095	9,029
Tonnerre	4,271	3,773
Vermenton	2,726	2,386
Villeneuve-l'Archevêque	1,980	1,550
Villeneuve-la-Guiard	1,856	1,794
Villeneuve-le-Roi	5,199	3,784

Tableau *des Canaux de navigation de la France, indiquant les départements qu'ils traversent et leur étendue totale.*

NOMS DES CANAUX.	DÉPARTEMENTS QU'ILS TRAVERSENT.	LONGUEUR totale.
		mètres.
Canal d'Aire à la Bassée. . . . . — d'Aire à St-Omer.	Pas-de-Calais, Nord.	40,800
— des Ardennes. .	Ardennes, Aire. . .	103,315
— d'Ardres. . . .	Pas-de-Calais. . .	4,700
— d'Arles à Bouc. .	Bouches-du-Rhône.	47,200
— de Beaucaire. .	Gard.	50,354
— de Bergues à Dunkerque. . .	Nord.	8,701
— de Bergues à Furnes ou de la Basse-Colme.	Nord.	13,860
— du Berry. . . .	Allier, Cher, Loir-et-Cher, Indre-et-Loire.	320,000
— du Blavet. . .	Morbihan.	59,500
— de Bourbourg. .	Nord.	21,032
— de Bourgedou. .	Gard.	9,710
— de Bourgogne. .	Côte-d'Or, Yonne. .	241,469
— de la Bourre. .	Nord.	7,794
— de Briare.. . .	Loiret.	55,301
— de Brouage. . .	Charente-Inférieure	15,870
— de la Brusche. .	Bas-Rhin.	21,121
— de Calais à Saint-Omer.	Pas-de-Calais. . .	29,542
— de Carcassonne..	Aude.	7,064
— du Centre. . .	Saône-et-Loire. . .	116,812
— de Cette. . . .	Hérault.	1,530
— de la Colme. . .	Nord.	24,785
— de la Basse-Colme	Nord.	»
— de Condé. . . .	Nord.	6,400
— de Cornidon . .	Seine-et-Marne. .	370
— de Courlavent. .	Aube.	10,000
— de Crozat. . . .	Aube.	»
— de la Deule. . .	Nord, Pas-de-Calais.	65,669
— de Dunkerque à Furnes.. . . .	Nord.	14,090
— des Étangs. . .	Hérault.	27,546
— de Givors. . .	Loire, Rhône. . .	16,177
— du Grau-du-Lez.	Hérault.	1,560
— du Grau-du-Roi.	Gard.	6,000
— de Graves. . .	Hérault.	10,000
— de Guines. . .	Pas-de-Calais. . .	6,120
— d'Hazebrouck. .	Nord.	5,686
— d'Ille-et-Rance. .	Ille-et-Vilaine, Côtes-du-Nord. . .	84,794
Canal latéral à l'étang de Mauguio.	Hérault.	10,640
— latéral à la Loire, de Digoin à Briare	Saône-et-Loire, Allier, Nièvre, Cher, Loiret.	198,000
— latéral à l'Oise. .	Aisne, Oise. . . .	30,000
— du Lez.) . . .	Aisne.	»
— de Loing. . . .	Loiret, Seine-et-Marne.	52,934
— de Luçon . . .	Vendée.	14,185
— de Lunel. . .	Hérault	13,188
— de Manicamp. .	Aisne.	4,851
		1,778,670

NOMS DES CANAUX.	DÉPARTEMENTS QU'ILS TRAVERSENT.	LONGUEUR totale.
		mètres.
Report.. . .	. . . .	1,778,670
Canal du Midi. . .	Haute-Garonne, Aude, Hérault. .	244,092
— de Nantes à Brest	Loire-Inférieure, Ille-et-Vilaine, Morbihan, Côtes-du-Nord, Finistère.	374,000
— et Robine de Narbonne	Aude.	37,278
— de Neuf-Fossé. .	Pas-de-Calais. . .	10,500
— de la Nieppe. .	Nord.	9,218
— de Niort à la Rochelle.	Deux-Sèvres, Charente-Inférieure. .	78,000
— du Nivernais. .	Nièvre, Yonne. . .	176,166
— de Nogent. . .	Aube.	382
— d'Orléans. . .	Loiret.	73,304
— de l'Ourcq. . .	Oise, Seine-et-Marne, Seine-et-Oise, Seine.	93,992
— de la Peyrade. .	Hérault.	3,043
— de Préaven. . .	Nord.	1,948
— de la Radelle. .	Gard, Hérault. . .	8,900
Canal du Rhône au Rhin.	Côte-d'Or, Jura, Doubs, Haut-Rhin, Bas-Rhin.	349,363
— de Roanne à Digoin.	Loire, Saône-et-Loire, Allier. .	55,272
— de la Robine de Vic.	Hérault.	2,850
— de Roubaix. . .	Nord.	23,000
— de Saint-Denis. .	Seine.	6,000
— de Saint-Martin.	Seine.	4,632
— Saint-Maur. . .	Seine.	1,100
— de Saint-Michel..	Pas-de-Calais. . .	374
— de Saint-Pierre..	Haute-Garonne. . .	1,430
— de Saint-Quentin	Nord, Aisne. . . .	94,381
— de Sainte-Lucie.	Aude.	5,845
— de la Sambre à l'Oise.	Nord, Aisne. . .	70,000
— de Sédan. . . .	Ardennes.	577
— de la Sensée. .	Nord.	26,700
— de Silvérial. . .	Gard.	11,490
— de la Somme. .	Somme.	156,894
— de la Vire à la Taute.	Manche.	35,000
— de Coutances. .	Manche.	4,600
— de Rive de Gier à la Grand'Croix. .	Loire.	5,000
— de la Manche au Rhin.	Marne, Meuse, Meurthe, Bas-Rhin. .	298,000
— latéral à la Garonne.	Haute-Garonne, Tarn-et-Garonne, Lot-et-Garonne, Gironde. . . .	201,000
	Total.	4,243,001

(ou en lieues de 4,000 mètres 1,061).

TABLEAU *indiquant les siéges des Cours royales et des Académies, ainsi que les Archevêchés et les Évêchés suffragants.*

SIÉGES des cours royales et des académies.	DÉPARTEMENTS COMPRIS DANS LEUR RESSORT.
AGEN. . . .	Lot-et-Garonne. Lot. Gers.
AMIENS. . .	Somme. Oise. Aisne.
ANGERS. . .	Mayenne. Sarthe. Maine-et-Loire.
AIX.	Basses-Alpes. Bouches-du-Rhône. Var.
BASTIA (1) .	Corse.
BESANÇON. .	Haute-Saône. Doubs. Jura.
BORDEAUX. .	Charente. Dordogne. Gironde.
BOURGES. . .	Indre. Cher. Nièvre.
CAEN.	Calvados. Manche. Orne.
COLMAR. . .	Bas-Rhin. Haut-Rhin.
DIJON. . . .	Haute-Marne. Côte-d'Or. Saône-et-Loire.
DOUAI. . . .	Nord. Pas-de-Calais.
GRENOBLE. .	Isère. Drôme. Hautes-Alpes.
LIMOGES. . .	Haute-Vienne. Creuse. Corrèze.
LYON. . . .	Loire. Rhône. Ain.
METZ. . . .	Ardennes. Moselle.
MONTPELLIER	Aude. Aveyron. Hérault. Pyrénées-Orientales.
NANCY. . . .	Meurthe. Meuse. Vosges.
NIMES. . . .	Ardèche. Gard. Lozère. Vaucluse.
ORLÉANS. . .	Indre-et-Loire. Loiret. Loir-et-Cher.
PARIS. . . .	Aube. Eure-et-Loir. Marne. Seine. Seine-et-Marne. Seine-et-Oise. Yonne.
PAU.	Basses-Pyrénées. Hautes-Pyrénées. Landes.
POITIERS. . .	Charente-Inférieure. Deux-Sèvres. Vendée. Vienne.
RENNES. . .	Côtes-du-Nord. Finistère. Ille-et-Vilaine. Loire-Inférieure. Morbihan.
RIOM. . . .	Allier. Cantal. Haute-Loire. Puy-de-Dôme.
ROUEN. . . .	Eure. Seine-Inférieure.
TOULOUSE. .	Ariége. Haute-Garonne. Tarn. Tarn-et-Garonne.

(1) Comme cours royales, *Aix* et *Bastia* forment deux arrondissements, mais sont réunies comme *académies*.

SIÉGES des archevêchés.	SIÉGES DES ÉVÊCHÉS SUFFRAGANTS.
AIX.	Fréjus (Var). — Gap (Hautes-Alpes). — Marseille (Bouches-du-Rhône). — Ajaccio (Corse). — Digne (Basses-Alpes). — Alger (Algérie).
ALBY. . . .	Rhodez (Aveyron). — Cahors (Lot). — Perpignan (Pyrénées-Orientales). — Mende (Lozère).
AUCH	Tarbes (Hautes-Pyrénées.) — Aire (Landes). — Bayonne (Basses-Pyrénées).
AVIGNON. . .	Nîmes (Gard). — Valence (Drôme). — Viviers (Ardèche.) — Montpellier (Hérault).
BESANÇON. .	Belley (Ain). — Metz (Moselle). — Strasbourg (Bas-Rhin). — Verdun (Meuse). — Saint-Dié (Vosges). — Nancy (Meurthe).
BORDEAUX. .	Agen (Lot-et-Garonne). — Angoulême (Charente). — Poitiers (Vienne). — Périgueux (Dordogne). — La Rochelle (Charente-Inférieure). — Luçon (Vendée)
BOURGES. . .	Clermont (Puy-de-Dôme). — Limoges (Haute-Vienne). — Le Puy (Haute-Loire). — Tulle (Corrèze). — Saint-Flour (Cantal).
LYON. . . .	Autun (Saône-et-Loire). — Langres (Haute-Marne). — Saint-Claude (Jura). — Grenoble (Isère). — Dijon (Côte-d'Or).
PARIS. . . .	Chartres (Eure-et-Loir). — Meaux (Seine-et-Marne). — Orléans (Loiret). — Blois (Loir-et-Cher). — Versailles (Seine-et-Oise). — Arras (Pas-de-Calais). — Cambrai (Nord).
REIMS. . . .	Soissons (Aisne). — Châlons-sur-Marne (Marne). — Beauvais (Oise). — Amiens (Somme).
ROUEN. . . .	Bayeux (Calvados). — Evreux (Eure). — Sées (Orne). — Coutances (Manche).
SENS.	Troyes (Aube). — Nevers (Nièvre). — Moulins (Allier).
TOULOUSE. .	Montauban (Tarn-et-Garonne). — Pamiers (Ariége). — Carcassonne (Aude).
TOURS. . . .	Le Mans (Sarthe). — Angers (Maine-et-Loire). — Rennes (Ille-et-Vilaine). — Nantes (Loire-Inférieure). — Quimper (Finistère). — Vannes (Morbihan). — Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord).

Tableau *des Colonies françaises.*

AMÉRIQUE.	LA MARTINIQUE.	115,000	264,000
	LA GUADELOUPE.	106,000	
	Marie-Galande.	12,900	
	Les Saintes	1,200	
	La Désirade.	1,300	
	Saint-Martin (partie E. de).	4,000	
	Guyane.	22,400	
	Saint-Pierre et Miquelon. .	1,200	
AFRIQUE.	ALGÉRIE.	100,000	227,500
	SÉNÉGAL.		
	Arrondissement de Saint-Louis.		
	Ile *Saint-Louis*; îles voisines de *Babaghé*, de *Safal* et de *Ghibar*; divers établissements sur le fleuve, les escales ou lieux de marché où se traite la gomme; partie des côtes depuis le cap Blanc jusqu'à la baie d'Iof.	21,000	
	Arrondissement de Gorée.		
	Ile de *Gorée*; la côte depuis la baie d'Iof jusqu'au comptoir d'Albreda dans la Gambie.		
	Ile *Bourbon*	105,900	
	Ile *Sainte-Marie*, près de la côte orientale de Madagascar	600	
ASIE.	HINDOUSTAN.		167,500
	Côte de Coromandel.		
	Pondichéry, et les districts de Villenour et de Babour.	82,000	
	Karikal et les quatre maganons ou districts voisins.	44,100	
	Côte des Serkars septentrionaux.		
	Yanaon et les aldées qui en dépendent; la loge ou factorerie de Mazulipatam. .	7,600	
	Bengale.		
	Chandernagor et son territoire; la résidence de Goretti et plusieurs loges ou factoreries.	30,600	
	Côte de Malabar.		
	Mahé et son territoire; loge de Calicut.	3,200	
	Golfe de Cambaye.		
	Surate: Loges ou factoreries	?	
	ARABIE.		
	Loges ou factoreries à Mascate et Moka.	?	
	Total de la population. . .		659,000

Tableau des Finances *du royaume, présenté par* Necker *aux États-Généraux en* 1789.

RECETTES.

		liv.
Ferme générale.		150,107,000
— des postes.	12,000,000	134,240,000
— des messageries. . .	1,100,000	
Régie des aides et droits réunis.	50,220,000	
— des domaines et forêts	50,000,000	
— des loteries. . . .	14,000,000	
— des revenus casuels .	3,000,000	
— du marc d'or. . . .	1,500,000	
— des poudres et salpêtres.	800,000	
Divers autres revenus fixes.	1,620,000	
Impositions de Paris, pays d'élection et pays conquis.		155,655,000
Imposition des pays d'état. Languedoc. . .	9,767,250	24,556,027
Bretagne. . . .	6,611,460	
Bourgogne. . .	4,128,196	
Provence. . .	2,892,463	
Pau, Bayonne et Foix. . . .	1,156,658	
Capitation, 10ᵉ et retenues au trésor. . . .	6,865,000	10,736,000
Impositions aux fortifications des villes. . .	575,000	
Bénéfices sur les monnaies et les forges. . .	580,000	
Revenus de la caisse du commerce.	636,000	
Différents loyers. . . .	180,000	
Intérêts des sommes prêtées aux États-Unis. .	1,600,000	
Intérêts de 6 millions dus par le duc de Deux-Ponts.	300,000	
Total net des recettes.		475,294,027
Frais de perception fixés par l'Assemblée constituante.		75,974,000
Total brut des recettes. . . .		551,268,027

DÉPENSES.

	liv.
Maison du roi, des enfants de France et des tantes du roi.	25,000,000
Maison des princes du sang.	8,240,000
Affaires étrangères, ligues suisses. . .	7,480,000
Département de la guerre.	99,160,000
Marine et colonies.	44,5 0,000
Ponts et chaussées.	5,680,000
Haras.	814,000
Rentes perpétuelles et viagères. . . .	162,486,000
Intérêts divers.	44,300,000
Gages des charges représentant l'intérêt de la finance.	14,692,000
Intérêts et frais des anticipations sur 1790 et 1791.	15,800,000
Engagements à tenir avec le clergé. .	2,500,000
Indemnités à différents titres. . . .	3,235,000
Pensions.	29,560,000
Traitement du conseil, du chancelier,	
	463,447,006

	liv.
Report. .	463,447,000
du garde des sceaux, du secrétaire d'État de la maison du roi. . . .	3,173,000
Intendants des provinces.	1,495,000
Police et garde de la ville de Paris. .	2,708,000
Maréchaussée de la province de l'Ile-de France.	250,000
Pavé de puits et travaux de carrières près de Paris.	1,027,000
Décharges sur la capitation et le 20ᵉ des provinces.	7,120,000
Traitement aux receveurs, fermiers, etc.	20,094,000
Aux administrateurs du trésor, payeurs, etc.	3,753,000
Bureaux de l'administration générale .	2,048,000
Fonds de bienfaisance en réserve et secours à des réfugiés.	1,002,000
Secours pour constructions d'édifices sacrés.	2,188,000
Dons, aumônes, travaux de charité, mendicité.	6,078,000
Encouragement pour le commerce. .	3,864,000
Instruction publique, jardin du roi et bibliothèque royale.	1,227.000
Bâtiments publics.	1,900,000
Frais de procédure criminelle. . . .	3,180,000
Dépenses variables dans les provinces .	4,500,000
Dépenses diverses, mines, etc. . . .	990,000
Dépenses imprévues.	5,400,000
Total général.	535,444,000

RÉSULTAT.

Dépenses fixes. . .	535,444,000
Recettes nettes. . .	475,294,027
Déficit annuel. . .	60,149,973

Tableau des Finances *de la France comprenant* 108 *départements, en* 1802 (an XI).

RECETTES.

	fr.
Excédant des recettes sur les dépenses de l'exercice précédent.	2,000,000
Contribution foncière.	220,200,000
— personnelle et mobilière.	32,800,000
Centimes additionnels pour les dépenses départementales.	15,783,000
Portes et fenêtres.	16,000,000
Patentes.	17,500,000
Régie de l'enregistrement et des forêts.	190,000,000
Douanes.	40,000,000
Postes.	11,000,000
Loteries.	12,000,000
Salines.	3,500,000
Cautionnement des greffiers de justice de paix.	4,000,000
Recettes diverses et accidentelles. . .	4,717,000
	569,500,000
Recette extérieure. . .	20,000,000
Total général. . . .	589,500,000

ARMÉE.

Infanterie de ligne. . . .	341,411
— légère. . .	100,130
Cavalerie de ligne. . . .	14,120
— légère. . .	54,868
Artillerie à pied.	20,656
— à cheval. .	3,229
Train, pontonniers, ouvriers. . .	6,416
Artillerie des côtes. . . .	16,188
Génie. . . .	5,873
Garde des consuls. . . .	6,227
Total. .	569,118

ÉTATS-MAJORS.

État-major de la garde des consuls.	38
Généraux de division.	120
— de brigade. .	240
Adjudants de brigade.	120
Aides de camp. .	840
Adjoints à l'état-major. . . .	200
Inspecteurs aux revues. . . .	136
Commissaires des guerres. . . .	274
Total de l'état-major. . .	1,968

MARINE.

Vaisseaux.	Frégates.	Chaloupes canonnières.	Péniches
34	33	160	1,100

En construction : 6 ou 7 vaisseaux, 3 ou 4 frégates.

Nota. En 1802 la France était en paix avec l'Europe.

DÉPENSES.

Dette publique.

		fr.	fr.
Aux créanciers de l'État.		39,570,918	64,023,482
A la caisse d'amortissement.		1,272,055	
Dette viagère.		19,986,674	
Dette perp. de 6 nouveaux départem. .	2,677,277	3,193,835	
Dette viagère, *id.*	516,558		

Dépenses générales.

Ministère de la justice.			23,318,730
— des relations extérieures. . .			7,000,000
Ministère de l'intérieur.	Service ordin. .	17,000,000	47,110,000
	— extraordin. .	22,500,000	
	Subsist. achetées l'année précédente. .	7,610,000	
Ministère des finances.	Service ordin. .	29,047,788	56,047,788
	2ᵉ remboursement d'une partie des cautionnements à la caisse d'amortissement	5,000,000	
	Intérêts de cautionnements..	2,000,000	
	Pensions. . . .	20,000,000	
Ministère du trésor public.			6,000,000
— de la guerre. . . .		153,000,000	243,000,000
— de l'administration de la guerre. . . .		90,000,000	
Ministère de la marine.	Service ordin.	70,000,000	126,000,000
	— extraordin.	56,000,000	
Frais de négociations.			9,000,000
Fonds en réserve.			8,000,000
Total général.			589,500,000

Tableau des Finances *de la France, d'après le budget de* 1841, *présenté aux Chambres en* 1840.

RECETTES.

Contributions directes.

		fr.
Contribution foncière	268,031,231	
— personnelle et mobilière	56,269,520	
— des portes et fenêtres	30,172,130	392,764,951
— des patentes	37,592,070	
Taxe de premier avertissement	700,000	

Enregistrement, Timbre, Domaines.

Enregistrement (y compris le décime)	170,900,000	
Greffes	4,400,000	
Hypothèques (*id.*)	1,900,000	
Amendes	3,560,000	
Passeports et permis de port d'armes	2,600,000	185,720,000
Droits de chancellerie et du sceau	170,000	
Frais de justice et autres à recouvrer	2,190,000	
Timbre		33,750,000
Revenus et prix de vente de domaines		3,503,000
Prix de vente d'objets mobiliers et immobiliers provenant des ministères		1,460,000
Produit des écoles vétérinaires	53,500	
Idem des bergeries	111,700	
Idem des haras et dépôts d'étalons	288,000	717,200
Idem des écoles d'arts et métiers	165,000	
Idem des établissements thermaux	99,000	

Produit des Forêts et de la Pêche.

Produits des coupes de bois	30,342,500	
Produits divers et droits de pêche	2,603,500	34,577,632
Contributions des communes et établissements publics pour frais de régie de leurs bois	1,631,632	

Douanes et Sels.

Droits de douanes, de navigation et recettes diverses		111,424,000
Droits de consommation des sels		56,771,000

Contributions indirectes.

Droits de circulation sur les vins, cidres, poirés et hydromels	6,738,000	
Droits de détail sur les boissons	43,678,000	
Droits de remplacement aux entrées de Paris	10,442,000	87,528,000
Droits d'entrée sur les boissons et taxe unique aux entrées	17,034,000	
Droits de fabrication sur les bières	9,636,000	

	fr.
Sels : Droits à l'extraction dans les départements de l'intérieur	8,298,000
Sucre indigène (droits de fabrication)	5,000,000
Licences aux débitants de boissons, etc.	3,186,000
Droits sur les voitures publiques	7,836,000
Droits sur les cartes à jouer	637,000
Droits de garantie des matières d'or et d'argent	2,000,000
Droits de navigation sur les rivières	5,128,000

Produits des postes.

Taxe des lettres		39,849,000	
Droits de 5 p. % sur les envois d'argent		865,000	
Droit sur le transport des matières d'or et d'argent par les paquebots de la Méditerranée		117,000	
Prix des places dans les malles-postes		2,206,000	
Prix des places dans les paquebots. de Calais à Douvres	49,000		45,188,000
de Toulon au Nord de l'Afrique	77,000	1,215,000	
de Marseille dans la Méditerranée	989,000		
du Continent en Corse	100,000		
Droit de transit des correspondances étrangères		896,000	
Recettes diverses		40,000	

Produits universitaires.

Rétributions des colléges royaux		405,000	
— des colléges communaux		425,000	
— des institutions et pensions		782,000	
Facultés de Droit. Inscriptions	270,000		
Examens	720,000	1,080,000	
Diplômes	90,000		
Facultés de Médecine. Inscriptions	360,000		
Examens	140,000	590,000	
Diplômes	90,000		
Facultés de Theolog. Examens	400		4,163,600
		1,000	
Diplômes	600		
Facultés des Sciences. Inscriptions	500		
Examens	25,000	44,000	
Diplômes	18,500		
Facultés des Lettres. Inscriptions	1,000		
Examens	125,000	236,000	
Diplômes	110,000		
Produit de la dotation et des domaines appartenant à l'Université		600,500	

Divers revenus.

Salines et mines de sel de l'Est	1,000,000
Produits éventuels affectés aux dépenses ordinaires et extraordinaires des départements	12,000,000
Produits et revenus de l'Algérie	2,115,000

		fr.
Bénéfice sur la fabrication des monnaies et la vente des médailles. . .		70,100
Redevances et produits extraordinaires des mines.		318,000
Droit des vérifications des poids et mesures.		1,020,000
Péages sur les rivières. Bassin de la Garonne.	173,000	
Rivière de l'Allier. .	31,000	
Rivière de la Seine, de Rouen à la mer. .	80,000	324,000
Rivière de la Sèvre-Niortaise	40,000	
Bacs, péages sur les ponts, pêche, etc.		1,309,000
Dixième des produits des octrois. . .		5,361,000
Timbres de toute espèce.		3,006,000
Prélèvement sur les communes pour frais de casernement.		993,000
Recettes extraordinaires.		79,000
Amendes et confiscations.		1,647,000
Recouvrements d'armes.		1,136,000
Produit de la vente des tabacs. . .		92,000,000
Produit de la vente des poudres. . .		5,250,000
Produit de la taxe des brevets d'invention.		621,000
Solde non employée des fonds communs des chancelleries consulaires. . .		18,000
Ressources extraordinaires pour dépenses des écoles normales primaires. .		200,000
Pensions et rétributions des élèves des écoles militaires.		594,200
Recouvrement de frais d'entretien d'élèves à l'école de cavalerie de Saumur.		36,800
Moitié de la retenue de 3 p. °/₀ au profit de la caisse des invalides sur les dépenses du matériel de la marine..		490,000
Retenue de 2 p. °/₀ pour l'hôtel des invalides sur la dépense du personnel de la guerre.		863,000
Pensions de marins admis à l'hôtel des invalides de la guerre.		48,000
Revenus de divers établissements spéciaux (écoles vétérinaires, bergeries, haras, etc.).		388,000
Produit de compensations de valeurs données en paiement de dépenses publiques, reversements de fonds, et autres recettes attribuées au trésor public.		1,115,000
Produits des ventes de cartes des dépôts de la guerre et de la marine. .		38,000
Valeur du prix de revient des poudres livrées par le ministère de la guerre au département de la marine.		237,640
au département des finances.		2,112,250
Produit du pénitencier militaire de Saint-Germain-en-Laye.		124,000
Produit de la rente de l'Inde. . . .		1,000,000
Bénéfice de la caisse des dépôts et consignations.		1,000,000
Recouvrements sur prêts faits en 1830 au commerce et à l'industrie. . .		300,000

	fr.
Recettes sur débets non compris dans l'actif de l'administration des finances.	150,000
Dépôts d'argent dans les caisses de agents des postes acquis au trésor pour cause de déchéance.	200,000
Recettes de différentes origines. . .	400,000
Total des recettes ordinaires de l'exercice 1841.	1 127,268,273

Moyens extraordinaires.

Produit des moyens extraordinaires à réaliser éventuellement, en exécution des articles 2 et 3 de la loi du 17 mai 1837, pour les travaux publics extraordinaires.	57,255,292
Total général des voies et moyens de l'exercice 1841.	1,184,523,565

DÉPENSES.

Dette publique.

Dette consolidée. . . .	195,911,137	240,527,600
Amortissement. . . .	44,616,463	
Emprunts spéciaux pour canaux et travaux divers.		10,683,300
Intérêts de capitaux remboursables à divers titres.		18,000,000
Rentes viagères. . . .	3,420,000	
Pensions des veuves de pairs et d'anciens sénateurs.	830,000	
— civiles.	1,440,000	
— à titre de récompenses nationales. . . .	553,000	
— militaires.	43,550,000	
— ecclésiastiques. . .	1,600,000	55,413,000
— de donataires dépossédés.	1,340,000	
— sur la caisse de vétérance de l'ancienne liste civile.	600,000	
Subvention aux fonds de retraite des finances. .	1,680,000	
Secours aux pensionnaires de l'ancienne liste civile.	400,000	

Dotations.

Liste civile.	14,000,000	
Chambre des pairs. . .	720,000	
Chambre des députés. .	700,000	16,477,400
Légion-d'Honneur (supplément à sa dotation).	1,057,400	

MINISTÈRE DE LA JUSTICE ET DES CULTES.

Dépenses de la Justice.

	fr.	fr.
Administration centrale.	539 800	
Conseil-d'Etat. . . .	630,100	
Cour de cassation. . .	970,000	
Cours royales. . . .	4,228,550	
Cours d'assises. . . .	154,400	
Tribunaux de première instance.	6,205,945	
Idem de commerce. . .	179,900	20,327,225
Idem de police. . . .	62,400	
Justices de paix. . . .	3,106,130	
Frais de justice criminelle, etc.	4,025,000	
Pensions (fonds de subventions).	180,000	
Dépenses diverses. . .	45,000	

Dépenses des Cultes.

Administration centrale.	227,414	
Culte catholique.		
Traitements et dépenses concernant les cardinaux, archevêques et évêques.	1,037,000	
Traitements et indemnités du clergé paroissial.	28,525,000	
Chapitre royal de Saint-Denis.	112,000	
Bourses des séminaires.	995,000	
Secours à des ecclésiastiques et à d'anciennes religieuses.	1,070,000	36,052,714
Acquisitions, constructions, entretien des édifices du culte, etc. .	3,006,300	
Cultes non catholiques.		
Cultes protestants. . .	973,000	
Directoire général de la confess. d'Augsbourg.	16,000	
Culte israélite. . . .	91,000	

MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

Administration centrale.	698,122	
Traitements des agents du service extérieur. .	4,675,300	
Dépenses secrètes. . .	650,000	
Frais de courriers. . .	600,000	7,964,791
Frais de service. . . .	820,000	
Dépenses diverses et variables.	521,369	

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Administration centrale.	757,600
Services généraux. . .	312,400
Administration académique.	643,900
Inspection des écoles primaires.	400,000
Instruction supérieure. .	2,508,720
Instruction secondaire .	1,977,800
Instruction primaire. .	6,010,000
Institut.	562 000
Collége de France. . .	144,044
Muséum d'histoire naturelle.	480,450
	13,796,914

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE. (*suite*).

	fr.	fr.
Report. . . .	13,796,914	
Bureau des longitudes.	121,760	
Bibliothèque royale. .	385,000	
Service des bibliothèques publiques.	171,223	
Établissements divers. .	117,600	
Souscriptions.	200,000	
Encouragements aux savants et hommes de lettres.	243,800	15,466,297
Recueil et publication des documents inédits de l'histoire nationale. .	150,000	
Subvention aux fonds de retraite.	280,000	

MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR.

Administration centrale.	1,223,600
Services généraux.	
Dépenses secrètes ordinaires de la police générale	932,000
Lignes télégraphiques. .	1,086,550
Gardes nationales . . .	148,000
Subvention aux caisses de retraite.	74,300
Beaux-Arts.	
Etablissements des beaux-arts	459,500
Ouvrages d'arts et décoration d'édifices publics.	400,000
Conservation d'anciens monuments historiques.	400,000
Encouragements et souscriptions	311,000
Indemnités et secours. .	197,700
Subvention aux théâtres royaux.	1,087,000
Subvention à la caisse des pensions de l'Académie royale de musique . .	196,000
Secours généraux.	
Secours aux hospices, aux établissements de bienfaisance, etc.	821,000
Id. aux personnes dans l'indigence.	230,000
Id. aux condamnés politiques	265,000
Id. aux étrangers réfugiés.	2,150,000
Id. aux orphelins et combattants de juillet 1830 et juin 1832.	22,000
Id. aux sociétés de charité maternelle . . .	120,000
Subventions aux compagnies pour exécution de travaux de ponts sur les chemins communaux. .	400,000
Services départementaux.	
Traitements et indemnités aux fonctionnaires administratifs des départements.	3,181,400
	13,705,050

MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR. (*suite*).

		fr.
Report.	13,705,050	95,090,000
Frais d'administration des préfectures et des sous-préfectures	4,690,300	
Dépenses des maisons centrales de correction	3,720,000	
Transport des condamnés aux travaux forcés	560,000	
Bâtiments des cours royales et des maisons centrales de force et de correction	1,060,000	
Commissaires de police et inspecteurs départementaux	260,000	
Dépenses départementales.		
Dépenses ordinaires	27,535,664	
Dépenses facultatives	11,208,986	
Dépenses extraordinaires	16,640,000	
Dépenses spéciales : Chemins vicinaux	9,600,000	
Dépenses spéciales : Subventions communales	6,080,000	
Dépenses spéciales : Autres dépenses	30,000	

MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE ET DU COMMERCE.

Administration centrale	584,168	12,801,978
Agriculture et haras	3,437,000	
Manufactures et commerce	1,058,000	
Pêches maritimes	4,000,000	
Poids et mesures	700,000	
Etablissements thermaux et sanitaires	244,500	
Secours aux colons	880,000	
Id. aux victimes de la grêle, des incendies et des inondations	1,898,310	

MINISTÈRE DES TRAVAUX PUBLICS.

Personnel et matériel des ponts et chaussées, des mines, etc.	51,947,300	109 202,592
Routes royales	13,700,000	
Routes royales et ports maritimes de la Corse	1,951,500	
Amélioration des rivières	13,427,000	
Amélioration des ports maritimes	16,176,792	
Etablissements de nouveaux canaux	12,000,000	

MINISTÈRE DE LA GUERRE.

Dépenses de l'intérieur.

Administration centrale	1,765,750
Etats-majors	15,443,675
Gendarmerie	16,858,963
Subvention à la ville de Paris pour la garde municipale	1,487,396
Solde et entretien des troupes	113,097,345
Habillement et campement	10,634,650
Lits militaires	4,343,650
Remonte générale	3,644,564
	167,275,993

MINISTÈRE DE LA GUERRE. (*suite*).

		fr.
Report.	167,275,993	214,318,554
Harnachement	320,253	
Fourrages	17,906,706	
Matériel de l'artillerie	5,675,850	
Poudres et salpêtres	3,153,210	
Matériel du génie	10,134,000	
Ecoles militaires	1,982,500	
Invalides	2,720,619	
Dépenses temporaires et autres	5,149,423	

Algérie.

Administration centrale	72,000	36,392,041
Etats-majors	888,585	
Gendarmerie	675,360	
Solde et entretien des troupes	18,294,436	
Habillement et campement	1,998,963	
Lits militaires	456,002	
Remonte générale	378,320	
Harnachement	70,000	
Fourrages	4,194,726	
Matériel de l'artillerie	300,000	
Matériel du génie	2,796,000	
Gouvernement de l'Algérie	396,000	
Services militaires et irréguliers	1,945,000	
Services civils	1,535,000	
Travaux publics extraordinaires	1,800,000	
Dépenses secrètes	250,000	
Dépenses diverses	341,649	

MINISTÈRE DE LA MARINE ET DES COLONIES.

Administration centrale		892,500
Service général.		
Officiers militaires et civils	7,539,700	64,362,000
Maistrance, gardiennage et surveillance	1,387,700	
Solde et habillement des équipages et des troupes	19,066,000	
Hôpitaux	1,016,000	
Vivres	8,546,600	
Travaux du matériel naval, de l'artillerie, etc.	25,971,700	
Chiourmes	222,800	
Diverses dépenses	611,500	
Service scientifique		889,600
Dépenses temporaires		66,200
Service colonial		7,805,500

MINISTÈRE DES FINANCES.

Cour des comptes	1,151,500	19,806,196
Administration centrale des finances	6,472,500	
Etablissements monétaires	241,196	
Cadastre	3,150,000	
Service de trésorerie, y compris les payeurs et receveurs des finances	8,791,000	

Frais de perception et d'exploitation des revenus publics.

Contributions directes. .	14,856,000		128,848,853
Enregistrement, domaines et timbre. . . .	10,893,550		
Forêts.	5,073,600		
Douanes.	24,370,800		
Contribut. indir.: Contributions indirectes. . 21,032,400; Poudres à feu. . . . 2,374,250; Tabacs. . 24,420,891	47,828,541		
Postes: Administration et perception. . . 10,908,600; Transport des dépêches. . . 14,780,251	25,688,851		
Salines et mines de sel l'Est.	137,511		

Remboursements et restitutions, non-valeurs et primes.

Remboursements et non-valeurs.	39,473,270	59,976,270
Idem sur produits indirects divers.	2,366,000	
Répartition des produits de plombage, etc. (douanes).	1,000,000	
Idem des produits d'amendes, saisies et confiscations.	3,307,000	
Primes à l'exportation des marchandises. . . .	11,500,000	
Escompte sur divers droits	2,330,000	

Total général des dépenses de l'exercice 1841. 1,171,365,115

Résultat du budget ordinaire.

Les recettes présumées sont de. . . .	1,184,523,565
Les dépenses sont de.	1,171,365,115
Excédant présumé des recettes.	13,158,450

FORCES DE TERRE ET DE MER.

(Réglées pour 1841.)

ARMÉE DE TERRE.

État-Major.

(En activité.)

Maréchaux de France (dont un à l'étranger, sans traitement)			12
Lieutenants-généraux	Commandants les divisions militaires.	21	67
	Aides-de-camp du roi ou des princes.	6	
	Inspecteurs généraux d'infanterie et de cavalerie . . .	16	
	Remplissant diverses fonctions.	24	
Maréchaux de camp.	Commandant les subdivisions militaires.	70	105
	Aides-de-camp du roi et des princes.	5	
	Remplissant d'autres fonctions.	30	
Colonels.			32
Lieutenants-Colonels.			24
			240

Report. . . .	240
Chefs d'escadron et de bataillon.	128
Capitaines.	381
Lieutenants.	56
(En disponibilité.)	
Lieutenants-généraux.	12
Maréchaux de camp.	47
Lieutenants-colonels.	7
Chefs d'escadron.	4
(Réserve.)	
Lieutenants-généraux.	75
Maréchaux de camp.	87
Intendance militaire.	
Intendants.	24
Sous-intendants de 1re classe.	65
Idem de 2e classe.	64
Adjoints à l'intendance.	41
(En disponibilité.)	
Sous-intendants de 1re classe.	4
Idem de 2e classe.	6
Adjoints.	6
État-Major des places.	
Colonels.	23
Lieutenants-colonels.	16
Chefs de bataillon.	46
Capitaines.	109
Lieutenants.	59
Sous-lieutenants.	17
Sous-officiers.	16
Portiers-consignes.	316
État-Major de l'artillerie.	
Colonels.	33
Lieutenants-colonels.	32
Chefs d'escadrons.	33
Capitaines.	178
Élèves sous-lieutenants de l'école d'application de Metz.	90
État-Major du Génie.	
Colonels.	25
Lieutenants-colonels.	24
Chefs de bataillon.	70
Capitaines.	241
Lieutenants.	20
Élèves sous-lieutenants de l'école de Metz. . .	35
Total des militaires de l'État-Major.	2,630

ARMÉE DE TERRE.

Gendarmerie.

			Nombre d'hommes.
A l'intérieur.	24 légions ou 87 compagnies départementales. . . .	13,520	16,821
	Bataillon de voltigeurs corses.	421	
	Accroissement temporaire (103 brigades à pied).	620	
	Garde municipale de Paris.	1,552	
En Algérie.		708	
			16,821

		Nombre d'hommes.	
	Infanterie.		
	Report.		16,821
A l'intérieur.	60 régiments à 3 bataillons.	141,935	207,869
	19 régiments d'infanterie légère à 3 bataillons.	44,768	
	Bataillon de tirailleurs à 6 compagnies.	848	
	Bataillon d'ouvriers (3 compagnies).	476	
	6 compagnies de discipline.	660	
En Algérie.		19,182	
	Cavalerie.		
A l'intérieur.	Carabiniers (2 régiments)	1,524	44,331
	Cuirassiers (10 régiments)	7,620	
	Dragons (12 régiments).	9,144	
	Lanciers (8 régiments).	6,096	
	Chasseurs (12 régiments)	9,144	
	Hussards (6 régiments).	4,572	
	École de cavalerie de Saumur.	541	
En Algérie.		5,690	
	Artillerie.		
A l'intérieur.	14 régiments (32 batteries à cheval et 131 à pied).	19,774	25,532
	Bataillon de pontonniers	904	
	11 compagnies d'ouvriers	875	
	6 escadrons du train (34 compagnies).	1,885	
En Algérie.		2,094	
	Génie.		
A l'intérieur.	3 régiments (40 compagnies dont 2 de sapeurs).	4,236	6,072
	Compagnie d'ouvriers.	108	
En Algérie.		1,728	
	Équipages militaires.		
A l'intérieur.	Parcs de construction.	50	2,222
	Train des équipages (6 compagnies).	860	
	2 compagnies d'ouvriers	158	
En Algérie.		1,154	
	Vétérans de l'armée.		
A l'intérieur.	compapagnies de sous-officiers.	1,400	5,382
	16 compagnies de fusiliers.	1,952	
	4 compagnies de cavaliers.	212	
	13 compagnies de canonniers.	1,508	
	1 compagnie du génie.	142	
	2 compagnies de gendarmes.	168	
	Corps étrangers.		
En Algérie.	Infanterie.		6,219
	Services administratifs.		
A l'intérieur.		2 059	3,104
En Algérie.		1,045	
	Total.		317,552

ARMÉE DE MER.

(En 1851.)

Effectif du personnel.

Amiraux.		3
Vice-amiraux.		10
Contre-amiraux.		20
Capitaines de vaisseau de 1re classe.	30	80
Idem de 2e classe.	50	
Capitaines de corvette de 1re classe.	53	160
Idem de 2e classe.	107	
Lieutenants de vaisseau de 1re classe.	100	500
Idem de 2e classe.	400	
Enseignes de vaisseau.		600
Élèves de 1re classe.	200	300
Idem de 2e classe.	100	
Total des officiers militaires.		1,673
Officiers civils.		72
		1,745
Maistrance et gardiennage.		2,157
Equipages à terre.		4,438
Artillerie de la marine.		2,195
Infanterie		10,715
Gendarmerie maritime.		271
Compagnie de discipline.		147
Agents de surveillance des chiourmes.		939
Bâtiments armés.		22,464
Condamnés		6,250
Total.		51,321

EFFECTIF DU MATÉRIEL.

Nombre de bâtiments entretenus sur le pied de paix.

Vaisseaux du 1er rang de 120 canons.	10	40 (¹)	
— du 2e — 100 *idem.*	10		
— du 3e — 90 *idem.*	15		
— du 4e — 80 *idem.*	5		
Frégates du 1er rang de 60 canons.	17	50 (¹)	
— du 2e — 50 *idem.*	17		
— du 3e — 40 *idem.*	16		
Corvettes à gaillards de 30 bouches à feu.	8		220
Corvettes sans gaillards de 24 *idem.*	12		
Bricks de 20 *idem.*	30		
Corvettes-avisos de 16 *idem.*	10		
Bricks-avisos de 10 *idem.*	20		
Canonnières-bricks de 4 *idem.*	10		
Goëlettes, cutters, etc. de 6 à 10 *idem.* / Bâtiments de flottille de 4 bouches à feu et au-dessous.	40		
Bâtiments à vapeur de 150 chevaux et au-dessus.	40		
Corvettes de charge de 800 tonneaux.	20		
Gabares de 380 tonneaux.	30		
Total général des bâtiments de tout rang.			310

(¹) Sur les quarante vaisseaux et les cinquante frégates désignés en l'article précédent.

20 vaisseaux / 25 frégates. } seront entretenus à flot.

20 vaisseaux. / 25 frégates. } resteront sur les chantiers aux 22/24 d'avancement.

Nombre de bâtiments en construction.

		En construction en 1840.	Qui seront mis à l'eau en 1840.	Qui seront en chantier à la fin de 1840.
Vaisseaux	de 1er rang.	4	1	3
	de 2e *id.*	12	1	11
	de 3e *id.*	9	»	9
Frégates	de 1er *id.*	9	»	9
	de 2e *id.*	7	»	7
	de 3e *id.*	4	»	4
Bricks	de 20 canons.	4	»	4
	de 12 *id.*	6	»	6
Goëlettes		4	4	»
Corvettes de charge		3	1	2
Gabarres		3	3	»
Bâtiments à vapeur	de 450 chevaux.	2	2	»
	de 320 *id.*	1	1	»
	de 220 *id.*	2	2	»
	de 160 *id.*	2	2	»
	de 80 à 60 *id.*	2	2	»
Total.		74	19	55
			74	

TABLEAU *du clergé de France en* 1840.

CULTE CATHOLIQUE.

Cardinaux.	3
Archevêques (dont 1 cardinal).	14
Évêques.	66
Vicaires-généraux.	174
Chanoines titulaires.	660
— honoraires.	513
Chapitre de St-Denis: Chanoines du 1er ordre, anciens évêques ou prélats *in partibus*.	6
Chapitre de St-Denis: Chanoines de 2e ordre.	10
Chapitre de St-Denis: Chanoine-doyen.	1
Chapitre de St-Denis: Dignitaires.	3
Chapitre de St-Denis: Prêtre-secrétaire.	1
Chapitre de St-Denis: Chantres, serpents, suisses, etc.	11
A reporter.	1,462

Report.	1,462
Curés.	3,301
Desservants.	25,787
Vicaires.	6,216
Autres prêtres	3,729
Prêtres habitués des paroisses pour la prédication ou la confession.	1,570
Prêtres directeurs et professeurs des séminaires.	1,030
Élèves ecclésiastiques dans les séminaires.	8,500 [1]
Élèves dans les écoles secondaires ecclésiastiques	17,000 [2]
Ecclésiastiques employés dans l'université, non compris ceux des écoles primaires.	673
Religieuses renfermées dans 3,024 établissements.	18,000 [3]
Anciennes religieuses pensionnaires.	3,000
Lazaristes, capucins, bénédictins, chartreux, trappistes, etc.	300 ?
Total.	90,568 ?

CULTE PROTESTANT.

Église réformée.	— Ministres.	404
Église de la conf. d'Augsbourg.	*Idem.*	233
Séminaire de Montauban.	— Boursiers.	42
Idem de Strasbourg.	— *Idem.*	48
		727

CULTE ISRAÉLITE.

Grands rabbins.	8
Ministres officiants.	95
École centrale rabbinique de Metz. Élèves externes, 9; — internes, 12	21
	124

TABLEAU *de la population de la France d'après les cultes en* 1837.

Catholiques.	32,155,350
Protestants de la confession d'Augsbourg.	471,680
Idem de la religion réformée.	838,530
Israélites.	70,130
Anabaptistes.	2,090
Autres sectes.	3,130
Total.	33,540,910

[1] En 1830, on en comptait 12,708. — [2] En 1830, 19,770. — [3] En 1830, 24,257.

TABLEAU *de la valeur des importations et exportations faites en* 1836.

IMPORTATIONS.	PRODUITS Naturels ou nécessaires à l'industrie	PRODUITS Fabriqués.	NUMÉRAIRE.	TOTAL.
Europe.	429,865,355	189,183,728	106,706,656	725,755,739
Asie.	38,255,060	2,844,460	058,449	41,157,969
Afrique.	18,176,049	263,033	1,488,582	19,927,664
Amérique.	154,469,081	3,550,166	7,744,365	165,763,612
Colonies françaises (et pêches françaises).	68,022,550	643,328	783,276	69,449,154
Épaves.	140,877	161,672	» »	302,549
Total.	708,928,972	196,646,387	116,781,328	1,022,356,687
EXPORTATIONS.				
Europe.	244,899,454	303,811,913	68,262,794	616,974,161
Asie.	2,705 794	5,069,859	1,621,800	9,397,453
Afrique.	11,895,526	15,146,767	5,441,720	32,484,013
Amérique.	46,108,321	273,913,696	25,959,800	345,981,817
Colonies françaises (et pêches françaises).	18,998,062	38,735,364	1,123,000	58,856,426
Total.	324,607,157	636,677,599	102,409,114	1,063,693,870

Tableau *des condamnations prononcées par les cours d'assises, pour crimes contre les personnes et les choses depuis* 1825 *jusqu'en* 1837.

NATURE DES PEINES.	NOMBRE DES CONDAMNÉS EN 1825	1826	1827	1828	1829	1830	1831	1832	1833	1834	1835	1836	1837
Mort.	134	159	109	114	89	92	108	74	42	25	54	30	33
Travaux forcés à perpétuité.	283	281	317	268	273	268	211	228	127	151	151	148	177
Travaux forcés à temps.	1052	1139	1062	1142	1033	973	949	882	784	825	777	751	782
Réclusion.	1160	1228	1223	1223	1222	1005	888	851	726	694	796	763	856
Bannissement.	1	1	»	1	3	»	2	»	»	3	»	»	»
Déportation.	»	»	»	»	»	»	1	»	»	»	»	»	»
Détention.	»	»	»	»	»	»	»	1	»	1	1	1	»
Exposition.	6	5	5	11	1	8	1	1	»	»	»	»	»
Dégradation civique.	2	1	6	»	1	1	»	»	»	»	»	»	»
Peines correctionnelles.	1342	1487	1446	1739	1825	1740	1910	2369	2401	2437	2599	2904	3230
Surveillance de la police.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	3	9	»	»
Enfants à détenir.	57	56	68	53	28	43	28	42	25	25	20	26	39
	4037	4348	4236	4551	4475	4130	4098	4448	4105	4164	4407	4623	5117

Tableau *de la consommation annuelle de Paris.*

(MOYENNE DE 1837 ET 1838).

OBJETS CONSOMMÉS.	QUANTITÉS.	PRIX.
		fr.
Pain	kilog. 161,690,375	56,441,000
Farine en pâtisserie.	»	4,048,000
Pâte d'Italie, fécules, etc.	»	2,024,000
Bœufs. . . 70,790		
Vaches. . . 19,239		
Veaux. . . 78,711	— 54,441,440	
Moutons. . 388,845		
Porcs et sangliers. . . 85,572		75,380,800
Viande à la main.	— 2,368,178	
Charcuterie.	— 796,875	
Abats et issus.	— 1,313,109	
Volaille et gibier.	»	8,126,483
Pâtés, terrines, viandes cuites, homards	— 216,971	433,942
Poisson d'eau douce.	»	502,289
Huîtres, coquillages.	»	1,254,016
Marée et poissons secs.	»	5,107,742
Beurre.	— 4,550,555	11,833,260
OEufs.	nomb. 111,276,000	5,092,029
Laitage, crème, etc.	»	9,422,600
Légumes, fruits secs, etc.	»	14,076,160
Raisins.	kilog. 859,396	97,900
Sel.	— 4,441,800	1,998,700
Fromages secs.	— 1,259,735	1,425,500
Huile d'olive.	hectol. 8,800	1,980,000
		199,244,421

OBJETS CONSOMMÉS.	QUANTITÉS.	PRIX.
Report.		199,244,421
Boissons.		
Vins.	hectol. 929,405	64,227,000
Eau-de-vie.	— 38,587	14,000,000
Cidre et poiré.	— 12,582	300,000
Vinaigre.	— 17,326	1,200 000
Bière.	— 118,353	3,100,000
Denrées coloniales.		
Sucre et ses emplois.	kilog 115,500,000	24,062,500
Café.	— 4,331,250	9,625,000
Thé, cacao.	»	962,500
Épiceries, miel, etc.	»	2,405,700
Eau (à 6 litres par habitant dont 3 payés).	hectol 19,162,500	4,1 48,000
Consommation des habitants.		323,275,121
Fourrages et graines.		
Foin.	bottes 10,606,200	
Paille.	— 15,315,300	22,920,000
Avoine.	hectol. 1,168,200	
Total.		346,265,121

Nota. Les produits de l'octroi pour 1839 se sont élevés à plus de 30,663,000 fr.

Tableau *de la dépense annuelle approximative de la population de Paris.*

	Dépense annuelle totale.	Dépense annuelle par habitant.
	fr.	fr. c.
Contributions diverses. . .	122,445,000	136,05
Loyer	82,080,000	91,20
Entretien et réparations des maisons.	20,520,000	22,80
Nourriture.	317,547,000	352.83
Habillement.	83,432,000	70,48
Chauffage.	43,506,000	48,34
Eclairage.	17,856,000	19,84
Blanchissage.	38,400,000	36, »
Mobilier (renouvellement et entretien).	61,218,000	68,02
Education des enfants. . .	32,175,000	35,75
Frais de domestiques et de salariés, dont le nombre est évalué de la manière suivante :		
41,250 du sexe masculin, 51,430 du sexe féminin, 1,850 portiers, 2,050 frotteurs, commissionnaires, etc., 6,130 gardes-malades et femmes de ménage, 15,180 ouvrières. 118,600 à 350 fr. l'an, gage ou salaire moyen.	41,508,000	46,12
Nourriture des chevaux . . Renouvellement et achat de chevaux (4,500 à 600 fr.). . Ferrage et soins des chevaux (21,000 à 92 fr.)	26,478,000	29,42
Entretien et renouvellement de voitures et harnais :		
6,200 charrettes et haquets, à 150 fr. . . . 900,000 5,080 voitures de maître, à 500 fr. 1,125,000 5,090 cabriolets, tapissières, etc., à 200 fr. . . . 1,000,000	3,114,000	3,46
Frais de transport intérieur :		
Gain de 1,100 fiacres, à 12 fr. par jour. 4,818,000 — de 1,000 cabriol. à 9 fr. par jour. 3,285,000 — de 400 voit. de remise, à 5,000 f. l'an. . . . . 2,000,000 — de 440 omnibus, dames blanches, etc., à 40 fr. par jour. 6,424,000	16,527,000	18.36
Tabac.	5,859,000	6,51
	912,665,000	985,18

	Dépense annuelle totale.	Dépense annuelle par habitant.
	fr.	fr. c.
Report. . .	912,665,000	985,18
Bains { 2 bains de rivière. . { 2 — chauds. . . — 4 — par habitant.	2,880,000	3,20
Bienfaisance générale (dépense des hôpitaux) . .	10,278,000	11,42
Etrennes, à raison de 5 fr. par ménage.	1,548,000	1,72
Spectacles.	6,381,000	7,09
Accouchements (frais).		
On compte sur les 35,000 naissances: 10 500 accouchements gratuits. 8,500 *id.* à 15 fr. . 119,500 10,000 *id.* à 48. . 420,500 5,000 *id.* à 73. . 360,000	900,000	1 »
Nourrices (frais).		
Sur les 35,000 enfants nés, on compte: 8,085 à la charge des hospic. 9,900 à 100 fr. . 990,000 12,015 à 200 fr. . 2.403,000 5,000 meurent successivement.	3,393,000	3,77
Médecins et chirurgiens (frais de).		
Un 12e de la population, 76,400, à 0,25 de drogues et médicaments par jour . . . 6,938,000 Honoraires évalués à la moitié du prix des médicaments . . . 3,464,000	10,402,000	11,56
Journaux (frais d'abonnem.)		
30,000 abonnés aux journaux quotidiens, à 70 fr. . 2,100,000 Frais de lecture dans les cabinets littéraires et abonnements aux journaux non quotidiens et étrangers. . . . 987,000	3,087,000	3,43(1)
Total. . . .	951,534,000	1028,37

Nota. La répartition par habitant est calculée sur une population de 900,000 individus.

(1) Cette somme paraît devoir être plus considérable : depuis la révolution de 1830 les cabinets littéraires se sont sensiblement augmentés.

Tableau *de la position géographique des principales villes de France d'après le méridien de Paris et de leur plus courte distance de cette capitale.*

VILLES PRINCIPALES.	LONGITUDES. deg. min. sec. France.	LATITUDES. deg. min. sec.	DISTANCE en myriam. myr. déc.	VILLES PRINCIPALES.	LONGITUDES. deg. min. sec. France.	LATITUDES. deg. min. sec.	DISTANCE en myriam. myr. déc.
Agen.	1 43 40 O.	44 12 22 N.	53 590	Lô (Saint-). . .	3 25 53 O.	49 6 57 N.	25 213
Alby.	» 11 42 O.	43 55 46 N.	54 548	Lons-le-Saunier. .	3 13 9 E.	46 40 34 N.	33 946
Alençon.	2 14 53 O.	48 25 48 N.	17 120	Lyon.	2 29 » E.	45 45 58 N.	38 886
Amiens.	» 2 4 O.	49 53 41 N.	11 750	Mâcon.	2 29 53 E.	46 18 27 N.	33 747
Angers.	2 53 15 O.	47 28 9 N.	26 243	Mans (le). . . .	2 8 40 O.	48 » 30 N.	18 300
Angoulême. . . .	2 10 59 O.	45 38 57 N.	39 56	Marseille. . . .	3 2 » E.	43 17 49 N.	65 825
Arras.	» 26 10 E.	50 17 34 N.	16 485	Melun.	» 19 23 E.	48 32 23 N.	4 060
Aurillac.	» 6 25 E.	44 55 41 N.	43 439	Mende.	1 9 19 E.	44 30 42 N.	48 856
Auch.	1 45 4 O.	43 38 39 N.	59 249	Metz.	3 50 13 E.	49 7 10 N,	28 157
Auxerre.	1 14 57 E.	47 47 57 N.	14 715	Mézières.	2 23 16 E.	49 45 47 N.	20 130
Avignon.	2 28 15 E.	43 57 8 N.	57 476	Montauban. . . .	» 59 30 O	44 » 55 N.	54 112
Bar-le-Duc. . . .	2 50 » E.	48 46 5 N.	20 745	Montbrison. . . .	1 44 8 E.	45 36 41 N.	38 156
Beauvais.	» 15 15 O.	49 26 7 N.	6 890	Montpellier. . . .	1 32 30 E.	43 36 16 N.	59 332
Besançon.	3 42 30 E.	47 13 45 N.	32 834	Mont-de-Marsan. .	2 49 55 O.	43 54 42 N.	85 865
Blois.	» 59 59 O.	47 35 20 N.	15 730	Moulins.	» 59 59 E	46 34 4 N.	26 303
Bordeaux.	2 54 14 O.	44 50 14 N.	49 609	Nancy.	3 50 16 E.	48 41 55 N.	28 143
Bourbon-Vendée. .	3 59 38 O.	46 37 17 N.	38 681	Nantes.	3 52 59 O.	47 13 6 N.	33 992
Bourg.	2 53 30 E.	46 12 26 N.	36 385	Nevers.	» 49 16 E.	46 59 17 N.	21 430
Bourges.	» 3 42 E.	47 5 4 N.	19 470	Nîmes.	2 1 30 E.	43 50 8 N.	57 697
Brest.	6 49 » O.	48 23 14 N.	50 307	Niort.	2 49 27 O.	46 20 8 N.	34 931
Brieuc (Saint-). .	5 4 10 O.	48 31 2 N.	37 350	Orléans.	» 25 34 O.	47 54 12 N.	10 850
Caen.	2 41 53 O.	49 11 12 N.	20 645	aris.	» » »	48 50 13 N.	» »
Cahors.	» 52 58 O.	44 25 59 N.	49 394	Pau.	2 42 48 O.	43 19 1 N.	64 791
Carcassonne. . .	» » 45 E.	43 12 54 N.	62 466	Périgueux. . . .	1 36 41 O.	45 11 8 N.	42 362
Châlons-sur-Marne	2 1 46 E.	48 57 16 N.	14 890	Perpignan. . . .	» 33 54 E.	42 42 4 N.	68 320
Chartres.	» 50 55 O.	48 26 54 N.	7 580	Poitiers.	1 59 32 O.	46 35 » N.	29 130
Châteauroux. . .	» 38 50 O.	46 48 46 N.	23 005	Privas.	2 15 32 E.	44 42 33 N.	48 971
Chaumont. . . .	2 50 » O.	48 6 13 N.	22 413	Puy (le).	1 33 21 E.	45 2 51 N.	43 728
Cherbourg. . . .	3 57 18 O.	49 38 31 N.	30 109	Quimper. . . .	6 26 » O.	47 58 29 N	48 510
Clermont-Ferrand.	» 45 2 E.	45 46 44 N.	34 448	Rennes.	4 1 2 O.	48 6 50 N.	30 651
Colmar.	5 2 11 E.	48 4 44 N.	38 049	Rochelle (La). .	3 20 55 O	46 9 21 N.	39 705
Digne.	3 54 4 E.	44 5 18 N.	60 605	Rhodez.	» 14 14 E.	44 32 8 N.	49 861
Dijon.	2 41 50 E.	47 19 25 N.	26 150	Rouen.	1 14 16 O.	49 26 27 N.	11 230
Draguignan. . .	4 8 18 E.	43 32 18 N.	66 904	Strasbourg. . . .	5 24 36 E.	48 34 56 N.	39 753
Dunkerque. . . .	» 2 22 E.	51 2 9 N.	24 430	Tarbes.	2 16 1 O.	43 13 52 N.	64 687
Epinal.	4 6 57 E.	48 10 33 N.	31 171	Toulon. . . .	3 35 26 E.	43 7 9 N.	69 299
Évreux.	1 10 56 O.	48 55 30 N.	8 690	Toulouse. . . .	» 53 45 O.	43 35 46 N.	58 641
Foix.	» 43 53 O.	42 57 45 N.	65 514	Tours.	1 38 37 O.	47 23 46 N.	20 125
Gap.	3 44 47 E.	44 33 37 N.	55 418	Troyes.	1 44 34 E.	40 18 5 N.	14 125
Grenoble. . . .	3 23 24 .	45 11 2 N.	47 923	Tulle.	» 33 58 E.	45 16 3 N.	39 893
Guéret.	» 28 10 O.	46 10 12 N.	29 843	Valence.	2 33 10 E.	44 55 59 N.	47 502
Laon.	1 17 12 E.	49 33 54 N.	12 355	Vannes.	5 5 19 O.	47 39 26 N.	39 862
Laval.	3 6 38 O.	48 4 14 N.	24 450	Versailles. . . .	» 12 53 O.	48 48 21 N.	1 615
Lille.	» 44 16 E.	50 37 50 N.	20 623	Vesoul.	3 49 39 E.	47 37 50 N.	31 332
Limoges.	1 4 52 O.	45 59 53 N.	34 372				

Superficie de Paris à diverses époques.

	hectares.
Sous Jules-César, 56 ans avant notre ère, la première enceinte de Paris renfermait	15,28
Sous Julien, en 375, la deuxième enceinte.	38,78
Sous Philippe-Auguste, en 1211, la troisième,	252,85
Sous Charles VI, en 1383, la quatrième. .	439,20
Sous Henri III, en 1581, la cinquième . .	483,60
Sous Louis XIII, en 1634, la sixième. . .	567,80
Sous Louis XIV, en 1686, la septième. . .	1103,70
Sous Louis XV, en 1717, la huitième. . .	1337,12
Sous Louis XVI, en 1788.	3370,43
Actuellement.	3450,00

Tableau *de la quantité de numéraire fabriqué et en circulation en France au* **1er** *janvier* **1840.**
(D'après des documents pris à leur source.)

	BILLON, CUIVRE, ETC.	OR.	ARGENT.	TOTAL.
	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.
A. MONNAIES ANCIENNES NON REFONDUES				
Billon, cuivre, métal de cloche, frappées depuis 1726 *jusqu'en* 1793.				
1° Sous tournois ou royaux. . . .	10,000,000 »			
2° *Idem* en métal de cloche. . . .	19,000,000 »			
3° Pièces de 6 liards.	4,000,000 »	»	»	43,800,000 »
4° Pièces de 2 sous.	9,800,000 »			
5° Pièces de 1 et de 2 liards. . .	1,000,000 »			
Argent (*).				
6° Pièces de 30 sous. . . 17,800,000	»	»	25,200,000 »	25,200,000 »
7° Pièces de 15 sous. . . 7,400,000				
B. MONNAIES DÉCIMALES.				
Billon et cuivre, frappées depuis 1794 *jusqu'en* 1810.				
1° Centimes.	1,000,832 »			
2° Pièces de 5 centimes.	7,838,910 85			
3° Pièces de 10 centimes.	11,522,556 70	»	»	23,824,365 05
4° Pièces de 10 centimes (billon). . .	3,286,932 40			
5° Cuivre frappé à Strasbourg pendant les deux blocus de 1814 et 1815.	175,133 10			
Total des monnaies anciennes et décimales que l'on a le projet de refondre.	67,624,365 05	»	25,200,000 »	92,824,365 05
C. MONNAIES DÉCIMALES EN ARGENT				
Destinées à être refondues.				
Pièces de 5 fr. frappées au type d'Hercule depuis 1795 jusqu'en 1803. .	»	»	106,237,255 »	106,237,255 »
D. MONNAIES ANCIENNES OR ET ARGENT				
Retirées de la circulation.				
1° Anciennes pièces mises à la fonte au 1er janvier 1830.	»	134,641,860 27	882,687,049 30	1,017,328,909 57
2° Anciennes pièces mises à la fonte depuis le 1er janvier 1830 jusqu'au 1er janvier 1840.	»	69,795,242 35	646,419,976 76	716,215,219 11
E. OR ET ARGENT				
Non monnayé.				
1° Lingots et autres matières versés dans les monnaies par les particuliers au 1er janvier 1830.	»	812,485,739 73	1,158,048,037 70	1,970,533,777 43
2° Lingots et autres matières versés dans les monnaies par les particuliers depuis le 1er janvier 1830 jusqu'au 1er janvier 1840.	»	86,732,182 06	598,096,361 67	684,828,543 73
A reporter.		1,103,655,024 41	3,285,251,425 43	4,368,906,449 84

(*) Les anciennes pièces d'or et d'argent (louis et écus de 3 et de 6 livres) ne sont point portées ici, parce que comme elles ont été légalement démonétisées, elles sont comprises dans les fontes mentionnées à l'article D.

	BILLON, CUIVRE, ETC.	OR.	ARGENT.	TOTAL.
	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.
F. OR ET ARGENT.	*Report.* .	1,103,654,024 41	3,285,251,425 43	4,388,906,449 84
Nota. Aux pièces monnayées, aux lingots et autres matières mises à la fonte, il convient d'ajouter la valeur d'anciens louis et de pièces d'argent retirées de la circulation et versées dans les hôtels des monnaies, mais qui n'ont point été mentionnées ci-dessus.	»	2,991,815 59	15,565,099 57	18,556,915 16
Totaux de toutes les matières d'or et d'argent mises à la fonte. . . .	»	1,106,646,840 »	3,300,816,525 »	4,407,463,365 »
G. MONNAIES DÉCIMALES OR ET ARGENT.				
Frappées depuis 1804 *jusqu'à la fin de* 1839.				
1° A l'effigie de Napoléon.	»	528,024,440 »	887,830,055 50	1,415,854,495 50
2° — de Louis XVIII. . . .	»	389,333,060 »	614,830,109 75	1,004,163,169 75
3° — de Charles X.	»	52,918,920 »	632,511,320 50	685,430,240 50
4° — de Louis-Philippe Ier. .	»	136,370,420 »	1,165,645,039 25	1,302,015,459 25
		1,106,646,840 »	3,300,816,525 »	4,407,463,365 »
5° Pièces de 5 fr. à l'effigie d'Hercule en circulation, et estimées au nombre de 21,247,455.	»	»	106,237,255 »	106,237,255 »
Total des pièces décimales d'or et d'argent mises en circulation. . .	»	1,106,646,840 »	3,407,053,780 »	4,513,700,620 »
Report de la monnaie décimale de billon et de cuivre.	23,824,365 05	»	»	23,824,365 05
Total des monnaies décimales mises en circulation.	23,824,365 85	1,106,646,840 »	3,407,053,780 »	4,537,524,985 05
Report des pièces de cuivre, billon et argent anciennes.	43,800,000 »	»	25,200,000 »	69,000,000 »
Total général des monnaies mises en circulation.	67,624,365 05	1,106,646,840 »	3,432,253,780 »	4,606,524,985 05

OBSERVATIONS IMPORTANTES.

Les sommes ci-dessus ne présentent point exactement la quantité de numéraire existant en France, par les motifs que nous allons exposer.		
1° Les monnaies de cuivre et de billon, comme tout le monde le sait, s'usent de manière à ne plus pouvoir rester dans la circulation, ou se perdent en raison de leur petitesse. Les centimes et les anciennes pièces de 6 liards et de 2 sous (billon) sont principalement exposés à ces inconvénients qui doivent à la longue en diminuer sensiblement le nombre.		
Admettons que depuis environ un siècle que les pièces de six liards sont en circulation il s'en soit perdu environ la moitié ; nous aurons à retrancher des 4 millions portés ci-dessus.	2,000,000 »	
2° La même observation doit être faite relativement aux anciennes pièces de 2 sous (billon). Il y aura donc à retrancher aussi de la valeur totale de ces pièces environ la moitié, c'est-à-dire.	4,900,000 »	
3° Depuis long-temps les anciennes pièces de 2 sous (billon) qui se sont effacées ne passent plus que pour 6 liards dans la plupart des départements où il en existe. Cette diminution d'un *quart* doit porter sur les 4,900,000 restants, c'est-à-dire qu'elle doit être de.	1,225,000 »	
4° Les centimes n'ont jamais été d'un usage commode chez le peuple, qui est encore habitué à compter par liards : aussi ces pièces ont elles		
A reporter. . .	8,125 000 »	4,606,524,985 »

	fr. c.	fr. c.
Reports.	8,125,000 »	4,006,524,985 05
éprouvé une grande diminution, soit parce qu'on les martelait pour les transformer en liards, soit parce qu'on les donne aux enfants qui les perdent. Il est donc probable que leur nombre a diminué d'environ moitié; ci.	500,838 80	
5° La diminution du nombre des pièces de 1 et de 2 liards, depuis plus d'un siècle qu'elles sont en circulation, peut être estimée aux deux tiers; ci.	666,666 »	
6° Les pièces de cuivre et de métal de cloche, anciennes et modernes, c'est-à-dire celles de 1 à 2 sous et celles de 5 et 10 centimes, ainsi que les pièces décimales de billon, ne sont point à l'abri de toute chance de perte; mais cette perte ne peut être très considérable. Or la valeur totale de ces pièces est portée ci-dessus à la somme de 52,649,231,95 : en la diminuant d'un dixième, ce qui est peut-être un peu exagéré, nous défalquerons de cette somme.	5,264,930 25	
7° Les pièces de 15 et de 30 sous usées que l'on refuse dans le commerce sont nécessairement portées chez les orfèvres qui les fondent. En évaluant le nombre de ces pièces altérées aux deux cinquièmes de celles qui ont été portées plus haut en émission, ce sera peut-être en exagérer le nombre; cependant admettons cette valeur pour.	10,080,000 »	
8° Les pièces de 5 francs au type d'Hercule qui sont en circulation, diminuent tous les jours, parce que comme elles contiennent 1/1000 d'or, c'est-à-dire qu'elles fournissent à l'affinage un bénéfice de 17 fr. 15 cent. par 1,000 fr., les orfèvres les choisissent de préférence pour les fondre et les employer dans les ouvrages qu'ils fabriquent. On peut donc estimer que depuis une vingtaine d'années que les particuliers les fondent, le nombre en a considérablement diminué, et que sur les 106,237,275 fr. portés ci-dessus pour la valeur de ce qui a été mis en circulation, il en existe à peine le tiers, c'est-à-dire qu'on peut porter comme étant hors de la circulation la somme de. . . .	71,887,550 »	
Total des sommes à déduire de la valeur monétaire en circulation.	106,524 985 »	106,524,985 »
TOTAL de la valeur du numéraire en circulation au 1er janvier 1840.	»	4,500,000,000 (1)

(1) Plusieurs personnes pourraient croire que l'on doit diminuer de cette somme les monnaies françaises que les voyageurs emportent lorsqu'ils quittent le territoire français; mais ces monnaies forment une valeur peu importante, parce qu'il est plus avantageux, lorsque l'on sort de France, d'échanger le numéraire français chez les changeurs contre les monnaies du pays vers lequel on se dirige, que de l'emporter à l'étranger. D'ailleurs, on sait que les monnaies françaises qui sortent de France y rentrent au bout d'un temps plus ou moins long.

D'un autre côté, on doit admettre comme très probable que la valeur des monnaies exportées par les voyageurs est grandement compensée par celle des monnaies étrangères importées aussi par les voyageurs.

Pour prouver que la somme totale à laquelle nous portons le numéraire en circulation en France n'est point exagérée, c'est que nous n'y comprenons point l'excédant des *importations* sur les *exportations d'or et d'argent* monnayés faites annuellement par le commerce. Pendant les neuf années de 1829 à 1838, le total des importations (comme on peut le voir par le tableau du mouvement commercial des monnaies d'or et d'argent) a été de 214,470,300 francs, et celui des exportations de 500,155,900 francs; ce qui donne une moyenne annuelle de 134,941,144 francs pour les importations et de 55,572,873 francs pour les exportations, et un excédant annuel de plus de 79,360,000 francs, qui restent en France et s'y convertissent en monnaies ou en objets fabriqués d'or et d'argent.

Quelques personnes pensent qu'un grand nombre de pièces d'argent sortent de France pour être fondues soit en Belgique, soit en Italie ou dans quelque autre contrée voisine; mais dût-on même supposer qu'il fallût diminuer encore le total ci-dessus de la somme énorme de 500,000,000, le capital numéraire de la France serait encore de QUATRE MILLIARDS.

Nous pouvons donc dire que puisque le numéraire de la Grande-Bretagne est estimé à 3,165,000,000 de francs, *la France est le pays de l'Europe le plus riche en numéraire.*

MOUVEMENT COMMERCIAL *des monnaies d'or et d'argent.*

ANNÉES.	IMPORTATIONS.	EXPORTATIONS.	ANNÉES.	IMPORTATIONS.	EXPORTATIONS.
	fr.	fr.		fr.	fr.
1829	100,985,400	24,974,100	*Report.*	690,487,200	236,190,700
1830	161,766,900	34,787,200	1834	167,494,900	72,608,800
1831	168,624,600	15,589,200	1835	117,467,500	63,708,500
1832	106,342,500	74,027,400	1836	92,873,400	81,625,300
1833	152,767,800	86,812,800	1838	146,147,300	46.022,600
	690,487,200	236,190,700		1,214,470,300	500,155,900

ADDITIONS ET CORRECTIONS.

En parlant de *Feurs*, dans le département de la Loire, nous avons omis de mentionner la belle statue que l'on vient d'y ériger en l'honneur du colonel Combes, né dans cette petite ville, et tué en 1837 à la prise de Constantine, en Afrique.

Dans la description de Versailles, nous avons oublié de citer comme un des plus importants hôpitaux militaires de France, celui qui est établi dans l'ancien bâtiment du Grand-Commun, et qui renferme environ 500 malades.

Page 87, ligne 34, il est dit en parlant du Rhône, qu'*il pénètre sur le territoire français à quelques lieues de Saint-Dizier*; c'est *Saint-Didier* qu'il faut lire.

AVERTISSEMENT DU CONTINUATEUR.

La seconde partie de ce volume a subi comme la précédente d'importantes améliorations. La description des îles Britanniques, de la Péninsule scandinave, du Danemark et des trois villes hanséatiques, exigeait, sous certains rapports, plus de développements : quelques nouveaux détails y ont trouvé place. Les tableaux statistiques ont dû éprouver aussi plusieurs modifications, et présenter une plus grande masse de faits authentiques ; nous nous sommes servi, pour remplir ce but, des renseignements les plus récents.

Quelques souscripteurs aux éditions précédentes du *Précis* nous ont exprimé le regret de ne point trouver dans cet ouvrage l'indication de la position géographique des principales villes : ce qui rend quelquefois un peu longue la recherche d'un lieu sur les cartes. Nous nous sommes rendus à ce vœu, en terminant la description de chaque pays par le tableau de la latitude et de la longitude des cités importantes, d'après le méridien de Paris.

Le développement que nous avons donné aux tableaux statistiques des royaumes de la Péninsule scandinave nous a permis de présenter leur division en diocèses et en bailliages pour la Norvége, en anciennes provinces et en préfectures pour la Suède ; la superficie de chacune de ces divisions en terres et en lacs et marais, ainsi que des détails sur l'industrie, le commerce extérieur et la population de ces deux pays, ainsi que sur leurs finances et leurs armées de terre et de mer.

Jaloux de remplir les intentions de Malte-Brun, nous devions donner plus d'extension à la description de sa patrie que nous n'avions pu le faire dans la première édition que nous avons terminée ; aussi les États danois tiennent une place importante dans ce volume. Il en est de même des trois villes libres de Lubeck, Hambourg et Brême, qui occupent un plus grand nombre de pages que dans les éditions précédentes.

Nous avons cru pouvoir mettre à profit plusieurs morceaux que Malte-Brun avait l'intention de reproduire, et qu'il avait rédigés dans la *Géographie mathématique, physique et politique*, qu'il publia de concert avec Mentelle. Nous avons donc dû prendre dans son premier traité, ainsi que dans quelques uns des articles dont il enrichissait le seul journal qu'il n'ait point abandonné pour la politique, les sciences et la littérature, tout ce qui, sorti de la plume du célèbre géographe, n'a point encore vieilli. Ainsi, quelques détails de mœurs sur les anciens Norvégiens et sur les Suédois ; diverses considérations sur le Danemark, le Holstein et les îles Færôe ; un tableau historique sur les princes danois et sur la ligue hanséatique, ont été empruntés par nous à cet écrivain distingué.

Nous avons reproduit aussi, mais avec quelques rectifications, la Description physique générale de l'Allemagne, qui appartenait aux cinq ou six premières feuilles du tome VII du Précis, lorsque nous avons accepté la tâche difficile de terminer, sous son nom, son ouvrage. Mais, pour ne pas ressembler à l'oiseau de la fable en nous appropriant des passages qui ne nous appartiennent pas, nous avons eu le soin d'indiquer par des guillemets ce que nous avons emprunté au savant qui, le premier, a su rendre intéressante la lecture de la Géographie.

LIVRE CINQUANTE-HUITIÈME.

Suite de la Description de l'Europe. — Description physique des Iles Britanniques.

Un climat nébuleux, humide et changeant ; une liberté politique long-temps enviée par les nations les plus éclairées ; une religion dominante qui doit sa force à l'isolement de toute influence étrangère ; une liberté de culte complète ; une industrie qui a décuplé les richesses du sol, ont donné au peuple anglais un caractère sombre, brusque, réfléchi, un orgueil qui le porte à se regarder comme la première nation du monde, un genre de vie solitaire et retiré, des mœurs différentes de celles des autres Européens, des lumières supérieures à celles de ses voisins, une sorte d'égoïsme et de nombreux préjugés d'où naissent, chez la classe la plus nombreuse, ces idées exclusives que l'on est convenu d'appeler esprit national, et, chez les gouvernants, ces principes quelquefois contraires à la justice qui ont imprimé à la politique anglaise une direction oblique, dont ses alliés mêmes apprirent à se méfier. Toutefois, la nation britannique, malgré la faible étendue de son véritable territoire, est d'un si grand poids dans la balance du monde ; sa force, toute factice comme celle de ces machines qui centuplent les produits de l'industrie, la place à un si haut rang, que nul ne peut s'empêcher de contempler en elle le spectacle d'une puissance formidable qui, semblable à l'eau vaporisée dont elle a su tirer de si grands avantages, ou telle que l'Océan sur lequel elle prétend dominer sans partage, a vingt fois soulevé dans son seul intérêt les peuples de la terre, et fait naître au milieu d'eux la fureur des tempêtes.

Les îles Britanniques se composent de la Grande-Bretagne, qui comprend l'Angleterre proprement dite, la principauté de Galles et l'Écosse ; de l'Irlande, à l'ouest de l'Angleterre ; des îles Hébrides, à l'ouest de l'Écosse ; au nord de celle-ci, des Orcades, et, plus loin, des îles Shetland. Au sud de la Grande-Bretagne se trouvent les îles Anglo-Normandes, et au sud-ouest le petit archipel des Sorlingues. Plusieurs autres, que nous nommerons plus tard, s'élèvent entre celles que nous venons de désigner. Commençons par les plus rapprochées des côtes de France, les îles *Anglo-Normandes*.

A 5 ou 6 lieues des côtes occidentales du département de la Manche, et à 30 de celles de l'Angleterre, *Jersey*, ou *Gersey* (1), l'île de *Cæsarea*, de l'Itinéraire d'Antonin, défendue au nord par des rochers de 200 à 250 pieds d'élévation et par des sables mouvants, s'abaisse au sud presque au niveau de la mer ; son étendue, d'orient en occident, est de 4 lieues, et de 2 du nord au midi ; le centre est occupé par des montagnes granitiques dont la roche s'exporte en Angleterre. Le sol est en général composé de débris pierreux ; les vallées seules, arrosées d'un grand nombre de sources, sont remplies d'une terre végétale très fertile et parfaitement cultivée. Les forêts de pommiers qui les ombragent s'opposent à la culture des céréales ; les blés y sont importés de la Baltique ou de l'Angleterre, et, en temps de paix, de la France. On y récolte annuellement 26,000 pipes de cidre ; de nombreux bestiaux et de beaux troupeaux de brebis paissent au milieu des vergers. Le climat y est tempéré par les brises de mer et y permet la culture des melons, des fraises, des pêchers et des figuiers. L'île ne produit point de bois ; les habitants n'ont d'autre combustible que le varec. Les chevaux y sont petits, mais vigoureux ; on y élève une grande quantité de volailles. Jersey nourrit la belette, la taupe, des couleuvres, de beaux lézards et une grosse espèce de crapaud qui ne vit point à Guernesey ; mais on n'y trouve aucun animal venimeux. Des courants dangereux rendent difficile la navigation autour de cette île ; la marée y monte quelquefois de 40 à 50 pieds.

Guernesey, l'antique *Sarnia*, ou *Sarmia*, plus au nord, d'une largeur égale à la précédente, mais moins longue d'une lieue, offre aussi des masses de granite et de syénite, jouit d'une température aussi douce et présente une végétation plus variée ; le bois y est rare, et le varec que la mer rejette sur ses côtes y

(1) Latitude N. 49° 12′ 59″. — Longitude O. 4° 30, 59″ du méridien de Paris.

sert, comme à Jersey, d'engrais et de combustible.

La petite île de *Sark*, ou de *Cers*, auprès de cette dernière, est entourée de rochers; l'air y est exempt de brouillards; elle produit assez de grains pour la consommation de ses habitants; son intérieur abonde en lapins et ses côtes en oiseaux aquatiques.

Enfin, au nord de ces îles et à 3 lieues seulement du cap de la Hague, *Alderney*, en français Aurigny, qui fut connue des Romains sous le nom d'*Arica*, est petite et assez fertile pour que ses grains soient un objet d'échange important; ses vaches sont renommées pour la bonté de leur lait. Pendant la nuit, on l'aperçoit de nos côtes à la faveur de trois phares placés sur les cimes de trois rochers isolés au milieu des flots qui s'y brisent en mugissant, et qui rendent leur approche dangereuse dans les temps d'orage.

Vis-à-vis de la pointe de *Land's-End*, le *cap Finisterre* de la Grande-Bretagne, on voit les petites îles *Scilly*, ou *Sorlingues;* elles sont au nombre de 145, dont 5 seulement sont habitées: *Sainte-Marie*, *Sainte-Agnès*, *Tresco*, *Saint-Martin* et *Bryor;* le sol de ces dernières produit d'excellent blé. Elles étaient connues des anciens sous le nom de *Cassiterides insulæ*. Que sont devenues les mines d'étain qui y attiraient les flottes phéniciennes? Quelques commotions violentes en auraient-elles fait disparaître toutes les traces? Il paraît qu'*Anney*, aujourd'hui inhabitée, était jadis plus grande: à la marée basse, on aperçoit les fondations de plusieurs édifices que la mer a détruits.

L'île de la *Grande-Bretagne* est la plus considérable de toutes les îles de l'Europe. Sa longueur est d'environ 200 lieues; dans sa partie méridionale elle en a 110 de largeur, au centre 28, et vers le milieu de l'Écosse 62 [1]; sa superficie est de 11,400 lieues [2]. Ses côtes orientales et méridionales sont bien moins profondément découpées que les côtes occidentales; leur pente est aussi plus abrupte. Nous devons faire observer qu'aucune île ne garnit ses rivages de l'est; que celle de Wight, avec deux autres beaucoup plus petites, sont les seules qui la bordent au sud, tandis qu'à l'ouest et au nord on voit les Sorlingues, que nous venons de décrire, Anglesey, Man, Arran, Ila, Jura, Mull, Tirée, Egg, Rum, Skye, les Hébrides et les Orcades. Au midi, le golfe le plus considérable est celui d'Exeter. En remontant vers le nord, l'enfoncement sablonneux où vient aboutir la Tamise; le Wash, où la petite rivière de Glen a son embouchure; l'échancrure par laquelle l'Humber se jette dans l'Océan; celle dans laquelle tombe le Forth, sont les golfes les plus considérables de la côte orientale avec ceux de Murray et de Dornoch. Sur la côte opposée, ceux de Clyde, de Solway, la baie de Caernarvon, celle de Cardigan et le canal de Bristol, qui reçoit la Severn, sont les plus importants.

Les contours de la Grande-Bretagne offrent plusieurs caps d'autant plus remarquables, que chez un peuple de marins ils deviennent autant de point de reconnaissance pour la navigation. Vers son extrémité du sud-ouest, et vis-à-vis des îles Sorlingues, s'avance, ainsi que nous l'avons dit, le *Land's-End* ou le *Finisterre*, le *Bolerium promontorium* des anciens. On croit qu'il se prolongeait jadis beaucoup plus qu'aujourd'hui; à la marée basse la mer laisse à découvert des roches amoncelées qui renferment des veines de cuivre et de plomb. Le cap *Lizard* est le plus méridional; il s'avance au-delà du 50e parallèle. Les côtes au nord du Pas-de-Calais nous montrent deux autres caps: *South-Foreland* et *North-Foreland*. Ce dernier est à l'entrée du golfe dans lequel se jette la Tamise. Un peu au-delà du 54e parallèle, le cap *Flamborough* est formé de rochers blancs de 400 à 500 pieds de hauteur. A l'entrée du golfe de Murray, le *Kinnaird's-Head*, en Écosse, est le *Taixalorum promontorium;* le *Duncansby-Head*, qui forme l'extrémité de la ligne de partage d'eau qui divise la Grande-Bretagne, est le *Tlirvedum promontorium*, et le *Dunnet-Head*, l'*Orcas promontorium*, qui offre un front escarpé, est la pointe la plus septentrionale de l'Ecosse. A l'extrémité nord-ouest de ce pays s'avance le cap *Wrath*, entre les Hébrides et les Orcades. La presqu'île de *Kentyre* ou *Can-*

(1) Elle est située entre le 49e degré 57 minutes et le 58e degré 43 minutes de latitude septentrionale, et entre 0 degré 35 minutes, et 8 degrés 34 minutes de longitude occidentale du méridien de Paris. — (2) *Capper*, dans son *Topographical Dictionary of the United-Kingdom*, évalue la surface de la Grande-Bretagne à 86,454 milles carrés, qui donnent 11,304 lieues géographiques, ou de 25 au degré.

tyre, dont les côtes présentent plusieurs grottes remarquables, se termine par un cap appelé *Mull de Cantyre*, et chez les anciens *Epidium promontorium*. Le plus méridional de l'Écosse est le *Mull de Galloway*, célèbre par le bruit épouvantable que fait la mer en s'engouffrant dans ses profondes excavations. Enfin le pays de Galles se termine à l'ouest par le *David's-Head* ou le cap *Saint-David*, jadis l'*Octapitarum promontorium*.

Les montagnes de la Grande-Bretagne forment un système auquel se rattachent celles de toutes les îles Britanniques. Elles composent trois groupes : le premier, situé au nord, est formé par les hauteurs de Caithness et de l'Inverness, dont les Orcades, les Hébrides, Skye et Mull forment les extrémités; le second se compose des monts Grampians et d'autres montagnes qui se terminent au golfe de Forth et à celui de Clyde; le troisième comprend les monts Cheviot et toutes les aspérités que l'on remarque dans la principauté de Galles et dans la partie méridionale de l'île. Le premier de ces groupes n'a pas plus de 800 mètres dans sa plus grande hauteur; le point culminant du second n'en a guère que 1,340; enfin, dans le troisième, on cite quelques sommets de 800 à 950, que le *Snowden* ou *Snowdon* dépasse de plus de 100 mètres. Ce sommet, qui conserve la neige pendant 7 mois, et qui pendant les 5 autres mois de l'année est presque toujours couvert de nuages, était regardé comme sacré parmi les anciens Bretons. Il donne son nom à une longue chaîne.

Si nous considérons la Grande-Bretagne sous le rapport hydrographique, nous n'y verrons que des bassins peu considérables : les montagnes de Caithness et la chaîne des Grampians forment le plus septentrional, arrosé par la *Spey*, rivière obstruée par plusieurs grandes cataractes, et qui s'élance avec fureur dans le golfe de Murray. La belle rivière du Tay sort d'un lac du même nom, et se jette dans un golfe qui porte aussi celui de Tay. Les ramifications méridionales des Grampians forment, avec celles des monts Cheviot, un grand bassin dont le plus important cours d'eau est le *Forth*, qui, sur une étendue d'environ 60 lieues, traverse des prairies, des forêts et des plaines fertiles jusqu'à son embouchure dans la mer du Nord. Ses eaux abondent en excellents poissons. Les monts Moorlands et quelques collines circonscrivent le vaste bassin de l'*Ouse*, qui, sous le nom de Ure, prend sa source dans le vallon de Wensley, passe à Aysgarth, où elle forme une superbe cascade, prend celui de l'Ouse après avoir reçu la Swale, et celui de Humber en se jetant dans l'Océan. L'arête qui forme la limite méridionale de ce bassin borne au nord celui de la *Thame* et de l'*Isis*, dont la réunion forme la *Tamise*, le fleuve le plus important de la Grande-Bretagne. Les bassins du versant méridional de l'île sont trop peu considérables pour donner naissance à aucune grande rivière. Ceux du versant occidental sont peu étendus; cependant il faut en excepter celui que traverse la *Severn* ou *Saverne*, et que forment les principales montagnes de l'Angleterre et de la principauté de Galles : ce fleuve, qui n'a que 70 lieues de cours, prend sa source au pied du Plinlimmon; rapide à sa sortie des montagnes, il prend une marche plus calme en s'éloignant de sa source, forme des bancs de sable qui en rendent la navigation difficile, et se décharge dans le golfe profond appelé le canal de Bristol. Le bassin de la *Clyde*, en Écosse, est étroit, mais il mérite d'être cité, parce que cette rivière est célèbre par ses belles chutes, dont une, près de Stone-Byre, a 84 pieds de hauteur verticale. Le pays qu'elle arrose est un des plus romantiques, des plus fertiles et des plus peuplés de cette contrée.

Dans la Grande-Bretagne les lacs sont d'une faible étendue : le plus considérable de l'Angleterre proprement dite est celui de *Derwent*, long d'une lieue et large d'un tiers de lieue. Ses bords enchanteurs attirent dans la belle saison un grand nombre d'amateurs des beautés de la nature. Il renferme plusieurs îles, et ses eaux sont sujettes à de violentes agitations sans aucune cause apparente. L'Écosse en compte plusieurs, dont le plus important est le *Lomond* : il a 8 lieues de long sur 1 de large; sa plus grande profondeur est de 100 brasses; il est rempli d'une multitude d'îles, principalement dans sa partie méridionale. En 1755, pendant le célèbre tremblement de terre de Lisbonne, ses eaux éprouvèrent une violente agitation : elles s'élevèrent à plus de 2 pieds au-dessus de leur plus grande élévation habituelle. Le même phénomène se fit remarquer dans le lac de *Ness*, un peu moins grand que le précédent : ce lac, dont les eaux lim-

pides ne gèlent jamais, a 60 à 135 brasses de profondeur.

La constitution physique de la Grande-Bretagne est d'autant plus intéressante qu'elle renferme des roches de tous les âges. De là vient l'extension qu'ont prise en Angleterre l'étude de la géologie et celle de la métallurgie. L'ardoise et la houille sont au nombre des plus importantes productions minérales de l'île. Au nord comme au sud, les mines de fer et de plomb sont également nombreuses; celles de cuivre et d'étain s'étendent vers le sud-ouest; le nord recèle du cuivre, du mercure et des pierres précieuses; partout on trouve des sources minérales; enfin on estime la richesse des mines de la Grande-Bretagne et de l'Irlande à plus de 225 millions de francs. En Écosse, le micaschiste est la roche dominante : il occupe plus de la moitié de sa superficie. Près des Orcades et de l'île de Skye, ainsi que sur les bords du Tay, le grès rouge succède à ce grand dépôt; mais à partir de l'extrémité du golfe de Clyde jusqu'à Stonehaven, une longue bande de roches chloriteuses et quartzeuses sépare le grès rouge du micaschiste; en descendant vers le sud, le grès houiller, le grès rouge et la roche que les Allemands appellent *grauwacke*, se montrent tour à tour [1]. Dans le reste de la Grande-Bretagne, différentes variétés du grès rouge et de vastes dépôts houillers s'étendent depuis le nord jusqu'au bord du Trent. A l'ouest de ces terrains se montrent des schistes ardoisiers qui occupent un large espace sur toute la côte occidentale, tandis qu'un vaste dépôt de marne rouge et de grès entoure, au sud et à l'est, ces mêmes amas de houille. Depuis l'embouchure de la Severn jusqu'à celle de l'Humber, s'étend du sud-est au nord-ouest une longue bande de marne bleue, et de cette roche calcaire appelée *lias* par les Anglais. Une bande parallèle de calcaire oolithique, un dépôt de calcaire à polypiers, un autre de marne bleue, sont suivis jusqu'à la Manche par les bancs friables et sableux de *glauconie;* par la craie, l'argile plastique et des terrains analogues, du moins quant aux restes organiques, à ceux des environs de Paris. Ces dépôts, qui se continuent au-delà du détroit, et jusqu'à une assez grande distance de nos côtes, sont des preuves presque irrécusables de la réunion primitive de la Grande-Bretagne au continent. Le peu de largeur du Pas-de-Calais n'annonce-t-il pas d'ailleurs que l'Océan a pu miner à la longue des roches aussi faciles à rompre que des argiles, des sables et de la craie?

Le groupe houiller du nord de l'Angleterre se compose du grand dépôt du Northumberland et du Durham, de quelques bassins houillers dans le nord du Yorkshire et des comtés de Nothingham et de Derby, du bassin du nord du Straffordshire, du grand bassin de Manchester et de celui de Whitehaven dans le Cumberland. Le groupe central comprend trois bassins : celui qui existe sur les confins du Leicestershire et du Straffordshire, celui du Warwickshire et celui des environs de Dudley. Enfin l'ensemble des bassins houillers du pays de Galles forme aussi trois groupes : celui du nord-ouest comprend les bassins houillers de l'île d'Anglesey et du Flintshire; celui de l'est se compose des bassins du Shrewsbury, de Colebrookdale, de Clenhills et de Billingsley; celui du sud-est est formé des importants bassins du sud du pays de Galles, du Monmouthshire, du Glocestershire et du Somersetshire.

Pour donner une idée de l'importance de la richesse houillère de l'Angleterre, nous dirons que le bassin de Newcastle a 58 milles de longueur sur 24 de largeur; qu'on y compte 40 couches de houille, et qu'on y exploite chaque année 3,700,000 tonnes (37 millions de quintaux métriques). Une couche de grès, épaisse de 66 pieds, est exploitée dans la colline de Gatesheadfell au sud de Newcastle; elle fournit toute la Grande-Bretagne, et même une partie du continent, d'excellentes meules à aiguiser. Le bassin de Dudley s'étend sur une longueur de 20 milles et une largeur de 4. On y connait 11 couches dont la principale a 9 mètres d'épaisseur. Le minerai de fer y est assez abondant; sa richesse varie de 20 à 40 pour 100. Les mines et les usines de ce district emploient plus de 2,000 machines à vapeur, dont la force totale surpasse la puissance de 30,000 chevaux. Le bassin houiller du sud du pays de Galles traverse toute la principauté de l'est à l'ouest, et occupe une superficie de 100 milles carrés. On y connaît 25 couches de houille exploitable, formant une épaisseur totale de 95 pieds, sans compter un grand nombre de couches minces. Le minerai de fer y abonde aussi;

(1) Voyez l'Essai géologique sur l'Écosse, par M. *A. Boué.*

sa richesse moyenne est de 33 pour 100. Il résulte de là qu'il s'est établi dans ce bassin de nombreuses usines importantes, et qu'on y a construit des chemins de fer dont le développement est de plus de 220 milles pour faciliter le transport des produits.

Les rigueurs de l'hiver et les chaleurs desséchantes de l'été se font sentir dans la Grande-Bretagne avec beaucoup moins d'intensité que dans les pays du continent situés sous les mêmes parallèles : les vents de mer y tempèrent les saisons les plus opposées ; mais les variations de la température sont subites et fréquentes. Si les contrées septentrionales se montrent favorables à la croissance des végétaux, l'état de l'atmosphère est souvent un obstacle à leur maturité : ainsi la pluie vient y détruire l'espérance, trop tôt fondée, sur l'apparence d'une riche récolte. Ajoutons que, vers le nord, de grands espaces sont presque stériles, et que, sur les côtes orientales, des sables et des marais s'opposent encore à la fertilité. Les parties les plus productives sont au centre et au midi.

La continuation de notre description physique nous porte vers les îles les plus voisines de la Grande-Bretagne. Au sud, on voit d'abord celle de *Wight*, que les Romains appelaient *Vectis*, et les anciens Bretons *Guith*. Sa forme est un carré irrégulier, ou plutôt une losange ; sa superficie est de 30 lieues. La petite rivière de la Medina la divise, du sud au nord, en deux parties ; une chaîne de montagnes la traverse d'orient en occident.

La constitution géognostique de cette île est très singulière ; c'est un ensemble de bandes parallèles suivant la même direction que ses montagnes, et offrant, à partir du sud, un dépôt de sable ferrugineux sur lequel reposent la glauconie sableuse et la craie, des argiles, des sédiments marins et d'eau douce. Si l'on parcourt la côte dans la direction du nord-ouest, on voit à une extrémité de l'île la craie, au centre l'argile plastique, et à l'extrémité opposée des dépôts supérieurs à cette argile. Dans la baie d'Alum les strates crayeuses sont presque verticales, ainsi que toutes les couches suivantes ; vers le milieu de la baie, des argiles de diverses couleurs alternent avec des sables. Le nombre, la variété et l'éclat de ces lits de toutes les nuances, ont été comparés aux bandes que l'on voit sur les pétales d'une tulipe : leur position verticale annonce le résultat d'une violente convulsion qui a dû renverser leur horizontalité primitive [1]. Le sol de l'île de Wight est fertile, et produit sept fois plus de blé que ses habitants n'en consomment ; des rochers nombreux en défendent les abords.

L'île d'*Anglesey* ou d'*Anglesea*, c'est-à-dire *île anglaise*, située près des côtes septentrionales de la principauté de Galles, est plus considérable encore que la précédente : sa superficie est de 65 lieues carrées ; les anciens Bretons l'appelaient *Mona* ou *Moneg ;* c'était la résidence du chef suprême des druides. Sous le règne de Néron, les Romains s'en emparèrent, mais elle ne fut soumise entièrement que par Agricola, qui, lassé de la résistance des habitants, fit brûler vifs les druides. Pillée successivement par les Saxons et les Normands, ce ne fut que sous le règne d'Edouard Ier que les Anglais la réduisirent à l'obéissance. Près du détroit qui la sépare de la Grande-Bretagne, elle est couverte de forêts, antiques sanctuaires de la religion druidique : de grossières collines factices et des monceaux de pierres en rappellent encore les cérémonies sanguinaires. Dans l'intérieur le pays est nu, dépouillé d'arbres et même de haies ; il n'offre qu'un sol ondulé arrosé par de nombreuses sources, mais couvert de champs assez fertiles. L'île produit des céréales et nourrit beaucoup de bestiaux ; elle tire aujourd'hui de grands avantages de la mine de cuivre que recèle la montagne de Parys. Ce métal y forme une masse qui, dans quelques endroits, a jusqu'à 60 pieds d'épaisseur ; c'est le dépôt le plus considérable que l'on connaisse : il est exploité à ciel ouvert comme une carrière. Anglesey possède aussi des mines de plomb argentifère, et renferme des roches anciennes d'où l'on tire un très beau marbre vert. On y remarque des granites, de la serpentine, et d'autres dépôts appartenant aux époques géologiques appelées intermédiaires et secondaires.

Au nord d'Anglesey, vis-à-vis du golfe de Solway, s'étend l'île de *Man*, sur une longueur de 10 à 11 lieues, et une largeur de 5. L'hiver y est doux, mais les étés y sont sans chaleur [2], ce qui imprime à sa végétation chétive

[1] Voyez *Outlines of the geology of England and Wales.* — By the Rev. Conybeare and Philips. —
[2] *Capper*, Topographical Dictionary, etc.

un caractère particulier. Aussi le blé y indique-t-il par la petitesse de ses grains une sorte de dégénérescence. La culture y est souvent contrariée par le souffle du vent d'est. Cependant depuis quelques années l'agriculture y a fait de grands progrès; les prairies artificielles et les bois s'y multiplient, quoiqu'il y reste encore beaucoup de terres incultes. Près de la côte on emploie le varec, que les flots y rejettent, à fertiliser les terres; dans l'intérieur on obtient de la marne le même avantage. On y voit plusieurs montagnes granitiques, formant une chaîne qui la traverse dans toute sa longueur : le *Sneafell* ou *Snowfield* en est le sommet le plus élevé ([1]). Mais la plus grande partie du terrain appartient aux formations de sédiments inférieurs. Le sol, dans la partie méridionale, est argileux; et, dans le nord, de grands dépôts de marne sont recouverts par un terrain sablonneux. Vers le centre il existe un espace immense appelé le Currang, qui n'était autrefois qu'une fondrière, et qu'entourent d'autres fondrières moins grandes. On y découvrit dans ces dernières années le squelette fossile d'un cerf d'une taille gigantesque. Cette découverte, ainsi que les dépôts marneux, semblent attester que les fondrières de l'île de Man étaient autant de petits lacs d'eau douce au bord desquels les cerfs venaient se désaltérer. De vastes tourbières, dans lesquelles on trouve des troncs de chênes et de sapins, confirment d'ailleurs cette opinion. On remarque dans cette île des schistes ardoisiers, des pierres de taille et des filons de plomb, de fer et de cuivre.

La montagneuse *Arran*, où l'on voit des granites, des roches d'origine ignée et des indices de houille, paraît avoir été connue des anciens sous le nom de *Brandinos;* le *Quetfell* ou *Goatfield* en est le plus haut sommet. Six lacs y donnent naissance à deux petites rivières; on y cultive une grande quantité de chanvre; elle a 7 lieues de long, et ses parages abondent en harengs et en saumons.

Toutes les îles qui bordent l'Ecosse, depuis la presqu'île de Cantyre jusqu'au cap Wrath, sont comprises sous le nom d'îles occidentales (*Western-Islands*), plus connues en Europe sous celui d'Hébrides, et appelées par les anciens *Ebudes*. Les plus rapprochées de l'Ecosse sont *Ila* ou *Islay* et *Jura*. La première a 8 lieues de longueur sur 3 de largeur; elle renferme des collines d'environ 1,500 pieds de hauteur, des sources abondantes, des rochers arides, des bruyères, des lacs et des marais. La seconde est longue de 7 à 8 lieues et large de 2 à 3. Une chaîne de montagnes la traverse en présentant vers le sud-ouest quatre sommets à pic appelés les Mamelles de Jura. Ces deux îles sont en grande partie composées de roches granitiques, micacées et schisteuses; Ila est riche en minéraux, tels que plomb, cuivre, cobalt, fer, manganèse, mercure, baryte, marne et carbonate de chaux; Jura abonde en fer et en manganèse; dans ces deux îles l'air est humide et malsain. *Mull* et *Rum*, presque entièrement volcaniques, sont montagneuses, remplies de lacs et dépourvues de bois. La première renferme un monument basaltique très remarquable: c'est un cirque naturel de 75 pieds de diamètre, composé d'un mur de 25 pieds de hauteur formé de prismes de basalte de 7 à 8 pieds de longueur, placés horizontalement les uns sur les autres. L'île de *Skye*, couverte de montagnes dont quelques unes atteignent, comme celles de Mull, 3,000 pieds d'élévation, offre de belles colonnades de basalte, un rocher perpendiculaire qui se termine en pointe à 300 pieds de hauteur, des grottes imposantes et curieuses, des vallées arrosées par des ruisseaux qui forment un grand nombre de cataractes; des masses de granites et de grès, des marbres, des minerais de fer et de plomb : le lac Follart renferme des cailloux d'agate, et les torrents roulent des topazes qui rivalisent avec celles du Brésil. Les montagnes du centre de l'île étaient anciennement très boisées; on ne trouve plus de forêts que sur la côte du sud-est. Les îles *South-Uist*, *North-Uist*, *Lewis*, et plusieurs autres moins importantes qui occupent avec celles-ci une étendue de 48 lieues du sud au nord, paraissent entièrement composées de roches granitiques et micacées. La chaîne qu'elles forment est séparée de Skye par un canal de 6 lieues de largeur. Les Hébrides, dont on porte le nombre à près de 300, sont, en général, exposées à un air froid et à des brumes presque continuelles; 86 sont habitées et bien cultivées; quelques unes sont tout-à-fait stériles. La plupart produisent une grande variété de plantes, mais on peut à peine y trouver un arbre et même un buisson.

([1]) Voyez le tableau des montagnes de l'Europe, pag. 18 de ce volume.

Les îles *Orkney*, auxquelles les Français ont conservé l'antique nom d'*Orcades*, sont séparées de l'extrémité septentrionale de l'Écosse par le détroit de Pentland, où la mer est tellement impétueuse que les vagues qui se brisent sur leurs rochers se répandent en une pluie fine à plus d'une lieue dans les terres, et qu'aucun vent, quelque violent qu'il soit, ne peut aider le navigateur à remonter les courants. Ces îles sont au nombre de 30, dont plus de la moitié sont inhabitées; les plus petites se nomment *Holmes*, et les rochers couverts à la marée haute *Skerries*. Le grès rouge y est la roche dominante; leur sol rocailleux offre un aspect d'autant plus triste, que la végétation y est à peu près bornée au genévrier, au myrte sauvage, à la bruyère et à quelques autres plantes analogues. Malgré la rigueur du climat, la neige qui y tombe en hiver n'est point abondante et dure peu. On y éprouve une partie des effets physiques qui caractérisent les régions hyperboréennes : dans les mois de juin et de juillet on peut y lire à minuit à la faveur du crépuscule, et dans les mois de décembre et de janvier, le soleil ne reste pas plus de 4 heures sur l'horizon. *Pomona* ou *Mainland*, la plus considérable, a 9 lieues de longueur et 5 dans sa plus grande largeur; c'est un amas de collines, de lacs et de marais. Son sol renferme des calcaires anciens, des schistes ardoisiers, des mines de fer et quelques indices de houille.

Dans les îles *Shetland* ou *Zetland*, les effets physiques observés aux Orcades ont encore plus d'intensité: les plus longs jours sont de 19 heures 15 minutes, et les plus courts de 4 heures 45 minutes; l'hiver commence à la fin d'octobre et dure jusqu'en avril. Pendant cette saison, une pluie continuelle règne sur ces îles; les tempêtes soulèvent les flots contre la côte; les habitants sont privés de toute communication avec le reste du monde; le seul spectacle que la nature leur réserve est l'aurore boréale, dont la lumière y est égale à celle de la pleine lune. Les îles Shetland sont au nombre de 86, parmi lesquelles on en compte 40 habitées. Elles renferment des roches granitiques, d'autres qui paraissent être d'une origine ignée, et des grès rouges. Les montagnes y sont arides et pelées, les côtes escarpées et remplies de cavernes profondes. La végétation y est plus pauvre encore que dans les Orcades, et le sol des plus grandes îles est marécageux. *Mainland*, la plus considérable des îles Shetland, a près de 30 lieues de longueur sur 12 de largeur; ses montagnes sont couvertes de bruyères et entrecoupées de vallées peu fertiles; mais elles forment des lignes courtes ou des groupes détachés.

L'*Irlande* est d'une étendue considérable : sa plus grande longueur, du nord au sud, est d'environ 105 lieues, et sa plus grande largeur de 62. Sa superficie, que l'irrégularité de ses contours rend difficile à évaluer, est d'environ 3,970 lieues carrées. Placée à peu près sous le même parallèle que l'Angleterre, son climat est analogue à celui de cette contrée; cependant l'humidité de l'atmosphère y est encore plus grande [1]. Il serait trop fastidieux et trop long de citer les principaux caps qui terminent les nombreuses presqu'îles que forment les baies et les golfes qui baignent ses côtes déchirées; nous n'indiquerons que les plus remarquables et les plus connus. Au nord, nous voyons le cap *Fair*, le cap *Bengore*, et le cap *Malin* qui s'avance le plus dans l'Océan; à l'ouest les caps *Tillen*, *Binwy*, *Slyne*, *Bolus* et *Mizen*; au sud le cap *Carnsore*, et à l'est le cap *Hoath*. Semblables à celles de la Grande-Bretagne, les côtes occidentales de l'Irlande sont plus profondément découpées que les côtes orientales: les baies les plus considérables sont celles de *Donegal*, de *Black-Sod*, de *Clew*, de *Galway*, de *Ballyheigh*, de *Dingle*, de *Kenmare* et de *Bantry*. Aucune des îles qui bordent l'Irlande ne mérite notre attention, si ce n'est celle d'*Achill*, entre la baie de Black-Sod et celle de Clew; elle a environ 6 lieues de longueur sur 2 de largeur.

Les montagnes sont nombreuses en Irlande, mais moins élevées que dans la Grande-Bretagne: la plus haute n'a pas plus de 1,040 mètres de hauteur. Sa partie septentrionale renferme des chaînes assez longues, qui toutes partent de la côte. A l'ouest, une chaîne considérable s'étend depuis la baie de Killala jusqu'à celle de Galway. Une autre, à l'est, commence au sud de Dublin et se dirige vers la baie de Wexford; enfin, dans la partie méridionale de l'île, s'étend un groupe dont le

(1) Elle est située à l'ouest de la Grande-Bretagne entre le 51e degré 20 min. et le 55e degré 20 min. de latitude septentrionale, et le 7e degré 35 min. et le 12 degré 40 min. de longitude occidentale.

point culminant est le Mangerton, haut de 873 mètres. Ces montagnes, distribuées par groupes isolés, forment plusieurs bassins assez considérables. Le plus important des cours d'eau auxquels elles donnent naissance est le *Shannon*, qui sort du lac Allen et qui traverse plusieurs autres grands lacs, ce qui augmente beaucoup les avantages de sa navigation. Il se jette dans l'océan Atlantique après un cours de 83 lieues, par une embouchure de 3 lieues de largeur. Les marées, déjà très fortes près de l'Océan, deviennent de plus en plus fortes à mesure que le fleuve se rétrécit, en sorte qu'elles s'élèvent de 15 à 20 pieds auprès de la ville de Limerick.

Ce qui peut contribuer à augmenter l'humidité du climat de l'Irlande, c'est le nombre et l'étendue des lacs : dans le nord, celui d'*Erne*, formé de deux parties réunies par la rivière du même nom, a environ 15 lieues de superficie; celui de *Neagh*, qui présente une circonférence de 32 lieues, a cela de particulier, que ses eaux déposent un sédiment calcaire analogue à celui des sources incrustantes, et que les bains que l'on y prend passent pour être salutaires dans un grand nombre de maladies; le lac *Corrib* a 8 lieues de longueur sur une largeur moyenne d'environ une lieue. Celui de Mask, au nord du précédent, et moins considérable, ne paraît pas avoir d'écoulement visible; mais le plus remarquable, par les sites romantiques dont il est entouré, est le lac *Killarney*, dans la partie méridionale de l'île : ses bords sont garnis d'arbousiers, dont les rameaux rampants et les baies noirâtres d'une agréable saveur se réfléchissent à sa surface.

L'Irlande, jadis couverte de forêts, en est presque entièrement dépourvue aujourd'hui; des marais ou *bogs*, qui forment un des traits caractéristiques du pays, ont usurpé leur place. C'est au fond de ces *bogs* que l'habitant recueille le bois nécessaire à son usage : il y est parfaitement conservé, et ce qui pourrait faire croire que ces troncs d'arbres sont des restes d'antiques forêts de chênes, c'est que les eaux qui les recèlent paraissent être chargées de tan : elles ont la propriété de convertir en une sorte de cuir la peau des animaux, et quelquefois même des hommes qui disparaissent dans leur profondeur. On assure qu'on y a souvent découvert des ornements en or et différents restes d'antiquité.

Le sol de l'Irlande offre aux géologues des roches de différentes époques, depuis les plus anciennes jusqu'aux plus récentes : quelques uns des groupes que forment ses montagnes appartiennent aux terrains granitiques; des roches micacées occupent toute la partie septentrionale comprise entre le lac d'Erne et celui de Neagh; des calcaires anciens qui fournissent des marbres estimés; des schistes ardoisiers, que l'on préfère à ceux de la principauté de Galles; des grès et toute la formation houillère, des dépôts de gypses, des calcaires marneux et d'autres, qui donnent une excellente chaux, se montrent avec plus ou moins de développement. Tout le littoral parallèle aux côtes de l'Écosse, depuis la baie de *Carrickfergus* jusqu'au cap Bengore, est volcanique : il comprend cette magnifique réunion de piliers basaltiques, connue sous le nom de *Chaussée des géants*. On trouve du minerai de cuivre dans diverses parties du pays : on y reconnaît même les traces de travaux qui remontent à une époque très reculée. Des masses considérables d'or natif ont été découvertes dans le comté de Wicklow; le plomb argentifère est abondant dans celui d'Antrim; le cobalt, le manganèse et le zinc existent dans plusieurs localités : enfin, quelques houillères sont en exploitation, et celles de Castle-Comer, dans le comté de Kilkenny, fournissent annuellement 400,000 quintaux métriques de combustible. On y connaît un grand nombre de sources minérales dont les plus fréquentées sont celles de Castle-Connel, Johnstown, Lucan, Mallow et Swadlingbar.

On sait que les plantes et les animaux les plus utiles ont été importés du continent, dans les îles Britanniques, à différentes époques. Dans les temps les plus reculés, l'Angleterre était, comme l'Amérique septentrionale, couverte de forêts vierges impénétrables aux rayons du soleil : les glands, les pommes, les noix et d'autres baies sauvages étaient l'unique nourriture de l'homme; l'ours, le loup, le sanglier, erraient paisiblement dans de vastes solitudes; le cerf parcourait les bois, et le taureau sauvage les marais. Vers la fin du dixième siècle les loups et les ours ont été détruits en Angleterre; les forêts du nord recèlent encore quelques sangliers; les cerfs, les daims et les chevreuils, nourris dans des parcs et dans quelques forêts, sont réservés pour les plaisirs des

riches et des grands; mais les renards se sont tellement multipliés que leur chasse est devenue un divertissement presque général; ces animaux et le chat des bois sont les carnassiers les plus destructifs. Les autres mammifères sauvages ne sont que les animaux de petite taille qui peuplent les montagnes et les forêts du continent.

En Angleterre, les chèvres sont presque un objet de curiosité; mais dans la principauté de Galles où elles sont communes même à l'état sauvage, les habitants de ce pays les chassent avec ardeur: ils s'attachent surtout à la poursuite des boucs, parce que leur graisse et leur peau sont très recherchées. On voit des cornes de cet animal qui ont plus de trois pieds de longueur. On connaît ce chien au museau gros et court, au nez retroussé, au front aplati, aux lèvres épaisses et pendantes, au corps gros et allongé, au poil ras et fauve, ce *bull-dog* des Anglais (*canis molossus*): cette race renommée pour sa force et son courage dégénère hors du sol de l'Angleterre. Elle existe pure de tout mélange dans le comté de Lancastre. Le cochon domestique, croisé avec le porc de l'Indo-Chine, a fourni aux Anglais une race fort estimée.

La plupart des animaux domestiques de l'Angleterre se trouvent en Écosse; mais ils y sont plus petits, et leur chair est plus savoureuse. Le *colley*, ou le véritable chien de berger, est particulier à ce pays. Jadis, parmi les animaux sauvages, on citait en Écosse le loup, le bison et le castor; mais ils n'y existent plus. Cependant le cerf et le chevreuil s'y trouvent encore, bien qu'ils aient presque disparu de l'Angleterre. Les Orcades et les îles Shetland nourrissent des animaux encore plus petits que ceux de l'Ecosse; on croit que la plupart y sont originaires de Norvége. Les vaches des îles Shetland donnent à peine une demi-pinte de lait par jour. Les moutons paissent en liberté dans les montagnes des Orcades, et quoiqu'ils y restent exposés aux intempéries des saisons, leur laine est estimée.

Le bétail, qui constitue cependant une des principales richesses du pays, se distingue en Irlande par des jambes courtes et un gros ventre; les moutons y sont d'une race petite dont la laine grossière ressemble à du poil; les montagnes y nourrissent une belle race à laine courte; les chevaux y sont vigoureux, mais moins estimés que ceux de l'Angleterre. Les paysans élèvent une grande quantité de chèvres et de porcs. Le lévrier irlandais forme une belle race qui se distingue par sa haute taille et par sa couleur blanche; elle y est devenue rare; c'est cependant à cette race que les Irlandais doivent la destruction des loups opérée, dit-on, dès le temps de Cromwell. Il est à remarquer que l'Irlande ne nourrit ni taupes, ni crapauds, ni serpents.

Les oiseaux du continent se retrouvent dans les îles Britanniques; la quantité de volailles qu'on élève en Angleterre ne suffit pas à la consommation des habitants; ceux-ci sont obligés de tirer des œufs de la France et de la Belgique. Les oies sont nombreuses dans le Westmoreland et le Lincoln; le Buckingham approvisionne de canards la capitale de l'Angleterre; les cygnes nagent paisiblement dans les eaux de la Tamise; les aigles et d'autres grands oiseaux de proie établissent leurs nids dans les régions montagneuses. Mais les bois de l'Écosse ne retentissent jamais des chants mélodieux du rossignol, assez commun cependant en Angleterre.

Les îles qui entourent la Grande-Bretagne sont remplies d'oiseaux de toutes espèces. Dans les Orcades, les aigles font de si grands dégâts parmi les troupeaux de moutons, que, d'après les lois du pays, celui qui en tue un reçoit une poule de chaque famille de la paroisse où il l'a tué. Les rochers escarpés des petites îles de *Priestholm*, vis-à-vis de la pointe orientale d'Anglesey, sont le rendez-vous d'une foule d'oiseaux de mer; le plongeon y élève ses petits dans des terriers de lapins.

Il est peu de pays en Europe aussi favorisés par la nature en poisson d'eau douce et d'eau de mer que les îles Britanniques. A l'extrémité septentrionale de l'île d'Anglesey on en voit une qui doit le nom d'*île des Veaux marins* à l'abondance de ces animaux; les rochers appelés *Skerries*, dans le groupe des Orcades, sont couverts de ces cétacés; la loutre de mer est commune dans les détroits. Dès le mois de juin des bancs innombrables de harengs longent les côtes orientales et occidentales de la Grande-Bretagne, celles des Hébrides et de toutes les Orcades; dans les eaux qui baignent celles-ci, on aperçoit fréquemment des baleines et des troupes de marsouins, et l'on recueille de l'ambre gris. Les

nombreuses baies qui entourent l'Irlande attirent une si grande quantité de harengs, de maquereaux et de morues, que l'on évalue à 47,000 le nombre de pêcheurs de cette île.

Telles sont les principales particularités qui, dans le règne minéral et animal, distinguent les productions des îles Britanniques : nous n'avons pas besoin de rappeler la beauté, la vitesse et les autres qualités des chevaux de l'Angleterre ; ses belles races de bœufs, ses moutons à longue laine, ses chiens de chasse, la force et l'ardeur de ses coqs dont les combats sont un spectacle qui excite l'intérêt et la cupidité dans ce pays, comme la *corrida* et la mort du taureau en Espagne.

Nous terminerons cette description physique par l'énumération des produits des trois règnes dans le royaume uni.

RÈGNE MINÉRAL.

Plomb	300,000 quintaux.
Cuivre.	150,000,
Étain.	100,000
Fer.	5,500,000
Houille.	180,000,000
Sel.	3,630,000

RÈGNE VÉGÉTAL. — *Culture du sol.*

Superficie en forêts. . . .	1,482,000 arpents.
— en prairies et pâturages. .	30,000,000
— en champs et céréales. .	67,500,000
Récolte en grains.	262,500,000 boisseaux.

RÈGNE ANIMAL. — *Animaux domestiques.*

Chevaux et mulets	1,900,000.
Bœufs.	10,500,000.
Bêtes à laine.	44,100,000
Porcs.	5,250,000

LIVRE CINQUANTE-NEUVIÈME.

Suite de la Description de l'Europe. — Description historique et topographique des îles Britanniques. — Première section. — Royaume d'Angleterre et principauté de Galles.

La division des îles Britanniques en trois royaumes, division consacrée par le temps et par l'usage, nous oblige à ne pas confondre dans un même aperçu tout ce qui tient à leur histoire, à leur industrie, et à leur description topographique. C'est par le royaume d'Angleterre que nous commencerons la tâche que nous nous sommes imposée ; le royaume d'Écosse et les archipels qui en dépendent passeront ensuite sous nos yeux ; puis nous jetterons un regard d'intérêt sur cette Irlande, formant un royaume distinct, si différent des deux autres par l'industrie, les lumières et la religion ; sur cette contrée, qu'une émancipation récente a rétablie dans les droits que l'intolérance religieuse lui avait si long-temps ravis, et qui, grâce à l'influence de l'esprit du siècle, est désormais appelée à jouir des mêmes avantages que ses deux sœurs. Enfin, nous terminerons le tableau du royaume uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande par quelques considérations sur l'histoire du gouvernement britannique, sur sa prospérité ascendante et sur les mœurs de la nation anglaise en général.

L'espace compris depuis le cours du Tweed, la chaîne septentrionale des monts Cheviot et le golfe de Solway jusqu'à la Manche, forme dans l'île de la Grande-Bretagne le royaume d'Angleterre et la principauté de Galles.

On a vainement cherché à jeter quelques lumières sur l'origine des noms de *Britannia* et d'*Albion* que les anciens donnèrent à l'île de la Grande-Bretagne, mais qui conviennent principalement à sa partie méridionale, puisqu'ils désignaient le reste sous le nom de *Caledonia*. Quelques auteurs font venir *Britannia* d'un mot celtique qui signifie *couleur*, parce que les premiers peuples de cette contrée se peignaient le corps ; d'autres, se fondant sur ce fait bien connu, que les Phéniciens allaient chercher dans ce pays l'étain qu'ils livraient au commerce, ont prétendu que son nom primitif était *Bratanac*, qui en langue phénicienne veut dire *pays de l'étain*. Quant à celui d'*Albion*, il est reconnu que la blancheur de ses côtes le lui valut.

Les anciens peuples de la Grande-Bretagne appartenaient à deux souches différentes : les plus anciennement établis dans ce pays étaient une colonie de Celtes appelés *Galli*, les au-

tres une colonie de ***Kymri***, appartenant aussi à la race celtique, et qui pendant le sixième siècle avant l'ère chrétienne relégua les premiers vers le nord. L'Angleterre proprement dite était restée sans opposition pendant quatre cents ans entre les mains des ***Kymri***, lorsque des peuples quittant la Belgique, les bords de la Seine et ceux de la Scarpe, s'emparèrent de la partie méridionale de ce pays, et des côtes orientales [1]. Le portrait que César et Tacite ont fait des peuples que les Romains trouvèrent établis dans la Grande-Bretagne rappelle les naturels de l'Amérique septentrionale. Ceux du nord étaient presque nus; ceux de la côte orientale n'avaient pour vêtement qu'une tunique de peau de mouton; tous se teignaient le corps en bleu; au moyen d'une sorte de tatouage ils traçaient sur leurs membres différentes figures d'animaux; ils se chargeaient les bras et les reins de lourds anneaux de fer, et de longs cheveux blonds couvraient leurs épaules. La chair et le lait de leurs troupeaux étaient presque leur seule nourriture. Leurs cités ne présentaient qu'un amas confus de huttes entourées de plantations qu'ils défendaient par de petits remparts de terre et de troncs d'arbres, à la manière des Celtes de la Gaule. Fiers et braves, ils se montraient dans les combats avides de carnage. D'une stature plus haute, mais moins vigoureux que les indigènes de la Gaule, ils avaient conservé de ceux-ci l'ancienne armure gauloise, le long sabre, l'arc et l'épieu et le bouclier étroit. Ils se servaient des chariots de guerre qu'ils manœuvraient avec plus d'adresse encore que leurs frères du continent; l'usage du casque et de la cuirasse leur fut long-temps inconnu.

Par un bizarre scrupule de religion, dit l'auteur de l'Histoire des Gaulois [1], les Bretons ne mangeaient ni lièvres, ni poules, ni oies; ils en élevaient cependant par luxe et par plaisir. Chez eux la communauté des femmes existait par sociétés de dix à douze personnes, principalement entre enfants et pères et entre frères, et les enfants étaient censés appartenir à celui qui avait le premier connu la mère [2]. La côte méridionale présentait un autre aspect et des mœurs différentes : les *Belgæ* y avaient transporté les usages de leur pays; vêtus de la braie et de la saie, ils cultivaient la terre, ils faisaient le commerce et avaient construit quelques grands villages.

Lorsqu'après de longues tentatives qui, depuis l'invasion de César jusqu'à l'arrivée d'Agricola, durèrent plus de cent trente ans, la Bretagne méridionale fut soumise, l'île entière était divisée en dix-sept petits États, ayant chacun un chef qui prenait le titre de roi. Les Romains ne purent soumettre la Calédonie : pour contenir les peuples de cette contrée, Adrien fit construire une muraille qui, depuis l'embouchure de la *Tinna*, ou de la Tyne, jusqu'au golfe de Solway, appelé alors *Ituna Æstuarium*, traçait la limite septentrionale actuelle du royaume d'Angleterre. Mais Sévère parvint à pousser ses conquêtes jusqu'au golfe de Forth, le *Bodria Æstuarium* des Romains, et fit élever une seconde muraille depuis le fond de ce golfe jusqu'à l'embouchure de la *Clota*, aujourd'hui la Clyde. Depuis le règne de ce prince, la Bretagne romaine fut partagée en cinq provinces [3]; mais au commencement du cinquième siècle, les Romains, obligés d'évacuer l'île pour s'opposer à l'invasion des Barbares dans les Gaules, abandonnèrent les *Britanni* à leurs propres forces.

Ceux-ci se donnent pour roi Vortigern, un

(1) Voici quels étaient les peuples et les principales villes de l'Angleterre à l'époque de l'invasion romaine :

	Peuples.	Villes anciennes.	Villes modernes.
Au nord.	*Otattini*	*Segedunum*	*Seton.*
	Brigantes	*Eboracum*	*York.*
	Parisii	*Petuaria*	*Beverlay.*
Au centre	*Cornavii*	*Deva*	*Chester.*
	Coritani	*Lindum*	*Lincoln.*
	Iceni	*Venta*	*Norwich.*
	Catyeuchlani	*Durocabriva*	*Hertfort.*
	Trinobantes	*Londinium*	*Londres.*
	Dobuni	*Clevum*	*Glocester.*
Au midi.	*Atrebates*	*Colva*	*Wallingfort.*
	Cantii	*Durovernum*	*Cantorbery.*
	Regni	*Noviomagus*	*Woncotte.*
	Belgæ	*Magnus-Portus*	*Portsmouth.*
	Durotriges	*Durnovaria*	*Dorchester.*
	Dumnonii	*Isca*	*Exeter.*

(1) M. *Amédée Thierry* : Histoire des Gaulois, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'entière soumission de la Gaule à la domination romaine, tom. III. — (2) *César* : De Bell. Gall. Lib. V, cap. XIV. — (3) 1° *Britannia prima*; 2° *Britannia secunda*, qui comprenaient les premières conquêtes des Romains, depuis le littoral de la Manche jusqu'à l'embouchure du Stour; 3° *Flavia Cæsariensis*, renfermant tout le territoire qui s'étend à l'est, depuis le Stour jusqu'à l'embouchure de l'Humber, et se prolonge à l'ouest jusqu'à la principauté de Galles; 4° *Maxima Cæsariensis*, comprenant les comtés d'York et de Lancastre; 5° *Valencia*, province formée des conquêtes faites sur la Calédonie

de leurs compatriotes, qui, pour repousser les peuples de la Calédonie, engage les siens à recevoir chez eux comme alliés les *Saxons*. La souveraineté de l'Angleterre est bientôt partagée entre Vortigern et Hengist, chef des *Saxons*; les succès de ces nouveaux venus engagèrent ensuite les *Angli*, les *Jutes* et d'autres peuples sortis du Danemark, à chercher fortune dans la Grande-Bretagne. A peine les habitants de l'Ecosse sont-ils contenus dans leurs limites, que les étrangers tournent leurs armes contre les Bretons eux-mêmes, et ces derniers n'ont d'autre refuge que les montagnes du pays de Galles et du Cornouailles, et la partie de la France appelée depuis ce temps la Bretagne. Ce qui venait de se passer en grand, au milieu des démembrements de l'empire romain, s'accomplit au sein de la Grande-Bretagne: chacun des chefs étrangers les plus braves et les plus redoutés prit le titre de roi, et l'on vit s'élever successivement sept royaumes: ceux de *Kent*, de *Sussex*, *Ost-Anglie*, de *Wessex*, de *Northumberland*, d'*Essex* et de *Mercie*. Tous étaient liés entre eux par une association politique qui fut quelquefois troublée, mais qui dura jusqu'au neuvième siècle. Pendant cette organisation, que l'on appelle Heptarchie, les *Angli* tinrent presque toujours le premier rang: c'est probablement ce qui engagea en 828 le roi de Wessex, Egbert, qui réunit sous son sceptre toute la contrée, à lui donner le nom de *Angle-Land* (terre des Angles), d'où plus tard les Anglais ont fait *England*, que nous avons traduit par *Angleterre*. Alfred-le-Grand en 890 fut le premier qui divisa le royaume en comtés: la principauté de Galles était alors indépendante.

Cette petite contrée fut, dans l'origine, habitée par les *Ordovices* et les *Silures* appartenant à l'antique souche gallique, et qui furent subjugués par les Romains. Lorsque les peuples bretons, chassés par les Saxons, s'y furent réfugiés, il s'établit sur ce territoire d'environ mille lieues carrées, six royaumes séparés qui durèrent jusqu'en 843, époque à laquelle Roderic-le-Grand y régna sans partage. Ses trois fils divisèrent ce royaume en trois parts, qui bientôt n'en formèrent plus que deux, que l'on distingua encore en Galles septentrionale et en Galles méridionale; mais cette souveraineté s'éteignit avec *Llewellyn-ap-Gryffyth*, vaincu en 1285 par Edouard Ier, et resté sur le champ de bataille. La principauté fut réunie à l'Angleterre; Edouard conféra à son fils le titre de prince de Galles, que depuis ce temps les aînés des rois d'Angleterre ont continué de porter. Cependant ce n'est qu'au seizième siècle, sous le règne de Henri VIII, que ce pays fut soumis aux mêmes lois que le reste du royaume. Sa constitution physique, les montagnes dont il est hérissé, le langage et les coutumes de ses habitants, avaient retardé cette réunion complète. C'est depuis qu'elle est opérée que le *kumbre* ou le *gallois*, dialecte celtique, a lentement cessé d'y être en usage; il ne s'est conservé que chez les montagnards.

L'Angleterre proprement dite est divisée en 40 comtés ou *shires*, sans compter la principauté de Galles qui en forme 12. Avant de parcourir ces deux pays, nous considérerons sous le rapport topographique les îles *anglo-normandes*, près des côtes de France.

Ces îles sont les seuls débris que les souverains anglais aient conservés de l'ancien duché de Normandie. Les habitants y jouissent de la plus grande liberté; ils sont gouvernés d'après leurs propres lois, qui ne consistent qu'en anciennes coutumes normandes. La langue française est la seule en usage au barreau; aucun acte du parlement anglais n'a force de loi parmi eux, à moins qu'il n'ait été soumis à l'approbation de leurs magistrats; ils sont exempts du service naval et militaire; leur commerce est libre de toute entrave; et, à la faveur d'un port franc, ils ont la faculté d'entretenir des relations commerciales, même en temps de guerre, avec les ennemis de la Grande-Bretagne. Les abords de *Jersey* sont défendus par des rochers dangereux et des sables mouvants, par des tours et des batteries, et par une forte garnison. Cette île renferme deux villes et douze villages ou paroisses comprenant une population de 25,000 à 30,000 âmes. *Saint-Hélier* ou *Saint-Hellier*, la capitale, située sur la côte méridionale, est le siége d'un gouverneur et d'une cour de justice. Ses rues sont larges, bien pavées et arrosées par des ruisseaux d'eau vive. On y voit une belle place carrée, ornée de la statue en pied de George II, et une autre place pour le marché. L'église paroissiale est grande et renferme plusieurs beaux monuments. Les réformés, les méthodistes et les catholiques possèdent des chapelles particulières. Cette ville possède en outre un petit théâtre,

une bibliothèque publique, un hôpital et une prison, ainsi qu'un grand arsenal maritime et militaire. De son port, qui offre un abri sûr aux navires, partent régulièrement des paquebots pour Weymouth et Southampton, et des bâtiments de transport pour Bristol. Sa population est de 10,000 âmes : elle doit sa prospérité et son commerce à l'affluence des étrangers. *Saint-Aubin,* bâti sur un rocher à une lieue à l'ouest, est bien construit et commerçant. Les églises sont en général les édifices les plus remarquables de l'île; leur construction gothique est belle : on voit aussi à Jersey des monuments druidiques.

Guernesey, moins grande que Jersey, est nécessairement moins peuplée ; elle compte 21,000 habitants ; les catholiques y sont peu nombreux ; les différentes communions protestantes y ont leur église ; *Saint-Pierre* ou *Saint-Peter-le-Port,* la seule ville qu'elle renferme, est le siége des cours de justice ; elle consiste en une rue étroite, mais assez bien bâtie, à laquelle aboutissent de grands faubourgs. Elle est entourée de murailles ; sa population est de 11,000 individus. Son port, sûr et commode, est garni de deux fortes jetées, et défendu par une citadelle appelée le *Château-Cornet,* bâti sur un roc escarpé que la mer entoure, et qui n'est accessible à la marée basse que par un étroit passage. A peu de distance au sud de la ville est une hauteur occupée par le fort George qui contient des casernes pour plus de 5,000 hommes. En temps de guerre l'île arme un grand nombre de corsaires qui procurent d'importants bénéfices aux habitants. La seule fabrication importante à laquelle ils se livrent est celle des bas. Dans un lieu salubre est un hôpital commode qui renferme une école pour les enfants pauvres.

Une ville qui, par la rusticité de ses constructions, n'est, pour ainsi dire, qu'un village, et qui ne renferme d'ailleurs que 1,000 habitants, occupe le centre de la petite île d'*Alderney* ou d'*Aurigny,* dont elle porte le nom. L'air de celle-ci est sain et le sol est bien cultivé ; aussi en exporte-t-on beaucoup de grains pour les marchés de l'Angleterre. Près de la côte s'étend une chaîne de rochers à fleur d'eau, que les matelots redoutent pendant les gros temps. On les nomme les *Casquets ;* quelques uns dominent tous les autres : sur le sommet de trois d'entre eux sont établis des phares destinés à les faire éviter. En 1119, Henri, duc de Normandie, fils de Henri Ier roi d'Angleterre, suivi d'une nombreuse noblesse, y périt à la suite d'une horrible tempête ; en 1744, le vaisseau de guerre *le Victory,* de 110 canons et de 1,100 hommes d'équipage, commandé par sir John Balchen, y périt corps et biens. Le détroit qui sépare cette île de la côte de France porte le nom de *Ras d'Aurigny.*

Les 300 habitants de la petite île de *Cers,* ou mieux *Sark,* n'ont d'autre industrie que celle de fabriquer du fromage, des bas, des gants, des gilets tricotés et des jaquettes pour les matelots, objets qui s'exportent à Bristol.

Dans les îles *Sorlingues,* peuplées de 2,700 habitants, nous ne pouvons citer que celle de *Sainte-Marie,* qui renferme la petite ville de *Heugton* ou *Newtown,* où l'on voit une prison; et celle de *Tresco,* dont la petite cité de *Dolphin* n'est pas plus intéressante. A une demi-lieue à l'est de Tresco est l'île de *Saint-Martin,* à l'extrémité de laquelle il y a pour la nuit un phare et pour le jour une tour en pierres, qui servent des signaux aux navigateurs. Sa population est peu importante. Plus près de Tresco l'île de *Bryer* est habitée par quelques familles de pêcheurs. Dans toutes les Sorlingues on remarque un grand nombre d'antiquités druidiques. *Anney,* dont les géographes ne parlent pas parce qu'elle est inhabitée, renferme de nombreux bassins de pierres que l'on croit avoir servi aux cérémonies des druides.

Ce groupe d'îles dépend du comté de *Cornouailles,* en anglais *Cornwal,* pays jadis habité par les *Dumnonii.* Le souvenir de ces peuplades celtiques se conserve encore dans le langage du peuple, qui ne parlait, il y a moins d'un siècle, que le *cornish,* dialecte *kumbre* ou *kymric,* et dans des monuments druidiques, dont les plus remarquables consistent en immenses blocs de granite qui, par l'une de leurs extrémités arrondies, reposent sur d'autres blocs, dans un état d'équilibre si parfait qu'on peut, avec la plus grande facilité, leur imprimer un balancement dont la durée étonne. L'un d'eux est estimé peser plus de 2,000 quintaux.

L'agriculture a fait peu de progrès dans ce pays aride et montueux, qui ne compte qu'un petit nombre de vallées fertiles [1]; mais la

[1] Il comprend 100,000 hectares en culture, autant en pâturages, et autant en terres incultes.

pêche, qui occupe plus de 12,000 individus, et qui produit annuellement plus de 1,200,000 fr.; mais ses mines de cuivre et d'étain, qui forment un revenu de près de 16 millions, peuvent donner une idée de sa richesse minérale dans laquelle il faut comprendre encore le carbonate de zinc employé dans la fabrication du laiton, le kaolin que l'on expédie à Worcester pour les fabriques de porcelaine, l'argile plastique dont s'approvisionnent les potiers du comté de Stafford, le granite réservé pour différents usages et la pierre de construction qui a servi à bâtir le pont de Waterloo à Londres. Ces importantes branches de produits semblent absorber presque toutes les facultés industrieuses de l'habitant de Cornouailles; cependant on compte de nombreux moulins à papier sur plusieurs cours d'eau des environs de *Hayle*, village renommé par ses vastes usines dans lesquelles le cuivre prend toutes les formes; une fabrique de tapis au bourg de *Truro*, dont le port reçoit des navires de commerce, des métiers pour les grosses étoffes de laine à *Callington*, ainsi qu'à *Launceston*, où l'on remarque un bel hôtel-de-ville et les restes de l'antique château des comtes de Cornouailles; enfin une industrie semblable à *Saint-Austell*, dont l'église offre une tour gothique d'une belle architecture, à *Bodmin* et dans quelques autres villes.

Cette dernière mérite que nous nous y arrêtions un instant. Elle est située entre deux montagnes; Camden en parle comme d'une cité qui était très considérable il y a plusieurs siècles. En 905 le roi Edouard y fonda un évêché qui a été transféré à Saint-Germain, à Kistone, puis à Exeter; et en 928 le roi Athelstan, un couvent de moines. La ville consiste principalement en une grande rue qui a presque un tiers de lieue de longueur. De toutes les églises qu'elle renfermait autrefois il n'en reste plus qu'une assez vaste. On y a construit d'après le plan d'Howard une nouvelle prison et une maison de correction très salubres. On remarque dans ses environs plusieurs ruines que l'on croit avoir appartenu à un temple de druides. Les paysans sont assez superstitieux pour croire que ces antiques débris sont des hommes qui ont été changés en pierres pour s'être divertis pendant le jour du sabbat. Ce lieu est célèbre dans l'histoire d'Angleterre pour avoir été le quartier-général de Perkins Warbeck, qui se faisait passer pour le fils d'Edouard IV.

Falmouth est, comme place maritime et commerçante, la plus importante du comté. Il y a deux siècles, ce n'était qu'un misérable assemblage de cabanes de pêcheurs; mais sa position en dehors de la Manche permettant aux navires d'y prendre des chargements pour l'Europe méridionale en évitant le golfe de Gascogne, le service des paquebots établis depuis long-temps pour la péninsule hispanique, l'Amérique et d'autres parties du monde, en ont fait une importante cité. Le port paraît occuper l'emplacement que Ptolémée appelle *Cenionis Ostium*. On remarque à l'entrée un rocher nommé le *Black rock* (la roche noire), que l'on croit être le point où les Phéniciens venaient acheter l'étain des indigènes; la baie est susceptible, par ses contours, de mettre à l'abri d'un coup de vent toute la marine royale anglaise. Le *Cenio*, dont parle le géographe grec, est la rivière du *Fal* qui donne son nom à la ville; celle-ci consiste principalement en une longue rue assez bien bâtie. Elle est défendue, ainsi que le port, par deux forts qui occupent chacun un petit cap; l'un est appelé *Saint-Mawe*, et l'autre *Pendennis*; ils ont été construits par Henri VIII; le deuxième fut considérablement augmenté par la reine Elisabeth : il se défendit contre Cromwell, dont les lignes de campement se voient encore aux environs.

A cinq lieues au sud-ouest de Falmouth, une petite ville de 3,000 habitants, *Helstone*, à l'embouchure de la Looe, offrant quelques rues bien alignées, une belle église avec un clocher de 90 pieds de hauteur, conserve encore, sous le nom de *Furry-dance*, les restes d'une fête romaine (*floralia*) qui se faisait le 4 des calendes de mai, en l'honneur de la déesse des fleurs : elle a lieu chaque année le 8 de mai. Le bruit des tambours et de divers instruments annonce dès le matin ce jour de réjouissance; la foule se porte dans les écoles pour demander congé en faveur des garçons; la bande joyeuse va ensuite sollicitant des présents de maison en maison; puis elle parcourt les campagnes et revient en dansant à la ville avec des couronnes de chêne et de fleurs. Chacun a le droit d'entrer dans les maisons, mais il faut qu'il en sorte par la fenêtre.

Au fond d'une baie de la côte occidentale du

Cornouailles, *Saint-Iv's*, un peu plus peuplée qu'Helstone, possède un port qui peut contenir 200 navires. Cette ville s'appelait autrefois *Pendhias*. Son église s'élève majestueusement sur le bord de la mer. A une demi-lieue de la ville on remarque, au sommet d'une colline, une pyramide érigée en 1811 par l'écuyer John Knoll, qui, par son testament, laissa une partie de sa fortune pour l'exécution d'une clause bizarre : tous les cinq ans une vieille femme et dix jeunes filles vêtues de blanc, accompagnées de musiciens, vont faire une procession jusqu'à cette pyramide autour de laquelle elles dansent en chantant un des psaumes de l'Ecriture. Sur la limite orientale du comté, le bourg de *Saint-Germain*, en anglais *Saint-German's*, doit son nom à un évêque d'Auxerre qui extirpa de la Grande-Bretagne l'hérésie pélagienne [1]. On voit encore dans une ferme de ses environs les restes du palais du roi Athelstan. L'ancienne cathédrale est un beau monument d'architecture saxonne.

Le *Devonshire*, c'est-à-dire le comté de *Devon*, s'étend à l'est du précédent, baigné au nord par le canal de Bristol, et au sud par la Manche. La *Tamar*, le *Taw* et l'*Exe* sont ses principales rivières : la première forme sa limite occidentale, et a son embouchure dans la baie de Plymouth ; la seconde va se jeter dans le canal de Bristol, et la troisième prend sa source dans le terrain stérile et marécageux nommé *Exmoor*. Grossie par plusieurs rivières, elle se jette dans la Manche à *Exmouth*.

En parcourant ce comté on est frappé de la variété des sites et du sol : la vallée d'*Exeter*, ainsi que les terrains qui s'étendent depuis la rivière du Teign jusqu'à l'embouchure de la Tamar, n'ont point de rivaux en richesse et en prospérité, et fournissent à la consommation de Londres une superbe race de bœufs à longues cornes, renommés pour la délicatesse de leur chair ; la côte méridionale joint la plus belle culture à des paysages enchanteurs, tandis que près des bords de la Tamar un plateau de sept lieues de long sur cinq de large offre partout l'image de la stérilité. Cet espace qui, depuis les temps les plus anciens, porte le nom de forêt de *Dartmoor*, ce qui indique qu'il était alors couvert d'arbres, ne présente plus que des marais formés par la rivière du *Dart* qui le traverse, d'immenses blocs de granite confusément amoncelés, des tourbières qui fournissent à l'habitant le seul combustible qu'il consomme, des bruyères qui servent de pâture à de nombreux troupeaux de moutons, maigres et petits, souvent décimés par la clavelée. Les habitants de ce lieu sauvage, appelés *Moormen*, qualification que l'on pourrait traduire par *hommes du marais*, passent pour le peuple le plus ignorant et le plus grossier de l'Angleterre occidentale. On fait depuis plusieurs années d'heureux efforts pour les civiliser, de même que l'on travaille avec succès à rendre susceptible de culture cette contrée sauvage. C'est au milieu de ce sol aride et marécageux que de malheureux prisonniers de guerre français, au nombre de plus de 7,000, furent, pendant de longues années de guerre, relégués dans une forteresse que d'heureuses années de paix ont convertie en un établissement agricole pour les pauvres. La superficie de tout le comté est de 647,800 hectares, dont un tiers est en culture et le reste en pâturages. Il comprend 54 lieues géographiques de côtes ; 34,000 familles s'y livrent au commerce et 37,000 à l'agriculture. Pendant l'heptarchie il fit partie du royaume de Wessex.

Dans la partie méridionale du comté, *Plymouth*, qui portait autrefois le nom de *Devonport*, est une des villes les plus florissantes, un des ports les plus fréquentés, un des arsenaux maritimes les plus importants de l'Angleterre. Une grande digue que l'on y a construite pour préserver sa rade de la fureur des flots, le phare qui s'avance dans la mer, au-dessus d'un rocher dangereux appelé *Eddistone*, et qui, la nuit, sert à faire reconnaître sa rade, sont des constructions dignes d'une grande nation. La ville est composée de rues irrégulières, étroites et mal pavées ; mais elles sont éclairées par le gaz hydrogène. Elle renferme plusieurs hôpitaux, des maisons de

(1) Au cinquième siècle un moine anglais, nommé Pelagius, prétendit qu'Adam avait été créé mortel ; que son péché était une faute personnelle qui n'avait pu retomber sur ses descendants ; que sa mort n'était point la cause de celle de tout le genre humain, ni la résurrection de Jésus-Christ une preuve de la résurrection générale ; que les enfants peuvent être sauvés sans le baptême ; que l'homme peut vivre sans pécher, et qu'il peut se passer de la *grâce*. Ces opinions se répandirent rapidement et eurent un grand crédit, surtout en Angleterre.

charité et d'institutions bienfaisantes. Le théâtre est beau ; la bibliothèque est un bâtiment vaste et élégant. Depuis peu d'années on y a construit à grands frais une bourse et un marché. Plymouth doit son origine à la réunion de deux villages appelés *Sutton-Vautort* et *Sutton-Prior*. Sous les règnes d'Édouard III et de Henri IV d'Angleterre, elle fut brûlée par les Français.

Les anciens peuples du Devonshire étaient les mêmes que ceux du Cornouailles ; leur principale cité était *Isex*, l'*Isca Dumnoniorum* de l'Itinéraire d'Antonin, qui prit ensuite le nom d'*Exester*, et qui porte aujourd'hui celui d'*Exeter*. Ces diverses dénominations indiquent sa position sur l'Exe. Elle renfermait autrefois un si grand nombre de couvents, qu'elle avait reçu le surnom de *Monk's Town*, comme on dirait en français *la ville aux moines*. Ce fut le roi Athelstan qui changea son nom en 940. La cathédrale, dédiée à saint Pierre, est un magnifique édifice : la construction en fut commencée sous le règne de ce prince et continuée pendant 400 ans : à la gauche du maître-autel, on voit encore le siége sur lequel Édouard-le-Confesseur et sa femme installèrent l'évêque Leofricus. La ville est bien bâtie ; ses quatre principales rues alignées se réunissent en un point appelé *Carfax*, de deux mots de l'ancienne langue des Normands qui signifient *quatre voies*. La partie septentrionale d'Exeter est dominée par un vieux château attribué aux Saxons occidentaux, mais dont le nom de Rougemont indique plutôt une origine normande. L'un des plus beaux édifices de cette cité est la maison des Fous, établissement remarquable par son étendue et sa belle tenue. Il contient 48 salles disposées de la manière la plus convenable pour les différents genres de folie. Le pont sur l'Exe serait assez beau si, par un usage gothique et ridicule, il n'était pas encombré par des maisons et une église qui en occupent une grande partie, et qui, en interceptant la vue, nuisent à la circulation de l'air et des habitants. Un bras de mer baignait les murs de la ville avant qu'un comte de Devon n'en ruinât la navigation par des digues et des écluses. Le port actuel date de 1697, il ne peut recevoir que des navires de 150 tonneaux. La douceur du climat d'Exeter, le bas prix des denrées, et sa proximité de plusieurs bains de mer très fréquentés, en ont fait le séjour d'un grand nombre de familles pour lesquelles on a bâti dans ces dernières années un beau quartier appelé *Southernhay*. Cette ville renferme plus de 30,000 habitants.

Dans la vallée qu'arrose le Dart, nous remarquerons trois villes : d'abord *Ashburton*, où l'on voit une belle église et des filatures de laine ; puis *Totness*, entourée de vieilles murailles en ruines, et que défendait un château dont les restes subsistent encore. On remarque dans ses environs les débris d'une voie romaine. A l'embouchure du Dart s'élève, sur une colline, *Dartmouth*, que sa situation fit appeler dans l'origine *Clifton*, comme on dirait *Roc-ville*. Elle renferme trois églises, dont une est bâtie sur la montagne. Elle fut pillée et brûlée deux fois par les Français : au douzième siècle sous le règne de Richard Ier, et en 1400 sous celui de Henri IV d'Angleterre. En 1404, ils tentèrent de s'en emparer une troisième fois; mais ils furent repoussés par les efforts des femmes, qui firent prisonniers le général français, trois seigneurs et vingt-trois chevaliers. Au nord-est de cette ville se trouve la baie de *Tor*, où se rassemble pendant les vents contraires la flotte britannique, et où débarqua le prince d'Orange en 1688.

A quelques lieues de Plymouth, le bourg de *Plympton*, appelé aussi *Plympton-Earls* ou *Plympton-Saint-Maurice*, présente les ruines du superbe château que fit construire Richard de Rivers. A *Tavistock*, à cinq ou six lieues au nord de Plymouth, il y a une source ferrugineuse et une belle et grande église. Au pied d'une montagne où la petite rivière d'Oak prend sa source, la ville d'*Oakhampton*, située dans une jolie vallée, possède des fabriques de serge. L'église est hors de la ville, sur une colline, et dans un de ses faubourgs on voit les ruines d'un château-fort que fit démanteler Henri VIII. Sur la rive droite et à deux lieues de l'embouchure du Taw, la jolie ville de *Barnstable* possède un port aujourd'hui tellement négligé, que les navires ont bien de la peine à y arriver. Il y a des fabriques de toile, d'étoffes de laine et de poteries communes. On y traverse la rivière sur un pont de seize arches. Enfin près de la limite orientale du comté, *Tiverton*, qui fut plusieurs fois ravagé par le feu, renferme une église d'architecture gothique, un vaste hôtel-de-ville où se tiennent les assemblées électorales, et un ancien châ-

teau qui appartenait aux comtes de Devon.

Suivons toujours notre direction vers l'orient, et entrons dans le *Dorsetshire*, appelé avec raison le *jardin de l'Angleterre*. Ses plaines septentrionales, jadis couvertes de forêts, sont aujourd'hui des champs de la plus grande fertilité ; une chaîne de collines crayeuses s'étend d'orient en occident ; sur leurs flancs et sur les dunes qui bordent la côte paissent de beaux troupeaux : on estime que le comté renferme 800,000 moutons, et en exporte annuellement 150,000. Depuis sa partie centrale jusqu'à sa limite orientale règnent de vastes bruyères qui, de ce côté, ne donnent point une haute idée de la richesse du pays ; mais leur stérilité est amplement compensée par la fertilité des vallées du sud-ouest. L'espèce de péninsule formée par la rivière de la *Frome* et la mer, improprement appelée l'île de *Purbeck*, est célèbre par ses carrières, dont on tire des pierres propres au pavage, et d'autres qui prennent un poli presque égal à celui du marbre : on en fait une grande consommation dans le pays ; l'île de *Portland*, qui tient à la Grande-Bretagne par un banc de sable, fournit une excellente pierre de construction dont on fait de grandes exportations jusqu'à Londres.

Sur une élévation au bord de la Frome, *Dorchester*, la capitale du comté, remonte à une date fort ancienne ; elle portait, chez les *Durobrigæ*, le nom de *Durnovaria*, qui signifie *passage de la rivière ;* les Romains l'appelaient *Durnium*. Ils l'entourèrent d'une muraille dont on peut encore suivre les contours ; plusieurs voies militaires qui traversaient le pays y aboutissaient. On y a découvert à 4 pieds de profondeur un pavé en mosaïque. C'est une belle ville bâtie en pierres de taille, dans la direction des quatre points cardinaux, et dont les rues propres et bien pavées sont parfaitement éclairées la nuit. Ce qu'elle offre de plus remarquable est une prison centrale qui ne contient à la vérité que 88 prisonniers, mais qui comprend un pénitentiaire et une maison de correction.

En parcourant la côte, nous traverserons la plupart des villes qui méritent quelque attention. Près de la frontière orientale du comté, *Lyme-Regis* est bâtie en amphithéâtre sur la pente rapide d'une colline ; ses maisons, presque toutes modernes et couvertes en ardoises, présentent un aspect agréable. Son port, formé de deux jetées construites en larges pierres de taille, et que borde un quai commode, envoie de nombreux navires à la pêche de la morue et de la sardine. Ses bains de mer attirent chaque année un grand nombre d'étrangers. Mais, sous ce dernier rapport, une ville qui jouit d'une plus grande réputation est *Weymouth :* c'est à ses établissements de bains qu'elle doit l'importance qu'elle a acquise depuis trente ou quarante ans. L'abri que les montagnes dont elle est environnée forment contre la fureur des vents, l'air pur qu'on y respire et le sable fin qui tapisse sa baie vaste et calme, sont des avantages précieux qui expliquent la vogue que ses bains de mer ont obtenue. Les étrangers y trouvent un théâtre, des libraires bien assortis, un grand nombre d'hôtel garnis, une brillante société et tout ce qui peut rendre le séjour d'une ville agréable. Le port est défendu par deux forts ; les promenades les plus fréquentées sont l'esplanade et le lieu appelé *Lo-knoout*, d'où l'on jouit d'une vue magnifique qui s'étend sur la baie et l'île de Portland. Près de la ville le petit village de *Nottington* est célèbre par sa source sulfureuse.

Près du phare qui s'élève sur la côte de la fertile *Portland* dont le sol repose sur une masse énorme de pierres de taille, on remarque une caverne d'où jaillit une source abondante. Des rochers inaccessibles entourent l'île de tous côtés, excepté vers le nord où le seul lieu de débarquement est défendu par une forteresse. Portland est célèbre dans l'histoire d'Angleterre comme théâtre de plusieurs négociations importantes. En 1142 on y éleva une vaste forteresse dont il ne reste plus que des ruines. Le bourg de *Melcombe-Regis* ou *Melcome-Regis*, vis-à-vis de Weymouth avec lequel il communique au moyen d'un pont fort élégant construit dans ces dernières années, renferme 4,500 habitants. Sur la presqu'île de Purbek le bourg de *Corfe-Castle* tire son nom d'un château-fort dont on voit encore les ruines, et qui est célèbre par la mort d'Edouard-le-Martyr, que sa belle-mère Elfride fit assassiner, et par l'horrible attentat de Jean-sans-Terre, qui y fit mourir de faim vingt-deux prisonniers appartenant à la première noblesse du Poitou. *Poole* est située au fond d'une baie à laquelle elle donne son nom et qui reçoit les eaux de la Frome. Cette ville, qui paraît avoir été jadis importante, puis-

qu'il y passe une voie romaine, possède un port que l'on regarde comme un des meilleurs de la Manche pour les navires de 400 tonneaux. Sur la limite septentrionale du comté, *Shaftesbury* doit avoir été considérable, et sous les Romains dont on a retrouvé quelques constructions, et surtout sous Alfred-le-Grand qui y fonda une abbaye dont sa fille Ethelgide fut abbesse.

Dans le *Somersetshire*, comté renommé pour son cidre et son excellente bière, plusieurs cités attireront nos regards. Commençons notre course par la partie occidentale: *Minehead*, sur la côte du canal de Bristol, est divisée en trois parties; la ville du quai, bâtie avec régularité, est composée d'un seul rang de jolies petites maisons en bois; la ville moyenne ressemble à un village qui a plus de ruines que de maisons; la ville haute, sur un coteau escarpé, ne consiste qu'en une réunion d'habitations de peu d'apparence. C'est dans cette dernière qu'est située l'église, assez bel édifice, où l'on remarque la statue de la reine Anne. Le port de Minehead est sûr et commode, mais il a beaucoup perdu de sa richesse et de son importance depuis que le hareng dont il faisait un grand commerce avec l'Irlande, les Antilles et la Méditerranée ne fréquente plus cette côte. *Taunton* est bien bâti et renferme deux belles églises et un joli théâtre. *Bridgewater*, ville de 6,000 âmes, est situé à trois lieues de l'embouchure du Parret qui la sépare du faubourg d'*Eastover* avec lequel on communique par deux ponts, l'un en pierre et l'autre en fer. Elle était fortifiée du temps de Charles Ier; le duc de Monmouth y fut proclamé roi et habita le château pendant quelque temps. L'église de Bridgewater est d'une belle architecture. Nous ne parlerons d'*Ilchester* que pour dire que sous le nom d'*Ischalis* cette ville était une des principales stations romaines et qu'elle est la patrie du célèbre Roger Bacon. *Milborn*, bourg de 1,500 habitants, où l'on fabrique des étoffes de laine, de la toile et des bas, n'offre rien de remarquable que son église. *Somerton*, que l'on croit avoir été une forteresse romaine, fut la résidence des rois saxons, qui y firent bâtir un château-fort que l'on transforma en prison d'Etat: Jean, roi de France, y fut renfermé ainsi que plusieurs autres personnages de haut rang. Ce château n'existe plus.

Wells, dont le nom, qui signifie *source*, lui vient de celle de Saint-André qui la traverse, est propre et bien bâtie; sa cathédrale est un beau morceau d'architecture du treizième siècle; *Bath*, une des plus élégantes cités du royaume, renferme de belles places, des édifices du meilleur goût, une magnifique cathédrale; depuis long-temps elle est le rendez-vous des étrangers et des Anglais du bon ton, que ses eaux minérales y attirent, et de cette foule de riches oisifs, si nombreux en Angleterre, qui viennent y chercher un remède à l'ennui qui les poursuit. C'est une ville de plaisirs et de fêtes, dont le principal commerce est dû à la consommation. Sa fondation remonte au temps des Romains qui, pour faire allusion à l'efficacité et à la chaleur de ses eaux, lui donnèrent le nom de *Aquæ-Solis*; on y voit encore des vestiges de leurs imposantes constructions, et les restes d'un temple consacré à Minerve par Agricola. Une voie romaine traverse tout ce comté, dont les anciens habitants portaient le nom de *Belgæ*.

Le territoire de ce comté offre fréquemment le contraste de l'aridité de quelques plaines et de la richesse de certaines vallées. Lorsqu'on le traverse dans sa longueur, c'est après avoir parcouru les bords du *Taunton*, qui, d'après les habitants, n'ont besoin d'aucun engrais, et ne doivent leur fertilité qu'à l'action du soleil sur une terre féconde, que l'on voit s'étendre la forêt d'*Exmoor*, contrée stérile dont quelques cerfs animent la triste nudité. La partie du nord-est comprend les collines de Mendip riches en houille, en zinc et en plomb. On y voit aussi des plateaux couverts de buttes marécageuses dangereuses à traverser. Sur les pentes occidentales de ces collines, *Chedder* et plusieurs autres villages fabriquent des fromages qui passent pour les meilleurs du royaume. Dans les belles prairies qui s'étendent vers les sources du Parret, on nourrit des bestiaux qui rivalisent en grosseur avec ceux du Lincolnshire. Au centre du comté on élève dans des marais fort étendus un grand nombre d'oies qui fournissent du duvet et d'excellentes plumes [1].

[1] Le territoire du Sommerset se divise de la manière suivante :

Terres en culture.	105,270 hectares.
Prairies et pâturages. . . .	236,700
Marais et terres marécageuses.	12,150
Bois et plantations.	8,100
Terrains communaux. . . .	8,100
Idem incultes.	26,330
Id. occupés par les habitations, routes etc. . . .	8,300

Bristol, sur l'Avon, qui la traverse après avoir arrosé Bath, est divisé par cette rivière en deux parties; le quartier qui borde sa rive gauche appartient au comté de Somerset, tandis que le quartier opposé fait partie du *Gloucestershire*. La ville, irrégulièrement bâtie, est composée de rues étroites et de maisons fort élevées; les constructions les plus élégantes sont dans les faubourgs. Elle renferme cependant quelques beaux édifices et deux places publiques, dont l'une, appelée la place de la Reine, est ornée de la statue équestre de Guillaume III. Elle passe pour être antérieure de quatre siècles à l'ère chrétienne. L'Avon, qui se jette à deux lieues plus bas dans le canal de Bristol, est, depuis le port de cette ville jusqu'à son embouchure, navigable pour les plus gros navires; aussi son commerce, très considérable, y entretient-il une population nombreuse. Cette ville, de 104,000 âmes, fut, au mois de novembre 1831, le théâtre des désordres les plus révoltants provoqués par la présence d'un député opposé à la réforme parlementaire. L'hôtel-de-ville, l'évêché, le collége, la douane, plusieurs autres édifices publics et les plus belles maisons de la place de la Reine furent livrés aux flammes par une populace en délire.

On compte dans les environs de Bristol quelques sources minérales; les deux plus fréquentées sont celles de *Clifton* et de *Hotwells*. Pendant le tremblement de terre de Lisbonne, ce pays offrit un singulier phénomène : les eaux de la rivière rétrogradèrent; celles d'un puits du village de *Kingswoode* devinrent noires comme de l'encre, et la source de Hotwells se troubla et prit une teinte rougeâtre.

Au nord-est de Bristol, *Gloucester*, bâtie en bois et en briques sur la rive gauche de la Severn, ne peut recevoir que de petits bâtiments à la faveur de la marée haute. Sa cathédrale, commencée en 1047, est un bel édifice long de 420 pieds et large de 144; elle est soutenue par d'énormes piliers, dont on avait conçu le projet de diminuer le diamètre lorsqu'on s'aperçut qu'ils étaient creux. Nous laissons aux architectes le soin de rechercher quel put être le motif de ce tour de force caché ou de cette singulière parcimonie. C'est dans cette église que Henri III fut couronné; on y remarque les tombeaux de Robert, fils aîné de Guillaume-le-Conquérant, et du roi Edouard II, ainsi qu'une statue en marbre blanc érigée à Edouard Jenner, inventeur de la vaccine. La ville possède en outre un théâtre, deux vastes marchés, un collége, une école de charité, une maison d'industrie, plusieurs hôpitaux, la prison et l'infirmerie du comté. Les eaux nécessaires à la consommation des habitants y sont amenées de la distance d'une demi-lieue par un aqueduc. On a récemment découvert dans ses environs une source d'eau minérale qui attire beaucoup de monde dans la belle saison. L'air que l'on respire dans cette ville est vif et salubre; la fraîcheur du teint des habitants en fait foi. Les femmes y sont remarquables par leur beauté. Toute la population y est occupée du commerce des laines, de la fabrication des cordages et de celle des épingles. Ces dernières forment chaque semaine une branche d'exportation pour Londres, que l'on évalue à près de 500,000 fr. Voilà donc une industrie qui produit seule à cette cité plus de 25 millions par an. On ignore l'époque de la fondation de Gloucester; on sait seulement que les anciens peuples bretons l'appelaient *Caer-Clovi*, que les Romains la nommèrent *Clanum* ou *Glevum* en y établissant une colonie, et que sous les Saxons elle prit le nom de *Gleaucestre*, des mots bretons *glaw*, belle, et *caer*, cité. Un chemin de fer facilite aujourd'hui les communications entre Gloucester et *Cheltenham*, petite ville renommée pour ses eaux minérales.

Stroud, au sud de Gloucester, est une cité commerçante et industrieuse qui donne son nom à un canal qui se jette dans la Severn. *Cirencester*, ou *Ciceter*, renferme une des plus belles églises du royaume. Cette ville est fort ancienne; les Romains l'appelaient *Durocornovium*. Les ruines d'un théâtre et d'autres restes antiques trouvés dans ses environs annoncent son ancienne importance. *Burford*, où l'on compte 1,500 habitants, possède une manufacture de couvertures et de divers tissus de laine. *Tewkesbury*, près du confluent de la Severn et de l'Avon, renferme une des plus belles églises de l'Angleterre, et un pont d'une seule arche cité comme un des plus hardis du royaume. Cette ville, presque entourée d'eau, est dans une situation délicieuse; dans son voisinage, un petit endroit nommé *Ham* est renommé pour ses courses de chevaux. Il se livra près de la ville, en 1471, un combat

sanglant entre les partisans du duc d'York et ceux du duc de Lancastre; ces derniers furent complétement défaits, la reine Marguerite fut faite prisonnière, et son fils Édouard indignement massacré.

Le comté de Gloucester est naturellement partagé en trois districts. Celui de l'est, le plus considérable, est appelé le *Cotswold;* les terrains y sont peu fertiles, mais il offre çà et là de vastes pâturages, dont l'herbe courte et fine nourrit des troupeaux de moutons renommés pour la beauté de leurs toisons. Le district central est occupé par la vallée qu'arrose la Severn, rivière qui abonde en excellents saumons; la terre y est fertile, et le climat y est peut-être le plus doux de la Grande-Bretagne; les bestiaux y paissent dans de belles prairies, et l'on y fabrique annuellement avec le lait des vaches plus de 200,000 quintaux de fromage; le canal de *Stroud*, qui unit la navigation de la Severn à celle de la Tamise, ouvre une communication directe de ce district avec toutes les parties du royaume. Celui de l'ouest, le plus petit des trois, est coupé par des vallons et des collines, et comprend la *forêt de Dean,* qui couvrait jadis une superficie de 16,000 hectares et approvisionnait la marine anglaise, et qui maintenant est remplacée par des champs en culture et des villages populeux [1]. Dans ce district, on tire aujourd'hui des entrailles de la terre une bien plus grande quantité de combustibles que sa superficie n'en a jamais produit; 150 puits à houille fournissent amplement à la consommation des habitants et des usines. Les vergers qui garnissent la vallée de la Severn et la forêt de Dean alimentent la fabrication de la boisson si nécessaire aux pauvres, et de celle qui satisfait l'intempérance du riche; on en tire un cidre excellent, ainsi qu'un poiré pétillant qui forme la base de la plus grande partie du vin de Champagne qui se vend à Londres. Tout le territoire que nous venons de parcourir était peuplé jadis par les *Dobuni;* il offre encore en divers lieux des restes de camps romains.

Au sud de celui de Gloucester s'étend un comté que nous traverserons rapidement. Le *Wiltshire* offre peu d'intérêt [2]. Dans les districts du nord, des masses irrégulières de pierres brisées, groupées çà et là sans ordre, fatigueront nos regards; entre les bourgs de *Cricklade,* qui tire son nom de son sol rocailleux, et de *Malmsbury*, patrie de plusieurs savants et du célèbre Hobbes, et qui possède plusieurs fabriques de drap, nous ne verrons qu'un sol ferrugineux. La fabrication du fromage est la principale industrie de ces cantons; celui qu'ils exportent est même plus recherché que celui de Gloucester. A *Chippenham,* ville renommée pour ses draps fins, on passe l'Avon sur un beau pont de 16 arches.

Nous traverserons ensuite les collines crayeuses appelées les dunes de *Marlborough,* du nom de ce bourg, situé sur la rive gauche du Kennet, érigé en comté par Guillaume III, et en duché par la reine Anne en faveur de J. Churchill, l'un des plus célèbres guerriers du dix-septième siècle. Le froid qu'on éprouve sur ces collines a passé en proverbe; cependant plus de 500,000 moutons y trouvent pendant la belle saison une nourriture abondante; une race de porcs blancs, à longues oreilles, très répandue en France, et différente de celle des autres localités de l'Angleterre, s'y engraisse, et vaut au comté la réputation de fournir un lard excellent. *Calne,* peuplée d'environ 5,000 habitants, passe pour être une ancienne colonie romaine. Le bourg de *Bedwin* a gagné en prospérité depuis la construction du canal d'Avon et de Kennet. *Devizes,* qui renferme deux églises et un bel hôtel-de-ville, paraît devoir son origine aux Romains, à en juger par le grand nombre d'antiquités qu'on y a trouvées; on suppose que cette ville est l'ancienne *Punctuobice.* On croit aussi que *Westbury* est le *Verlucio* des Romains.

Dans la partie méridionale, nous traverserons les plaines cultivées de *Wilton*, bourg où l'on fabrique de la flanelle et d'autres étoffes de laine, et dans lequel se trouve *Wilton-house,* magnifique maison de plaisance appartenant à la famille du comte de Pembroke; puis les plaines de *Salisbury,* qui s'étendent au nord et au sud de cette ville, capitale du comté. Nous ne quitterons cette cité qu'après avoir remarqué que, située dans une vallée agréable, arrosée par l'Avon, elle est bâtie avec régularité, traversée par des canaux et

[1] Le comté a 121,500 hectares en culture, 263,000 en pâturages, et 6,000 en forêts. — [2] Son sol se compose de 64,000 hectares en culture, de 85,000 en pâturages, et de 202,000 en forêts et terrains incultes.

divisée en deux parties : la *close* et la *cité ;* que la close, propriété ecclésiastique séparée de la cité par un mur, comprend la cathédrale, le palais épiscopal et d'autres bâtiments dépendants de l'évêché, tous plus ou moins remarquables ; que la cathédrale fut commencée en 1220 et terminée en six années ; qu'elle renferme les tombeaux des comtes et des évêques de Salisbury ; que la flèche de ce bel édifice gothique a 400 pieds de hauteur, et passe pour la plus haute du royaume ; qu'au centre de la cité, la place du marché forme un vaste carré ; qu'enfin Salisbury est renommé pour ses fabriques de coutellerie. Près de cette ville, il existe encore un monument druidique célèbre sous le nom de *Stone-henge*, et plusieurs vestiges de camps romains et bretons.

Contrée agricole autant que maritime et commerçante, le *Hampshire*, ou *comté de Southampton*, riche en céréales et en forêts, est traversé par des canaux qui font communiquer la Wye et la Tamise, et Winchester avec Salisbury et d'autres villes ; il est arrosé par plusieurs rivières navigables jusqu'à une assez grande distance de leur embouchure, où elles forment des baies favorables au mouillage des navires. Ses principaux ports sont Portsmouth et Yarmouth ; nommer celui-ci, c'est dire que l'île de Wight fait partie de ce comté (1).

Placée presque au centre de la contrée, *Winchester* en est la capitale ; on croit qu'elle fut fondée par les *Belgæ*, qui, avec les *Regni*, habitaient cette portion de la Grande-Bretagne. Les anciens Bretons l'appelaient *Caer-Gwent*, et sous la domination saxonne elle fut le séjour de plusieurs rois. Malgré des rues larges et propres, la ville conserve une physionomie antique. On attribue son ancien château au valeureux Arthur ; pendant les guerres civiles, il fut presque entièrement démoli par les troupes parlementaires, mais la grande salle subsiste encore. C'est là que se tiennent les assises, et que l'on montre la célèbre table ronde portant les noms des nobles compagnons d'Arthur. Sa cathédrale est magnifique ; sa longueur est de 545 pieds, et les ornements en sont de la plus grande richesse ; de chaque côté de la porte, on remarque les statues en bronze de Jacques II et de Charles Ier. Cet édifice n'est pas le seul dont s'enorgueillisse Winchester ; le collége, l'hôpital du Christ, la nouvelle prison, le théâtre et l'hôtel-de-ville, sont, sous plusieurs rapports, dignes de fixer l'attention.

L'Itchin, après avoir arrosé Winchester, joint la rivière du Test à *Southampton*, au fond d'une longue baie où elles ont leur embouchure. Cette ville de 16,000 âmes, qui a le rang de comté, agréable par sa position, considérable par son commerce, animée par les étrangers qui viennent y prendre des bains de mer ou boire les eaux d'une source ferrugineuse, communique tous les jours avec le Havre par un service régulier de bateaux à vapeur. Sur une éminence, à peu de distance de la ville, un polygone domine presque tous les environs. Les habitants font un commerce considérable de bois de charpente et de chanvre avec le nord de l'Europe, et de vins et de fruits avec le Portugal.

Dans une île appelée Portsea réunie à la Grande-Bretagne par un pont, *Portsmouth* se compose de deux villes, *Portsea* et *Portsmouth*, qui doivent leur importance à leur situation au bord de la mer. Les principaux établissements de la première sont le parc d'artillerie et l'arsenal de la marine, établi par Henri VIII, et regardé aujourd'hui comme le plus considérable et le plus beau de la marine anglaise. La corderie est vaste et les magasins de la voilerie sont immenses ; l'enceinte de l'arsenal renferme l'école royale de marine et celle d'architecture navale : la plupart des machines de l'arsenal, et particulièrement celles qui servent à faire les poulies, sont mues par la vapeur. *Portsmouth* proprement dit est le siége des autorités civiles et militaires et la résidence de l'amiral du port. Les plus beaux édifices sont ceux occupés par le gouvernement, le lieutenant-gouverneur et l'amiral ; ils sont tellement considérables qu'ils forment pour ainsi dire un quartier distinct. Les magasins des vivres de la marine sont les plus beaux et les plus complets qui existent. L'hôpital d'Hasler, où l'on n'admet que les marins, est un des plus vastes de l'Angleterre : il renferme 1,800 lits. Tout ce qui constitue l'ensemble auquel on donne le nom de Portsmouth est digne de cette admiration qu'inspire la vue des grands établissements maritimes de l'Angleterre. Augmenté et défendu par de nouveaux ouvrages presque sous chaque règne, depuis

(1) Son sol se compose de 121,000 hectares en culture, et de 240,000 en pâturages.

celui d'Elisabeth jusque dans ces dernières années, on peut le considérer comme un poste imprenable par terre et par mer. Portsea et Portsmouth ont chacun une enceinte bastionnée entourée par un vaste système de fortifications. Le havre surpasse tous ceux du royaume par sa grandeur, sa profondeur et sa sûreté. La rade spacieuse de *Spithead,* qui le sépare de l'île de Wight, lui donne encore l'avantage de pouvoir mettre en sûreté plus de mille vaisseaux de ligne. Une bouée fixée à quelques centaines de mètres du rivage indique la place où *le Royal-George,* vaisseau de 100 canons, coula à fond en 1782. La ville de Portsmouth est peu digne de l'importance de son port; elle est grande et peuplée de 48,000 âmes, mais ses rues sont étroites et sombres. L'église de Saint-Thomas-Becket, où l'on voit le mausolée du duc de Buckingham, qui fut assassiné dans cette ville, est surmontée d'une tour qui sert de point de reconnaissance aux marins.

Les autres villes de la partie méridionale du comté sont *Lymington,* située au bord de la mer, vis-à-vis de l'île de Wight, et dont les salines donnent lieu à un commerce important : son église renferme plusieurs débris d'antiquité. *Christ-church* fabrique des bas de soie et des chaînes de montres, et fait une pêche active de saumons. Au nord, nous trouvons *Andover,* où l'on voit un joli marché couvert, et dans les environs les vestiges de deux camps romains; c'est à quatre lieues de cette ville que se tient la célèbre foire de *Weyhill.* A *Whitchurch,* petite ville agréablement située près de la forêt de Chute, on fabrique le papier dont on fait la plupart des billets de banque.

Yarmouth, dans l'île de Wight, tire son nom de la *Yare,* petite rivière qui a son embouchure dans ce port, fréquenté par un grand nombre de vaisseaux que l'on arme pour la pêche du hareng et du maquereau. Le château a été construit par Henri VIII sur l'emplacement de l'église que les Français avaient détruite. Presque au centre de l'île, la jolie ville de *Newport* est élégamment bâtie en briques au bord de la Médina. On y trouve une société philosophique, plusieurs écoles gratuites et un joli théâtre.

De toutes les forêts qui couvraient jadis le *comté de Sussex,* il en est encore quelques unes assez considérables pour fournir d'excellents bois à la marine anglaise. La nécessité de les conserver a fait détruire les forges au charbon de bois, et ses riches minerais de fer ont cessé d'être utilisés. Dans presque toute l'Angleterre ce métal n'est plus exploité que dans les pays qui possèdent des houillères. Les étrangers qui visitent le Sussex doivent éviter d'y faire un long séjour : l'air est assez salubre dans l'intérieur, mais vers la côte, l'individu qui n'a pas eu le temps de s'y acclimater est souvent atteint de fièvres dangereuses [1]. Traversons donc rapidement ses principales villes, qui toutes sont peu éloignées des bords de la Manche.

Chichester, la capitale, est bien bâtie, mais entourée de murs en ruines. Elle fut fondée, à ce que l'on prétend, par Cissa, roi des Saxons. Ses quatre principales rues se coupent à angles droits : elles sont larges et bien pavées. Cette ville possède six églises dont une est située hors de son enceinte; la cathédrale, dédiée à la Sainte-Trinité, est d'une belle architecture gothique : sa flèche est haute de 300 pieds. Le port, qui doit sa sûreté à la profondeur de sa baie, possède un chantier de construction pour la marine marchande. *Arundel,* délicieusement situé sur la pente d'une colline au bord de la rivière d'Arun, possède des bains de mer très fréquentés. On remarque dans l'église quatre beaux monuments élevés à la mémoire des comtes d'Arundel. Son port était autrefois capable de contenir des vaisseaux de 100 tonneaux, mais il a été presque détruit par la mer. *Lewes,* bâtie sur la rive droite de l'Ouse, est une jolie petite ville renfermant des casernes, un hôpital militaire, un théâtre, un vaste terrain destiné aux courses de chevaux, des papeteries et une fonderie de canons. Elle est célèbre par la bataille sanglante que livra sous ses murs, en 1263, Simon de Montfort, comte de Leicester, aux troupes du roi Henri III qui y fut fait prisonnier.

Hastings, dominé par un vieux château et environné de promenades agréables et de sites pittoresques, est célèbre comme lieu de débarquement de Guillaume-le-Conquérant, et par la bataille que ce prince gagna près de ses murs sur Harold, roi d'Angleterre, qui y perdit la couronne et la vie. Son port, à peu près comblé, ne reçoit plus que des bateaux de pêcheurs et des bâtiments destinés au cabotage. *Winchelsea,* patrie d'Edouard Ier, ne nous

(1) Le Sussex a 114,000 hectares en culture, 140,000 en pâturages, et 110,000 en forêts.

offre rien de remarquable : son port est peu important. A environ trois lieues au nord de cette ville, la petite cité de ***Rye*** s'élève sur une hauteur à la droite du Rother. Ses maisons sont bâties en briques ; son église paroissiale est une des plus grandes du royaume ; son marché couvert est surmonté d'une construction qui sert d'hôtel-de-ville. Le port fait un commerce considérable et une pêche fort active. On dit que cette ville, qui renferme à peine 900 habitants, possédait jadis 18 églises, que la mer soulevée engloutit à la suite d'une tempête. La partie de la ville qui ne fut pas submergée se changea en un marais. La nouvelle cité fut bâtie par Edouard Ier ; mais depuis les ravages qu'y firent les Français, et surtout depuis que la mer s'est retirée en détruisant le port, elle ne présente qu'une réunion de bâtiments ruinés et déserts. A sept lieues au nord de Lewes, le bourg de ***Grinstead,*** sur la route de Londres à Brighton, est situé au sommet d'une colline dans une position charmante.

Le petit port de ***Brighton***, ou de ***Brighthelmstone,*** vit, après la bataille de Worcester, en 1651, Charles II s'embarquer pour la France. Au moyen d'un service réglé de paquebots, il entretient de fréquentes communications avec Dieppe, dont il est éloigné de 29 lieues. La ville est belle et considérable : elle était autrefois pendant la belle saison la résidence favorite de George IV, alors prince de Galles ; le joli château qu'il y fit bâtir est dans une situation charmante. Vue de la mer, cette cité, qui s'élève en amphithéâtre, produit un aspect admirable : ses environs présentent des sites charmants, qui, pendant la saison des bains, y attirent un grand concours de monde. Son port était jadis important ; mais, à peu près comblé, il n'est plus aujourd'hui fréquenté que par les navires destinés à la pêche et au cabotage.

Nous voici dans le comté le plus connu des habitants du continent, c'est celui que l'on traverse pour aller à Londres par Calais. Plus agricole que manufacturier, le *comté de Kent* a la moitié de sa superficie en terres labourables, le tiers en pâturages, et le reste, qui comprend la partie méridionale appelée le ***Weald,*** en bois et en marais [1]. Vers le centre il offre de beaux paysages et la plus grande fertilité. On y récolte en abondance des céréales, des légumes et des fruits ; les environs de ***Faversham*** produisent le houblon le plus estimé. Que de lieux intéressants présente ce comté ! Le bourg de ***Romney*** ou ***New-Romney*** est situé sur une hauteur au milieu de marais fertiles de 20,000 hectares de superficie qui ont été, il y a plusieurs siècles, conquis sur la mer, au moyen d'une levée parallèle au rivage et qui s'étend jusqu'à ***Hythe.*** Cette petite ville, non loin de la côte, est défendue par quatre forts. On voit dans son église un caveau rempli d'ossements qui rappellent une grande bataille livrée au cinquième siècle entre les Bretons et les Danois. Le canal Royal-Militaire, large de 42 mètres et profond de 6, garni d'un épaulement, a été creusé pour arrêter les progrès d'un ennemi qui tenterait une descente : c'est le plus considérable de la contrée. Hythe ne se soutient que par sa garnison, ses hôpitaux et ses bains de mer ; le commerce y est peu florissant, le port a été comblé. ***Douvres*** est l'ancienne ***Dubris*** des Romains ; le château, qui s'élève sur un roc escarpé, passe pour être leur ouvrage ; les Saxons lui ont donné le nom de ***Dovre,*** peu altéré dans celui de ***Dover*** que lui conservèrent les Anglais. Cette ville est peuplée de 12,000 âmes : des maisons noirâtres, d'énormes rochers à pic qui les dominent et qui semblent menacer d'écraser les passants, lui donnent un aspect de tristesse. Parmi ses édifices on remarque l'hôtel-de-ville et l'hôpital militaire ; la salle de spectacle est petite ; l'église de la Vierge et celle de Saint-Jacques ne sont remarquables que par leur ancienneté. Son port a été amélioré par d'importants travaux dans ces dernières années ; mais le mouvement des passagers y est plus considérable que le mouvement commercial.

Canterbury ou *Cantorbery* est la capitale du comté ; c'était le ***Durovernum*** des Romains, que les Bretons nommèrent ***Caer-Kent,*** c'est-à-dire *cité de Kent.* Son ancienne importance est démontrée par les grandes chaussées militaires qui conduisaient à Douvres et à Lymne, et par les nombreux vestiges d'antiquités que l'on y a découverts. Elle est située dans une agréable vallée formée par des collines d'une pente facile, abondante en sources d'eau vive ; elle est arrosée par le ***Stour,*** qui s'y divise en plusieurs branches ; c'est le plus ancien archevêché du royaume. Au onzième siècle, Guil-

(1) Il a 165,000 hectares en culture, et 121,000 en pâturages.

laume-le-Roux la donna en toute propriété à ses archevêques. Le meurtre de Thomas Becket, l'un d'eux, fut, en 1170, un coup de fortune pour le chapitre : on canonisa ce prélat, et les offrandes que les pèlerins, les nobles et les rois déposèrent sur son tombeau furent si considerables, que l'église entière en était resplendissante. Henri VIII, qui, malgré ses controverses théologiques, avait plus de cupidité que de lumières et de vertus, s'appropria tous ses trésors et fit réduire en cendres les ossements du saint révéré. Dans l'organisation religieuse qui affranchit la Grande-Bretagne de l'autorité papale, l'archevêque de Cantorbery a conservé le titre de primat d'Angleterre réuni à celui de premier pair du royaume. Il a la préséance sur tous les ducs qui ne sont pas du sang royal, et sur les grands-officiers de l'Etat. Aux sacres des rois, c'est lui qui place la couronne sur leur tête, et, dans quelque lieu que la cour se trouve, le roi et la reine sont ses paroissiens. La cathédrale avait plusieurs fois été détruite par le feu, lorsque l'on commença en 1174 la construction de celle que l'on voit aujourd'hui, et qui ne fut terminée que sous le règne de Henri V, c'est-à-dire au commencement du quinzième siècle. Plusieurs rois y reçurent la sépulture ; Cromwell en fit une écurie pour ses dragons ; mais à la restauration elle fut réparée avec soin. Elle est bâtie en forme de croix grecque ; les vitraux du portail sont les plus beaux qui existent en Angleterre. Les autres églises sont au nombre de quinze, parmi lesquelles on cite celle de Saint-Martin qui a été bâtie avec les restes d'un temple antique. Le nombre des habitants dépasse 13,000. Cantorbery était autrefois fortifiée, mais ses remparts ont été transformés en promenades. Ses quatre principales rues sont pavées en dalles. Ses fabriques de cotonnades et de soieries ont perdu leur ancienne réputation ; sa charcuterie est la seule branche d'industrie qui soit encore estimée. On connaît depuis un siècle dans ses environs deux sources thermales qui sont très fréquentées. A une lieue de l'embouchure du Stour nous avons laissé *Sandwich*, petite ville mal bâtie dont le port se comble par les alluvions. Au nord-est de Cantorbery, *Faversham* est la même cité qui dans le neuvième siècle portait le nom de *King's-Town*. La pêche des huîtres y fait vivre plus de deux cents familles, sur une population de 4,000 âmes.

La principale rivière du comté, sans y comprendre la Tamise, qui le borne au nord, est le *Medway* qui traverse *Maidston*, ville trois fois plus peuplée que la précédente, et dans laquelle se tient le plus fort marché de houblon de toute l'Angleterre. Le Medway se jette dans la précédente près de son embouchure, entre les îles de Sheppey et de Grain, à quelques lieues au-dessous de *Rochester*, ville dont un superbe pont de pierre, bâti sous Richard II, et une cathédrale magnifique d'architecture anglo-normande rappellent la beauté première. Cette cité existait avant l'arrivée des Romains : elle portait alors le nom de *Durobrivis*. Elle devint importante au huitième siècle, sous Ethelbert, roi de Kent, qui l'érigea en évêché ; sous Henri III, qui en répara les murailles et l'entoura d'un fossé profond, elle prit un grand accroissement : ce prince y donna en 1251 un magnifique tournoi auquel assistèrent une grande partie de la noblesse anglaise et beaucoup d'étrangers de distinction. Mais les guerres des maisons d'York et de Lancastre, plusieurs maladies contagieuses, et principalement la peste de 1665, la firent considérablement souffrir. Parmi ses édifices modernes, on remarque l'hôtel-de-ville, édifice en briques, orné de colonnes en pierre, d'ordre dorique, et le bâtiment des greffes construit avec élégance en pierre de Portland. Elle était défendue autrefois par une vaste citadelle construite par Guillaume-le-Conquérant sur une hauteur au bord du Medway, et dont on remarque les ruines imposantes. Ses ouvrages modernes de défense se lient à ceux de la ville de *Chatham*, à laquelle elle est réunie par une suite non interrompue de constructions. Rochester renferme 10,000 individus, et Chatham 15,000. Cette ville, que l'on peut considérer comme un faubourg de la première, se fait remarquer par ses chantiers où l'on construit des vaisseaux du premier rang ; par ses magasins et ses immenses bâtiments, qui seuls donneraient une idée de la puissance maritime de l'Angleterre. Quoique fondée par Charles II, elle n'a pas la régularité des cités nouvelles. Fortifiée avec art, il serait difficile aujourd'hui qu'un nouveau Ruyter vînt détruire ses établissements et enlever ses vaisseaux.

Dans un petit espace, au bord de la Tamise, il est impossible de ne pas voir avec admiration le grand arsenal de *Woolwich*, le plus ancien

de toute l'Angleterre, sa magnifique caserne d'artillerie, sa belle école militaire de marine, bâtie dans le style gothique, renfermant un canal et une pièce d'eau pour les évolutions des chaloupes canonnières; à *Greenwich,* le magnifique hôpital de la marine établi dans le palais de Charles II, et l'observatoire, d'où les astronomes comptent leur premier méridien; enfin à *Deptford,* les grands magasins pour l'approvisionnement des navires et les chantiers de construction dans lesquels Pierre-le-Grand se plut à travailler.

Le comté de *Kent* conserve le nom des premiers peuples qui l'habitaient lorsque César y débarqua : c'étaient les *Cantii;* leur territoire formait quatre petits royaumes, et sous l'heptarchie il n'en fit plus qu'un seul. C'était à Cantorbery que les rois saxons tenaient leur cour. Conquis par les Normands, les habitants conservèrent leurs anciens usages, dont les deux principaux étaient l'entière exemption de tout vasselage, et le partage égal des terres entre les enfants d'un même père. Il est peu de comtés qui renferment plus de restes d'antiquités, et surtout de ces châteaux, demeures gothiques de la noblesse du moyen âge.

La riante verdure et les belles plantations qui bordent la Tamise jusqu'aux portes de *Londres,* forment, avec le mouvement qui règne sur le fleuve, un des plus beaux spectacles que l'on puisse voir. Ces vaisseaux qui se croisent dans leur course majestueuse; cette innombrable quantité de mâts que l'on aperçoit avant d'y entrer; ces chariots de transport, ces diligences légères qui roulent rapidement sur une route unie et bien arrosée, annoncent la capitale d'un puissant empire, la ville la plus populeuse de l'Europe et la plus commerçante de l'univers. Quelques chiffres authentiques confirmeront cette dernière assertion, qui pourrait paraître exagérée. Le chargement et le déchargement des navires emploient annuellement à Londres 3,000 barques, 8,000 mariniers et 4,000 porte-faix; le nombre moyen des bâtiments amarrés à la fois sur les bassins, les canaux et la Tamise, est de 15,000; plus de 900 bateaux à vapeur y arrivent et en sortent annuellement. On a calculé que la valeur des marchandises embarquées et débarquées s'élève, chaque année, à 70 millions de livres sterling; cette somme comprend principalement le commerce extérieur; quant à celui de l'intérieur, il emploie 4,000 chariots et autres voitures, portant pour environ 50 millions de livres sterling; et si l'on y ajoute 10 millions au moins pour le bétail et pour les marchandises transportées par diverses autres voies, telles que 1,500 voitures par jour partant à heures fixes, sans compter les malles-postes, on aura un total de 130 millions de livres sterling, ou de 3,250,000,000 de francs, formant le montant du commerce annuel de cette capitale [1].

La fondation de Londres est antérieure à l'ère chrétienne : suivant Tacite, elle était de son temps la principale place de commerce de la Grande-Bretagne. Les Romains l'appelaient *Londinium;* les *Trinobantes,* les *Atrebates* et les autres peuples bretons, *Lundayn;* sous la domination saxonne, elle reçut les noms de *Londeneaster,* de *Lunden-Byrig,* de *Lunden-Wyc,* et enfin celui de *London.* L'histoire de ses agrandissements et des priviléges qui lui furent accordés n'est pas dépourvue d'intérêt: au quatrième siècle, 800 bâtiments étaient employés dans son port pour l'exportation seule du blé; au sixième, sous l'heptarchie, elle était la capitale du royaume d'Essex ou des Saxons orientaux; sous Alfred-le-Grand, métropole de toute l'Angleterre. Les avantages qui lui avaient été conférés lui furent confirmés par Guillaume-le-Conquérant. Henri Ier, en étendant sa juridiction sur le comté de Middlesex, lui accorde la faveur de choisir parmi ses habitants un *shériff* et un justicier, en se réservant le droit de nommer le *port-reeve* ou maire; mais à la mort de ce prince, les citoyens achètent celui de nommer leurs magistrats; enfin, sous le roi Richard, l'organisation municipale de Londres prend la forme qu'elle a conservée, sauf quelques modifications: ainsi, au commencement du règne de Jean-sans-Terre, le premier magistrat change ses titres de *custos* et de bailli contre celui de maire. Dépouillée de ses chartes par Henri III, la vi le est contrainte d'en acheter de nouvelles; sous Edouard Ier, elle est divisée en 24 *wards* ou quartiers, ayant chacun à leur tête un alderman et des conseillers municipaux élus par les citoyens. Edouard III réunit à la ville la rive méridionale de la Tamise; il confère au maire

(1) Topographical dictionary, etc., by *B. P. Capper.* Voyez les Tableaux statistiques à la fin des Iles Britanniques.

le titre de lord et le privilége de faire porter devant lui une masse d'or ou d'argent. Richard II, son successeur, enlève encore à la ville ses chartes de franchises et ne les lui rend qu'à prix d'argent. En 1416, les rues sont pour la première fois éclairées par des lanternes ; au quinzième et au seizième siècle, Londres et son premier magistrat sont pour toujours investis de priviléges plus étendus que jamais.

Après les sacrifices considérables qu'elle avait faits pour conserver ses franchises, le règne d'Elisabeth est une nouvelle ère pour le commerce de la capitale ; cette reine fait construire la bourse et favorise l'industrie ; Londres reconnaissante fournit dans la guerre contre Philippe II, en 1588, une armée de 10,000 hommes, 16 grands vaisseaux, 4 chaloupes canonnières, qu'elle équipe et qu'elle paie pendant toute la durée de l'expédition. En 1615, les côtés des principales rues, qui n'étaient que cailloutées, sont pavés en larges dalles. Tandis que Charles Ier s'opposait à la liberté des Anglais, il confirmait par plusieurs chartes les priviléges de la capitale et lui en accordait même de nouveaux. On sait avec quelle ardeur cette ville embrassa le parti révolutionnaire ; en 1660, elle contribua avec autant de zèle à effectuer la restauration ; et Charles II s'empressa d'augmenter ses franchises. Après la révolution de 1688, dans laquelle elle joua un rôle si important, elle n'eut pas de peine à obtenir de Guillaume et de Marie la confirmation de ses anciens droits, et sous la reine Anne elle reçut l'autorisation de construire 50 nouvelles églises ; enfin elle dut au long règne de George III des établissements importants et de nombreuses améliorations. Cette longue série de priviléges, qui ne sont que des concessions faites par le pouvoir à l'esprit de liberté, est une conséquence de la marche de la civilisation ; mais ce qui, pour le dire en passant, nous paraît digne d'être remarqué, c'est que l'assassinat juridique de Charles Ier, le protectorat de Cromwell, la restauration de Charles II, la fuite forcée de Jacques II et l'avènement de Guillaume III, événements si importants dans l'histoire de Londres et de l'Angleterre, et qui se sont succédé en 40 ans, devraient ôter aux Anglais le droit d'accuser les Français de légèreté.

Londres a plusieurs fois été dévastée par les incendies : dix fois elle a ressenti les terribles effets des maladies épidémiques [1] ; mais le plus épouvantable et le dernier de ces fléaux est celui que l'on a désigné sous le nom de *grande peste* [2] ; à peine avait-il cessé d'exercer ses ravages que, le dimanche 2 septembre 1666, un incendie excité par un vent d'est violent régna pendant 4 jours sur cette immense cité : 400 rues, 13,200 maisons, la cathédrale de Saint-Paul et 86 autres églises, 6 chapelles, la bourse, la douane, plusieurs hôpitaux et bibliothèques, 4 prisons, 3 portes de la ville, 4 ponts en pierre, ainsi que les maisons qu'ils portaient, enfin un grand nombre de beaux édifices, furent la proie des flammes. On estima la perte des meubles et des marchandises à environ 10,500,000 livres sterling, et ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que dans cette horrible dévastation il n'y eut que six personnes qui périrent par le feu. Les magistrats, pour perpétuer le souvenir de cet affreux événement, ont fait élever sur une petite place une magnifique colonne de 200 pieds de hauteur, appelée le *monument de Londres*.

Londres est divisé en 26 quartiers, chacun sous la direction d'un *alderman* choisi par les citoyens dans des assemblées nommées *ward-motes*. Un de ces magistrats est élu tous les ans, le jour de Saint-Michel, pour occuper la dignité de *lord-maire*. Le deux *shériffs* et le chambellan sont nommés de même chaque année par la bourgeoisie ; le *recorder* ou greffier, qui doit toujours être un légiste distingué, est choisi par le lord-maire et les *aldermen*, pour les éclairer dans les matières de jurisprudence. Ce magistrat est l'orateur de la cité dans toutes les grandes occasions, et lorsqu'il siège au tribunal, à lui seul appartient l'honneur de prononcer la sentence des criminels. La ville compte encore plusieurs autres officiers : le

(1) Celle de 1348 fit, dit-on, périr 100,000 habitants ; celle de 1407 en enleva 30,000 ; celle de 1461 eut des résultats beaucoup plus terribles. Vers 1487, une maladie, appelée la *suette anglaise*, exerça pour la première fois ses ravages dans la ville, et fit périr un grand nombre d'individus ; en 1500, la peste enleva plus de 20,000 personnes : vers 1518, la *suette* reparut et renouvela ses ravages ; en 1528, époque de sa troisième apparition, elle fut si terrible que le nombre immense de ceux qui en étaient atteints mourait en cinq ou six heures. Dans l'année 1603, une sorte de peste enleva plus de 30,000 individus ; celle de 1625 en fit périr plus de 35,000. — (2) Elle date de 1666, et fit périr en cinq mois plus de 68,000 personnes.

coroner, ou le clerc de la ville; le *common-sergeant*, ou l'avocat de la ville, et le *remembrancer* ou l'archiviste, etc. Les faubourgs qui appartiennent au comté de Middlesex sont sous la juridiction des juges de paix du comté. La police municipale est confiée à des magistrats qui siègent tous les jours pour prononcer provisoirement sur les diverses plaintes.

En parcourant cette ville pour signaler ses principaux édifices, nous ferons remarquer que sa forme est tout-à-fait irrégulière : elle s'étend parallèlement à la Tamise, mais plus considérable sur sa rive gauche que sur sa droite. Y compris *Westminster* et le quartier du sud appelé *Southwark*, sa longueur de l'est à l'ouest est de 7 milles $\frac{1}{2}$ ou de 2 lieues $\frac{3}{4}$, sa plus grande largeur de 5 milles ou de 1 lieue $\frac{3}{4}$, et de 2 milles ou $\frac{3}{4}$ de lieue, dans sa partie la plus étroite. L'irrégularité de ses contours lui donne une circonférence de plus de 30 milles ou d'environ 11 lieues. Ses rues sont généralement larges, il y en a très peu où deux voitures ne puissent passer à la fois; dans beaucoup d'autres cinq ou six pourraient marcher de front : elles sont en grand nombre dans les nouveaux quartiers, spécialement dans *Westminster* et *West-End*, séjours de la noblesse et de l'opulence; les plus étroites sont dans *la Cité*, le plus ancien quartier de Londres et le plus central. La cité est le principal entrepôt de commerce; cependant la partie orientale, appelée *East-End*, est habitée aussi par des négociants, surtout par ceux qui se livrent aux expéditions maritimes. C'est là que se trouvent les chantiers, les plus vastes magasins qu'il soit possible de voir, et les immenses bassins appelés *docks*, construits pour recevoir les vaisseaux. Le *Southwark*, qui, sous le rapport administratif, dépend du comté de *Surrey*, renferme aussi beaucoup de comptoirs et d'entrepôts, mais surtout des fabriques et des manufactures de toute espèce. C'est au nord que se trouvent les nouveaux quartiers qui, depuis peu d'années, ont réuni à la ville plusieurs villages bâtis à ses portes.

L'uniformité des maisons presque toutes à trois étages, construites en briques, mais revêtues de plâtre; la richesse des magasins, l'élégance des boutiques qui surpassent tout ce qu'offrent dans ce genre les plus belles capitales de l'Europe; la propreté des rues, où jamais on ne voit d'immondices, parce que des tombereaux qui passent tous les matins reçoivent de chaque habitant celles qu'il conserve chez lui; les trottoirs qui garnissent celles-ci, la clarté qu'y produit le soir l'éclairage au gaz, donnent à Londres une physionomie particulière. Les plus belles rues sont celles qu'on appelle *Oxfort-Street, Piccadilly, Pall-Mall, Portland-Place, Haymarket*, et *Regent-Street*. Cette dernière est pour sa longueur et pour la magnificence de ses constructions sans égale en Europe. Les plus étendues en longueur sont *Strand*, longue de 1,369 mètres; *Edgewane-Road* de 1,397, *City-Road* de 1,690, *Piccadilly* de 1,694, *Regent-Street* de 1,732, *Oxfort-Street* de 2,304, et *Commercial-Road* de 5,280 mètres. Toutes les rues sont pavées avec régularité; mais depuis 1823 on a commencé à les paver à la Mac-Adam.

Londres n'a point ces boulevards que l'on admire à Paris, mais elle renferme un grand nombre de places ou *squares*, ainsi appelées parce qu'elles sont de forme carrée, et dont le milieu est occupé par un jardin entouré d'une grille. Plusieurs de ces squares sont vastes : celui de *Grosvenor*, sans contredit le plus beau, comprend une superficie de deux hectares; le centre est occupé par la statue équestre de George II, et les habitations qui l'entourent sont les plus magnifiques de la capitale; au milieu de celui de *Portman*, on voit la statue équestre de George III, sous le costume de Marc-Aurèle; celle de William, duc de Cumberland, décore le square de *Cavendish*, celui de *Leicester* renferme la statue équestre de George II; mais le plus vaste de tous est celui de *Lincoln's-Inn*, qui occupe la même superficie que la grande pyramide d'Egypte.

Londres possède peu de monuments dignes de son étendue et de sa richesse; toutefois nous citerons l'*hôtel de la compagnie des Indes orientales*, qui renferme un superbe musée asiatique et une riche bibliothèque; la *bourse*, bâtiment carré orné de portiques, qui a été incendiée en 1838, et que l'on reconstruit sur le même emplacement; la *douane*, vaste édifice d'une noble simplicité; la *banque*, remarquable par son immense étendue; *Mansion-House*, ou l'hôtel du Lord-Maire, orné d'un portique majestueux; *Somerset-House*, construit par Pierre Puget de Marseille, édifice où se trouvent réunis les bureaux de la marine, celui du timbre, et les salles où la société royale,

la société royale des arts et celle des antiquaires tiennent leurs séances, ainsi que celles qui servent annuellement à l'exposition des produits de l'industrie; le *Muséum britannique*, remarquable par sa grandeur et par ses précieuses collections; au bord de la Tamise, l'ancienne forteresse appelée *la Tour de Londres;* le *palais de Saint-James*, l'*abbaye de Westminster*, l'*église de Saint-Paul*, et quelques autres encore. Plusieurs de ces édifices méritent un examen particulier.

Le muséum britannique (*British museum*) renferme de riches collections d'histoire naturelle classées avec beaucoup de soin: on y remarque de très belles collections de minéralogie et de géologie; il renferme aussi un beau médaillier qui peut rivaliser avec les plus importants cabinets de médailles des différents Etats civilisés; une galerie de tableaux; une magnifique suite d'antiquités égyptiennes, grecques et romaines; une collection ethnographique comprenant une immense quantité d'armes et d'ustensiles des différents peuples du monde et principalement de l'Océanie; enfin une précieuse bibliothèque contenant plus de 20,000 chartes, de 22,000 manuscrits et 322,000 volumes imprimés. On estime à environ 40,000 le nombre de personnes admises chaque année à travailler dans les salles de lecture.

La tour de Londres (*Tower*), qui fut pendant cinq siècles la demeure des rois, se compose de plusieurs bâtiments tels que l'église de Saint-Pierre, qui renferme les corps sans têtes de personnages célèbres qui furent exécutés dans la tour ou sur la colline voisine; la tour du Lion, où se trouve la ménagerie royale; la tour Blanche, contenant l'arsenal de la marine et celui des volontaires, une collection d'armes antiques et le plus grand dépôt d'armes modernes qui existe; le grand *Store-house*, beau bâtiment de 345 pieds de longueur, renfermant le petit arsenal et l'arsenal espagnol dans lesquels se trouvent des armes pour 200,000 hommes, des trophées et divers objets curieux, tels que l'épée du Prétendant, la hache qui trancha la tête d'Anne de Boleyn et celle du comte d'Essex, et la canne de Henri VIII; enfin la salle des joyaux, où l'on conserve les diamants de la couronne.

Le *palais de Saint-James*, dont la construction en briques, l'architecture irrégulière et sans beauté, contraste avec la richesse des appartements et surtout avec le titre de résidence royale, qu'il porte depuis 1695, mérite peu notre attention depuis la construction d'un autre palais destiné à le remplacer et nommé *King's Palace*. La belle architecture de celui-ci, sa toiture et ses colonnes en fonte le mettent au rang des principales constructions de Londres. Le palais de *Whitehall*, vaste bâtiment carré, ancienne résidence des rois, n'offre d'autre intérêt que le souvenir de la mort de Charles Ier: c'est devant une des fenêtres de cet édifice que le malheureux prince eut la tête tranchée.

Le palais de Westminster (*Westminster-Hall*), où siégeait le parlement, a été la proie des flammes le 15 octobre 1834.

Dans les 125 églises paroissiales que Londres possède, il en est trois qui méritent une mention particulière: celle de l'ancienne *abbaye de Westminster* passe pour un des plus beaux édifices gothiques de l'Europe. Elle a 360 pieds de longueur et 195 dans sa plus grande largeur; la magnifique chapelle de Henri VII, nouvellement réparée, renferme les cendres de plusieurs princes du sang royal; on y admire le tombeau de Henri VII et d'Elisabeth sa femme, la dernière de la maison d'York qui porta la couronne d'Angleterre; les autres chapelles contiennent les tombeaux de plusieurs personnages célèbres; on nomme le *coin des poëtes* (*the poet's corner*) la partie de l'église réservée aux monuments que l'Angleterre élève aux grands hommes qui l'honorent: on y remarque la statue de Shakspeare, les tombeaux de Sheridan, de Milton, de Gray, de Tompson, d'Addison, de Garrick et de Dryden. Non loin des restes de ces hommes illustres reposent Chatham, les deux antagonistes Pitt et Fox, et Canning. Nos plus célèbres sculpteurs n'y désavoueraient pas les tombeaux du duc d'Argyle et de mistriss Nightingall. En 1832 on a inauguré dans une chapelle de cette église la statue en marbre de James Watt auquel est dû le perfectionnement de la machine à vapeur. Cette statue est l'œuvre de l'habile sculpteur Chantrey. Watt est représenté assis, tenant dans sa main gauche un papier sur lequel il vient de tracer des lignes indiquant le mouvement de la vapeur. En 1833 on a érigé aussi à Westminster la statue de Kemble, sculptée par Flaxmann. Le cé-

lèbre acteur est représenté dans le rôle de Caton, tenant un livre dans la main et paraissant réciter ce passage : « Voilà la divinité qui se fait sentir en nous. » Ce temple, sans rival dans le monde, est consacré, selon l'expression d'un écrivain célèbre, à toutes les souverainetés de la gloire et du génie ; le républicain y repose à côté du royaliste, et le catholique à côté du protestant.

L'église de *Saint-Paul* est la plus grande et la plus haute du royaume ; elle a 500 pieds de longueur et 285 dans sa plus grande largeur. On y voit les monuments élevés à la mémoire de plusieurs grands capitaines parmi lesquels le plus remarquable est celui de l'amiral Nelson ; à l'entrée du chœur une large dalle porte une inscription qui annonce que l'on y conserve les restes de Christophe Wren, qui construisit cette cathédrale sur le modèle de Saint-Pierre de Rome avec cependant de grandes modifications. Le portique de cette cathédrale est magnifique, et le fronton, lorsqu'on vient de Ludgate, présente le coup d'œil le plus majestueux. L'élégante construction de la façade, les superbes tours qui sont à chaque coin et le vaste dôme qui s'élève à 339 pieds sont dignes d'admiration. Cet édifice fut terminé en 1710. Tout le monde connaît le trait de prudence que nous allons rapporter, mais tout le monde ne sait pas que ce fut dans l'église de Saint-Paul qu'il se passa. Le peintre qui travaillait à la coupole, reculant de quelques pas sur son échafaud pour regarder son ouvrage d'une distance convenable, allait se précipiter, lorsqu'un maçon, qui travaillait près de là, jugeant le danger que courait l'artiste, et n'osant l'en avertir dans la crainte de hâter sa chute, prend une brosse pleine de couleur et court faire une tache au milieu du visage de la plus belle figure. Le peintre, furieux, s'élance pour empêcher cet homme grossier de détruire son ouvrage, et s'arrache, sans le savoir, au danger qui le menaçait.

Malgré la beauté de la cathédrale de Saint-Paul, l'église de *Saint-Étienne* est regardée comme le chef-d'œuvre de Christophe Wren.

L'église de *Saint-Pierre*, qui n'a jamais passé pour une construction remarquable, a été détruite par un incendie le 30 décembre 1836.

A Londres la Tamise a 400 mètres de largeur et 4 de profondeur. Des sept magnifiques ponts qui traversent ce fleuve, le plus remarquable par sa grandeur et sa beauté est celui du *Strand* ou de *Waterloo*, bâti en granit ; on admire, dans celui de *Southwark*, construit en fer, l'arche du milieu qui est une des plus larges que l'on connaisse ; mais ce qui excitera l'admiration des générations futures, c'est le passage souterrain, appelé *Tunnel*, qui doit servir à communiquer en voiture et à pied des deux rives de la Tamise, et dont la construction, après des difficultés qui paraissaient insurmontables, est assez avancée pour qu'il soit difficile de douter de sa réussite. La plus vaste capitale du monde devra au génie d'un Français une entreprise qui n'a rien de comparable ni chez les anciens ni chez les modernes.

Les promenades les plus belles et les plus fréquentées de cette capitale sont les quatre suivantes : *Saint-James-Park*, où l'on voit une énorme pièce de canon rapportée d'Alexandrie, ainsi que le mortier fondu par les Français pour le siége de Cadiz en 1812 et offert à l'Angleterre par la régence d'Espagne : il a 8 pieds de long, 12 pouces de diamètre et peut lancer une bombe à une lieue de distance. *Green-Park*, ou le *parc vert*, n'est séparé du précédent que par une grille ; on y remarque un arc de triomphe d'un très mauvais goût : il s'étend jusqu'à *Hyde-Park*, situé à l'extrémité occidentale de Londres. Celui-ci a près de 400 arpents de superficie ; les voitures bourgeoises ont la permission d'y circuler. On y remarque, près de la porte qui donne dans le quartier de Piccadilly, une statue colossale du duc de Wellington sous les traits d'Achille, et coulée avec les canons pris sur les armées françaises, à une époque désastreuse où elles succombèrent sous le poids de l'Europe coalisée, par l'Angleterre, qui dans cette lutte n'eut cependant qu'une faible part de gloire. La belle avenue qui unit ces trois parcs porte le nom de *Constitution-Hill*. A l'extrémité et vers le nord-est de Londres se trouve l'immense enclos de *Regent's-Park* dont la superficie est de 450 arpents. Il s'y est élevé, par les soins d'une entreprise particulière, un édifice que l'on peut regarder comme l'un des plus beaux ornements de la capitale ; ses dimensions lui ont déjà fait donner le nom de *Colosseum*. Il renferme une promenade couverte, d'une grande étendue, ainsi qu'un bâtiment circulaire d'un diamètre si considérable que le panorama de Londres,

que l'on y a construit, y occupe une superficie de 40,000 pieds carrés : c'est le plus grand tableau qui ait jamais été entrepris. Dans le jardin qui tient à cet édifice s'élève une chaumière suisse, d'où l'on a la vue de trois cascades, dont la plus élevée a 60 pieds de hauteur. On y voit aussi le diorama, l'hôpital ophthalmique et une caserne de cavalerie pour 500 hommes.

On compte à Londres 13 théâtres, dont les principaux, *Drury-Lane*, *Covent-Garden*, *King's-Theatre*, ou l'opéra italien, rivalisent avec les plus beaux de l'Europe.

Cette ville l'emporte sur toutes les autres capitales par le nombre et l'importance de ses établissements scientifiques et de bienfaisance; qu'on en juge par l'énumération suivante : 16 écoles de médecine et autant d'écoles de droit; 5 de théologie; 18 bibliothèques publiques; 300 écoles gratuites élémentaires, dans lesquelles 16,000 enfants des deux sexes sont instruits et habillés; l'*académie royale des arts;* la *société royale de Londres;* la *société pour l'encouragement des arts, des fabriques et du commerce;* celle des *antiquaires;* celle de *chimie;* la *société géologique et phrénologique;* celle de *minéralogie;* celle des *pharmaciens*, qui possède un superbe jardin botanique; celle d'*horticulture;* la *société linnéenne;* celle de *statistique;* celle de *Palestine*, pour le perfectionnement de la géographie et de l'histoire naturelle en Palestine et en Syrie; celle *pour l'encouragement des découvertes dans l'intérieur de l'Afrique;* la *société royale asiatique*, qui publie d'excellents mémoires; la *société biblique*, qui a répandu un nombre immense de bibles en cent quarante langues différentes, et 20 autres sociétés que nous ne citons pas afin d'éviter de trop longs détails. La collection de tableaux appelée *galerie nationale* est, parmi celles que renferme Londres, la seule que l'on puisse voir *gratis*.

Pour le soulagement des malheureux et la tranquillité des habitants on trouve, dans cette ville, 147 hôpitaux ou hospices, dont l'un porte le nom de Guy, son fondateur, riche libraire qui laissa à sa mort une somme de 5 millions de francs pour le doter; 30 dispensaires, où l'on donne gratuitement aux pauvres les consultations et les médicaments; 14 prisons saines, vastes, et tenues, sous les rapports matériels et moraux, avec une supériorité de vues qui fait honte à la plupart de celles de l'Europe.

Si l'immoralité d'une ville est toujours en raison directe de sa population, on concevra qu'une capitale qui occupe une superficie de plus de 7 lieues géographiques, qui renferme au-delà de 1,600,000 habitants (1), répartis dans 207,000 maisons formant plus de 9,000 rues, où l'on trouve 491 temples et chapelles consacrés aux différents cultes, 14 marchés et 70 squares, doive présenter une foule de refuges aux individus livrés au vol et à la débauche. Aussi Londres peut-il passer pour la moderne Babylone. Suivant le rapport d'un de ses magistrats (2), 20,000 individus s'y lèvent chaque jour sans savoir où ils se procureront leur nourriture et où ils trouveront un gîte. Ce nombre ne comprend encore que ce qu'on pourrait appeler des chevaliers d'industrie : il faut y ajouter 16,000 mendiants (3), 115,000 voleurs ou filous qui exploitent les rues, les lieux où la foule se presse et les maisons, et 3,000 recéleurs. La totalité des domestiques des deux sexes sans places est de 10,000; on y compte 75,000 filles publiques; et, comme le nombre des mauvais lieux doit être en rapport avec cette foule de gens sans aveu, on évalue à 5,000 celui des cabarets qui leur servent de rendez-vous, et à 43 celui des maisons de jeu qu'ils fréquentent, et qui offrent à l'ouvrier de funestes tentations. Tel est cependant le spectacle affligeant qu'offre la capitale d'une nation où la philanthropie jouit d'une grande influence et de l'appui du gouvernement. Elle a donc le triste privilége d'être, proportion gardée entre sa population et celle de Paris, infiniment plus corrompue. Qu'on s'étonne, après ce que nous venons de dire, qu'il entre annuellement dans ses prisons 8,000 individus, et qu'elle compte 14 cours de jus-

(1) Voyez pour la répartition des habitants de Londres, par professions, les Tableaux statistiques à la fin de la Description des îles Britanniques. — (2) M. *Colquhoum*, publié en 1822. — (3) Les mendiants de Londres sont organisés en bandes plus ou moins nombreuses qui exploitent les différents quartiers de la ville, ils ont annuellement une assemblée générale où ils discutent leurs intérêts. On estime qu'ils dépensent par jour chacun 2 à 3 schellings. James Turner, mendiant bien connu, dépense par semaine 50 schellings; il évalue le prix de son temps à 1 schelling par heure; sa femme tient académie pour les jeunes filles qui se destinent à la profession de mendiantes.

tice et 10 tribunaux de police. Cependant, ce qui a lieu d'étonner, les Français surtout, c'est la facilité avec laquelle celle-ci semble se faire et le peu d'ostentation qu'elle met dans ses moyens de répression : on n'y déploie pas, comme à Paris, cet attirail militaire qui donne à l'action qui protège l'ordre, l'apparence de l'abus de la force. Les gardes ou *watchmen*, auxquels la sûreté publique est confiée, sont en grand nombre; pendant la nuit, grâce à eux, on pourrait se passer de montres, car ils parcourent les rues en criant l'heure, en veillant au feu, en faisant fermer les portes laissées ouvertes par négligence, arrêtant ceux qui commettent des délits ou des désordres, et n'étant armés que d'un long bâton. Leur mission, en quelque sorte pacifique, suffit pour empêcher que, malgré le nombre effrayant de filous et d'individus sans aveu, les crimes, toujours très rares, ne se multiplient; mais elle n'offre point un obstacle suffisant aux délits dans une ville immense qui compte un voleur sur dix à douze individus. Il est vrai que l'organisation de la police à Londres est vicieuse sous plusieurs rapports : ainsi le défaut d'unité dans son action lui ôte une partie de sa force; il est arrivé souvent que les *constables* d'une paroisse ont refusé leur assistance aux constables d'une paroisse voisine, parce que chaque paroisse possède une juridiction indépendante; et ce refus a fait naître de graves désordres; il est arrivé aussi que des constables placés sur un des côtés d'une rue ont vu commettre des crimes sur le côté opposé sans pouvoir intervenir, parce que ce côté appartenait à une autre paroisse et qu'ils auraient en intervenant violé son territoire. Enfin plusieurs paroisses manquent de ces officiers de police. Aussi a-t-on senti récemment la nécessité d'adopter un plan de police générale pour la capitale; dans ce plan qui a été converti en loi, les autorités paroissiales sont placées sous les ordres d'un bureau de police composé de trois magistrats responsables de tous les agens employés par eux; toutes les distinctions paroissiales seront supprimées et remplacées par une police générale. Toutefois ces changements se font graduellement afin que les avantages en soient complétement reconnus.

Londres, comme toutes les capitales, comme toutes les villes où une nombreuse population se trouve concentrée, a vu naître un grand nombre d'hommes distingués : tels sont les poëtes Chaucer, Cowley, Glower, Churchill, Spenser, Pope, et Shaftesbury; les hommes d'Etat Chesterfield, Whitelocke, Thomas Morus, François Bacon, William Temple, et Windham; l'astronome Halley, les évêques Wren et Pearce; le théologien Calamy; les deux médecins Browne; les antiquaires Camden et Wood; le peintre Wright; le républicain Hampden qui refusa le premier de payer un impôt arbitraire, et plusieurs autres personnages plus ou moins célèbres qu'il serait trop long de nommer.

Nous venons de considérer Londres sous des points de vue assez variés pour pouvoir y faire une ample part à l'admiration, en laissant encore à la critique trop de sujets pour s'exercer. Jetons un coup d'œil sur les environs. Une vingtaine de routes ornées de beaux arbres et parfaitement entretenues partent de ce point central dans toutes les directions. De nombreuses diligences, appelées *mail-coaches* ou *stage-coaches*, entretiennent des communications rapides avec les différentes parties du royaume; d'autres voitures font le service des environs de la capitale. Londres appartient, dans sa plus grande étendue, au comté de *Middlesex*, dans lequel nous mentionnerons plusieurs lieux intéressants. Le village de *Hackney*, situé près du canal de Paddington, est la patrie du philanthrope Howard; on y voit le vieux palais du prieur de Saint-Jean-de-Jérusalem et des moulins qui appartenaient jadis aux Templiers. *Hampton*, près des bords de la Tamise, possède un château royal dont on admire les jardins et la richesse; Charles Ier y fut long-temps prisonnier. Dans une des serres de cette maison de plaisance, on voit un cep de vigne qui passe pour le plus remarquable de l'Europe : il a 72 pieds d'étendue sur 20 de hauteur; dans un automne on y a recueilli 2,272 grappes qui pesaient en tout 2,016 livres. *Chelsea*, situé aux portes de Londres, près du quartier de Westminster, renferme un bel hôtel des invalides et un établissement réservé aux enfants des soldats. Dans la vieille église de ce village on voit un monument que Thomas Morus fit élever lui-même à sa memoire. Le hameau de *Blackwall*, que l'on pourrait regarder comme une dépendance de Londres, est célèbre par ses vastes chantiers

de construction qui appartiennent à la compagnie des Indes. *Chiswick*, à 4 milles à l'ouest de l'enceinte de Londres, a une belle maison de plaisance appartenant au duc de Devonshire. Le caveau de l'église de ce village renferme les restes du célèbre jardinier Kent; dans le cimetière on remarque les tombeaux de lord Macartney, chef de la première ambassade en Chine, du voyageur Chardin, du peintre de paysages Loutherbourg et de la comtesse de Faulcomberg, fille de Cromwell. Le cimetière du village de *Fulham* est, depuis la restauration, la sépulture de la plupart des évêques de Londres, qui y possèdent une belle maison de plaisance. *Hampstead*, village de 7 à 8,000 habitants, situé sur le penchant d'une colline d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur la capitale, était célèbre autrefois par ses eaux ferrugineuses et sulfureuses. *Islington*, qui renferme plusieurs manufactures, a l'avantage d'approvisionner de lait une grande partie de la capitale; c'est à Islington que se trouve le grand réservoir dans lequel se jette la *nouvelle rivière*, cours d'eau artificiel qui fournit à toute la ville de Londres la seule eau potable que l'on y consomme.

Le nom de Middlesex rappelle encore une des divisions politiques de l'Angleterre à l'époque de l'heptarchie; il signifie littéralement *pays des Saxons du milieu*, parce qu'il était placé entre les Saxons de l'est, de l'ouest et du sud. Ce comté, traversé de l'est à l'ouest par le canal de Paddington, et par le grand canal de Jonction qui fait communiquer la petite rivière de la Coln avec la Tamise, est le plus riche, le plus commerçant et le plus populeux de l'Angleterre; 16,000 hectares de terre y sont livrés à la culture, 8,000 y sont employés en jardins fruitiers et potagers qui fournissent la capitale de fruits et de légumes; les pâturages y occupent 40,000 hectares qui produisent assez de foin pour nourrir plus de 30,000 chevaux, dont la plupart appartiennent aux habitants de Londres.

Le *comté de Surrey*, dont dépendent les quartiers de Londres situés sur la rive droite de la Tamise, est un des moins productifs sous le rapport de l'agriculture; on évalue cependant à plus de 1,600 hectares les terres employées en jardins pour les marchés de la capitale [1]. Ses principales branches d'industrie consistent en distilleries de vinaigre, en imprimeries sur toiles de coton, en papeteries, et en fabriques de poteries et de chapeaux. *Guildford*, son chef-lieu, possède un vieux château dont on ne connaît pas bien l'origine: on suppose cependant qu'il servit de palais aux premiers rois saxons. Dans un superbe cirque situé à une demi-lieue de la ville, on fait tous les ans, le jour de la Pentecôte, des courses de chevaux pour disputer un prix de 100 guinées fondé par Guillaume III; *Kew*, sur les bords de la Tamise, était la résidence habituelle du roi George III; les jardins de son château renferment une des plus belles collections de plantes que l'on puisse voir. Au sud de ce village de 4,000 âmes, celui de *Richmond*, qui en compte 6,000, comprend un ancien château royal où l'on voit un bel observatoire. Les cendres du poëte Thompson reposent dans l'église de ce village, renommé par sa position que l'on regarde comme la plus pittoresque de toute l'Angleterre. A *Reigate* ou *Ryegate*, situé dans une agréable vallée, on voit une vieille église à tour crénelée renfermant plusieurs monuments précieux. *Haslemère* ou *Haselmère*, qui renfermait jadis cinq églises paroissiales et qui n'en a plus qu'une, possède deux moulins à papier.

Le cours de la Tamise guidera d'abord nos pas dans le *comté de Berks*, qu'elle borde au nord et à l'est; nous verrons la ville de *Windsor*, où les légendes placent le siége du roi Arthur et des chevaliers de la Table-Ronde; où Guillaume-le-Conquérant fit bâtir un château dans lequel Edouard III reçut le jour et fonda l'ordre de la Jarretière, et où ce même prince voulant faire revivre l'institution d'Arthur, fit construire une salle ronde, de 200 pieds de diamètre, dans laquelle il rassemblait à table ses compagnons d'armes. Windsor fut le séjour favori de la reine Elisabeth, et la dernière prison de l'infortuné Charles Ier. George III établit dans son parc une belle ferme expérimentale pour l'avancement de l'agriculture, restée arriérée dans cette contrée presque dépourvue de terres fertiles [1]. La chapelle de la magnifique résidence de Windsor est la plus

(1) Dans ce comté 32,000 hectares sont livrés à la culture, 121,500 sont en pâturages, et 28,400 sont incultes.

(1) Sur 195,000 hectares qui forment sa superficie, ce comté n'en comprend que 115 en culture; 48,600 sont en pâturages · le reste est inculte ou couvert de forêts.

grande des trois chapelles royales d'Angleterre, celle dont l'architecture est la plus pure et la plus riche d'ornements; elle date de la fin du quinzième et du commencement du seizième siècle; elle est d'une magnificence sans rivale en Europe. Dans les caveaux de cet édifice sont déposés les restes de Henri VI, d'Edouard IV, de Henri VIII et de sa femme Jeanne Seymour, de Charles Ier et d'une fille de la reine Anne. A l'est de cette chapelle s'élève le mausolée destiné aux membres de la famille royale : c'est là que reposent George III, la reine Charlotte sa femme et plusieurs princes et princesses du sang. Le mausolée de la princesse Charlotte est un ouvrage d'un mérite incontestable sous le rapport de la sculpture. Ainsi Windsor, depuis plus de 700 ans la demeure d'été des rois d'Angleterre, est à la fois leur Versailles et leur Saint-Denis. Mais comment le souverain d'un peuple libre s'entoure-t-il de ces précautions craintives si naturelles aux monarques despotiques? C'est une réflexion qui se présente naturellement à la vue des tours garnies de canons qui semblent défendre l'approche de cette délicieuse habitation. Dans les appartements de cette magnifique résidence on voit plusieurs tableaux du Titien, du Guide, d'Annibal Carrache, de Van Dick, etc. Dans le parc on a élevé sur un énorme rocher factice la statue colossale de George III. La ville de Windsor consiste en six grandes rues et en plusieurs petites : les premières sont bien pavées et parfaitement éclairées. L'église paroissiale nouvellement rebâtie dans le style gothique, l'hôtel-de-ville orné de plusieurs statues et de portraits de rois, une jolie salle de spectacle qui n'est ouverte que pendant les vacances du collége d'Eaton situé de l'autre côté de la Tamise dans le comté de Buckingham, sont les principaux édifices de cette cité. Dans la petite ville d'*Abingdon,* 1,800 ouvriers sont occupés à fabriquer de la grosse toile, des sacs et des voiles.

Reading a rang de capitale; c'est une ville fort ancienne, bâtie en briques et bien pavée, qui, située près du confluent du Kennet et de la Tamise, fait un grand commerce avec Londres.

La contrée que nous parcourons fut habitée long-temps avant les Romains par une colonie d'*Atrebates*, peuple gaulois des environs d'Arras. On n'y peut faire un pas sans rencontrer des objets qui rappellent différentes époques historiques : près de la ville de *Wantage,* patrie d'Alfred-le-Grand, sur le bord d'un canal qui partage de l'est à l'ouest la partie la plus septentrionale du pays, on reconnaît un camp romain, de forme quadrangulaire; à *Lawrance-Waltham,* s'élève un fort de construction romaine; on croit que le château de *Cherbury*, près de *Denchworth,* est une ancienne forteresse du roi Canut; mais ce qui ne peut manquer d'attirer les regards, c'est une rangée de collines crayeuses qui se dirige du côté d'Oxford, et sur laquelle un espace dépourvu d'herbes représente sur la craie la figure gigantesque d'un cheval au galop, d'où la vallée que forment ces collines a pris le nom de *vallée du Cheval blanc*. On croit que cette figure, qui couvre un espace de 4,000 mètres carrés, rappelle la victoire remportée en 871 par Alfred sur les Danois, dont l'étendard représentait, comme on sait, un cheval blanc. Depuis cette époque les villageois des environs se réunissent tous les ans à la Saint-Jean, pour nettoyer, comme ils le disent, le cheval, c'est-à-dire pour enlever toutes les herbes qui pourraient en altérer les traits; le reste de la journée se passe ensuite en fêtes. A quelque distance de là, on regarde un amas de pierres placées debout, comme le lieu de sépulture de plusieurs rois danois : ce qu'il y a de certain, c'est que de nombreuses batailles ont été livrées contre ces princes autour de ce lieu. Le château d'*Uffington,* près de la colline du Cheval blanc, paraît être d'origine danoise, et tout près de cette colline est celle de Pendragon où l'on suppose que fut enterré le prince saxon Uter-Pendragon.

Près de la limite septentrionale du comté précédent, *Oxford* s'élève au milieu d'une prairie, au confluent de l'Isis et du Cherwell. C'est une des plus belles villes de l'Europe, la plus importante de l'Angleterre par son université, dont l'origine se perd dans les traditions incertaines du moyen âge, et l'une des plus recommandables par son industrie, puisque plus de 2,000 familles s'y adonnent à la fabrication et au commerce. On ignore l'époque de la fondation de cette ville; son nom paraît dériver d'un gué (*ford*) où les bœufs (*oxen* passaient la rivière; son ancien nom était *Oxenford.* Jadis elle était entourée de murailles et défendue par un château dont les restes ont

été convertis en une prison. L'université, qui consiste en 20 colléges et en 5 *halls* ou bâtiments destinés aux logements des étudiants, renferme plus de 4,600 de ceux-ci. Séjour d'occupations utiles et sérieuses, les plaisirs futiles n'y ont point d'asile; les représentations dramatiques y sont même proscrites, et cependant on y voit un théâtre, bâtiment magnifique, construit à la manière des anciens; mais il est réservé aux étudiants, qui dans les grandes occasions y jouent des pièces grecques et latines. Il peut contenir 3,000 personnes: on s'y rassemble dans les grandes cérémonies universitaires; ce fut dans son enceinte que furent promus au degré de docteur de droit civil, en 1814, l'empereur Alexandre, le roi de Prusse, le prince de Metternich, le comte de Lieven, le prince Blücher et plusieurs autres grands personnages étrangers. Cette intéressante cité doit au zèle de plusieurs riches particuliers, des établissements utiles à la jeunesse studieuse : le jardin botanique fut fondé en 1632 par Henri d'Anvers, comte de Damby, et terminé, enrichi et doté par le docteur Sherrard; le musée d'Ashmole fut donné en 1682 par Elias Ashmole, avec les manuscrits de son beau-père, sir William Dugdale; l'imprimerie de Clarendon fut élevée en 1712 avec les produits de la vente de l'*Histoire de la rébellion* par lord Clarendon, qui en avait fait présent à l'université : c'est de ses presses que sortent ces classiques si renommés par la pureté des textes et la beauté des caractères; la bibliothèque de Radcliffe portant le nom de son fondateur, fut érigée en 1749 par le médecin de ce nom, qui légua aussi 30 mille livres sterling pour la construction d'un observatoire tout-à-fait digne d'Oxford : il a la forme d'un temple grec; un globe supporté par un Hercule et un Atlas le couronne, et de très beaux instruments servent aux observations. Dans le bâtiment de forme quadrangulaire, appelé les *écoles*, dont l'étage supérieur renferme une belle galerie de tableaux, on a réservé une salle pour la fameuse collection d'inscriptions antiques, connues sous le nom de marbres d'Arundel, qui furent rassemblés en Grèce et en Asie par ce riche amateur, et donnés à l'université par son petit-fils le duc de Norfolk; l'hôtel-de-ville enfin fut érigé en partie aux frais de Thomas Rowney. Nous allions oublier la plus belle dépendance de l'université, la bibliothèque Bodleyenne, fondée par Humphrey, duc de Glocester, et considérablement augmentée par Thomas Bodley : à l'exception de celle du Vatican et de la bibliothèque royale de Paris, elle renferme plus de livres qu'aucune autre de l'Europe : le nombre en est, dit-on, de 500,000. La ville possède en outre 14 églises paroissiales, un grand nombre d'édifices religieux pour les cultes dissidents, des écoles de charité, et plusieurs établissements de bienfaisance.

Le *comté d'Oxford* est arrosé par plus de 70 cours d'eau, dont les deux principaux, la Tame et l'Isis, forment par leur réunion le fleuve de la Tamise. Un grand canal qui s'étend depuis la capitale jusqu'à son extrémité septentrionale, et des routes toujours bien entretenues, contribuent à la prospérité du commerce [1]. Ses principales manufactures sont celles de couvertures, à *Witney;* de panne, à *Banbury;* de gants et d'acier poli, à *Woodstock*, petite ville près de laquelle se font des courses annuelles de chevaux. Partout les classes les plus pauvres s'occupent à filer ou à faire de la dentelle. Les bords des rivières fournissent de bons pâturages; les bestiaux forment la principale richesse de l'agriculture; mais, malgré la fameuse forêt de *Wichwood*, la pénurie du combustible se fait partout ressentir. Ce pays, habité dans l'antiquité par les *Dobuni*, compris par les Romains dans la province de *Flavia Cæsariensis*, et qui, pendant l'heptarchie, dépendait du royaume de Mercie, est encore traversé par deux grandes voies romaines, dont l'une, appelée l'*Icknild-street*, passe à *Goring*, et l'autre, l'*Akemen-street*, à *Burford.*

Sur les bords de la Tamise, les *Chiltern-Hills* sont les premières collines qui nous annonceront notre entrée dans le *comté de Buckingham;* leur nom vient du mot saxon *chilt*, qui signifie *craie :* elles sont, en effet, entièrement formées de ce calcaire. Leurs flancs sont couverts de bois qui, lorsqu'ils étaient plus considérables, servaient de repaires aux voleurs. Au-delà de ces collines, la riche vallée d'*Aylesbury*, au centre du pays, passe pour l'une des plus fertiles du royaume. L'agriculture fait la principale occupation des

[1] 60,700 hectares y sont employés à la culture; 93,000 en pâturages, le reste est en forêts et en terres incultes.

habitants; la fabrication de la dentelle, dans laquelle ils ont acquis une grande réputation; l'art de tresser la paille pour les chapeaux, occupent presque toutes les jeunes femmes et les jeunes filles du peuple; une autre branche d'industrie non moins productive est la fabrication du papier; il n'existe qu'une filature de coton, établie à *Amersham*, petite ville que l'on nomme aussi *Agmondesham.* Ce peu de mots suffit pour faire apprécier la richesse du pays [1].

Deux villes y partagent le rang et les priviléges de capitale; la plus importante est *Aylesbury*, dans la vallée de ce nom : c'est le siége de la cour d'assises. Elle était très forte du temps des Saxons. Guillaume-le-Conquérant y fit sa résidence, et partagea les terres de son territoire à divers tenanciers, à la charge de fournir trois fois par an, s'il y avait lieu, la litière ou la paille pour la chambre à coucher du roi, plus, trois anguilles en hiver et trois oisons en été. On peut juger par là du luxe du prince normand. *Buckingham*, moins peuplée que la précédente, tire son nom du mot *boc*, qui signifie *hêtre*, arbre dont le pays abondait autrefois. Fondée à une époque très reculée, Édouard l'Ancien, pour la garantir des incursions des Danois, l'entoura, en 918, de murailles qui n'existent plus. Son vieux château, bâti sur la colline qui partage la ville, a été remplacé par une assez belle église. Pour avoir une idée de Buckingham, qu'on se figure une longue rue mal alignée, composée de maisons bâties sans régularité, sans élégance, et dont plusieurs même sont couvertes en chaume. Elle est le siége des assises d'été. Sa principale industrie est la fabrication de la dentelle.

Dans la partie méridionale du comté, une petite ville et un modeste hameau méritent d'être cités : *Eaton* ou *Eton*, ville de 3,000 âmes, est célèbre par son collége que l'on peut regarder comme le plus considérable de l'Angleterre; il a été fondé en 1440 par le roi Henri VI; c'est à *Slough* que le célèbre Herschel fit construire l'observatoire ou il a établi le télescope de 40 pieds de longueur, à l'aide duquel il enrichit l'astronomie de ses belles découvertes.

Traversons le canal de Jonction, situé pres de la limite qui sépare le comté de Buckingham de celui d'*Hertford;* arrivons à cette ville près de laquelle les rivières de Lea, Maran, Rib et Quin se réunissent, pour former, dans un lit artificiel de 15 lieues de longueur, la *nouvelle rivière* qui va se jeter à Londres dans la Tamise. *Hertforh* ou *Hartford* portait dans l'antiquité le nom de *Durocobriva*, qui signifie *gué*, ou passage *rouge*, couleur qui distingue le sable de la Lea qui l'arrose. Plusieurs personnes prétendent qu'Hartford vient du mot *hart* (cerf), parce qu'il y en avait jadis beaucoup sur son territoire; elles allèguent pour preuve de cette origine les armes de la ville qui représentent un cerf se couchant dans l'eau; mais un savant auteur [1] a fait observer que ces armes, loin de pouvoir servir de preuves à cette assertion, ont été imaginées d'après le nom de la ville. Celle-ci fut la résidence des rois saxons; Alfred-le-Grand y fit bâtir un château pour arrêter les Danois qui poussaient leurs excursions jusqu'à Ware. Ces souvenirs historiques sont ce qu'Hartford offre de plus intéressant. Toutefois il faut dire qu'elle renferme une belle école gratuite pour 500 enfants, qui dépend de l'hospice du Christ, à Londres, avec une maison de correction sur le plan d'Howard.

Avant l'invasion romaine, le comté était habité par les *Cattieuchlani,* les *Trinobantes* et les *Cassii;* sous les Saxons, il était partagé entre le royaume de Kent et celui de Mercie: on voit encore çà et là des restes de camps tracés par les Romains. Près de *Saint-Alban's,* ville de 5,000 habitants, qui fut fondée au huitième par un abbé appelé Ulsig, qui lui donna le nom du premier martyr breton, et dont l'église renferme le tombeau de François Bacon, se trouve *Verulam,* ou peut-être *Verulanum,* la principale station romaine : on aperçoit encore les restes de son enceinte formée de murailles de 12 pieds d'épaisseur. C'est près de cette antique cité que le roi Caswallawn fut défait par César, et que Boadicea, reine des Iceni, se vengea des outrages qu'elle et ses filles avaient éprouvés de la part des Romains, en faisant massacrer une légion romaine; enfin, en 1451 et 1461, les partisans de la maison d'York et ceux de la maison de Lancastre s'y livrèrent deux combats, et, par suite du der-

(1) 142,500 hectares sont employés à la culture, 68,900 en pâturages et 2,000 qui pourraient être cultivés restent improductifs.

(1) M. *B. P. Capper*, dans son Topographical Dictionary, etc.

nier, la reine Marguerite parvint à tirer de sa captivité le roi son mari. *Cheshunt*, où, sous le nom de Clarke, vécut et mourut Richard Cromwell, et le village de *Braughin*, remplacent *Durolitum* et *Cæsaromagus* [1].

La contrée ne renferme que des villes peu importantes ; l'industrie et le commerce y sont fort restreints : l'occupation des femmes est de tresser la paille, et, à l'exception de quelques papeteries, on n'y voit aucune manufacture qui mérite d'être citée ; le sol même est peu productif : sans la suie, la cendre et les os que l'on emploie comme engrais sur tous les points, les produits agricoles n'offriraient que de faibles avantages au pays. Grâce à l'intelligence du cultivateur, les céréales y abondent, et la seule ville de *Ware* expédie sur Londres plus de drêche ou d'orge préparée pour les brasseries qu'aucune autre ville du royaume ; mais ce qui répand beaucoup d'argent dans le pays, c'est le voisinage de la capitale, et surtout la beauté des sites qui en font le séjour favori de la noblesse et du haut commerce : il est peu de comtés qui renferment plus de maisons de plaisance [2].

Le *comté d'Essex* n'est pas moins fréquenté par les riches négociants : d'élégantes maisons de campagne y attirent aux jours de fête les sociétés brillantes qui fuient l'humide et pesante atmosphère de Londres. Ce territoire, qui fut compris dans le royaume des Saxons orientaux, ainsi que l'indique son nom, est baigné à l'est par l'Océan, et compte parmi ses plus importantes villes *Chelmsford*, qui occupe le rang de capitale, et dans laquelle l'hôtel du comté se fait remarquer par son élégante façade ornée de statues ; *Colchester*, que l'on croit être l'antique *Camalodunum-colonia*, patrie d'Hélène mère de Constantin, et dans laquelle on fabrique des draps et différents autres tissus de laine ; *Harwich*, à l'embouchure du Stour, dont le port spacieux entretient des communications fréquentes avec la Hollande, et fait un grand commerce d'huîtres ; *Malden*, dont les bains de mer sont beaux et très fréquentés ; *Saffron-Walden*, qui tire son nom de la quantité de safran que l'on cultivait autrefois dans ses environs, et qui offre sur le sommet de la colline qu'elle occupe une belle église gothique bâtie au seizième siècle, et au bas, un ouvrage curieux taillé dans la craie et appelé le Labyrinthe.

Nous quitterons donc le comté, après avoir fait observer que le sol offre une grande variété de terrains et d'aspects ; que le blé qu'on y récolte passe à Londres pour le meilleur de l'Angleterre ; que la forêt d'*Epping*, qui n'est pas plus boisée que celle de Dartmoor, mais qui est couverte d'excellents pâturages, est renommée par le beurre que l'on y fabrique ; que les terres qui bordent le littoral sont couvertes de belles prairies, mais tellement humides que les habitants y sont souvent atteints de la fièvre ; qu'enfin le nord, beaucoup plus salubre, livre à la consommation d'excellent safran, de la coriandre, des chardons pour les draps, du houblon, ainsi qu'un grand nombre de plantes potagères [1].

Il suffit de franchir le *Stour*, qui sépare le comté de Sussex de celui de *Suffolk*, pour respirer un air plus pur, et pour voir près des bords de l'Océan des marais faire place à des falaises argileuses, qui, dégradées continuellement par les sources et les eaux pluviales, s'écroulent en entraînant quelquefois à la mer des villages et des villes entières. Les animaux domestiques y diffèrent de ceux des pays voisins : les moutons, au nombre d'environ 250,000, sont les mêmes que ceux du Norfolk ; le cheval de trait y est d'une race excellente ; les vaches, presque toutes de l'espèce sans cornes, y sont renommées pour la quantité de lait qu'elles fournissent, et si le fromage de Suffolk passe pour le plus mauvais de l'Angleterre, c'est dans la manière dont on le fait qu'il faut en chercher la cause. Ce pays était jadis renommé par son industrie autant que par son agriculture, mais depuis longtemps le commerce y décline lentement, tandis que l'art de cultiver la terre fait de nouveaux pas vers la perfection [2]. *Ipswich*, la capitale, sur une pente qui se termine au bord de l'Orwell, est fort ancienne et paraît avoir été plus considérable qu'aujourd'hui. On lui donnait

(1) Les auteurs anglais ne sont pas d'accord sur ce point avec d'Anville : celui-ci pense que c'est Chelmsford, dans le comte d'Essex, qui occupe l'emplacement de *Cæsaromagus*. — (2) Sur une superficie de 137,000 hectares, 107,000 sont en culture, et le reste en pâturages.

(1) Ce comté comprend 154,000 hectares employés à la culture, et 332,000 réservés aux pâturages. — (2) 102,000 hectares de terres y sont consacrés à la culture, et 243,000 réservés pour les pâturages.

jadis le nom de Gyppeswich. On y voit plusieurs vieilles constructions ornées de statues et de sculptures; des images de saints ornent encore le coin de la plupart de ses rues. Comme elle n'est située qu'à quatre lieues de la mer, son port reçoit des navires d'un fort tonnage, et l'on en construit même de la contenance de 500 tonneaux. Cette ville a vu naître Wolsey, qui, fils d'un boucher, devint maître d'école, parvint sous Henri VIII au rang de cardinal et de premier ministre, fut en cette qualité l'arbitre de l'Europe, et mourut dans la disgrâce en 1533.

Aldborough ou *Aldeburgh,* sur la côte, est menacée par la mer d'une complète destruction : déjà par des empiètements successifs les flots ont presque détruit une rue entière. Un jour cette ville éprouvera le même sort que *Dunwich,* qui renfermait jadis 52 églises et une nombreuse population, et que l'Océan, par son action destructive, a réduit à une quarantaine de maisons et à 200 habitants. *Bury-Saint-Edmund's,* sur la rive gauche du Lark, est surnommé, pour sa salubrité, le Montpellier de l'Angleterre. *Sudbury,* sur le Stour, est placée avantageusement pour le commerce. *New-Market,* qui appartient à la fois au comté de Suffolk et à celui de Cambridge, est célèbre par les courses de chevaux qui s'y donnent trois fois par an. Il y a d'élégants cafés et de belles hôtelleries. On y remarque une jolie maison de plaisance rebâtie par Charles II sur les ruines de celle que Jacques Ier avait fait construire.

Le *comté de Cambridge* est une partie du territoire des *Iceni,* peuple puissant dont Tacite (¹) rapporte la longue guerre contre les Romains sous le règne de Néron. Pendant l'heptarchie, cette contrée appartint aux *Angli-Orientaux.* Une grande quantité de marais y répandent la fièvre, et dans ses plaines basses et humides, les villes et les villages, bâtis sur de petites éminences, ressemblent à autant d'îles dont les habitations et les clochers s'aperçoivent à de grandes distances. On s'occupe depuis plusieurs années du dessèchement de ces terrains : déjà de beaux pâturages remplacent les marais; la culture en obtient abondamment du blé, du chanvre ou du safran. Les veaux qu'on y élève pour le marché de Londres forment un des principaux revenus du pays (¹).

(¹) Annales, lib. IX et X.

Sur les bords du *Cam,* affluent de l'Ouse, *Cambridge,* dont le nom signifie *Pont-sur-le-Cam,* est la capitale du comté : c'est le *Camboritum* des Romains. La rivière la divise en deux parties inégales, dont celle du sud est la plus considérable. Les deux quartiers réunis occupent une longueur d'environ un mille : c'est le double de leur largeur; l'une des portes est pratiquée au milieu d'un bâtiment gothique servant de prison, seul reste d'un château que fit bâtir Guillaume-le-Conquérant. Cette cité renferme 14 églises dont une, appelée le Saint-Sépulcre, est bâtie sur le modèle de l'église du même nom à Jérusalem. Ses maisons et ses rues sont irrégulières; mais 1,300 familles qui se livrent au commerce et à la fabrication, et 4,700 individus qui appartiennent à son université, lui donnent une grande importance. Ce dernier établissement, qui ne le cède à celui d'Oxford que par la beauté des bâtiments et des collections, fut fondé en 630 par Sigebert, roi des *Angli-Orientaux;* Henri III, au commencement du treizième siècle, fit construire les colléges qu'il dota; ils sont au nombre de 13. On y voit deux bibliothèques dont une a plus de 100,000 volumes, un bel observatoire et un vaste jardin botanique. Le plus ancien de ces colléges est celui de Saint-Pierre (*Peter-House*), et le plus remarquable par son étendue et son architecture est celui de la Trinité (*Trinity-College*). Le collége du Roi (*King's college*), dont la chapelle passe pour le plus beau monument de ce genre qui existe en Europe, fut fondé en 1441 par Henri VI; le collége de Saint-Jean (*S. John's college*), le plus grand de tous, le fut par Marguerite, comtesse de Derby, mère de Henri VII. Les neuf autres colléges portent les noms suivants : collége Benet, collége de la Reine, collége de Jésus, collége du Christ, collége Caim, collége Sainte-Madeleine, collége Emmanuel, collége Dowering, et collége Sydney-Sussex. Quatre hôtels sont réservés aux logements des étudiants. Le vice-chancelier de l'université, qui occupe le rang d'un des premiers magistrats de la ville, est chargé de sa police, de concert avec celui de la commune. La sculpture antique n'a rien

(¹) Sa superficie comprend 222,000 hectares, dont un tiers est en terres labourables, et le reste en pâturages ou en friche.

laissé de plus profondément pensé et de mieux exécuté que la statue de Newton, que l'on admire dans cette cité savante; elle est due au ciseau du célèbre sculpteur Roubillai.

A cinq lieues au-dessous de Cambridge, le Cam arrose la cité d'*Ely*, située dans l'île du même nom, formée par le cours de plusieurs rivières. Elle est peuplée de 5,000 âmes, passe pour être fort ancienne, et n'a rien de remarquable que sa cathédrale construite dans le style anglo-normand, et à l'ouest de laquelle s'élève une tour de 270 pieds de hauteur. Le gouvernement municipal de cette ville est confié à son évêque. Les immenses marais qui l'entouraient ont été en grande partie desséchés.

Sur la rive droite de l'Ouse et la gauche du *Waveney*, s'étend, baignée au nord et à l'est par l'Océan, une sorte de presqu'île qui forme le *comté de Norfolk*, territoire célèbre depuis long-temps par l'avancement de l'agriculture, par la perfection de ses instruments aratoires, par ses moutons vigoureux, petits de taille, renommés pour leur chair, et dont la laine alimente les manufactures de draps du *Yorkshire*. L'orge que l'on y récolte et dont on fait la drêche forme le principal objet d'exportation du Norfolk; les dindons y sont remarquables par leur grosseur, et procurent aux petits fermiers un profit considérable. Une culture importante, particulière à ce comté, est celle des navets : leur principal avantage est de servir de nourriture aux bestiaux; ils y alternent avec le trèfle et d'autres fourrages pour remplacer les jachères et préparer la terre à recevoir le froment. L'uniformité du sol, qui ne présente que des mouvements de terrain doux et onduleux, donne si peu de pente au cours de plusieurs petites rivières, qu'elles forment souvent des lacs peu profonds, nommés dans le pays *Broads*, qui abondent en poissons, en canards sauvages et en divers autres oiseaux aquatiques. Plusieurs districts qui bordent l'Ouse sont découverts et nus, et consistent en vastes bruyères reposant sur un sol sablonneux [1]. Les côtes sont formées, tantôt de falaises argileuses dégradées sans cesse par les envahissements de l'Océan, tantôt de plages basses couvertes de cailloux roulés qui forment des bancs naturels où le sable s'accumule, retenu par les racines des herbes marines. Derrière ces petites dunes se trouvent des marais salés d'une grande étendue, et souvent inondés à la marée haute. Au large s'étendent des bancs de sable très dangereux pour la navigation : le plus considérable est celui qui s'avance parallèlement à la côte d'*Yarmouth*, et qui forme à l'embouchure de l'*Yare* la rade de ce port, autrefois un des plus importants de l'Angleterre.

Cette ville est appelée communément *Great-Yarmouth;* un mur flanqué de 16 tours la défend contre une attaque imprévue. On y voit une belle église; le théâtre est un joli édifice; le quai, au milieu duquel se trouve la halle, forme une promenade agréable que fréquentent les élégants pendant la saison des bains de mer; une autre promenade non moins agréable est celle de la jetée. La position d'Yarmouth est très favorable au commerce, plus de 300 navires appartiennent à son port qui doit cependant sa principale activité aux armements qui s'y font pour la pêche du maquereau et du hareng, dont les habitants consomment annuellement plus de 70,000 barils. Sa rade, qui est très fréquentée, est creusée au milieu des sables dangereux de l'Offing qui y font faire souvent naufrage; mais son havre, protégé par un môle défendu par deux bastions et éclairé la nuit par deux phares, offre un abri sûr aux navires.

A *Cromer*, bourg habité par environ 1,100 pêcheurs, on remarque près de la côte les effets de ces empiètements de la mer que nous avons signalés plus haut. On dit qu'une ville, appelée Shipden, située jadis entre Cromer et l'Océan, a entièrement disparu : une partie même de ce bourg a déjà été envahie par les eaux. A l'ouest de celui-ci, sur le bord du Wash, le port de *Castle-Rising*, autrefois l'un des plus commerçants du comté, est aujourd'hui comblé. On voit dans cet endroit des vestiges de monuments romains et saxons. Après celui-ci, *King's-Lynn* ou *Lynn-Regis*, à l'embouchure de l'Ouse dans le Wash, possède un port important. Cette ville de 13,000 âmes a vu naître le navigateur Vancouver; elle est ceinte d'un mur bastionné en mauvais état, précédé d'un fossé profond rempli d'eau. Elle est divisée en plusieurs quartiers par quatre

[1] Les terres labourables forment une superficie de 295,600 hectares; les pâturages en occupent 106,700, et 32,400 sont occupés par des bois ou des terrains incultes.

ruisseaux qui communiquent entre eux au moyen de 11 petits ponts. Ses rues sont bien pavées et la plupart des maisons sont belles. Ses plus beaux édifices sont ses églises, la douane, l'hôtel-de-ville, et le magasin royal au milieu duquel est une statue du roi Jean. Elle a deux places de marché dignes d'être remarquées. Son port peut recevoir environ 300 navires.

Nous pouvons, en quittant ce port, aller suivre le cours du *Wentsum,* affluent de l'Yare, et nous arriverons à *Norwich,* la capitale du comté. C'est une ville de plus de 50,000 habitants, renommée par ses manufactures de crêpes, de stuffs, de bombazins, et d'autres étoffes mélangées de laine et de soie. La fabrication de ces tissus fut introduite dans le pays au douzième siècle, sous le règne de Henri I[er], par des Flamands établis dans le petit village de *Worstead,* qui, par cette raison, a donné son nom à différentes étoffes de laine. En 1365, les magistrats de Norwich invitèrent des manufacturiers des Pays-Bas à venir se fixer dans leur ville : telle fut l'origine de l'industrie de celle-ci. La préparation et la filature de la laine occupent non seulement la plupart des pauvres de cette cité, mais ceux de tous les bourgs et de tous les villages de la contrée. Il est fait mention pour la première fois de Norwich dans la chronique saxonne, en 1004, époque de sa destruction par le danois Seuno. Avec quelques belles maisons et des rues étroites, elle renferme de vieilles constructions, principalement parmi ses églises, qui sont au nombre de 36. Son château-fort passe pour avoir été bâti d'abord par le roi saxon Offa, et reconstruit au quatorzième siècle par Edouard II; il est placé au centre de la ville, entouré d'un fossé profond, et sert de prison depuis plus de quatre cents ans. Cette capitale qui, au quatorzième siècle, était si considérable que 58,000 personnes y moururent de la peste, et qui, en 1505, fut presque entièrement détruite par le feu, ne doit sa prospérité qu'à son industrie. Elle a plus de deux lieues de circuit et possède quatre hôpitaux, de nombreuses écoles et une bibliothèque publique, un grand hôpital, une vaste cathédrale construite dans le goût normand, et parmi ses 36 autres églises, celle de Saint-Pierre-de-Macroft remarquable par sa grandeur et sa beauté.

Le golfe du *Wash,* que nous allons traverser, appartient au *comté* maritime *de Lincoln,* qui s'étend au nord jusqu'à la rivière de l'Humber. La physionomie physique du pays a été dessinée à grands traits par la nature : un huitième de sa superficie est occupé par des *wolds,* grands espaces couverts de bruyères et de pâturages. On y comptait autrefois un si grand nombre de marais, que, depuis 1780 jusqu'en 1810, on en a desséché une superficie de 150 mille acres, c'est-à-dire plus de 60 mille hectares, qui rapportent maintenant chacun près de 50 francs par an. Le cinquième de sa superficie est encore occupé par des terrains à peu près semblables [1]. Mais ces terrains, baignés en grande partie par l'Océan, deviendront, comme l'expérience le prouve, rivaux des plus riches contrées du royaume. Il est divisé en trois régions : le *Lindsey,* le *Kesteven* et la *Hollande.* La première est sans contredit la plus grande, et comprend la partie la plus élevée, ainsi que l'île d'Axholme, riche terre basse, entourée par les rivières du Trent, de l'Ilde et du Don, et dans laquelle on cultive beaucoup de lin; la seconde, qui s'étend depuis l'extrémité occidentale du comté jusqu'au sud, renferme des terrains fertiles, des bruyères et des marais; mais ceux-ci s'étendent dans la Hollande, petite division qui occupe le quart du comté et qui est contiguë au golfe du Wash. En général, on peut dire que le Lincolnshire est dépourvu de beautés et que son climat est insalubre. Ce qui contribue principalement à sa richesse, c'est le nombre de moutons que nourrissent les wolds et les parties les plus élevées de la contrée : leur nombre est évalué à 2,500,000 qui fournissent annuellement 22 millions de livres de laine, estimée pour sa longueur et son épaisseur dans la fabrication des tricots et des couvertures ; les bœufs qu'on y engraisse pèsent ordinairement 12 à 1,400 livres. Ces résultats, et le petit nombre de fabriques de ce comté, prouvent qu'il est plutôt agriculteur que manufacturier. Il était habité par les *Coritani* lorsqu'il fut subjugué par les Romains, qui ont laissé sur tous les points des

(1) Voyez l'ouvrage de M. *Stone*, intitulé : *View of the agriculture of Lincolnshire.* Le sol du comté est, suivant cet auteur, divisé de la manière suivante 191,500 hectares en marais ou terrains marécageux ; 81,000 en terres vagues et incultes, et en marais salants, 108,500 en champs cultivés ; 375,000 en terres élevées et closes, et 10,000 en bois.

traces de leur puissance. Sous l'heptarchie, il fit partie du royaume de Mercie.

Nous n'avons que deux villes importantes à visiter dans ce comté : la première, en remontant la rivière de Witham, qui se jette dans le Wash, est ***Boston,*** à une lieue et demie de ce golfe. Son port, qui arme ordinairement 125 navires pour la pêche, fait un grand commerce avec la Baltique. Sa population est de 10,000 âmes. On remarque sur la place du marché sa principale église, dont la tour élevée de 186 pieds est surmontée d'une lanterne qui sert de phare aux navigateurs. Au bord de la même rivière, à dix lieues au-dessus de Boston, nous visiterons la ville qui donne son nom au comté. Elle est bâtie sur une colline, et son antiquité est attestée par un monument appelé la porte de ***Newport***, arcade de 16 pieds d'ouverture et de 10 d'épaisseur, qui passe pour un des plus beaux restes d'architecture romaine que renferme l'Angleterre : en servant encore d'entrée, cette construction prouve que ***Lincoln*** occupe l'emplacement de l'ancienne cité de ***Lindum***. On sait que cette ville était autrefois riche et puissante, qu'elle était entourée de murailles, et que Guillaume-le-Conquérant y fit construire un château pour tenir en respect les habitants. Elle est divisée en deux parties, la ville haute et la ville basse ; c'est dans celle-ci que coule la rivière, sous une voûte qui l'empêche d'être aperçue ; mais à sa sortie elle forme, aux environs, un grand lac appelé le ***Foss-Dyke,*** par lequel elle communique avec le ***Trent,*** et par cette rivière avec les principaux canaux du royaume, ce qui procure à Lincoln le moyen de faire un grand commerce de grains et de laine. Les amateurs de belles ruines admireront, sur le point le plus élevé de la ville, celles de l'ancien palais épiscopal, que détruisirent les soldats de Cromwell ; mais ce qui mérite surtout d'être examiné, c'est la cathédrale, monument magnifique d'architecture normande, regardée comme la plus grande église de l'Angleterre après celle d'York. Sa position, sur une colline élevée, la fait apercevoir de cinq ou six comtés environnants. Sa longueur, de l'orient à l'occident, est de 530 pieds, sa largeur de 227. Son portail et deux de ses trois tours datent du onzième siècle : la plus haute a 300 pieds d'élévation. Le reste de l'édifice fut construit à différentes époques. Avant la réformation elle était la plus riche du royaume; Henri VIII s'appropria la plus grande partie de son trésor. Pendant les troubles du règne de Charles Ier, les riches et nombreux tombeaux qu'elle renfermait furent mutilés, et l'église fut convertie en caserne. Comme toutes celles de l'Angleterre, elle possède un grand nombre de cloches, particularité qui justifie le nom d'***Ile sonnante,*** que Rabelais donne si plaisamment à la Grande-Bretagne ; mais la plus remarquable est celle de la tour du centre : les difficultés qu'elle offre pour être mise en mouvement sont cause qu'on la sonne rarement. Elle pèse 96 quintaux, et sa circonférence est de 22 pieds.

Parmi les autres lieux qui offrent quelque intérêt, nous citerons, dans le district de Kesteven, le bourg de ***Grantham***, où l'on fait chaque année des courses de chevaux, et qui renferme une école de grammaire dans laquelle Newton étudia pendant plusieurs années; dans le Lindsey, la petite ville d'***Alford,*** qui renferme à peine 2,000 habitants; celle de ***Louth,*** trois fois plus peuplée, bien bâtie, avec de beaux édifices et plusieurs manufactures de tapis, de couvertures et de papiers; ***Caistor,*** ancienne place de guerre que l'on croit fondée par Hengist-le-Saxon, et ***Grimsby,*** ou ***Great-Grimsby,*** bourg d'une belle apparence où l'on fait le commerce de houille et de sel.

Au-delà du cours de l'Humber, une belle route conduit à la ville d'***York,*** qui à elle seule forme au milieu de son comté un comté séparé. Elle est agréablement située, au confluent de l'Ouse et de la Fosse; on y traverse la première sur un beau pont en pierre, et la seconde sur cinq autres ponts, dont l'un, construit depuis peu d'années, est d'une architecture remarquable. Pour une population de 21,000 habitants, York possède 24 églises. La cathédrale est le plus grand des édifices gothiques de l'Angleterre, et l'un des plus remarquables de l'Europe entière : sa longueur totale est de 524 pieds, et sa largeur de 107; la nef en a 99 de hauteur, et la lanterne 213; l'une des deux tours de la façade contient dix cloches, dont la plus grande pèse 57 quintaux. Dans l'intérieur, on ne peut voir sans intérêt une muraille qui sépare le chœur de la nef, et qui est ornée des statues de tous les rois d'Angleterre, depuis Guillaume-le-Conquérant jusqu'à Henri VI. Le chœur renferme 32 stalles en marbre ; on monte à l'autel par 16 marches, et

toute l'église est pavée en mosaïque. On y remarquait de nombreux tombeaux dont quelques uns étaient magnifiques. Les autres beaux édifices sont la bibliothèque publique, construite sous le règne de Richard Ier; le château bâti par Richard III et servant aujourd'hui de prison; l'hôtel du comté, monument d'ordre ionique, précédé d'un beau portique, et l'hôtel-de-ville, qui date du quinzième siècle. Ces constructions s'élevant à côté de belles habitations de particuliers, au milieu de rues larges et bien pavées, éclairées tous les soirs par le gaz, méritent à la ville la réputation de beauté dont elle jouit. Elle est entourée d'une muraille percée de quatre principales portes; un large quai règne le long du port, où des navires de 120 tonneaux peuvent arriver avec facilité.

Le mouvement commercial d'York est assez considérable pour qu'on ait dû y fonder deux banques publiques, une caisse d'épargne, une bibliothèque par souscriptions, des salons pour la lecture des journaux, un théâtre, un cabinet d'histoire naturelle, une société philosophique, et tous les établissements que l'on trouve ordinairement en Angleterre dans les cités industrieuses et riches. Cette ville est la seule, après la capitale, dont le premier magistrat ait le titre de lord. A peu de distance de son enceinte sont situés le terrain où les courses de chevaux ont lieu chaque année, les vastes casernes de cavalerie, et la belle promenade plantée de grands arbres sur les bords de l'Ouse.

Le comté dont elle est le chef-lieu est hors de toute proportion, pour la grandeur, avec les autres comtés du royaume. Sa population dépasse la dixième partie de celle de toute l'Angleterre. Il a depuis le cap Spurn, à l'embouchure de l'Humber, jusqu'à son extrême frontière du nord-ouest, 44 lieues de longueur, et 35 dans sa plus grande largeur, depuis le cap Flamborough jusqu'à la limite du comté de Lancastre : ce qui lui donne une superficie de 775 lieues géographiques carrées (1). Cette grande étendue a nécessité sa division en trois arrondissements ou *ridings*.

Dans le *West-riding* ou l'arrondissement occidental, l'un des plus importants districts du royaume par son industrie que favorisent des canaux et des houillères, *Sheffield*, au confluent du Sheaf et du Don, est depuis longtemps célèbre par ses forges, ses usines, ses aciers, ses clous, sa coutellerie, ses instruments de physique et ses ouvrages en plaqué. Sa situation sur une colline, ses trois églises dont les clochers s'élèvent majestueusement, enveloppés par la fumée qui sort de ses nombreuses fonderies; ses rues, belles et régulières, ses édifices bien bâtis, mais noircis par la houille, lui donnent un aspect tout particulier. L'aisance qu'elle a acquise par le travail et le commerce a porté sa population à environ 65,000 habitants. *Huddersfield*, ville de 16,000 âmes; *Halifax*, à peu près aussi peuplée; *Wakefield*, dont l'importance s'accroît encore chaque jour; *Leeds*, qui renferme avec sa paroisse 124,000 individus, plusieurs établissement d'instruction, et qui publie deux gazettes et un journal de sciences; *Bradford*, ville de 44,000 âmes, dont le commerce est favorisé par un canal, sont autant de points de centre d'une immense fabrication de draps, de flanelle et de châles. *Keighley* ou *Kighley*, dans une profonde vallée sur une rivière du même nom, possède d'importantes manufactures de toiles, de cotonnades et de lainages. *Ripon* ou *Rippon*, sur une hauteur entre l'Ure et la Skell, est une petite ville de 7,000 âmes, où l'on voit une ancienne église renfermant plusieurs tombeaux remarquables, un hôtel-de-ville construit sur un beau plan, et une place publique regardée comme une des plus belles de l'Angleterre, et ornée d'un obélisque de 90 pieds de hauteur. Ses fabriques ont beaucoup perdu de leur activité.

Dans l'*East-riding*, ou l'arrondissement oriental, *Hull* ou *Kingston-Upon-Hull*, sur la rive gauche de l'Humber, doit sa richesse à un commerce immense avec l'Europe, l'Asie et l'Amérique, favorisé par un port sûr et commode, de magnifiques bassins et de vastes magasins pour déposer les cargaisons. Elle renferme de beaux édifices, une place ornée de la statue de Guillaume III, un grand nombre d'établissements de bienfaisance et d'instruction, et une population de 38,000 âmes, dont plus de 4,000 familles sont occupées dans les ateliers.

Enfin dans le *North-riding*, ou arrondissement septentrional, le port de *Scarborough* est un des meilleurs de la côte : sa plage est

(1) Sur une superficie de 1,497,500 hectares, on n'en compte qu'environ un tiers en terres labourables.

fréquentée pour ses bains de mer, et la ville, peuplée de 10,000 âmes, est grande et bien bâtie, sur le sommet d'un roc escarpé. Ses eaux minérales jouissent d'une grande réputation. *Whitby*, à six lieues au nord de la précédente, possède un bon port, et renferme 13,000 habitants. Le bourg de *North-Allerton* est célèbre dans l'histoire par la bataille de l'Etendard, livrée en 1138 entre les Anglais et les Ecossais, et dans laquelle ceux-ci furent entièrement défaits et perdirent 10,000 hommes. La ville de *Richmond*, sur une colline dont le pied est baigné au sud, à l'est et à l'ouest, par la Swale, et dont la cime est couronnée par un immense château-fort en ruines, joint à un commerce considérable de blé celui du plomb qu'elle tire des mines situées dans ses environs, et celui des bonneteries de laine qu'elle fabrique.

L'un des peuples les plus puissants de l'antique *Albion* était les *Brigantes*. Originairement établis dans la Thrace, ils se répandirent ensuite dans la Germanie et dans la Gaule, et passèrent de là dans la Grande-Bretagne où ils occupèrent presque tout le comté d'York, celui de *Durham*, une partie du Northumberland et du Cumberland, où l'une de leurs peuplades prit le nom de *Cumbri* ou *Kymri*. Les émigrations de ce peuple sont attestées par les auteurs anciens [1]; l'histoire est muette sur les causes qui déterminèrent à de telles excursions les nations de l'antiquité; ce n'était point la beauté du climat qui les attirait dans ces régions septentrionales. Ainsi le comté de Durham, par exemple, devait jadis offrir peu d'attraits à ces colonies primitives : sur les collines l'air est encore vif et froid, au nord et à l'ouest le sol est presque stérile, et la population y est irrégulièrement disséminée. Ce n'est que près des côtes que la terre est douée de quelque fertilité : on y voit des bois, des pâturages et des fermes d'une petite étendue [2]. Pendant l'heptarchie, ce territoire fit partie du royaume de Northumberland ; mais lorsque les souverains de ce pays eurent embrassé le christianisme, l'esprit religieux de cette époque les porta à donner pour toujours le territoire à saint Cuthbert, évêque de Lindisfarne, et à ses successeurs. Guillaume-le-Conquérant confirma cette donation, et, conférant à ces prélats le titre de comtes palatins, il les investit de si grands pouvoirs, qu'ils étaient dans leur diocèse plus puissants que le roi. De là vient que ce comté est désigné encore sous le nom d'évêché de *Durham*.

La ville dont il porte le nom est entourée en grande partie par la rivière du Wear. Fondée en 995, époque à laquelle les moines de Lindisfarne s'y établirent et y transportèrent les reliques de saint Cuthbert, elle se distingue par la beauté de sa situation et par l'aspect vénérable de ses vieux édifices publics. La cathédrale surtout, plus régulière que ne le sont la plupart des églises du onzième siècle, est majestueuse par son étendue, à laquelle on donne 411 pieds de longueur, et par sa tour haute de 214 pieds. Elle tient une place distinguée parmi les beaux monuments d'architecture normande.

Borné au sud par le cours de la Tees, et au nord par celui de la Tyne, le comté de Durham tire de ses houillères, qui donnent annuellement 19,400,000 hectolitres de houille, de ses mines de plomb situées dans sa partie occidentale, et de ses dépôts ferrugineux, qui dans le nord entretiennent plusieurs forges, le principal aliment de son commerce. Ses pâturages nourrissent une race de moutons fort estimée. Au sud, *Stockton*, à quelques lieues de l'embouchure de la Tees, une des plus jolies villes du nord de l'Angleterre, renferme deux fonderies de fer et 5,000 habitants, ainsi qu'un hôtel-de-ville remarquable. *Darlington*, sur le Skern, fabrique de la toile, des étoffes de laine et des verres d'optique; le bourg d'*Hartlepool*, sur un petit promontoire battu de tous côtés par la mer du Nord, est assez fréquenté dans la saison des bains; celui d'*Auckland-Bishop's* a des manufactures de mousseline; celui de *Wolsingham* doit son commerce aux mines de plomb et de charbon de terre de ses environs. Au nord-est de Durham, *Sunderland*, trois fois plus peuplée, est une grande et belle ville avec un bon port et un beau pont en fer de 100 pieds de hauteur et de 236 de longueur. On y construit un grand nombre de vaisseaux, et l'on y fabrique des bouteilles de verre et de la poterie. A l'embouchure de la Tyne, *South-Shields*, ville de 9,000 âmes, possède 30 sociétés de bienfaisance, des chantiers de construction, plusieurs écoles publiques, un théâtre, de

[1] Voyez *Hérodote*, lib. VII, et *Strabon*, lib. XII. — [2] Sur une superficie de 247,000 hectares, 121,500 sont en culture, 81,000 en pâturages, et le reste est inculte ou couvert de bois.

vastes corderies et des brasseries importantes. En remontant la rivière nous traverserons le village de *Gateshead*, où l'on voit un grand nombre d'usines, et qui sert de faubourg à Newcastle, capitale du Northumberland.

Limitrophe de celui de Durham, le *comté de Northumberland* se termine sur les bords de l'Océan, au nord, par un petit pays qui appartient au comté précédent : c'est le territoire de la paroisse de *Norham*. Le cours de la Tyne et celui du Derwent, l'un de ses affluents, forment une partie de sa frontière méridionale; tandis qu'à son extrémité au nord, le Tweed le sépare de l'Ecosse. L'agriculture y est portée au plus haut point de perfection; mais le sol y varie tellement dans sa composition, qu'il présente tantôt l'aspect le plus fertile, et tantôt le triste spectacle de la stérilité [1]. L'influence des monts Cheviot, qui le bordent au nord-ouest, et qui souvent sont couverts de neige plusieurs mois après qu'elle a disparu des plaines, est si grande, malgré leur médiocre hauteur, qu'elle produit l'inconstance de la température. D'importantes houillères y sont exploitées presque partout, mais principalement dans la partie du sud-est. On a calculé qu'en supposant une exploitation annuelle de 3 millions 600 mille mètres cubes de houille dans le seul bassin de Newcastle, il faudrait plus de mille années pour l'épuiser [2]; aussi la vente de ce combustible forme-t-elle la base du commerce de ce comté, pendant que le transport, qui s'en fait principalement par eau, prépare à la marine anglaise un grand nombre de matelots. L'exportation annuelle de la houille est estimée à 12 millions d'hectolitres, et le nombre d'individus employés à son extraction et à son transport s'élève à 70,000. Les mines de fer fournissent aussi des quantités considérables de ce métal, que l'on embarque à l'île appelée *Holy-Island* pour les contrées voisines. Ce n'est pas dans ce pays qu'il faut chercher ces manufactures de tissus qui ont mis l'industrie anglaise au-dessus de toutes ses rivales . on n'y voit que des forges, que des fonderies, que des fabriques de sulfate de fer, d'acétate de plomb, de bitume, et d'autres produits dont les matières premières appartiennent au règne minéral. La Tyne et le Tweed, les principales rivières du Northumberland, sont depuis long-temps renommés par leurs pêcheries de saumons. Ce poisson, enveloppé de glace pilée, s'expédie du petit port de *Berwick* à Londres, où il arrive aussi frais que s'il venait d'être pris. Berwick, qui a le rang de comté, cédée par l'Ecosse à l'Angleterre en 1502, puis déclarée indépendante jusqu'à la réunion des deux couronnes sur la même tête, est régulièrement fortifiée; son pont sur le Tweed a 15 arches et 870 pieds de longueur; son hôtel-de-ville est bien construit, et sa population est de 8,700 habitants.

Alnwick offre le jour de Saint-Marc un singulier spectacle, qui prouve avec quel respect religieux le peuple anglais a conservé les ridicules coutumes du moyen âge. Ceux qui veulent être affranchis des droits féodaux, c'est-à-dire recevoir le titre et les prérogatives de bourgeois, se rassemblent à cheval sur la place du marché : le costume de chaque cavalier est un habit blanc, l'épée au côté et un bonnet de nuit sur la tête. Ils partent du rendez-vous accompagnés par les quatre chambellans de la ville, vêtus et armés de la même manière; précédés par la musique, ils se dirigent vers un marais situé dans le voisinage : là ils mettent pied à terre, et, suivant un ancien usage, ils sont obligés de traverser à la nage le marais dont ils sortent tout couverts de fange. Cette cérémonie, qui ne se pratique qu'à Alnwick, s'appelle, en langage vulgaire, *sauter le puits*. La ville s'élève sur une colline près de la rivière d'*Aln* ou d'*Alne*, qu'on passe sur un beau pont construit aux frais du duc de Northumberland, dont le château magnifique est sur la rive opposée. Deux événements remarquables de l'histoire d'Angleterre se sont passés sous les murs de cette ville : Malcolm II, roi d'Ecosse, l'assiégeait au onzième siècle; le château était près de se rendre lorsqu'un soldat, sous prétexte de présenter au bout de sa lance les clefs de la place au prince, le blessa mortellement. Edouard, son fils, voulant venger sa mort, périt, et son armée fut mise en déroute. En 1167 [1], Henri II y remporta une grande victoire sur Guillaume, dit le Lion, roi d'Ecosse, le fit prisonnier et le força de payer une rançon de 100,000 livres sterling.

Près de l'antique muraille construite en terre

(1) Il renferme environ 100,000 hectares en culture, 260,000 en pâturages, et 185,000 en bois et en terres incultes. — (2) *Capper*, Topographical Dictionary.

(1) Suivant les Tables de *J. Blair*, 13 juillet 1174 : Art de vérifier les dates.

par Adrien, en pierre par Sévère, et en briques par Aétius, pour contenir les *Picti*, coule la Tyne et s'élève *Newcastle*, peuplée de 60,000 âmes, sans y comprendre les 12,000 habitants de *Gateshead*, village qui, situé sur la gauche de la rivière, appartient, comme nous l'avons dit, au comté de Durham. Le nom de cette grande et importante ville, capitale du comté, signifie *Château-Neuf*, et lui fut donné lorsque Robert, fils aîné de Guillaume-le-Conquérant, y fit construire une forteresse pour arrêter les Écossais. On l'appelait précédemment *Monkcester* (cité des moines), parce qu'elle était remplie de couvents; dans l'antiquité elle se nommait *Gabro-Gentum*. On y voit un pont en pierre long de 600 pieds et formé de 9 arches elliptiques, mais dont la beauté disparaît sous les deux rangs de maisons qu'il supporte. Newcastle s'étend depuis les bords de la Tyne jusqu'au sommet d'une colline dominée par une tour de 80 pieds de hauteur, seul reste de l'ancienne forteresse bâtie par Robert. Les épaisses murailles qui l'entourent paraissent être de la même époque. Les rues voisines de la rivière sont étroites, irrégulières et escarpées; mais la ville commence depuis plusieurs années à s'embellir par de nouvelles constructions. L'église de Saint-Nicolas, bâtie en 1359, élève au-dessus de tous les autres édifices sa tour en spirale et terminée en couronne impériale dont on admire l'élégante symétrie. La chapelle de tous les Saints, de forme circulaire, est bâtie dans le style grec. La cour de justice du comté est un vaste édifice dont le portique est imité de celui du Parthénon d'Athènes. Ce sont là les principales constructions de Newcastle. On y trouve une société littéraire et philosophique qui possède une belle bibliothèque, une société d'antiquaires qui publie quelques mémoires, et une école d'enseignement mutuel qui renferme 500 enfants. Cette ville doit à sa situation sur une rivière navigable, et au milieu des plus riches houillères que l'on connaisse, l'importance commerciale dont elle est en possession depuis long-temps. Du temps d'Elisabeth elle employait plus de 400 navires à l'exportation de leurs produits; aujourd'hui le nombre de ceux qui appartiennent à son port est de 8 à 900. C'est de Newcastle que s'expédient la plupart des bâtiments chargés de houille pour l'approvisionnement de la capitale. Plus de 30 paquebots entretiennent une communication continuelle entre celle-ci et les principales villes de l'Angleterre et de l'Écosse.

A trois lieues à l'est de Newcastle, la ville de *North-Shields* est bâtie en amphithéâtre, sur une longue colline, à l'embouchure de la Tyne. Bien que sa population ne s'élève guère au-delà de 8,000 âmes, elle possède une bibliothèque considérable. Son port peut contenir 2,000 voiles marchandes. A quatre lieues au nord de Newcastle, la jolie petite ville de *Morpeth* occupe une vallée entourée de collines boisées.

Le mur élevé pour arrêter les Pictes passe au pied même de *Carlisle*, ville au confluent de l'Eden et du Calder, dont le nom dérive des anciens mots saxons *Caer-Lyall*, qui signifient *cité près de la muraille*. Suivant quelques auteurs, elle fut fondée par un roi Luil, long-temps avant l'arrivée des Romains; ceux-ci l'appelèrent *Luguvallum*; et le roi de Northumberland, Egfrid, au septième siècle, l'entoura d'un mur et d'un fossé. C'est la capitale du comté de Cumberland, ancien territoire des *Cumbri*. Il ne reste des travaux qui la défendaient, lorsque l'Écosse et l'Angleterre appartenaient à deux couronnes, qu'un château bien conservé qui contient un magasin à poudre, et une salle d'armes pour l'approvisionnement de 10,000 hommes. L'infortunée Marie Stuart fut enfermée dans cette forteresse en 1568 : le lieu où elle se promenait se nomme encore *la promenade de la Dame* (*Lady's walk*). Carlisle est bien bâtie; ses communications avec le golfe de Solway lui procurent un commerce important.

A trois lieues du chef-lieu, la petite ville de *Brampton* semble tirer son nom d'un fort situé dans ses environs et appelé par les Romains *Bremetunacum*. En quittant cette ville nous pourrions aller voir *la grande Mègue et ses filles* (1), beau monument druidique composé d'un grand cercle de grosses pierres brutes; mais nous préférons, à l'exemple des voyageurs attirés par la beauté des sites, visiter à deux lieues de *Cockermouth*, petite cité où se tiennent chaque année plusieurs foires importantes de bestiaux, le *Skiddaw*, montagne qui s'élève à 990 mètres au-dessus du niveau d'un beau lac. Près de sa cime, une foule d'aigles et d'autres oiseaux de proie établissent leur

(1) En anglais, *Long Meg and her daughters*.

repaire ; non loin de ce mont, le *Derwent-Water* est l'un des lacs les plus romantiques de l'Angleterre ; la célèbre cataracte de *Low-dore* en embellit l'approche. Sur la rive droite du Derwent, qui prend naissance dans ce lac, le *Carrock,* montagne moins élevée que la précédente, n'est qu'une suite d'horribles précipices et de crevasses dont l'œil ne peut mesurer la profondeur. A sa base le *Blackhole,* ou le *trou noir,* est un étang de 150 pieds de diamètre, mais d'une profondeur de 320 pieds. Le *Derwent-fells* est une montagne célèbre par ses mines de plomb.

Ces montagnes et ces étangs rendent froid et humide l'air du Cumberland, mais ne nuisent point à sa salubrité ; les exemples de longévité n'y sont pas moins fréquents que dans les autres comtés ; cependant celui-ci est un des moins peuplés, ce qui tient sans doute à la qualité des terres, puisque le tiers du pays est inculte (¹). Il abonde en mines de plomb, en houillères, et en exploitations de fer carburé ou de plombagine si supérieure à celle du continent, que c'est à sa qualité que les crayons anglais doivent leur réputation. Ce métal, improprement appelé *mine de plomb,* est tellement abondant, qu'on ne l'exploite qu'à des époques déterminées, afin d'en maintenir le prix au taux ordinaire.

L'île de Man, à dix lieues de la côte, dépend du Cumberland ; on lui donne 40,000 habitants dont 2,800 familles sont employées au commerce et à l'industrie. Son sol est une terre légère et maigre. Elle n'est point soumise à cette taxe des pauvres, fardeau si pesant pour l'Angleterre ; ceux-ci sont, comme en Ecosse, nourris par des collectes faites dans les églises. La souveraineté de cette île appartenait autrefois aux comtes de Derby ; en 1736, elle passa à un duc d'Athol qui la céda au roi d'Angleterre moyennant une indemnité en numéraire et quelques priviléges, tels que celui de nommer l'évêque et de disposer de tous les bénéfices et sinécures, à l'exception de trois qui sont laissées à ce dernier. *Ramsay,* la plus septentrionale de ses villes, est bâtie avec irrégularité sur la côte orientale ; son havre, engorgé par les sables, ne peut recevoir que des navires du port de 100 tonneaux. *Laxey* est un village à l'embouchure d'une petite rivière du même nom que l'on traverse sur un beau pont en pierre. *Douglas,* peuplée de 6,000 habitants, est la plus considérable des quatre villes de l'île de Man, et la seule dont le port offre un abri sûr aux plus grands navires. Ses rues sont étroites et irrégulières ; sa principale promenade est sur le môle, qui a 520 pieds de long sur 40 de large ; mais c'est une des cités de l'Angleterre où le rentier et le militaire en retraite trouvent à meilleur marché les moyens de satisfaire les besoins de la vie et de jouir des plaisirs de la société. Aucune ville de France, d'une population deux ou trois fois plus forte, ne trouverait assez de lecteurs pour pouvoir publier comme celle-ci trois journaux paraissant une fois par semaine. *Castletown,* autrefois appelée *Rushen,* d'autres disent *Soder,* tient le rang de capitale de l'île, parce qu'elle est la résidence du lieutenant-gouverneur. Celui-ci habite au centre de la ville le château de Rushen qui sert en même temps de prison. Elle a un havre, un môle et un phare. *Peele* se trouve au milieu de la côte occidentale de l'île. C'est une ville de pêcheurs, irrégulièrement bâtie, avec un bon môle et un phare. Elle fait de grandes expéditions de harengs.

Au pied d'une colline et dans une agréable vallée appelée *Inglewood-forest* se trouve l'ancienne ville de *Penrith,* peuplée de 6,000 individus dont toute l'industrie est de fabriquer de grosses étoffes de laine et des chapeaux communs. On remarque dans son cimetière un singulier monument appelé le tombeau du Géant, et qu'on suppose être celui d'Ewain ou Owain, prince d'une taille gigantesque, qui régnait dans le pays au temps du roi Idda, vers le milieu du sixième siècle. Sur la côte et à l'entrée du golfe de Solway, *Whitehaven* possède un port qui fait un commerce considérable avec l'Irlande et les différents pays de l'Europe, et qui est le plus important de l'Angleterre pour les expéditions de charbon de terre.

Le petit *comté de Westmoreland,* qui confine au nord avec le Cumberland, est un pays composé de hautes montagnes, de collines dépouillées et de noirs marais nommés *fells ;* il est arrosé par un grand nombre de rivières, de ruisseaux et de lacs : celui d'*Ulleswater* donne naissance à la petite rivière d'Eymot qui se jette dans l'Eden en formant une petite partie de la limite de ce comté ; celui de *Winander-*

(¹) Il renferme 271,300 hectares en culture, 132,000 non cultivés, et 3,200 en lacs et en étangs.

mere est un des plus considérables du royaume; il sépare ce comté de celui de Lancastre; il est célèbre surtout par la pêche d'un excellent poisson que les Anglais appellent *char,* et qui est particulier à l'Ecosse et au Westmoreland. Dans ce pays un grand nombre de vallons étroits, couverts de pâturages, sont séparés par des montagnes arides; les terrains fertiles se trouvent principalement dans des vallées arrosées par des rivières; les herbages sont employés à nourrir le bétail que l'on tire d'Ecosse; de belles vaches, estimées pour leur lait, fournissent d'excellent beurre les marchés de Londres; les oies dont on peuple les prairies marécageuses, le porcs nourris dans ses montagnes et qui donnent d'excellents jambons, sont ses principales richesses[1]. Les substances métalliques y sont peu répandues ou placées si profondément que leur exploitation serait très coûteuse; la houille s'y trouve rarement; mais les terrains renferment de l'ardoise, de la chaux, du marbre et de la pierre à bâtir d'une assez bonne qualité. Tels sont les faibles avantages qu'offre ce pays, où nous n'aurons que deux villes à visiter: *Appleby,* station romaine appelée *Aballaba*, chef-lieu d'ailleurs sans importance, et *Kendal* ou *Kirkby-Kendal*, jolie ville de 9,000 habitants, célèbre par ses manufactures de draps depuis le règne de Richard II. Le bourg d'*Orton,* qui renferme 1,600 habitants, est deux fois plus peuplé que le chef-lieu.

Borné au nord par le Westmoreland et le Cumberland, à l'ouest par la mer d'Irlande, au sud par le *Mersey,* rivière que fréquentent annuellement d'immenses troupes d'éperlans renommés pour leur saveur et leur taille, le *Lancashire* ou le *comté de Lancastre,* est séparé de celui d'York par une rangée de montagnes que son importance a fait surnommer l'*épine dorsale* de l'Angleterre. Cette crête garantit le pays des vents d'est et des accidents qui en sont la suite; mais en mettant obstacle au passage des nuages chassés de l'ouest, elle y accumule une plus grande quantité de pluie que dans les autres comtés, sans toutefois nuire à la salubrité de l'air. L'un des effets de l'humidité du climat est de rendre la culture des grains peu productive; l'avoine seule y réussit bien, et la pomme de terre y est assez abondante pour donner lieu à des exportations considérables. Dans plusieurs cantons les pâturages sont excellents, aussi le fromage que l'on y fabrique jouit-il d'une réputation égale à celle du fromage de Chester. Le *Furness,* sorte d'île formée par la mer et par le cours de deux rivières, est une région sauvage et raboteuse, riche en fer, et couverte de bois. Elle renferme un lac considérable appelé *Conistone-Meer,* et, quoiqu'au nord, elle est assez fertile; l'étroite et longue île de *Walney* lui sert de rempart contre la mer d'Irlande. Les environs de Lancastre sont couverts de belles prairies, et la région du sud-est est envahie par de vastes marais appelés *mousses,* impraticables dans la saison humide, et produisant une tourbe grasse et noire[1].

Ce comté, si peu favorisé de la nature, s'est placé par son industrie au-dessus de tous les autres: quelques avantages locaux ont suffi pour l'élever au plus haut degré de prospérité. Il a su tirer un parti immense du combustible et de l'eau: ses bois ont servi à transformer le fer en acier; la houille répandue en couches épaisses, surtout au centre et au sud, alimente ces grands moteurs de l'industrie moderne, ces ingénieuses machines à vapeur qui s'appliquent aux genres de fabrication les plus différents. La laine, la soie, le lin et le coton, le fer, le cuivre et les autres métaux, dociles sous la main de l'ouvrier, prennent toutes les formes; et à l'aide de nombreux canaux et de rivières navigables qui communiquent de Kingston-Hull à Liverpool, et joignent la Severn à la Tamise, une exportation immense fournit la nourriture à un peuple d'ouvriers et répand l'aisance dans les principales classes de ce comté.

La population du Lancashire est empreinte d'un caractère particulier; c'est le séjour de la richesse et de la misère, du travail et de la sobriété. Le principal aliment du bas peuple, surtout vers les frontières du nord et de l'est, consiste en petites et minces galettes de farine d'avoine sans levain. Les hommes n'offrent rien de remarquable dans leur taille et leur physionomie; mais la beauté des femmes est depuis long-temps passée en proverbe: leur

(1) 16,200 hectares de terres y sont employés à la culture; 56,700 en pâturages, et 145,800 en forêts, bruyères et terrains incultes.

(1) Le Lancashire comprend 150,000 hectares de terres en culture, 182,000 en pâturages, et environ 162,000 en bois et en terrains incultes.

figure enchanteresse, leurs grâces, leur désir de plaire, qui jadis était un peu plus que de la coquetterie, les faisaient distinguer des autres Anglaises par le nom de *sorcières du Lancashire;* cependant, toujours attrayantes, leur vertu les ferait rougir aujourd'hui d'une dénomination qui n'a plus de justesse.

Lancastre ou *Lancaster,* près du canal qui porte son nom, est bâtie en pente douce sur la rive gauche de la Loyne, rivière qui accumule tant de bancs de sable à son embouchure, que les navires de plus de 250 tonneaux ne peuvent remonter jusqu'à la ville, et sont forcés de décharger deux lieues plus bas. Cette cité déploie un beau quai bordé par des magasins, des rues bien pavées et garnies de maisons en pierre, couvertes en ardoises. Elle s'étend en pente douce sur le flanc d'une colline dont le sommet est couronné par une belle église gothique et par un antique château, construit, dit-on, par les Romains, et augmenté dans le moyen âge. Cet édifice sert de prison et de tribunal pour les affaires civiles et pour la cour d'assises. Cette ville paraît être le *Longevicum* de l'Itinéraire d'Antonin. On cite au nombre de ses principaux édifices publics, l'hôtel-de-ville décoré d'un portique, la douane ornée de colonnes, le théâtre et les abattoirs. A deux lieues de ces constructions il existe une caverne remarquable appelée le *trou du moulin de Dunald* (*Dunald mill hole*) : un ruisseau considérable fait tourner le moulin, et se précipite aussitôt par plusieurs belles cascades dans cette caverne, qu'il parcourt l'espace de trois quarts de lieue pour reparaître plus loin.

Sur une étendue de 16 lieues, qu'il faut traverser en allant de Lancastre à Manchester, on n'aperçoit aucune ville comparable aux deux que nous allons visiter : *Manchester* est, après Londres, la plus manufacturière du royaume uni; c'est le centre d'une fabrication dont les produits s'expédient sur tous les points de l'univers. On est frappé d'étonnement à la vue de ses immenses magasins d'étoffes destinés chacun pour un pays différent : le monde entier paraît être tributaire de cette industrieuse cité; mais ce qui n'étonne pas moins, c'est le triste contraste de la misère des ouvriers et de la richesse de ceux qui les font travailler. Plus de 200 machines à vapeur y mettent en mouvement pour le tissage seul plus de 30,000 métiers. On y fabrique des mousselines, des basins, des piqués, des percales, des velours et d'autres étoffes de coton, qui emploient, terme moyen, 60 millions de kilogrammes de cette substance; on y fabrique aussi des soieries, des chapeaux, divers produits chimiques, et la ville est entourée de fonderies et d'usines [1]. Elle doit en partie sa prospérité à sa situation au point de réunion de quatre canaux sur le bord de l'Irwell, dont les eaux sont excellentes pour la teinture. Elle occupe l'emplacement d'une station romaine, appelée *Mancunium, Manucium* et *Mamucium* dans l'Itinéraire d'Antonin. Son enceinte renferme 30,000 maisons, formant plus de 600 rues bien pavées éclairées par 3 à 400 lampes au gaz, et sa population est de plus de 180,000 âmes [2]. L'Irwell la divise en deux parties inégales, dont la plus considérable s'étend sur la rive gauche. Cinq ponts, parmi lesquels on en voit un très beau, unissent ces deux parties. Les quartiers nouveaux sont les plus réguliers : on distingue surtout, pour l'élégance de leurs bâtiments, *Portland-place* et *Mosely-street.* Elle renferme 16 églises : celle du Christ est un bel édifice gothique; celle de Sainte-Marie, dans le style grec, se distingue par son clocher. La banque, dont l'architecture est d'ordre dorique, présente une belle et imposante façade; le Portique, construit aussi dans le style grec, contient un cabinet littéraire et une bibliothèque de 20,000 volumes. Manchester renferme un théâtre, une salle de concert pour 1,200 personnes, et beaucoup d'établissements d'instruction et de bienfaisance. Les plus importants sont le collége de Cheetham, espèce d'école d'arts et métiers; l'école royale lancastrienne, où l'on instruit 1,000 enfants; les écoles dites nationales, où l'on donne l'éducation à 600 enfants des deux sexes; l'école de grammaire, dont les élèves sont admis à l'université d'Oxford; l'institut des sourds-muets; l'*Infirmary,* qui se compose d'un grand hôpital, d'un dispensaire et d'un asile pour les fous, établissement qui a été fondé et qui se soutient par les souscriptions de plusieurs personnes bienfaisantes. Cette ville a de plus différentes sociétés utiles : telles sont celle

(1) A Topographical Dictionary of the united Kingdom, par M. *Capper.* — (2) L'augmentation qu'a éprouvée sa population depuis 1757 est extraordinaire. En 1757 elle avait 18,800 habitants; en 1773, 27,200; en 1821, 133,800, et en 1824, 163,900.

de littérature et de philosophie, celle d'agriculture, qui distribue chaque année des prix d'encouragement, et la société philologique.

Un canal communique de Lancastre à Liverpool en passant par *Wigan*, ville de 20,000 âmes, qui fait un commerce important du produit de ses manufactures de coton, de ses usines et de ses houillères, d'où l'on tire le charbon appelé *cannel-coal*, estimé parce qu'il brûle sans former de soufflures. Mais au lieu de nous diriger sur ce canal, arrivons à Liverpool par le magnifique chemin de fer que l'industrie a exécuté depuis peu pour favoriser les communications entre deux des plus importantes cités de l'Angleterre. Ce chemin de fer, long d'environ 11 lieues, est une des entreprises les plus gigantesques que l'on ait exécutées, lorsque l'on considère les difficultés que l'on a eues à vaincre dans la nature et les accidents du terrain. Il a fallu dessécher les marais de *Chat-Moos* et poser, dans une étendue d'environ 2 lieues, sur les terres mouvantes de ces marais, les solides fondements indispensables pour un chemin de ce genre; construire des terrassements et des arcades en pierres sur pilotis pour traverser les terrains meubles et humides de la vallée de Sankey; élever une quinzaine de ponts sur les différents points de la ligne; établir ici des plans inclinés, là des tranchées profondes, pour traverser les collines d'Edge-hill, du Mont-Olive et de Ram-hill; enfin creuser, sur une longueur de 6,920 pieds, un *tunnel* ou une route souterraine qui traverse toute la ville à la profondeur de 60 pieds, et va se terminer aux bassins du port. Le mouvement qui règne sur ce chemin est réellement extraordinaire; les voitures, poussées par des machines à vapeur, font 8 milles à l'heure ou 3 lieues ½ de poste. Le nombre des voyageurs est de plus de 1,000 par jour; d'autres voitures se suivent chargées de marchandises dans un rapport analogue, et même plus considérable encore, puisqu'il se transporte journellement de l'une à l'autre ville plus de 30,000 quintaux. Ce fut le 15 septembre 1830 qu'eut lieu l'ouverture de ce chemin de fer: une foule immense assistait à cette solennité, qui devint un jour de deuil général par la mort du célèbre Huskisson, membre de la chambre des communes, où ses opinions libérales lui avaient acquis une grande influence. En cherchant à monter dans une des voitures que poussait la vapeur, il tomba fracassé par la machine même, et mourut le lendemain.

A l'embouchure du Mersey, *Liverpool* est la seconde ville de tout le royaume, par l'importance de son commerce et par celle de sa population: elle compte plus de 237,000 habitants [1]. Il entre annuellement dans son port 30,000 navires. On a calculé que c'est la douzième partie de toute la navigation de la Grande-Bretagne, que son mouvement commercial est égal au quart de tout le commerce étranger, au sixième du commerce indigène et étranger que fait l'Angleterre, et à la moitié de celui de Londres [2]. Ses importations en coton sont de 7 à 800,000 balles par an. La ville s'étend sur le bord oriental de la rivière, et couvre l'espace de plus d'une lieue en longueur sur un tiers en largeur; à l'ouest, les chantiers et les magasins forment une immense rangée de bâtiments: 3,000 ouvriers y sont employés. Les nouveaux quartiers, composés de belles maisons en briques, couvertes en ardoises, sont spacieux, aérés, bien pavés, et le soir éclairés par le gaz; mais la vieille ville n'est composée que des rues étroites. Ses édifices publics sont beaux: l'un des plus remarquables est l'hôtel-de-ville, orné de colonnes corinthiennes, et couronné par une coupole surmontée d'une statue qui représente la Grande-Bretagne portant au haut d'une lance l'emblème de la liberté. La place que décore cet édifice est de plus ornée d'un autre non moins remarquable dans son genre; c'est le palais de la Bourse, au centre duquel s'élève un monument à la mémoire de Nelson. Son port se distingue par le nombre et l'étendue de ses bassins. Le plus grand de ceux-ci peut contenir jusqu'à cent navires à flot; quelques uns sont destinés à les tenir à sec pour le radoub, ce qui rend ce port l'un des plus commodes et des plus sûrs du monde. Pendant les marées du printemps, la mer monte de 20 à 30 pieds dans l'embouchure du Mersey, et permet ainsi aux plus grands bâtiments de venir compléter leur chargement jusqu'à la ville, qui est entièrement ouverte et sans fortifications. Outre les divers objets que Liverpool fabrique pour la marine, elle possède des manufactures de porcelaine,

(1) En 1700 elle ne renfermait que 5,000 individus, en 1801, 77,600; en 1821, 119,000, et en 1824, 135,000. — (2) A Topographical Dictionary of the united kingdom par M. *Capper*.

des savonneries, des brasseries, des raffineries de sucre et des fonderies. Ses établissements de bienfaisance sont nombreux et bien dotés. Le dispensaire est un des plus intéressants que l'on connaisse : il fait soigner à domicile plus de 20,000 personnes chaque année; l'hospice appelé l'Infirmerie reçoit 1,500 malades et prodigue, à domicile, des secours à un nombre égal d'individus. La ville renferme un lycée et un athénée, ayant chacun une bibliothèque de 10,000 volumes; une école d'orphelins, où l'on élève plus de 200 enfants des deux sexes, et une institution royale, où l'on fait des lectures publiques, des cours de belles-lettres et de mathématiques, et à laquelle appartiennent un musée d'histoire naturelle et un jardin botanique regardé comme le premier du royaume.

Nous traverserons la rivière du Mersey pour visiter le *Cheshire,* comté renommé pour ses salines, ses fromages et son agriculture [1]. Le sel y est extrait de différentes sources dont on fait bouillir l'eau, et de plusieurs mines; la fabrication du fromage forme un produit de 11,500,000 kilogrammes, dont le quart est exporté; on y nourrit plus de veaux que dans aucune autre partie de l'Angleterre; enfin on y exploite du cuivre, du plomb, du cobalt et de la houille. Les habitants tirent de grands avantages de la navigation intérieure, facilitée par plusieurs canaux. Toutes les eaux de ce comté s'écoulent dans la mer d'Irlande par la Dée et le Mersey. On sait que le Cheshire est formé d'une partie du territoire des *Cornavii;* les Romains y ont laissé des routes, des inscriptions et plusieurs autres antiquités. Guillaume-le-Conquérant l'érigea en comté Palatin en faveur de son neveu Hugues Lupus ou le Loup, qui y jouit d'une autorité sans partage, dont ses successeurs héritèrent jusqu'au temps de Henri VIII. Depuis le règne d'Edouard III, le fils aîné du roi joint au titre de prince de Galles celui de comte de Chester.

Chester est la plus importante ville du comté, c'est le centre de l'administration. Elle est arrosée par la Dee, qui, sous la domination romaine, lui valut le nom de *Deva;* plus tard elle reçut celui de *Caer-Leon.* C'est une vieille cité, dont les quatre rues principales sont construites comme au douzième siècle, avec un porche devant chaque maison; presque toutes sont en bois, mais les faubourgs sont plus grands et mieux bâtis que la ville. Au moyen d'un canal que l'on appelle la *rivière neuve,* elle jouit d'un petit port où remontent des navires de 350 tonneaux. Elle renferme 9 églises en comptant sa cathédrale, plusieurs temples pour les non-conformistes, 2 bibliothèques publiques, plusieurs hospices et des écoles bien dotées. Elle doit à la philanthropie du comte et de la comtesse de Grosvenor, une école pour 400 garçons, et une pour 400 jeunes filles.

Le canal de Chester s'étend jusqu'à *Nantwich* ou *Namptwich,* ville de 5,000 habitants, qui fait un important commerce de fromages et de sel, et qui confectionne une grande quantité de souliers. A ses portes, une belle saline, que l'on exploite depuis plus d'un siècle, présente, à l'étendue près, un spectacle analogue à celle de Wieliczka : on croit voir une belle église souterraine, éclairée par mille flambeaux, tant la lueur des lampes jette d'éclat sur ses piles et ses voûtes étincelantes.

Nous ne ferons que traverser le *comté de Derby* pour visiter sa capitale. En quittant celui de Chester, nous remarquerons le *Haut-Pic,* groupe de petites montagnes surmontées par une plus grande, et qui, par ses sites romantiques, ses cavernes effrayantes, ses jolies cascades et la variété de ses aspects, est regardée comme la contrée la plus curieuse de l'Angleterre. C'est de ce groupe que sort le Derwent, rivière qui traverse le comté dans toute sa longueur, et qu'il ne faut pas confondre avec aucune des trois autres du même nom qui coulent dans les comtés d'York, de Durham et de Cumberland. Le Trent arrose aussi ce comté, et, parallèlement à cette rivière, un canal qui s'y jette l'unit au Mersey. Il est peu de collections de minéralogie qui ne possèdent de beaux cristaux de carbonate et de fluate de chaux, des échantillons d'albâtre et de mine de plomb du Derbyshire; les mines de ce métal ont cessé d'y être exploitées, mais la houille et le marbre y sont abondants. Le marbre, surtout, que l'on taille et que l'on polit à la mécanique dans le village d'*Ashford,* forme une branche de commerce considérable. Le spath ou carbonate de chaux strié du Derbyshire, et dont on fait des ornements et des bijoux, est bien connu. Près du village de *Cast-*

(1) 88,000 hectares de terre y sont en culture; 170,000 en pâturages, et 20,000 en bois ou en terrains incultes.

leton, célèbre par une caverne 2,740 pieds de longueur, qu'une foule de curieux vont visiter, on trouve du bitume élastique ou de la poix minérale. On connaît dans toute l'étendue de ce comté 90 sources minérales, dont les plus célèbres sont celles de *Kittlestone*, celles de *Matlock*, village situé dans une vallée pittoresque sur la rive gauche du Derwent, et celles de *Buxton*. Près de ce dernier se trouve le *Poole's-Hole*, ou la caverne de Pool, fameux brigand qui, au seizième siècle, y avait fixé son séjour. L'entrée en est basse et étroite, mais bientôt elle s'élargit, et l'on se trouve dans une vaste cavité que traverse une petite rivière qui tombe avec fracas dans un abîme que l'on ne peut considérer sans horreur. Les parois de la caverne sont tapissées des plus brillantes stalactites, dont une en forme de pilier porte le nom de *colonne de la reine d'Ecosse*, parce que l'infortunée Marie Stuart, qui fut long-temps détenue dans ce village, venait souvent dans la caverne se livrer à ses mélancoliques rêveries. Sur la gauche de la caverne se trouve une grotte dont le toit est suspendu à une si grande hauteur, qu'on la regarde comme une des curiosités du pays. Les terrains méridionaux et orientaux du comté offrent partout de belles prairies et des champs bien fertiles; on en exporte annuellement pour Londres plus de deux millions de kilogrammes de fromage. L'orge est cultivée en grand sur ce territoire; aussi la drêche et l'*ale*, bière vineuse dont l'usage est général, forment-elles deux branches d'exportation considérables (¹). Le pays possède aussi de belles manufactures de coton, de toiles, de lainages et de soieries.

Sur les bords du Derwent, qui est navigable jusqu'au Trent, et près d'un canal qui porte le nom du chef-lieu, *Derby* s'étend au milieu d'une belle plaine. On assigne à cette ville une grande antiquité : c'était un bourg royal sous le règne d'Edouard-le-Confesseur, c'est-à-dire vers le milieu du onzième siècle. Ses maisons sont bien bâties, ses manufactures de soieries lui donnent de l'importance : on y emploie une machine dont le modèle fut apporté de l'Italie, mais qui, perfectionnée en Angleterre, est construite de telle sorte qu'une seule roue met en jeu 100,000 mouvements, que l'on peut arrêter séparément. Cette roue fait trois tours par minute, et dans ce faible espace de temps elle confectionne 220,000 mètres de fil de soie pour la chaîne des étoffes. Derby possède aussi une grande manufacture de porcelaine qui, par la beauté de sa pâte et la vivacité de ses couleurs, égale celle de la Chine. Le nombre d'ouvriers des deux sexes employés à ces deux grandes branches d'industrie et à travailler le marbre et divers métaux, s'élève, dit-on, à 14,000.

Quittons le comté de Derby, et à la faveur du Trent, descendons à *Nottingham*, qui donne son nom à un comté et qui a le rang de comté elle-même. Cette ville est bâtie en amphithéâtre sur la pente d'un rocher qui domine une grande étendue de prairies. C'est une des plus jolies cités de l'Angleterre. Ses rues sont larges et bien percées; la place du marché est une des plus grandes et des plus belles du royaume : à l'une de ses extrémités s'élève la Bourse, beau bâtiment à quatre étages. On peut considérer cette capitale comme un des principaux centres de fabrication pour les bas de soie et de coton, les voiles de tulle, les châles et la poterie grossière. Elle est la patrie de Thomas Crammer, archevêque de Cantorbery, et l'un des apôtres de la réformation. A son extrémité occidentale on remarque, sur une plate-forme qui domine la ville, le beau château du duc de Newcastle; il est entouré d'une terrasse qui sert de promenade, et d'où l'on jouit d'une jolie vue sur le Trent et sur la campagne voisine. Près de là, dans un petit parc qui dépendait autrefois du château, on a construit un beau quartier de cavalerie. Nottingham est une ville de 56,000 âmes.

A six lieues plus bas que Nottingham, visitons *Newark* sur le Trent, jolie ville dont le vieux château, aujourd'hui en ruine, vit mourir le roi Jean en 1216; l'église, dont l'élégante architecture et la flèche légère répondent au luxe de ses décors intérieurs et à la beauté de ses vitraux, fut construite sous Henri VI; la maison de correction et de travail est de la plus belle tenue.

Le Trent, le Mersey et les nombreux canaux qui traversent le comté, facilitent ses exportations qui s'étendent jusque dans les Antilles et sur le continent américain. La première de ces rivières, que l'on peut appeler le plus bel ornement du Nottinghamshire, fertilise du sud au nord une immense étendue de champs et

(¹) Le comté comprend 40,500 hectares en culture, 114,000 en pâturages, et 93,100 en terres boisées et incultes.

et de prairies. La forêt de Sherwood, que les aventures d'un certain Robin Hood ont rendue fameuse, est maintenant en grande partie défrichée. Les navets, que l'on cultive sur le sol qu'occupait l'antique forêt, l'orge et le houblon qui alimentent un grand nombre de brasseries, sont les principaux produits de la culture de ce territoire (1).

Nous arriverons au centre du *comté de Leicester* sans trouver aucune ville qu'on puisse comparer à sa capitale, qui renferme plus de 6,000 maisons. A l'époque de l'invasion des Romains elle était la principale cité des *Coritani;* l'Itinéraire d'Antonin la désigne sous le nom de *Ratæ.* Elle est traversée par une voie romaine, et plusieurs objets d'antiquité prouvent qu'elle dut être une importante station militaire. La rivière de la Soar l'arrose et sert de moteur à de nombreuses machines pour la fabrication des bas de laine, qui occupe dans cette ville plus de 8,000 personnes et produit plus de 2 millions de francs. On y découvrit, en 1787, une source minérale dont les bienfaisants effets ont été reconnus dans les maladies cutanées et les obstructions. Aucune de ses cinq églises n'est remarquable, bien qu'elles soient anciennes; mais elle renferme un bel hôtel-de-ville qui sert de palais de justice, un grand hôpital, un hospice pour les aliénés, de nombreuses écoles, et un riche cabinet de médailles.

Le sol du comté de Leicester est, en général, inégal et montueux; les meilleures terres sont sur les plateaux, tandis que les plus mauvaises, parce qu'elles sont trop argileuses, se trouvent dans les vallées. Le district le plus élevé, appelé la forêt de *Charnwood,* donne naissance à six rivières qui, allant grossir le Trent, peuvent être considérées comme le centre d'un grand système de navigation intérieure, que l'esprit d'amélioration et d'association a rendu si utile aux développements de l'agriculture et de l'industrie anglaises. Trois lignes de canaux se lient à ces rivières navigables, et servent à faire communiquer les principales villes manufacturières du centre du royaume avec les mers qui le baignent à l'orient et à l'occident. Nous ne quitterons pas ce comté agricole et manufacturier sans rappeler qu'il possède une belle race de chevaux noirs estimés pour le trait, d'excellentes bêtes à cornes et deux races de moutons: l'une forte, qui donne une chair excellente, mais une laine grossière; l'autre une chair peu estimée, mais une laine que sa beauté et sa finesse font rechercher dans les plus belles bergeries de la Grande-Bretagne.

Veut-on avoir une idée de l'ancienne féodalité dont certaines juridictions sont empreintes en Angleterre? Il faut voir la petite ville d'*Oakham*, partagée en deux paroisses ou manoirs, appelés *Lord's-Hold* et *Dean's-Hold,* c'est-à-dire *possession du seigneur* et *possession du doyen.* Le premier manoir appartient au comte de Winchelsea, qui tous les ans y tient une cour où les habitants viennent saluer leur seigneur, et où l'on choisit les officiers de la paroisse; le second appartient au doyen de Westminster, dont la cour est *triennale.* Cette cité, agréablement placée dans une riche vallée, est la capitale du plus petit comté de l'Angleterre. Elle est assez bien bâtie: on y voit un vieux château construit sous le règne de Guillaume-le-Conquérant, un vaste hôtel-de-ville où se tiennent les assises, une grande église dont le clocher est fort élevé, un hôpital qui fut richement doté par Jacques Ier, et plusieurs établissements de bienfaisance qu'on est étonné de trouver dans une ville qui n'a pas 2,500 habitants.

Le *Rutland* n'a que 26 lieues carrées. L'air y est pur, le climat doux et sain, le sol fertile et bien arrosé. Sa surface présente une agréable variété de collines séparées par des vallées étroites. Des sources limpides sortent de ces coteaux et vont arroser de vastes prairies. Sa principale rivière est le Welland. A l'est et au sud-est le sol peu profond repose sur une roche calcaire: tout ce côté était jadis occupé par la forêt de Liffield dont il existe encore quelques restes qui servent de retraite à des daims. Les autres parties sont des terres fortes, argileuses et rougeâtres. C'est à la couleur de ces terrains que le comté doit probablement son nom (1). Ce territoire ne renferme aucune manufacture considérable, bien que son commerce se soit étendu depuis l'ouverture du canal d'Oakham. On y récolte, pour l'ensemencement des terres, le plus beau froment du royaume (2).

(1) Ce comté comprend 90,000 hectares de terre en culture, 40,000 en pâturages, et 56,000 en bois et en terrains incultes.

(1) En anglais, *red-land* signifie *terre rouge.* — (2) 13,000 hectares y sont employés en culture, 25,000 en pâturages, et 600 sont occupés par des bois.

Ce petit pays confine avec le *comté de Northampton*, réputé l'une des contrées les plus saines et les plus agréables de l'Angleterre. Pendant la belle saison le Northampton est le séjour d'un grand nombre de riches familles; on n'y peut faire un pas sans apercevoir des maisons de campagne et des châteaux. Des restes considérables d'antiques forêts, telles que celle de *Rockingham* dans le nord, et celles de *Salcey* et de *Whittlebury* au sud, servent aux riches propriétaires à satisfaire leur passion pour la chasse : elles sont encore l'asile du chat sauvage, la plus dévastatrice des bêtes fauves du royaume. Il y reste plusieurs marais à dessécher : le plus considérable, celui de Peterborough, a 2,800 hectares de superficie. A son extrémité, vers le sud-est, l'Ouse traverse un district couvert de riches prairies [1]. Le Northampton tire de son sol les mêmes produits que les autres comtés agricoles, mais il a sur ceux-ci l'avantage de nourrir des bêtes à cornes et des chevaux noirs d'une grosseur extraordinaire.

Parmi les villes, d'ailleurs peu importantes, du Northampton, *Peterborough*, sur la rive gauche du *Nen*, possède une belle cathédrale où l'on voit le tombeau de Catherine d'Aragon, femme de Henri VIII, et celui de Marie d'Écosse, dont la dépouille fut transférée, en 1612, à Westminster. Cette ville compte 5,000 habitants : c'est la patrie du docteur William Paley. *Northampton*, sur la même rivière, à 14 lieues au-dessus de la précédente, est la capitale du comté. Ses principales rues sont larges, ses maisons élégamment bâties. Il s'y tient, à diverses époques de l'année, un marché aux chevaux en grande réputation. Patrie de Thomas Woolston et de Samuel Parker, elle joue un rôle important dans les annales de l'Angleterre : le roi Jean y transféra le siége du gouvernement; Edouard Ier y tint long-temps une cour brillante : le beau bâtiment gothique, nommé *Queen's crooss*, qu'il érigea en l'honneur de la reine Eléonore, est depuis plus d'un siècle occupé par une école. C'est près de cette ville que les partisans de la maison d'York et ceux de la maison de Lancastre se livrèrent, en 1460, une bataille dans laquelle ces derniers furent mis en déroute, et le roi Henri VI fait prisonnier par le comte de Warwick.

Le petit *comté de Huntingdon* était jadis renommé par ses forêts peuplées de gibier [1] : les terrains au sud et à l'ouest de l'Ouse sont encore couverts de bouquets de bois, séparés par des champs, qui donnent au pays la plus agréable variété; les bords de la rivière sont garnis de prairies, parmi lesquelles celle de Portholm, entourée par un coude que forme la rivière, est particulièrement célèbre par sa richesse et sa beauté. Les bestiaux qu'on élève dans le pays sont d'une petite espèce, mais ils fournissent un excellent laitage dont une partie sert à faire les fromages de Stilton qui jouissent d'une grande réputation en Angleterre. Des marais occupent toute la partie septentrionale. Quelques uns ont été transformés en gras pâturages, mais ceux qui n'ont point été desséchés forment, avec le lac appelé *Whitlesca-Meer*, de deux lieues de long sur une de large, le cinquième de la superficie du comté [2]. L'humidité qu'ils répandent dans l'air rend leur voisinage dangereux, surtout pour les étrangers. Ce pays, qui n'a point de manufactures, et qui n'a d'autres produits que ses herbages, ses céréales et les poissons de ses étangs, a pour capitale *Huntingdon*, petite ville, jadis plus considérable, qui ne se compose que d'une seule rue et de quelques ruelles transversales, mais qui est propre et bien éclairée : sa population est d'environ 3,000 habitants. C'est dans son enceinte qu'Olivier Cromwell reçut le jour.

Le territoire que nous quittons, ainsi que celui de *Bedford*, dans lequel nous allons entrer, et qui le borne au sud, était jadis habité par les *Catieuchlani*, plus connus sous le nom de *Cassii*, qui envoyèrent des ambassadeurs à César pour lui déclarer qu'ils se soumettaient aux Romains. Ces derniers, et plus tard les Saxons et les Normands, ont laissé dans le comté de Bedford des traces de leur domination : le hameau de *Sandys*, près de Potton, est bâti sur l'emplacement du *Magiovinum* d'Antonin; près de *Bradford*, on reconnaît encore les restes d'un amphithéâtre; une voie romaine, appelée *Ickenild-street*, traverse le

(1) Le sol est occupé par 121,500 hectares en culture, 101,200 en pâturages, et 32,400 en bois ou en terres incultes

(1) Son nom même en fournit la preuve : *Hunting* en anglais signifie *chasse*, et *Down*, dune, colline. — (2) 48,600 hectares sont livrés à la culture; 24,000 employés en prairies, et 22,000 en étangs, en marais et en terrains incultes.

comté et passe par la petite ville de *Dunstable*, où l'on fabrique des chapeaux de paille, et où se firent les premières représentations théâtrales qui eurent lieu en Angleterre; une seconde la croise au nord de cette cité; enfin, une troisième traverse l'Ouse et se dirige sur *Newport-Pagnell.*

Bedford, la capitale, presqu'au centre de la contrée, est appelée *Bedicauford* dans les annales saxonnes: un beau pont en pierre y traverse l'Ouse. Parmi ses cinq églises on remarque l'architecture gothique de celle de Saint-Paul. Ce que cette ville offre de plus intéressant, ce sont ses établissements de bienfaisance et d'instruction. En 1556 un alderman de Londres, sir William Harper, y fonda une école publique, qu'il dota de 13 acres de terre, qui ont été louées pour des constructions, et dont le produit annuel s'élève à 145,000 fr., servant à entretenir diverses institutions philanthropiques et à doter 40 jeunes filles pauvres.

L'Ouse, que l'on a rendue navigable jusqu'à Bedford, divise le comté en deux parties inégales. De petites collines, des vallées et quelques plaines étendues, rendent varié l'aspect que présente le pays. Au sud, la craie forme une rangée de petites montagnes appelées Chiltern, qui s'avancent brusquement au milieu des vallées; au-dessous s'étendent de grands espaces stériles. Depuis la pointe du sud-est jusqu'au milieu du comté, règne une bande de bons herbages; tandis que le côté occidental, presque partout plat et sablonneux, est cultivé comme le comté de Norfolk. Le nord et l'est offrent un sol profond, ombragé çà et là par des bouquets de bois, ou couvert de champs de blé très productifs, et parsemé de parcs et de beaux châteaux [1]. L'industrie des habitants du comté est très peu productive: elle se borne à la fabrication des lacets, des chapeaux de paille, des nattes, des paniers et des jouets d'enfants.

On nomme *niveau de Bedford* (*Bedford-Level*) une plaine marécageuse qui s'étend dans les comtés de Northampton, Lincoln, Norfolk, Suffolk, Cambridge et Huntingdon. Elle a environ 121,500 hectares de superficie. Après plusieurs tentatives infructueuses pour dessécher ces marais, William, duc de Bedford, réussit, en 1649, à en rendre plus de 40,000 hectares propres à la culture. On y prend une quantité considérable d'oiseaux sauvages dont on approvisionne la halle de Londres.

Le château des comtes de *Warwick* s'élève sur un rocher au-dessus de la ville de ce nom; on y monte en tournant par un large chemin taillé dans le roc; c'est une des plus belles constructions du moyen âge: on y remarque plusieurs parties que l'on suppose construites par Ethelsflède, reine de Mercie; il fut agrandi sous le règne de Guillaume-le-Conquérant, et presque entièrement rebâti sous Jacques Ier. La ville, à laquelle on arrive par quatre routes taillées aussi dans le roc et dans la direction des quatre points cardinaux, occupe un grand nombre de bras pour le peignage, la filature de la laine longue, et la fabrication de la bonneterie. Elle est baignée par l'Avon et située au centre du comté. En 1694 elle fut presque entièrement détruite par le feu: c'est ce qui explique pourquoi elle est bâtie avec régularité. Depuis 1811 elle est bien pavée et éclairée au gaz. Jadis elle avait six églises paroissiales; il n'en reste plus que deux, dont la plus remarquable est celle de Sainte-Marie. Dans le chœur de celle-ci se trouvent les tombeaux des anciens comtes de Warwick et les cendres de l'infortuné d'Essex, favori de la reine Elisabeth.

A quatre lieues au nord-est, la vieille cité de *Coventry*, qui renferme 27,000 habitants, est depuis long-temps célèbre par ses rubans et son horlogerie; mais arrivons à la ville la plus importante du *Warwickshire,* et qui sans la réforme ne serait pas représentée au parlement. La population de *Birmingham,* avec celle de ses faubourgs, est d'environ 147,000 habitants, dont près de 100,000 sont employés par le commerce et l'industrie. Ses manufactures d'armes, de plaqué, de quincaillerie et de joaillerie surpassent en importance tout ce que l'on peut imaginer. C'est là que se trouve la magnifique usine élevée par Watt, inventeur des machines à vapeur: 1,200 ouvriers y sont employés; il en sort 15,000 fusils par semaine, et une seule machine à battre la monnaie y frappe 30 à 40 mille pièces par heure. La ville a élevé un monument à la mémoire du célèbre mécanicien. On y compte en outre 73 fonderies et 3 usines, où l'on forge les fers destinés aux individus condamnés aux travaux forcés.

[1] Le comté comprend 16,200 hectares de terres en culture, 67,700 en pâturages, et 40,500 en bois et en terres incultes.

D'après une estimation récente, la valeur des propriétés des habitants de cette ville s'élève à 11,000,000 de livres sterling (275,000,000 de francs) (1). Elle ne forme qu'une seule paroisse et renferme trois temples anglicans, deux églises catholiques, deux synagogues, et un grand nombre de chapelles pour les différentes sectes chrétiennes. La générosité publique y a fondé et doté deux bibliothèques, des écoles de charité, une maison de travail pour les indigents, un dispensaire pour distribuer des secours à domicile, un hôpital général, un institut de sourds-muets, et d'autres établissements de bienfaisance. La partie basse de la ville est mal bâtie et ne renferme que des magasins, des boutiques, et d'anciens édifices transformés en ateliers. La partie haute, au contraire, se compose d'un grand nombre de rues larges et régulières; on y voit une belle place et une salle de spectacle d'une construction élégante. C'est de Birmingham que sont sorties les belles éditions de Baskerville.

Un des grands avantages de ce comté consiste dans le nombre de ses canaux, qui le mettent en communication avec tous les points du royaume. Les environs de Birmingham, et toute la partie septentrionale de la contrée, ne formaient autrefois qu'une seule forêt, aujourd'hui presque entièrement détruite et remplacée par des prairies et des champs. Elle est encore entrecoupée par des bruyères et des marais, et l'on y fait d'excellents fromages.

Au sud de Warwick, un territoire nommé le *Feldon* est fertile en céréales; entre l'Avon et la petite rivière de la Leam qui s'y jette, on aperçoit les bruyères de Dunsmore, théâtre des exploits fabuleux du fameux comte Guy de Warwick, le Goliath et le Roland de l'Angleterre. On suppose que ce valeureux chevalier vivait sous le règne d'Athelstan. Outre les différents combats qu'il eut à soutenir contre des ours sauvages et des monstres qui désolaient le pays, il décida, dit-on, du sort du royaume dans une rencontre avec un géant qui était le champion des Danois. On montre encore au château de Warwick la lance, le bouclier, l'arc et les éperons de ce héros, ainsi que les mules de la belle Philis, en l'honneur de laquelle il entreprit ses glorieux exploits. Plusieurs parties du comté produisent des arbres, et surtout des ormes, employés dans les constructions; dans d'autres on cultive en grand le lin qui alimente les fabriques de toiles du pays. Près de la frontière du comté d'Oxford, le plateau peu élevé d'*Edgehills* est célèbre par la bataille que se livrèrent, en 1642, les armées royalistes et parlementaires.

Dans le *comté de Stafford*, le Trent arrose encore des terrains fertiles; la variété de son cours, bordé de plantations et de châteaux, ne le cède point en beauté aux sites charmants que ses bords nous ont offerts en parcourant le *Leicestershire*. La contrée qu'il traverse, sillonnée par des canaux, est le théâtre d'une industrie variée qui façonne les métaux pour toutes sortes d'usages, et qui transforme l'argile en poteries et en faïences estimées. Les principales substances qu'on y exploite sont le fer, la houille, le plomb, le cuivre, le marbre et la pierre à chaux. Les produits agricoles sont les céréales, le chanvre et le lin (1). Dans la partie septentrionale commence une chaîne de collines qui se prolonge jusqu'en Écosse, et dont la plus haute est d'environ 1,500 pieds au-dessus du niveau du Trent. Au centre, la grande forêt de Cannock, jadis couverte de chênes, est depuis long-temps un vaste espace entièrement dépouillé. Le climat du comté est en général humide.

Sur la Line, qui se jette dans le Trent, nous apercevons de loin la haute tour carrée de l'église de *Newcastle*, et nous croyons entendre son carillon de huit cloches. Cette ville est désignée sous le nom de *Newcastle-under-Line*, c'est-à-dire *Newcastle-sous-Line*, pour la distinguer de Newcastle sur Tyne, chef-lieu du Northumberland. Sa situation est agréable, et ses maisons, bien que basses et couvertes en chaume, sont propres et jolies. Les villages qui l'environnent sont remplis de manufactures. A six lieues vers le sud, *Stafford*, sur la rive gauche de la Sow, fait un grand commerce de draps, de cuirs et de souliers : c'est une ville

(1) Voici l'état de la fortune des individus domiciliés, tant à Birmingham que dans ses environs :

		liv. st.		de francs.
3	propriétaires possédant ensemble	1,000,000	ou	25,000,000
10	*idem*	2,000,000	ou	50,000,000
20	*idem.*	3,000,000	ou	75,000,000
50	*idem.*	4,000,000	ou	100,000,000
100	*idem.*	5,000,000	ou	125,000,000

(1) Son sol se compose de 202,500 hectares en culture, de 40,000 en pâturages, et de 57,000 en bois et en terres incultes.

de 7,000 âmes dont les rues sont bien pavées et les maisons bien bâties.

Ce pays, habité jadis par les *Cornavii*, que les Romains subjuguèrent, renferme encore plusieurs camps tracés par ces derniers. On sait qu'ils y avaient quatre stations militaires : à deux lieues de Stafford, *Mediolanum* est le petit village de *Knightly;* celui de *Wrottesley* était *Uriconium:* il est situé près de *Wolverhampton,* ville de 18,000 âmes, célèbre par ses vernis et par ses ouvrages en étain, en fer et en cuivre; le hameau de *Barbeacon* était un lieu important, appelé *Etocetum;* à peu de distance de ses murs, s'élevait *Uracona,* dont *Litchfield* occupe, dit-on, l'emplacement. Cette ville de 5,000 âmes, siége d'un évêché, renferme une des plus belles églises gothiques du royaume, dans laquelle il faut voir les tombeaux de Joseph Addison, de Samuel Johnson, de David Garrick et d'Anna Seward, et lire leurs épitaphes composées par Walter Scott. Ces personnages célèbres, dont les cendres reposent près de celles de lady Wortley Montague, qui introduisit dans la ville l'inoculation de la petite vérole, et qui, dans des lettres pleines d'intérêt, fit connaître les mœurs de Constantinople, naquirent à Litchfield.

Le cours de la *Severn* et de nombreux canaux, dont l'utilité ne devrait cependant point faire négliger l'entretien des chemins vicinaux, donnent à l'exploitation des mines, aux usines et aux manufactures de toiles et de lainage du comté de *Salop* ou du *Shropshire,* la plus grande activité. Le plomb y était exploité par les Romains; aujourd'hui le fer est le principal métal que l'on y utilise. On y compte une quarantaine de fourneaux qui en affinent annuellement 780,000 quintaux. Ses houillères produisent 2 millions 600,000 quintaux de combustible; 180 machines à vapeur sont réparties dans ses diverses usines qui occupent 6,000 ouvriers. Il n'est pas une ville qui ne renferme des manufactures. Le sol y est fertile et bien cultivé : il produit des céréales en abondance, un peu de houblon, du chanvre et du lin [1]. On y remarque plusieurs belles forêts de chênes; au sud-ouest ce sont les bouleaux qui dominent. Dans les plaines qui occupent la partie orientale on élève des troupeaux de bêtes à cornes dont la plus grande partie du laitage est convertie en fromage que l'on vend sous le nom de Chester. Les montagnes qui dominent à l'ouest nourrissent des moutons dont la laine estimée est employée dans les manufactures de la principauté de Galles.

Le fer est utilisé partout dans ce comté : au village de *Colebrooke-Dale,* la Severn coule sous un pont de ce métal, formé d'une seule arche de 100 pieds de largeur; à *Wellington,* ville de 8,000 âmes, l'église, édifice gothique, est supportée par des piliers en fonte : ces deux localités rivalisent par l'importance de leurs forges. Les autres lieux où l'on prépare le fer sont, au nord de la Severn, *Madeley-Wood, Leghtmoor, Horsehay-Oldpark, Ketley, Snedshill, Donnington, Queen's-Wood,* et *Wrokwardine-Wood;* au sud *Willey, Broseley, Calcot, Benthall,* et *Barnett's-Leason.*

Shrewsbury, capitale du comté, a deux beaux ponts sur la Severn. C'est une ville dont la construction est due aux Bretons, qui la bâtirent sur l'emplacement d'une seconde cité d'*Uriconium.* Ils la nommèrent *Penguerne,* et les Saxons l'appelèrent ensuite *Scrobbes-Byrig.* Les hauts clochers de deux de ses six églises, les massives tours de son château et quelques belles maisons qui dominent les autres, lui donnent de loin une apparence de beauté que son intérieur ne justifie pas. Ses rues sont étroites, tortueuses, rapides et mal pavées ; cependant elle renferme quelques beaux édifices publics. L'*infirmary* est un des mieux tenus du royaume. Près de sa principale entrée, une colonne en pierre sert de piédestal à la statue de lord Hill, qui s'illustra dans les dernières guerres. A quelque distance de ce monument, une belle promenade occupe un vaste espace entre les murs et la rivière. Cette industrieuse cité, qui possède deux grandes manufactures de toile et une vaste usine de fer, est renommée par ses gâteaux et son porc salé.

En descendant la Severn nous traverserons *Bridge-north,* peuplée de 5,000 habitants, que le fleuve partage en haute et basse ville. Plusieurs maisons y sont creusées dans le roc. On y voit les restes du château de Castel-hill où Charles I[er] résida pendant les guerres civiles. Près de la limite méridionale du comté s'élève, sur la rive gauche de la Tame, une autre ville de la même population : c'est *Ludlow,* l'ancien *Bravinium,* aujourd'hui la résidence

[1] Ce comté comprend 121,500 hectares en terres labourables, 202,500 en pâturages, et 12,000 en bois et en terres incultes.

d'un grand nombre de familles nobles. On y voit un vieux château en ruines où se tint, sous le règne d'Elisabeth, une haute cour de justice.

La beauté des sites qui bordent la Severn pourrait nous engager à suivre le cours de cette rivière dans toute la longueur du *comté de Worcester;* mais de charmantes vallées, de verdoyants coteaux, des prairies émaillées de fleurs où paissent de belles bêtes à cornes et des troupeaux de moutons couverts de fines toisons, des champs dont les produits sont aussi riches que variés et qui approvisionnent d'excellents légumes les villes environnantes, nous arrêteraient inutilement; jetons plutôt un coup d'œil sur les deux plus importantes villes de ce comté (¹).

Kidderminster, sur le Stour, au milieu d'un territoire entouré de canaux, a dans ses environs plusieurs sources minérales estimées. Ses manufactures sont florissantes : la fabrication des tapis occupe plus de 1,000 métiers, et celle des soieries plus de 700; le tiers de ses habitants, au nombre de 12,000, peuple les ateliers. Sur un canal qui communique à la Severn, nous apercevons la petite ville de *Droitwich,* dont les salines produisent plus de trois millions de francs. Une route, qui descend entre deux canaux jusqu'à la riviere, conduit à *Worcester,* où l'on trouve un beau pont en pierre. La ville, qui renferme 20,000 habitants, est bâtie sur une hauteur d'où l'on découvre les belles campagnes d'alentour. Sa cathédrale, qui fut commencée en 680 sous Ethelred, roi de Mercie, et terminée en 1374, est un édifice gothique d'une riche architecture et de 500 pieds de long : au nombre des monuments funèbres qu'elle renferme, on remarque le tombeau du roi Jean. Cette capitale eut beaucoup à souffrir des querelles sanglantes qui divisèrent les maisons d'York et de Lancastre. Mais l'événement le plus remarquable qui se passa sous ses murs, est la célèbre bataille gagnée par Cromwell sur les Ecossais, auxquels il tua 2,000 hommes et fit 8,000 prisonniers, qui furent presque tous vendus comme esclaves en Amérique.

A cinq lieues au sud-est de Worcester, la jolie petite ville d'*Evesham,* peuplée de 5,000 âmes, est agréablement située sur une hauteur au bord de l'Avon. Elle a trois églises paroissiales, mais toutes ses cloches sont réunies dans une seule tour isolée. Cette ville est fort ancienne. Il se livra dans ses environs, en 1265, une bataille entre le prince qui devint roi sous le nom d'Edouard Ier et Simon de Montfort, comte de Leicester, dans laquelle celui-ci fut battu et perdit la vie.

Si le comté de Dorset est le jardin de l'Angleterre, le *comté de Hereford* en est le verger : ses fruits sont célèbres depuis le règne de Charles Ier ; on en exporte une grande quantité de cidre et de poiré. L'agriculture est l'occupation principale de ses habitants; le froment, l'orge, les légumes et les belles races de bestiaux, donnent, par leur abondance autant que par leur qualité, une grande importance à ses produits (¹). *Hereford,* sa capitale, arrosée par la Wye, est fort ancienne; quelques auteurs croient que son premier nom, chez les *Silures,* qui habitaient la contrée avant l'invasion romaine, était *Ercinna;* d'autres pensent qu'elle fut bâtie sur l'emplacement d'*Ariconium,* mentionnée par Antonin, et qu'un tremblement de terre détruisit; d'autres, enfin, prétendent que son nom dérive de la langue des Saxons, et signifie le *gué d'une armée :* ces peuples lui auraient donné cette dénomination en la traversant, pour poursuivre les anciens Bretons qui se réfugièrent dans le pays de Galles. Elle ne devint florissante que vers l'an 825, à l'époque où Misfred, roi de Mercie, y fit bâtir une église en mémoire d'Ethelbert, roi des Saxons orientaux, assassiné par la femme du roi Offa, au moment où il cherchait à séduire sa fille. Cette église prit peu de temps après le rang de cathédrale; elle fut rebâtie au onzième siècle, détruite par les Gallois sous le règne d'Edouard-le-Confesseur, et reconstruite plus tard, par ses évêques, sur le modèle de celle d'Aix-la-Chapelle. La ville est bien bâtie et propre; elle renferme quelques fabriques peu importantes de gants, de chapeaux et de flanelles.

La Wye passe plus bas à *Monmouth,* capitale d'un pays où le peuple parle encore le gallois, et qui ne fut organisé en comté que sous le règne de Charles II. Cette ville possède une

(¹) Son sol comprend 204,000 hectares en culture, 105,000 en pâturages, et 12,000 en bois et en terrains incultes.

(¹) Il comprend 202,500 hectares en culture, 20,500 en bois et en terres incultes, et 12,200 occupés par les habitations, les routes et les rivières.

belle manufacture de tôle et de fer-blanc. Elle renferme à peine 5,000 habitants, et n'est composée que d'une seule rue où l'on voit quelques belles maisons. Les ruines qui la dominent sont les restes d'un vieux château où naquit Henri V, appelé pour cette raison Henri de Monmouth. La halle neuve, dont la façade à double rang de colonnes est d'un assez beau style, est décorée de la statue de ce prince. Une partie de ses habitants s'occupe de la préparation du tan, qu'ils retirent de l'écorce des chênes que le cours de la rivière et les canaux du comté apportent des forêts situées dans sa partie orientale. Près de l'embouchure de la Wye, la petite ville de *Chepstow* est avantageusement située pour le commerce. Son port peut recevoir des bâtiments de 700 tonneaux; il est cependant exposé aux ravages des hautes marées, qui s'y élèvent souvent de 30 à 60 pieds avec une telle rapidité, que le pont en fonte qui traverse la rivière en est endommagé. On voit dans la ville un puits d'eau douce qui tarit à la marée haute et se remplit à la marée basse. Ce puits n'est pas la seule curiosité que l'on montre aux étrangers qui arrivent à Chepstow; on leur fait remarquer au château la tour de Harry-Martin : c'est le nom d'un des juges de Charles Ier qui, après y avoir été enfermé par ordre de Charles II, y mourut en 1680. Le pont de cette ville, un grand nombre de forges établies depuis peu d'années dans différentes localités, plusieurs importantes fonderies d'étain, des manufactures de porcelaine dont les produits sont estimés, annoncent que ce comté est abondamment pourvu de mines de fer, d'étain, de houille, et qu'il possède des exploitations de kaolin : ce sont les principales sources de son industrie. Quelques cantons y joignent cependant la fabrication de bas, de flanelles et de divers tissus de laine. Des canaux distribués avec art, des routes bien entretenues servent à transporter les marchandises et à étendre les spéculations commerciales. Le climat y est assez doux dans les plaines et rigoureux dans les montagnes. La partie orientale est d'une fertilité remarquable; les parties occidentales et montagneuses offrent un sol généralement aride, bien que les pentes soient dans beaucoup d'endroits couvertes de pâturages, de terres cultivées et de bois; au sud on voit alterner des terres grasses et fertiles, des terres légères et des marais, particulièrement près des côtes qui bordent l'embouchure de la Severn, sujette à de fréquentes inondations [1].

Nous venons de parcourir les quarante comtés de l'Angleterre; visitons ceux qui appartiennent à la *principauté de Galles*. A peine égale au sixième de l'Angleterre proprement dite, cette principauté se divise sous le rapport administratif en douze comtés, sous le rapport judiciaire en quatre arrondissements, sous le rapport ecclésiastique en quatre évêchés, et sous le rapport physique en deux régions : l'une méridionale et l'autre septentrionale [2]. La grande quantité de montagnes qui hérissent sa surface l'ont fait surnommer la petite Suisse. On conçoit que ce n'est pas dans la hauteur de leurs cimes que l'on peut leur trouver quelque ressemblance avec les Alpes; mais leurs escarpements rapides, leurs flancs déchirés et taillés à pic, la profondeur de leurs étroites vallées, les lacs, petits mais limpides, que l'on rencontre à chaque pas, le grand nombre de rivières et de ruisseaux qui tantôt se précipitent en cascades, tantôt roulent lentement au milieu des prairies; les brouillards humides qui s'élèvent de la surface de ces eaux, et quelquefois s'attachent au sommet des plus hautes montagnes; la neige même qui s'y conserve fréquemment jusqu'à la fin du printemps, leur donnent, malgré leur faible élévation, qui n'atteint pas 600 toises, l'apparence de ces pics sourcilleux qui dans les hautes chaînes du globe arrêtent les nuages, ou servent de séjour à des glaces éternelles. Ce pays offre une suite continuelle de sites romantiques et de perspectives sauvages.

Dans la partie méridionale, les monts *Fothoc*, connus sous le nom de *montagnes noires* (*black mountains*), qu'ils doivent à la teinte que leur impriment les bruyères dont ils sont couverts, sont, avec le *Pen-Mallard* et le *Trebeddw*, les élévations les plus remarquables. Dans la partie septentrionale, le *Cader-Idris*, haut de 1,082 mètres, offre aux recherches du botaniste une grande variété de plantes alpines. Le *Snowden* ou *Snowdon*, un peu plus élevé, est loin d'être la plus pittoresque de ces montagnes; mais lorsque son sommet est dégagé

(1) Le comté de Monmouth comprend 41,000 hectares de terres en culture, 80,000 en pâturages, et 8,000 en bois et en terrains incultes. — (2) Sa longueur est d'environ 60 lieues géographiques, et sa plus grande largeur de 34.

de nuages, ce qui est fort rare, on y jouit de la perspective la plus belle et la plus étendue: l'œil y distingue les montagnes de l'Ecosse et celles du Cumberland qui en sont éloignées de pres de 45 lieues. Plus au nord, les montagnes s'abaissent graduellement, mais les beaux points de vue y sont aussi multipliés. Les chaînes et les plateaux du pays de Galles donnent naissance à plusieurs rivières importantes : la Wye et la Severn sortent des flancs du *Plinlimmon*, et la Dée se forme de la réunion de deux torrents qui descendent d'une montagne voisine du Cader-Idris. Le plus grand de ses nombreux lacs est le *Bala*, que traverse la Dée : il a une lieue ½ de longueur sur 3,600 pieds de largeur.

Examinons sous le rapport géognostique et sous celui de la richesse minérale, la principauté en commençant par le sud. A partir de l'embouchure du Tay jusqu'aux environs du cap Saint-David's règne de l'est à l'ouest la formation houillère; deux grandes formations contiguës de grès rouge et d'autres roches arénacées, que l'on comprend sous le nom d'arkoses, s'étendent jusqu'à la mer d'Irlande; les chaînes de montagnes sont principalement composées de calcaires anciens dominés par des sommets granitiques ; le nord se termine aussi par des dépôts houillers. On exploite de la houille dans les comtés méridionaux de Pembroke, de Glamorgan et de Brecknock ; elle est toujours accompagnée de mines de fer, mais les plus considérables sont dans ces deux derniers. Celui de Glamorgan renferme des filons d'étain. On trouve du plomb dans les comtés de Caermarthen, de Cardigan et de Montgomery ; celui de Radnor en renferme en petite quantité avec un peu de cuivre ; dans celui de Merioneth on n'exploite que des granites et des porphyres. Ceux de Caernarvon, de Denbigh et de Flint, sont assez riches en cuivre, en fer et en plomb.

La région septentrionale est beaucoup moins fertile et moins peuplée que la méridionale. Dans celle-ci les produits du sol suffisent à la sobriété des habitants; au centre, la température a toute l'âpreté des régions élevées; près des bords de la mer qui baigne la contrée au nord, à l'occident et au midi, le climat est doux, mais humide. Cependant rien n'empêche de considérer le pays de Galles comme généralement salubre.

L'agriculture n'est pas, à beaucoup près, aussi florissante dans la principauté de Galles que dans le reste de l'Angleterre; mais dans tous les comtés des sociétés d'agriculture ont été fondées qui auront tôt ou tard une heureuse influence sur le perfectionnement de la science agricole. Les pâturages occupent 1,000,000 d'hectares; on évalue à 630,000 la superficie des terres labourées; sur les 680,000 qui restent incultes, 280,000 peuvent être défrichés avec avantage. Cependant si l'agriculture n'y est pas encore arrivée à un degré de prospérité satisfaisant, il n'en est pas de même des autres branches d'industrie. Des filatures de coton se sont élevées dans les comtés de Flint et de Denbigh ; des usines où l'on prépare le fer, le cuivre et le plomb, sont répandues du midi au nord; presque partout on tisse des toiles, des flanelles et des draps. Chaque fermier fabrique plus de draps qu'il n'en peut consommer ; il n'est pas une chaumière qui ne renferme un métier de tisserand. Enfin l'industrie manufacturière et le commerce maritime ont pris depuis une dizaine d'années une telle extension dans la principauté de Galles, que durant cet espace de temps la population a augmenté de plus d'un sixième. Ces progrès doivent être attribués à la construction de plusieurs canaux, tels que le canal d'Ellesmere qui joint la Dée à la Severn, et ceux de Brecknock, de Cardiff, de Neath et de Swansea, qui établissent des communications avec le canal de Bristol, ainsi qu'au soin avec lequel les routes longtemps négligées sont maintenant entretenues par les riches propriétaires. La navigation acquerrait encore une plus grande extension, si l'avantage que présentent des côtes découpées par un grand nombre de golfes et de rades était augmenté par celui qu'offriraient des constructions qui rendraient plus commodes et plus sûrs les ports de cette principauté.

Commençons notre excursion chorographique par la région méridionale. Le comté de *Glamorgan* est si fertile qu'on l'appelle le jardin du pays de Galles; il est riche en houillères et en métaux : c'est le Harz de la contrée. Ses usines livrent annuellement à la consommation 2,500,000 quintaux de fer en fonte ou en barres, et 150,000 de cuivre. Les grands ateliers où l'on travaille le fer sont ceux d'Aberdare; les villes de *Neath* et de *Swansea* contiennent aussi des forges considérables. La première de

ces villes, qui porte le nom d'une petite rivière qui se jette près de là dans la baie de Swansea, est petite et mal bâtie; les restes de son ancienne abbaye sont occupés par une usine. La seconde, peuplée de 11,000 âmes, doit son importance à son commerce de métaux, à ses brasseries, à ses poteries, à ses corderies, et au mouvement de son port que l'on peut considérer comme le plus important du pays de Galles. Plusieurs canaux y apportent un grand nombre de produits, et ses bains de mer sont très fréquentés. *Llandaff*, petite paroisse de 1,200 habitants, est le siége d'un évêché. Du haut de sa belle cathédrale on aperçoit *Cardiff* ou *Caerdif*, sur la rive gauche du Taaf que l'on traverse sur un beau pont de cinq arches. Cette ville est à un quart de lieue de la mer; c'est la capitale du comté. Sa population n'est que de 4,000 habitants. Il ne reste plus de son château, bâti sous Guillaume-le-Conquérant, qu'un donjon et un mur d'enceinte. On élève dans le Glamorgan des chevaux d'une belle race, vifs et vigoureux, des bêtes à cornes estimées, et des moutons qui fournissent une laine d'une grande finesse.

Le *comté de Brecknock* ou de *Brecon*, moins important par ses mines, l'est beaucoup plus par ses pâturages : il nourrit un grand nombre de moutons, et sa principale industrie consiste à fabriquer des bas et des étoffes de laine. Il porte le nom de sa capitale, petite ville qui fut autrefois fortifiée, ainsi que le prouvent une tour et quelques restes de murailles. Des médailles et des débris antiques, trouvés sur le sol et aux environs de ce chef-lieu, indiquent une station romaine. A l'est de Brecknock est le lac appelé *Brecknock-mere*, sur le bord duquel la tradition place une grande ville qui fut, dit-on, engloutie par un tremblement de terre.

Dans le comté de *Carmarthen* ou *Caermarthen*, le sol est célèbre par ses belles récoltes en avoine et en orge : le froment s'y cultive avec peu de succès. Sur la rive droite d'une rivière assez considérable appelée *Towey* ou *Towy*, on arrive à *Caermarthen*, en traversant un beau pont de dix arches. Cette ville, bâtie en amphithéâtre sur l'emplacement de *Maridunum*, est grande et commerçante, bien que sa population ne soit que de 10,000 âmes. Son petit port reçoit, à la marée haute, des navires de 300 tonneaux. Des routes en fer donnent de l'activité aux usines de *Llanelly*, petite ville située à cinq lieues au sud-est de la précédente.

En continuant à suivre les bords de la mer nous traverserons la petite ville maritime de *Pembrocke*, dont la longue rue, assez bien bâtie, est située au pied d'une montagne. C'est la patrie de Henri VIII. Sous la chapelle de l'ancien château-fort aujourd'hui en ruines, et qui fut bâti par Anulph de Montgomery vers la fin du onzième siècle, la caverne de Wogan est remarquable par un écho qui répète plusieurs syllabes. Cette ville donne son nom au comté maritime dont elle est le chef-lieu, et dans lequel de fertiles champs de blé, de vastes prairies, et l'abondance de la pêche maritime, s'opposent au développement de l'industrie manufacturière. *Milford*, dont la fondation ne date que de 1790, est une petite cité dont les rues sont irrégulières et les maisons bien bâties. Sa baie ressemble à un lac immense : elle s'enfonce de six lieues dans les terres et forme le havre le plus commode de la Grande-Bretagne. *Haverford-west*, appelée en gallois *Hwlffordd*, est la plus grande et la plus commerçante ville du comté, bien qu'elle ne renferme pas plus de 4,500 habitants. Elle est bâtie en amphithéâtre sur la pente d'une colline couronnée par le vieux donjon d'un château en ruines. *Saint-David's*, situé au bord de la mer près d'un cap qui porte le même nom et que les anciens appelaient *Promontorium Octapitarum*, est peuplé de 2 à 3,000 âmes et le siége d'un évêché. Saint David est le patron du pays de Galles, comme saint Georges est celui de l'Angleterre, saint André celui de l'Écosse et saint Patrick celui de l'Irlande; mais saint David a cela de particulier que le 1er mars, jour de sa fête, on porte en son honneur un poireau : singulier symbole que les savants théologiens expliquent de diverses manières.

Aux produits de la pêche les habitants du *comté de Cardigan* joignent le commerce de la laine et des troupeaux; l'agriculture y est peu soignée; près de la mer on engraisse les terres avec des plantes marines, et l'on obtient d'abondantes récoltes d'orge; celles du froment ne suffisent pas à la consommation. Les côtes sont exposées à de fréquents ravages causés par les tempêtes qui soulèvent les flots irrités. Un canton tout entier, celui de Cantrof-Gwa-

clod, a été envahi par la mer. *Cardigan*, la capitale, dont le port est très fréquenté et le commerce considérable, donne son nom à une grande baie qui se divise en plusieurs petites.

Le dernier *comté* qui nous reste à voir dans la région méridionale est celui de *Radnor*. Circonscrit au sud par le cours sinueux de la Wye, c'était un des moins fertiles et des moins peuplés ; mais, à force de soins, l'habitant en a fait l'un des mieux cultivés de la principauté. L'extrémité au nord-ouest est encore un désert presque impraticable. Le *Vieux* et le *Nouveau-Radnor*, en anglais *Old-Radnor*, et *New-Radnor*, et en gallois *Maesyfed-hen* ou *Pen-y-craig*, et *Maesyfed-newyold*, éloignés l'un de l'autre de moins d'une demi-lieue, méritent à peine d'être visités ; le premier est un village de 1,300 habitants, situé sur un rocher escarpé ; le second, qui n'a que le tiers de cette population, a le rang et les prérogatives de chef-lieu de comté. Les assises se tiennent alternativement au Nouveau-Radnor et à *Presteigne*, petite ville appelée en gallois *Llan-Andrew*, et qui a sur la précédente le double avantage d'être un peu plus peuplée et beaucoup mieux bâtie.

Dans la contrée septentrionale, le *comté de Montgomery*, entrecoupé de vallées, de collines, de prairies et de champs de blé, abondant en mines de plomb, mais dépourvu de houille, est célèbre par la quantité de poissons, et surtout de saumons, que nourrissent ses rivières. Ses moutons donnent une laine estimée qui alimente les importantes manufactures d'étoffes de laine de *Newton*, de *Berriew* et de *Welchpool*. Près de la rive droite de la Severn, *Montgomery* se fait remarquer de loin, sur un rocher, par les restes de son vieux château, bâti sous Guillaume-le-Conquérant. Mais si, prenant sur notre gauche, nous nous éloignons de onze lieues, nous verrons au bord du Dovy la jolie petite ville de *Machynleth*, dans laquelle Owen-Glendower convoqua un parlement et accepta la couronne de Galles en 1402. On croit qu'elle occupe l'emplacement d'une station romaine appelée *Maglona*.

Le *comté de Merioneth*, hérissé de montagnes escarpées, présente un aspect âpre et sauvage. Il est agricole et manufacturier ; il nourrit une grande quantité de bêtes à cornes, de chèvres et de moutons, et fait un grand commerce de ses tissus de laine. Le territoire qui le compose portait le nom de *Mervinia* chez les Romains : on voit encore quelques restes des fortifications qu'ils y construisirent. Son chef-lieu est *Dolgelly* ou *Dolgilley*, petite ville mal bâtie qui fabrique une grande quantité de gros draps dont le produit est important. *Bala*, qui partage avec Dolgelly l'honneur d'être le siége des assises de Merioneth, est fort ancienne : on y voit les restes de trois camps romains. Elle est à l'extrémité orientale du Bala, qui, nous le répétons, est le plus grand lac du pays de Galles.

En suivant le cours de la Dée, qui sort du Bala, nous traverserons le *comté de Denbigh*, fertile en grains, riche en bétail et abondant en mines. L'air y est pur, les habitants y vivent long-temps : les glaces de l'âge n'amortissent point l'activité dont ils sont doués. *Denbigh*, le chef-lieu, est situé près de la rive gauche du Clwyd dans une vallée parfaitement cultivée. C'est une ville petite, mais bien bâtie ; son commerce consiste dans la vente de ses cuirs, de ses gants et de ses souliers, qu'elle exporte principalement en Angleterre et en Irlande. Sur un roc qui la domine s'élèvent les restes d'un château qui la défendait jadis, et qui fut détruit, en 1646, par les troupes du parlement.

La plupart des villes de la principauté sont dominées par de vieux châteaux en ruines ; nous ne citons que les plus remarquables : la petite ville de *Flint* nous en montre deux ; l'un, flanqué encore de trois tours, défendait l'entrée de la rivière de Dée ; l'autre, au sommet d'un rocher situé dans un marais des environs, servait également à protéger la ville. C'est à Flint que Richard II, cédant à la nécessité, remit la couronne au duc de Lancastre, depuis Henri IV. Ses bains de mer la rendent agréable dans la belle saison. Le *comté de Flint*, moins montagneux que les autres, abonde en céréales et en pâturages, renferme des mines de fer, de plomb et de houille, et nourrit beaucoup d'abeilles dont le miel est d'un grand produit : il sert dans plusieurs cantons à faire une liqueur assez estimée appelée *metheglin*, et qui ressemble beaucoup à l'hydromel. On trouve dans ce comté des restes d'antiquités romaines. Les *Ordovices*, qui l'habitaient jadis, résistèrent long-temps aux Romains ; ceux-ci donnèrent aux pays le nom de *Venodotie* et y bâtirent une petite ville qu'ils appelèrent

Varis, c'est-à-dire *résidence de Varus*, et que l'on croit être *Bodvari*, petite paroisse de 900 habitants. *Caerwys* ou *Caer-ar-wys*, jadis chef-lieu du comté, et jusqu'au règne d'Élisabeth le rendez-vous des Bardes, qui, en présence des juges nommés par le prince, venaient chaque année y disputer le prix du chant, n'est plus peuplée que d'un millier d'individus. *Holywell*, dont le nom signifie *Saint-Puits*, est une des plus importantes villes de la principauté, puisqu'elle renferme environ 9,000 habitants. Ses maisons sont bâties avec régularité. Elle doit sa prospérité à ses manufactures de coton et à ses usines, où l'on travaille le plomb, le cuivre et le zinc, exploités dans ses environs. Le moteur de ces établissements est la célèbre source appelée *Puits de Saint-Winifred*, qui se précipite d'un rocher avec tant de force et d'abondance qu'elle fournit 30,000 litres d'eau par minute. Cette source est très chaude et estimée pour ses propriétés médicinales. A sa sortie du rocher elle forme une petite rivière qui, après un cours d'environ trois quarts de lieue, va se jeter dans l'embouchure de la Dée. *Saint-Asaph* n'est qu'une seule rue qui prend le titre de ville, parce qu'elle est le siége d'un évêché. Sa population n'est que de 2,000 âmes; sa cathédrale menace ruine, et l'office divin se célèbre dans une autre église. On croit qu'elle fut fondée en 560 par Kentigern, évêque de Glasgow, dont le successeur fut Asa ou Asaph.

Dans le *comté* maritime de *Carnarvon* ou *Caernarvon*, l'agriculture est peu avancée; les chevaux et les bêtes à cornes, le produit des mines et celui de la pêche, sont les principales ressources des habitants. La vie des paysans offre plus d'un trait de ressemblance avec celle des montagnards de la Suisse : depuis la fin de mai jusqu'au mois de septembre ils abandonnent leurs vallées pour suivre leurs troupeaux sur les montagnes, où ils se nourrissent de leur lait et de leur chair; en automne ils redescendent dans les vallées, où ils passent l'hiver à filer la laine et à fabriquer des étoffes grossières pour leur usage. Près de l'emplacement de l'antique *Seguntium*, dont il reste quelques vestiges, Édouard Ier fonda en 1283 la ville de *Carnarvon*. Ses anciennes murailles sont encore debout, ses rues sont étroites, mais ses maisons bien bâties; son port sur la côte méridionale du détroit de Menai, qui sépare la principauté de Galles de l'île d'Anglesey, reçoit en tout temps un grand nombre de navires des différents points du royaume, et des baigneurs dans la saison des bains de mer. Elle renferme une société d'agriculture, et une maison de prières pour une secte d'enthousiastes nommés sauteurs. Les faubourgs sont plus grands que la ville, et l'église paroissiale est à un quart de lieue de celle-ci. Elle a donné le jour à Édouard II, premier prince de Galles. *Bangor*, comme toutes les villes épiscopales de la principauté, n'est qu'un amas de chétives habitations au milieu desquelles s'élève une vieille cathédrale. Celle-ci est assez belle; sa longueur est de 208 pieds; elle fut en partie détruite par Owen-Glendower.

L'île d'*Anglesey* forme un *comté*. La culture s'y est améliorée depuis que la contrebande et l'exploitation des laines ont cessé d'être les principales occupations de ses habitants. On y compte environ 1,400 mineurs et une centaine de fondeurs. Sa superficie comprend 5,000 hectares en culture, 75,000 en pâturages, et 20,000 en bois et en terres incultes. La ville que l'on considère comme la capitale du comté est *Beaumaris*, sur la côte orientale. Sa population n'est que de 2,500 habitants; son église est élégante et renferme quelques beaux mausolées; son port présente un abri sûr aux navires de commerce. Mais *Amlwich*, sur la côte septentrionale, renferme une population deux fois plus considérable; son port, taillé dans le roc pour 30 navires de 200 tonneaux, est l'ouvrage de la compagnie des mines de cuivre d'Anglesey.

A l'ouest d'Anglesey, dont elle n'est séparée que par un étroit passage, s'étend l'île d'*Holyhead*, qui dépend du même comté. Elle a 3 lieues de longueur sur une lieue dans sa plus grande largeur. Sur sa côte septentrionale on voit une ville du même nom, que les Gallois nomment *Caer-Gwyby*, en l'honneur de saint Gybi, personnage qui vivait dans l'île vers la fin du quatrième siècle. Elle renferme plus de 4,000 habitants et une église assez belle. Son cimetière présente un singulier effet par sa position sur un rocher qui s'élève au fond du port, et par son enceinte formée d'une épaisse muraille flanquée de tours. Dans les vastes cavernes des rocs escarpés qui dominent la ville, vont se réfugier de nombreuses troupes d'oiseaux de mer qui y déposent leurs

œufs; l'accès de ces cavernes est très périlleux, et cependant les habitants de l'île parviennent à se procurer ces œufs, que l'on recherche comme un mets délicat.

Nous avons dit que pour l'administration de la justice, la principauté de Galles était divisée en quatre arrondissements. Celui du sud-est comprend les comtés de *Glamorgan*, de *Brecknock* et de *Radnor;* celui du sud-ouest, les comtés de *Pembroke*, de *Caermarthen* et de *Cardigan;* celui du nord-est, les comtés de *Montgomery*, de *Denbigh* et de *Flint;* celui du nord-ouest, les comtés de *Merioneth*, de *Caernarvon* et d'*Anglesey.* Les quatre évêchés de la principauté sont sous la juridiction de l'archevêque d'York.

LIVRE SOIXANTIÈME.

Suite de la Description de l'Europe. — Description historique et topographique des îles Britanniques. — Deuxième section. — Description de l'Écosse.

Avant de traverser le golfe de Solway, avant de franchir les hautes montagnes de l'Écosse, avant de nous enfoncer dans ses vallées profondes, arrêtons-nous sur les ramifications des monts Cheviot, d'où descendent la Dée, la Nith et l'Annan pour aller se jeter dans le golfe que nous venons de nommer, et que les Anglais regardent comme un bras de mer, en l'appelant tantôt *Solway-Frith*, et tantôt *Booness-Wath;* examinons rapidement la division politique et religieuse, les produits, les mœurs des montagnards et l'histoire de cette contrée.

L'Écosse est divisée en trente-trois comtés beaucoup moins considérables que ceux de l'Angleterre, puisque leur superficie ne forme que 3,830 lieues, en y comprenant les îles. Elle présente deux grandes régions naturelles: la *Haute* et la *Basse-Écosse,* ou, suivant l'expression écossaise, les *Highlands* et les *Lowlands* [1]; mais on peut la partager d'une manière plus exacte encore en trois divisions: la région méridionale, la région centrale et la région septentrionale. La première est séparée de la seconde par le golfe de *Forth* à l'est, et par celui de *Clyde* à l'ouest; ces deux golfes sont joints ensemble par le grand canal qui traverse le royaume. La seconde est séparée de la troisième depuis le golfe de *Murray,* ou de *Moray,* au nord-est, jusqu'au lac ou golfe *Linnhe* au sud-ouest, par une suite de lacs à travers lesquels passe le canal calédonien, qui, long de trente lieues, joint la mer du Nord à l'Océan Atlantique.

Les habitants de la Haute et de la Basse-Écosse se distinguent par leur langage, leurs costumes et leurs vêtements: tandis que les derniers offrent dans leurs manières plusieurs traits de ressemblance avec les Anglais et même avec les Français; les autres, par leur langue et leurs usages, se rapprochent des Gallois et des Irlandais. Les montagnards ont toujours montré le plus grand attachement pour tout ce qui rappelle leurs ancêtres. Ils ont remplacé la harpe du barde par la cornemuse du pâtre, mais leur musique n'a pas varié dans son harmonieuse simplicité. Une grâce touchante et naive caractérise encore leurs chants consacrés à l'amour; ceux qui par un rhythme plus vif et plus cadencé invitent au plaisir de la danse, conservés à dessein dans les armées anglaises, y excitent l'Écossais au combat. Le costume national, qui, dans les révoltes dont l'Écosse fut si souvent le théâtre, était un signe de ralliement, fut proscrit par le parlement après le dernier soulèvement en faveur du dernier des Stuarts; mais il est redevenu général dans la montagne; on l'a même conservé dans les régiments

(1) Dès la plus haute antiquité, l'Écosse fut divisée en *Albanie* ou *Albainn* (région des montagnes), *Maïatie* ou *Mag-aite* (région des plaines), et *Calédonie* ou *Celtique*, c'est-à-dire région des forêts, appelée ainsi du kymric *Calydon* (forêt), qui correspond au gaélic *ceilte* ou *ceiltan*. Mais les forêts qui couvraient les monts Grampians ayant disparu, il n'est plus resté que les dénominations de *régions de montagnes et de plaines*. (Voyez l'*Histoire des Gaulois*, par M. A. Thierry.)

de cette partie de l'Écosse. Il consiste en un justaucorps, en une espèce de jupe courte appelée *feil-beg*, ou *kilt*, et en un long et large manteau, le *plaid*, qu'ils rejettent sur l'épaule comme la toge chez les Romains, et qu'ils retiennent à l'aide d'une épingle ou agrafe d'argent appelée *broach*. Leur cuisse est nue, mais leur jambe est couverte d'un bas fait, ainsi que les autres parties de l'habillement, d'une étoffe de laine à carreaux de diverses couleurs nommée *tartan*. Ces bas sont, depuis la chaussure jusqu'aux genoux, retenus avec des jarretières de laine bigarrées. Leur coiffure est un petit bonnet qu'ils ornent d'une plume. Le costume des femmes de la montagne diffère principalement de celui des autres Écossaises par l'espèce de manteau dont elles s'enveloppent, et surtout par le *tartan* dont elles s'habillent aussi.

La langue écossaise est un composé de celtique et de différents idiomes du nord. On y remarque facilement plusieurs dialectes : l'*écossais* proprement dit, ou le *low landscotch*, parlé autrefois à la cour des rois d'Écosse, et dans lequel Jacques V composa plusieurs poésies gracieuses; le *border language*, idiome mélangé que l'on parle vers les frontières de la région méridionale, et auquel appartiennent les ballades que chante le peuple : et l'idiome des Orcades, remarquable par le mélange d'un grand nombre de mots norvégiens. Le *gaëlic* ou le *celtique* a deux de ses dialectes en usage en Écosse : le *caldonach*, parlé dans les montagnes et dans les Hébrides, et le *mank*, usité dans la seule île de Man [1]. Le *caldonach* a acquis une grande réputation en Europe depuis la publication des poésies d'Ossian. Cependant l'anglais est répandu dans toutes les parties de l'Écosse, mais il y est prononcé aussi mal que dans le midi de l'Angleterre.

On trouve des restes d'antiquités dans presque toutes les paroisses de ce royaume; nous avons déjà parlé de la muraille romaine construite entre le golfe de Forth et celui de Clyde : on l'appelle dans le pays la *Digue de Graham*, du nom d'un guerrier écossais qui passe pour l'avoir franchie le premier. On trouve encore dans le voisinage des restes de camps romains : l'un d'eux passe même pour être celui d'Agricola. Des tours coniques, des forts qui couronnent le sommet des montagnes, et des habitations souterraines attribuées aux *Picti*, peuvent être considérés comme appartenant à la même époque. On n'est pas certain que de vieilles tours rondes et carrées, remarquables par la solidité du ciment qui lie leurs matériaux, soient dues aux Romains ou aux indigènes qui apprirent d'eux à bâtir; toutefois elles doivent être d'une très haute antiquité. Plusieurs édifices saxons peuvent être rapportés au neuvième et au dixième siècle; mais les constructions religieuses, mais les vieux châteaux, qui, pendant les guerres civiles, servaient d'asile à la noblesse, appartiennent au douzième et au treizième siècle.

Ces monuments, qui se rapportent aux trois époques les plus obscures de l'histoire de l'Écosse, lient en quelque sorte les événements les plus anciens à ceux qui précédèrent la réunion définitive des deux couronnes de la Grande-Bretagne. En remontant aussi loin que les recherches historiques le permettent, on est fondé à croire que la population originaire de l'Écosse se composa de *Cimbri* ou *Kymri*, sortis de la Chersonèse cimbrique, aujourd'hui le Danemark. Ces peuples restèrent les maîtres du pays jusqu'à ce que les *Caledones* ou *Picti*, que Tacite croyait originaires de la Germanie, sortis de la Norvége, et débarquant sur les côtes septentrionales, refoulèrent les *Cimbri* vers le sud. Ces *Picti* sont les ancêtres des habitants de la basse Écosse; en effet, on a toujours distingué ceux-ci du peuple des hautes terres occidentales. Vers le milieu du troisième siècle, les *Attacotti*, appelés ainsi par Ammien Marcellin et d'autres écrivains latins, passèrent de l'Irlande dans le comté d'Argyle, et devinrent la souche des montagnards écossais, qui parlent un idiome irlandais analogue au celtique, tandis que les habitants des basses terres conservent toujours l'idiome scandinave. L'Écosse, subjuguée par Agricola pendant le premier siècle, fut, durant plus de trois cents ans, considérée comme une conquête de Rome, quoiqu'elle n'ait jamais été réellement soumise. La *Caledonia* se gouvernait d'après les usages de chacun de ses peuples, et les *Picti* conservaient celui de se peindre le corps.

A la chute de l'empire romain, les *Cimbri* et les *Attacotti*, ligués contre les *Picti*, combattirent long-temps pour la domination, et ne terminèrent leurs sanglants débats que par

(1) Voyez l'Atlas ethnographique du Globe, par M. *Ad. Balbi*.

le traité d'alliance conclu entre les souverains des deux nations, qui en 843 furent définitivement soumises au roi d'Écosse Kenneth II. Après cette période, le pays devint pendant plusieurs règnes la proie des Danois et des Norvégiens, mais le courage des habitants en ffranchit le sol écossais. Jusqu'au commencement du onzième siècle, le nord du royaume conserva le nom de *Pictland* ou de *Pays des Pictes;* le midi garda les dénominations de *Valencia* et de *Cumbria*, qui rappelaient la domination romaine, et les vallées, au pied des Grampians, peuplées par les descendants des *Attacotti*, se désignaient sous le nom de *Strathcluyd*. Ce fut seulement sous Malcolm II que ces divisions furent confondues sous le titre de royaume d'Écosse. Guillaume-le-Conquérant envahit ce royaume, mais il en respecta l'indépendance.

Dès le douzième siècle, la rivalité des deux États limitrophes trop peu étendus pour satisfaire l'ambition de leurs souverains, et forcés de s'agrandir aux dépens de l'un ou de l'autre, se fait cruellement sentir. Les agressions de Henri III, roi d'Angleterre, sont d'abord glorieusement repoussées par Alexandre II. Bientôt Édouard Ier, profitant de la mort d'Alexandre III, détruit les principales archives de l'Écosse, afin de pouvoir attribuer à l'Angleterre une suzeraineté qu'elle n'avait jamais eue sur ce pays; décore du vain titre de roi l'Écossais Jean Baillol ou Bailleul, qu'il tient sous sa dépendance, qu'il abreuve d'humiliations, qu'il force à comparaître six fois à la barre du parlement anglais pour rendre compte de ses fautes prétendues, mais dans le but secret de le forcer à prendre les armes contre son suzerain, et d'avoir un prétexte de prononcer la forfaiture du vassal et la confiscation du royaume. Baillol désavoue en effet ses honteuses concessions et proclame l'indépendance de sa patrie; alors Édouard, maître des principales places du royaume, subjugue sans peine un pays qui n'avait pas eu le temps de se préparer à la défense, emmène à Londres un roi sans crédit, emporte les insignes de la royauté et la fameuse pierre appelée *Inisfaïl*, le palladium de la souveraineté écossaise. Le généreux Wallace soulève ses compatriotes contre leur oppresseur : dans une lutte aussi inégale l'union devait faire leur force, l'inimitié des partis les divise; ils succombent en regrettant de n'avoir pas conservé au héros qui n'aspirait qu'à leur délivrance l'autorité dont il était digne, et Wallace trahi, livré au farouche vainqueur, périt du dernier supplice. Enfin, sous le commandement du célèbre et persévérant Robert Bruce, qui se fit proclamer roi en 1306, Wallace fut vengé, et la bataille décisive de Bannockburn, gagnée huit ans après, cimenta l'indépendance de l'Écosse.

Depuis cette époque, l'anarchie et la révolte entraînèrent l'Écosse dans une série continuelle de révolutions. Jacques Ier, dont une longue captivité dans la Tour de Londres avait aigri le caractère, veut réprimer avec trop de précipitation l'anarchie, et meurt assassiné : c'est à ce prince que commence la série continuelle de revers qui, pendant quatre siècles, a poursuivi les Stuarts; Jacques II, son fils, périt au siége de Roxburgh, par l'explosion d'un canon qu'il faisait éprouver; Jacques III, livré à d'indignes favoris, haï de ses sujets, succombe sous le fer des conspirateurs; Jacques IV, aimé de son peuple, meurt sur le champ de bataille de *Flowden*, triste résultat de la malheureuse expédition qu'il avait entreprise contre l'Angleterre pour favoriser les projets d'invasion de Louis XII; Jacques V, s'aliénant l'esprit de son peuple en favorisant les prétentions du clergé, succombe au chagrin d'avoir vu 10,000 Écossais refuser de combattre pour leur prince, et mettre bas les armes devant 500 Anglais. Marie Stuart lui succède, mais son attachement à la religion catholique lui devient plus funeste encore qu'à son père; elle abdique en faveur de Jacques VI, son fils, que la mort d'Élisabeth, en 1603, appelle au trône d'Angleterre. Il y monte sous le nom de Jacques Ier, et réunit les deux couronnes sur sa tête : mais ce n'est qu'en 1707 que les deux royaumes sont définitivement compris sous le nom de Grande-Bretagne. C'est alors seulement que les intérêts de l'Écosse et les détails de son histoire se confondent avec ceux de l'Angleterre.

Cependant les Écossais ont conservé leurs anciennes lois et leurs institutions; la justice est administrée par une *haute cour* (*court of session*), dont les décisions ne peuvent être soumises qu'à la révision de la chambre haute du parlement, et qui statue sur les procès civils et criminels; par la cour du *justicier* (*court of justiciary*), le premier tribunal cri-

minel du royaume, et dont les membres font deux fois par an une tournée dans les différents districts; par celle de l'*échiquier*, dont les priviléges sont les mêmes qu'en Angleterre; par celle de l'*amirauté*, qui ne prononce que sur les causes maritimes; par celle des *commissaires* (*commissary court*), composée de quatre juges qui décident les questions de mariages, de divorces, etc. Chaque comté a son *shériff*, magistrat électif auquel il appartient de faire poursuivre les criminels, d'instruire les procès, et de faire exécuter les jugements. Les cités et les bourgs royaux ont aussi des magistrats inférieurs, des juges de paix, ainsi qu'un officier royal appelé *coroner*, chargé de l'enquête qui a toujours lieu lorsqu'il s'agit de mort violente.

L'organisation ecclésiastique de l'Écosse diffère aussi de celle de l'Angleterre : on sait que le presbytérianisme est la religion dominante; que sa liberté complète, fruit des longues discordes de l'Écosse, a été confirmée par l'acte relatif à l'union des deux royaumes; qu'elle est modelée sur le plan de la communion réformée française, et que les pasteurs y jouissent de la même autorité sous le rapport spirituel et d'avantages égaux relativement au temporel. Aucun d'eux ne reçoit un traitement supérieur à 200 livres sterling, ni moindre de 50 livres par an. Le gouvernement de l'église réside dans l'assemblée générale, dans les synodes provinciaux, dans la prêtrise ou l'autorité de chaque pasteur, et dans les sessions ecclésiastiques (*kirk sessions*), assemblées d'un ordre inférieur qui se composent du ministre, des anciens et des diacres de chaque paroisse: ceux-ci assistent le pasteur dans ses fonctions, visitent les riches, et portent des consolations et des secours aux pauvres.

D'après le traité d'union, l'Écosse entretient en état de défense quatre forteresses, savoir: Édinbourg, Stirling, Dumbarton et Blackness, ainsi que plusieurs forts occupés par des garnisons, tels que ceux de George, d'Auguste, de Guillaume, de Charlotte, et quelques autres encore. Par un acte récent du parlement, les lois sur la milice ont été étendues à toute l'Écosse.

Ce pays occupe une place honorable parmi les contrées les plus éclairées de l'Europe. Il possède cinq universités, établies à Saint-Andrew's, au vieux et au nouvel Aberdeen, à Glasgow et à Édinbourg. Chacune de ces grandes villes renferme des pensionnats et des colléges dans lesquels l'éducation est donnée avec soin, et chacune de ses paroisses entretient une école primaire. Le gouvernement britannique, comprenant l'avantage qui résulte de l'instruction répandue dans les rangs inférieurs de la société, et convaincu de la nécessité d'entourer de quelque considération ceux qui se vouent à l'instruction primaire, ne livre pas, comme en France, le sort des maîtres d'école à la parcimonie du peuple. Il leur alloue un salaire dont le maximum est fixé depuis 1803 à 22 l. st. (550 fr.), et le minimum à 16 l. st. (400 fr.), ce qui, ajouté à ce qu'ils reçoivent des écoliers, leur assure une existence honnête. Ces maîtres enseignent tous la lecture, l'écriture et le calcul; mais il n'est pas rare d'en trouver qui y joignent l'enseignement de la géographie, des mathématiques, du latin, du grec, et même du français. Aussi voit-on les enfants des familles les plus honorables fréquenter les écoles paroissiales jusqu'à ce qu'ils soient en âge de suivre les cours des colléges et des universités. Il en résulte un sorte de rapprochement entre les enfants des différentes classes : ce qui est encore un bien pour la société. Outre les écoles paroissiales salariées par l'État, il en existe un grand nombre d'autres que des sociétés philanthropiques entretiennent à leurs frais. Ces associations, et particulièrement celle qui prend le titre de *Société pour la propagation de l'instruction chrétienne*, ont fondé, avec leurs seules ressources, 324 écoles dans les *Highlands*. L'esprit d'association a même fait plus que le gouvernement. En 1820 on comptait dans toute l'Écosse 942 écoles paroissiales, recevant 54,200 enfants, et 2,222 écoles particulières, donnant l'éducation primaire à 106,700 enfants. Le nombre des écoliers de toute l'Écosse est à la population dans la proportion de 1 à 9, c'est-à-dire qu'il y a plus de 270,000 écoliers; mais la proportion serait plus satisfaisante si l'instruction n'était pas arrêtée dans les Highlands par l'isolement et la dissémination des populations : dans cette partie de l'Écosse, le nombre des enfants dépourvus d'instruction est à celui des habitants dans la proportion de 60 à 100, malgré le zèle des sociétés philanthropiques.

Avant sa réunion à l'Angleterre, les importations et les exportations de l'Écosse étaient

peu considérables : l'industrie y était encore dans l'enfance. Aujourd'hui ce pays se distingue par ses fabriques de toile et de coton, par ses tissus de laine, par ses fonderies et ses usines ; ses pêcheries ont acquis plus de développement, et le commerce est devenu l'une de ses plus grandes ressources. Les exportations consistent principalement en lin, en chanvre, en fil, en toile, en fer, en blé, en bois, en suif, etc., et les seules importations en diverses denrées coloniales et en produits manufacturés. Les principaux ports qu'alimente ce mouvement commercial sont Leith, Dundée, Abroath, Montrose, Aberdeen, Peterhead, Banff, Inverness et Glasgow.

Après cette digression destinée à préparer l'esprit au spectacle intéressant qu'offrent les progrès de la civilisation et les curiosités de la nature en Écosse, nous pouvons parcourir cette belle contrée, si prodigue de beautés sauvages et de sites enchanteurs.

En entrant dans le golfe de Solway, on aperçoit sur la pente d'une colline, au fond de la baie de *Wigton*, la petite ville de ce nom, chef-lieu d'un *comté* agricole et maritime. Mais en traversant le golfe de Glenluce et une langue de terre appelée *Mull de Galloway*, on arrive à *Port-Patrick*, dont la population, qui n'était en 1790 que de 500 individus, s'élève aujourd'hui à plus de 2,000. Son port, très fréquenté, fait un grand commerce avec l'Irlande, et entretient avec cette île et l'Angleterre un service journalier de paquebots ; il a été amélioré dans ces dernières années par des travaux importants, par la construction d'un beau quai et d'un fanal, et son entrée est devenue très sûre, tandis que les rochers qui bordent la côte en rendent les environs fort dangereux. Au nord-est, dans la baie appelée Loch-Ryan, la jolie petite cité de *Stranrawer* renferme d'importantes manufactures de cotonnades et un havre excellent.

Dans le *comté* qui s'étend à l'est du précédent, une chaîne de montagnes peu importantes court sur la limite septentrionale, en projetant quelques rameaux vers le centre et en formant de profondes vallées. La plus grande partie du territoire est couverte de vastes marais, de bruyeres arides et d'excellents pâturages. Au centre, *New-Galloway*, qui fut érigé en bourg royal par Charles Ier, est bâti avec régularité dans une belle vallée. Près de l'embouchure de la Dée, *Kirkcudbright*, qui donne son nom au comté, est bâtie avec la plus agréable régularité ; le bel édifice de l'académie renferme une bibliothèque publique ; le port, bien abrité, possède 46 navires.

Nous arriverons sur les bords de la Nith, dans le *comté de Dumfries*, sans remarquer aucune différence dans l'aspect du pays ; ce sont toujours de vastes bruyères et des montagnes arides, ramifications des monts Cheviot. Au nord, sur la rive gauche de la rivière que nous avons nommée, la petite ville de *Sanquhar*, assez bien bâtie, renferme quelques manufactures de tapis et plusieurs de cotonnades. En descendant la Nith, nous arriverons à *Dumfries*, ville de 14,000 âmes, dont le port peut recevoir des navires de 150 tonneaux, ce qui donne de l'activité à ses fabriques de bas et de chapeaux. Sa principale rue, parallèle à la rivière, a 5 à 600 toises de longueur, et jusqu'à 100 pieds de largeur ; on y voit encore les restes du monastère dans lequel Robert Bruce, impatient de délivrer sa patrie du joug de l'Angleterre, poignarda l'Écossais Cumyn, qui l'avait trahi près d'Édouard Ier. Du cimetière de Dumfries, placé sur la partie la plus élevée de son sol, on jouit d'une vue magnifique. Des dunes de sable bordent le golfe de Solway ; mais il faut éviter, après les avoir franchies, d'oublier l'heure de la marée montante : elle s'élève de 20 à 30 pieds avec tant de rapidité, que le cavalier le mieux monté aurait de la peine à trouver son salut dans la fuite. *Annan*, qui porte le nom d'une rivière qui se jette dans le golfe, fait le cabotage et la pêche du saumon ; dans ses environs on a trouvé les restes de camps romains et d'autres antiquités : c'est près de là que se terminait la muraille d'Adrien.

Vers l'extrémité du golfe, et à deux grandes lieues d'Annan, se trouve *Graitney* ou *Gretna-green*, misérable village qui a acquis plus de célébrité que beaucoup de villes importantes de la Grande-Bretagne : c'est là qu'un forgeron exerça long-temps les fonctions de ministre du culte, en bénissant l'union des amants persécutés. Autrefois il s'y faisait plus de 100 mariages par an; il y a dix ans, le cordonnier qui avait succédé au forgeron en célébrait encore annuellement 60 à 70. Ce village se présentant le premier sur le sol écossais, lorsque l'on suit la route de Carlisle à Dumfries, l'une

des plus fréquentées de l'Angleterre, est le rendez-vous des jeunes Anglais des deux sexes que les refus de leurs parents obligent à contracter une union secrète. Et bien qu'une loi punisse de la peine d'un emprisonnement de quelques jours ceux qui remplissent les fonctions de ministre sans avoir reçu les ordres, et ceux qui servent de témoins dans ces sortes de mariages, les époux n'en sont pas moins considérés comme légitimement unis; aussi, l'artisan-ministre et les témoins se font-ils largement payer. L'usage qui a conservé à ces unions l'autorité religieuse et légale remonte à l'époque reculée où il suffisait en Écosse de la déclaration des deux futurs conjoints devant un vieillard respectable pour légitimer leur mariage. Les Anglais, ayant adopté long-temps avant les Ecossais les formalités légales, la coutume s'établit de chercher en Ecosse les moyens de s'y soustraire, et l'atelier du forgeron de Gretna-green acquit une grande vogue. Aujourd'hui c'est une auberge de bonne apparence qui sert de temple à Gretna-green; le pontife est le propriétaire de l'auberge; il porte le costume propre et riche d'un bon fermier; son fils lui sert d'acolyte. Les actes de mariage sont consignés sur un registre destiné à cet usage. L'habitation propre et élégante, des points de vue pittoresques, un jardin bien entretenu, le silence et le mystère, tout est en harmonie avec la destination de cette résidence champêtre.

Nous ne remonterons pas vers le nord pour visiter le bourg royal de *Lochmaben*, autrefois important et riche, aujourd'hui peuplé à peine de 2,700 individus, et la paroisse de *Moffat* où l'on trouve des sources minérales; continuons notre course en parcourant le comté qui s'étend au nord-est de celui de Dumfries.

Le *comté de Roxburgh* est couvert dans sa partie méridionale par les monts Cheviot et leurs ramifications. On y remarque le *Tidhope*, élevé de 1,800 pieds, le *Winhead* de 2,000, le *Caster-fell* de 1,600, et le *Chill-hill* de plus de 2,000. Les flancs de ces montagnes sont couverts de pâturages, au-delà s'étendent des plaines en général fertiles. Sur ce territoire l'agriculture fait chaque jour de nouveaux progrès, l'industrie suit à peu près la même marche. Près des bords du *Teviot*, nous passerons près de *Roxburgh*, petit village qui donne son nom au comté, et qui en était jadis la principale ville. Son château, qui fut si souvent le témoin des combats livrés entre les Écossais et les Anglais, n'offre plus aujourd'hui que des ruines. Ce fut dans son enceinte que Baillol remit, en 1355, sa couronne à Édouard III. Sur la rive opposée, quelques arbres indiquent le lieu où Jacques II perdit la vie. *Jedburgh*, dans une vallée profonde que traverse la petite rivière du Jed, est maintenant le bourg royal, le séjour de l'autorité. Fondé à une époque fort ancienne, il fut long-temps pauvre et peu peuplé; mais depuis la fin du dernier siècle, plusieurs manufactures s'y sont établies; cependant la laideur de ses rues, la malpropreté de ses habitants et le nombre des mendiants sont des indices certains de son peu de prospérité. En sortant de Jedburgh, on côtoie le Teviot, dont les eaux noirâtres, tantôt coulent paisiblement au milieu de prairies agréables et tantôt bouillonnent entre des rochers. *Kelso* se présente bientôt à nos regards. Cette ville, où l'on remarque plusieurs maisons élégamment bâties, une grande place ornée d'un bel hôtel-de-ville, et les restes majestueux d'une abbaye fondée en 1128 par David Iᵉʳ, est située au milieu d'une plaine fertile qui occupe le fond d'une vallée richement parée des dons de la nature et d'habitations embellies avec autant d'art que de richesse. Elle est environnée de châteaux habités par un grand nombre de familles anciennes. Au-dessus de Kelso, le Tweed est une charmante rivière; au-dessous, c'est un fleuve majestueux. Non loin de ce cours d'eau, et près de l'industrieuse Kelso, le village d'*Ednam* est la patrie du poëte Thompson. En remontant le cours de la rivière, on arrive à *Melrose*, moins importante que Kelso, mais célèbre par son ancien monastère, dont les restes gothiques excitent encore l'admiration. A l'aspect de ce monument du commencement du douzième siècle, on se rappelle ce passage du célèbre romancier dont les écrits ont fait connaître à l'Europe les beautés et les mœurs de la vieille Ecosse [1]: « Si vous voulez bien voir ce qui reste aujourd'hui du beau couvent de Melrose, allez le visiter à la lueur pâle de la lune. Les rayons dorés du jour semblent une insulte à ses ruines. Mais quand la nuit couvre d'un voile sombre ces voûtes usées par le temps, et laisse apercevoir toutefois les blanches corniches des piliers, une

[1] *Walter Scott*: The lay of the minstrel, chant II.

lumière douteuse frappe sur la tour ruinée qui s'élevait au centre de l'édifice ; les arcs-boutants semblent alternativement des rochers d'ivoire et d'ébène ; une clarté argentine vous découvre ces saintes sentences qui apprennent à l'homme à vivre et à mourir. Le silence n'est troublé que par les mugissements lointains du Tweed et les cris lugubres des hiboux, habitant parmi les tombeaux. Allez, alors, mais allez seul, voir les ruines de l'édifice construit par saint David, et vous conviendrez qu'il n'existe nulle part un spectacle plus beau et plus mélancolique. »

Cet édifice est moins une ruine qu'un bâtiment mutilé. Sa longueur est de 258 pieds, et sa largeur de 137. La tour qui s'élève du centre de l'édifice se terminait autrefois par une flèche ; elle a encore aujourd'hui 84 pieds de hauteur. Alexandre II, roi d'Ecosse, fut enterré sous le maître-autel, où repose aussi le cœur du grand Robert Bruce.

De Melrose à *Selkirk*, petite ville qui donne son nom à un comté, nous suivons la rive droite du Tweed et celle de l'Ettrick, affluent du premier de ces deux cours d'eau. Selkirk occupe le sommet d'une colline, d'où la vue s'étend sur les bords de ces rivières. Depuis le commencement du dix-neuvième siècle elle s'est considérablement embellie ; les rues en ont été nivelées et pavées, et la plupart des maisons rebâties dans le style moderne. L'hôtel-de-ville et la prison, nouvellement reconstruits, sont deux édifices remarquables.

Entrons dans le *comté de Berwick*. La première ville que nous traverserons est *Lauder*; elle n'est peuplée que de 2,000 âmes ; cependant depuis quelques années elle s'est augmentée et embellie. Une petite rivière du même nom la traverse. Sous le règne de Jacques III, la noblesse factieuse se saisit de Robert Cochrane, favori de ce prince, et le pendit sur le pont de la Lauder. On donne le nom de Lauderdale au territoire que cette rivière arrose. Près de la rive droite du Whitadder, *Dunse*, au pied d'une montagne, était depuis 1661 le chef-lieu du comté, lorsqu'en 1696 les cours de justice furent transférées à *Greenlaw*. Il s'y tient annuellement trois grandes foires qui sont les plus considérables de l'Ecosse. Depuis 1502, Berwick, ancienne capitale de ce comté, fait partie du royaume d'Angleterre. Dans ses environs, sur le territoire écossais, les amants fugitifs vont, comme à Gretna-green, s'unir par les liens d'un facile mariage.

Après avoir traversé les monts *Lammermuir*, nous arriverons à *Haddington*, qui donne son nom à un comté que l'on appelle aussi *Lothian oriental*. Ce pays est l'un des mieux cultivés de l'Ecosse ; il est même le point central d'où l'agriculture s'est répandue dans tout le royaume. L'étendue de ses côtes et quelques petits ports fournissent à ses habitants les moyens d'exporter avec avantage l'excédant de leurs récoltes en céréales, leurs tissus de chanvre et de laine, et procurent à la plus faible partie de la population un moyen d'existence dans la fabrication du sel et dans la pêche. Sa capitale, située au milieu d'une plaine, sur la rive gauche de la Tyne, a, depuis 1244, été trois fois réduite en cendres et deux fois submergée. Elle se compose de quatre rues, dans lesquelles on distingue quelques maisons élégantes. Sa population est de 6,000 âmes : c'est la patrie du célèbre Jean Knox, le réformateur de l'Ecosse.

A quelques lieues à l'est, sur la côte, *Dunbar*, presque aussi peuplée que la précédente, possède un port dont l'entrée, très difficile, est défendue par une batterie de 12 pièces de canon. Entre le port et les ruines de son vieux château s'élève une belle colonnade de basalte prismatique. Vis-à-vis l'île de May, le rocher de Bass s'élève à l'entrée de la baie de Forth, comme une grande pyramide au milieu des flots : son diamètre est d'environ 800 pieds, et sa hauteur de 400. Pendant les mois de juin et de juillet, il est couvert de nids d'oiseaux aquatiques, dont les troupes innombrables, voltigeant autour de sa cime, obscurcissent l'air comme un nuage épais. Ce rocher offre quelques pâturages ; une caverne, au milieu de laquelle est un étang profond, le traverse du nord-ouest au sud-est.

Dans un comté baigné au nord par les eaux du Forth, pays appelé *Lothian central*, ou *comté d'Édinbourg*, nous verrons cette célèbre capitale, dont le nom doit s'écrire *Édinbourg*, en anglais *Edinburgh*. Elle occupe trois collines, et se divise en deux parties, la vieille et la nouvelle ville.

Pendant les divisions intestines qui désolèrent si long-temps l'Ecosse, les murailles fortifiées qui entouraient la capitale s'opposèrent à son accroissement. Vers la fin du seizième

siècle, Edinbourg ne se composait que d'une rue principale, qui s'étendait depuis le château jusqu'à l'abbaye d'*Holy-rood*, et de quelques ruelles adjacentes. Au commencement du siècle suivant, la réunion de l'Ecosse et de l'Angleterre fit cesser les querelles des seigneurs; le gouvernement, sentant la nécessité de rassembler le peuple en grande masse pour le gouverner plus facilement, favorisa l'agrandissement de la ville. La population prenait un accroissement si rapide, que l'espace devint bientôt insuffisant, et en 1767 les magistrats obtinrent, par acte du parlement, l'autorisation de bâtir une ville nouvelle au-delà du ravin septentrional. Une esplanade de plusieurs milles d'étendue, légèrement inclinée vers le nord, offrait une position des plus favorables à ce projet, et le vaste génie de Jacques Craig conçut et exécuta en quelques années le plan d'une ville qui passe à juste titre pour une des plus belles et des plus régulières qu'il y ait au monde.

« Les mœurs des habitants changèrent en même temps que l'aspect d'Edinbourg. Les familles nobles et riches qui demeuraient dans la vieille ville émigrèrent dans la nouvelle. Un chaudronnier occupa l'hôtel du lord-président Dundas; celui du duc d'Errol fut transformé en un cabaret; celui du duc de Douglas en un atelier de charron; l'appartement d'Olivier Cromwell fut habité par le clerc d'un shériff, et un tourneur délogea de la maison de lord Drummore, parce qu'il s'y trouvait trop à l'étroit. En 1763, on ignorait même le nom d'un parfumeur, d'un coiffeur, d'un mercier; un parapluie était un objet de luxe et de curiosité, et les femmes d'une haute considération osaient seules prendre un maître à danser; mais en 1783 il y eut des cours de parfumerie et de coiffure; on établit des écoles de danse pour les filles de chambre, et, ce qu'un vieil Ecossais m'apprit en haussant les épaules, les hommes même commencèrent à se servir de parapluies. L'accroissement de la population ne s'est pas ralenti depuis cette époque. En 1811, il y avait à Edinbourg 102,000 habitants, et dans le recensement qui fut fait en 1821, on en compta 138,000 (1). »

Ajoutons à ce tableau de l'accroissement de cette ville et de la marche rapide qu'y ont suivie le luxe et la civilisation, qu'aujourd'hui elle renferme 165,000 individus, parmi lesquels on compte 400 avocats, 40 médecins, 70 chirurgiens et 100 pharmaciens.

De tous côtés, excepté au nord, Edinbourg est entourée par les rochers arides et sauvages de Salisbury. La rue haute, *High Street*, parcourt, sur l'une des trois collines, une longueur d'une demi-lieue, et se termine à l'ouest par un précipice au-dessus duquel s'élève le château; à l'est, elle offre en perspective le vieux palais d'Holy-rood et la délicieuse plaine qui l'entoure. Nous ne chercherons point à rendre le magnifique effet de cette rue, la plus belle de l'ancienne ville, et qui change trois fois de nom; mais l'admiration qu'elle fait naître est atténuée par le contraste qu'offrent les ruelles qui viennent y aboutir à droite et à gauche, et dans lesquelles on ne respire qu'un air lourd et fétide, tant les maisons en sont élevées: quelques unes ont jusqu'à dix et douze étages. Sur la colline méridionale le quartier nouveau s'élève, composé de places et de rues bâties d'après un plan régulier. Entre les deux collines, on voit une rue étroite nommée *Cow-Gate*. Les deux parties de la vieille ville sont réunies par un pont élégant qui traverse cette rue, à angles droits; un second pont, construit à la même hauteur que le premier, part d'une colline artificielle, et joint la vieille ville à la nouvelle, placée sur la colline septentrionale. Celle-ci fut commencée en 1767; ses rues et ses places sont d'une élégance et d'une régularité comparables à celles des plus belles cités de l'Europe, et chaque jour elle s'accroît par de nouvelles constructions. La route de *Leith*, ou du port, qui descend doucement de la partie nord-est de la nouvelle ville, paraît devoir être un jour réunie à celle-ci, par les nombreuses habitations qui s'y élèvent. On a ménagé à Edinbourg une entrée du côté oriental, en taillant une chaussée à travers le roc de *Calton-Hill*, dont une saillie porte une haute tourelle dédiée à l'amiral Nelson, et dont le sommet est couronné par la tombe du savant Playfair, par un observatoire et par le *monument*, copie fidèle du Parthénon d'Athènes, et qui est consacré à la mémoire des Ecossais morts dans les champs de Waterloo. On a élevé encore un pont qui passe au-dessus et va rejoindre *Prince's-street*, terrasse spacieuse offrant sur une longueur de 700 toises une ligne

(1) *Souvenirs d'un Voyage en Écosse*, par M. L. de Buzonnière. — Paris, 1832.

d'édifices que l'on pourrait prendre pour des palais. Près de cette colline qui s'élève en talus, ont été tracées de nouvelles promenades d'où la vue de la vieille et de la nouvelle ville avec les belles campagnes environnantes et le golfe de Forth, présente un coup d'œil imposant et magnifique.

Edinbourg est vaste : sa circonférence est de près de 4 lieues ; ses principales rues sont bien éclairées ; la police y est faite par une garde urbaine composée de citoyens, et par une garde soldée. De tous ses édifices, le plus remarquable est le château, ancienne forteresse qui ne pourrait plus défendre la ville, mais qui renferme une garnison de 3,000 hommes et le logement du gouverneur. Il ne reste plus de l'ancienne abbaye d'Holy-rood, fondée en 1128, que de majestueuses ruines ; mais le palais qui s'élève auprès, et qui fut pendant plusieurs siècles le séjour des rois d'Ecosse, est un bâtiment encore bien conservé. Sa forme est quadrangulaire, des donjons flanquent les angles de sa façade, et la cour qui en occupe le milieu est entourée par un portique. On y voit une belle galerie de 150 pieds de long sur 72 de large et 18 seulement de hauteur, décorée des portraits imaginaires des rois d'Ecosse, depuis Fergus Ier. C'est dans cette galerie que les pairs d'Ecosse se rassemblent pour choisir les 16 d'entre eux qui doivent les représenter à la chambre des lords du parlement britannique. Ce château fut commencé par Jacques V, et terminé par Charles II. On y conserve les appartements de Marie Stuart, dont les vieilles tentures et les meubles vermoulus rappellent de touchants souvenirs. En 1830, Charles X exilé ainsi que toute sa famille y fixa pour la seconde fois sa résidence. Les environs de ce palais offrent un asile aux débiteurs insolvables auxquels on accorde de certaines limites, comme autour de la prison du *Banc du Roi*, à Londres. Au centre de la ville, un vaste édifice, composé de plusieurs corps de bâtiment, renferme 3 bibliothèques appartenant aux avocats et aux secrétaires du sceau privé, et contenant plus de 70,000 volumes. La belle église gothique de Saint-Gilles, la cathédrale, est d'une architecture légère ; sa haute tour carrée se termine par une flèche élégante de 160 pieds de hauteur ; les tourelles qui l'environnent sont disposées de manière à imiter une couronne impériale. On a réservé dans ce temple quatre places destinées à l'exercice de quatre cultes différents. Au mois de juin 1838, l'administration municipale d'Edinbourg a fait ériger, en l'honneur de Walter-Scott, une colonne surmontée de la statue de ce célèbre littérateur.

L'université d'Edinbourg est depuis long-temps célèbre par les talents de ses professeurs, et surtout par son école de médecine. Fondée en 1582, sous le règne de Jacques VI, ses bâtiments étant devenus insuffisants pour le nombre des élèves, elle fut presque entièrement reconstruite en 1789. La magnificence qui présida à sa construction fut cause de la suspension des travaux qui avaient été commencés sur les fonds d'une souscription ; le gouvernement en a repris depuis long-temps la continuation. Le nombre des professeurs est de 27, celui des étudiants de plus de 2,000 ; ils ont à leur disposition une bibliothèque de plus de 50,000 volumes, un beau musée d'histoire naturelle, un jardin botanique renfermant des serres, un bassin pour les plantes aquatiques, et un amphithéâtre pour les cours. La haute école de grammaire, qui date de 1578, est fréquentée par plus de 800 écoliers. Outre celle-ci on compte quatre écoles anglaises sous la protection du conseil municipal, une académie de dessin, une école royale d'équitation, et plusieurs établissements. La ville possède aussi 25 sociétés savantes et littéraires, parmi lesquelles on distingue la société royale, instituée en 1782, la société Wernérienne, la société royale des antiquaires, et l'institution astronomique, qui possède un observatoire muni de tous les instruments nécessaires ; on y compte en outre plusieurs autres associations utiles, telles que celle des avocats, le collége royal des médecins et des chirurgiens, et la société des hautes terres (*highlands*), formée par la noblesse et la bourgeoisie, et destinée à accorder des encouragements pour le défrichement des terrains incultes, pour les progrès de l'agriculture et l'amélioration des bestiaux et des moutons. Le commerce y entretient 12 banques particulières, jouissant du privilége de mettre en circulation un certain nombre de billets. Des vues philanthropiques président à l'entretien des prisons, de 11 hôpitaux, de 60 maisons de charité et d'une foule d'autres établissements de bienfaisance. Enfin la capitale de l'Ecosse possède 2 théâtres,

7 bibliothèques, et publie 11 journaux, littéraires, savants ou politiques.

Ce qui contribue à la prospérité d'Edinbourg, c'est la présence des principales cours de justice, dont le ressort s'étend dans toute l'Ecosse, et auxquelles un grand nombre de personnes sont attachées; ce sont l'université et les autres établissements scientifiques. On a remarqué que cette réunion de jurisconsultes et de savants a répandu dans les différentes classes de la société cette douce franchise, ces manières polies et cette tolérance d'opinions qui distinguent ordinairement les grandes capitales. Le commerce et l'industrie y sont à peu près restreints au besoin de la consommation locale; la librairie seule y est une source importante de produits. On évalue les revenus annuels de la ville à 1,150,000 francs. On ne connaît pas l'époque de sa fondation, mais on a lieu de croire qu'elle occupe l'emplacement d'une station romaine, appelée *Alata Castra;* quelques auteurs font dériver son nom d'Edwin, prince saxon, qui, au commencement du septième siècle, y fit bâtir un château, et pensent que la ville s'appela pour cette raison *Edwins-Burgh.* Elle a vu naître plusieurs hommes célèbres, tels que Burney, Hume, Barclay, Robertson et J. Blair.

L'esprit religieux qui domine à Edinbourg lui donne un aspect tout particulier le dimanche. « Six jours de la semaine, cette ville présente l'activité que doit lui inspirer une population plus pressée qu'elle ne l'est dans la plupart des villes de la Grande-Bretagne, et très occupée de commerce et d'industrie. Le septième l'aspect est tout différent. Le puritanisme y exerce toute la rigueur de son austère discipline. Excepté aux heures où les fidèles se rendent dans les temples, on n'aperçoit dans les rues que quelques étrangers surpris de circuler seuls là où la veille ils avaient peine à s'ouvrir un passage à travers la foule partout répandue. Au signal donné par le tintement monotone des cloches, on voit de longues lignes de fidèles se presser sur les trottoirs et gagner silencieusement les églises. Tout redevient morne jusqu'au moment où l'interruption des exercices de piété permet à ceux qui remplissent les temples de retourner chez eux. Le soir, on se réunit de nouveau pour entendre d'interminables sermons qui tiennent lieu des plaisirs profanes que l'on se permet dans les pays soumis à un culte moins exigeant. La circulation des voitures, interdite aux environs des églises, se borne, dans le reste de la ville, à celle de quelques diligences ou de quelques voitures particulières, dont les maîtres espèrent tromper, en le portant à la campagne, l'ennui qui leur serait réservé chez eux. Ici, la religion défend toute pensée, et la police tout acte qui n'a pas Dieu pour objet. Il faut méditer, prier, ou au moins se croiser les bras et ne pas même faire usage de ses jambes, pendant les vingt-quatre heures dont se compose le dimanche. Les jeux, de quelque nature qu'ils soient, la musique même, si ce n'est celle employée dans les temples, ont leur part dans la proscription. Les vrais dévots se font un scrupule de parler de quoi que ce soit qui n'ait pas la religion pour objet [1]. »

Leith, au bord du Forth, est une ville de 26,000 habitants, que l'on peut considérer comme le faubourg et le port d'Edinbourg. Le chemin qui conduit à Leith présente le spectacle le plus animé. « Des piétons se croisent, se saluent, se heurtent, s'attroupent; des voitures élégantes rivalisent de vitesse, tandis que de pesants chariots conduisent à la ville les richesses du port; des groupes de cavaliers se forment, se séparent, se réunissent de nouveau. C'est un concours continuel d'oisifs et de gens affairés, de fashionables et de pauvres artisans. La situation de Leith rend les environs de cette ville aussi agréables aux promeneurs que son port est intéressant pour le commerce d'Edinbourg; mais la métropole, en retirant du port tous les avantages qu'il pouvait lui procurer, a pris soin de mettre la ville hors d'état de pouvoir jamais rivaliser avec elle. Leith n'est qu'un chaos de maisons sales et laides, séparées par des ruelles tortueuses et obscures, et habitées par un peuple misérable et grossier; mais on y admire un bassin magnifique, couvert de navires de toutes les nations [2]. »

A *Linlithgow,* chef-lieu d'un *comté* qui borde à l'ouest celui d'Edinbourg, nous remarquerons seulement les ruines du château gothique dans lequel naquit Marie Stuart. Il fut bâti par Edouard Ier, démoli par les Ecossais, rebâti et embelli par Jacques V et Jac-

[1] *La Grande-Bretagne en* 1833, par le baron d'Haussez, dernier ministre de la marine sous le roi Charles X. — Tome II, page 133. — [2] M. *L. de Buzonnière :* Voyage en Écosse. — 1832.

ques VI. La chapelle qui s'élève près d'un beau square est la seule construction de ce château à laquelle on fasse les réparations nécessaires.

Lanerk ou *Lanark*, sur le bord de la Clyde, n'offre rien de remarquable, quoiqu'elle soit la capitale d'un *comté*. Elle se compose d'une rue principale dans laquelle se trouvent déglise, la maison commune et la salle du comté, et de plusieurs autres rues moins considérables. Elle renferme 7,000 habitants. C'est à la fabrication des étoffes de coton qu'elle doit sa prospérité récente. A une demi-lieue au sud de cette ville, le village de *New-Lanark* renferme la première filature de coton qui ait été établie en Ecosse. Elle emploie 2,500 ouvriers. A quelque distance sont les Lead-hills, collines qui renferment les plus riches mines de plomb de l'Ecosse. Il faut visiter dans les environs les belles chutes de la Clyde. On y est conduit par un joli sentier tracé au milieu des bois; du haut d'un vaste amphithéâtre de rochers d'environ 100 pieds d'élévation, le fleuve en se précipitant se brise deux fois, et s'engouffre au fond d'un large bassin d'où s'élèvent des tourbillons d'écume. Cette double cascade porte le nom de *Corra-linn*. Un peu au-dessous on en aperçoit une plus petite appelée *Dundaff-linn*, et un rocher nommé *Wallace's-Chair*, parce que, suivant la tradition, il aurait servi de refuge à Wallace pendant sa mauvaise fortune. Plus loin le village de *Douglas*, peuplé de 2,500 habitants, possède des manufactures de cotonnades. En descendant le cours de la Clyde, nous verrons *Hamilton*, ville de peu d'apparence, quoiqu'elle soit peuplée de 8,000 âmes, et qu'elle renferme une vaste caserne de cavalerie et une importante filature de coton. Les femmes y brodent de la mousseline pour les importantes manufactures de la belle et riche *Glasgow*.

L'origine de celle-ci est attribuée à saint Mungo ou saint Kentigern, qui, en 560, y fonda un évêché que l'on érigea, neuf siècles plus tard, en archevêché [1]. Jusqu'au dix-septième siècle elle obtint de plusieurs de ses souverains d'importants priviléges; mais avant 1725 elle ne possédait encore aucune fabrique; cependant les fréquentes migrations des montagnards du nord de l'Ecosse, qui venaient chercher à Glasgow les moyens de vivre par le travail, fournirent des bras à ses manufactures naissantes, et provoquèrent l'état de prospérité qui distingue aujourd'hui cette cité. En 1755, sa population n'était que de 23,000 habitants; en 1780, elle s'éleva à 43,000; en 1801, à 83,000; en 1811, à 110,000; en 1821, à 147,000; et enfin, depuis 1830, elle dépasse 187,000; c'est la plus peuplée de l'Ecosse. Cette progression extraordinaire est due à la seule puissance de l'industrie. En 1783, l'établissement d'une chambre du commerce et des manufactures imprima une direction plus sûre à ses conceptions industrielles; en 1792, les machines à vapeur furent introduites dans ses filatures de coton; en 1801, elles furent appliquées avec le plus grand succès aux métiers à tisser; en 1810, on y construisit le premier bateau à vapeur qui ait été vu en Europe, et maintenant elle emploie environ 40 bâtiments de ce genre. On a calculé que dans ces derniers temps ses importations en denrées coloniales se sont élevées annuellement à la valeur de 14 millions de francs; qu'il est entré dans son port plus de 400 navires, et que près de 600 bâtiments ont été employés à une exportation de plus de 100 millions. On compte dans ses murs et dans ses environs 32,000 métiers à fabriquer le coton, et 300 machines à vapeur employées dans ses forges, ses manufactures et ses houillères. La plus grande partie de la ville est située dans une plaine sur la rive droite de la Clyde; le reste est sur un terrain élevé, et ses faubourgs occupent la rive gauche et communiquent par trois ponts avec la cité. Deux rues qui se croisent à angles droits parcourent toute sa longueur et toute sa largeur : la première, longue d'une demi-lieue, est large de 85 pieds; la seconde, d'un tiers de lieue de long, a 55 pieds de largeur; la plupart des autres rues sont spacieuses, pavées avec soin et garnies de trottoirs. Depuis 1817 elles sont éclairées par le gaz. La ville est embellie par un grand nombre d'édifices modernes d'une élégante architecture. L'hôtel-de-ville offre une belle façade ornée d'un rang de colonnes ioniques : on voit dans son intérieur une statue de Pitt, en marbre blanc; la façade du palais de justice, copiée sur celle du temple de Thésée, à Athènes, est d'un grandiose qui commande l'admiration et inspire le respect; l'église de Saint-Andrew passe pour une des plus belles constructions d'ordre composite que possède l'Ecosse; le théâtre ne le

[1] Voyez Topographical Dictionary, par M. *Capper*.

cède qu'à ceux de Londres en grandeur et en magnificence; le palais de l'université est un édifice gothique et noir augmenté de constructions nouvelles : l'établissement fut fondé en 1450 par l'évêque William Turnbull; il reçut de grands priviléges de Jacques II et de ses successeurs, et compte environ 1,600 étudiants. On y voit un des plus riches musées de l'Europe. On ne peut se rappeler sans étonnement qu'il fut formé par les soins d'un seul homme, le docteur William Hunter. Ce savant le légua à la ville, et ajouta à ce présent, que l'on estime à 3 millions de francs, une somme de 200,000 francs pour construire le bâtiment dans lequel on le voit aujourd'hui. Il y a de tout dans ce musée : des livres, des manuscrits rares, une collection de préparations anatomiques, comprenant plus de 4,000 bocaux, un cabinet d'histoire naturelle, une suite de médailles, la plus complète qu'il y ait dans le royaume, et un assez grand nombre de tableaux dus au pinceau des plus célèbres maîtres. Une institution unique dans son genre est celle que fonda, en 1796, le professeur Anderson : on y enseigne la plupart des sciences applicables aux arts; elle est spécialement destinée à ceux qui ne suivent pas les cours de l'université, ainsi qu'aux individus des deux sexes qui appartiennent à la classe ouvrière. Plusieurs autres écoles pour les langues anciennes existent aussi dans cette ville, où la classe indigente peut trouver à s'instruire dans 18 écoles gratuites, pourvues chacune d'une petite bibliothèque; enfin, trois sociétés académiques, fondées dans le but de répandre le goût des lettres, des sciences et des beaux-arts, trouvent dans Glasgow d'honorables soutiens. Elle se vante avec raison d'avoir donné naissance aux philosophes Hutchinson, Smith, Reid et Simpson, ainsi qu'aux littérateurs Richardson, Young, Moore et Jardine. Il ne faut pas quitter cette ville sans voir la magnifique église catholique de Saint-Jean, bâtie en 1815, et surtout l'antique cathédrale, l'un des plus beaux morceaux d'architecture gothique qu'aient épargnés les fougueux adversaires du catholicisme en Ecosse. Elle est située sur une colline au centre de la ville; son architecture est plus remarquable par son style massif que par l'élégance de ses ornements; son extérieur est imposant et majestueux; son intérieur est aussi lourd que son extérieur, mais n'est pas moins imposant; elle repose sur des voûtes qui forment une église souterraine. Au milieu d'une plaine, ou plutôt d'une grande esplanade, s'élève un obélisque de 143 pieds de hauteur, érigé en l'honneur de l'amiral Nelson.

La mémoire de celui qui sut faire à l'industrie l'application des machines à vapeur ne devait pas rester long-temps sans recevoir les témoignages de la reconnaissance publique, qui ne manquent jamais en Angleterre à ceux qui se sont illustrés par quelque grand service. Glasgow a érigé une statue à l'homme de génie qui a le plus contribué à la prospérité de cette ville et de tant d'autres cités manufacturières. Cette statue décore la place dite *George's square*. Elle a été exécutée en bronze par Chantrey, et pèse 4 milliers; le piédestal qui la supporte a 12 pieds de hauteur, il est en granit tiré du Devonshire. Watt est représenté assis, dans l'attitude de la méditation, tenant un compas dans la main droite, et ayant sur ses genoux un rouleau déployé où l'on voit dessiné le modèle d'une machine à vapeur. L'inscription porte : James Watt, né le 19 janvier 1736, mort le 25 août 1819.

Nous traverserons au bord de la Clyde une grande prairie plantée d'arbres servant de promenade aux habitants de Glasgow, et retournant sur nos pas nous trouverons *Biggar* sur les bords d'un marais, près duquel on distingue les traces d'un camp de forme circulaire; nous prendrons ensuite le chemin de *Peebles*, petite ville capitale d'un petit *comté;* les rois d'Ecosse, attirés par les charmes de sa position, aimaient à y passer une partie de l'été; on y voit au nord les ruines du château de Nidpath, autrefois célèbre; dans la ville on remarque un pont élégant sur le Tweed, une assez grande rue, une jolie église moderne et les restes du couvent de la Trinité, où résidèrent plusieurs rois écossais. L'école latine de Peebles jouit d'une grande réputation.

A l'ouest de celui de Lanark, le long *comté d'Ayr*, qui s'étend entre de hautes montagnes et la mer, nous offre une contrée pittoresque, célèbre dans les annales écossaises par le souvenir des combats qu'y livrèrent Wallace et Robert Bruce pour l'indépendance de leur patrie. Dans la partie méridionale, où l'on élève beaucoup de bestiaux, se trouve le village de *Barr*, dont les environs renferment des sources minérales et des carrières de pierres de

taille. En suivant les bords de la mer nous apercevrons au milieu des eaux le rocher d'*Ailsa*, peuplé de chèvres, de lapins et d'oiseaux de mer, et nous arriverons à *Ayr*, l'ancienne *Erigena*, avec un port à l'embouchure de l'Ayr, dans le golfe de Clyde. Cette petite ville est mal bâtie au milieu d'un terrain aride et sablonneux, une espèce de barre rend dangereuse l'entrée de son port. Au nord de celle-ci *Irvine* ou *Irwin* est bâtie avec élégance. Elle possède un port commode et 121 navires; mais une barre qui en obstrue l'entrée le ferme aux bâtiments d'un fort tonnage. A l'est d'Irvine la petite ville de *Stewartown* se fait remarquer par sa régularité.

En nous dirigeant vers le nord, le *comté de Renfrew*, appelé aussi le *Strathgryfe*, nous offrira deux villes assez importantes, au nombre desquelles il ne faut pas placer le petit chef-lieu de *Renfrew*, au confluent du Cart et de la Clyde, dont les eaux sont utiles à des filatures de coton. *Paisley*, que l'on croit être l'ancienne *Vanduara*, à une lieue au sud de la précédente, doit sa prospérité à ses fabriques; 5,000 métiers pour le tissage de la soie et du coton y occupent 29,000 personnes; on évalue sa population à 48,000 âmes. *Greenock*, à l'embouchure de la Clyde, n'était, à la fin du dix-septième siècle, qu'un village peuplé de pêcheurs. Des raffineries de sucre, des fabriques de savon, de cordages et de faïence, s'y sont établies; les directeurs de la compagnie écossaise, de l'Inde et de l'Afrique, ont reconnu la position avantageuse de son port; maintenant il peut recevoir 500 navires. La ville compte plus de 25,000 âmes, et des édifices d'une très élégante construction l'embellissent. Elle est la patrie de Watt, l'inventeur des machines à vapeur, et du célèbre mathématicien Pence.

Au nord du grand canal qui s'étend depuis l'embouchure du Forth jusqu'à celle de la Clyde, nous apercevons, près des bords de la première rivière, *Stirling*, chef-lieu de comté, appelé aussi *Striveling*, c'est-à-dire *le champ du combat*. Ce nom rappelle les actions sanglantes dont ses environs furent le théâtre avant que l'industrie s'y fût établie. Des fabriques de tissus de coton et de laine alimentent son commerce. Son vieux château est placé comme une vedette à l'extrémité orientale d'un rocher. Vers le milieu du douzième siècle il devint une résidence royale: aujourd'hui c'est une des quatre forteresses de l'Ecosse, où les Anglais ont toujours garnison. C'était dans cette citadelle que Jacques III, entouré de ses favoris, bravait l'indignation de ses sujets; le palais qu'y fit construire Jacques V se fait remarquer par le luxe ridicule de son architecture. Ce fut à Stirling que Jacques II assassina le comte de Douglas, dont les amis vengèrent la mémoire en mettant le feu à la ville. Stirling vit naître Jacques IV, couronner Jacques V et la reine Marie. Stirling fut enfin la dernière place de l'Ecosse qui se rendit au parti de Cromwell. Du haut du rempart on jouit du plus beau coup d'œil qu'il y ait en Ecosse. « Au nord, la chaîne des Ochils prolonge sur un même alignement ses sommets escarpés, dont les masses, d'abord sombres et heurtées, s'enveloppent dans le lointain d'une vapeur légère, qui adoucit graduellement leurs formes et leurs couleurs. Au bas de cette muraille gigantesque de rochers commence une plaine dont l'œil ne peut apercevoir les limites. Là, parmi les produits d'une culture riche et variée, s'élèvent des villes, des villages, des châteaux et des bois, que le Forth, comme un immense serpent, entoure de ses replis argentés. Le fleuve, après s'être pour ainsi dire multiplié dans des lieux qu'il ne quitte qu'à regret, se cache dans le lointain derrière les bosquets qui bordent ses rives, et les voiles des navires qui sillonnent ses ondes semblent glisser sur la prairie. La plaine s'étend au midi jusqu'au pied des monts Campsiens, et s'élève par une pente presque insensible à leurs sommets, qui se terminent tout-à-coup par des escarpements, au bas desquels de grands bois ressemblent à d'humbles touffes de bruyère. Une scène aussi vaste, mais d'un caractère plus sévère, se développe du côté du couchant. Des forêts, des tourbières et des landes marécageuses couvrent une plage immense, au milieu de laquelle le Forth fait encore de longs circuits, mais sans répandre sur ses rives la richesse et la fertilité, et les masses imposantes des montagnes de la haute Ecosse se confondent dans l'éloignement avec les formes indécises des nuages. Ainsi, du haut des remparts de Stirling, se présente à la fois tout ce que la nature peut offrir de riche et de stérile, d'horrible et de gracieux, et le raisonnement, planant avec la vue sur deux contrées voisines, et pourtant

si différentes, y trouve cette ligne de démarcation que la nature elle-même a tracée entre les caractères de leurs habitants [1]. »

Sur les hauteurs de Gawling, situées au nord du château, on voit un monticule nommé Hurlihaket. Ce fut là que le duc d'Albany, oncle de Jacques Ier, le vieux comte de Lennox, son beau-père et ses deux fils, Walter et Alexandre Stuart, furent sacrifiés en 1425 à la vengeance du monarque, et que Jean Graham et ses complices expièrent dans les plus cruels tourments l'assassinat de Jacques Ier, auquel les avait entraînés le désir de la vengeance. Plus tard ce lieu devint le théâtre des amusements des princes écossais : assis sur des chars élégants, ils se laissaient glisser du haut de la colline.

Au bord méridional du canal, *Falkirk*, petite ville de 4,000 âmes, au milieu de laquelle les habitants ont élevé à leurs frais une pyramide de 130 pieds de hauteur, était jadis le lieu où les joueurs de cornemuse s'assemblaient tous les ans pour disputer le prix accordé au plus habile. C'est maintenant à Edinbourg que cette cérémonie a lieu. A peu de distance de cette ville, le village de *Carron* possède les forges les plus considérables de la Grande-Bretagne : elles occupent plus de 2,000 ouvriers, et chaque année on en expédie plus de 4,000 canons de gros calibre pour les pays étrangers : c'est de là que sont sortis ceux auxquels on a d'abord donné le nom de *carronades*, d'après celui de cet important village.

A une demi-lieue de la rive droite du Forth, non loin de son embouchure, nous apercevons, au sommet d'une colline, la tour ruinée d'un château bâti par le roi Robert Bruce : au-dessous s'élève en pente la jolie ville de *Clackmannan*, chef-lieu du plus petit *comté* de l'Ecosse. Plus loin, *Kinross*, assez bien bâti, est la capitale d'un autre petit *comté* couvert de débris antiques et de constructions du moyen âge : c'est dans une île du lac Leven que l'on voit le château des derniers rois pictes. En 1335, il soutint un siége pour le roi David II, et en 1568 Marie Stuart y subit les rigueurs d'une étroite captivité et s'y vit forcée d'abdiquer la couronne. Ce fut là qu'elle exerça le pouvoir de ses charmes sur le cœur du jeune Douglas qui parvint à l'en délivrer. Les clefs que celui-ci jeta dans le lac n'en ont été retirées qu'en 1805 : on les conserve à l'hôtel-de-ville de Kinross. En desséchant une partie de ce lac en 1831 on y trouva le sceptre de Marie Stuart : il est en roseau, incrusté d'ivoire et garni d'argent ; on y lit encore distinctement, malgré l'altération qu'il a éprouvée, l'inscription : *Mary queen of Scots*.

(1) Voyage en Écosse. — 1832.

Dans le *comté* maritime de *Fife*, borné au sud par l'embouchure du Forth, et au nord par celle du *Tay*, on voit sur les hauteurs qui couronnent la côte, *Dunfermline*, qui n'a pas moins de 14,000 âmes, et dans laquelle on compte 1,500 métiers à tisser le lin ; elle renferme les ruines de l'ancien palais de Malcolm II, où Charles Ier reçut le jour. *Kirkcaldy*, dont la plupart des maisons ont un aspect antique, est fréquentée dans la saison des bains de mer ; son port, malgré des travaux importants, n'a pu être abrité des vents de l'est et du nord-est. Non loin de cette petite ville, les ruines du château appelé Ravenscraigcastle, s'avancent sur un rocher au milieu des flots. Kirkcaldy est la patrie d'Adam Smith, auteur de la *Richesse des nations*. *Saint-Andrew's*, ou *Saint-André*, au bord de la mer, donne son nom à une baie spacieuse ; elle fut jadis la cité la plus somptueuse de l'Écosse ; aujourd'hui ses rues sont presque désertes ; son université, fondée en 1411 par l'évêque Wardlaw, est la plus ancienne de l'Écosse ; elle consiste en trois colléges, dont la bibliothèque renferme 40,000 volumes. Le nombre des étudiants ne s'élève qu'à 300. La tour et la chapelle de Saint-Régulus ou Saint-Rule, bâties au neuvième siècle, sont au nombre de ses antiquités ; pendant les troubles religieux qui ensanglantèrent l'Écosse, sa magnifique cathédrale, dont la construction avait duré un siècle et demi, fut détruite en un seul jour par les réformateurs : il n'en reste plus qu'un fragment de muraille. Ses 5,000 habitants s'occupent de la fabrication des toiles et de celle des balles de paume : on expédie de celles-ci environ 9,000 ballots par an. *Cupar* est la capitale du comté, son origine est fort ancienne. Bien qu'elle soit peu considérable, elle possède une académie, une bibliothèque publique, une imprimerie et plusieurs manufactures de tissus.

Traversons le Tay et entrons dans le *comté d'Angus*, que l'on désigne aussi sous le nom de *Forfar*, sa capitale. Cette ville n'offre rien

de curieux que les restes d'un édifice que l'on croit avoir servi de demeure aux anciens rois d'Écosse. Trois ports importants facilitent le commerce de ce comté ; le plus considérable est celui de *Dundée*, ville de 31,000 habitants, à l'embouchure du Tay. Sur les côtes de la mer du Nord, *Aberbrothock* ou *Arbroath*, renferme 9,000 âmes ; sa population s'adonne au commerce et a la fabrication de la toile. Les ruines pittoresques de la fameuse abbaye fondée par Guillaume-le-Lion, en l'honneur de Thomas Becket, semblent attester son ancienne importance. L'Esk méridional, ou la rivière de South-Esk, avant de se jeter dans la mer, remplit un bassin circulaire dont l'étroite entrée est fermée par un pont-levis ; *Montrose* est située sur une presqu'île qui sépare ce bassin de la mer. Elle fait un commerce considérable avec l'étranger, et ses 12,000 habitants trouvent une source de richesses dans les belles manufactures de toiles, les tanneries et les savonneries qui y sont établies. Outre ses édifices publics, que l'on trouve dans toutes les villes de son importance, elle a un théâtre et un champ pour les courses de chevaux. Les pignons des maisons sont tournés sur la rue comme en Flandre, ce qui n'empêche pas de la compter au nombre des plus jolies villes de la Grande-Bretagne. En remontant la rivière pendant l'espace de deux lieues, on arrive à *Bréchin*, où l'on remarque une belle cathédrale fondée par David Ier, et une tour ronde de 16 pieds de diamètre et de 103 de hauteur, y compris une flèche octogone en fer de 23 pieds d'élévation, monument dont les antiquaires ne connaissent ni l'origine ni la destination. Il n'existe qu'une tour semblable en Écosse, mais l'Irlande en renferme un assez grand nombre.

Traversons l'Esk septentrional ou le North-Esk, nous serons dans le *comté de Kincardine* ou le *Mearns*. Sur le bord de la mer, *Bervie* ou *Inverbervie* est une petite cité industrieuse dans laquelle on confectionna la première mécanique à filature qui ait paru en Écosse. A 2 lieues et demie au nord-ouest, la paroisse de *Fourdon* ou *Fourdoun*, vit naître Jean de Fourdon, auteur de la plus ancienne histoire authentique de l'Écosse; on y trouve les ruines du palais de Kenneth III. L'ancienne ville de *Kincardine*, qui n'est plus qu'un hameau de 70 habitants, appartient à cette paroisse.

Presque tout le pays que nous venons de parcourir, depuis notre entrée dans le golfe de Solway jusqu'aux monts Grampians, dont nous voyons les cimes bleuâtres se prolonger vers le nord, appartient aux *Lowlands*, c'est-à-dire aux contrées basses de l'Écosse; mais si nous voulons voir la partie la mieux caractérisée de ce royaume, celle dont l'aspect encore sauvage et les mœurs empreintes d'une couleur antique inspiraient les bardes et la poétique imagination d'Ossian, élevons-nous dans les hautes terres, dans les *Highlands*, qui renferment les comtés que nous n'avons point encore visités. La rudesse dont elles sont empreintes en fait le charme principal ; leurs sombres vallées, presque toutes occupées par des lacs ou ravagées par des torrents, sont, pendant plusieurs mois, privées des rayons de l'astre du jour. C'est dans ces contrées presque désertes que les principales rivières de l'Écosse cachent leurs sources aux regards indiscrets de l'étranger, tandis que le montagnard y mène paître chaque jour ses troupeaux. Jusqu'au commencement du siècle dernier, il n'existait aucune route régulière dans les *Highlands ;* les passages qui y conduisent des basses terres étaient impraticables pendant la plus grande partie de l'année; les habitants, séparés du reste des Écossais, ignoraient les ressources qu'offre le commerce, restaient étrangers aux bienfaits de l'agriculture, et ne communiquaient que de loin à loin avec les comtés dans lesquels la civilisation avait répandu ses bienfaits. Le gouvernement britannique ne pouvait voir avec indifférence une population, active autant qu'elle était ignorante, reléguée sans frein au milieu de ses montagnes : dirigé plutôt par la politique que par la philanthropie, il employa, depuis 1726 jusqu'en 1745, des compagnies de soldats à tracer, dans un pays tout couvert de rochers, des routes commodes et spacieuses qui occupent une longueur de plus de 100 lieues : cette étendue a encore été augmentée depuis.

En parcourant les Highlands, de misérables habitations frapperont nos regards; nous y verrons des chaumières bâties en pierres rondes cimentées avec de la terre, et n'ayant pour toute couverture que du gazon ou de la bruyère. L'intérieur de celles qui annoncent le plus d'aisance est divisé en deux par une cloison d'osier; la plus petite partie est destinée au bétail

et à la volaille, et la plus grande sert de salle à manger et de chambre à coucher pour toute la famille. Au milieu se trouve le foyer, au-dessus duquel un crochet suspendu soutient le vase dans lequel on fait cuire la nourriture. Ordinairement un trou pratiqué dans la toiture est destiné au passage de la fumée; mais comme il n'est pas directement au-dessus du foyer, parce que la pluie pourrait éteindre le feu, la plus grande partie de la fumée se répand dans toute la hutte, et ne peut sortir que par la porte. Le lit sur lequel reposent les montagnards est formé d'un amas de bruyère ou de feuilles de fougère, sur lequel ils étendent une couverture de laine. Leur nourriture, aussi simple que leurs mœurs, ne consiste qu'en farine d'avoine, en lait et en quelques fruits. La fête de Noël est l'époque des galas : ce jour-là seulement une tranche de mouton ou de bœuf est le mets qui forme leur régal; les plus pauvres paysans tâchent toujours de s'en procurer. Avant l'introduction des bergeries dans les montagnes, chaque famille trouvait à occuper ses bras; mais depuis que plusieurs petites fermes ont été transformées en un seul pâturage, la misère assiège la plupart des montagnards, et l'on a vu des milliers d'individus quitter à regret les lieux qui les avaient vus naître, pour aller s'établir sur les terrains incultes de l'Amérique. Cependant l'instruction, que l'on a cherché à répandre parmi eux depuis quelques années, leur a donné des idées de commerce et d'industrie, et a favorisé l'avancement de l'agriculture. Le bétail est leur principale richesse; ils en vendent une grande quantité, et la récolte des grains suffit pour leur nourriture et pour la distillation du wisky, liqueur dont ils sont grands amateurs. Dans quelques cantons, ils commencent à exploiter les mines et les forêts, ou à se livrer au métier de pêcheurs; enfin tout porte à croire que, grâce à leurs efforts et aux encouragements du gouvernement, ces *hautes terres* deviendront dans peu d'années une des plus riches contrées de la Grande-Bretagne. Parcourons maintenant ce pays si digne d'être connu.

En continuant de suivre la côte, nous arriverons à l'embouchure de la *Dée*, où nous verrons *New-Aberdeen*, le *Nouvel-Aberdeen*, et près de cette ville le bourg appelé le *Vieux-Aberdeen*, ou *Old-Aberdeen*. La nouvelle ville est la capitale d'un comté maritime du même nom; son port est grand et sûr : 150 navires en sortent chaque année pour aller dans les régions boréales à la recherche du géant des mers. Depuis que de nouvelles rues ont été construites dans cette ville, depuis qu'on y a bâti en granit un pont d'une seule arche de 132 pieds d'ouverture, on peut dire qu'avec 20 édifices destinés au culte, quatre hôpitaux, une université, une vaste maison de correction, des casernes et un théâtre, elle doit être regardée comme une des plus belles villes de l'Écosse, de même que ses manufactures de cotonnades et de draps la placent au rang des plus industrieuses, et que sa population, évaluée à 45,000 âmes, en fait une des plus importantes. On y admire, au milieu de *Castle-Street*, le plus beau carrefour (*cross*) de l'Écosse : il est orné des portraits en relief de tous les rois écossais depuis Jacques Ier jusqu'à Jacques VII, et d'une colonne d'ordre corinthien supportant une licorne. Le Vieux-Aberdeen, où résidait jadis un évêque, possède aussi une université dont l'édifice se fait remarquer par sa grandeur et sa beauté. Sa magnifique cathédrale n'offre plus que des ruines imposantes.

Au pied du Ben-Lomond s'ouvre une vallée à travers laquelle le Forth serpente en portant ses eaux vers l'orient. A l'aspect de son cours, l'Écossais a peine à retenir l'expression de son respect et de son admiration : c'est le Gange de la contrée. Le Teith, qui sort du lac *Ketterin*, coule parallèlement à cette rivière et s'y jette après un cours de 6 à 8 lieues. Du lac Tay, long d'environ 5 lieues, s'élève une île dont les grands arbres ombragent les ruines d'un vieux prieuré et le tombeau de la femme d'Alexandre Ier, fille naturelle de Henri Ier d'Angleterre. C'est de ce lac que sort la rivière du Tay, qui coule en serpentant jusque dans la mer du Nord. A sa sortie du lac, elle coule sous un beau pont vis-à-vis du joli village de *Kenmore*.

Nous sommes dans le *comté de Perth :* les montagnes se couvrent d'une végétation variée; les rameaux ondoyants du bouleau se balancent dans les airs à côté du chêne majestueux ou du frêne au feuillage rembruni; des beautés pittoresques s'offrent à chaque pas : dans le district d'*Athol*, l'Almond forme une cascade de 90 pieds avant de se jeter dans le

Tay, et plus loin deux rochers se joignent au-dessus de la rivière comme un pont naturel. Dans la vallée de Glendow, un pont d'une seule arche est jeté au-dessus d'un gouffre de 80 pieds de profondeur, creusé par une rivière dont les eaux en occupent la largeur, et s'y précipitent en mugissant. Le sombre défilé des Trossachs, malgré la nouvelle route sablée qui le traverse, offre encore un amas épouvantable de roches granitiques. Entre le Ben-Lomond et le Ben-More, ou la *grande montagne*, s'étend le charmant lac Ketterin ou Catherine, que la brillante imagination de Walter Scott se plut à embellir. On dit qu'il dut son nom au chef d'un clan surnommé clan Catteran ou clan des brigands : ce chef, connu par son audace, s'était établi sur ses bords. Des rochers taillés à pic, des monts couverts de nuages, des bois sombres et pittoresques, des grottes silencieuses en rendent les rives dignes d'être visitées par les amateurs de la belle nature. Près du bord méridional, la caverne du Fantôme passe chez les montagnards pour être fréquentée par des êtres surnaturels. Mais laissons ces beautés, trop longues à décrire, et qui, ailleurs qu'en Écosse, exciteraient peu d'intérêt.

Le village de *Blair-Athol* est entouré d'anciennes constructions : Athol-House, que l'on nommait jadis Blair-Castle, est un vieux château de la construction duquel la date est tout-à-fait incertaine. Les monts Ben-y-Gloe occupent le fond du paysage, et l'aridité de leurs sommets forme un contraste frappant avec la richesse de la vallée. *Dunkeld,* autrefois capitale de la Calédonie, aujourd'hui petite ville manufacturière de 1,500 habitants, est située dans une vallée arrosée par le Tay. David Ier, au douzième siècle, l'érigea en évêché ; il ne reste plus de sa cathédrale que le chœur, qui sert d'église paroissiale ; tout près s'élève encore le monastère qui précéda cette église. La ville, avec son pont majestueux sur le Tay, qui coule avec lenteur, son antique abbaye, ses vastes plaines et ses montagnes, où plusieurs espèces d'arbres mêlent leur feuillage varié, présente l'image du repos et de la tristesse.

Perth est digne de notre attention : environnée de sites délicieux, cette capitale présente tout l'éclat des cités bâties avec régularité ; ses quatre principales rues se coupent à angle droit, et ce n'est pas sans étonnement qu'après avoir traversé la contrée sauvage arrosée par le Tay, on trouve au bord de cette rivière une ville aussi belle, ornée de plusieurs édifices publics, possédant un théâtre, une école célèbre, des collections scientifiques, des sociétés savantes et littéraires, des manufactures de toiles dont les produits s'élèvent à 5 millions de francs, et une population de 22,000 âmes. C'est au village de *Scone,* à une demi-lieue de Perth, que les anciens rois d'Ecosse se faisaient couronner. Le petit bourg d'*Abernethy* mérite d'être visité par les amateurs d'antiquités : ils y verront une tour semblable à celle de Bréchin, et qui passe pour être un ouvrage des Pictes. A 9 ou 10 lieues au sud-ouest se trouve *Dunblane* ou *Dumblane,* dont l'ancienne cathédrale couronne une colline au pied de laquelle coule l'Allan. Près de la ville on a découvert, dans ces dernières années, la source minérale de Cromlix, qui y attire quelques étrangers. C'est dans les environs que l'armée royale livra, en 1715, à celle du Prétendant, une bataille sanglante, à la suite de laquelle les deux partis se croyant vaincus s'enfuirent chacun de leur côté.

Dirigeons-nous vers le golfe de la Clyde, et, tournant à notre gauche, arrivons au confluent de cette rivière et du Leven ; c'est là que nous verrons *Dumbarton* et son vieux château, construit sur un rocher basaltique de 560 pieds de hauteur, isolé de tous côtés, défendu par plusieurs batteries et commandant au loin la Clyde, qui baigne sa base et la plage par laquelle il communique à la terre. Cette forteresse est très ancienne : c'est, selon l'opinion générale, l'*Alcluyd* des anciens Bretons, le *Dun-Britton* des Calédoniens, et le *Balclutha* d'Ossian. Le plus important établissement d'industrie de la ville est une verrerie qui occupe 300 ouvriers. Le comté dont elle est le chef-lieu offre vers le nord le lac *Lomond,* couvert de charmantes îles, dont les intervalles forment des points de vue variés à l'infini. Cette belle nappe d'eau se rétrécit dans sa partie septentrionale, et, se prolongeant au milieu d'une longue chaîne de montagnes dominées par le majestueux sommet du Ben-Lomond, elle s'élargit du côté du sud en baignant une plaine fertile et en offrant l'un des plus beaux spectacles de ces contrées.

L'île de *Bute,* dans le golfe de Clyde, forme le comté de ce nom avec l'île d'*Arran,* à deux

lieues au sud. La première est exposée à un climat doux et humide : le thermomètre n'y descend pas à plus de 2° au-dessous de zéro; sa surface est hérissée de collines; son sol est rocailleux vers le nord, mais sa partie méridionale est fertile. Sa longueur est de 5 à 6 lieues, et sa largeur de 2 au plus. Les sept huitièmes des terres sont la propriété du marquis de Bute. Les habitants, dont le nombre s'élève à 6,000, cultivent le sol avec soin, fabriquent des toiles de coton et se livrent à la pêche du hareng. L'île renferme deux paroisses, une ville et deux petits ports. *Rothesay* ou *Rothsay*, son chef-lieu, est une jolie ville de 5,200 habitants, qui prend chaque jour de nouveaux accroissements. Les manufactures de coton y ont acquis beaucoup d'activité ; son port est très fréquenté par les pêcheurs de harengs. Il est du bon ton d'aller y séjourner pendant la saison des bains de mer. Son château, dont on distingue à peine les ruines sous le lierre qui les couvre, fut jadis une résidence royale. *Kerry-eray* comprend aussi un petit port. Bute renferme des temples de druides et quelques autres antiquités. L'île d'Arran passe pour avoir été le séjour d'Ossian dans ses dernières années ; son chef-lieu est *Lamlash*, dont le port, abrité par la petite île d'Holy, peut mettre en sûreté des navires de toute grandeur. La population entière de l'île s'élève à 7,500 âmes, partagées entre les deux paroisses de *Kilbride* et de *Kilmory*; la première de 3,000, et la seconde de 4,000 habitants environ.

A l'occident du lac Lomond, le *comté* maritime d'*Argyle* n'est qu'une réunion d'îles que l'on rattache au groupe des Hébrides, et de terres découpées par des golfes et des lacs. A son extrémité méridionale, une terre étroite appelée *Knapdale* se réunit par un isthme à la péninsule de Cantyre. A l'ouest, les deux îles d'*Ila* et de *Jura*, la première peuplée de 10,000 âmes, et la seconde de 1,300, ne sont séparées que par un étroit canal. Au centre d'Ila, le village de *Killarow* ou de *Bowmore*, bâti sur un plan régulier, renferme 4,000 habitants. Jura présente un nombre considérable de *duns* ou de forts ruinés. Entre sa pointe septentrionale et la petite île de Scarba s'ouvre le fameux gouffre de Breacan ou de Corryvracken, appelé ainsi du nom d'un prince danois qui y périt. Les îles de *Colonsay* et d'*Oronsay* ne sont séparées que par un étroit canal qui reste à sec à la marée basse. Parmi les ruines de plusieurs chapelles, on remarque, dans la première, celles du prieuré de l'abbaye de Cîteaux, l'un des plus beaux monuments religieux qu'aient possédé les Hébrides. Au nord, l'île de *Mull* présente les cimes vaporeuses de ses montagnes, au-dessus desquelles s'élève majestueusement le Ben-More. Elle renferme 9,000 habitants. La paroisse de *Torosay* comprend *Tobermorey*, le seul village un peu remarquable de l'île. A l'ouest de celle-ci on voit plusieurs autres îles dont nous citerons les plus remarquables. *Iona* ou simplement *I*, que l'on nomme aussi *I-colm-kill* ou *J-colum-kill*, c'est-à-dire *Ile de la cellule de Columba*, doit ce nom à un saint Columba, qui, au sixième siècle, quitta l'Irlande pour convertir au christianisme les habitants d'Iona. Il y fonda un monastère qui devint célèbre dans la suite, et dont les ruines, ainsi que l'église, attestent l'antique splendeur. Quarante-huit rois d'Ecosse, quatre d'Irlande, huit de Norvége, et un roi de France, ont été inhumés dans le cimetière qui en dépendait [1]. *Staffa*, formée de prismes basaltiques, est célèbre par la caverne appelée *grotte de Fingal*, au fond de laquelle vont se briser les flots de la mer. Elle est inhabitée. *Tiry* ou *Tirée* renferme 4,000 habitants; *Coll* est moitié moins peuplée. Dans la presqu'île de Cantyre, *Campbeltown*, qui en 1700 n'était qu'un misérable village appelé *Ceann-Loch*, est aujourd'hui une ville de 9,000 âmes, qui possède un port, des distilleries, des fabriques de cotonnades, et qui tire de la pêche du hareng des bénéfices considérables. Le chef-lieu du comté, *Inverary*, bourg peu important situé sur le bord du lac Fine, possède quelques manufactures, mais dans un état languissant. Quatre cents bateaux employés à la pêche fournissent annuellement 20,000 barils de poisson, qui se vendent environ 650,000 fr. « La pêche, qui dure depuis le mois de juillet jusqu'au mois de janvier, n'a lieu que pendant la nuit. Alors le lac étincelle de mille feux qui se promènent à sa surface. Les pêcheurs dorment pendant le jour, ou bien ils réparent leurs filets, en faisant retentir les rivages de chants celtiques qu'accompagnent les sons de la cornemuse [2]. » Le port d'Inverary est près de

[1] *Capper* : Topographical Dictionary, au mot *I-colmokill*. — [2] Voyage en Ecosse. — 1832.

l'embouchure de l'Ary, qui dans ses environs forme plusieurs belles cascades.

Au nord des comtés de Perth et d'Argyle s'étend celui d'*Inverness*, le plus vaste de toute l'Ecosse, le pays qui renferme les plus hautes montagnes de la Grande-Bretagne, et celui dont les aspects et le paysage ont le plus de majesté. *Inverness* est sa ville la plus importante. Elle est grande, belle; et vers la mer, où elle occupe le fond du golfe de Murray, elle est défendue par un fort que construisit Cromwell. Le Ness, dont elle tire son nom, la divise en deux parties: la plus ancienne, bâtie sur la rive droite, est formée de constructions dont la couleur noirâtre et le style antique contrastent avec les quartiers modernes qui s'élèvent sur l'autre bord. De beaux édifices, parmi lesquels on distingue le palais de justice, d'architecture gothique, et le bâtiment où se réunit chaque année la noblesse des comtés septentrionaux; une académie où l'on compte 300 élèves; un collége, un théâtre, un cabinet de physique et deux bibliothèques; des sociétés d'horticulture et d'agriculture; d'autres pour la suppression de la mendicité, pour le soulagement des sourds-muets, pour l'éducation des pauvres montagnards, pour la distribution gratuite des bibles; enfin une caisse d'épargne, ne peuvent que donner une haute idée des lumières de ses habitants. L'industrie n'y est pas moins active que la bienfaisance. Inverness est le point central de tout le commerce de l'Ecosse septentrionale.

Les îles de *Skye*, de *Cannay* ou *Cana*, de *Rum* et d'*Eigg* dépendent du comté d'Inverness. La population de la première est de 22,000 habitants. Elle comprend huit paroisses, dont les deux principales sont *Strath* et *Portrée*.

Le comté d'Inverness comprend encore la plus grande partie du groupe des *Hébrides* proprement dites; c'est-à-dire de celles qui sont séparées de la Grande-Bretagne par le détroit appelé *Minsh* ou *Minch*, et que l'on distingue en *Petit-Minch* au sud, et *Grand-Minch* au nord. Non seulement les îles de l'Evêque (*Bishop's-islands*), composées de *Mingalay*, de *Pabba* et de *Bernera*, mais encore *Watersay*, *Burra*, *Eriskay*, *South-Uist*, *Benbecula*, *North-Uist* et la partie méridionale de *Lewis*, font partie de ce même comté. Les 70,000 habitants des Hébrides appartiennent à la même race que les montagnards écossais: ils parlent le même langage, portent les mêmes habits et observent les mêmes coutumes; mais ils sont encore plus arriérés en civilisation. Les bêtes à cornes, les moutons et le poisson constituent leurs seuls objets de commerce.

Les ramifications septentrionales des monts Grampians forment la vallée du *Déveron*, qui, à son embouchure dans la mer du Nord, arrose la petite ville de *Banff*, chef-lieu d'un *comté*, et l'une des plus agréables cités de l'Ecosse septentrionale. *Cullen*, à quatre lieues à l'ouest de la précédente, est mal bâtie; mais on la reconstruit à quelque distance, sur la côte qui domine la baie de Cullen, où l'on a déjà creusé un port. Elle possède des fabriques de toiles: la pêche y est fort active.

Le Spey sépare ce comté de celui d'*Elgin*. Les côtes de ce dernier ont souvent été ravagées par la mer, qui depuis long-temps y forme des dunes dont les sables, en s'étendant graduellement, ont ruiné plusieurs paroisses, changé le cours de la rapide rivière du Findhorn, et nécessité l'abandon de la ville d'*Elgin*, qui a été reconstruite à une lieue plus au nord. L'ancienne cathédrale de cette ville, mal bâtie, est aujourd'hui en ruines. Près de *Forres*, qui s'élève au fond d'une petite baie du golfe de Murray, on remarque un obélisque couvert d'anciennes sculptures, et que l'on croit avoir été érigé en mémoire d'une défaite des Danois par Malcolm II, au commencement du onzième siècle.

Nairn, dans le golfe de Murray, est une petite ville assez propre, qui, malgré sa faible importance, a le titre de chef-lieu de comté; la cité de *Cromarty*, qui n'est pas beaucoup plus considérable, jouit de la même prépondérance politique: placée à l'entrée d'une baie profonde, elle possède un port sûr et vaste, quelques manufactures de toiles, et cependant elle fait peu de commerce.

Tain, au fond du golfe de Dornoch, est sans importance comme sans industrie; le *Ross-Shire*, dont elle est le chef-lieu, n'offre au nord et à l'ouest que des terrains incultes; les montagnes qui le hérissent présentent à perte de vue des sommets bizarrement déchirés, dont quelques uns restent toujours couverts de neige, et des roches amoncelées sans ordre. *Fortrose*, dans l'île Noire (*Black-Island*), sur la côte occidentale du golfe de Murray, ne renferme que 700 habitants, et cependant pos-

sède une académie. En 1444, elle fut formée de la réunion de Rosemarkie et de Chanonry, petites villes dont la seconde était le siége d'un évêché. Les restes de la cathédrale servent de prison et de cour de justice. *Dingwall*, dans une plaine à l'extrémité de la baie de Cromarty, n'a que 2,000 habitants, mais paraît avoir été plus considérable. Son petit port fait un commerce avantageux. La plus grande partie de l'île de *Lewis*, la plus septentrionale des Hébrides, appartient au comté de Ross. On y voit sur la côte orientale la ville de *Stornoway*, dans la baie de ce nom, avec un bon port très fréquenté et une population de 5,000 âmes. Au nord-ouest de celle-ci, sur la côte opposée, *Barvas* compte 3,000 habitants. La population de l'île est d'environ 15,000 individus.

Le *Sutherland*, situé au nord du comté de Ross, a pour principale ville *Dornoch*, sur la côte orientale, au fond d'un golfe auquel on donne son nom : jadis elle était la résidence d'un évêque, mais elle devient de jour en jour moins importante. En suivant la côte nous trouverons *Clyne*, village de 2,000 habitants, près duquel un lac forme un port assez commode. A deux lieues de ce village on voit *Loth*, paroisse de la même population. Dans la partie occidentale du comté, la petite ville d'*Assynt* donne son nom à un golfe ; et près des côtes septentrionales on remarque dans les environs de la paroisse de *Durness* plusieurs cavernes dont l'une est renommée pour un écho qui répète plusieurs syllabes, et les ruines d'une tour appelée *Dun-Dornadilla ;* enfin, près de la paroisse de *Tongue*, peuplée de 1,800 habitants, on voit un vieux bâtiment que l'on regarde comme un temple des druides.

Le *Caithness*, qui, depuis 1807, ne fait plus partie du Sutherland, est séparé de ce pays par une petite chaîne de montagnes ; il est baigné à l'orient par la mer du Nord, et s'étend jusqu'à la pointe la plus septentrionale de l'Ecosse. De ses cinq villes, *Thurso*, dans la baie de Dunnet, compte au plus 1,700 habitants, fabrique beaucoup de toiles et possède un petit port fréquenté pour la pêche et le cabotage ; *Wick*, sur la côte opposée dans la mer du Nord, ne subsiste que de la pêche du hareng et de la morue ; moins peuplée encore que la précédente, elle a le rang de bourg royal ou de chef-lieu. Au nord, sur la côte du détroit de Pentland, se trouve la paroisse de *Canisbay*, peuplée de 2,200 habitants ; trois vieilles tours y couronnent un rocher entouré par la mer. La paroisse de *Dunnet* donne son nom à la baie au fond de laquelle elle est située. Au milieu du comté on voit, près du village de *Bower*, les restes d'un antique édifice qui était environné de six à sept enceintes de pierres d'une grande dimension ; et dans la paroisse d'*Halkirk*, un grand nombre de ruines d'anciens châteaux et de fortifications.

Le *comté* le plus septentrional de l'Ecosse est celui des *Orcades* ou *Orkney :* il comprend ces îles et celles de *Shetland*. Les Orcades sont au nombre de trente : *Pomona* ou *Mainland*, *Hoy*, *South-Ronaldsay*, *Burray* et *Walls*, *Shapinshay*, *Eday*, *Westray*, *Stronsay*, *Sanday*, *North-Ronaldsay*, sont les plus importantes. Leur population totale est de 30,000 âmes. Connues des anciens, elles ont été pour eux un sujet d'erreurs et de fables : Pline dit qu'elles sont au nombre de quarante ; Solinus affirme qu'elles n'ont pas un seul habitant, et qu'elles sont couvertes d'herbes et de joncs [1] ; suivant Ossian, elles formaient un puissant royaume, ce qui peut donner la mesure de la puissance des petits rois d'Ecosse de son temps. Il est probable que les Pictes possédèrent ces îles jusqu'à l'époque de la destruction de leur royaume par Kenneth II, en 838. Elles restèrent à la couronne d'Ecosse jusqu'à la fin du onzième siècle. A cette époque le souverain écossais les céda à la Norvége pour quelques services que le roi de ce pays lui avait rendus ; vers le milieu du treizième, l'Ecosse les posséda de nouveau ; mais ce ne fut qu'après le mariage de Jacques III avec Marguerite de Norvége, en 1470, qu'elles furent définitivement considérées comme faisant partie du territoire écossais [2]. Cependant les Danois ne renoncèrent à leurs prétentions sur ces îles que lorsque Jacques VI épousa Anne, fille du roi de Danemark. Les habitants des Orcades parlent anglais, mais avec l'accent désagréable de l'Ecosse ; ils se divisent en trois classes : les

[1] Cet auteur, peu consulté, a été surnommé avec raison *le singe de Pline ;* son ouvrage, intitulé *Polyhistor*, est presque une copie de celui du naturaliste romain. — [2] Voyez Topographical Dictionary, par M. *Capper ;* les Tables de *J. Blair ;* A sporting tour through the Northern ports of England and great part of the highlands of Scotland, par *C. Thornton*.

seigneurs, propriétaires de presque toutes les terres; les marchands et artisans, les fermiers et les laboureurs, qui forment les quatre cinquièmes de la population. Les classes riches sont polies et hospitalières; les classes pauvres sont naturellement très superstitieuses. Ce peuple, habitué à escalader les rochers avec légèreté, à naviguer dans des parages hérissés d'écueils, fournit d'excellents matelots à la marine anglaise. Son commerce d'exportation, que l'on estime à un million de francs, et qui se fait presque exclusivement avec la Grande-Bretagne, consiste en bœufs, en porcs, en poisson salé, en beurre et en suif ([1]). Il se procure en échange de ces objets le combustible et les métaux qui lui manquent, les vins, le tabac, des tissus et de la quincaillerie. L'une des plus importantes branches d'industrie de ces îles est l'extraction du sel des plantes marines: 3,000 individus y sont employés; les autres sont la fabrication de gros draps, de bas, de couvertures de laine, et celle des toiles de lin.

Kirkwall, dans l'île de *Pomona*, est le chef-lieu de tout le comté; c'est une ville de 2,500 habitants, petite et sale, dans laquelle on remarque cependant quelques constructions modernes, et la cathédrale, bel édifice gothique, fondée, ainsi que la ville, en 1138, par Rognwald, comte de Norvége. On y voit les ruines d'une vieille forteresse et d'un ancien palais des comtes des Orcades. Son port, précédé d'une rade commode et sûre, est défendu par une forteresse construite sous Cromwell.

Les habitants des îles *Shetland* sont vigoureux, bien faits, mais un peu basanés; ils ne sont pas moins hospitaliers que leurs voisins des Orcades, mais ils passent pour être plus hardis encore et plus laborieux. Ils se marient de très bonne heure, et rien n'est plus rare chez eux qu'un célibataire. Les femmes sont blondes, ont le teint frais et coloré, et passent pour chastes et laborieuses. Dans ces îles, une petite hutte, une couverture, une vache, un pot à cuire les aliments, une bêche pour labourer la terre, quelques filets, sont le mobilier d'un ménage pourvu du nécessaire. Des tissus grossiers, des bas de laine, de la soude et le produit de la pêche, forment une exportation annuelle estimée à 875,000 francs ([1]). Les lois, les mœurs, le langage et l'habillement des habitants, sont les mêmes que chez les Écossais. Leur nombre est d'environ 28,000.

Mainland, ou la Grande Terre, est la plus considérable des *Shetland*, comme dans les Orcades, Pomona, qui porte la même dénomination; *House, Burray, Noss, Whalsay, Skerries, Fetlar, Yell, Unst, Bressay, Papa-Stour, Mickle-Rhoe, Little-Rhoe, Trondray,* viennent ensuite avec les petites îles de *Foula* et de *Fair*, qui s'élèvent entre ce groupe et celui des Orcades. Toutes ces îles sont plus ou moins peuplées : Foula n'a pas 200 habitants. Les deux seules villes qu'elles renferment, *Lerwick* et *Scalloway*, sont sur les côtes du Mainland. La première est considérée comme la capitale : sa population n'est que de 2,500 habitants. C'est le siége de plusieurs tribunaux. Sa construction est fort irrégulière; cependant plusieurs des maisons sont grandes, bien construites et couvertes en ardoises. Elle donne son nom à une baie dans laquelle se réunissent un grand nombre de navires qui se rendent à la pêche de la baleine et du hareng. A l'extrémité septentrionale de la ville se trouve le fort Charlotte qui renferme de belles casernes. *Scalloway* n'est pour ainsi dire qu'un village. Elle ne se compose que de quelques maisons éparses aux environs d'un château qui fut bâti en 1600 par un des comtes des Orcades.

On a fait diverses conjectures sur l'origine des habitants de ces îles, mais il est probable qu'ils sortirent de la Norvége. Au quinzième siècle, les rois norvégiens les conquirent et les rendirent tributaires. Leur archipel a été annexé à la couronne d'Écosse à la même époque que les Orcades.

([1]) Sur 155,500 hectares de terres que peuvent contenir ces îles, 119,000 ne sont que des bruyères et des marais, et 34,000 seulement sont en terres labourables, en prairies et en jardins.

([1]) Les pêcheries de ces îles emploient 57 bâtiments pontés, près de 600 marins, et environ 1,600 pêcheurs.

LIVRE SOIXANTE-UNIÈME.

Suite de la Description de l'Europe. — Description historique et topographique des Iles Britanniques. — Troisième section. — Description de l'Irlande.

Placée sous un ciel brumeux et chargé de vapeurs, l'Irlande, dédaignée par la puissance romaine comme une terre envahie par les hivers et défendue par les tempêtes, reçut de César le nom d'*Hibernia*, qui exprime l'idée que s'en formaient les anciens [1]. Son histoire est environnée de ténèbres et d'incertitudes; Strabon peint ses habitants sous des couleurs peu favorables : selon ce géographe, ils étaient plus sauvages que les *Britanni* leurs voisins; ils étaient anthropophages, et regardaient comme une action louable de manger les cadavres des auteurs de leurs jours; les unions condamnées par les liens du sang, celles du frère et de la sœur, celles du fils et de la mère, n'étaient point entachées de réprobation [2]. Si ces faits, que Strabon ne rapporte qu'avec l'expression du doute, étaient avérés, on serait porté à regarder le peuple irlandais comme un de ceux de l'Europe les moins propres à la civilisation; les partisans de l'intolérance religieuse, qui, dans les deux chambres du parlement britannique, se sont si long-temps refusés à reconnaître aux catholiques d'Irlande le droit de participer à la représentation nationale, auraient été naturellement portés à les considérer comme une race faite pour être muselée; leur affranchissement n'eût jamais été proposé par des hommes d'État dignes de l'époque actuelle, et les chambres n'eussent jamais sanctionné une mesure que réclamaient cependant la justice et l'humanité.

Trop long-temps les écrivains anglais ont cédé à leur antipathie contre un peuple resté inaccessible à la réformation religieuse, en le représentant comme le rebut de l'espèce humaine, tandis que les auteurs irlandais, par un mouvement d'exagération contraire, ne tarissent pas sur les éloges de leurs ancêtres et sur les vertus de leurs contemporains. L'humiliante loi d'exception qui, pendant plusieurs siècles, s'est appesantie sur ce peuple, a dû aigrir son caractère; dispensons-nous donc de le juger avec trop d'indulgence ou trop de sévérité. Naguère encore il portait l'empreinte d'un sceau réprobateur : ce n'était qu'un peuple conquis; maintenant il est libre; de nouveaux liens l'attachent à la métropole : fier de son émancipation, il se montrera plus d'une fois turbulent dans l'exercice de ses droits; mais tout fait présager sa régénération complète. Les lumières de l'instruction, répandues avec plus de soin, l'éclaireront sur ses vrais intérêts; l'industrie prendra chez lui un nouvel essor, et l'Angleterre aura trouvé dans un acte de justice un nouveau moyen de puissance.

S'il faut en croire Usserius [1], Keder [2], Warœus [3], et d'autres antiquaires, on pourrait faire remonter l'histoire de l'Irlande à cinq siècles au-delà de l'ère chrétienne. Une colonie scythe arrivée par l'Espagne s'y serait établie à cette époque, et aurait introduit la langue phénicienne et l'usage des lettres parmi les Celtes dont elle était peuplée. Cette sorte de civilisation ne s'accorde guère avec ce qu'en rapporte Strabon, qui vivait sous Auguste. Dans les traditions nationales de l'Irlande, un peuple appelé *Bolg* (*Fir-Bolg*), venu du voisinage du Rhin, aurait conquis la partie méridionale de l'Irlande, où il se serait établi. Ce nom de Bolg paraît annoncer une colonie de *Belges-Kymri* [4]. On voit donc combien sont incertaines les données que l'on possède sur l'histoire primitive de cette île. Usserius prétend que le christianisme y fut introduit peu de temps après la mort de son divin fondateur; mais on croit avec plus de raison qu'il ne s'y répandit que dans le cinquième siècle, d'abord

[1] C'est aussi celui que lui donne Tacite dans la Vie d'Agricola. Pomponius Mela la désigne sous celui de *Juverna*. — [2] Voyez *Strabon*, lib. IV, cap. V, § 5. Il l'appelle *Ierne*; Diodore de Sicile la nomme *Iris*.

[1] Auteur des ouvrages intitulés : De la religion des anciens Irlandais et Bretons (en anglais), *Veterum epistolarum Hibernicarum Sylloge*. — [2] Recherches des médailles frappées en Irlande avant que Henri II s'emparât de ce royaume. — [3] Dissertations sur les antiquités de l'Irlande. — [4] Consultez l'Histoire des Gaulois, par M. *A. Thierry*.

par les soins de Pallade, envoyé par le pape Célestin, et peu de temps après par ceux de saint Patrick ou Patrice, qui en fut le premier évêque. Le gaélic, ou l'ancien idiome celtique, y fut toujours la langue dominante : nous avons vu que deux de ses dialectes se sont conservés en Écosse; le troisième, appelé *erse, irish* ou *erinach*, est celui du peuple irlandais : c'est dans cet idiome que les habitants donnent encore le nom d'*Érin* à leur île.

Au huitième siècle, ce pays, gouverné par une race antique de rois, possédait déjà plusieurs arts, puisqu'il employait dans ses relations commerciales des monnaies frappées en argent; cependant on n'y connaissait pas l'usage des habitations en pierres; car ce ne fut qu'à cette époque que les Danois et les Norvégiens, appelés alors les *Osterlings*, vinrent y former des établissements sur les côtes, et y construisirent des édifices solides et réguliers; jusqu'alors on s'était contenté de mauvaises constructions en bois. Ces étrangers fondèrent Dublin, Waterford, Wexford, Cork et Limerick; mais comme ils étaient en plus grand nombre sur le territoire de Dublin que sur celui de leurs autres possessions, ce territoire reçut des naturels le nom de *Fingal*, c'est-à-dire *terre des étrangers*. Dans le douzième siècle, l'Irlande était divisée en cinq royaumes appelés l'*Ulster*, le *Leinster*, le *Meath*, le *Connaught* et le *Munster*, subdivisés en plusieurs petites principautés, probablement tributaires de chaque couronne. Dès son avènement au trône d'Angleterre, Henri II forma le projet de réunir l'Irlande à ses domaines, mais il fallait un prétexte à cette usurpation; l'occasion sembla s'offrir d'elle-même. Dermot Mac-Murrough, roi de Leinster, tyran cruel, avait été chassé de son royaume pour avoir enlevé la femme de *O'Roisk*, prince de Bressiny [1]; réfugié à la cour de Henri II, il sollicita son amitié en lui offrant de se reconnaître comme son vassal, s'il l'aidait à reconquérir sa couronne. Henri, qui n'avait pas besoin d'être stimulé, accepta cette proposition, envoya des troupes en Irlande, et fit rétablir Dermot sur son trône. Mais ce n'était que le premier pas : il sollicita du pape Adrien IV une bulle qui annexait l'Irlande à ses États, et à la mort de Dermot, il passa dans l'île avec l'élite de sa noblesse et de son armée; il soumit les rois et les petits princes qui faisaient résistance, et, profitant de leurs divisions, il se fit reconnaître seigneur de l'Irlande. Ce titre fut conféré en 1184 à Jean son fils, qui s'y établit et donna un nouveau code aux Irlandais.

Ceux-ci, humiliés peut-être de ce que leur pays, qui avait si long-temps été divisé en cinq royaumes, ne formait plus qu'une principauté, profitent des succès de Robert Bruce en Écosse pour offrir au frère de ce prince la couronne d'Irlande. Robert cède à leurs vœux, débarque dans l'île, force les Anglais à se renfermer dans Dublin, et fait couronner Édouard son frère à Dundalk. Mais celui-ci se fait haïr de ses sujets : attaqué par l'armée anglaise, il meurt en combattant. Après cet événement, qui date de 1318, l'Irlande fut fréquemment ensanglantée par la discorde et la rébellion; trois siècles s'écoulèrent avant que le pouvoir des Anglais y fût consolidé. Henri VIII avait compris que, pour flatter l'amour-propre des Irlandais, il fallait ériger leur île en royaume : il prit donc le titre de roi d'Irlande.

Jusqu'au règne d'Élisabeth, la réformation religieuse s'était établie sans secousses dans toutes les parties de l'île habitées par les Anglais; mais la cour de Rome et la maison d'Autriche entretenaient, par des envois d'argent, d'armes et même de troupes, l'inimitié qui renaissait à propos de la religion entre les Irlandais et les Anglais. Cette princesse priva les catholiques de l'île de tous les emplois publics; Jacques Ier, aigri par leur résistance, confisqua les terres des insurgés, et les répartit entre ceux qui suivaient le parti de la cour. Si la tolérance avait pu être dans l'esprit du siècle qui vit s'opérer la réformation religieuse, l'Irlande ne fût pas devenue le foyer de troubles interminables. Elle se serait éclairée lentement peut-être, mais elle aurait marché d'un pas sûr vers les améliorations que les esprits sages ambitionnaient; on n'aurait pas vu en 1641 s'effectuer en partie un complot qui renouvelait en Irlande l'affreux massacre des Vêpres Siciliennes. Hume porte à 40,000 le nombre des Anglais qui tombèrent sous les coups des catholiques irlandais; d'autres écrivains ne l'évaluent qu'à 10,000 au plus. Quoi qu'il en

[1] La voyelle *o* et la syllabe *mac* signifient *fils* et *petits-fils*; c'est la marque de la noblesse. Jadis il n'y avait que les chefs et ceux qui faisaient remonter leur origine à une grande antiquité qui pouvaient faire usage de cette distinction.

soit, ce funeste événement cimenta jusque dans ces derniers temps la haine de deux peuples faits pour être unis.

Les Irlandais durent prendre le parti de l'infortuné Charles Ier; aussi Cromwell se crut-il autorisé, en 1653, à venger ses compatriotes en portant la flamme et le fer jusque sur les limites des déserts de Connaught, en proclamant que tout catholique qui serait rencontré hors de cette province pourrait être mis à mort sans jugement, et en distribuant leurs biens à ses partisans. Encouragé par l'exaspération des esprits, Jacques II, rêvant la conquête d'une couronne qu'il avait laissée tomber, compromit encore le sort de ce pays en cherchant dans son sein des défenseurs dont il était incapable de ranimer le courage. A la tête d'une armée presque égale à celle de Guillaume, une seule défaite détruisit ses espérances; et quoiqu'il se soit plaint des Français qui devaient le seconder, quelle confiance pouvait-il inspirer à ceux qui combattaient pour lui? Un prince courageux aurait-il quitté si précipitamment le champ de bataille et le royaume?

L'Irlande n'avait pas encore atteint ce calme qui justifie mieux que l'exaspération les demandes les plus justes, lorsque l'exemple de la révolution française ranima dans son sein des prétentions à peine étouffées. Des chefs organisent l'anarchie, le bas peuple est armé, le soldat se révolte contre son chef, le serviteur conspire contre la vie de son maître, le paysan s'arme contre le seigneur; la terreur se répand dans toutes les classes amies de l'ordre; le magistrat craint de lever le glaive de la justice: quiconque ose parler au nom des lois, tombe sous le fer des assassins. Dans cet état de fièvre et d'anxiété, les Irlandais demandent des secours au directoire de France; une escadre française se dérobe à la vue de la flotte anglaise, va jeter l'ancre dans la baie de Bantry; mais une tempête empêche le débarquement, et l'escadre est forcée de regagner le large. Cependant, malgré ce contre-temps, l'insurrection s'organise: elle éclate au milieu de l'année 1798; quelques frégates françaises débarquent un millier d'hommes d'infanterie et des provisions de guerre dans la baie de Killala; à cette poignée de soldats se joignent quelques insurgés; mais attaqués par des forces anglaises plus considérables, ils sont faits prisonniers. Après une troisième expédition, qui ne fut pas plus heureuse, le directoire abandonna les Irlandais mécontents à leurs propres forces; ceux-ci furent bientôt réduits à l'obéissance, et d'après la proposition de Pitt, en 1801, le parlement irlandais fut réuni à celui d'Angleterre, et tint sa première séance le 22 janvier à Westminster.

Le parlement qui s'assemblait à Dublin était composé de 300 membres; aujourd'hui les députés irlandais sont au nombre de 100, et 28 pairs siègent dans la chambre haute. Le lord-lieutenant ou vice-roi est nommé par la couronne, et depuis cette réunion l'Irlande est gouvernée par les mêmes lois que l'Angleterre.

L'Irlande est certainement moins éclairée que l'Angleterre, et surtout que l'Ecosse; cependant on a beaucoup exagéré sa situation sous ce rapport. Elle compte moins d'écoliers que ces deux royaumes, mais à peu près autant que la France [1]. Ce qui la distingue principalement des autres pays, c'est le genre d'instruction qu'on y reçoit: la grande majorité du peuple, dirigée par un clergé catholique pauvre, peu instruit et rempli de préjugés, est entretenue dans une superstition affligeante, seul principe de l'ignorance qu'on lui reproche. L'instruction élémentaire de la classe populeuse ne doit pas consister seulement à savoir lire et écrire: la morale doit lui enseigner l'étendue de ses devoirs; la religion doit l'encourager à les remplir: mais où puisera-t-elle les lumières indispensables à sa situation, si ce n'est dans les livres destinés à éclairer le chrétien? Le clergé catholique irlandais ne permet point au peuple la lecture de l'Evangile; c'est par de ridicules ouvrages, destinés à perpétuer chez lui la superstition et l'ignorance, qu'il le façonne à cette sorte de dépendance qui n'en fait qu'un instrument aveugle d'inimitié contre l'Angleterre, qu'un prétendu chrétien toujours disposé à la révolte.

Toutefois, grâce au zèle de quelques hommes éclairés et influents, l'instruction ne reste pas stationnaire: en 1811, on comptait 4,900 écoles et 200,000 écoliers des deux sexes; et en 1825 le nombre des écoles était de 11,843,

[1] En France, le nombre des écoliers mâles, comparé à celui des habitants, est de 1 sur 23, et en Irlande de 1 sur 26.

et celui des écoliers de 569,000 (¹), c'est-à-dire du 13ᵉ de la population totale; en 1835 ce nombre s'était augmenté d'environ un dixième: ce n'est donc, nous le répétons, que le mode d'éducation qu'il faut blâmer. Les grands établissements d'instruction ne sont pas à l'abri du reproche : ceux qui décorent Dublin n'ont, malgré l'espèce de luxe qui les distingue, rien que de fort ordinaire; aucun ouvrage remarquable n'est sorti de son université protestante. Trop magnifiquement dotée, comme l'Eglise réformée, de biens acquis par l'injuste voie de la confiscation, nous dirons, avec un auteur irlandais (²), que ce corps savant souffre de l'excès des biens de ce monde comme les ecclésiastiques anglicans : si la science languit lorsqu'elle est dans la misère, elle s'endort aussi au sein de l'abondance.

L'île ne renferme qu'un seul établissement pour l'éducation ecclésiastique; c'est le collége royal de Saint-Patrick, à *Maynooth*, dirigé par les jésuites, et destiné à former des prêtres catholiques : il n'en sort que des sujets élevés dans des préjugés et des préventions défavorables à l'Angleterre. La même petite ville possède aussi, pour les catholiques, un collége laïque fondé par souscriptions en 1802. A Belfast et à Cork, on a établi depuis peu d'années des colléges, mais ils ne sont institués que pour la classe riche; la classe pauvre a beaucoup d'améliorations à réclamer.

Les perfectionnements, dont la marche est si lente en Irlande, devront sans doute quelques progrès à son émancipation. Quatre sociétés bienfaisantes pour l'éducation des pauvres, celle des anabaptistes, celle de Dublin, la société hibernienne de Cork et la société du même nom de Londres, ne peuvent manquer d'accroître par la suite leur influence; la mémoire de leurs fondateurs sera en vénération lorsque le peuple, devenu plus laborieux, ne croupira plus dans l'abjection et la pauvreté; lorsque les grands propriétaires, s'attachant à une contrée plus digne d'intérêt, cesseront de dépenser en Angleterre les revenus de leurs propriétés, qu'ils confient à des agents occupés sans cesse à vexer et à dépouiller le malheureux cultivateur; lorsque le clergé anglican, possesseur de terres considérables, comprendra tout ce qu'a d'honorable la mission d'éclairer un peuple qu'il délaisse pour jouir paisiblement des distractions qu'offre la capitale des trois royaumes (¹).

L'Irlande est divisée en quatre provinces ecclésiastiques ou archevêchés, dont les siéges sont *Armagh*, *Dublin*, *Cashell*, *Tuam*, et en 22 évêchés suffragants. L'archevêque de Dublin est primat de l'Irlande; celui d'Armagh porte aussi le titre de primat, mais il y joint celui de métropolitain de ce royaume; elle renferme en outre 33 doyennés et 34 archidiaconats. Les évêques anglicans sont nommés par le gouvernement et payés sur les revenus du grand sceau. On peut juger de l'importance de leur revenu lorsqu'on sait que le clergé protestant, composé de 1,700 individus, absorbe en appointements la valeur de 33,000,000 de francs. C'est un peu moins que ce que coûte tout le clergé de France. Chacun des archevêques reçoit annuellement 300 à 375,000 francs.

L'Irlande se distingua de bonne heure par son industrie; sans les troubles politiques, elle serait arrivée sous ce rapport au plus haut degré d'importance; c'est surtout dans la fabrication des tissus qu'elle acquit une grande supériorité. Sous le règne de Henri VIII, elle

(¹) Ces écoliers se divisaient d'après les cultes de la manière suivante :

Élevés dans la religion anglicane. . . .	92,100
— dans la religion presbytérienne. .	44,400
— dans la religion catholique. . . .	421,400
— dans différentes autres sectes. . .	3,700
Écoliers dont la religion n'a pas été indiquée.	7,400
Total. . .	569,000

(²) M. *John O'Driscol*, dans son ouvrage intitulé : Views of Ireland, 2 vol. in-8⁰. Londres, 1823.

(¹) Une société de philanthropes, fondée depuis quelques années, s'occupe de former des établissements isolés ou des colonies pour la culture des nombreuses fondrières et des vastes terrains dont tout annonce la fertilité, et qui cependant sont sans emploi et même sans propriétaires. La société fait l'acquisition de ces terrains, choisit des familles pour les défricher, et se propose de diviser la superficie des terres colonisées en fermes séparées, de manière à fournir à ceux qui voudraient affermer le sol les moyens de devenir des fermiers aisés. L'exécution de ce plan doit procurer un jour de grands bénéfices à la société. Il est fâcheux seulement qu'elle n'ait point été guidée par un esprit de tolérance : elle se propose, par ses statuts, de n'employer que des protestants pauvres. Cette injuste partialité n'est-elle pas de nature à augmenter le sentiment de haine qui n'est déjà que trop prononcé entre les catholiques et les protestants de l'Irlande?

était moins renommée par ses toiles que par ses tissus de laine; mais sous celui de Guillaume III, des droits si considérables pesèrent sur ces derniers produits, qu'ils furent abandonnés, et que l'activité des habitants se porta principalement sur la fabrication des toiles et du fil. Le montant des exportations, dans cette branche d'industrie, est évalué à 78,000,000 de francs. Les manufactures de coton n'y ont pas atteint la même importance; toutefois elles suivent depuis le siècle dernier une progression constante, et l'on estime à 2,300,000 kilogrammes le poids du coton qu'elles emploient. Depuis que les entraves qui ruinèrent ses fabriques de laine ont cessé d'exister, elle s'est adonnée à la fabrication des grosses étoffes; aujourd'hui elle en exporte 1,400,000 mètres; ses fabriques de soierie consomment annuellement 64,000 livres de matière première; ses distilleries produisent plus de 450,000 hectolitres d'eau-de-vie. La fertilité de ses terres et l'abondance de ses prairies lui permettent d'expédier chaque année en Angleterre 5,000,000 hectolitres de grains, 63,000 bêtes à cornes, 72,000 moutons, 65,000 porcs, et 3,000 chevaux. Le montant de ses exportations pour la Grande-Bretagne ne s'élève pas à moins de 161,000,000 de francs, et celui de toutes ses exportations pour les différentes parties du monde dépasse 200,000,000.

Les diverses branches d'industrie emploient 7,500 tisserands, 2,500 filateurs de coton, 8,000 individus pour les différentes préparations que nécessitent ces deux genres de fabrication, 3,500 ouvriers dans les soieries, 12,000 pour la confection des lainages, et 49,000 personnes pour la pêche fluviale et maritime; mais l'agriculture et les différents métiers sont loin de pouvoir suffire à la subsistance de toute la classe ouvrière, puisque, suivant un recensement fait en 1821, sur 3,931,000 ouvriers de 15 à 70 ans, on en comptait 1,094,000 sans ouvrage.

Les cinq royaumes qui partageaient anciennement l'Irlande forment aujourd'hui quatre grandes provinces qui ont conservé les noms de quatre de ces royaumes, savoir : l'*Ulster* au nord, le *Connaught* à l'ouest, le *Leinster* à l'est, et le *Munster* au sud. Elles forment 32 comtés, dont 9 appartiennent à la première, 5 à la seconde, 12 à la troisième, et 6 à la dernière. Chaque comté est divisé en baronnies. Nous allons parcourir ces provinces dans l'ordre de leur énumération.

A l'extrémité du lac de *Foyle*, qui n'est en quelque sorte qu'un golfe qui débouche dans la mer, et qui reçoit les eaux d'une petite rivière du même nom, *Londonderry*, ou simplement *Derry*, chef-lieu de comté, est une ville de 25,000 âmes, bâtie avec régularité, entourée de murs bastionnés, et dont les quatre principales rues se coupent à angle droit. On y remarque une belle cathédrale, une prison nouvellement construite, et le palais épiscopal. La situation de son port à l'embouchure de la rivière est avantageuse pour son commerce, alimenté par l'importation des denrées coloniales et par les expéditions considérables des tissus indigènes pour l'Amérique et les Indes. Cette ville soutint en 1688, contre Jacques II, un siége célèbre : tous les officiers avaient été tués sur la brèche; les assiégés n'avaient plus d'autre ressource que de capituler, lorsqu'ils choisirent pour les commander l'évêque George Walker. La garnison, ranimée par l'exaspération de ce nouveau chef, fit des prodiges de valeur; l'escadre anglaise lui amena du renfort, et Jacques II fut forcé de renoncer à son entreprise. A une lieue de l'embouchure du Bann dans la mer, la jolie petite ville de *Coleraine*, chef-lieu de baronnie, renferme un château construit en 1213. Sans les difficultés qu'offre la navigation de la rivière, son commerce serait important.

Le comté d'*Antrim* ne renferme aucune cité importante. Nous traverserons *Ballimoney*, village de 2,000 âmes, où tous les mois il se tient un marché pour les toiles, puis *Antrim*, chef-lieu sans importance, situé à peu de distance du lac Neagh, et de là nous nous rendrons à *Carrickfergus*. Cette ville occupe l'entrée d'un golfe qui porte le nom de lac de Belfast; elle forme une juridiction particulière, où se tient une cour d'assises indépendante de celles du comté, qui s'y rassemblent aussi; son port est principalement animé par le mouvement des bateaux pêcheurs. En 1760, elle fut prise et pillée par un célèbre corsaire français appelé Therrot. Sa population est d'environ 8,000 habitants. *Belfast*, au fond du même golfe, est trois fois plus peuplée que la précédente, ce qu'il faut attribuer à ses importantes fabriques de toiles et de cotonnades. On remarque à son extrémité orientale un ancien

pont de 21 arches et de 2,500 pieds de longueur. *Lisburn*, autrefois *Lifnagarvy*, sur la rive gauche du Lagan, rivière qui sort du lac de Neagh pour se jeter dans la baie de Belfast, est remarquable par ses manufactures, par ses établissements de bienfaisance, par le haut clocher de son église, et par son marché orné d'une coupole : elle est peuplée de 6,000 âmes. L'île de *Rathlin*, au nord du cap Fair, appartient au comté d'Antrim; le blé n'y réussit pas, mais elle produit assez d'orge pour l'exportation ; ses pâturages nourrissent de nombreux troupeaux de moutons et de chevaux, mais ces animaux sont en général de petite taille. Elle renferme plusieurs petits villages dont la population est de 12 à 1,500 habitants, qui ont une physionomie très distincte de celle des Irlandais, dont ils ont conservé la langue primitive.

La baie de Belfast sépare le comté d'Antrim de celui de *Down*. Sur la côte orientale de la mer d'Irlande, *Donaghadée* exporte pour l'Écosse le superflu des subsistances qu'elle tire de son territoire. Près du lac de Strangford, *Down-Patrick*, chef-lieu de comté, est, dit-on, le lieu où saint Patrick mourut en 493. Le tombeau de ce patron de l'Irlande est en grande vénération. A 5 lieues à l'ouest, *Dromore* est la résidence d'un évêque catholique et d'un évêque protestant. *Newry*, près de la jonction d'un rivière du même nom et d'un canal, est la ville la plus commerçante du comté. Elle est située sur une colline très escarpée, entourée de bois, de vergers et de sites charmants. On y remarque de grandes et belles casernes. Les femmes de Newry sont citées pour leur beauté.

Armagh, chef-lieu de comté, était jadis une ville considérable et la capitale d'un royaume; son université était célèbre; on y compta jusqu'à 7,000 étudiants. Tombée en décadence, elle s'est relevée par la munificence d'un de ses archevêques, Richard Robinson, qui répara la cathédrale, rebâtit presque toute la ville, fit construire un superbe palais, un bel observatoire, et enrichit son école et sa bibliothèque. Sur une hauteur voisine on voyait autrefois le château qu'habitaient les rois d'Ulster. Le bourg de *Blackwater*, sur la rive droite d'une rivière du même nom, tient un marché aux toiles assez fréquenté.

A *Monaghan*, chef-lieu peu important, nous verrons un château-fort, bâti sous le règne d'Élisabeth, sur l'emplacement d'une ancienne abbaye. Le *comté de Monaghan*, couvert, principalement dans le nord, de montagnes peu élevées, d'un aspect monotone, est entrecoupé de marais, de fondrières et d'une multitude de petits lacs. Les vents du nord-ouest, en traversant la baie de Donegal et le lac Erne, y entretiennent une grande humidité et nuisent à la culture du froment. Le bois y est rare, mais les marais y fournissent de la tourbe en abondance. C'est une des contrées les plus pauvres de l'Irlande; les grandes propriétés sont mal cultivées, et les plus petites fournissent à peine à la subsistance de ceux qui les possèdent. On y trouve un grand nombre de moulins à blanchir les toiles : la fabrication de ces tissus est la seule branche d'industrie un peu importante.

Nous traverserons rapidement le *comté de Cavan*, dont les $\frac{4}{7}$ des terres sont propres à la culture, et qui ne produit pas cependant de quoi nourrir ses habitants, tant l'agriculture y est arriérée. *Cavan*, le chef-lieu, est une petite ville qui n'offre rien d'intéressant; *Belturbet*, que nous verrons ensuite, renferme des casernes de cavalerie. Nous retrouverons dans le *comté de Fermanagh* la même ignorance des procédés agricoles, une industrie aussi arriérée, un commerce tout aussi peu productif. Il est traversé dans toute sa longueur par le lac et la rivière d'Erne. Sur la rive occidentale d'un canal qui unit le lac Erne septentrional au lac Erne méridional, s'élève le chef-lieu, *Enniskillen*, défendu par des forts que dominent des collines. Dans le *comté de Tyrone*, le bourg de *Clogher* est le siége d'un évêché suffragant d'Armagh; *Omagh*, le chef-lieu, est pauvre et peu peuplé; *Dungannon* renferme un collége richement doté, des casernes de cavalerie, des fabriques de toiles et 4 à 5,000 habitants. *Strabane* est plutôt un bourg qu'une ville. Le *comté de Donegal* comprend la partie occidentale de la province d'Ulster, depuis le lac Foyle jusqu'à la baie de Donegal. *Letterkenny*, sur la Swilly; *Raphoe*, simple village, siége d'un évêque suffragant de l'archevêque d'Armagh, et dont la cathédrale date du onzième siècle; et *Donegal*, chef-lieu, dont la principale industrie est la pêche du hareng, sont les seuls lieux que nous ayons à citer.

Le *Connaught*, la plus petite province de l'Irlande, est un pays entrecoupé de lacs, de marais et de montagnes; l'agriculture y est peu florissante, et la population, plus misérable que dans les autres provinces, y est aussi moins considérable. On y remarque cependant quatre capitales de comtés assez importantes. Le chef-lieu de comté, *Sligo*, au fond d'un golfe, possède un port qui reçoit des navires de 200 tonneaux. C'est une ville assez bien bâtie, siége d'une cour de justice, et possédant une prison, une caserne, un hôpital et une école dotée par la famille Winne. Il s'y fait de grandes exportations de grains. Elle doit son origine à un château et à une abbaye fondés vers la fin du treizième siècle. Le village de *Leitrim*, autrefois ville importante, donne son nom à un comté dont le chef-lieu est la petite ville de *Carrick-sur-Shannon*.

Dans la partie septentrionale du *comté de Roscommon*, la ville la plus florissante est *Boyle*, peuplée de 3,000 âmes. Le bourg d'*Elphin* était autrefois une ville, siége d'un des évêchés que fonda, dit-on, saint Patrick. Au centre du comté, *Roscommon*, le chef-lieu, est une misérable cité dont le château date de 1268. *Athlone*, bourg situé sur le Shannon au point où ce fleuve sort du lac Rée, qu'il forme du superflu de ses eaux, n'est remarquable que par ses fortifications, qui défendent les parties guéables du Shannon.

Le *comté de Mayo* renferme un grand nombre de tours rondes ou carrées, presque toutes délabrées, ainsi que des monastères en ruines. Les villes y offrent peu d'intérêt: *Killala*, qui donne son nom à une baie, est le siége d'un évêché: *Ballina* ou *Belleck*, assez bien bâtie, sur la rive gauche du Moy, se soutient par l'importance de sa pêche du saumon; *Newport-pratt*, au fond de la baie de Clew, possède un port qui peut recevoir de gros navires; *Ballaghy* est encore au-dessous des villes que nous venons de mentionner; il en est de même de *Ballinrobe*, près du lac Mask, et de *West-Port*, sur la côte méridionale de la baie de Clew. *Castlebar*, où se tiennent les assises, est arrosée par une petite rivière, et fait un grand commerce de toiles; c'est une longue ville qui ne consiste presque qu'en une seule rue; les Français s'en emparèrent en 1798, ainsi que de Killala et de Ballina.

Galway, que l'on croit être sur l'emplacement de l'antique et chétive cité d'*Ausoba*, occupe le fond d'une baie à laquelle elle donne son nom. Elle est entourée de remparts en ruines, et formée de vieilles constructions qui, depuis plusieurs années, se remplacent par des habitations nouvelles. Sa cathédrale est belle et son collége est magnifique. Ville de 34,000 âmes, importante par son commerce et ses manufactures, elle possède une bourse, renferme des casernes et plusieurs beaux établissements; son port, sûr et commode, est défendu par une forteresse. Dans le *comté de Galway*, *Dunmore*, où l'on fabrique de la toile; *Tuam* et *Athenry*, qui avaient autrefois rang de villes; *Aghrim*, célèbre dans l'histoire par la bataille que gagnèrent dans ses environs, en 1691, les Anglais sur les partisans de Jacques II; *Clonfert*, siége d'un évêché catholique, ne sont que des villages qui méritent à peine d'être nommés.

C'est par la capitale de l'Irlande que nous commencerons la description des principales cités de la province de *Leinster*. Que l'on se représente, à l'extrémité d'une baie que l'on pourrait comparer à celle de Naples, si le ciel de l'Irlande ressemblait à celui de l'Italie, une grande cité divisée en deux parties égales par la rivière du Liffey; que l'on élève par la pensée, au nord et à l'ouest de cette capitale, un terrain en pente douce, et que l'on imagine au sud la vue délicieuse des montagnes de Wicklow, on aura une idée de la beauté de sa situation. Sa forme quadrangulaire occupe sur chaque face une longueur d'une lieue; plus de 17,000 maisons en remplissent l'enceinte. Elle renferme 2 cathédrales et 20 paroisses du culte anglican, 16 chapelles catholiques, y compris la chapelle métropolitaine, un temple réformé français, une église hollandaise et une danoise, enfin une synagogue et de nombreuses maisons d'assemblées religieuses. La plupart des rues ont été embellies par des élargissements successifs; elles sont pavées et éclairées avec soin. Cette capitale est décorée de belles constructions: la douane est un bâtiment magnifique à quatre façades, dont la principale est surmontée d'une jolie coupole et ornée de la statue du commerce: elle n'a pas coûté moins de 500,000 liv. sterl., c'est-à-dire 12,500,000 fr.; l'église de Saint-Werburgh est élégante; son portail et sa flèche élevée de 150 pieds, sont estimés pour leur légèreté; la bourse, ouverte

en 1779, et dont les frais de construction, montant à un million de francs, furent couverts par le produit d'une loterie dirigée par les négociants, présente dans sa principale façade trois portes ouvertes sur un péristyle surmonté par un dôme que soutiennent 12 colonnes, et formant une promenade circulaire : vis-à-vis de l'entrée du nord, une statue de George III, en bronze, repose sur un piédestal en marbre blanc ; le palais de justice, appelé *les quatre cours*, est d'une étendue et d'une architecture majestueuses : son dôme domine toute la ville. Le palais du lord lieutenant ne répond pas à la beauté de ces édifices : on voit que c'est une vieille forteresse dont on a changé la destination ; mais l'intérieur est d'une grande magnificence. D'autres constructions sont encore remarquables sous divers rapports ; la cathédrale de Saint-Patrick est un des plus anciens bâtiments de cette ville ; elle fut érigée par l'archevêque Comyn en 1190, décorée d'un clocher en 1370, et surmontée d'une flèche en 1750 ; l'ancien palais du parlement renferme aujourd'hui la banque nationale ; les bâtiments du collége de la Trinité ou de l'université ont toute la magnificence d'une demeure royale, et comprennent une chapelle, un réfectoire, le logement des étudiants, un amphithéâtre pour les cours, une bibliothèque et des salles d'anatomie, où l'on voit une superbe collection de modèles en cire. L'école de droit (*Kings-Inn-Temple*) mérite aussi d'être mentionnée.

Le gazon de Saint-Étienne, *Saint-Stephen's Green*, est la plus grande place de Dublin : elle a près d'une demi-lieue de circonférence : c'est une belle promenade, environnée d'une grille en fer, et composée d'une pelouse entourée d'un double rang d'arbres, dont le centre est orné d'une statue équestre de George II. Nous ne passerons pas sous silence le vaste domaine royal appelé le *parc du Phénix*, nom qu'il prend d'une colonne de marbre surmontée de l'image de cet oiseau fabuleux : ce parc est une des promenades les plus fréquentées de Dublin ; on y a élevé en l'honneur du duc de Wellington une colonne de 64 mètres de hauteur. Dans la même enceinte, mais sur la rive droite du Liffey, on a construit un hôpital militaire ; nous mentionnerons aussi la colonne de 39^{m},60 de hauteur, érigée à la gloire de Nelson devant le bel hôtel des postes. Dublin, avec une population d'environ 265,000 âmes, renferme plus d'institutions publiques destinées à l'instruction et plus d'établissements de bienfaisance que plusieurs capitales plus peuplées. Le nombre de ces institutions s'élève à 250. Dans 133 écoles de charité on donne l'instruction à 18,700 enfants, des vêtements à 5,400, et des aliments à 4,500 ; elles sont entretenues par les différentes paroisses de chaque communion. La *Blue-Coat* est une maison où l'on élève les fils des personnes de la bourgeoisie victimes de quelques revers de fortune. A l'extrémité occidentale de la ville, on voit l'hôpital royal de *Kilmainham*, fondé par Charles II pour les invalides de l'armée irlandaise, sur le plan de celui de Chelsea. Un établissement non moins remarquable, du moins par son origine, est l'hospice des aliénés, fondé par le doyen Swift, si connu comme auteur des Voyages de Gulliver, et dans lequel on a dit faussement qu'il trouva un asile lorsqu'il perdit la raison dans un âge avancé. On compte dans la ville 20 dispensaires, où l'on distribue des médicaments aux pauvres ; 75 hôpitaux et hospices s'ouvrent pour les différentes maladies, pour les diverses infirmités, pour la misère et le malheur. Dans plusieurs de ces établissements, 20,000 personnes reçoivent journellement leurs aliments, et la plupart aussi leurs vêtements [1].

Les constructions qui intéressaient la prospérité commerciale de Dublin n'ont pas été exécutées avec moins de persévérance et de soins

[1] Énumération des établissements de bienfaisance de Dublin :

18 hôpitaux, contenant environ. . .	2,500 lits.
3 institutions pour les aveugles. . .	150
1 *idem* pour les sourds-muets. . .	44
1 maison royale d'invalides. . . .	400
1 *idem* pour les incurables.	60
1 *idem* pour les pauvres malades. . .	1,000
1 hospice pour les enfants trouvés. . (Cet établissement entretient en outre 7,000 enfants à la campagne.)	1,000
5 maisons d'orphelins.	934
3 institutions d'économie pour les jeunes filles.	120
4 hospices pour les vieillards pauvres.	1,074
12 *idem* pour les veuves pauvres. . .	1,074
1 *idem* pour les vieilles domestiques. .	24
5 institutions pour l'amélioration des mœurs.	921
1 hospice de la maternité (Lying-hospital), dans lequel on accouche par an 3,580 femmes, tandis qu'on	
	9,301

que celles qui n'avaient pour but que son embellissement; ainsi, un grand canal, qui de cette ville aboutit à la rivière du Shannon, et qui unit la navigation de la mer d'Irlande à celle de l'océan Atlantique; un mur de 30 pieds d'épaisseur sur 10 d'élévation au-dessus de la marée haute, construit à l'entrée de la baie pour empêcher la réunion de deux bancs de sable, connus sous le nom de taureau du nord et taureau du sud, *North-Bull* et *South-Bull;* l'érection d'un phare; la *Casoon*, bâtiment circulaire qui semble sortir du sein des flots; le nouveau bassin construit pour recevoir les paquebots qui arrivent journellement de l'Angleterre, et pour mettre en sûreté les navires qui, dans la baie, resteraient exposés aux vents d'est et de nord-est; d'autres qui peuvent contenir plusieurs milliers de navires; enfin, dans toute l'étendue de la ville, la rivière resserrée par des quais, prouvent que rien d'utile n'y a été épargné.

Le gouvernement et la police de Dublin sont confiés aux soins du lord-maire, assisté d'un *recorder*, de 2 *shériffs*, de 24 *aldermenn* et d'un conseil municipal; la garde, aux ordres des magistrats, se compose de 40 cavaliers et de 400 fantassins qui fournissent des sentinelles à tous les postes convenables; elle ne peut franchir la route circulaire qui forme une promenade autour de la ville.

On fabrique à Dublin des toiles, des cotonnades, des tissus de laine, des tricots et des soieries; ses importations doivent être très considérables, puisque les droits de douane s'y élèvent annuellement à environ 23 millions de francs.

Cette ville a porté différents nom : Ptolémée lui donne celui d'*Eblana Portus;* elle prit ensuite celui d'*Auliana,* du nom de la fille d'Alpinus, qui se noya dans le Liffey; plus tard on la nomma *Dublana* ou *Dubleana,* qui signifie *le noir lac de la mer;* dans l'idiome gaélic elle fut nommée *Balla-na-Cleib* ou *Bally-Ath-Cliath,* c'est-à-dire la *ville du gué des claies,* parce que ses habitants se servaient, pour pêcher, de *claies* ou de *gores,* instruments encore en usage sur diverses côtes des îles Britanniques, et même sur la plupart de celles de la France; mais il ne faudrait pas croire que du temps de Ptolémée elle fût autre chose qu'un amas de misérables huttes de pêcheurs, puisqu'au douzième siècle, quoiqu'elle fût la plus belle cité du royaume de Leinster, et qu'elle renfermât quelques constructions en pierre, elle était si peu considérable que Henri II, qui s'en était emparé, la donna pour étrennes à ses sujets de Bristol. Elle ne prit de l'accroissement qu'un siècle plus tard; au quinzième elle fut fortifiée; sous le règne d'Elisabeth, il s'y fit plusieurs embellissements : Charles I[er] l'agrandit; mais les guerres civiles la ruinèrent à tel point que, vers le commencement du dix-huitième siècle, on la citait comme l'une des villes les plus pauvres de l'Europe; et ce n'est que depuis un demi-siècle que son commerce l'a placée au rang qu'elle occupe aujourd'hui. Elle est la patrie d'Usserius, de Swift et de Sheridan.

Le *comté de Dublin* renferme un très petit nombre de localités intéressantes : dans les environs de la capitale nous citerons le bourg de *Black-Rock,* fréquenté pour ses bains de mer.

Après Dublin les autres villes paraissent bien peu intéressantes. Dans le *comté de Louth, Drogheda,* la plus importante, est riche et bien bâtie; l'embouchure de la Boyne y forme un assez bon port. On voit près de la ville, sur le

Report. .	9,301 lits.
n'en reçoit que 2,600 environ à la Maternité de Paris.	180
1 hôpital des syphilitiques (Lock-hospital).	150
1 maison de repentir pour les femmes de mauvaise vie (Lock-penitentiary).	50
1 hôpital des fiévreux (où l'on reçoit annuellement 2,230 malades). .	214
1 maison des fiévreux de Whitworth.	65
1 hôpital des fiévreux de Hardwich. .	71
1 maison d'aliénés de Saint-Patrick. .	177
1 maison des aliénés de Richmond. .	230
1 maison des aliénés incurables. . .	500
1 hôpital de Patrick-Dun.	130
1 hôpital Steevens.	300
1 hôpital Meath.	140
1 hôpital royal militaire.	100
1 hôpital de charité, fondé en 1721 par six chirurgiens.	40
1 hôpital Mercer, fondé en 1734 par une dame de ce nom.	50
1 hôpital chirurgical de Richmond. .	30
1 hôpital Saint-Marc et Sainte-Anne. . (On y donne des consultations gratuites.)	10
1 hôpital Saint-Pierre et sainte-Brigitte, fondé en 1810 par le chirurgien Kirby.	35
1 hôpital Whitworth, pour les maladies chroniques.	82
75 établissements contenant	11,845 lits.

bord de cette rivière, l'obélisque d'Oldbridge, érigé en mémoire de la victoire que remporta Guillaume III sur Jacques II. *Dunleer* fut autrefois plus important. *Dundalek* au fond d'une baie à laquelle elle donne son nom, est le chef-lieu du comté. C'est une ville dans laquelle des Français établirent, en 1737, la première manufacture de batiste qu'ait possédée l'Irlande, et qui n'a cessé de fleurir, ainsi que plusieurs autres, depuis cette époque. Aussi Dunlack renferme-t-il 16,000 habitants.

Dans le *comté de Meath,* au sud du précédent, *Kells,* sur la rive droite du Blackwater, était jadis entouré de murailles; *Naul* se fait remarquer de loin par un ancien château; *Trim,* chef-lieu du comté, sur la rive droite de la Boyne, n'offre rien de remarquable; mais dans ses environs se trouvent la belle abbaye de Newtown, les restes d'autres monastères, et les ruines du château de Scurlacks-town.

Longford, qui donne son nom à un *comté* dont elle est le chef-lieu, est une petite ville où l'on trouve des manufactures de toile assez considérables, et une caserne de cavalerie. *Mullingar,* chef-lieu du *West-Meath,* est bien bâtie, bien peuplée et commerçante; elle renferme de grandes casernes de cavalerie. Le *Kings-county* ou le *comté du Roi,* qui forme la partie la plus occidentale de la province, nous offre dans *Philipstown,* son chef-lieu, une petite ville mal bâtie qui présente l'aspect d'un village. Le grand canal qui passe auprès y répand quelque activité. Elle a pris son nom de Philippe d'Espagne, époux de la reine Marie. *Birr* ou *Parson's-town,* grande et bien peuplée, mériterait plutôt le rang qu'occupe Philipstown, si elle n'était pas située sur la frontière occidentale du comté. L'un de ses noms lui vient de la famille des Parson, qui y possédait un château du temps de Charles Ier. On y remarque une colonne de 25 pieds de hauteur, sur laquelle s'élève la statue du duc de Cumberland.

Maryborough ou *Queens-town* est le chef-lieu de *Queens-county,* ou du *comté de la Reine;* c'est une ville de 2,500 habitants, qui renferme des manufactures de lainages et de toiles de lin. Elle a reçu le nom qu'elle porte en l'honneur de la reine Marie. Dans le petit village de *Burros-in-Ossory* il se tient deux foires annuelles.

Kildare, qui donne son nom à un *comté,* était autrefois considérable: les guerres du dix-septième siècle, et les insurrections de 1798, le ruinèrent; aujourd'hui sa principale ressource est dans les belles courses de chevaux qui se font quatre fois par an dans une plaine voisine appelée *Curragh.* Son ancienne importance est attestée par plusieurs restes de monuments, tels qu'une belle tour ronde de 130 pieds de hauteur, les ruines d'un cathédrale et deux abbayes. *Naas,* chef-lieu du *comté de Kildare,* fut anciennement la résidence des rois de Leinster. Elle a souffert des mêmes désordres que la précédente.

Sur les côtes du *comté de Wicklow,* le village de *Bray,* où l'on voit un vieux château, possède des bains de mer très fréquentés; *Wicklow,* le chef-lieu, fait avec Dublin un commerce d'objets de consommation; l'*aile* (*ale*) que l'on y fabrique a de la réputation. *Arklow,* près de l'embouchure de l'Avoca, que l'on y passe sur un pont de dix-neuf arches, renferme une école et des casernes. Son port ne peut contenir que de petits navires. Nous passerons près du village de *Carnew,* où l'on trouve des manufactures de toiles, en nous dirigeant vers *Carlow,* autrement *Catherlogh,* chef-lieu d'un *comté* du même nom. Cette ville, de 7,000 habitants, est longue de trois quarts de lieue; elle fabrique des draps communs, et fait un commerce considérable de grains, de beurre et de houille. On y voit les restes d'une abbaye qui fut fondée, dit-on, au septième siècle, et sur une hauteur voisine les ruines d'un château-fort bâti au temps du roi Jean. A 3 lieues au sud-ouest de Carlow, *Leighlin* ou *Old-Leighlin,* est le siége d'un évêché qui compte douze siècles d'existence.

Le *comté de Wexford* possède une grande étendue de côtes baignées par les eaux du canal de Saint-George. Son principal port de mer est celui de *Wexford,* son chef-lieu, ville de 12,000 âmes. A 8 lieues, au nord de celle-ci, *Gorey* ou *Newborough* est situé à une grande lieue du rivage: il s'y tient huit foires chaque année. Dans son intérieur nous remarquerons le village de *Ferns,* siége d'un évêché. On croit qu'il occupe l'emplacement de l'antique *Menapia* de Ptolémée; il fut pillé et saccagé par les rebelles en 1798. Sa cathédrale et son palais épiscopal sont bâtis dans le goût moderne. A *Enniscorthy* on fabrique des étoffes de laine commune et des ouvrages en fer très estimés.

New-Ross, sur la gauche du Barrow, fait un important commerce de comestibles. Elle était autrefois entourée de remparts, qui furent détruits en 1798.

Kilkenny, sur la Nore, est l'une des plus jolies, des plus agréables et des plus industrieuses villes de l'Irlande : ses portes, ses tours, ses vieux bastions, ses églises, ses abbayes et d'autres constructions, annoncent qu'elle fut jadis plus importante. Elle renferme environ 18,000 habitants, la plupart d'origine française, et d'une politesse remarquable. On y trouve une grande manufacture de draps et de couvertures qui occupe 1,500 ouvriers. Ses principaux édifices sont ornés de marbre noir tiré de ses environs ; ses rues mêmes en sont pavées. Dans le comté de Kilkenny nous verrons encore *Castle-Comer*, qui fut presque entièrement détruite par les insurgés en 1798 ; et *Knocktopher*, dans une situation agréable.

La province de *Munster* ne le cède en population qu'à celle d'Ulster : on y compte beaucoup plus de villes considérables que dans les autres parties de l'Irlande. Entrons dans le *comté de Tipperary* en traversant *Carrick-on-Suir* ou sur le Suir, ville de garnison et de commerce qui renferme 12,000 habitants ; puis à quelques lieues plus haut, le chef-lieu *Clonmel*, ville de 9,000 âmes, bâtie avec élégance sur la rive gauche de la même rivière qui y coule sous un pont composé de vingt arches : c'est la patrie du romancier Sterne. A quatre lieues au nord, *Fethard*, autrefois place de guerre importante, offre maintenant un aspect triste et misérable. Vers le nord-ouest, *Cashell*, à peu de distance de la rive gauche du Suir, est l'antique cité d'*Iernis*. A peine peuplée de 4,000 âmes, elle renferme une belle cathédrale d'architecture gothique, des écoles, des casernes et un grand hôpital. Deux imposantes ruines lui donnent une physionomie tout-à-fait pittoresque : ce sont celles de l'ancienne cathédrale, sur le haut d'un rocher, et près de là celles d'un abbaye célèbre, antique résidence des rois de Munster. *Tipperary* est une petite ville qui n'offre rien d'intéressant.

Nous traverserons le Shannon sur un pont de dix-neuf arches, à *Killaloe*, dans le *comté de Clare*. Au-dessous de ce pont, une chaîne de rochers empêche la navigation du fleuve ; un canal qui borde ses rives a été creusé pour remédier à cet inconvénient. La ville est fort ancienne ; depuis le cinquième siècle elle est le siége d'un évêché ; sa cathédrale compte près de sept cents ans d existence : elle est bâtie sur une hauteur et présente un aspect imposant. *Clare*, qui donne son nom au comté, n'est qu'un pauvre village. *Ennis*, que l'on nomme quelquefois aussi Clare, est une ville assez grande, mais mal bâtie, renfermant 4 à 5,000 âmes. Au village de *Kilfanora*, anciennement le siége d'un évêché réuni aujourd'hui à celui de Killaloe, on voit une belle cathédrale.

Traversons le Shannon et suivons la rive gauche du fleuve jusqu'à *Limerick*, chef-lieu de comté, ville florissante avec de jolies rues, de beaux quais, une cathédrale curieuse par sa grande antiquité, des édifices publics d'une belle construction, de grandes casernes d'infanterie et de cavalerie, et un port commode ouvert aux navires de 300 tonneaux qui peuvent y arriver jusqu'à la douane. Elle est divisée en trois parties : la *ville irlandaise* (*Irish-town*), la *ville anglaise* (*English-town*), *Newtown-Pery*, nouveau quartier construit avec élégance, quoiqu'en briques, et qui porte le nom de celui qui le fit bâtir. La ville anglaise est située dans l'île du Roi, formée par le fleuve et jadis bien fortifiée : elle est entourée de quais nouvellement construits, et plusieurs maisons modernes commencent à remplacer ses anciennes masures. Limerick est la seconde ville d'Irlande par son mouvement commercial, et la troisième par sa population : elle a environ 66,000 habitants. A sept ou huit lieues vers l'ouest se trouve la petite ville d'*Askeaton*, autrefois importante.

Killarnay, jolie cité du *comté de Kerry*, compte dans ses murs 5,000 habitants presque tous catholiques. La beauté du lac près duquel elle s'élève y amène un grand nombre de ces curieux désœuvrés dont l'Angleterre abonde. Ce lac mérite au surplus la réputation dont il jouit : sa longueur est de trois lieues, et sa plus grande largeur d'environ une lieue. Il se compose de trois parties distinctes, appelées le lac supérieur, le lac du milieu ou lac Turk et le lac inférieur ; ce dernier est le plus considérable : il est long de deux lieues. Le lac Killarney est entouré de monts escarpés dont l'un, le *Mangerton*, a sur sa cime un lac circulaire d'une immense profondeur, d'où se précipite après de fortes pluies une belle cascade,

tandis que le roc appelé le *nid des aigles*, parce qu'il leur sert de repaire, fait retentir des échos nombreux qui donnent au son du cor l'éclat et le bruit de cent instruments, et à la décharge d'une arme à feu le roulement prolongé de la foudre. Il reçoit de tous côtés le tribut de vingt petites rivières qui traversent ici des champs et des prairies, là des bois touffus et des bosquets impénétrables aux rayons du soleil, ou forment des chutes écumeuses dont la plus remarquable est la cascade de *O'Sullivan*, qui s'échappe avec un fracas épouvantable d'un berceau de verdure à 70 pieds de hauteur. Des îles parées de la végétation la plus fraîche animent et varient la surface limpide de ces trois lacs : d'abord ce sont les îles *Ronayns*, puis celle de *Denis*, celle d'*Innisfallen*, où les ruines d'une célèbre abbaye, fondée au sixième siècle, bravent encore la main du temps ; celle de *Ross*, qui renferme de riches filons de cuivre et de plomb, ainsi qu'un ancien château-fort ; et celle qu'on appelle *la prison d'O'Donaghoe*. Les eaux, en s'écoulant avec rapidité, forment à leur sortie du lac inférieur la petite rivière du Lean qui va se jeter dans la baie de Dingle.

Le chef-lieu du comté est *Tralée*, à six lieues au nord de Killarney. Cette ville, peu importante, mais bien bâtie, est située près de l'embouchure d'une petite rivière, au fond d'une longue baie à laquelle elle donne son nom. Elle doit sa régularité au malheur qu'elle eut d'être détruite dans la guerre de la rebellion de 1641. *Dingle*, sur une presqu'île baignée au nord par les deux baies de *Balliheigh* et de *Tralée*, et au sud par celle de Dingle, possède un vaste port et renferme 3 à 4,000 habitants. Le village de *Kenmara* donne son nom à une baie de onze lieues de longueur et de deux de largeur. L'entrée de cette baie est défendue par les batteries dressées dans l'île de *Bear*.

Le *comté de Cork* est le plus peuplé de l'Irlande : il comprend plus du dixième de toute la population de ce royaume. Nous y mentionnerons un bien plus grand nombre de villes. *Bantry* possède un petit port au fond de la baie qui porte son nom. Sur la côte occidentale d'une petite presqu'île s'élève *Baltimore*, qui n'a pu recouvrer son ancienne prospérité depuis l'année 1631, que des corsaires algériens la surprirent pendant la nuit, la pillèrent et emmenèrent en esclavage une partie des habitants. Parmi les îles voisines de cette ville on distingue celle de *Clear* ou l'on voit un château ; mais ce qui la rend célèbre, c'est, près de la crique de Trakieran, un pilier en pierre surmonté d'une croix grossièrement taillée et que l'on croit être l'ouvrage de saint Kieran, qui vivait au sixième siècle. Ce monument est tous les ans, le jour de la fête du saint, le rendez-vous d'un grand nombre de dévôts. *Clonakilty*, qui donne son nom à une baie, n'a pu réparer encore les pertes qu'elle éprouva lorsqu'elle fut ruinée par la révolte de 1641. Sur le bord du Bandon, le bourg de *Dunmanaway* fabrique beaucoup de toile ; un peu plus bas, sur la même rivière, la ville de *Bandonbridge*, où se tiennent les assises du comté, compte 15,000 habitants. En nous dirigeant vers le nord, nous traverserons les villages de *Millstreet* et de *Newmarket* pour arriver à la petite cité de *Charleville*, qui ne présente un peu de mouvement qu'à l'époque de sa foire au 10 octobre. On est étonné de trouver un nom de lieu français au centre d'un province irlandaise. Revenus sur les bords du Bandon, nous y verrons *Mallow*, où l'on traverse un beau pont de pierre et où l'on trouve une belle église, un vaste marché, une caserne de cavalerie et un établissement d'eaux thermales.

Cork, chef-lieu de comté et capitale de la province, est, après Dublin, la plus importante ville de l'Irlande. Ses édifices publics, simples dans leur architecture, mais vastes et commodes, la placent au rang des belles cités du royaume. Elle a deux théâtres ; mais le principal, celui qui porte le nom de Théâtre Royal, a été, au commencement d'avril 1840, la proie d'un incendie ; elle renferme deux belles places, dont l'une, qui sert à passer la garnison en revue, est décorée d'une statue équestre de George II. Une bourse, deux sociétés savantes, une association fondée sous le titre de *Cork-institution*, dans le but d'étendre les progrès de l'agriculture, de l'industrie et des arts, une bibliothèque publique et plusieurs établissements de charité prouvent son importance commerciale, les lumières de ses habitants et leur philanthropie. Placée à l'embouchure de la Lée, à l'extrémité d'une baie profonde dont les côtés sont découpés par des golfes, et le centre occupé par une grande île, on l'a mise à l'abri de toute insulte par des

forts qui défendent cette baie. Son port, renommé pour sa sûreté, a plus de trois lieues de long sur deux de large. Cork fournit presque seule l'immense quantité de viande salée employée aux approvisionnements de la Grande-Bretagne.

Kinsale, au sud de Cork, est dans une situation tout-à-fait singulière : bâtie sur une montagne, sa principale rue en fait exactement le tour, et reçoit sur un grand nombre de points l'extrémité de chacune des autres rues. Son port est de forme circulaire et abrité par des collines ; il est assez spacieux pour recevoir des flottes considérables. Un fort construit par Charles II en défend l'entrée ; en temps de guerre, il est fréquenté par les navires qui reviennent de l'Asie et de l'Amérique ; mais la prospérité de Cork a porté les plus grands préjudices à son commerce. Elle se soutient principalement par la pêche maritime, qui emploie annuellement près de 3 à 400 bateaux ; dans la belle saison, elle est très fréquentée pour les bains de mer ; malgré sa décadence, elle ne compte pas moins de 10,000 habitants. Ce fut dans cette ville que débarqua Jacques II à son retour de France en 1688. La petite ville de *Cloyne* est le siége d'un évêché suffragant de l'archevêché de Cashell : son palais épiscopal et sa cathédrale sont dans le style gothique. *Youghall*, autre ville maritime à dix lieues à l'est de Cork, est un peu moins peuplée que la précédente : une barre placée à l'entrée de sa baie empêche les gros vaisseaux d'entrer dans son port.

En remontant le Blackwater, nous entrerons dans le *comté de Waterford*, où nous verrons d'abord *Lismore*, dominée par un château qui s'élève sur un rocher taillé à pic. Cette ville, peu importante aujourd'hui, est le siége d'un évêché. Au moyen-âge, elle renfermait vingt églises et une abbaye. Sa fondation paraît remonter au septième siècle ; on croit que le château fut bâti par le roi Jean. La ville maritime de *Dungarvan* est assez bien bâtie : la place du marché est belle, le bâtiment où se tiennent les assises est vaste. Elle est pendant la belle saison le rendez-vous d'un grand nombre de personnes qui vont y prendre les bains de mer. *Waterford*, au fond d'une baie, à l'endroit où se réunissent les eaux du Suir et celles du Barrow, n'a pas le même inconvénient que Youghall : sa population est considérable ; son port est avantageusement situé pour le commerce ; les bâtiments peuvent arriver chargés jusqu'au bord de son long et large quai ; aussi occupe-t-il 70 vaisseaux pour la seule pêche de Terre-Neuve. Mais ce qui contre-balance ces avantages, c'est que Waterford n'est composé que de rues étroites, et que l'air qu'on y respire est malsain.

Quoique l'Irlande soit inférieure à l'Angleterre sous le rapport de l'instruction, de l'industrie, du commerce et surtout de l'agriculture, et que le petit cultivateur irlandais n'ait pour nourriture que des pommes de terre, ce qui a fait donner par les Anglais, à cette île, le surnom de *Land of potatoes* (*pays aux pommes de terre*), elle possède des germes féconds de prospérité future : nous n'en donnerons pour preuve que l'accroissement de ses produits en moins d'un siècle, et surtout celui de sa population. En 1726, celle-ci se composait de 2,309,000 individus ; en 1827, elle était de 7,672,000 âmes. Le recensement de 1831 la porte même à 8,200,000. Ainsi, chose extraordinaire, sa population a presque quadruplé en moins d'un siècle : ce qui annoncerait des ressources immenses ou une dépopulation considérable pendant les troubles et les révolutions qui ont si long-temps agité ce pays.

On dirait que l'humidité de l'atmosphère, qui entretient en Irlande une végétation si fraîche, y contribue aussi à la beauté du sang : il y a peu de peuples aussi beaux que les Irlandais. Ce n'est pas seulement dans les classes supérieures que l'on fait cette remarque : sous les haillons de la misère on trouve dans les campagnes des hommes grands et vigoureux, et des femmes dont les traits réguliers, dont les grâces et la fraîcheur seraient enviés par plus d'une élégante de Dublin. La noblesse irlandaise, dédaignant généralement les occupations productives, aime le luxe et la dépense ; mais la partie la plus riche de la nation est celle qui se compose des nombreuses familles anglaises et écossaises appartenant principalement à la classe industrielle : elle habite les côtes orientales et septentrionales de l'île. La population de l'Irlande se compose donc de la grande masse des prolétaires indigènes, séparés du reste des habitants par leur manière de vivre, leur langage et leur abrutissement, et façonnés aux humiliations des propriétaires ; de riches Irlandais, dont les mœurs et le lan-

gage ne diffèrent pas de ceux des Anglais ; de presbytériens écossais, descendants de ceux qui, fuyant la persécution sous le règne de Jacques Ier et de ses successeurs, s'établirent avec leur industrie sur les côtes septentrionales de l'île ; et de négociants anglais qui ont répandu le mouvement et la vie sur les côtes orientales.

Les lumières suivent en Irlande la même progression que le commerce : en 1729, les exportations de l'île entière ne dépassaient pas la valeur de 287,000 liv. st. (6,175,000 fr.) ; un siècle plus tard, en 1829, elles étaient devenues tellement importantes, que dans la seule ville de Cork elles se sont élevées à la somme de 2,163,000 liv. sterl. (54,075,000 fr.). L'amélioration morale n'est pas moins remarquable : les greffes des tribunaux en font foi. En 1823, il y eut 15,000 procès criminels ; en 1824, 14,000, et en 1828, 6,000 seulement. Le nombre des exécutions, qui en 1823 avait été de 61, n'était plus en 1828 que de 21. Mais pour favoriser ce mouvement vers un état de choses meilleur, le gouvernement britannique a bien des abus à réprimer, des améliorations à introduire, des charges à diminuer. Ainsi, tant que les ministres du culte anglican ne résideront pas en Irlande ; tant que pour alimenter un luxe honteux ils surchargeront le peuple du pesant fardeau de la dîme ; tant que la justice sera livrée à la rapacité des gens de loi ; tant que des taxes hors de proportion avec les ressources des contribuables pèseront sur le pays, entre autres le droit de péage qui s'élève à 5 p. 100 sur le transport des marchandises, l'Irlande sera exposée à des troubles plus dangereux que ceux que peut faire naître le fanatisme religieux et politique.

Cependant le parti patriote en Irlande porte plus loin ses espérances : il veut un parlement séparé de celui de la Grande-Bretagne ; il veut même un affranchissement complet ; il veut l'égalité de la religion catholique avec la religion anglicane ; l'exercice des mêmes droits pour les citoyens des deux îles ; le rétablissement de l'ancienne constitution. Ce parti s'est donné des chefs qui se glorifient du titre d'agitateurs.

Nous avons rempli sous le rapport descriptif la tâche que nous nous étions imposée. Il n'est peut-être pas inutile de présenter ici quelques uns des titres qui font placer les îles Britanniques au premier rang dans le monde intellectuel.

L'Angleterre est depuis long-temps le séjour des sciences et des muses : à l'époque où l'ignorance et la barbarie dominaient en Europe, Alfred-le-Grand encourageait les savants et les poëtes ; au treizième siècle, ***Roger Bacon***, physicien, astronome et mathématicien, fut pour son époque un prodige de science et de philosophie. Le cardinal ***Wolsey***, sous Henri VIII, contribua par son exemple à la renaissance des lettres ; bientôt après parurent les poëtes ***Ben Johnson*** et l'immortel ***Shakspeare.*** Sous Charles Ier, qui montra dans plusieurs circonstances son goût pour les arts, le duc de ***Buckingham*** dépensa plus de 10 millions en tableaux et en autres objets précieux ; le comte d'***Arundel*** acheta et fit transporter en Angleterre les célèbres marbres antiques qui portent son nom. ***Cromwell*** cédant, malgré les troubles publics, à l'impulsion du siècle, encouragea un grand nombre de savants et de littérateurs. Ce fut sous le règne de Charles II que les sciences physiques et naturelles commencèrent à faire d'importants progrès et que fut fondée la société royale de Londres. Malgré le mauvais goût qui dominait dans les beaux-arts à la cour de ce prince, son siècle est pour l'Angleterre ce que fut le siècle de Louis XIV pour la France. On vit paraître alors l'astronome ***Halley***, le mathématicien ***Hooke***, le médecin ***Harvey***, le géomètre ***Barrow***, le prédicateur ***Tillotson***, les poëtes ***Butler***, ***Milton***, ***Dryden*** et quelques autres encore. Sous le règne de Guillaume III brillèrent deux génies immortels, ***Locke*** et ***Newton;*** à la même époque parurent les moralistes ***Addison***, ***Johnson*** et ***Shaftesbury***, ***Prior***, ***Pope***, ***Bolingbroke***, ***Congrève***, et plusieurs autres écrivains supérieurs. L'Angleterre brillait alors autant par la gloire de ses hommes de guerre que par celle de ses littérateurs et de ses savants. ***Richardson*** et ***Fielding*** se placèrent au premier rang parmi les romanciers, ***Clarendon*** et ***Gibbon*** parmi les historiens. Dans les arts on cite les célèbres architectes ***Inigo Jones*** et ***Christophe Wren***, les peintres ***Hogarth***, ***Reynolds***, ***Wilson*** et ***Worllidge***, et parmi les contemporains, ***Lawrence*** et ***Jackson.*** Au rang des principaux hommes d'État se placent ***Fox***, ***Pitt*** et ***Canning.***

Si nous voulions rappeler tous les noms anglais célèbres dans différents genres, la liste en serait trop longue : il en est cependant que nous ne pouvons passer sous silence. Le jurisconsulte *Blackstone* a répandu une vive lumière sur les lois de son pays ; *Cavendish* a étendu les connaissances chimiques, et dans ces derniers temps *Davy* en a tellement reculé les bornes, qu'on peut le considérer comme ayant sur plusieurs questions importantes surpris les secrets de la nature. *Flamsteed* a contribué aux progrès de l'astronomie, *Arthur Young* à ceux de l'agriculture, *Pennant* à ceux de l'histoire naturelle, *Cramer, Henckel* et *Wollaston* à ceux de la minéralogie, et le docteur *Jenner* a arraché à la mort l'une de ses plus terribles armes, celle avec laquelle elle décimait les populations naissantes.

Dans un traité de géographie il ne serait pas pardonnable de ne pas citer les noms de ceux qui ont étendu le domaine de cette science. *Cook* et *Vancouver,* qui ont parcouru le grand Océan, ont formé un grand nombre d'habiles et intrépides disciples ; les voyages de *Mungo-Park,* de *Brown,* du major *Laing* et de l'infortuné docteur *Oudney* en Afrique, les découvertes de *Hudson* et de *Baffin* dans les mers boréales, celles de *Flinders* dans les mers australes, et les travaux de *Dalrymple,* ont contribué à mieux faire connaître le globe.

Avant le douzième siècle, l'Ecosse ne possédait pas un seul écrivain; mais depuis cette époque ses progrès dans les lettres et les sciences ont été rapides et brillants. Un des premiers auteurs qu'elle ait produits est *Thomas d'Erceldon,* qui vivait en 1270. Il fit un poëme intitulé *Sir Tristram,* qui s'est perdu. Vers la fin du treizième siècle parut *Jean Fordun,* le plus ancien historien écossais.

« L'invention des logarithmes, qui, par sa simplicité et son utilité, peut le disputer à toutes les découvertes faites dans les temps modernes, appartient tout entière à *Napier de Markiston,* en 1593. Depuis cette époque les mathématiques ont été cultivées en Ecosse avec le plus grand succès. Dans ses Mélanges de physique et de mathématiques, *Keill* a réuni à la clarté du raisonnement les couleurs de la poésie; ce qui est d'autant plus remarquable, que non seulement cet ouvrage en était peu susceptible, mais qu'il est écrit en vieux langage. De tous ceux qui ont écrit sur l'astronomie, *Gregory* passe avec raison pour le plus parfait et le plus élégant. *Maclaurin,* le compagnon et l'ami de Newton, avait reçu de la nature cette force et cette précision qui le rendirent particulièrement propre à mettre les idées de ce grand homme au niveau des esprits ordinaires, et à répandre dans l'univers cette lumière que Newton avait réservée à la sphère du monde savant. Son Traité du flux et du reflux est regardé par les gens instruits comme le tableau le plus clair des spéculations les plus abstraites et les plus subtiles sur lesquelles l'esprit humain puisse s'exercer. Tandis que Maclaurin suivait cette nouvelle carrière, un géomètre non moins célèbre se distinguait dans la route plus sûre, mais presque déserte, de l'antiquité : c'est le feu docteur *Simpson,* si connu dans l'Europe par les lumières qu'il a répandues sur la géométrie des anciens. Ses Eléments d'Euclide, et surtout ses Sections coniques, suffisent pour établir la réputation de son pays.

» Mais la gloire de l'Ecosse ne se borne point à un petit nombre d'astronomes et de mathématiciens. On a dit des beaux-arts qu'ils étaient frères : on en peut dire autant des sciences, surtout de celles qui sont le fruit de l'observation. La physique et les mathématiques proprement dites ont été cultivées en Ecosse avec d'autres branches auxquelles elles sont liées. La médecine en particulier peut se glorifier des *Pitcarn,* des *Arbuthnot,* des *Munro,* des *Whitt,* des *Cullen,* qu'on citera toujours avec éloge.

» Les Ecossais ont aussi cultivé les belles-lettres avec succès. Les habitants des climats chauds, qui s'imaginent que les peuples du nord sont dépourvus de sensibilité, sont étonnés du génie poétique et de la délicatesse de *Thompson.*

» Mais la morale, qui contribue à rendre l'homme meilleur et plus heureux, étant la plus utile des sciences, mérite par conséquent un honneur tout particulier. La Philosophie du docteur *Hutcheson* (pour ne point parler ici d'autres ouvrages écrits avec plus d'esprit et d'éloquence, mais bien moins instructifs) devrait être méditée par tous ceux qui veulent apprendre leurs devoirs et les mettre en pratique. C'est peut-être après l'*Essai sur l'entendement humain,* de *Locke,* la plus belle analyse de l'homme que l'on ait faite de nos jours :

c'est un digne complément de Locke (1). »

Ajoutons que le seizième siècle vit naître en Ecosse *Buchanan*, le premier écrivain célèbre de ce pays comme poëte et comme historien; que pendant le dix-huitième siècle la muse de l'histoire eut encore pour favoris *Hume* et *Robertson;* que le premier Européen qui visita les sources du Nil en 1768 fut l'Ecossais *Jacques Bruce;* que le célèbre botaniste *Robert Brown* a laissé naguère par sa mort un grand vide dans les sciences agricoles, et que le paysagiste *Nusmyth*, frappé, il y a quelques années, d'une mort prématurée, s'est placé au rang des peintres les plus distingués. Rappelons enfin que c'est à l'Écossais *Watt* que l'industrie anglaise doit l'extension prodigieuse qu'elle a prise dans ces dernières années.

L'Irlande, ainsi que le prouvent quelques noms que nous avons eu occasion de citer en parcourant ses villes, a produit un grand nombre d'hommes célèbres. Dès le septième siècle, les arguties de la théologie scolastique avaient acquis de la réputation à quelques uns de ses ecclésiastiques; les troubles qui ravagèrent le pays ne permirent aux lettres et aux sciences d'y ressaisir leur empire que pendant le dix-septième siècle : ce fut alors que l'archevêque *Usher* ou *Usserius* se fit connaître par d'utiles travaux; *Boyle* agrandit la sphère des connaissances physiques; *Steele* associa sa plume à celle d'Addison; *Congrève* enrichit le répertoire théâtral de plusieurs comédies piquantes, dont quelques unes sont encore jouées; *Swift* mérita de Voltaire le surnom de Rabelais de la bonne compagnie; *Sloane*, médecin habile, cultiva la botanique avec succès; l'évêque *Berkley* se livra à l'étude des sciences exactes, et répandit de nouvelles lumières sur la métaphysique; *Sterne*, par l'originalité qui distingue ses romans, acquit une réputation européenne; *Nell* se fit connaître par des poésies légères et faciles, et *Goldsmith*, comme littérateur, comme historien et comme naturaliste; enfin *Burke*, *Sheridan*, *Flood*, et plusieurs autres, brillèrent à la tribune nationale.

Cependant ces grands hommes, qui dans les trois royaumes honorèrent les sciences, les arts et l'industrie, ne semblent pas devoir, de l'aveu même de quelques Anglais distingués, avoir de long-temps de dignes successeurs. « En Angleterre, dit M. Herschell, on ne se tient pas au courant des progrès que les sciences font sur le continent; les découvertes les plus récentes n'y sont connues que de nom; c'est une triste vérité qu'on ne doit point dissimuler : nous restons en arrière, si toutefois nous ne rétrogradons pas encore. En mathématiques, il y a long-temps que nous ne tenons plus les rênes : nous avons même désespéré des futures générations; en chimie, notre situation n'est guère plus satisfaisante : qui nous a exposé les lois de l'isomorphisme? qui, parmi nous, a répété les expériences de Thénard sur les acides oxigénés, et celles d'Oersted et de Berzélius sur l'analyse des terres?... Il n'y a que peu de divisions des sciences sur lesquelles on n'ait pas à faire de semblables observations (1). »

Peut-être ce tableau de l'état des sciences dans les îles Britanniques est-il un peu rembruni; mais il est certain que l'enseignement des hautes mathématiques est loin d'être aussi avancé chez les Anglais que chez les autres peuples civilisés de l'Europe, puisque les Eléments d'Euclide sont presque les seuls que l'on mette entre les mains de la jeunesse; que la trigonométrie n'y a point profité des travaux d'Euler, de Lagrange et de Legendre, et que la géométrie descriptive, si utile par son application à un grand nombre d'arts, n'était pas même en 1830 enseignée dans les écoles. Ce qu'il y a de remarquable encore, c'est que l'Angleterre ne tire pas, sous le rapport de l'avancement des connaissances utiles, tout le parti qu'elle pourrait tirer de sa supériorité dans l'industrie et dans la marine. Ainsi ses immenses ateliers, ses importantes fabriques ont à peine contribué dans ces derniers temps à l'avancement de la mécanique, de la chimie et de la physique : sous ce point de vue, les savants des autres parties de l'Europe ont, sans sa coopération, marché dans la carrière des découvertes. Les vaisseaux anglais couvrent les mers, et, comme on l'a fait observer, ce n'est point aux savants anglais que la géographie et l'histoire naturelle doivent leurs plus belles et leurs plus intéressantes conquêtes (2). Mais où cher-

(1) Description de l'Écosse, par *N. Christophe;* dans la Géographie mathématique, physique et politique de toutes les parties du monde, par Edme Mentelle et Malte-Brun, tome III — 1803.

(1) Encyclopédie anglaise : *Traité du son.* — (2) *Babbage :* Reflections on the decline of science in England. M. *Biot :* Journal des Savants. — Janvier 1831.

cher la cause de l'état stationnaire dans lequel l'Angleterre reste engourdie, si ce n'est principalement dans le mode d'éducation adopté depuis si long-temps par nos voisins, et qui n'a point suivi la marche progressive du siècle, et surtout dans l'absence totale de ces cours publics qui font la gloire de Paris et de quelques villes universitaires de la France?

Il est vrai que dans les îles Britanniques la lecture est répandue chez un grand nombre de classes : la presse périodique seule en fournirait la preuve. Ainsi en Angleterre on publie 282 journaux politiques, savants ou littéraires, c'est-à-dire un journal par 46,000 habitants; en Écosse, le nombre des journaux est de 41, ce qui fait un journal par 57,705 habitants; enfin, en Irlande, les 61 journaux que l'on publie présentent un journal par 134,426 habitants. On peut juger par ces nombres le degré de lumières et d'instruction dans les trois royaumes. Quant au total des écrits périodiques comparé à la population générale, on voit que les 384 journaux font un journal par 65,000 habitants. La France présenterait un résultat analogue; mais si on la mettait en parallèle avec la Grande-Bretagne seule, la comparaison ne serait pas à son avantage. On peut faire remarquer, au sujet de la presse périodique, que l'instruction répandue dans toutes les classes peut devenir une source de produits importants, bien qu'on en abuse un peu trop dans les îles Britanniques, de même qu'en France. Le droit de timbre formait pour le royaume-uni, en 1836, un revenu de 36,000,000 francs.

La position géographique des îles Britanniques a dû nécessairement élever la puissance commerciale et maritime du royaume-uni à un degré de prospérité supérieur à tout ce que nous offre l'antiquité. On a long-temps comparé sa force à celle de Carthage; mais rien ne justifie cette prétendue ressemblance. Établi sur un continent, jamais cet État n'aurait atteint la prépondérance qu'il exerce; si ses deux grandes îles n'en formaient qu'une seule, il n'en obtiendrait pas les mêmes avantages. L'étendue de ses côtes y entretient une immense population de marins, et lui ôte la crainte d'avoir jamais de rivaux dans l'empire des mers. Eût-il même à redouter une invasion étrangère, jamais il n'aura d'ennemis assez puissants pour subjuguer son territoire.

Le secret de sa force ne commença à être bien compris que par Élisabeth. Appelée au trône quand la réformation religieuse, qui caractérisait une grande époque, comme la réformation politique caractérise la nôtre, venait d'être entravée dans sa marche sous le règne sanglant et court de Marie, cette grande reine se mit à la tête du mouvement qui entraînait tous les esprits. Injuste et cruelle envers Marie Stuart, les difficultés de sa situation politique peuvent à peine atténuer l'horreur de son crime; mais, sous d'autres rapports, on ne peut trop admirer la grandeur de ses conceptions. C'est elle qui fonda la puissance de l'Angleterre; qui, la première, arma des vaisseaux pour faire le tour du monde; qui, après avoir envoyé des colonies dans les deux Indes, jeta les fondements de cette compagnie commerciale, peut-être inutile aujourd'hui, mais l'une des principales causes de la prospérité du commerce anglais. Habile à tirer parti de la constitution anglaise, elle eut le talent de gouverner despotiquement sans blesser la nation, de rétablir le pouvoir des lois, de ramener l'ordre et l'économie dans les finances, et de donner une nouvelle impulsion au commerce et à la marine.

L'avènement de Jacques VI d'Écosse au trône d'Angleterre, sous le nom de Jacques Ier, eut l'avantage de réunir sans secousse deux couronnes que l'intérêt commun devait placer sur la même tête. Son règne fut troublé par des complots qui ne devaient finir qu'avec les Stuarts, mais la paix extérieure favorisa l'industrie. Charles Ier, après plusieurs actes d'indécision, de faiblesse et de despotisme, périt sur l'échafaud, à la vue d'un peuple qui avait appris par la fin tragique de Jeanne Gray et de Marie Stuart à voir sans frémir tomber une tête couronnée. Sous le protectorat de Cromwell, la marine anglaise acquit une puissance et une considération qui sont les titres de gloire que l'on ne peut refuser à ce cruel et fourbe usurpateur.

Charles II, rétabli sur le trône de ses pères, confirme l'abolition des lois féodales, encourage le commerce et l'agriculture, et fonde la société royale de Londres; mais la dissipation et les plaisirs l'entraînent à de folles dépenses: afin d'y satisfaire, il épouse l'infante de Portugal, uniquement pour jouir de la riche dot qu'elle lui apporte; il vend Dunkerque à la France pour une somme de 25,000 liv. st.; il compromet l'intérêt de l'Angleterre en s'unis-

sent à Louis XIV pour détruire la puissance hollandaise; son despotisme et ses exactions préparent une nouvelle révolution qu'accélèrent encore les prétentions du parti jésuitique et les méfiances des protestants : de chaque côté des victimes ensanglantent les échafauds, et Jacques II, au milieu de ces troubles, avant-coureurs de la guerre civile, succède à son frère, heurte les idées de la nation sur la liberté politique et la liberté religieuse, et fuit à l'approche de Guillaume d'Orange.

Éclairé par l'expérience du passé, le parlement, en décernant la couronne au gendre de Jacques, rédigea la célèbre pétition des droits (*bill of right*), qui restreignait la puissance royale dans de justes limites. Les chambres eurent la surveillance des dépenses publiques, et le roi eut sa liste civile. En vain Louis XIV, par attachement au culte catholique, par générosité pour un prince malheureux, et par haine contre Guillaume, mit-il à la disposition de Jacques son argent, ses soldats et ses vaisseaux; les batailles de la Boyne et d'Aghrim, dans lesquelles celui-ci ne montra ni le courage ni la présence d'esprit si nécessaires aux rois, le firent à jamais renoncer à l'espoir de reconquérir son trône. Enfin, après treize années de règne, Guillaume, qui, pour soutenir des guerres coûteuses contre la France, avait eu recours à la voie des emprunts, mourut en laissant l'État obéré d'une somme de 260,000,000 de francs, c'est-à-dire décuple du montant de la dette en 1688.

Anne, fille de Jacques II, en plaçant Malborough à la tête des armées, vit la gloire nationale se relever par les victoires de Blenheim et de Ramillies, et les batailles d'Oudenarde et de Malplaquet faire oublier celle d'Almanza. Sous ce règne, Terre-Neuve et la baie d'Hudson, Minorque et Gibraltar, sont reconnues comme possessions anglaises.

Conformément à l'acte de succession, la maison de Brunswick fournit en 1714 une nouvelle dynastie à la Grande-Bretagne; George Ier et George II eurent à lutter contre les entreprises hardies de Charles-Édouard, petit-fils de Jacques II, jusqu'à la journée de Culloden, qui, en 1746, renversa le parti du prétendant et délivra l'Angleterre de la guerre civile et des craintes d'une nouvelle révolution. Vers la moitié du règne de George Ier, les fortunes particulières de ce pays furent bouleversées par des projets de commerce dans la mer du Sud, comme elles le furent en France, à la même époque, par le système financier de Law. Le règne de George II, plus long et rempli d'événements importants, vit naître entre la Grande-Bretagne et la France cette rivalité qui devait avoir tant d'influence sur la politique européenne. La première se consola de la perte de la bataille de Fontenoy et des revers du duc de Cumberland en Flandre, par les avantages qu'elle remporta sur mer et dans l'Inde, et par la prise de l'île de Gorée, la conquête de la Guadeloupe et celle du Canada.

Ce fut sous des auspices aussi favorables que George III succéda à son aïeul, en 1760. Né sur le sol anglais, il avait un grand avantage sur son prédécesseur : aussi fut-il l'idole de la nation. Une guerre qui durait depuis 1755 entre la France et l'Angleterre fut prolongée pendant trois ans encore; mais enfin, si la première avait perdu sa marine, la seconde avait épuisé ses finances et pouvait à peine lever encore des soldats : ces résultats amenèrent le traité de 1763. La Grande-Bretagne conserva le Canada, l'île du cap Breton, la Dominique, la Grenade, Tabago, Saint-Vincent et le Sénégal; mais ces conquêtes lui valaient encore une dette décuple : elle se monta à 3,552,000,000 de fr. Ce n'était pas le moment de diminuer les impôts, c'était encore moins celui de les augmenter, surtout au sein de colonies aussi importantes que celles de l'Amérique septentrionale, et qui méritaient autant de ménagements.

Ces colonies avaient toujours eu le droit de s'imposer dans leurs assemblées provinciales. Le parlement britannique vota, en 1765, une loi qui les soumettait au droit du timbre. Les Anglo-Américains prirent par représailles la résolution de n'employer aucune marchandise anglaise. La métropole crut devoir dédaigner la voie des concessions et n'employer que la force. Les députés des colonies, réunis en congrès national, se préparèrent à la guerre, placèrent Washington à la tête de l'armée, et publièrent la déclaration par laquelle les colonies coalisées étaient érigées en Etats libres et souverains, sous le titre des ***Treize Etats unis***. La victoire, long-temps indécise, parut se ranger du côté des Américains; en 1778, la France conclut avec cette nouvelle confédération un traité par lequel elle s'engageait à dé-

fendre sa cause. C'était une déclaration de guerre contre le gouvernement anglais; elle fut opiniâtre et sanglante, et les succès furent même partagés, ainsi qu'il résulte du traité de paix de 1783, par lequel la Grande-Bretagne cédait à la France Tabago, les rives du Sénégal et quelques districts dans le voisinage de Pondichéry; restituait les conquêtes qu'elle avait faites à cette puissance et à l'Espagne son alliée, et renonçait à la démolition du port de Dunkerque. La France rendit aussi ses conquêtes, et la conséquence de cet accord fut la reconnaissance de l'indépendance des Etats-Unis. Les événements remarquables dans les affaires de l'Angleterre jusqu'à sa rupture avec la France, sont, à l'extérieur, la conquête de la moitié des Etats de Tippou-Saëb dans l'Inde, et à l'intérieur, les progrès de la tolérance religieuse, l'extension des droits des jurés appelés en matière criminelle, non seulement à juger le fait, mais la loi; et l'abolition de l'esclavage, proposée par le vertueux Wilberforce, rejetée d'abord par la chambre des pairs, et adoptée par celle des communes.

Cependant les principes qui avaient fait naître la révolution française étaient proclamés avec enthousiasme dans les réunions politiques de l'Angleterre : le parlement adopta alors le bill pour l'exclusion des étrangers, ainsi que celui qui défendait l'exportation des grains en France. Celle-ci se plaignit de la violation du traité de commerce de 1787 ; mais la Grande-Bretagne renvoya l'ambassadeur de cette puissance, et organisa contre elle, en 1793, la première coalition, dont elle fut l'âme, et qui se composa de presque toute l'Europe. Les victoires des Français rompirent cette alliance, et rendirent la France plus puissante que jamais. L'Angleterre réorganisa, en 1799, une seconde coalition; mais elle fut elle-même forcée à la paix, et le traité d'Amiens fut signé en 1802. En 1805, nouvelle coalition sous ses auspices: nouvelles victoires remportées par la France, nouveaux traités, nouveaux agrandissements de celle-ci aux dépens de l'étranger. En 1807, la quatrième coalition anglaise est de nouveau rompue par le traité de Tilsitt; mais en 1809 se forme une cinquième coalition qui se termine par le traité de Vienne et par un nouvel accroissement de territoire pour la France; enfin, après une persévérance qui donne la mesure de la puissance de l'Angleterre et des ressources immenses qu'elle sait trouver, sa sixième coalition, renouée en 1813, a pour résultats la chute de l'empire français, le rétablissement de la maison de Bourbon, et le traité de paix conclu à Paris en 1814.

Nous terminerons ici l'histoire de l'influence britannique dans les affaires de l'Europe : les événements qui se sont succédé depuis 1814 sont trop connus et trop rapprochés de nous pour que nous ayons besoin de les rappeler; tous s'accorderaient d'ailleurs pour prouver que, depuis le règne glorieux d'Elisabeth, la prépondérance anglaise n'a cessé de s'accroître. Elle n'est cependant pas à l'abri de la décadence qui menace tout ce qui repose sur la fragilité des institutions humaines. L'émancipation volontaire ou forcée de ses colonies doit un jour porter atteinte à sa puissance; l'énormité de sa dette, qui, depuis vingt années de paix, n'a diminué que d'environ 24 millions de livres sterling, c'est-à-dire de moins de 3 p. 100, ne peut-elle pas finir par ébranler le crédit public [1]? Les immenses revenus du clergé anglican, qui surpassent ceux du clergé chrétien dans tout l'univers, ne peuvent-ils pas devenir pour l'Angleterre un motif de perturbation dans l'ordre social? Le fardeau si lourd de la taxe des pauvres est parvenu à un tel accroissement, que plusieurs écrivains ont osé dire que pour y remédier il fallait arrêter les progrès de la population [2]. Ces causes de troubles, peut-être même de révolution, appellent les méditations des hommes d'Etat: il est temps qu'on y porte remède. Les Anglais eux-mêmes ne se dissimulent pas que plusieurs de leurs lois, que toutes les branches de l'administration, réclament impérieusement une réforme.

Le régime féodal est miné en Angleterre comme dans tous les Etats où les lumières et la civilisation on fait naître de nouveaux intérêts. Le droit d'aînesse a pu être utile à l'époque où la noblesse se composait de seigneurs chez qui l'hérédité devait être le principe conservateur de leur force, comme elle l'est encore de celle des Etats monarchiques. Mais aujourd'hui que la division des propriétés est incontestablement le plus sûr garant de la pros

[1] En 1816, elle était de 834,499,880 liv. sterl., ou de 20,862,497,000 francs, sur lesquels il n'a été remboursé que 600,000,000 de francs. — [2] Doctrine imaginée par le *Rév. M. Malthus*, qui, dans un pays où l'on parle beaucoup de religion, de morale et de philanthropie, n'a trouvé que trop de sectateurs.

périté d'un pays ; combien est préjudiciable l'usage répandu en Angleterre ! Encore n'est-ce pas seulement la noblesse qui adopte cette coutume : le paysan, propriétaire d'un arpent de terre, ne s'empresse-t-il pas d'avantager son fils aîné à l'imitation de son riche seigneur ? Il en résulte que, tandis que deux millions d'hommes se rangent dans la classe des propriétaires, quatorze autres millions, exclus du partage de la culture des terres, n'ont d'autre ressource que leurs bras, qu'ils trouvent à peine à employer, ou grossissent la masse effrayante des prolétaires. L'abolition du droit d'aînesse serait donc un bienfait pour l'Angleterre : la France est là pour le prouver. Maintenant, si le gouvernement anglais, pour conserver ses colonies, pour les attacher à la mère-patrie, et pour compenser avec avantage l'abolition de l'infâme traite des noirs, distribuait dans ses possessions d'outre-mer des terres à sa population sans ouvrage ; s'il intéressait ses grands propriétaires à se fixer dans ces possessions, ne trouverait-il pas déjà un immense soulagement dans la diminution de sa taxe des pauvres, et de nouveaux débouchés pour ses produits manufacturiers, en transformant les prolétaires en laborieux cultivateurs, c'est-à-dire en producteurs et en consommateurs ? D'ailleurs le sol même de la Grande-Bretagne n'offre-t-il pas assez de terrains incultes pour occuper une partie de sa population pauvre et inactive [1] ?

Il est donc facile de voir que ce pays, qui ne le cède à aucun autre pour la fertilité de ses terres, qui possède dans le règne minéral une source immense de richesses, qui emploie dans ses transactions commerciales et dans ses manufactures des capitaux plus considérables que ceux des industriels des autres nations [2]; que ce pays, qui, guidé par le génie des spéculations, présente le tableau d'une masse énorme de producteurs toujours disposés à s'aider par une confiance mutuelle ; que ce pays, qui a multiplié dans tous les sens les routes et les canaux, sources d'une activité sans exemple [1], et qui voit son gouvernement favoriser par ses forces navales l'extension de son commerce et le protéger sur tous les points de l'univers, peut reculer à une époque presque indéfinie le moment de sa décadence, ou même trouver les moyens de l'éviter à jamais.

Ce qui donne à la Grande-Bretagne une puissance et des ressources dont les autres Etats de l'Europe ne présentent qu'une imitation plus ou moins imparfaite, c'est l'esprit d'association qui fait circuler les capitaux dans toutes les branches de l'industrie. On évalue à 600 millions de livres sterling (15 milliards de francs) la valeur des propriétés, meubles et immeubles, assurées contre l'incendie dans la Grande-Bretagne. Il existe dans les trois royaumes 83 banques par actions dont le capital nominal est d'environ 56 millions de livres sterling (1,400,000,000 de francs). On conçoit combien de pareilles institutions peuvent favoriser l'industrie et le commerce. Disons cependant que les 220 lieues de chemins de fer exécutés en Angleterre au 1er janvier 1839 avaient exigé une dépense d'environ 712 millions de francs, et que si l'on ajoute à cette dépense les capitaux employés par plus de 40 compagnies organisées pour l'exploitation des mines, 10 pour l'entreprise de la navigation par la vapeur, et 3 pour celle de l'éclairage au gaz, on aura pour ces seules branches de spéculation l'emploi plus ou moins productif d'un capital de 50 millions de livres sterling (1,250,000,000 de francs).

Pour compléter l'esquisse de la puissance industrielle des îles Britanniques, nous devons

(1) Le royaume-uni comprend plus de 77 millions d'acres, dont 13 millions ne paraissent pas susceptibles de culture : il reste donc plus de 64 millions d'acres qui peuvent être cultivés. On assure qu'un demi-acre d'une culture ordinaire fournit assez de blé pour la nourriture d'un individu, et qu'un acre en pâturage suffit pour celle d'un cheval ; d'où il résulterait que les terres des îles Britanniques seraient susceptibles de nourrir 120 millions d'individus et 4 millions de chevaux. La population du royaume-uni pourrait donc être doublée et même triplée, si la propriété territoriale était suffisamment divisée. On peut consulter sur ce sujet le journal intitulé : *Edinburg new philos. Journ.* — Juillet et septembre 1828. —

(2) On estime à 3,165,000,000 de francs la valeur du numéraire en circulation dans le royaume-uni : cette somme est, ainsi qu'on peut le voir à la fin de la description de la France, d'un tiers moins considérable que celle qui paraît exister dans ce royaume en espèces monnayées ; mais le crédit a une si grande puissance dans la Grande-Bretagne, que, depuis 1821 jusqu'en 1832, il s'y est fait pour plus de 1,200,000,000 de francs d'emprunts pour différents États de l'Europe et de l'Amérique.

(1) La Grande-Bretagne possède 30,000 lieues de routes parfaitement entretenues, moyennant une dépense qui s'élève, il est vrai, chaque année à plus de 100 millions de francs ; on y compte 1,075 lieues de canaux et plus de 220 lieues de chemins de fer.

faire observer que l'agriculture y donne des produits annuels d'une valeur de 25,500,000,000 de francs; que ceux de ses mines sont évalués à 700,000,000; que le nombre des ouvriers employés dans les fabriques de tissus de coton, de laine, de soie et de lin, est d'environ 412,000 hommes, femmes et enfants; que, d'après des documents officiels récents, le nombre des métiers à tisser le coton, qui sont mis en mouvement par des cours d'eau et des machines à vapeur, est d'environ 58,000; que la valeur brute des produits industriels est de 4 milliards; que la richesse publique y est de 9 milliards; que l'exportation annuelle des tissus de coton, depuis 1836 jusqu'en 1840, a été de 490 millions de mètres, et la fabrication des cotons filés de 151 millions de kilogrammes, dont 46 millions ont été exportés; que les transactions commerciales annuelles se sont élevées à plus de 3 milliards; enfin que le nombre de bâtiments à vapeur employés par le commerce est de 400 à 500.

Cependant l'éducation populaire n'est pas aussi répandue dans les îles Britanniques que l'on serait en droit de l'espérer: ainsi, en 1835, il y avait dans les écoles primaires 1,222,000 enfants au-dessous de 15 ans; ce qui ne fait qu'environ la moitié de tous les enfants qui doivent recevoir l'instruction de premier degré.

Nous devons dire aussi que la prospérité industrielle des îles Britanniques ne profite qu'à un petit nombre de capitalistes. Elle ne suffit pas pour occuper tous les bras, puisque le nombre moyen annuel des émigrants pour le Canada, depuis 1828 jusqu'en 1835, a été de 54,200, et que la taxe des pauvres s'élève à la valeur de plus de 200 millions de francs. Cette somme énorme est cependant insuffisante pour soulager la misère, puisque la répartition qui en est faite par les paroisses, bien qu'elle s'élève annuellement à la moyenne de 4 livres sterling (100 fr.) par tête, ne permet point à chaque indigent de se procurer les objets de première nécessité, la viande, la bière et le charbon, et qu'il est obligé de vivre de pain et de pommes de terre.

La constitution anglaise, bien qu'appropriée aux mœurs de la nation, n'est pas sans défauts: c'est une mosaïque composée de morceaux appartenant à différentes époques; c'est la grande charte de Henri Ier (1), modifiée un siècle plus tard, et que Jean-sans-Terre fut forcé d'accepter (2); c'est celle que confirma, avec de grands changements, Henri III (3), et que sanctionna Edouard Ier (4). Son complément est la déclaration des droits de 1688. Mais elle offre l'avantage de n'entraver en aucune manière le développement de toutes les facultés; de garantir toutes les libertés par l'exercice sans bornes de celle de la presse, et de relever la qualité de citoyen, en plaçant sa vie et sa propriété sous la sauvegarde des lois. Le roi d'Angleterre unit à la dignité de magistrat suprême celle de chef de l'Eglise. La première lui donne le droit de faire la paix et la guerre, de conclure des alliances et des traités, de lever des soldats, d'assembler, de proroger, d'ajourner ou de dissoudre le parlement, de nommer à tous les emplois civils et militaires, et aux principales dignités ecclésiastiques, de faire grâce aux condamnés ou de commuer leur peine; la seconde lui confère celui de convoquer les synodes nationaux et provinciaux, qui, de son consentement, règlent le dogme et la discipline. Le parlement jouit d'une prérogative dont on a senti l'avantage en France, en l'insérant dans la charte de 1830: c'est celle de proposer des lois; mais aucun de ses actes n'a de valeur qu'autant qu'il a reçu la sanction royale; d'un autre côté, la volonté du prince ou de ses ministres, la demande annuelle de nouveaux impôts, ne peuvent être érigées en loi que lorsque, sous cette forme, elles ont été sanctionnées par le vote des deux chambres. Le roi peut augmenter, non seulement le nombre des pairs, mais encore celui des membres de la chambre des communes, en autorisant une ville à envoyer des députés au parlement. Il atteint sa majorité à dix-huit ans, et, à son avènement, il doit approuver toutes les lois rendues pendant sa minorité. Les femmes participent comme les hommes à l'hérédité de la couronne. La responsabilité des ministres, qui n'est pas un vain mot en Angleterre, consacre l'inviolabilité du monarque. Ils sont au nombre de quatre, indépendants les uns des autres: le secrétaire d'Etat au département des affaires étrangères; le lord de la trésorerie ou de l'échiquier, qui a dans son département les contributions, les douanes, le timbre et la poste; le secrétaire d'Etat au département de

(1) En 1100.

(2) En 1215. — (3) En 1265. — (4) En 1272.

l'intérieur, qui a sous sa surveillance les colonies, à l'exception des Indes orientales; le secrétaire d'État au département de la guerre, qui étend son autorité sur les Indes orientales. Un conseil est organisé pour examiner tout ce qui se rapporte aux affaires des Indes; un autre, chargé du commerce et des colonies, est composé d'hommes éclairés qui combinent entre eux les intérêts de l'agriculture, de l'industrie et du commerce, et qui étudient sans cesse les besoins et les goûts de tous les peuples pour trouver les moyens de les rendre tributaires de l'industrie britannique.

Depuis la réunion du parlement de l'Irlande à celui de la Grande-Bretagne, la chambre des communes se composait de 658 membres, dont 489 représentant l'Angleterre, 24 la principauté de Galles, 45 l'Ecosse et 100 l'Irlande. Mais comme le droit d'élection dans les trois royaumes remonte à plusieurs siècles, la représentation nationale était depuis long-temps faussée dans son principe, lorsque la nécessité d'une réforme a été sentie par tous les amis d'une sage liberté. Pouvait-on ne pas mettre fin à des abus criants? Ainsi, des bourgs jadis importants, devenus presque la propriété d'une seule famille, et que leur décadence autant que la corruption électorale dont ils étaient le théâtre ont fait nommer *bourgs pourris*, jouissaient du privilége d'élire des députés, tandis que d'antiques villages ou hameaux, devenus des villes riches et populeuses, restaient privés des droits électoraux. Malgré les intrigues des anti-réformistes, la raison a eu le dessus. Le bill de réforme, adopté par les deux chambres au mois de juin 1832, a définitivement mis un terme à ces abus, et les droits électoraux ont été étendus à plus de 812,000 citoyens (1).

Les mêmes idées de justice qui ont amené successivement dans les îles Britanniques l'émancipation des catholiques et celle des juifs, devaient amener aussi la réforme qui vient d'être introduite dans le système électoral, comme elle déterminera, probablement avant peu, l'abolition de la peine de mort. La loi anglaise est tellement prodigue de cette peine qu'elle en frappe même les coupables de simples délits contre la propriété: aussi n'est-elle pas rigoureusement appliquée dans plusieurs de ces cas (1). Dans un pays comme l'Angleterre, où la loi conserve tout son empire, où chaque citoyen se fait un devoir de ne pas l'enfreindre, n'est-ce pas un funeste exemple que présente une législation pénale qui permet par un motif d'humanité, il est vrai, de ne point appliquer rigoureusement la lettre de la loi? Et ne vaudrait-il pas mieux abolir la peine de mort, non seulement pour des délits qui ne devraient pas entraîner ce châtiment rigoureux, mais encore pour les crimes contre les personnes? Aussi, que résulte-t-il de cette pénalité tirée des coutumes du moyen-âge, qui met le coupable de simples délits contre la propriété sur la même ligne que celui qui attente à la vie de son semblable? C'est que le nombre des criminels augmente au lieu de diminuer, ainsi qu'on le verra dans les tableaux statistiques.

L'armée anglaise ne se renouvelle que par enrôlements; nul individu ne peut être forcé à prendre les armes qu'en vertu d'une loi qui déclare le territoire en danger. On forme alors le corps de la milice par la voie du tirage au sort. Chaque année, le parlement fixe le nombre des troupes régulières; en temps de guerre, on les augmente par des levées faites en pays étrangers. La garde des colonies est confiée à des mercenaires ramassés chez toutes les nations; mais les régiments britanniques, réser-

(1) Tout citoyen occupant en qualité de propriétaire ou de locataire, dans l'intérieur d'une cité ou d'un bourg, un terrain, une maison ou une portion de maison d'une valeur de 10 livres sterling (250 fr.) par an est électeur. Les personnes possédant des biens dans différents comtés peuvent voter dans chacun de ces comtés. Pour être éligible dans un comté, il faut être propriétaire d'un bien rapportant un revenu de 600 livres sterling (15,000 fr.), et pour l'être dans une cité ou un bourg, il faut posséder un bien de 300 livres sterling (7,500 fr.) de revenu.

Nombre des Électeurs et des Députés.

		Électeurs.		Députés.
ANGLETERRE.				
40 Comtés.	564,454	719,113	144	471
185 Villes ou bourgs. .	154,659		327	
PAYS DE GALLES.				
12 Comtés.	25,815	37,124	15	29
14 Districts ou bourgs.	11,309		14	
ÉCOSSE.				
33 Comtés.	33,115	64,447	30	53
76 Villes ou bourgs. .	31,332		23	
IRLANDE.				
32 Comtés.	60,607	92,152	64	105
34 Villes ou cités. . .	31,545		41	
Totaux.		812,846		658

(1) Le nombre des exécutions pour vol a été, dans la Grande-Bretagne seule, de 49 en 1824, de 50 en 1825, de 57 en 1826 de 70 en 1827, et de 79 en 1828.

vés au service de l'intérieur, ne doivent être composés que de nationaux. Les volontaires à cheval formaient naguère un corps appelé *yeomanry cavalry*, dont le service ne pouvait être comparé qu'à celui de la gendarmerie en France; cette institution, après cinq siècles d'existence, a été détruite, en 1829, sous le ministère de lord Landsdown. Il est à remarquer que les grades militaires sont, comme les emplois civils, presque la propriété de ceux à qui ils sont confiés; ainsi un colonel ou un capitaine cède, moyennant finances et suivant certains règlements, son régiment ou sa compagnie. C'est principalement dans la marine que l'avancement est réglé d'après le rang d'ancienneté. Quant à la levée des troupes de mer, elle se fait par recrutement, comme pour celles de terre; mais, en temps de guerre, le gouvernement est souvent obligé d'avoir recours aux enrôlements forcés, à cette coutume inique de la *presse*, anomalie monstrueuse dans un pays où la liberté individuelle est admise en principe, et qui consiste à s'emparer de tous ceux qui paraissent propres au service de la marine.

Les nuances qui caractérisent les trois principaux peuples des îles Britanniques sont plus tranchées que celles qui distinguent les habitants des provinces de la France et des autres contrées européennes. Nous avons vu par quelques détails historiques que la longue séparation dans laquelle se trouvèrent ces peuples a dû, plus encore que la différence de religion, s'opposer à une fusion complète.

Les Anglais mènent, en général, un genre de vie uniforme. Un ton de réserve, un air de roideur, une sorte d'étiquette, règnent dans leurs salons, et même au sein des sociétés les plus intimes. Ils reçoivent l'étranger avec politesse, mais jamais avec cordialité. Franchement égoiste, si l'Anglais vous accueille, c'est plutôt pour chercher les moyens de vous congédier honnêtement que pour vous retenir par des sollicitations prévenantes. En Angleterre, l'habitude qu'ont les hommes de se réunir entre eux contribue peut-être à leur donner cet esprit réfléchi, ce caractère franc qui les distingue; tandis que les femmes, vivant loin de la compagnie des hommes, conservent un air de réserve qui passerait en France pour un défaut d'usage. En Angleterre, toutes les classes d'individus cherchent à se procurer les douceurs et les commodités de la vie; l'intérieur de l'habitation d'un paysan n'offre pas la moindre ressemblance avec celui de nos maisons de village. L'habitant des campagnes recherche des meubles propres et commodes. Il est presque aussi bien vêtu que l'habitant des villes; aussi, dans les réunions des grandes solennités, a-t-on de la peine à distinguer le villageois du citadin, l'ouvrier du manufacturier, le domestique du maître. On a dit que l'Angleterre est le pays où l'on a le moins de honte de demander et de recevoir de l'argent; que partout ailleurs la pauvreté est un malheur, mais que là elle est un crime. C'est en effet celui où l'on juge le plus l'homme d'après son extérieur; le mérite n'y peut réussir qu'avec les dehors de l'aisance. L'Écossais est hospitalier, religieux, fier, entreprenant, courageux et fortement attaché à ses principes. Son caractère est léger; il se passionne aisément, mais ses manières sont tellement prévenantes, qu'on est souvent tenté de douter de sa sincérité. L'Irlandais est intelligent, inconstant dans ses inclinations, toujours extrême dans son amitié comme dans sa haine; mais il est gai, brillant, spirituel, agréable dans toutes ses relations sociales.

Un auteur anglais [1] peint à peu près dans les termes suivants ses compatriotes : L'Anglais est guidé par l'habitude, l'Écossais par la réflexion et par l'impulsion, l'Irlandais par l'impulsion seule. Le premier est persévérant, mais tardif; le second a plus de légèreté dans l'esprit, mais aussi plus de fixité; le dernier a la mobilité du vent, mais rien n'est solide en lui : c'est le ballon rempli d'air. L'Anglais en crédit est hautain, l'Écossais intrigant, l'Irlandais toujours vain. Enfin on peut juger d'après cet auteur les différences qui existent dans la législation des trois royaumes et dans le caractère de leurs habitants : En Écosse, un homme est banni pour avoir commis un grand crime; en Angleterre, pour un crime léger; en Irlande, pour la moindre faute. Mais sur la terre d'exil de la Nouvelle-Galles du Sud, l'Irlandais pourra devenir un excellent homme, l'Anglais un homme passable, tandis que l'Écossais restera incorrigible.

[1] M. *Mudie* : Attic fragments of characters customs, opinions and scenes. London, 1825. Voyez aussi l'extrait qu'a donné de cet ouvrage la *Revue britannique* de décembre 1825.

TABLEAUX STATISTIQUES.

Tableau *de la division des îles Britanniques en* Comtés, *indiquant la superficie de ceux-ci, leur population, celle de leurs chefs-lieux et des autres villes et bourgs* ([1]) ; *le nombre de districts* (hundreds), *celui des paroisses, et celui des pauvres.*

A. ROYAUME D'ANGLETERRE.

Superficie : 50,535 milles légaux ou 6,607 lieues géographiques carrées.

NOMS des COMTÉS.	Superficie en lieues géographiques.	NOMBRE de districts.	NOMBRE de paroisses.	POPULATION des COMTÉS d'après le recensement de 1831 ([2]).	TAXE des pauvres en 1831. l. s.	VILLES et BOURGS.	POPULATION récente des villes et des bourgs.
Bedfort	60	9	123	81,016	6,707	*Bedford*	6,000
Berks	99	20	151	115,070	17,535	*Reading*	12,000
						Windsor	6,000
						Abingdon	5,500
						Wantage	2,700
Buckingham	97	8	202	137,356	14,822	*Buckingham*	5,000
						Amersham	2,800
						Aylesbury	20,000
Cambridge	112	15	167	98,522	10,[illegible]67	*Cambridge*	20,000
						Ely †	5,800
Chester	138	7	90	103,572	17,944	*Chester* †	22,000
Cornwall	173	9	203	102,151	12,298	*Launceston*	3,500
						Truro	3,000
						Callington	1,500
						Saint-Austell	6,300
						Bodmin	3,500
						Falmouth	4,500
						Penzance	7,000
						Helstone	2,800
						Saint-Ive's	3,700
						Saint-Germain	2,500
Cumberland	193	5	104	46,167	6,651	*Carlisle* †	18,000
						Brampton	3,200
						Cockermouth	4,000
						Ramsay (île de Man)	1,600
						Castletown (*id.*)	2,200
						Peele (*id.*)	2,000
						Whitehaven	15,000
Derby	134	6	139	237,170	78,717	*Derby*	19,000
Devon	337	32	465	494,168	223,074	*Exeter* †	30,000
						Plymouth	65,000
						Ashburton	3,500
						Totness	3,200
						Dartmouth	4,600
						Tavistock	5,600
						Oakhampton	2,000
						Barnstable	5,200
						Tiverton	9,000

([1]) Nous ne plaçons dans ce tableau que les villes ou bourgs dont la population n'a pas été indiquée dans la Description ou dont la population était à rectifier. Les signes ++ et † indiquent les archevêchés et les évêchés.

([2]) Le gouvernement anglais ne fait faire le recensement que tous les 10 ans.

NOMS des COMTÉS.	Superficie en lieues géographiques.	NOMBRE de districts	NOMBRE de paroisses	POPULATION des COMTÉS d'après le recensement de 1831.	TAXE des pauvres en 1831. l. s.	VILLES et BOURGS.	POPULATION récente des villes et des bourgs.
DORSET. . . .	131	34	271	150,252	90,668	*Dorchester.*	4,000
						Lyme-Regis.	2,500
						Weymouth.	2,500
						Melcombe-Regis.	4,500
						Corfe-Castle.	1,600
						Poole.	6,500
						Shaftesbury.	3,000
DURHAM. . . .	139	4	75	253,827	81,862	*Durham* †.	2,000
						Darlington.	6,000
						Hartlepool.	1,400
						Auckland-Bishop's.	2,400
						Wolsingham.	2,400
						Sunderland.	16,000
ESSEX.	200	20	406	317,237	272,593	*Chelmsford.*	6,000
						Colchester.	15,000
						Harwich.	4,300
						Malden.	3,000
						Saffron-Walden.	4,500
GLOUCESTER. . .	164	27	339	386,904	168,288	*Gloucester* †.	12,000
						Bristol †.	(¹)
						Cheltenham.	2,500
						Stroud.	7,300
						Cirencester.	5,200
						Tewkesbury.	5,200
HEREFORD. . . .	112	11	219	110,976	62,622	*Hereford* †.	15,000
HERTFORD. . . .	69	8	132	143,341	94,336	*Hertford.*	5,600
						Ware.	4,000
HUNTINGDON. . .	48	4	103	53,149	40,474	*Huntingdon.*	3,000
KENT.	201	5	411	479,155	345,512	*Cantorbery* ††	16,000
						Romney.	1,000
						Hyte.	2,300
						Douvres.	5,000
						Maidstone.	15,000
						Wooldwich.	20,000
						Greenwich.	44,000
						Deptford.	21,000
						Rochester †.	10,000
LANCASTRE. . .	240	6	70	1,336,854	293,226	*Lancastre.*	15,000
						Liverpool.	235,000
						Manchester.	183,000
LEICESTER. . .	105	6	216	197,003	113,951	*Leicester.*	35,000
LINCOLN. . . .	360	30	629	317,244	174,055	*Lincoln* †.	12,000
						Boston.	12,400
						Grantham.	4,500
						Alford.	1,600
						Louth.	6,500
						Caistor.	1,400
						Grimsby.	3,400
MIDDLESEX. . .	37	6	197	1,358,541	681,567	*Londres* †.	1,600,000
MONMOUTH. . .	65	6	125	98,130	26,613	*Monmouth.*	6,000
						Chepstow.	3,300

(¹) Voyez au comté de Somerset, auquel cette ville appartient aussi.

NOMS des COMTÉS.	Superficie en lieues géographiques.	NOMBRE de districts.	NOMBRE de paroisses	POPULATION des comtés d'après le recensement de 1831.	TAXE des pauvres en 1831.	VILLES et BOURGS.	POPULATION récente des villes et des bourgs.
					l. s.		
NORFOLK.	274	33	731	300,054	299,357	*Norwich* †.	60,000
						Yarmouth.	20,000
						Cromer.	1,100
						Castle-Rising.	1,500
						Lynn-Regis.	13,400
NORTHAMPTON.	133	20	306	179,276	150,816	*Northampton.*	56,000
						Peterborough †.	5,000
NORTHUMBERLAND	245	7	88	222,912	74,092	*New-Castle.*	60,000
						Alnwick.	6,500
						Morpeth.	3,700
NOTTINGHAM.	110	6	212	225,320	72,717	*Nottingham.*	56,000
						Newark.	9,000
OXFORD.	98	14	217	151,726	130,043	*Oxford* †.	20,000
						Witney.	3,000
						Banbury.	3,600
						Woodstock.	1,500
RUTLAND.	19	5	52	19,385	8,809	*Oakham.*	2,400
SALOP OU SHROP.	175	15	216	222,503	87,111	*Shrewsbury.*	25,000
						Ludlow.	5,000
SOMERSET.	215	40	475	403,908	178,047	*Bath* †.	40,000
						Bristol.	104,000
						Mine-head.	1,400
						Taunton.	9,000
						Bridgewater.	6,300
						Ilchester.	900
						Somerton.	1,700
						Wells †	6,200
SOUTHAMPTON OU HAMPSHIRE.	213	»	298	314,313	215,229	*Winchester* †.	8,000
						Southampton	15,000
						Portsmouth.	42,000
						Lymington.	3,500
						Christ-Church.	5,000
						Andover.	4,500
						Whit-Church.	1,500
						Yarmouth (Wight).	600
						Newport (*id*).	4,200
STAFFORD.	150	5	145	410,483	132,887	*Stafford.*	7,000
						New-Castle.	7,500
						Lichfield †.	5,000
SUFFOLK.	198	22	510	296,304	270,651	*Ipswich.*	20,000
						Aldborough.	1,300
						Bury-St.-Edmund's.	11,000
						Sudbury.	4,300
						New-Market.	2,000
SURREY.	99	13	142	486,326	265,389	*Guildford.*	3,400
						Reigate.	3,000
						Haslemere.	909
SUSSEX.	191	6	310	272,328	263,908	*Chichester* †.	10,000
						Arundel.	2,700
						Lewes.	7,700
						Hastings.	6,500
						Winchelsea.	900
						Rye.	3,800
						Grinstead.	3,400
						Brighton.	30,000

NOMS des COMTÉS.	Superficie en lieues géographiques.	NOMBRE de districts.	NOMBRE de paroisses	POPULATION des comtés d'après le recensement de 1831.	TAXE des pauvres en 1831.	VILLES et BOURGS.	TAXE récente des villes et des bourgs
					l. s.		
WARWICK. . . .	118	5	205	336,988	161,212	*Warwick.*	9,000
						Coventry †..	27,000
						Birmingham.	147,000
WESTMORELAND. .	100	4	32	55,041	26,586	*Kendal.*	10,000
						Appleby.	900
WILTS.	180	29	300	239,181	198,194	*Kriklade.*	2,600
						Malmsbury..	1,500
						Chippenham..	3,400
						Marlborough.	1,600
						Bedwin.	2,000
						Devizes.	4,400
						Wilton.	2,200
						Salisbury †.	10,000
WORCESTER. . .	95	5	171	211,356	83,513	*Worcester* †.	19,500
						Droitwich.	2,300
						Redditch.	8,500
YORK.	780	29	. . .	1,371,296	459,493	*York* ††.	21,500
Divisé en trois arrondissements:						Sheffield.	65,000
West-Riding. 976,415	. . .	. . .	193			Wackfield.	11,000
East-Riding. . 204,008	. . .	. . .	237			Bradford.	44,000
North-Riding. 190,873	. . .	. . .	183			Halifax.	15,000
						Huddersfield	19,000
						Hull.	38,000
						Leeds.	123,000
						Keighley.	10,000
						North-Allerton.	3,000
Population.. 1,371,296	Totaux. .		885	13,089,338	6,509,466		

B. PRINCIPAUTÉ DE GALLES.

Superficie : 8,125 milles légaux ou 1,062 lieues géographiques carrées.

NOMS des COMTÉS.	Superficie en lieues géographiques.	NOMBRE de districts.	NOMBRE de paroisses	POPULATION des comtés d'après le recensement de 1831.	TAXE des pauvres en 1831.	VILLES et BOURGS.	TAXE récente des villes et des bourgs
ANGLESEY. . . .	63	6	67	48,325	16,247	*Beaumaris.*	3,500
						Almwich.	7,000
BOECKNOCK. . . .	92	6	66	87,763	18,542	*Brecknock.*	5,000
CARDIGAN. . . .	91	6	65	61,780	18,591	*Cardigan.*	2,500
CAERMARTHEN. . .	113	8	77	100,655	33,598	*Caermarthen.*	12,000
						Llanelly.	6,000
CAERNARVON. . .	98	10	69	65,753	21,205	*Caernarvon.*	7,000
						Bangor †.	4,000
DENBIGH.	69	6	59	83,167	35,126	*Denbigh.*	4,500
FLINT.	108	5	28	60,012	20,559	*Flint.*	2,000
						Caerwys.	1,000
						Saint-Asaph †.	2,000
GLAMORGAN. . .	102	10	125	126,612	38,751	*Cardiff.*	5,000
						Landaff †.	1,200
MERIONETH. . . .	85	5	45	35,609	14,865	*Dolgelly.*	2,600
						Bala.	1,300
MONTGOMERY. . .	98	9	92	66,485	34,815	*Montgomery.*	1,500
						Newton.	3,800
						Welchpool.	3,800
						Machynleth.	1,700
PEMBROKE. . . .	88	7	141	81,424	24,552	*Pembroke.*	6,000
						Milford.	4,000
						Saint-Davids †.	2,800
RADNOR.	55	6	52	24,651	13,571	*New-Radnor.*	1,000
						Presteigne.	2,200
Totaux. . . .		84	880	805,236	288,422		

C. ROYAUME D'ÉCOSSE.

Superficie : 28,539 milles légaux ou 3,731 lieues géographiques carrées.

NOMS des COMTÉS.	Superficie en lieues géographiques.	NOMBRE de presbytères.	NOMBRE de paroisses.	POPULATION des COMTÉS d'après le recensement de 1831.	VILLES et BOURGS.	POPULATION des villes et des bourgs
ABERDEEN	256	7	82	177,651	*Aberdeen (New-)* Aberdeen (Old-)	45,000 20,000
ARGYLE	445	5	50	101,425	*Inverary*	1,200
AYR	135	4	46	145,055	*Ayr* Cunnock Irvine Mauchline Stewartown	8,000 2,500 7,700 2,000 4,000
BANFF	80	7	23	48,604	*Banff* Cullen	4,200 1,600
BERWICK	55	5	33	34,048	*Greenlaw* Berwick Dunse	1,500 10,000 4,000
BUTE	16	2	5	14,151	*Rothsay*	6,000
CAITHNESS	88	2	10	34,529	*Wick*	1,100
CLACKMANNAN	6	2	5	14,729	*Clackmannan*	5,000
DUMBARTON	32	2	12	33,211	*Dumbarton*	4,000
DUMFRIES	176	5	43	73,770	*Dumfries* Annan Lochmaben	14,000 5,000 2,800
EDINBOURG	45	4	41	219,592	*Edinbourg*	165,000
ELGIN	74	4	20	34,331	*Elgin* Forres	6,000 3,000
FIFE	64	4	61	128,839	*Cupar* Dunfermline Kirckaldy Saint-André	6,400 15,000 4,800 5,400
FORFAR OU ANGUS	125	5	54	139,606	*Forfar* Dundée Montrose Brechin	5,700 48,500 11,000 6,600
HADDINGTON	34	3	24	36,145	*Haddington* Dunbar	6,000 5,700
INVERNESS	555	9	30	94,797	*Inverness*	16,500
KINCARDINE	50	3	19	31,431	*Bervie* ou *Inverbervie*	1,200
KINROSS	10	3	4	9,072	*Kinross*	2,800
KIRKCUDBRIGHT	114	3	28	40,590	*Kirkcudbright* New-Galloway	2,800 1,000
LANARK	112	4	50	316,819	*Lanark* Biggar Glasgow	7,500 2,000 187,000
LINLITHGOW	15	1	13	23,291	*Linlithgow*	5,000
NAIRN	20	1	4	9,354	*Nairn*	3,500

NOMS des COMTÉS.	Superficie en lieues géographiques.	NOMBRE de presbytères.	NOMBRE de paroisses.	POPULATION des COMTÉS d'après le recensement de 1831.	VILLES et BOURGS.	POPULATION des villes et des bourgs.
ORKNEY et SHETLAND.	44	4	53	58,239	*Kirkwall*	2,500
PEEBLES	36	2	16	10,578	*Peebles.*	3,000
PERTH.	326	5	81	142,894	*Perth.*	22,000
					Dunblane.	3,400
					Abernethy.	1,800
RENFREW	25	2	17	123,443	*Renfrew*	3,000
ROSS.	270	5	32	74,820 (Ross et Cromarty)	*Tain*	3,000
CROMARTY	44	(¹)	3		*Cromarty.*	3,000
ROXBURGH.	90	5	32	43,663	*Jedburgh*	6,000
					Kelso.	5,000
					Melrose.	3,800
SELKIRK	34	1	5	6,833	*Selkirk.*	3,000
STIRLING.	62	8	24	72,621	*Stirling*	8,000
					Falkirk.	13,000
SUTHERLAND.	243	3	13	25,518	*Dornoch*	3,400
					Assynt.	3,000
WIGTOWN.	50	3	17	36,258	*Stranrawer.*	4,500
Totaux.		123	948	2,365,807		

(¹) Ce comté dépend de deux des presbytères de celui de Ross.

D. ROYAUME D'IRLANDE.

Superficie: 30,370 milles légaux ou 3,971 lieues géographiques carrées.

A. PROVINCE D'ULSTER.

NOMS des COMTÉS.	Superficie en lieues géographiques.	NOMBRE de baronnies.	NOMBRE de paroisses	POPULATION des COMTÉS d'après le recensement de 1831.	VILLES et BOURGS.	POPULATION des villes et des bourgs.
ANTRIM	129	8	56	314,608	*Antrim.*	2,600
					Belfast.	53,000
VILLE DE CARRICK-FERGUS.	»	»	»	8,698	Lisburn.	4,400
					Carrick-Fergus.	8,698
ARMAGH.	69	5	10	220,651	*Armagh* ††	8,000
					Blackwater	1,200
CAVAN.	63	7	30	228,050	*Cavan.*	3,400
					Kilmore †.	500
DONEGAL.	224	5	42	298,104	*Donegal.*	2,000
					Letterkenny	1,600
					Raphoe †.	[illegible]
DOWN.	121	8	72	352,571	*Down-Patrick* †.	6,000
					Donaghadée	1,500
					Dromore †.	1,500
					Newry.	2,000

NOMS des COMTÉS.	Superficie en lieues géographiques.	NOMBRE de baronnies.	NOMBRE de paroisses	POPULATION des comtés d'après le recensement de 1831.	VILLES et BOURGS.	POPULATION des villes et des bourgs.
FERMANAGH.	94	8	19	149,555	*Enniskillen*	3,500
LONDONDERRY	108	4	31	222,416	*Londonderry* †	25,000
					Coleraine.	4,000
MONAGHAN	69	5	21	195,532	*Monaghan*.	3,000
TYRONE	134	4	35	302,943	*Omagh*.	1,500
					Clogher †.	2,000
					Dungannon	4,800
					Strabane.	1,500
				B. PROVINCE DE CONNAUGHT.		
GALWAY.	226	16	116	394,287	*Galway*.	34,000
VILLE DE GALWAY.	»	»	»	33,120	Tuam ††	1,200
					Clonfert †	600
LEITRIM.	72	5	21	141,303	*Carrick-sur-Shannon*.	2,000
MAYO.	269	9	68	367,956	*Castlebar*	3,000
					Ballinrobe.	1,600
					Killala †.	3,000
					Ballina.	2,000
					Newport-Pratt	1,700
					Ballaghy	1,200
ROSCOMMON.	118	6	50	239,903	*Roscommon* †.	2,000
					Elphin †.	1,500
					Athlone	1,500
SLIGO.	129	6	39	171,508	*Sligo*.	11,000
					Achonry †.	800
				C. PROVINCE DE LEINSTER.		
CARLOW.	29	5	50	81,576	*Carlow*.	7,000
VILLE DE DROGHEDA.	»	»	»	17,365	Leighlin †.	2,000
DUBLIN	48	7	107	386,694	*Dublin* ††.	265,000
					Black-Rock.	2,000
KILDARE.	82	9	100	108,401	*Naas*	3,000
					Kildare †.	3,000
KILKENNY.	104	12	127	193,024	*Kilkenny* †.	20,000
					Castle-Comer.	2,200
					Knocktopher.	2,000
KING'S-COUNTY *ou* COMTÉ DU ROI.	97	11	52	141,029	*Philipstown*	1,500
					Birr *ou* Parson's-Town	8,000
LONGFORD.	48	6	24	112,391	*Longford*.	3,000
LOUTH.	39	4	61	108,168	*Dunlack*	17,000
					Drogheda.	20,000
					Dunleer.	3,000
MEATH *ou* EAST-MEATH	114	12	147	177,023	*Trim* †.	2,000
					Kells.	3,000
QUEEN'S-COUNTY *ou* COMTÉ DE LA REINE.	81	8	50	145,843	*Maryborough*	2,500
					Burros-in-Ossory †.	406
WEST-MEATH.	102	2	62	136,799	*Mullingar*.	4,000

NOMS des COMTÉS.	Superficie en lieues géographiques.	NOMBRE de baronnies.	NOMBRE de paroisses.	POPULATION des COMTÉS d'après le recensement de 1831.	VILLES et BOURGS.	POPULATION des villes et des bourgs.
WEXFORD.	100	8?	109	182,991	*Wexford.*	14,000
					Ferns †.	700
					Gorey *ou* New-Borough	3,000
					Enniscorthy.	2,000
					New-Ross.	2,000
WICKLOW.	87	8?	58	122,301	*Wicklow*	3,000
					Arklow.	2,000
			D. PROVINCE DE MUNSTER.			
CLARE.	146	9	79	258,262	*Ennis*	5,000
					Killaloe †.	3,000
CORK.	348	20	232	812,967	*Cork* †.	110,000
					Bantry.	2,000
					Baltimore.	3,000
					Clonakilty.	2 000
					Dunmanaway.	2,000
					Charleville.	2,000
					Mallow.	3,000
					Cloyne †	3,000
					Youghall.	3,000
KERRY.	228	8	84	264,559	*Tralée.*	3,000
LIMERICK.	134	9	125	300,080	*Limerick* †.	66,500
TIPPERARY	210	9?	147	402,598	*Clonmel.*	10,000
					Carrick-sur-Suir.	12,000
					Fethard.	2,000
					Cashell ††.	3,800
					Tipperary.	3,000
WATERFORD. . . .	89	6?	34	176,898	*Waterford* †.	33,000
					Dungarvan	4,000
					Lismore †.	1,500
Totaux..			2,258	7,784,536		

POPULATION DES ILES ANGLO-NORMANDES.

(En 1839.)

JERSEY (dépendant du comté de *Dorset*)	36,600	*Saint-Helier.*	16,000
		Saint-Aubin.	2,000
GUERNESEY (dépendant du comté de *Southampton*) .	24,400	*Saint-Pierre.*	14,000
ALDERNEY (Aurigny) *idem.*	1,600	Aurigny.	1,200
SARK OU CERS *idem.*	400		
Total.	63,000		

PROGRÈS DE LA POPULATION DANS LES ILES BRITANNIQUES.

	En 1700.	En 1821.	En 1831.	En 1839.
Angleterre.	7,500,000	11,261,437	13,089,338	13,405,500
Pays de Galles.		717,438	805,236	814,000
Ecosse		2,093,457	2,365,807	2,420,600
Irlande.		6,801,827	7,784,077	8,373,000
Jersey et Guernesey. . . . . (1)		»	»	63,000
Ile de Man. . . . . (1)		»	»	46,500
Archipel des Sorlingues. . . . . . . (1)		»	»	3,080
Troupes de terre et de mer.		221,785	221,785	100,790
Total.		21,097,943	24,266,243	25,226,470 (2)

(1) Ces îles sont comprises dans la population de 1821 et de 1831. — (2) Cette population n'est pas officielle.

POPULATION DES ILES BRITANNIQUES, PAR CULTES.

Anglicans	environ.	14,542,000 habitants.
Catholiques	*id.*	6,995,000
Presbytériens	*id.*	2,046,000
Méthodistes	*id.*	528,000
Mennonites	*id.*	164,000
Quakers	*id.*	66,000
Frères Moraves	*id.*	46,500
Juifs	*id.*	15,500
Autres sectes	*id.*	823,000
Total.		25,226,000

TABLEAU *du nombre d'individus qui ont émigré des îles britanniques pour les colonies anglaises de* 1826 *à* 1831.

ANNÉES.	Colonies anglaises de l'Amérique septentrionale.	Cap de Bonne Espérance.	Colonies australes.	TOTAL.
1826	12,818	116	903	13,837
1827	12,648	114	715	13,477
1828	12,084	135	1,056	13,275
1829	13,607	197	2,016	15,820
1830	30,574	204	1,242	32,020
1831	49,383	58	423	49,864

TABLEAU *présentant les résultats du cadastre dans les îles britanniques.*

DIVISIONS TERRITORIALES.	SUPERFICIE de chaque division territoriale en acres.	NOMBRE D'ACRES (¹) EN JARDINS et terres labourables.	PRAIRIES et pâturages.	TERRAINS incultes, mais cultivables	TERRAINS stériles improductifs.
Angleterre	32,342,400	10,252,800	15,379,200	3,454,000	3,256,400
Pays de Galles	4,752,000	890,570	2,226,430	530,000	1,105,000
Écosse	19,738,930	2,493,950	2,271,050	5,950,000	8,523,930
Irlande	19,441,944	5,389 040	7,736,240	4,900,000	2,416,664
Iles adjacentes	1,119,159	109,630	274,060	166,000	569,469
Totaux	77,394,433	19,135,990	15,000,000	15,000,000	15,871,463

(¹) L'acre équivaut à 40,467 ares.

TABLEAU *de la population de la Grande-Bretagne et de l'Irlande par professions en* 1839.

GRANDE-BRETAGNE.	Familles.	Individus.
Possesseurs du sol	252 850	1,501,500
Laboureurs	804,934	4,829,550
Mineurs	120,714	603,570
Fabricants et marchands de bière	29,694	148,470
Meuniers, boulangers, bouchers	181,000	905,000
Maçons, couvreurs, tailleurs de pierres, etc.	230,800	654,000
Ouvriers dans les fabriques (¹) de coton	43,325	259,963
Ouvriers dans les fabriques (¹) de laine	9,103	54,620
Ouvriers dans les fabriques (¹) de cordages	5,320	31,909
Ouvriers dans les fabriques (¹) de lin	7,250	43,483
Ouvriers dans les fabriques (¹) de soie	5,705	34,235
Ouvriers dans les fabriques (¹) d'autres produits	330,130	1,980,780
Tailleurs, cordonniers, chapeliers	192,500	1,155,000
	2,213,325	12,202,080

(¹) En 1836 on comptait dans les fabriques désignées ci-après 56,480 enfants de 8 à 13 ans ; savoir :

Dans les filatures de coton	28,780
Dans les fabriques de tissus de laine	13,330
Dans les fabriques de soieries	9,080
Dans les filatures de lin	5,290
Total	56,480

GRANDE-BRETAGNE (*suite*).	Familles.	Individus.
Report.	2,213,325	12,202,080
Boutiquiers et petits marchands	350,100	2,100,800
Ecclésiastiques, hommes de loi, médecins	90,400	452,000
Propriétaires et rentiers	317,500	1,121,800
Pauvres infirmes	111,000	111,500
Marins	191,125	764,500
Militaires	100,790	100,790
Total de la Grande-Bretagne et des petites îles qui en dépendent	3,374,240	16,853,470
IRLANDE.		
Individus employés à l'agriculture . . . 2,180,300 — au commerce et aux manufactures. 2,241,400 — à d'autres genres d'industrie ou sans occupation. . . . 3,951,300	2,093,500	8,373,000
Totaux	5,467,740	25,226 470

Tableau *du revenu des principaux propriétaires de la Grande-Bretagne.*

Le duc de Northumberland. .	3,600,000 f. de rente.
— de Devonshire. . . .	2,880,000
— de Rutland.	2,520,000
— de Bedford.	2,400,000
Le marquis de Buckingham. .	2,256,000
Le duc de Norfolk.	2,112,000
— de Marlborough. . .	2,040,000
Le marquis d'Hertford. . .	1,800,000
— de Stafford. . .	1,800,000
Le duc de Buccleugh. . . .	1,752,000
Le comte de Grosvenor. . .	1,680,000
— de Lonsdale. . .	1,680,000
— de Fritz Williams .	1,680,000
— de Bridgewater. .	1,584,000
Le marquis de Landsdown. .	1,440,000
— de Dewonshire.	1,392,000
Le duc de Portland. . . .	1,344,000
M. Coke (Norfolk).	1,296,000
Le marquis de Sligo. . . .	1,128,000
Sir W. W. Wynne.	888,000
Sir W. Manners.	792,000
Sir Francis Burdett. . . .	720,000
Total. . .	38,784,000

Tableau *des possessions anglaises dans les cinq parties du monde.*

EUROPE (1)		
Helgoland.	4,000	
Gibraltar.	17,000	
Malte, Gozzo et Comino .	12,100	263,100
Iles Ioniennes.	230,000	
ASIE.		
Hindoustan anglais. . .	80,000,000	
Tributaires et alliés hindous.	40,000,000	120,950,500
Ceylan.	950,500	
AFRIQUE.		
Sierra-Leone et dépendances.	31,600	
Ile Fernando-Po. . . .	17,000	
Sainte-Hélène.	4,000	284,600
Cap de Bonne-Espérance.	126,800	
Ile-de-France ou Maurice.	98,200	
Seychelles	7,000	
AMÉRIQUE.		
Haut et Bas-Canada, Nouveau-Brunswick, Nouvelle-Ecosse.	1,092,000	
Ile du cap Breton. . . .	24,000	
Ile de Terre-Neuve. . .	52,000	
Bermudes.	10,200	
Petites Antilles.	301,600	
Lucayes ou Bahama. . .	16,700	44
Jamaïque.	406,000	
Ile du Prince-Édouard. .	23,400	
Dominique (Antilles). .	18,200	
Etablissements de la baie de Honduras.	100,300	
Guyane.		
Hopparo (Terre-de-Feu) .	400	
		123,54 ,000

(1) Le royaume de Hanovre ne fait plus partie des possessions anglaises depuis la mort de Guillaume IV (en 1837).

		123,543,000
OCÉANIE.		
Nouvelle-Galles méridionale.	37,000	60.200
Terre-de-Diemen, île de Norfolk.	23,200	
Total des possessions anglaises.		123 603,200
Population des îles Britanniques.	25,266,470	25,476,470
Troupes de terre et de mer dans les diverses possessions.	210,000	
Population de l'empire britannique		149,079,670

FORCES DE TERRE ET DE MER.

ARMÉE DE TERRE.

Infanterie.		
Garde royale. — Trois régiments.	5,717 h.	
Ligne. — 99 régiments à un bataillon de 10 compagnies (les 1 et 60e régiments ont 2 bataillons); sur ces 99 régiments, il y en a 21 qui sont aux Indes, et payés par la compagnie, ensemble. . .	84,335	91,723
Une brigade de carabiniers, forte de 2 bataillons. . . .	1,671	
Cavalerie.		
Garde royale. — Trois régiments d'élite.	1,304 h.	
Sept régiments de dragons d'élite.	2,660	
Ligne. — Trois régiments de dragons.	1,089	
Cinq régiments de dragons légers.	1,815	9,772
Quatre régiments de dragons-hussards.	1,452	
Quatre régiments de dragons-lanciers.	1,452	
Sur ce nombre, quatre régiments sont aux Indes à la solde de la compagnie.		
Artillerie.		
L'artillerie se compose de 9 brigades à pied, formant 72 compagnies, dont l'effectif total est de	6,480 h.	
Une brigade d'artillerie à cheval, ou six compagnies. . .	540	7,110
Une compagnie de rockets (fusées à la Congrève). . . .	90	
Génie.		
Dix-neuf compagnies de sapeurs-mineurs et pontonniers.	1,710 h.	1,710
Total. . . .		110,315
A déduire pour congés. . . .		9,525
Total de l'effectif . .		100,790

L'Angleterre a en outre une milice forte de			60,000
État-major général.	Généraux.	7	535
	Grands généraux.	98	
	Lieut.-généraux.	204	
	Majors-généraux.	226	

Service de l'Inde et des colonies.

Troupes indigènes au service de la compagnie des Indes orientales.	Artillerie.	8,000 h.	180,000
	Cavalerie régulière.	10,000	
	Infanterie régulière.	130,000	
	Cavalerie et infanterie irrégulières.	32,000	
Régiments nationaux dans l'Inde.	Infanterie (21 régim. mentionnés plus haut.	17,312 h.	20,116
	Cavalerie (4 régiments de dragons légers).	2,804	
Total de l'armée dans l'Inde.			200,116
Service des stations et colonies.	Troupes étrangères et autres dans la Méditerranée, etc.		36,630
Total du service de l'Inde et des colonies.			236,756

ARMÉE DE MER.

Marins royaux ou d'élite formant 102 compagnies et quatre divisions, savoir :				9,000
1re division	(27 compagnies)	à Chatam.		
2e id.	(29 id.)	à Portsmouth.		
3e id.	(27 id.)	à Plymouth.		
4e id.	(17 id.)	à Woolwich.		
Artill. royale	(2 id.)	à Portsmouth.		
Matelots.				20,000
Total.				29,000

État-Major.

Commissaires remplissant les fonctions du lord haut-amiral des trois royaumes.			6	167
Amiral de la flotte.			1	
Amiraux :	Escadre rouge.	10	44	
	id. blanche.	16		
	id. bleue.	18		
Vice-amiraux :	Escadre rouge.	16	52	
	id. blanche.	17		
	id. bleue.	19		
Contre-amiraux :	Escadre rouge.	17	64	
	id. blanche.	20		
	id. bleue.	17		
Total des hauts officiers.			167	
				29,167

		29,167
Capitaines.	786	6,226
Commandants ou capitaines en second.	877	
Idem retraités.	279	
Lieutenants.	3,172	
Maîtres (*masters*).	487	
Quart-maîtres.	625	
Total des officiers.	6,226	
Officiers de santé (médecins, chirurgiens et pharmaciens).		1,088
Aumôniers en activité.	35	63
Idem retraités.	28	
Total des officiers, matelots et soldats.		36,544

MATÉRIEL DE LA MARINE

SUR LE PIED DE PAIX.

Vaisseaux	de 98 à 120 canons.		23
Idem	de 50 à 84	—	99
Frégates	de 42 à 48	—	122
Corvettes	de 16 à 38	—	283
Sloops.			55
Cutters.			110
Bombardes.			12
Yachts.			33
Bâteaux à vapeur.			22
Total des bâtiments.			759

MARINE MARCHANDE.

Nombre des bâtiments et des marins.

ANNÉES.	NAVIRES.	MARINS.	TONNEAUX.
En 1836.	25,820	170,637	2,792,646
1837.	26,037	173,506	2,791,018
1838.	26,609	178,583	2,890,601

TABLEAU *du nombre de condamnations prononcées pour crimes commis dans le royaume d'Angleterre.*

NATURE DES CRIMES.	1820.	1821.	1822.	1823.	1824.	1825.	1826.	1827.	1828.	1829.	1830.	1831.
Outrages aux mœurs et tentatives contre nature.	20	8	27	30	16	27	21	24	29	15	33	16
Viol consommé et tentatives.	44	38	58	57	52	48	87	75	83	76	50	77
Bigamie.	14	18	23	19	22	25	35	23	38	31	27	26
Vol avec effraction (de nuit dans une maison).	283	294	322	261	302	276	311	368	171	108	104	99
Vol de bestiaux et de chevaux.	133	143	111	158	127	189	142	178	163	172	156	145
Incendie involontaire.	3	5	17	6	6	7	3	3	3	8	15	26
Vol avec escalade dans les maisons en plein jour.	158	167	102	124	127	112	125	240	353	561	535	517
Bêtes à cornes tuées et mutilées.	1	1	»	»	2	»	»	1	2	2	2	7
Vol simple.	6,499	6,152	5,946	5,977	6.914	7,293	8,089	8,858	8,199	9,444	8,969	9,059
Vol sur les personnes.	454	337	343	329	446	532	658	722	682	724	759	906
Vols dans les habitations, les boutiques, les magasins, etc.	204	140	135	146	190	186	222	223	69	81	100	113
Destruction d'arbres et vol d'objets naufragés.	»	»	1	2	»	»	»	»	»	»	»	»
Vol de lettres contenant des valeurs.	»	»	»	1	1	2	»	3	1	»	2	4
Vol dans les rues et sur les grandes routes.	133	160	41	113	124	93	144	201	158	147	166	297
Vol de brebis avec violence.	143	90	66	79	104	104	127	156	122	155	213	162
Vol dans un bâtiment sans communication avec une habitation.	»	»	»	»	»	»	»	»	151	164	208	163
Recélé de biens volés, leur colportage, etc.	121	157	124	121	187	135	169	247	236	285	285	281
Rapt d'enfants.	3	3	3	1	»	3	1	5	3	3	4	4
Escroqueries.	163	211	182	147	142	176	157	206	215	282	290	266
Infidélité dans le service domestique.	43	42	58	64	71	70	91	101	135	130	122	127
Fabrication et émission de fausse monnaie.	169	206	185	176	208	176	217	247	210	256	243	257
Détention de faux billets de banque.	272	180	1	»	»	»	4	»	»	1	»	»
Émeutes constituant *felony*.	»	2	»	»	»	»	46	»	2	»	»	105
Fabrication et usage d'actes faux.	101	70	35	29	22	18	23	46	42	37	19	34
Destruction de machines.	»	1	»	»	»	»	»	»	»	»	33	665
Contravention au droit de chasse.	131	149	97	153	140	109	128	212	306	174	108	83
Envoi de lettres de menaces.	2	1	1	»	2	»	2	»	1	2	1	24
Homicide (meurtre).	36	49	49	53	50	62	62	83	72	56	82	79
Assassinat.	14	23	24	12	17	12	13	12	20	13	16	14
Idem et empoisonnement prémédité pour vol.	8	12	33	14	21	17	14	35	20	65	28	44
Infanticide.	7	2	9	9	6	7	7	5	5	23	23	22
Blasphème (serment illégal).	1	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Parjure.	8	8	9	4	3	7	6	6	7	4	9	6
Sacrilége.	9	5	8	4	4	1	4	8	7	11	8	5

NATURE DES CRIMES.	1820.	1821.	1822.	1823.	1824.	1825.	1826.	1827.	1828.	1829.	1830.	1831.
Piraterie.	»	»	»	»	»	2	»	»	»	»	4	»
Haute trahison.	33	1	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Trafic d'esclaves.	2	»	»	»	»	»	»	»	»	»	3	1
Contrebande à main armée. — Délivrance des criminels. — Destruction des plantations et autres crimes entraînant la peine capitale.	106	113	98	116	121	274	197	289	217	231	188	189
Total des prévenus déclarés coupables.	9,318	8,788	8,209	8,204	9,425	9,964	11,107	12,567	11,723	13,261	12,805	13,830
Individus qui n'ont point été atteints ou poursuivis faute de charges.	1,881	1,826	1,684	1,579	1,662	1,685	1,786	1,950	1,672	1,800	1,832	2,094
Individus acquittés.	2,511	2,501	2,348	2,480	2,611	2,788	3,271	3,407	3,169	3,614	3,470	3,723
Total des prévenus.	13,710	13,115	12,241	12,263	13,698	14,437	16,164	17,924	16,564	18,675	18,107	19,647
Sur ce total on comptait { hommes.	11,595	11,173	10,369	10,342	11,475	11,889	13,472	15,154	13,832	15,556	15,135	16,600
Sur ce total on comptait { femmes.	2,115	1,942	1,872	1,921	2,223	2,548	2,692	2,270	2,732	3,119	2,972	3,047
Désignation des peines												
Déportation { pour la vie.	221	155	132	116	117	126	133	198	317	396	405	334
Déportation { pour 35 ans.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	1	»	»
Déportation { pour 28 ans.	»	»	»	»	»	»	»	2	»	2	2	2
Déportation { pour 14 ans.	341	272	84	78	107	129	185	293	508	691	659	638
Déportation { pour 9 à 10 ans.	1	1	»	»	»	»	»	»	»	»	1	»
Déportation { pour 7 ans.	1,655	1,675	1,316	1,327	1,491	1,419	1,945	2,232	2,046	2,285	2,169	2,340
Emprisonnement. { pour 3 à 5 ans.	15	11	13	11	11	7	11	13	12	7	1	5
Emprisonnement. { pour 1 à 2 ans.	355	280	376	324	339	365	297	296	243	235	209	226
Emprisonnement. { pour 6 mois à 1 an.	1,153	1,117	1,129	1,074	1,218	1,193	1,204	1,433	1,117	1,277	1,220	1,311
Emprisonnement. { pour 6 mois et au-dessous.	4,089	3,872	3,899	4,040	4,861	5,408	5,819	6,251	5,991	6,646	6,458	7,012
Fouet et amende.	252	265	244	266	214	281	310	321	322	336	284	360
Peine de mort.	1,236	1,134	1,016	968	1,066	1,036	1,203	1,529	1,165	1,385	1,397	1,601
Total égal aux condamnations ci-dessus.	9,318	8,788	8,209	8,204	9,425	9,964	11,107	12,567	11,723	13,261	12,805	13,830
Sur les condamnés à mort ci-dessus.	1,236	1,134	1,016	968	1,066	1,036	1,203	1,529	1,165	1,385	1,397	1,601
Ont reçu leur exécution.	107	114	97	54	49	50	57	73	58	74	46	52
Total des peines capitales commuées.	1,129	1,029	919	914	1,017	986	1,143	1,456	1,107	1,311	1,351	1,549

Détenus pour dettes dans le royaume-uni en 1826.

En Angleterre.	2,866	2,94
Dans le pays de Galles.	74	
En Écosse.		216
En Irlande.		664
Total pour le royaume-uni.		3,820

Budget *du Royaume-uni.*
(années 1837—1838).

RECETTES.		Livres sterl.	Francs.
Douanes.		21,100,000	531,720,000
Accise.		13,800,000	347,760,000
Timbre.		6,800,000	171,360,000
Taxes.		3,710,000	93,492,000
Postes.		1,660,000	41,832,000
Recettes diverses. . . .		165,000	4,158,000
Total des recettes. .		47,23,5000	1,190,322,000
DÉPENSES.			
Dette fondée.		30,890,000	778 428,000
Armée.		6,401,000	161,305,200
Marine.		4,688,000	118,137,600
Artillerie.		1,302,000	32,810,400
Dépenses diverses. . .		2,504,000	63,100,800
Indemnités pour les esclaves des colonies. .		845,000	21,294,000
Total des dépenses.		46,630,000	1,175,076,000
Liste civile de la reine Victoria.			
1° Cassette particulière de la reine. .	60,000		
2° Salaire et pensions de ses officiers. . . .	131,260		
3° Dépenses de la maison de S.M.	172,500		
4° Munificences, charités et service de l'aumônerie. . .	13,200	396,200	9,984,240
5° Dépenses imprévues. . . .	8,040		
6° Nouvelles pensions. . . .	1,200		
7° Fonds secrets.	10,000		
Revenus des duchés de Lancastre et de Cornouailles de 50 à 100,000 liv. (évalués au plus bas à).		50,000	1,260,000
		446,200	11,244,240
Dépenses à la charge de l'État, qu'il convient d'ajouter à la liste civile.			
A la reine douairière Adélaïde. . .	100,000		
A la duchesse de Kent, mère de la reine. . .	30,000	130,000	3,276,000
		576,200	14,520,240

		Livres sterl.	Francs.	c.
Reports. . .		576,200	14,520,240	»
Princes de la famille royale.				
Le duc de Cumberland, roi de Hanovre.	21,000			
Le duc de Sussex.	21,000			
Le duc de Cambridge. . . .	21,000			
Le prince Georges de Cumberland 6000 l. st. (on les dit supprimées). . .		86,846	2,188,519	20
Le prince Georges de Cambridge. . . .	6,000			
Le roi des Belges 50,000 l. remboursé 34,000..	16,000			
Le prince de Mecklembourg-Strélitz. . . .	1,846			
Princesses de la famille royale.				
Princesse Augusta. . . .	13,000			
Princesse Marie (duchesse de Gloucester). .	13,000			
Princesse Elisabeth (princesse de Hesse-Hombourg). . . .	13,000	59,000	1,486,800	»
Princesse Sophie	13,000			
Princesse Sophie de Gloucester.	7,000			
Pensions à des serviteurs de la famille royale.				
Domestiques de Georges III. . .	10,079			
— de la reine Charlotte. . .	7,833	18,735	472,122	»
— de la reine Caroline. . .	823			
Pensions de la liste civile.		133,688	3,368,938	80
Troupes de la maison royale.				
Gardes à cheval.	85,757			
Gardes à pied. .	192,103	277,860	7,002,072	»
Total général. . .		1,152,329	29,038,691	»

Tableau *de la valeur des importations et des exportations de l'Angleterre seule pendant les années* 1837, 1838 *et* 1839.

ANNÉES.	IMPORTATIONS.		EXPORTATIONS.	
	Livres sterling.	Francs.	Livres sterling.	Francs.
1837.	57,230,968	1,442,220,393 fr. 60 c.	53,293,979	1,343,008,270 fr. 80 c.
1838.	54,737,301	1,379,379,985 20	81,781,669	2,060,898,058 80
1839.	61,268,520	1,543,966,704 »	105,170,549	2, 50,297,834 80

Droit de douanes sur les importations pendant les années 1837, 1838 *et* 1839.

ANNÉES.	LIVRES STERLING.	FRANCS.
1837.	20,812,555	524,476,386 fr. » c.
1838.	22,966.214	573,748,592 80
1839.	22,273,089	561,281,842 80

Tableau *comparatif de quelques objets de consommation dans le Royaume-uni et en France.*

	DANS LE ROYAUME-UNI.	EN FRANCE.	POUR CHAQUE INDIVIDU	
			ANGLAIS.	FRANÇAIS.
	kilog.	kilog.	k. g.	k. g.
Sucre (moyenne de 1325 à 1835).	200,000,000	65,000,000	8,3333	2,0312
Thé (*idem*).	693,750,000	90,000	0,4625	0,0028
Café (*idem*).	7,400,000	10,000,000	0,3083	0,3125
Tabac (*idem*).	7,600,000	12,700,000	0,3166	0,3969
	hect.	hect.	het.	hect.
Grains (*idem*).	43,650,000	107,270,000	1,818	3,352
Têtes de bétail.	12,500,000	9,772,000	?	? (*)
	lit.	lit.	lit.	lit.
Vin (*idem*).	28,200,000	320,000,000	1,175	10,0000
Liqueurs spiritueuses (*en* 1835).				
— étrang. . . . . lit. 26,174,600 — indig. 147,540,000	173,714,600	26,500,000	7,2381	0,8281
Bière et autres boissons fermentées.	2,000,000,000	420,000,000	83,3333	13,125

(*) Nous ne donnons point la quantité de viande consommée par chaque individu, parce que nous ne connaissons pas le poids du bétail.

Nombre des employés *dans les différentes branches de l'administration du royaume-uni, et montant de leurs appointements.*

	EMPLOYÉS	APPOINTEMENTS.				
		liv. sterl.	s.	d	francs.	c.
Douanes. .	11,346	964,750	10	6	24 126,762	50
Accises. .	6,491	768,795	5	10	19,219,881	95
Timbre. .	519	184,065	1	11	4,611,627	25
Postes. . .	1,700	107,931	16	3	2,698,293	30
Totaux.	20,056	2,025,542	14	6	50,656,565	»

Tableau *des revenus du clergé anglican.*

	francs.
Dîmes ecclésiastiques.	172,120,000
Revenus des diocèses, sans compter celui de Sodor et de Man.	5,427,875
Biens des doyens et des chapitres. . .	12,350,000
Maisons presbytériales (1,875 fr. chacune)	6,250,000
Cures perpétuelles.	1,875,000
Bénéfices non attachés aux paroisses (2,250 fr. chaque)	811,250
Sommes provenant des mariages, enterrements, baptêmes, offrandes, oblations, et équivalant aux dons en nature à l'occasion des quatre grandes fêtes de l'année.	2,000,000
Colléges et écoles de charité.	17,053,750
Emplois de prédicateurs dans les villes et endroits d'une forte population. .	1,500,000
Places de chapelain et autres charges dans les établissements publics.	250,000
Églises et chapelles nouvellement construites.	2,376,250
Total.	236,489,125

Tableau *de la population de Londres en* 1831.

NOMBRE de familles.	NOMBRE d'individus par familles.	HABITANTS du sexe masculin.	HABITANTS du sexe féminin.	TOTAL des habitants.
358,313	4,27	712,500	818,500	1,530,000

Individus livrés au commerce et aux manufactures.	450,000
Voleurs et filous.	115.000
Recéleurs.	3,000
Mendiants.	16,000
Filles publiques.	75,000
Domestiques sans places.	10,000
Individus sans moyens d'existence avoués.	20,000
Tailleurs.	2,240
Épiciers.	1,770
Boulangers.	4,755
Bottiers et cordonniers.	1,580
Marchands d'étoffes.	1,450
Bouchers.	1,350
Marchands de fromage, de beurre et d'œufs.	1,010
Médecins, chirurgiens, pharmaciens. . .	1,350
Avocats, procureurs et jurisconsultes. . .	3,120
Charpentiers.	1,220
Maîtres d'hôtels garnis, de tavernes et de cabarets.	4,200
Cochers de fiacres.	1,500
Bateliers pour le passage de la Tamise. .	2,000

Tableau *de la consommation annuelle de Londres.*

Comestibles.

Pain.		320,000,000	liv. angl.
Farine employée en pâtisserie .		15,500,000	id.
137,500 beufs. .	pesant. .	76,375,000	id.
312,500 veaux. .	id . .	32,812,500	id.
962,500 moutons.	id. . .	73,150,000	id.
312,500 agneaux.	id. . .	15,000,000	id.
250,000 porcs. .	id. . .	40,000,000	id.
1,975,000 animaux. . .	id. .	237,337,500	id. (1)
Lait. . . .	pintes de Paris.	45,000,000	
Volailles. . .	(valeur). . .	2,200,000	francs.
Beurre. . .	id. . . .	14,000,000?	id.
Fromage. . .	id. . . .	5,000,000?	id.
Légumes. . .	id. . . .	20,000,000	id.
Fruits. . . .	id. . . .	12,500,000	id.

Boissons.

Bière.	1,900,000	barils.
Aile (*ale*).	150,000	id.

Éclairage.

Houille employée à la fabrication annuelle du gaz hydrogène.	280,000,000	kilog.
Ce combustible produit en gaz 1,460,000,000 pieds cubes.		
Les becs de gaz répartis dans la ville sont au nombre de 30,400.		
Le nombre des particuliers éclairés au gaz est de 400,000.		
La valeur de la consommation totale est de.	11,340,000	francs.

Tableau *des principaux établissements d'eaux minérales et de bains de mer, en Angleterre.*

EAUX MINÉRALES.

Au nord : Buxton, Gilsland, Spa, Hariowgate, Leamington, Matlock, Weterby.

A l'est : Witham.

A l'ouest : Bath, Cheltenham, Gloucester, Hotwels, Leandrindodwels.

Au sud : Tunbridge.

(1) Cette consommation donne plus de 155 liv. anglaises, ou plus de 143 liv. françaises de viande par habitant, c'est-à-dire quatre fois ce qu'un habitant de Paris consomme en viande.

BAINS DE MER.

Au nord : Birkenhead, Liverpool, Runcorn, Scarborough, Tynemouth.

A l'est : Cromer, Harwich, Lowestoft, Yarmouth.

A l'ouest : Aberystwith, Ilfracombe, Swansea, Tenby.

Au sud : Brighton, Broadstairs, Dover, East-Bourne, Exmouth, Falmouth, Hastings, Hythe, Margate, New-Bognor, Penzance, Ramsgate, Rye, Sandgate, Southampton, Swanage, Sydmouth, Teignmouth, Weymouth, Worthing.

TABLEAU *des principales manufactures de l'Angleterre* [1], *et des principaux marchés.*

MANUFACTURES DE COTON.

Au nord et à l'ouest : Alfreton, Ashborn, Ashton, Belper, Black-burn, Bolton, Burnley, Bury, Carlisle, Chapel into Frith, Chester, Chesterfield, Chorley, Clitheroe, Colne, Congleton, Cromford, Derby, Kendal, Kirby, Knutsford, Leigh, Lonsdale, Macclesfield, Manchester, Marsden, Matlock, Middleton, Middlewich, Mold, Nottingham, Oldham, Oswestry, Penrith, Prescot, Preston, Ripon, Rochdale, Saddleworth, Skipton, Stockport, Warrington, Whalley, Wigton.

A l'est : Londres, Norwich.

MANUFACTURES DE LAINE.

Au nord : Almondbury, Ashburton, Ashton, Bingley, Bradford, Halifax, Haslingden, Huddersfield, Kendal, Kirkburton, Leeds, Mirfield, Penrith, Ripon, Rochdale, Saddleworth, Wakefield.

Au nord-ouest : Kidderminster, Kington, Shrewsbury, Welchpool.

A l'ouest et au sud : Axminster, Barnstable, Bradfort (Wilt), Colne, Chippenham, Devizes, Frome, Melksham, Sheptonmallet, Sherborne, Stroud, Taunton, Trowbridge, Warminster, Wellington (Somerset).

A l'est : Colchester, Ipswich, Norwich, Thetford.

MANUFACTURES DE SOIERIES.

Au nord : Congleton, Coventry, Derby, Knutsford, Leeds, Leek, Leigh, Macclesfield, Manchester, Stockport.

A l'ouest, au sud-ouest et au sud : Barnstable, Campden, Exeter, Gillingham, Oldham, Sherbone, Shrewsbury, Sydmouth, Taunton, Wells.

Au sud-est et à l'est : Dartford, Great-Marlow, Londres (Spitafield), Norwich, Sudbury.

MANUFACTURES DE TOILES.

Au nord et au nord-ouest : Barnsley, Church, Cockermouth, Darlington, Garstang, Kirkham, Knaresborough, Leeds, Shrewsbury, Stratton, Stockton, Thirsk.

Au sud : Bridport, Exeter, Maidstorne, Sherbone.

FABRIQUES D'OBJETS EN FER, ACIER ET QUINCAILLERIE.

Au nord et au nord-ouest : Barnsley, Bilton, Birmingham, Bradley, Burton on Trent, Carlisle, Coalbrookdale, Darlington, Donnington (fonderies de fer), Dudley, Ketley (fonderies de fer), Leeds, Level (fonderies de fer), Low more et Bowling, Newcastle, Rotherham, Sedberg, Selby, Sheffield, Shrewsbury, Soho, Swallwell, Walsall, Wednesbury, Winlaton, Wolverhampton, Workington, Wrexham.

A l'ouest : Caermarthen, Mirthyr-Tydwill, Neath, Swansea.

Au sud, au sud-est et à l'est : Halesworth, Londres (City road et Southwark), Rye, Seaford, Thetford.

POTERIES.

Burslem, Cowbridge, Etruria, Hanley, Longport, Stoke, etc., dans le Staffordshire.

Au nord : Chesterfield, Hawarden, Leeds, Newcastle.

A l'ouest : Barnstaple, Bristol, Swansea.

Au sud-est : Deptford, Londres.

PRINCIPAUX MARCHÉS.

MARCHÉS A BLÉ.

Uxbridge, Middlesex; *Oxford; Reading*, Berk; *Northampton; Leicester; Hertford; Royston*, Cambridge; *Grantham*, Lincoln; *Nottingham*, *Newark*, Nottingham; *Coventry, Birmingham*, Warwick; *Worcester; Warminster*, Wilt; *Leeds*, *Wakefield*, York.

MARCHÉS A BESTIAUX.

Londres, Middlesex; *Bury-Saint-Edmund*, Suffolk; *Lincoln*; *Leicester; Northampton; Uppingham*, Rutland; *Saint-Yves*, Huntingdon; *Hull*, *York*, *Howden*, *Horncastle*, *Richmond*, *Sheffield*, *Leeds*, *Wakefield*, York; *Newcastle*, Northumberland; *Carlisle*, Cumberland; *Lancaster*, *Liverpool*, *Manchester*, Lancaster; *Nottingham*; *Chester*; *Birmingham*, Warwick; *Shrewsbury*, Salop; *Hereford; Gloucester, Bristol*, Gloucester; *East-Isley*, Berk; *Weyhill*, *Portsmouth*, *Castle-Yarbury*, Southampton; *Salisbury*, Wilts; *Dorchester*, Dorset; *Bath*, Somerset; *Caermarthen, Haverfordwest*, Pembroke; *Plymouth, Southmolton*, *Exeter*, Devon; *Tunbridge*, Kent.

TABLEAU *des principales mines exploitées en Angleterre.*

HOUILLE.

Au nord : Ashton, Burnley, Chesterle Street, Cockermouth, Colne, Leigh, Macclesfield, Manchester, Newcastle, North et South Shields, Oldham, Ravenhill, Stockton, Sunderland, Tynemouth, Whitehaven, Wigan, Workington.

Au nord et au nord-ouest : Bakewell, Barnsley, Birmingham, Bradford, Cheadle, Chesterfield, Dudley, Ingleborough, Leek, Mold, Newcastle under Line, Rochdale, Sheffield, Wednesbury, Wellington (Salop), Wolverhampton.

A l'ouest : Abergavenny, Bristol, Caermarthen, Caerphilly, Dean-Forest (Gloucestershire) Mirthyr-Tydwill, Neath, Pont y Pool, Swansea, Tenby.

FER.

Au nord : Barnsley, Bradford, Dalton, Newcastle, Rotherham, Sheffield, Ulverstone.

Au nord-ouest : Birmingham, Coalbrookdale, Wellington (Salop), Wolverhampton.

(1) D'après les renseignements fournis par M. *A. Balbi*.

A l'ouest : Abergavenny, Dean Forest (Gloucestershire), Mirthyr-Tydwill, Neath.

PLOMB.

Au nord : Allondale, Alstonmoor, Bakevell, Borrowdale, Burnley, Castletonvale, Chesterfield, Darlington, Richmond, Stockton.

Au nord et à l'ouest : Aberconway, Aberystwith, Bristol, Holywell, Mirthyr-Tydwill, Mold, Wolverhampton.

Au sud : Helston.

ÉTAIN.

Au sud : Helston, Redruth, Saint-Austel, Saint-Just, Tavistock, Truro.

CUIVRE.

Au nord : Hawkshead, Newcastle sous Line.

Au nord-ouest : Aberconway, Anglesca (île), Holywell.

Au sud : Helston, Redruth, Saint-Austel, Saint-Just, Tavistock, sur les bords de la Tamar (Devon et Cornwall), Truro.

SALINES.

Au nord-ouest : Droitwich, Middlewich, Namptwich, Nortwich.

COURSES DE CHEVAUX.

Abingdon, le 12 septembre.
Ascott, le 11 juin.
Bath, le 3 juin.
Beverley, en mai.
Brighton, en août.
Cheltenham, le 26 juin.
Clifton, le 17 avril.
Doncaster, le 17 septembre.
Egham, en août.
Epsom, le 29 mai.
Hoopark, le 15 avril.
Newmarket, en mai et en octobre.
York, en mai et en août.

Tableau *des stations militaires.*

PORTS MILITAIRES.

Sur la Tamise et ses affluents : Chatam, Deptford, Sheerness, Woolwich.

Sur la côte méridionale : Douvres, Falmouth, New-haven, Portsmouth, Plymouth, et dans les îles de Guernesey, Jersey, Saint-Mary (archipel Scilly).

Sur la côte occidentale : Liverpool, Milfordhaven.

Sur la côte septentrionale : Hull, Newcastle.

Sur la côte orientale : Harwich, Yarmouth.

GARNISONS ET FORTS.

Au sud-est : Canterbury, Chatam, Deal Sanddown-Castle, La Tour, etc., Londres, Maidstone, Sandgate-Castle, Sheerness, Tilbury fort, Upnor-Castle, Windsor, Woolwich.

Au sud : Brighton, Calshot-Castle, Darmouth, Dorchester, Exeter, Hastings, Hurst-Castle, Hyte, Pendennis et Saint-Mawes castles à Falmouth, Plymouth, Portsmouth, Seaford, Southsea-Castle, Steyning, Truro, Weymouth, île de Wight; aux îles de Alderney, Guernesey, Jersey et Saint-Mary (archipel de Scilly).

A l'ouest : Bristol, Chester, Milford, Shrewsbury, Taunton.

Au nord : Birmingham, Carlisle, Coventry, Derby, Hull, Lancaster, Liverpool, l'île de Man, Manchester, Newcastle, Preston, Scarborough, Sunderland, Tynemouth, York.

A l'est : Colchester, Ipswich, Languardfort vis-à-vis de Harwich, Norwich, Yarmouth.

Tableau *de la navigation intérieure et des canaux.*

Au nord : Barnsley; Bolton et Bury; Bridgewater actuellement Marquis of Stafford; Chesterfield, Dearn et Dove; Derby; Ellesmere; Grand-Trunk; Haddersfield; Haslingden, Ashton et Peak; Lancaster canal; Leed et Liverpool; Peak Forest; Rochdale et Halifax; Rochdale et Manchester; Sankey; Staffordshire; Stocke.

Au nord-ouest : Ashby de la Zouch; Birmingham, et Fazeley; Birmingham et Oxford; Birmingham et Stratford, Birmingham et Worcester; Chester canal; Coventry; Dee canal; Dudley, Shrewsbury; Grand-Junction; Grantham; Leicester; Nottingham; Union; Weaver navigation; Wednesbury; Wirley et Essington.

A l'ouest : Aberdara; Berkeley et Gloucester (canal); Brecon; Crumlin, Tamise et Severn; Hereford et Gloucester; Kennet et Avon; Kington; Pont y Pool; Montgomery; Neath; Wilts et Berk.

Au sud-ouest et au sud : Andover; Arundel et Portsmouth; Basingstoke; Bude; Croydon; Guilford; Salisbury; Somerset et Dorset; Surrey, Taunton et Bridgewater (canal); Top-sham.

Au sud-est : New-River, Braunston et Paddington; Tamise et Medway (canal).

Au nord-est : Ancholme navigation; Erewash canal, Peterborough navigation; Stainford et Headley; Welland navigation; Witham navigation.

Tableau *des onze juridictions civiles et criminelles de l'Angleterre.*

Brecon : *Glamorgan* (Cardiff), *Brecon*, *Radnor* (Presteigne).

Chester : *Chester*, *Flint* (Mold), *Montgomery* (Wels-Pool), *Denbigh* (Ruthin).

Galles méridionale : *Cardigan*, *Pembroke*, *Haverfordwest*, *Caermarthen*.

Galles septentrionale : *Anglesea* (Beaumaris), *Caernarvon*, *Merioneth* (Bala, ou Dolgelly).

Home : *Hertford*, *Essex* (Chelmsford), *Kent* (Maidstone), *Sussex* (Horsham), *Surrey* (Kingston), Middlesex : (Londres).

Minland : *Northampton*, *Rutland* (Oakham), *Lincoln* et la ville, *Nottingham* et la ville, *Derby*, *Leicester* et le bourg, la ville de *Coventry*, *Warwick*.

Nord : *York* et la ville, *Northumberland* (Newcastle et la ville), *Cumberland* (Carlisle), *Westmoreland* (Appleby), *Lancaster*.

Norfolk : *Buckingham*, *Bedford*, *Huntingdon*, *Cambridge*, *Ile d'Ely*, *Norfolk* (Thetford), *Suffolk* (Bury-Saint-Edmund).

Ouest : *Hants* ou *Southampton* (Winchester), *Wilts* (Salisbury), *Dorset* (Dorchester), *Devon* (Exeter et la ville), *Cornwall* (Launceston), la ville de *Bristol*, *Somerset* (Taunton).

Oxford : *Berk* (Reading), *Oxford*, *Worcester*, *Stafford*, *Salop* (Shrewsbury), *Hereford*, *Monmouth*, *Gloucester*.

Tableau *des principaux canaux navigables d'Angleterre.*

NOMS DES CANAUX.	LONGUEUR en lieues.	
1. Aberdare.	3	»
2. Aberdeenshire.	7	3 4
3. Andover.	9	»
4. Arundel.	4	1/2
5. Ashby de la Zouch et embranchem[ts]	17	»
6. Ashton-under-Line ou Manchester and Oldham et embranchements.	7	1/4
7. Barnsley et embranchements.	7	1/4
8. Basinkstoke.	14	3/4
9. Birmingham.	8	3/4
10. Birmingham and Fazeley.	6	1/2
11. Brecknock.	13	1/4
12. Bridgewater.	16	»
13. Burrowstowness.	2	3/4
14. Caistor.	3	1/2
15. Caldon-Uttoxeter.	11	1/4
16. Caledonian.	23	1/2
17. Cardif ou Glamorganshire.	10	»
18. Chester.	7	»
19. Chesterfield.	18	1/2
20. Codbeck-Brook.	2	1/2
21. Columb (St.).	2	3/4
22. Coventry et embranchements.	15	3/4
23. Crinan.	3	1/2
24. Cromford et embranchements.	9	3/4
25. Croydon.	3	3/4
26. Cyfarthfa.	1	1/4
27. Dearn and Dore et embranchements	5	3/4
28. Derby et embranchements.	3	1 2
29. Donnington-Wood.	3	1/2
30. Dorset and Somerset et embranchements.	20	1/2
31. Driffield.	4	1/2
32. Droitwich.	2	1/4
33. Dublin and Shannon.	24	1/2
34. Dudley et embranchements.	5	1/2
35. Edinbourg and Glasgow.	20	»
36. Ellesmere.	43	3 4
37. Erewash.	4	3/4
38. Fazeley.	4	1/2
39. Forth and Clyde et embranchem[ts]. de Glasgow.	15	»
40. Foss-Dyke.	4	1/2
41. Glasgow and Salcots ou Androssan.	13	»
42. Glenkerms.	11	1/2
43. Gloucester et embranchements.	8	1/4
44. Grande jonction.	37	1/4
— embranchement de Paddington.	5	1/2
— 6 autres embranchements.	16	»
45. Grand-Surry et embranchements.	5	1/2
46. Grand-Western et embranchements de Tiverton.	16	3/4
47. Grand-Trunk.	37	1/4
— Ses embranchements.	15	»
48. Grantham et embranchements.	14	3/4
49. Gresley.	2	»
50. Haslingden.	5	1/4
51. Hereford and Gloucester.	14	1 2
52. Huddersfield.	7	3/4
53. Hulland-Leven.	2	»
54. Ivelches and Longport.	2	3/4
	607	3/4
Report.	607	3/4
55. Kennet and Avon.	23	
56. Ketley.	0	1/2
57. Kington and Leominster.	18	1/2
58. Lancaster et embranchements.	32	3/4
59. Leeds and Liverpool.	52	»
60. Leicester.	8	1/2
61. Leicestershire and Northamptonshire ou Union et Grande-Union.	17	1/2
62. Longborough.	4	»
63. Manchester, Bulton-Bury et embranchements d'Haslingden.	7	1/2
64. Market-Weighton.	4	1/2
65. Monkland.	5	»
66. Montgomeryshire et embranchements de Welspool.	12	1/2
67. Monmouthshire.	7	»
68. Neath.	5	1/2
69. Newcastle-Junction.	1	1 4
70. Newcastle-under-Line.	1	1/4
71. Northwilts.	3	1/2
72. Nottingham.	6	»
73. Nutbrook.	2	»
74. Oakham.	6	»
75. Oxford.	36	1/2
76. Peak-Forest.	8	1/2
77. Polbrock.	2	»
78. Ramsdens.	3	1/4
79. Regent.	3	1/4
80. Ripon.	2	3/4
81. Rochedale.	12	1/2
82. Sankey.	7	»
83. Shorncliff et Rye, ou canal Royal militaire.	7	1/4
84. Shrewsbury.	7	»
85. Shropshire.	3	»
86. Somerset-Coal et embranchements de Radstack.	3	1/2
87. Southampton and Salisbury.	7	»
88. Stafford and Worcester.	18	1/2
89. Stainforth-Keadby et embranchements de Don.	6	1/2
90. Stourbridge et embranchements.	3	1/4
91. Storer et embranchements.	4	3/4
92. Strafford-Upon-Avon et 4 embranchements.	13	1/4
93. Stroudwater.	3	1/4
94. Swansea et embranchements de Lansamlet.	8	1/4
95. Tavistock et embranchements de Mill-Hill.	2	3/4
96. Thames and Medway.	3	1/2
97. Thames and Severn et embranchements de Cirencester.	12	1/2
98. Warwick and Birmingham.	10	»
99. Warwick and Napton.	6	»
100. Wilts and Berks et 3 embranchem.	23	»
101. Wisbeach.	2	1/2
102. Worcester and Birmingham.	11	1/2
103. Wyrley and Essington et 5 embranchements.	15	
Total.	1,075	»

Tableau *de la position géographique des principales villes du Royaume-Uni.*

VILLES.	LONGITUDES. deg. min. sec.	LATITUDES. deg. min. sec.	VILLES.	LONGITUDES. deg. min. sec.	LATITUDES. deg. min. sec.
Aberdeen.	4 29 15 O.	57 9 0 N.	Leicester	3 28 45 O.	52 38 0 N.
Bath.	4 41 30 O.	51 22 30 N.	Lincoln.	2 2 16 O.	53 14 7 N.
Belfast.	8 17 15 O.	54 35 0 N.	Londres.	2 26 2 O.	51 30 49 N.
Bristol.	4 55 44 O.	51 27 6 N.	Londonderry.	9 35 4 O.	54 59 28 N.
Cambridge	2 12 38 O.	52 12 36 N.	Limerick	11 31 15 O.	52 42 0 N.
Cantorbery.	1 15 8 O.	51 16 48 N.	Manchester.	4 34 37 O.	53 29 0 N.
Carlisle.	5 46 2 O.	54 56 0 N.	Montrose	4 47 30 O.	56 42 10 N.
Cork.	10 50 15 O.	51 53 54 N.	Newcastle.	3 39 24 O.	51 24 5 N.
Derby	3 48 31 O.	52 55 32 N.	Nottingham	3 28 29 O.	52 57 8 N.
Douvres	1 1 8 O.	51 7 47 N.	Oxford.	3 35 44 O.	51 45 38 N.
Durham	4 42 38 O	51 28 45 N.	Perth	5 45 0 O.	56 22 0 N.
Dublin.	8 40 45 O.	53 23 13 N.	Pembroke.	7 21 2 O.	51 43 0 N.
Dumfries	5 40 0 O.	55 7 0 N.	Plymouth.	6 30 11 O.	59 22 10 N.
Edinbourg.	5 30 30 O.	55 57 57 N.	Portsmouth	3 26 14 O.	50 48 3 N.
Exeter.	5 51 15 O	50 44 0 N.	Rothsay	7 37 0 O.	55 50 0 N.
Gloucester.	4 34 30 O.	51 52 3 N.	Shrewsbury	5 5 8 O.	52 42 28 N.
Greenwich.	2 20 15 O.	51 28 40 N.	Windsor.	2 55 43 O.	51 29 0 N.
Hereford.	5 1 2 O.	52 5 0 N.	Woolwich.	2 16 37 O.	51 29 35 N.
Inverness	6 32 25 O.	57 31 0 N.	Worcester.	4 20 30 O.	52 9 30 N.
Lancastre.	5 7 56 O.	54 3 8 N.	Wexford	8 39 15 O.	52 22 0 N.
Liverpool	5 17 0 O.	53 22 0 N.	Waterford.	9 30 15 O.	52 13 0 N.

Tableau *des chemins de fer de la Grande-Bretagne terminés au* 1er *janvier* 1839.

	Longueur en lieues de 4,000 mètres.
1° Chemin de Bolton, Kenyon et Leigh.	4 3/4
2° — de Cantorbery à Whitstable.	2 1/2
3° — de Carlisle à Newcastle.	24 1/4
4° — de Cromford à High-Peak.	13 1/4
5° — de Leeds à Selby.	8 »
6° — de Leicester à Swannington.	6 1/2
7° — de Liverpool à Manchester.	12 »
8° — de Stockton à Darlington.	15 »
9° — de Whitby à Pickering.	6 3/4
	93 »

	Longueur en lieues de 4,000 mètres.
Report.	93 »
10° — de Clarence.	12 »
11° — de Dublin à Kingston.	2 1/2
12° — des environs de Glasgow.	14 »
13° — de Birmingham à Manchester et Liverpool.	34 »
14° — de Londres à Birmingham.	45 »
15° — Lignes diverses.	20 »
Total.	220 1/2

LIVRE SOIXANTE-DEUXIÈME.

Suite de la Description de l'Europe. — Description de la Péninsule scandinave. — Première section. — Royaume de Norvége

Aux extrémités septentrionales de l'Europe, dans ces régions où l'hiver, caractérisé par de longues et belles gelées, perdant la teinte grisâtre qu'il offre dans les climats tempérés, couvre la terre d'un éclatant tapis de neige et se pare des feux éblouissants de l'aurore boréale ; où les longs jours de l'été, plus chauds même que sous le ciel de l'Italie, doivent aux rayons brûlants du soleil les bienfaits d'une végétation qui se développe avec une surprenante rapidité, vit un peuple qui, au sein d'une civilisation avancée, a religieusement conservé les lois et les mœurs de ses ancêtres. Ce peuple est le Norvégien.

Sorti certainement de la même souche que le Suédois et le Danois, l'habitant de la Norvége parle une langue qui a la même origine que celle de ces deux peuples. Au huitième siècle, un seul idiome n'en faisait qu'une grande famille ; c'est dans cet idiome que furent composés les chants consacrés aux mystères et aux croyances mythologiques des Scandinaves. Les brillantes fictions qui animent encore notre poésie classique paraissent avoir été sinon enfantées, du moins colorées avec goût sous le beau ciel de la Grèce; cependant on trouve une partie de leur éclat dans l'ancienne Edda, le plus précieux recueil des poëmes scaldes. Ouvrons l'un de ces poëmes, la *Voluspa,* ou l'oracle de la prophétesse *Vola,* la création du monde et sa destruction y sont peintes à grands traits. Au commencement, l'immense chaos régnait sur l'univers; les dieux même sommeillaient au sein de l'antique et profonde nuit. Le géant *Ymer* apparaît avec ses frères au milieu de cet océan de vapeurs qui remplissait l'immensité, et façonne un monde gigantesque, sans proportions, environné de ténèbres. Mais *Odin,* le dieu de la lumière, vient, avec ses deux frères *Vé* et *Vil*, régner sur cet univers encore informe et grossier; bientôt le soleil, errant dans l'espace, entraîne dans sa marche régulière les autres astres autour de notre planète; les saisons se succèdent avec régularité; Ymer tombe sous les coups d'Odin, et dans son sang les géants, ses frères, sont noyés, à l'exception d'un seul, qui, plus heureux, se réfugie dans les montagnes, où il propage une race qui doit un jour ensanglanter le monde.

Odin, occupé d'embellir l'univers, crée l'homme et la femme d'un tronc d'arbre rejeté par les flots sur la plage. Ce trait ne cache-t-il pas une pensée philosophique? Ne pourrait-on voir dans ce débris agité par l'Océan, et qui devient la souche de la race humaine, le présage de la vie orageuse qui attend celle-ci dans ce monde? Quoi qu'il en soit, les dieux s'empressent d'orner des plus belles qualités ces nouvelles créatures; la terre présente l'image de la félicité; l'innocence et les lumières y règnent; les arts s'y répandent; l'or y est le plus commun des métaux. Mais les filles des géants sortent de leurs montagnes; *Gullveiga*, ou la *peseuse d'or,* l'une d'elles, répand chez les humains l'avarice et la cupidité; trois fois les dieux la livrent aux flammes, et trois fois elle renaît de sa cendre. Elle vit encore; c'est elle qui la première a fait couler le sang humain; par elle il ne cessera de couler.

L'*Asagard* est l'Olympe scandinave. C'est là que s'élève, au milieu des nuages et resplendissant de lumière, le *Valhal,* ou le palais d'Odin, le séjour des dieux, l'asile réservé aux mortels qui par leurs vertus ont su s'en rendre dignes; c'est là que le héros mort dans les combats est admis au banquet des dieux; c'est là que *Freya*, fille du dieu des mers comme Vénus l'est de l'onde, se pare de tous les charmes de la jeunesse: c'est la déesse de l'amour et de la beauté; sous le nom de *Vanadis,* c'est celle de l'espérance. Elle partage avec Odin la moitié des morts, parce que souvent c'est l'amour malheureux qui entraîne ses victimes dans la carrière des combats. La chaste épouse d'Odin, *Frigga,* la Cérès et la Junon des Scandinaves, reçoit aussi près d'elle les épouses distinguées par une héroïque fidélité, tandis que *Thor*, son fils aîné, qui de sa massue effraie les géants et les fait rentrer

dans les limites du *Jotounheim*, enceinte qui leur est réservée, récompense après leur mort les esclaves fidèles [1].

Dans le palais des immortels, *Bragor*, le dieu des arts et de l'harmonie, charme les oreilles divines par les accords de sa harpe dorée; *Idunna*, son épouse, distribue aux habitants des cieux des pommes qui perpétuent leur immortalité; *Forsète*, autre fils d'Odin, a pour mission de réconcilier les hommes, et la déesse *Vara* préside à la foi des serments. En dehors de l'enceinte sacrée, le dieu *Uller*, glissant sur ses patins radieux, fend l'air avec la rapidité de l'éclair et précède les vents, tandis que le vigilant *Heimdal*, sentinelle attentive aux mouvements des mauvais génies, garde jour et nuit cette voûte aérienne dont les mortels aperçoivent souvent les sept couleurs. Mais l'objet de l'affection de tous les dieux est le fils d'Odin, *Balder*, le plus aimable et le plus brillant des immortels, doué par le destin de toutes les qualités de l'âme, de tous les dons de l'esprit et de tous les avantages physiques. Rien n'égale sa beauté; ses yeux brillent d'un éclat plus vif que celui des rayons de l'astre du matin. Lui seul a le pouvoir d'apaiser les tempêtes. Étranger aux passions qui agitent les dieux, à leurs projets belliqueux, à leurs bruyantes réjouissances, il ne paraît que rarement à leurs assemblées, et vit paisiblement dans un palais dont l'emplacement est indiqué par cette bande blanchâtre qui pendant les plus belles nuits brille à la voûte du ciel.

Mais ce monde organisé par Odin doit s'écrouler un jour et rentrer dans l'empire du chaos. La mort de Balder a été prédite; Odin a lu ce terrible secret dans la fontaine du destin. *Siona*, la déesse de la sympathie et de l'amour; *Snotra*, qui inspire la prudence et la modestie; *Lowna*, qui préside à la fidélité conjugale; les trois *Nornes*, qui règlent la destinée des mortels; les douze *Valkiries*, nymphes qui accompagnent les héros aux combats; tous les dieux enfin ont frémi en apprenant l'avenir qui les menace; tous ont conjuré la nature soumise à leur empire de ne fournir aucune arme fatale à la vie de Balder. Le feu, l'eau, les végétaux et les rochers ont été liés par ce serment, une seule plante parasite, le gui, a été oubliée. *Loke*, le génie du mal, a reconnu cette fatale omission, et le chétif végétal lui servira à accomplir l'arrêt du destin. Assuré que tous les éléments respecteront ses jours, Balder, dans les exercices guerriers du Valhal, se fera un plaisir de présenter sa poitrine invulnérable aux traits lancés par les dieux. Loke, dans une de ces réunions célestes, engagera *Hoedur*, le fils d'Odin, quoique aveugle, à se mêler aux joûtes; il lui remettra la branche de gui, et, dirigeant son bras, le génie du mal verra, par un fratricide, ses vœux s'accomplir. Loke rassemblera les géants, ses fils; il ouvrira les portes du *Nastrond*, enfer glacé où des fleuves de venin conservent seuls leur liquidité; il en fera sortir les parjures, les assassins et l'horrible *Hela*, déesse de la mort; *Surtur*, le génie du feu, s'échappera du *Muspalheim*, son séjour enflammé; tous ces monstres et leurs cohortes attaqueront les dieux; le serpent *Jormun-Gandur* brisera la terre dans ses replis immenses; le loup *Fenris* dévorera l'astre du jour et le valeureux Odin; les astres se détacheront de la voûte azurée; les deux armées célestes tomberont mutuellement anéanties, et l'univers, désorganisé par tant d'efforts opposés, n'offrira plus qu'un vaste amas d'éléments confusément mélangés.

Cependant les prédictions de la sibylle *Vola* ne s'arrêtent point à cette affreuse catastrophe; elle invoque un dieu plus grand que tous ceux qui succomberont dans la conflagration générale qu'elle décrit. Cet être supérieur à tous les êtres paraîtra pour établir des lois éternelles; une nouvelle terre sortira du chaos, brillante de jeunesse; les climats du Nord n'auront plus ni glaces ni frimas; un printemps éternel y règnera, et le dieu de la paix, Balder, ressuscité, rassemblera autour de lui tous les hommes vertueux [1].

Dans cet exposé de la mythologie scandinave, on retrouve des rapports avec les écrits de Platon, et plusieurs fictions semblables à celles qui distinguent les systèmes philosophiques esclavons, persans, indiens. Ces divers points d'analogie prouvent-ils que dans tous les climats l'homme a donné la même forme à

[1] Nous devons faire remarquer ici que, dans aucune autre religion de l'antiquité, l'esclave ne trouvait après cette vie la récompense de sa conduite.

[1] Voyez l'ouvrage intitulé : Edda Rhythmica seu antiquior, vulgò sæmundina dicta, etc. Copenhague, 1827.

ses idées dogmatiques, ainsi que le pense un auteur estimable [1]; ou bien annnoncent-ils que les anciens dogmes du Nord tirent leur origine des rêveries sacrées que l'on regarde comme nées dans l'Inde; ou bien enfin n'ont-elles pas plutôt été transportées des régions septentrionales jusqu'en Orient? L'étude des monuments échappés à la destruction des siècles, la connaissance des anciennes langues du Nord et leur comparaison avec celles de l'Inde n'ont peut-être point encore suffisamment éclairci ces questions. Il est difficile de ne pas reconnaître la frappante ressemblance qui existe entre le *normano-gothique*, la langue des Scaldes, celle dans laquelle sont écrits les deux poëmes d'Edda et de Voluspa, et le sanskrit; l'alphabet *runique*, qui rappelle les caractères phéniciens et ceux des antiques inscriptions de Persépolis, est en usage dans le Nord depuis une époque immémoriale [2]. Admettrons-nous, avec quelques auteurs modernes, que le conquérant qui sous le nom d'Odin fut divinisé dans les régions humides et glacées de la Scandinavie, où il fonda une croyance et un nouvel empire, était sorti de la Tatarie, quand une foule de traditions et de monuments prouvent que le culte scandinave ou d'Odin était, depuis la plus haute antiquité, établi dans la Germanie lorsque les Romains y pénétrèrent? L'histoire ne nous montre-t-elle pas dans toutes les contrées du globe les peuples septentrionaux asservissant les nations méridionales, et seulement ces dernières, par l'instinct de leur conservation, réagissant de loin à loin vers le Nord, pour contenir les phalanges prêtes à les envahir? Si la filiation des langues n'est pas une chimère; si le premier idiome, si le premier alphabet, si les premiers arts qu'adopta chaque peuple ne sont point des effets naturels et généraux de l'organisation physique et morale de l'homme; s'ils ne se ressemblent pas par la même raison qui fait que dans tous les pays les dessins esquissés par l'enfant ou par l'homme du peuple ont un caractère identique, nous dirons que pour remonter à leur origine il faut s'avancer vers le Nord plutôt que vers le Midi, parce qu'il n'est pas naturel que des peuples quittent des régions chaudes ou tempérées pour des régions septentrionales, qui n'ont même pas assez d'attraits pour retenir les indigènes, ainsi que le prouvent les fréquentes migrations envoyées par le Nord vers des climats favorisés. Il nous semble donc difficile de prouver que la nation scandinave n'est pas descendue d'une race primitive et indigène des contrées qu'elle habite encore.

Sous le nom de *Scandia* les anciens désignaient toutes les terres qui forment aujourd'hui la Norvége et la Suède; Pline l'appelle *Scandià insula*. L'origine de cette dénomination vient de ce que du temps du naturaliste latin on ne connaissait de toute la contrée, et seulement par le rapport de quelques Germains, que le pays appelé *Skane* ou *Skonė*; c'est l'ancienne province de *Schonen* ou de *Scanie*, la plus méridionale de la Suède. Son nom fut transformé ensuite en celui de *Scandinavia*.

Les peuples scandinaves s'adonnaient beaucoup plus à la chasse et à la pêche qu'à l'agriculture. Ces occupations étaient les principales garanties de leur indépendance. C'est chez eux que semble être né le gouvernement représentatif. Ils obéissaient à des chefs ou rois qui étaient à la fois juges et grands pontifes, et dont le pouvoir était limité par les assemblées nationales composées par des hommes libres; l'autorité souveraine était en partie héréditaire et en partie élective: cette organisation mixte s'est même long-temps conservée en Suède. Ils n'avaient que des habitations éparses: pour eux comme pour les Germains, l'enceinte d'une ville n'eût été qu'une insupportable prison. Leurs mœurs étaient sévères: chez eux l'hospitalité était le premier des devoirs; la lâcheté et l'adultère étaient les deux plus grands crimes. Ils inhumaient leurs guerriers sur les plages alternativement couvertes et abandonnées par les flots. « Ces peuples, dit un auteur dont nous avons invoqué déjà le témoignage, s'étaient imaginé que les ombres des héros devaient préférer le bruit majestueux des vagues au repos silencieux d'un vallon ou d'une plaine, et que leur specter, s'élevant dans les nuages

[1] Résumé de l'histoire de Suède, par *Ch. Coquerel*, 2e édition, 1825. — [2] Les caractères *runiques* sont ainsi appelés du vieux mot latin *runa* (javelot), parce qu'ils sont en forme de pointes; l'écriture persépolitaine est formée de lettres que l'on désigne sous le nom de *cunéiformes*, à cause de leur ressemblance avec un coin, un fer de flèche.

Les caractères runiques, qui ressemblent aussi à ceux des Samaritains, des anciens Grecs et des Celtibériens, sont au nombre de seize.

du soir, aimerait à contempler les fils d'Odin revenir de leurs expéditions lointaines en répétant les chansons guerrières qu'ils avaient inspirées (1). »

L'estime qu'ils avaient pour leurs femmes était portée beaucoup plus loin encore que chez les Celtes et les Germains. Dans les festins, dans les réunions publiques, dans les fêtes, les femmes occupaient toujours la place d'honneur. Celles-ci se rendaient dignes du respect des hommes par leurs vertus et par leur attachement pour leurs époux. Le respect sévère que les Scandinaves avaient pour la chasteté était la première sauvegarde des mœurs; les femmes ne vivaient pas séquestrées des hommes; les jeunes filles pouvaient recevoir dans leur chambre leurs parents et même leurs prétendus. Lorsque dans les voyages deux individus de sexes différents, non mariés, étaient obligés de reposer sur la même couche, l'homme plaçait son épée nue entre la femme et lui: c'était une barrière plus sûre que les verrous des modernes. L'éducation que recevaient les filles d'un rang distingué prouve aussi le respect que les mœurs leur assuraient. Elles apprenaient à lire et à graver les caractères runiques, connaissance interdite aux esclaves; elles s'exerçaient à la musique et à la poésie: les *Saga's*, anciennes relations historiques, citent un grand nombre de princesses qui aspiraient au titre de poëte. Les femmes seules exerçaient la médecine et la chirurgie; c'étaient elles qui pansaient les blessés: elles excellaient aussi dans l'art d'expliquer les songes, de prédire l'avenir, et de reconnaître le caractère des individus d'après l'ensemble des traits et la physionomie. Cependant cette éducation brillante n'excluait pas les occupations domestiques: les reines mêmes savaient coudre, broder, faire le pain et la bière.

« L'homme donnait aux parents de la femme un présent considérable, par lequel il était censé l'acheter; c'était une sorte de garantie contre le divorce, c'était un frein mis à la polygamie. Souvent des femmes d'un haut rang obligeaient ceux qui les demandaient en mariage à renoncer solennellement au droit d'en épouser d'autres. Les noces étaient célébrées avec beaucoup de pompe, et, dans la règle, précédées de fiançailles non moins solennelles. On invoquait les dieux et les déesses, surtout *Vara*, la gardienne des serments. La future restait le premier jour couverte d'un voile; mais, devenue épouse, elle portait plusieurs clefs attachées à sa ceinture, comme symbole de son autorité domestique. La dot de la femme était restituée à sa famille en cas de répudiation du mari. Ordinairement la femme possédait une sorte de pécule ou de trousseau dont elle pouvait disposer à son gré. Souveraine dans son ménage, elle était légalement exclue de toute affaire civile ou politique; mais l'adresse, l'amabilité ou l'audace n'en donnaient pas moins à un grand nombre de femmes l'influence la plus marquée sur les résolutions de leurs époux. Les *Saga's*, qui, généralement parlant, sont des mémoires de familles remplis des détails les plus minutieux, parlent rarement de ménages malheureux. On y voit les femmes prendre d'assez grandes libertés envers leurs époux, leur donner des avis impérieux, même, dans un accès de jalousie, leur adresser devant toute la compagnie des chansons satiriques qu'elles improvisaient. Il s'y trouve aussi des exemples touchants de femmes qui marchaient au combat à côté de leurs époux, ou qui, après leur mort, rassemblaient des troupes pour les venger. L'usage de s'immoler sur le bûcher de l'époux n'a jamais été universel dans le Nord, quoi qu'en aient dit plusieurs savants, même danois et suédois; mais les exemples de ce dévouement sont cependant assez fréquents, et on en trouve même après l'introduction du christianisme. L'Islandais Niall voit sa maison entourée d'une troupe ennemie qui y avait mis le feu pour venger le sang d'un de leurs parents: on permet à sa femme Bergthora de sortir librement; elle répond froidement qu'ayant dans sa jeunesse promis une éternelle fidélité à son époux, elle juge plus honorable de périr avec lui. Son fils, encore en bas âge, déclare également qu'il veut mourir avec son père. Ils se couchent tous les trois dans un lit, font le signe de la croix, et attendent tranquillement la chute de leur toit embrasé. Ces sentiments exaltés méritent d'autant plus d'admiration, que les veuves n'étaient point, dans la Scandinavie comme dans l'Indoustan, exposées à un triste et honteux abandon de la part de leurs parents; au contraire, elles jouissaient de la plénitude des droits civils (1). »

(1) Résumé de l'histoire de Suède, par *C. Coquerel.*

(1) *Malte-Brun*: dans son analyse du *Tableau de*

Si la religion et les mœurs des anciens Scandinaves offrent un tableau digne de quelque intérêt par l'idée qu'il donne des Norvégiens et des Suédois avant que le christianisme eût été porté parmi eux, celui qu'elles présentent aujourd'hui mérite aussi que nous en esquissions quelques traits. Commençons par la Norvége. Malgré les idées vagues que les anciens avaient sur les contrées septentrionales de l'Europe, on ne peut douter que le pays que Pline appelle *Nérigon* (1) ne soit la Norvége. Plusieurs géographes (2) ont répété que ce nom signifie *chemin du Nord* (3); mais sa véritable étymologie est *Nor-Rige*, royaume du Nord, ou mieux peut-être, en prenant le mot *nor* comme signifiant *golfe*, *royaume des Golfes*, parce qu'en effet ses côtes sont beaucoup plus découpées que celles de la Suède. On voit par cette explication que le nom de *Nérigon* a beaucoup plus d'analogie avec celui de *Norrige* qu'avec celui de *Norweg*, qui au premier abord paraîtrait devoir être l'origine du nom moderne.

Les petits souverains qui se partageaient la Norvége étaient, depuis les temps les plus reculés, restés indépendants, en reconnaissant toutefois une sorte de suprématie aux rois de Suède et de Danemark, lorsque, vers l'an 940, Harald aux *beaux cheveux* parvint, après de longs combats, à former un seul royaume de toutes ces principautés. Olaf Trygwason, connu aussi sous le nom d'Olaüs, dont les aventures hardies étonnèrent le Nord, possesseur du trône de Norvége en 991, essaya, par la violence et la cruauté, d'extirper le culte d'Odin de ses nouveaux Etats. Cependant un autre Olaf, au commencement du onzième siècle, surpassa le précédent en zèle et en tyrannie : l'Eglise en fit un saint; à Constantinople on lui éleva des temples, et son tombeau fut visité par les pèlerins du Nord, et même de l'Europe entière. Jusqu'au quatorzième siècle, plusieurs rois, dont nous ne retracerons ni les vices ni les vertus, se succédèrent au milieu des orages politiques. En 1397, la Norvége, le Danemark et la Suède furent réunis sur la même tête par le traité de Calmar; cependant, quinze années plus tard, Eric XIII, arrière-neveu de Marguerite, veuve de Hakon ou Haquin VIII, de Norvége, et héritier de cette grande reine, mais non de ses talents, perdit successivement par sa tyrannie et son incapacité les trois couronnes qu'elle avait su réunir et conserver. Après dix années de lutte entre les Suédois et les Danois, lutte qui avait pour objet de remettre sur la tête d'un prince de l'une ou de l'autre nation les trois couronnes de Suède, de Danemark et de Norvége, ces deux derniers royaumes demeurèrent sous le même sceptre jusqu'en 1812. A cette époque l'Angleterre venait de déterminer une rupture entre la Russie et la France; voulant s'assurer l'alliance de la Suède, et la Russie étant déterminée à ne pas restituer à cette dernière la Finlande qu'elle s'était fait céder en 1809, l'Angleterre, disons-nous, proposa d'indemniser la Suède en annexant à ce royaume celui de Norvége. Les revers de la France assurèrent l'exécution de ce traité, et le 14 janvier 1814 un corps nombreux de Suédois, dirigé contre le Holstein, força le roi de Danemark à accepter l'échange de la Norvége contre la Poméranie suédoise et l'île de Rugen. Sur ces entrefaites, les Norvégiens, indignés de cet échange conclu par la force, prirent les armes et élurent pour roi Christian-Frédéric, prince héréditaire de Danemark; cependant, obligé de céder aux efforts réunis de la Suède et de l'Angleterre, le nouveau roi remit la couronne entre les mains de la diète de Norvége, qui décida que ce royaume serait désormais gouverné par le même prince que la Suède, mais comme Etat séparé et indépendant.

Dans un pays où l'homme semble avoir toujours joui de ses droits et conservé l'exercice de sa dignité ; où le paysan, loin d'être soumis à l'espèce de nullité politique et morale sous laquelle il est partout courbé, vit libre, et se fait représenter par des députés aux assemblées nationales; où le riche propriétaire n'est, pour ainsi dire, qu'un riche paysan; où l'institution de la noblesse est presque inconnue, où les châteaux et les grandes propriétés sont plus rares que dans aucune autre contrée, l'époque de la réformation religieuse dut être une ère qui semblait amener la consolidation des institutions chères à une population jalouse de sa liberté : aussi le protestantisme y fut-il facilement établi dès l'an 1525.

Le clergé norvégien, non moins charitable

l'état des femmes dans l'ancienne Scandinavie, par M. Engelstoft.

(1) Lib. IV, cap. XVI. — (2) Voyez l'article *Norvége* dans le Dictionnaire géographique de l'Encyclopédie. — (3) De *nord* et de *weg* (chemin), *Norweg*.

et vertueux que celui des divers pays de la chrétienté, surpasse les autres en lumières. C'est dans cette classe respectable que l'habitant de la campagne trouve des instituteurs éclairés, des censeurs indulgents, des consolateurs zélés et des modèles de conduite. Tout ce qui touche à l'intérêt général, à l'utilité publique, à la prospérité du pays, trouve de sages appréciateurs dans les plus simples curés de village; aussi est-ce à leurs conseils et à leur influence que l'administration s'empresse avec raison de recourir, lorsqu'il s'agit d'élever des greniers d'abondance, de réparer les ponts et les chemins, ou de faire adopter dans les campagnes quelque nouveau genre de culture. Il est rare de ne pas trouver, parmi les ecclésiastiques, des minéralogistes, des économistes, des botanistes et des agriculteurs instruits. On en a vu plusieurs assez habiles en astronomie pour se faire un plaisir de répandre la connaissance de cette science, et assez zélés pour faire construire des observatoires munis de tous les instruments nécessaires; on en a vu enfin introduire chez leurs paroissiens l'art de fabriquer des montres et des horloges.

On reconnaît encore, en parcourant la Norvége, ce que nous avons dit du goût des Scandinaves pour les habitations isolées: un village est souvent composé de maisons éparses çà et là, et formant une seule paroisse sur un espace de plusieurs lieues. Le dimanche on voit les chemins couverts de légères carrioles qui portent le paysan avec toute sa famille en habits de fête, et se rendant à l'église pour assister au service divin; les temples, quoique vastes, peuvent rarement contenir la foule, empressée d'entendre la voix de son pasteur. Après le sermon, toute la population se livre au plaisir de la danse, à des joûtes et à divers exercices gymnastiques. Souvent les jeunes gens se réunissent pour exécuter des manœuvres militaires. Tous les ans, à une époque fixe, cette jeunesse, qui conserve les inclinations guerrières de ses ancêtres, enrôlée volontairement dans la milice, se rassemble sous le commandement de ses officiers, et forme des camps d'instruction où elle s'exerce au maniement des armes et aux évolutions.

Le travail et la frugalité, sources des vertus civiles, sont un des traits caractéristiques de la population norvégienne; les lumières et l'éducation, en cimentant chez elle ces qualités précieuses, la mettent à l'abri de la corruption et entretiennent dans tous les cœurs le feu sacré de l'amour pour l'indépendance. La veille de la Saint-Jean et les fêtes de Noël sont les seules époques de l'année où des festins et quelques réunions de famille font dévier le Norvégien de ses habitudes simples et frugales. C'est aussi vers les approches de Noël, et pendant la durée du mois de janvier, que l'habitant de la campagne, s'abandonnant à la rapidité de son traîneau, se dirige vers les villes pour y échanger, contre le produit de ses récoltes, les outils et les autres objets fabriqués, propres à satisfaire ses besoins et ses goûts. Son aptitude à tout imiter est telle que dans les longues soirées d'hiver on voit dans chaque famille, réunie autour du foyer, les hommes faire eux-mêmes leurs couteaux, leurs cuillers, leurs souliers et les boutons de leurs habits; les femmes fabriquer les étoffes de lin et de laine dont elles se vêtent, même les teindre avec les lichens colorants dont le pays est si riche. Aussi l'adresse qui distingue cette population a-t-elle, dans certains cantons, transformé chaque habitation en une petite manufacture, dont les produits s'exportent dans les cantons moins industrieux.

En Norvége on voit peu de grands propriétaires, mais aussi l'extrême pauvreté y est inconnue; rien n'est plus rare que la rencontre d'un mendiant. Si l'âge ou les infirmités mettent un malheureux dans l'impossibilité de travailler, il trouve des secours et des soins généreux au sein de sa famille ou de sa paroisse. La compassion envers l'indigence et l'infortune est, chez le Norvégien, une vertu antique plutôt que l'effet de la charité chrétienne. Il en est de même de l'hospitalité: c'est pour lui un devoir sacré. A ces qualités personnelles il joint une grande aptitude d'esprit, un caractère vif et franc, une loyauté qui ne se dément jamais; il aime sa patrie et son souverain avec enthousiasme, respecte ses supérieurs, mais leur refuse un hommage servile. Ses manières sont douces, polies, affectueuses; sa manière de saluer est de présenter la main; lui adresse-t-on un compliment, il vous serre la main avec l'expression de la plus franche cordialité; son port est noble, sa démarche aisée, son habillement toujours pro-

pre. Le costume des femmes est sans recherche, mais gracieux; dans l'intérieur de leur ménage, elles portent une simple jupe avec une chemise de toile d'une blancheur éclatante, plissée autour du cou et retenue par un collier. Un teint de lis et de rose, une belle chevelure blonde, une taille élevée et svelte, leur donnent une grâce particulière que l'étranger serait tenté de prendre pour de la coquetterie, si la pudeur et la fierté scandinaves ne se décelaient jusque dans leur regard et leur maintien. Quelques cantons situés dans les montagnes, comme celui de Valvers, où l'on ne voit plus les habitants, d'après une antique coutume, se battre à coups de couteau après s'être attachés mutuellement par le bout de la ceinture; celui de Tellemark, où la confiance et la loyauté laissent ignorer l'usage des serrures; les vallées enfin où quelques familles de paysans, qui ne s'allient qu'entre elles, prétendent descendre des anciens rois du pays, ont conservé des restes du costume scandinave, dont une large et forte ceinture constituait la partie la plus distinctive.

Telles sont les mœurs des habitants de la campagne. Ceux des villes en ont, il est vrai, de moins respectables et de moins pures; quelques germes de corruption s'y font déjà remarquer, mais sans rappeler en rien la dépravation que nous remarquons dans les cités des autres contrées de l'Europe. Dans la haute société, serrer la main est un usage reçu chez les hommes comme chez les femmes, lorsqu'on se présente dans une maison ou qu'on se retire après un repas. Le subordonné même presse la main de son supérieur. Une dame ne laisse point baiser sa main, mais elle presse ou se laisse presser la main. Les personnes de connaissance s'embrassent, les hommes mêmes embrassent les femmes. Dans la conversation, on ne fait plus usage des titres de noblesse; ils sont presque devenus ridicules; aussi la constitution norvégienne interdit-elle au roi le droit de conférer ces titres.

Le climat âpre et froid de la Norvége exige une nourriture plus abondante et plus substantielle que dans les pays tempérés. L'usage est de faire cinq repas: deux déjeuners avant midi, le dîner à cette dernière heure, le goûter et enfin le souper. A la fin du déjeuner et du dîner, on sert le café et le thé. Ces repas sont simples, quoique, suivant l'usage des Anglais, les mets soient fortement épicés. Après s'être mis à table, chacun fait la prière en silence.

Nous avons dit que les principales fêtes sont celles de la Saint-Jean et de Noël. Essayons d'en donner une idée; et d'abord faisons remarquer que l'un des principaux plaisirs des Norvégiens est la danse: riches et pauvres, tous s'y livrent avec ardeur. Le 23 juin, veille de la Saint-Jean, les maisons se parent de guirlandes; dès six heures du soir, les paysans se rassemblent autour de bari s élevés et de mâts parés de fleurs, et l'on prend part en dansant à ce que l'on appelle le Jeu de la Saint-Jean. Le lendemain n'est férié que par la cessation du travail; cependant l'usage, dans quelques parties de la Norvége, est de fêter plutôt le jour que la veille de la Saint-Jean. Les fêtes de Noël commencent le 24 décembre après midi et se terminent le 6 janvier. Ces quatorze jours s'écoulent au milieu des plaisirs et des fêtes; on ne célèbre religieusement que le jour de Noël et le premier de l'an. Dans les campagnes, ces fêtes commencent à quatre heures du soir par des bains chauds que chacun prend séparément dans une cuve; après le bain, on sert l'eau-de-vie, la bière et le pain de Noël, puis un repas aussi splendide que le permet la fortune de chaque famille réunit tous les domestiques, qui vont ensuite remercier le chef de la maison. Tout le monde se couche alors, et la chandelle de Noël brûle. Pendant que les domestiques dorment encore, les maîtres sont déjà debout pour leur servir de l'eau-de-vie et du pain. Les domestiques se lèvent alors, font un repas solide et se rendent à dix heures à l'église. Le reste du jour se passe, ainsi que les jours suivants, en visites, en divertissements de tous genres, en danses et en mascarades. C'est aussi l'époque où chacun se fait des présents. Le dernier jour de l'année est célébré par des repas splendides, mais on ne se baigne pas comme le jour de Noël. Tout le temps que durent ces fêtes, la table est dressée dans chaque maison et couverte d'un grand gâteau que l'on ne mange que le 6 janvier, jour de l'Épiphanie.

Jetons maintenant un coup d'œil sur la constitution physique de la Norvége. Les montagnes qui traversent ce royaume et la Suède forment un seul système que l'on peut appeler *scandinavique*, et qui se divise en trois grou-

pes. Celui des *Kiölen*, le plus considérable par sa longueur, s'étend depuis l'extrémité septentrionale de la Laponie jusqu'à son embranchement avec les *monts Dover*, près du *Slytfield*, ou *Sylt-fjallet*, dont le sommet s'élève à 1976 mètres. Ce n'est rigoureusement qu'une grande chaîne; mais les rameaux qu'il dirige à droite et à gauche, les montueuses îles de Lofoden, qui ne sont que les sommets de quelques unes de ses branches, les montagnes qui se terminent près du lac Enara, dans la Laponie russe, lui méritent le nom de groupe. Celui du *Dover*, ou le *Dovrefield*, appelé aussi les *Dofrines*, peut être considéré comme formant un second groupe avec le mont *Snæhættan* (1) à l'ouest, et avec les *monts Seveberg* et *Svucku*, qui se terminent en plateaux dans la Suède méridionale; il coupe toute la Norvége en deux grandes moitiés appelées *Nordenfields* et *Sændenfields*. Enfin ce groupe est séparé par le cours du Vog de celui qui se compose des monts *Lang-field*, *Sogne-field*, ou *Sunnan-field*, et *Hardanger-field*, et des rameaux qu'ils dirigent à l'ouest, à l'est et au sud. Ce dernier occupe toute la partie méridionale de la Norvége (2). Le système entier couvre une étendue d'environ 350 lieues de longueur.

Les montagnes du nord et de l'ouest sont les plus froides et les plus stériles. De celles-ci surtout se précipitent pendant l'été des masses de neiges et de rochers qui causent de terribles ravages; la chute de ces avalanches détermine souvent des crevasses qui sillonnent tout-à-coup le flanc des montagnes et ouvrent des précipices dans lesquels le voyageur imprudent trouve une mort inévitable.

Sur les plateaux qui descendent en étage de ces montagnes, et dans les plaines qui s'étendent à leurs pieds, se trouvent un grand nombre de lacs. Les plus considérables sont le *Miösen*, que traverse le Vernen, affluent du Glommen; il a 23 lieues de longueur sur 3 dans sa plus grande largeur; le *Randsfiorden*, de 14 lieues de longueur sur une de largeur, dont les eaux s'écoulent dans le Beina-elf: le *Miös-vand*, long de 8 lieues sur une demi-lieue de largeur, qui communique avec le *Timlsöe;* le *Nord-Söe*, un peu moins grand, dont les eaux se déchargent dans le Skager-rack; le *Nisservand*, de la même grandeur, d'où sort le Nid-elf; et l'*Æjeren-Söe*, de 9 lieues de longueur sur une de largeur, traversé par le Glommen.

La distance moyenne de la crête des monts Kiölen aux côtes de la Norvége n'étant que d'une vingtaine de lieues, ils ne peuvent envoyer dans la mer du Nord à l'océan Atlantique et à l'océan Glacial arctique que des cours d'eau d'une faible étendue. Commençons par le nord : la *Tana*, formée de plusieurs rivières qui descendent d'une chaîne des monts Kiölen appelée Maanselka, se jette dans le golfe de Tana après un cours de 50 lieues; l'*Alten*, qui sort de la même chaîne, n'a pas plus de 30 lieues; le *Mals*, ou *Mals-elf*, qui a son embouchure dans le golfe appelé Malungerfiord, parcourt une trentaine de lieues; le *Salten*, ou *Salten-elf* (1) en a 40 de longueur. Dans le Saltens-fiord, golfe où il se jette, règne un courant très violent qui forme de nombreux tourbillons où les navires courent le risque de s'engloutir. Le *Wessen*, qui porte ses eaux dans l'océan Atlantique, n'arrose qu'une étendue de 30 lieues. Le plus important de tous ceux qui portent leurs eaux dans cet Océan, est le *Namsen*, qui depuis sa sortie du lac Maumsvandet, qui lui donne naissance, n'a pas plus de 30 lieues. C'est par cette rivière que les côtes septentrionales sont approvisionnées de bois de construction exploité sur ses rives. A son embouchure dans le golfe de Namsen-fiord, on remarque une chute d'eau de 117 pieds de hauteur. D'autres rivières plus considérables descendent des monts Dovre-field et Sunan-field; ce sont : le *Glommen*, le *Drammen-elf* et le *Lougen;* ils se jettent dans le détroit de *Skager-rack*, qui sépare le Danemark de la Norvége. Le Glommen est un fleuve de 120 lieues de longueur, dont le principal affluent, le *Vormen-elf*, n'a pas moins de 50 lieues de cours. A la fonte des neiges, ou après les grandes pluies, il acquiert une effrayante rapidité, et ses débordements ravagent les campagnes. Ce fleuve forme un grand nombre de chutes, dont la

(1) Le *Snæe-hættan* ou *Snée-hættan*, haut de 1,183 toises, a long-temps été regardé comme le point le plus élevé des Dofrines; mais on sait aujourd'hui que le *Nor-Ungerne*, sur la route de Bergen à Stockholm, a 75 toises de plus. — (2) Voyez pour la hauteur des principaux sommets des montagnes de la Norvége, page 17 de ce volume.

(1) *Elf*, en langue scandinave, signifie *rivière*, de même que les mots *o*, *a/*, *flod* et *strœm*.

plus considérable est celle de *Sarp*, ou *Sarpen*, que l'on nomme aussi *Sarpefos*. On entend d'une très grande distance le bruit qu'elle produit. C'est une masse d'eau de plus de 80 pieds de largeur, se frayant un chemin entre des rochers nus sur lesquels s'élèvent des habitations, et tombant de la hauteur de 60 pieds. Relativement à son étendue, c'est une des plus considérables de la Norvége; autrefois les criminels condamnés à mort y étaient précipités. Suivant une ancienne coutume, la veille de la Saint-Jean, époque à laquelle elle atteint son plus grand développement, on y fait rouler à la chute du jour un tonneau entouré de paille enflammée, qui, lancé de la distance d'une demi-lieue, va s'éteindre au milieu des flots du fleuve en offrant un spectacle très singulier. Les plus importantes chutes d'eau sont celles de *Feiumfos*, près de Lister, de 600 pieds de hauteur, et celle de *Rœgenfos*, dans la province de Tellemark; on lui donne 850 pieds d'élévation.

Le sol de la Norvége est, en général, composé de roches appartenant aux terrains de cristallisation, à l'époque granitique, et aux plus anciens dépôts de sédiment. Dans les monts Hardanger-field, la cime du Vetta-Kelden se compose de porphyre rouge, qui, à une profondeur de 20 à 30 pieds, prend tous les caractères de la roche appelée syénite. Dans les plus hautes montagnes du groupe, le gneiss domine; depuis le mont Lie jusqu'au ruisseau de Totak, c'est au contraire le micaschiste; dans toute cette région montagneuse, le schiste se montre à chaque pas, et fournit ici des ardoises qui se débitent avec facilité en plaques étroites et longues, ou bien, comme aux environs de Groven, donne lieu à des exploitations de pierres à aiguiser. Sur les bords du Totak, le sol est jonché de blocs de pierres de 30 à 40 pieds de hauteur. L'emplacement qu'elles occupent est trop éloigné des montagnes pour que l'on puisse expliquer leur origine; cependant elles ne peuvent être que le résultat d'alluvions formées à une des dernières époques géologiques par des courants d'eau douce qui se sont dirigés vers la mer. De tout temps ces blocs ont excité l'étonnement des habitants de la contrée; suivant même une tradition mythologique, c'est le dieu Thor qui les brisa avec son marteau, mais qui, après avoir laissé tomber cet instrument, les retourna à droite et à gauche pour le chercher. Un géologue qui irait détacher des échantillons de ces blocs erratiques pourrait bien encore être pris aujourd'hui par les paysans pour un sectateur de Thor. Près de Bergen, dans une petite île d'Hiertöen, on remarque au-dessus des flots un amas de laves noires et poreuses de 20 à 30 pieds d'épaisseur. Toute la partie méridionale de la Norvége a souvent éprouvé des tremblements de terre. Un naturaliste [1] a prétendu que les lames que nous venons de signaler avaient pu être soulevées du sein des flots; on dit même qu'à 15 lieues au sud de Bergen, au fond de la baie de Bukke-fiord, il sort quelquefois du feu par une crevasse qui divise une falaise formée de gneiss et d'autres roches micacées.

Toutes les montagnes, et principalement celles du midi, recèlent un grand nombre de minéraux recherchés dans les collections, et de métaux utilisés par l'homme; les environs de Drontheim, au pied des monts Kiölen, et ceux de Rœraas, à la base des monts Dovre-field, renment le cuivre le plus estimé: l'une de ces mines fournit annuellement environ 8,000 quintaux de ce métal; les meilleures mines de fer s'exploitent dans le district d'Arendal. L'abondance de ces métaux dédommage la Norvége du peu de richesse des mines d'argent de Kongsberg, dont l'exploitation a cependant été reprise depuis 1815. Dans d'autres localités on trouve du plomb, du cobalt et de la plombagine. La plus importante mine de sel est celle de Walöe, qui donne par an 200,000 quintaux. On tire des flancs de plusieurs montagnes des granites, des porphyres, et, principalement aux environs de Bergen, diverses espèces de marbres, dont quelques uns sont employés dans les arts.

La quantité moyenne des principales substances minérales exploitées annuellement en Norvége peut être évaluée comme nous le faisons ci-après:

Argent. . . .	3,680	kilogrammes.
Cuivre. . . .	10,000	quintaux métriques.
Fer.	150,000	*id.*
Cobalt. . . .	1,000	*id.*
Manganèse. . .	500	*id.*
Plomb. . . .	200	*id.*

On estime la valeur de tous les produits que

[1] Voyez les Observations sur la géographie physique de la Scandinavie, par le professeur *Steffens*, *Hertha*, vol. X et XI.

la Norvége tire du sein de la terre à environ 8 à 9 millions de francs.

Dans la Norvége méridionale les montagnes sont souvent surmontées de sommités arrondies, couronnées par des bois; dans le nord, au contraire, les montagnes, quoique moins élevées, sont presque toujours couvertes de neige, et conséquemment dépouillées de végétation; mais les collines, le plus souvent composées de sables, donnent naissance à plusieurs végétaux cryptogames. Celles dont la superficie est formée de terre végétale se couvrent de diverses espèces de saxifrages, et d'autres plantes dispersées çà et là : ici le *diapensia laponica* forme des touffes toujours vertes; là l'élégante andromède (*andromeda cœrulea*, Linn.) s'élève en petits buissons à côté de l'azalée (*azalea procumbens*) dont les rameaux rampants conservent leur fraîcheur au milieu des rigueurs de l'hiver. Au pied de ces collines, un arbre dont la sève recueillie par le Norvégien lui sert à faire une boisson qui ressemble au vin blanc mousseux, le bouleau, balance dans les airs ses branches légères et flexibles, et forme souvent avec l'érable, le pin et le sapin, des forêts d'une immense étendue. La forme pyramidale de ces végétaux résineux est en harmonie avec les rochers aigus qui leur servent de base, et avec les glaçons qui pendant plusieurs mois chargent leurs branches d'élégantes stalactites. Le sapin atteint une hauteur de 160 pieds; il est recherché pour la mâture et la charpente. Après l'avoir coupé, on le précipite du haut des sommets escarpés dans les petites rivières qui descendent des montagnes jusqu'à la mer. Entraîné par ces cours d'eau rapides, il franchit les cataractes et ne s'arrête qu'aux rangées de pieux fixés à peu de distance des criques ou petites baies où il est livré au commerce. Les plus grandes exportations de bois se font pour le compte de l'Angleterre et de la Hollande. L'exploitation des forêts forme la principale industrie des habitants de l'intérieur, et alimente les comptoirs des villes commerçantes du sud et de l'ouest de la Norvége. Dans les terrains bas, l'arbousier traînant, la camarine à fleur écarlate (*impetrum nigrum*), et le bouleau nain, dont la gelinote blanche cherche, pendant l'hiver, les graines cachées sous la neige, s'élèvent au milieu des lichens qui servent de nourriture aux rennes. Dans les régions moyennes, la végétation du tremble est vigoureuse; aux environs de Drontheim, au-delà du 63e degré de latitude, le chêne commence à paraître; près de Christiania, on le voit prospérer; mais ce n'est que dans la région méridionale que cet arbre forme de belles forêts. Dans la même région les pommes et les cerises parviennent à une parfaite maturité; près de Drontheim elles ne mûrissent plus, mais la douce influence de la mer, que nous avons eu déjà l'occasion de faire remarquer, se fait tellement sentir dans l'île de Touterœ, à 2 degrés $\frac{1}{2}$ du cercle polaire, que ces fruits y atteignent sans peine leur maturité. Dans quelques jardins de la région méridionale on cultive le pêcher, l'abricotier et le melon, qui réussissent parfaitement; il est même probable que, lorsque l'horticulture aura fait quelques progrès chez les paysans, ils finiront par acclimater dans leurs champs beaucoup de plantes de nos régions tempérées. Jusqu'à présent celles qu'ils cultivent avec le plus de soin et de succès sont le lin, le chanvre et le houblon; déjà la culture de la pomme de terre a prouvé qu'il serait toujours facile à la Norvége d'éviter le fléau de la disette, en multipliant ce végétal, qui peut remplacer les céréales. Le blé ne vient qu'en petite quantité; l'orge est plus abondante; l'avoine est, de toutes les sortes de grains, celle qui réussit le mieux dans ce pays, où l'agriculture a mille obstacles à surmonter, où les terrains bas sont fréquemment exposés aux inondations, et dont les hauteurs sont tour à tour rendues stériles par le froid et par la chaleur.

L'industrie des Norvégiens, dit le docteur Clarke, les porte à approprier presque chaque chose à quelque objet utile. Le pin sauvage leur fournit des matériaux pour la construction de leurs maisons, de leurs églises et de leurs ponts, pour toutes les parties de leur ameublement domestique, enfin pour la construction des traîneaux, des charrettes et des bateaux, outre le combustible de leurs foyers. Avec les feuilles du sapin élégant, ils jonchent leurs planchers, et ensuite ils les brûlent et en recueillent les cendres pour les employer comme engrais. Le bouleau fournit, par ses feuilles et ses jeunes pousses, une nourriture agréable pour leur bétail, et par son écorce des matériaux pour couvrir leurs maisons. L'écorce de l'orme réduite en poudre, et que l'on fait bouillir avec d'autres substances, sert à engraisser

les pores; quelquefois, mais rarement, les habitants la font entrer dans la composition de leur pain. Les fleurs du *hæg-ber* (*cornus mascula*) donnent de la saveur à leurs liqueurs distillées. La mousse, comme substitut du mortier, est employée à calfeutrer les interstices de leurs murailles. Le gazon couvre leurs toits ([1]).

Souvent l'arrivée subite de l'hiver oblige de couper le blé avant sa maturité: c'est ce que le voyageur que nous venons de citer a remarqué en octobre. A cette époque, près de Christiania, la moisson était suspendue sur des perches et des râteliers pour sécher, au-dessus des champs couverts de glace et de neige.

L'augmentation du nombre d'habitants a causé en Norvége la diminution de celui des animaux sauvages; on ne rencontre plus l'élan que très rarement; mais l'ours est encore très commun: dressé sur ses pattes de derrière, il attaque le chasseur qui l'attend armé de son couteau; le loup est toujours la terreur des troupeaux; mais tandis que le premier se réfugie dans les montagnes boisées, le second semble craindre les bois et les haies; il s'établit dans les plaines découvertes, et quelquefois même sur la glace. Diverses espèces de renards habitent les rivages baignés par l'océan Glacial, et le lemming descend en troupes des montagnes de Kiölen, et, dans sa marche en colonnes serrées, ravage les champs cultivés.

Une foule d'oiseaux habitent les côtes de l'Océan: les mouettes indiquent l'approche d'un orage, lorsqu'on les voit quitter la surface des flots pour voler du côté des habitations; l'aigle pygargue (*falco albicilla*), qui se nourrit de charognes et de poisson, s'établit souvent dans des forêts éloignées de la plage, où il cherche sa nourriture. C'est la Norvége qui fournit la plus grande partie de l'édredon sur lequel nous reposons avec volupté. Rien n'est plus périlleux que la manière dont le Norvégien va recueillir, sur les rochers qui bordent la mer, ce duvet recherché par la mollesse: suspendu au-dessus des flots, il se hisse à l'aide d'une corde pour atteindre les fentes et les cavités où le canard eider (*anas mollissima*) fait son nid. Si la corde casse, si le bâton sur lequel il s'appuie brise, le malheureux chasseur, précipité du haut des rochers, trouve au milieu des écueils une mort affreuse. Les nids des eiders sont pour les habitants des côtes une sorte de propriété; chacun jouit en paix du produit de ceux qui sont placés sur son terrain, chacun aussi fait ce qu'il peut pour y attirer les couples de ces oiseaux. Un seul homme, surtout si son habitation est sur un des rochers les plus éloignés de la terre, peut amasser en un an depuis cinquante jusqu'à cent livres de duvet dont chacune se vend environ dix rixdales (57 fr. 50 c.). Le gouvernement prend un grand soin pour la conservation de ces oiseaux précieux; une loi condamne à une forte amende quiconque en tue un; cependant, malgré cette rigueur, on en détruit un grand nombre tous les ans ([1]).

Le Norvégien nourrit dans ses vallées de nombreux troupeaux: ses chevaux sont petits, mais vifs et d'un pied sûr, comme tous ceux des contrées montueuses; ses bêtes à cornes paissent en liberté dans les îles qui bordent la côte occidentale: souvent elles deviennent tellement sauvages qu'on est réduit à les tuer à coups de fusil. Les propriétaires sont obligés, dit Fabricius, non seulement d'engraisser fortement leurs petits terrains et d'y donner tous leurs soins pour en retirer une plus grande quantité de foin, mais encore d'avoir recours aux autres substances que le pays leur fournit. Ainsi ils ramassent les feuilles des arbres touffus et les mousses qui leur tiennent lieu de fourrages; d'autres trouvent encore le moyen de nourrir leurs bestiaux avec des plantes marines ou même avec du poisson. Les habitants de l'intérieur envoient pendant l'été leurs troupeaux dans des pâturages appelés *Sœters*. Ce sont de petites places vertes situées entre les rochers ou au fond des vallées.

Le poisson abonde dans les mers, les lacs et les rivières, et l'intrépide Norvégien tire de la pêche un produit considérable. L'insuffisance des récoltes est un fléau qui menace souvent l'habitant de l'intérieur; mais celui des côtes trouve dans des pêches abondantes une ressource constante contre la famine. Elle est pour lui non seulement un moyen d'existence, mais un objet de commerce qui enrichit tout le pays.

Les paysans de la Norvége habitent des chaumières en bois pour y être plus à l'abri du froid des longs hivers, car la pierre ne manque pas dans ce pays montueux. Ces chau-

([1]) *Scandinavia*, by Clarke.

([1]) Voyage du naturaliste *Fabricius* en Norvége.

mières sont couvertes d'écorce de bouleau et de gazon. Sur quelques toits le docteur Clarke vit des moutons pâturer, et sur une maison il remarqua une excellente récolte de navets. Les galeries qui entourent les chaumières rappellent au voyageur les cabanes suisses.

Si quelqu'un, dit le docteur Clarke, veut voir ce qu'étaient autrefois les cultivateurs anglais, il faut qu'il visite la Norvége. Là, d'immenses familles sont toutes réunies à la même table, depuis le premier jusqu'au dernier de la maison. N'y aurait-il qu'un morceau de beurre dans une de ces maisons, on en fait un plat pesant six ou huit livres, et si curieusement orné, si bien façonné en cathédrales avec des cloches gothiques et diverses autres imaginations, que pour employer le langage des ménagères de nos fermiers anglais, c'est presque une pitié d'y mettre le couteau.

Les habitations des gens de la campagne ne sont pas réunies en villages, comme dans la plupart des autres pays, mais chacun est sur sa ferme, quelque petite qu'elle soit. Ils ont conséquemment peu de rapports avec les étrangers, sauf en hiver, qu'ils fréquentent des foires jusqu'à la distance de plus de 200 lieues, soit pour placer leurs produits, soit pour acheter des objets d'habillement.

En Norvége, les routes sont formées de troncs d'arbres, couchés en travers, laissés à nu ou recouverts de terre.

Le climat de la Norvége offre plus de variété qu'on ne le croit généralement : il n'est pas partout également froid et rude; c'est vers l'est et dans l'intérieur que l'hiver a le plus de durée et le froid la plus grande intensité. Cette saison est la plus favorable aux communications des habitants et à leurs rapports commerciaux; c'est aussi la saison de ces parties de plaisir si peu connues dans les climats plus doux. Alors se succèdent, aux environs des villes, de brillantes courses sur la neige, où l'élégance et la richesse des traîneaux, le luxe des attelages, la beauté des chevaux, qui, rapides comme le vent, font retentir l'air du bruit argentin de leurs sonnettes, surpassent par leur éclat et leur mouvement les brillantes réunions d'équipages de Paris, de Vienne et de Londres. Le printemps ne s'annonce que par les ravages de débâcles aussi terribles que subites; pendant le mois d'avril et la plus grande partie de mai, le pays est impraticable; on ne peut même voyager dans les montagnes que vers le mois de septembre, parce que les neiges qui les couvrent sont en grande partie fondues, et que les chaleurs de l'été ont perdu de leur force. La température moyenne de l'année est, à Christiania, de 5 degrés de chaleur du thermomètre de Réaumur; elle n'est que de 3 degrés à Pétersbourg, sous la même latitude. Près des côtes méridionales, la température permet de faire dans certains cantons deux récoltes de grains, on en fait même trois dans les années chaudes. Généralement le climat est salubre; mais vers les côtes occidentales le pays prend un autre aspect : les exhalaisons salines de la mer nuisent à la végétation ; les golfes n'y gèlent jamais ; le froid ne s'y fait sentir que lorsque règne le vent d'est qui traverse les hautes montagnes, ou celui du nord qui vient de l'océan Glacial; les brouillards, les pluies et les tempêtes étendent leur nuisible influence, dont l'un des effets est de favoriser les ravages du scorbut.

Voici les remarques que l'on peut faire sur l'intensité du froid dans les contrées de la Norvége. La partie orientale, couverte de montagnes, est beaucoup plus froide que l'occidentale. Le froid commence à être rigoureux en octobre; quelques jours sont à peine écoulés que tout est engourdi, toutes les eaux sont gelées, une neige épaisse couvre la cime des monts et le fond des vallées; souvent un vent violent ramasse en tournoyant la neige mouvante, et en forme des nuages épais qui, poussés rapidement, renversent tout ce qui se trouve sur leur passage. Ailleurs la neige acquiert la dureté d'un roc. Au printemps, qui commence vers le mois de mai, ces neiges produisent par leur chute de terribles avalanches, et font naître en se fondant une grande quantité de ruisseaux.

Les diverses parties de la Norvége éprouvent une grande différence dans la longueur du jour, selon leur situation plus ou moins rapprochée des régions glaciales. Dans la Norvége méridionale, le plus long jour est de dix-huit heures et demie, et le plus court de cinq heures et demie; au centre, le plus long est de vingt-une heures, et le plus court de trois seulement. Mais dans la partie la plus septentrionale, le soleil reste en été sur l'horizon pendant plusieurs semaines, et est invisible en

hiver pendant un égal espace de temps. Les plus longues nuits de l'été sont d'une, de deux et de trois heures, et les plus longs jours de l'hiver sont de la même durée. Si, au commencement de l'année, la longueur des jours croît rapidement, leur diminution est tout aussi rapide à l'entrée de l'hiver. Les nuits d'hiver de la Norvége septentrionale sont éclairées ou par la lune, dont la lumière se réfléchit sur la neige éblouissante de blancheur, ou par l'éclat resplendissant des aurores boréales.

On voit par cet exposé que, située entre le 58e et le 71e degré de latitude, et longue de plus de 400 lieues sur une largeur d'environ 20 lieues au nord du 64e degré et de 80 au sud, la Norvége doit présenter les aspects les plus riants et les plus sauvages. Ici de sombres forêts d'arbres résineux s'élèvent au bord de ravins effrayants par leur profondeur; des glaciers éternels les dominent, et l'aquilon mugissant interrompt seul le silence du désert. Là des habitations couvertes en tuiles rouges et placées sur les flancs des collines, des clochers isolés qui se reflètent sur la surface des lacs; des usines et des moulins suspendus au-dessus des torrents, annoncent un pays où la civilisation et l'industrie marchent sans obstacles dans la route des améliorations. Sur les côtes, les golfes entourés d'écueils se succèdent avec la plus triste monotonie. Mais si l'on pénètre dans l'intérieur de ceux-ci, la scène change tout-à-coup en offrant au fond de ces baies et de ces anses, dont l'étroite et sombre entrée est souvent dangereuse, des villes d'un aspect agréable. Offrons-en quelques exemples en parcourant le pays.

La Norvége se divise en trois régions : le *Sœdenfields*, c'est-à-dire *au sud des montagnes*, le *Nordenfields*, ou la partie *au nord des montagnes*, le *Nordlandens*, ou *pays du Nord*. Elle comprend cinq gouvernements ou diocèses, qui se divisent en seize bailliages ou districts et deux comtés. Le Sœdenfields et le Nordenfields forment chacun deux diocèses, et le Nordland un seul.

Le plus méridional des *diocèses* est celui de *Christiansand*, dans la région au sud des montagnes; sa longueur, de l'est à l'ouest, est de 63 lieues; sa largeur, du sud au nord, de 57; sa superficie de 1,832 lieues, et sa population de 184,500 âmes. Le Nid-elf et le Mandal-elf, ses principales rivières, n'ont pas plus de 20 à 30 lieues de cours. L'habitant supplée à l'insuffisance des grains par la culture de la pomme de terre. On y élève des bestiaux; on y exploite d'abondantes mines de fer; la pêche y est très productive; les principales branches de commerce sont le goudron, les bestiaux, le poisson sec et le bois en poutres et en planches.

De ses sept villes nous ne citerons que les suivantes, considérées comme les plus importantes relativement à la Norvége, car toutes sont petites, bien qu'elles soient très commerçantes. La capitale elle-même, *Christiansand*, qui n'est peuplée que de 5 à 6,000 âmes, est la quatrième cité du royaume; fondée en 1641 par Christian IV, roi de Danemarck, qui voulut en faire la principale station de la marine, elle est située au fond d'une baie de la côte méridionale. Les Anglais la ruinèrent en 1807. Son port a été restauré; il est profond, sûr et bien fortifié. Les dédaigneux habitants de l'Europe tempérée seraient tout étonnés de l'étendue de ce port, qui pourrait contenir les vaisseaux de toutes les puissances maritimes du Nord. C'est le principal refuge des navires qui ont éprouvé des avaries pendant la dangereuse traversée du Kattegat; elle est la résidence d'un évêque et d'un bailli; son plus bel édifice est la cathédrale. A une demi-lieue de la côte, on a élevé sur une île un établissement de quarantaine.

Sur la côte orientale, que baigne le Skagerrack, nous apercevons *Arendal*, bâti sur pilotis au milieu des rochers. Les petits navires pénètrent dans l'intérieur de la ville par les canaux dont elle est entrecoupée; son port est protégé par l'île Tromoe; on y fait un commerce important en fer et en bois, que l'on exploite dans ses environs. La jolie petite ville de *Skeen* possède un grand nombre de moulins à scie. *Porsgrund*, dont le port sert à la précédente, est aussi bien bâtie; on y fait un commerce considérable de planches. *Mandal* est un bourg de 1,800 habitants.

Dans la mer du Nord, s'élève, à l'entrée du golfe de Bukke, la ville de *Stavanger*, l'une des plus anciennes de la Norvége. On croit qu'elle fut fondée au onzième siècle; jusqu'en 1682, elle fut chef-lieu de bailliage et siége d'un évêché. A cette époque, elle était considérable; aujourd'hui elle ne renferme plus que 3,000 habitants. Son ancienne cathédrale passe

pour le plus beau monument gothique du royaume.

Sur les restes de la côte, les lieux habités possèdent des ports; presque tous les paysans construisent des navires. Dans l'intérieur du diocèse, on ne trouve pas un seul lieu qui mérite le nom de ville.

Passons dans le diocèse d'*Aggershuus*, le plus considérable et le plus peuplé de la Norvége; sa superficie est de 265 lieues, et sa population de plus de 437,000 individus; situé au nord-est du précédent, il est beaucoup plus montagneux et sous l'influence d'un climat rigoureux. Dès le mois de novembre, le long golfe de Christiania, qui s'enfonce à 22 lieues dans les terres, est fermé par les glaces jusqu'au mois d'avril; il est arrosé par le Glommen, le Laven, Lauven ou Loven, et plusieurs autres grands cours d'eau. Les mines forment les plus importantes sources d'industrie de ce diocèse. On y cite plusieurs mines de fer, trois de cuivre, une d'argent, une de cobalt, une saline et une alunière; outre les nombreuses usines qu'elles alimentent, et dont l'une, celle de Barum, fournit annuellement 150,000 kilog. de fer en barres, on compte cinq verreries et une tannerie. Le Glommen fait mouvoir de nombreuses scieries.

Laurvig, chef-lieu d'un comté du même nom, est une des deux villes les plus méridionales du diocèse; elle est située entre deux rochers à l'embouchure du Laven, dans une petite baie formée par le Skager-rack; on y voit un château, une église et un hôpital. Des fabriques de tabac, des bois expédiés de ses environs, des fers tirés de l'importante forge de Fritzoer, où l'on coule aussi des canons, alimentent son commerce, qui doit une partie de son activité à ses deux ports, dont l'un est assez vaste pour servir de station à la marine royale. A un mille au sud, s'élève le fort de Friderikswörn.

A l'est de l'embouchure du Glommen, près des frontières de la Suède, *Friderikshald*, dont le port peut contenir des vaisseaux de haut bord, a joint à son ancien nom de *Halden* celui de Frédéric, que lui donna, en 1665, Frédéric III, pour sa courageuse défense contre les Suédois. Cette ville est sous la même latitude que Laurvig, sur la côte opposée du golfe de Christiania. La forteresse de Frideriksteen, qui la protége, est placée à 3 ou 400 pieds au-dessus de la mer, et domine, à l'exception d'une seule, les montagnes environnantes; elle se compose de plusieurs forts bâtis en pierre sur des rochers nus et isolés; à ses pieds on voit les casernes et le logement du gouverneur, ainsi que deux forts détachés entre lesquels s'élève une tour. Entre les constructions qui constituent la forteresse et les ouvrages extérieurs, s'étendent des prairies et des allées d'arbres. On ne saurait décrire la beauté du point de vue dont on jouit du haut des remparts. Ici s'offrent la ville, avec son port rempli de vaisseaux, ainsi que la baie d'Idde, ou l'Iddefiord, parsemée d'îles; là s'élèvent de hauts rochers ornés d'habitations; plus loin la vallée de l'Idde, bornée par des rochers couverts de beaux arbres, et celle de Tistedal, encore plus jolie et arrosée par la belle rivière de Tistedals-elf. C'est au pied de la forteresse que Charles XII fut atteint d'une balle mortelle, le 11 décembre 1718. En 1814, les Suédois ont fait élever une pyramide sur la place même où ce grand homme expira.

Friderikstad, à l'embouchure du Glommen, fait un commerce considérable en bois de construction; des batteries élevées sur plusieurs îles, et deux forts qui communiquent par un passage souterrain défendent l'entrée de son port. C'est la seule ville de Norvége qui soit bâtie en pierre, grâce à l'incendie qui la détruisit en 1765.

Le golfe de Christiania, dans lequel nous allons entrer, se divise en plusieurs baies sur une longueur de 22 lieues du sud au nord; sa plus grande largeur est de 5 lieues, sa partie la plus étroite n'en a pas plus d'une demie. Il est entouré de hautes montagnes et parsemé d'îles, dont quelques unes sont assez considérables. Plusieurs petites villes s'élèvent sur ses bords, entre autres celle de *Moss*, où fut conclue, le 14 août 1814, la convention qui a préparé la réunion de la Suède avec la Norvége. Cette petite ville est traversée par un ruisseau qui fait mouvoir plus de 30 moulins à scie et les marteaux d'une usine qui fournit annuellement plus de 10,000 quintaux de fer fondu ou en barres.

C'est à l'extrémité du golfe que l'on voit *Christiania*, qui est non seulement le chef-lieu du diocèse, mais la capitale du royaume et sa plus importante ville; ses maisons et ses jardins, groupés en cercle autour du port,

semblent s'appuyer sur un amphithéâtre de rochers et de forêts. L'aspect de cette cité est agréable autant que majestueux ; ses rues sont larges, régulières et bien pavées. Si elle renfermait moins de maisons en bois, elle serait une des plus belles villes du Nord. Ses faubourgs sont considérables ; l'un d'eux, appelé le *vieux Opslo*, est tout ce qui reste de l'ancienne capitale de la Norvége, fondée en 1060 par Harald aux beaux cheveux, et détruite en 1624 par un incendie. L'évêque d'Aggershuus réside dans ce faubourg, au palais épiscopal que l'on a fait restaurer. L'ancienne forteresse d'Aggershuus, située à l'embouchure de l'Agger, dans le golfe de Christiania, a donné son nom à l'évêché; c'est plutôt aujourd'hui un arsenal qu'un fort propre à défendre la ville, puisqu'il est dominé par les montagnes environnantes. La moderne capitale porte le nom de Christian IV, son fondateur. Ses constructions régulières s'augmentent de jour en jour avec sa population. Ses plus beaux édifices sont la cathédrale, le palais du gouvernement, le nouvel hôtel-de-ville, l'école militaire, la nouvelle bourse et le grand collége. C'est dans le réfectoire de cet établissement que se tiennent annuellement les séances de l'assemblée constitutionnelle appelée le *storthing*. Depuis 1813, il existe à Christiania une université dont la bibliothèque renferme 130,000 volumes, et qui possède un beau cabinet de physique, un observatoire, un jardin botanique et une collection d'histoire naturelle ; 17 professeurs y sont attachés ; 6 à 700 jeunes gens y suivent les cours. Cette ville a de plus un collége où l'on voit deux bibliothèques et un cabinet d'histoire naturelle et de physique ; une école bourgeoise ; une des dimanches pour les ouvriers, une de dessin et d'architecture, et une de commerce et de navigation. On trouve à Christiania des institutions scientifiques et industrielles, telles que la société militaire, celle de géologie, celle du bien public et celle d'encouragement pour l'industrie; plusieurs établissements de bienfaisance, entre autres deux maisons d'orphelins : l'une pour ceux qui sont nés dans la ville, et l'autre, appelée la maison d'*Anker*, pour ceux de tout le royaume. Ce dernier, le plus important de tous, distribue des secours aux pauvres honteux, aux familles indigentes, et fait instruire à ses frais les enfants que leurs parents n'ont pas le moyen d'élever. On publie, dans la capitale de la Norvége, 11 journaux politiques et 7 journaux scientifiques.

A 8 lieues au sud-ouest de Christiania, s'étend la triple ville de *Drammen* sur le bord de la rivière de ce nom : elle se compose de la réunion de *Bragenœs*, de *Strœmsöe* et de *Tangen*, et fait le commerce de bois le plus considérable de toute la Norvége. *Kongsberg*, dans une vallée profonde et sauvage où coule le Lauven, est située au pied de l'*Ions-knuden*, montagne de 28,000 pieds au-dessus du niveau de l'Océan. Elle est peuplée de 8,000 âmes ; c'est le siége d'une direction des mines; elle renferme un hôtel des monnaies, une école des mines, une maison d'orphelins, un hôpital, des filatures de coton, des fabriques de jouets d'enfants, une importante manufacture d'armes, et une fonderie pour l'argent que l'on exploite dans ses environs. Sur le bord du golfe de Christiania, *Tönsberg* passe pour la plus ancienne ville de la Norvége. Elle est mal bâtie, sur une langue de terre qui s'avance entre les îles de *Netteröe* et de *Tromöe*.

Les monts Lang-field et Sogne-field divisent en deux parties le *diocèse de Bergen*, situé au nord des deux précédents. Son sol est incliné vers l'océan Atlantique ; ses côtes, profondément échancrées, sont garnies d'une grande quantité d'îles et d îlots; les plus hautes cimes de ses montagnes ne s'élèvent pas à plus de 2,040 pieds au-dessus de l'Océan; cependant les inondations, en été, et les avalanches, en hiver, ravagent les campagnes. Les forêts y sont tellement rares que les habitants n'ont pas d'autre combustible que la tourbe, réservant le bois pour l'exploitation des mines, à laquelle même il ne suffit point. On y utilise quelques carrières de beau marbre. Son sol nourrit une grande quantité de bestiaux, et plusieurs parties fournissent une abondante récolte de grains. Sa superficie est de 1,750 lieues, et sa population de 151,000 habitants.

Bergen est la seule ville que renferme ce diocèse et la plus peuplée de tout le royaume; elle n'a pas moins de 20 à 25,000 habitants. Située au milieu d'une longue baie hérissée d'écueils et bordée de rochers, cette cité fait un grand commerce de bois de construction, de vergues, de cuirs, et surtout de poissons secs et salés. Sept montagnes s'élèvent en demi-cercle autour de son enceinte ; celle-ci est dé-

fendue par plusieurs fortifications et par de hautes murailles; le vieux château, bâti l'an 1070 par le roi Olaf Kyrre, servit de résidence aux souverains de la Norvége, jusqu'à l'époque célèbre de l'union de Calmar, vers la fin du quatorzième siècle; il sert aujourd'hui de prison, de magasin d'approvisionnement et d'habitation pour le commandant de la place. Bergen est bâtie irrégulièrement; mais parmi ses 3,000 maisons, qui sont presque toutes à un seul étage et peintes en dehors, on en voit plusieurs en pierre. On y compte 4 églises, plusieurs écoles et des établissements de bienfaisance. Elle est la patrie d'Eric Pontoppidan, qui en devint l'évêque et qui fonda son collége, ainsi que de Louis Holberg, écrivain distingué comme historien et comme auteur de comédies. Au moyen âge, Bergen était un comptoir de la ligue anséatique; son port est vaste et bien fortifié. Dans cette ville, 1,003 électeurs envoient quatre représentants au *storthing* de Norvége.

Le *diocèse de Drontheim* comprend une longueur de 130 lieues en se dirigeant vers le nord-est, depuis les limites de celui de Bergen jusqu'à celui de Nordland, une largeur de 55 lieues et une superficie de 2,760; sa population est d'environ 188,000 âmes. Les montagnes qui le séparent de la Suède sont les plus hautes de la chaîne des Dofrines: plusieurs sommets y atteignent 6,000 et 7,600 pieds. De nombreux lacs occupent sa superficie. Si les récoltes en blé y sont insuffisantes pour les besoins de la population, par compensation, la pomme de terre, le houblon, le lin et le chanvre y réussissent assez bien; ses mines et ses forêts donnent d'importants produits.

La première ville que nous verrons est *Molde*, à l'entrée d'un golfe qui s'étend à 12 lieues dans les terres. Elle est peu importante, mais elle fait un commerce considérable de poisson, de bois et de goudron. A 12 lieues au nord-ouest, *Christiansund*, sous un certain rapport, présente en petit l'image de Venise. Elle occupe, dans un golfe, trois îles et une pointe de la terre ferme, entourées de rochers et d'écueils: aussi, comme à Venise, on y voit fort peu de rues; c'est par des canaux et sur des barques que l'on communique d'un lieu à un autre. Les trois îles et la terre ferme forment une baie dans laquelle la plus grande flotte peut non seulement jeter l'ancre, mais naviguer sans danger, par différents canaux, entre les îles et les rochers; c'est ce qui explique pourquoi ce port est si fréquenté. Les habitants, au nombre de 1,800 à 2,000, s'occupent de la pêche, qui constitue leur principal commerce avec celui des bois.

Drontheim ou *Trondhiem* est située au fond d'un golfe d'une grande étendue; ses murailles et ses deux forts tombent en ruines: ils doivent même être rasés. Elle est construite en bois, mais les fréquents incendies dont elle fut victime ont fait remplacer de vieilles habitations par des maisons construites avec goût, et des ruelles tortueuses par des rues larges et droites; on y compte 10,000 habitants, dont la plupart se livrent au commerce. Elle fut fondée en 997 par Olaf Trygwason, sur l'emplacement de la cité scandinave de *Nidaros*. A une demi-lieue de son enceinte, l'église de *Hlade* remplace le temple de Thor et d'Odin que détruisit Olaf. Elle fut long-temps la résidence des rois; on voit encore leur trône antique dans le palais qui sert aujourd'hui d'arsenal. Elle possédait autrefois une magnifique cathédrale que les Norvégiens comparaient à la basilique de Saint-Pierre de Rome, et qui possédait le corps de saint Olaf enfermé dans un magnifique cercueil en argent orné d'or et de pierreries. En 1719, un affreux incendie la détruisit. Elle a été remplacée par une église moins magnifique, mais dont les ornements, les statues, les colonnes en marbre et l'étendue, sont cependant remarquables. D'après le traité d'union, elle jouit, comme la précédente, du privilége d'être le temple où l'on couronne les rois [1]. Après cet édifice, les plus considérables sont l'hôtel du gouvernement et celui de la société des sciences, qui renferme une belle bibliothèque et un cabinet d'histoire naturelle. Les environs de Drontheim sont d'un aspect riant: de jolies maisons de plaisance s'élèvent çà et là dans la campagne et sur les bords du golfe; ils sont embellis encore par deux belles chutes d'eau appelées le grand et le petit *Leerfos*, formées par le Nid-elf.

A 10 lieues des frontières de la Suède s'élève, au milieu des montagnes les plus hautes de la Norvége, et sur la rive gauche du Glommen, qui reçoit l'Hitten, la ville de *Rocraas*. Sa position élevée la rend l'une des plus froides

(1) Reise durch das westliche Schweden Norwegen und Finnland, von *Fried. Wilh. von Schubert*.

du royaume. Nous avons déjà parlé de ses mines de cuivre qui occupent 5 à 600 ouvriers.

Le cinquième et le plus septentrional *diocèse* de la Norvége est celui de *Nordland.* Il a 225 lieues de longueur, 25 de largeur et 5,550 de superficie. Sa population est d'environ 86,000 individus. Sous le rapport politique, ce diocèse se divise en deux bailliages : celui du Nordland et celui du Finmark ; sous le rapport de l'administration civile, il ne forme, avec celui de Drontheim, qu'un seul arrondissement sous la juridiction du chef de ce bailliage. Pendant long-temps ce pays resta dépourvu de villes : celles que nous y citerons sont tout-à-fait dénuées d'importance. *Bodöe*, située à l'extrémité d'une petite presqu'île, à l'entrée du golfe de Salten, a été, en 1816, élevée au rang de ville : elle se compose d'une église et de quelques maisons. *Hundholm*, près et au nord de la précédente, n'est formée que de quelques maisons en bois, de vastes magasins et de hangars : son port a été établi depuis peu d'années pour faciliter la pêche et le commerce du hareng et celui des îles Lofoden : aussi, plusieurs riches négociants s'y sont-ils établis.

Passons maintenant dans les îles de la Norvége.

Ces îles peuvent être comprises sous la dénomination d'*archipel norvégien* [1], que nous diviserons en cinq groupes : celui de Christiansund, celui de Bergen, baignés par la mer du Nord ; celui de Drontheim et celui des Helgeland, dans l'océan Atlantique, et celui de Lofoden dans l'océan Glacial. Le premier occupe au sud le golfe appelé Bukkefiord : sa principale île est *Carmöe*, peuplée de 7,000 âmes ; le second comprend *Bommelöe*, *Tysnæsöe* et *Fidje*, où l'on dit que le premier roi de Norvége, Harald, fixa long-temps sa résidence.

Dans le groupe de *Drontheim*, quatre îles se font remarquer par leur étendue : *Averöe*, *Smœlen*, *Frojen* et *Hitteren*, la plus grande des quatre : elle a 10 lieues de longueur, 4 à 5 de largeur et 4,000 habitants ; mais les plus célèbres sont les petites îles *Vigten*, d'où partit, pour la conquête de la Normandie, le Norvégien ou Normand Rolf, plus connu sous le nom de Roul ou de Rollon.

(1) M. *A. Balbi* a proposé le premier cette dénomination.

Le groupe des *Helgeland* comprend *Dönnaöe*, qui n'est habitée que par des pêcheurs, et *Alstenöe* ou *Belsvaag*, résidence de l'évêque du Nordland.

Le groupe des *Loffoden* ou *Lofoden*, qui se compose des îles de ce nom et des îles Tromsen, occupe une longueur de 160 lieues. Les plus considérables sont la longue *Andöen*, l'irrégulière *Langoen*, qui a 13 lieues de longueur et environ 1,000 habitants ; *Hindöen*, la plus importante de toutes, puisqu'elle a 18 lieues de longueur et 10 de largeur ; *West-Waagen* longue de 10 à 12 lieues, et *Ost-Waagen*, le point central de l'importante expédition qui, chaque année, pendant les mois de février et de mars, rassemble dans ces parages plus de 5,000 barques et de 20,000 pêcheurs. Chaque barque rapporte de cette pêche 8 à 10,000 poissons.

C'est entre *Væröe* et *Moskenæsöe* que se trouve le dangereux gouffre de *Malstroem*, si redouté des navigateurs. Son nom signifie *courant qui moud ;* il offre cela de particulier que, pendant 6 heures, sa direction est du nord au sud, et en sens contraire pendant 6 autres heures. Son mouvement est opposé à celui de la marée. On a cru long-temps que ce gouffre avait dans son centre un abîme, tandis que sa plus grande profondeur est d'une vingtaine de brasses, et que son fond est tapissé de rochers et de sable. Il n'est nullement effrayant, si ce n'est lorsque le vent du nord-ouest souffle en opposition avec le reflux : alors il attire les navires et les engloutit. Il entraîne aussi les baleines qui se confient à leur masse et à leur force, et les ours qui se hasardent à le traverser à la nage. Le fracas qu'il produit s'entend à plusieurs lieues au large. En été, comme les vents ont une autre direction, il est peu redoutable ; les navigateurs peuvent même le traverser sans danger.

Dans les îles de *Tromsen* nous remarquerons *Senjen*, longue de 16 lieues, large de 10, et couverte de montagnes dont une a 3,000 pieds de hauteur. Pendant l'été elle devient le rendez-vous d'un grand nombre de Finnois qui y font pâturer leurs troupeaux de rennes. La petite île de *Tromsöe* renferme une ville du même nom, que l'on peut regarder comme une des principales places de commerce de la Norvége septentrionale : on y trafique de poisson, de pelleteries, d'édredon et

d'huile de poisson. *Ringvadöse*, longue de 8 lieues et large de 6, est très montagneuse et très peuplée. *Arenöe* renferme un village avec un bon port. *Qvalöe*, ou l'*île des baleines*, présente une circonférence de 25 lieues; son sol inégal est aride; jadis elle était couverte de forêts: on n'y trouve plus que le bouleau nain; ce changement dans la végétation est attribué à un abaissement graduel qui se fait remarquer dans sa température. Cette île renferme la ville de *Hammerfest*, la plus septentrionale de l'Europe, elle est sous le 70e parallèle, et construite de telle manière qu'on ne peut communiquer d'un quartier à l'autre qu'en bateau. Le ruisseau qui l'arrose jouit d'un avantage bien grand à cette latitude, c'est celui de ne geler jamais. A l'ouest de celle-ci se trouve l'île de *Sœröe*, profondément découpée par un grand nombre de golfes. Au sud-ouest, *Seiland*, où l'on voit un pic de 3,900 pieds d'élévation. La plus septentrionale est *Mageröe*, où se trouve le cap Nord; enfin, à l'entrée du golfe Warenger, la petite île de *Wardöe* où s'élève la forteresse de *Wardöehuus*.

Pour donner une idée de la vie misérable que mènent les habitants du Finmark, il suffit de dire que, dans la partie la plus méridionale de ce pays, on récolte très peu de grains, et que lorsqu'ils manquent, ce qui arrive assez fréquemment, un pain d'écorce remplace le pain de seigle. Ce pain est fait avec l'écorce tendre et intérieure des jeunes pins, que l'on fait sécher, que l'on casse, et que l'on broie ensuite sous la meule. Souvent on y ajoute des pointes d'épis battus, des graines de mousse et un peu de farine de froment. On en fait des gâteaux larges et épais. C'est une nourriture aussi amère que peu substantielle et malsaine: on attribue à l'usage de ce pain les plaies aux jambes et les faiblesses de corps auxquelles sont sujets les habitants du Finmark. Le pain de mousse, au contraire, n'a pas ces inconvénients: il se fait avec de la mousse d'Islande que l'on écrase. Le meilleur pain du pays est celui que l'on obtient en broyant le grain d'une espèce d'avoine (*elymus arenarius*) qui croît dans les endroits sablonneux.

Le fléau de la disette n'est pas le seul qui afflige de temps à autre la Norvége: deux maladies terribles y font souvent de funestes ravages. Ce sont deux sortes de lèpres, dont l'une, appelée dans le pays *spedalskhed*, s'annonce par l'enflure des jambes, et produit des pustules ou tubercules qui finissent par couvrir en entier le corps du malade. Cette affreuse maladie est regardée comme incurable. Bergen renferme un hôpital destiné à ceux qui en sont affectés. « C'est un spectacle horrible, dit Fabricius, de voir tant de malheureux dont toutes les parties du corps sont en proie aux souffrances les plus cruelles. Heureusement que cette maladie n'est pas bien commune; on ne la trouve que sur les côtes de Drontheim, au nord, et dans le baillage de Bergen. Elle n'est pas contagieuse; ce qui le prouve, c'est qu'il n'existe pas d'exemple qu'elle se soit communiquée aux personnes qui desservent cet hospice. On cite plusieurs ménages où l'un des deux époux était attaqué de ce mal, tandis que l'autre n'en éprouvait aucune atteinte, sans user de la moindre précaution. Il est vrai qu'elle attaque souvent tous les membres d'une même famille; mais ces funestes accidents proviennent de ce que ces individus se nourrissent des mêmes aliments. Elle s'annonce de différentes manières, tantôt par une voix enrouée, tantôt par un mal de gorge ou bien par des bubons qui couvrent le visage, ou les mains, ou d'autres parties du corps. Cette affreuse maladie paraît produite par une corruption totale de la lymphe ou du *serum*. Les suites de ces premiers symptômes sont terribles: toute la figure du malade devient difforme; il éprouve une démangeaison continuelle et insupportable, et au moindre frottement les bubons rendent une humeur âcre et fétide. Ce qu'il y a de particulier dans cette maladie, c'est que les sourcils seuls tombent. Il arrive quelquefois, mais assez rarement, qu'elle attaque, comme le mal vénérien, le nez et les autres parties cartilagineuses du corps; que les doigts des mains se détachent sans la moindre suppuration. Plusieurs malades passent 30, 40, jusqu'à 50 ans dans cet état cruel; d'autres, surtout quand des abcès se forment dans la gorge ou sur la poitrine, en meurent subitement [1]. »

L'autre maladie est le *radesyge*, qu'il ne faut pas confondre avec la précédente. La première est en effet particulière aux côtes occidentales de la Norvége; la seconde s'étend principale-

[1] *J. C. Fabricius*: Reise nach Norwegen, etc.

ment dans la partie méridionale ; mais les autres régions n'en sont pas toujours exemptes. Le docteur Welhawen décrit cette maladie à peu près dans les termes suivants : Les premiers symptômes du radesyge varient selon la constitution des malades : les uns éprouvent des frissons comme au commencement d'une fièvre violente, après quoi apparaissent immédiatement de petits boutons bleus et rougeâtres ; d'autres éprouvent de la lassitude, des faiblesses et de la propension au sommeil ; d'autres ressentent de violents picotements et de fortes démangeaisons dans plusieurs parties du corps ; peu après se forment de petites excroissances qui augmentent graduellement de grosseur. Plusieurs sont atteints au pouce de la main gauche par une douleur semblable à celle que causerait une piqûre d'aiguille, et deviennent perclus des mains et des pieds. Chez d'autres, la maladie prend tous les caractères de la syphilis. Les femmes en sont attaquées, soit à l'époque de la puberté, soit dans les premiers temps de la grossesse. La maladie n'est pas moins variée dans ses développements : tantôt ce sont des excroissances d'un rouge violet qui dégénèrent en ulcères ; d'autres fois une humeur épaisse se porte sur les yeux, y occasionne une douleur insupportable et produit la cécité ; tantôt encore le mal se porte sur les pieds, qui deviennent informes, courbes, faibles, et qui, par une enflure qui cache les doigts, prennent tout-à-fait l'aspect de pieds d'éléphants. Les opinions sont partagées sur l'origine de cette maladie, dont nous évitons de décrire tous les symptômes dégoûtants ; mais il est probable que dans certaines parties de la Norvége, l'humidité de l'atmosphère, les brouillards épais et presque continuels, contribuent à la faire naître ; et comme elle attaque particulièrement les gens pauvres, il semble qu'on pourrait l'attribuer aussi à la malpropreté des habitations humides et malsaines, à l'habitude qu'ont certaines classes d'habitants de rester dans l'eau pendant l'hiver, occupés à la pêche ou au flottage du bois ; de conserver sur le corps des vêtements mouillés, dans des cabanes peu aérées, de dormir avec ces vêtements sur un terrain froid et humide, de n'avoir qu'une nourriture malsaine composée de pain d'avoine sans levain, de bouillie d'avoine, de mauvais miel, de poisson souvent gâté, de viande fumée, corrompue et salée, et enfin d'avoir le corps dans un état de malpropreté continuelle. Aussi le docteur Holtz recommande-t-il l'usage fréquent des bains comme un des moyens curatifs à employer dans le traitement du radesyge.

La population de la Norvége appartient a trois races distinctes : le Norvégien proprement dit, ou l'habitant des régions méridionale et centrale, fait partie de la race *indo-germaine*, caractérisée par des cheveux blonds, des yeux bleus, une taille élevée, un corps robuste ; les habitants de la région septentrionale sont, les uns de race *finnoise*, et les autres de race *hyperboréenne :* ces derniers sont les Lapons. Nous reviendrons sur les uns et les autres en parlant de la Finlande et de la Suède.

L'accroissement de la population du royaume ne laisse pas que d'être assez rapide : le recensement de 1815 la portait à 835,000 âmes, celui de 1825 à 1,000,000, ce qui donne une augmentation de 165,000 ou d'environ un cinquième. Cette progression continue, ainsi que nous le ferons voir dans les tableaux statistiques. On l'attribue, avec quelque raison, à l'influence d'un gouvernement constitutionnel.

Cette influence se fait encore remarquer sous des rapports non moins importants. Ainsi, malgré sa situation aux extrémités de l'Europe, la Norvége n'en avance pas moins dans la voie des améliorations. Elle possède même une masse de lumières beaucoup plus grande que certaines contrées européennes les plus favorisées par la nature du climat, par la variété et l'abondance des productions. L'université de Christiania compte des professeurs distingués et des collections scientifiques du plus grand prix. Sur les fonds de l'instruction publique, le gouvernement a fait exécuter, dans le royaume et au-dehors, des voyages dans l'intérêt des sciences ; à Christiania et à Drontheim on a organisé des écoles d'enseignement mutuel destinées à répandre ce mode d'instruction : déjà il est mis en pratique à Bergen, à Christiansand, à Kongsberg, à Laurvig, à Friderikshall, à Osterrisœr, à Friderikstad et à Drammen ; ainsi, sur une population d'un million d'individus, on compte environ 165,000 écoliers. L'instruction publique en France est loin de présenter un résultat aussi satisfaisant. Dix élèves de la classe des paysans sont élevés aux frais de l'État dans l'école royale d'agricul-

ture. La société patriotique établie dans la capitale distribue chaque année des prix à ceux qui introduisent ou répandent les améliorations les plus utiles dans toutes les branches de l'exploitation rurale. Christiania possède depuis peu d'années une école militaire pour le génie et l'artillerie. A Drontheim on a fondé une institution pour les sourds-muets. On s'occupe d'améliorer le sort des aliénés ; des caisses d'épargnes ont été fondées à Christiania, à Drontheim, à Bergen, à Christiansand, à Drammen, à Arendal, à Moss, et à Tœnsberg. On a organisé entre les villes des côtes, et entre le royaume et l'étranger, un service de bateaux à vapeur ; celui de la poste a été établi dans plusieurs diocèses, et même dans le Finmark. Conformément à un vœu exprimé dans le storthing, les mines de fer de Kongsberg et plusieurs manufactures de toiles et d'étoffes de laines ont cessé d'être exploitées pour le compte de l'État ; le levé trigonométrique de la superficie du royaume est sur le point d'être terminé, et celui des côtes se poursuit avec activité ; enfin des traités de commerce sont conclus avec la Grande-Bretagne et le Danemark, et avec la Prusse, la Russie et les États-Unis.

On publie en Norvége un nombre considérable de journaux. Les principales feuilles politiques imprimées à Christiania sont le Journal du royaume (*Rigstidender*) qui paraît deux fois par semaine en hiver, et trois fois en été ; la Feuille du matin (*Morgenbladet*), journal quotidien destiné à la publication des débats législatifs, à la discussion des affaires d'État, et à toutes les nouvelles d'intérêt public ou privé; le Journal des départements (*Départements tidender*), qui est la feuille du gouvernement, et qui paraît tous les lundis ; et le Journal du commerce (*Handelstidender*). Un grand nombre d'autres journaux d'une importance secondaire se publient, soit à Christiania, soit dans les autres villes du royaume, telles que Arendal. Bergen, Christiansand, Drammen, Friderikshall, Laurvig, Moss et Drontheim. Il paraît aussi en Norvége plusieurs journaux scientifiques : le *Magasin des sciences naturelles*, le *Journal des sciences médicales*, et la *Collection des écrits relatifs à l'histoire de la nation et de la langue norvégiennes*, recueils qui se publient à Christiania ; le *Journal de l'antiquaire norvégien*, imprimé à Bergen ; le *Recueil des écrits de la société royale des sciences de Norvége au dix-neuvième siècle*, publié à Drontheim ; enfin *Le temps présent et le temps passé*, consacré aux institutions municipales et aux diverses branches d'industrie, imprimé à Arendal.

La Norvége possède une banque générale dont le point central est à Drontheim, et qui a des caisses particulières dans les autres chefs-lieux. De plus, il circule dans le royaume un papier-monnaie de la valeur de 1, 5, 10, 50 et 100 dolers, c'est-à-dire d'environ 4, 20, 40, 100 et 200 fr.; mais il jouit d'un tel crédit, que pendant l'année 1830 on n'a demandé le remboursement de ce papier que pour une somme de 12,000 fr.

La principale branche d'industrie norvégienne est certainement la pêche : les exportations annuelles que fait le royaume en harengs et en morue sont évaluées à 6 ou 7 millions de francs. En 1827, il vendit à l'Angleterre plus de 1,100,000 homards. Le négociant de Bergen approvisionne l'Espagne et l'Italie de cette immense quantité de poissons que l'on y consomme pendant le carême ; l'hiver, le Norvégien nourrit même ses bestiaux avec des entrailles de poissons ; par la vente de ses fers, il s'approvisionne, dans les ports de la mer Baltique, de la quantité de blé nécessaire à sa consommation ; le commerçant anglais recherche les mâts et les planches de Christiania ; les sapins de Drontheim, moins estimés, sont enlevés par l'Irlandais. Avec ces matières premières et beaucoup d'autres d'une moindre importance, l'habitant de la Norvége se procure les douceurs de la vie et même les jouissances du luxe : les femmes des vallées les plus reculées portent sur leur cou des mouchoirs de Masulipatam ; dans les monts Dovre-field, les hôpitaux sont toujours abondamment pourvus de thé, de sucre et de café ; les riches couvrent leurs tables de flacons de Bordeaux et de Chypre, d'oranges de Malte et de raisins de Corinthe ; enfin, dans ce pays que l'on ne cite point pour sa richesse, les meubles d'acajou, les porcelaines précieuses et les mets recherchés ne sont pas plus rares sous le toit hospitalier du négociant de Bergen et de Christiania, que chez le riche marchand de Londres, ou que chez le brillant banquier de Paris.

LIVRE SOIXANTE-TROISIÈME.

Suite de la description de l'Europe. — Description de la Péninsule scandinave. — Deuxième section. — Description de la Suède.

Le caractère des habitants de la Suède, et sous certains rapports la constitution physique du pays, offrent plus d'un trait de ressemblance avec le peuple et le climat de la Norvége. Considérons-les d'abord sous le point de vue physique. La race dominante est l'*indo-germaine*, à laquelle appartiennent les Suédois proprement dits; celle qui est ensuite la plus nombreuse est la race *hyperboréenne*, dans laquelle on range les Lapons; quant aux individus de la *race finnoise*, ils sont en petit nombre en Suède depuis que la Finlande est devenue une province russe.

On se représente les Lapons comme des hommes d'une très petite stature, d'une couleur basanée ou jaunâtre, et d'une physionomie désagréable : rien n'est moins exact que l'idée qu'on s'en fait. Dans le nord de la Laponie norvégienne et suédoise, ils sont plus grands que dans le sud; cependant leur taille ne dépasse pas 5 pieds 2 pouces; leur teint cuivré est plutôt le résultat d'un séjour habituel dans des huttes enfumées qu'un caractère de race. Les Lapons montagnards, qui vivent presque toujours à l'air, ont la peau très peu basanée; la plupart de leurs femmes sont même assez blanches; chez les deux sexes on remarque des figures aussi agréables que chez les autres peuples.

Dans la *Westro-Bothnie*, disent les voyageurs, la force physique et la beauté distinguent l'un et l'autre sexe; une hospitalité sans bornes envers l'étranger, une humeur gaie, un caractère entreprenant, sont des qualités communes à toute la population qui s'étend jusqu'au cercle polaire.

Le peuple de la *Jemptie* a la taille svelte, le corps agile, et la chevelure blonde des Norvégiens.

L'*Helsingien* est brave : il attaque l'ours avec autant d'intrépidité que le montagnard de la Norvége; on a même vu souvent la jeune bergère défendre avec succès, contre un de ces animaux, le troupeau confié à sa garde : il est vrai que, suivant une vieille superstition, l'ours ne peut rien contre une vierge.

Dans les provinces d'*Upland*, de *Westmannie* et de *Dalécarlie*, la population, renommée par sa bravoure, conserve encore les caractères physiques des habitants les plus septentrionaux : des cheveux noirs, des yeux enfoncés, un regard un peu farouche, quoique rempli d'expression et de vivacité; des muscles fortement prononcés, des os saillants, une taille presque gigantesque.

C'est en *Westro-Gothie*, et surtout en *Gothie*, que l'on voit dominer les cheveux blonds, les yeux bleus, les tailles moyennes, sveltes et élancées. Les habitants des autres provinces participent de ces diverses qualités physiques.

La Suède est séparée de la Norvége par les monts *Kœlen* ou *Kiölen*. La distance de la mer à ces montagnes étant beaucoup plus grande qu'en Norvége, les terrains y ont moins de pente, les cours d'eau y sont plus considérables, et les lacs plus nombreux et plus étendus. Le plus important de ses fleuves est la *Tornéa*, dont le cours inférieur sépare la Suède de la Finlande. Il sort du lac du même nom, situé au pied des monts Kiölen, et qui, parmi les rivières qu'il reçoit, compte le *Muonio*, barrière naturelle qui complète celle que forme la Tornéa. Celle-ci parcourt une longueur de 140 lieues. La *Luléa*, qui se jette comme la précédente dans le golfe de Bothnie, n'a que 80 lieues de cours, et l'*Uméa* n'en a que 75. En avançant toujours vers le sud nous verrons le *Dal* qui, formé de deux torrents impétueux, l'Œster-Dal et le Wester-Dal, a, jusqu'à son embouchure dans le golfe de Bothnie près de laquelle il forme une belle cascade, 110 lieues d'étendue. Enfin la *Gœta* ou *Gœta-elf*, qui, avant d'enter dans le lac Wener, porte le nom de Klar, tombe dans le Kattégat après un cours d'environ 120 lieues, et en se frayant un chemin au milieu de rochers escarpés qui forment des cataractes effrayantes. Toutes ces rivières, et beaucoup d'autres que nous ne nommons point, traversent des lacs d'une grande superficie, les quatre plus importants de ces lacs

sont, dans l'ordre de leur grandeur, le *Wener* (1), le *Mœlar* (2), le *Wetter* (3), et le *Hielmar* (4); ils sont tous quatre situés dans la Suède méridionale; le premier est le plus grand de l'Europe, après ceux de Ladoga et d'Onéga dans l'empire russe.

Aucun pays n'était plus facile à canaliser que la Suède; aussi, dès le règne de Charles XI, le gouvernement suédois n'a-t-il cessé de profiter de la disposition du sol pour multiplier les moyens de communication par eau. Le canal d'*Hielmar* ou d'*Arboga* conduit les eaux de cette rivière du lac Hielmar dans celui de Mœlar; le canal de *Sœdertlege,* terminé depuis 1819, réunit les eaux du Mœlar à celles de la Baltique; le canal de *Wœdda* abrège la navigation du golfe de Bothnie avec la Baltique, en évitant le dangereux bras de mer situé entre la Suède et les îles d'Aland; celui d'*Almare-Stœk,* terminé en 1823, établit une communication facile entre Upsal et Stockholm (5); celui d'*Aher* ouvre de nouveaux débouchés pour l'approvisionnement de la capitale. Un canal, long de 35,860 mètres, unit le lac Wener au lac Wiken, plus élevé de 49 mètres; un autre de 22,146 mètres, joint le lac Boren au lac Roxen. D'autres canaux ont été exécutés ou commencés pour rendre navigables plusieurs rivières et donner plus de valeur aux immenses forêts situées dans les provinces septentrionales; mais le plus important est le canal de *Gœta,* que l'on est sur le point d'achever, et qui, à l'aide de plusieurs petits lacs, ouvre un passage facile entre le Wetter et la mer Baltique, sur une étendue de 188,000 mètres.

La Suède possède dans la Baltique deux îles importantes: *OEland* et *Goetland.*

La première est séparée de la terre ferme par le détroit de Kalmar; elle est longue de 30 lieues et large de 3 à 5; son sol est composé de roches schisteuses, siliceuses et calcaires; ses vallées sont agréables et bien arrosées; elle est riche en pâturages et en prairies; elle nourrit un grand nombre de bestiaux et une population nombreuse.

La seconde, beaucoup plus considérable puisqu'elle a 25 lieues de long sur 10 de large, est un plateau calcaire et sablonneux de 150 à 200 pieds de hauteur, sur lequel s'élèvent des collines, dont les sommets nus et arides ont à peu près la même élévation; l'une de ces collines, appelée le *Hoborg* ou *Hoburg,* renferme un grand nombre de cavernes. L'île est arrosée par des lacs et plusieurs rivières; l'une d'elles, appelée le *Lummelund,* sort du petit lac de *Martebœ,* coule pendant quelque temps dans un canal souterrain, et reparaît par une ouverture large de 12 pieds, pour se jeter dans la mer. Le climat de Goetland est beaucoup moins rigoureux que celui des parties de la Suède situées à la même latitude. L'île est riche en forêts et en gibier, en terres labourables et en bestiaux; les mérinos y sont parfaitement acclimatés; les chèvres y atteignent une très haute taille. L'agriculture y est susceptible de grandes améliorations; mais comme l'île ne nourrit point de familles nobles et que les propriétés y sont très divisées, l'habitant y est dans l'aisance et se procure des denrées coloniales, du vin et d'autres objets de première nécessité, en échange de ses bois, de son goudron, de ses marbres, de ses poissons, de ses bestiaux et des excellents navets qu'il cultive.

Une petite île remarquable sous d'autre rapports est celle d'*Hven*, dans le Sund; sa circonférence est de deux lieues. Elle fut donnée au célèbre Tycho-Brahé par le roi de Danemarck, Frédéric II, qui y fit construire un édifice magnifique nommé *Uranienbourg,* c'est-à-dire palais d'Uranie. « C'était là que Tycho demeurait, entouré de ses livres, environné de nombreux disciples, visité même par des princes souverains, entre autres par Jacques VI, roi d'Écosse, qui y passa huit jours en 1590. Ce château, qui avait 75 pieds d'élévation, renfermait des logements pour les Indiens, une imprimerie, un laboratoire de chimie, et plusieurs appartements avec des lambris ornés de peinture. Tycho dit y avoir dépensé, outre les sommes fournies par le roi, 100,000 écus danois de sa propre bourse. Un pavillon, situé plus au midi, portait le nom de *Stelleborg* (château des étoiles); il servait aux observations astronomiques faites pendant le jour. » On voit encore les ruines de ces inté-

(1) Le *Wener*, long de 35 lieues sur 20 de largeur. — (2) Le *Mœlar* a 25 lieues de long sur 9 à 18 de large. — (3) Le *Wetter*, de 24 lieues de long sur 6 à 7 de large. — (4) Le *Hielmar* a 16 lieues de long sur 4 de large. — (5) Consultez le résumé des rapports faits au roi de Suède et de Norvége, sur les travaux exécutés en 1823 : *Revue encyclopédique* de 1824. — *Hertha*, 5 vol. 1826.

ressantes constructions. Dans ces dernières années, on a fait, sur l'emplacement qu'elles occupent, des fouilles qui ont eu pour résultat la découverte d'un édifice antique.

La constitution physique de la Suède a été le sujet des observations de plusieurs naturalistes distingués; l'un d'eux, dans un travail fait avec beaucoup de précision et de clarté, nous en donne une idée assez juste pour que nous puissions en tracer en peu de mots les principaux caractères[1]. Nous avons déjà vu que le *gneiss* et le *granite* dominent dans les montagnes que nous considérons comme formant le système *scandinavique*. Partout où l'on aperçoit ces deux sortes de roches, elles alternent ensemble, passent insensiblement de l'une à l'autre, comme si elles avaient été formées en même temps, et la première occupe toujours une étendue plus considérable que la seconde. Cependant celle-ci se montre seule principalement sur les bords du Muonio, sur les côtes de la Baltique, au nord de Kalmar, et dans les provinces de l'Upland, de la Westmannie, de l'Ostro-Gothie et de la Westro-Gothie. Le gneiss renferme les plus importants filons de fer, de cuivre et de plomb argentifère exploités en Suède. Cette roche contient un bien plus grand nombre de couches d'autres roches que partout ailleurs; dans les montagnes, elles sont généralement inclinées du nord-est au sud-ouest. Les plus anciens terrains à débris organiques sont, en Suède, beaucoup plus étendus, relativement à leur épaisseur, que dans les autres contrées de l'Europe. On y voit se succéder des calcaires compactes renfermant des dépouilles de ces animaux marins à enveloppe cloisonnée, appelés *orthocères*, des schistes argileux contenant de petits corps organisés que Linné nomma le premier *graptolithes*, et appartenant à la même famille que les précédents; enfin des grès et différentes sortes de roches formées de diverses substances agglomérées. La Dalékarlie, la Jemptie, la Néricie et l'Ostro-Gothie sont couvertes de ces anciens dépôts. C'est en Skanie que l'on voit paraître des formations moins anciennes comprenant les terrains houillers et le calcaire à coquilles de l'ancienne mer, le *muschelkalk* des Allemands, auquel succèdent, dans l'ordre de

[1] *Hisenger* : Introduction à la géographie minéralogique de la Suède.

leur formation, des couches sableuses et calcaires ainsi que des bancs épais de craie. Dans cette province, des roches qui portent les caractères d'une origine ignée traversent les divers terrains et se montrent à la surface du sol. C'est sur son territoire que l'un de nos savants[1] a reconnu dans les vastes dépôts de sables, de cailloux roulés et de blocs énormes de rochers granitiques qui forment aux environs d'Upsal, sur les bords du lac Wener et jusqu'au détroit du Sund, ces collines appelées *ose* en suédois, l'origine des dépôts de même nature qui couvrent le duché de Mecklenbourg, la Poméranie et les provinces russes, jusqu'à l'embouchure de la Neva. Ainsi, ces débris ont dû être entraînés du haut des montagnes scandinaves des deux côtés de la Baltique, alors que cette mer n'existait point encore.

Un mot nous suffirait pour donner une idée de la richesse des mines de fer de la Suède : on les exploite à ciel ouvert comme des carrières de pierres, et l'on a calculé qu'elles pourraient à peine être épuisées dans quinze siècles. Cependant pour en faire apprécier plus exactement l'importance, nous donnerons le produit annuel moyen des principales substances minérales que la Suède tire de son sol :

Or.	2	kilogrammes.
Argent.	1,500	quintaux métriques.
Cuivre.	10,500	*id.*
Fer.	850,000	*id.*
Étain.	180,000	*id.*
Cobalt	300	*id.*
Manganèse. . .	1,300	*id.*
Plomb.	600	*id.*
Zinc.	2,000	*id.*
Alun.	15,000	*id.*
Soufre.	1,000	*id.*
Sulfate de fer. .	2,800	*id.*
Houille	300,000	*id.*

La valeur totale de toutes les substances minérales exploitées en Suède s'élève à la somme de 36,000,000 de francs.

Ce que nous avons dit de la végétation en Norvége convient à celle de la Suède; cependant nous ajouterons, d'après les recherches d'un savant botaniste[2], que la primevère

[1] M. *Al. Brongniart* : voyez sa Notice sur les blocs de roches des terrains de transport en Suède. Annales des Sciences naturelles, tom. XIV. — [2] M. *Fries*, auteur d'un mémoire intitulé : Excursions botaniques dans quelques provinces de la Suède.

(*primula elatior*), qu'on voit fleurir dans nos bois dès les premiers jours du printemps, se montre communément en Skanie; que l'érable commun (*acer campestre*), le plus petit de ce genre, s'élève à côté de plusieurs arbres de nos forêts; que l'humble asaret (*asarum europeum*) rampe à la surface du sol dans les terrains sablonneux; que le millepertuis (*hypericum humifusum*) se fait reconnaître par sa fleur jaune dans les sables de Bleking; que le saule amandier (*salix amygdalina*) multiplie dans les lieux humides ses flexibles rameaux, et voit croître à ses pieds la myosotide vivace (*myosotis perennis*), aux fleurs du plus joli bleu. Vers le 62ᵉ et le 63ᵉ degré, les arbres fruitiers cessent de prospérer; le cerisier n'est plus qu'un chétif arbrisseau. Mais la nature a multiplié depuis cette latitude jusqu'aux extrémités septentrionales de la Suède, avec plusieurs ronces connues dans le reste de l'Europe, deux espèces, dont les fruits délicieux seraient goûtés avec plaisir même dans nos climats. L'une est le *rubus arcticus;* sa baie rafraîchissante, sucrée, aromatique, tient le milieu entre la fraise et la framboise. On a vainement cherché à l'acclimater dans la Suède méridionale; on dirait qu'elle a été donnée à la Bothnie septentrionale pour la dédommager des arbres fruitiers qui lui manquent. L'autre, plus répandue, le *rubus chamærorus*, descend jusqu'au 60ᵉ degré; elle fournit aux Suédois une espèce de limonade aussi saine qu'agréable. L'abondance de ses baies et la nécessité de les utiliser en ont multiplié l'usage à l'infini. La mousse des rennes (*cenomyce rangiferina*) est non seulement la nourriture de ces animaux, mais on la donne aussi aux vaches et aux autres bêtes à cornes; elle rend le lait et le beurre plus gras. Les habitants en mangent quelquefois, et le docteur Clarke dit qu'elle est croquante et agréable. La *rocella tinctoria,* qui abonde aux environs de Gottenbourg et dans d'autres parties de la Suède, est un objet de commerce et même d'exportation pour la teinture écarlate qu'elle fournit. Le *lycopodium complanatum* est employé par les habitants à teindre leur laine. Enfin les feuilles des arbres, à mesure qu'elles tombent, sont soigneusement ramassées pour augmenter la provision de nourriture pour le bétail.

Toute la partie de la Suède comprise entre le détroit du Sund et le cours du Dal a fait, depuis vingt à trente ans, de grands progrès en agriculture; elle produit du froment, du seigle, de l'orge, de l'avoine et des légumes farineux en assez grande abondance. Aussi, depuis 1826 que ces progrès ont été le plus sensibles, le gouvernement suédois a-t-il laissé libre la fabrication des eaux-de-vie et frappé d'un droit les blés étrangers. La Gothie produit assez de fèves, de pois, de pommes de terre, de lin et de tabac pour la consommation de ses habitants; cependant un petit nombre de cantons seulement fournissent assez de grains, et tous les ans il y a des importations. Dans la Dalékarlie, la Jemptie et l'Angermanie, on cultive partout le lin, le chanvre et la pomme de terre; mais, au nord de ces provinces, l'insuffisance des récoltes oblige quelquefois, comme en Norvége, l'habitant à mêler avec le grain l'écorce du *pinus silvestris* pour se procurer une nourriture plus abondante. Le défrichement et la consolidation des sables mouvants se poursuivent avec activité dans certaines provinces. Dans le nord de la Skanie, on a planté, en 1828, près de 83,000 pieds d'arbres, et semé en blé de grands espaces de terrains. Divers encouragements ont été donnés à l'amélioration des races de brebis suédoises; une bergerie de mérinos a été établie aux frais du roi, et l'introduction des brebis de Saxe promet un succès complet.

Le sommet et la pente des montagnes sont couverts de verdure; les fermes sont situées sur une série d'éminences aplaties; les troupeaux de bétail paissent tout autour depuis le sommet jusqu'aux pieds, et quelquefois en des endroits tellement escarpés qu'on s'étonne comment ils peuvent s'y tenir. En quelques endroits l'élévation de ces fermes est si extraordinaire, que les maisons et les troupeaux paraissent au-dessus des nuages, à la limite des neiges perpétuelles.

La propriété foncière, en Suède, est généralement divisée en domaines d'une médiocre étendue. Les plus grandes fermes excèdent rarement 80 hectares. Les bâtiments d'exploitation et d'habitation sont presque toujours construits en bois et recouverts en chaume.

Les maisons des paysans suédois sont en bois; sur la couverture, habituellement en planches, on étend de l'écorce de bouleau en guise de toiles, et sur cette écorce une couche de gazon assez épaisse pour que l'herbe y

croisse aussi vigoureusement que dans une prairie naturelle. Les murs sont souvent peints en rouge. Ces habitations sont généralement très petites.

Le climat de la Suède, généralement moins rude que celui de la Norvége, est toujours un sujet d'étonnement pour l'étranger. En Gothie, la douceur de la température et la fertilité du sol ont tellement favorisé la reproduction, que, bien que cette province soit à peine égale au quart de tout le royaume, sa population en forme à peu près les deux tiers. A Stockholm, l'Allemand des bords de la Baltique ne retrouve point ces brouillards qui s'étendent sur une grande partie de l'Allemagne ; le Français n'y regrette point le climat du nord de la France, il n'y éprouve même pas ces changements brusques et fréquents qui nuisent à l'agrément du séjour de Paris.

Dans la capitale du royaume, les plus longs jours et les plus longues nuits sont de 18 heures et demie, et les plus courts de 5 heures 54 minutes ; à Lund, le plus long jour est de 17 heures 18 minutes, et le plus court de 6 heures 56 minutes ; à Torneo le plus long jour est de 21 heures et demie, et le plus court de 2 heures et demie ; enfin, près d'Ober-Torneo on peut voir le soleil pendant la nuit de la Saint-Jean.

La Laponie suédoise (*Lap mark*) présente un climat qui étonne le voyageur parti des régions tempérées. L'été comprend ce qu'en d'autres pays on nomme le printemps et l'automne ; il se compose de 56 jours qui présentent les caractères suivants :

Juin, le 23, la neige fond.
Juillet, le 1er, la neige a disparu.
— le 9, les champs sont couverts de verdure.
— le 17, les plantes naturelles, semées ou cultivées, sont en pleine croissance.
— le 25, elles sont en floraison complète.
Août, le 2, les fruits sont mûrs.
— le 10, les plantes laissent échapper leurs graines.
— le 18, la neige commence à tomber ;

et depuis cette époque jusqu'au 23 juin de l'année suivante le sol est partout couvert de neige et les eaux de glace.

A Œfver-Kalix, près la frontière du nord, l'hiver dure 9 mois, et l'été 3 mois qui se terminent avec celui de septembre ; le soleil ne quitte pas l'horizon dans la saison des plus longs jours, et ne se montre point dans celle des plus longues nuits.

En général, on respire en Suède un air pur, et l'on n'y éprouve jamais les ravages des maladies contagieuses. La beauté d'un été chaud et sec, qui, dans sa courte durée, voit les frimas disparaître tout-à-coup, et, presque d'heure en heure, les plantes se parer de feuilles et de fleurs, fait oublier que le printemps y est inconnu. L'Europe méridionale, ainsi qu'on l'a dit avec justesse, ne connaît pas cette douce clarté d'une matinée ou d'une soirée du Nord, cette lente disparition des rayons du soleil réfléchis dans un océan de nuages pourprés, et ces nuits encore embellies par la faible lueur du crépuscule, au moment où l'aube matinale se montre à l'orient.

Parcourons maintenant la Suède dans toute sa longueur, visitons les villes, esquissons les mœurs des principales provinces, et lorsque arrivés à l'extrémité méridionale de la péninsule scandinave, nous examinerons ses institutions, son industrie et son commerce, nous aurons préparé le lecteur à apprécier sous tous les rapports la monarchie suédoise.

La Suède se divise, comme la Norvége, en trois grandes régions : la plus septentrionale est le *Nordland*, en suédois *Norrland*, ou *Pays du Nord;* au centre c'est le *Svealand* ou la *Suède*, et au sud le *Gœtland* ou la *Gothie*.

Les villes suédoises sont en général très peu peuplées ; il ne faut point s'en étonner : on ne connaît pas dans ce pays cette foule d'oisifs qui viennent consommer au sein des cités leurs pensions ou les revenus de leurs terres ; le propriétaire, le noble même, jouissent à la campagne et au sein de leur famille de toutes les douceurs de la vie domestique et des occupations agricoles, laissant aux fabricants et aux négociants à peupler les villes et les ports de mer.

Entrons dans la province de *Pitea,* pays couvert de forêts, surtout dans la partie voisine de la mer. *Lulea* ou *Luleo* est une petite ville de 1,500 habitants au plus, dont le port, à l'embouchure de la rivière du même nom, fait quelque commerce avec les Lapons. Les alluvions de la rivière ont fait abandonner l'an-

cienne Lulea, ou *Gamla-Lulea*, maintenant trop éloignée de la mer. Le bourg de *Gellivara*, à 43 lieues au nord de Lulea, renferme 1,100 habitants, population occupée dans des forges importantes et dans de riches mines de fer. Quoique chef-lieu de préfecture, *Pitea* est encore moins importante; elle occupe une langue de terre qui s'avance dans le golfe de Bothnie.

Chef-lieu de la *préfecture de Umea*, la ville de ce nom, avec 1,400 habitants, entretient une société d'agriculture et une école; elle est, comme les précédentes, à l'embouchure d'une rivière dont elle porte le nom. Cette ville est assez bien bâtie; sa fondation date de 1620.

Pendant l'été, ces deux provinces, qui formaient autrefois la Bothnie septentrionale et la Bothnie occidentale, sont exposées à une sorte de fléau; c'est l'abondance d'une espèce de mouche fort incommode et qui forme des essaims tellement nombreux que l'air en est obscurci. Souvent ces mouches donnent la mort à de chétifs bestiaux en leur suçant le sang jusqu'à la dernière goutte.

Les parties de la Suède septentrionale que nous venons de parcourir sont peuplées de Lapons, de Finlandais et de Suédois. On y distingue quatre classes de Lapons: ceux des montagnes, ceux des forêts, les pêcheurs et les prolétaires. Les premiers vivent du produit de leurs troupeaux de rennes; ils se tiennent l'été dans les montagnes et l'hiver dans les plaines; leur vie nomade les oblige à transporter avec eux leurs familles, leurs animaux et leurs cabanes ou leurs tentes lorsque le défaut de pâturages ou la saison les force à changer de demeure. Les seconds sont sédentaires; leurs troupeaux de rennes sont moins considérables; ils les conduisent dans les forêts ou bien ils les laissent paître en liberté, et s'occupent de la culture de leurs terres. Les Lapons pêcheurs ont encore moins d'animaux que les précédents; ils les confient à leurs compatriotes des forêts, ou bien, pendant qu'ils exploitent les lacs les uns après les autres, ils envoient leurs femmes et leurs enfants garder les troupeaux dans les montagnes. Les Lapons prolétaires vivent d'aumônes ou se mettent au service des paysans suédois; d'autres, après avoir vu périr leurs troupeaux par les attaques des loups ou par quelque autre accident, fabriquent des paniers et des corbeilles en osier, taillent en bois et en corne des plats, des vases et des cuillères. Dans quelques districts ils construisent des bateaux. Les femmes laponnes savent préparer les peaux des rennes et d'autres animaux; elles font aussi une espèce de matelas de laine et une toile grossière qui sert de doublure à l'habit de peau que porte le mari. C'est aux hommes à faire la cuisine, qui est très simple: elle consiste en lait, fromage, poisson séché avec de l'huile de poisson, et en viandes de rennes assaisonnées de diverses sortes de baies sauvages. Les Lapons sont d'une égalité d'humeur parfaite; jamais leur gaieté ne se dément; leur probité est à toute épreuve; le vol et l'assassinat sont presque inconnus parmi eux; ils sont généralement laborieux et sobres, mais ils résistent difficilement à la tentation de boire des liqueurs fortes. La rigueur du climat, la misère qui atteint fréquemment les Lapons, le peu de fécondité de leurs femmes, s'opposent à l'accroissement de leur population. Les Finlandais ont conservé dans la Bothnie septentrionale les mêmes mœurs qu'en Finlande; seulement ils n'observent pas la même tempérance dans leurs repas de fête. Aux noces on invite souvent jusqu'à 200 ou 300 hôtes qui restent réunis pendant huit jours. Les mariés portent en signe d'union une chaîne autour du cou. La boisson ordinaire du paysan est de l'eau avec du lait ou du petit-lait. Le Westrobothnien et les autres Suédois habitants des mêmes régions, animés de l'amour du travail, unis par la plus franche cordialité, vivent heureux dans leurs ménages, où règnent l'ordre et la propreté. Leurs femmes relèvent leurs charmes naturels par une sorte d'élégance dans leurs vêtements. Ces provinces septentrionales renferment peu de nobles et de négociants; le clergé seul forme la classe la plus respectée, la plus influente et la plus heureuse, parce qu'elle ne doit sa considération qu'à la reconnaissance que les habitants ont pour ses bienfaits.

Suivant le voyageur Schubert, on peut considérer un voyage dans l'ancienne province d'Angermanie, qui forme aujourd'hui la préfecture de *Hernœsand*, comme une promenade dans un beau jardin. Ce n'est qu'une variété continuelle de vallées et de bois, de rivières et de lacs, de bocages riants où l'on entend chanter le merle-mauvis (*turdus iliacus*) qui a mérité le nom de rossignol du Nord. Sans les

golfes qui coupent çà et là ce pays, on se croirait transporté dans les plus belles parties de la Suisse : ce sont des sites aussi pittoresques, d'aussi belles forêts, et jusqu'au bétail qui semble être de la même espèce. C'est une des parties les mieux cultivées de la Suède, quoiqu'on n'y récolte pas autant de grains que l'exigent les besoins de la population. Les soins de l'agriculture empêchent le paysan de se livrer avec succès au commerce ; mais l'habitant des côtes ne néglige pas la pêche, dont les produits considérables consistent principalement en harengs, bien que le chien de mer y soit très commun ; mais l'Angermanien ne possède ni les connaissances ni l'espèce de barque nécessaires à ce genre de pêche. Celle que l'on fait dans les fleuves et les lacs est très productive. L'exploitation des forêts présente aussi de grands avantages.

C'est dans ce pays que l'on peut juger les bienfaits que peut répandre sur une population laborieuse un clergé animé de l'amour des lumières et du pays. « On peut citer plus de vingt ministres qui, chacun dans son canton, ont répandu par leur exemple les principes d'une bonne agriculture et excité l'ardeur pour toutes sortes d'entreprises utiles. Dans toute l'Angermanie on m'a nommé la femme d'un ministre, morte à l'âge de cent ans, et qui a introduit dans cette province la filature du lin, branche d'industrie qui était inconnue il y a soixante ans, et qui maintenant y entretient une aisance étonnante pour un pays aussi peu favorisé de la nature et situé à 64 degrés de latitude [1].

Visitons le chef-lieu de cette préfecture.

Hernæsand, plus considérable qu'aucune cité du Nord, porte le nom de la petite île d'***Hernœn***, sur laquelle elle est située. Sa position à l'entrée d'un golfe donne de l'importance à son port ; elle est le siége d'un évêché ; sa construction est régulière ; elle renferme plusieurs fabriques d'eau-de-vie de grains, d'huile et de toile, et possède un collége, un jardin botanique et une imprimerie qui publie des ouvrages en langue laponne. La plupart de ses maisons sont en bois, ainsi que l'hôtel-de-ville, qui est cependant d'une très belle apparence. Les rues, à l'exception de quelques unes, sont parées.

[1] C'est ce que publiait *Malte-Brun*, en 1810, dans le *Journal des Débats*.

La préfecture de ***Œstersund***, qui se termine à l'ouest par la chaîne de montagnes qui sépare la Suède de la Norvége, est hérissée de sommités couvertes de neiges éternelles et de forêts magnifiques peuplées d'élans, de rennes, d'ours, de lynx, d'écureuils, et même de castors. Le défaut de rivières navigables et de bonnes routes y est un obstacle à la prospérité du commerce. Son chef-lieu, son plus important marché, est la petite ville d'*OEstersund*, sur la rive orientale du lac Storsiœn, si l'on peut donner le nom de ville à une réunion de quelques habitations qui ne renferment pas 300 individus. A 30 lieues au sud-ouest, *Liusnedal* est une paroisse de 135 habitants dont la plupart sont employés à une forge qui livre annuellement 1,500 quintaux de fer au commerce.

Nous venons de voir les quatre préfectures du Nordland. Donnons une idée du climat de cette région. Les variations que les saisons y subissent sont vraiment remarquables. « Le 12 juin, dit M. Schubert, je vis plusieurs champs de céréales dont quelques uns étaient ensemencés depuis huit jours, et d'autres depuis quinze, et cependant au mois de mai la terre était encore couverte de neige et de glace. De tels effets ne sont pas rares au-delà du 64e parallèle. Après un printemps qui ne dure que quelques jours, l'été commence au milieu de juin ; la chaleur augmente avec rapidité, et la végétation suit la même progression. Si l'expression proverbiale *voir croître l'herbe* peut trouver une juste application, c'est à l'égard du Nordland. Deux jours sont à peine écoulés depuis la fonte de la neige, que l'herbe a déjà atteint la hauteur d'un pouce. Entre les semailles et la récolte il s'écoule souvent à peine neuf semaines, rarement onze ou douze ; et dans cet espace de temps le foin est coupé deux fois. L'été finit au commencement de septembre ; l'automne est de courte durée, et l'on ressent presque aussitôt l'hiver avec toutes ses rigueurs [1]. »

Les anciennes provinces de *Gestricie* et d'*Helsingie* forment la préfecture de ***Gefleborg***, où l'on trouve sur plusieurs points d'immenses forêts de pins et de sapins, une multitude innombrable de lacs, qui, communiquant entre eux par mille canaux naturels, la

[1] *F. W. Von Schubert* : Reise durch das nœrdliche Schwden und Lappland, etc.

rendent en grande partie marécageuse. Bien que le pays soit peuplé, les récoltes en grains ne suffisent pas à la consommation des habitants; mais l'avoine, l'orge et la pomme de terre y sont cultivées avec succès; le lin y forme aussi une branche importante de culture. Les habitants élèvent avec soin des bêtes à cornes qui donnent un laitage excellent et des chevaux d'une belle espèce. Les forêts renferment des loups, des ours et d'autres animaux sauvages; les rivières nourrissent des saumons, des esturgeons et d'autres poissons délicats. L'Helsingien, à force de travail et de soins, a su rendre le pays qu'il habite un des plus heureux de l'Europe. Ses troupeaux lui fournissent en abondance du beurre et des fromages excellents; ses exportations en fer et en chanvre sont considérables. Ses habitations sont commodes, solides et garnies de tout ce qui est nécessaire; chez les riches, une chambre est ordinairement remplie de plus de linge et d'habits que la famille n'en pourrait user dans un siècle. L'ordre et la prévoyance sont les vertus caractéristiques de ce peuple.

Le chef-lieu de la *préfecture de Gefleborg* est *Gefle*, ou *Gevalie*, à l'embouchure d'une petite rivière appelée Gefle-an. Elle a des maisons proprement bâties, partie en pierre et partie en bois; des rues irrégulières, mais larges et bien pavées; un assez bon port, deux chantiers de construction, des manufactures, plusieurs écoles et un gymnase renommé. La rivière dont elle porte le nom est divisée en deux moitiés et y forme de petites cascades; près du rivage, sont situés des jardins qui rendent l'aspect de cette ville charmant. Gefle est une des villes de Suède les mieux situées pour le commerce.

La préfecture de *Falun* se compose de l'ancienne province de Dalékarlie, pays montagneux, riche en mines de cuivre et de fer, et arrosé par le Dal, qui coule au milieu de cette vaste vallée dans laquelle s'étend le lac Siljan, dont la surface irrégulière est parsemée d'îlots et dont les bords sont entourés de prairies et de belles forêts de sapins. A *Falun*, ou *Fahlun*, son chef-lieu, située dans une vallée et divisée en deux parties par une petite rivière qui unit le lac *Varpan* et celui de *Rums*, on fabrique des toiles, des rubans, des pipes; des manufactures de produits chimiques et des filatures de coton et de laine y sont aussi établies; son école de mineurs a de la réputation. C'est dans les environs de cette ville que se trouvent les mines de cuivre les plus considérables du royaume, ainsi que quelques mines d'or et d'argent; on évalue à 500 le nombre d'ouvriers qui y sont employés. En suivant la pente de la rivière, nous verrons sur ses bords *Hedemora*, ou *Hedmora*, située entre deux petits lacs, ville ancienne, mal bâtie et peu peuplée; plus bas, le bourg d'*Avestad*, avec 800 habitants occupés aux travaux de trois fonderies de cuivre, d'une forge pour le fer et d'une scierie.

Le Dalékarlien a de grandes relations de commerce avec le Norvégien; c'est au plus fort de l'hiver qu'il franchit les montagnes pour porter ses produits aux marchés de Drontheim. Ces voyages se font par caravanes de 300 à 400 hommes, et de plus de 1,000 chevaux. C'est un spectacle singulier que celui de ces paysans faisant retentir les airs de leurs chants joyeux, montés dans de légers traîneaux glissant avec la rapidité du vent sur la neige ou sur la surface des lacs solidifiés par le froid.

Dans la préfecture de *Westeras*, ou *Wæsteræs*, formée de l'ancienne province de Westmannie, nous verrons *Arboga*, petite ville arrosée par la rivière dont elle porte le nom. C'est l'entrepôt du fer et du cuivre exploités dans le pays; on y fabrique des tissus de laine et des objets de sellerie. Ses environs sont intéressants par un bois réputé sacré chez les anciens Scandinaves, des tertres qui paraissent avoir servi de tombeaux, et d'autres restes d'antiquités. Près de *Kœping*, qui commerce en tabac et en fer, on voit aussi le tombeau d'un héros scandinave. *Westeras*, le chef-lieu de la préfecture, est situé à l'embouchure du Svart-elf, dans le lac Mœlar. Elle est le siége d'un évêché; sa cathédrale, assez belle, renferme le tombeau élevé par Gustave III à Érik XIV. Elle possède une bibliothèque peu considérable, mais qui renferme des manuscrits précieux. La petite ville de *Sala* est bâtie avec régularité; on continue à exploiter dans ses environs une mine d'argent qui était autrefois fort riche, mais dont les produits couvrent à peine aujourd'hui les frais d'exploitation.

En approchant d'*Upsal*, ou d'*Upsala*, on

aperçoit, sur une hauteur, un château qui fut bâti par Gustave Ier. Cette ville, appelée jadis *OEster-Aros*, est arrosée par la petite rivière de la Fyrisa, que l'on traverse sur des ponts en pierre. Elle est célèbre par son université, où l'on compte 60 professeurs et plus de 800 élèves. Sa situation dans une plaine fertile, à 15 lieues de Stockholm, est favorable à un établissement de ce genre, qui, autant qu'il est possible, doit être placé loin des objets de tentation que renferme toujours une capitale. Linné, Kronstedt, Bergmann, Wallerius et plusieurs autres grands hommes, y ont occupé des chaires. Les bâtiments réservés à cette université sont sans contredit les plus beaux de la ville. L'académie gustavienne, que Gustave-Adolphe fit construire, renferme une bibliothèque de 80,000 volumes ; on y remarque aussi une belle collection de manuscrits. Dans la salle qui leur est destinée, Gustave III fit déposer deux coffres pour être ouverts cinquante ans après sa mort; c'est en 1830 que ses intentions ont été remplies. Le même édifice contient l'amphithéâtre d'anatomie ; à l'observatoire, parfaitement situé, est jointe une bibliothèque considérable, composée d'ouvrages sur l'astronomie. Le laboratoire de chimie et de physique, le musée d'histoire naturelle et le nouveau jardin botanique sont des collections d'une grande richesse. Le cabinet de minéralogie se compose de 18,000 morceaux. Dans le nouveau jardin botanique, fondé par les soins de Gustave III, et que l'on peut considérer comme une des plus belles promenades de la ville, s'élève un superbe édifice dans lequel se trouvent des collections d'histoire naturelle, l'habitation du professeur de botanique et les salles destinées aux cours. Les bâtiments de l'université comprennent aussi des salles d'armes et de danse, ainsi qu'un magnifique manége pour l'école d'équitation. Près de l'archevêché, se trouve le local où les étudiants s'exercent aux jeux gymnastiques. La ville compte encore d'autres établissements utiles. Tels sont l'*Académie de Charles*, ou le consistoire académique, dont l'une des salles renferme un riche cabinet de médailles où l'on voit une collection presque complète des monnaies de Suède depuis les temps les plus anciens, ainsi qu'un grand nombre de monnaies arabes du neuvième siècle qui ont été trouvées dans le Gœtland et dans d'autres parties de la Suède ; la Société des sciences fondée en 1712 par Eric Berzelius, d'abord bibliothécaire et qui devint archevêque d'Upsal ; l'école cathédrale, espèce d'école secondaire où l'on enseigne la littérature et les sciences ; les écoles du dimanche, qui se tiennent dans une des salles de la sacristie de la cathédrale ; une école pour les pauvres ; une maison de travaux volontaires pour la classe indigente ; une institution particulière pour le soulagement des personnes de distinction victimes des vicissitudes de la fortune, et principalement pour les femmes ; un hôtel des invalides, dont une partie sert de maison de correction ; enfin une société biblique.

Les maisons d'Upsal sont bâties les unes en pierre et les autres en bois ; les plus belles ont des jardins d'où la vue s'étend au loin dans la campagne ; ses rues sont larges et droites, principalement celles qui aboutissent à sa grande et superbe place. Sa cathédrale, couverte en lames de cuivre, est la plus vaste et la plus magnifique église de la monarchie suédoise : elle rappelle par sa construction celle de Notre-Dame de Paris. Elle fut commencée en 1258 et terminée en 1435. Sa longueur est de 330 pieds, sa largeur de 140 et sa hauteur de 105. Quatre rangs de colonnes légères supportent la voûte du temple. A l'entrée on remarque la figure du roi saint Olaf, foulant aux pieds un monstre, symbole de l'idolâtrie ; c'est dans la nef que les souverains suédois recevaient la couronne et qu'ils prenaient jadis le titre de rois d'Upsal. L'intérieur de cet édifice est rempli de tombeaux et d'autres objets du plus grand intérêt : près de l'autel reposent les cendres d'Olaüs Petri, le réformateur de la Suède ; plus loin un monument en albâtre renferme les restes de Gustave Ier et de ses trois femmes. Ici, l'on voit le cercueil en argent d'Érik IX, et les sarcophages de plusieurs rois de Suède ; là c'est le magnifique monument en marbre érigé à la mémoire du baron Charles de Geer, historien et naturaliste ; un autre se fait remarquer par sa simplicité : c'est celui de Linné, élevé en 1798 par les amis de ce grand homme. Dans les deux sacristies d'autres objets frappent les regards : l'une contient les portraits des principaux ecclésiastiques de la Suède ; dans l'autre on voit le vêtement que portait l'infortuné Nils Sture, ou Nicolas Sture, si injustement accusé de

trahison par Eric XIV, et poignardé de la main de ce prince dans le château d'Upsal ; la pierre à repasser, longue de trois pieds, que le roi de Suède Albert de Mecklenbourg envoya par dérision à la reine Marguerite de Danemark, afin qu'elle s'en servît pour aiguiser ses aiguilles, plutôt que de se préparer à lui faire la guerre, et le drapeau que cette reine fit faire avec les morceaux de ses chemises et qu'elle lui envoya en retour. On sait qu'Albert appelait Marguerite *le roi sans-culotte*, et que cette guerre d'épigrammes se termina par la bataille de Falkœping, dans laquelle la victoire plaça la couronne de Suède sur la tête de Marguerite. Une autre salle contient plusieurs objets de grand prix, tels qu'une croix en vermeil renfermant un morceau de bois de la vraie croix, envoyé par le pape Alexandre III; un calice en or de 17 pouces de hauteur, enrichi de diamants, qui fut pris à Prague par Kœnigsmark, ainsi qu'une vieille idole en bois, représentant le dieu Thor.

Upsal renferme une seconde église, située en face du palais archiépiscopal. Elle est d'une grandeur moyenne; mais l'architecture en est très belle et l'intérieur richement décoré : sur l'autel s'élève une croix en or.

« La bibliothèque d'Upsal, dit un voyageur français, contient un trésor qui, pour moi, était d'un prix infini, et que je ne négligeai pas de visiter : c'est le manuscrit fameux sous le nom de *Codex argenteus*, le manuscrit d'argent. Il contient une traduction en langue gothique d'une portion de la Bible. Cette traduction a été faite au quatrième siècle par un évêque arien, le Goth Ulfilas, pour ceux de ses frères qui habitaient la Mésie. C'est le plus ancien monument des langues du Nord. Cet Ulfilas inventa un alphabet qui était une altération de l'alphabet grec. Il inventa même une sorte de procédé typographique pour tracer les caractères. En effet, sur un fond violet se détachent en relief les caractères d'un aspect ordinairement argenté. Les initiales des chapitres et quelques passages sont en or, et également en relief. Cette disposition donnerait à penser que les lettres en or ont été évidées avec un emporte-pièce, et appliquées ensuite sur le fond violet qui les porte. L'histoire de ce manuscrit est curieuse. Découvert en 1597 dans une abbaye de Westphalie, il fut transporté à Prague. Prague ayant été prise par les Suédois en 1648, il fut trouvé dans le butin et envoyé à Christine; mais ses aventures ne se bornent pas là. Après avoir été volé par un soldat, il était dans sa destinée de l'être par un savant; du moins c'est ce dont on a accusé le docte Vossius. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'après sa mort le manuscrit fut racheté de ses héritiers par un grand seigneur suédois, Magnus de La Gardie, et donné à l'université d'Upsal. On le conserve soigneusement dans une boîte fermée à clef (1). »

Les relations sociales sont agréables à Upsal; dans la haute société on trouve plus d'instruction, plus d'aisance, plus de familiarité que dans les autres cités de la Suède : ce que l'on doit attribuer à l'influence de l'esprit universitaire. Il s'établit entre les nobles qui habitent la ville l'hiver, et les professeurs de l'université, des rapports dans lesquels respire la plus parfaite égalité : point de marque de naissance, point de pédantisme de savoir. Outre ces réunions où les rangs sont confondus, les professeurs en ont établi d'autres dans lesquelles on n'admet que des hommes et où l'on ne s'entretient que de sciences et de questions utiles. Les étudiants y sont reçus : ce qui contribue sans doute à leur inspirer l'amour des études sérieuses et le dégoût des futilités auxquelles se livre trop souvent ailleurs la jeunesse. Cependant il existe un autre point de réunion d'un genre tout différent : c'est une association appelée *Gille* ou *club*, composée de cent membres ordinaires, au nombre desquels sont de droit l'archevêque, le recteur de l'université et le gouverneur, et de vingt-cinq membres extraordinaires choisis parmi les étudiants; au moyen d'une cotisation annuelle, on y donne des bals, des repas, des concerts, on y joue à différents jeux, excepté ceux de hasard ou ceux qui n'ont d'autre but que le gain. Tout individu présenté par un membre ordinaire est admis dans cette réunion.

Trois foires se tiennent chaque année à Upsal; c'est à celle de Distings que la ville est le plus animée. Cette foire a lieu en février, et attire de tous les points de la Suède un grand concours de curieux et d'acheteurs. Son origine remonte à une époque très reculée. On sait que les Scandinaves tenaient de grandes assemblées à Upsal au renouvellement de l'année,

(1) *J. J. Ampère* : Esquisses du Nord. Voyez la Revue de Paris, tom. XXXVI. — 1832.

qui était annoncé par la pleine lune après la seconde nouvelle lune du solstice d'hiver; c'est encore ains, que l'on calcule l'époque de cette foire. Les détails que nous venons de donner sur Upsal pourraient faire croire qu'elle renferme une nombreuse population, mais elle contient au plus 5,000 habitants; cependant c'est la plus importante ville de la préfecture à laquelle elle appartient : aussi en est-elle le chef-lieu.

Les environs de cette ville méritent de fixer l'attention par les monuments historiques qu'ils renferment. A une demi-lieue de son enceinte se trouve le petit village de *Gamla-Upsala* (*l'ancien Upsal*), qui était jadis le siége du culte d'Odin. Ici s'élevait un temple magnifique avec un bois sacré qui n'existe plus; là résidait le souverain, à la fois pontife suprême. Dans les murailles de l'église de Gamla-Upsala on reconnaît encore quelques restes du temple antique. Cette église a été fondée au douzième siècle par Érik IX; elle conserva le rang de cathédrale jusqu'en 1273, que le siége de l'archevêché fut transféré au nouvel Upsal. Le temple d'Odin était tombé en ruines depuis l'an 1080.

Non loin de la ville se voient les célèbres *högar* (*hauteurs*), tombeaux des anciens rois. Trois de ces *hogar* sont très escarpés et de forme cylindrique; un quatrième, qui se termine par une plate-forme allongée, se nomme *Tings-hog* (*hauteur de la justice*): c'est là qu'à l'époque du paganisme et dans les premiers temps de l'établissement du christianisme, lorsque les rois scandinaves résidaient à l'ancien Upsal, se tenait le tribunal de *Disa*, la déesse de la Justice. Gustave Ier lui-même tint un lit de justice sur cette plate-forme pour le gouvernement d'Upland. Le *Disating* ou tribunal suprême s'assemblait au commencement de chaque année. Il ne s'occupait que des affaires publiques; le roi était assis sur un trône: en face siégeaient le gouverneur de l'Upland et les autres grands dignitaires; derrière eux le peuple en armes formait le cercle. Les séances de cette assemblée étaient précédées de sacrifices et suivies de banquets et d'une foire qui durait une semaine : c'est la même que celle qui porte aujourd'hui le nom de Distings.

Les pierres appelées *mora* appartiennent à une époque moins ancienne; elles sont situées dans la vaste prairie de Mora, qui dépend de la paroisse de *Lagga*, à un mille au sud-est d'Upsal. Depuis l'établissement du christianisme en Suède, ce fut dans cette plaine que l'on commença à élire les rois, suivant un ancien usage qui se pratiquait ailleurs dans la Scandinavie. Ce n'est qu'à la mort du roi Stenkill, arrivée vers le milieu du onzième siècle, que la Suède devint un royaume électif: le peuple s'assemblait autour d'une croix dans la plaine de Mora, comme au temps du paganisme autour du marteau de Thor. Assis sur des pierres, les juges de la province, assistés de douze assesseurs, procédaient à l'élection sous la présidence du magistrat de l'Upland. Celui qui avait réuni les suffrages était proclamé roi de Suède et de Gothie, et placé par la noblesse sur la plus grande des pierres ou *pierre du roi*, du haut de laquelle il prêtait serment. Depuis l'union de Kalmar, la cérémonie de l'élection fut remplacée par celle de la prestation d'hommage au souverain, et celle-ci même ne tarda pas à tomber en désuétude. Sur la grande pierre de Mora s'élève aujourd'hui la statue d'un des anciens rois de Suède.

A 9 lieues au sud d'Upsal, *Enkoping* fait un grand commerce de métaux avec Stockholm; à 9 lieues au nord, *Danmora* est un village qui compte sur son territoire 70 mines de fer, dont une vingtaine sont en exploitation. *Sæderfors* est une des plus importantes forges du royaume. *Læfsta*, sur la rive gauche d'une rivière dont il porte le nom, est un bourg où sont établies des forges qui livrent annuellement au commerce 20,000 quintaux de fer en barres. A *Elfkarleby*, village situé près de l'embouchure du Dal, il se tient tous les ans une foire considérable de chevaux et de bestiaux.

La nature, généreuse dans ses bienfaits, a réuni avec tant de prodigalité, aux environs de *Stockholm*, les sites les plus variés, que cette ville semble placée au milieu d'un grand et superbe jardin. D'un côté s'élèvent des montagnes majestueuses que garnit le sombre feuillage des pins, alternant avec les rameaux touffus de l'orme et du chêne, tandis que de l'autre s'ouvre une agréable vallée. Ici le lac Mœlar étale sa surface irrégulièrement découpée par des golfes et des promontoires, et couverte d'une multitude de rochers de granite, les uns escarpés et nus, les autres décorés de maisons de plaisance ou de touffes de bois; là s'élève une forêt sur une pente garnie

de verdure; plus loin la vue se repose sur des coteaux ou sur des îles. Des châteaux, résidences d'été de la famille royale, des maisons de campagne et des jardins animent ce paysage. La capitale de la Suède est dans une situation singulière et romantique, qui frappe d'étonnement tous ceux qui s'y présentent. Elle occupe deux presqu'îles et plusieurs îles baignées par le lac Mœlar, au fond d'un golfe où il se décharge dans la mer Baltique; aussi l'a-t-on, sous ce rapport, comparée à Venise. Mais les canaux qui dans la cité italienne sont l'ouvrage des hommes, sont formés ici par des bras de mer. Incessamment sillonnés par des bateaux à vapeur, ils introduisent les navires jusqu'au cœur de la ville. La beauté de sa situation, et même quelques uns de ses monuments, la placent au rang des plus agréables villes de l'Europe. Le *Norrmalm* et le *Sœdermalm*, ses deux grands faubourgs, occupent plusieurs îles, et sont en partie bâtis sur pilotis. Ainsi ses dix quartiers sont séparés par les divers bras du Mœlar et par la mer; ils communiquent entre eux par treize principaux ponts en pierre et plusieurs autres en bois. Beaucoup d'habitations sont entourées de jardins dont les murs s'élèvent au bord des eaux; d'autres, comme dans le Sœdermalm, s'appuient sur des rochers qui, plus hauts que les toits, s'élèvent comme des murailles au milieu de ces îles. La ville proprement dite ou la cité (*Staden*) n'est qu'une île d'une médiocre étendue: c'est l'ancienne Stockholm dont on attribue la fondation à Birger-Jarl vers le treizième siècle. Dans l'origine ce n'était qu'une forteresse, construite à l'entrée du lac Mœlar pour protéger les approches d'Upsal alors capitale du royaume.

Stockholm est bâtie sans régularité; la plupart des maisons sont en pierres et en briques, plusieurs sont en bois, peintes en rouge, mais le plus généralement en blanc; leurs façades présentent de belles croisées doubles, destinées à garantir les appartements contre les rigueurs de l'hiver. Ces croisées sont garnies de grands carreaux. Les boutiques n'ont point de devantures élégantes et riches comme dans les régions tempérées: ce sont des appartements bien clos où l'on est garanti des grands froids de l'hiver. Les rues toutes parfaitement propres ne sont pavées que des galets que la mer fournit en abondance. Les vingt places publiques sont petites et sans noblesse. C'est dans le Norrmalm que se trouvent les plus larges et les plus belles rues: la plus longue est la *Drottning-gatan*, que décorent les façades de plusieurs palais. Le port, défendu par deux forts, est d'une entrée difficile, mais son enceinte est vaste et sûre; l'eau en est limpide comme le cristal, et si profonde que les grands navires peuvent aborder jusqu'à son extrémité au centre de la ville, et débarquer leurs marchandises sur le quai, bordé par de belles maisons et de vastes magasins. Plusieurs rues de la cité s'élèvent alentour, l'une au-dessus de l'autre, sur la pente d'une colline, et forment un bel amphithéâtre couronné par le palais du roi. Cet édifice, depuis son origine, jusqu'au seizième siècle, ne fut qu'une forteresse; reconstruit plusieurs fois depuis, ce que l'on en voit aujourd'hui date de l'année 1753; mais le roi Charles-Jean l'a fait remettre entièrement à neuf, et y a ajouté du côté du nord une belle terrasse. C'est un bâtiment carré, flanqué de deux ailes, bâti dans un très beau style, et rempli de meubles précieux et de collections d'un si grand prix qu'on peut le comparer aux plus belles demeures royales de l'Europe. La chapelle est d'une grande richesse; c'est là que le 20 décembre de chaque année on célèbre une fête en l'honneur de Gustave-Adolphe, pour rappeler la noble persévérance avec laquelle il combattit pour la liberté de la communion protestante. La bibliothèque du roi renferme 40,000 volumes, ainsi que de nombreux manuscrits, et possède le livre d'heures de l'empereur Ferdinand, l'un des trophées de Gustave-Adolphe pendant la guerre de 30 ans, et l'exemplaire de la Bible selon la Vulgate, sur lequel Luther écrivit des notes relatives à son plan de réformation. La collection de tableaux se compose de différents ouvrages des grands maîtres de l'école italienne et des meilleurs peintres suédois. Le musée des antiques est riche en statues grecques et en médailles. Au bas de la plate-forme qu'occupe le château, s'élèvent, sur la place de *Slottsbacken*, la statue de Gustave III, érigée par la bourgeoisie de Stockholm, et l'obélisque en granite élevé par les Etats à la mémoire de ce souverain. Sur la place de l'hôtel des Chevaliers, une statue en bronze représente Gustave Wasa. La place de Gustave-Adolphe est décorée de la statue équestre et en bronze de ce prince.

Le palais de la princesse Sophie-Albertine, le théâtre et d'autres élégants édifices environnent cette place. C'est sur l'emplacement de l'ancien jardin royal que Charles-Jean a fait construire la magnifique place de Charles XIII que décore la statue de ce prince, qui fut fondue à Paris en 1821.

La belle église des Chevaliers (*Riddarholmen*), dans l'île de ce nom, est remarquable par son architecture ogivale et par son aiguille. Elle renferme les cendres de la plupart des rois depuis Gustave Wasa et des généraux les plus célèbres de la Suède; elle est décorée de 5,000 étendards étrangers. La grande église ou la cathédrale, appelée *Storkyrkan*, est la plus ancienne : elle sert au couronnement des rois depuis que cette cérémonie ne se fait plus à Upsal. Son autel inscrusté d'or, d'argent et d'ivoire, représentant la naissance du Christ; un candélabre en argent pesant 78 livres; le panache et l'éperon du roi saint Olaf, ne sont pas les seules curiosités qu'on y remarque. Joignez à ces édifices le magnifique bâtiment de la bourse, la salle de l'Opéra, l'hôtel-de-ville, celui de la monnaie, l'immense bâtiment où l'on emmagasine le fer, le parc d'artillerie, les chantiers et l'amirauté, et à l'extrémité septentrionale de la Drottninggatan, sur un rocher isolé, le beau bâtiment de l'observatoire, et vous aurez une idée de la capitale de la Suède. Nous ne dirons rien de l'institut central vétérinaire, de l'institut forestier, destinés à former des élèves habiles, des collections scientifiques, des sociétés savantes, telles que l'académie des sciences et celle des belles-lettres, les écoles de médecine, des mines et d'autres non moins utiles. Parmi les établissements philanthropiques soutenus par la sagesse du gouvernement et par le zèle des particuliers, nous ne citerons que la société *Pro-Patria*, qui encourage les vertus dans toutes les classes en distribuant des médailles d'argent pour récompenser les longs et pénibles services des maîtres des écoles primaires, ceux des sages-femmes, la bonne conduite des ouvriers et des serviteurs fidèles, le zèle des paysans à perfectionner l'agriculture.

Dans la capitale de la Suède, on montre beaucoup de goût pour les sciences et les arts; les sociétés scientifiques et littéraires n'en offrent pas seules la preuve : la plupart des cercles sont des réunions qui tournent au profit des arts et de la littérature, parce qu'ils y sont le sujet de presque tous les entretiens ; les concerts sont aussi très fréquents, et le théâtre royal est parfaitement dirigé. Les plaisirs mêmes sont non seulement un encouragement pour les arts, mais un moyen de pratiquer la philanthropie. C'est ainsi que les sociétés de l'Amarante et de Polymnie sont composées de souscripteurs qui, tous les hivers, donnent des bals et des concerts dont les produits servent au soulagement des malheureux. Il faut voir Stockholm pendant les fêtes de Noël, si l'on veut avoir une idée de la gaieté et du mouvement qui règnent alors dans cette capitale ; c'est la veille de la fête que commence, le soir, la célèbre foire de Noël, qui, par ses innombrables flambeaux, présente un spectacle si singulier ; les parties de patins et de traîneaux viennent ensuite, et se prolongent tout le temps de l'hiver.

Si la vie sociale, dit M. de Schubert, offre beaucoup d'agréments à Stockholm, ce n'est point aux dépens de tout sentiment moral et religieux. Les temples y sont très fréquentés : ils sont tellement remplis les dimanches, que la foule se presse jusque sur le seuil de la porte. Dans quelques familles on a coutume, le samedi, de consacrer quelques heures à des exercices religieux ; la prière du soir est généralement en usage.

Le commerce de Stockholm est d'une grande importance. C'est par son port que se font la plupart des importations et exportations du royaume. Ceci explique l'aisance dont jouissent la plupart des négociants qui y sont établis. Mais dans aucun pays les familles qui se livrent aux spéculations commerciales ne font un plus noble emploi de leurs richesses : une grande quantité de fondations philanthropiques en fournissent la preuve. Cette capitale possède des fabriques dans tous les genres. Les plus importantes sont celles de tabac, dont les produits livrés annuellement au commerce sont évalués à plus de 400,000 thalers, ou plus de 2 millions de francs ; celles de draps et de soieries, et les raffineries de sucre. Stockholm, abritée contre le souffle des vents, semblerait devoir être saine ; cependant la mortalité y est plus considérable, proportion gardée avec sa population, que dans les autres capitales de l'Europe : la cause ne peut en être attribuée qu'aux exhalaisons des eau

et des terrains marécageux qui l'entourent.

On a pu voir par ce que nous avons dit de l'aspect général de Stockholm, combien sa situation contribue à ce qu'on jouisse, même au sein de la ville, de la contemplation de tout ce qui peut embellir un paysage. Ses environs offrent encore plus d'attraits : de tous côtés c'est un vaste et beau jardin où la nature a surpassé tout ce que pourrait faire l'art le mieux combiné. Chaque côté a ses beautés particulières, et c'est cette variété qui fait, des points de vue qui l'entourent, un tout admirable. Tantôt s'élèvent majestueusement des murs de rochers grisâtres ombragés par de sombres pins ou par le beau feuillage du hêtre, ou par les légers rameaux du bouleau ; tantôt s'ouvre une charmante vallée, tantôt s'élève une colline couverte de verdure où se déploie un riant bocage ; quelquefois la vue se prolonge dans le lointain, ailleurs elle est plus ou moins resserrée, plus ou moins rapprochée, mais toujours digne de fixer l'attention. Dans les lieux les plus attrayants on trouve des habitations champêtres, et même des hôtelleries qui, par leur élégance, invitent les promeneurs à s'y reposer.

Nous avons parlé des châteaux royaux que l'on aperçoit en approchant des murs de la ville : celui de *Drottningholm* (*Ile de la reine*) est le plus beau ; il offre en petit quelque ressemblance avec celui de Versailles ; mais sa position sur la pointe septentrionale de l'île de Lofoë, dans le lac Mœlar, la beauté de ses jardins, l'abondance de ses eaux, le rendent bien plus remarquable ; *Karlsberg*, sur les bords du lac, fut long-temps habitation royale, mais depuis quarante-cinq ans ce château a été transformé en une école militaire qui renferme 200 élèves ; quatre pièces de canon destinées aux exercices sont placées en batterie sur la façade du château qui borde le rivage ; *Haga*, petit pavillon entouré de sites enchanteurs, est le séjour du roi pendant la belle saison. La belle résidence de *Rosendal*, appelée aussi la *Villa-Botanique*, est celle où le prince invite de préférence les personnes qui lui sont présentées. Le château d'*Ulricksdal*, qui s'élève sur les bords d'un petit lac qui communique avec la Baltique, est un bel édifice qui, depuis peu d'années, a été affecté au logement des invalides. On voit dans l'arsenal le chapeau dont Charles XII était couvert lorsqu'il fut tué dans la tranchée de Friderikshall, et l'épée sur laquelle il porta la main en se sentant frappé. On y montre aussi la chemise sanglante du grand Gustave-Adolphe, lorsqu'il fut tué dans les champs de Lutzen. Le château de *Rosersberg* passe pour l'un des plus beaux de la Suède ; celui de *Strœmsholm* est remarquable par le charme de sa position ; *Svartsjœ*, par ses magnifiques jardins et par le séjour qu'y fit la reine Louise-Ulrique ; enfin *Gripsholm*, par les souvenirs historiques qui s'y rattachent : c'est dans ce château qu'Erik XIV et Gustave IV furent enfermés après avoir été précipités du trône.

A 13 lieues au nord-ouest de Stockholm se trouve *Norrtelge*, peu éloigné de la mer ; on y voit une fabrique de drap, et dans ses environs une manufacture d'armes ; le cabotage et la pêche donnent de l'activité à son port. *Sœdertelge*, à 7 lieues au sud-ouest de la capitale, sur une baie du lac Mœlar, appelée le *Sœdra-Biœrk-fiœrden*, est une petite ville assez bien bâtie, qui renferme un lazaret, des filatures de coton, des fabriques de bas, une manufacture de tabac et deux tuileries ; *Wexholm* est un petit port où les navires de commerce relâchent avant d'arriver à Stockholm.

Près des côtes de la préfecture de Stockholm s'étend un archipel composé d'un grand nombre de petites îles, dont les plus considérables, qui n'ont pas plus d'une lieue de longueur, sont *Biœrkoë*, *Windoë*, *Sandhamm*, où l'on voit un port défendu par des bastions, *Norsundoë*, *Utoë* et *Toroë*.

La *préfecture de Nykœping* est formée de la plus grande partie de l'ancienne province de Sudermanie. Elle est arrosée au nord par le lac Mœlar, à l'ouest par le lac Hielmar, au centre par des lacs et des marais, et au sud par la mer Baltique. C'est au fond d'une baie, et à l'embouchure d'une petite rivière dont elle porte le nom, que se trouve dans la plus belle situation la petite ville de *Nykœping*, l'une des plus jolies de la Suède. Ancienne capitale de la Sudermanie, elle est aujourd'hui chef-lieu de la préfecture. La vase, qui remplit son port jusqu'à la hauteur de 7 à 8 pieds, est la principale cause de son peu d'importance sous le rapport du commerce maritime. On y remarque particulièrement des fabriques de draps, de bas, de papier, d'aiguilles et de tabac. Elle exporte des canons et des boulets.

C'est dans son vieux château, dont une partie sert de prison, que le roi Birger, qui gouverna en prince habile, mais dont les talents ne sauraient faire pardonner les crimes, fit enfermer en 1318 deux de ses frères, et les laissa mourir de faim. Le suédois le plus pur se parle à Nykœping et dans ses environs.

Sur le bord du lac Mœlar, une autre petite ville mérite d'être remarquée : ***Strengnæs***, résidence d'un évêque, renferme une belle cathédrale et un gymnase où Gustave Wasa fit ses premières études ; ***Eskilstuna***, à 2 lieues au sud du lac, renferme des usines et des fabriques de poterie.

En entrant dans la ***préfecture d'Œrebro***, nous serons frappés des progrès qu'y a faits l'agriculture : on y connaît l'usage des assolements et des prairies artificielles. Les récoltes y sont abondantes, et l'on y élève beaucoup de bestiaux. Cette partie de la Suède centrale se compose de plaines ondulées, bornées à l'est par le lac Hielmar, et au sud par le lac Wetter. Dans l'intérieur se trouvent les lacs Afvern, Tisaren, Sottern, Toften, Mosiœn, etc.

Œrebro, près de l'extrémité occidentale du Hielmar, peut passer pour une ville de quelque importance, puisqu'elle a près de 4,000 habitants. Elle renferme plusieurs rues larges et bien pavées en granite, des maisons assez bien bâties, quoiqu'elles soient en bois et peintes en rouge. On y remarque une école normale, une société d'agriculture, un vieux château entouré de fossés et de jolies promenades, une belle place pour le marché, une petite maison qu'habita Gustave Ier à l'époque où la diète s'assembla dans cette ville ; un hôpital, un lazaret, des fabriques de lainages et de bonneteries, ainsi qu'une manufacture d'armes. Dans sa principale église, on voit un mausolée érigé à la mémoire d'Engelhardt, qui défendit son pays contre la tyrannie du Danemark, et qui fut assassiné dans les environs du lac. Œrebro est l'entrepôt de fer de toute la préfecture ; au moyen des lacs Hielmar et Mœlar, et du canal d'Arboga, son commerce avec Stockholm a beaucoup d'activité.

Sur la rive septentrionale du lac Wetter, ***Askersund*** fait aussi le commerce de fer et des denrées de ses environs ; il en est de même de la jolie ville de ***Nora***, sur le bord d'un petit lac de ce nom, à 8 lieues au nord d'Œrebro.

Entrons dans la ***préfecture de Karlstad***, la seule qui nous reste à voir dans la Suède centrale. Elle est arrosée par plusieurs rivières, qui toutes se jettent au sud dans le lac Wener. Son sol, léger et sablonneux, n'est pas dénué de fertilité : on y récolte, dans la partie orientale et méridionale, assez de froment pour la consommation des habitants ; les terres de l'ouest et du nord ne donnent que du seigle et de l'avoine, mais la pomme de terre est cultivée partout avec succès. Les mines qu'elle renferme fournissent annuellement 300,000 quintaux de fer en barres.

Dans une vallée romantique entourée de mines de fer en pleine exploitation et d'importantes usines, se trouve ***Philipstad***. Au bord du lac Wener, ***Karlstad***, chef-lieu de la préfecture, renferme, comme la plupart des cités de la Suède, plus d'établissements d'instruction qu'on n'en voit dans des villes de France plus considérables. Outre plusieurs écoles, elle possède un gymnase, un observatoire, un cabinet d'histoire naturelle et une société d'agriculture. Il s'y tient trois foires annuelles. Cette ville fut fondée en 1584 par Charles, duc de Sudermanie, qui devint roi sous le nom de Charles IX : aussi est-elle construite avec régularité ; mais comme ses maisons sont en bois, elle a souvent été ravagée par les incendies. A 8 lieues à l'est de Karlstad, ***Christineham*** possède une belle place et fait un grand commerce de fer, de mercerie, et d'objets d'arts mécaniques.

Nous allons parcourir maintenant la ***Gothie***, ou la Suède méridionale. La ***préfecture de Linkœping*** est formée de l'ancienne province d'Ostro-Gothie. C'est un pays montueux et boisé, que ses vallées, ses lacs et ses rivières, rendent extrêmement pittoresque. Il est borné à l'ouest par les bords occidentaux du lac Wetter, et à l'est par la Baltique. ***Linkœping***, au milieu d'une des plaines les plus fertiles de l'Ostro-Gothie, est une ville très ancienne, mais bâtie avec régularité ; il s'y tient plusieurs foires très fréquentées ; son gymnase a la jouissance d'une belle bibliothèque et d'un musée d'histoire naturelle et d'antiquités. Sa cathédrale est, après celle d'Upsal, la plus grande et la plus belle du royaume. Le château est un lourd et vaste édifice dont la construction remonte à une époque assez reculée. Près de la cathédrale, le palais de l'évêché se

fait remarquer par sa belle construction : il possède un beau jardin d'où l'on jouit d'une vue ravissante sur le lac de Roxen et les environs. Au milieu des habitations en bois que renferme cette ville, s'élève majestueusement la maison des francs-maçons, bâtiment à trois étages construit avec beaucoup d'élégance et de goût. Ses seuls établissements sont des tanneries, des tisseranderies, une fabrique de draps et une de bonneterie. Son commerce a pris un peu plus d'activité depuis la construction du canal de Gœta.

A 8 lieues au nord-est de Linkœping, s'élève, au fond d'un long golfe de la Baltique, *Norrkœping*, la troisième ville de la Suède. Ses rues sont larges, bien bâties et bien pavées ; ses places sont grandes et régulières. Elle renferme trois églises, deux maisons de charité, un grand nombre de fabriques de toile de lin, de mousseline, de tabac, de papier, d'ouvrages en fer forgé et en fonte, une manufacture d'armes à feu, des raffineries de sucre, des tanneries, des filatures de laine et vingt fabriques de draps. Elle a vu naître le célèbre jurisconsulte Laurent Benck. Sa situation est avantageuse pour le commerce ; au moyen de la petite rivière appelée Motala, qui forme des cascades dans la ville même, les navires y arrivent jusqu'au quai. Ce chef-lieu est l'une des trois villes suédoises où les juifs ont le droit de s'établir et de posséder une synagogue. *Sœderkœping*, à 10 lieues à l'est, et *Wadstena*, à la même distance à l'ouest du chef-lieu, n'offrent rien de remarquable.

Il y a dans le Linkœping plusieurs sources minérales : on cite entre autres celle du village de *Medewi*, près du lac Wetter. Elles sont depuis long-temps en grande réputation en Suède, comme fort efficaces contre la goutte, les rhumatismes, la paralysie et d'autres maladies chroniques. Il existe à Medewi un lazaret pour les pauvres qui se rendent aux eaux ; vingt personnes y sont admises à chaque saison ; en 1818, Charles-Jean y fonda un hôpital pour quarante pauvres. C'est depuis le milieu de juin jusqu'au milieu d'août que durent les deux saisons. Les environs de Medewi offrent aux baigneurs des promenades charmantes et les plus beaux points de vue.

L'ancienne province de Smœland forme les trois *préfectures de Iœnkœping*, *Kalmar* et *Wexiœ*, que nous allons successivement visiter.

Dans la première on voit cultiver les fruits de nos régions tempérées ; des forêts considérables, composées de hêtres, de tilleuls et de sapins, couvrent une partie du sol ; des bêtes à cornes et à laine, des porcs et des volailles y sont engraissés avec succès ; des mines d'argent, de cuivre, et surtout de fer, forment une de ses principales richesses ; on y voit même la seule mine d'or que possède la Suède : celle d'*OEdelfors*, qui, ouverte il y a environ un siècle, fut d'abord très productive, et qui ne donne plus aujourd'hui que 3 à 4 marcs par an. A l'extrémité méridionale du lac Wetter, *Iœnkœping*, le chef-lieu, est une jolie ville industrieuse qui renferme quelques édifices en pierre, au nombre desquels on remarque l'hôtel-de-ville et le palais de justice. En 1790, elle fut presque entièrement détruite par un incendie ; en 1809, la Suède et le Danemark y conclurent un traité. A 10 lieues à l'est de Iœnkœping l'ancienne *Ekesjō*, petite ville de 1,200 habitants, renferme une manufacture de tabac estimé.

La *préfecture de Kalmar* est fertile, riche en forêts, en mines, en bétail, et possède des pêcheries très productives sur ses côtes, de 45 lieues de longueur, découpées par un grand nombre de baies. L'île d'*OEland*, qui forme avec la côte un détroit long de 30 lieues et large de 2 à 5, renferme *Borgholm*, qui n'a le titre de ville que depuis 1816. Dans la partie septentrionale du long territoire de la préfecture de Kalmar, *Westervik* possède un bon port, deux manufactures de drap, une église et un hôpital.

Au bord du détroit formé par l'île d'Œland et la terre ferme, *Kalmar*, s'élève sur la petite île de Quarnholm, qui, par un pont de bateaux, communique avec le continent où s'étend son faubourg. Des tours, des remparts et des bastions, aujourd'hui mal entretenus, la défendaient autrefois. Elle est régulièrement bâtie, quoique la plupart de ses maisons soient en bois ; son plus bel édifice est la cathédrale, construite au centre d'une grande place, et dont la voûte hardie se soutient sans piliers; Son vieux château, situé dans le faubourg, passait autrefois pour une des clefs du royaume ; il est célèbre dans l'histoire de Suède par l'assemblée du 20 juillet 1397, dans

laquelle fut conclu le funeste acte d'union qui mit la couronne de Danemark en possession de la Suède et de la Norvége. La salle où s'assemble ce congrès sert de grenier de réserve ; le seste de l'édifice a été transformé en une maison de correction et de travail. Vis-a-vis de ce bâtiment, flotte le pavillon du royaume-uni de Suède et de Norvége, qui signale le bonheur de deux peuples amis, et la sagesse d'un prince qui a su accomplir une union mieux combinée que celle de Kalmar. La ville a plusieurs manufactures de drap et des tanneries ; mais elle jouissait autrefois d'un commerce plus considérable qu'aujourd'hui. Son port, petit et sûr, est abrité au sud par le cap Stensöe, où Gustave Wasa aborda en 1520 pour délivrer sa patrie d'un joug tyrannique. Louis XVIII, pendant son exil, se fixa quelque temps à Kalmar, où ses malheurs et son affabilité lui gagnèrent tous les cœurs ; digne admirateur des vertus qui distinguaient le héros suédois, il fit élever à sa mémoire, sur le cap Stensoe, une pierre portant une inscription qu'il composa. Il appartenait à celui qui, après de longues infortunes, devait fonder en France la liberté politique, de rendre hommage au prince que l'amour de ses compatriotes plaça sur le trône de ses ancêtres, et qui établit en Suède la liberté religieuse par la réformation, que l'on peut appeler la charte du seizième siècle.

La *préfecture de Wexiœ*, qui renferme de vastes forêts, est assez fertile pour fournir tout le grain et le fruit nécessaires à sa consommation. On y élève beaucoup de bestiaux, de moutons et de porcs, et ses mines fournissent 10,000 quintaux de fer; *Wexiœ*, son chef-lieu, est une jolie petite ville qui possède deux églises, un gymnase et une bibliothèque.

La *préfecture de Kalskrona* est une des plus petites de la Suède ; son sol, bas et humide, forme une grande vallée entrecoupée par quelques collines et parsemée de petits lacs ; la mer Baltique baigne toute sa partie méridionale ; le climat y est tempéré. Le sol, léger et fertile, ne produit pas cependant assez de grains pour la consommation des habitants ; mais ses pâturages nourrissent les chevaux les plus estimés de la Suède. Ses principales villes sont sur le bord de la mer. *Karlskrona*, son chef-lieu, est située sur cinq petites îles et sur des rochers de la mer Baltique; son extérieur est agréable; grâce aux carrières de ses environs, elle renferme plus de maisons en pierre que la plupart des autres villes de la Suède, après la capitale; ses rues sont larges, mais montueuses; on y remarque deux grands marchés. Son port est le seul port militaire de la Suède et l'un des plus importants de l'Europe ; plus de 100 vaisseaux peuvent y mouiller à la fois en sûreté ; son entrée est défendue par deux forts ; on y a construit dans ces dernières années une forteresse importante. Nous ne reprocherons à cette ville que sa tristesse ; bien qu'elle renferme 12,000 habitants, presque toutes ses rues sont désertes, à l'exception de celles du quartier de l'amirauté. On remarque dans celui-ci le vieux bassin, ou *dock*, creusé dans le roc et destiné à la construction et au radoub des vaisseaux. C'est un des plus beaux monuments de l'industrie humaine. Il a 80 pieds de profondeur et 200 de largeur; on y fait glisser les navires par une ouverture pratiquée entre deux écluses, où l'eau est conduite par le moyen d'une pompe, et repoussée ensuite dans la mer, en sorte que les vaisseaux y restent à sec tout le temps nécessaire à leur réparation. Ce dock fut commencé sous Charles XII par Polhem, et terminé par Sheldon et Thunberg. A peu de distance de son enceinte, on remarque les bâtiments de la corderie, vis-à-vis desquels s'élève une pyramide en pierre qui sert de signal aux marins. Le nouveau *dock*, construit de la même manière que l'ancien, est également remarquable ; ses écluses sont plus grandes et d'un mécanisme plus ingénieux ; il est en partie couvert d'une toiture en cuivre. Il fut commencé par Thunberg en 1775, sous le règne de Gustave III. L'amirauté renferme encore une forge pour les ancres, la machine à mâter, le parc d'artillerie, les magasins des bois de construction, des vivres et des munitions de guerre, l'arsenal, le musée de la marine, où l'on voit des modèles de navire de toutes les classes et de toutes les nations. Dans la collection d'artillerie, on conserve plusieurs armes des anciens Goths ; les sabres de ces ancêtres des Suédois ont jusqu'à quatre pouces de largeur. Les autres dépendances de l'amirauté sont les bâtiments de l'administration, une école, un hôpital, une maison de charité pour les orphelins de la ma-

rine, et une église. Cette église n'est pas la plus belle de Karlskrona; elle est construite en bois, mais elle peut contenir 5,000 personnes. Il existe, dans une autre partie de la ville, un chantier de construction pour les navires marchands. L'un des plus beaux édifices de ce chef-lieu est l'hôtel de la préfecture; on y remarque aussi un hôpital, un lazaret et deux belles églises. Karlskrona commerce en fer, en acier, en cuivre, en potasse, en goudron, en suif, en pierre de taille. Cette ville fut fondée par Charles IX, qui lui donna son nom, et lui accorda d'importants priviléges. Un grand inconvénient pour sa population, c'est le manque d'eau douce; celle des puits est plus ou moins saumâtre; il faut en faire venir des environs.

A 10 lieues à l'ouest de Karlskrona, *Karlshamn* ouvre au fond d'une petite baie son port peu important, mais sûr, qui fait une pêche fort active. Elle est bâtie avec irrégularité; sa population n'est que de 3 à 4,000 âmes, mais elle renferme des manufactures considérables de tabac, de toile à voile, de lainage, et construit des navires marchands. Outre ces branches d'industrie, un grand nombre d'usines s'élèvent dans ses environs, ce qui explique l'activité de son mouvement commercial.

La forteresse de Kung-Shohnen, destinée à protéger le port et les chantiers de Karlskrona, prouve les progrès auxquels est parvenu chez les Suédois l'art de la défense des places; déjà 70 bouches à feu de gros calibre en défendent l'entrée.

Nous avons à parler d'une île importante située au sein de la mer Baltique, entre les côtes de la Suède et celles de la Russie. Cette île est Goetland; elle forme la *préfecture de Wisby,* et a pour chef-lieu la ville de ce nom, la seule qu'elle renferme, dont toute l'industrie consiste en fabriques d'ouvrages en marbre, et dont toute la marine marchande se compose de quelques petits navires. Plusieurs antiquités, trouvées dans ses environs et sur quelques autres points de l'île, donnent lieu de croire qu'elle fut habitée par ces Goths belliqueux qui se rendirent maîtres des plus belles provinces de l'empire romain, et qui, fixés aussi dans la Gothie ou la Suède méridionale, envoyèrent ces colonies armées qui fondèrent plusieurs royaumes dans le midi de l'Europe. Le climat de l'île est beaucoup moins rigoureux que celui de la Suède sous la même latitude; l'éducation des bestiaux et des moutons forme une des principales occupations des habitants. Ils y élèvent aussi une espèce de chèvre d'une grande taille, ainsi que des chevaux; ces derniers sont même tellement nombreux, qu'ils peuplent les forêts de l'île.

Retournons sur le continent, et visitons l'extrémité méridionale de la Suède, c'est-à-dire la *préfecture de Malmœhus,* qui, avec celle de Christianstad, composait l'ancienne province de Skanie. Le Malmœhus forme une plaine où s'élèvent çà et là quelques collines; son sol se compose d'une terre végétale tellement abondante, qu'il surpasse en fertilité celui des plus riches parties du royaume. Ses pâturages nourrissent les meilleurs bœufs de la Suède; enfin la vigne même y réussit assez bien pour que les raisins y parviennent à l'état de maturité. *Malmœ,* son chef-lieu, est situé sur le bord du Sund, vis-à-vis la petite île de Hven, qu'habita Tycho-Brahé. Sa population dépasse 7,000 âmes; son port est peu spacieux et ne peut recevoir que de petits navires, mais sa rade offre un abri sûr aux bâtiments d'un fort tonnage. Ses rues et ses places sont larges, mais ses maisons sont irrégulières. Elle a deux faubourgs que domine un château-fort. L'importance de son commerce ne l'empêche point de se livrer à l'industrie manufacturière: on y fabrique du tabac, des draps, des tapisseries, des chapeaux, et l'on y raffine le sucre.

Ystad est un autre petit port sur la mer Baltique, où l'on entretient avec Stralsund des communications continuelles qui n'exigent que cinq à six heures de navigation par un vent favorable. Nous ne pouvons nous dispenser de visiter *Lund,* à 4 lieues au nord-est de Malmœ. C'est à la fois le siége d'un évêché et une ville universitaire. Elle renferme des tanneries et des manufactures de tabac. Sa cathédrale est la plus grande église de la Suède. L'université, qui contient une bibliothèque de 40,000 volumes, un cabinet d'histoire naturelle, un musée, une collection de médailles et d'antiquités, un cabinet de physique et de mécanique, un laboratoire de chimie, un observatoire et un jardin botanique, est fréquentée par 600 étudiants. C'est sur la colline de Lybers, située près de cette ville, qu'étaient élus les anciens

rois de Skanie. A 8 lieues au nord de Malmœ, *Landskrona* possède un port vaste et sûr. Cette ville est traversée par trois canaux et défendue par une citadelle.

Plus loin, *Helsingborg* s'élève au bord de la partie la plus étroite du Sund. Cette ville fabrique de la poterie grossière, des chapeaux et des armes. Elle est adossée à une colline dominée par une vieille tour d'où l'on jouit d'une perspective admirable ; de la base de cette colline s'échappe une source d'eau minérale. Son port est fermé par un môle en granite large de 20 pieds, qui s'avance à une grande distance dans la mer, et que défend une forte batterie. Nous devons citer parmi les plus importants travaux exécutés récemment en Suède ce port, dont la construction est aussi hardie qu'économique. Les matériaux qui y ont été employés se composent de grosses pierres rondes que l'on a retirées du fond de la mer. On est frappé d'étonnement lorsqu'on examine avec quelle exactitude est construit le long glacis, incliné dans une progression uniforme, contre lequel les flots les plus violents se brisent avant d'atteindre le parapet.

La *préfecture de Christianstad* est hérissée de petites montagnes qui bordent une grande vallée. Le climat y est tempéré, le sol fertile et l'habitant porté plutôt vers l'agriculture que vers l'industrie. Elle a des côtes qui, à l'est, bordent la Baltique, à l'ouest le Kattégat. Sur le bord de la première, nous ne citerons le petit port de *Kimbrishamn* que pour faire remarquer que le nom de cette petite ville annonce une ancienne origine : elle doit avoir été bâtie par des Cimbres. *Christianstad,* chef-lieu de la préfecture, est située à 3 lieues de la mer, dans une plaine marécageuse, sur la rive gauche de l'Helge-an, que l'on traverse sur un pont de 1,460 pieds de longueur. C'est une petite place forte qui fut bâtie en 1614 par Christian IV, roi de Danemark. Elle est régulière ; ses principaux édifices sont la grande église, l'hôtel du gouverneur et les casernes, la maison des francs-maçons, un hospice civil et militaire et un hôpital pour les fous. Une partie de ces constructions est due aux souscriptions de ses habitants, qui apprirent avec joie la réunion de la Norvége à la Suède. Au fond d'un golfe du Kattégat, *Engelholm* n'a qu'une seule rue, une place, une église et une centaine de maisons. On y remarque un pont de bois construit avec beaucoup de hardiesse : il est long de 60 pieds et s'élève aussi de 60 pieds au-dessus du Rœnne qu'il traverse.

L'ancienne province de Halland forme la *préfecture d'Halmstad,* pays situé sur le bord du Kattégat. Il ne produit pas assez de grains pour la consommation des habitants ; l'industrie de ceux-ci consiste principalement à engraisser des bestiaux et des moutons, à tirer tout le parti possible de la pêche qu'ils font sur leurs côtes, et à fabriquer de grosses étoffes de laine. Avant d'arriver au chef-lieu, nous traverserons la petite ville de *Laholm,* qui compte à peine 1,000 habitants, et qui donne son nom à une baie. A *Halmstad,* la pêche du saumon est l'objet d'un commerce important ; on y remarque l'hôtel de la préfecture. *Warberg* possède un petit port sûr et commode, à l'entrée duquel on voit un vieux château qui sert de prison. *Kongsbacka,* qui passe pour être très ancienne, n'est qu'une petite ville maritime d'environ 400 habitants.

Nous allons parcourir deux anciennes provinces qui forment aujourd'hui trois préfectures. Celle de *Wenersborg,* composée du Dalsland et d'une partie du Wester-götland, est parsemée d'un grand nombre de lacs, dont les plus considérables sont le Miœren et l'Anten. Le sol de la partie septentrionale est pierreux et aride ; celui de la partie méridionale est composé d'une terre noire et fertile. Elle renferme aussi des mines de fer et de cuivre et des carrières de pierres et d'ardoises. Son chef-lieu est *Wenersborg,* à l'extrémité méridionale du lac Wener : c'est le principal entrepôt du fer que l'on exploite dans la préfecture de Karlstad, et que l'on expédie à Gœteborg. *Borös* ou *Boras,* sur la Viska, fabrique des lainages, des toiles et de la coutellerie, que la plupart de ses habitants colportent dans tout le royaume. Il s'y tient aussi de grands marchés de bœufs et de chevaux. *Amal* ou *Omol* fait le commerce de bois de construction, de planches, de goudron, d'ardoises et de bétail.

Entre les lacs Wener et Wetter s'étend la *préfecture de Mariestad,* où l'on voit quelques montagnes, dont la plus élevée est le Kinnekulle ; plusieurs lacs, tels que le Skagern, l'Imsen, l'Hornborga, l'Osten, l'Unden et le Wiken ; un grand nombre de rivières, dont les principales sont le Noss-an, le Sid-an et le Tid-an, qui se jettent dans le lac Wener.

Son sol est riche en forêts et en pâturages. *Mariestad,* située au bord du lac Wener, est son chef-lieu ; c'est une petite ville de 1,200 habitants, dont les rues sont larges et régulières, qui renferme un palais royal où réside le gouverneur. *Lidkœping,* sur le bord du même lac, au fond de la baie de Kinne, renferme 4 à 500 habitants de plus que la précédente. *Skara,* siége d'un évêché, possède une assez belle cathédrale, un gymnase, une école vétérinaire et un jardin botanique. Près de la ville s'élèvent les ruines d'un ancien château. *Falkœping* est célèbre dans l'histoire par la bataille qui se livra, en 1388, entre Marguerite, reine de Danemark et de Norvége, et le roi Albert de Suède, qui y fut complétement défait.

La *préfecture de Gœteborg*, qui comprend la partie occidentale du Wester-Götland et la petite province de Bohus, s'étend depuis la Norvége jusqu'au cours du Gœta. Son sol est sablonneux, pierreux, et conséquemment peu fertile; ses montagnes se couvrent d'une grande quantité de lichen qui forme une branche importante d'exportation; ses côtes, profondément découpées et garnies d'une multitude d'îles, fournissent une pêche abondante, bien que le hareng ait cessé de fréquenter ces parages. *Gœteborg*, que l'on nomme aussi *Gothembourg*, fondée au commencement du dix-septième siècle, est sa principale ville, et la plus considérable de la Suède après Stockholm, puisque sa population est de plus de 25,000 âmes. Elle s'élève en partie sur un rocher et en partie dans une plaine marécageuse près de l'embouchure du Gœta dans le Kattégat, et sur la Möladal qui y forme plusieurs canaux bordés d'arbres et traversés par 21 ponts. Cette ville est le siége d'un évêché et la résidence du gouverneur ou préfet. Ses anciennes fortifications ont été détruites ; elle est maintenant ouverte. Elle se compose de quatre quartiers et de quatre faubourgs; les plus belles rues sont dans la partie basse, mais la ville haute offre un aspect plus imposant par ses maisons élevées en amphithéâtre. Il ne manque à Gœteborg que d'être pavée pour être placée au rang des belles cités. La plupart de ses 1,500 maisons sont bâties en pierres ou en briques; depuis l'incendie qui la ravagea en 1804, elle n'a presque plus d'habitations en bois. L'une de ses trois églises, celle de Gustave, est réellement magnifique : consacrée en 1815, elle remplace la cathédrale qui, en 1802, fut détruite par le feu. Cette ville est intéressante par le nombre d'établissements d'instruction et de bienfaisance et par les sociétés savantes et philanthropiques qu'elle renferme. On y trouve un gymnase, plusieurs écoles gratuites et un théâtre, une bibliothèque publique et trois imprimeries; deux maisons de charité, une maison de fous, un lazaret et deux maisons d'orphelins; une société biblique, et une pour la propagation du christianisme; une société des sciences et belles-lettres, et une d'harmonie. On y compte un grand nombre de manufactures dans tous les genres; après Stockholm, c'est la principale ville de commerce de la Suède. Son port est excellent et peut recevoir des vaisseaux de guerre; il expédie tous les ans des bâtiments pour la pêche de la baleine. Le fort Nya-Elfsborg, situé sur une île, au milieu du Gœta-elf, en défend l'entrée.

A trois lieues au sud-ouest de Gœteborg, s'élève la petite île de *Kensöe*, ou *Styrso,* qui possède un port vaste et commode; son sommet le plus élevé est surmonté d'une tour gothique. Les sources qui y jaillissent à chaque pas, la végétation dont elle est couverte, en font un séjour agréable; le gouverneur suédois y a fait construire un lazaret digne de l'importance commerciale de Gœteborg.

Après ce que nous venons de dire de ce chef-lieu et des principales îles qui l'avoisinent, les autres villes de la préfecture nous paraîtront fort peu intéressantes. *Marstrand,* à 7 lieues au nord-ouest de Gœteborg, est située sur une île près de la côte; cette petite ville, bâtie en bois et sans régularité, est fortifiée et ne subsiste que par l'activité de sa pêche. En nous approchant des côtes de la Norvége, nous verrons *Uddewalla*, rebâtie avec régularité depuis l'incendie qui la détruisit en 1806. Enfin, à quatre lieues du golfe de Christiania, les habitants de *Strœnstad* possèdent un bon port très avantageusement situé pour la pêche.

Notre excursion en Suède est terminée. En décrivant ses provinces, nous n'avons pas négligé de faire ressortir les traits saillants des mœurs de chaque peuple; cependant il nous reste encore à présenter quelques considérations d'autant plus importantes, que la nation

suédoise est une des nations de l'Europe qui mérite le mieux d'être connue. Nous avons d'ailleurs à examiner sa constitution, son gouvernement, ses ressources politiques et ses nouveaux rapports avec le peuple norvégien.

Le philosophe genevois a dit qu'il fallait visiter le midi pendant l'été et le nord pendant l'hiver. La capitale de la Suède offre, durant cette saison, une activité difficile à décrire; nous avons déjà vu que c'est à l'époque des glaces que les habitants de l'intérieur de la péninsule scandinave se rassemblent momentanément dans les villes. La société de Stockholm, toujours animée par la politesse la plus cordiale et par la plus franche gaieté, mais ordinairement peu nombreuse, le devient lorsque les longs frimas ont repris leur empire. Les fêtes et les parties de plaisir s'y succèdent chaque jour; les bords du lac Mœlar se couvrent de traîneaux, que des courses lointaines dispersent en longues files sur les flots glacés ou sur la neige qui blanchit la campagne; une musique militaire accompagne ces joyeuses caravanes qui, après le dîner, rentrent à la ville à la lueur des flambeaux. Le soir, la foule se porte au théâtre pour assister à la représentation de quelque comédie nationale. Le 1er mai, l'étranger voit avec étonnement les promenades extérieures de la capitale se couvrir d'une triple rangée de brillants équipages, qui rappellent l'affluence qui règne pendant trois jours de la semaine sainte sur la route de Longchamp à Paris. Dans l'été, une société choisie se rassemble aux eaux de *Ramlosa*, en Skanie, et à celles de *Medewi*, en Ostro-Gothie; ou bien l'attrait d'un spectacle militaire, attrait puissant chez un peuple naturellement guerrier, attire les curieux près des camps d'exercice des régiments nationaux. Ces réunions ne ressemblent à aucune de celles qui se font dans nos climats. Des dîners sous la tente et des bals en plein air succèdent aux évolutions militaires, dit un témoin de ces fêtes; le son du violon se mêle au roulement du tambour; la valeur et la beauté se partagent l'empire.

« Le peuple, en Suède, est très attaché à sa religion; il ne néglige aucun acte du culte, et regarde avec mépris ceux qui affectent les airs d'esprit fort. Il y avait autrefois dans chaque église de Suède un inspecteur chargé de veiller à ce que chacun écoutât avec attention et en silence le sermon, quelquefois un peu long; si quelqu'un s'endormait, l'inspecteur le touchait avec une longue hallebarde dont il était muni.

» Dans les provinces les moins peuplées, il règne encore des superstitions qui remontent au temps du paganisme. On croit les montagnes remplies de pygmées industrieux, bienveillants et possesseurs de beaucoup d'or et d'argent; on croit entendre la harpe que fait résonner, dans le silence de la nuit, le génie du fleuve; on voit danser des fées, à la clarté de l'aurore boréale, sur la prairie émaillée de fleurs.

» L'irréligion est assez répandue dans les villes, et même parmi les ministres du culte; mais une sorte de pudeur, le respect des convenances, et même la politique nationale, empêchent l'incrédulité de lever le front en public.

» C'est dans les provinces les plus isolées que l'hospitalité suédoise se montre dans le plus beau jour. Le voyageur qui sait parler la langue du pays et se conformer à ses usages, n'éprouve nulle part plus de plaisir que dans les hautes vallées de la Suède septentrionale. Les curés, qui souvent jouissent d'une grande aisance, les nobles et les propriétaires des mines, s'empressent de recevoir l'étranger honnête. Ils éprouvent un noble orgueil en lui faisant remarquer soit les beautés majestueuses de la nature, soit les travaux audacieux de l'homme; en peu de jours, il est comme membre de la famille, il partage les jeux de la jeunesse; les femmes se disputent à qui l'aura pour danseur; les vieillards discutent avec lui les intérêts de l'Europe et ceux de leur patrie. On l'empêche de partir; et si on ne peut plus le retenir, on le fait conduire ou même on l'accompagne jusqu'à l'endroit voisin où, sur la seule recommandation de son premier hôte, il trouve une réception non moins amicale. Dans les villes, dans les contrées maritimes et le long des routes les plus fréquentées, cette simplicité patriarcale n'existe plus. On y essuie, comme ailleurs, des tromperies, des exactions, de la malveillance; on y voit, de temps à autre, un postillon insolent, un hôte malhonnête; mais, au total, la Suède est, avec la Norvége, le pays de l'Europe où l'on voyage avec le plus d'agrément et de sûreté. On peut confier sa

malle à un postillon, à un batelier dont on ignore le nom, sans craindre de la perdre.

» Quoique dans les grandes villes on trouve beaucoup d'individus à qui la langue française ou anglaise est familière, il est certain qu'un voyageur ne saurait apprécier les Suédois s'il ne parle pas leur langue. Il lui sera du moins très utile d'exprimer hautement les regrets qu'il éprouve de ne pas savoir parler suédois. Cette brave nation regarde avec raison sa langue, sa littérature, ses poëtes et ses orateurs comme la portion la plus sacrée de ses propriétés nationales. Les Suédois mêmes, qui, dans leurs voyages en France et en Italie, ont paru le plus faire abnégation de ce sentiment national, y reviennent dès qu'ils respirent de nouveau l'air de leur patrie.

» Un Italien ou un Français du Midi peut, avec quelque raison, redouter le froid rigoureux de la Suède, la rareté des fruits, la cherté extrême des vins, des denrées coloniales, et de tout ce qui est nécessaire à la vie d'un gourmand. Il faut savoir s'accommoder aux circonstances locales du pays où l'on peut vivre. On ne trouve en Suède ni l'*aria cattiva* (le mauvais air), ni les auberges sales, ni les tarentules, ni les lazzaroni de la belle Italie. La promptitude avec laquelle le voyageur est servi en Suède, la beauté des routes, les précautions ingénieuses qu'on prend contre les intempéries de l'air, la bienveillance avec laquelle on est reçu, les aspects pittoresques, imposants, extraordinaires dont on est environné, tout concourt à faire oublier au voyageur les rigueurs de la saison ou la simplicité des aliments (1). »

La péninsule scandinave, beaucoup plus éclairée que la France, surpasse encore en instruction les Iles Britanniques et la Prusse : en Norvége, l'enseignement mutuel est répandu dans les campagnes les plus éloignées ; des caisses d'épargne et de prévoyance sont établies dans toutes les provinces ; des greniers d'abondance existent sur différents points ; le régime des prisons parvient à ramener à des sentiments de probité des malheureux qui ailleurs s'y endurcissent au crime. En Suède, tous les paysans savent lire, tous connaissent leurs droits, tous joignent à un attachement raisonné pour leur religion un attachement non moins vif pour une forme de gouvernement qui, depuis des siècles, protége leur liberté. Aussi point de dépravation, surtout hors des villes ; nul besoin de ces moyens répressifs qui, dans l'intention de maintenir la tranquillité, ne servent trop souvent qu'à légitimer l'abus de la force, quand il faudrait entretenir l'idée de l'empire de l'ordre et de la justice. La sûreté des routes n'est pas confiée à des gendarmes : cette police militaire y est inconnue, parce qu'elle y est inutile ; de loin à loin on rencontre quelques officiers de paix auxquels les habitants prêtent leur appui lorsqu'il est nécessaire. Le recrutement de l'armée se fait en publiant dans les églises les noms de ceux qui doivent faire partie de la milice, et ce simple appel suffit pour que la jeunesse aille se ranger sous les drapeaux (1). On prélève les contributions de la même manière, en annonçant en chaire la quotité de chaque citoyen : ces charges, qui pèsent également sur tous, ne s'élèvent pas à plus de 5 pour cent du revenu ; les impôts indirects sont inconnus.

La marine militaire suédoise occupe le troisième rang en Europe ; elle se recrute dans la marine marchande ; et quoiqu'elle soit peu considérable, parce que le gouvernement n'est point assez riche pour en augmenter le matériel, il suffit, pour donner la mesure de son habileté, de dire qu'à force égale, un vaisseau suédois a l'avantage sur un vaisseau russe.

L'armée de terre des deux royaumes unis de Suède et de Norvége forme une force de 54,000 hommes, non compris une sorte de milice nationale permanente qui, en Suède seulement, se compose d'environ 130,000 hommes.

L'armée suédoise est organisée d'une manière particulière qu'il est bon de faire connaître, parce qu'elle offre l'avantage d'être une faible charge pour l'État. Elle présente la réunion de trois principales parties distinctes : la *vaerfvade* est une troupe permanente et soldée qui se recrute par enrôlements volontaires ; l'*indelta* est composée de régiments dont les soldats sont entretenus par les propriétaires de certaines terres, et les officiers par divers domaines qui leur sont attribués ; la *bévearing* est une milice qui ressemble à la *landwer* de l'Allemagne. Il y a dans la capitale une milice bourgeoise (*borgerskap*) dont les cadres sont

(1) *Malte-Brun* : Mélanges scientifiques et littéraires, tom I.

(1) Les hommes de 20 à 25 ans sont obligés de servir. Ils forment cinq classes.

permanents, et qui comprend tous les hommes en état de porter les armes, mais qui ne se réunissent que dans les grandes occasions.

En cas de guerre, le gouvernement a constamment à sa disposition une armée de 188,000 hommes qui peut même être facilement portée à 200,000, nombre qui est considérable si on le compare à la population de la Norvége et de la Suède réunies. Les régiments de la garde royale se recrutent dans la ligne. Les troupes suédoises sont bien armées, bien équipées, passablement exercées, braves, endurcies à la fatigue et façonnées à une sévère discipline. La *vaerfvade* et la *bévearing* ne servent que pendant un temps déterminé; la durée de l'engagement dans la première est de 6 années; mais l'*indelta* se compose d'hommes qui restent soldats pendant toute leur vie. Les 29,000 hommes d'infanterie de cette milice sont employés en temps de paix à l'exécution des grands travaux d'utilité publique.

L'organisation de l'*indelta* est due à Charles XI. Dans chaque province, il y a deux régiments de cette partie de l'armée cantonnés à pérpétuité; chaque officier a sa métairie qu'il fait valoir et dont le revenu forme la solde de son grade; chaque soldat a une chaumière et un coin de terre qui suffisent à ses besoins: il reçoit du gouvernement l'équipement militaire. Une compagnie est cantonnée autour d'un village; tous les dimanches elle se met sous les armes et manœuvre. Chaque année le régiment se rend au camp de manœuvre et campe pendant trois semaines. Quelquefois plusieurs régiments se réunissent pour exécuter de grandes manœuvres. Pendant tout le temps que les soldats passent sous la tente, ils reçoivent du gouvernement les vivres de campagne [1].

Les lois suédoises sont sages, claires et précises. Sauf quelques modifications adoptées sous Gustave III, qui abolit la question, et sous les successeurs de ce prince, le code en vigueur est celui qui fut rédigé au commencement du dix-huitième siècle, sous le règne de Frédéric Ier. La peine de mort n'y est point abolie, mais l'application en est rare, parce qu'il se commet en Suède moins de meurtres qu'ailleurs, et parce que cette peine n'est prononcée que lorsque l'accusé fait l'aveu de son crime.

[1] Voyez dans les *Annales de l'industrie française et étrangère* (1830), la Notice de M. Th. Olivier sur les *Travaux publics exécutés en Suède par l'armée.*

En matière civile, les deux parties paient chacune leur part des frais: celui qui perd son procès n'est jamais condamné aux dépens. Un nouveau code doit être bientôt promulgué.

La constitution décrétée sous le règne de Gustave III, par suite de la révolution qui déjoua les plans du sénat et de la noblesse, sert de base au gouvernement suédois. Le pouvoir monarchique est héréditaire, mais les femmes en sont exclues. Le roi de Suède est peut-être, de tous les monarques constitutionnels de l'Europe, celui dont la puissance est la plus limitée: il n'atteint sa majorité qu'à vingt-un ans; depuis sa dix-huitième année jusqu'à cet âge, il peut siéger dans les différents conseils, mais il n'y a pas voix délibérative; s'il se met à la tête des armées ou s'il quitte le royaume par tout autre motif, il doit en confier l'administration à une régence composée du ministre de la justice et de quatre membres du conseil d'Etat. Si son absence dure plus d'une année, ou si quelque maladie l'empêche pendant le même espace de temps de s'occuper des affaires, le conseil d'État convoque la diète (*stænderne*), ou les États-généraux qui doivent prendre une décision relative aux intérêts du pays. Jusqu'à ce que cette décision soit prise, les ambassadeurs étrangers se tiennent au moins à 24 lieues de la ville où les Etats sont assemblés.

Le sénat, ou la cour des pairs, se compose de vingt-deux membres; douze conseillers de la couronne forment un collége qui correspond à notre conseil d'État; il donne ses avis, et le roi décide. Celui-ci nomme à tous les emplois, a le droit de faire grâce, mais ne peut rendre aucune loi nouvelle, interpréter les anciennes, lever des impôts et déclarer la guerre, sans le consentement des États, que lui seul a le droit de convoquer. Aucun jugement ne peut être rendu par une commission; la loi garantit les droits et les propriétés des citoyens; la liberté de la presse est au nombre des lois fondamentales qui ne peuvent être modifiées sans la participation du monarque et des États.

La diète a dans ses attributions la gestion de la dette publique et de la banque du royaume; elle se compose de quatre chambres, une pour chaque ordre. Celle de la noblesse, qui se divise en trois classes: les seigneurs, les chevaliers et les écuyers, et dans laquelle chaque membre a droit de voter à

l'âge de vingt-quatre ans; celle du clergé, composée d'évêques et de pasteurs élus dans chaque chapitre; celle de la bourgeoisie, dont les députés sont choisis par les principales villes du royaume, et qui comprend des négociants, des fabricants et des artisans; et celle des paysans, choisis par ceux-ci dans leurs assemblées. Chaque député, à l'exception de ceux de la noblesse, doit avoir vingt-cinq ans accomplis, appartenir à l'un des ordres qu'il représente et professer la religion protestante. La chambre de la noblesse se compose de 1117 députés, celle du clergé de 50 à 80, celle de la bourgeoisie de 100 à 200, et celle des paysans d'un peu plus de 100. La disproportion du nombre de ces députés serait un grave inconvénient dans les discussions, si la constitution ne l'avait modifiée par une disposition importante qui n'admet pas le vote par tête, mais par ordre. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que l'ordre des paysans ne le cède en rien pour la marche de la discussion à l'ordre de la noblesse. Les États s'assemblent ordinairement tous les cinq ans, à moins de circonstances extraordinaires.

Le royaume de Norvége participe aux avantages qu'offre cette constitution, que le progrès des lumières modifiera sans doute avec le temps; mais il n'a qu'une seule chambre appelée *storthing*, dont les membres ne jouissent d'aucune distinction entre eux. Cette assemblée réunit au pouvoir législatif celui de lever les impôts; elle se rassemble tous les trois ans, dans les premiers jours de février, à Christiania. Le roi peut, dans l'intervalle de deux sessions, convoquer aussi un storthing extraordinaire; mais cette convocation ne doit avoir lieu que six semaines au moins avant l'époque ordinaire des sessions. Les députés étant élus pour trois ans, les membres du dernier storthing ordinaire font de droit partie du storthing extraordinaire. Les représentants au storthing sont nommés de la manière suivante. On procède d'abord au choix des électeurs; leur nombre est de 1 sur 50 dans les villes, et de 1 sur 100 dans les campagnes. Les candidats élus reçoivent leurs pleins pouvoirs par écrit; un magistrat ou un ecclésiastique tient la liste imprimée des électeurs de chaque lieu. Dans les villes, ce sont les magistrats et les gouverneurs; dans les campagnes, les ecclésiastiques qui président aux élections et décident les contestations qui peuvent s'élever. Les séances commencent par la lecture de la constitution. Chaque électeur doit être Norvégien d'origine, âgé de plus de vingt-cinq ans, avoir habité le pays pendant cinq ans au moins, être propriétaire d'un immeuble de la valeur de 300 écus, ou avoir fait cultiver pendant plus de cinq ans une terre soumise à la contribution foncière, ou enfin jouir du droit de cité dans une ville de commerce. Les électeurs nomment les membres du storthing, de telle sorte que les représentants des villes sont à ceux de la campagne dans le rapport de 1 à 2, et que leur nombre total n'est pas moindre de 75 et n'excède pas 100. Les représentants sont élus à la pluralité des voix, et peuvent être choisis parmi ceux qui ne sont pas même électeurs. Celui qui a le plus de voix, après le membre élu, est de droit son suppléant. Dans les villes, les élections durent huit jours, et un mois à la campagne. Nul ne peut être élu s'il n'est âgé de trente ans ou s'il n'a résidé dix ans dans le royaume. Les membres du conseil d'État, les employés du gouvernement, les officiers de la cour, ou ceux qui jouissent d'une pension sur la liste civile, ne peuvent être nommés représentants. Chacun de ceux-ci est autorisé à se faire payer par le trésor public les frais de voyage pour se rendre au storthing. Aucun storthing n'est légal si les deux tiers des membres ne sont présents. L'assemblée ne peut tenir ses séances pendant plus de trois mois, à moins que le roi ne prolonge la session; mais le souverain n'a pas le droit de dissoudre le storthing extraordinaire. Aucune délibération ne peut avoir lieu en présence du prince. Le storthing rend et abroge les lois, vote les impôts, ouvre les emprunts, inspecte les finances du royaume et fixe la liste civile du roi et du vice-roi, ainsi que l'apanage de la famille royale. Il se fait représenter les rapports et les papiers relatifs aux affaires publiques; les traités conclus par le gouvernement, à l'exception des articles secrets, qui ne peuvent d'ailleurs jamais être en opposition avec les articles authentiques. Il a le droit d'appeler devant lui tous les agents du gouvernement, à l'exception du roi et des membres de la famille royale. Il peut aussi réviser les listes des pensions et des traitements, et accorder des lettres de naturalisation aux étran-

gers. L'assemblée se divise en deux sections : l'une appelée *lagting* (corps législatif), l'autre *odelsting* (assemblée des propriétaires de biens-fonds). Chaque loi est d'abord présentée à l'odelsting, soit par une commission nommée dans son sein, soit par un conseiller d'État. Lorsque la proposition a été adoptée par l'odelsting, elle est soumise à la délibération du lagting, qui l'adopte ou la rejette, et dans ce dernier cas il la renvoie avec ses observations. L'odelsting l'examine de nouveau et la soumet encore au lagting. Si une proposition a été deux fois communiquée au lagting et deux fois rejetée par lui, tout le storthing se réunit et prend une décision à la majorité des deux tiers de ses membres. Lorsqu'une proposition de l'odelsting a obtenu l'approbation du lagting et du storthing, elle est, par une députation choisie dans les deux divisions du storthing, présentée au roi, et en son absence au vice-roi ou au gouvernement norvégien, et soumise à la sanction royale. Si le roi accorde sa sanction, la proposition se trouve par ce fait convertie en loi ; si le roi refuse sa sanction, il la renvoie à l'odelsting, et, dans ce cas, la proposition ne peut plus être discutée que dans le storthing suivant. Le roi peut encore la rejeter pendant cette seconde session ; mais si elle lui est renvoyée par un troisième storthing, elle est promulguée comme loi, quand bien même le roi ne la sanctionnerait pas. Toutes les lois sont promulguées en langue norvégienne. Le storthing peut, sans la sanction du roi, se déclarer réuni en vertu de la constitution ; régler sa police intérieure ; admettre ou rejeter les pleins pouvoirs des députés ; naturaliser les étrangers, et nommer l'odesting chargé de citer devant lui le conseil d'État ou les divers fonctionnaires du gouvernement. Il peut également réclamer l'assistance du tribunal suprême dans les affaires importantes. Ses séances sont publiques et ses délibérations publiées par la voie de la presse. Dans l'intervalle des sessions du storthing, le roi peut rendre des ordonnances relatives aux diverses parties du service ; mais elles ne doivent, en aucun cas, être en opposition avec la constitution.

L'industrie est peu développée en Suède et moins encore en Norvége ; on ne compte dans la première que 1,800 à 2,000 fabriques de tous genres, 13,000 ouvriers et 3,000 négociants. Le gouvernement a depuis plusieurs années fait les plus grands efforts pour encourager la fabrication de l'acier et les manufactures de draps, de glaces et de faïence ; mais les produits de ce genre sont loin de suffire à la consommation du pays, argument sans réplique contre les partisans du régime prohibitif. Il serait plus avantageux pour la Suède d'abandonner plusieurs branches de fabrication qui ne se soutiennent que par un régime de douanes sévère, et de donner plus d'extension à l'exploitation de ses mines de fer, de cuivre et de cobalt ; à son commerce de bois de construction, que l'on peut regarder comme une source de richesses inépuisable si l'on entretient la reproduction des forêts ; à la fabrication des instruments de mathématiques et de physique, pour laquelle Stockholm jouit de quelque célébrité ; à ses tanneries et à ses fabriques de gants, branche d'industrie dans laquelle les Suédois ont peu de rivaux ; à ses fonderies, qui lui procurent de si grands avantages ; à ses fabriques de cordages, dans laquelle excelle la ville de Falun ; à la confection des vases et autres objets d'ornements en porphyre, qui occupe une partie de la population d'*Efwedal,* dans la préfecture de Falun ; à la pêche productive de la morue et du hareng ; enfin à la construction des navires si recherchés par l'étranger. L'extension de ces diverses branches d'industrie lui offrirait les moyens d'augmenter son commerce déjà si important, et lui procurerait une foule d'objets qu'elle ne peut fabriquer au même prix que les autres nations. Par là elle pourrait renoncer à la prohibition du vin, du thé, du rhum et d'autres denrées étrangères à son climat, prohibition qui n'a d'autre avantage que de nourrir quelques troupes de contrebandiers ; par là encore elle trouverait, dans des relations plus étendues, le moyen d'accroître le produit d'un sol où l'agriculture a fait, proportionnellement aux difficultés qu'offre le climat, plus de progrès que dans aucun autre pays agricole, puisqu'au lieu d'avoir recours aux importations, elle fait aujourd'hui des exportations considérables de grains, surtout en Angleterre ; par là même elle augmenterait les bénéfices qu'elle fait à transporter sur ses vaisseaux dans les différents ports de l'Europe, ainsi que dans les siens, les marchandises des nations étrangères. Mais le Suédois peut tout espérer de l'avenir : l'accomplissement de

vœux n'a point à redouter de gothiques préjugés ; les États sont unanimes dans leurs désirs d'assurer la prospérité publique. Les partisans opiniâtres des restrictions commerciales n'ont pu empêcher la réduction des droits sur les denrées coloniales importées par les États-Unis ; la liberté du commerce est à la veille d'être proclamée en Suède.

Le gouvernement favorise partout l'usage de la vaccine, la division des terres, le dessèchement des marais, l'établissement de colonies pour utiliser les terrains nouvellement rendus à la culture, les pépinières pour la propagation du chêne, et les bergeries pour l'amélioration des bêtes à laine. Les canaux et les routes se multiplient ; des mesures ont été récemment adoptées pour rendre plus égal, et conséquemment plus supportable, le fardeau du service militaire (1) ; l'organisation communale et départementale reçoit les changements désirés par la nation (2) ; les terres sont presque entièrement cadastrées ; par une nouvelle organisation des postes, les communications entre Stockholm et les principales villes de la Suède et de la Norvége sont si rapides que, malgré la distance de 100 lieues qui séparent la capitale de la Suède de celle de la Norvége, les lettres parviennent de l'une à l'autre en trois jours ; des navires à vapeur établissent des communications fréquentes entre les villes maritimes. Après vingt-deux années de travaux remplis de difficultés, le canal de Gœta ou de Gothie vient d'ouvrir au commerce une route nouvelle à travers de hautes montagnes et au milieu des eaux peu navigables de la Skandinavie ; une autre entreprise presque aussi colossale est celle du canal de Wœdoë, destiné à faire communiquer les provinces septentrionales de la Suède, par les eaux intérieures, de Stockholm jusqu'au golfe d'Œregrund sur une étendue de 25 lieues, et à mettre les navires à l'abri des risques de mer et de guerre. L'éducation du peuple reçoit chaque jour du gouvernement de nouveaux encouragements ; enfin l'accroissement de la population depuis 1821 est tel, qu'en soixante-un ans elle sera doublée (3), et triplée en quatre-vingt-seize années ; preuve évidente d'un bien-être général. On doit donc dire avec satisfaction que les peuples de la Suède et de la Norvége jouissent, à l'abri d'un gouvernement franchement constitutionnel, d'une félicité que le présent garantit pour l'avenir.

Nous terminerons cette description par un aperçu historique de la Suède. La péninsule scandinave paraît avoir été dès la plus haute antiquité peuplée par une race que l'on a appelée *indo-germaine*, et qui a produit ces nations conquérantes connues sous les noms de Goths, de Normands, de Vandales, etc. L'histoire manque de documents précis sur les antiques rois de la Suède, sur les limites de leurs États et sur les conquêtes que leurs peuples ont dû faire à une époque très reculée. L'introduction du christianisme en Suède par Ansgarens ou Anschaire, évêque de Brême et de Hambourg en 829, est la première époque certaine de l'histoire de ce pays ; mais cette histoire, qui commence comme partout par des meurtres et des dévastations, ne devient intéressante que vers le milieu du quatorzième siècle. On voit le pays divisé par les querelles des prélats et des nobles, en proie aux irruptions des Danois jusqu'en 1276 que Magnus Ladulos ou Ladelus fut couronné roi de Suède sous le nom de Magnus Ier. Il réussit à humilier la noblesse et à s'attacher la nation ; mais ses successeurs ne comprirent point le plan qu'il s'était tracé, et les divisions intestines jetèrent l'État dans un tel désordre qu'en 1385, Marguerite, fille de Waldemar, roi de Danemark, et veuve de Haquin, roi de Norvége, étant parvenue à placer ces deux couronnes sur sa tête, réussit par la force des armes et par l'intrigue à y joindre en 1394 celle de Suède. Par le traité d'union conclu à Kalmar, les trois royaumes devaient à l'avenir être gouvernés par un même souverain que chaque royaume devait élire à son tour, et qui devait alternativement établir sa résidence dans chacun d'eux.

Après plusieurs révolutions faites dans le but de rendre la Suède indépendante du Danemark, Christiern ou Christian II fut le dernier roi danois qui ait possédé le trône de Suède en vertu de l'union de Kalmar. Mais sa politique

(1) En Norvége la conscription est établie depuis plusieurs années ; la durée du service militaire est de 5 à 7 ans. — (2) Exposé de l'administration générale du royaume, donné au château de Stockholm le 15 novembre 1828. — (3) Rapport de la commission royale de statistique, fait au roi sur la population, etc. Stockholm, 1828. Bulletin des sciences de mars 1829.

barbare amena sa perte et changea pour jamais la situation de la Suède. Pour assurer son autorité dans ce royaume, il forma le projet de faire massacrer les principaux membres de la noblesse. Cet horrible plan fut exécuté le 8 novembre 1520. De tous ceux qui pouvaient s'opposer à son despotisme il n'échappa que Gustave Wasa, dernier rejeton des anciens rois suédois. Ce jeune prince, confié à la garde d'Erik Banner, projetait déjà l'affranchissement de sa patrie et avait su tromper la vigilance de ses gardiens, lorsqu'il apprit le massacre des nobles parmi lesquels Erik Wasa, son père, avait été compris. Après avoir à l'aide de divers déguisements traversé l'armée danoise, après avoir été contraint de s'engager pour un modique salaire comme ouvrier dans les mines de la Dalékarlie, il parvint à exciter les braves Dalékarliens à prendre les armes pour secouer le joug étranger, et dès ce moment commença cette série de victoires qui se terminèrent par la chute du tyran et par l'élection de Gustave comme roi des Suédois. Le massacre ordonné par Christian avait délivré Wasa de l'opposition turbulente d'une noblesse ennemie de tout gouvernement régulier; l'établissement de la réforme le délivra de celle d'un clergé non moins ennemi des libertés publiques.

Après avoir occupé le trône pendant trente-neuf ans, Gustave mourut regretté des Suédois qui virent en lui le protecteur de l'industrie, du commerce, des arts et des lettres, et le créateur de la prépondérance politique que la Suède acquit et conserva dans les siècles suivants. Aux règnes de son fils Erik XIV qui fut déposé en 1566; de Jean III qui entreprit une guerre ruineuse contre la Russie; de Sigismond qui fut élu roi de Pologne, et qui essaya vainement de rétablir le catholicisme en Suede; de Charles IX qui fut continuellement en guerre avec la Russie, succède le glorieux règne de Gustave-Adolphe qui, sans la mort qu'il trouva dans les plaines de Lutzen où la victoire lui fut encore fidele, serait parvenu à mettre un terme aux envahissements de la maison d'Autriche. Il forma plusieurs généraux qui soutinrent la réputation des armes suédoises par une valeur et des succès étonnants : tels sont le duc Bernard, Bannier, Tortenson, Wrangel et plusieurs autres. Il sut deviner les talents d'Oxenstiern, son chancelier, qui, pendant la minorité de Christine, conduisit les affaires de la Suède avec tant de succès, qu'il sut en quelque sorte dicter en 1648 la paix de Westphalie qui amena de si grands changements dans le système politique de l'Europe.

« Christine n'avait que six ans lorsque son père fut tué. Elle reçut une éducation digne d'une princesse; mais son beau génie prit une tournure tout-à-fait extraordinaire et romanesque. Elle invita à venir à sa cour Descartes, Saumaise, et d'autres savants, envers lesquels elle ne se montra pourtant pas fort libérale. Elle témoigna beaucoup d'estime pour Grotius qui fut peut-être celui qu'elle traita le mieux; au total, elle fut un excellent juge des beaux-arts, mais d'un autre côté elle se montra sans délicatesse et sans générosité dans le choix de ses favoris. Elle remplit en même temps tous les devoirs de son rang, et quoique la France trahît ses généraux, elle n'en soutint pas moins l'honneur de la couronne de Suède. » Déterminée à ne point se marier, fatiguée du pouvoir suprême, elle cède le trône en 1654 à son cousin Charles-Gustave, fils du duc de Deux-Ponts; elle se fait catholique à Inspruck; elle va ensanglanter le palais de Fontainebleau par l'assassinat de son favori Monaldeschi, et, retirée à Rome, elle y termine ses jours en 1689.

Charles-Gustave, qui ne régna que six ans, eut plusieurs succès militaires. Son fils Charles XI fut moins heureux; il vit se former contre lui en Allemagne une ligue redoutable; mais ses revers furent réparés par la médiation de la France, qui parvint à faire conclure à Saint-Germain, en 1678, un traité par lequel tout ce que les chances de la guerre avaient fait perdre à la Suède lui fut restitué. Charles employa les années de paix que ce traité lui valut à rendre son autorité despotique et son armée formidable; sur la fin de son règne les Etats de Suède avaient perdu presque tout leur pouvoir; mais le monarque était devenu si puissant que ce fut sous sa médiation que s'ouvrit le congrès de Riswick qui avait pour but de pacifier l'Europe.

« Le dernier roi s'était appliqué à faire fleurir en Suède les arts et la paix. Comme pour former avec lui le contraste le plus frappant, son successeur n'eut qu'une seule pensée, celle de combattre et de vaincre. Sans ressources d'administration, sans vues un peu éclairées de gouvernement, méconnaissant les besoins de son siècle, il se livra tout entier à une ardeur

militaire qui attira les plus grands maux sur son pays. La conduite de Charles XII opéra de grands changements dans la politique européenne. Il força les Russes à apprendre à le vaincre; il révéla à ce vaste empire une partie de ses ressources territoriales et la force d'une population toute guerrière, aussi intrépide dans les succès que calme dans les revers. Ce fut lui qui introduisit les Russes dans la politique européenne: l'avenir dira si l'on peut regarder cet événement comme un service rendu à la liberté et à la civilisation [1]. » A peine est-il sur le trône, que les rois de Danemark, de Pologne et le tzar de Moscovie se liguent contre lui. Charles n'avait que dix-huit ans, mais il tint tête à ses ennemis comme un prince expérimenté. Il assiége Kopenhague et dicte au roi de Danemark la paix de Travendahl. Le tzar Pierre ravageait l'Ingrie et bloquait Narva à la tête de 80,000 hommes: Charles n'en avait que 20,000; mais impatient autant que téméraire, il s'avance avec 8,000 hommes, bat le gros de l'armée ennemie, et fait lever le siége aux Russes. Il se dirige vers la Saxe où il renouvelle les exemples de valeur qu'avait donnés Gustave-Adolphe; il fait descendre du trône de Pologne Auguste, et y place Stanislas, en 1705; enfin il répand tellement la terreur de son nom que toutes les puissances de l'Europe recherchent son alliance. Mais c'est aux extrémités de la Russie que le fer et le froid devaient se liguer contre la fortune de Charles XII: les chevaux mouraient par milliers; les hommes périssaient sans avoir combattu. C'est avec une armée affaiblie par les rigueurs du climat qu'il entreprend le siége de Poltava, et qu'il éprouve une défaite complète sous les murs de cette place. Réfugié en Turquie, il ose, avec 500 Suédois, affronter une armée de 30,000 Turcs; enfin, de retour dans ses Etats, il se prépare à résister à une nouvelle coalition formée de l'Angleterre, du Danemark, de la Prusse et de la Russie; déjà il se flatte de faire la conquête de la Norvége.

« Arrivé sur les frontières de ce royaume, il fait connaître à ses généraux avec plus de détails qu'à son ordinaire, et ses projets, et ses espérances. « Jusqu'ici, leur dit-il, j'ai conquis » des trônes pour les donner; je vais conquérir » un royaume pour le garder. La justice, le » ciel, approuveront une conquête que le salut » même de mes Etats exige. Nous devons subjuguer ou être subjugués. La Norvége, réunie à notre patrie, nous affranchit d'abord » des soins et des efforts que demande la garde » d'une frontière de deux cents lieues. Les » mines de ce pays rétabliront mes finances: » ses inépuisables forêts me donneront une » nouvelle marine. Les ports de la Norvége » nous sont utiles et même nécessaires. Les » ports de Bergen et de Stavanger dominent la » mer du Nord; ceux de Christiansand et d'A» rendal surveillent l'entrée du Kattégat. Un » jour, la Norvége, accoutumée à nos lois, » deviendra une pépinière de robustes soldats » et de marins infatigables. Déjà, regardant » ses peuples comme mes sujets, je vais leur » épargner les horreurs d'une longue guerre; » je vais, par un mouvement rapide, envelop» per les troupes danoises dans leurs canton» nements. L'hiver, cet allié naturel d'un roi » de Suède; l'hiver, qui m'a trahi une fois, » facilite aujourd'hui notre marche, en tenant » enchaînés les nombreux fleuves et les pro» fonds golfes de la Norvége. » Charles fait toutes ses dispositions pour s'emparer de Friderikshald, mais sous les murs de cette place une balle met fin à ses jours: c'était en 1718; il n'avait encore que trente-six ans.

A Charles XII succéda sa sœur Ulrique-Eléonore, épouse de Frédéric de Hesse. Ce fut sous leur règne qui dura trente-trois ans, que les Etats recouvrèrent leur indépendance. Mais, comme ils n'avaient point d'enfants, il devint indispensable de régler l'ordre de succession, d'autant plus que le duc de Holstein qui descendait de la sœur aînée de la reine était en même temps héritier présomptif du trône de Russie. Plusieurs compétiteurs se présentaient; mais la Russie offrit de rendre la plupart des conquêtes qu'elle avait faites à la Suède, si les Suédois voulaient recevoir pour héritier de la couronne Adolphe-Frédéric, évêque de Lubeck, et oncle du duc de Holstein. Ce prince fut élu en 1743; il épousa la princesse Ulrique, sœur du roi de Prusse, et monta sur le trône en 1751. Ami des sciences et des lettres, il eut beaucoup à souffrir du conflit des factions en Suède, et mourut de chagrin en 1771.

Son fils Gustave III était à Paris lorsqu'il apprit la mort de son père: il écrit au sénat pour protester de son attachement aux lois;

[1] *Ch. Coquerel*. Résumé de l'histoire de Suède.

en 1772 il jure au sein de la diète de conserver les priviléges des Etats, de respecter la liberté de ses sujets et de gouverner avec équité. Mais six mois à peine étaient écoulés, que se confiant à l'attachement des troupes il change totalement la constitution; se plaint de ce qu'au sein des Etats une opposition factieuse l'oblige à défendre ses droits et les libertés publiques; fait cerner par ses gardes le palais du sénat et dissout violamment les Etats assemblés. Cette atteinte à la constitution, cette violation de la foi jurée, enhardissent les intrigues de la cour de Pétersbourg: le roi déclare à la Russie une guerre qui dure depuis 1787 jusqu'en 1790. Cependant il convoque une nouvelle diète à Gefle pour obtenir des subsides, mais les députés, bien que choisis sous son influence, lui présentent plus d'opposition qu'il n'en attendait: il se borne donc à en obtenir une partie des sommes nécessaires aux besoins de l'Etat et dissout cette assemblée. Le calme semblait régner à Stockholm, mais le mécontentement des nobles y tramait une conspiration. Le 16 mars 1792, une lettre anonyme prévint Gustave du danger qui le menaçait; on le pressait de ne pas paraître aux bals masqués pendant une année entière; on l'avertissait enfin que s'il se rendait à celui qui devait avoir lieu le soir même à l'Opéra, il y serait assassiné. Le roi ne tint aucun compte de ces avertissements; il parut fort tard; mais au moment où il se retirait accompagné de l'ambassadeur de Prusse, plusieurs personnes masquées l'environnèrent, et l'une d'elles le blessa dans les reins d'un coup de pistolet dont il mourut treize jours après dans les plus cruelles souffrances, et cependant avec un calme et un courage remarquables. Son fils, âgé de quatorze ans, lui succéda sous le nom de Gustave-Adolphe IV; mais, entraîné dans une guerre malheureuse contre la Russie, qui fit sur la Suède la conquête de la Finlande, ce prince fut forcé par les Etats d'abdiquer la couronne, en 1808; son oncle, le duc de Sudermanie, prit les rênes du gouvernement et lui succéda l'année suivante sous le nom de Charles XIII. Comme il n'avait pas d'enfant, il adopta Bernadotte, maréchal de France, prince de Ponte-Corvo, que les Etats proclamèrent en 1810 prince royal et héritier de la couronne de Suède, et qui, dix ans après, sous le nom de Charles-Jean, commença une nouvelle dynastie.

TABLEAUX STATISTIQUES DE LA MONARCHIE SUÉDOISE.

Tableau *des Divisions géographiques et administratives, anciennes et modernes, de la Péninsule skandinave, indiquant avec leur superficie et leur population celle des principales villes.*

ROYAUME DE NORVÉGE.

Superficie : 2786,69 milles carrés de Suède, 16104.84 lieues carrées.
Population : 376 habitants par mille, 65 habitants par lieue.

A. RÉGION MÉRIDIONALE. Soendenfields ou *au sud des montagnes.*

DIOCÈSES.	BAILLIAGES.	SUPERFICIE EN MILLES DE SUÈDE. Sol	Lacs et marais.	Total.	POPULATION en 1828.	VILLES ([1]).	POPULATION
Christiansand.	Bradsberg.	122.01	4.71	126.72	76,600?	*Skeen.* Porsgrund.	2,000 1,600
	Nedenæs.	94.38	2.62	97.00	40,400	*Arendal.*	2,000
	Mandal.	45.60	0.93	46.53	67,500?	Christiansand†. Mandal.	5,000 1,700
	Stavanger	85.00	1.72	86.72		*Stavanger.*	3,800
Aggershuus.	Aggershuus.	48.21	2.94	51.15	71,870	Christiania †. Drœbak.	21,000 1,500
	Smaalehnene.	32,27	2.74	35.01	56,600	*Friderikshald.* Mos. Friderikstad.	4,000 3,500 2,500
	Hedemarken.	205.36	21.51	226.87	68,500	Hoff. Kongsvinger.	6,000 400
	Christian.	206,50	8.14	214.64	71,500	Lessöe.	?
	Buskerud.	104.77	4.32	109.09	169,430	*Kongsberg.* Modum. Drammen.	7,150 4,500 8,000
	Grevskabern ou les comtés ([2]).	19.00	0.52	19.52		*Laurvig.* Friderikswœrn. Tongsberg.	2,150 700 1,600
B. RÉGION CENTRALE. Nordenfields ou *au nord des montagnes.*							
Bergen.	Sœndre Bergenhuus.	141.53	1.70	143.23	151,400	Bergen †	22,000
	Nordre-Bergenhuus.	167.97	3.29	171.26		Indvig. Leganger.	3,900 3,200
Drontheim.	Sœndre-Drontheim.	152.93	8.73	161.66	67,640	Drontheim †. Rœraas.	12,000 3,200
	Nordre-Drontheim.	186.35	11.20	197.55	50,500	*Levanger.* Stœrdalen. Skogn.	300 1,200 3,600
	Romsdal.	134.04	1.20	135.24	71,660	*Christiansund.* Molde.	12,800 900

([1]) Les évêchés et archevêchés sont indiqués par les signes † et †† — ([2]) Ce bailliage se compose du comté de *Laurvig* et de celui de *Jalsberg.*

C. RÉGION SEPTENTRIONALE. Nordland ou *Pays du nord*

DIOCÈSES.	BAILLIAGES.	SUPERFICIE EN MILLES DE SUÈDE. Sol.	Lacs et marais.	Total.	POPULATION en 1828.	VILLES.	POPULATION
Nordland. . . .	Nordland. . .	338.00	20.30	358.30	37,700	Belsvaac † (île d'Alstenöe). . Bodöe. . . . . Hundholm. . .	300 300 200
	Finmark. . .	572.00	34.20	606.20	48,700	Tromsöe (île de Tromsöe). . . Altengaard. . . Hammerfest. . . Wardöehuus. . .	4,000 2,000 500 200
Totaux.		2648.62	130.77	2779.39	1,050,000		

ROYAUME DE SUÈDE [1].

Superficie : 3,868 milles carrés de Suède, 22,355 lieues carrées.
Population : 716 habitants par mille, 123 habitants par lieue.

A. RÉGION SEPTENTRIONALE. Nordland ou *Pays du nord*.

ANCIENNES PROVINCES.	PRÉFECTURES ou LAEN.	SUPERFICIE EN MILLES DE SUÈDE. Sol.	Lacs et marais.	TOTAL.	POPULATION en 1833.	VILLES.	POPULATION
Wester-Botten ou Bothnie occid. et Lappmark ou Laponie. . .	Pitea.. . . .	674.50	76.50	751.00	45,000	Lulea. . . . . *Pitea*. . . . . Gellivara. . .	1,500 1,000 1,100
	Uméa. . . .	600.89	67.11	668.00	51,000	*Uméa*.	1,400
Medelpad. . . et Angermanland, ou Angermanie. .	Hernœsand. .	193.98	22.22	216.000	80,500	*Hernœsand* †. . Sundswall. . .	2,000 1,600
Iaemtland ou Jemptie, et Herje-Adalen. .	OEstersund. .	383.40	51.60	435.00	43,400	*OEstersund*. . . Liusnedal. . .	280 135
B. RÉGION CENTRALE. Svealand ou *Suède*.							
Gaestrikland ou Gestricie, et Helsingland ou Helsingie. .	Gefleborg. . .	151.69	19.49	171.18	105,300	*Gefle* †. . . . Sœderhamn. . . Huddiksvald. .	8,000 1,600 1,600
Dalarne ou Dalékarlie. .	Falun. . . .	347.39	31.37	378.76	137,800	*Falun*. . . . . Hedmora. . . . Avestad. . . .	4,700 900 800
Westmanland ou Westmanie.	Westeras. . .	53.50	6.97	60.47	91,360	*Westeras* †. . . Sala. . . . . Arboga. . . . Kœping. . . .	3,000 2,000 1,500 1,200

(¹) La Suède est divisée 24 *laen* ou préfectures. Les chefs lieux sont écrits en *italique*.

ANCIENNES PROVINCES.	PRÉFECTURES ou LAEN.	SUPERFICIE EN MILLES DE SUÈDE. Sol.	Lacs et marais.	TOTAL.	POPULATION en 1833.	VILLES.	POPULATION.
UPLAND. . . .	Upsala. . . .	43.78	3.71	47.49	83,700	*Upsal* †† . . . Lœfsta. . . . Elfkarleby. . . Sæderfors. . .	5,000 1,600 600 500
UPLAND et SOEDERMANLAND ou SUDERMANIE. .	Stockholm. . .	62.39	3.78	66.26	187,700	STOCKHOLM. . . Drottningholm. . Norrtelge. . . Sœdertelge. . Wexholm. . . .	82,000 500 1,000 1,500 500
SOEDERMANLAND ou SUDERMANIE. . .	Nykœping. . .	84.63	8.39	93.02	111,000	*Nykœping.* . . Strengnœs †. . Eskilstuna. . .	3,000 1,200 1,600
WESTMANLAND et NÉRIKE ou NÉRICIE.. .	OErebro.. . .	62.92	11.30	74.22	119,000	*OErebro.* . . . Nora. . . . . Askersund. . .	4,000 900 800
WERMELAND. . .	Karlstad. . .	133.19	24.70	157.89	177,300	*Karlstad* †. . . Christineham. . Philistad. . . .	2,400 2,200 800
C. RÉGION MÉRIDIONALE. GOETLAND ou *Gothie*.							
OESTERGOETLAND ou OSTRO-GOTHIE.	Linkœping.. .	83.05	13.70	96.75	191,600	*Linkœping* †. . Norrkœping . . Wadstena. . . Sœderkœping. .	3 000 10,000 1,400 1,000
SMOELAND. . . .	Iœnkœping. .	85.52	12.13	97.65	140,700	*Iœnkœping* †. . . OEdelfors. . . Ekesjö. . . .	3,000 500 1,200
	Kalmar (¹).. .	89.60	7.20	96.80	169,700	*Kalmar* †. . . Westervik. . . Borgholm (île d'OEland) . .	5,000 3,000 600
	Wexiœ. . . .	73.14	13.00	86.14	111,500	*Wexiœ.* . . .	1,300
BLEKING. . . .	Karlskrona. .	23.80	2.00	25.80	87,700	*Karlskrona.* . . Carlshamn. . .	2,000 3,600
ILE DE GOETLAND.	Wisby. . . .	24.55	3.36	27.91	39,800	Wisby.. . . .	4,000
SKANE ou SKANIE.	Malmœhus. . .	37.85	2.70	40.55	205,300	*Malmœ.* . . . Ystad. . . . . Lund. . . . . Landskrona. . . Helsingborg. . .	8,500 2,600 3,500 3,800 4,000
	Christianstad. .	46.95	8.40	55.35	154,300	*Christianstad.* . Engelholm. . . Kimbrishamn. .	7,000 500 700
HALLAND. . . .	Halmstad. . .	39.98	4.26	43.24	91,000	*Halmstad.* . . . Warberg. . . . Laholm. . . .	1,600 1,500 900
DALSLAND et WESTER GOETLAND	Wenersborg. .	103.30	11.20	114.50	202,700	*Wenersborg.* . . Amal.	1,500 900

(¹) L'île d'OEland dépend de cette préfecture.

ANCIENNES PROVINCES.	PRÉFECTURES OU LAEN.	SUPERFICIE EN MILLES DE SUÈDE. Sol.	Lacs et marais.	TOTAL.	POPULATION en 1833.	VILLES.	POPULATION
Wester-Goetland ou Westro-Gothie et Bohue. . .	Mariestad. . .	66.41	9 02	65.43	171,600	*Mariestad.* . .	1,200
						Lidkœping. . .	1,600
						Falkœping. . .	500
						Skara †. . . .	1,000
	Gœteborg. . .	40.98	2.33	43.31	158,000	*Gœteborg* †. . .	28,700
						Marstrand. .	1 200
						Uddewalla. . .	4,000
						Strœnstad. . .	1,500
Totaux de la Suède . . .		3370.19	497.97	3868.16	2,956,900		
Totaux de la Norvége. . .		2648.62	130.77	2779.39	1,050,000		
Totaux de la péninsule skandinave.		6018 81	628.74	6647.55	4,006,900		

Mouvement de la population.

NORVÉGE.

				AUGMENTATION ANNUELLE.
Population en 1815. . .	886,400	En 1836. . .	1,180,000	13,980

SUÈDE.

—	en 1815. . . 2,465 066.		. . . .	
—	en 1825. . . 2,771,252.		. . . .	
—	en 1830. . . 3,888,082.		. . . .	
—	en 1833. . . 2,956,900.		. . . .	
—	en 1836.	3,038,800		27,300

Total des deux royaumes en 1836.	4,218,800
Colonie (île St-Barthélemy l'une des Antilles). . . .	16,000
Total général de la population. . . .	4,234,800

Population de la Suède par classe (en 1833).

	Dans les villes.	Dans les campagnes.	Total.
Noblesse.	3,500	17,000	20,500
Clergé.	2,500	15,000	17,500
Bourgeoisie.	59,000	63,000	122,000
Paysans.	»	2,084,000	2,084,000
Employés, etc.	22,000	65,000	87,000
Industriels.	56,000	74,000	130,000
Pauvres.	»	»	22,000
Lapons (considérés comme habitants pauvres). . . .	»	»	57,000
Individus qui n'appartiennent à aucune des classes ci-dessus (tels que pêcheurs, etc.).	»	»	348,000
Militaires et matelots.	»	»	68,900
Total.	. . . .	. . . .	2,956,900

Population par cultes.

Confession d'Augsbourg.	2,954,255
Culte catholique.	1,800
Israélites.	845
Total.	2,956,900

TABLEAU *des naissances en Suède.*

ANNÉES.	LÉGITIMES. Mâles.	LÉGITIMES. Femelles.	LÉGITIMES. Total.	ILLÉGITIMES. Mâles.	ILLÉGITIMES. Femelles.	ILLÉGITIMES. Total.	Total général
1821.	43,938	41,868	85,806	3,218	3,048	6,266	92,072
1822.	44,647	42,737	87,384	3,595	3,330	6,925	94,309
1823.	46,639	44,440	91,079	3,548	3,632	7,180	98,259
1824.	44,477	42,606	87,083	3,316	3,178	6,494	93,577
1825.	47,751	45,863	93,614	3,344	3,357	6,701	100,315
Totaux.	227,452	217,514	444,966	17,021	16,545	33,566	478,532
Terme moyen des 5 années. .	45,490	43,503	88,993	3,404	3,309	6,713	95,706
Terme moyen des cinq années précédentes. . . .	40,634	38,724	79,358	2,997	2,898	5,895	85,253
Accroissem. annuel des naissances pendant les 5 dernières années.	4,856	4,779	9,635	407	411	818	10,453(¹)

(¹) Les naissances illégitimes dans les cinq dernières années sont aux naissances totales comme 1 est à 13 3/10. Dans les cinq années précédentes, elles avaient été comme 1 a 14 1/2.

TABLEAU *de la mortalité en Suède.*

ANNÉES.	MALES.	FEMELLES	TOTAL.
1821. . . .	33,466	32,950	66,416
1822. . . .	30,500	28,890	59,390
1823. . . .	28,802	27,265	56,067
1824. . . .	29,071	27,185	56,256
1825. . . .	29,180	27,285	56,465
Totaux. .	151,019	143,575	294,594
Enfants au-dessous d'un an.	8,316	6,887	15,203

Dans les cinq années ci-dessus, on comptait parmi les morts :

1° Enfants mort-nés. 12,623
2° Enfants étouffés dans le lit de leurs mères ou nourrices. 388
3° Enfants assassinés. 12
4° Adultes *idem*. 35
5° Individus noyés. 1,126
6° *Idem* suicidés. 151
7° Morts d'ivresse. 36
8° Tués par la foudre. 6
9° Condamnés à mort et exécutés. . . . 7

TABLEAUX *des mariages en Suède.*

ANNÉES.	Entre célibataires	Entre veufs et célibataires.	TOTAL.
1821. . . .	17,708	5,182	22,890
1822. . . .	19,026	5,405	24,431
1823. . . .	19,017	4,976	23,993
1824. . . .	18,971	4,936	23,907
1825. . . .	19,097	4,543	23,640
Totaux.	93,819	25,042	118,861

Classement des ménages en Suède, suivant le nombre d'individus qui les composent. Fin de 1825.

De 2 individus.	77,334
De 3 à 5.	244,641
De 6 à 10.	181,361
De 10 à 15.	16,076
De plus de 15.	2,643
Total des ménages. . .	522,055

Mendicité en Suède. Fin de 1825.

Pauvres chez les particuliers.	9,664
— recevant des secours à domicile. .	8,991
— dans les hospices.	2,033
— dans les hôpitaux.	528
Total. . .	21,216

Prisonniers dans les deux royaumes, en 1827.

En Suède. . . . . . . environ 1,838 } 2,700
En Norvége. . . . . 862 }

Tableau *des fabriques de la Suède en* 1831.

FABRICATION.	Nombre de fabriques	Nombre d'ouvriers	Produits en francs.
Cotonnades et lineries	42	658	539,412
Rubans.	9	152	174,130
Draps.	97	2,835	5,588,916
Étoffes de laine. . .	7	37	53,652
Soieries	19	552	934,178
Filatures de soie . .	13	31	85,000
Toiles à voiles . . .	9	365	223,110
Indiennes.	4	71	121,874
Teintureries. . . .	258	766	847,968
Verreries.	13	698	596,536
Fonderies de fer . .	2	141	311,024
Tanneries.	186	547	1,005,996
Moulins à huile. . .	37	65	207,576
Papeteries.	90	1,338	1,034,430
Porcelaine	2	317	322,486
Parfumeries. . . .	11	14	37,448
Savonneries. . . .	19	53	209,600
Raffineries de sucre. .	23	294	5,626,138
Tabac.	77	696	1,634,450
Horlogerie	146	236	77,698
Bougies	8	26	111,364
Vinaigre.	13	35	56,338
Porter.	1	63	218,896
Poterie.	10	565	223,110
Mécanique et machines. .	2	141	311,024
D'ornements en marbre.	4	16	52,768
Diverses.	794	2,227	1,327,946
Totaux.	1,886	12,939	19,933,058
Extraction des métaux (nombre d'ouvriers).		35,000	
		47,939	

Terme moyen du commerce de la Suède, années 1827 *à* 1830.

Produit annuel des manufactures. Ryksd. 6,840,000(¹), ou en fr. 15,390,000.

Exportations en grains. . . . . 140,000 tonnes.

SAVOIR :

Avoine.	40,000	*id.*
Méteil.	200	*id.*
Froment.	16,000	*id.*
Orge.	28,500	*id.*
Malt.	4,500	*id.*
Seigle.	36,000	*id.*
Vesces.	800	*id.*
Pois.	13,500	*id.*
Farine de froment.	400	*id.*
Idem de seigle.	50	*id.*
Idem de gruau.	50	*id.*
Exportation en fer.	7,600,000	kilog.

SAVOIR :

Fer en barres.	7,050,000	kilog.
Fer plus grossier.	550,000	*id.*

Valeur des exportations en grains et en fer, Rixd. 14,294,000 ou en fr. 31,161,500.

(¹) Le rykdaler de banco est calculé ici à 2 fr. 25 cent.

FINANCES DES DEUX ROYAUMES.

NORVÉGE.

REVENUS.

	Speciedalers	Francs (¹).	
Douanes, environ. .	700,000	2,800,000	
Droits des villes. . .	100,000	400,000	
Impôts de la campagne.	440,000	1,760,000	
Timbre.	70,000	280,000	
Impôt de la fabrication de l'eau-de-vie.	50,000	200,000	
Revenus des domaines de l'État et de la contribution foncière.	50,000	200,000	
Postes.	15,000	60,000	
Rentes.	30,000	120,000	
Divers revenus. . .	30,000	120,000	
Impôt sur les moulins.	20,000	80,000	
Totaux. . .	1,505,000	6,020,000	6,020,000

DÉPENSES.

	Speciedalers	Francs.	
Liste civile.	96,000	384,000	
Storthing.	20,000	80,000	
Administration civile.	270,000	1,080,000	
Justice et police. . .	50,000	200,000	
Université.	30,000	120,000	
Établissement de répression et de correction.	25,000	100,000	
Établissement des mines et fabriques de Kongsberg. . . .	25,000	100,000	
Pensions et expectances.	170,000	680,000	
Intérêt de la dette de l'État (à 4 p. % pour 4 millions). . . .	40,000	160,000	
Affaires étrangères. .	50,000	200,000	
Armée.	500,000	2,000,000	
Marine.	150,000	700,000	
Totaux. .	1,426,000	5,704,000	5,704,000

Excédant des recettes sur les dépenses. 314,000

SUÈDE.

REVENUS.

Impôt foncier environ.	7,900,000 fr.
Douane. . . *id.*	4,400,000
Postes. . . *id.*	500,000
Timbre. . . *id.*	600,000
Droit sur l'eau-de-vie, *id.*	1,120,000
Bevillning (taxation annuelle de 5 0/0 sur tout revenu net), environ. .	4,600,000
	19,120,000

(¹) Le speciedaler vaut environ 4 francs

Report. . . .	19,120,000

Impôts en nature.

Entretien des milices. . environ. .		5,366,000
Idem du clergé. . . *id.* . .		5,516,000
Idem des pauvres. . *id.* . .		942,000
Transport des dépêches. . *id.* . .		1,366,000
Diverses corvées évaluées. *id.* . .		1,920,000
Autres produits. . . . *id.* . .		2,270,000
Total. . .		36,500,000

Dépenses.

Liste civile. . environ.	1,460,900	
Administration civile, *id.*	4,682,700	
Armée de terre. . *id.*	8,748,300	
Armée de mer. . . *id.*	3,306,700	
Beaux-arts. . . . *id.*	54 200	
Secours. . . . . *id.*	298,700	
Pensions. . . . *id.*	126,000	
Dépenses générales et extraordinaires . *id.*	1,434,700	
Agriculture, industrie et commerce. . . *id.*	316,000	
Traitem. de retraite, *id.*	666,000	
Clergé et instruction publique. . . . . *id.*	1,350,500	
Diverses. . . . . *id.*	54,300	
Intérêts à 4 p. 0/0 de la dette publique (qui s'élève à 8,800,000 fr.)	3,520,000	

Dépenses en nature.

Fournitures faites en nature aux gouverneurs et sous-gouverneurs de districts, aux juges et aux officiers de l'armée, etc., évaluées à environ.	9,000,000	
Total des dépenses. .	34,819,000	34,819,000
Excédant des recettes sur les dépenses.		1,681,000

ARMÉE DE TERRE ET DE MER EN 1834.

NORVÉGE.

ARMÉE DE TERRE.

Brigade de chass. à cheval.	1,070	12,000	14,546
Brigade d'artillerie. . . .	1,288		
Cinq brigades d'infanterie.	9,642		
Officiers.	500	2,296	
Sous-officiers, ouvriers et musiciens.	1,796		
Corps des ingénieurs : officiers, sous-officiers et soldats. . . .		250	
			14,546

Report.			14,546

MARINE.

Nombre d'hommes composant la force navale.	5,706		5,783
Officiers supérieurs. . . .	5	77	
Capitaines de vaisseau. . .	12		
Capitaines-lieutenants. . .	12		
Lieutenants en premier. .	24		
Lieutenants en second. . .	24		
Total de l'armée de terre et de mer.			20,329

SUÈDE.

ARMÉE DE TERRE.

ÉTAT-MAJOR.	Feld-maréchaux. .	3	156
	Généraux en chef. .	3	
	Lieut.-généraux. .	8	
	Généraux-majors .	50	
	Colonels.	30	
	Officiers d'état-maj.	62	

Garde royale.

Infanterie, 2 régiments de grenadiers.	1,600	2,200
Cavalerie, 1 *Id.* de gardes.	500	
Idem. 1 escadron de chasseurs norvégiens.. . .	100	

Ligne.

Vaerfvade.	Infanterie.	3,674	8,152
	Cavalerie.	1,108	
	Artillerie.	2,800	
	Train.	200	
	Génie.	370	
Indelta.	Infanterie.	29,476	33,600
	Cavalerie.	3,924	
	Artillerie.	200	
Bevaring. — Infanterie.			130,000
Ingénieurs topographes.			280
Total de l'armée de terre. . .			174,388

MARINE.

Personnel

Grand amiral.	1	2,334
Amiral général.	1	
Vice-amiraux.	4	
Contre-amiraux.	4	
Capitaines de vaisseaux.	24	
Idem. de frégates.	16	
Lieutenants en premier.	100	
Idem. en second.	76	
Officiers du génie maritime. . .	29	
Sous-officiers.	340	
Aspirants sous-officiers.	555	
Elèves-aspirants.	400	
Maîtres ouvriers.	784	
Matelots de l'*Indelta* (formant 33 comp. .		8,079
Matelots conscrits, soldés lorsqu'ils servent, et divisés en 3 bataillons et 15 compagnies.		13,706
Total de l'armée de mer. . .		24,119

Bâtiments armés en 1833.

	Vaisseaux de ligne.	Frégates.	Corvettes ou Bricks	Bâtiments inférieurs	Total.
Norvége. . .	»	»	5	130	135
Suède. . . .	11	8	10	37	66
	11	8	15	167	201

Animaux tués par les chasseurs, en Suède, pendant l'année 1830.

Ours.	139
Loups.	498
Lynx.	217
Renards.	3,168
Gloutons.	58
Martres et loutres.	1,219
Castors.	31
Chiens de mer.	987
Aigles.	175
Grands-ducs.	58
Faucons et hiboux.	1,278

Nombre des animaux domestiques en 1833.

Chevaux.	384,000
Bœufs.	263,000
Vaches.	954,000
Veaux.	420,000
Moutons.	1,479,000
Porcs.	517,000
Chèvres.	178,000

TABLEAU *de la position géographique des principales villes de la Norvége et de la Suède, d'après le méridien de Paris.*

VILLES.	LATITUDES.	LONGITUDES.
NORVÉGE.	deg. min. sec.	deg. min. sec.
Altengard.	69 55 0 N.	20 44 0 E.
Arendal.	58 27 0 N.	6 30 10 E.
Bergen.	60 24 0 N.	30 0 0 E.
Christiania.	59 55 20 N.	8 28 30 E.
Christiansand. . . .	58 8 5 N.	5 42 58 E.
Christiansund. . . .	63 6 35 N.	5 22 30 E.
Drontheim	63 25 50 N.	8 3 10 E.
Friderikstad	59 11 20 N.	8 39 38 E.
Kongsberg.	59 14 0 N.	7 27 0 E.
Laurvig.	59 2 55 N.	7 56 0 E.
Stavanger.	58 58 20 N.	3 36 30 E.
SUÈDE.		
Christianstad. . . .	56 1 15 N.	11 49 15 E.
Ekesjö.	57 28 0 N.	12 52 0 E.
Falun.	60 36 0 N.	13 15 0 O.
Gefle.	60 39 45 N.	14 48 15 E.
Gœteborg.	» » » »	» » » »
Halmstad.	56 39 45 N.	10 31 45 E.
Hernœsand.	62 38 0 N.	15 33 0 E.
Huddiksvald.	61 43 45 N.	14 47 44 E.
Helsingborg.	56 2 55 N.	10 17 47 E.
Jœnkœping.	» » » »	» » » E.
Kalmar.	56 40 30 N.	14 6 0 »
Karlskrona.	56 6 57 N.	13 12 45 E.
Karlshamn.	56 12 40 N.	12 30 45 E.
Karlstad.	59 16 0 N.	11 40 0 E.
Landskrona.	55 52 30 N.	10 30 46 E.
Lund.	58 27 10 N.	4 15 51 E.
Malmœ.	55 36 37 N.	10 41 4 E.
Nykœping.	54 45 47 N.	9 33 33 E.
OErebro.	59 17 12 N.	12 53 5 E.
Pitea.	65 18 30 N.	3 10 51 E.
Sœderhamn.	61 17 47 N.	14 45 15 E.
Stockholm.	59 20 31 N.	15 43 15 E.
Uddervalla.	58 21 15 N.	9 36 15 E.
Umea.	66 4 0 N.	18 2 15 E.
Westeras.	59 35 0 N.	14 9 0 E.
Westervik.	57 44 50 N.	14 20 0 E.
Wisby.	57 38 50 N.	16 6 15 E.

LIVRE SOIXANTE-QUATRIÈME.

Suite de la Description de l'Europe. — Description du royaume de Danemark et de ses dépendances. — Péninsule et îles danoises; duchés de Holstein et de Lauenbourg; îles Færöe.

Que de grands souvenirs se rattachent à l'histoire de cette petite péninsule, qui, baignée à l'occident par la mer du Nord, à l'orient par le détroit du Kattégat, et au nord par celui de Skager-Rack, flanquée à l'est par des îles considérables, et à l'ouest par un petit archipel, s'avance entre la Suède et la Norvége! Berceau des redoutables *Kimri* ou *Cimbri*, les anciens l'appelerent *Chersonèse cimbrique*. C'est de cette contrée que sortirent, environ cent ans avant notre ère, ces peuples qui, joints à plusieurs nations des bords de la Baltique, ravagèrent les Gaules et l'Helvétie, firent trembler l'Italie, battirent plusieurs fois les Romains, et furent enfin défaits par Marius. Ce sont ces mêmes peuples qui, sous le nom de *Jutes* et d'*Angli*, envahirent l'Angleterre, et qui, hardis navigateurs, grossirent cet essaim de pirates sortis de la Norvége et de la Suède que le moyen âge confondit sous le nom de Normands, et qui furent pendant plusieurs siècles l'effroi du reste de l'Europe.

Le *Jutland*, qui comprend toute la péninsule qu'habitaient les *Jutes*, dont elle porte le nom; le duché de *Sleswig*, isthme qui, ainsi que le *Holstein* et le duché de *Lauenbourg* auxquels il se joint, était peuplé par les *Angli*; les îles de *Fionie*, de *Séeland*, de *Laaland*, et plusieurs autres moins importantes, forment le royaume de Danemark, et présentent un développement de plus de 1,500 lieues de côte.

A la vue de ces terres que séparent plusieurs détroits dangereux par leurs écueils et leur faible largeur, tels que ceux du *Sund*, du *Grand-Belt* et du *Petit-Belt*, on est tenté d'aborder une question plus d'une fois agitée et dont la solution divise des savants estimables, qui, habitant les bords de la Baltique, sont favorablement placés pour vérifier les faits connus et pour faire des observations nouvelles. L'abaissement du niveau de cette mer est-il certain? Olaf Dalin dit qu'elle perd annuellement un demi-pouce du côté de la Suède; André Celsius a calculé que sa diminution est de quatre pouces cinq lignes par siècle; l'évêque Pontoppidan a fait la même observation sur les côtes du Danemark [1]; Bergman regardait le fait comme incontestable. Vérifié avec soin, on croit avoir acquis la certitude que cet abaissement est fort inégal; que dans le golfe de Bothnie il peut être évalué à quatre pieds par siècle; qu'il n'est que de deux pieds sur la côte de Kalmar, et bien moindre encore sur celle du Danemark. Les habitants des îlots du nord de la mer Baltique, persuadés de ce changement de niveau, l'attribuent, non à l'abaissement des eaux, mais à l'élévation du sol [2]. Beaucoup de faits géologiques prouvent, il est vrai, que les roches anciennes ont été soulevées à une époque fort reculée, par une force agissant du centre vers la surface de la terre; mais il n'est guère probable que de tels soulèvements aient lieu aujourd'hui sans secousses. Au surplus, quoiqu'il soit naturel de penser que les dépouilles des animaux marins et d'autres causes également lentes doivent contribuer à diminuer, par une longue accumulation de siècles, la profondeur des mers, l'abaissement de la Baltique, mer sans flux ni reflux, pourrait bien n'être qu'une illusion. Les alluvions que les fleuves et les rivières y charrient reculent, comme dans les autres mers, ses limites sur quelques points; le balancement de ses eaux, soulevées par la violence des vents, favorise encore l'idée de son abaissement. Ici des villes, jadis sur ses bords, en sont éloignées aujourd'hui; là plusieurs rochers, baignés dans les eaux les plus hautes, vus à d'autres époques, paraissent confirmer un changement de niveau, mais d'autant moins probable, qu'il est faux, malgré l'opinion de quelques anciens observateurs, que les eaux de la Baltique soient plus élevées que celles de l'Océan [3].

(1) Dans sa géographie intitulée : l'Atlas danois. — (2) Voyez ce qui a été dit à ce sujet, tom. Ier de cet ouvrage, p. 477. — (3) Consultez les Observations de M. *N. Brunrona* sur l'abaissement de la mer Baltique, suivies de Remarques par M. *Hællstrœm* : Mémoires de l'académie de Stockholm, 1823 et 1824.

Le Danemark n'est que le prolongement des vastes plaines qui à l'est et au sud bordent cette mer Les plus hautes inégalités du sol dans le duché de Holstein et dans celui de Sleswig ne dépassent pas 1,000 pieds ; il en est de même des îles qui en font partie : les montagnes de Fionie et celles du centre de Séeland ne sont que des collines. Le sol n'est composé, jusqu'à une assez grande profondeur, que de sable et d'argile, dépôts d'alluvions qui recouvrent partout un sédiment crayeux. L'argile supporte le sable : dans la première, qui est ordinairement bleuâtre, on trouve un grand nombre de coquilles marines qui ont conservé en partie leurs couleurs primitives, et dont plusieurs ont leurs analogues dans la mer, comme pour prouver à l'observateur que cette argile est l'une des formations les plus récentes de celles que l'on distingue en géologie. Sur quelques points de la côte, ce terrain renferme accidentellement des troncs d'arbres à moitié décomposés, et non seulement des empreintes, mais des couches entières de végétaux de la famille des *aroïdées*, dont plusieurs individus ressemblent parfaitement au *zostera marina*. Le sable supérieur est quelquefois mêlé d'argile rougeâtre ; on y a trouvé des débris de plantes qui sembleraient avoir été carbonisés. Dans le *Jutland septentrional*, ce sable diluvial ne paraît pas renfermer de restes d'ossements de ces grands animaux si fréquents ailleurs dans des dépôts semblables ; mais dans plusieurs autres parties du Danemark le même sable en contient. Le savant qui nous fournit ces renseignements ([1]) prétend n'y avoir trouvé que sur un seul point des blocs roulés de roches granitiques arrachés aux montagnes de la Norvége. Un autre savant ([2]) pense que ces masses de roches ont été charriées en Danemark par les glaces, comme cela se voit encore dans quelques régions plus septentrionales. Ce qui prouve que ce sable appartient à une autre époque que l'argile qu'il recouvre, c'est que, lors même que celle-ci affecte une disposition irrégulière ou ondulée, le sable est toujours dans une position horizontale. Dans le *Vindsyssel*, ce dernier dépôt est remplacé par des couches de tourbe d'une grande étendue, qui, sur les bords de la mer, sont couvertes par le sable des dunes. Cette tourbe fournit un bon combustible.

L'île de Fionie présente la même organisation géologique que le Danemark continental ; ainsi les sédiments marins supérieurs, représentés par l'argile bleue dans le Jutland, se développent dans le Holstein de manière à offrir dans la partie montagneuse de ce duché des bancs de pierre à bâtir ; de même en Fionie on trouve la craie, l'argile, le calcaire grossier propre aux constructions, et la tourbe.

Dans l'île de Séeland le terrain crayeux paraît avoir été remanié par les eaux depuis sa formation.

L'île de Bornholm, beaucoup plus près de la Suède que du Danemark, se distingue de ce pays et des îles qui en font partie : des roches granitiques y supportent des dépôts de différentes époques, jusqu'à ceux qui commencent à appartenir à la formation crayeuse ([1]).

D'après l'idée que nous venons de donner de la constitution géologique du Danemark, on ne sera pas étonné d'apprendre qu'il ne renferme pas de métaux en quantité suffisante pour être exploités.

Nous avons dit que les détroits qui séparent les îles de ce royaume offrent une navigation difficile ; les bas-fonds, les courants rapides, les vagues courtes et précipitées, concourent à rendre très dangereux les autres parages, et surtout ceux du Jutland. Les rivières de cette contrée et des duchés de Sleswig et de Holstein sont peu considérables, mais le pays est dédommagé de ce désavantage par des baies étroites qui pénètrent à une grande distance dans les terres, et qui rendent plus commodes les ports qui y sont établis. Les Danois les appellent *Fiords :* le plus important était, il y a quelques années, le *Lym-Fiord*, dans la partie septentrionale du Jutland ; il avait son entrée dans le Kattégat, et était long de 34 lieues; il se terminait à une langue de terre baignée par la mer du Nord ; mais cet isthme étroit n'a pu résister à la fureur des vagues ; il s'est rompu dans le courant de février 1825, et le Lym-Fiord, qui, vers l'ouest, prend la forme d'un grand lac au milieu duquel s'élève l'île

([1]) Mémoire de M. le docteur *Pingel* sur le *diluvium* et l'*alluvium* du Jutland septentrional. — ([2]) Observations géognostiques et minéralogiques sur le Jutland septentrional, par le docteur *Bredsdorff*.

([1]) Observations géognostiques sur la Skanie et l'île de Bornholm, par M. *Forchhammer*.

de *Mors*, maintenant ouvert à l'est et à l'ouest, a transformé l'extrémité septentrionale du Jutland en une île longue et irrégulière. L'issue qu'il s'est faite n'est malheureusement d'aucun avantage pour le commerce : elle n'est pas navigable, et probablement elle ne le sera jamais, parce qu'il faudrait faire une dépense trop considérable pour achever ce que la nature a commencé. Les plus importantes des autres baies sont le *Ringkiœbinh-Fiord* et le *Nissum-Fiord*, sur la côte occidentale de la péninsule ; le *Flensborg-Fiord* et le *Schley*, sur la côte orientale du Sleswig ; l'*Odensée-Fiord*, au nord de Fionie ; enfin l'*Ise-Fiord* et le *Rœskilde-Fiord*, au nord de Séeland. Nous n'énumérerons pas toutes les rivières du Danemark continental : les Danois désignent ces cours d'eau sous le nom d'*aae*, qui devient la terminaison commune. Le *Guden-aae* est le plus considérable du Jutland ; sa course sinueuse est d'environ 32 lieues ; il se jette dans le Randers-Fiord ou golfe de Randers formé par le Kattégat. Le *Stör-aae* a 15 à 20 lieues. Entre le Sleswig et le Holstein, coule l'*Eyder* ou l'Eider, qui, sorti d'un petit lac de ce dernier pays, est navigable pendant 15 lieues et se jette dans la mer du Nord après avoir parcouru une étendue de 22 lieues. Le *Stör*, la principale rivière du Holstein, a 16 lieues de cours ; enfin la *Trave*, qui se jette dans la mer Baltique, n'en a que 12 à 15.

Un grand nombre de lacs s'étendent sur le Danemark continental et sur ses îles : le Jutland en renferme 25, le Sleswig 1, et le Holstein 3 ; dans l'île de Séeland on en compte plus de 12, et l'on en voit aussi plusieurs sur celle de Fionie. On a calculé que les lacs et les marais couvrent la vingt-unième partie de la superficie du Danemark, que la soixante-dix-huitième partie est occupée par le cours des rivières, en sorte que, sans compter les baies, les golfes et les canaux, les eaux forment la seizième partie de la surface du royaume, évaluée à 2,865 lieues, dont 2,210 appartiennent au continent et 655 aux îles.

Les trois principaux canaux du Danemark sont d'abord celui d'*Odensée*, qui, malgré son peu d'étendue, est important pour le commerce de cette ville, puisqu'il lui ouvre une communication avec le Grand-Belt ; celui de la *Steckenitz*, qui, par la réunion de cet affluent de la Trave avec le Delvenau, affluent de l'Elbe, joint ce fleuve à la mer Baltique ; le canal de *Sleswig-Holstein*, le plus grand des trois, qui, portant les eaux de l'Eyder au golfe de Kiel, réunit la mer du Nord à la Baltique. D'autres canaux sont projetés dans l'intérêt des relations commerciales du royaume.

La longueur de ses provinces continentales, depuis le cours de l'Elbe, qui trace en partie la limite méridionale des duchés de Holstein et de Lauenbourg, jusqu'au cap Skagen au nord, qui sépare le Kattégat du détroit de Skager-Rack, est de 107 lieues géographiques ; leur plus grande largeur est de 38 lieues, et leur plus petite de 11. Dans la partie la plus large de la péninsule danoise, il n'est pas un seul endroit qui soit éloigné de plus de 14 lieues de la mer ; de là vient que, malgré sa situation à l'extrémité septentrionale de la zone tempérée boréale, le Danemark est exposé à un climat moins froid que ne l'annonce sa latitude.

L'abondance des eaux et la proximité de la mer couvrent le pays de vapeurs et de brouillards humides ; pendant l'hiver, le thermomètre descend à 3 degrés au moins, et à 11 degrés au plus ; pendant l'été il s'élève de 12 à 18 degrés ; les vents, dont la force n'est arrêtée par aucune montagne, dissipent ordinairement les exhalaisons et les nuages. Sous ce ciel brumeux, le printemps ne se pare point de ces charmes qui, dans les régions plus tempérées, annoncent le réveil de la nature : l'humidité alterne avec les vents et la gelée. L'été, presque toujours très variable, ne dure que depuis juin jusqu'au milieu d'août : à la chaleur du jour, dont le plus long est de dix-sept heures, succède la fraîcheur des nuits. L'automne est la plus belle des saisons, mais sa durée est courte : le froid reprend en octobre, et le mois de novembre se passe en pluies froides et en tempêtes. L'hiver, neigeux et pluvieux, surtout en janvier et en février, voit rarement les côtes se couvrir de glaçons ; le jour le plus court y dure environ sept heures.

« Le terrain du Danemark est uni, et à l'exception des rochers de Möen et de Stevens en Séeland et de toute l'île de Bornholm, on ne trouve aucune élévation considérable. Les îles ont presque partout le sol mamelonné, argileux et très fertile ; entrecoupées de mille canaux resplendissants, elles presentent souvent les vues les plus pittoresques. Le célèbre

Algarotti s'extasia à la vue des bords du Sund, et crut y revoir sa patrie. Mais le milieu de la Fionie et de la Séeland, où passe la grande route, n'offre que des plaines monotones. Les côtes orientales du Jutland, surtout depuis Aarhuus, Sleswig, et jusqu'au Holstein, consistent en presqu'îles boisées et en collines fertiles; mais les hauteurs qui parcourent ces trois provinces du nord au sud ne présentent que de tristes landes, couvertes de broussailles; le terrain y est bientôt graveleux; bientôt il offre un sable rougeâtre et absolument stérile. Les côtes occidentales de la presqu'île comprennent deux parties très différentes: l'une, qui s'étend depuis Skagen jusqu'à Ringkiöbing, comprend des terrains d'une fertilité moyenne pour l'agriculture, entremêlés d'excellents pâturages, mais bordés par une chaîne de collines, dont le sable mouvant cause des dommages infinis; l'autre partie, depuis Ringkiöbing, mais surtout depuis Ribe, offre un sol gras et limoneux, en air humide et malsain; elle est en grande partie gardée par des digues contre la mer qui menace souvent de reconquérir sur l'industrie humaine son ancien domaine. On appelle ces districts les *marsches*. Ces pays, prodigieusement fertiles, mais peu agréables, s'agrandissent par le limon que la mer dépose sur les rivages. Mais on a vu aussi des îles et des districts entiers périr dans les flots lorsque les digues sont venues à se rompre. En 1634, on compta plus de 15,000 habitants engloutis dans la mer (¹). »

La constante humidité de l'atmosphère favorise la végétation dans le Danemark; cependant la violence des tempêtes s'oppose à la prospérité des forêts: un vent de nord-ouest, appelé *skai*, dont le souffle pernicieux se fait sentir en mai et en juin, dessèche le sommet des arbres, tandis que le vent d'ouest est assez fréquent pour leur imprimer une inclinaison très marquée. Les sombres forêts qui, vers le dixième et le onzième siècle, couvraient le péninsule du Jutland, ne forment plus que de longues bandes sur toute sa partie orientale; le Holstein n'en conserve plus que des lambeaux au milieu de ses bruyères; le Lauenbourg, au sud du Holstein, renferme celle du Sachsenwald, jadis beaucoup plus considérable. Dans ces trois contrées les bois se composent de frênes, d'aunes, de chênes, et surtout de bouleaux; le pin et le sapin y sont rares. L'île de Fionie est entrecoupée de petits bois; le nord-est de Séeland, près des bords du Sund, est la partie qui en possède encore; l'île de Falster en renferme plusieurs, et dans celle de Bornholm on voit des forêts de bouleaux. La totalité des bois du Danemark forme une superficie de 130 lieues carrées. Leur imprévoyante destruction a livré certains rivages aux envahissements des dunes.

Sur les côtes croissent la soude commune (*salsola soda*), le genévrier, le myrtile; la ronce et quelques autres buissons à baies bordent les chemins et la lisière des bois; une plante que les Danois nomment manne (*festuca fluitans*, Linn.) pousse spontanément ses utiles rameaux sur plusieurs îles, et surtout dans celle de Laaland: sa graine donne un très bon gruau. Plusieurs autres végétaux indigènes sont utilisés par la médecine comme médicaments, et par l'industrie pour la teinture. Les prairies du Danemark offrent une verdure aussi fraîche que celles de l'Angleterre: depuis long-temps le cultivateur en agrandit le domaine en desséchant les marais et en multipliant les prairies artificielles. Il y a cependant sur les côtes occidentales du Jutland méridional et du Holstein des pâturages naturellement si gras et si fertiles, qu'ils rendent toute culture superflue. Dans le Holstein, le Sleswig et le Jutland, on cultive du lin et du chanvre; mais quoique les terrains soient propres à ces végétaux, ils y sont très négligés. Dans le Jutland on plante aussi du tabac et l'on sème beaucoup de sarrasin. Les céréales réussissent partout; leur récolte, évaluée à 7 millions de tonnes ou à 1,300,000,000 de kilogrammes, excède les besoins de la population: on estime surtout l'avoine de Bornholm, le seigle du Jutland, le froment de Laaland, et l'orge de Séeland, du Sleswig et du Holstein. La pomme de terre, le cumin, la moutarde, ainsi que d'autres plantes économiques, sont l'objet des soins du cultivateur; les potagers abondent en artichauts, en choux-fleurs, en asperges et en melons, d'une excellente qualité. Ces végétaux se cultivent aussi dans les champs, mais ils y sont moins répandus qu'en France et qu'en Allemagne. Le raisin ne peut mûrir que dans

(¹) Voyez dans la *Géographie mathématique, physique et politique*, par Mentelle et Malte-Brun, la *Description du Danemark* par ce dernier; tom. II. Paris, 1803.

les serres ; mais dans les vergers, si les pêchers et les abricotiers sont plus rares qu'en France, l'habitant trouve une ample compensation dans la culture du prunier, du cerisier, du poirier, et surtout du pommier : les pommes de Gravenstein en Sleswig ont une grande réputation. La récolte des fruits forme un article d'exportation considérable : on les expédie en Suède et en Russie.

En perdant leurs vastes forêts, le territoire danois et ses îles ont vu s'éteindre les races de grands animaux sauvages : le loup, qui désolait jadis cette contrée, paraît avoir entièrement disparu ; le sanglier est devenu très rare ; le cerf et le daim n'existent plus que dans les parcs; le renard, la martre, la fouine, le rat et quelques autres petits quadrupèdes sont les seuls qui causent des dommages dans les propriétés, parce qu'ils sont en très grand nombre. Le gibier est abondant, surtout sur les côtes du Jutland : les lièvres y ont de la réputation pour la saveur de leur chair ; les oies et les canards sauvages, les perdrix, les bécassines et les grives peuplent les marais et les champs ; les cygnes vivent en liberté dans le golfe de Lym-Fiord et sur les îles d'Amack et de Bornholm, qu'ils ne quittent que lorsque la rigueur du froid les y contraint; le canard, connu sous le nom d'édredon, tapisse de son moelleux duvet les nids qu'il fait dans les anfractuosités des rochers et des falaises : on en trouve beaucoup l'hiver sur les bords du Grand-Belt ; l'aigle et les autres grands oiseaux de proie se montrent rarement : ils semblent dédaigner une contrée qui n'offre point de sommets assez élevés où ils puissent choisir une demeure.

Les animaux domestiques forment la principale richesse du Danemark : les oies et les autres volatiles donnent un profit considérable au cultivateur. Les chevaux danois appartiennent à deux races : l'une, petite et vigoureuse, est répandue dans les îles ; l'autre, grande, forte et taillée avec élégance, est particulière au Jutland et au Holstein, et recherchée par les étrangers. Les bêtes à cornes sont aussi plus petites dans les îles que sur le continent ; leur grand nombre, ainsi que celui des moutons dont les races ont éprouvé d'importantes améliorations depuis vingt ans par leur croisement avec des bêtes d'Espagne et d'Angleterre, attestent l'avancement de l'agriculture : les porcs du Jutland, envoyés par bandes considérables dans le Holstein, sont, pour ce duché, une double branche d'industrie : on les y engraisse et l'on sale leur chair pour les exportations maritimes. Enfin le Danemark a fourni long-temps au continent cette race de chiens appelés danois, renommés par leur force et leur fidélité, et ces petits carlins à museau noir si recherchés en France il y a vingt-cinq ans.

Quoique moins poissonneuses que celle de la Norvége, les mers qui baignent le Danemark récompensent le pêcheur de son activité. Elles fournissent à la nourriture de la plupart des habitants et même à l'exportation : la plie (*pleuronectes platessa*), que l'on prend dans les parages du cap Skagen, est achetée sèche par le Lubecquois, qui l'emballe élégamment et l'envoie jusqu'en Italie ; la côte occidentale du Sleswig et du Jutland est garnie de bancs d'huîtres ; sur les bords du Kattégat on pêche une grande quantité de homards ; les marsouins et les chiens de mer se prennent souvent dans les filets qu'ils endommagent ; la petite rivière de Slie en Sleswig fournit une sorte de hareng estimée ; celle de Guden-aae, un excellent saumon. « Beaucoup de lacs et de petites rivières abondent en anguilles excellentes, en écrevisses, lamprillons [1], truites, brochets, hussons, et autres espèces ; mais les étangs artificiels ne sont bien garnis qu'en Séeland, en Fionie, en Laaland et en Holstein. Dans cette dernière province, les seigneurs retirent quelquefois 2 à 3,000 francs par an de leurs viviers. Dans l'île de Bornholm, chaque paysan a son étang garni d'excellent poisson ; mais dans le Jutland, surtout vers le nord, cette branche d'économie rurale est négligée [2]. »

Le Danois trouve donc un moyen assuré d'existence dans les produits du sol, dans les bestiaux qu'il nourrit et dans le poisson de ses étangs, de ses cours d'eau et de ses mers. Il exporte des grains, du fromage, des laines, des viandes salées, du suif, des peaux de chevaux et de bœufs, du duvet et du poisson ; son industrie livre de plus au commerce de la poterie grossière, de la bonneterie, de la dentelle et des tissus de coton ; mais la plupart de

(1) Sous ce nom on désigne le *serpent d'eau* (*coluber natrix*). — (2) Voyez dans la *Géographie mathématique, physique et politique*, par Mentelle et Malte-Brun, la *Description du Danemark* par ce dernier, tom. II.

ces exportations ont diminué depuis plusieurs années : ce qu'il faut attribuer en partie aux entraves que les douanes mettent au commerce et à celles que les contributions indirectes mettent au développement de l'industrie. Le gouvernement devrait encourager la culture du houblon, du pastel et des plantes oléagineuses, l'éducation des abeilles, le perfectionnement des laines et la fabrication des fromages (1). L'emploi des os comme engrais offre une nouvelle branche de commerce : on en évalue les exportations à environ 150 à 200,000 ryksdalers par an. On y emploie cinquante à soixante navires. C'est avec l'Angleterre que ce commerce est le plus actif.

L'industrie manufacturière du Danemark est fort peu importante : il y existe un grand nombre de tuileries ; le Jutland fournit de la poterie dans presque tous les États voisins ; le Holstein possède une verrerie ainsi que l'île de Séeland ; dans le Lauenbourg il y a deux usines où l'on travaille le cuivre. Sur la côte orientale du Jutland on trouve un grand nombre de corderies ; dans presque tous les ports de mer on distille l'eau-de-vie de grains. Mais la fabrication des draps, celle du papier, celle des cotonnades et celle de la porcelaine, ne peuvent rivaliser avec les mêmes produits fabriqués à l'étranger, malgré les tarifs prohibitifs et les autres encouragements donnés par le gouvernement. « Il règne en Jutland, parmi les paysans, un esprit d'industrie qui n'est pas connu dans les îles. Ils font eux-mêmes la toile dont ils s'habillent, les bas, les bonnets, les camisoles qu'ils portent et la poterie dont ils se servent pour la cuisine. Les enfants commencent à filer dès leur cinquième année ; les femmes portent partout leur travail avec elles. Dans les soirées d'hiver, tout un village s'assemble à six heures du soir pour travailler ensemble jusqu'à minuit ; on donne à chaque personne 120 toises de fil ; dans chaque heure on file 20 toises, et voilà pourquoi, dans ces contrées, au lieu dire une ou deux heures, on dit 20 ou 40 toises du soir. »

Qu'on ne s'étonne pas après cela que la plupart des Danois, négligeant les travaux manufacturiers, préfèrent se livrer à la pêche, à l'agriculture, au commerce, à l'éducation des bestiaux, et surtout à la navigation. Les cultivateurs et les nourrisseurs de bestiaux trouvent à Hambourg un débouché sûr pour leurs produits. Les côtes, et principalement celles que baigne la mer du Nord, éprouvent tous les ans une émigration considérable d'hommes robustes qui trouvent un accueil favorable partout où les armes et la navigation leur offrent de l'occupation. Presque toutes les nations de l'Europe et de l'Amérique ont sur leurs flottes des matelots danois.

A l'exception de quelques milliers de juifs, la plupart établis à Altona et à Kopenhague, les habitants du Danemark descendent, ainsi que nous l'avons dit, de l'une de ces nations antiques dont la réunion forme la source germanique. L'idiome que l'on parle dans le Jutland, le Sleswig et l'archipel danois, est un dialecte de la langue des Scaldes ou Skandinaves ; celui du Holstein et celui du petit archipel situé près des côtes occidentales du Sleswig, sont deux dialectes de l'ancien saxon. C'est dans ces idiomes que l'on trouve la signification des noms que portent les îles et les provinces qui forment le *Danemark* : ce nom signifie *champs bas* (1) ; Fionie (2), *joli pays ;* Laaland, *pays bas ;* Séeland, *pays entouré d'eau* (3). Belt désigne une *ceinture ;* et, en effet, les deux Belt sont longs et étroits. Le nom de Jutland ne paraît être qu'une corruption du mot *Gothland :* c'était encore un pays de Goths. Le Holstein, que les chroniques islandaises appellent *Holsaturland*, est l'Holsatie ou la *Saxe boisée* (4). La langue danoise, chez les personnes de la bonne société, est douce et harmonieuse ; ce qui la distingue principalement du suédois, c'est la substitution de l'*e* à l'*a* dans la plupart des mots.

« Les peuples soumis au sceptre danois sont proprement de deux races. Les Danois des îles, les Jutlandais et les Islandais descendent de la grande nation des Goths, qui vint avec Odin peupler et cultiver la Skandinavie, jusqu'alors déserte ou occupée par quelques Lapons nomades et leurs troupeaux. Mais les Frisons dans les îles de Sleswig, les Angles près Flensborg, les Holsatiens, appar-

(1) Voyez l'ouvrage du conseiller d'État *J. Collin*, intitulé : *For historie og statistik især Fædrelandets*, tom. II. Kopenhague, 1825.

(1) De *daun*, en bas, et *mark*, champs. — (2) En danois *Fyen*. — (3) L'ancien nom de cette île était *Sia-Lund*, qui voulait dire *forêt dans la mer :* de *sia*, mer, et *lund*, forêt. — (4) *Holz* signifie bois.

tiennent sans doute à la Germanie. Parlons d'abord de cette minorité.

» Les Frisons furent, dans les dixième et onzième siècles, un peuple très puissant. On prétend que leur pays a été submergé en grande partie dans l'inondation de 1300. Cette révolution physique fut probablement bornée à un petit nombre d'îles. Leur établissement dans les îles du duché de Sleswig, dans l'Eydersted et quelques autres districts voisins, remonte à une époque beaucoup plus reculée. La langue frisonne est un de ces anciens idiomes de la Germanie, qui, pour la plupart, furent obligés de céder à la langue saxonne.

» Les Angles habitèrent entre les golfes de Slie et de Flensborg. On sait qu'ils sont venus, dans le premier siècle, de l'Allemagne, et qu'ils quittèrent de nouveau ces contrées dans le cinquième siècle, pour secourir les Bretons contre les Pictes. Il doit rester des traces de leur langue, mais nous n'avons pas de notions exactes sur ce point.

» Les Holsatiens sont incontestablement Saxons, à l'exception de la Wagrie, où les Vandales et les Slaves se sont répandus, et la Ditmarsche qui est habitée par des descendants des Frisons.

» Les Danois, Norvégiens et Suédois, parlèrent anciennement une seule langue. On se trompe en regardant cette langue skandinavienne comme dérivée de l'allemand. Cette opinion a été répandue en Europe par les Allemands, qui s'obstinent à regarder toutes les nations du Nord comme colonies allemandes. Mais lorsqu'on examine attentivement les cinq langues dominantes du Nord, savoir : le haut-allemand, le bas-allemand (y compris le hollandais), l'anglais, le danois et le suédois; lorsqu'on considère ce qu'elles ont de commun ou de particulier, on ne peut douter de cette vérité, qu'il y a eu dans le Nord (avec exclusion de l'orient-esclavon et de l'occident-celtique) deux langues originaires : le gothique ou skandinavien, et le saxon ou germanique. Ces deux langues se ressemblent dans un assez grand nombre de racines, mais elles diffèrent d'une manière frappante dans les parties les plus essentielles de leur grammaire. Les langues gothiques portent l'empreinte d'une culture beaucoup plus ancienne, plus fixe et plus favorable aux belles-lettres, que celle qu'on a reçue des langues germaniques. Dans celles-ci un substantif ne peut se montrer que sous le cortége d'un ou plusieurs articles; dans la langue des Goths, le substantif n'a besoin que d'une inflexion finale pour être fixé dans tel ou tel sens.

» Néanmoins les Germains ont, au moyen de ces articles, quelques cas de plus que les Goths forment d'une manière plus claire par leurs prépositions. Chez les Germains, les verbes marquent le passif naturel; chez les Goths, comme chez les Latins, une seule lettre ajoutée donne aussitôt au verbe cette forme.

» Je ne fatiguerai pas les lecteurs par une discussion grammaticale; elle serait déplacée dans un livre où l'on cherche des résultats. Je me contente de faire observer que tout ce que la langue anglaise a de force, de brièveté et de simplicité, elle le doit à l'influence des langues gothiques.

» Mais ces langues n'ont pas la prononciation heurtée et estropiée de l'anglais, les sons tranchants et sifflants qui composent toute l'harmonie de l'allemand. Ces amas muets de consonnes dures qui tuent toute éloquence et toute poésie sont également étrangers aux langues du *Nord skandinavien*.

» Il est cependant vrai que le patois des Jutlandais a beaucoup de ressemblance avec l'anglais. Mais le danois, comme le parlent les gens bien élevés, est une langue très harmonieuse à laquelle on ne peut reprocher que d'être trop douce.

» Ce défaut disparaît dans la prononciation plus mâle des Norvégiens, qui se rapproche de celle des Suédois.

» La différence entre les langues danoise et suédoise consiste pour la plupart dans ce que celle-ci met *a* où celle-là met *è;* c'est exactement comme les dialectes ionique et dorique chez les Grecs.

» Cependant si l'on demande quelle est l'origine du peuple gothique, de sa langue et de sa religion, il serait impossible de répondre d'une manière absolument satisfaisante, surtout dans le cadre étroit d'un seul paragraphe, sans entrer en discussion sur les trois hypothèses connues sur l'ancienne histoire du Nord; je dirai en peu de mots ce qui m'a paru le plus probable dans les écrits des savants skandinaves.

» Ni les Celtes, ni les Esclavons ne sont en

parenté avec les Goths. Le savant Mallet avait cru que l'institution des druides et des bardes était générale dans toute l'Europe occidentale et septentrionale; mais Anton, qui a écrit en allemand sur l'histoire de sa patrie, prouve que les Germains n'eurent jamais ni druides ni bardes.

» Quant à la Skandinavie, la mythologie et la poésie des scaldes était toute différente de celle des bardes; et le Nord n'a jamais connu le gouvernement hiérarchique; les prêtres y ont pu quelquefois usurper le sceptre, mais ils ne réussirent pas, comme les druides, à le fixer dans leurs mains. Il n'y a aucune preuve d'affinité entre les langues celtique et gothique.

» Pour les Esclavons (c'est-à-dire Russes, Polonais, Bohémiens), il est vrai que la question n'est pas si aisée à résoudre. Il y a des traits de famille entre l'odinisme et la mythologie sclavone : il y a même quelques mots qui paraissent communs dans l'une et l'autre langue. Cependant il est hors de doute que le Nord n'a jamais reçu de colonie sclavone; les langues sont dans le fond absolument différentes, et la ressemblance de quelques dogmes peut venir de l'effet uniforme que firent sur l'esprit de ces deux peuples les scènes de la nature qui les environnaient.

» Une tradition générale attribue à un certain Odin les premières institutions sociales de la Skandinavie. Mais quant à sa patrie, on n'a que l'indication vague qu'il est venu d'Asa-Heim ou d'As-Gord. Est-ce l'Asie que signifient ces deux mots, ou veulent-ils dire la demeure des bons génies? Encore l'époque de son arrivée est-elle si peu connue, qu'on l'a fixée tantôt à l'an 2500, tantôt à l'an 60 avant J.-C.

» Nous croyons qu'il faut distinguer l'Odin-dieu de l'Odin-homme. Le premier a probablement fait partie de la mythologie skandinavienne, depuis l'époque où le Nord eut une organisation civile et religieuse, c'est-à-dire depuis l'an 500 avant J.-C. au moins. On trouve dans le peu que nous savons sur les Cimbres des traces évidentes de l'odinisme.

» Quoi qu'il en soit de la première origine des Goths, il est sûr que vers l'époque de la naissance de J.-C. une nouvelle colonie de l'Asie vint s'établir en Skandinavie. Leur chef, un homme extraordinaire, s'annonça comme étant lui-même le roi des bons génies, le puissant Odin; ses compagnons étaient autant de dieux. Il venait entouré de tout le luxe de l'Asie; l'or, l'argent brillaient sur son armure; sa troupe était composée de vaillants guerriers et d'habiles artisans. Une telle apparition dut éblouir un peuple simple. Le hardi aventurier sut s'entendre avec les prêtres et les rois; persuasions, ruses, victoires, tout contribua à lui gagner les peuplades éparses du Nord; il les réunit sous une espèce de gouvernement monarchico-fédératif, en se réservant le suprême pouvoir. Enfin il couronna sa grande entreprise par le trait le plus propre à fasciner l'imagination de la multitude; *il sut mourir en dieu.* Dès lors, plus de doute que ce ne fût le véritable Odin qui avait visité son peuple. On confondit l'homme et le dieu. En les distinguant, nous avons cherché ici à réconcilier la chronologie islandaise qui ne remonte qu'à l'an 60 avant J.-C., avec cette ancienneté de l'odinisme, qui est prouvée par plusieurs circonstances bien avérées ([1]). »

Le climat du Danemark n'est pas nuisible à la santé des habitants, ainsi que le prouve le rapport entre la population et la superficie de ce pays. Il se pourrait cependant que l'humidité de l'atmosphère et la quantité de viande et de poisson salé dont se nourrit le Danois contribuassent à rendre son caractère lourd, patient, difficile à émouvoir. « Autrefois conquérant insatiable, aujourd'hui brave, mais pacifique, peu entreprenant, mais laborieux et persévérant; modeste et orgueilleux, hospitalier, mais non pas officieux; gai et franc avec ses compatriotes, mais un peu froid et cérémonieux envers les étrangers; aimant ses aises plus que le faste; plus économe qu'industrieux, quelquefois par vanité ou par paresse; imitateur des autres peuples, observateur judicieux, penseur profond, mais lent et minutieux; doué d'une imagination plus forte que riche; constant, romanesque et jaloux dans ses affections; capable d'un grand enthousiasme, mais rarement de ces saillies d'esprit, de ces finesses qui surprennent le succès ou l'admiration; très attaché à son sol natal et aux intérêts de sa patrie, trop peu soigneux de la gloire nationale; accoutumé au calme de la monarchie, mais ennemi de la servitude et

([1]) Voyez dans la *Géographie mathématique, physique et politique*, par Mentelle et Malte-Brun, la *Description du Danemark*, par ce dernier; tom. II.

du pouvoir arbitraire : tel est le portrait du Danois [1]. »

Le Holsténois ne se reconnaîtrait pas dans ce portrait: c'est qu'en effet l'habitant du Holstein diffère sous beaucoup de rapports de celui du Danemark : il est économe et industrieux comme le Hollandais, et non moins hardi dans ses conceptions commerciales. Le Danois est généralement d'une taille moyenne, bien fait, blond, et d'une physionomie douce et agréable; le Holsténois a rarement dans ses traits la noblesse et la finesse des visages septentrionaux.

« Il est rare de trouver dans le Nord de ces brunes piquantes, que le soleil chaud de la France et de l'Italie a colorées de ses feux. Mais les longs cheveux blonds, mais les teints de lis et de rose, mais des yeux bleus, grands, languissants, voilà les charmes dont le sexe s'enorgueillit dans le Nord. Ajoutez à cela une figure ovale, et plus de régularité que de finesse dans les traits, et vous aurez un portrait général des femmes du Nord. Leur teint devient dans la Norvége tellement éblouissant, qu'un habitant du Midi en attribuerait les vives nuances à l'usage du blanc et du rouge; mais l'usage de ces moyens de gâter la nature est presque inconnu en Danemark, même à Kopenhague, où cependant l'exemple de la cour l'avait autrefois autorisé.

» Comme nous n'avons pas envie de passer pour flatteurs, nous dirons franchement que le beau sexe dans ce pays ne sait pas assez tirer parti de ses avantages naturels. L'éducation qu'on donne aux demoiselles vaut peut-être mieux que celle des Françaises, sous les rapports moraux et domestiques; mais on néglige trop les parties d'agrément. Cependant la musique vocale et instrumentale est aujourd'hui généralement enseignée aux jeunes demoiselles [2]. »

En Danemark, des vertus privées, des mœurs plus sévères en réalité qu'en apparence, des manières polies plutôt que recherchées, distinguent les classes élevées; dans les basses classes, l'amour de l'ordre n'est pas une qualité rare, excepté chez le matelot, qui, par son genre de vie, est poussé à prendre la plupart des vices des diverses nations. Le paysan est laborieux ; il s'habille avec propreté; il aime à chanter et à danser, et paraît être plus heureux que dans le reste de l'Europe, et même qu'en France. Il est devenu propriétaire, comme dans ce dernier pays, par l'avantage qu'offre à ceux qui les possèdent la vente des terres seigneuriales par petites portions. Les corvées auxquelles il était assujetti sont depuis long-temps abolies, ou remplacées par une rétribution annuelle; beaucoup de fermes sont louées à titre de bail héréditaire, ce qui n'a pas peu contribué à l'avancement de l'agriculture.

Il y a beaucoup plus d'instruction en Danemark qu'en France : il est rare de rencontrer un paysan ou un autre homme du peuple qui ne sache pas lire. D'après des renseignements récents le nombre des jeunes gens qui ne savent pas lire est à peine de 8 sur 1,000. L'éducation des jeunes soldats n'est pas non plus négligée: les exercices gymnastiques font partie de l'instruction militaire. Les écoles spéciales fournissent d'excellents officiers. En 1822, le gouvernement permit l'introduction de l'enseignement mutuel dans les écoles élémentaires publiques: l'année suivante, le nombre de celles qui avaient adopté cette méthode s'élevait à 244, et au commencement de 1829 il était d'environ 2,500. On comptait à la même époque plus de 4,500 écoles primaires dont 400 particulières. Ces progrès sont dus au zèle de la *Société de l'enseignement élémentaire*, établie à Kopenhague. En Danemark, cet enseignement ne se borne pas, comme en France, à la lecture, à l'écriture, au calcul et à l'instruction religieuse : il comprend encore la langue nationale, l'histoire du pays, la géographie et l'histoire naturelle [1]. Les hautes études jouissent de la même faveur que l'enseignement primaire.

Des écrivains et des savants distingués ont honoré la nation danoise. *Holberg*, auteur comique, a enrichi la littérature nationale d'un poëme héroï-comique, regardé comme classique par ses compatriotes [2]; ses comédies lui ont mérité le surnom de Plaute du Nord; *Pram* et *Nordal-Brun* se sont fait connaître par quelques bonnes tragédies; *Thormodus-Tor-*

(1) Voyez dans la *Géographie mathématique, physique et politique*, par Mentelle et Malte-Brun, la *Description du Danemark* par ce dernier. — (2) *Malte-Brun* (ouvrage déjà cité).

(1) Voyez l'extrait du rapport au roi de Danemark, inséré dans la Revue encyclopédique, avril 1828. — (2) Il est intitulé : *Peders Pors*.

fœus, Jacques Langebeck, Schjonning et quelques autres, ont porté dans l'étude de l'histoire et des antiquités du Nord les lumières d'une vaste érudition; *Malling,* parmi les historiens, s'est fait remarquer par l'élégance du style. On doit plusieurs traités de philosophie à *Gamborg* et à *Treschow*, qui a réfuté les opinions de Kant. Parmi les hommes qui ont cultivé avec succès les sciences physiques et naturelles, *Laurensberg* et *Sténon* ont laissé des ouvrages estimés sur la minéralogie; *Erasme Bartholin* découvrit la double réfraction de la chaux carbonatée appelée *spath d'Islande; Pontoppidan*, évêque de Bergen, a fait connaître les minéraux du Danemark et de la Norvége; *Brünnich* composa le premier en danois un manuel de minéralogie; *Abildgaard,* savant médecin, écrivit sur les minéraux et sur les animaux; *Winslow* passe pour le créateur de l'anatomie descriptive; *Borichius,* à la fois médecin, chimiste et philologue, a laissé de nombreux écrits; *Thomas Bartholin,* auteur d'une foule d'ouvrages, fut considéré comme le premier médecin de son siècle; *Fabricius,* si célèbre comme entomologiste, a porté dans plusieurs questions d'histoire naturelle et d'économie politique le flambeau de son génie; *Niebuhr* s'illustra par ses voyages. Si tant de noms distingués ne suffisaient pas à la gloire du Danemark, rappelons que celui de *Tycho-Brahé* seul est un titre d'illustration pour ce pays. Il est moins riche en artistes célèbres, conséquence naturelle du petit nombre de grandes fortunes dans cette contrée; cependant, plus sensibles à la gloire qu'aux faveurs de Plutus, plusieurs Danois se sont fait une réputation dans la peinture, la gravure et la sculpture.

Le Danemark, qui, pendant des siècles, avait, comme la Suède et la Norvége, été gouverné par des rois électifs dont le pouvoir était restreint par une représentation nationale, ne fut plus, depuis 1661 jusqu'en 1834, qu'une monarchie héréditaire soumise à l'autorité la plus absolue qui existe en Europe, puisqu'elle n'avait d'autres limites que la volonté même du prince. Avant la révolution dont nous parlons, le gouvernement résidait dans des Etats-Généraux composés de la noblesse, du clergé, de la bourgeoisie, des paysans, et dans la puissance royale; mais les Etats étaient rarement convoqués; la noblesse, insouciante sur les affaires, ne désirait pas la réunion d'une assemblée dans laquelle elle n'exerçait qu'une influence limitée. Le sénat devint donc par le fait seul dépositaire d'une partie de l'autorité; les sénateurs, presque tous dispersés dans les provinces comme gouverneurs, s'assemblaient une fois par an pour voter les lois, de concert avec quelques personnages de la cour. Ce sénat, qui exerçait sans responsabilité et sans mission légale un pouvoir usurpé, perdit avec le temps le caractère imposant qui avait long-temps attiré sur lui les respects de la nation. C'est dans les crises politiques que l'on peut juger la force réelle des gouvernements; lorsqu'elle ne prend pas sa source dans les intérêts de tous, elle ressemble à un frêle échafaudage qu'un souffle suffit pour renverser. La guerre déclarée à la Suède par le Danemark attira sur ce royaume les désastres d'une invasion; la paix fut bientôt conclue, mais le pays avait perdu plusieurs provinces, le trésor était obéré, les campagnes étaient ruinées, l'industrie et le commerce avaient éprouvé de funestes atteintes, la perception des impôts était entravée, les troupes réclamaient l'arriéré de leur solde, la marine exigeait des réparations urgentes; le mécontentement était général. Ce fut sous de tels auspices que vers la fin de 1660 on convoqua l'assemblée des États. La cour méditait un grand changement; ce qui le prouve, c'est que l'ordre des paysans ne fut pas représenté à cette réunion, qui se composa des députés du clergé, de la noblesse et de la bourgeoisie. La noblesse renouvela ses antiques prétentions à la suprématie; le clergé, jaloux, faisait des vœux pour la voir humiliée; les bourgeois de Kopenhague, fiers de la confiance que leur témoignait le gouvernement, et pleins d'espoir pour les faveurs qu'ils en attendaient, manifestaient leur dévouement pour la couronne. Ils se rappelaient les dangers que le monarque avait affrontés pendant le siége de la capitale, et les principaux traits par lesquels il s'était acquis une grande popularité. Pendant cette disposition des esprits, le prince affectait de ne pas s'occuper de ce qui se préparait; les agents de la cour agissaient en secret. Déjà quelques hommes influents dans les trois ordres avaient été gagnés, lorsque l'assemblée examina les moyens de remédier aux maux qui accablaient le pays. La noblesse proposa

un impôt sur la consommation, auquel elle consentait à prendre part, mais avec tant de restrictions, que le fardeau n'en eût été supportable que pour elle seule; ce fut le signal de la dissension. Le sénat faisait cause commune avec la noblesse; il acheva de la dépopulariser. Pendant que la dissension régnait entre les nobles et le clergé, celui-ci, d'accord avec la bourgeoisie, rédigeait des mémoires dans lesquels on voyait pour la première fois transpirer des idées de monarchie héréditaire, qui trouvaient des partisans dans le public et surtout à la cour. La proposition d'un édit sur le timbre augmenta la confusion; des murmures se firent entendre au sein de chacun des trois ordres. L'un des députés influents de la bourgeoisie osa proposer l'hérédité, *afin*, ajouta-t-il, *que le roi fût le maître*. La même motion fut faite au milieu du clergé; ces deux ordres l'accueillirent. La noblesse manifesta d'abord son refus; mais comme il circulait des écrits dans lesquels ses prérogatives étaient attaquées avec énergie, elle finit par donner son consentement à cet important changement. L'hérédité rendait nulle la capitulation que le roi avait signée à son avénement au trône. D'ailleurs les rapports entre le monarque et les États devaient éprouver de grandes modifications; la bourgeoisie désirait sortir de la nullité politique où l'avaient jusqu'alors tenue de lointaines convocations.

Cependant les esprits paraissaient trop agités pour pouvoir examiner avec la prudence nécessaire des questions relatives à une nouvelle constitution. On décida qu'elles seraient confiées à la discussion d'un comité, et pour que la nomination de celui-ci ne se ressentît pas de l'agitation générale, le choix des membres fut abandonné au roi. Soit feinte ou réalité, le comité, unanime sur la nullité du serment prêté, ne put jamais tomber d'accord sur la forme de la nouvelle capitulation. L'évêque de Séeland, l'un des membres gagnés par la cour, fit alors la motion d'abandonner à l'impartialité du roi la décision d'une question sur laquelle les intéressés avaient tant de peine à s'accorder. Les trois ordres sanctionnèrent cette délibération. On prêta un nouveau serment entre les mains du nouveau monarque héréditaire; et, afin de donner plus de solennité à cette imposante cérémonie, l'ordre des paysans fut convoqué, mais seulement pour joindre son serment à celui des autres ordres. A la pompe des fêtes et des grandes réceptions, succédèrent les délibérations des États sur les prérogatives qu'ils devaient conserver; l'agitation, l'incertitude et l'exaspération des partis furent encore plus grandes qu'elles ne l'avaient été; enfin, par lassitude ou par corruption, les États renoncèrent à leurs droits. Un acte solennel du 10 janvier 1661 déclara que le roi était à jamais investi du pouvoir absolu.

D'après un décret émané de la couronne, le roi est majeur à 14 ans: il préside le conseil d'État qui est spécialement chargé de toutes les affaires majeures. Des colléges composés de plusieurs membres et d'un président remplacent ce qu'on appelle ailleurs des ministères: celui de la *chancellerie* administre la justice, la police générale, l'église, l'instruction publique et tout ce qui regarde l'intérieur du royaume; celui des *finances* propose les taxes, surveille toutes les affaires pécuniaires de l'État, et a sous ses ordres des conseils chargés du trésor, des rentes, des domaines, etc.; le collége d'*économie et de commerce* a dans ses attributions les manufactures et tout ce qui intéresse l'industrie. Les baillis ont à peu près le même pouvoir que les préfets en France; une cour suprême, quelquefois présidée par le roi lui-même, juge en dernier ressort les affaires civiles et criminelles: la peine de mort est prononcée très rarement.

Le clergé ne forme point un ordre séparé: les trois seules classes distinctes dans l'État sont la noblesse, la bourgeoisie et les paysans. Tout fonctionnaire du roi fait partie de la noblesse; mais les comtes et les barons jouissent de grands priviléges: ces titres et quelques autres sont assujettis à un droit appelé taxe du rang: l'honneur d'être traité d'excellence s'accorde à qui veut le payer. Les nobles ont plusieurs prérogatives, qui, cependant, diffèrent dans les provinces danoises et allemandes: ainsi, dans le Holstein et le Lauenbourg, auxquels leur ancienne constitution a été garantie par la diète germanique, la noblesse domine au sein des États; les Frisons des îles qui bordent les côtes occidentales du Sleswig, et les habitants de la ville d'Altona dans le Holstein, jouissent au contraire d'une liberté très étendue. Ses provinces allemandes pla-

cent le roi de Danemark dans la confédération germanique, à laquelle il fournit un corps de 3,000 hommes; elles lui donnent une voix à la diète. Du reste, le gouvernement danois s'est toujours montré paternel dans l'exercice de son pouvoir, et fort tolérant sous le rapport religieux : la confession d'Augsbourg est la religion dominante; mais les catholiques, les réformés, les mennonites ou anabaptistes, les juifs même sont admis sans distinction aux emplois et aux dignités publiques.

Depuis le 15 mai 1834 le Danemark jouit du régime représentatif. Le nombre des représentants de toute la monarchie danoise est de 209 à 217, parmi lesquels 189 sont élus par les citoyens et le reste par le roi. Le droit électoral est conféré aux propriétaires de biens-fonds et le cens électoral varie selon les provinces. A Kopenhague, il faut pour être électeur posséder une maison de 4,000 ryksdalers (environ 11,000 fr.); dans les autres villes la propriété doit valoir 1,000 ryksd. (2,800 fr.); dans les campagnes le bien-fonds doit produire 4 à 6 tonnes de blé; dans les duchés il faut un patrimoine de 1,600 ryksd. (4,400 fr.), ou un bien noble jouissant de sa propre juridiction ou valant 50,000 ryksd. (140,000 fr.), ou enfin un bien de paysan de 3,200 ryksd. (9,900 fr.). Il faut en outre pour être électeur un nom sans tache, l'âge de 25 ans et l'absence de tout engagement à l'étranger. Dans les duchés les israélites sont exclus du droit électoral.

Pour être éligible il faut avoir trente ans accomplis, être depuis 5 ans domicilié en Danemark, avoir une réputation irréprochable, professer la foi chrétienne, et posséder un bien d'une valeur double de celui qui confère le droit électoral.

Sont exclus de l'éligibilité les ministres d'État et les personnes jouissant d'emplois qui les mettent en rapports directs avec le roi. Le président d'une assemblée électorale ne peut être nommé par elle.

C'est au mois d'octobre 1835 que les États du Danemark se sont assemblés pour la première fois. Le gouvernement représentatif commence à y porter ses fruits : déjà de nombreuses pétitions ont été adressées aux États, des vœux se sont manifestés pour la réunion des deux assemblées du Sleswig et du Holstein, pour la consolidation de la liberté de la presse, l'abolition des loteries, le perfectionnement du système des ponts-et-chaussées, la rédaction d'un nouveau code qui admettrait comme bases essentielles la suppression des justices patrimoniales et la séparation des fonctions judiciaires et administratives, enfin une plus juste répartition des impositions publiques.

Nous n'avons rien négligé pour donner une connaissance exacte du pays dans son ensemble; examinons en chaque partie en détail, et visitons ses principales villes.

Autant les côtes de la Suède sont arides et sauvages, autant celles du Danemark sont riantes et bien cultivées : leurs bosquets touffus, dit un voyageur [1], les pentes adoucies de leurs collines, les prairies qui descendent mollement jusqu'au bord de la mer, et le vert d'émeraude qui, pendant la belle saison, forme la teinte générale de ce riant tableau, produisent un coup d'œil enchanteur.

Séeland, en danois *Siælland*, est la plus grande île du Danemark proprement dit. A l'est, le détroit du Sund la sépare des côtes de la Suède, et à l'ouest, le Grand-Belt occupe l'espace situé entre ses côtes et celles de Fionie. Au nord, elle est baignée par le Kattégat, et au sud par la mer Baltique [2]. Sa longueur du nord au sud est d'environ 30 lieues, sa plus grande largeur de 24 à 25, sa circonférence d'à peu près 70 lieues, et sa superficie de 350 lieues. Ses côtes sont découpées, surtout dans sa partie septentrionale, par des golfes profonds dont le plus considérable est l'*Ise-Fiord*. Son sol, bas, uni et bien arrosé, offre des paysages agréables et variés; ses côtes crayeuses s'élèvent en falaises abruptes. Le climat de Séeland est doux, humide et favorable à la végétation; les champs sont bien cultivés et produisent assez d'orge pour que l'on en exporte annuellement une assez grande quantité, surtout en Norvége. Les pâturages nourrissent un grand nombre de bestiaux et des chevaux estimés.

La capitale du Danemark, appelée en danois *Kiöebenhavn*, que l'on prononce *Jeu-benn-hhauvn*, occupe, dans le Sund, le fond d'un golfe de l'île de Séeland, ainsi qu'une partie de l'extrémité septentrionale de la petite île d'*Amack* ou d'*Amager*. Depuis sa fondation,

(1) *William Coxe*, dans son voyage en Danemark. — (2) Elle est située entre 55° 2' et 56° 8' de latitude N., et entre 8° 30' et 10° 16' de longitude E.

que l'on attribue à l'évêque Axel, qui en 1168, obtint du roi de Danemark la concession d'un petit territoire, occupé par un hameau de pêcheurs, et qui protégea ce territoire par des travaux de fortifications, elle fut en moins d'un siècle assez considérable pour obtenir les priviléges de cité. Dans le quatorzième siècle, elle devint la résidence de la cour; ses constructions en bois, détruites en 1728, en 1794 et 1795, par de violents incendies, furent remplacées par des habitations élégantes et des rues régulières. Elle était regardée comme une des plus belles villes de l'Europe, lorsqu'en 1807, surprise en pleine paix par une escadre anglaise, elle essuya un terrible bombardement qui détruisit sa cathédrale, une partie de son université, et mutila plusieurs de ses principaux édifices. Sa flotte et la plupart des munitions de tous genres, accumulées dans ses magasins et ses arsenaux, furent emmenées en Angleterre. Ce fut ainsi qu'elle paya le refus que le Danemark avait fait d'entrer dans la coalition contre la France. Le 18 novembre 1824, un terrible ouragan éleva les eaux de la mer jusque dans la ville et causa de grands ravages. Ces désastres furent promptement réparés. *Kopenhague*, défendue par 24 bastions, par des fossés remplis d'eau, et par une forte citadelle, est encore une des plus belles capitales de l'Europe : on y compte 10 places publiques et 5 marchés, 3 palais royaux, 9 églises paroissiales, une chapelle catholique, 3 couvents, une maison de réunion pour le culte des dissidents appelés *hernhutes*, ou *frères moraves*, 5 synagogues, 1 hospice d'enfants trouvés, 13 hôpitaux et 30 maisons pour les pauvres. Vue de l'étroite entrée du port, qui peut recevoir 500 navires marchands et les vaisseaux de la marine royale du royaume, elle présente un aspect magnifique; ses trois quartiers, la vieille ville, la nouvelle ville et la partie appelée Christianshavn, qui portaient autrefois le caractère de leur origine plus ou moins ancienne, doivent à des réparations contemporaines leur moderne élégance.

La vieille ville, ou la cité proprement dite, séparée de la nouvelle par le nouveau canal, ne le cède point à celle-ci; elle est même plus populeuse et plus grande; ses maisons, quoique bâties en briques et en bois, ont une belle apparence : on y voit la vaste place du nouveau marché, dont l'irrégularité disparaît presque devant les constructions qui la décorent, telles que le palais de Charlottenbourg, jadis résidence de la cour, et maintenant occupé par l'académie des Beaux-Arts et par une superbe galerie de tableaux; le dépôt d'artillerie; le théâtre et la statue équestre de Christian V. Du côté du port se trouvent la bourse et la banque.

La cité renferme encore le palais du prince Frédérik : l'arsenal, où l'on voit la bibliothèque royale composée de 260,000 volumes, les manuscrits arabes de Niebuhr et plus de 80,000 estampes ; l'université, qui possède une belle bibliothèque, plusieurs collections scientifiques, un jardin botanique et un observatoire établi dans une tour qui, par sa singulière construction, attire l'attention des étrangers : on peut y monter en voiture presque jusqu'au sommet ; c'est au génie mathématique de Longomontan que l'on doit ce monument.

La plus belle partie de la nouvelle ville est celle que l'on appelle Friedrickstadt. L'ancien château royal de Rosenbourg, qui renferme une belle collection d'antiquités, et la magnifique salle dans laquelle le roi ouvre les séances de la haute cour de justice, et dont le jardin sert de promenade publique ; l'Amalienbourg, construction composée de quatre palais distincts ; celui du roi, celui de son fils, celui de son frère, et l'école de la marine, rangés autour d'une place octogone, dont le centre est occupé par la statue équestre de Fréderik V, sont les deux principaux édifices de ce quartier.

Le magnifique château de Christiansborg, édifice moderne, est remarquable par ses dimensions autant que par son architecture. On y admire une chapelle ornée de bas-reliefs et d'arabesques sculptés par Thorvaldsen. Il renferme aussi une galerie de tableaux, la bibliothèque du roi et un riche musée d'antiquités nationales.

Dans l'île d'*Amack*, le Christianshavn, qui porte le nom de Christian IV, son fondateur, offre des rues régulières et bien bâties : ses places sont belles et vastes ; il comprend les chantiers de constructions, le grand magasin de la compagnie des Indes, le port pour les vaisseaux de guerre, et l'église du Sauveur, la plus belle de Kopenhague : celle de la Trinité, dont le dôme contient la bibliothèque universitaire, qui se compose de 70,000 volumes, et le grand globe de Tycho-Brahé,

ne peut, malgré sa beauté, lui être comparé.

Parmi les principales églises de Kopenhague, nous devons citer encore celle de Notre-Dame qui fut terminée en 1829, et qui renferme treize statues colossales de Thorvaldsen représentant Jésus-Christ et ses apôtres.

Kopenhague possède un grand nombre d'établissements littéraires et de sociétés académiques; les plus importantes de celles-ci sont: la société royale des sciences; celles d'histoire naturelle, de médecine, des langues orientales, et celle de la littérature skandinave, dont une partie réside à Reikiawiik en Islande.

Le musée royal de Kopenhague est un des plus intéressants que l'on connaisse. Il appartient au roi, qui en a confié la direction à la société des antiquaires, dont il est membre protecteur. Sa fondation ne remonte pas au-delà d'une trentaine d'années : il est établi au château royal de Christiansborg, où le local qu'il occupe ne sera bientôt plus assez spacieux pour contenir toutes les acquisitions dont il s'enrichit journellement. Il se compose de six salles consacrées chacune à une époque : les trois premières comprennent le temps payen, et les trois autres le temps chrétien. Les deux premières salles réunissent des antiquités en silex et en grès : il en est qui remontent à plus de 2,000 ans. La troisième salle, qui est la plus curieuse, offre une collection considérable d'antiquités en fer, en argent et en or: ce sont en général des armes et des ornements de toilette. Ce que ces objets offrent de plus remarquable, c'est la finesse du travail, c'est surtout le rapport qu'ils présentent avec des objets du même genre appartenant aux âges héroïques de la Grèce.

Jusque dans ces derniers temps, on a pu considérer cette capitale comme le centre de l'industrie et du commerce du royaume; en 1826, on y comptait environ 240 distilleries, 50 brasseries, 30 manufactures de tabac, 20 de draps, 15 de cotonnades, 18 de chapeaux, 24 de gants, 30 de toile de lin, 29 tanneries, et diverses autres fabriques qui occupaient en tout plus de 11,000 personnes, ou près du dixième de la population; on estimait alors à plus de 5,000 le nombre de bâtiments qui entraient dans son port; mais le système prohibitif a, depuis cette époque, porté dans cette ville les fruits qu'on doit tôt ou tard en attendre : les étrangers n'y viennent plus chercher les eaux-de-vie qu'elle fabriquait; ses autres produits ne peuvent plus soutenir la concurrence étrangère : les Anglais et les Américains ont, par leur rivalité, porté un coup mortel à ses relations commerciales avec les Indes : elle est maintenant réduite au seul commerce de consommation; toutes les affaires du Danemark se sont concentrées à Altona, dont le port jouit depuis long-temps d'une complète franchise. La ruine de l'industrie a considérablement fait baisser de valeur les maisons de Kopenhague : on a vu même tout récemment des propriétaires vendre les leurs, parce qu'ils étaient dans l'impossibilité de payer les contributions.

« Les mœurs de la capitale danoise n'ont ni la platitude grossière de certaines autres villes commerçantes du Nord, ni la politesse soignée dans laquelle Stockholm prétend avoir heureusement imité Versailles; il faut distinguer à Kopenhague la cour et le corps diplomatique de la masse des citoyens riches ou aisés. A la cour, le germanisme a long-temps été tellement dominant que l'on dédaigne même de parler danois; mais les augustes individus qui composent aujourd'hui la famille royale ont banni loin d'eux cet esprit anti-patriotique; ils ont adouci la rigueur du cérémonial, et adopté cette noble aisance qui distingua la France dans les derniers temps, en sorte qu'il y a aujourd'hui peu de cours plus nationales et plus aimables que celle de Kopenhague. Mais, comme l'économie la plus sévère préside à toutes les dépenses de l'État, on ne voit guère ici cet éclat, cette pompe que les esprits bornés regardent comme nécessaires à l'autorité suprême; on peut, depuis la destruction du magnifique château de Christiansborg, dire avec raison que la cour de Danemark n'est que la première parmi les bonnes maisons de Kopenhague.

» La première noblesse, les ministres ainsi que les ambassadeurs étrangers, se conforment naturellement au goût qui règne à la cour. On a reproché aux hauts cercles de donner au jeu et au dîner une place trop importante parmi leurs amusements, ce qui ne prouve pas que l'esprit y est plus rare que dans les cercles du même rang en France, mais qu'on est plus gêné par l'étiquette et par la pénurie d'amusements publics.

» La classe moyenne, composée de plusieurs

fonctionnaires publics, des officiers, surtout de la marine et de l'artillerie, ainsi que de quelques gens de lettres, est ici, comme partout, la partie la plus aimable de la nation. Il n'y a, dans tout le Nord, aucune capitale où cette classe ait plus d'instruction et d'honnêteté. Mais la sociabilité domestique est d'abord rétrécie par cette réserve qui fait partie du caractère national, et qui empêche ou du moins rend plus rares ces réunions à la française, sans gêne et sans cérémonie; ensuite les hommes de quelques talents ou de quelque amabilité sont absorbés par les clubs, c'est-à-dire par une vingtaine de réunions, semblables aux lycées, où l'on joue, converse, mange, boit, lit les gazettes, etc., et où les femmes ne sont admises que les jours où la musique et la danse viennent chasser de ces salons la politique. Il est vrai que ces fêtes sont ordinairement très brillantes, surtout le jour de la naissance du roi; mais elles sont uniformes et monotones. Chaque club a son esprit, son ton et ses habitués; ces coteries, ordinairement scrupuleuses dans le choix des membres perpétuels, donnent aux voyageurs qui ne font que passer, un accès facile. En revanche, un étranger qui ne parle pas la langue du pays pénètre difficilement dans l'intérieur des familles, y déplaît et s'y ennuie.

» Cette organisation de la vie sociale est vraiment gênante pour celui qui vient à Kopenhague sans s'être procuré une foule de recommandations très particulières; car il ne trouve qu'un seul théâtre, point de fêtes publiques, et les lieux de réunion ouverts à tout le monde y sont généralement abandonnés à la mauvaise compagnie. Les cafés et les restaurateurs ne s'élèvent qu'à la médiocrité, et encore le plus souvent restent en deçà.

» Il faut cependant observer que dans le milieu de l'été, un parc royal, distant de 3 lieues de Kopenhague, devient pour 15 jours le séjour des plaisirs et le point de réunion pour toutes les classes de la société, qui s'y rendent sous prétexte de boire de l'eau d'une fontaine renommée. Le jour d'ouverture est le Longchamp de Kopenhague. Les belles soupirent après un *tour* à cette fontaine, qui, à ce qu'on dit, est quelquefois la fontaine de l'amour [1]. »

La police de cette capitale est sous la surveillance d'une direction spéciale; la sûreté publique y est confiée à la garnison et à la garde nationale; des compagnies de pompiers sont réparties dans les différents quartiers; une commission de médecins et de chirurgiens est chargée de veiller à la police sanitaire, surveillance d'autant plus nécessaire que l'air y est humide et malsain, que l'eau y est mauvaise, et que la mortalité y est plus grande que dans les autres villes du royaume.

L'île d'*Amack*, ou d'*Amager*, large d'une lieue, longue de deux, plate et bien cultivée, est le jardin potager de Kopenhague; elle est peuplée, à l'une de ses extrémités, par une colonie hollandaise établie en 1516 par Christian II, et qui forme aujourd'hui une population de 4,000 âmes. Ces habitants conservent en partie le costume et l'idiome de leurs ancêtres.

« Entre cette île et l'îlot inhabité de *Saltholm*, où les habitants d'Amack font pâturer leurs bestiaux pendant l'été, est le passage nommé *Drogden*, le seul par lequel les vaisseaux de ligne peuvent définitivement entrer dans la Baltique; car la Flintrende, ou le canal entre Saltholm et la Skanie, n'a pas assez de profondeur. Le passage entre Amack et Saltholm, est long de deux lieues; il commence vis-à-vis la rade de Kopenhague, et là, il consiste en deux canaux divisés par un banc. Le canal intérieur, nommé Kongedyb (passe royale), est dominé par le canon de Kopenhague. Ce fut dans ce canal que se livra le fameux combat du 2 avril (1801), entre une flotte anglaise, forte de 12 vaisseaux de ligne, 30 frégates, sloops et briks, et une division danoise, qui ne consistait qu'en 4 vaisseaux rasés et trois prames, soutenus par deux vaisseaux de ligne et 2 frégates. Plus bas, les deux canaux se réunissent en un seul, dont la partie navigable n'est large que d'un quart de lieue, et où tout vaisseau de plus de 74 canons est obligé de débarquer une partie de son artillerie, tant l'eau est peu profonde [1]. »

Parmi les lieux les plus remarquables des environs de Kopenhague : *Frédériksberg*, magnifique château, résidence habituelle du roi

[1] Voyez la *Description du Danemark*, par Malte-Brun, dans la *Géographie mathématique, physique et politique*, par Mentelle et Malte-Brun.

[1] *Géographie mathématique, physique et politique*. Description du Danemark.

pendant l'été, est bâti sur une hauteur ; de ses beaux jardins, ouverts au public, on jouit d'une vue magnifique; on y remarque une belle galerie de tableaux ; dans ses dépendances, on entretient un haras aux frais du gouvernement. Sur la lisière d'une forêt peu éloignée du Sund, on voit, au bourg d'*Hirscholm*, un beau château royal qui fut la résidence de la reine Mathilde. *Frédériksborg*, autre château royal, flanqué de tours et environné de fossés, est un beau monument du moyen âge; la salle des chevaliers est digne de fixer l'attention. C'est dans la chapelle de ce château que l'on couronne les rois de Danemark. Il est situé à *Hilleröd*, petite ville de 1,200 habitants qui s'élève au bord d'un petit lac à 7 lieues au nord de Kopenhague. *Röskilde*, ou *Rothschild*, peuplée de 2,000 âmes, est à présent déchue de sa grandeur ancienne. C'était la capitale de Séeland, le siége d'un évêché et la résidence des rois de Danemark; aujourd'hui ce n'est qu'après leur mort qu'ils vont y demeurer; quelques uns de leurs sarcophages sont magnifiques ; l'église qui les renferme est très belle ; le château royal est digne de quelque attention. Depuis la réformation, l'évêché de Röskilde n'existe plus, et les monastères qu'elle renfermait ont disparu avec lui ; on n'y voit plus qu'un couvent de demoiselles nobles. Cette petite ville possède encore un hôpital, une école supérieure et des distilleries d'eau-de-vie. « Près de cette ville, on voit un hôpital très remarquable appelé *Bidstrupgard*. Il est composé de deux parties : dans l'une on reçoit les aliénés, et dans l'autre les vieillards, les aveugles, les apoplectiques, etc. Le quartier des aliénés, situé sur une colline et entouré de belles promenades, peut contenir 76 hommes et autant de femmes ; il y règne la plus grande propreté ; les malades sont bien vêtus et les lits excellents. Tous les moyens accessoires propres à distraire et à occuper les aliénés y sont réunis. L'établissement possède une petite bibliothèque et reçoit les journaux du pays, que l'on distribue aux convalescents [1]. » *Jægers-Preis* est encore une résidence royale où reposent les cendres des anciens héros du Nord et de plusieurs hommes célèbres ; son parc est orné de plusieurs monuments remarquables, entre autres celui du grand Bernstorf et celui de Tycho-Brahé.

[1] Lettres à un ami sur divers établissements d'aliénés de l'Allemagne et du Danemark (en danois), par le docteur *J.-C.-G. Wendt*. Kopenhague, 1827.

Elseneur, en danois *Helsingör*, est située sur la côte, à 9 lieues au nord de Kopenhague; sa construction est assez régulière. C'est à tort que plusieurs géographes parlent de son port ; elle n'a qu'une petite rade où les navires qui passent le Sund jettent l'ancre pour s'approvisionner et pour payer le droit auquel tous sont assujettis, et qui s'élève à 1 p. 0/0 de la valeur des marchandises pour les nations privilégiées, et 1 ¼ pour les autres, et même pour les Danois. Près de la ville, s'élève sur la côte la forteresse de *Kronborg*, ou de *Kronenbourg*, dans laquelle fut enfermée, en 1771, l'infortunée reine de Danemark, Caroline-Mathilde, victime des intrigues et de la calomnie.

« Le célèbre détroit du Sund est faussement regardé comme l'entrée définitive de la Baltique, à moins qu'on ne veuille comprendre sous la dénomination générale de Sund ces deux passages d'Amack et de Saltholm dont nous venons de parler, et toute la Manche, entre l'île de Séeland et la Skanie ; mais l'usage a restreint, quoique injustement, l'appellation de Sund au passage entre Elseneur et Helsingborg, en Suède. Ce passage n'a presque aucune longueur, et il est large de 14,000 pieds français ; sa plus grande profondeur est à 9,000 pieds du rivage danois et à 5,000 des côtes suédoises. Ainsi la forteresse de Kronborg ne domine pas le détroit, comme les géographes se l'imaginent. »

On ne peut voir le détroit du Sund, couvert de bâtiments de toutes les nations, soumis à un droit qui rapporte 2 à 3,000,000 de francs à la couronne de Danemark, sans s'étonner qu'une puissance de cinquième ordre soit parvenue à rendre tributaires toutes les nations qui commercent dans la mer Baltique. On ignore l'époque qui a vu naître cet impôt ; au quinzième siècle, il reposait déjà sur une coutume fort ancienne. Il est probable qu'il a pour origine la dépense pour la construction et l'entretien de plusieurs fanaux que le Danemark fit placer sur la côte dans l'intérêt des navigateurs, et que, d'après des stipulations oubliées aujourd'hui, ceux-ci consentirent à en faire les frais par un péage auquel chaque navire fut soumis.

Nyekiöbing, sur la côte occidentale de l'Ise-Fiord, est peu importante. *Holbek*, au fond

du même golfe possède un bon havre et exporte une grande quantité de céréales. *Kallundborg*, sur la côte, a une maison de ville, une église, 1,500 habitants, et un vieux château en ruines qui fut construit au commencement du douzième siècle pour repousser les attaques des pirates. *Slagelse* possède une école littéraire et un riche hôpital. *Soröe*, à 3 lieues au nord-est, sur un lac du même nom, renferme une académie célèbre qui compte 200 élèves et une église collégiale qui renferme le tombeau d'Holberg, le Plaute du Danemark et le fondateur de l'académie. A quelques lieues à l'est de cette ville, *Ringsted*, ou *Ringstaed*, occupe le centre de l'île. Elle a quatre rues et une grande église qui renferme les tombeaux de plusieurs rois danois. C'est une des plus anciennes villes du Danemark. *Korsoer*, ou *Korsor*, sur une pointe de terre qui s'avance dans le Grand-Belt, a un vieux château-fort et un bon port, d'où l'on expédie des paquebots à Kopenhague deux fois par semaine. *Skielskör*, sur le Grand-Belt, a un port spacieux et 800 habitants qui s'adonnent à la pêche. *Nestved*, où deux foires se tiennent chaque année, est célèbre dans les annales du Danemark par une sanglante bataille qui, en 1259, se livra entre les enfants de Waldemar II. *Wordingborg*, entouré de champs fertiles, n'offre rien de remarquable; nous en dirons autant de *Præstöe*, petite ville de 500 habitants.

L'île de *Bornholm*, situé à 32 lieues à l'est de celle de Séeland, dans la mer Baltique, est peuplée de 25,000 habitants; on y compte 7 villes et 21 paroisses. Elle offre une physionomie toute particulière: « La nature y déploie plus de force, de grandeur et de variété que dans les îles danoises. En même temps le climat y est moins humide et moins variable; les côtes presque inaccessibles et le caractère guerrier des habitants ont préservé cette île du joug suédois, à l'époque où le Danemark fut obliger de céder les provinces de Skanie, de Bleking et de Halland. Les Bornholmiens chassèrent eux-mêmes la garnison suédoise; ils forment encore aujourd'hui un corps de milice à part; tous les hommes capables de porter les armes sont enrôlés dans cette garde nationale. » Ils opposèrent en 1809 une grande résistance aux Anglais, qui finirent par s'en emparer. La capitale de l'île est *Rönne*, connue par ses poteries et son horlogerie: elle exporte annuellement pour 13,000 ryksdalers de pendules et de montres; son port est fortifié mais peu profond. Sur la côte orientale, *Nexoe*, ville de 1,500 habitants, possède un hospice, des manufactures de draps, des distilleries de grains, des brasseries et un bon port. On exploite dans ses environs des carrières de grès et de pierre meulière. Au nord, *Allinge* n'est qu'un petit bourg de 400 âmes.

Les rochers qui bordent les côtes de Bornholm s'étendent d'un côté dans l'intérieur et de l'autre sous les eaux, où ils forment des écueils. Un groupe d'îlots appelé *Ertholmer* ou *Christians-öe*, du nom du plus considérable, est à environ 5 lieues au nord-est de Bornholm. Christians-öe possède un port très fréquenté par les bateaux pêcheurs et par les navires qui naviguent sur la Baltique. On y voit aussi un phare et un château-fort construit en 1684, qui sert quelquefois de prison. Ce point, le plus oriental du Danemark, est très important par sa position militaire; c'est un port avancé dans la Baltique, et lorsque la garnison a des vivres, il est presque imprenable.

Le petite île de *Moen*, à l'extrémité septentrionale de Séeland, renfermant 7,000 habitants, a pour chef-lieu *Steege*, dont le seul établissement industriel est une tannerie. Les montagnes de craie dont cette île est composée offrent, par leurs grandes masses nues et singulières, entremêlées de verdure et d'arbres, un spectacle très pittoresque; mais il faut les voir de quelque distance en mer. Le rocher le plus éminent a le nom et la forme d'un antique siége royal. Son sol est renommé pour sa fertilité.

Entre les côtes du Jutland et celles de Séeland, s'élève l'île de *Samsöe*, longue de 6 lieues et large de 2, dont le sol, presque dépourvu de bois, est ondulé et fertile. Son principal lieu est *Nordbye*, où l'on compte 300 habitants.

L'île de *Fionie*, en danois *Fyen*, entre le Sleswig et Séeland, a 18 lieues de longueur, 12 dans sa largeur moyenne, 154 de superficie et 120,000 habitants [1]. On peut la considérer comme une des plus fertiles et des mieux cultivées du Danemark. La partie septentrio-

(1) Elle est située par 55° 2' et 55° 35' de latitude N., et entre 7° 22' et 8° 25' de longitude E.

nale, que traverse la grande route, est une plaine assez monotone; mais vers le sud-est, des forêts, des lacs, des villages riants, des châteaux nombreux et magnifiques, charment les regards du voyageur qui a le loisir d'y faire une excursion. *Odensée*, sa capitale, se nommait dans l'origine *Othins-ei*, c'est-à-dire le *domaine d'Odin*. Elle est située à deux lieues d'un golfe profond auquel elle donne son nom, et sur le bord d'un canal, au milieu d'une grande plaine. On y fabrique des gants, du savon et des draps; mais la mégisserie et la tannerie sont ses deux principales branches d'industrie. C'est le siége d'un évêché; elle a un collége, deux bibliothèques et sept églises. Sa cathédrale renferme les tombeaux de Kanut-le-Saint et de plusieurs autres rois danois. Trois places publiques et des rues régulières la mettent au rang des plus jolies villes du Danemark. Le canal d'Odensée a près d'une lieue de longueur, 50 pieds de largeur et 10 pieds de profondeur.

Kiertcminde, à 4 lieues d'Odensée, sur une petite baie formée par le Grand-Belt, où elle a un bon port d'où l'on exporte beaucoup de blé, et *Middelfarth*, sur la côte opposée, à l'entrée du Petit-Belt, sont deux villes de peu d'importance. A 7 lieues au sud-est de celle-ci, *Assens* renferme des distilleries d'eau-de-vie et fait un grand commerce de céréales. C'est de son port que l'on fait le trajet pour le Sleswig ou pour le Jutland. Nous traverserons rapidement la petite ville maritime de *Faaborg*, située au milieu d'un territoire fertile quoique marécageux, et celle de *Svendborg*, d'où l'on exporte une quantité considérable de seigle, et qui est à l'extrémité méridionale de l'île de Fionie. *Nyborg* ou *Nyeborg*, sur la côte orientale, est un peu plus importante; elle est défendue par une bonne citadelle; on y voit les restes d'un palais où naquit Christian II; son port est vaste, profond et sûr; tous les navires qui traversent le Grand-Belt y paient un droit au Danemark.

L'île de *Langeland*, qui signifie *terre longue*, s'étend du sud-est au nord-ouest, entre la précédente et celle de Laaland. Elle a 11 à 12 lieues de longueur; on y compte 12,000 habitants; *Rudhiöbing*, sa principale ville, entourée de murs et de fossés, exporte aussi des céréales; son port ne peut recevoir que de petits bâtiments. La petite île de *Taasinge*, qui ne renferme aucun lieu remarquable, appartient, avec celles qui l'entourent, au diocèse de Fionie.

Laaland ou *Lolland* est peuplée de plus de 40,000 âmes. Sa longueur est de 13 lieues, sa largeur de 5 et sa superficie de 60 lieues carrées (¹). Son sol est tellement bas que la mer en inonde souvent les côtes profondément découpées. Dans sa partie centrale, le lac de Marieböe forme par son écoulement la plus grande rivière de l'île. Son sol, composé d'un terreau noir, est le plus fertile de tout le Danemark: aussi produit-il en abondance des céréales, du chanvre, du houblon, des fruits, des légumes et les meilleurs pois du Danemark. Les terrains qui ne sont pas employés à la culture sont couverts d'épaisses forêts de chênes qui fournissent des bois de construction et dont les glands servent à engraisser un grand nombre de porcs. Elle a pour chef-lieu *Mariebôe* qu'enrichit son commerce de grains. *Nyested* et *Rôdbye*, sur la côte méridionale, ne sont que des petites villes de 8 à 900 habitants; *Naskskov* ou *Naskow* est la plus commerçante de l'île. Elle est au fond d'une baie de la côte occidentale; il s'y tient une foire considérable de chevaux. Un mur forme son enceinte, et quoiqu'elle ait à peine 1,800 habitants, elle renferme deux hospices.

L'île de *Falster*, à l'est de la précédente, compte 17,000 habitants, bien qu'elle n'ait que 23 lieues de superficie. Elle est unie, peu élevée, bien boisée et fertile. On l'a surnommée le verger du Danemark. Il n'y a pas de vue plus riante que celle dont on jouit en passant entre cette île et celle de Séeland; mais les vaisseaux évitent ordinairement d'entrer dans le labyrinthe d'îlots qui l'entourent. *Nykiœbing* ou *Nyekiœbing*, son chef-lieu, est dans une position magnifique; la cour y possède un beau château qui était autrefois le séjour des reines douairières du Danemark. *Fäyöe*, qui a une lieue de longueur et 800 habitants; *Fanöe*, qui est encore plus petite, et un grand nombre d'îlots qui entourent Laaland, font partie du même diocèse. Nous parlerons des autres îles en décrivant les provinces auxquelles elles appartiennent.

Dans la péninsule danoise, que nous allons

(¹) Elle est située entre 54° 39' et 54° 58' de latitude N., et entre 8° 35' et 9° 28' de longitude E.

parcourir en commençant par le nord, nous visiterons d'abord *Skagen* ou *Skavn*, bourg situé sur la pointe la plus septentrionale du Danemark continental, pointe appelée cap Skagen (en danois *Skagens-horn*, c'est-à-dire *la corne de Skagen*). Il est dominé par un phare nécessaire pour les navigateurs. Ce phare correspond avec plusieurs autres, parmi lesquels celui de l'île d'Anholt est un des plus remarquables. *Hiörring*, autrefois siége d'un évêché; *Fladstrand* ou *Frederikshavn*, dont le port, qui peut contenir 100 navires, s'ouvre près d'un banc d'huîtres estimées, et *Sæbye*, petite paroisse, sont des lieux peu importants. A quatre lieues de la côte, dans la direction de l'est, l'île de *Læssoe*, qui possède d'importantes salines, renferme 1,700 habitants.

Aalborg, siége d'un évêché, est une ville entourée de fossés, qui renferme des savonneries, un séminaire, des écoles et des bibliothèques, un hôpital et deux hospices, et dont le port, dans le Lym-fiord, reçoit annuellement 500 navires qui en exportent des grains et des harengs. *Nibe* renferme 1,200 habitants, occupés principalement de pêche et de navigation; *Logstör* est une ville maritime qui n'a pas plus de 500 habitants : il s'y tient chaque année une foire importante. *Thisted*, sur la côte occidentale, fait, malgré son mauvais port, un commerce considérable; sur la côte orientale de l'île de Mors, *Nykiöbing* possède un bon port.

En approchant de la petite ville de *Skive*, nous entrons dans le territoire qui forme le *diocèse de Viborg*, et nous apercevons les landes centrales, où des sommes considérables furent dépensées pour établir des colonies de paysans allemands, entreprise qui n'a pas réussi parce que le plan en était vicieux. *Viborg*, l'une des plus anciennes villes du Danemark, fut autrefois plus importante qu'aujourd'hui : il s'y tient, vers la fin de juin, une foire qui attire un grand nombre d'étrangers.

Dans un golfe de la côte orientale, *Aarhuus*, chef-lieu d'un diocèse, a des manufactures de tabac, des fabriques de tissus de laine et de coton, un petit port d'où l'on exporte des grains et du bétail. Sa cathédrale, monument gothique, passe pour la plus haute du Danemark. Parmi les villes de ce diocèse, nous citerons au nord du chef-lieu *Hobroe*, peuplée de 600 habitants; *Mariager*, dont le port sert au petit cabotage; *Green-aae*, d'où l'on exporte beaucoup de grains; *Ebeltoft*, petite ville maritime et commerçante; *Skanderborg*, située sur un lac du même nom, et *Horsens*, l'une des cités les plus florissantes du Jutland par ses fabriques de chapeaux et de lainage. Le commerce y est actif, quoique les vaisseaux ne puissent pas remonter jusqu'à la ville. *Randers*, sur le Guden-aae, s'occupe de la même industrie que le chef-lieu. Les plus beaux chevaux et le meilleur bétail du Danemark viennent des environs de cette ville. Trois îles appartiennent à ce diocèse: ce sont *Endelave*, *Thun* et *Samsöe*. Cette dernière, la plus grande des trois, offre une superficie de six lieues. *Nordbye* en est le chef-lieu paincipal.

Ribe ou *Ripen*, à l'embouchure du Nibs, sur la côte occidentale, fait un grand commerce de toile. Son port s'est tellement encombré, que les vaisseaux ne peuvent plus s'en approcher; ses rues, au nombre de 33, sont bâties dans un goût gothique; sa cathédrale est un édifice imposant. Jadis cette ville, l'une des plus anciennes du Danemark, jouissait de grands priviléges. Elle fut pendant long-temps florissante. Son évêché est non seulement le plus ancien du Danemark, mais de tous ceux de la Suède et de la Norvége. Elle possède une école latine et deux écoles danoises. Bien que Ribe soit située dans la province qui porte le nom de duché de Sleswig, elle est le chef-lieu d'un diocèse du Jutland, où l'on voit au nord *Holstebröe*, petite ville qui a chaque année huit marchés considérables de chevaux et de bestiaux; *Ringkiöbing*, sur le bord oriental d'un golfe auquel elle donne son nom et au milieu duquel s'élève la petite île d'*Holmsland; Veyle*, jolie petite ville dans une situation romantique; *Varde*, cité industrieuse, sur une rivière dont elle prend le nom. *Fridéricia*, à laquelle il manque un bon port pour être importante, est sur un promontoire qui commande l'entrée septentrionale du Petit-Belt; on y perçoit un droit sur tous les bâtiments qui traversent ce détroit. *Kolding*, qui prend aussi le nom de la petite rivière qui l'arrose, s'élève entre deux collines, à quelques lieues de la précédente. Elle est entourée de murailles; son hôtel-de-ville renferme des archives où l'on conserve des chartes de plusieurs rois de Danemark, ainsi que d'autres documents historiques. Son commerce était consi-

dérable avant que son port ne fût encombré de vase. Il s'y tient annuellement six foires pour la mercerie et les bestiaux, et un grand marché où se rassemblent tous les ans les domestiques des deux sexes qui cherchent une condition. On perçoit dans cette ville, sur diverses marchandises, un droit qui produit chaque année environ 100,000 florins.

Vis-à-vis de Ribe, l'île de *Fanöe*, longue de 3 lieues ½, et peuplée de 2,500 habitants qui vivent de la pêche et de la construction de petits bâtiments marchands, n'offre qu'un sol sablonneux tout couvert de broussailles. Elle n'est séparée des côtes du Jutland, auquel elle appartient, que par un canal large d'une demi-lieue.

Dans le Jutland méridional, *Sleswig* est la capitale du duché auquel cette ville donne son nom, dont la véritable orthographe est *Schleswig*, parce qu'elle est située à l'extrémité du bras de mer nommé *Schley*. Elle s'élève en amphithéâtre au bord de ce golfe profond. Elle est irrégulièrement bâtie. Le plus beau de ses édifices est le château de *Gottorp*, résidence du gouverneur-général de ce duché et de celui de Holstein, et le berceau de la branche de la maison de Holstein qui occupe le trône de Russie. Ce château, avec son parc et ses dépendances, forme un quartier de la ville; le *Lollfuss* ne consiste qu'en une seule longue rue; le *Fridrichsberg* occupe un monticule; l'*Altstadt*, ou la *vieille ville*, est située au centre. Le port, qui n'a que 9 pieds de profondeur, est facilement encombré par le sable et la vase, mais des travaux importants l'ont rendu récemment à la navigation. La population de ce chef-lieu est de 6 à 7,000 âmes. « Il existe dans cette ville un établissement destiné à recevoir les aliénés des duchés de Sleswig, de Holstein et de Lauenbourg. On y traite ordinairement 130 personnes qui sont classées d'après le caractère et la période de leur maladie. Il est expressément défendu par les règlements d'y introduire des vêtements de couleur rouge. Le médecin en chef y tient un journal exact sur chacun des malades: usage qui devrait être établi dans tous les hôpitaux [1]. »

Flensbourg ou *Flensborg*, à 6 lieues au nord, est propre et bien bâtie; ses places publiques sont ornées de fontaines; l'hôtel-de-ville, la bourse et le théâtre sont de jolis édifices. C'est la ville la plus florissante du Jutland; elle renferme des raffineries de sucre, des savonneries, des moulins à huile, des manufactures de tabac, 4 églises, un hôpital, un hospice, 9 maisons de charité, un collége, une école de navigation, une bibliothèque et une imprimerie. Hors de ses murs mal entretenus, on voit une fonderie de cuivre et des tuileries considérables; son port, situé à l'extrémité occidentale du *Flensborg-fiord*, est fréquenté annuellement par plus de 800 bâtiments, dont 250 appartiennent à cette place. On y voit aussi 3 chantiers de construction pour les navires marchands. Sa population est d'environ 18,000 âmes. Le territoire compris entre son enceinte et celle de Sleswig porte encore le nom d'*Angeln*: il faut croire que c'était une partie du pays des Angli, peuple qui joue un rôle si important dans l'histoire, mais qui, suivant le savant *Weddegen*, constituait seulement une peuplade des *Angrivarii* qui occupaient le Holstein et une partie de la Westphalie.

Friederichstadt, entourée de fossés et bâtie dans le goût hollandais, sur le bord de l'Eider; *Garding*, sur une colline entourée de marais, à l'extrémité de la presqu'île d'Eiderstedt; l'industrieuse *Husum*, à l'embouchure de l'Héver; le bourg de *Bredstedt*, sur le bord de la mer; *Tondern*, sur la Widau, sont des lieux dont la description ne pourrait être que monotone.

« Les îles appartenant au duché de Sleswig, dans la mer du Nord, consistent en grande partie en terrains bas, entourés de digues: il arrive donc parfois que la mer en engloutit quelques unes. *Nordstrand*, par exemple, était une île extrêmement fertile vis-à-vis la ville de Husum. En 1634, la mer, qui en avait déjà absorbé quelques parties, rompit les digues. En moins d'une heure, l'île n'était plus, et 6,408 personnes avaient trouvé la mort dans les vagues; 50,000 pièces de bétail périrent également. La même inondation étendit ses ravages à la contrée d'Eiderstedt; 2,107 hommes, 6,000 bêtes à cornes, et 6,738 moutons et porcs, y périrent. Aujourd'hui les digues sont dans un si bon état qu'il n'y a pas beaucoup à craindre; cependant le danger existe toujours [1]. »

[1] Lettres à un ami sur divers établissements d'aliénés, etc.

[1] *Description du Danemark*, par Malte-Brun

L'île de Nordstrand, à peu près de forme ronde et d'à peine deux lieues de diamètre, est fertile et peuplée de 2 à 3,000 habitants. Elle possède une excellente race de bêtes à cornes: ses vaches donnent par jour jusqu'à vingt-deux pintes de lait. *Pelworm,* sans les fortes digues qui la protègent, serait engloutie par la mer. Les îlots qui l'entourent, appelés *Nordstrandisch-Moor, Pohns-Hallig* et *Hambourger-Hallig,* sont, ainsi que cette île, les débris qui ont été arrachés à l'île de Nordstand par le désastre de 1634.

Suderoog et *Norderoog* n'ont qu'une demi-lieue à une lieue de longueur: celle-ci sert de retraite à une immense quantité de *sternes* (1), oiseaux de l'ordre des palmipèdes, qui s'y établissent chaque année au printemps. A cette époque on en évalue le nombre à plus d'un million d'individus. Leurs œufs forment une partie de la nourriture des habitants des îles voisines. *Fœhr,* dont la superficie est d'environ 12 lieues et la population de 6,000 âmes, est fréquentée pour ses bains de mer, appelés bains de Wilhelmine, et possède un banc d'huîtres dont on fait une grande exportation pour Hambourg. Elle est le rendez-vous d'un si grand nombre de canards sauvages, qu'on évalue à plus de 50,000 ceux qu'on y prend chaque année. Sa partie orientale appartient au duché de Sleswig, et l'autre partie au Jutland. *Wick* en est le chef-lieu. La petite île d'*Amrom,* qui dépend aussi du Jutland, renferme trois petits villages et 2,000 habitants; la longue et étroite *Sylt* est peuplée de cultivateurs et de marins: le tiers de sa longueur fait partie du Jutland, et le reste dépend du Sleswig; *Röm* ou *Romöe,* qui renferme 1,500 habitants, est partagée de même entre ces deux provinces. La petite île de *Man* ou *Manöe* (2) n'est peuplée que de quelques centaines de pêcheurs.

Quittons ces îles et reprenons notre excursion sur le continent. *Christiansfeld,* vers l'extrémité septentrionale du Sleswig, est petite et peu peuplée, mais assez bien bâtie: elle fut fondée en 1773 par une colonie de frères moraves; ses environs sont fertiles et bien cultivés. *Hadersleben,* sur un golfe ou bras de mer formé par le Petit-Belt, se soutient par les fréquentes communications qu'elle entretient avec la Fionie, quoique son port, aujourd'hui comblé, ne puisse recevoir que des barques. On lui donne environ 4,000 habitants. *Apenrade,* situé au fond d'un golfe, fait un bon commerce; le bourg de *Gravenstein,* sur le bord du Flensborgfiord, a plus de 2,000 habitants; *Kappeln,* sur le golfe de Schley, à 6 lieues de Sleswig, subsiste de la pêche maritime; *Eckernförde* s'élève au fond d'un petit golfe de la Baltique; son port est un des meilleurs que le Danemark possède sur cette mer: il y entre annuellement 2 à 300 bâtiments; on y construit de petits navires. La ville renferme l'hospice des enfants trouvés de Kopenhague.

Les îles qui s'élèvent entre le continent et celles de Fionie et de Laaland font partie du duché de Sleswig.

Alsen, longue de 7 lieues et large de 2, est par ses forêts, ses petits lacs et sa culture, l'une des plus agréables îles de la Baltique: sa population est d'environ 16,000 âmes; *Sonderbourg,* son chef-lieu, possède un château royal, un bon port et un gymnase. *Æröe,* couverte de terrains fertiles en grains et en plantes potagères, nourrit près de 8,000 habitants: elle renferme une petite ville de 1,400 âmes, appelée *Aröeskiöbing. Femern,* non moins riche que la précédente, est un peu plus peuplée: ses habitants ont conservé des mœurs antiques et simples; *Burg,* ancienne cité qui occupe son centre, est un chef-lieu de bailliage. Sous le rapport physique, cette île devrait faire partie du Holstein, d'abord parce qu'elle est à une demi-lieue de la côte de cette province, et puis parce que, dans les guerres que les rois de Danemark soutinrent contre les princes du Holstein, elle fut entièrement dépeuplée et repeuplée ensuite de familles holsténoises.

Le Sleswig est un pays plat sur lequel s'élèvent quelques collines et s'étendent un grand nombre de petits lacs marécageux. Son sol produit assez de céréales pour la consommation des habitants, et quelquefois même pour l'exportation. Le bois y est rare, mais d'abondantes tourbières fournissent le combustible nécessaire à la population. De vastes pâturages nourrissent des chevaux de la même race que ceux du Holstein, des bêtes à cornes qui sont d'une

Géographie mathématique, physique et politique de toutes les parties du monde, par Mentelle et Malte-Brun.

(1) L'espèce qui peuple cette île est le *sterne Boys* (*sterna Boysii*), connue aussi sous les noms suivants: *sterna cantiatica*, Linn.; *S. stuberica*, Bechst.; *S. canescens*, Mey.; *S. africana*, Gmel. — (2) La terminaison *öe*, en danois, signifie *île*.

grande ressource pour le pays, et des moutons qui donnent une laine estimée.

Le *duché de Holstein* est partagé en plusieurs subdivisions : le Holstein proprement dit, le *Dithmarschen*, le comté de *Pinneberg*, celui de *Ranzau*, les cinq districts nobles, la *Stormarie* et la *Wagrie*.

La capitale de cet assemblage féodal est *Gluckstadt*. Elle est régulièrement bâtie sur la rive droite de l'Elbe, près de l'embouchure de ce fleuve. Plusieurs canaux la traversent, mais l'eau potable y est tellement rare, que l'on est obligé de recueillir celle de pluie dans des citernes. Elle fut fondée, en 1617, par Christian II. On y voit une douane, un arsenal et une école de marine. Cette ville est dans la partie du Holstein appelée *Stormarie*. A deux lieues au nord de la capitale, *Krempe*, qui n'a que 1,200 habitants, possède une maison de charité; un peu plus loin, *Itzehöe*, qui se divise en vieille et nouvelle ville, renferme une église dans laquelle on voit des monuments remarquables; le bourg de *Wilster* a des brasseries et des distilleries; à *Heide* il se tient chaque année plusieurs marchés considérables de bestiaux et de grains.

Rendsbourg peut passer pour la ville la mieux bâtie du Holstein; elle est sur le bord du canal de Sleswig, qui par le cours de l'Eider joint la navigation de la Baltique à celle de la mer du Nord. Elle est importante par son arsenal, ses magasins d'approvisionnement, ses casernes et ses fortifications : c'est la principale forteresse du Danemark depuis que les bastions de Gluckstadt ont été rasés. *Kiel*, jolie ville entourée de sites charmants, est importante par ses établissements d'instruction et de bienfaisance. La bibliothèque de son université possède 60,000 volumes. Cette université compte 26 professeurs et 250 étudiants. Kiel est bâtie sur une langue de terre, à l'extrémité d'un golfe de la mer Baltique; son port est sûr et très commerçant : il y entre annuellement plus de 500 navires. Sur une colline des environs de la ville, on voit un joli château royal que les habitants ont fait construire. *Lütgenbourg*, que l'on écrit *Lütgenburg*, *Preetz*, *Oldenburg*, que l'on prononce *Oldenbourg*, sont de petites villes sur lesquelles nous n'avons rien d'intéressant à dire. *Pöln* ou *Polen*, placé sur le bord de deux lacs, renferme des écoles et plusieurs établissements de bienfaisance. On y remarque un beau château gothique, ancienne résidence des ducs de Holstein-Ploen.

Laissons *Eutin* avec son territoire formant la principauté de Lubeck, enclave appartenant au grand-duché d'Oldenbourg : nous le décrirons lorsque nous visiterons les différentes parties de ce petit État de la confédération germanique. La petite ville de *Segeberg*, sur la rive gauche de la Trave, fait un commerce important de chaux de l'Alberg, montagne crayeuse au pied de laquelle elle est située. *Oldesloe* ou *Oldeslohe* est, malgré sa faible population, intéressante par ses établissements industriels : une saline royale y fournit annuellement 40,000 quintaux de sel; il y existe aussi des usines pour le cuivre et le laiton. *Pinneberg*, patrie du poëte Rist, n'est qu'un village de 400 habitants; mais *Altona*, sur la rive droite de l'Elbe, est la plus grande ville du royaume après Copenhague, et la seule dont le commerce soit florissant; c'est aussi celle qui renferme le plus de manufactures. On y trouve tous les établissements d'utilité et de plaisir qui distinguent les riches cités; elle fait d'importantes expéditions pour la pêche du hareng et de la baleine.

Le duché de Holstein, en danois *Holstéen*, a environ 35 lieues de longueur de l'est à l'ouest, et 20 de largeur. Sa superficie est de 425 lieues. Il est traversé du sud au nord par une chaîne de collines basses, arides et sablonneuses, qui servent en partie de point de partage entre les eaux qui coulent dans la Baltique et celles qui se jettent dans la mer du Nord. La partie orientale offre des sites pittoresques, tandis qu'à l'opposé le terrain est bas, d'un aspect monotone, et que les côtes sont exposées aux envahissements de la mer

Ce pays, après avoir été ravagé par Charlemagne, appartint aux ducs de Saxe jusqu'au commencement du douzième siècle, que sous le titre de comté il fut cédé à la maison de Schauenbourg, qui, pour le repeupler, y appela des Flamands, des Frisons et des Westphaliens. Il devint en 1459 une dépendance du Danemark, à l'exception de la principauté de Pinneberg; au seizième siècle, il fut divisé en deux parties, dont l'une resta sous le nom de Holstein-Gluckstadt à la branche régnante, et l'autre à la branche cadette sous celui de Holstein-Gottorp. Ces deux branches avaient

voix et séance à la diète germanique. En 1640, par la mort du dernier comte de Schauenbourg, le roi de Danemark et le duc de Holstein-Gottorp héritèrent de la seigneurie de Pinneberg. Enfin, en 1773, le Danemark donna les comtés d'Oldenbourg et de Delmenhorst en échange de la partie ducale du Holstein. En 1806, par suite de l'organisation de la confédération du Rhin dont Napoléon était le protecteur, le Holstein cessa de faire partie du corps germanique : dès lors les lois allemandes firent place aux lois danoises; mais en 1815, le traité de Vienne comprit de nouveau ce pays dans la confédération germanique.

Entrons dans le petit *duché de Lauenbourg*. Son territoire, qui forme deux bailliages, est partagé dans toute sa longueur par le canal de Steckenitz, alimenté par la petite rivière de la Wackenitz, et qui, sur une étendue de 12 lieues, communique de la Trave à l'Elbe. *Ratzeburg* ou *Ratzebourg* est la première ville que nous traverserons ; elle est située dans une île, sur un lac auquel elle donne son nom. La petite rivière de la Wackenitz établit une communication active entre cette ville et le port de Lubeck. Mais ce que Ratzebourg offre de particulier, c'est que ses deux quartiers, appelés le *Domholt* et le *Palmberg*, appartiennent au grand duc de Mecklenbourg-Strelitz, et font partie de la principauté de Ratzebourg, l'un des domaines de cette maison. La capitale du duché est *Lauenbourg*, la ville la plus méridionale du Danemark. Elle s'élève sur la rive droite de l'Elbe, au point de jonction de ce fleuve et du canal de Steckenitz. Elle renferme des savonneries, des brasseries et des fabriques de faïence commune : le péage établi sur l'Elbe lui rapporte seul 75,000 florins par an. Ce chef-lieu de bailliage tire son nom d'un vieux château dont on voit encore les restes, et qui, en l'honneur de Henri-le-Lion qui le fit bâtir, reçut celui de *Lœwenburg* (fort du Lion). C'est dans ce château que fut signé, en 1803, le traité par lequel le Hanovre fut cédé à la France.

Le duché de Lauenbourg présente le même aspect que celui de Holstein : il forme une grande plaine ondulée, longue de 12 lieues, large de 6 et de 55 de superficie. Il fut anciennement habité par des Wendes, puis conquis par Henri-le-Lion ; et enfin, en 1689, il passa à la maison de Hanovre. En 1805 il fut envahi, ainsi que ce dernier pays, par les Français, et en 1810 il forma une partie du département des Bouches-de-l'Elbe; en 1814, il fut réuni au duché de Brunswick-Lunebourg ; mais par le traité de 1815 il échut à la Prusse, qui le céda au Danemark contre la Poméranie Suédoise, qui avait été donnée à cette puissance par la Suède, en échange de la Norvége.

Quittons le continent, et portons-nous au sein de l'océan Atlantique, à 230 lieues des côtes septentrionales du Danemark. Situées entre les îles britanniques, l'archipel des Shetland et l'Islande, les îles *Færöe* dépendent du gouvernement de cette dernière. Cependant ce petit archipel appartient à l'Europe, tandis que l'Islande, considérée sous le rapport physique, est une dépendance du Groënland, terre qui fait partie de l'Amérique [1]. Les îles *Færöe* ou *Faröer* furent découvertes pendant le neuvième siècle par des Norvégiens qui s'y fixèrent. Ils leur donnèrent le nom de *Faræer*, du mot *faar*, qui, en langue skandinave, signifie *mouton*, parce que cet animal y était seul maître du sol. Elles sont au nombre de 35, dont 17 sont habitées. Leur superficie est évaluée à environ 110 lieues carrées, et leur population totale à 6,000 âmes.

Il est probable que ces îles ont été formées par l'action des feux souterrains. Les rochers sont tous d'origine ignée. Les côtes sont si escarpées, que les habitants sont obligés de descendre et de monter par le moyen de câbles. Ce ne sont partout que des rochers affreux, recouverts çà et là d'une légère couche de terre végétale.

« On ne cultive que de l'orge. L'herbe croît avec une abondance étonnante. Plusieurs sortes de jardinage réussissent parfaitement bien. Les habitants emploient aussi, dans leur nourriture, diverses racines antiscorbutiques que la nature y a semées avec profusion ; mais les exhalaisons de la mer empêchent les arbres de croître. Le climat est aussi tempéré que celui du Danemark; les pluies et les brouillards sont fréquents, les gelées courtes, l'air venteux et la chaleur de l'été égale et modérée. On trouve dans ces îles, ainsi que dans l'Islande, une espèce de grande moule dont les habitants se nourrissent. L'écaille de cette moule donne une chaux si excellente, qu'une église bâtie par des moines il y a cinq ou six

[1] L'Islande sera décrite avec l'Amérique.

siècles, et cimentée de cette chaux, se conserve encore en partie, quoique les murs soient restés long-temps exposés à toute l'intempérie de l'air. On néglige aujourd'hui de tirer parti de cette écaille [1]. »

Les montagnes qui couvrent ces îles s'élèvent à 1,800 ou 2,000 pieds au-dessus du niveau de l'Océan ; la décomposition des roches dont elles sont formées produit une terre graveleuse et noirâtre qui se couvre de pâturages et qu'arrosent plusieurs ruisseaux ; mais on ne voit aucun arbre ni dans les plaines ni dans les vallées. Des baies profondément découpées entourent ces îles et augmentent les dangers qu'offrent leurs parages remplis d'écueils et de courants rapides : quelquefois il faut attendre des mois entiers pour pouvoir traverser d'une île à l'autre. Leur climat est moins froid que ne l'indique leur latitude [2] ; les gelées n'y durent pas plus d'un mois, et le froid y est rarement assez rigoureux pour que les baies se couvrent de glaces, et pour qu'il soit nécessaire de mettre les moutons à l'abri : ils passent l'hiver en plein air. L'été ne dure que les deux mois de juillet et d'août. Par une de ces compensations qu'offre la sagesse de la nature, les tempêtes furieuses qui désolent ces îles purifient l'air en chassant au loin les miasmes pestilentiels. Rarement le blé y mûrit, mais l'orge, le seigle et les légumes y réussissent parfaitement. Au surplus l'éducation des bestiaux y est beaucoup plus soignée que l'agriculture. Le cheval, le bœuf et les autres animaux domestiques y sont d'une bonne race et d'une petite taille ; les moutons y sont couverts d'une toison assez fine. La pêche de la baleine et du hareng et la chasse aux oiseaux aquatiques, produisent de grands bénéfices aux habitants ; après ce genre d'industrie, celui qui leur en procure le plus est le tricotage des bas de laine : ils en exportent environ 120,000 paires par an. La population est pauvre et ne fournit pas en impôts les sommes nécessaires pour couvrir les dépenses que ces îles occasionnent au gouvernement danois.

La plus grande des Fœröe est *Stromöe* : elle a 13 lieues de long sur 5 de large ; la montagne de *Skölinsfield*, haute de 2,000 pieds, y forme un phare naturel qui la fait reconnaître de loin aux navigateurs. *Osteröe*, à l'ouest, *Suderöe*, au sud, sont ensuite les plus importantes ; les autres, telles que *Sandöe*, *Waargöe*, *Bordöe*, *Windeœre*, diminuent graduellement de grandeur et sont entourées de 28 plus petites dont quelques unes même n'ont pas une lieue carrée. Suderöe renferme une mine de houille dont on évalue la masse à 48 millions de tonneaux ; mais les frais de transport et les dangers de la navigation empêchent les spéculateurs de l'exploiter pour en transporter le charbon en Danemark, ce qui fait négliger cette richesse minérale.

Les îles Fœröe sont divisées en 6 *syssels* ou districts, et subdivisées en 17 paroisses, dont le gouvernement est confié à un bailli qui réside à **Thorshavn** ou **Thorshaven**, la seule ville qu'elles renferment. Elle est située sur la côte orientale de l'île Stromöe et se compose d'une centaine d'habitations construites en bois et revêtues de gazon ; un petit fort la défend ; une église, un gymnase, avec une bibliothèque de 2,000 volumes, une école latine et un hôpital sont ses principaux édifices. *Frédérikswaag* est un petit port qui a quelques relations avec l'Écosse.

« Ces îles, dit un voyageur qui les a récemment visitées, sont habitées par des hommes doux, honnêtes et laborieux qui vivent de la pêche et de la chasse aux oiseaux. Ces bons insulaires ont conservé une innocence vraiment patriarcale. Il y a dans les relations des deux sexes une liberté si chaste, une confiance si pleine d'abandon et de réserve, qu'elle rappelle les premiers âges du monde. Toutes les femmes assistent au déshabiller et à la toilette de leurs commensaux et les aident à se lever et à se coucher. On s'embrasse le soir en se quittant, le matin en se revoyant, avant et après chaque repas. Ces femmes en apparence si faciles, sont cependant d'une vertu exemplaire. Les domestiques des deux sexes couchent dans la même chambre, dans le même lit, sans qu'il en résulte de naissances illégitimes. »

Il est impossible de quitter ces îles sans rappeler une observation intéressante pour l'histoire de la géographie.

« Les lecteurs ont sans doute entendu par-

(1) *Malte-Brun* : Description de la monarchie danoise. — *Géographie mathématique, physique et politique de toutes les parties du monde*, par Mentelle et Malte-Brun. — (2) Elles sont entre le 61e degré 20 min. et le 62e 30 min. de latitude septentrionale, et entre le 7e degré 55 min. et le 10e 25 min. de longitude occidentale.

» ler d'une île située entre l'Europe et l'Amé- » rique, nommée Frislande, et de laquelle on » ne savait trop si c'était un pays imaginaire » ou si elle avait été submergée. Plusieurs map- » pemondes et globes la conservent encore en » la plaçant vers le Groenland. Il est très pro- » bable que cette terre de Frislande n'est autre » chose que celle de Færöe. Voici les raisons : » sur la fameuse *Carta di navegar di Nicolo* » *Antonio Zeno*, qui est conservée à la biblio- » thèque de Saint-Marc, se trouvent, comme » on sait, plusieurs pays de la mer septen- » trionale, et même une partie de l'Amérique, » que le neveu de Zeno prétend avoir été dé- » couverte par son oncle, quelque temps avant » *Colomb*. Cette assertion a été repoussée » comme une imposture par la plupart des sa- » vants. Mais supposé même qu'il fût hors de » doute que le voyage de Zeno l'aîné n'eût ja- » mais eu lieu que dans son imagination, il » faut toujours avouer que Zeno le neveu a eu » quelques relations assez détaillées sur le » Nord, dont il s'est servi pour composer sa » carte; car les noms dont cette carte est rem- » plie offre souvent des caractères frappants » de ressemblance avec les véritables dénomi- » nations. C'est ainsi qu'on y reconnaît plu- » sieurs points de la Norvége et de l'Islande. » Les sept îles, placées à l'est de l'Islande, ne » sont que sept paroisses du district oriental » de ce pays qui, dans le fait, est entrecoupé » de larges golfes, en sorte qu'un étranger » pouvait facilement le prendre pour un ar- » chipel de plusieurs îles. En examinant le » pays nommé *Est-Land* sur la carte de Zeno, » on reconnaît divers noms des îles de Shet- » land, qui furent anciennement appelées Jette- » Land (pays des géants), dont on a fait dans » la suite Hetland et Hitland. Enfin, dans ce » qui est désigné sur la carte sous l'appella- » tion de Frislande, on trouve les noms des » villages et des ports des Fœröe. Lorsqu'à » cela on ajoute que Fœröe, c'est-à-dire les îles » lointaines, furent anciennement nommées » Fer-eyar au pluriel, et plus souvent Fers-ey » au singulier, ou, par une prosthèse com- » mune dans les langues du Nord, Fer-eys- » land : comme on dit, par exemple, Born- » holms-land, quoique *holm* veuille dire île, et » semblerait ainsi exclure le mot *land*, c'est- » à-dire pays ; il paraît que Fris-lande n'est » autre chose qu'une prononciation corrom- » pue de Fereys-land. On n'a qu'à supposer » que l'auteur italien eût reçu les relations » d'après lesquelles il composa sa carte, de » l'Angleterre ou de la France. Un autre ar- » gument très pressant vient encore augmen- » ter la probabilité de cette hypothèse; c'est » que cette île de Frislande se trouve dans la » carte de Zeno, et sur plusieurs anciens glo- » bes, au même degré de latitude avec les » Fœröe, quoique sous des longitudes diffé- » rentes [1]. »

Terminons par un coup d'œil historique sur le Danemark.

« La Skandinavie comptait autrefois autant de rois que de vallées, de montagnes et de golfes. Chaque riche paysan, chaque posses- seur d'un nombreux troupeau s'appelait *Konung*, et fut reconnu comme chef et protecteur par ses voisins plus faibles. Ceux parmi ces rois qui avaient un vaisseau, allaient pendant l'été piller tout ce qu'ils rencontraient en mer; cela était regardé comme un métier héroïque, et ces rois-corsaires conservèrent long-temps une haute considération dans la Skandinavie.

» Le second Odin changea, vers le temps de la naissance de J.-C., la face du Nord; les peuples soumis par son adresse, réunis en petits États ou cantons, reçurent ses fils pour rois ; lui-même se réserva un rôle plus auguste, celui d'un dieu qui veut bien se mêler quelques moments parmi les mortels. Nous ne savons pas s'il prit des mesures pour prolonger cette union dont le Nord avait joui sous lui : toutefois il est sûr qu'elle ne dura pas long-temps après son *retour au ciel*. Mais les États plus considérables qu'il avait formés restèrent sur pied.

» Skjold, son fils, premier roi du Danemark, ne posséda que les îles. Ses successeurs prirent de lui le nom dynastique de *Skjoldunger*, c'est-à-dire descendants de Skjold.

» L'âge d'or, sous Frode ou Frothon Ier, fut

(1) *Malte-Brun* : Description de la monarchie danoise. — *Géographie mathématique, physique et politique de toutes les parties du monde*, par Mentelle et Malte-Brun. Ces observations sont extraites d'un mémoire sur le vieux Groenland, inséré dans le 4e tome des *Actes de la société d'économie de Kopenhague*. L'auteur, M. le conseiller *H.-P. Eggers*, avait obtenu d'un savant italien une copie de la carte de Zeno, qu'il a fait graver : un exemplaire de cet ouvrage est à la Bibliothèque royale de Paris.

long-temps après chanté par les scaldes.

» Dan Mikillati (le magnifique), roi de Skanie, unit, vers l'an 250—300, les îles et le Jutland à son empire. Le nom de Danemark, borné jusqu'alors à la Skanie, fut étendu à toutes les provinces. Lejre ou Lethra devint la résidence des rois.

» Si l'on peut regarder Ossian comme une autorité en histoire, Frothon III doit s'être battu en duel contre le fameux Fingal.

» Rollon ou Rolfkrake rétablit l'État qui s'écroulait; sa vie fut une chaîne de grands exploits, et sa mort a fourni le sujet d'une bonne tragédie.

» Frothon VII, qui mourut l'an 600, devint le bienfaiteur de sa patrie par ses sages lois dont nous n'avons que quelques fragments.

» Un demi-siècle après la mort de ce Frothon, nous voyons un grand empire s'élever dans la Skandinavie. Jvar, roi de Skanie, acquit le Jutland par un mariage, la Suède par ses armes, les îles Danoises par une vile intrigue. Tous les pays voisins de la Baltique, où habitaient alors les Wendes et les Slaves, la Westphalie (alors nommée West-Saxe), la Norvége et quelques parties de l'Écosse : voilà jusqu'où s'étendirent ses conquêtes, qui lui acquirent le nom de *Widfadmè*, c'est-à-dire qui embrasse beaucoup. Mais son caractère déloyal le fit généralement détester. On le compara au grand serpent marin, qui, selon l'Edda, embrasse tout le continent.

» Harald-Hildetan, Sigurd-Ring, Regner-Lodbrock, maintinrent et augmentèrent cet empire. Regner est fameux par ses amours, ses victoires et sa mort tragique. Le chant de mort qu'un scalde lui a mis dans la bouche, a été traduit en prose par Mallet, et en vers par Hwass [1].

» Au commencement du neuvième siècle, le Danemark devint plus connu aux peuples du Midi. Charlemagne, qui venait de vaincre les Saxons, menaça Gotrik (chez les historiens des Francs, Godofrid), qui était régent de Danemark pendant la minorité du fils de Regner. Le chef des Danois brava le vainqueur de l'univers ; il saccagea quelques provinces de l'Allemagne, et fit bâtir le fameux rempart *Danevirke*, près l'Eider. Mais son successeur, peut-être son assassin, se hâta de faire la paix avec l'empereur. L'Eider fut fixé pour limite entre les deux États.

» Ce fut dans le même siècle qu'un essaim de pirates, sorti de la Norvége, du Danemark et de la Suède, devint maître de toute l'Europe, jusqu'au point qu'on mit dans les litanies ces mots : *A furore Normannorum libera nos, ô Domine.* On comprit tous les peuples du Nord sous ce nom qui est synonyme avec celui de *Nord-Ljudi*, dont les historiens des Francs se servent quelquefois en parlant des guerres de Gotrik contre Charlemagne.

» Ces hommes du Nord s'élevèrent bientôt du rôle de simples brigands à celui de conquérants. Leurs exploits sont trop connus pour en parler ici avec plus de détails.

» Les empereurs francs montrèrent beaucoup de zèle pour la conversion des barbares du Nord ; la politique en fut sans doute le motif principal. On vit qu'il serait impossible d'asservir ces peuples invincibles autrement qu'en semant la discorde parmi eux ; ce but fut en partie rempli. Le christianisme n'eut, pendant trois ou quatre siècles, qu'une influence malfaisante sur le Nord ; les anciennes vertus se perdirent, l'hypocrisie et la superstition les remplacèrent. Ansgarens, qui mourut en 865, eut le nom d'apôtre du Nord. Cependant cet homme vraiment évangélique eut moins de succès en Danemark qu'en Suède.

» Un autre grand changement dans l'état du Nord date aussi du neuvième siècle. Jusqu'à cette époque, les petits rois, dont il y en avait un dans chaque syssel ou canton, ne reconnurent que temporairement la prééminence des rois de Lethra et d'Upsal, qui pourtant prétendirent être des souverains, l'un du Danemark, l'autre de la Suède. Dans la Norvége, les différents rois étaient absolument indépendants. Jvar-Widfadmè et ses successeurs avaient été reconnus pour souverains par la plupart de ces rois. Mais, lorsque les fils de Regner partagèrent l'empire, il paraît que le Danemark et la Norvége retombèrent dans leur ancien état. Gorm, surnommé *le vieux*, fut le premier qui organisa une véritable monarchie en Danemark. Harald, aux beaux cheveux, fit de même en Norvége : le premier employa souvent la ruse et la perfidie ; l'autre cimenta son empire par des torrents de sang.

» Ce fut à cette occasion que beaucoup de

(1) Voyez le Magasin Encyclopédique, année 1797.

Norvégiens, mécontents de l'usurpation de Harald, s'établirent en Islande, aux îles Fœroë et dans celles de l'Écosse.

» Parmi les rois suivants de la Norvége, nous remarquons ici Hakon-Adelstan : il fit établir sur les côtes de la Norvége une chaîne de bûchers qu'on devait allumer aussitôt qu'un ennemi s'approchait ; par ce moyen, tout son royaume, depuis le Gœta-Elf (près Gœteborg), jusqu'aux dernières extrémités de Helgeland (370 lieues), pouvait, en moins de sept jours, être averti d'une attaque hostile.

» Sous Harald-Blotand, qui eut des guerres malheureuses contre les Othon, empereurs d'Allemagne, le christianisme fit des progrès en Danemark. Olaf Trygwason, un héros, dont les aventures romanesques avaient étonné tout le Nord, devint, comme le roi de la Norvége, le propagateur le plus zélé de la nouvelle religion ; aucune violence, aucune cruauté ne fut épargnée pour détruire le culte d'Odin. Plus tard, un autre Olaf parvint à le surpasser encore en zèle et en tyrannie ; il obtint la couronne de martyr, les prêtres en firent un *saint ;* son tombeau fut visité par des pèlerins de toute l'Europe, et on lui dédia même des églises jusque dans la métropole de l'empire d'Orient.

» Suénon Ier, surnommé Tweskjæg, peu ami des chrétiens, fut heureux dans ses guerres ; mais, au milieu de la paix, les pirates de Jomsborg l'enlevèrent, et ne le relâchèrent que lorsqu'il eut payé son poids d'or. Les femmes et les filles danoises firent le sacrifice de leurs bracelets et colliers pour rançonner ce roi chéri ; il les récompensa par une loi qui donna aux femmes une part aux héritages.

» La bataille de Svolder, l'an 1000, où Suénon défit Olaf Trygwason, est remarquable parce qu'on y vit un vaisseau long de 148 pieds.

» Deux ans après ce combat, la nouvelle du massacre terrible de tous les Danois établis en Angleterre arma toute la nation. Une flotte formidable débarqua sur le rivage britannique une armée de vengeurs qui força bientôt le roi Ethelred de fuir en Normandie. Suénon fut reconnu roi d'Angleterre l'an 1013.

» La jeunesse de son successeur, Kanut-le-Grand, invita les Anglais à secouer le joug étranger. Kanut retourna en Danemark pour avoir des renforts. La lutte fut longue et opiniâtre ; mais les deux grandes victoires de Norwich et celle d'Ashdon décidèrent du sort de l'Angleterre. Le malheureux et brave Edmond partagea d'abord ses États avec Kanut ; bientôt assassiné par l'ordre du traître Eldrik-Saréon, il laissa le roi danois maître de tout le royaume. Kanut conquit encore une partie de l'Écosse, et ses généraux chassèrent Olaf-le-Saint de la Norvége. Il fut le roi le plus puissant de son temps, mais il négligea les véritables intérêts du Danemark, il ne posséda que peu de mérite personnel, et les Danois sont d'accord à lui refuser le nom de *Grand,* que l'aveugle admiration de ses contemporains, et surtout la basse flatterie des prêtres, lui avaient donné. Cependant il fit composer quelques bonnes lois, et il paraît avoir cultivé son esprit et corrigé son caractère dans les dernières années de sa vie.

» Après sa mort, qui arriva en 1035, le Danemark, épuisé par ses victoires, tomba presque subitement dans un état d'avilissement qui ne cessa qu'avec l'apparition du grand Waldemar Ier. Ce grand roi monta sur le trône en 1157 ; aidé des lumières du sage et brave archevêque Absalon, il replaça bientôt sa patrie au rang des puissances les plus formidables de l'Europe. Les Wendes furent humiliés, et leurs villes principales, Arcona et Julin, détruites. Dantzick, ou Dansvig (c'est-à-dire le port danois), fut fondé dans cette guerre.

» Waldemar fut le premier roi danois qui introduisit un système fixe dans la législation. Les codes séelandais et skanien qu'il publia restèrent en vigueur pendant plusieurs siècles. Ce fut sous lui que la noblesse commença à obtenir des fiefs héréditaires ; son règne a encore été illustré par le génie de Saxo-Grammaticus, qui fut secrétaire de l'archevêque Absalon, et dont nous avons une histoire de Danemark pleine de fables, mais écrite dans un style si pur et si élégant, qu'il serait impossible de l'attribuer à un auteur du douzième siècle si l'on n'en avait pas la certitude positive.

» Kanut VI, successeur de Waldemar, eut, comme lui, le sage Absalon pour général et pour ministre. Ce grand homme, la crosse d'archevêque à la main, mena partout les Danois à la victoire. Les Wendes furent entière-

ment soumis, et cette nation, qui pendant deux siècles avait disputé aux Danois l'empire de la Baltique, disparut totalement de la scène. Kanut rendit le Holstein et le Mecklenbourg tributaires; l'Estlande fut conquise et convertie au christianisme.

» Sous Waldemar II, ces conquêtes furent augmentées de la Prusse et de la Livonie, de sorte que l'empire danois embrassa presque tout le contour de la Baltique. Lorsque ce roi alla conquérir la Livonie, son armée était forte de 160,000 hommes, la flotte qui les transportait comptait 1,400 voiles; on en a encore les listes exactes, où l'on voit combien de vaisseaux chaque province était tenue de fournir. Il est vrai que les plus grands de ces vaisseaux ne portaient que 120 hommes. On peut croire aussi que le zèle religieux a porté la nation danoise à faire des efforts extraordinaires; car le but ostensible de l'expédition en Livonie était de convertir les païens, et le pape avait fait présent à l'armée danoise d'un drapeau consacré, qui fut appelé *Dannebrog*, et fut long-temps conservé comme une espèce de *palladium*. Waldemar avait, d'après le calcul très probable du grand historiographe Suhm, un revenu annuel de quarante-cinq millions de France, somme étonnante dans ce siècle.

» Mais le mauvais génie du Danemark s'éveille comme par un coup de baguette; tout cet édifice de grandeur et de puissance s'écroule et disparaît; un instant y suffit. Un prince sans forces et sans nom devint dans les mains du destin l'instrument qui précipita Waldemar du faîte de sa gloire.

» Ce roi avait profité de l'absence de son vassal Henri, comte de Schwerin, pour séduire une épouse chérie que ce dernier avait confiée à sa protection. Le comte, implacable, guetta l'occasion pour venger cette injure; il la trouva bientôt. Waldemar et son fils aîné, éloignés de leurs gardes, se reposaient des fatigues de la chasse dans la petite île de Lyœ, près de la Fionie. Un bruit soudain les éveille, c'est le comte Henri qui les emmène à Schwerin, où une affreuse prison les attend. A ce signal, tous les peuples et princes subjugués s'insurgent contre le Danemark; et lorsque Waldemar, au bout de trois ans, racheta sa liberté, il ne lui resta, de toutes les provinces conquises, qu'une partie de la Prusse et l'île de Rugen. En vain chercha-t-il à reconquérir au moins le Holstein; la trahison des Dithmarsches lui fit perdre, en 1227, la grande bataille de Bornhovèd. Absalon et les autres grands hommes qui avaient entouré le trône de Waldemar Ier et de Kanut VI étaient dans la tombe, et le Danemark, privé de leurs lumières, retomba rapidement dans le néant d'une existence sans gloire.

» Mais les malheurs apprirent à Waldemar une vérité qu'il aurait dû plus tôt reconnaître. « C'est par les lois qu'on affermit un État! » dit-il à son peuple assemblé. Ces mots, sans doute sublimes au treizième siècle, se trouvent en tête du code jutlandais que Waldemar fit publier en 1240, et qui, encore aujourd'hui, est en vigueur dans le duché de Sleswig.

» Waldemar eut la faiblesse de donner des provinces entières en apanage à ses fils. Ce partage, et l'orgueil extravagant d'un clergé presque toujours rebelle, furent les causes principales de l'état déplorable où tomba bientôt le Danemark. Les malheurs de ce pays montèrent au dernier point lorsque, après la mort de Christophore II, toutes les provinces se trouvèrent engagées au comte de Holstein et à quelques nobles puissants. Gérard, appelé par les Holsténois le Grand, était le barbare chef d'un triumvirat qui avait juré de ne jamais permettre que l'empire danois se relevât. Mais un Brutus paraît: Njels-Ebbesen, Jutlandais, après avoir loyalement déclaré l'insurrection, pénètre, à la tête de soixante-quatre hommes, dans le quartier-général des Holsténois, tue de sa propre main le tyran, s'échappe, et va appeler le peuple aux armes. Bientôt le Jutland fut libre, mais le généreux Njels-Ebbesen périt dans une bataille.

» Waldemar IV, auquel l'insurrection des Jutlandais avait frayé le chemin, parvint par les armes, mais plus encore par la prudence, à relever le trône de ses pères. Lorsqu'on le voit, sans autres ressources que celles de son génie, rassembler les débris d'une nation presque anéantie, et en former en peu d'années une monarchie respectable, on doit avouer qu'il a bien mérité le surnom d'*Atterdag*, c'est-à-dire *Jour-nouveau*, nom que lui ont donné les historiens danois.

» Sa fille Marguerite surpassa son père, surtout dans le talent de se rendre populaire. Elle unit sans difficulté la Norvége et le Danemark

sous un même sceptre; mais, appelée à délivrer les Suédois du joug d'Albert, elle eut besoin de toute sa politique pour conquérir, pacifier et conserver ce pays, dont la noblesse ne pouvait ni se passer des secours des Danois, ni se conformer à la gêne d'une réunion. Malgré cet obstacle et nombre d'autres, Marguerite réussit, en 1397, à faire agréer aux Etats des trois royaumes du Nord cette fameuse union kalmarienne qui serait devenue la base d'un empire formidable, si la mort n'eût empêché la Sémiramis du Nord de consolider son vaste édifice.

» Tous les rois de l'union furent ou des hommes sans caractère ou des tyrans. Leur faiblesse et leurs vices servirent également à aigrir le peuple et à multiplier les insurrections. La Suède fut presque toujours sous les armes pour défendre ses droits contre les rois qui ordinairement demeuraient en Danemark, et donnaient en tout la préférence aux Danois. Les trois royaumes, épuisés par leurs querelles intestines, ne furent jamais plus faibles et plus malheureux que sous cette union, qui semblait devoir fixer pour toujours leur repos et leur bonheur. Les villes hanséatiques profitèrent de la négligence des rois du Nord pour se rendre maîtresses du commerce de la Baltique. Ces républiques marchandes osèrent souvent menacer la Skandinavie d'une subjugation entière. On peut hardiment attribuer la moitié des maux qui signalèrent le temps de l'union aux intrigues de ces avides monopoleurs.

» Christian Ier fut le premier roi de la maison d'Oldenbourg. Mauvais économe, général médiocre, homme d'État sans vues profondes, il posséda les trois couronnes du Nord, mais ne sut pas les faire respecter.

» Jean, son successeur, partagea le Sleswig et le Holstein avec son frère. Cette faiblesse a coûté cher au Danemark; mais Jean eut du moins le mérite d'estimer la nation et de ne pas y introduire une foule d'étrangers.

» Christian II, surnommé le Néron du Nord, est connu par la perfide cruauté avec laquelle il fit massacrer les chefs de la noblesse suédoise qui étaient rassemblés au château pour la fête de son couronnement, après qu'il leur avait promis une amnistie entière. Quoiqu'il soit impossible d'excuser cette action et plusieurs autres du même genre, il est néanmoins vrai que Christian II eut quelques idées très heureuses et très justes sur les finances, l'industrie et le commerce. Il a donné des lois protectrices du peuple contre la noblesse. Il voulut, comme Joseph II, réformer tout dans le même instant; comme Joseph II, il choisit les moyens les plus tyranniques et finit par devenir l'objet de l'exécration universelle; enfin, comme Joseph II, il eut quelques amis d'une imperturbable fidélité et du plus grand mérite personnel. Cette dernière circonstance prouve surtout que Christian II n'était pas un homme si vil qu'il nous a été représenté par quelques historiens. Chassé de ses trois royaumes par les sénats, il conserva long-temps l'amour d'une partie du peuple et l'espoir de recouvrer ses couronnes. Mais, attiré à Kopenhague par les perfides promesses de Frédéric Ier, il fut, en 1531, jeté dans une prison où il traîna sa malheureuse existence jusqu'en 1559.

» La Suède s'était séparée de l'union kalmarienne en 1523, et Gustave Wasa, libérateur de son peuple, en devint bientôt le roi. Le Danemark eut d'abord ce perfide Frédéric Ier dont nous avons parlé, et ensuite Christian III, qui, en 1536, abolit le catholicisme en faveur de la religion luthérienne. Ce grand changement, en détruisant la puissance du clergé, ôta à celle de la noblesse le seul contre-poids suffisant; aussi les nobles danois s'approchèrent-ils de jour en jour de leur but désiré, savoir: de réduire la forme du gouvernement à une simple aristocratie où le roi ne serait qu'un doge de Venise.

» Frédéric II conquit le Dithmarschen, et eut une longue guerre avec la Suède. Les avantages qu'il obtint dans la paix de Stettin n'étaient qu'un faible équivalent pour les dépenses énormes qu'avait occasionnées cette guerre, où les armées danoises furent plus heureuses que la flotte, phénomène unique dans l'histoire de ce pays. Daniel Rantzau entre autres battit, près de Svarteraœ en Halland, avec quatre mille Danois, une armée suédoise de vingt-cinq mille hommes. Dans les dernières années du règne de Frédéric II, les finances furent rétablies par les soins de Peder-Oxe, ministre digne d'être placé à côté de Sully. Les sciences furent cultivées par la noblesse, et le célèbre Tycho-Brahé bâtit son *Uranienbourg* sur l'île de Hven.

» Parmi les souverains de la maison d'Oldenbourg, Christian IV est, d'après le jugement de Snedorf, le seul qui ait mérité le nom d'un grand roi. Toujours aux prises avec la fortune, il développa tous les ressorts d'un grand génie et d'un cœur indomptable. Son administration intérieure fut un modèle d'économie et de vigilance. Il visita toutes les provinces de son empire, et fit même un tour en Laponie. La marine danoise fut créée par lui, et il était lui-même un des amiraux les plus habiles. Comme général, il n'a pas obtenu de gloire. Cependant sa première guerre contre Charles IX et le grand Gustave-Adolphe fut très heureuse, et finit par une paix où la Suède paya un million de ryksdalers. Mais ayant été choisi pour chef par la ligue protestante de l'Allemagne, Christian IV se vit bientôt entouré d'alliés perfides qui ne lui fournirent ni troupes ni argent. La bataille de Kœnigslutter, gagnée par Tilly, fut une des plus sanglantes dans tout le cours de la guerre de trente ans. Les Allemands ayant pris la fuite à la première attaque des troupes impériales, Christian se défendit avec ses Danois jusqu'à la dernière extrémité. Le vainqueur attaqua bientôt le Danemark, et Christian, pour sauver son propre royaume, fut obligé de renoncer, par la paix de Lubeck, en 1629, au rôle de protecteur de l'Allemagne, rôle dangereux et illustre, qui fut glorieusement rempli par ce Gustave-Adolphe vaincu autrefois par Christian. En 1643, les Suédois attaquèrent à l'improviste le Danemark, qui ne s'attendait à rien moins qu'à une guerre. Le but principale de cette infâme perfidie fut de réparer les forces de l'armée suédoise, en pillant un pays enrichi par une longue paix. Christian était déjà un vieillard de soixante-huit ans; néanmoins il parcourut lui-même les mers avec sa flotte, qui avait à combattre à la fois celle des Hollandais et celle des Suédois. La paix fut achetée par la cession de quelques provinces peu importantes.

» Frédéric III eut, dans le commencement, les mains tellement liées par la puissance de la noblesse, qu'il n'était presque qu'un roi titulaire. Le sénat danois, gagné par l'empereur, l'électeur de Brandebourg et la Pologne, déclara la guerre à la Suède. Charles X, autrement nommé Charles-Gustave, se trouvait avec l'armée suédoise au milieu de la Pologne. Comment les alliés du Danemark purent-ils lui permettre de traverser l'Allemagne, et de tomber avec toutes ses forces sur le Danemark, sans que personne le poursuivît? Il paraît que les alliés étaient convenus de sacrifier à un certain point le Danemark, pour se débarrasser de l'ennemi redoutable qui les pressait.

» Charles-Gustave, aidé par la perfidie du duc de Holstein et guidé par le trop fameux Uhlfeld, Danois exilé, pénètre subitement dans le Sleswig et le Jutland, emporte d'assaut la forteresse de *Fredericiæ*, et ayant, dans l'hiver suivant, fait passer son armée sur les glaces, dans l'île de Fionie, surprend les troupes danoises, se rend maître de Nyborg et d'Odensée, traverse le Grand-Belt sur les glaces, et menace Kopenhague. Cromwell, alors protecteur de l'Angleterre, offrit sa médiation; et comme Frédéric se vit sans alliés, sans troupes, et à la veille de perdre sa capitale, il signa la paix de Rothschild, qui assura aux Suédois les provinces de Halland, Bleking et Skanie, l'île de Bornholm, Bohus et Drontheim en Norvége. Charles-Gustave n'était pas content de tous ces avantages. Il voulut profiter de l'occasion pour réunir les trois couronnes du Nord sur sa tête. Il rompit, de la manière du monde la plus perfide, le traité qu'il venait de jurer, prit Kroneborg, et revint assiéger Kopenhague par terre et par mer. Frédéric, par sa conduite intrépide dans les revers, s'acquit la sincère affection de ses sujets, et les habitants de Kopenhague se défendirent courageusement jusqu'à l'arrivée d'une flotte hollandaise qui battit les Suédois. La fortune sembla, dès ce moment, se déclarer en faveur de Frédéric. Il déploya de grands talents militaires, et après avoir forcé Charles de lever le siége de Kopenhague, il aurait pu porter à son tour la guerre en Suède, sans l'arrivée d'une flotte anglaise qui fut conduite dans la Baltique par l'amiral Montague et sans les Hollandais, qui refusèrent de transporter en Séeland les troupes danoises et brandebourgeoises qui venaient de chasser les Suédois du Jutland et de la Fionie. Les puissances maritimes voulurent que la Skanie, le Halland, le Bleking et le Bohus, restassent aux Suédois, afin que l'entrée de la Baltique ne fût plus dominée par une seule puissance. Bornholm et Drontheim furent rendus aux Da-

nois. La paix se conclut à Kopenhague en 1660.

» Quoique cette paix ne rendît point aux Danois tout ce qu'ils avaient perdu, la fermeté de Frédéric dans les plus grands dangers, et les soins qu'il prit de la sûreté de ses sujets, préférablement à la sienne, le firent chérir de sa nation. Cette disposition facilita l'étonnante révolution qui changea le Danemark d'une république aristocratique en monarchie absolue. Les nobles refusèrent de payer les contributions que la guerre avait rendues nécessaires : un d'eux eut l'imprudence de dire à la diète que les paysans, les bourgeois et le clergé, étaient *ufrie*, c'est-à-dire non-libres; comme ce mot signifie en danois à la fois un homme qui n'est pas exempt de contribution et un esclave, les chefs de la bourgeoisie et du clergé l'interprétèrent dans le sens le plus offensant. Ces deux états, gagnés d'ailleurs par les promesses secrètes de la cour, donnèrent à Frédéric un pouvoir absolu et héréditaire. La noblesse, enfermée dans les murs de Kopenhague, fut obligée de souscrire à ce nouveau pacte social, qui date du 10 janvier 1660.

» Frédéric III eut pour successeur Christian V, qui en 1665 commença une guerre très sanglante contre la Suède. La flotte danoise, commandée par Njels-Juul, gagna les batailles d'Œland, de Gœland et de Kiöge. Cette dernière fut surtout glorieuse, et à la fin la flotte suédoise n'osa plus paraître dans la Baltique; mais par terre, les succès furent très variables. Christian V reprit plusieurs villes dans la province de Skanie; mais le roi de Suède, Charles XI, remporta sur lui la sanglante victoire de Lunden. Christian, s'étant obstiné à continuer la guerre, perdit encore la bataille décisive de Landskroon. Il eut néanmoins quelques succès en Allemagne; mais abandonné par ses alliés et menacé par une armée française, il fut obligé de rendre, à la paix de Fontainebleau, en 1679, toutes ses conquêtes. Après avoir publié les codes danois et norvégien, et après beaucoup de querelles avec les ducs de Holstein et les Hambourgeois, Christian V mourut en 1699, et eut pour successeur Frédéric IV, qui maintint, comme tous ses prédécesseurs, ses prétentions sur le Holstein; il s'en serait emparé très probablement, si les flottes de l'Angleterre et de la Hollande n'avaient pas franchi le Sund, tandis que le jeune roi de Suède Charles XII, âgé alors de seize ans, débarquait avec ses troupes à quelque distance de Kopenhague pour secourir le duc de Holstein son beau-frère. Charles aurait assiégé la ville de Kopenhague, si le roi de Danemark n'avait pas conclu la paix de Travendahl, dont le traité fut totalement en faveur du duc de Holstein. Frédéric IV fournit ensuite à l'Autriche et à l'Angleterre un corps de troupes qui se signala à la bataille de Hochstett, à celle de Malplaquet et en beaucoup d'autres occasions.

» La bataille de Poltava réveilla les ennemis de Charles XII. Frédéric ne fut pas le dernier pour attaquer la Suède ; mais Steinbock, avec un ramas de paysans suédois, battit à Helsingborg les troupes danoises sous Rantzau, qui avait cueilli des lauriers sous Marlborough et Eugène. Cette étonnante victoire sauva la Suède propre; mais Frédéric IV conquit en Allemagne tout le duché de Brême avec la forteresse de Stade. Il fut encore une fois battu à Gadebusch par les Suédois, qui réduisirent en cendres Altona, sa ville favorite. Frédéric se vengea en s'emparant d'une grande partie du duché de Holstein, et en forçant le comte de Steinbock, général suédois, de se rendre prisonnier avec les troupes qu'il commandait. Frédéric prit les places de Tonningen et Stralsund ; il chassa les Suédois de la Norvége, et s'empara de Wismar et de la Poméranie; enfin, il porta si loin ses succès, que ses alliés commencèrent à craindre qu'il ne convoitât la souveraineté de toute la Skandinavie. Charles XII, revenu de son exil, recommença la guerre contre le Danemark avec fureur. Mais après la mort de ce prince, qui fut tué au siége de Friderikshall, Frédérik n'osa pas refuser la médiation du roi d'Angleterre entre le Danemark et la Suède. En conséquence, on conclut à Fredensborg un traité qui laissait à Frédéric la possession du duché de Sleswig. La Suède paya 600,000 ryksdalers, et fut assujettie aux droits de passage dans le Sund. Frédéric mourut en 1730, et eut, deux ans avant sa mort, la douleur de voir sa capitale réduite en cendres par un incendie accidentel. Ce roi laissa dans ses coffres 15 millions de France, argent comptant. Mais la flotte qui lui avait été d'un grand service dans la guerre, sous la conduite du brave Tordenksjold, fut négligée dans ses dernières années.

» Christian VI, son fils, bâtit les superbes châteaux de Christiansborg et de Hirscholm; il rétablit la flotte, et eut l'espoir de voir son fils nommé roi de Suède. Mais la volonté d'une grande partie du peuple suédois fut moins efficace que les intrigues des puissances étrangères qui ne voulurent pas permettre la réunion de la Skandinavie.

» Frédéric V eut dans l'amour de ses sujets l'équivalent de cette couronne de Suède qui lui échappa. Ce roi créa plusieurs manufactures, embellit la ville de Kopenhague, introduisit plus de luxe à la cour, protégea les sciences, les belles-lettres et les beaux-arts. Le Danemark prit sous lui un aspect plus riant, mais il laissa beaucoup de dettes. Il fut menacé d'une guerre avec la Russie en 1762. Pierre III voulut ravoir le duché de Sleswig; mais la mort subite de cet empereur délivra les Danois d'une lutte inégale et périlleuse.

» Christian VII naquit le 9 janvier 1749, et monta sur le trône en 1766. Il épousa la princesse Caroline-Mathilde, la plus jeune des sœurs du roi d'Angleterre. L'événement malheureux qui, en 1771, rompit cette alliance, est assez connu du public.

» On convient généralement que la conduite de cette malheureuse princesse a été imprudente; mais les charges qu'on cite pour prouver une intrigue d'amour entre elle et le ministre Struensée ne donnent aucune évidence morale, et encore moins juridique. Elle passa le reste de sa vie à Zelle, dans le Hanovre, où elle mourut en 1775, et où sa mémoire est encore chère à tous les habitants.

» Struensée était un charlatan allemand, qui dédaignait même de parler danois. Il avait quelques bonnes vues en politique; mais il voulut tout bouleverser, tout refaire. Il joignait un caractère profondément immoral à la plus aveugle confiance dans sa fortune.

» Depuis 1771, la reine douairiere, belle-mère du roi, fut à la tête des affaires. Les Danois aiment peu la mémoire de cette princesse, mais on s'accorde à dire que Frédéric son fils aime beaucoup les sciences, et se montre généreux envers les savants. On regarde la loi sur l'*indigénat*, donnée sous l'influence de ce prince, et rédigée par le ministre Guldberg, comme une des plus sages institutions.

» Ce fut aussi pendant la régence de la reine douairière que le Holstein fut, par un traité d'échange, entierement réuni au Danemark: mais cette opération difficile et importante avait déjà été commencée avant la révolution de 1771, et c'est au comte J.-H. Bernstorf, père du célèbre ministre, que l'on en doit l'idée. Le baron de Dreyer déploya dans cette affaire un grand talent diplomatique.

» Depuis le 16 avril 1784, le prince royal, avec l'exclusion du parti de la reine douairière, géra les affaires de l'État: l'affranchissement des paysans danois; la liberté rendue au commerce; la formation d'une armée nationale; l'abolition de la traite des nègres dans les colonies du Danemark; le plan pour l'acquittement de la dette nationale; l'organisation nouvelle de la justice, et l'établissement des juges de paix; enfin la constante sagesse avec laquelle il a refusé de prendre part à la guerre contre la France, et la courageuse résistance à une agression perfide et insolente, lui ont assuré une place parmi les plus estimables princes de notre siècle. Le comte P.-A. Bernstorf conserva jusqu'à sa mort une influence supérieure dans le conseil: il en était digne par une prudence consommée et une très longue expérience. Il avait peut-être une prédilection trop marquée pour les Allemands, et une trop haute idée de l'utilité de la noblesse héréditaire [1]. »

Le 12 mars 1808 Christian VII meurt après un règne de quarante-trois ans. Son fils Frédéric VI lui succède, et continue le système politique qu'avait suivi son père, en restant, malgré l'Angleterre, l'allié fidèle de Napoléon.

Depuis la destruction de l'empire germanique, le gouvernement danois avait supprimé la constitution représentative du Holstein, et avait soumis ce duché au régime absolu adopté pour le reste du Danemark. Mais lors de la création de la confédération germanique en 1815, le Holstein et le Lauenbourg, qui venaient d'être annexés au territoire danois, furent compris dans cette confédération avec la promesse d'une constitution. Il est vrai que cette constitution n'a point encore été donnée à ces deux pays, mais ils ont conservé leur ancienne organisation féodale.

[1] *Géographie mathématique, physique et politique de toutes les parties du monde*, par Mentelle et Malte-Brun. *Description du Danemark* par ce dernier.

TABLEAUX STATISTIQUES DE LA MONARCHIE DANOISE.

DIVISIONS ADMINISTRATIVES DES POSSESSIONS DANOISES EN EUROPE.

A. DANEMARK PROPREMENT DIT.

DIOCÈSES ou *stifter* ET PROVINCES.	POPULATION en 1820.	BAILLIAGES.	POPULATION.	VILLES ET CHEFS-LIEUX d'après les derniers recensements.	POPULATION.
SÉELAND	360,000	Kopenhague	148,000	KOPENHAGUE	125,000
				Rothschild	2,000
				Kiöge	1,500
		Frederiksborg	40,500	*Elseneur*	7,000
				Hilleröd	1,200
		Holbek	48,500	*Holbek*	1,200
				Nyekiœbing	700
				Kallundborg	1,500
		Prestöe	55,000	*Prestöe*	500
				Steege	1,000
				Nesved	1,600
				Vordingborg	1,000
		Soröe	48,000	*Korsoer*	1,400
				Slagelse	2,000
				Ringsted	800
				Skielskör	800
				Soröe	500
		Bornholm	20,000	Rönne	3,500
				Nexöe	1,400
Population des îles du diocèse de SÉELAND.					
		Séeland	322,000		
		Amack	4,500		
		Bornholm	22,000		
		Saltholm	500?		
		Möen	8,500		
		Samsöe	2,500		
FIONIE	130,000	Odensée	70,000	ODENSÉE	9,000
				Kierteminde	1,500
				Middelfart	1,600
				Assens	2,500
		Svendborg	60,000	*Svendborg*	2,000
				Rudkiœbing	1,500
				Nyeborg	2,700
				Faaborg	1,200
Population des îles du diocèse de FIONIE.					
		Fionie	112,000		
		Langeland	12,500		
		Taasinge	5,500		
LAALAND	59,000	Laaland	59,000	MARIEBÖE	1,000
				Nykiœbing	1,200
				Naskov	2,800
				Rödbye	900
				Nyested	800

(¹) Les noms en petites capitales sont ceux des chefs-lieux de province ; ceux en *italique*, des chefs-lieux de bailliage.

DIOCÈSES ou *stifter* ET PROVINCES.	POPULATION en 1820.	BAILLIAGES.	POPULATION	VILLES ET CHEFS-LIEUX d'après les derniers recensements.	POPULATION.
Population des îles du diocèse de LAALAND.					
		Laaland.	42,000		
		Falster.	17,000		
A. JUTLAND SEPTENTRIONAL.					
AALBORG.	135,000	Aalborg.	65,000	AALBORG.	7,500
				Nibe.	1,100
				Logstór.	400
		Hiörring.	40,000	*Hiörring.*	600
				Fladstrand.	600
		Thisted.	30,000	*Thisted.*	500
				Nyekiöbing.	1,000
AARHUUS.	91,000	Aarhuus.	45,000	AARHUUS.	6,500
				Skanderborg.	500
				Horsens.	4,000
		Randers.	46,000	*Randers.*	5,600
				Hobroe.	500
				Mariager.	500
				Ebeltoft.	600
				Greenaae.	800
VIBORG.	70,000	Viborg.	70,000	VIBORG.	5,000
				Skive.	600
RIBE.	116,000	Ringkiöbing.	65,000	*Ringkiöbing.*	1,000
				Holstebroe.	900
				Lemvig.	600
		Veile.	13,000	*Veile.*	1,200
				Fridericia.	4,000
				Kolding.	2,000
		Ribe.	38,000	RIBE.	2,000
				Varde.	500
B. JUTLAND MÉRIDIONAL OU DUCHÉ DE SLESWIG.					
SLESWIG.	280,000	Gottorp.	20,000	SLESWIG.	000
				Kappeln (1).	1 500
				Eckernförde (2).	3,0
		Hadersleben.	38,000	*Hadersleben.*	3,700
				Christiansfeld.	700
		Apenrade.	10,000	*Apenrade.*	3,000
		Lügumkloster.	?	*Lügumkloster.*	4,000
		Tondern.	?	*Tondern.*	2,800
				Gravenstein.	2,000
		Bredstedt.	10,000	*Brestedt.*	1,600
		Flensborg.	18,000	*Flensborg.*	16,000
		Sonderbourg et Nordbourg.	24,000	*Sonderbourg.*	3,000

(1) Cette ville est dans le district d'Angelu. — (2) Cette ville appartient au territoire appelé Dänisch-Wohlder.

DIOCÈSES ou stifter ET PROVINCES.	POPULATION en 1820.	BAILLIAGES.	POPULATION.	VILLES ET CHEFS-LIEUX d'après les derniers recensements.	POPULATION
(*Suite de*) SLESWIG.	280,000	Husum et Schwabstedt.	15,000	*Husum.*	4,200
				Schwabstedt.	700
				Garding.	1,000
		Hutten et Stapelholm.	?	*Friderickstadt.*	3,300
		Eiderstedt.	14,000	*Tonningen.*	4,000
Population des îles du JUTLAND SEPTENTRIONAL *et* MÉRIDIONAL.					
		Anholt.	200		
		Loessöe.	1,700		
		Mors.	9,000		
		Fanöe.	2,400		
		Man.	200		
		Rom.	1,600		
		Sylt.	5,000		
		Fœhr.	6,000		
		Pelworm.	3,000		
		Nordstrand.	2,600		
		Alsen.	16,000		
		Aröe.	8,000		
		Femern.	8,000		
B. PROVINCES ALLEMANDES.					
HOLSTEIN.	360,000	Steinbourg.	?	GLUCKSTADT.	5,500
				Wandsbeck.	3,000
				Krempe.	1,100
		Bordesholm.	?	Bordesholm.	?
		Cismar.	6,000	*Neustadt.*	1,600
		Norder-Dithmarschen.	21,000	*Heyde.*	5,000
		Süder-Dithmarschen.	23,000	Meldorf.	2,000
		Kiel.	15,000	*Kiel.*	9,500
		Kronshagen.	1,500	»	»
		Neumünster.	?	*Neumünster.*	1,500
		Oldenbourg.	?	*Oldenbourg.*	2,000
				Lütgenbourg.	1,500
				Hailigenhaven.	1,500
		Ploen et Ahrensbock.	?	*Ploen.*	1,300
				Ahrensböck.	700

DIOCÈSES ou stifter ET PROVINCES.	POPULATION en 1820.	BAILLIAGES.	POPULATION.	VILLES ET CHEFS-LIEUX d'après les derniers recensements.	POPULATION.
(*Suite de*) HOLSTEIN.	360,000	Reinbeck.	4,500	»	»
		Reinfeld.	5,000	*Reinfeld*. . . .	300
		Rendsbourg.	22,000	*Rendsbourg*. . . .	8,000
		Rethwisch.	?	»	»
		Segeberg.	?	*Segeberg*.	1,800
		Traventhal.	?	*Traventhal* (château)	»
		Tremsbuttel.	?	»	»
		Trittau.	?	»	»
		Comté de Pinneberg. .	50,000	*Pinneberg*. . . . Altona.	400 26,000
		Comté de Ranzau. . .	11,000	*Barmstedt*. . . .	700
		LES CINQ DISTRICTS NOBLES. Comté de Breitenbourg. .	?	Breitenbourg. . .	300
		Itzehoe.	?	*Itzehoe*. . . . . Odeslohe	3,000 2,000
		Preetz.	?	*Preetz*.	3,000
		Uetersen.	?	*Uetersen*.	3,200
		Territoire des 30 paroisses nobles. .	?	?	»
LAUENBOURG.	42,000	Lauenbourg.	?	*Lauenbourg*. . . .	30,500
		Ratzebourg.	12,000	*Ratzebourg*. . . . Mölln.	2,000 1,700
		Schwarzenbeck. . . .	7,000	*Schwarzenbeck*. . .	500
		Steinhorst.	?	?	»

Population des États du Danemark, d'après le recensement dressé à la fin de 1835.

EUROPE.

Danemark proprement dit. .	1,188,200		2,005,000
Duché de Sleswig.	332,800		
Id. de Holstein.	435,500		
Id. de Lauenbourg.	43,000		
Iles Færoe	5,500		

AMÉRIQUE.

Islande	50,000		56,050
Groenland	6,050		
Antilles — Ile St-Thomas.	6,000	48,000	48,000
— St-Jean. .	8,000		
— Ste-Croix. .	34,000		
			2,109,050

Report.		2,109,050
AFRIQUE.		
Côtes de Guinée. — Christiansborg (9,000), Fréderiksborg (4,000), et quelques forts. .	20,000	20,000
ASIE.		
Hindoustan. — Tranguebar et Frédériknagor	36,000	36,000
Total des possessions danoises.		2,165,050

Rapports que présente la population danoise en Europe.

Superficie en lieues carrées : 2,865.
Habitants par lieue carrée : 699.

Naissances en 1828.

	LÉGITIMES.	ILLÉGITIMES.	TOTAL.	MARIAGES.
Diocèse de Kopenhague.	3,176	869	4,045	850
— de Séeland.	9,809	596	10,405	2,798
— de Fionie.	4,168	583	4,751	1,260
— de Laaland et Falster.	2,183	132	2,315	666
— d'Alsen et Æröe.	716	33	749	188
— d'Aalborg.	3.338	310	3,648	880
— de Viborg.	2,141	160	2,301	599
— d'Aarhuus.	4,885	451	5,336	1,271
— de Ribe.	4,977	267	5,244	1,188
Totaux en 1828.	35,393	3,401	38,794	9,700
Naissances et mariages en 1827.	34,315	2,639	36,954	9,268
Naissances et mariages en 1826.	36,569	3,257	39,826	9,977
Totaux des trois années.	106,277	9,297	115,574	28,945
Moyenne des trois années.	35,425	3,099	38,524	9,648

Décès en 1828.

	SEXE MASCULIN.							SEXE FÉMININ.						
	de 0 à 20 ans.	de 20 à 40.	de 40 à 60.	de 60 à 80.	de 80 à 100.	de 100 et plus.	Total.	de 0 à 20 ans.	de 20 à 40.	de 40 à 60.	de 60 à 80.	de 80 à 100.	de 100 et plus.	Total.
Kopenhague.	853	306	425	285	31	»	1899	741	243	253	338	83	1	1659
Séeland.	2086	542	891	1169	308	»	4997	1860	543	697	1150	332	2	4584
Fionie.	740	172	333	474	179	1	1901	669	230	244	460	238	1	1842
Laaland et Falster.	454	118	247	249	58	3	1126	455	142	191	253	69	1	1111
Alsen et Æröe	153	39	62	84	34	»	372	136	31	48	95	39	»	349
Aalborg.	422	96	162	309	93	»	1082	342	118	185	345	105	9	1104
Viborg.	267	64	112	245	50	»	738	212	76	104	213	79	»	684
Aarhuus.	925	216	278	499	118	»	2036	795	270	250	460	146	1	1922
Ribe.	754	142	256	467	153	»	1772	607	199	243	528	187	1	1765
Totaux.	6654	1694	2766	3781	1024	4	15,923	5817	1852	2215	3842	1278	16	15,020

Report des décès du sexe masculin.	15,923
Total des décès en 1828.	30,943
Décès en 1827.	26 160
Décès en 1826.	28,283
Total des trois années.	85,386
Moyenne des trois années.	28,462
Moyenne de l'excédant des naissances sur les décès.	10,062

Rapport des enfants illégitimes aux légitimes. . . . . 1 à 11 1/3.
— des décès aux naissances. . . . . 1 à 3 4/5
— des naissances à la population. . . . . 1 à 50
— des décès à la population. . . . . 1 à 68

Population européenne d'après le langage.

Parlant danois.	1,400,000 individus.
allemand	535,000
— anglo-iotique	19,000
— grison	51,000
Total.	2,005,000

Nombre de bestiaux.

Chevaux.	500,000
Bêtes à cornes	1,100,000
Brebis.	1,500,000

Terme moyen des exportations en bestiaux.

Chevaux entiers	3,000
Juments	12,000
Vaches	4,000
Porcs	18,000

Forces militaires (en 1839).

		Hommes.	
Armée de terre	Effectif sur le pied de paix	38,819	65,819
	Réserve, sans compter la garde nationale	27 000	

Marine.

Marine.	Vaisseaux de 80 à 84 canons	6	97
	Frégates de 48 à 50 . . *id.*	7	
	Corvettes de 24 . . . . *id.*	4	
	Bricks de 12 . . . . . . *id.*	5	
	Schooners de 6 à 8. . *id.*	3	
	Chaloupes canonnières	72	

Finances.

Revenus en francs	33,000,000
Dette publique	160,000,000

TABLEAU *des écoles d'enseignement mutuel, en* 1823, 1830 *et* 1831, *d'après les renseignements publiés par M. d'*Abrahamson.

	NOMBRE D'ÉCOLES.	
	Commencement de 1823.	Commencement de 1830.
Dans l'armée	19	30
A Kopenhague	8	29
Province de Kopenhague	11	106
Frederiksborg	9	91
Holbek	6	79
Soröe	44	78
Prestöe	6	84
Iles de Bornholm, Marieböe, Alsen, Æröe	5	138
Odensée	7	103
Svendborg	6	94
Hiöring	1	79
Thisted	42	112
Aalborg	6	145
Viborg	30	160
Skanderborg	8	84
Aarhuus	»	56
Randers	16	141
Samsöe et Veile	4	100
Ringkiöbing	1	195
Ribe	10	221
Duché de Sleswig	»	226
Duché de Holstein	»	135
Duché de Lauenbourg	»	1
Totaux	239	2,490
Dans le courant de 1830		344
Totaux au commencement de 1831		2,834

BATIMENTS DE COMMERCE *qui ont passé le Sund depuis* 1820 *jusqu'en* 1825.

ANNÉES.	BATIMENTS de TOUTES NATIONS.	BATIMENTS ANGLAIS.
1820	10,926	3,597
1821	9,177	2,819
1822	8,483	3,090
1823	9,203	3,016
1824	10,518	3,540
1825	13,160	5,186

EN 1826 ET 1827.

BATIMENTS DE DIVERSES NATIONS.	ANNÉES 1826.	1827.
Anglais	3,730	5,199
Hanovriens	427	457
Danois	779	871
Suédois	1,281	1,389
Norvégiens	865	867
Prussiens	2,621	2,035
Russes	328	380
Hollandais	617	811
Français	81	106
Mecklenbourgeois	565	551
Hambourgeois	24	35
Brêmois	30	65
Lubeckois	111	100
Oldenbourgeois	20	37
Américains	158	192
Portugais	9	11
Totaux	11,646	13,106

En 1831 *et* 1832.

1er semestre de 1831	7,238 bâtiments.
1er semestre de 1832	5,572 *idem.*

LIVRE SOIXANTE-CINQUIÈME.

Suite de la Description de l'Europe. — Description de l'Allemagne. — Première section. — Description physique générale de l'Allemagne.

« Nous entrons dans un pays souvent considéré comme *la croix des géographes*, à cause de ses innombrables subdivisions et de leur circonscription bizarre, si long-temps contraire à toute loi géographique comme à toute raison politique, et encore aujourd'hui peu conforme à ces principes. Notre méthode, nous l'espérons, ramènera dans ce chaos un ordre simple et lumineux; et en classant sous leurs divers points de vue les détails nécessaires, elle rendra à cette belle et importante partie de l'Europe tout l'intérêt qu'elle mérite. Nous commencerons par tracer un tableau physique général de l'Allemagne, en prenant ce nom dans son acception vulgaire qui est généralement conforme à l'ethnographie; nous n'oublierons pas que la Suisse renferme dans ses Alpes les sources de beaucoup de rivières allemandes, que les Pays-Bas peuvent être considérés comme une alluvion de ces fleuves, et que la péninsule danoise est un appendice des plaines germaniques; mais, tout en faisant fréquemment application de ces vérités physiques indiquées dans notre Introduction à l'Europe, nous ne devons pas ici perdre de vue les notions communes, consacrées par l'usage de toutes les langues.

« Après avoir considéré l'Allemagne dans son état physique, en distinguant les massifs de ses montagnes, les bassins de ses fleuves, la différence de ses climats et de ses productions, en fixant, avec une entière indépendance de la politique, les points de vue généraux et permanents de la géographie naturelle de ce vaste pays, nous passerons à la description des États politiques dans lesquels il est divisé; mais nous simplifierons cette description en classant certains États par groupes géographiques, et en intercalant les coups d'œil généraux sur la statistique de chaque monarchie aux endroits les plus convenables. Ainsi nous décrirons successivement les petits États du nord de l'Allemagne, la masse orientale des possessions du roi de Prusse situées sur l'Oder et sur l'Elbe, puis le groupe des États secondaires baignés par le bas Elbe et le Weser; ensuite la masse occidentale des États prussiens situés depuis le Weser jusqu'au-delà du Rhin; là, nous nous arrêterons pour contempler l'ensemble de la monarchie prussienne dans sa longueur toujours incomplète et dans sa difformité ambitieuse. Nous décrirons ensuite cette masse d'États secondaires qui, sous les noms, la plupart arbitraires, de Saxe, de Hesse et d'autres, s'étend des bords du Rhin à ceux de l'Elbe, en formant le centre de l'Allemagne; de là nous passerons à la région encore mieux déterminée que remplissent la Bavière, le Wurtemberg et le grand-duché de Bade. Nous terminerons notre voyage chorographique par la grande masse des États autrichiens allemands, à laquelle se rattachera naturellement le coup d'œil statistique et politique sur l'ensemble si hétérogène de la monarchie autrichienne. Sortis enfin de ces descriptions spéciales, nous reprendrons l'ensemble de l'Allemagne sous le point de vue moral et civil; nous apprécierons cette grande nation, qui dominerait l'Europe si elle était unie. Par cette disposition des matières, nous croyons avoir satisfait aux règles d'une composition littéraire et historique; nous aurons réuni sous des divisions faciles à suivre toutes les choses intéressantes que l'énorme et stérile prolixité des imitateurs maladroits du savant Busching dissémine dans un nombre infini de volumes; nous aurons évité l'inconvénient de répéter jusqu'à vingt ou trente fois les mêmes faits dans les mêmes termes; et, en réduisant le tableau de l'Allemagne à un cadre d'une étendue raisonnable, nous n'y conserverons pas moins cette variété qui le caractérise. Ce n'est pas que nous voulions blâmer absolument les méthodes allemandes, mais chaque nation a son goût, chaque classe du public a ses besoins; nous devons avoir en vue les hommes lettrés de la France et de l'Angleterre auxquels notre ouvrage est destiné; et peut-être

ne nous trompons-nous pas en supposant que des savants tels que Ritter et Humboldt nous approuvent.

» Toutes les montagnes de l'Allemagne dépendent ou du système des Alpes ou de celui des monts Hercynio-Karpathiens qui s'y rattache par le *Rauhe-Alp*, ou les Alpes de Souabe. Les chaînes qui, du noyau central des Alpes helvétiennes, se continuent à travers le Tyrol, la Carniole, la Carinthie et la Styrie, sous les noms d'*Alpes rhétiques*, *carniques* et *noriques*, avec celles de leurs branches qui parcourent l'Algau de Souabe et la haute Bavière, ou qui remplissent le pays de Salzbourg, seront décrites dans le Livre où nous peindrons l'ensemble de cette chaîne européenne. Nos lecteurs en connaissent déjà l'enchaînement général et les sommets principaux par notre tableau des montagnes [1]. Observons ici qu'elles font de toute la partie sud-est de l'Allemagne un des pays les plus montagneux de l'Europe, et que même les plaines étendues au pied de ces chaînes ont une élévation considérable. La grande vallée danubienne qui marque la limite des Alpes est en plusieurs endroits tellement resserrée, qu'on peut regarder les chaînes alpines comme liées, sur un grand nombre de points de l'Autriche, au système hercynio-karpathien; les hautes plaines de la Bavière les en séparent; mais vers les sources du Danube les montagnes de la Forêt-Noire rétablissent la liaison, qui y est aussi marquée par la chute du Rhin.

» Nous désignons sous le nom de monts Hercynio-Karpathiens ce plateau qui, limité à l'ouest par le cours du Rhin, borné par la vallée du Danube au midi, et par le Dniester à l'est, donne sur sa pente boréale naissance à tous ces fleuves qui arrosent les plaines de la Pologne, de la Prusse et de l'Allemagne septentrionale; plateau qui occupe en grande partie la Wétéravie, la Hesse, la Thuringe, la Bohême, la Moravie, la haute Silésie, la haute Hongrie et la Transylvanie.

» Cette grande terrasse domine au nord les plaines immenses qui, prolongées depuis le Pas-de-Calais jusqu'au Sund, et des rivages de la Baltique jusqu'aux bords du Pont-Euxin, isolent absolument les élévations de l'Europe septentrionale, des Alpes et des autres chaînes méridionales. Autant les montagnes hercyniennes et karpathiennes s'élancent au-dessus des plaines sarmatiques et teutoniques, autant leurs sommets restent au-dessous de la majestueuse chaîne des Alpes. Considérées de ce côté, elles ne paraissent plus que comme une humble dépendance d'un empire plus puissant, comme l'avant-terrasse septentrionale des Alpes et la contre-partie de l'Apennin.

» Ce qui établit une disparité entre la chaîne hercynio-karpathienne et les Apennins, c'est d'abord que la profonde vallée du Pô et la mer Adriatique séparent d'une manière très prononcée l'ensemble des Apennins et celui des Alpes, tandis que la vallée du Danube est beaucoup moins excavée, et même, dans sa partie supérieure, ainsi que nous venons d'en faire la remarque, se trouve resserrée par des branches des Alpes orientales qui se rattachent aux branches avancées des montagnes de la Bohême. A l'ouest, les dépendances des Alpes joignent, non seulement celles de la chaîne hercynienne par la Forêt-Noire, mais encore par la continuation des Vosges aux environs de Bingen. Il a également été confirmé que les montagnes calcaires du Bannat se lient avec celles de Servie, qui se joignent à celles de la Dalmatie, dépendance des Alpes.

» Une différence plus essentielle encore entre les Apennins et les montagnes dont nous traitons, c'est que les premiers présentent une chaîne non interrompue et assez régulière, tandis que le plateau *Hercynio-Karpathien* offre à l'œil d'un observateur sévère moins une chaîne qu'une *longue suite de plaines élevées*, sur le dos desquelles s'élancent, les unes après les autres, *de petites chaînes*, dont la séparation, très distincte par le haut, n'empêche pas qu'une base commune les réunisse.

» L'ensemble de cette plaine couronnée de montagnes s'incline au nord et au nord-est. On ne peut pas en douter, lorsqu'on a considéré le cours de la Vistule, de l'Oder et de l'Elbe; mais les chaînes particulières placées sur ce plateau, comme sur une base commune, occasionnent des irrégularités locales. C'est ainsi que l'*Ertz-gebirge*, ou *Erz-gebirge* (*monts métalliques*) de Saxe, en se terminant vers la Bohême par des pentes rapides, semble interrompre l'inclinaison générale. Le cours des eaux démontre néanmoins qu'il existe une pente continue, quoique faible, vers le nord, et les élévations qui semblent contredire cette

(1) Introduction à l'Europe, p. 17 et suiv. de ce volume.

règle générale doivent être considérées seulement comme des digues placées en arête sur cette même pente.

» Si nous voulons nous former une idée nette de l'ensemble des pays montagneux et boisés qui constituent les monts Hercyniens, plaçons-nous par la pensée sur le sommet des Karpathes, dans le coin nord-ouest de la Hongrie, et regardons vers le nord-ouest. Un long plateau, nommé *Sudeten-gebirge*, et dont un rameau porte le nom de *Gesenker-gebirge*, c'est-à-dire *monts abaissés*, se détache des pieds des Karpathes, sépare le bassin de l'Oder et la Silésie du bassin de la Morawa, ou la Moravie, et atteint l'extrémité orientale de la Bohême, où il se divise pour former une enceinte de montagnes autour de ce pays. Au nord-est des sources de l'Elbe, le *Riesen-gebirge* (*monts Géants*), qui est la continuation de la même chaîne, nous présente, du sud-est au nord-ouest, une série de montagnes liées par une base commune et qu'aucune rivière ne traverse; elle fait face aux plaines de la Silésie et de la Lusace. L'élévation de quelques sommets du Riesen-gebirge proprement dit approche de 5,000 pieds. Tournant par le nord à l'ouest, la chaîne ouvre un étroit passage à l'Elbe, sans atteindre nulle part 4,000 pieds de niveau, sous les noms de *Lausitzer-gebirge* (*montagnes de la Lusace*) et d'*Erz-gebirge*, jusque vers la source de l'Eger, dominant les plaines de Saxe et les collines de Thuringe; à son extrémité occidentale, elle se lie à un mont du petit groupe nommé *Fichtel-gebirge* (*monts des Pins*); de là, elle se tourne au sud-est sous le nom de *Bœhmer-wald* (*forêt de Bohême*), faisant face à la Bavière et à une partie du cours du Danube. Une partie du Bœhmer-wald présente des sommets de plus de 4,000 pieds, et répond ainsi au Riesen-gebirge. Arrivés aux sources de la Moldau, les montagnes baissent jusqu'à 2,000 pieds, et se dirigent vers le nord-est pour joindre de nouveau le Riesen-gebirge par une chaîne appelée *Mœhrisches-gebirge* (*monts Moraves*). Dans l'intérieur de ce bassin du haut Elbe ou de la Bohême, on voit le *Mittel-gebirge*, ou les *monts du Milieu*, suivre le cours de la rivière d'Eger avec ses sommets basaltiques, élevés de 2,000 à 2,500 pieds.

» Sortis de la Bohême, nous ne voyons plus que de petites chaînes liées entre elles par des collines. Ainsi le *Franken-wald* (*forêt de Franconie*) et le *Thuringer-wald* (*forêt de Thuringe*), continuation abaissée du Fichtel-gebirge, et qui sépare en partie la Saxe et la Thuringe de la Franconie, n'atteint nulle part à plus de 2,700 pieds, et se lie par des hauteurs de 1,500 à 2,000 pieds au groupe du *Rhœn-gebirge*, entre la Franconie, aujourd'hui bavaroise, et l'électorat de Hesse, dont les sommets, autrefois estimés à 4,000 pieds, n'en atteignent que tout au plus 2,800, et se rattachent par des collines volcaniques au *Spessart*, voisin d'Aschaffenbourg, et à l'ancien *Taunus*, aujourd'hui *die Hœhe*, au nord-ouest de Francfort, dont l'élévation est encore inférieure. Toutes ces petites chaînes sont séparées entre elles par des vallées, et forment plus exactement des groupes allongés chacun autour d'un sommet ou d'une masse centrale. En continuant le long de la Werra (source du Weser), la chaîne n'est plus qu'une série de plateaux, au-dessus desquels le *Meisner* s'élève à environ 2,200 pieds, et c'est aussi la hauteur du sommet du *Wester-wald*, groupe très entrecoupé qui borde la Lahn. Toutes les hauteurs, ou collines rocheuses, qui, sous le nom général de *montagnes westphaliques*, couvrent le duché de Westphalie et une partie du pays de Munster et de Paderborn pour se terminer vers Minden, au défilé nommé (dans les livres) *Porta westphalica*, ne s'élèvent, en général, qu'à 1,000 ou 1,200 pieds, et ne renferment aucun point connu auquel on puisse soupçonner une plus grande élévation.

» Un seul promontoire de ce pays élevé qui s'avance vers le nord, domine au loin les plaines de la basse Allemagne; il se termine par un sommet de 3,300 pieds : c'est le *Brocken*, ou *Bloksber*, point central du *Harz*, groupe de montagnes qui s'abaisse de toutes parts autour de ce centre, et ne se rattache du côté méridional que par les collines boisées de l'Eichsfeld au Thuringer-wald.

» Tel est l'ensemble des *monts Hercyniens*; mais il faut encore remarquer les liaisons qu'ils ont avec les promontoires des Alpes occidentales. Un pays élevé, sillonné de profondes vallées, et dont le *Steiger-wald* est une saillie avancée à l'ouest, lie le Fitchtelberg, berceau des sources du Mein, à la petite chaîne de l'*Alp*, ou *Rauhe-Alp*, qui, s'élevant à 2,500 pieds, côtoie le bassin du haut Da-

nube, et s'unit en équerre à la chaîne plus considérable du *Schwarzwald*, ou de la *Forêt-Noire*, qui se détache des petites Alpes de Zurich, s'élève à 4,200 pieds, et, en séparant la vallée du Rhin de celle du Necker, donne au Danube ses sources. Les hauteurs de la Forêt-Noire, très abaissées, sont séparées par le Necker des hauteurs volcaniques de l'*Odenwald*, que le Mein à son tour sépare du Spessart. La chaîne des Vosges, détachée du Jura, continue sur le territoire allemand dans la direction septentrionale sous le nom de *Donnersberg* (mont Tonnerre); mais un plateau aride, nommé *Hundsrück* (le *Dos du chien*, ou celui des *Huns*), s'en détache vers le nord-ouest, borde le bassin de la Moselle, et, en resserrant la vallée du Rhin entre Bingen et Coblentz, semble presque joindre les hauteurs du Taunus et du Wester-wald. Le plateau des Ardennes entre la Moselle et la Meuse appartient rigoureusement à l'Allemagne, puisque le grand-duché de Luxembourg fait partie de la confédération germanique; mais l'usage le joint au royaume des Pays-Bas. L'extrémité nord-est et nord qui se trouve sur le territoire décidément germanique, forme le plateau marécageux de *Hohe-Veen* et le groupe des collines volcaniques de l'*Eifel*.

» Autour de tous ces pays montagneux, nous trouvons les plaines. La plus grande est celle qui, sans autre interruption que le cours des fleuves, remplit la basse Silésie, l'ancienne Lusace, le Brandebourg, où elle offre de véritables mers de sables; la Poméranie et le Mecklenbourg, où elle est semée de quelques collines; le Hanovre, où elle présente une hauteur imperceptible, couverte de bruyères, qui, à travers le Holstein, joint les landes centrales du Jutland; enfin la partie basse de l'ancien cercle de Westphalie, où elle prend le caractère d'une vaste tourbière, qu'elle offre déjà partiellement dans tout son ensemble. Cette grande plaine septentrionale de l'Allemagne forme comme un golfe entre le Harz, l'Erz-gebirge et la Thuringe; cette plaine saxonne, dont Leipsick est le centre, se distingue du reste par une élévation supérieure et un sol plus fertile. Dans le milieu de l'Allemagne, les montagnes laissent peu d'espace à des plaines, à moins qu'on ne veuille considérer comme telles les dos mêmes de quelques unes des hauteurs qui séparent les rivières; ainsi le Kocher et l'Iaxt sillonnent de leurs vallées étroites un plateau uni, tandis que la grande vallée du Necker est constamment variée par des collines qui y forment saillie. Le caractère général de cette partie est celui d'un pays riche en vallées verdoyantes, boisées, arrosées de sources limpides et ornées de vues pittoresques d'un genre doux et uniforme. Les vallées du milieu de la Bohême sont peut-être, avec celles de la haute Souabe, les plus imposantes. Les bords du Mein, de la Fulda, de la Moselle, sont les plus riants, et la vallée du Rhin réunit tout le grandiose d'un vaste tableau à l'image d'une haute fertilité. En descendant le Danube, la grande et haute plaine de Bavière étend au loin ses terres froides, mais fertiles, ses marais et ses bois de sapins. Cependant, en entrant sur le territoire autrichien, on est bientôt cerné par les branches des Alpes; on franchit des précipices, on traverse des défilés, on s'enfonce dans des vallées plus riches et plus variées que celles de la Suisse; et ce n'est guère que dans la basse Autriche, au nord de Vienne, qu'on revoit des plaines.

« Considérons maintenant l'ensemble des fleuves de l'Allemagne. Le *Danube* naît sur les hauteurs de la Forêt-Noire, de trois sources: la Brigach et la Brege, qui sont les plus fortes, et le *Donau*, proprement dit, qui n'est qu'un faible ruisseau réuni en un bassin de pierre dans la cour du château de Donau-Eschingen. Au fond, c'est la réunion des deux premières qui forme le Danube. Le jeune fleuve, coulant rapidement, mais sans cascade, à travers une vallée assez ouverte, reçoit au-dessus de la ville d'Ulm l'*Iller*, et par cette réunion devient navigable. Sa profondeur, qui est ici de 8 pieds, augmente successivement jusqu'à 42. Le *Lech* et l'*Isar*, tous deux descendus du pied des Alpes tyroliennes, et qui, en traversant la Bavière, baignent, l'un les murs d'Augsbourg, l'autre ceux de Munich, lui apportent déjà une grande masse d'eau; de sorte qu'après une coudée au nord près Regensbourg (Ratisbonne), il arrive en dominateur, aux approches de l'Autriche, au-devant de l'*Inn*. Cependant la longueur du cours de l'Inn, presque égal à celui du Danube, sa noble origine dans un beau lac, au sein des Alpes et des glaciers; l'imposante limpidité de ses flots bleuâtres opposés aux eaux troubles du Danube, ont récemment engagé des géographes

allemands à revendiquer pour lui le rang de fleuve principal; mais, malgré cette réclamation spécieuse, le Danube continuera dans l'usage général à maintenir son ancien empire. Ici finit la partie supérieure du bassin du Danube. La partie de son cours depuis Passau jusqu'à Vienne doit être considérée comme une région à part : le fleuve, resserré entre des montagnes, n'y a quelquefois d'autre vallée que son propre lit, et même celui-ci est embarrassé de rochers qui déjà depuis Passau rendent son cours agité et écumeux. Vis-à-vis de Grein, l'îlot rocailleux de Warth divise son cours en deux : le *Hœssgang*, qui n'est pas navigable, et le *Strudel*, qu'à présent on passe sans danger depuis que l'art du mineur a fait disparaître une partie des rochers. A peu de distance plus bas, les eaux, encore agitées par la rencontre d'une pointe de rocher, se précipitent d'un côté dans un gouffre appelé le *Lueg*, et forment de l'autre un tourbillon nommé le *Wirbel*, plus écumeux que dangereux. Mais en approchant de Vienne, le fleuve s'étend dans un lit plus large, embrasse des îles nombreuses, et ralentit sa course en quittant le sol allemand. L'*Ens* est l'affluent le plus considérable qu'il reçoit du côté méridional, mais il le cède encore à la *Morawa* ou la *March*, qui lui apporte, aux confins mêmes de la Hongrie, toutes les eaux de la Moravie.

» Le *Rhin* est un fleuve plus allemand que le Danube, quoique sa source et sa fin n'appartiennent pas dans un sens politique à l'Allemagne. Ce beau fleuve naît dans la partie sud-ouest du canton des Grisons, où tous les ruisseaux portent le nom de *Rhein*, ou *courant*, mot qui paraît celtique ou ancien germanique; aussi il est difficile et de plus oiseux de déterminer si le Rhin d'avant (*Vorder-Rhein*), est formé de plusieurs sources au pied du mont Crispalt, branche du Saint-Gothard, et sur les flancs du mont Nixenadum, ou si le Rhin d'arrière (*Hinter-Rhein*), jaillissant majestueusement de dessous une voûte de glace attenante au grand glacier de Rhein-wald, a le plus de titres à être considéré comme la branche principale. Le prétendu *Rhein du milieu* (*Mittel-Rhein*) n'est qu'un torrent peu important, dont le nom propre est *Froda*, et qui tire aussi d'un village voisin le nom appellatif de *Rhein* ou courant de *Medel*. Le Rhin d'en-bas (*Unter-Rhein*) a sa source vers l'extrémité occidentale du canton des Grisons, entre les monts Badus et Crispalt, et reçoit dans sa partie supérieure le Rhin du milieu. Le Rhin d'en-haut (*Ober-Rhein*) prend naissance au glacier de Rheinwald, au pied du mont Muschelhorn, et se grossit de l'Albula. La réunion de toutes ces branches forme le fleuve au bas du mont Galanda. Descendu de ces hauteurs glaciales, élevées de plus de 6,000 pieds au-dessus de l'Océan, le Rhin sort du pays des Grisons et se jette à un niveau de 1,224 pieds dans le lac de Boden (*Bodensée*), nommé en français lac de Constance. Un savant géographe allemand, M. Hofmann, pense que le cours primitif du Rhin a eu une direction toute différente; qu'au moment d'atteindre les limites du pays des Grisons, le fleuve se jetait à travers les montagnes de Sargans, allait se précipiter dans le lac de Wallenstadt, passait de là dans celui de Zurich, et, en suivant le lit actuel de la Limmat, venait se réunir à l'Aar, vis-à-vis de l'endroit nommé *Rein* (¹). Cette hypothèse, fondée sur quelques observations locales, mérite sans doute de l'attention, mais nous ne l'admettrons pas sans un examen plus approfondi. Dans son état actuel, le Rhin, en sortant du lac de Constance et de celui de Zell, rencontre un peu au-dessous de Schaffhouse un chaînon inférieur des Alpes qu'il ne réussit à franchir qu'en formant près de Laufen la célèbre chute tant de fois admirée, et qui n'a pourtant que 70 pieds de hauteur, à peine égale aux chutes du second ordre dans la Skandinavie. Le Rhin à Laufen, après sa chute, a 1,074 pieds de niveau, et en arrivant à Bâle il n'a plus que 762 pieds; cette partie de son cours, d'une rapidité extrême, est interrompue par une chute près Laufenbourg et par le tournant dangereux de Rheinfelden. Le fleuve s'accroît ici par sa réunion avec l'*Aar*, qui est comme un second Rhin, et qui lui amène presque toutes les eaux de rivières et de lacs de la Suisse, masse d'eau plus considérable que celle qu'il reçoit du lac de Constance. Arrivé à Bâle, le Rhin se tourne au nord, et parcourt la belle et riche vallée où sont situés l'Alsace, une partie du territoire badois, l'ancien Palatinat et Mayence; c'est son deuxième bassin : son cours y est encore très impétueux jusqu'à Kehl; mais roulant dans un large lit parsemé d'îles boisées et riantes, il prend tout

(¹) *Hofmann*, Esquisses de l'Allemagne.

à-fait le caractère d'un grand fleuve, il se couvre de bâtiments et de radeaux, quoiqu'il continue en beaucoup d'endroits à miner ses bords et à changer ses rivages. A Mayence, il atteint une largeur de plus de 1,300 pieds, et, bordé à quelque distance de superbes montagnes chargées de vignobles, il présente un panorama d'une grande beauté. Il reçoit dans cette partie de son cours le *Neckar,* ou *Necker,* qui lui apporte la plupart des eaux de la basse Souabe, et le *Mein,* qui, en serpentant par de larges détours, lui amène les eaux de l'ancienne Franconie. Depuis Bingen jusqu'au-dessus de Coblentz, les montagnes resserrent le cours du Rhin; quelques rochers y forment même des bancs et des îlots; mais il n'est pas bien prouvé qu'il y ait jadis été arrêté par une chute. Dans ce passage pittoresque à travers la dernière barrière de montagnes, au pied de tant de vieux châteaux suspendus sur des rochers sourcilleux, le Rhin reçoit, entre autres rivières affluentes, la *Lahn,* enfoncée parmi des montagnes, et la *Moselle,* qui, dans les innombrables détours de son cours méandrique, débarrassée de bas-fonds, de marais, de tout objet désagréable, ressemble à un canal que l'industrie aurait conduit exprès autour des prairies et des vignobles, et qui même, sans avoir été l'objet d'un poëme, serait célèbre parmi les plus belles rivières du monde. Le confluent de la Moselle avec le Rhin est comme l'extrême vestibule de l'Allemagne romantique; le Rhin roule désormais sa vaste nappe d'eau, large de 2,000 pieds, à travers une contrée ouverte et plane; il reçoit encore sur le sol allemand la *Ruhr* et la *Lippe.* Arrivé en Hollande, il forme, avec ses trois bras artificiels, le *Whaal,* le *Leck* et l'*Yssel,* un grand delta, qui renferme les villes les plus riches de l'industrieux Batave; mais ses eaux, absorbées dans ces canaux, laissent son lit ancien presque à sec, et ce fleuve si majestueux n'atteint la mer que sous la forme d'un ruisseau imperceptible. Il serait absurde de ne pas considérer en géographie physique, sinon le Whaal, du moins le Leck et l'Yssel, comme les deux embouchures actuelles du Rhin; la Meuse devrait cesser d'usurper à Rotterdam, à Dordrecht, un nom qui peut lui être contesté, et, se contentant d'inonder le Biesbosch, ne prétendre à d'autre embouchure qu'à celle de Moerdyk: mais il en est de la gloire des fleuves comme de celle des hommes: le hasard et l'usage prédominent sur les idées justes. Le delta du Rhin a subi par la nature et par l'art tant de révolutions violentes et tant de changements lents et imperceptibles, qu'il est difficile de reconnaître, même après des recherches savantes, où était le véritable emplacement de ses anciennes embouchures [1].

» Après un fleuve comme le Rhin, quelle figure pourrait faire l'*Ems?* C'est pourtant un fleuve indépendant, qui a son bassin particulier, et qui, ayant formé par inondation le golfe *Dollart,* présente une embouchure imposante; son cours, dans sa partie inférieure, traverse des tourbières et des marécages déserts. Un fleuve plus important est formé dans les montagnes centrales de l'Allemagne par deux rivières, le *Werra* et la *Fulda,* qui, en réunissant leurs courants à peu près égaux, prennent le nom de *Weser* [2]. Ce fleuve, qui reçoit l'*Aller,* renforcé par la *Leine,* a une large embouchure dans la mer du Nord; mais le peu de profondeur de son lit arrête la navigation pour les gros vaisseaux à quatre ou cinq lieues au-dessous de la ville de Brême. Quelquefois ses eaux éprouvent un mouvement de stagnation momentanée.

» L'*Elbe,* plus considérable que le Weser, naît sous le nom slavon de *Labbe* dans les monts des Géants ou le Riesen-gebirge. Ses principales sources sont la Fontaine-Blanche au pied de la cime de *Schnee-Koppe,* et les onze fontaines de l'Elbe sur le pré Navorien; l'eau réunie de celle-ci prend aussitôt le nom d'Elbe, et se précipite par une belle cascade de 250 pieds dans la vallée nommée Elb-Grand. Elle reçoit du midi de la Bohême la *Moldawa* ou *Moldau,* en bohême *Wittawa,* qui, plus large et plus forte, aurait des droits à pa pour la branche principale. Après avoir encore

[1] En 869, un bras du Rhin, qui se jetait dans la mer du Nord, au village de Ratwyk-sur-mer, cessa d'y avoir son embouchure: il se perdit à quelques lieues de là dans les sables pendant 840 ans. Depuis 1709, ce bras communique avec la mer par un canal qui fut construit à cette époque. Il est à croire que ce bras était le principal du fleuve, puisqu'il porte encore le nom de *Vieux-Rhin,* et qu'on y a reconnu les restes d'une forteresse romaine qui dut y être construite pour en défendre l'entrée. J. H.

[2] Busching considère le Werra comme la branche principale, et le nom même comme une forme de celui du Weser.

été renforcée par les eaux de l'*Eger* (en bohême *Oritza*), l'Elbe sort du bassin circulaire de la Bohême par une ouverture fort étroite à travers des montagnes de grès très escarpées, ouverture qui semble avoir été créée par quelque révolution physique, au moyen de laquelle les parties les plus basses de la Bohême auront été débarrassées des eaux qui y formaient un lac ou plutôt une série de lacs. Descendue dans les plaines de la Saxe, l'Elbe s'accroît principalement des eaux de la *Saale* et de la *Mulde*. Les sables du Brandebourg lui envoient le *Havel*, qui est moins une rivière qu'une longue suite de lacs, dont la *Sprée* est le principal affluent. L'Elbe, qui paraissait d'abord se diriger sur la mer Baltique, se tourne à l'ouest, et après avoir passé les collines de Lauenbourg, se partage en plusieurs bras qui entourent les îles basses et fertiles au sud de Hambourg. A partir du port de cette ville, où les vaisseaux de mer arrivent encore, elle prend tout-à-coup une largeur immense et ressemble plus à un bras de mer qu'à un fleuve. Les marées s'y font sentir pendant l'espace de 22 milles d'Allemagne, et, lors du flux, le cours du fleuve vers la mer cesse entièrement. Au-dessous de Brunsbüttel, les eaux de la mer et celles du fleuve se mêlent en tout temps; cependant les navigateurs placent l'embouchure plus bas, vis-à-vis du port de Cuxhaven.

» L'*Oder*, qui dans le dialecte allemand de Poméranie est nommé *Ader*, et dont l'ancien nom wendo-slavon est *Wiadro*, qui signifie cruche d'eau, prend sa source dans les montagnes de Moravie et dans le cercle d'Olmutz, au pied du Geenkes-gebirge. L'Oder traverse toute la Silésie, inondant, minant et changeant presque partout ses rivages sablonneux et bas; son lit est souvent embarrassé par les grands troncs de chênes qu'il renverse dans son cours à travers les forêts de la haute Silésie. Ce caractère de désordre ne quitte pas l'Oder; son lit continue à être mal encaissé à travers les sables du Brandebourg et de Poméranie; il forme de vastes marécages et des lacs tourbeux; la *Wartha*, qui, venant de la Pologne, lui apporte une masse d'eau presque égale à la sienne, présente le même caractère; aussi le bas Oder se divise-t-il souvent en branches qui renferment des îles marécageuses. Entre Garz et Stettin, le bras oriental le plus navigable prend le nom de *Grande Reglitz* ou *Kranich*, tandis que l'autre bras conserve le nom d'*Oder*, tous les deux se réunissent dans le lac *Dammsch*, qui en se rétrécissant prend le nom de *Papen-Wasser*, et se joint à un grand bassin d'eau douce nommé *Stettiner-Haff*, et que l'usage local partage en grand et petit Haff. C'est un véritable lac *fluvial*, puisque l'eau saumâtre n'y pénètre jamais; il communique avec la mer Baltique par trois rivières: la *Peene* à l'occident, la *Swine* au milieu, et la *Divenou* à l'est; celle-ci a le moins de profondeur, et la Peene en a le plus. Les rivages de ces bouches de l'Oder ont subi des changements considérables, et plus d'une ville ancienne établie sur leurs sables perfides a été engloutie dans les flots.

» Tels sont les fleuves principaux de l'Allemagne. Ce serait maintenant le lieu de parler des lacs remarquables; mais ceux qui, en petit nombre, mériteraient cette distinction, tels que le lac de Boden ou de Constance entre la Souabe et la Suisse; le lac de Chiem, en Bavière; celui d'Atter, en haute Autriche; celui de Czirknitz ou Zirknitz, dans les montagnes calcaires de la Carniole; ceux de Dummer et de Steinhuder, dans le Hanovre; de Waren ou Muritz, en Mecklenbourg, et la série des lacs formés par le Havel, dans le Brandebourg, tirent chacun son caractère de circonstances locales, et ne doivent pas être séparés de la description spéciale de chaque pays.

» Le climat de l'Allemagne, déterminé par les diverses élévations et pentes du terrain, embrasse une trop grande étendue en latitude pour pouvoir faire l'objet d'une définition générale. Nous croyons qu'on peut le diviser en trois grandes zones, qui elles-mêmes sont susceptibles de quelques subdivisions.

» La première est celle des plaines septentrionales, soumises à une température plus humide encore que froide, et surtout variable au gré de tous les vents. Deux mers envoient à cette région leurs brouillards, leurs pluies et leurs tempêtes; mais la plaine du *nord-ouest*, exposée à l'influence de la mer du Nord, éprouve à la fois plus de brumes et des froids moins vifs, mais des ouragans plus dévastateurs que la plaine du *nord-est*, soumise aux influences moins puissantes de la mer Baltique.

» La seconde zone générale embrasse tout

le milieu de l'Allemagne, la Moravie, la Bohême, la Saxe, la Franconie, la Souabe, les pays sur le Rhin et la Hesse. Dans tous ces pays, les montagnes mettent les habitants à l'abri des influences maritimes; la salubrité de l'air n'est plus troublée par des brouillards, ni l'ordre régulier des saisons interverti par les vents; mais l'élévation du sol y diminue le degré de chaleur qui serait naturel à la latitude si on se trouvait au niveau de l'Océan. Cette zone, la plus agréable de toute l'Allemagne, s'étend du quarante-huitième parallèle au cinquante-unième, et peut se subdiviser en trois régions: celle de la Hesse et de la Saxe, où la vigne ne donne plus en général qu'un produit peu digne du nom de vin, mais où les abricots et les pêches mûrissent; celle de la Bohême avec la Moravie et une partie de la Franconie, où l'élévation des montagnes rend le séjour des neiges plus long, mais aussi l'effet de la chaleur solaire plus prompt et plus puissant, de sorte que tout dépend des expositions; enfin celle des pays sur le Mein, le Necker et le Rhin, où la vigne, parmi des produits médiocres, en donne aussi d'excellents, où les châtaigniers et les amandiers forment des forêts, et où généralement la belle saison est (même plus que dans la France septentrionale) à l'abri des changements journaliers; enfin cette dernière région, dont Mayence, Heidelberg et Wurzbourg sont les villes centrales, jouit du meilleur climat de l'Allemagne et d'un des plus salubres et même des plus agréables de toute l'Europe.

» La troisième zone générale est celle des Alpes, où l'élévation considérable du sol et la rapidité des pentes produisent le rapprochement des températures extrêmes; de sorte qu'au sud du Danube la culture de la vigne disparaît en Bavière et dans la haute Autriche, mais reparaît avec une nouvelle vigueur aux environs de Vienne, et que les glaciers éternels du Tyrol et du Salzbourg touchent aux vallées de la Styrie et de la Carniole, couvertes de maïs, de vignobles, et reçoivent pour ainsi dire le parfum des oliviers de Trieste et des citronniers de Riva ou Reif, dans le Tyrol. Des distinctions plus exactes trouveront leur place dans nos descriptions spéciales.

» Une particularité du territoire d'Allemagne, c'est l'extrême abondance d'eaux minérales, soit chaudes, soit acidulées. Les eaux thermales d'Aix-la-Chapelle, de Pyrmont, de Carlsbad, de Tœplitz, de Bade sur le Rhin, de Bruckenau, de Wiesbaden, sont en possession de rassembler tous les ans une foule d'illustres et même d'augustes malades ou oisifs. Celles d'Ischl, de Bade près de Vienne, et bien d'autres ne le cèdent en rien à celles que nous venons de nommer, mais elles attendent un médecin phrasier pour les vanter. Selters, Dribourg, Rohitsch, avec leurs eaux acidulées, Seidschitz et Sedlitz avec leurs eaux amères, et d'autres *fontaines de santé,* attestent également que le sol allemand, à l'exception des plaines septentrionales, est rempli de dépôts ou de veines de minéraux les plus variés, circonstance qui cependant n'empêche pas l'Allemagne de jouir généralement d'eaux pures et salubres pour les usages ordinaires de la vie, si on excepte toutefois quelques cantons tourbeux de la Westphalie et quelques vallées glaciales du Salzbourg.

» Nous passerons à la considération des objets les plus remarquables des trois règnes, en commençant par les roches et les minéraux.

» Les montagnes de la Moravie, de la Silésie et de la Bohême orientale, renferment quelques mines de cuivre et de fer, quelques indices d'or dans les minerais d'arsenic, ainsi que d'argent dans le plomb; elles contiennent des marbres, des charbons de terre, plusieurs pierres fines, par exemple les chrysoprases de Silésie; mais en général elles ne sont pas riches en métaux. C'est la chaîne qui sépare le bassin de la Bohême des plaines de la Saxe qui a mérité le surnom de *métallique*, et qui est en effet le plus riche dépôt des minerais d'argent dans toute l'Europe, et le seul qui semble ne jamais diminuer. Dans les quarante dernières années du dix-huitième siècle, on a frappé à Freyberg pour 22 millions d'écus de Saxe (85,800,000 francs). La richesse de ces montagnes, en cuivre, en étain et en fer, n'est pas moins grande; mais l'étain abonde principalement, et dans la meilleure qualité, du côté de la Bohême, dont les mines rivalisent avec celles de l'Angleterre. Au contraire, les mines d'argent de la Bohême, autrefois extrêmement riches, sont aujourd'hui ou épuisées ou négligées. Les lavages d'or, jadis très productifs, ou du moins très vantés, ne sont plus, ni en Bohême ni en Saxe, que d'une importance très

secondaire; mais l'un et l'autre de ces pays produisent toutes les variétés possibles de métaux en quantité plus ou moins considérable : dans l'un et l'autre on trouve également les variétés les plus précieuses et les plus utiles de granites, de marbres, de porphyres, ainsi que de cristaux et de pierres fines, moins parfaites, il est vrai, que celles de l'Orient, mais parmi lesquelles cependant les topazes de Saxe et les grenats de Bohême méritent leur réputation.

» Les montagnes de la Thuringe et de l'Eichsfeld ne sont pas très riches en minéraux; mais entre le pied de ces montagnes et celui du Harz, on doit remarquer une hauteur qui semble couvrir une immense couche de cuivre dont la ville de Mansfeld indique à peu près le centre. Cette couche, qui se trouve de 160 à 280 pieds au-dessous du sol, renferme encore des pétrifications et des débris fossiles très curieux; un peu plus à l'est, et sous le lit même de la Saale, une veine d'eau salée s'étend probablement du pied des montagnes de l'Erz-gebirge jusqu'au lac salé d'Eisleben, et aux célèbres salines de Halle; ce riche dépôt paraît se perdre sous les bases des montagnes du Harz. Dans les entrailles de celles-ci, l'art du mineur exploite soigneusement de l'argent, du plomb, du cuivre et du fer; mais le produit diminue d'année en année, et il n'a jamais égalé celui des monts métalliques. Le fer est le seul métal généralement répandu et exploité dans les montagnes entre le Weser, le Mein et le Rhin; celles du Wester-wald, appartenant pour la plupart au duché de Nassau, en sont remplies, et l'ancien duché de Westphalie, avec le duché de Berg, fournit aux fabriques d'armes de Solingen le meilleur acier de l'Allemagne, après celui de la Styrie; mais l'exploitation du charbon de terre et celle des salines est plus lucrative. Il en est de même dans les montagnes à l'ouest du Rhin ou dans les dépendances des Ardennes et des Vosges : dans les premières surtout, les dépôts de houilles, qui tiennent à ceux des Pays-Bas, sont d'une haute importance. Les laves d'Andernach et la cendre volcanique du même endroit, qui sert à faire le ciment nommé *trass* (1), sont remarquables comme rappelant les nombreux dépôts volcaniques qui remplissent le bassin inférieur du Rhin. Les lavages d'or de ce fleuve et de quelques uns de ses affluents n'offrent qu'un objet de curiosité.

(1) C'est le mot *terrasse* défiguré.

» Les mines de la Forêt-Noire donnent de l'argent, du cuivre et du fer, mais en petites quantités. Les branches orientales des Alpes qui parcourent les territoires bavarois et autrichien contiennent bien une variété de minéraux; mais deux objets seuls méritent de figurer dans cet aperçu général : l'un, c'est la longue série de sources salées qui depuis Hall, dans le Tyrol, suit le pied de la chaîne septentrionale des Alpes par Reichenhall en Bavière, et Hallein, dans le Salzbourg, jusqu'à Ischl en Autriche, au-dessus de l'Ens; l'autre est le riche dépôt du meilleur fer de l'Europe, qui se trouve du côté oriental des Alpes noriques dans la Styrie, auquel on doit joindre les grandes mines de plomb dans la Carinthie, et celles de vif-argent près d'Idria, les plus importantes de l'Europe après celles d'Almaden en Espagne. Tels sont les grands traits de la géographie minéralogique de l'Allemagne. Une foule d'autres minéraux curieux et intéressants seront indiqués dans les descriptions spéciales.

» Les productions du règne végétal ne le cèdent pas aux richesses minérales, mais elles suivent une autre distribution. Les forêts tiennent le premier rang, puisque, outre qu'elles fournissent à la consommation des habitants, aux constructions, aux fabriques et aux mines, elles donnent encore un excédant considérable à l'exportation; elles couvrent, selon l'opinion reçue, près d'un tiers de la surface du pays. Dans la région centrale le chêne est l'arbre dominant, et toutes les collines sont ornées de cet arbre national, autour duquel se groupent des hêtres, moins beaux cependant qu'en Danemark, des frênes magnifiques, des ormes, des peupliers, des pins et des sapins; tandis que dans les positions plus abritées, les noyers, les châtaigniers, les pommiers, les poiriers, les amandiers, les pêchers et toute sorte d'arbres fruitiers, étalent leurs fleurs variées et leurs riches productions. Cette peinture convient à la zone centrale de l'Allemagne; les arbres conifères, et principalement le pin, qui dans cette zone se tient aux hauteurs moyennes et occupe quelques terrains arides, se multiplient davantage dans les plaines sablonneuses qu'arrosent l'Oder et l'Elbe; mais ce n'est généralement que l'espèce la plus commune, et

il ne faut chercher dans l'Allemagne septentrionale, ni le pin au bois ferme, ni le sapin élancé que la Skandinavie fournit aux constructions navales. Les forêts de pins qui, en suivant le cours des rivières, se dirigent du nord-ouest au sud-est, forment en quelque sorte des associations exclusives, où peu d'arbres à feuilles changeantes sont admis ; à ces forêts un peu tristes succèdent ou s'entremêlent de longues landes, couvertes de bruyères, plantes également sociales, et qui représentent en quelque sorte en petit la végétation des forêts voisines ; ajoutez-y des prairies le long des rivières et des *marsches* ou terrains d'alluvions le long des côtes maritimes ; et vous avez le tableau végétal des plaines septentrionales de l'Allemagne. Car il en faut séparer les belles collines du Holstein oriental, du Mecklenbourg maritime et de l'île de Rugen, où les chênes reparaissent sur un sol moins sablonneux ; cette lisière appartient à la région des îles et péninsules dano-cimbriques.

» Le midi de l'Allemagne, qui dépend immédiatement du système des Alpes, offre probablement deux échelles de végétation pour les forêts : celle de la pente au nord, depuis les Alpes tyroliennes jusqu'au Danube, et celle de la pente orientale de l'Autriche, de la Styrie et de la Carniole, sans parler de la lisière méridionale. Occupons-nous d'abord de la première. Le sapin et le mélèze semblent s'élever jusqu'à 5,500 pieds, et peut-être le *pinus cimbra* les dépasse-t-il encore [1] ; mais cette région des conifères ne se termine pas généralement à 4,000 pieds pour faire place à une région de hêtres, comme Wahlenberg l'admet pour la Suisse septentrionale ; toutes les hauteurs de la Bavière à 2,000 pieds sont dominées par le pin rouge et le genévrier, tandis que le chêne et le hêtre y restent des arbres d'une vigueur médiocre, quoique assez communs. Les bouleaux sont aussi très répandus sur toute cette pente. Mais le pays entre le Lech, l'Iller et le haut Danube, paraît répondre davantage à la classification de Wahlenberg. Nous avons essayé d'expliquer ces anomalies apparentes par l'action des vents dominants et de la nature du sol.

(1) Comp. *Wahlenberg*, Testamen de vegetatione Helvetiæ, § 34, *Kasthofer*, Bemerkungen ; et *Schow*, Géographie des plantes, p. 417.

» La zone végétale de l'Autriche ou de la pente est et sud-est des Alpes présente une succession plus rapide depuis la région des neiges éternelles sur le Glockner, depuis les hauteurs parfumées de l'œillet alpin, de la *valeriana celtica*, ou ornées de rhododendron, de *soldanella*, de l'*aretia*, jusqu'aux vignobles de la frontière de Hongrie et jusqu'aux oliviers de l'Istrie. Mais les limites précises des végétations ne se trouvent pas indiquées par les botanistes ; la culture de la vigne paraît s'élever à 2,000 pieds, celle du froment à 4,000, et le reste du sol est principalement réservé aux arbres conifères et aux pâturages [1].

» La flore de l'Allemagne, tant centrale que méridionale, paraît abonder principalement en plantes ombellifères et cruciformes ; il faut y ajouter pour la partie alpine les primulacées et les phyteumes. Les plantes bulbeuses réussissent surtout dans les vallées chaudes de l'Autriche, comme les bruyères et les *vaccinium*, les genévriers dans les plaines du nord. Sur toutes les montagnes moyennes, les anémones, les jacinthes, les violettes, les muguets, émaillent les prés humides, tandis que le sureau à grappes, le prunier mahaleb [2], le rosier à fruit pendant, le néflier, le baguenaudier, le cornouiller, le rosier-cannelle, les églantiers, forment les sous-bois et les haies. L'Allemagne moyenne offre surtout un aspect agréable ; la verdure du printemps y dure long-temps, et beaucoup de fleurs et d'arbustes des Alpes y semblent suivre le cours des fleuves depuis leurs sources. Ainsi le faux ébénier (*cytisus laburnum*) ne cesse d'embellir les rivages du Rhin et du Danube.

» Les céréales de toute espèce prospèrent généralement en Allemagne ; le froment et l'orge sont plus cultivés dans le midi, et on préfère à tout autre le froment d'hiver de Bavière ; l'épeautre domine dans le grand-duché de Bade et dans le royaume de Wurtemberg, sur le Rhin et le Mein ; le maïs est répandu en Styrie, en Moravie, dans le Tyrol ; le blé-sarrasin est plus commun dans les sables du nord. La manne (*festuca fluitans*) est cultivée sur l'Oder. L'Allemagne, prise dans son en-

(1) *Schow*. — (2) *Cerasus mahaleb* : vulgairement *arbre de Sainte-Lucie*, parce qu'il est très commun dans les environs d'un village de ce nom dans les Vosges J. H.

semble, produit certainement au-delà de sa consommation, et fournit des exportations à la Suisse, à la Hollande, à la Suède, et à quelques provinces orientales de la France. Si elle pouvait jamais manquer de céréales, la culture toujours croissante de la pomme de terre, déjà immense dans le Nord, suffirait seule pour empêcher le retour des disettes comme celles qu'éprouvèrent jadis la Saxe et la haute Autriche. Les légumes alimentaires abondent en Allemagne, et quelques uns parviennent à une excellence inconnue dans d'autres pays; le chou, par exemple, qu'on exporte au loin sous le nom de *sauer-kraut* (¹), surpasse même les produits de la Belgique, et les Allemands en disent autant des diverses espèces de navets, de carottes, de pois et de fèves. Il est certain que la culture des légumes, particulièrement conforme au caractère patient des Allemands, est poussée à un haut degré de perfection. Le jardinage varie beaucoup selon les climats, et tandis que le riche Holstein en manque, beaucoup de contrées moins fertiles dans le centre de l'Allemagne se font une source de revenus par la culture d'arbres fruitiers et de légumes culinaires dont la désignation plus spéciale ne peut trouver place ici. La nation doit à une grande consommation d'excellents légumes une partie de sa santé robuste.

» Parmi les plantes utiles, le houblon est un objet de culture extrêmement important; il trouve ici son sol et son climat; le produit excellent, surtout aux environs de Brunswick, dans la Bohême et dans la Franconie bavaroise, suffit aux nombreuses brasseries qui, en dépit des modes anglaises, soutiennent encore leur antique renommée. La culture du tabac, quoique les fumées de la pipe enveloppent toutes les réunions publiques, n'est pas poussée à une grande perfection, et le tabac indigène reste très inférieur à celui de l'Amérique et de la Macédoine. La garance de Silésie, le safran d'Autriche, la gaude d'Erfurt, les diverses autres plantes teinturières, aujourd'hui moins recherchées dans les arts, ne sont plus l'objet d'une culture aussi générale. A l'égard du chanvre, l'Allemagne ne produit que le tiers de ce qu'elle consomme dans ses fabriques de voiles et de cordages. Le préjugé qui donne la préférence au chanvre de Russie est réfuté par l'excellence de celui du pays de Bade, où il en croît des tiges de 16 pieds de haut, et où l'on fait 20 aunes de toiles d'une seule livre (¹). En revanche, le lin, cet objet principal de la manufacture la plus nationale du pays, est généralement cultivé.

» Les vignobles de l'Allemagne ont déjà été indiqués dans nos observations sur les climats. Ceux qui bordent le Rhin et le Mein ont toujours de la célébrité dans le pays même; le Johannisberg, le Nierenstein, le Leiste, le Stein et autres, sont vantés par les géographes, chantés par les poëtes et bus par quelques vieux patriotes allemands et par quelques amateurs en Russie et en Hollande; mais l'exemple des grands, le bas prix des vins français, et les obstacles que les douanes intérieures opposent à la circulation des produits, concourent à ruiner ces vignobles, qui, sous des administrations plus patriotiques, répondraient aux soins industrieux de l'infortuné vigneron (²). Aujourd'hui tout le nord de l'Allemagne consomme généralement des vins de la Garonne, introduits par Brême, Hambourg et Stettin. La Silésie boit, comme la Pologne, les vins de Hongrie. Les vignobles de l'Autriche, de la Styrie et du Tyrol, peut-être inférieurs en qualité, produisent un grand profit au pays. Les raisins du bord de la Moselle, du Necker, du lac de Constance, ne donnent qu'un vin plus ou moins médiocre, et les vignobles de Naumbourg, de Gruneberg, ne produisent, comme ceux de Witzenhausen et de Iena, que du vinaigre (³). On estime la production totale de l'Allemagne en vin à environ 12 millions d'*eimer*, dont près de 5 millions pour l'Autriche; ce serait la moitié de ce que produit la Hongrie et un sixième des récoltes de la France.

» Une culture plus généralement conforme

(¹) *Sauer*, acide; *kraut*, légume. De là les Français ont fait *choucroûte*.

(¹) *Hassel*, Introduction à l'Allemagne, p. 40. — (²) Les poëtes allemands du Nord, animés par le punch, chantaient autrefois : « Dans toute l'Europe, il n'y a pas de vin égal à celui du Rhin! — Que celui qui dédaigne les dons généreux du libre Rhin, aille boire avec les esclaves aux bords de la Seine! » Ce refrain n'est plus répété aujourd'hui. — Les diplomates à Francfort et à Mayence affectent encore de boire des toasts à leurs souverains en vin du Rhin. Une liberté un peu moins restreinte, un traité sur la libre navigation du Rhin, feraient bien plus d'effet. — (³) « *Scribebam Jeræ vel potius Gehennæ, ubi nascitur acetum.* »

au climat est celle des arbres fruitiers, surtout celle des pommiers, des cerisiers, dans le nord ; des châtaigniers, des amandiers et des pêchers dans la zone centrale ; elle n'est pourtant pas florissante, quoique la pomme de Borstorf [1] ait acquis une juste réputation en Europe. On a voulu forcer la culture du mûrier à l'usage des vers à soie ; le climat s'y refuse, hors quelques lisières de l'Autriche ; mais on se flatte maintenant de nourrir ces vers avec le feuillage des arbres indigènes.

» Dans un pays aussi riche en pâturages, les bestiaux constituent naturellement une des productions les plus importantes. Les bœufs de l'Allemagne sont principalement de deux races : l'une est celle des Alpes, répandue en Autriche, en Bavière, dans le Tyrol et à Salzbourg, où elle est élevée et nourrie absolument à la manière suisse ; mais, chose singulière, au milieu des pâturages aromatiques, elle donne moins de lait et des fromages moins recherchés ; l'autre est celle dite d'Ostfrise, qui s'est propagée en Westphalie, en Holstein, et dans tous les terrains bas nommés les *marsches ;* mais parmi cette race massive et lourde, les animaux à chair délicate et à formes gigantesques viennent du Jutland. Le bœuf vraiment indigène est d'une espèce peu remarquable. Dans le pays de Hohenlohe, il y a des bœufs de race suisse dont la chair excellente est recherchée à Paris. Ceux de la Styrie semblent être d'origine hongroise. Les bêtes à cornes sont estimées, dans les statistiques, à 15 ou 18 millions. Le nombre des bêtes à laine s'élève jusqu'à 25 millions, et le croisement de races est porté très loin, surtout en Saxe et en Silésie. Le cochon, de trois variétés, fourmille en Westphalie, en Bavière et dans la Poméranie. L'Allemagne exporte beaucoup de viande salée et fumée, du jambon et des peaux ; elle produit de la laine, dont plusieurs qualités sont excellentes, au-delà du besoin de ses importantes fabriques.

» Le cheval allemand, plus remarquable par sa force que par sa beauté, forme l'objet des soins particuliers du cultivateur allemand; la race de Mecklenbourg et de Holstein est recherchée pour la remonte de la grosse cavalerie et pour les voitures, celle de l'Ostfrise a les formes plus grossières. La Styrie et d'autres provinces voisines des Alpes donnent des chevaux très robustes et très sûrs pour grimper à travers les montagnes ; mais en Bavière on élève maintenant des chevaux propres à la course. Ceux des bruyères de Senne en Westphalie courent vite, il est vrai ; mais, trop minces et trop vilains, ils ne sont que des sauvgaeons. La cavalerie légère doit se pourvoir en Pologne et en Oukraine.

» La volaille abonde dans la plupart des provinces; la Styrie vante ses dindes et la Bohême ses faisans ; la Poméranie est couverte d'oies, qui ne manquent pas non plus en Westphalie. Les forêts et les bruyères fourmillent de gibier de toute espèce ; seulement la perdrix rouge n'y a pas été trouvée jusqu'à présent. Les essaims d'oies sauvages deviennent quelquefois un fléau, dans le nord surtout, où aussi les cigognes jouissent d'une vénération populaire. Le héron habite les bords du Rhin ; l'aigle des Alpes, diverses espèces de faucons, de chats-huants et de corbeaux, distinguent les forêts et les montagnes de l'Autriche, où le *parus pendulinus,* que nous verrons à Astrakhan, suspend aussi ses nids. En général, tous les oiseaux des Karpathes et des Alpes sont communs à l'Allemagne méridionale ; tandis que les plaines germaniques du nord sont plus particulièrement peuplées d'oiseaux qui habitent les rivages de la Baltique. L'industrie allemande, et surtout celle des Tyroliens, fournit des serins, dits oiseaux des Canaries, à tout le nord de l'Europe.

» La pêche maritime de l'Allemagne est peu considérable, quoique l'activité de quelques navigateurs de Hambourg, d'Altona, d'Embden, aille chercher la baleine jusque parmi les glaces du Groenland, et les essaims de harengs sur les bancs de Shetland. Les délicieux poissons de la Baltique, communs à la Prusse, au Mecklenbourg et au Danemark, ne doivent point trouver place dans cet aperçu. Nous jetterons seulement un coup d'œil sur la pêche fluviale des Allemands : elle est très considérable, mais elle devrait l'être encore davantage. Le Danube possède ses énormes husons, outre une foule d'autres poissons, parmi lesquels diverses espèces de *cyprinus* et de *perca* lui sont particulières ; mais l'anguille est bannie de ses eaux et de celles de ses affluents. Il serait très curieux de distinguer avec précision les espèces qui vivent dans la partie supérieure du Danube avant sa réunion

[1] *Postophe* dans le jargon des jardiniers français.

à l'Inn, et celles que cette rivière des Alpes y amène. L'excellent saumon, qui abonde surtout dans le Rhin, se trouve aussi dans l'Elbe et le Weser. On distingue parmi les poissons de l'Elbe et parmi ceux du Weser, le véron. Les rivières du Harz et de l'Erz-gebirge sont riches en truites et en loches. L'Oder nourrit de gros esturgeons. La murène abonde dans les lacs nombreux de la Poméranie et du Mecklenbourg. On vante les lamproies de Lunébourg, le saumon argenté du lac Chiem, l'ombre bleue du lac Wurm, outre la foule de poissons ordinaires des lacs et des rivières. Mais les perles qu'on trouve dans quelques ruisseaux de Bohême, de Saxe et des Ardennes, ne méritent pas grande attention; elles sont en général d'un blanc de lait.

» Les aurochs et les élans ont disparu des forêts de la Germanie, où l'on trouve encore le petit ours, le lynx, le chat sauvage et le blaireau. Les loups mêmes sont rares; ils descendent des Karpathes et des Ardennes: mais dans le milieu de l'Allemagne la vigilance des campagnards les fait aussitôt disparaître. Le *hamster* (*mus cricetus*), dont la Saxe semble être la patrie, puisqu'on les y déterre quelquefois par milliers, la souris des champs et le rat d'eau, sont les animaux les plus nuisibles. Les renards, les martres, les castors ont beaucoup diminué. Autrefois les princes et les seigneurs entretenaient d'immenses parcs de gibier surnommé *noble;* il y avait telle principauté plus peuplée de gibier que d'hommes; les cerfs, les daims, les sangliers, les lièvres et les lapins, y jouissaient du privilége de détruire les moissons naissantes du paysan, en attendant qu'une grande chasse de cour vînt détruire ses récoltes. Plus civilisés, plus vertueux, les princes allemands cherchent aujourd'hui des plaisirs plus dignes de l'homme que celui de voir un cerf expirer sous la dent des chiens, et entretiennent bien moins de gibier. Ce n'est guère que dans quelques grandes seigneuries de Bohême, de Moravie et de Saxe, qu'on voit aujourd'hui ces fameuses chasses, vantées dans les gazettes de cour, où l'on tue en trois jours 12,000 pièces de gibier, et où l'on voit une peuplade entière de 3,000 lièvres ramassés pour périr sous les yeux de quelque auguste chasseur.

» L'industrieux castor habite encore les hauteurs du Boehmerwald et les rivages de la Salza; l'innocent bouquetin des Alpes se montre, ainsi que le chamois, parmi les glaciers du pays de Salzbourg; la marmotte vit dans le Tyrol et la haute Bavière. En général, les faunes des Alpes et des Karpathes s'unissent dans les montagnes du sud-est de l'Allemagne. »

LIVRE SOIXANTE-SIXIÈME.

Suite de la Description de l'Europe. — Description de l'Allemagne. — Deuxième section. — Description des territoires et des villes libres de Lubeck, de Hambourg et de Brême.

L'industrie et le commerce ont une telle influence sur la civilisation, par les richesses dont ils disposent et par l'esprit d'indépendance qu'ils propagent, que partout où ils s'établissent, que partout où ils prospèrent, la liberté doit triompher tôt ou tard des obstacles que le pouvoir fait naître pour entraver sa marche. Au moyen âge, les principales villes de l'Allemagne, soumises à l'Empire, étaient gouvernées par des évêques, des ducs et des comtes, qui souvent tentèrent de conquérir leur indépendance. Worms et Cologne prouvèrent leur attachement à l'empereur Henri IV en embrassant sa cause malgré leurs évêques [1] : ce qui détermina la couronne à augmenter le nombre des hommes libres, en accordant aux individus de la classe ouvrière de ces villes le droit, qui passait alors pour un privilége, d'être affranchis de la coutume par laquelle le seigneur ou l'évêque qui jouissait du gouvernement temporel héritait de tout leur mobilier ou du moins de ce qu'il jugeait à sa convenance. D'autres villes obtinrent successivement les mêmes avantages; bientôt elles achetèrent le droit de se choisir des magistrats

[1] *Schmidt*, tom. III, pag. 239.

et de faire défendre leurs intérêts par des députés qu'elles envoyaient à la diète germanique ([1]). Ces libertés ou ces priviléges qui distinguèrent des autres cités les villes impériales, ne furent d'abord réservées qu'aux citoyens qui habitaient leur enceinte. Bientôt les paysans, qui cherchaient à se mettre à l'abri des vexations de leurs seigneurs, payèrent le droit de s'établir sous leurs murs entre les fossés et les palissades, on les appela pour cette raison *bourgeois des palissades* (*pfahl burger*). Leurs habitations, pressées autour des villes, prirent plus tard, par suite de cette dénomination, le nom de *faubourgs* ([2]). Enfin les cités obtinrent peu à peu d'étendre ce droit de franchise jusqu'à une distance assez considérable de leurs remparts. Ceux qui vinrent s'établir sur ces terres jouirent également du droit de bourgeoisie, sous le nom de *bourgeois du dehors* (*ausburer*) : de là l'origine des villes libres possédant en propriété des territoires également libres, et constituant ainsi plusieurs petits États indépendants.

Tant d'avantages ne firent qu'augmenter la jalousie que les seigneurs portaient aux villes impériales. Si la liberté est difficile à acquérir, elle est plus difficile encore à conserver : ces villes, rivales sous le rapport de leur commerce et de leur industrie, sentirent la nécessité de se réunir et de former une sorte d'État fédératif, afin de résister plus facilement aux tentatives des évêques et des nobles qui regardaient comme une usurpation les priviléges obtenus à prix d'argent. « Plus de soixante » villes, dit un auteur, formèrent dans ce but, » en 1255, la confédération du Rhin. » Plusieurs écrivains qualifient de brigandage perpétuel l'autorité qu'exerçait à cette époque en Allemagne la noblesse indépendante.

L'origine de la ligue *hanséatique* est due à une cause semblable, mais seulement dans le but de favoriser le commerce de quelques unes de ces villes impériales. Le vieux mot allemand *hanse*, qui signifie *alliance*, n'annonçait pas seulement l'intention de faciliter entre elles les transactions commerciales, mais de maintenir, contre les tentatives des princes qui habitaient les bords de la Baltique, la libre navigation sur cette mer. On fait remonter cette ligue à l'an 1164, et Brême passe pour

([1]) *Schmidt*, tom. VI, p. 31. — ([2]) Voyez *Schmidt*, tom. IV et VI. — *Pfeffel*, p. 402. — *Ducange*, Gloss.

être la première qui en conçut le projet et qui l'exécuta ([1]).

Les richesses que ces villes acquirent par cette alliance furent si considérables, que la plupart des cités commerçantes de différents pays demandèrent à en faire partie, et l'on y vit figurer Anvers, Amsterdam, et plusieurs autres ports de la Hollande; Calais, Rouen, Bordeaux, et d'autres villes de France; enfin Cadix, Lisbonne, Naples et Londres; mais cette confédération gigantesque se réduisit peu à peu à quelques villes maritimes de la Baltique.

» L'origine de la confédération désignée sous le nom de *hanse teutonique* ne doit pas, selon nous, être fixée précisément à telle ou telle année. Des ligues particulières eurent

([1]) La véritable étymologie du mot *hanse* ne doit plus rester douteuse pour ceux qui ont lu l'excellent article relatif à ce sujet, dans le *Glossarium* de Ducange, et encore moins pour ceux qui ont connaissance des langues gothico-germaniques, connaissance que l'on pourrait souhaiter à tous ces auteurs du Midi qui s'ingèrent à écrire sur le Nord. On retrouve dans le haut allemand le verbe *hanseln*; dans le bas ou vieux allemand, *hansen*; dans le danois *hœnse*; dans le vieux français (dans les statuts de Paris), *hanser*: partout ce verbe a rapport à la contribution que l'on paie pour avoir la permission de vendre ses marchandises dans une ville à laquelle on est étranger, à la première dépense que l'on fait pour être reçu dans une corporation, et autres choses semblables. Le substantif *hanse* se trouve employé dans quatre sens divers; il signifie d'abord un tel droit d'entrée ou de réception; de là il a été transféré à dénoter la corporation de ceux qui avaient *hansé*, le corps des négociants, la bourgeoisie d'une ville; il était encore naturel de l'appliquer à une fédération entre plusieurs corporations pour maintenir mutuellement leurs monopoles, leur droit de *hanse*, et il se trouve même employé pour signifier une assemblée quelconque; enfin la quote-part que les membres d'une telle fédération ou d'un tel corps payaient à leur caisse commune a été appelée *hanse*. Nous ne doutons pas que ces deux mots, *hanser* et *hanse*, ainsi que ceux de *hans*, compagnon, camarade, et *hansgraf*, juge d'une corporation, n'aient originairement quelque rapport au mot *hand*, la main, et à l'ancienne coutume de se saluer et de conclure les marchés, et même les négociations les plus solennelles, en se touchant dans la main; action qui s'exprime dans les langues du Nord par les substantifs *handschlag*, *handslag*, *handstag* et autres semblables. D'après cette explication, il est clair qu'il faut absolument écrire *villes hanséatiques*, et non pas *anséatiques*, comme quelques uns ont cru devoir le faire, en se fondant sur des étymologies chimériques et insoutenables. (*Malte-Brun*: Géogr mathémat., phys. et polit., tom. V.)

probablement lieu entre plusieurs villes de la basse Saxe depuis le milieu du dixième siècle, c'est-à-dire depuis le moment où elles prirent une consistance régulière (1). Brunswick et Magdebourg devinrent déjà, dans le onzième siècle, le centre d'une confédération semblable, qui, du moins quant à Magdebourg, tirait son origine de la hiérarchie judiciaire des *tribunaux d'échevins* établis dans toute l'Ostphalie, ou Saxonie orientale. Il paraît que la ville de Lubeck, craignant la jalousie du duc Henri-le-Lion, forma, vers l'an 1160 ou 1170, une confédération commerciale et défensive, qui sans doute a dû se consolider par la chute de ce prince et le partage de ses États (2). Cette ligue des villes, dites *Vandaliques*, parce qu'elles étaient situées entre l'Elbe et l'Oder, contrée anciennement comprise sous le nom de Vandalie, fut bientôt obligée de se soumettre aux rois de Danemark, qui étendirent leurs conquêtes sur toutes les côtes méridionales de la Baltique. Waldemar II fit rebâtir, en 1209, Lubeck, qui avait été réduite en cendres. Il accorda à cette ville et à ses alliés de grands priviléges de commerce dans son royaume; mais à peine la fortune l'eut-elle abandonné, que ces villes se rangèrent parmi ses ennemis en resserrant les liens de leur confédération. Lubeck fit, surtout avec Hambourg, une alliance intime en 1241, alliance que plusieurs auteurs cherchent à faire regarder comme l'origine de la grande hanse, entre autres Lambecius (3).

» La ville de Brême contribua de même à jeter de loin les fondements de la hanse. En obtenant des priviléges commerciaux en Norvége, sous le règne de *Sverre*, de 1176 à 1204; en formant un commerce avec la Livonie, en 1157 et 1164, et en fondant la ville de Riga, vers 1198 (4), elle donna la première idée de ces liaisons avec des places éloignées, qu'on pourrait avec raison appeler le système colonial de la hanse, et que nous expliquerons plus bas.

» Cologne enfin était, depuis le neuvième siècle, chef d'une confédération à laquelle les incursions fréquentes que les Normands ou Skandinaves faisaient par le Rhin semblent avoir donné la première occasion. *Werdenhagen* dit (1) que ces villes confédérées sur le Rhin avaient obtenu l'amitié des pirates du Nord en leur fournissant des vivres et autres objets de première nécessité. Cette confédération est souvent nommée la *hanse occidentale*, tandis que celle des villes sur l'Elbe et la Baltique est distinguée par le nom de *hanse orientale*, et les habitants et négociants par celui d'*Osterlings*, de *Ost*, qui veut dire Orient (2). Les premières démarches pour une réunion de ces deux corps paraissent avoir été faites en 1200 ou 1210, selon Bertius; mais nous croyons que la hanse, en général, ne s'est consolidée que vers le milieu du treizième siècle. L'épuisement dans lequel se trouva alors le Danemark, les guerres civiles de la Norvége, les troubles de l'Allemagne, la faiblesse toujours croissante de l'autorité des empereurs, toutes ces circonstances réunies ont dû fournir aux villes commerçantes une excellente occasion d'agrandir leur puissance et d'affermir leur fédération. Déjà des priviléges considérables les avaient rendues maîtresses de tous les ports du Nord et de la Baltique, où elles apportaient de la farine et de la bière, en remportant du poisson sec, des bois et des blés. Leur puissance maritime était déjà, vers l'an 1270 à 1280, si grande, qu'elles firent la guerre aux Norvégiens et bloquèrent tous les ports de ce royaume. Le grand interrègne d'Allemagne (1250 à 1273) leur fut surtout favorable; et c'est depuis cette époque que les villes hanséatiques commencent à figurer dans toutes les affaires politiques et chez tous les historiens. *Struve*, écrivain allemand d'une grande autorité, fixe expressément la formation définitive de la grande hanse au temps de l'interrègne. Les priviléges que les rois de Norvége ont donnés, en 1278 et 1294, aux villes hanséatiques, parlent d'elles comme d'une confédération formelle et reconnue. La première assemblée générale de la hanse dont nous retrouvons les *actes* cités, ne date que de 1312. Voilà tout ce que nous savons sur l'origine de cette confédération.

» Quant au nombre des villes dont la hanse était composée, l'on voit aisément qu'il doit

(1) Voyez *Alberti Crantzii Saxonia*, lib. XII, cap. I. — (2) Voyez *Werdenhagen*, rebus publicis Hanseat., part. III, cap. XII. — (3) *Origin. Hamburg.*, lib. II. — (4) *Krantzius*, lib. VII, cap. XIII.

(1) Pars IV, cap. VIII. — (2) C'est de ce nom que vient le terme anglais de *pound sterling*, comme on peut voir dans le *Glossarium* de *Ducange* sous l'article *Esterling*.

être impossible de rien dire de certain. Tantôt de nouveaux membres furent admis, tantôt d'anciens exclus, par forme de punition ou par jalousie; de sorte que les listes données par plusieurs auteurs (¹) offrent des contradictions et des doutes sans nombre.

» Le nombre des villes qui avaient droit de voter dans les assemblées générales ordinaires paraît avoir été de soixante-dix à quatre-vingts dans le temps de la plus grande considération de la hanse; celui des villes, en quelque sorte associées ou subordonnées, a varié selon les temps. Ce qu'on va lire suffit pour se former une idée de l'importance et de l'étendue de cette fédération.

» La hanse était composée de *villes contributionnaires* qui participaient à toutes les dépenses communes selon les besoins du moment, et de celles qu'on appelait *annuistes*, parce qu'elles ne payaient qu'une rétribution annuelle qui était fixée une fois pour toutes. Cette distinction est essentielle, car la première classe des villes jouissait seule du droit de voter dans les assemblées générales ordinaires, qui avaient lieu tous les trois ans, et où les affaires communes se décidaient; les villes de la seconde classe n'avaient de voix immédiate que dans les assemblées de quartier, ou bien dans les assemblées générales extraordinaires, lorsqu'il s'agissait de renouveler le pacte de fédération. Les quartiers étaient au nombre de quatre. Lubeck était la république directrice, ou, comme l'on disait, *la métropole* de celui qui comprit Hambourg, Brême, Lunebourg, Wismar, Rostock, Stralsund, et quelques autres villes nommées *Vandaliques*, lesquelles ont constamment joué les premiers rôles dans la fédération. Le quartier dont Brunswick était la métropole comprenait Magdebourg, Brandebourg, Hildesheim, Hanovre, Eimbeck, Gœttingue et autres villes, la plupart appelées *Trans-Vandaliques*, à cause de leur situation par rapport à Lubeck. Les côtes orientales de la mer Baltique formaient un quartier qui reconnaissait Dantzick pour métropole; les villes de Thorn, Elbing, Kœnigsberg, Riga, Revel, Narva, et anciennement Wisby, sur l'île de Gœtland, en étaient les membres les plus distingués. Le quatrième quartier comprenait toutes les villes de l'ancienne hanse occidentale, telles que Munster, Osnabruck, Dortmund, Nimègue, Deventer, Groningue, Campen, Dordrecht, et autres villes de la Westphalie et de la Hollande, à la tête desquelles se trouvait Cologne, regardée comme la seconde en rang parmi les quatre métropoles. Ces métropoles convoquaient les assemblées de quartier, et leur soumettaient les articles sur lesquels on allait délibérer en assemblée générale, ou, comme on disait, en *hanse commune*.

» La hanse possédait en outre pour maintenir son commerce dans les pays où on le favorisait, quatre grands comptoirs, à Novogorod pour la Russie, à Bergen dans la Norvége, à Londres et à Anvers; d'autres comptoirs, dépendant d'un seul quartier ou d'une seule ville, se trouvaient surtout à Stockholm, à Cadiz et dans quelques ports de la France. On entendit, sous ce nom de comptoirs, de véritables *colonies*, composées des maisons de commerce originaires d'une ville hanséatique, ou qui s'étaient liés par serment de fidélité à la hanse. Ces colonies ne trafiquaient qu'avec les villes hanséatiques, se servaient des mêmes mesures, des mêmes poids, des mêmes us et coutumes, employaient pour la plupart la langue allemande, recevaient leurs lois de l'assemblée générale de Lubeck; en un mot, elles étaient absolument dévouées aux intérêts de la hanse (¹).

» Outre ces colonies dans l'étranger, plusieurs villes hanséatiques formaient avec d'autres cités de l'Allemagne des confédérations, qui leur y donnaient souvent une influence prédominante.

» Lubeck représentait le chef de cette puissante fédération; c'était à cette ville qu'on avait laissé la direction des affaires courantes, l'expédition et la promulgation des lois, la correspondance avec les puissances étrangères; elle convoquait des assemblées générales, qui se tenaient ordinairement dans ses murs et sous sa préséance; elle nommait tous les ans le *syndic de la hanse;* enfin, le trésor et les

(¹) *Werdenhagen*, *rerum Hanseat.* pars IV, cap. XVI; *Pontanus*, histor. danic. lib. VIII, l'an 1364. *Chytræus*, *Krantzius* et autres.

(¹) Ces colonies n'étaient que sujettes, et non pas alliées de la hanse. Ce n'est donc qu'improprement que plusieurs auteurs français disent que Calais, le Havre, Brest et autres villes françaises, ont été *villes hanséatiques*. La même observation doit s'appliquer à Bergen, à Stockholm et à d'autres places.

archives étaient sous sa garde. Pendant le cours de quatre siècles, Lubeck n'a été qu'une seule fois menacée de perdre la confiance de ses co-alliés.

» Les principes qui animaient la confédération hanséatique peuvent être rangés sous deux classes différentes. Si l'on regarde les uns, ce n'est qu'un juste amour de l'indépendance, ce n'est que fraternité, ordre et justice qu'on y découvre; les premiers rayons de la saine politique et d'une législation régulière y brillent à travers la nuit des siècles ignorants; la paix et l'humanité semblent y avoir trouvé un asile contre la barbarie, et l'on est affligé de ne pas voir tous les royaumes s'engloutir dans cette union républicaine. Mais, en poursuivant plus loin l'examen des *décrets des assemblées hanséatiques*, on découvre bientôt ces vues usurpatrices et oppressives, cette insatiable avidité, ces basses intrigues, cette perfidie, cette froide cruauté, qui ont toujours caractérisé les Etats dont le but était un monopole universel en commerce; on ne voit dans ces villes hanséatiques qu'autant de Carthages. On est forcé d'applaudir aux courageux et sages souverains qui ont lutté contre ces insolents marchands, dont l'astucieuse politique aurait voulu voir se courber sous leur *aune de Lubeck*, comme sous un sceptre de fer, tous les peuples de l'Europe septentrionale.

» Sans doute on ne pouvait pas blâmer des principes tels que les suivants : « que des secours en troupes et en argent seraient envoyés aux villes attaquées; qu'on chercherait à apaiser les dissensions civiles qui pourraient s'élever dans le sein d'une ville; qu'on exclurait pour quelque temps, ou pour toujours, celles qui seraient dans un état d'anarchie; que la hanse générale jugerait les différends de ville à ville; que les malfaiteurs d'une ville ne trouveraient point d'asile dans une autre; que les banqueroutiers frauduleux, déclarés tels dans une ville, seraient, partout où on les trouverait, arrêtés, et, selon le cas, exposés, ou même pendus; que l'on poursuivrait d'un commun accord les faux-monnayeurs, protégés alors comme aujourd'hui par plusieurs gouvernements; qu'on ne vendrait ni vivres ni armes aux pirates et qu'on n'achèterait rien d'eux. » Voilà plusieurs bases du droit des gens, reconnues déjà dans les quatorzième et quinzième siècles. D'autres décrets des assemblées hanséatiques établirent un ordre sage et rigoureux pour leurs délibérations communes : quelques uns renferment d'excellentes vues d'économie politique, comme, par exemple, ceux qui ordonnent « de ne pas exporter le drap brut, mais de le faire teindre sur la place de fabrication [1]; de ne pas vendre des vins, des draps, ou d'autres marchandises de mauvaise qualité, » et différentes dispositions semblables. Dans quelques autres, la fausse prudence du système monopolistique perce déjà : *la défense d'exporter d'or ou d'argent* pour acheter des objets fabriqués chez l'étranger, est proclamée par un décret de l'an 1418. On défend de donner du fret à des vaisseaux étrangers [2]; on interdit aux étrangers la faculté d'acheter ou de faire construire des vaisseaux dans les ports hanséatiques [3]; on leur défend de rester pour affaires de commerce plus de trois mois dans une ville; on déclare nuls les contrats passés entre deux étrangers dans une place hanséatique. Voilà déjà toute la cupidité, toute l'insolence d'un peuple monopoliste. La hanse veut jouir de priviléges immenses chez les autres nations, et en même temps elle ne tolère qu'à peine un étranger dans son sein ; mais nous allons citer quelques preuves encore plus curieuses de la politique de ces marchands. Plusieurs décrets de 1417, etc., etc., déclarent « que lorsqu'un capitaine, hanséatique ou *étranger*, serait convaincu d'avoir exporté du blé d'un port autre que ceux de la hanse, il ne trouverait, par la suite, ni fret, ni même d'admission dans aucun port hanséatique. » Ainsi c'était, aux yeux des villes hanséatiques, un crime capital, si un Suédois exportait du blé de la Suède! Comme les Hollandais, après que les villes hollandaises se furent séparées de la hanse, devinrent des rivaux dangereux dans la Baltique, plusieurs décrets hanséatiques ordonnèrent que, sous peine de confiscation, on ne fréterait aucun vaisseau hollandais pour la Baltique, et que, dans les ports de la Livonie, qui tous étaient hanséatiques, on prendrait des mesures pour *empêcher les Hollandais d'apprendre le russe*, et de pénétrer avec des marchandises dans l'intérieur de ce pays. Un décret de 1441 défend de traiter avec aucune maison étrangère sans qu'elle

(1) Décret de 1417. — (2) Décret de 1447. — (3) Décret de 1412.

paie comptant. C'est l'opposé de la politique des Anglais, qui donnent de longs crédits; mais il faut observer la différence des temps. Il y avait alors moins de sûreté publique, et l'usage des lettres de change était inconnu, ou du moins réservé comme un privilége pour certaines villes.

» Par un semblable concours de mesures oppressives; par la jouissance de priviléges immenses et exclusifs; par l'établissement de postes régulières, lorsqu'il n'y en avait aucune trace dans le reste de l'Europe; par l'exercice, souvent mal fondé, du droit d'étapes, et par plusieurs autres moyens que nous ne pouvons pas tous énumérer, la hanse Teutonique accapara toutes les richesses de l'Europe septentrionale. Elle armait des flottes, levait des armées, déclara la guerre aux rois, et jouit d'une telle considération que les princes mêmes soumirent leurs différends à son arbitrage. Elle fournit à Gustave Wasa des secours pour soulever la Suède contre Christian II, et quelque temps après elle soutint en Danemark le parti qui voulut remettre ce tyran sur le trône. Ce seul exemple prouve que ce n'était ni l'astuce ni la duplicité qui manquaient à ces marchands-rois, mais leur politique était de courte vue; ils négligèrent de très bonnes occasions de se procurer un territoire plus étendu qui leur aurait fourni les moyens d'élever une puissance plus solide que celle fondée sur la base incertaine des affaires commerciales. Une telle idée ne pouvait pas même venir dans la tête de quelques bourgmestres nés dans les murs d'une ville étroite et vieillis dans les angusties d'un comptoir ou d'une boutique. C'est là la principale cause de la chute des villes hanséatiques: isolées, elles devaient à la fin tomber sous les armes ou succomber sous la rivalité de plus grands États.

» La découverte de l'Amérique et du cap de Bonne-Espérance aurait pu leur ouvrir de nouvelles carrières; mais elles n'en surent point forcer l'entrée. Les efforts que fit Charles V pour étendre le commerce des Pays-Bas furent autant de coups portés à la hanse. Ces villes confédérées firent aussi une grande faute en refusant, par une sotte jalousie, la bourgeoisie à tout Hollandais, Anglais, Flamand et Nurembergeois. Ce fut avec autant de sagesse qu'elles défendirent, sous peine d'exil perpétuel, à tout négociant hanséatique de se marier avec une étrangère.

» Ce fut vers la fin du seizième siècle que les symptômes d'une dissolution totale de la hanse devinrent plus fréquents. Telle était encore la considération dont jouissait la confédération, que les Provinces-Unies et le roi de Suède briguèrent leur union. Un traité d'union eut lieu entre la hanse et la Hollande en 1616; mais ce furent les dernières lueurs de sa gloire. Une ville après l'autre négligea de payer les contributions ou voulut tout au plus être maintenue sur la listes des annuistes [1], car les avantages qui devaient faire supporter les fardeaux s'évanouissaient de jour en jour. Quelques discussions particulières et, selon *Werdenhagen*, les intrigues et prétentions de la ville de Hambourg augmentèrent le mal. Le renouvellement de l'union, proposé en 1604, ne fut signé que par une dizaine de villes. Vers l'année 1630, la confédération était absolument dissoute de fait [2]. »

A l'époque de sa prospérité, l'union hanséatique était une puissance maritime formidable; elle eut, ainsi que nous l'avons dit, ses vaisseaux de guerre et ses soldats; ses flottes furent redoutables aux rois de Danemark: au quatorzième siècle, elles bloquèrent Kopenhague et forcèrent Waldemar III à céder à la confédération une des petites îles danoises. En 1428, 40 vaisseaux, montés par 12,000 soldats, sortirent de ses ports et marchèrent contre Érik, roi de Danemark; en 1615, elle secourut Brunswick, assiégée par son duc, qui fût forcé d'en lever le siége [3]: elle eut tout à tour pour protecteurs le grand-maître de l'ordre Teutonique, la Suède et le Danemark. Au commencement du dix-huitième siècle, le nombre des villes hanséatiques se réduisait à six: Brême, Lubeck, Hambourg, Rostock, Dantzick et Cologne. Ce titre qu'elles conservaient n'avait déjà plus de signification: elles n'avaient plus d'armées à solder, de monopole à protéger, d'alliances à maintenir. Aujourd'hui même, Lubeck, Hambourg et Brême ne sont plus considérées que comme des villes libres, jouissant d'un gouvernement particulier.

Examinons la situation politique et commerciale de chacune d'elles.

[1] Voyez plus haut. — [2] Malte-Brun: *Géographie mathématique, physique et politique de toutes les parties du monde*, t. V. — [3] *Heiss*, Histoire de l'Empire, t. VI.

Le *territoire de Lubeck* se compose de trois parties dont la plus grande est enclavée dans le duché de Holstein, et est arrosée par la Trave, la Wackenitz et la Steckenitz: elle a environ 9 à 10 lieues de superficie. Les deux autres, beaucoup plus petites, sont formées de petites enclaves situées dans le duché de Lauenbourg, ou entre ce duché et ceux de Holstein et de Mecklenbourg-Strelitz. Ce territoire renferme 2 villes et 79 villages et hameaux; sa superficie est de 15 lieues carrées, et sa population de 50,000 habitants. *Lubeck,* sa capitale, en possède à elle seule plus de 27,000. Elle s'élève au confluent des trois rivières de la *Trave,* de la *Wackenitz* et de la *Steckenitz,* qui se jettent à trois lieues de là dans un golfe qui porte son nom.

Il est peu de villes qui soient mieux situées pour le commerce de la Baltique. Bâtie par Godeschale, roi des Hérules ou des *Obotriti,* l'an 1066, elle n'était qu'un gros bourg que les Rugiens avaient saccagé, lorsqu'en 1144, Adolphe II, comte de Holstein, la releva et la plaça au rang des villes. En 1158, elle fut cédée au duc de Saxe, Henri-le-Lion, qui l'agrandit, prépara sa splendeur et lui donna un code de lois qui porta le nom de *Droits de Lubeck,* et qui devint dans les quatorzième et quinzième siècles la base des codes civils et commerciaux de toutes les villes hanséatiques et de leurs nombreuses possessions. En 1161, elle fut le siége d'un évêché qui jusqu'alors était établi à Oldenbourg. Ruinée plusieurs fois par les Danois, son commerce l'aida toujours à se relever. Fatiguée des assauts qu'elle avait à soutenir contre des voisins barbares, elle se mit, au commencement du treizième siècle, sous la protection de l'empereur Frédéric II, qui la déclara ville libre et impériale. Elle entra ensuite dans la ligue hanséatique et y tint pendant long-temps un rang considérable; enfin, en 1810, réunie à l'empire français, elle devint le chef-lieu d'un des arrondissements des Bouches-de-l'Elbe. Trois ans plus tard elle reprit son rang de ville libre, qui lui a été garanti par les actes du congrès de Vienne.

L'esprit d'indépendance que le commerce a fait naître dans cette ville a sans doute contribué à lui faire embrasser la confession d'Augsbourg dès les premiers temps de la réforme; mais c'est plutôt la rivalité commerciale que les idées religieuses qui l'ont portée depuis long-temps à s'opposer à l'accroissement des juifs dans son enceinte; et loin que cette rivalité ait diminué par l'influence des lumières du siècle, elle semble au contraire avoir pris plus de consistance dans l'esprit de ses gouvernants. En 1816, un décret du sénat obligea tous ceux qui professaient le judaïsme à quitter la ville dans un délai fort court et à s'établir dans le village de Moisling, situé à 2 lieues de la ville, ou à se retirer en pays étranger.

Lubeck, entouré de remparts garnis de beaux arbres, est construite en grande partie sur une colline. Ses rues, qui ont beaucoup de pente, sont larges, alignées, propres et composées de maisons bâties en pierres, mais dans le goût antique; quelques unes cependant, parmi les plus modernes, se font remarquer par leur élégance. On cite au nombre de ses principaux édifices, l'ancienne cathédrale, qui renferme plusieurs objets d'antiquité; l'église de Sainte-Marie, dans laquelle on remarque une horloge curieuse comme machine uranographique, et des peintures allégoriques auxquelles on a donné le nom de *danse des morts.* Les tours de cette église ont 400 pieds de hauteur. Nous devons nommer encore l'hôtel-de-ville, le vieil édifice appelé la *maison du conseil*, où l'on fait voir la célèbre salle hanséatique, celle du conseil ornée de belles peintures, et celle de la trésorerie décorée de sculptures. L'arsenal et la bourse n'ont rien qui mérite de fixer l'attention. Le premier a été transformé en caserne et en magasins. On n'a point négligé dans cette ville de fonder et d'entretenir des établissements destinés à l'éducation primaire, à l'éducation commerciale et industrielle, à la destruction de la mendicité et au soulagement du malheur et de l'indigence; on y voit un gymnase, des pensionnats, un institut commercial, une école de dessin pour les métiers, une d'industrie, une école pratique pour les sages-femmes, une maison de correction et un hospice pour les orphelins.

Lubeck a donné le jour à plusieurs hommes distingués, tels que le médecin Meibom ou Meibomius, l'antiquaire Kirchman, et le peintre Kneller.

La ville et le territoire de Lubeck forment une petite république fondée sur les bases de l'aristo-démocratie, dans laquelle la puissance

souveraine est partagée entre un sénat, composé de trente membres, et la bourgeoisie, divisée en douze classes ou colléges. Les revenus de l'Etat étaient estimés, il y a quelques années, à 1,000,000 fr., dont plus de la moitié forme ceux de la ville, et la dette publique à 7,000,000. Depuis 1816, chaque citoyen est imposé à une contribution extraordinaire destinée à l'amortissement de la dette nationale. La force armée consiste en 15 compagnies de garde bourgeoise, et en un contingent de 407 hommes pour la confédération germanique.

Le gouvernement lubeckois a une voix à la diète germanique réunie en assemblée générale, et une voix avec le landgraviat de Hesse-Hombourg et les villes libres de Brême, Hambourg et Francfort, lorsque la diète est constituée en assemblée particulière.

On compte à Lubeck environ 14 manufactures de tabac, 4 raffineries de sucre, des tanneries, des fabriques de savon, de soieries et de coton, des manufactures de toiles à voiles, de toiles de ménage et de draps ; on y fabrique aussi des galons d'or et d'argent, du fil de fer et du laiton ; enfin on y construit des navires. Le commerce consiste principalement en denrées coloniales, en exportations de grains et en importations de divers produits qu'elle tire de la Suède, de la Russie, de la France, de la Hollande et de l'Angleterre.

Les gros navires qu'elle reçoit arrivent à *Travemunde*, petite ville fortifiée, qui compte 1,500 habitants, et située à l'embouchure de la Trave dans la mer Baltique; cette ville, qui s'enrichit par le commerce de Lubeck, est fréquentée par un grand nombre d'étrangers qui viennent y prendre des bains de mer. Du haut de son phare on jouit d'une vue magnifique qui s'étend d'un côté sur la mer, et qui, du côté de la terre, se prolonge bien au-delà du territoire de Lubeck. Les navires d'un fort tonnage déchargent leurs marchandises dans la rade. Un service de bateaux à vapeur établit des communications fréquentes et rapides entre ce port et ceux du Havre, de Kronstadt, de Kopenhague et de Stockholm. Au moyen de ce service on ne met que 8 à 10 jours pour aller de Paris à Saint-Pétersbourg.

Hambourg s'éleva, au commencement du neuvieme siècle, près d'une forteresse construite par Charlemagne, sur les bords de l'Elbe, pour servir de boulevard à l'Allemagne contre les Wendes païens. En 810, cette construction fut détruite par les Vilses; mais la position avantageuse de la nouvelle ville pour le commerce ne tarda pas à y attirer un grand nombre d'habitants : elle fut érigée en évêché. En 1002, les Wendes la saccagèrent et détruisirent sa cathédrale. Plus tard la ville fut fortifiée. En 1258, elle possédait un territoire considérable et jouissait déjà d'une constitution municipale et de prérogatives importantes. Enfin, en 1618, elle fut déclarée *ville libre de l'Empire*, et dès cette époque elle se plaça à la tête des principales cités commerçantes de l'Allemagne. Elle était l'une des villes les plus florissantes de l'Europe, lorsque, par sa réunion à l'empire français, elle devint en 1810 le chef-lieu du département des Bouches-de-l'Elbe; elle renfermait alors 107,000 habitants. Ses environs, couverts de plantations, de riches maisons de campagne et de terrains en culture, ressemblaient à un magnifique jardin qu'embellissaient le cours de l'Elbe, de l'Alster et de la Bille, ainsi que des sites variés et délicieux. Lorsqu'en 1813, la France eut à résister contre une ligue formidable, Hambourg, qui ne devait sa richesse et sa puissance qu'à ses opérations commerciales, fut tout-à-coup changé en une imposante place forte: les belles avenues d'arbres qui ombrageaient ses environs, les maisons de plaisance qui annonçaient le luxe de ses habitants, l'humble demeure du paysan, les jardins et les haies, tout fut détruit, jusqu'à une assez grande distance de son enceinte, pour faire place à des travaux militaires. On rasa même plusieurs parties de ses faubourgs. L'estimation de toutes ces pertes, que la guerre rendit nécessaires, fut évaluée à environ 72,000,000 de francs, encore n'y comprit-on point une foule d'objets qui ne purent être portés dans cette estimation : des marchandises perdues, des navires endommagés, des édifices ruinés dont la valeur, ajoutée à celle qui fut légalement constatée, élèverait sa perte, à cette époque, à 100,000,000. Les besoins de l'armée française obligèrent le chef qui la commandait à disposer de plus de 7,500,000 marcs sur les fonds appartenants à la banque de cette ville; mais par un traité fait en 1816, le gouvernement français s'est engagé envers Hambourg à rembourser 10,000,000 de francs, qui ont été soldés au

moyen d'une inscription de 500,000 francs de rente sur le grand-livre. La paix, en rendant la vie au commerce, a fait renaître dans cette antique cité l'activité et l'aisance qui la distinguaient de ses rivales; et, lorsqu'elle put recevoir dans son port les vaisseaux de toutes les nations, son indépendance était de nouveau proclamée. En 1814, elle ne comptait plus que 60,000 habitants: aujourd'hui on estime sa population à 135,000 âmes, parmi lesquelles on comprend 2,000 catholiques, 4,000 réformés, 500 mennonites et 6,000 juifs; tout le reste appartient à la confession d'Augsbourg.

Dans une ville aussi riche, on est étonné de ne pas voir un plus grand nombre de beaux édifices: l'église de Saint-Michel, dont la tour est haute de 400 pieds; celle de Saint-Nicolas, dont l'orgue passe pour être le plus grand qui existe; l'hôtel-de-ville, la bourse, l'hôtel Potocki, l'amirauté et la maison d'Eimbeck, sont les seuls que l'on puisse citer; encore ne sont-ils remarquables que parce que la ville vieille, où ils sont presque tous situés, ne renferme que des rues sales et étroites et des maisons très élevées, pour la plupart en briques et en bois, dont la construction rappelle plutôt l'époque de Charlemagne, qui passe pour être le fondateur de Hambourg, que le goût qui caractérise les capitalistes modernes. Le quartier que l'on nomme la nouvelle ville offre de belles rues, des maisons bien bâties, et sur les rives de l'Alster, une jolie promenade appelée le *Jung-fern-stieg*. L'Alster, qui vient du Holstein, s'élargit un peu au-dessus de la ville et traverse un lac dont une partie se trouve hors des remparts, et l'autre, sous le nom de *Binnen-Alster*, forme dans l'intérieur un vaste bassin entouré de belles plantations d'arbres. La multitude de bateaux qui couvrent ce bassin et qui lui donnent l'air d'une ville flottante, la foule des promeneurs qui circulent autour pendant les soirées d'été, ont quelque chose qui étonne et frappe tout à la fois l'œil de l'étranger. L'Alster se répand ensuite dans une douzaine de petits canaux qui, parcourant tout le centre de la ville, sont d'un immense avantage pour le commerce.

» L'activité qui règne au port depuis le matin jusqu'à deux heures; l'affluence des commerçants de toutes les classes qui se pressent ensuite à la bourse · le nombre d'équipages qui parcourent la ville à toute heure, placent cette cité commerçante après Londres et Amsterdam pour l'importance des affaires et le luxe des habitants. L'intérieur des habitations ne dément point l'idée qu'on s'en fait en la parcourant. Le luxe de la table, le goût des réunions, celui de la parure et des plaisirs, s'y font remarquer dans presque tous les rangs.

» Hambourg est un asile ouvert aux hommes de toutes les nations, de tous les partis. Lorsqu'on n'a pas une malheureuse célébrité et que l'on paie son hôte, la police entend raison et laisse à chaque individu une très grande latitude pour sa conduite particulière. Il est donc naturel de trouver ici un mélange à la fois bizarre et intéressant de toutes les classes, castes et races d'hommes qui habitent l'Europe. Entraînés dans le tourbillon des affaires et des plaisirs, ces individus n'ont ni le loisir ni l'attention nécessaire pour s'observer l'un l'autre: point de cour qui puisse faire la loi par son exemple; point de caste privilégiée qui puisse se parer du titre de *la bonne société*; point de réunion d'oisifs et de badauds pour former un conservatoire du bon ton. Payer ses billets, c'est être un galant homme. Un portefeuille bien garni c'est le plus grand costume, c'est l'élégance même; bien calculer les changes, réussir dans les affaires, c'est avoir du talent et de l'esprit; figurer à la bourse, c'est le comble des honneurs; et, à cette cour de Plutus, la considération ne s'évalue qu'en *marcs banco*.

» Mais l'insipidité des amusements publics, calculés pour un semblable mélange d'individus; mais l'impudeur des mœurs publiques dans cette auberge commune de toute l'Europe; mais le silence des sentiments nobles et délicats parmi le bruit de tant de viles et petites passions; tous ces côtés désavantageux que Hambourg offre aux regards d'un spectateur, n'empêchent pas que cette ville n'ait aussi quelques côtés agréables, et même estimables. D'abord on doit compter pour quelque chose la facilité de pouvoir ici comparer ensemble presque toutes les nations de l'Europe, qui y gardent chacune son idiome, son costume et sa manière de vivre. Ici, vous vous trouvez parmi des Parisiens; montez l'escalier, vous êtes à Londres; traversez la rue, et vous voilà au milieu des glaces de la

Russie. Si vous bornez votre attention aux seuls Hambourgeois, vous trouverez nombre de maisons où l'urbanité française, ou plutôt anglaise, s'allie à l'hospitalité des anciens Saxons. Vous verrez un respect sincère des mœurs et de la décence mêlé à un peu d'orthodoxie luthérienne ; beaucoup de loyauté, de droiture et d'équité dans les opinions, quelques hommes profondément instruits dans les sciences commerciales, dans l'histoire et dans les langues modernes ; même quelques individus d'un goût assez exercé, et qui aiment ou cultivent les belles-lettres et les beaux-arts. Cependant le goût et les lumières ne sont répandues que parmi une classe peu nombreuse. Un Ebeling, un Busch, un Reimarus, voilà sans doute des hommes dont Hambourg peut se glorifier d'être la patrie ; mais ces savants n'ont point joui chez eux d'une considération approfondie et générale. Nous avons nous-même entendu les plaintes du vénérable Busch : tandis que l'Europe profitait de ses vastes connaissances dans les sciences commerciales, on le traitait à Hambourg de rêveur ; on l'abandonnait : on était presque sur le point de le haïr. Les ministres du culte sont ici, comme en tant d'autres endroits, les apôtres de l'ignorance et de la superstition : à leurs yeux, comme à ceux de la populace, Reimarus fut un athée. La bigoterie est profondément enracinée chez les Hambourgeois, et empêche l'établissement général d'une éducation libérale. Les hommes comme Sieveking, dont nous avons admiré les talents et regretté la perte ; comme Rœding, auteur d'un excellent dictionnaire de marine ; comme les sénateurs Gunther et Hudtwalker ; comme Meyer, connu par des écrits pleins de goût, nous ont paru être non seulement fort rares dans ce moment, mais même ne point avoir de successeurs qui puissent accélérer les progrès des lumières dont à peine une clarté douteuse s'est répandue sur l'horizon de Hambourg [1]. »

Aux noms qui viennent d'être cités parmi ceux qui honorent cette ville, nous devons ajouter ceux du savant Basedow qui s'occupa de théologie et d'éducation ; du littérateur Gronovius, du poëte Hagedorn, de l'érudit Holstenius, du chroniqueur Krantz, du bibliographe Lambecius et du médecin Rolfinck.

Il semble que l'esprit de commerce et de trafic absorbe toutes les facultés de l'âme d'un Hambourgeois : dans les salons, dans les concerts, dans les théâtres, la conversation ne roule que sur le cours des marchandises ou les spéculations de tous genres. Aussi, proportionnellement à sa richesse et à sa population, est-il, nous le répétons, peu de villes où les arts soient moins appréciés qu'à Hambourg. Elle a toutefois rendu un hommage mérité à la mémoire de l'économiste Busch, en lui faisant élever un obélisque. On ne cite qu'un petit nombre de particuliers qui forment des collections d'objets d'arts ou de sciences ; cependant il existe dans cette ville une *société patriotique* fondée en 1765 pour le progrès des arts et de l'industrie, qui possède une bibliothèque, un cabinet de curiosités et d'histoire naturelle. C'est à ses soins que la ville doit l'administration des secours publics, *la caisse d'épargne et d'assistance*, et celle *du crédit*, ouverte à tous les propriétaires fonciers de la ville et de son territoire. C'est elle qui entretient et dirige plusieurs écoles gratuites de dessin, de navigation et de divers métiers, et une académie de commerce. On trouve aussi dans cette ville libre une société biblique, une de pharmacie, et une des sciences mathématiques. Hambourg possède aussi une bibliothèque de 80,000 volumes, et le commerce en entretient une qui en contient plus de 25,000. Mais comme on n'accorde point de fonds pour l'entretien de la première, elle ne renferme que des ouvrages anciens et quelques manuscrits. Parmi les établissements d'instruction, nous devons citer encore le gymnase et le collége appelé *Johanneum*, qui comptent parmi leurs professeurs des savants distingués.

On ne rencontre point de mendiants dans cette ville ; cependant elle renferme, dit-on, environ 12,000 pauvres, ce que l'on conçoit facilement quand on sait que les objets de première nécessité y sont extrêmement chers. Mais l'administration entretient des maisons de travail pour la mendicité, et divers hospices pour les malades et pour les enfants trouvés. Plusieurs établissements y sont destinés à procurer des secours aux asphyxiés, aux aliénés et aux individus atteints de maladies contagieuses. On y remarque un hospice pour

[1] *Malte-Brun* : Géogr. mathémat., physique et politique, tom. V.

500 orphelins ; un lazaret servant d'asile aux voyageurs sans ressources ; un hospice pour les marins pauvres et les vieillards infirmes ; trois grands hôpitaux ; une maison de réclusion appelée le *Spinnhaus*, qui contient 600 à 700 condamnés ; un lombard ou mont-de-piété où l'on prête de l'argent à 6 pour 100 d'intérêt sur dépôt de marchandises. La propagation de la vaccine y est fortement encouragée ; et l'on y remarque un grand nombre de sociétés d'assurance, non seulement pour les expéditions commerciales, pour les maisons et pour les autres propriétés, mais pour la vie des hommes : la compagnie chargée de ce genre d'assurance comptait dans ses caisses, il y a quelque années, environ 1,070,000 marcs banco, ou 2,033,000 francs, à titre de réserve destinée à rembourser aux héritiers de l'assuré les capitaux ou les intérêts stipulés dans le contrat.

« Hambourg, qui doit à Charlemagne, sinon sa fondation, du moins son érection en ville, dépendait originairement du duché de Holstein, et même après être devenue membre de la hanse teutonique, elle prêta foi et hommage aux rois de Danemark comme ducs de Holstein ; mais ces princes lui donnaient en même temps l'assurance de ne rien entreprendre contre les priviléges et droits dont la ville se trouvait en possession. Cette prestation de foi devint donc avec le temps absolument insignifiante ; et après qu'un décret de la chambre impériale, daté de 1618, en reconnaissant la ville pour libre et immédiate, lui eut accordé un suffrage à la diète germanique, les Hambourgeois se refusèrent à reconnaître aucune suprématie de la part de la maison de Holstein. La division du duché de Holstein en plusieurs petits territoires, la protection de plusieurs puissances, et d'autres circonstances heureuses, sauvèrent Hambourg du sort que subirent tant d'autres villes libres et impériales. Cependant ce ne fut qu'après un traité conclu en 1768 avec le Danemark, que Hambourg fut admise à siéger à la diète. Cette république avait eu à combattre dans son propre sein un ennemi encore plus actif, la discorde civile ; des partis aristocratiques et démocratiques se disputaient le pouvoir, et, pour comble de troubles, le clergé intriguait et s'agitait pour devenir un *ordre indépendant* dans l'État. Ces dissensions ne finirent que par la constitution de 1712, tracée par des commissaires de l'empereur, et qui est depuis restée en vigueur. Les dispositions de ce pacte social sont très compliquées, et toutes calculées pour prévenir l'effervescence populaire [1]. »

Les habitants de Hambourg forment trois classes distinctes : les *bourgeois actifs*, ou *héréditaires*, les *petits bourgeois*, ou *parents de protection*, et les *habitants étrangers* [2].

Les bourgeois actifs jouissent de tous les droits de cité ; seuls ils peuvent occuper les charges et les emplois honorifiques, exercer librement tous les genres d'industrie, et même être exempts de payer des droits pour les marchandises qu'ils font charger sur des navires hambourgeois. Les petits bourgeois ne peuvent exercer que certains genres d'industries déterminés ; ils paient par an un droit de un thaler pour la protection qui leur est accordée. Les habitants étrangers sont également imposés à une contribution annuelle ; mais, au moment de leur réception, ils sont tenus de donner 50 thalers s'ils exercent la profession de négociants, et 40 s'ils sont artisans. Les étrangers ne peuvent acquérir aucune propriété, soit dans la ville, soit sur le territoire de Hambourg, si ce n'est sous le nom d'un bourgeois. Quant aux juifs, ils ne jouissent point du droit de bourgeoisie ; mais il leur est permis de posséder des maisons dans certains quartiers déterminés. La bourgeoisie n'est point héréditaire de droit ; néanmoins le fils d'un bourgeois jouit de quelques prérogatives à cet égard, et ne paie point autant qu'un autre pour son admission. Ce n'est que depuis 1814 que le gouvernement a concédé aux chrétiens qui n'appartiennent point à la confession d'Augsbourg le droit d'entrer dans la bourgeoisie et d'occuper des emplois civils ; cependant ils ne peuvent faire partie du conseil.

Le gouvernement hambourgeois est aristo-démocratique. La souveraineté est partagée, d'après les conventions de 1710 et de 1712, entre un sénat composé de trente-six membres, savoir : de trois bourgmestres et de onze conseillers choisis parmi les lettrés, et d'un bourgmestre et de treize conseillers pris parmi les négociants ; de quatre syndics, d'un protonotaire, d'un archiviste et de deux secrétaires. La bourgeoisie est représentée par des

(1) *Malte-Brun* : Géographie mathématique physique et politique. — (2) Voyez la Géographie de *Stein*, en allemand.

députés légalement élus et par des bourgeois héréditaires. Ces derniers sont choisis parmi les propriétaires les plus imposés.

« Le sénat se complète lui-même par une élection mêlée du sort. Des dispositions très positives et rigoureuses empêchent l'accumulation des offices dans les mêmes familles.

» Les affaires étrangères, l'initiative (mais non pas *exclusive*) et la promulgation des lois, la représentation de l'État, appartiennent au sénat. Des *comités* de la bourgeoisie gouvernent les affaires de finances, d'administration et autres. La *bourgeoisie héréditaire*, c'est-à-dire l'assemblée générale des citoyens actifs, donne des lois, accorde les impositions, et décide, en général, toutes les affaires majeures. »

Les citoyens actifs, ou *bourgeois héréditaires*, doivent posséder des biens-fonds pour 1,000 rixdalers de banque (5,700 francs) dans Hambourg, ou le double hors les murs et le territoire de la ville. Les citoyens actifs sont divisés en *cinq corps*, d'après les cinq paroisses. Les votes sont recueillis par corps. Deux cents citoyens suffisent pour rendre l'assemblée complète; le plus souvent ce nombre est formé par les seules autorités constitutionnelles dont nous allons parler.

« Le principal contre-poids du sénat est dans le *collége des anciens*, composé de trois citoyens de chaque paroisse. Ils forment le noyau du *collége des soixante* et de celui des cent quatre-vingts. Ces corps sont la véritable représentation du peuple; le sénat confère en secret avec eux sur toutes les affaires importantes.

» Le *comité des finances*, la direction de la banque, le *collége du commerce*, et plusieurs autres administrations composés de citoyens actifs, ont une part très importante au gouvernement; ils ne dépendent point du sénat dans la gestion de leurs fonctions, quoiqu'ils lui doivent présenter leurs comptes annuels; enfin ils peuvent, même contre le gré du sénat, faire des propositions dans l'assemblée générale des citoyens.

» Les résolutions de l'assemblée générale et les propositions du sénat n'ont aucune force sans leur consentement mutuel. Le sénat peut réitérer ses propositions. Si la bourgeoisie prend une résolution à laquelle le sénat ne veut point accéder, l'affaire est discutée secrètement entre le sénat, le collége des soixante et celui des cent quatre-vingts, dont le premier fait partie intégrante. En dernier cas de non-union, les deux partis doivent nommer d'un commun accord une commission de sénateurs et de citoyens qui sont restés neutres dans la dispute, et cette commission décide souverainement l'affaire en question [1]. »

Hambourg, quoique ville fermée, entretient un corps de troupes peu considérable; son contingent pour la confédération est de 1,298 hommes. Sa tranquillité intérieure est maintenue par une garde bourgeoise de 10,000 hommes; tous les hommes de vingt à quarante-six ans en font partie; on n'en exempte que les magistrats, les pasteurs, les maîtres d'école, les médecins et les pharmaciens, excepté dans les grandes circonstances. Le gouvernement hambourgeois a une voix à la diète germanique générale, et se joint aux trois autres villes libres de l'Allemagne pour une voix à la diète ordinaire.

Les revenus de Hambourg et de son territoire s'élèvent à plus de 2 millions de francs. De tous les impôts établis par le gouvernement français, la ville n'a conservé que le timbre et les accises, ou contributions indirectes, dont la répartition est extrêmement modérée; et comme ces contributions seules rapportent tous les mois environ 115,000 fr., elle peut, sans surcharger le peuple, acquitter les intérêts de son ancienne dette, qui s'élève à environ 29 millions de francs.

A Hambourg, le nombre des fabriques est considérable : on y comptait, il y a quelques années, 40 raffineries de sucre, 10 imprimeries d'indiennes, occupant plus de 1,500 ouvriers, 14 blanchisseries de cire, 25 moulins pour la fabrication des fils de laiton et de fer, des fabriques de galons d'or et d'argent, des tanneries, des manufactures de savon, de toiles fines et de toiles à voiles, 10 fabriques de chapeaux, 11 d'aiguilles, plus de 300 métiers à fabriquer le velours et les soieries, 100 pour la fabrication de la toile, des brasseries estimées, plusieurs manufactures de tabac qui emploient 900 ouvriers, et d'autres établissements industriels. C'est dans ses murs que l'on fume la viande connue sous le nom de bœuf de Hambourg, et dont elle fait une grande exportation. Sur son territoire et

[1] *Malte-Brun* : Géographie mathématique, physique et politique, etc.

sur les terres voisines de ses possessions, elle entretient plus de 20 fonderies de cuivre et 8 de laiton. Mais le produit de son industrie manufacturière n'est point à comparer à celui de son commerce avec l'étranger : elle possède environ 220 navires, qui entretiennent des relations continuelles avec les ports des nations voisines, et même avec Lisbonne. Elle fait souvent des armements considérables pour la pêche de la baleine, et l'on peut évaluer à plus de 1,600 le nombre de bâtiments qui entrent dans son port ou qui en sortent annuellement. Son commerce de denrées coloniales est de la plus haute importance, ainsi que nous le ferons voir dans le tableau qui terminera ce livre. C'est sans contredit l'une des villes qui possèdent les plus considérables entrepôts de sucre et de café ; nous ne croyons pas qu'il en existe une en Europe où l'on en consomme davantage : on en évalue annuellement la quantité à 10,000,000 de livres pesant, qui porteraient la consommation à plus de 90 livres par individu : il est certain que le peuple en prend continuellement.

Du côté de la terre, la ville est mieux fortifiée que du côté de la mer. Elle a, pour les bâtiments d'eau douce, un bassin formé par un bras de l'Elbe, et pour les vaisseaux une rade de 20 pieds de profondeur, d'où les marchandises sont transportées dans les divers magasins par des canaux qui traversent la vieille ville. Malgré la digue qui s'élève le long du fleuve, elle a quelquefois été ravagée par de grandes inondations : en 1771, les eaux ont franchi la digue dont nous parlons, et couvert une grande partie des environs et presque toute la ville ; en 1790, les eaux de l'Elbe s'élevèrent en une seule nuit à plus de 20 pieds de hauteur ; en 1825, au mois de février, un terrible ouragan fit déborder le fleuve dont les eaux inondèrent les trois quarts de la ville et détruisirent pour plus de 4,000,000 de francs de marchandises.

Hambourg et son territoire forment une superficie de 20 lieues carrées ; on y compte, outre la capitale, une petite ville, 2 bourgs, 13 villages et 50 hameaux, dont la population s'élève à 25,000 habitants. Ce territoire se compose de trois parties : 1° les terres qui entourent la ville ; 2° le bailliage de Bergedorf, situé également près de la ville, sur la rive droite de l'Elbe, et comprenant quelques îles de ce fleuve et plusieurs paroisses enclavées dans le Holstein ; 3° le bailliage de Ritzebüttel, qui s'étend entre l'embouchure de l'Elbe et celle du Weser, au nord du territoire hanovrien de Stade, qui le sépare de celui de Hambourg ; il comprend, à l'embouchure de l'Elbe, la petite île de Neuwerk, de 2 lieues de superficie.

La petite ville de *Bergedorf*, ou *Bargedorff*, est à trois lieues au sud-est de Hambourg, au confluent de la Bille et d'un canal qui va se joindre à l'Elbe ; elle renferme une église, un château, et 2,200 habitants. Le bourg de *Ritzebüttel* est à 20 lieues au nord-est de Hambourg, près de la rive gauche et vers l'embouchure de l'Elbe. Il est bien bâti et dans une situation agréable ; sa population est de 1,500 habitants. Les voyageurs qui viennent de Hambourg y séjournent jusqu'au moment où ils peuvent s'embarquer à *Cuxhaven*, petit village peuplé de pêcheurs et situé dans le même bailliage, à un quart de lieue au nord de Ritzebüttel. Le port de Cuxhaven est vaste, commode, et un des plus sûrs de la côte. Ce fut pour s'assurer de la navigation de l'Elbe jusqu'à la mer que la ville de Hambourg fit, au quatorzième siècle, l'acquisition du territoire qui forme le bailliage de Ritzebüttel.

En remontant le Weser depuis son embouchure jusqu'à son confluent avec la Wümme, nous arrivons au *territoire de Brême*, qui est borné à l'est et au sud par le fleuve et au nord par la rivière.

La ville de *Brême*, ou de *Bremen*, comme siége des assemblées de l'ancienne ligue hanséatique, figurait jadis en première ligne parmi les cités de cette ligue ; elle est située à 12 lieues des bouches du Weser. Elle était déjà considérable sur la fin du huitième siècle, lorsque Charlemagne y fonda un archevêché ; aujourd'hui elle renferme 5,400 maisons et 40,000 habitants, dont les deux tiers appartiennent au culte réformé. Sa cathédrale est réservée à ceux qui suivent la confession d'Augsbourg, et quatre églises paroissiales aux réformés. Un gymnase destiné aux jeunes gens des deux cultes, plusieurs écoles, une bibliothèque publique et un musée renfermant un cabinet de physique, sont ses principaux établissements d'instruction. Ses établissements de bienfaisance, qui consistent en deux hospices d'orphelins, deux de veu-

ves, quatre hôpitaux et une maison de charité, sont parfaitement entretenus. Parmi ses édifices, il faut citer l'observatoire du docteur Olbers, qui naquit dans cette ville; la bourse, la maison des notables et l'hôtel-de-ville, bâtiment remarquable par sa vieille architecture, et recommandable aux yeux des gourmets pour ses caves, qui renferment les vins du Rhin les plus estimés par leur âge et leurs qualités. Sur la grande place, on voit la statue de Roland. Brême est divisée par le Weper en vieille et nouvelle ville : la première est sombre et mal bâtie; la seconde, sur la rive gauche du fleuve, contient quelques rues alignées et des maisons construites dans le goût moderne. Ses anciennes fortifications ont été transformées en promenades.

Cette ville possède un grand nombre de manufactures ; on y fabrique de la toile, du camelot, des draps, des bonnets et des bas de laine, du tabac, de l'huile et des glaces. Ses raffineries de sucre sont estimées, et ses brasseries fournissent la bière qui a le plus de réputation en Allemagne; mais c'est surtout par son commerce qu'elle acquiert le plus d'importance. Elle est située de la manière la plus avantageuse pour servir d'entrepôt à toutes les marchandises qui descendent le Weser; aussi fut-elle considérée, après Hambourg, comme l'une des plus importantes conquêtes de la France sous le gouvernement impérial. Elle devint alors le chef-lieu du département des Bouches-du-Weser. Elle fait des pêches considérables de harengs, de saumons et de baleines; en 1817, elle expédia 11 navires pour celle du hareng. Elle tire annuellement de l'Allemagne pour plus de 5,000,000 de reichsthalers de toiles, que l'on apprête dans ses blanchisseries, ainsi que plusieurs autres produits contre lesquels elle fournit des vins de France et d'Espagne et diverses denrées coloniales. On estime à plus de mille le nombre des navires qui entrent tous les ans dans son port. Son commerce est favorisé par 250 navires qui lui appartiennent, par plusieurs compagnies d'assurance maritime, une banque et une caisse d'escompte. Ses revenus sont estimés à 850,000 francs.

Le territoire qu'elle possède compte environ 18,000 habitants et 10 lieues de superficie; il contient 35 villages ou hameaux, et le bourg de *Vegesack*. Ce bourg et *Elfsleth*, dans le duché d'Oldenbourg, lui servent de port. Les gros vaisseaux ne peuvent même arriver jusqu'à ces deux petits ports, qui sont situés à quelques lieues de la mer; les marchandises sont transportées à la ville sur des barques [1].

Brême est gouvernée par un conseil suprême composé de quatre bourgmestres, de deux syndics et de vingt-quatre conseillers, dont dix-sept sont choisis parmi les jurisconsultes, et sept parmi les négociants; les réformés seuls peuvent en faire partie, et même on a poussé la rigueur jusqu'à exclure des emplois civils tout individu professant la religion luthérienne [2]. Cependant le pouvoir législatif est exercé par des citoyens recommandables, quelle que soit leur religion. Le conseil a non seulement le gouvernement de la ville et du territoire, mais encore la régence des caisses commerciales; c'est lui qui rend la justice, et, dans les affaires de haute importance, on convoque les anciens et l'élite des bourgeois, dont la réunion, qui n'a point d'époque fixe, forme une sorte d'assemblée législative.

Le patriotisme qui règne dans cette petite république y a fait partager en diverses classes tous les citoyens en état de porter les armes. Les hommes de vingt-six à trente-cinq ans forment trois bataillons; les employés du gouvernement en sont seuls exemptés, lorsque leurs fonctions sont incompatibles avec le service militaire. Les hommes de vingt à vingt-cinq ans composent aussi un bataillon ; c'est le seul qui soit équipé et habillé, ce qui se fait même aux frais de l'État. La ville n'a pas d'autres troupes permanentes que cette espèce de garde nationale; cependant elle est tenue de fournir à la confédération germanique un corps de 485 hommes. Elle a une voix aux assemblées générales de la diète germanique, et, dans les assemblées ordinaires, elle n'en a qu'une, qu'elle partage avec Hambourg, Lubeck et Francfort-sur-le-Mein.

(1) Ces inconvénients, graves pour une ville qui ne subsiste que par son commerce, sont à la veille de cesser. Par un traité conclu entre le gouvernement de Hanovre et celui de Brême, cette ville a été autorisée à construire à ses frais un port capable de recevoir des bâtiments marchands de 120 tonneaux au moins, et elle s'est engagée à payer au gouvernement hanovrien la somme de 35,000 thalers, ou environ 165,000 francs, pour l'acquisition d'un terrain de 75 arpents destiné à la construction de ce port entre les rives et au confluent de la Geeste et du Weser. —

(2) Voyez la Géographie de *Stein*, en allemand

TABLEAUX STATISTIQUES

RELATIFS AUX VILLES ET TERRITOIRES

DE LUBECK, HAMBOURG ET BRÊME.

LUBECK.

Superficie du territoire.	Population absolue en 1830.	Population par lieue carrée.
15 l.	50,000 hab.	3,333 hab.

Navires de commerce appartenant à Lubeck.	Contingent en soldats.
120 ?	407.

Revenus en thalers.	Dette publique en thalers.
220,000	1,600,000

Revenus en francs.	Dette publique en francs.
1,012,000.	7,360,000.

HAMBOURG.

Superficie du territoire.	Population absolue en 1830.	Population par lieue carrée.
20 l.	160,000 hab.	8,000

Population de Hambourg.	Nombre moyen des mariages.	Nombre moyen des naissances	Rapport des naissances légitimes aux illégitimes.	Nombre moyen des décès.
135,000 hab.	142.	539.	10 à 1.	494.

Nombre de navires *de différentes nations entrés à Hambourg.*

LIEUX DE DÉPART.	ANNÉES 1826.	ANNÉES 1827.
Angleterre [1].	812	488[3]
Hollande.	377[2]	284
Danemark	51	69
Suède et Norvége.	78	50
Arkhangel.	4	12
Weser.	104	89
Baltique.	67	84
France.	97	90
Portugal.	23	36
Espagne.	6	5
Méditerranée.	86	109
Iles Canaries.	1	8
Amérique méridionale. . .	8	129
Amérique septentrionale. . .	30	100
Diverses autres parties de l'Amérique.	70	102
Asie.	9	10
	1,820	1,665

(1) La plupart des bâtiments anglais vont à Hambourg sur leur lest, ce qui prouve qu'ils chargent dans ce port une grande quantité de marchandises destinées pour l'Angleterre. — (2) En 1826, les bâtiments à vapeur anglais ont fait 27 voyages, et ceux de Hollande 21. — (3) En 1827, les bâtiments à vapeur anglais ont fait 30 voyages, et ceux de Hollande 16.

Exportations annuelles *du port de Hambourg en last ou poids de* 2,476 *kilog., d'après une moyenne des années* 1825 *à* 1830.

Froment.	Seigle.	Orge.	Avoine.	Colza.	Pois, haricots, etc.	Sucre raffiné.	Café.
4,500.	1,600.	4,000.	2,300.	1,300.	500.	13,500.	6,800.

Importations annuelles *du port de Hambourg en kilogrammes, d'après une moyenne des années* 1825 *à* 1830.

Sucre [1].	Café [2].	Coton [3].	Indigo [4].
28,500,000.	15,300,000.	3,390,000.	490,000.

Navires de commerce appartenant à Hambourg.	Contingent en soldats.
220.	1,298.

Revenus en risdalles ou *thalers*.	Dette publique en risdalles.
400,000.	500,000

Revenus en francs.	Dette publique en francs.
2,300,000.	28,900,000.

(1) Le sucre arrive à Hambourg en grande partie du Brésil et de la Havane; les États-Unis, l'Angleterre, la France et la Hollande lui portent aussi cette denrée. — (2) La plus grande partie du café importé à Hambourg vient directement de la Havane, de Saint-Domingue et du Brésil; le reste arrive par l'intermédiaire des États-Unis. — (3) Quoique l'Allemagne consomme beaucoup de coton, cette matière est un des objets d'importation les moins considérables de Hambourg. Elle le tire des États-Unis, de la Colombie et de différents ports de l'Amérique, de l'Egypte, des Echelles du Levant et des Indes. Elle en reçoit aussi par l'intermédiaire de l'Italie. — (4) Cette teinture est l'article le moins important du commerce de Hambourg. Elle est sur cet objet, comme plusieurs autres puissances, entièrement à la discrétion de l'Angleterre. L'indigo encaissé vient de l'Asie, et l'indigo en *surons* de l'Amérique.

BRÊME.

Superficie du territoire.	Population absolue en 1830	Population par lieue carrée.
10 l.	58,000	5,800.

Consommation *de la ville de Brême*, *peuplée en* 1828 *de* 45,000 *habitants.*

Bœufs.	2,300
Vaches.	800
Veaux.	12,300
Moutons.	8,400
Porcs.	6,100
Livres de viande fumée et salée.	90,600
Poules, canards et pigeons.	63,300
Lièvres, oies et dindons.	16,400
Huîtres.	200,000
Livres de beurre.	1,134,000
Livres de fromage.	56,700
Lasts de froment.	1,000
Idem de seigle	1,200
Livres de farine de seigle.	117,000
Livres de farine de froment.	600,000
Livres de gruau.	192,500
Nombre de boisseaux de malt employés pour la fabrication de la bière.	43,000
Nombre de lats de seigle *idem*.	1,000
Oxhofts de vin.	2,500
Idem d'eau-de-vie.	350

Nombre de navires *de différentes nations arrivés à Brême.*

LIEUX DE DÉPART.	ANNÉES 1825.	1827.
Angleterre.	94	98
Hollande.	10	72
Danemark.	40	44
Suède et Norvége.	55	52
Russie.	44	79
France.	36	30
Portugal.	6	3
Espagne.	5	13
Méditerranée.	20	25
Amérique méridionale.	36	63
Amérique septentrionale.	54	81
Lubeck, Prusse, Hanovre, Hambourg et divers ports de la Baltique.	521	400
Totaux.	921	960

Valeur des exportations en reichsthalers.

Année 1826.	Année 1827.
12,000,000.	14,000,000.

Navires de commerce appartenant à Brême.	Contingent en soldats.
250.	485.

Revenus en risdalles ou *thalers*. (1831.)	Dette publique en risdalles.
220,000.	1,600,000.

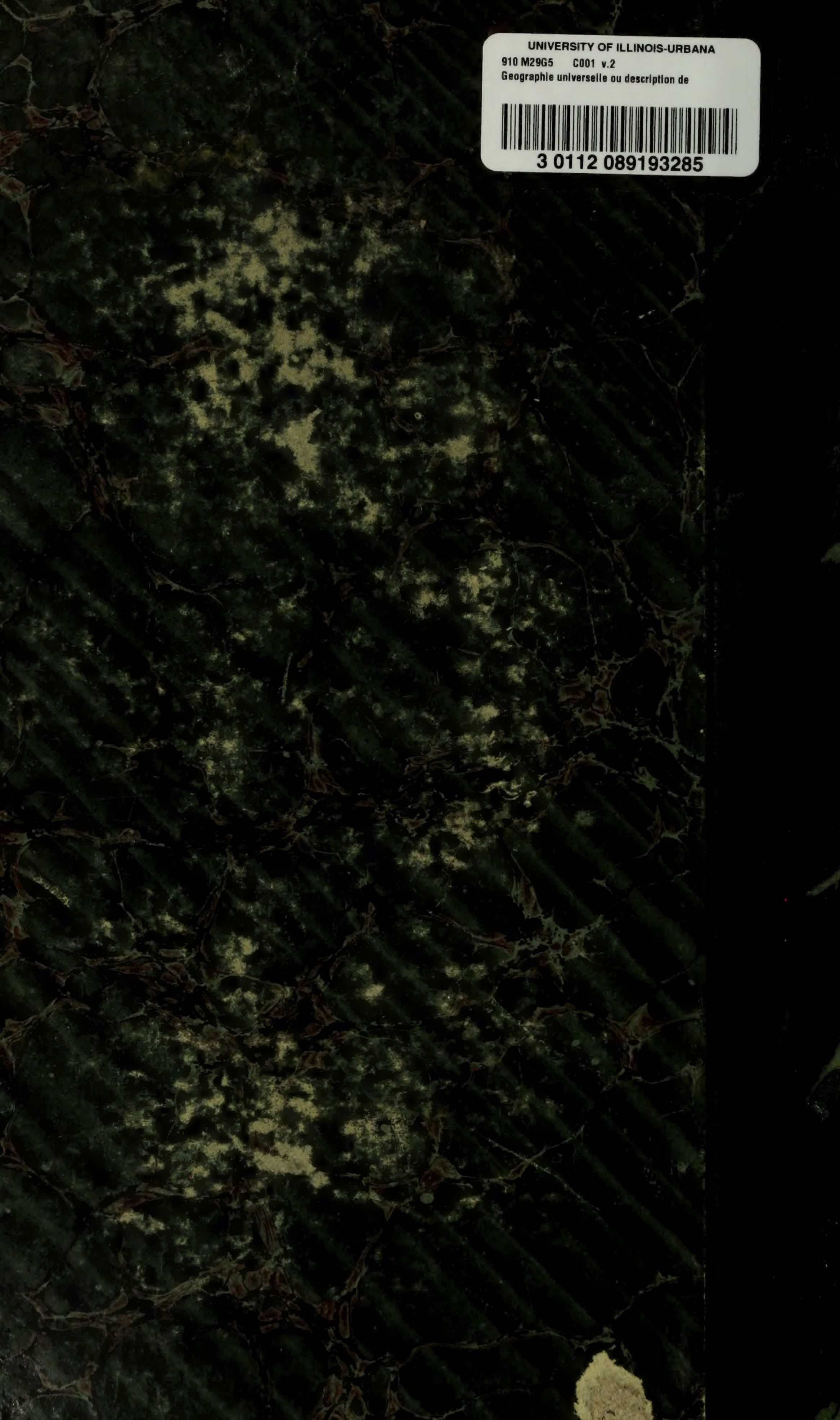
Revenus en francs.	Dette publique en francs.
855,800.	6,224,000.

FIN DU DEUXIEME VOLUME

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE DEUXIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU TOME DEUXIÈME.


UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
910 M29G5 C001 v.2
Geographie universelle ou description de
3 0112 089193285